



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

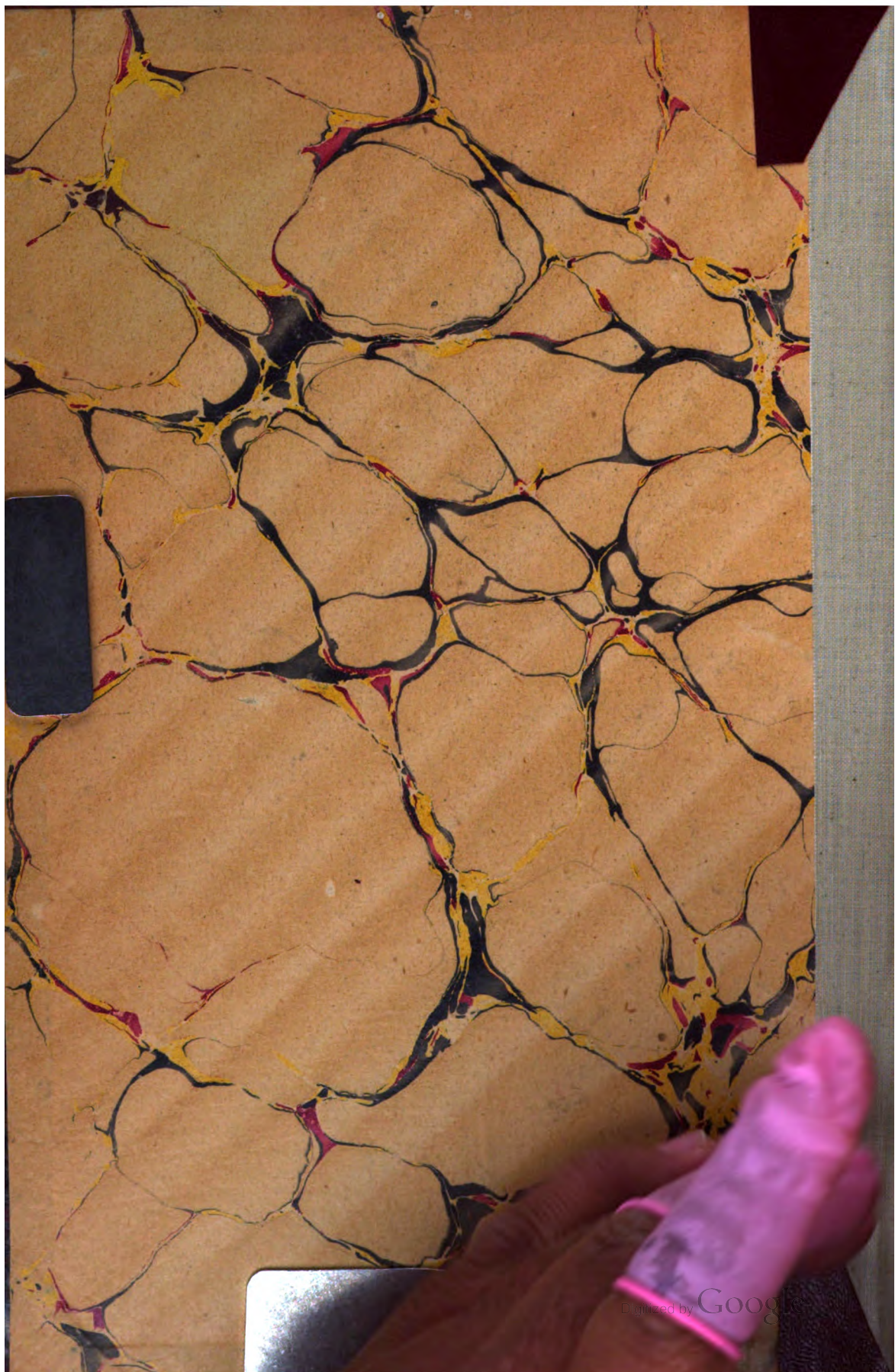
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>











440.9  
B898









**FERDINAND BRUNOT**

Professeur d'Histoire de la Langue française à l'Université de Paris.

---

**HISTOIRE**

DE LA

**LANGUE FRANÇAISE**

DES ORIGINES A 1900

---

TOME I

**De l'époque latine à la Renaissance.**



**PARIS**

**LIBRAIRIE ARMAND COLIN**

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5









**HISTOIRE**  
**DE LA**  
**LANGUE FRANÇAISE**  
**DES ORIGINES A 1900**



---

**MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS**

---

**FERDINAND BRUNOT**

Professeur d'Histoire de la Langue française à l'Université de Paris.

---

**HISTOIRE**  
**DE LA**  
**LANGUE FRANÇAISE**  
**DES ORIGINES A 1900**

---

**TOME I**

**De l'époque latine à la Renaissance.**



**PARIS**  
**LIBRAIRIE ARMAND COLIN**  
**5, RUE DE MÉZIÈRES, 5**

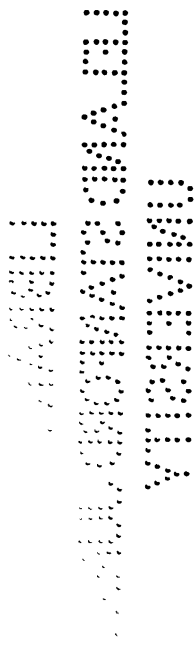
**1905**

**Tous droits réservés.**

**S**

De scavoir comme par un[e] traicte de temps l'usage des paroles s'est changé, comme elles ont pris divers plis, encores que le subject ne se trouve peut estre de grand merite, si est-ce histoire apportant aussi bien plaisir au lecteur, comme quand on luy devise de l'ancienneté d'une Republique, voire que les proverbes ou paroles ont quelquesfois ce privilege de recevoir non seulement changement, comme toutes autres choses, mais qui plus est, ce changement nous donne le plus du temps un taisible advisement des affaires, qui se sont passées entre nos predecesseurs.

(ÉTIENNE PASQUIER, *Recherches de la France*, VIII, 7.)





## PRÉFACE

---

Il y a quatre ans, en prenant possession de la chaire d'*Histoire de la langue française* que la Faculté des Lettres de l'Université de Paris m'avait fait l'honneur de créer pour moi, déjà instruit par une double expérience, qui m'avait donné l'occasion de dresser l'inventaire sommaire des résultats acquis par la philologie française moderne, je disais à mes étudiants :

« Pour mesurer notre tâche dans les limites les plus modestes, définissons la langue française — sans tenir compte des dialectes ni des patois — en disant qu'elle est la continuation de ce que les savants commencent, pour plus de propriété, à appeler *le français*, c'est-à-dire la forme spéciale prise par le latin parlé, tel qu'il s'était implanté à Paris et dans la contrée avoisinante, et tel qu'il s'y est développé par la suite des temps, pour s'étendre peu à peu hors de son domaine propre, dans tous les pays où des raisons politiques, économiques, scientifiques, littéraires l'ont fait parler, écrire ou comprendre.

L'histoire du français, ce sera donc d'une part l'histoire du développement qui, de la langue du légionnaire, du colon ou de l'esclave romain, a fait la langue parlée aujourd'hui par un faubourien, un « banlieusard », ou écrite par un académicien. Nous appellerons cette histoire-là l'histoire interne.

L'histoire de la langue française, ce sera d'autre part l'histoire de tous les succès et de tous les revers de cette langue, de son extension en dehors de ses limites originelles — si on peut les fixer. Nous appellerons cette partie l'histoire externe.

On aperçoit, par ces simples définitions, ce que contiennent l'une et l'autre de ces portions d'histoire. De Plaute à Labiche, quelle distance ! Et si, comme cela est hors de doute, il y a identité entre la langue que tous deux ont parlée, en ce sens que l'une est la continuation directe et ininterrompue de l'autre, quel contraste presque complet entre les deux états où nous la trouvons, aux deux périodes extrêmes. Tout ce qui fait une langue, les sons, les mots, les formes et les rapports de ces mots a été bouleversé.

Heureusement tout n'est plus à découvrir, tant s'en faut, dans cette longue et vaste histoire. D'abord, chose capitale, depuis les travaux de Diez, la méthode est assurée. Il est démontré que l'évolution des sons, qui des sons latins a fait les sons français, obéit à des lois que la science détermine, et, grâce à la découverte de ces lois, la phonétique contemporaine a fait apparaître une série relativement limitée de transformations progressives, naturelles, régulières, là où longtemps on n'avait vu qu'un chaos de phénomènes incohérents, arbitraires et contradictoires. Du coup l'étymologie s'est trouvée éclairée et affirmée, et la recherche méthodique s'y est substituée aux témérités et à la fantaisie des hypothèses. Des mots, des formes rebelles à toute investigation ont livré à une armée de chercheurs le secret de leur origine et de leurs métamorphoses successives. Si bon nombre résistent encore, et parmi eux quelques-uns de ceux qui nous sont les plus familiers, c'est que dans ce composé qu'est une langue, comme dans ce composé qu'est un peuple, résultat de la fusion de tant d'éléments, il faut que la science se résolve provisoirement à faire encore la part de l'inconnu, sinon de l'inconnaissable.

Mais malgré tout, sans parler de très regrettables lacunes, nous ne savons encore que des faits très gros, car nous ne connaissons guère les phénomènes que quand ils sont assez accusés pour se traduire dans l'écriture. Nous voyons bien *oi* se substituer à *ei* comme représentant de *e* long latin tonique libre, nous savons encore que cet *oi* apparaît dès le milieu du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, et qu'il n'a guère dû se produire d'abord qu'après certaines consonnes, que le changement est venu plutôt de l'Est, qu'il ne s'est pas étendu loin dans l'Ouest. Qu'est-ce que cela au prix de la réalité des faits ? A peu près ce qu'est pour un naturaliste la découverte de squelettes qui lui permettent de suivre la transition d'une espèce fossile à une autre espèce fossile, précieux document sans doute, mais qu'il voudrait compléter en voyant, en touchant, en disséquant les organes qui étaient avec ces os inertes et constituaient avec eux l'être qu'il devine.

La découverte de la phonétique expérimentale, telle que l'a créée M. l'abbé Rousselot, nous rend plus exigeants encore, avec ses instruments de précision, qui apportent dans l'analyse du langage contemporain l'exactitude des examens microscopiques, qui nous font voir de nos yeux, sur des graphiques où tout peut se nombrer et se calculer, les différences infiniment petites qui séparent les

parlers, en apparence tout semblables, de deux compatriotes qui nous montrent ainsi comment la succession insensible des phénomènes inaperçus vient, après des générations écoulées, aboutir à une transformation, celle-là sensible à l'oreille, telle que la phonétique historique nous en présente des centaines. Cette phonétique nouvelle nous fait sentir le vide immense, impossible à combler par des inductions, que laisse à la science la disparition des générations sur lesquelles on eût pu observer la modification progressive des phonèmes, dont nous ne connaissons jamais que l'état initial et l'état final.

Or, de toutes les parties de l'histoire de la langue, c'est incontestablement l'histoire des sons, la phonétique, qui est la plus avancée, et cela est fort heureux, puisqu'elle est la base et la condition de toute recherche, lexicologique, morphologique ou syntaxique, que le développement d'une forme ou d'un tour s'explique très souvent par un fait de prononciation qui a atteint une syllabe, une désinence par exemple. Il n'en n'est pas moins vrai que l'histoire immatérielle de notre langage est en retard sur l'histoire matérielle. Malgré la publication de recueils tels que les Dictionnaires de Godefroy et de Littré, nous n'avons pas, tant s'en faut, le lexique de toutes les époques, nous n'avons pas même celui de la nôtre. Et il y a loin de là à savoir ce qu'il faudrait savoir de chaque mot, d'où il vient, quand il est venu, comment on s'en est servi, c'est-à-dire quels sens, ou simples ou figurés, on y a attachés, combien de temps il les a gardés, quels mots on lui a substitués dans certaines acceptions, dans quelles expressions on l'a fait entrer, quels rejets on lui a produits, si les rapports qui l'unissaient à d'autres ont varié, quand, comment, je ne dis même pas pourquoi.

Prenons un mot très simple comme *manger*, en vieux français *mangier*. C'est le latin *manducare*, qui voulait dire plutôt mâcher, mais que les anciens Latins employaient déjà pour *edere*. Nous devinons à peu près pourquoi il s'est substitué à celui-ci, dont la forme était sans résistance, destinée par le jeu des lois phonétiques à être réduite au monosyllabisme, dont les formes se confondaient souvent en latin déjà avec celles du verbe *esse*. En voilà assez, sans faire intervenir la popularité de la figure de *Manducus*, sorte de croquemitaine que l'Atellane avait vulgarisé. La phonétique du mot n'offre pas grande difficulté. Les lois connues nous expliquent pourquoi dans *manducare*, devenu *mandugare*, *e* atone est tombé, comment *m* initiale et *r* finale se sont maintenues, pourquoi *a* s'est

nasalisé, nous nous expliquons très bien que le groupe de consonnes *ndg* formé après la chute de *u* ait laissé tomber le *d*, et changé le *g* dur du latin en *dj*, en développant un *y* dans la finale, ainsi que dans *vendicare* > *vendegar* > *vengier*. Rien dans tout cela que de conforme aux lois générales.

Mais notre curiosité n'est point satisfaite. Ce mot est un verbe, il a des formes modales et temporelles. J'ose dire que nous n'en avons même pas le tableau critique complet, j'entends par là un tableau où les formes franciennes soient avec sûreté séparées des formes dialectales très nombreuses. Premier desideratum. Si nous essayons de conjuguer, nous allons en trouver bien d'autres. Le verbe balance l'accent *manducamus* : *manduco*. Nous devons nous attendre à avoir deux radicaux, l'un atone, *manj*, que nous avons déjà vu dans *manducare* : *mangier*, l'autre tonique. Mais celui-ci n'est pas ce qu'il doit être, car *manduco* donnerait *mandu*, et le vieux français n'a jamais eu que des formes en *g(j)* : *manju*. C'est donc que la palatale exerce déjà son influence, et qu'une analogie, sourde, qui plus tard unifiera le radical, commence à s'exercer et à déformer le radical tonique d'après l'autre. Si je voulais faire la revue de tous les détails, combien trouverais-je de difficultés du même ordre ? Pourquoi trouve-t-on des formes sans voyelles : *manjus* pour *manjues* ? D'où sont exactement ces formes de subjonctif *manjoiuet*, *mengussent* qu'offrent la *Traduction des Dialogues de Grégoire* ou les poésies d'Eustache Deschamps ? Pourquoi, lorsque la conjugaison des verbes analogues se désorganise, celui-ci garde-t-il ses formes relativement tard ? Au *xiv<sup>e</sup>* siècle, *aidier*, qui est du même ordre, ne présente plus guère que des formes analogiques. *Parler*, *araisnier* sont dans le même cas, *mangier* au contraire garde alors ses radicaux encore très distincts.

Et cet exemple n'est pas unique, tant s'en faut. Les formes du verbe *être* offrent des problèmes aussi nombreux et aussi compliqués.

Mais prenons le mot d'un autre biais. Nous ne sommes pas au bout. S'il n'a pas perdu son sens primitif, il en a acquis qu'il n'avait pas : *manger son argent*, c'est non pas seulement le dépenser en festins, mais tout simplement le dépenser. *Manger son peuple* est encore une autre extension. Quand, où, dans quel ordre, sous quelle influence littéraire ou populaire ces changements se sont-ils faits ?

Mêmes questions à propos des innombrables expressions auxquelles

le mot a donné lieu : *cela ne mange point de pain, manger son pain blanc le premier, voilà ce que les rats n'ont pas mangé, manger de la vache enragée, se manger les yeux, la vue, manger de la prison, manger l'or à la cuiller, manger quelqu'un à la croque au sel, manger dans la main, il y a à boire et à manger, donner à manger à un moulin, à une machine, manger son blé en herbe, en vert, manger quelqu'un de caresses, manger les crucifix, manger ses mots, manger un ordre, une commission, manger le vent à un bâtiment, manger un navire, manger le chemin, manger une voyelle, manger sur le pouce.*

A toutes celles-là il faut ajouter celles qui sont mortes : *manger le pain du roi* (être soldat), *manger des pois chauds* (ne savoir que répondre), *manger sur le poing, joli à manger, manger les charrettes ferrées, manger le bonhomme, manger ses doigts d'une chose, se manger les doigts, il se mangerait plutôt les bras jusqu'au coude, il n'a garde de me manger, en veux-tu manger ? en faire manger à quelqu'un* (le mal traiter), *manger de haut* (sans appétit), *il ne mangera plus de pain* (il est mort), *manger de gorge*, etc.

Aujourd'hui ou demain il faudra y joindre encore pas mal de celles qui sont nées de nos jours, en français ou en argot : *Manger son beefsteack* (se taire), *manger du pain rouge, ne pas manger de ce pain-là, manger la soupe avec un sabre, manger le bon Dieu, manger du drap* (jouer au billard), *manger du prêtre, manger des kilomètres, manger le gibier ou la grenouille, manger de la salade par la racine, manger le pain hardi, manger du pavé, se manger les sangs, manger le morceau.*

Quand on les aura recueillies, toutes celles que j'oublie, et quelques-unes qu'à cause de leur caractère ordurier je laisse de côté, qu'on les aura classées, en déterminant à quelle nuance du sens du verbe elles se rapportent, qu'on connaîtra la date de leur introduction, leur source, littéraire ou vulgaire, le moment et la cause de la disparition de celles qui ont disparu, qu'on aura bien déterminé le caractère à chaque époque de ce mot *manger* par rapport à ses synonymes ou ses voisins : *avalier, dévorer, croquer, gruger, happer*, etc., la sémantique sera près d'être satisfaite.

Après cela, si l'on veut bien oublier de considérer le mot dans sa productivité, c'est-à-dire dans la famille de dérivés et de composés qui en est issue, il ne restera plus que la syntaxe, qui nous obligera à nous informer si le verbe est et a toujours été transitif, dans quel cas on l'emploie intransitivement, depuis quand à son passif on substitue le réfléchi : *la soupe se mange*, depuis

quand on fait des distinctions dans la construction du régime de ce passif, telles que nous les faisons dans *mangé des puces*, et *mangé aux vers*, si on n'en a jamais fait d'autres analogues, ainsi de suite.

Or il est une foule de mots dont l'histoire est infiniment plus compliquée que celle-ci, dont la provenance est obscure, incertaine, qui sont venus du dehors sous des formes difficilement reconnaissables, à des dates difficiles à déterminer, qui ont modifié ou quelquefois transformé leurs sens dans des directions différentes, qui ont subi d'autres accidents encore, reformatons savantes, déformations populaires, qui ont péri, puis qui sont renés, ont été réintroduits du dehors, bref qui exigent, pour qu'on en puisse connaître la destinée, qu'on la suive dans toutes sortes de vicissitudes.

Or, c'est seulement quand un travail semblable à celui dont je viens de faire l'esquisse à propos du mot *manger* aura été fait sur chaque mot qui a appartenu à une époque quelconque à la langue, quand on aura répondu à toutes les questions que son histoire pose, de sa naissance à sa mort, qu'on aura établi et vérifié toutes les lois phonétiques, morphologiques, sémantiques, syntaxiques que le rapprochement de cette histoire avec l'histoire d'autres mots autorise à poser, qu'on en aura tiré toutes les conclusions qu'elle comporte relativement à l'évolution physiologique et psychologique soit des individus, soit du peuple, auteur de chaque variation de forme ou de sens, c'est alors, dis-je, que l'histoire interne de notre langue sera faite, et c'est pourquoi vous sentez qu'elle ne le sera jamais.

Nous sommes sortis de la période héroïque de la philologie romane, grâce aux grands et durs travaux de nos devanciers. Mais si nous avons en main de bons outils et de bonnes méthodes, il s'en faut bien que le champ entier soit en pleine culture, et il reste encore d'immenses friches à travailler, et même à découvrir.

J'ai essayé, dans la première esquisse publiée avec *l'Histoire de la littérature française* du regretté Petit de Julleville, de faire le tour des questions qui se posent, et de les montrer tout au moins, faute de pouvoir les résoudre. Il y en a des milliers, non seulement de petites, mais de très importantes à éclaircir, de quoi fournir un labeur de plusieurs générations. Notre pays a été romanisé. Mais quand et comment? Nul ne saurait répondre avec certitude, car c'est là de l'histoire la plus délicate, que vingt et cent textes ne suffiraient pas à élucider, attendu qu'en pareille matière on n'est que très rarement autorisé à généraliser, et l'état d'une région, même attesté, ne signifierait rien pour une autre région, ni même



pour un village à côté. Or, les textes manquent, si bien que tout est à peu près inconnu de ce problème essentiel. Nous ne savons ni quels étaient au juste les habitants à romaniser, ni quels ont été les agents romanisateurs.

Nous savons un peu mieux quelle était la langue que les « Romans » parlèrent, langue que nous reconstituons à l'aide du latin d'une part, des langues romanes de l'autre. Mais combien faudra-t-il encore dépouiller de textes et de manuscrits pour avoir tiré du bas-latin mérovingien les indications qu'il contient, combien faudra-t-il encore corriger d'inductions hâtives et d'hypothèses trop commodes pour déterminer ce qu'était au juste ce latin parlé, qui, suivant les uns, était un, suivant les autres, présentait déjà des traits propres et caractéristiques dans chaque région, pour suivre, comme cela serait nécessaire, l'évolution qui s'est faite en lui, établir une chronologie des faits phonétiques et autres de cette époque inconnue qui va jusqu'au IX<sup>e</sup> — X<sup>e</sup> siècle, base et explication des phénomènes ultérieurs !

Arrivés à l'époque des textes, d'autres difficultés se présentent. Nous sommes presque tout de suite en présence de variations dialectales. Qu'est-ce donc qu'un dialecte ? Est-ce qu'il y a réellement des dialectes, dont on puisse marquer les limites, ou seulement un fond unique de langue sur lequel sont nés et se sont répandus des phénomènes qui couvrent certaines aires géographiques différentes, mais sans que deux de ces aires se superposent jamais ? Et la solution de ces questions primordiales en suppose d'autres déjà infiniment complexes. Elle suppose qu'on saura comment, dans quelles directions, par quels canaux, sous quelle impulsion un phénomène phonétique ou analogique se généralise, chose que l'on commence à peine à soupçonner. Elle suppose qu'on aura mesuré l'influence que les centres littéraires ont et ont eue à chaque époque sur la manière de parler et d'écrire du pays environnant.

Les rapports du français avec ces variétés dialectales ont été ininterrompus jusqu'à nos jours. Ils sont à peu près complètement à étudier. Quand le français de l'Ile-de-France a-t-il commencé à s'étendre en dehors de son domaine propre ? A quelle date et comment est-il parvenu à s'établir dans chaque localité où il règne aujourd'hui ? Est-ce comme langue parlée ou comme langue écrite ? Dans ce dernier cas, est-ce comme langue littéraire ou comme langue administrative ? Quelle influence a-t-il exercée à cette époque — qui peut être le XIII<sup>e</sup> siècle ou le XIX<sup>e</sup> — sur le dialecte local ? Quelle impression lui-même a-t-il subie à ce contact ? S'est-il créé un français local,

comme il y en a tant, mêlé dans sa phonétique, son lexique, sa syntaxe de traits empruntés au parler dépossédé ? Dans quelle mesure ces traits se sont-ils conservés ? L'impression s'est-elle répercutée jusqu'au centre ? Y a-t-il eu à une époque quelconque, par la littérature ou autrement, introduction de quelques éléments de ce dialecte, gascon ou normand ou provençal, dans le français proprement dit ? Cela était-il voulu ou instinctif ? Quel en a été pour le français le résultat ?

Notre langue a subi d'autres contacts encore. La survivance du latin classique comme langue vivante de l'Église et de l'École a eu pour résultat, dès les origines, de réintroduire dans notre langue vulgaire, ou consciemment ou inconsciemment, des mots, des tours qui n'avaient pas été conservés, d'empêcher aussi l'évolution phonétique de certains mots, ou de l'annuler en leur réimposant une forme savante, d'y faire entrer des mots inconnus du latin ancien, tels que *individu*, qui restent dans notre usage comme des témoins de la scolastique. Avec une intensité différente suivant les époques, cette action du latin, plus tard accompagnée de celle du grec, n'a cessé de se faire sentir. A elle seule elle ferait l'objet d'une immense histoire, dont bien des chapitres se confondraient avec celle de la pensée française, car si bien souvent l'emprunt au latin a été une mode, si en d'autres temps, de nos jours par exemple, il ne signifie rien pour l'histoire des idées, puisque nos savants habillent de vocables latins ou latino-grecs des concepts ou des corps dont l'antiquité n'a pas connu l'existence, à d'autres époques l'introduction d'un mot latin suit ou accompagne l'introduction d'une notion, d'une nuance au moins de pensée et de sentiment jusqu'alors absente des cerveaux ou demeurée assez vague, assez peu familière pour n'avoir point besoin d'une expression propre.

C'est du XII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle que l'ancien français atteint son apogée et qu'il arrive à une beauté linguistique dont il n'a fait depuis que déchoir. Il est déjà à cette époque, malgré le monopole du latin, dans une certaine mesure au moins, une langue internationale. Son histoire en Angleterre est assez bien connue, son histoire en Italie commence à l'être depuis un article très serré de M. Paul Meyer ; l'action qu'il a eue sur l'allemand littéraire, sur le néerlandais, etc., mérite encore bien des études.

Nous sommes bien peu informés aussi, à vrai dire, sur la période du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle qui, sans être, comme on l'avait cru, une période de révolution, n'en a pas moins été marquée par des changements d'une importance extrême, qu'ont subis les formes

grammaticales, assimilation analogique de beaucoup de verbes, et surtout chute de la déclinaison, par suite desquels le français se trouva descendre à un étage linguistique différent, plus près encore de l'analyse.

A partir de cette époque, et surtout depuis la Renaissance, cette histoire se complique encore de ce fait que la langue écrite et la langue parlée se séparent de plus en plus. Ce n'est plus seulement la graphie qui diffère de la parole, chose qui dès les plus anciennes époques nécessite une critique si attentive, c'est le livre qui volontairement, par un effort conscient, s'éloigne du langage des « idiots ». De puissants esprits commencent à concevoir et à publier leur dessein de ravir au latin son privilège d'être la langue de ceux qui pensent, ils veulent doter leur vulgaire d'une « littérature ». Le mot est d'eux. Cette lutte dure encore, puisque l'on croit, ou qu'on agit comme si on le croyait, que la langue latine est le fondement nécessaire des études. Mais depuis le jour où, malgré les conciles et les bûchers, un homme s'est levé sous une voûte d'église pour prier Dieu en français, jusqu'au jour tout récent où pour la dernière fois un autre homme, encore vêtu d'une manière pseudo-romaine, a fait entendre dans la vieille Sorbonne le sacramentel *Ornatissimi auditores* du discours latin, pendant ces quatre siècles, chaque génération, non pas seulement poussée par la lassitude du passé, mais inspirée par les sentiments les plus purs, par une sorte de patriotisme et d'amour-propre national, et aussi par un instinct profond que la culture ne peut être le privilège de ceux qui sont instruits dans une langue étrangère, a emporté un des remparts de la vieille forteresse, et conquis à la langue un nouveau droit par une suite de victoires dont la série curieuse montrerait Jules Ferry continuant François I<sup>er</sup>, et Grégoire prêtant, à la suite des jansénistes, la main à l'œuvre de Calvin.

Il faudrait, quand les grands faits seront connus, mesurer de quel prix chacune de ces victoires a été achetée, je veux dire au fur et à mesure que le français a été mis en possession de chacun des droits dont il jouit, comment il a dû se modifier pour s'adapter à de nouvelles situations, ce qu'il a eu à changer en lui pour devenir la langue des mathématiques ou du droit ou de la théologie. Sur ce seul et dernier point il y aurait plus d'un livre à écrire, car survenant à l'époque classique, la traduction des *Testaments* a dû répondre à une double exigence, réunir à l'absolue exactitude l'élégance absolue, et cet exercice où elle subissait des critiques méticuleuses a été pour elle des plus utiles.

Parmi les premiers initiateurs du mouvement d'émancipation, plusieurs avaient bien eu une claire intuition que, pour réussir à supplanter le latin, la langue française devait se hausser jusqu'à lui, et ne comptant point que le temps et l'usage y suffiraient, ils se mirent à l'œuvre, poètes, grammairiens, imprimeurs, avec un enthousiasme naïf et un touchant amour. Assurer à leur vulgaire un peu d'uniformité en transformant les graphies variables en une orthographe constante et fidèle, lui donner la fixité en réglant la grammaire, le rendre capable d'exprimer toutes les idées les plus hautes, et les sentiments les plus délicats en étendant son vocabulaire, ces rudes ouvriers, dont Ronsard eût déjà voulu voir les statues sur la place publique, ont tout osé et entrepris à la fois.

Il s'en faut bien que leur effort ait été complètement perdu. Mais, si on nous a dit comment Meigret et tous ceux qui comme lui voulaient une orthographe rationnelle alors possible ont été vaincus, au grand dommage de notre langue, nous ne voyons pas au juste par qui, nous ne pouvons suivre nulle part la formation de cette orthographe qui tend depuis lors de plus en plus à l'unité, dont seule une histoire critique et détaillée des œuvres sorties de chaque atelier d'imprimerie comparée à celle des autographes de l'époque pourrait nous faire connaître la constitution, les progrès et les reculs.

Nous avons — depuis hier — un lexique de la Pléiade, d'une partie de l'œuvre de sept auteurs — sur des centaines. Mais le lexique des prédécesseurs de Ronsard, celui de Marot, de Jean Lemaire, de Hugues Salel, de Maurice Scève, des grands rhétoriciens, celui de ses successeurs, de Desportes, de Du Bartas, de Bertaud, de Regnier, auxquels il faudrait pouvoir se référer ? Mais les lexiques des prosateurs, les lexiques des savants surtout, qui ont dû créer à peu près de toutes pièces, autant de livres indispensables et qui nous manquent !

A défaut d'ouvrages modernes, nous devrions au moins pouvoir nous servir des anciens, des dictionnaires et des grammaires du temps, dont Thurot a montré dans son admirable *Histoire de la prononciation* l'usage qu'on pouvait faire, malgré leurs erreurs, leurs contradictions, malgré les ignorances d'auteurs étrangers ou les partis pris des latiniseurs. Seulement, quel travail critique peut-on entreprendre sur des ouvrages, dont quelques-uns à peine ont été réimprimés, dont la plupart sont introuvables, et dont les travailleurs doivent abandonner les rares exemplaires à des bibliophiles qui se les disputent au poids de l'or, dont je n'ai

pu, même en réunissant les ressources de toutes les bibliothèques de Paris, comparer toutes les éditions? Un Corpus des grammaires françaises jusqu'à Vaugelas est nécessaire. Il se fera, mais il est à faire?

A partir du xvii<sup>e</sup> siècle, il semble que tout ait été lu, dépouillé, inventorié, expliqué. Et cependant qu'on prenne une page des meilleures éditions des écrivains les plus connus, on s'aperçoit aussitôt qu'il n'en est rien, malgré le trésor presque inépuisable de Littré. En outre, même en admettant que les travaux spéciaux soient parfaits, combien en manque-t-il! Ni Bossuet, ni Saint-Simon, n'ont encore leur lexique. Et combien d'autres écrivains, de second ordre pour les critiques littéraires, sont de première importance pour nous! Dans quel génie peut-on espérer étudier la langue précieuse? Elle a été pourtant. Il faudra bien se résigner, pour écrire l'histoire vraie de la langue française, à la chercher là où elle s'est faite. Or, ce sont les habitués de salons obscurs, parmi lesquels l'Académie, devenue salon officiel, a émergé peu à peu, qui ont façonné et peigné la langue à leur goût. Corneille et Racine ont subi la règle, ce ne sont pas eux qui l'ont faite. Si, plus tard, par l'ascendant de leur génie, ils sont devenus des autorités de langue, de leur vivant ils se corrigeaient humblement, l'un pour satisfaire Vaugelas, l'autre par respect pour le P. Bouhours, correcteur attitré du beau langage.

C'est donc à ces porte-férules, aujourd'hui souvent inconnus, aux Malherbe et aux Chapelain, aux Vaugelas et aux Ménage, aux Marguerite Buffet et aux Andry de Bois-Regard, aux Bouhours et aux Richelet qu'il faut aller demander ce qu'ont été les modes, les tendances de la partie de la société où s'est élaborée notre langue littéraire, sauf bien entendu à déterminer, en étudiant l'usage des contemporains, quelle limite la résistance d'adversaires peu nombreux et celle de l'usage commun ont imposée à leur action. Or, jusqu'ici l'inventaire reste à faire, il semble même qu'on ait été si loin d'en mesurer l'importance, qu'une édition des lettres de Chapelain, pourtant donnée aux frais de l'État, et qui, par suite, n'avait rien à épargner, a retranché celles qui n'avaient qu'un intérêt grammatical!

Pour les époques qui suivent, on ne peut pas dire qu'on se soit mépris — on n'avait à peu près rien commencé, sauf pour Voltaire — jusqu'au travail d'ensemble que M. Gohin vient de donner sur le lexique. Il semble que l'on ait cru que les post-classiques, parce qu'ils se réclamaient du xvii<sup>e</sup> siècle, en ont continué la langue, sans

y rien changer. En réalité, comme une étude solide de M. François va le montrer, l'Académie elle-même ne se règle aveuglément ni sur les modèles classiques, ni sur ses décisions antérieures. Elle innove et elle crée. Un siècle comme le XVIII<sup>e</sup> siècle ne peut pas avoir remué tant d'idées nouvelles, ni renouvelé le point de vue, l'inspiration, l'idéal de la pensée humaine, sans que la langue, même la langue conventionnelle des livres, s'en soit ressentie. Et en effet la stagnation n'est qu'apparente. Pendant que les « arts de parler » issus de Bouhours règnent et gouvernent, le lexique littéraire lui-même s'altère au grand effroi des docteurs Neophobus, les poètes, à diverses époques, essayent de faire l'aumône à la gueuse fière, la science dont l'aube se lève emplit le style d'images nouvelles. La philosophie ayant pénétré la grammaire fait naître la *Grammaire générale*, qui tente au nom de la raison de refaire l'idiome suivant un idéal préconçu et, tout en échouant, aboutit tout au moins à perfectionner si bien cet instrument d'analyse que la prose française apparaît comme l'expression adéquate de la raison même.

Alors le monde s'éprend d'elle, l'Allemagne, l'Italie, la Russie, l'Angleterre, l'Espagne, les pays scandinaves apprennent à parler français. Ce serait une grande et haute tâche que de démêler, froidement, sans faux enthousiasme, comment notre langue, tant par l'ascendant de son génie propre que par l'autorité des œuvres et de la civilisation dont elle était l'expression, en était arrivée à partager avec le latin la monarchie universelle, et pour quelles causes elle l'a peu à peu perdue ?

La Révolution a été aussi féconde pour la langue que pour la nation même, et par ses résultats immédiats et par ses lointaines conséquences. Là, comme sur d'autres points, elle a brusqué des progrès lents, en même temps qu'elle en préparait dont elle marque le début. C'est grâce à elle que d'un coup, sans retour possible en arrière, le français a été sacré langue nationale, qu'il est devenu non seulement l'instrument, mais l'objet de l'enseignement, comme le demandaient déjà les parlementaires de 1760, comme on l'accordait par-ci par-là. Mais désormais ce qui était l'exception devint la règle, et il y aurait un long chapitre à écrire sur cette réforme essentielle de l'instruction publique.

Passons sur tous les projets ébauchés, les décrets sans application, bien curieux pourtant par leur caractère, mélange d'esprit jacobin et libertaire, de raison raisonnée et d'enthousiasme sentimental. Pour parler vrai, les grands révolutionnaires ont été dans leur langage de purs classiques. On pourrait et il faudra le prouver. Mais



par la direction même qu'elle a donnée à l'esprit moderne vers la démocratie, la Révolution préparait à son insu un autre avenir, où l'esprit nouveau pénétrerait la vieille langue littéraire. Comme l'avènement de la démocratie dans l'État, cette conséquence a pu être retardée par diverses causes, mais l'heure est venue, et la fusion se fait.

Au <sup>xviii</sup>e, au <sup>xvii</sup>e, au <sup>xvi</sup>e siècle même, c'est souvent en vain que nous cherchons la langue parlée sous l'autre; à peine transparait-elle çà et là par mots isolés dans de rares textes dont il y aurait lieu de faire le recueil et la critique, aujourd'hui elle s'écrit et s'imprime toute crue. A suivre ce développement, à examiner de quelle transformation profonde de la société il est le signe, comment il a fallu pour le produire autre chose que l'influence des écoles littéraires dans lesquelles on veut voir des causes, alors qu'elles ne sont elles-mêmes que des résultats, on découvrirait bien des faits curieux.

Nous sommes encore trop près de certaines choses pour en apercevoir la grandeur, mais nul doute que nos descendants, quand ils compareront le <sup>xix</sup>e siècle à d'autres, même à d'autres réputés très grands, ne lui fassent une place à part, pour avoir sinon révolutionné le mode et la méthode de la pensée, du moins pour avoir à peu près bouleversé complètement l'idée que la tradition avait léguée sur la nature entière, ses éléments, ses corps, ses êtres, son histoire, ses forces, ses lois, sur l'infiniment grand et sur l'infiniment petit, pour avoir aussi modifié profondément les rapports entre l'humanité et le monde brutal qui l'entoure, dont l'homme devient peu à peu au sens propre, par la seule force de son génie, le maître et le roi. Un si vaste enfantement d'idées, dont la France a eu sa part, ne pouvait aller sans qu'un mouvement correspondant dans le langage marquât cet événement. Quoique retardé par l'autorité de la tradition, il a eu lieu. Une admirable école littéraire a commencé par renverser à force d'audace et de talent les vieilles barrières dressées entre les catégories de mots. Le romantisme a déplacé le « goût », il en a détruit l'unité, il a ouvert la langue littéraire au grotesque, au laid, au familier. Comme la Pléiade dont il se réclamait, il a enrichi la langue, en lui ouvrant les trésors qu'on tenait fermés; les mots vieux, les expressions techniques des arts, des métiers, ont été non plus bannis, mais recherchés.

Jamais la langue à aucune époque n'avait passé par le travail d'un forgeron tel que Victor Hugo. A l'ombre de ce prodigieux créateur de verbe, de ce voyant d'images si puissant qu'il renouvelait en plein <sup>xix</sup>e siècle le miracle de la transformation de méta-

phores en mythes, miracle qui semblait n'être possible que dans des époques primitives, derrière ce géant que de places pour les glossateurs et les scoliastes ! L'éclaircir parfois, le comparer à lui-même, faire jaillir des innombrables observations que sa lecture suscite toutes les conséquences qu'on en peut tirer, ce sera l'œuvre de toute une école<sup>1</sup>. Et près de lui que d'hommes qui dans d'autres temps eussent joué le premier rôle, les Théophile Gautier, les Sainte-Beuve ! Or, de nos jours tout s'est succédé si vite, qu'en cinquante ans trois ou quatre nouvelles tendances littéraires qui ont eu chacune leurs conséquences linguistiques, n'ont pas tardé à se montrer. Combien, des romantiques aux décadents, des réalistes aux naturalistes, d'œuvres à analyser et à dépouiller ! Qui tentera le Lexique de la langue poétique de notre temps ?

Et ce ne serait rien encore auprès du Pan-Lexique qui devra se faire, dans lequel il faudra faire entrer bien autre chose que les mots de production littéraire. Le progrès incessant de la science, sa vulgarisation, le mouvement quotidien de la vie ont mis en circulation une multitude d'éléments nouveaux de langage, mots, expressions, tours, venus de partout, de l'anglais ou de l'argot, du grec ou du patois, que le théâtre, que la presse surtout vulgarise par ses millions de bouches, dont les uns se perdent en quelques jours, dont les autres deviennent peu à peu familiers à tous, au point d'entrer partout, et jusque dans le Dictionnaire de l'Académie.

Que d'inventaires à entreprendre, que de classifications à faire dans cette énorme masse ! Ce serait déjà tout un travail que d'en dresser le plan. En vérité, ce n'est pas cette matière, qui exigerait tant d'études, de recherches, comme d'aptitudes et de connaissances diverses qui est au-dessus de nous, c'est nous qui sommes et qui serons toujours au-dessous d'elle. »

Si j'avais quelque chose à changer à ces considérations, ce serait pour marquer plus fortement encore combien je sens, à mesure que j'avance vers la science et dans la vie, pour un pas que je fais, le chemin s'allonger et l'horizon s'élargir devant moi.

Et cependant voici que je publie un livre d'ensemble, et ce livre porte le titre fallacieux d'*Histoire de la langue française*. S'appelât-il, comme je l'aurais voulu, *Ébauche d'une histoire de la langue française*, que ceux même qui savent les difficultés de la tâche vien-

1. Le premier travail de ce genre vient de paraître, c'est celui de M. Huguet : *Le sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo*. Paris, Hachette, 1904. Il est digne du sujet.

draient y chercher ce qu'il ne peut pas contenir. En effet, outre que je ne prétends point savoir ce que tout le monde ignore, j'avoue même ne point savoir à moi seul ce que savent tant de spécialistes réunis, et si je le savais, je n'aurais pu le mettre dans mon livre.

Il m'a semblé utile pourtant de donner ce livre tel quel. L'accueil fait aux articles dont j'ai accompagné l'*Histoire de la Littérature française* de M. Petit de Julleville m'y a encouragé. Partout serrés, quelquefois tronqués, obligés nécessairement de s'approprier à la collection pour laquelle ils étaient faits, et de prendre un caractère adapté au public à qui on les destinait, ces articles formaient pourtant un ensemble auquel l'Académie française, la critique française et étrangère, les étudiants se sont montrés assez favorables pour m'engager à suivre le conseil de mon regretté maître Gaston Paris, et à les rééditer en les remaniant.

Ai-je besoin de dire qu'aussitôt à l'œuvre, auparavant même, je me suis aperçu qu'il fallait non les remanier, mais les refaire, quelques-uns en partie, les autres, les premiers, à peu près en totalité ? C'est ce travail, vraiment nouveau, que je publie aujourd'hui. Il suffira de l'ouvrir pour voir que, tout en m'efforçant de rester clair et accessible à tous, j'ai surtout fait œuvre technique, à l'adresse, non plus de ceux qui veulent lire, mais de ceux qui veulent étudier.

Sur les questions bien connues, j'ai été très bref, me contentant de renvoyer à des ouvrages, souvent excellents, indiqués dans la Bibliographie. Sur les questions de détail j'ai fait de même, estimant mauvaise la méthode qui consiste à discuter en trois ou quatre pages un point très particulier de phonétique ou de morphologie, alors que l'exposé total de toute la phonétique ou de toute la morphologie en prend une vingtaine. Tomber dans ce défaut de proportion est non seulement une faute contre l'art, ce qui s'excuserait ici, mais contre la méthode, car ces digressions, pour fécondes qu'elles soient, empêchent d'apercevoir ou de mettre à leur rang les mouvements plus importants, qui doivent surtout attirer l'attention. Ai-je, même avec cette précaution, donné à chaque fait une place mesurée à son importance ? Je sais que non, et pourtant cela serait capital. Mais mettre un fait, ou un homme à sa place dans l'histoire est chose si difficile, que ceux-là même qui ont étudié spécialement ce fait ou cet homme sont rendus incapables de l'apprécier relativement par la connaissance trop exclusive qu'ils en ont. Je sais bien, pour mon compte, que quelquefois les pronoms tiennent dans un chapitre une place excessive, la faute en est à l'*Histoire des pronoms* que j'ai préparée.

Un embarras autrement grand pour l'historien de la langue est de fixer des dates. Ici il rencontre des difficultés que ni l'historien du pays, ni l'historien de la littérature ne connaissent. Il est d'abord, on le sait, extrêmement délicat de dater, même à un siècle près, certains phénomènes, et il ne faut pas croire que seules les époques lointaines du latin parlé exposent sur ce point celui qui veut donner des chiffres à de graves erreurs. Un phénomène comme la substitution de *mon* à *m'* devant voyelle ne peut pas être plus sûrement situé dans la suite des siècles que l'altération du *k* latin devant *e* et *i*. En outre, même là où nous sommes informés, il ne convient pas d'exiger trop de précision. Un phénomène phonétique ne se produit pas en un jour, un nouveau tour syntaxique ne s'impose pas en une génération. Dès lors à quelle époque l'attribuer ? Faut-il en signaler l'apparition, ou le développement ou l'admission définitive ? Faut-il signaler chacune de ces choses à sa place ? J'ai quelquefois pris ce dernier parti, mais sans pouvoir me décider à le prendre partout, ce qui m'eût exposé à de continuelles redites ; ailleurs, par une inconséquence voulue, je me suis contenté de marquer le fait au moment où il est assez avancé dans son développement pour qu'il puisse être considéré comme définitif, sauf à en rappeler les origines.

Tel qu'il est préparé, cet ouvrage comprendra au moins trois volumes, et conduira le lecteur jusqu'en 1900. Gaston Paris avait regretté que j'eusse — de parti pris — laissé de côté dans mes premiers articles la période antérieure au *ix<sup>e</sup>* siècle. Je regrettais comme lui d'y avoir été forcé, mais peut-être, cette fois, trouvera-t-on que j'eusse pu me dispenser de remonter si haut, et que j'étais en droit d'abandonner à la philologie latine le chapitre où j'ai résumé les caractères et l'évolution du latin parlé. J'en conviens, mais il est si nécessaire de donner à l'étudiant français, qui a fait ses classes latines au lycée, un sentiment un peu juste de ce qu'était vraiment la langue latine dont sont sorties les langues romanes, il y a tant de choses à lui faire désapprendre, que j'ai préféré sortir de mon domaine et lui rendre ce service. En revanche, ayant repris plus haut, et montré en gros ce qui s'est passé du *iii<sup>e</sup>* au *vii<sup>e</sup>* siècle, j'ai cru être en droit de me servir de cet exposé, et de me fonder, pour analyser l'évolution ultérieure, sur celle que je venais de suivre. De là mon essai pour reconstituer la langue parlée au *vii<sup>e</sup>* siècle, de là mon habitude de partir de la forme de cette époque pour montrer les transformations romanes, au lieu de partir, comme on le fait d'habitude, des formes classiques, ce qui a le grave inconvé-

nient d'inciter l'étudiant à attribuer à la même époque tous les faits en dépit de toute chronologie. Il est simple que *yenebro* ait passé entre le VII<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle à *geneivre*, mais il serait fâcheux de croire que *juniperum* a pu faire aussi rapidement un si long chemin. J'espère avoir mis assez souvent les formes classiques entre parenthèses pour que le lecteur averti n'ait jamais d'embarras en présence de formes au premier aspect un peu déconcertantes.

J'ai beaucoup profité, dans l'élaboration de ce livre, du concours de plusieurs de mes amis et de mes anciens étudiants. M. Weil, aujourd'hui professeur au Lycée d'Orléans, et M. Rosset, aujourd'hui maître de conférences à la Faculté de Grenoble, ont passé plusieurs années auprès de moi, et m'ont aidé souvent dans mes dépouillements et mes recherches. D'autres, que je nommerai en leur lieu, MM. Charles, Porteau, Frey, François, Fouquet, m'ont communiqué les principaux résultats de travaux non encore parus, qu'ils m'ont autorisé à mettre à profit. M. Huguet, mon collègue à la Faculté de Caen, et M. Roques, maître de conférences à l'École des Hautes Études, ont bien voulu revoir des épreuves fort difficiles. A tous, à ceux qui sont déjà des maîtres, et aux modestes étudiants qui sont venus m'apporter une fiche qu'ils jugeaient intéressante, je dis sincèrement merci. Non seulement il ne m'en coûte point, mais je suis heureux de reconnaître que ce livre est déjà en partie leur livre, je souhaite très sincèrement qu'il le devienne tout à fait. Et il le deviendra, je l'espère, si autour de mes chapitres, qui n'ont souvent pour but que d'indiquer une question, de signaler une lacune, s'amasse par leur volonté une série de travaux qui complètent mes indications et corrigent mes erreurs. Le travail libre et scientifique n'a eu longtemps dans nos Facultés d'autre refuge que la thèse de doctorat, qui exige un énorme effort, réservé à quelques-uns. Diverses réformes dans les examens de licence et le concours d'agrégation permettent d'espérer la production prochaine et périodique de mémoires, qui, avec de bonnes directions, malgré l'inexpérience forcée de leurs auteurs, rendront des services, et viendront s'ajouter utilement aux recherches qui se poursuivent un peu partout, mais surtout à l'étranger.

Si mon livre peut servir pendant quelques années de point de départ à des études qui feront progresser et renouveleront la science, fût-il ensuite condamné et abandonné, tout sera bien, car dans le grand travail collectif et anonyme qui a pour but d'édifier l'histoire, l'ambition de celui qui aime la vérité est, non pas de chercher à marquer son nom à une place éclatante, mais de contri-

buer à l'ensemble, et quand il a la joie de mettre à cet ensemble plus qu'une pierre, de donner un plan, grâce auquel de bons ouvriers montent rapidement et solidement de nouvelles assises, son but est atteint et sa peine récompensée.

---

## SIGNES ET CARACTÈRES

---

- > signifie *devient, donne ou est devenu, a donné* ;  
< — *provient de* ;  
: — *assonne ou rime avec* ;  
' marque l'accent tonique : *dómno, + eus* ;  
v — les voyelles brèves ;  
- — les voyelles longues ;  
~ — les voyelles nasales : *fẽndre* ;  
    sous la voyelle, marque qu'elle est fermée ;  
'    sous la voyelle, marque qu'elle est ouverte ;  
..    sur la voyelle, marque qu'elle ne fait pas diphtongue  
        avec la voisine ;  
y marque le *yod* comme dans *yeux* ;  
ϕ — *th* des mots germaniques ;  
    sous une consonne, marque que cette consonne est  
        caduque : *peϕre* ;  
ñ marque *n mouillée* : *plañre* ;  
ł — *l mouillée* : *oeł* ;  
\* — qu'un mot ou une forme ne sont pas attestés. Mais on  
    n'a usé que très peu de ce signe qu'il eût fallu mettre  
    devant presque toutes les formes reconstituées du  
    vii<sup>e</sup> siècle ;  
e. — un *e* auprès duquel commence à se développer un son  
    accessoire *a*. De même pour toute combinaison sem-  
    blable de caractères, exemple : *k''*.
-

## ABRÉVIATIONS

---

### *a) Principales abréviations des mots usuels.*

a. fr. ou v. fr.	= ancien français, vieux français
ang. sax.	= anglo-saxon
a. n.	= anglo-normand
b. lat.	= bas latin
cat.	= catalan
celt.	= celtique
dan.	= danois
esp.	= espagnol
fr. mod.	= français moderne
germ.	= germanique
gr.	= grec
h. a.	= haut-allemand
isl.	= islandais
it. ital.	= italien
lat.	= latin
lat. parl.	= latin parlé
lat. vulg.	= latin vulgaire
lorr.	= lorrain
m.	= moyen
m. fr.	= moyen français
ms.	= manuscrit
néerl.	= néerlandais
n. fr.	= nord-francique
nord.	= nordique
norm.	= normand
orth.	= orthographe
pic.	= picard
port.	= portugais
prov.	= provençal
rét.	= rétique



roum.	=	roumain
suéd.	=	suédois
v.	=	vieux
v. h. a.	=	vieux haut-allemand
wall.	=	wallon

---

**b) Principales abréviations usitées dans les citations de textes, avec indication des éditions auxquelles ces citations sont empruntées.**

*Acta S. S. ordinis Sancti. Bened.* = *Acta Sanctorum Sancti Benedicti*, éd. D'Achery et Mabillon. Paris, 1678, f°.

*Acta Sancti Belgii sel.* = *Acta Sanctorum Belgii selecta*. Bruxelles, 1783-94.

*Aiol*, éd. J. Normand et G. Raynaud. Paris, 1877. Soc. des A. Textes.

*Al.* = *La Vie de Saint Alexis*, éd. G. Paris. Paris, Vieweg, 1885; I, 1 = strophe I, vers 1.

*A. l. L.* = *Archiv. fur lateinische Lexicographie und Grammatik*, p. p. Wœlfelin. Leipzig, 1884 et suiv.

*Alisc.* = *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon. Paris, 1870.

Allmer, *Mus. de Lyon* = Allmer et Dissard, *Musée de Lyon, Inscriptions antiques*. Lyon, 1888-1893.

*Altfr. Biblioth.* = *Altfranzösische Bibliothek* p. p. Wendelin Förster. Heilbronn, Henninger.

*Am et Am.* = *Amis et Amiles et Jourdain de Blaivies*, éd. Hofmann. Erlangen, 1852.

*Ambr.* = *Saint Ambroise, Œuvres*, éd. Carl Schenkl dans le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum...* Acad. Vindobonensis. Vienne, 1896-7.

*Anc. Th. fr.* = *Ancien Théâtre français*, éd. Viollet le Duc. Paris, 1855, Bib. elz.

*Anecdota Helvetica* — voir Keil.

*Anglia* = *Anglia, Zeitschrift fur englische Philologie* (Wulcker). Halle, 1878 et suiv.

*Ann. du Midi* = *Annales du Midi*. Toulouse, 1889 et suiv.

*Ann. de l'Éc. des H. Études* = *Annuaire de l'École pratique des Hautes Études*. Paris, 1893 et suiv.

*Apic.* *De re coq.* = *Apicius, De re coquinaria*, éd. Schuh. Heidelberg, 1867.

*Apocalypse en français* = *L'apocalypse en français au XIII<sup>e</sup> siècle*, p. p. L. Delisle et Paul Meyer. Paris, 1900, Soc. des A. Textes.

*App. Prob.* = *Appendix Probi*, éd. Heræus. Leipzig, 1900.

*Apulée, Apol. et Ap.* = *Apulée, Apologie*, éd. J. Van der Vliet. Leipzig, 1900.

*Arch. Glott. it.* = *Archivio glottologico italiano*. Rome, Turin, Florence, 1873 et suiv.

*Archivio storico italiano*. Florence, 1842 et suiv.

*Auc.* = *Aucassin et Nicolette*, éd. Suchier. Paderborn, Schœningh, 1899.

*Aye d'Av.* = *Aye d'Avignon*, p. p. Guessard et P. Meyer. Paris, 1861.

*Aymeri ou Aimeri* = *Aymeri de Narbonne*, éd. Demaison. Paris, Soc. des A. Textes.

*Barb. et M., Fabl.* = *Fabliaux et contes*, p. p. Barbazan, Nouv. édition augmentée par Méon. Paris, 1808.

*Bartsch, Chrest.* = *Bartsch, Chrestomathie*. Elberfeld, 1881.

*Baud. de Seb.* = *Baudouin de Sebourg*, éd. Bocca, 1841.

*Baude, Vers* = *Les Vers de Maistre Henri Baude...*, éd. Quicherat. Paris, Aubry, 1856.

*B. Cond.* = *Dits et contes de Baudouin de Condé et de son fils Jean de Condé*, éd. Scheler. Bruxelles, 1866.

*Beaum., Coust.* = *Beaumanoir, Coustume de Beauvoisis*, éd. Salmon. Paris, 1900.

*Beaumanoir, Jean et Blonde*; voir les *Œuvres poétiques*, éd. Suchier. Paris, 1884, Soc. des A. Textes.

*Benoit de Nursia*, éd. Wœlfelin, Teubner, 1895.

*Ben., Chron.* = *Benoist, Chronique des ducs de Normandie*, éd. Michel. 1837-44.

*Benoist de Saint More, Roman de Troie*, éd. Joly, 1870-71.

*Bert. ou Berte* = *Li roumans de Berte aus grans piés* par Adenés li Rois, éd. Scheler. Bruxelles, 1874.

*Bib. Ec. Ch. ou Chartes* = *Bibliothèque de l'École des Chartes*.

*Est. Boil. Livre des Mestiers* = *Règlements sur les arts et métiers de Paris...* connus sous le nom du *Livre des Mestiers*, éd. Depping. Paris, 1837.

*M. Bonnet, Lat. de Greg. de T.* = *Le Latin de Grégoire de Tours*. Paris, 1890.

*Bourciez, Phon.* = *Bourciez, Phonétique française*. Paris, Klincksieck, 1900.

*Brun de la Mont.* = *Brun de la Montaigne*, éd. P. Meyer. Paris, 1875. Soc. des A. Textes.

*Brunetto Latino, Li livres dou tresor*, éd. Chabaille. Paris, 1863.

*Brut* = *le Roman de Brut*, éd. Leroux de Lincy. 1836-38.

*Buev. de Comm.* = *Bueves de Commarchis*, éd. Scheler. Bruxelles, 1874.

*Caper*, voir Keil.

*Cassiodore, Var.* = *Varia*, éd. Th. Mommsen. Berlin, 1894.

*Cass. Fel.* = *Cassius Felix*, éd. Rose. Leipzig, 1879.

*Ch. de S. Germ.* = *Le chansonnier de Saint-Germain-des-Prés*, reproduction phototypique. Paris, 1892, Soc. des A. Textes.

*Ch. du XV<sup>e</sup>* = *Chansons françaises du XV<sup>e</sup> siècle*, éd. G. Paris. Paris, 1875, Soc. des A. Textes.

Chaperon (J.), *Noelz*. Paris, Morgand, 1879.

Charles d'Orléans = *Poésies complètes de Charles d'Orléans*, éd. Ch. d'Héricault. Paris, Lemerre, 1874.

Chartier (A.), *Esp.* = *L'espérance ou consolation des trois vertus*, éd. 1470-80 d'après Hœpfner, o. c. Grima, 1883.

Chart. (J.), *Chron.* = Jean Chartier, *Chronique de Charles VII*, éd. Vallet de Viriville. Paris, 1858, Bibl. elz.

Chastel., *Chron. des d. d. Bourg.* = Chastellain, *Chronique...* dans ses *Œuvres*, éd. Kervyn de Lettenhove. Bruxelles, 1863-66.

*Chev. II esp.* = *Li Chevaliers as deus espées*, éd. Fœrster. Halle, 1877.

*Chev. au cygne* = *La chanson du Chevalier au cygne*, éd. Hippeau. Paris, 1874.

*Chev. d. la T. Land.* = *Le livre du Chevalier de la Tour Landry pour l'enseignement de ses filles*, éd. de Montaiglon. Paris, 1854, Bib. elz.

*Chir.* de Mond., voir à Mondeville.

*Chrest. Ev. de Nicod.*, voir *Ev. Nicodeme*.

*Chrest.* = Chrestien de Troies, *Erec*, éd. Fœrster, Romanische Bibliothek. Halle, Niemeyer, 1896; *Yvain ou le chevalier au lion*, même éd., 1891, ib. *Cligés*, même éd., 1901, ib. *Lancelot, ou le Roman de la charrette*, éd. Ionckbloet, Gravenhage, 1846, *Perceval*, éd. Potvin. Mons, 1865-1871, Trübner, 1890.

*Chr. de Pis.* : Christine de Pisan : — *Ep. au d. d'am.* = *Epistre au Dieu d'amours*; *Deb. des d. am.* = *Débat des deux amants*; *Liv. des tr. Jug.* = *Livre des trois Jugements*; *Dit. de Poiss.* = *Dit de Poissy*; voir *Œuvres poétiques*, éd. Maur. Roy. Paris, 1886-96, Soc. des A. Textes. *L'Histoire de Charles V* est dans la collection des Mémoires de Petit.

*Chron. de S. Den.* = *Partie inédite des Chroniques de S. Denis*, éd. Pichon. Paris, 1864.

*Chronique des Églises d'Anjou*, éd. Marchegay et E. Mabilley. Paris, 1869, Société de l'Hist. de France.

*Chron. des IV prem. Val.* = *Chronique des IV premiers Valois*, éd. Sim. Luce. Paris, 1862, Soc. de l'Hist. de France.

*Chron. du Mont Saint-Michel*, éd. Sim. Luce. Paris, 1879-83, Soc. des A. Textes.

*Chron. par. anon.* = *Chronique parisienne anonyme de 1316 à 1339*. Mém. de la Société de l'Hist. de Paris, XI, 1885.

*Clariss.* = *Li romans de Clariss et Lariss*, éd. Alton. Tubingen, 1884.

*Clef d'am.* : *Clef d'amour*, éd. E. Tross. 1866.

*Clem., H. Est.* = Clément (J. L.), *H. Estienne et son œuvre française*. Paris, 1898.

*Cleomades* = *Li romans de Cleomades* par Adenès li rois, éd. Van Hasselt. Bruxelles, 1865.

*C. Nouv.* = *Cent Nouvelles nouvelles*, éd. Thomas Wright. Paris, 1863, Bibl. elz.

Comm. M. Commynes, *Mémoires*, éd. de Mandrot. Paris, 1901-3; Toenn. renvoie à la thèse de Toennies citée dans la note bibliographique de la page 402; Stimm. renvoie à l'article de Stimming, cité au même endroit; le texte suivi est alors le leur, savoir pour Toennies, celui de l'édition de la Société de l'Hist. de France, pour Stimming, celui de Buchon, *Choix de Chroniques*. Paris, Daffis, 1876.

Coll. des Doc. in. = Collection des Documents inédits de l'Histoire de France.

Commod. = Commodien, *Carmen apologeticum*, éd. Ludwig. Leipzig, Teubner, 1878.

Consentius, voir Keil.

Constans, *Introduction au Roman de Thèbes*, voir *Roman de Thèbes. Chrest.* ou *Chrestom.* = *Chrestomathie de l'ancien français*. Paris, 1890.

*Cont. dev.* = *Contes dévots tirés de la vie des Anciens pères*, par J. Le Coultre. Neuchâtel, 1884.

*Contes moralisez de Nicole Bozon*, éd. L. Toulmin Smith et P. Meyer, 1889, Soc. des A. Textes.

Cooper = Cooper (F. W.), *Word formation in the Roman sermo plebeius* (Boston, 1895).

Coquillart, *Œuvres*, éd. d'Héricault. Paris, 1857, Bibl. elz.

*Cor L.* ou *Coron. Loois* = *Le Couronnement de Louis*, éd. E. Langlois, 1888, Soc. des A. Textes.

*C. I. L.* = *Corpus inscriptionum latinarum, consilio et auctoritate Academiae litterarum regiae Borussae editum*. Berlin, 1863 et suiv.

*C. Gloss. lat.* ou *Gl.* = *Corpus glossariorum latinorum*, éd. Goetz et Lœve. Leipzig, 1888 et suiv.

Corssen, *Ausspr.* = Corsenn, *Ueber Aussprache, Vokalismus, und Betonung der lateinischen Sprache*, 2<sup>e</sup> éd., 1858-9.

Cotg. = Cotgrave, *A Dictionary of the french and english Tongues*. Londres, 1611.

*Cour. Ren.* = *Couronnement Renart*, dans le *Roman de Renart*, éd. Méon, IV. Paris, 1826.

Coyfurelly = Coyfurelly, *Tractatus ortographie gallice*, éd. Stengel (voir note 1, p. 483).

Creton, Richard = Creton, *French metrical history of the deposition of Richard the second... translated with notes by Rev. John Webb*. Royal society of Antiquaries, extrait de *l'Archaeologia*. Londres, in-4<sup>o</sup>, vol. 20, 1819-25.

Cuv., *Dug.* = Cuvelier, *Chronique de Bertrand Duguesclin*. Paris, 1839. Coll. des Documents inédits.

Darmesteter, *Gramm. hist.* = *Grammaire historique*. Paris, Delagrave; *Reliq. Scient.* : *Reliques scientifiques*. Paris, 1890.

*Deb. d. H. d'arm.* = *Le débat des Hérauts de France et d'Angleterre*, éd. Pannier et P. Meyer. Paris, 1877, Soc. des A. Textes.

Deimier = Deimier, *Académie de l'art poétique*. Paris, 1610.

Delb., *Rec.* = Delboulle, *Recueil de vieux mots* non publié mais communiqué au *Dictionnaire général*.

Del., *Invent. des mss. français* = L. Delisle, *Inventaire général et méthodique des manuscrits français de la Bibliothèque Nationale*. Paris, 1876.

Desch., voir E. Desch.

*Dialogus an.* = *Dialogus animae conquerentis et rationis consolantis* Romania, V, 269-322.

*Dial. Greg. lo pape* = *Li dialogue Gregoire lo pape*, éd. Fœrster. Halle, 1876.

Diez, *Gram. comp. d. l. rom.* = *Grammaire comparée des langues romanes*, trad. Aug. Brachet et G. Paris, 1874.

Doc. in., voir à Collection.

Dracontius, *Carmina*, éd. Duhn. Leipzig, Teubner, 1878.

Du Cange, *Gloss.* = *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, éd. Favre. Niort, 1883.

*Earl. engl. Text. soc.* = *Early english text Society*. Londres, N. Trubner.

E. Desch., *Œuvres complètes*, éd. Queux de Saint-Hilaire et G. Raynaud, 1878-1903. Paris, Soc. des A. Textes.

Egli, *Die christlichen Inschriften der Schweiz vom 4<sup>ten</sup> zum 9<sup>ten</sup> Jahrhundert*. Zürich, 1895.

Eber. voir Froissart.

*El. Juive* = *Élégie juive de 1288*, p. p. A. Darmesteter, Romania, III, 453.

Elze (K.), *Grundriss der engl[ischen] Philologie*. Halle, Niemeyer, 1887, 8<sup>o</sup>.

*Enf. Ogier* = *Les enfances Ogier*, par Adenes li rois, éd. Scheler. Bruxelles, 1868.

*Enf. Viv.* = *Les enfances Vivien*, éd. Wahlund et Hugo von Feilitzen. Upsal et Paris, 1895.

*Engl. Studien* = *Englische Studien*. Organ für englische Philologie. Heilbronn, Leipzig, 1877 et suiv.

*Escoufle* = *L'Escoufle*, éd. Michelant et P. Meyer, Paris, 1894. Soc. des A. Textes.

H. Estienne, *Hypomn.* = *Hypomneses de gallica lingua*. Paris, 1582. *De latinis. fals. susp.* = *De latinitate falso suspecta*, 1576.

*Eul.* = *Cantilène de Sainte-Eulalie* dans *Altfranzösisches Uebungsbuch* de Fœrster et Koschwitz.

Eumène, *Paneg.* = Eumène, dans les *Panegyrici latini*, éd. Behrens, 1874, Teubner.

*Ev. Nicod.* = *Trois versions rimées de l'évangile de Nicodème*, éd. G. Paris et A. Bos. L'une des versions est de Chrestien. Paris, Société des A. Textes.

*Ev. des quen.* = *Les évangiles des quenouilles*. Paris, 1855, Bibl. elz.

*Fab.* = *Recueil général et complet des Fabliaux*, éd. Montaiglon et Raynaud. Paris, 1872-83.

*Faits merv. de Virgille* = *Les faits merveilleux de Virgille*. p. p. Philomneste junior. Genève, Gay, 1867.

*Farce de folle bobance*, voir *Recueil de Soties*, p. p. E. Picot. Paris, 1902, I, Soc. des A. Textes.

*Farce du Cuvier*, voir *Recueil* Picot et Nyrop.

*Farce du pasté et de la tarte*, voir Fournier, *Th.*

*Fierabr.* = *Fierabras*, éd. Krœber et G. Servois. Paris, 1860.

*Formulæ And.* = *Formulæ Andecavenses*, éd. Zeumer, Mon. Germ., XLVIII.

*Formules d'Auvergne*, voir le Recueil précédent.

Fœrster et Koschwitz, *Altfranzösisches Uebungsbuch*, 2<sup>e</sup> éd. Leipzig, 1902.

Fortunat Venance, *Vita s. Radeg.* = *Vita sanctæ Radegondis*, dans l'éd. Krusch. Berlin, Mon. Germ., IV.

Fournier, *Th. av. la Ren.* = Fournier, *Le théâtre français avant la Renaissance*. Paris, 1880.

*Fragm. d'Alex.* = *Fragment d'Alexandre*, dans Fœrster et Koschwitz, o. c.

*Fragm. d. Valenciennes*, voir *ibid.*

*Franc. arch. de Bagnol.* = *Monologue du franc archer de Bagnolet*, dans le Recueil de Picot et Nyrop.

*Frz. Studien* = *Französische Studien*. Heilbronn, 1880.

Froiss., *Mél.* = Froissart, *Méliador*, éd. Longnon, Soc. des A. Textes; *Poés.* = *Poésies*, éd. Scheler. Bruxelles, 1870-2. *Chron.* = *Chroniques*, éd. Sim. Luce, Paris, Renouard. Eber. ou Eb. renvoie à l'étude de Ebering citée dans la note bibliographique de la page 402, parue dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, V, 324. L'édition suivie par Ebering est celle de Kervyn de Lettenhove.

G. = Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*; Comp. = Complément.

Gace Brulé, *Chansons*, éd. Huet. Paris, 1902, Soc. des A. Textes.

G. Alex. = Guillaume Alexis, *Œuvres poétiques*, éd. Piaget et Picot. Paris, 1896-99, Soc. des A. Textes.

Garnier de P. S. M. = Garnier de Pont-Sainte-Maxence, *La vie de Saint Thomas le Martyr*, éd. Hippeau. Paris, Aubry, 1859.

*Gaufr.* = *Gaufrey*, éd. Guessard et Chabaille, 1859.

Gautier d'Arras, *Eraclès*, voir G. D'Ar., *Œuvres*, éd. Lœseth, 1890.

Geoffrei Gaimar, éd. Th. Wright. Londres, 1850, Carton Society.

*Gloses de Reichenau*, dans Fœrster et Koschwitz, o. c.

*Gl.* voir à *Corpus Glossariorum*.

*God.* voir à *G.*

Gœlzer, *Lat. S. Jér.* ou *S. Jér.* = *Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de S<sup>t</sup> Jérôme*. Paris, Hachette, 1884.

Gormond et Isambart, éd. Heiligbrodt, dans les *Romanische Studien* de Bœhmer, III, 501, 1879.

Greb., *Mist. Pass.* ou *Passion* = Arnoul Greban, *Mistère de la Passion*, éd. Paris et G. Raynaud. Paris, Vieweg, 1878.

Gr. de T. = Grégoire de Tours, éd. Arndt et Krusch, Hanovre, 1884. Cf. Bonnet, o. c.

Gring. = Gringoire, *Œuvres complètes*, éd. d'Héricault et de Montaignon. Paris, 1858, Bibl. elz.

Greber, *Grundriss der Romanischen Philologie*, Strasbourg, 1888 et suiv.

*Grundriss*, voir le précédent.

*Guerre de Metz* = *La guerre de Metz en 1324*, éd. de Bouteiller. Paris, 1875.

*Guide Bourg.* = *Gui de Bourgogne*, éd. Guessard et H. Michelant, 1858.

*Guil. d. Dôle, Rose* = *Le roman de la Rose ou de Guillaume de Dôle*, éd. Servois, 1893, Soc. des A. Textes.

*Guil. Al.*, voir *G. Alexis*.

*Guill. de Tyr* = *Guillaume de Tyr*, éd. P. Paris, 1879.

Haase, *Syntaktische Untersuchungen zu Villehardouin und Joinville*. Berlin, 1884.

*H. Cap.* = *Hugues Capet*, éd. du marquis de la Grange. Paris, A. Franck, 1864.

*H. D. T.* = *Dictionnaire général* par Hatzfeld, et A. Darmesteter, avec le concours d'A. Thomas. Paris, Delagrave.

*Herrig's Archiv für das Studium der neueren Sprachen*. Brunswick, depuis 1846.

*Henr. de Valenc.* = *Henri de Valenciennes*, à la suite de Villehardouin. éd. de Wailly.

*Hist. litt. de la France* = *Histoire littéraire de la France* par les Bénédictins. . . continuée par l'Institut.

*Huon de Bord.* = *Huon de Bordeaux*, éd. Guessard et Grandmaison. Paris, 1860.

*Intern. consol.* = *Le livre de l'Internelle consolation*, éd. Moland et d'Héricault. Paris, 1856, Bibl. elz.

Isidore = Isidore de Séville, *Originum seu Etymologiarum libri XX*, Migne, *Patrol.* LXXXI-IV.

*Itala* = Roensch, *Itala und Vulgata*. Marbourg, 1875.

*Itiner. Anton.* = *Itinerarium Antonini Placentini*, éd. Gildemeister, Berlin, 1889.

*Jahrb. für klassische Philologie* = *Jahrbuch für klassische Philologie*. Leipzig, 1826 et suiv.

*Jahrbuch für romanische und englische Litteratur*, fondé par Wolf et Ebert, continué par Lemcke (1865). Leipzig, 1859 et suiv.

*Jahresbericht* de Vollmøller : *Kritischer Jahresbericht ueber die Fortschritte der Romanischen Philologie*, sous la direction de A. Vollmøller. Munich et Leipzig, 1890 et suiv.

J. Bod. = Jean Bodel, *Chanson des Saisnes*, éd. F. Michel, 1839.

J. De Cond. = *Dits et Contes de Beaudouin de Condé et de son fils Jean de Condé*, éd. Scheler, Bruxelles, 1866-7.

J. de Paris = *Le roman de Jean de Paris*, éd. Mabille. Paris, 1855, Bibl. elz.

J. de Saintré = *L'hystoire et plaisante Cronique du petit Jehan de Saintré et de la jeune Dame des Belles cousines*, éd. Guichard, Paris, 1863.

Jérôme (Saint), *Œuvres* éd. Migne, *Patrologie latine*, XXII-XXXI ; cf. Gœlzer.

Job = *Le livre de Job*, à la suite de : *Les quatre livres des Rois*. V. plus bas.

Joinville, *Histoire de St Louis*, éd. de Wailly. Paris, Renouard, 1868.

Credo = *Le Credo*, imprimé à la suite ; éd. Michel renvoie à l'édition donnée par F. Michel. Paris, Didot, 1859.

Jonas, voir Fœrster et Koschwitz, o. c.

Jour du Jug. = *Le jour du Jugement*, éd. Em. Roy. Paris, 1902.

Jourdain Fantosme, *Chronique*, éd. F. Michel, au tome III de la *Chronique de Ben. de St More*, voir à ce nom.

Jubinal, *Jongleurs et trouveres* = Jubinal, *Jongleurs et trouveres, ou choix de saluts, épîtres, réveries et autres pièces légères des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*. Paris, 1835.

K. = Keil, *Grammatici latini ex recensione Henrici Keilii*, complété par les *Anecdota helvetica*, éd. Hagen, Leipzig, 1857-80.

Kœrting = Kœrting, *Lateinisch-romanisches Wœrterbuch*, 2<sup>e</sup> éd. Paderborn, 1901.

L. = Littré, *Dictionnaire de la langue française*.

Lampridius, *Al. Severe*, voir *Scriptores historiæ augustæ*, éd. Herm. Peter, Leipzig, 1884.

*La prise d'Orenge* p. p. Ionckbloet dans *Guill. d'Orenge*, I, 113 ; II, 237.

Langlois, *Cart. d'Arm.* = *Tresor des chartes d'Arménie ou cartulaire de la chancellerie royale des Roupéniens*. Venise, 1863, 4<sup>o</sup>.

*La Vieille ou les Dernières amours d'Ovide*, éd. Hippolyte Cocheris, Paris, 1861, Soc. des Bibl. français.



*Lapidaires* = *Les lapidaires français du Moyen-Age, des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles* p. p. L. Pannier, 1883.

Le Blant, *Inscr. Chret.* = *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1856-65. Coll. des Doc. inéd.

*N. Rec.* = *Nouveau Recueil d'inscriptions chrétiennes de la Gaule*. Paris, 1892, *ib.*

*Leg.* = *Vie de S. Leger*, voir Fœrster et Koschwitz, *o. c.*

*Leg. de S. Anth.* = *La légende du grand S. Anthoine, traduite de latin en français par frère de Lanoy, prescheur*, éd. Guigue. Lyon, J. Palud, 1889.

*Leys d'amors*, éd. Gatiern Arnoult. Toulouse, 1841.

Lindsay = Lindsay, *The latin language*. Oxford, 1894.

*Litteraturblatt* = *Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie* de Bartsch, O. Behaghel, et F. Neumann. Heilbronn, depuis 1880.

*Liv. des Man.* = *Le livre des Manières*, par Et. de Fougères, éd. Talbert. Angers, 1877.

Machaut : Guillaume de Machaut, *La prise d'Alexandrie ou Chronique du roi Pierre I de Lusignan*, éd. Mas-Latrie, Genève, 1877.

*Manière de langage* p. p. P. Meyer, *Rev. critique*, 5<sup>e</sup> année, 50-52. Paris, 1870.

*March.* = *Marchebau*, voir Fournier, *Th.*

Marc. Emp. = Marcellus Empiricus (de Bordeaux), *De medicamentis*, éd. Helmreich, Leipzig, 1889.

Marie de France, *Ysopet*, éd. Mall et Warnke. Halle, 1898.

Mar. = Marot, *Œuvres complètes*, éd. Jannet. Paris, 3 vol.

Mart. d'Auv. = Martial d'Auvergne, *L'amant rendu cordelier à l'observation d'amour*, éd. de Montaiglon. Paris, 1881, Soc. des A. Textes.

Marx, *Hilfsbüchlein für die Aussprache der lateinischen Vokale in positionslangen Silben*. 3<sup>e</sup> éd., Berlin, 1905.

Maupas = C. M[aupas], *Bl. Grammaire française*. Blois, 1607.

Maurus (Terentius), voir Keil, *o. c.*

Meigret, *Trait. de l'escrit.* = Meigret, *Traité touchant le commun usage de l'écriture française*. Paris, 1545. *Gr. Le tretté de la grammere française*, éd. Fœrster, Heilbronn, 1888.

*Mélanges G. Paris* = *Études romanes dédiées à Gaston Paris*, le 29 déc. 1890.

*Mélanges Renier*. Paris, 1887, Vieweg.

*Mélanges Wahlund* = *Mélanges de philologie romane dédiés à Carl Wahlund*. Mâcon, Protat, 1896.

*Mem. Soc. ling.* = *Mémoires de la Société de linguistique*. Paris, 1868 et suiv.

Ménage, *Origines* = *Les origines de la langue française*. Paris, 1650.

*Mén. de Par* = *Le Ménagier de Paris*, éd. de la Société des Bibliophiles français. Paris, 1846.

*Menest. Reims* = *Récits d'un ménestrel de Reims*, éd. de Wailly. Paris, 1876.

Méon, *Fabl.* = *Nouveau recueil de fabliaux et de contes*. Paris, 1823.

Meyer-Jübke, *Einführ.* = *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, Heidelberg, 1901. *Gramm. des l. rom.* = *Grammaire des langues romanes*, trad. Rabiet, Paris, 1890-1900.

*Mir. N. D.* = *Miracles de Nostre-Dame*, éd. G. Paris et Ulysse Robert, Soc. des A. Textes. Le premier chiffre romain renvoie au tome, le premier chiffre arabe à la page. Les indications qui suivent se rapportent au n° du Miracle, puis au vers.

*Mist. V. Test.* = *Le Mistere du Vieil Testament*. Paris, 1878-9. Soc. des A. Textes.

*Mod. lang. not.* = *Modern language Notes*. Baltimore, 1886.

Mohl, *Introd.* = *Introduction à la chronologie du latin vulgaire* (Bibl. de l'École des Hautes Études), 1899.

Mondev. = *La chirurgie de Maistre Henri de Mondeville*, éd. Bos. Paris, 1897-8, Soc. des A. Textes.

Mont. et Rayn., *Fab.*, voir *Fab.*

Mousket, *Chronique*, éd. Reifferscheidt. Bruxelles, 1836-8.

*Mul. Chir.* = *Cl. Hermeri Mulomedicina Chironis*, éd. Oder. Leipzig, 1901.

*Mist. du Jug.*, voir à *Jour du jug.*

*Mistere d'Adam*, éd. Luzarche. Tours, 1856.

*Mistere de l'Epoux* ou *Sponsus*, voir Færster et Koschwitz, o. c.

*Mist. de S. Laurent*, éd. W Söderhjelm et A. Wallensköld. Helsingfors, 1890.

*Mistere du siège d'Orléans*, éd. Guessard et de Certain, Paris, 1862.

*Neue Jahrb. f. Ph.* = *Neue Jahrbuecher fur Philologie*. Leipzig, 1831 et suiv.

Nisard, *Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de la banlieue*. Paris, Frank, 1872.

*Notæ tiron.* = *Commentarii notarum tironianarum*, de Wilhelm Schmitz. Leipzig, Teubner, 1893.

*Nouveau Pathel.* = *Nouveau Pathelin*, voir *Recueil de Farces, soties et moralités* du Bibl. Jacob.

Nyrop, *Gramm. histor.* = *Grammaire historique de la langue française*. Le présent livre était imprimé, lorsqu'a paru la seconde édition du tome I (Phonétique).

*Og.* = *Ogier de Danemarche* par Raimbert de Paris, Paris, 1842.

Ol. Maill., *Serm.* = *Les Œuvres françaises d'Olivier Maillard*, (Sermons), par A. de la Borderie. Nantes, 1877, Soc. des Bibl. bretons.

*Orelli Inscriptionum latinarum selectarum amplissima collectio*. Turici, 1828-56.

Oresme, *Eth.* = *Ethique*, cité d'après la thèse de Meunier, indiquée dans la note bibliographique de la page 402.

- Orose, éd. Zangenmeister. Vienne, 1882.
- Ors. B* = *Orson de Beauvais*, éd. G. Paris, 1899, Soc. des A. Textes.
- Orthographia gallica*, éd. Stürzinger, Heilbronn, 1884.
- Palsgrave, *L'Éclaircissement de la langue française*, éd. Génin, Paris, 1852, Coll. des Doc. inéd.
- Panth. d'am.* = *Le dit de la panthère d'amour*, par Nicole de Margival, éd. H. A. Todd, Paris, 1883, Soc. des A. Textes.
- Paris (G.), *Accent. Lat.* = *Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*. Paris, 1862. — *Parl. de Fr.* = *Les parlers de France*, 1888.
- Pas.* = *Passion*, voir Fœrster et Koschwitz, o. c.
- Pathelin*, voir *Recueil de Farces*... du Bib. Jacob.
- Pean Gast. = Pean Gastineau, *Vie de Saint Martin de Tours*, éd. Bourrassé. Tours, Mame, 1860.
- Pel. ou Peler.* = *Pelerinage de Charlemagne à Jerusalem*, éd. Koschwitz, Leipzig, 1900.
- Pelag. = Pelagonius, *Artis veterinariæ quæ extant*, éd. Ihm. Leipzig, 1892.
- Peregr. Silv.* = *Peregrinatio Silviæ ad loca sancta*, éd. Gamurrini (*Studie documenti di storia e diritto*, V, 81 et VI, 145). Cf. *Itineraria Hierosolymitana*, éd. Geyer, Vienne, 1888.
- Phil. de Thaün, *Comp.* = *Li cumpoz Philippe de Thaün*, éd. Mall. Strasbourg, 1887.
- Philol.* = *Philologus, Zeitschrift für das Klassische Alterthum*, Stolberg, puis Göttingen, 1846 et suiv.
- Pic. Sot.* = *Recueil de Soties* p. p. E. Picot, 1902, tome I seul paru. Soc. des A. Textes.
- Picot et Nyrop, *Nouveau recueil de farces françaises du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris, Morgand, 1880.
- Pirson, *Langue des inscriptions latines de la Gaule*. Bruxelles, 1902.
- Poema morale*, éd. Cloetta, dans les *Roman. Forschungen* de Volmæller.
- Porphyron*, éd. Holder, 1894.
- Prior. = Priorat de Besançon, *L'abrégence de l'ordre de chevalerie*, éd. Ulysse Robert. Paris, 1897. Soc. des A. Textes.
- Priscien, voir Keil.
- Pris. de Cord.* = *La prise de Cordres et de Sebille*, éd. Ovide Densu-sianu. Paris, 1896, Soc. des A. Textes.
- Psautier de Metz*, éd. Bonnardot, 1885.
- Psautier d'Oxford*, éd. F. Michel, 1876. Coll. des Doc. Inéd.
- Psautier de Cambridge*, éd. Fr. Michel. Oxford, 1860.
- Quatre liv. R.* = *Les Quatre livres des Rois*, p. p. Leroux de Lincy. Paris, 1841. Coll. des Doc. Inéd.
- Quatre tenz d'aage d'ome* = Philippe de Novare, *Les quatre tenz d'aage d'ome*, éd. M. de Fréville. Paris, 1888. Soc. des A. Textes.
- Quinze Joyes* = *Les quinze Joyes de mariage*. Paris, 1853. Bib. elz.

*Raoul de Camb.* = *Raoul de Cambrai*, éd. P. Meyer et A. Longnon. Paris 1882, Soc. des A. Textes.

*Recueil des historiens des Croisades, Documents arméniens.* Paris, Impr. royale, 1841-43.

*Ren.* = *Renard*, éd. Martin. Strasbourg et Paris, 1881-1887.

*Ren. contref.* = Wolf, *Renard le contrefait*. Vienne, 1861.

*Rencl. de Moiliens.* = *Li romans de carité et Miserere du Renclus de Moiliens*, éd. Van Hamel. Paris, 1885.

*Rev. Cell.* = *Revue celtique*. Paris, 1870 et suiv.

*Revue critique.* = *Revue critique d'histoire et de littérature*. Paris, 1866 et suiv.

*Rev. de Phil.* = *Revue de philologie*. Paris, 1877 et suiv.

*Rev. des l. rom.* = *Revue des langues romanes*. Montpellier et Paris, 1870 et suiv.

*Rev. des Pat.* = *Revue des patois*, aujourd'hui *Revue de philologie française* p. p. Clédat. Paris. 1887 et suiv.

*Rev. d'hist. litt. de l. Fr.* = *Revue d'histoire littéraire de la France*. Paris, 1894.

*Revue hispanique*, Paris, 1894.

*Rhein. Mus.* = *Rheinisches Museum für Philologie*. Bonn et Francfort-sur-le-Mein, 1827 et suiv.

Riemann et Gölzer, *Gr. comp.* = *Grammaire comparée du grec et du latin*. Paris, 1897-1901.

*Riv. di fil. class.* = *Rivista di filologia classica*. Turin, 1873 et suiv.

*Robin et Marion.* = *Le jeu de Robin et Marion*, par Adam de la Hale, éd. Rambeau, Marbourg 1886 (*Ausgaben und Abhandlungen*, LVIII).

*Rog. de Coll.* = Roger de Collerye, *Œuvres*, éd. d'Hericault, Paris, Jannet, 1855.

*Rois*, voir à *Quatre livres des Rois*.

*Rol.* = *Chanson de Roland*, éd. Stengel, Leipzig, 1900. Je donne (sauf quelques corrections) le texte du ms. d'Oxford.

*Rom. de Th.* = *Roman de Thèbes*, éd. Constans, Paris, 1890, Soc. des A. Textes.

*Rom. de Troie*, voir Ben. de S. More.

*Rom.* = *Romania*, Paris, 1872 et suiv.

*Rom. Forsch.* = *Romanische Forschungen* de Vollmöller. Erlangen, 1882 et suiv.

*Rom. Stud.* = *Romanische Studien* de Böhmer. Halle, Strasbourg, Bonn, 1871 et suiv.

*Rond. ou Rondeaux* = *Rondeaux et autres poésies du XV<sup>e</sup> siècle*, éd. Raynaud, Paris, 1889, Soc. des A. Textes.

Rönsch = *Itala und Vulgata*. Marbourg, 1875.

*Rose* = *Roman de la Rose*, de Guill. de Lorris et Jean de Meung, éd. Marteau. Orléans, 1878-79.

- Rou* = Wace, *Roman de Rou*, éd. Andresen. Heilbronn, 1877-79.
- Rut.* = Rutebeuf, *Œuvres*, éd. Jubinal. Paris, Delahays, 1874.
- S. Augustin*, *De civitate Dei*, éd. Dombart.
- S. Brand.* = *Pelerinage de Saint Brandan*, trad. en prose du XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> siècle, éd. Wahlund, Upsala, 1892.
- Sainte Cat.* = *La passion de Sainte Catherine*, par Aumeric, éd. Talbert, Paris et Niort, 1885.
- Saint Gil.* = *La vie de S. Gilles* par Guillaume de Berneville, éd. G. Paris et A. Bos. Paris, 1881, Soc. des A. Textes.
- S. Thom.*, voir Garnier de Pont-Sainte-Maxence.
- Schuchardt, *Vokal. des Vulg.* = *Vokalismus des Vulgärlateins* Leipzig, 1866-8.
- Serm.* = *Serments de Strasbourg*, voir Fœrster et Koschwitz o. c.
- Serm. d. m. de mar.* = *Sermon des maux de mariage*, dans le *Recueil des poésies françaises des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, éd. Montaiglon. Paris, 1855, Bibl. elz.
- Sid. Apoll.* = Sidoine Apollinaire, *Œuvres*, *Patrologie* de Migne, LVIII.
- Silvia*, voir *Peregrinatio Silviae*.
- Sittl, *Die lokalen Verschiedenheiten* = *Die lokalen Verschiedenheiten der lateinischen Sprache*. Erlangen, 1882.
- Spiegh. Hist.* = Maerlant, *Spieghel historiael*, éd. de Vries, Vervijs et Hellwald, Leyde, 1863-73.
- Sponsus*, voir *Mistère de l'époux*.
- Stimm.*, voir Froissart.
- Suchier, *Altfr. Gramm.* = Suchier, *Altfranzösische Grammatik*. Halle, 1893.
- Sulpice Sévère, *Dial.* = *Dialogus*; *Chron* = *Chronica*; *Ep.* = *Epistulæ*; cité par livre et chapitre, éd. Halm. Vienne, 1866.
- Sylvius = *Jacobi Sylvii Ambiani in linguam gallicam Isagoge*. Paris, 1531.
- Tardif, *Mon. hist.* = Tardif, *Monuments historiques*. Paris, Claye, 1866.
- Tert.*, *De an.* = Tertullien, *De anima*; *Or.* = *De oratione*; *Idol.* = *De idolo'atria*, cités d'après Cooper o. c.
- Th. av. la Ren.* de Fournier, voir à Fournier.
- Thurneysen, *Keltorom.* = *Keltoromanisches*. Halle, 1884.
- Thurot, *Pron. Franç.* = Thurot, *De la prononciation française depuis le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, d'après les témoignages des grammairiens*. Paris, 1881-2.
- Tidschf.* = *Tidschrift voor nederlandsche taal en letterkunde*.
- Tobler, *Verm. Beitr.* = Tobler, *Vermischte Beitræge zur französischen Grammatik*, I, II, III. Leipzig, 1886, 1894, 1899.
- Traduction des dialogues du pape Grégoire*, voir à *Dial.*
- Trebel. Pollion, voir *Scriptores Historiæ augustæ*, éd. Peter, Leipzig.

Trenel, *La Bible d. l. l. jr.* Le titre exact adopté depuis, a été *L'ancien Testament et la langue française du Moyen Age*. Paris, 1904.

*Troilus*. = *Le Roman de Troilus dans les Nouvelles françaises en prose du XIV<sup>e</sup> siècle*, éd. Moland et d'Héricault. Paris, 1858, Jannet.

Veget, *De re milit* = Végèce, *Epitome rei militaris*, éd. Lang. Leipzig, 1868; *De arte veterin*. = *De arte veterinaria*, dans les *Scriptores rei rusticæ*, éd. Gessner. Venise, 1783.

*Ver del Juise*, éd. Hugo von Feilitzen. Upsala, 1883.

*Vie de S. Martin*, voir Péan Gastineau.

Vignay, *Prim*. = *Chronique de Primat*, traduite par J. Du Vignay (*Recueil des historiens des Gaules et de la France* p. p. de Wailly, Delisle et Jourdain, t. XXIII).

Vigne (A. de la), *Av. et Boit*. = *Moralité de l'aveugle et du boiteux*, voir Fourn. *Th*.

Vill. = Villehardouin, *Conquête de Constantinople*, éd. de Wailly. Paris, 1882.

*Vit. S. Bas*. = *Vita Sancti Basilii*, *Patrologie* de Migne, LXXIII.

Villon, *G. Test*. = *Grand Testament*, dans les *Œuvres* de Villon, éd. Longnon. Paris, Lemerre, 1892.

Virg. Mar. = Virgilius Maro grammaticus, éd. Hübner. Leipzig, 1886.

Vitr. = Vitruve, *De architectura*, éd. Val. Rose et Hermann Müller-Strübing. Leipzig, 1867.

*Voyage du Sr. d'Angl* = *Le Saint Voyage de Jérusalem du seigneur d'Anglure*, éd. Bonnardot et Longnon. Paris, 1878, Soc. des A. Textes.

*Vulg.* = *La Vulgate*;

Wail. = De Wailly (N.), *La langue de Reims au XIII<sup>e</sup> siècle* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1875); — *Langue de Joinville* (Joinville, éd. 1874).

Watriq. de Couv. = Watriquet de Couvin. éd. Scheler, Bruxelles, 1868.

*Ys*. = *Lyoner Ysopet*, éd. Fœrster. Heilbronn, 1882.

*Yvain*, voir Chrest. de Tr.

*Zeitsch. f. rom. Phil.* = *Zeitschrift für romanische Philologie*. Halle, 1877 et suiv.

*Zeitsch. f. nfr. Spr. u Litt.* = *Zeitschrift für neufranzösische* (aujourd'hui *französische*) *Sprache und Litteratur*. Berlin et suiv.

*Zeitsch. f. Vergl. Sprachf.* = *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*. Berlin, 1852 et suiv.

# INTRODUCTION

## D'OÙ VIENT NOTRE LANGUE ? — RECHERCHES ET DÉCOUVERTES ORIGINE LATINE DU FRANÇAIS

**PREMIÈRES HYPOTHÈSES.** — C'est au xvi<sup>e</sup> siècle que le problème de l'origine de notre langue fut pour la première fois posé et sérieusement étudié. A cette époque, notre « vulgaire » se relevait de son humble condition : les rois l'imposaient à leurs cours et tribunaux comme langue officielle ; des poètes rêvaient de l'illustrer à l'égal des langues classiques ; des savants, des théologiens même lui offraient des matières nouvelles, et de hautes discussions dont seul le latin avait jusque-là semblé digne ; un professeur royal donna l'exemple de le « mettre par règles » : il devenait nécessaire de connaître le passé de ce nouveau parvenu.

Mais si la curiosité générale poussait à chercher l'histoire de notre idiome, les préjugés de l'époque obligeaient presque à lui trouver, coûte que coûte, de la naissance. C'était le temps où Jean Lemaire de Belges contait l'origine troyenne de notre peuple ; où Ronsard voyait — pour mieux dire feignait de voir — dans les Français des descendants de Francus, petit-fils d'Hector ; où, d'un autre côté, Picard soutenait que les Grecs devaient leur civilisation aux Gaulois. Ce patriotisme enfantin et pédantesque, moitié sérieux, moitié fictif, qui gâtait les travaux historiques, faussa aussi l'esprit des philologues.

En outre, l'érudition et, parfois, la valeur réelle de ces savants ne compensaient pas chez eux l'absence d'esprit critique. Frappés de l'analogie extérieure de deux mots, sans se demander si les rapports de forme et de sens n'étaient pas fortuits, s'ils n'allaient pas diminuant alors qu'on remontait vers les époques où ils auraient dû être plus étroits, sans s'inquiéter de savoir si des rapprochements analogues pouvaient s'établir ou non entre l'« étymon » et les formes des langues voisines et parentes du français, ils dérivèrent un des termes de l'autre et, d'une série de comparaisons aussi superficielles, tiraient une doctrine générale sur les ori-

gines de notre langue, en quoi ils ne faisaient du reste que suivre la détestable pratique que la grammaire latine du moyen âge avait répandue dans les écoles<sup>1</sup>.

Orgueil patriotique et défaut de méthode rendaient possibles toutes les fantaisies et autorisaient toutes les hypothèses. Bientôt notre idiome se trouva identifié par l'un ou par l'autre avec ceux de tous les peuples antiques dont l'histoire était mêlée à la nôtre : Hébreux, Grecs, Latins et Celtes.

Quelques-uns, comme Mitalier, prétendant s'appuyer sur la Bible, rattachaient à l'hébreu toutes les langues et le français<sup>2</sup>. Telle est encore l'idée d'Estienne Guichard qui, en 1610, publie l'*Harmonie étymologique des langues hébraïque, chaldaïque, syriaque*, « en laquelle par plusieurs Antiquitez et Etymologies de toute sorte se demontre evidemment que toutes les langues sont descendues de l'Hébraïque et que la nostre aussi en descend, quoique indirectement ». « Maintenant, depuis que par la grace de Dieu sa parole nous a esté revelée en langue hebraïque, tous ont reconnu facilement que de ceste langue procedoient toutes les autres en antiquité. » C'est au temps de la « tour de Babel » que l'hébreu transmis par Adam à sa postérité se corrompt et donna naissance à toutes les autres langues !

Mais une hypothèse plus sérieuse qui, au début, obtint les préférences, ce fut celle qui rattachait notre langue à la grecque, dont tous étaient alors enamorés. Dès 1532, Budé fait dériver le français du grec ; à quel prix, on le devine, en rattachant *arrêt* à ἀρεστήν, *agrafe* à ἄραν ἀρή, et *pantofle* à πᾶν πεῖλός<sup>3</sup>. — Périeron, écrivant en 1554 ses *Dialogues sur l'origine de la langue française*<sup>4</sup>, se

1. Dès le début, pourtant, des contemporains voient le vice d'une telle méthode. Elle subit de plaisantes attaques dans Rabelais déjà. Voyez ses étymologies fantaisistes de *Leucece* et de *Paris* (Garg. I, 17). Voyez aussi les *Discours non plus melancoliques que divers de choses mesmement qui appartiennent à nostre France*. Poitiers, chez Enguilbert de Marnef, 1557, in-4. Le chapitre xvii, sur les étymologies, qui est peut-être de Peletier du Mans, dénote, sous une forme plaisante, un rare esprit critique. « Il faudrait admettre, dit-il ironiquement, que *parisien* vient de παρρησία (bavardage) à cause qu'aux femmes de Paris ne gela jamais le bec. » A côté des plaisanteries, les objections sérieuses : « Car combien pensez-vous qu'il y ait de mots qui se ressemblent, en tant de langages qu'il y a parmi le monde, qui ne se connurent jamais, mais ont été forgés à l'aventure sans savoir rien l'un de l'autre... Il y aura deux mots qui commenceront par même lettre, qui auront deux ou trois lettres semblables ; je dirai que l'un est fils de l'autre tout incontinent ? » (p. 212)

2. Voir sa Lettre à Jer. de Castillon, imprimée à la suite des *Hypomneses* de Henri Estienne.

3. G. Budé, *De analogia*, 1532.

4. Joachim Perionii Benedictini Cormœriacensi *Dialogorum de linguæ Gallicæ origine, ejusque cum græca cognatione, libri quatuor*. Parisiis, MDLV.



réclame de Budé et croit à l'origine grecque du français<sup>1</sup> : il voit entre les deux langues une liaison et « comme une parenté<sup>2</sup> ». Il ne lui faut pour cela que tirer *plaider* de *πληκτιζέσθαι* par le changement de η en ε et de τ en δ ; *foison*, de *φορά* par le passage de ρ à σ, de ο à οι, de τ à ο, et l'adjonction d'un ν ! Fantaisies d'« ânier », suivant le mot sévère d'Henri Estienne. — Henri Estienne lui-même, si dédaigneux de Périon, se laissait aveugler par son amour du grec, et son *Traité de la conformité du françois avec le grec* rapprochait *bailler* de βάλλειν, *balance* de βάλαντον, *chef* de κεφαλή. Plus sage, pourtant, et plus clairvoyant, il devait se déclarer pour l'origine latine du français. En vain Trippault se réclamait-il plus tard de Budé, de Périon et de Henri Estienne<sup>3</sup> ; en vain déclarait-il qu'à défaut des savants l'expérience prouve l'origine grecque du français<sup>4</sup>, puisque l'enfant à sa naissance prononce les mots grecs *πάππα*, *μαμμᾶν*<sup>5</sup> ; en vain développait-il son système dans le *Celt-Hellenisme* ou *Etimologie des mots françois tirez du græc*<sup>6</sup>, on ne l'écoutait plus<sup>7</sup>.

C'est que déjà des esprits plus avisés avaient vu et montré le rôle du latin dans la formation de notre langue. Silvius<sup>8</sup>, tout en hésitant encore entre les trois hypothèses latine, grecque, hébraïque<sup>9</sup>, se déclarait en faveur de la première<sup>10</sup>. Charles Bovelles<sup>11</sup> s'attachait à montrer comment les langues « vulgaires », italien, espagnol, français, s'étaient formées par « corruption » du

1. « Tum ego, quoniam, inquam, sermonem quo in Gallia utimur, e græco magna ex parte fluxisse docendum suscepi, hoc me ita recte facturum arbitror, si id maximis gravissimisque rationibus confirmavero (o. c., p. 31). »

2. « Societatem et quasi cognationem » (ib., p. 11, v°).

3. Henri Estienne, *Traité de la conformité du françois avec le grec*, Paris, 1569 (1<sup>re</sup> édition 1565).

4. Trippault, *Dictionnaire françois-grec*, Orléans, 1577, Préface.

5. Voici quelques-unes de ses étymologies : *malotru* de *μολοδρός*, *jardin* de *ἀρδύειν*, *aleure* de *ἄλευσις*.

6. Trippault, *Celt-Hellenisme ou Etimologie des mots françois tirez du græc, plus : Preuves en general de la descente de nostre langue*, Orléans, Eloy Gibier, 1581.

7. La même doctrine sera pourtant soutenue au xviii<sup>e</sup> siècle par Dacier (*Essai de supplément au traité de H. Estienne*, Hist. de l'Ac. des Inscr. xxxviii, 56), au xix<sup>e</sup> siècle, par Joseph de Maistre (*Soirées de Saint-Petersbourg*, II<sup>e</sup> entretien), et, de nos jours, par l'abbé Espagnolle (*L'origine du français*, 3 vol. Paris, 1886-1891 et *Le vrai dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris, 1896). Cf. *Bulletin de la Société des parlers de France*, I, 270.

8. Jacobi Sylvii Ambiani. *In linguam Gallicam Isagoge, una cum eiusdem Grammatica latino-gallica, ex Hebræis, Græcis et Latinis authoribus*. Parisiis. Ex officina Roberti Stephani, 1531.

9. « Gallia Græcas dictiones pariter et Latinas in suum idioma felicitate ea transcripsit, ut nullum prope verbum sit, quod Græcis et Latinis non debeamus. Nec desunt tamen quæ Hebræis accepta referimus sed non admodum multa » (p. 10).

10. « Operam daturi sumus diligentem, ut lingua Gallica quam maxime simplex sit et pura, Latini sermonis imitatione, ex quo maxima ex parte Gallicus defluxit » (p. 119).

11. Caroli Bouilli Samarobrini liber *De differentia vulgarium linguarum et Gallici sermonis varietate*. Parisiis ex officina Roberti Stephani, 1533.

latin<sup>1</sup>. Hotman, dans sa *Franco-Gallia*<sup>2</sup>, repousse la théorie de l'origine grecque du français<sup>3</sup>. Selon lui, la langue française est un composé de plusieurs autres<sup>4</sup>; elle doit des mots aux Gaulois, aux Francs et aux Grecs. Mais l'apport principal est celui des Romains, qui imposèrent le latin par la conquête, et créèrent, pour le répandre, des collèges et universités à Autun, Besançon, Lyon<sup>5</sup>.

Telle paraît bien être aussi l'opinion d'Henri Estienne, qui, dans son traité *De latinitate falso suspecta*<sup>6</sup>, remonte aux origines du français, compare les deux langues, et montre qu'elles sont, au fond, le même idiome. Dans le latin classique même Henri Estienne trouve la source de nombreux gallicismes<sup>7</sup>. Mais c'est surtout au latin populaire, au *quotidianus sermo*, qu'il s'attache. « Quant aux Français, dit-il, plus que tout peuple, ils doivent aimer la latinité de Plaute, parce qu'elle présente avec la langue française une plus grande affinité qu'avec toute autre, au point que le plus souvent, ce sont les mêmes mots et les mêmes locutions<sup>8</sup>. » Dans la *Dissertation sur la latinité de Plaute* qu'il a jointe à son traité<sup>9</sup>, il insiste sur cette vérité, et déclare que, si le latin classique a agi sur le français, notre langue populaire est la langue même du peuple latin. Plus nettement encore, Claude Fauchet<sup>10</sup> pose la question d'origine. Il cite les *Serments de Strasbourg*. A ses yeux l'ancienne langue est « le Romand plus tost que françois, puisque la plus part des parolles sont tirees du latin<sup>11</sup> ».

Enfin une raison étrangère à la linguistique amena aussi ceux qui disputaient sur ces questions à des recherches précises. Je veux

1. « Vulgares esse linguas tres, Italicam, Gallicam, Hispanam, Romanæ linguæ admodum consentaneas » (cap. 1).

2. Francisci Hotomani jurisconsulti, *Franco-Gallia*, 1573.

3. *Franco-Gallia*, p. 10.

4. Ex variis variarum gentium sermonibus conflata esse (*Ib.*, p. 15).

5. *Ib.*, p. 10 et suiv.

6. *De latinitate falso suspecta expositio* Henrici Stephani, 1576.

7. Ainsi *grandis* est dans Cicéron, *revenire* et *gratiosus* sont classiques. Latine aussi est l'origine de notre construction analytique « j'ai dit », « j'ai fait » : *habeo dictum*, *habeo effectum* se trouvent dans César.

8. *De lat. fals. susp.*, p. 367. Ainsi, dit-il, *cheval* vient de *caballus* et *teste* de *testa*. De même, l'emploi de *que* dans la proposition complétive a son origine dans Plaute : *scio quod*.

9. *De Plauti latinitate Dissertatio, et ad lectionem eius Progymnasma*. L'opuscule est paginé à la suite du traité *De latinitate falso suspecta*.

10. *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise*, 1581.

11. « La longue seigneurie que les Romains eurent en ce pays, y planta leur langue et se trouvent d'assez bons tesmoignages que quand les Francs entrèrent en la Gaule, le peuple parloit ja un langage corrompu de romain et de l'ancien gaulois » (o. c., p. 13).

parler de l'obligation où se trouvaient les protestants de prouver aux catholiques que, dans la primitive Église, l'Évangile se lisait et le service divin se faisait en chaque pays dans la langue usuelle de ce pays. Les catholiques, pour justifier l'interdiction des traductions de la Bible, soutenaient au contraire cette absurdité, que la traduction de la Bible en latin n'avait pas été faite pour des gens qui savaient cette langue. On se mit donc du côté des réformés à prouver que le latin était vulgaire en Gaule au moment de la diffusion du christianisme. Et ces recherches, très fructueuses pour la philologie, mirent dès lors en lumière les quelques textes prouvant l'extension de la romanisation <sup>1</sup>.

Pour Bourgoing <sup>2</sup>, le latin a présidé à la formation de trois langues : « la Française, l'Italienne et l'Espagnole : trois sœurs d'une mere latine, grand-mere grecque, antique mere hebraïque, s'accompagnans et aidans l'une l'autre et communiquans de pres par les interposés pays et idiomes ». Il accorde donc une attention particulière à la parenté du français avec l'italien et l'espagnol.

Étienne Pasquier <sup>3</sup> résume sur la question les idées du xvi<sup>e</sup> siècle : « Nostre langue eut semblablement sa langue originaire; toutes-fois ny plus ny moins que l'Italienne et l'Espagnole, aussi a elle reçu ses mutations, et a l'on basti un nouveau langage sur les fondemens de l'ancien... Ainsi la langue dont nous usons aujourd'huy selon mon jugement est composee, part de l'ancienne Gauloise, part de la Latine, part de la Française... Mais sur tout est infiniment nostre vulgaire redevable aux Romains, voire le peut on dire plutost Romain qu'autrement, encore qu'il retienne grande quantité de mots et du Gaulois et du François <sup>4</sup>. »

Au début du xvii<sup>e</sup> siècle, Nicot donne le premier dictionnaire étymologique <sup>5</sup> : à côté des incertitudes et des erreurs abondent les

1. On trouvera la plupart des résultats dans le livre de Du Moulin, *L'antibarbare ou du langage inconnu*, Genève, P. Aubert, 1631.

2. *De Origine, usu et ratione vulgariū vocum linguæ gallicæ, italicæ et hispanicæ*, libri primi, sive A. centuria una, 1583.

3. *Recherches de la France*, éd. in-f°, 1621, VIII, 1.

4. *Ib.*, p. 673. « Ainsi s'eschangea nostre vieille langue gauloise en un vulgaire Romain, tellement que là où nos vieux Gaulois avoient leur propre langage que l'on appelloit Walon, ceux qui leur succederent appelerent le langage plus moderne Roman.

Comment s'opéra la transformation? Le langage reflétant la disposition de l'esprit, et les Gaulois ayant l'esprit plus prompt que les Romains, ils avaient « par consequent le langage vraysemblablement plus court : aussi transplantant la langue romaine chez eux, ils accourcirent les paroles de ces mots : *Corpus*, *Tempus*, *Asperum* et autres dont ils firent *Corps*, *Temps*, *Aspre*, avec une prononciation (comme il est à croire) de toutes les lettres. »

5. *Thresor de la langue françoise tant ancienne que moderne*, par J. Nicot, Paris,

remarques justes, qui témoignent d'un essai de méthode<sup>1</sup>. Plus tard, Borel, dans son *Thresor des Recherches et Antiquitez Gauloises et Françaises*<sup>2</sup> se réclame de Fauchet et de Pasquier, et veut faire apercevoir « la vraie origine de la plupart des mots ».

MÉNAGE ET DU CANGE. — Mais c'est surtout Ménage qui, dans ses *Origines de la langue françoise*<sup>3</sup>, fait preuve d'un remarquable esprit philologique. « Pour reüssir en la recherche des origines de nostre Langue, dit-il, il faudroit avoir une parfaite connoissance de la Langue Latine dont elle est venuë, et particulièrement de la basse latinité, dont les livres sont infinis et ennuieux à lire. Il faudroit avoir la mesme connoissance de la langue grecque, de qui la latine s'est formee, et de qui nous avons aussi emprunté quelques diction. Et pour remonter jusques a la source, il faudroit sçavoir et l'Hebreu et le Chaldée, d'où plusieurs mots grecs sont descendus. Il faudroit sçavoir et la langue qui se parle en Basse-Bretagne, et l'Alleman avec tous ses différens Dialectes, acause d'un nombre infini de mots Gaulois et Alemans qui sont demeurez en nostre langue. Il faudroit sçavoir l'Italien et l'Espagnol, acause de plusieurs mots Italiens et Espagnols qui se trouvent parmi nous : et pour bien sçavoir l'Espagnol, il faudroit sçavoir l'Arabe qui en fait une partie, et dont nous avons aussi pris quelques mots pendant nos guerres d'outremer. Il faudroit sçavoir avec cela tous les divers idiomes de nos Provinces, et le langage des Paysans, parmy lesquels les langues se conservent plus longuement. Il faudroit avoir leu tous nos vieux Poëtes, tous nos vieux Romans, tous nos vieux Coustumiers et tous nos autres vieux Escrivains, pour suivre comme à la piste et decouvrir les altérations que nos mots ont souffertes de temps en temps<sup>4</sup>. » Ménage ne savait pas tout cela, mais il savait à fond le

David Douceur, MDCVI. Cf. Lanusse, *De Nicotio philologo*, Gratianopoli, 1893.

Il importe de mentionner toutefois qu'il existe un dictionnaire étymologique antérieur, vraiment intéressant, où une grosse part est faite à l'étymologie germanique sous le titre suivant : *Wolphang Hungeri in Caroli Bovilli vocum Gallicanarum tabulas notæ. Ejusdem elenchus alphabeticus in tabulas Bovillianas*. Argentorati, 1583, 12°.

1. « Sçavoir. Aucuns sont d'advis qu'il faut escrire *savoir*, et que de cet infinitif *sapere* en muant *p* en *v* on a premièrement fait *saver* et depuis *savoir*... L'Italien dit *sapere* et l'Espagnol *saber*. »

2. *Trésor des Recherches et Antiquitez Gauloises et Françaises*, réduites en ordre alphabétique, et enrichies de beaucoup d'Origines, Épitaphes et autres choses rares et curieuses, comme aussi de beaucoup de mots de la langue Thyoise et Teuthfranque, par P. Borel, conseiller et médecin ordinaire du roy. A Paris, chez Augustin Courbé, 1655.

3. *Les Origines de la langue françoise*, Paris, chez A. Courbé, 1650. — Cf. la thèse importante de M<sup>lle</sup> Elvire Samfresco sur *Ménage*, Paris, 1902, p. 163-238 : *Ménage étymologiste*.

4. *Origines*, p. 526.

latin et le grec ; il était familier avec l'italien et l'espagnol ; il étudiait l'ancien français et les façons de parler dialectales ; et ses étymologies témoignent souvent de l'étendue de ses connaissances <sup>1</sup>. Si beaucoup sont fantaisistes et trahissent l'insuffisance d'une phonétique qui n'a pas pour l'appuyer des lois sûres et constantes, il inaugure pourtant la philologie comparée, non seulement par des exemples et des indications, mais par des résultats positifs. Que l'on compare ses résultats à ceux de la science moderne, sur 300 mots que Diez a expliqués après Ménage, il n'y en a pas moins de 216 dont il reconnaît tenir l'étymologie de son prédécesseur, soit une proportion de 72 % <sup>2</sup>. Devant ces chiffres, n'a-t-on pas le droit de conclure avec Gröber que « le dédain qu'on a de Ménage est fait surtout d'ignorance <sup>3</sup> » ?

Toutefois, dès le xvii<sup>e</sup> siècle, l'œuvre étymologique de Ménage était dépassée par celle d'un homme qu'un travail assidu de soixante ans avait conduit à une prodigieuse érudition, et surtout à une connaissance intime des formes que le latin a prises dans les documents et les écrits de toute sorte laissés par le moyen âge. Cet homme, dont le nom mérite d'être cité parmi les plus grands du xvii<sup>e</sup> siècle, c'est Charles du Fresne, sieur du Cange. Son *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* est un monument gigantesque <sup>4</sup>. Dans une remarquable préface sur les « causes de la corruption de la latinité <sup>5</sup> », Du Cange indiquait avec la plus grande netteté l'origine latine du français, de l'italien et de l'espagnol, l'évolution de la langue latine en langue romane <sup>6</sup>, les différences de vocabulaire

1. Ainsi pour *abricot*, il donne les formes italienne *bericoco*, arabe *albericoque*, espagnole *albaricoque* ; pour *futaine*, le bas-latin *fustanum*, l'italien *fustana*, l'espagnol *fustana*, le flamand *fastein* et l'arabe *fustat* ; pour *gargouille*, le latin *gurgulio*, l'italien *gargatoglio*, l'espagnol *garguero*, l'allemand *gurgel*, l'anglais *gargil*, etc.

2. Encore, le reste, 28 %, n'a-t-il pas toujours été éclairci par Diez non plus que par ses successeurs.

3. Gustav Gröber, *Grundriss der Romanischen Philologie*, Strassburg, 1888, I, p. 25. Cf. Brunetière, *Revue des Deux-Mondes*, 1<sup>er</sup> déc. 1901, p. 565 : « Que reste-t-il des étymologies de Ménage ? »

4. *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis conditum a Carolo du Fresne, Domino du Cange* (1678). L'ouvrage a été plusieurs fois imprimé : au xviii<sup>e</sup> siècle, par les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur (1736) ; au xix<sup>e</sup> siècle par M. Henschel, chez Didot (1840-1850), et par M. Léopold Favre, à Niort (1883), 10 vol. in-4.

5. *Praefatio doctissimi viri Caroli du Fresne Domini du Cange ad Glossarium, de Causis corruptæ latinitatis*.

6. « Ea propter jam non Latina Lingua cœpit appellari, sed Romana, quod Romani, qui in Galliis et Hispaniis post Septentrionalium nationum irruptiones remanserant, ea uterentur..... Eorum deinde Lingua Romana dicta, non Latina, tum quod sic appellaretur, quia Lingua esset Romanorum, seu veterum Galliae incolarum, qui Romanis paruerant, tum quod revera a Latina longe esset diversa. »

et de syntaxe qui séparaient les deux langues <sup>1</sup>. Les matériaux que contenait le glossaire, résultats d'immenses dépouillements <sup>2</sup>, devaient aider puissamment à la découverte de la vérité <sup>3</sup>. De ce jour, on possédait presque tous les éléments du problème, avec l'appui de sérieuses raisons et de faits solides.

LE XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE. — Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les origines de la langue sont de mieux en mieux étudiées et éclaircies. Duclos, après en avoir traité dans son *Mémoire sur l'origine et les révolutions des langues celtique et française*, y revient dans un second *Mémoire sur l'origine et les révolutions de la langue française*. D. Liron, dans ses *Observations sur l'origine de la langue française vulgaire*, soutient qu'avant le XII<sup>e</sup> siècle, « la langue romaine était devenue absolument vulgaire », et l'abbé Lebeuf en fournit la preuve par ses *Recherches sur les plus anciennes traductions en langue françoise* <sup>4</sup>. En vain, dans un brillant paradoxe, Levesque de La Ravalière entreprenait de prouver que le français ne devait rien au latin <sup>5</sup>. D. Rivet n'avait pas de peine à le réfuter, et ramenait le français à son origine latine <sup>6</sup>. Mais Bonamy surtout, dans deux mémoires remarquables, montrait à cette occasion une connaissance de l'histoire de la langue vraiment supérieure. Dans un premier mémoire sur l'*Introduction de la langue latine dans les Gaules sous la domination des Romains* <sup>7</sup>, il expose, avec une précision nouvelle, « comment la langue françoise que nous parlons aujourd'hui, s'est formée de la latine ». Ce n'est pas, quoi qu'en dise Rivet « la langue latine conforme aux règles de la grammaire » qui a été « le langage populaire des Gaules ». Mais

1. « Atque inde sensim invaluit vulgaris illa Romana Lingua, quae, etsi aliquid latinitatis redoleret, Latina tamen non esset ut quae et barbara non agnosceret vocabula et longe aliis grammaticae legibus regeretur. »

2. Gröber, *Grundriss*, I, p. 26.

3. L'influence de Du Cange sur Ménage est visible dès la seconde édition des *Origines de la langue françoise*, publiée sous le titre de *Dictionnaire étymologique ou Origines de la langue françoise* (1694). Cf. Préf., p. 59.

4. Tous ces mémoires et les suivants sont réunis dans la *Collection des meilleures dissertations, notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France*, tome XIV, Paris, Dentu, 1826, sauf les deux premiers mémoires de Bonamy sur l'introduction et le caractère de la langue latine, qui sont seulement analysés pp. 256-258, mais se trouvent in extenso dans les *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XXIV, Paris, Imp. Royale, 1756. Ces dissertations contiennent à peu près tous les textes historiques relatifs à la formation du roman qu'on cite encore aujourd'hui.

5. Levesque de la Ravalière, *Révolutions de la langue française, depuis Charlemagne jusqu'à saint Louis*. Il ne fut d'ailleurs pas le seul de son avis, qui eut des échos dans les « *Mercures* » de 1757. Cf. Extraits de sa lettre à l'auteur du *Discours sur l'origine de la langue française*, imprimés dans les *Mercures* de juin et juillet 1757.

6. Rivet, *Réfutation du système de la Ravalière sur les origines de la langue française*.

7. *O. c.*, XXIV, p. 582-602.

ce langage populaire n'est pas non plus, comme on le prétend aussi « le celtique dans lequel se serait filtré insensiblement l'idiome des Romains vainqueurs ». En réalité, c'est le latin qui est notre langue « matrice » ; mais un latin « populaire » et « bien différent de celui des livres ». Car où le « simple peuple » avait-il appris la langue latine ? « Ce n'étoit pas assurément dans les Académies... ni dans les Livres ; ce ne pouvoit être qu'en l'entendant prononcer aux Romains, soldats, marchands, artisans, esclaves... S'il parloit latin, c'étoit ce latin que les auteurs nomment *lingua rustica, vulgaris, militaris, provincialis, usualis*. » L'idée que nous devons nous former de ce latin populaire est celle que nous en donne Grégoire de Tours, lorsqu'en parlant de sa manière d'écrire, il dit « qu'il lui arrivoit quelquefois de confondre les genres et les cas, de mettre les noms au féminin lorsqu'il falloit les mettre au masculin et au neutre, de se servir d'ablatifs au lieu d'accusatifs, et enfin de n'avoir aucun égard aux régimes des prépositions ». Pour le prouver, Bonamy cite des textes du « latin barbare » <sup>1</sup> « où la construction est absolument contraire à toutes les règles de la grammaire latine, où les verbes et les noms ont des inflexions différentes de celles que les auteurs latins ont employées, et où l'on n'a aucun égard aux cas, aux genres et aux nombres des noms ». C'est de ce latin vulgaire que se sont formés l'italien, l'espagnol et « la langue romance ».

Dans ses *Réflexions sur la langue latine vulgaire* <sup>2</sup>, Bonamy revient sur les mêmes idées, multiplie les exemples des confusions de genres et de cas, et insiste sur la prononciation qui est « essentielle », car on y trouve « le dénouement de quantité de difficultés qu'on peut se former sur l'origine des mots <sup>3</sup> ». « C'est qu'une langue écrite et une langue prononcée sont deux choses différentes, et c'est de la langue latine, prononcée suivant le génie et les inflexions particulières aux différents peuples qui l'ont adoptée, que sont nées

1. Par exemple, les formules d'Angers.

2. *Réflexions sur la langue latine vulgaire, pour servir d'introduction à l'explication des serments en langue Romance prononcés par Louis de Germanie et par les Seigneurs François, sujets de Charles le Chauve, dans l'assemblée de Strasbourg de l'an 842* (o. c., xxiv, 603-656).

3. Ailleurs : « Car c'est par la prononciation des mots Latins que nous pouvons découvrir l'origine de quantités de mots de notre langue. Aussi lorsque j'ai avancé que la langue François venoit du Latin vulgaire des provinces, j'ai eu soin d'ajouter que c'étoit de ce même latin prononcé par les soldats, les marchands, les artisans et les esclaves venus d'Italie, et cette addition étoit absolument nécessaire... Car, je ne puis trop le répéter, c'est de la langue parlée des Romains que les Gaulois ont appris à parler Latin. Ce n'est ni par les livres écrits dans cette langue, ni par le moyen des matres qui enseignoient dans les Académies des Gaules, que le simple peuple est parvenu à l'entendre, mais par la fréquentation avec les Romains de toutes sortes de conditions.. »

les langues Espagnole, Italienne et Française. <sup>3</sup> » Il faut partir de la « langue latine prononcée <sup>1</sup> ».

« On ne doute pas de l'origine latine de l'Espagnol et de l'Italien ». « C'est que ces deux langues ont beaucoup de terminaisons latines, au lieu que nos mots n'en ont aucune. Mais ce n'est pas une raison de nier que notre François vienne du latin : car que les Espagnols disent *hazer*, les Italiens *fare*, et les François *faire*, l'on voit bien que cette différence des mots ne vient que de la façon de prononcer le même mot *facere*. Il en est de même de ceux-ci : *escuela*, *scola*, *école*, de *schola* ; *hilla*, *figlia*, *fille*, de *filia* ; *llorar*, *plorar*, *pleurer* de *plorare* ; *lleno*, *pieno*, *plein* de *plenus* ; *cuentar*, *contar*, *compter*, de *computare*, etc.

Bonamy prouve l'« origine commune de ces trois langues » par la traduction de l'Oraison dominicale et par celle de quelques versets du chapitre VIII de l'Évangile de saint Jean. Tous les mots y « sont formés du latin » et la différence des trois langues « ne consiste que dans le tour des phrases. La même vérité se tire de la comparaison de plusieurs dialectes de notre Royaume ». Qu'on prenne les dialectes du Béarn, de la Franche-Comté et de l'Auvergne, on ne trouve, sous la diversité des formes « presque aucun terme qui ne tire son origine du Latin » : d'où l'utilité d'examiner, par rapport au Français, « les langues Espagnole, Italienne, et les dialectes de nos provinces <sup>2</sup> ».

Ces théories devaient aboutir, comme au XVII<sup>e</sup> siècle, à un vaste travail d'ensemble : ce fut l'œuvre de Lacurne de Sainte-Palaye. Prenant d'abord modestement parti dans le débat, entre Levesque de La Ravalière et Bonamy, il insiste plus fortement encore sur la parenté des langues romanes et la nécessité de les étudier comparativement.

« Les langues française, italienne et espagnole ont entre elles des traits de ressemblance et de conformité si sensibles et si marqués, qu'on ne peut guère étudier l'histoire de l'une, qu'on ne s'instruise en même temps de l'histoire de ses compagnes : je dirais même presque de ses *sœurs*, si je voulais prendre un parti <sup>3</sup>. » L'examen

1. « L'on se tromperoit fort, si l'on s'imaginoit que les Romains prononçoient leur langue de la manière que nous la prononçons maintenant... Un homme qui auroit prononcé le Latin comme nous le prononçons, devoit paraitre aussi extraordinaire aux Romains, qu'un étranger, qui n'ayant appris le François que dans les livres, nous le paraitroit, s'il vouloit prononcer la langue Française, en faisant sentir toutes les lettres qui forment l'orthographe de nos mots. »

2. Une troisième Dissertation de Bonamy *sur les causes de la cessation de la langue tudesque en France*, examine « en quel temps les François, peuple de Germanie, successeurs des Romains dans l'empire des Gaules, cessèrent de parler leur langue naturelle, c'est-à-dire la langue tudesque ».

3. Remarques sur la langue française des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, comparée avec les langue provençale, italienne et espagnole dans les mêmes siècles, 1756 (Mém. Ac. Inscr., XXIV, 671-686).



de ces langues justifie « l'épithète de sœurs ». En effet, on y reconnaît partout des « traits de famille ». « A quelques mots près, je ne vois guère entre ces langues d'autre caractère distinctif que la conversion de quelques lettres et de quelques syllabes en d'autres, telle que nous l'offrent les divers dialectes d'une même langue. » La même année, l'auteur exposait dans une sorte de prospectus, le « *Projet d'un glossaire françois* » sur le modèle de Du Cange<sup>1</sup>. En 1763, il annonçait à l'Académie sa détermination de publier un ouvrage qui, selon ses expressions, avait été pendant quarante années le principal objet de ses études<sup>2</sup>. C'était le *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois ou glossaire de la langue françoise depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV*. Fidèle à son programme, Lacurne de Sainte-Palaye y donnait la « signification », l'étymologie et l'histoire des « vieux mots » qu'il avait pu connaître, fondées sur le dépouillement de nombreux auteurs<sup>3</sup>.

1. « Un grand loisir, que je dois au bonheur de ma destinée, et une assiduité presque continuelle pendant plus de trente ans à faire des lectures qui tendoient toutes au même but, m'ont mis en état de rassembler une multitude immense de ces mots surancs. J'ai cru pouvoir en composer, je ne dirai pas un glossaire aussi savant et aussi bien fait que celui de Du Cange; mais du moins un ouvrage de même nature qui auroit aussi son utilité. J'ai tâché, autant que je l'ai pu, de me former sur cet excellent modèle, trop heureux de suivre de très loin un guide qui marche à pas de Géant, un savant universel qui par des travaux infatigables s'étoit approprié les connoissances de tous les siècles et de tous les pays ». (*Projet d'un glossaire français*, 1756, p. vii.)

2. Nous ne possédons pas ce discours, mais le *Journal historique* de juillet 1763 en donne un compte rendu sous le titre de : *Extrait de la première partie de la préface d'un Glossaire François, lue par M. de Lacurne de Sainte-Palaye, à la rentrée publique de l'Académie Royale des Belles-Lettres, d'après Pâques de cette année*. Il y est traité des origines de la langue :

« ...En vain a-t-on essayé de trouver l'origine de notre langue dans le Celtique... D'autres ont voulu qu'on en cherchât le germe dans le Grec, même dans l'Hébreu. C'est passer de beaucoup le terme où nous devons nous fixer. Il s'agit de l'origine immédiate du François; et cette origine immédiate est le Latin, non pas tel qu'on le parloit dans les beaux siècles de Rome, mais défiguré par quantité de mots barbares et de constructions plus barbares encore. La corruption du Latin avoit commencé dès le premier siècle de notre ère, dans le temps où Rome triomphante imposoit aux peuples subjugués la nécessité de parler sa langue. On peut aisément juger combien cette langue s'altéra, en passant par les organes de cent peuples barbares qui la défiguroient en la prononçant. Mais combien fut-elle plus étrangement défigurée, lorsque, durant les siècles suivants, de nouveaux essaims de Barbares, envahissant l'Empire Romain, introduisirent encore de nouveaux mots et de nouveaux sons dans une langue qu'ils avoient intérêt de parler, parce que l'usage en étoit le plus général, mais à laquelle ils ne pouvoient plier ni leur esprit, ni leurs organes.

3. Le *Dictionnaire* de Lacurne de Sainte-Palaye resta longtemps inédit. Un seul tome (735 pages, jusqu'au mot *asseureté*) avait été imprimé, mais non achevé à l'époque de la Révolution, il ne fut pas publié. L'ouvrage resta en manuscrit à la Bibliothèque nationale, où il formait 61 volumes in-4. Roquefort et Raynouard et plus tard Littré, l'ont connu et consulté. C'est de nos jours seulement qu'il a été publié par M. L. Favre, à Niort, en 5 vol. in-4.

A côté de Sainte-Palaye, il convient peut-être de rappeler ici le nom de Lacombe, auteur du premier dictionnaire du vieux langage françois, 1767, et celui de Barbazan qui, en 1759, donna l'*Ordene de Chevalerie* avec une *Dissertation sur l'Origine de la langue françoise* et un *Essai sur les étymologies*.

De tels résultats étaient concluants. Néanmoins, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un courant bien différent emportait encore beaucoup d'imaginations. Le cistercien Pezron, reprenant une théorie déjà hasardée au XVI<sup>e</sup> siècle par Jean le Fevre, Picard et d'autres <sup>1</sup> fondait l'école du bas-breton universel <sup>2</sup>. Soutenue par Bullet <sup>3</sup>, malgré les dissertations de dom Rivet et les moqueries de Voltaire, elle rallia des partisans ; et presque au seuil de ce siècle la « celtomanie » trouvait encore un glorieux défenseur dans La Tour d'Auvergne, qui quelques années seulement avant de prendre le commandement de la colonne infernale et de devenir le « premier grenadier de la République », employait à soutenir l'hypothèse celtique son talent original et ses vastes connaissances linguistiques <sup>4</sup>.

Le XIX<sup>e</sup> siècle a fait définitivement justice de ces erreurs <sup>5</sup>. Au début, Roquefort bataillait encore l'hypothèse celtique <sup>6</sup> et citait les *Serments de Strasbourg*, en faveur de l'origine latine de la langue <sup>7</sup>. Aux dictionnaires du vieux langage <sup>8</sup> et aux dépouillements de Lacurne de Sainte-Palaye <sup>9</sup>, il ajoutait un *Glossaire de la langue romane* (1808), qu'il faisait bientôt suivre d'un supplément <sup>10</sup>.

1. Voir surtout Picard, *De prisca Celtopodia libri V*. Parisiis, Mat. David, 1556.

2. Pezron, *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes*, Paris, 1703.

3. Bullet, *Mémoires sur la langue celtique*. Paris, 1754-1770, 3 vol. in-8.

4. La Tour d'Auvergne, *Nouvelles recherches sur la langue, l'origine, et les antiquités des Bretons*, Bayonne, 1792.

5. Quelques obstinés tiennent encore au XIX<sup>e</sup> siècle pour l'hypothèse celtique : Granier de Cassagnac, *Histoire des origines de la langue française*, Paris, 1872 ; H. Lizeray, *La langue française dérive du celtique et non du latin*, 1884 ; F. N. Nicolet, *Études sur les patois du Midi de la France*, Gap, 1897.

Parmi les adversaires de l'origine latine il faut ajouter Saintin-Leblon, *Théorie nouvelle de la parole*, II, 2 ; de Granval, *Discours historique sur l'origine de la langue française* (Mercure, 1757, juin, t. II) ; Court. de Gébelin, *Discours préliminaire*, XXX et suivants ; l'abbé Girard, *Vrais principes*, 27 ; Beauzée, *Encyclop. Langues*, art. III, § I, 1<sup>o</sup> et III, 1<sup>o</sup>, enfin Bergier, *Éléments de linguistique*, 236-238. L'opinion de ce dernier est originale ; il voit la source du français dans les patois.

6. « Si je me suis prononcé ouvertement contre la prétendue langue celtique et le sentiment de tous les Bas-Bretons, c'est que la raison et l'histoire se refusent également à croire que ce soit du jargon de Quimpercorentin que toutes les langues tirent leur origine : ce système faux et bizarre qu'on a tenté de ressusciter de nos jours n'a pas de fondements ... » (*Préf.*, v et suiv.)

7. « Ce monument constate de la manière la plus authentique l'état de la langue romane au IX<sup>e</sup> siècle, et prouve qu'elle est entièrement tirée du latin » (*Discours préliminaire*, xxiii).

8. Il cite Pierre Borel, *Trésor des antiquités françaises* (1655) ; Lacombe, *Dictionnaire du vieux langage* (1766) ; Dom Jean François, *Dictionnaire Roman*, Walon, Tudesque (1777) (*Préface*).

9. « On n'imprima qu'une partie de l'ouvrage de M. de Sainte Palaye, la Révolution en ayant arrêté les travaux. Feu M. Mouchet, qui était un des collaborateurs, a bien voulu m'éclairer de ses conseils (*Préface*) ».

10. *Glossaire de la langue romane*, Paris, 1808, et *Supplément au glossaire de la langue romane*, Paris, 1820. Cf. Charles Pougens, *Archéologie des mots anciens ou tombés en désuétude et propres à être restitués au langage moderne*, Paris, chez Th. Desoer, 1821, 2 vol. in-8.

Mais à Raynouard revient l'honneur d'avoir repris avec éclat la bonne méthode du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans ses *Éléments de la grammaire de la langue romane avant l'an 1000*, il expose « comment de la langue latine corrompue sortit l'idiome roman, que caractérisèrent des formes et des règles essentiellement différentes » ; et il donne successivement la *Grammaire romane* ou *Grammaire de la langue des troubadours*<sup>1</sup>, la *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des troubadours*<sup>2</sup>, enfin son *Lexique roman*<sup>3</sup>. Raynouard avait donc, le premier, l'idée d'embrasser dans un dictionnaire et une grammaire uniques l'ensemble des langues romanes. En outre, il ouvrait à la philologie française le domaine encore à peu près inexploré du provençal.

Mais, si la nouveauté et l'importance de ses recherches lui permettaient de reprocher à Lacurne de Sainte-Palaye « de n'avoir pas fait autant pour la langue des troubadours que pour la langue des trouvères<sup>4</sup> », Raynouard s'attirait le reproche inverse en exagérant le rôle du provençal. Aveuglé peut-être par son patriotisme local, manquant, en tout cas, d'une méthode rigoureuse et scientifique, il commit l'erreur capitale d'identifier le provençal avec le roman sorti du latin et d'en faire une sorte d'idiome intermédiaire entre le latin et les langues néo-latines. Cette erreur fondamentale, qui apparaît dès la *Grammaire romane*<sup>5</sup>, s'accuse encore quand il étudie les langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des troubadours<sup>6</sup>, et aboutit au *Lexique roman*, où Raynouard,

1. *Grammaire romane ou grammaire de la langue des troubadours*, Paris, Firmin-Didot, 1819.

2. *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des troubadours*, Paris. Firmin-Didot, 1816.

3. *Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours comparée avec les autres langues de l'Europe latine*, Paris, Silvestre, 1838-1844.

4. Préface à la *Grammaire romane ou grammaire de la langue des Troubadours*.

5. Je veux, dit-il, faire « la grammaire romane, ou la grammaire de la langue des troubadours, que je regarde comme la grammaire générale des langues de l'Europe latine » et « faire servir les règles de la langue romane, conservée par les troubadours à rendre raison des différents idiomes ou dialectes actuels de l'Europe latine, qui en sont la continuation ».

6. « Si, avant la publication des ouvrages de ces poètes (les troubadours) un littérateur avait dit : « Français, Espagnols, Portugais, Italiens, et vous tous dont l'idiome vulgaire se rattache aux idiomes de ces peuples, vous êtes sans doute surpris et charmés des identités frappantes, des nombreux rapports, des analogies incontestables que vous découvrez sans cesse entre vos langages particuliers, permettez-moi de vous en expliquer la cause ; c'est qu'il a existé, il y a plus de dix siècles, une langue qui, née du latin corrompu, a servi de type commun à ces langages... justement étonnés d'une pareille promesse, les savants des divers pays auraient répondu : « Vous avancez qu'il a existé primitivement une langue intermédiaire dont le type a fourni les éléments et les formes de nos idiomes actuels, hâtez-vous de nous indiquer les règles mêmes de cette langue »... C'est ce que j'ai tâché de faire en publiant les *Éléments de la langue romane avant l'an 1000*, et ensuite la *Grammaire de la langue romane ou langue des troubadours* » (*Discours préliminaire*).

comparant au provençal l'espagnol, le portugais, l'italien, le français, attribue en réalité à la langue des troubadours le rôle qui revient au latin.

Ainsi le XVIII<sup>e</sup> siècle, par une étude historique des origines de la langue, avait presque touché au but : il n'avait pu y atteindre, faute d'une méthode solide, appuyée sur la comparaison. Raynouard, lui, tentait un premier essai de cette méthode, en fondant une grammaire et un lexique sur la comparaison des langues romanes : mais sa malencontreuse idée de tout rapporter au provençal gâtait toutes ses déductions. L'œuvre avortait encore une fois ; elle fut enfin reprise et menée à chef par un Allemand, Frédéric Diez.

DIEZ.— C'était d'Allemagne, en effet, que pouvait et devait venir la transformation et la constitution définitive de la philologie romane. Tandis que, en France, presque tout le monde s'attardait dans les conceptions a priori de la grammaire philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Allemagne avait poussé très loin l'étude scientifique, fondée sur l'observation, des langues indo-européennes. Dès 1816, Bopp inaugurait en linguistique la méthode comparative <sup>1</sup>, et Grimm, de son côté, montrait en l'appliquant aux idiomes allemands, ce que devait être la grammaire historique <sup>2</sup>. Désormais, la phonétique, mise à la base de toute recherche, apparaissait comme une science. Il s'agissait de réunir suivant ses indications des idiomes divers mais apparentés dans un même groupe, d'étudier les caractères phonétiques propres de tous les dialectes que ce groupe enferme, de constituer la loi d'évolution graduelle de chaque son dans chaque parler, en prenant pour principe absolu que les lois sont constantes et que les exceptions apparentes s'expliquent sans déranger aucunement l'application normale des lois. — Cette méthode historique et comparative devint, avec Diez, celle de la philologie romane.

Ce n'est pas à dire que Diez trouvait chez Bopp et chez Grimm les principes de la méthode posés dans toute leur rigueur. En les appliquant, il eut le mérite de les asseoir et de les préciser encore. Mais il reconnaît lui-même ce qu'il doit à ses prédécesseurs. Si l'idée même d'étudier les langues romanes lui vint de la lecture de Raynouard <sup>3</sup> dont Goethe lui avait signalé les travaux ; la méthode fut

1. *Ueber das Conjugationssystem der Sanskritsprachen*, 1816.

2. Jacob Grimm, *Deutsche Grammatik*, Göttingen, 1822-1837.

3. « Goethe, que Diez alla visiter à Weimar, lui indiqua la langue et la littérature provençales comme un intéressant objet d'études... Diez conserva longtemps le feuillet sur lequel Goethe avait inscrit pour son jeune visiteur le titre de l'ouvrage de Raynouard : *Choix des poésies originales des troubadours avec des introductions grammaticales et historiques*. Les travaux du savant français furent le point de départ

celle de Grimm <sup>1</sup> : « Ce qui m'a poussé à entreprendre mes travaux philologiques, écrivait-il, et ce qui m'a guidé dans leur exécution, c'est uniquement l'exemple de Jacob Grimm. Appliquer aux langues romanes sa grammaire et sa méthode, tel fut le but que je me proposai. Bien entendu, je n'ai procédé à cette application qu'avec une certaine liberté <sup>2</sup>. » Telle fut bien la nouveauté de la *Grammaire comparée des langues romanes* (1836) que suivit le *Dictionnaire étymologique des langues romanes* (1853). Dès lors, la méthode était acquise, et un immense ensemble de phénomènes expliqués <sup>3</sup>.

Il n'y a pas lieu d'en exposer ici quelques-uns puisque ce livre en fournira une abondance. Il m'a été impossible, comme à n'importe qui, d'entreprendre sur le français une recherche quelconque, sans avoir au préalable consulté les travaux de Diez, auxquels il reste toujours utile de se reporter. Naturellement sur bien des points le travail scientifique poursuivi depuis cinquante ans a amené des découvertes nouvelles qui ont complété et rectifié l'œuvre primitive. Ces découvertes sont encore indirectement dues à celui qui a fourni la méthode grâce à laquelle ses successeurs ont pu y parvenir <sup>4</sup>. Nul ne se plaisait plus à le reconnaître que le grand homme que la France et la science viennent de perdre, et qui peut être considéré comme le second fondateur de la philologie romane : Gaston Paris.

Grâce à l'application rigoureuse et scientifique de la méthode historique et comparative, il est une vérité aujourd'hui hors de doute et si bien établie qu'il ne vaut plus la peine de la démontrer encore une fois pour l'opposer aux hypothèses fondées sur la fantaisie ou le sentiment. Le français n'est autre chose que le latin parlé dans Paris et la contrée qui l'avoisine, dont les générations qui se sont succédé depuis tant de siècles ont transformé peu à peu la prononciation, le vocabulaire, la grammaire, quelquefois profondément et même totalement, mais toujours par une progression graduelle et régulière, suivant des instincts propres, ou sous des influences extérieures, dont la science étudie l'effet et détermine les lois.

des recherches de Diez » (E. Ritter, *Le centenaire de Diez*, Genève, 1894). Cf. aussi le compte rendu que Raynouard fit des ouvrages de Diez dans le *Journal des Savants* de juin 1828, pp. 347-358.

1. Raynouard avait été suivi d'Orelli, *Altfr. Grammatik*, 1830.

2. Lettre à M. Gaston Paris, publiée dans l'*Introduction à la Grammaire comparée des langues romanes*, octobre 1862.

3. Sur Diez, voir encore Breymann, *Fr. Diez, Sein Leben, Seine Werke, und deren Bedeutung für die Wissenschaft*, Munich, Ackermann, 1878; et W. Förster, *Friedrich Diez*, Bonn, 1894.

4. Sur la philologie en Allemagne, en France et ailleurs depuis Diez, voir G. Körting, *Encyklopædie und Methodologie der romanischen Philologie* (Heilbronn, 1884), I, 167 et suiv.

La suite de cette histoire montrera comment, pour devenir la langue que nous écrivons, le français eut à subir les diverses actions et réactions que toute langue éprouve lorsque son domaine grandit et englobe des territoires où un autre idiome était primitivement parlé, qu'elle rencontre des langues étrangères, enfin qu'elle devient l'instrument d'une haute culture littéraire. Nous ne voulons retenir ici pour le moment que ce seul fait primordial : le français est du latin parlé.

La tradition, à vrai dire, en a longtemps gardé le souvenir, dans le nom même que portaient les langues dites *romanes* : c'est-à-dire les parlers roumains, italiens, rhétiques, espagnols, portugais, provençaux, français. Ce nom ne leur a pas été attribué par la science moderne en vue de résumer une hypothèse. Les linguistes n'ont fait que le prendre dans la mémoire des peuples, dont plusieurs aujourd'hui encore conservent à leur langue ce nom de *roman* ou *romain*, *lingua romana*, témoin le *roumanche* de Suisse, le *roumain* des provinces danubiennes, le provençal de France, que ses fidèles appellent communément *langue romane*, et qu'ils croient même seul en droit de porter légitimement ce titre. Au moyen âge, cette appellation est bien plus générale encore. On la donne souvent à l'italien, à l'espagnol, au portugais. En France, le verbe *enromancer* signifie alors mettre en français, et un *roman* a d'abord et longtemps été une composition en français vulgaire, avant d'être une œuvre littéraire spéciale. Or les textes démontrent que l'habitude d'employer ce terme remonte sans interruption jusqu'à la fin de l'époque latine. Quand le monde occidental fut divisé en deux, qu'on eut l'empire d'une part : *Romania*, et la barbarie de l'autre : *Barbaries*, la langue de l'empire prit le nom de *langue des Romains*, *lingua romana*, en face des idiomes des barbares, *lingua barbara*. Et ce nom lui est alors donné sur toute la surface du monde romain parlant latin, en Afrique et en Italie comme en Gaule ou en Espagne.

Nous aurons à voir si cette *lingua romana* était sur tous les points de ce vaste monde identique à elle-même, en tout cas elle était une. En se perpétuant elle s'est diversifiée, partout où une autre langue n'est pas parvenue à la supplanter, comme cela s'est produit en Afrique lors de l'invasion musulmane. De là la séparation de tant de dialectes et de parlers qu'on constate de Cadix à Metz ou de Rennes à Brindisi. Mais aucun de ces dialectes n'est né d'elle. Chacun d'eux est elle-même. Notre parler, si éloigné qu'il paraisse aujourd'hui de ce qu'il a pu être aux temps de Tacite ou d'Ennius provient de là par une transformation ininterrompue, graduelle, telle

que, malgré la peine que nous avons à comprendre un vers de Plaute, jamais une génération n'a cessé de comprendre celle qui la précédait, ni peut-être même senti qu'elle parlait d'une manière vraiment différente. C'est notre ignorance et l'insuffisance des documents qui font croire à des solutions de continuité. Nous sommes obligés d'en laisser dans l'histoire, elles n'ont pas existé dans les faits.

## CONQUÊTE DES GAULES PAR LE LATIN

**INSUFFISANCE DES PREUVES HISTORIQUES.** — Si les résultats acquis imposent la conviction, et si la philologie contemporaine permet de les affirmer avec une complète assurance, en revanche l'histoire, avec quelque soin qu'on l'ait interrogée depuis trois siècles, ne nous a rien ou presque rien appris sur l'époque où le latin a supplanté en Gaule les langues indigènes. Non seulement les causes, mais les phases même de cet événement considérable nous sont inconnues.

Plusieurs sont enclins à croire qu'il existe de la substitution du latin aux parlers antérieurs des preuves directes; ils allèguent d'abord que, si ceux-ci avaient persisté longtemps après la conquête, nous aurions sinon des livres, au moins des inscriptions rédigées dans ces langues. Or les recherches archéologiques n'en ont guère mis au jour qu'une vingtaine sur le sol de la France, tandis que les inscriptions latines retrouvées sont déjà au nombre de plusieurs dizaines de mille, et des découvertes fréquentes ne cessent d'accroître cette énorme disproportion. De ces faits on peut conclure en effet avec vraisemblance, que de très bonne heure on cessa complètement d'écrire dans les anciens idiomes, qui semblent du reste n'avoir jamais beaucoup servi à cet usage. Mais la question n'est pas là, et de ce qu'une langue ne s'écrit pas, on ne saurait en aucune façon affirmer qu'elle ne se parle pas. Il y a aujourd'hui des villages, où le patois est seul en usage pour la conversation, où cependant l'idée même qu'on puisse en mettre une phrase par écrit, fût-ce dans une lettre, à plus forte raison l'imprimer ou la graver sur une pierre, n'entre pas dans les cerveaux. Pour savoir si la langue épigraphique est toujours la langue parlée dans un pays, il suffit de faire le tour des cimetières ou de regarder les frontons des portes de ferme. En Bretagne, aussi bien qu'en Picardie ou en Lorraine, le français, quelquefois mêlé de latin, règne exclusivement.

On s'est fondé aussi sur ce fait que les noms de lieux, comme les

noms d'hommes de la Gaule romaine, étaient presque tous latins. Ce sont là des indices de romanisation, sans doute, mais non des preuves de romanisation générale. Les noms de lieux auxquels on fait allusion sont pour la plupart des noms de villages, d'agglomérations issues des villas gallo-romaines. Ils indiquent que les grands seigneurs qui en étaient les propriétaires s'appelaient Antonius (Antoniacum > Antony), Sabinius (Sabiniacum > Sevigny), Quintius (Quintiacum > Quincié, Quincy, Quincieux, Quinsac)<sup>1</sup>, mais rien de plus, et nous ignorerons sans doute toujours comment se nommaient la plupart des lieux dits, les coins fréquentés par la masse des humbles et baptisés par eux.

Quant aux noms d'hommes, si un grand nombre ont une figure et une origine latines, encore faut-il remarquer que les Gaulois qui les portaient n'avaient pas eu, pour les prendre, à en abandonner d'autres, comme on l'a dit. Au temps de l'indépendance, ils ne faisaient usage ni de prénoms, ni de gentilices, mais seulement d'un nom auquel ils ajoutaient, quand ils voulaient éviter des confusions, le nom de leur père ou un surnom. Ainsi *Kassitalos*, *Overcicnos* (*fil d'Overcos*). Les noms de famille sont d'imitation romaine. Dès lors il était naturel que l'aristocratie séduite les empruntât à Rome en même temps que l'habitude d'en porter. L'affranchissement les répandait ensuite parmi la population, où les esclaves libérés étaient en grand nombre. La diffusion de ces noms et la multiplication des Julii ou des Antonii peut donc s'expliquer, sans qu'il soit besoin de supposer qu'elle avait pour cause une poussée générale vers la romanisation, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne signifie rien à cet égard.

Enfin, pour quiconque connaît, même superficiellement, l'histoire du christianisme primitif en Gaule, il est certain que la langue latine était communément entendue dans le pays. En effet, tous les écrits, même les sermons de ceux qui ont évangélisé villes et campagnes sont en latin ; dans les récits qui nous sont faits de la propagande menée par le pays, dans les instructions que les évêques donnent pour cette propagande, il est très souvent question des paysans, jamais de la nécessité de leur parler par interprètes, ou de leur faire des versions des textes sacrés ; toutes sortes d'autres preuves analogues, positives ou négatives, établissent de la façon la plus sûre, qu'on comprenait généralement le latin<sup>2</sup>. Mais le

1. Je rappelle que le signe > signifie : *passé à, devient, donne*.

2. J'en donnerai deux, comme exemples. Saint Césaire d'Arles († 543), dans sa treizième Homélie, parle longuement du devoir de connaître l'Écriture, et examine les



point n'est pas là. Qu'on l'ait su au v<sup>e</sup> et au vi<sup>e</sup> siècle, cela est hors de doute, ce qu'il faudrait démontrer, c'est qu'on s'en servait exclusivement, ce qui est tout autre chose.

Restent les témoignages des auteurs anciens, mais ils sont très peu nombreux et bien insuffisants. En effet, pour ne pas prêter à la discussion, il faudrait que les textes eussent une précision qu'ils n'ont pas, loin de là; sitôt qu'on veut les presser, on risque d'en fausser le sens. Supposons que quelque érudit, dans mille ans, pour savoir quelle langue on parlait à Toulouse au xix<sup>e</sup> siècle, possède deux phrases, l'une d'un juriste : « Un testament rédigé en langue d'oc sera valable »; l'autre d'un historien : « La France avait étendu dans cette ville sa langue en même temps que ses lois », que conclura-t-il? La bonne foi des auteurs sera entière, l'exactitude de leurs affirmations absolue, et néanmoins toute conclusion fondée sur l'un ou l'autre de ces textes contradictoires sera fausse; à plus forte raison s'égarera-t-on, si l'on prétend généraliser et étendre à d'autres contrées, même voisines, la portée du témoignage.

Seule une statistique apporterait quelque chose de précis en ces matières; encore devrait-elle être extrêmement circonspecte et détaillée, préciser combien d'habitants dans chaque endroit ne savent que l'une des deux langues du pays, combien savent les deux; en outre, parmi ceux-ci, combien entendent l'une mais se servent de l'autre et inversement. Il n'est pas besoin de dire que ces renseignements précis, que nous n'avons pas pour notre temps et notre pays, nous font absolument défaut pour la Gaule antique, et qu'ils sont mal remplacés par quelques lambeaux de phrases, jetés en passant par des auteurs occupés à nous parler de tout autre chose. Dès lors, quand Grégoire de Tours énumère les langues dans lesquelles le peuple d'Orléans complimente le roi Gontran<sup>1</sup>, de ce qu'il

excuses que les femmes et les paysans peuvent alléguer pour leur ignorance. Ils prétendent qu'ils n'ont pas le temps, qu'ils ne savent pas lire, qu'ils n'ont pas la mémoire nécessaire pour retenir ce qui leur est lu à l'église, etc. Ils ne manqueraient pas de prétendre aussi qu'ils ne comprennent pas la langue de la liturgie qui était le latin. Il n'est pas fait la moindre allusion à ce prétexte. C'est vraisemblablement que personne, même des *mulierculæ* et des *rustici*, n'eût pu s'en couvrir.

Longtemps auparavant, Sulpice Sévère raconte une anecdote relative à l'élection de saint Martin à l'épiscopat, qui est non moins significative. Le lecteur étant absent, c'est un des assistants qui prend le Psautier, et qui lit à l'endroit où il est ouvert : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem, propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et defensorem*. Comme un évêque opposant, nommé *Defensor*, était présent, le peuple saisit l'allusion et se met à crier. (*Vita Martini*, IX). Ce peuple comprenait donc le latin, car si la lecture — contre toute vraisemblance — n'eût pas eu lieu en latin, il n'y aurait plus eu entre le mot du texte et le nom de l'évêque qu'un rapport bien lointain et qui n'eût frappé personne.

1. *H. fr.*, I, 326, 10.

ne cite pas le celtique, il ne faut pas conclure, comme le remarque très bien M. Bonnet<sup>1</sup>, que celui-ci ne se parlait plus. Le franc n'est pas cité non plus, et certainement il se parlait. Le latin était la langue régnante dans la ville, voilà tout.

En outre, comme si tout devait accroître la confusion dans ce débat, les termes mêmes des phrases qu'on a citées peuvent le plus souvent s'entendre de diverses façons, et sont matière à contestations. Le même Grégoire de Tours rapporte à plusieurs reprises des mots empruntés aux *rustici*<sup>2</sup>. Si ces mots sont latins, c'est donc, semble-t-il tout d'abord, que les paysans parlaient latin. Nullement, car *rusticus* a alors perdu son sens étymologique de *paysan*, et s'applique tout aussi bien aux gens du peuple.

Rien ne paraît plus simple que l'expression *celtice loqui*. Et cependant elle peut vouloir dire deux choses fort différentes : *parler celtique* et *parler à la celtique*, c'est-à-dire avec *l'accent et les fautes des Celtes*, exactement comme *latine loqui* signifie non seulement *parler la langue latine*, mais *la parler avec la correction et l'élégance des Latins*. De même un *sermo barbarus* n'est pas toujours une *langue barbare*, mais une langue *incorrecte*, et ainsi de suite.

Plusieurs de nos expressions françaises sont dans le même cas, et conduiraient aux pires erreurs, si on les prenait à la lettre<sup>3</sup> : *Parler patois*, c'est *parler un dialecte*, mais c'est aussi *parler un mauvais français*. Du *charabia*, ce n'est pas seulement de l'arabe, puisque ce sens étymologique du mot — s'il est le vrai (?) — n'a été deviné que tout récemment, mais c'est, d'une manière générale, un jargon qu'on ne comprend pas.

Et toutes les époques ont connu de semblables manières de dire. Dans la bouche de Malherbe, presque tout ce qui était mal écrit était *gascon*. Ce que ses contemporains n'entendaient pas, et que nous baptisons *chinois*, était pour eux du *bas-breton* ou du *haut-allemand*, de même que ce qu'ils n'admiraient pas était *gothique*. *Parler chrétien*, qu'on trouve dans Pathelin et ailleurs, n'est guère plus précis<sup>4</sup>.

1. *Latin de Grég. de Tours*, p. 25.

2. *Ib.*, p. 25-27.

3. Un maître, A. Darmesteter, s'est trompé sur le sens que Ronsard donnait au mot *latineur*, dans un des passages célèbres où il suppliait les écrivains de son temps d'adopter le français. Les *latineurs* ici sont ceux qui écrivent en latin, mais bien souvent ailleurs *latineurs* et *latiniseurs* sont ceux qui farcissent notre langue de latin. Voir A. Darmesteter et Hatzfeld, *Le seizième siècle en France*, p. 122 et note 2, éd. 1878, et cf. Ronsard, éd. Blanchemain, III, 35.

4. On objecterait vainement qu'aux époques lointaines dont il est ici question, les

Il résulte de ces observations que, même dans les très rares passages où les auteurs nous rapportent comment parlait un individu ou un groupe d'hommes, l'interprétation de leur témoignage reste incertaine, et une extrême réserve s'impose pour les conclusions<sup>1</sup>.

populations avaient d'autres soucis que d'examiner la correction d'un langage et que des locutions analogues n'avaient aucune chance de se vulgariser. On observe en effet de nos jours que des gens dépourvus de toute culture, des enfants, des paysans absolument illettrés, se querellent ou se plaisent sur leur manière de parler ou de prononcer.

1. Ainsi Sulpice Sévère, dans ses *Dialogues* (I, 26), met dans la bouche d'un interlocuteur l'exorde suivant : *Ego plane, licet imparis tanto oneri, tamen relatis superioris a Postumiano obedientiae cogor exemplis, ut munus istud, quod impositis, non recusem. Sed dum cogito me hominem Gallum inter Aquitanos verba facturum, vereor ne offendat vestras nimium urbanas aures sermo rusticior : audietis me tamen ut gardonium hominem, nihil cum furo aut cothurno loquentem.* « Pour moi, quoique je sois impropre à une si grande tâche, les exemples de déférence donnés plus haut par Postumianus m'obligent à accepter le rôle que vous m'imposez ; mais, quand je pense que je suis Gaulois et que c'est à des Aquitains que j'ai à parler, je crains d'offenser vos oreilles trop polies par mon langage rustique : vous m'écoutez cependant comme un lourdaud dont le langage ignore le fard et l'emphase. » Comme le lui font très bien remarquer ses interlocuteurs, ce sont là précautions de raffiné et de rhéteur qui se donne des airs modestes et prépare son effet. Aussi, quand il a ajouté quelques phrases encore, toujours du même style, Postumianus l'interrompt et s'écrie : « Tu vero vel cellice, vel si mavis, gallice loquere, dummodo Martinum loquaris. » Comment doit se traduire cette boutade ? On est fort embarrassé d'abord de savoir quelle différence pouvait faire Postumianus entre *cellice* et *gallice loqui*. Aucune, à mon sens, et il est bien inutile de s'épuiser en hypothèses historico-philologiques pour expliquer ce jeu de mots. Le beau parleur s'appelle Gallus (Gaulois), on ne l'a pas remarqué. De là une plaisanterie sur son nom : Parle-nous ou cellique, ou si tu aimes mieux, gaulois, pourvu que tu nous parles de saint Martin ! Nous dirions de même à un Wallon qui s'appellerait Liégeois : Parle-nous wallon, ou liégeois pourvu que tu nous parles de saint Hubert<sup>2</sup> !

Là n'est donc pas la difficulté. Ce qu'il s'agit de savoir, c'est s'il faut traduire : Parle-nous *cellique* ou à la *cellique*. Et il est vraiment peu aisé de choisir<sup>3</sup>. Au reste, si l'on admettait la première interprétation, encore faudrait-il déterminer quelle importance on peut attribuer à une pareille exclamation : « Parle-nous cellique ! » Est-on en droit de croire, d'après ces mots, que Postumianus, Aquitain, qui ne sait peut-être pas le gaulois, offre sérieusement à Gallus de converser en cette langue ? Si, en pareil cas, impatienté par les excuses d'un interlocuteur, nous lui disions : Assez de précautions, parle-nous même auvergnat, pourvu que tu nous parles de ton affaire, cela impliquerait-il que nous possédions ce dialecte et soyons prêts à le parler<sup>4</sup> ?

<sup>1</sup>. Ce qui me semble mettre cette interprétation hors de doute, c'est que deux lignes plus loin se trouve une nouvelle plaisanterie sur le nom de Gallus : *sed neque monachum tam astutum, neque Gallum decet esse tam callidum*. — Ce passage a servi à édifier toutes sortes d'hypothèses ethnographiques !

<sup>2</sup>. Ailleurs (*Dial.*, II, 1, 4), Sulpice Sévère oppose un mot *gaulois rustique* : *tripetias*, à un mot d'école et de grécisants : *tripodas*, et ce gaulois rustique n'a nullement l'air d'appartenir au gaulois, mais bien au latin vulgaire.

<sup>3</sup>. Voici un autre exemple de la même difficulté :

On a souvent rapporté un passage d'une lettre de Sidoine Apollinaire à Ecdicius (III, 3) où il lui énumère, pour l'engager à rentrer chez les Arvernes, tous les motifs d'affection qui unissent ce peuple à lui. Après avoir rappelé que Ecdicius y a fait ses premiers pas, y a pour la première fois joué à la balle et aux dés, il ajoute : *Mitto istic ob gratiam pueritiae tuae undique gentium confluisse studia litterarum, tuaeque personae quondam debitum, quod sermonis cellici squamam depositura nobilitas, nunc oratorio stylo, nunc etiam Camoenalibus modis imbuebatur. Illud in te affectum principaliter universitatis accendit, quod, quos olim Latinos fieri exegeras, barbaros dein-*

LE LATIN ET LA ROMANISATION.—Il me paraît certain néanmoins que la victoire du latin n'a pas été aussi soudaine que certains romanistes — et des plus grands — l'ont prétendu. Disons d'abord que cette opinion a contre elle toutes les vraisemblances. Admettons que les idiomes indigènes n'avaient pas jeté en Gaule les racines profondes que le français a poussées en France, que leur infériorité sous le rapport de la valeur expressive, leur diversité, et aussi l'absence d'une nationalité gauloise et d'une littérature écrite, d'autres causes encore, mettaient ces idiomes dans l'impossibilité de résister victorieusement aux empiétements du latin imposé par les vainqueurs, et devaient assurer, au bout d'un temps plus ou moins long, leur défaite définitive. Constatons aussi qu'on peut citer nombre de populations qui ont abandonné leur langue pour en adopter une étrangère, et que pareil changement, loin d'être unique dans l'histoire, comme on a voulu le soutenir, s'est accompli assez fréquemment. C'est ainsi que le *cornique*, dialecte celtique, a disparu de la Cornouailles, devant l'anglais, que le dialecte mogol, qui était originellement l'idiome des Bulgares, a été éliminé par le slave, que le grec a cédé dans l'Italie méridionale à l'italien, dans la Turquie d'Europe au turc, en Asie à l'arabe et au syriaque, que le copte, le punique et le grec ont été chassés par l'arabe du nord de l'Afrique, etc., etc. L'histoire même du français fournirait des faits analogues : n'a-t-il pas cédé à des dialectes germaniques une bande de terrain de la rive gauche du Rhin et une bonne partie du territoire de l'ancienne Belgique, tandis qu'il conquerrait au contraire des pays primitivement bretons ou basques, et tout ce qui de la Normandie était devenu danois ? Et l'Irlande actuelle met sous nos yeux un exemple tout à fait frappant de la disparition d'une langue vaincue par une autre. Malgré le mouvement nationaliste et autonome qui y a été si intense, le nombre des indigènes parlant irlandais se réduit avec une grande rapidité ; et certains ont déjà osé

*ceps esse vetuisti*. Le sens me paraît être celui-ci : Je veux oublier que c'est en faveur de ta jeunesse (pour l'instruire) qu'on vit de toutes parts accourir ici des maîtres de lettres, et que c'est à ta personne que notre noblesse a dû de déposer la rouille de son langage celtique, en se formant avec les uns à l'éloquence, avec les autres à la poésie. Ce qui t'a gagné surtout l'affection de tous, c'est que, après avoir achevé autrefois de les faire devenir bons Latins, tu les a empêchés de redevenir barbares, en repoussant l'invasion des Goths.

Il me semble que cette expression *Latinos fieri* fait allusion à une éducation raffinée des gens qui perfectionnent leur latin et le polissent, non à des gens qui en apprennent les éléments ; ils déposent une barbarie de surface, quelque chose comme une rouille, une croûte, une écaille. De là la métaphore. Néanmoins de bons juges, comme M. Bonnet, estiment qu'il faut entendre ici qu'il est question du celtique, et le passage prouverait, suivant eux, qu'au temps de Sidoine la noblesse arverne venait seulement d'apprendre le latin. (*Le latin de Grégoire de Tours*, p. 24.)

prévoir, peut-être prématurément, le jour où on notera la mort de la dernière femme parlant irlandais, comme on a noté la mort de la dernière qui a parlé cornique.

Il n'en est pas moins vrai que l'abandon de son langage est un des derniers sacrifices qu'on obtienne d'une population qui reste groupée. Même quand le patriotisme n'entre pas en jeu, l'habitude et la tradition défendent l'idiome indigène, et avec quelle force ! Il suffit pour s'en rendre compte de voir combien les parlers provinciaux reculent lentement devant le français. Déchus depuis des siècles de leur rang d'idiomes littéraires, exclus de l'Église, pros-crits par l'État, ils ne s'en perpétuent pas moins, transmis par les mères aux enfants avec les premières caresses. Et si leur défaite semble aujourd'hui s'annoncer définitive, il a fallu pour assurer ce résultat les moyens extraordinaires dont on dispose de nos jours, l'école, le service militaire obligatoire, la centralisation administrative et littéraire, les communications rapides, la presse quotidienne. Il est donc plus que douteux, a priori, que dans les conditions si différentes où le latin a été aux prises avec les langues de la Gaule, celles-ci aient cédé si vite, et qu'en un siècle, comme le voudraient quelques-uns, Rome ait changé le parler de plusieurs millions d'hommes.

Le mouvement d'assimilation fut certainement plus rapide dans la Narbonnaise que dans le reste de la Gaule. La population, fortement mélangée de Ligures, y devait être très hétérogène. D'autre part il y eut là une véritable immigration. S'il fallait en croire Cicéron, une nuée de citoyens aurait envahi la Provence : commerçants, colons, publicains, cultivateurs, éleveurs, au point que pas un sou n'eût circulé dans ce pays sans figurer aux comptes de quelque intermédiaire romain. On doit bien se garder de prendre à la lettre pareilles exagérations, et d'interpréter une période d'avocat comme un document authentique <sup>1</sup>, mais il est certain que des Romains, tels que Pompée, Quinctius, eurent de bonne heure de vastes domaines au delà des Alpes. Des colonies y furent fondées, et bien qu'elles aient pu être composées en grande partie d'hommes qui n'étaient pas originairement de langue latine, cette langue n'en devenait pas moins au bout de quelques générations la langue commune de ces villes, qui arrivaient de la sorte à constituer de véritables foyers de romanisation.

1. *Pro Fonteio*, VI. Cicéron arguë de ce qu'on n'a pas opposé à son client de témoin romain parmi un si grand nombre qu'on aurait dû trouver si les faits étaient exacts. La chose paraîtra d'autant plus étrange aux juges que le chiffre des Romains établis en Gaule leur sera présenté comme étant plus considérable.

Aux causes générales qui firent triompher le latin dans le reste de la Gaule, et dont nous aurons à parler longuement plus loin, s'ajoutèrent donc en Narbonnaise des causes particulières, dont l'action peut avoir été considérable. Quoi qu'il en soit, dès le 1<sup>er</sup> siècle, la culture latine semble y avoir été assez développée pour entrer en lutte avec la culture grecque, dont Marseille était le centre<sup>1</sup>. Je fais peu de cas, je l'avoue, de quelques-unes des preuves qu'on en donne ordinairement. Que Martial ou Pline se vantent d'être lus en Gaule, dans des villes toutes romaines, telles que Lyon et Vienne, même par des femmes, quelle conséquence en peut-on tirer ? Autant prétendre, parce qu'on vend des journaux français à Alger et à Tunis, que tout le monde y parle français. L'apparition d'écrivains latins nés en Gaule n'est guère plus significative. Il est exact que Terentius Varron était de Narbonne, Cornelius Gallus de Fréjus, Trogue Pompée de Vaison, Votienus Montanus de Narbonne, Domitius Afer de Nîmes, encore faudrait-il savoir si tous ceux-là, et d'autres que l'on cite, n'étaient pas fils d'émigrés, et de souche latine. Toutefois nous avons ici des textes sérieux. Strabon rapporte que de son temps déjà, les Cavares — qui, il est vrai, étaient à l'avant-garde du mouvement — étaient tout Romains de langue comme de mœurs<sup>2</sup> et Pline trouve au pays des airs de l'Italie plutôt que d'une province : « Italia verius quam provincia. » Les découvertes modernes n'ont fait que confirmer ces témoignages. Ainsi l'extension rapide du droit de cité latine, qui ne se donnait selon toute vraisemblance qu'à des populations romanisées, montre les progrès de l'influence romaine<sup>3</sup> ; il y est visible que la Narbonnaise, après l'avoir subie, tendit de bonne heure à en devenir le foyer au delà des Alpes, et à jouer par rapport aux trois Gaules le rôle que la Cisalpine avait joué par rapport à la Transalpine, et que les Gaules reprirent ensuite par rapport à la Bretagne insulaire et à la Germanie.

1. Cette culture était très intense. Strabon, IV, I, 5, raconte qu'on y vient étudier la philosophie grecque, au lieu d'aller à Athènes. Auguste peut y déporter L. Antonius, sous couleur d'études à poursuivre (Tac., *Ann.*, IV, 44). Et longtemps après, la langue grecque est cultivée et parlée dans le Midi. Le père d'Ausone, à Bordeaux, écrit en attique plus habilement qu'en latin (*Epiced. in patrem suum*, v. 9). L'Église chrétienne est longtemps en Provence plus grecque que romaine, et au VI<sup>e</sup> siècle encore on nous montre le peuple d'Arles répétant les chants sacrés en grec et en latin. Mais on sait comment, dans la plupart des cas, la culture grecque, loin d'exclure la culture latine, en paraissait comme le complément.

2. Ἐπικρατεῖ δὲ τὸ τῶν Κουάρων ὄνομα, καὶ πάντας οὕτως ἤδη προσαγορεύουσιν τοῦ, ταύτῃ βαρβάρους, οὐδὲ βαρβάρους ἐπὶ ὄντας, ἀλλὰ μεταχειμένους τὸ πλεόν εἰς τὸν τῶν Ῥωμαίων τύπον καὶ τῇ γλώττῃ καὶ τοῖς βίοις, τινὰς δὲ καὶ τῇ πολιτείᾳ (IV, I, 12).

3. Voir Hirschfeld, *Contribution à l'histoire du Droit latin*, trad. Thédénat, Paris, 1880, et Mommsen, *Römische Geschichte*, III, 553.

En ce qui concerne le reste du pays, il faudrait pouvoir distinguer encore. César nous dit qu'à son arrivée, la Gaule chevelue était divisée en trois parties : la Belgique, du Rhin à la Seine et à la Marne ; la Celtique, de là jusqu'à la Garonne ; l'Aquitaine, de la Garonne aux Pyrénées, et qu'on parlait dans ces contrées des langages différents. Il est certain que le belge et le celtique n'étaient séparés que par des divergences dialectales, mais l'aquitain était une langue toute différente, d'origine ibérique. Or des destinées postérieures de cette langue nous ne savons rien, sinon que le basque, encore parlé sur les deux versants des Pyrénées, est issu d'un parler ibérique, et qu'il est enfermé aujourd'hui dans des limites beaucoup plus étroites qu'alors. On a dit qu'il avait été réimporté dans son domaine actuel par des Vascons venus d'Espagne (587 ap. J.-C). Une seule chose est certaine dans l'état actuel de la science, c'est que l'aquitain, chassé de presque tout le territoire qu'il occupait en France, a cédé la place à un parler d'origine latine (le gascon), qu'il a influencé, et par lequel il a été influencé de son côté, mais nous ignorons absolument l'histoire de leurs relations et l'époque de la victoire du latin.

On va voir que pour les provinces de langue celtique<sup>1</sup>, nous ne sommes, non plus, guère bien renseignés. Il est visible que la soumission aux vainqueurs y fut assez prompte. Pourquoi le système qui réussissait partout eût-il échoué là ? Fustel de Coulanges a très bien montré dans quelle situation précaire les Celtes, bien déchus de leur ancienne puissance, menacés par une invasion germanique, se trouvaient, lorsque quelques-uns d'entre eux eurent la pensée de solliciter l'intervention de César. L'unité nationale n'existait pas, la patrie se bornait, aux yeux de la plupart, aux limites étroites d'une cité, en lutte perpétuelle avec ses voisines. Les cités elles-mêmes, fractionnées en partis, se composaient en outre peut-être de vainqueurs et de vaincus, en tous cas de maîtres, nobles et druides, et d'esclaves ou d'ambacts, dont la condition était peu éloignée de la servitude, en un mot de gens dont beaucoup n'avaient rien à perdre à des changements politiques. Rome eut la suprême habileté, ou le bonheur, de garder les Gaulois divisés

1. Quand je parle de provinces de langue celtique, je n'entends nullement que le celtique était le parler de toute la population. On sait que les Celtes avaient vaincu des races antérieures, on ne sait pas s'ils les avaient assimilées. Cette réserve faite, j'ajoute que la question ne touche qu'indirectement à celle qui est ici posée. Qu'on fût obligé d'abandonner, pour apprendre le latin, le gaulois ou toute autre langue, le cas était à peu près le même. Il faut convenir néanmoins que deux ou plusieurs langues distinctes ont moins de force de résistance qu'une langue unique (même avec des dialectes), parlée par une population homogène.

entre eux, et en même temps de les unir en elle. Au druidisme, seul lien moral entre les peuplades morcelées, elle opposa son culte et celui de l'empereur, deux puissances assez éloignées pour qu'on les crût divines, assez proches pour que l'intérêt humain commandât de les servir<sup>1</sup>. Aussi, tout belliqueux qu'ils fussent, les Gaulois acceptèrent si bien la conquête, que moins d'un siècle après, 1200 hommes établis à Lyon formaient, dit-on, toutes les garnisons de l'intérieur<sup>2</sup>, et que, après quelques révoltes sans importance, qui n'eurent jamais le caractère d'un soulèvement national, lorsque la question d'indépendance fut posée, en 70, l'assemblée plénière des cités refusa de sacrifier la « paix romaine » à l'espérance de l'affranchissement<sup>3</sup>. C'est qu'en réalité — l'histoire même de ces révoltes le montre — il s'agissait moins déjà d'affranchir un peuple de la domination étrangère, que de séparer en deux tronçons un État unique.

La politique romaine explique très bien comment s'obtenaient ces assimilations rapides qui étonnent de nos jours, où les résultats sont si lents. La méthode en effet était meilleure. Une fois l'empire établi, quand le pouvoir central cessa de s'appuyer sur une aristocratie exclusivement romaine ou se prétendant telle, très jalouse de ses privilèges, et ouvrit de plus en plus l'accès des honneurs et des charges aux hommes de toutes les nations, quand on n'envoya plus au dehors des proconsuls dont la fortune à réparer se refaisait impunément aux dépens des pays gouvernés par eux, la domination romaine devint pour beaucoup une grande espérance, pour tous un immense bienfait. Conserver en fait, sinon en droit, sa propriété, et avec elle ce qu'on voulait de ses croyances, de ses lois, de ses mœurs, c'est-à-dire sans aucun sacrifice des libertés auxquelles on tient le plus, celles dont on use chaque jour, à la seule condition de payer l'impôt et de fournir aux besoins de l'armée, pouvoir goûter, sous la protection d'une administration lointaine et peu tracassière, sans crainte de l'invasion étrangère, une prospérité matérielle que le défrichement du pays, le développement du commerce, l'ouverture de nouvelles communications augmentaient tous les jours, c'étaient des avantages assez réels et assez immédiats pour attacher au nouveau régime ceux dont les idées et les aspirations ne vont pas plus haut.

1. La question de l'extinction du druidisme est très controversée.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, II, 16. 4. Il faut dire que ce chiffre est donné par un orateur qui a tout intérêt à le réduire.

3. Un des chefs des révoltés, Sabinus, compte parmi les titres de sa famille de descendre d'un bâtard de César. D'autres portent des noms romains, les monnaies ont des légendes latines, et le symbole des légions.



Aux autres, Rome offrait aussi de quoi les séduire : c'était non seulement ce que les nations modernes offrent aux habitants de leurs colonies, la paix et l'initiation à une civilisation supérieure, mais l'admission à toutes les charges ouvertes aux métropolitains. Il y avait pour cela des degrés à franchir, il fallait obtenir la cité latine d'abord, la cité romaine ensuite, mais, longtemps avant que l'édit de Caracalla (212) eût déclaré citoyens tous les habitants libres de l'empire, l'administration sut dispenser ces premiers droits essentiels, particulièrement en Gaule, sinon avec prodigalité, du moins d'une manière très libérale. Des cités entières, comme celle des Éduens <sup>1</sup> reçurent de bonne heure en masse le droit suprême, le droit aux charges publiques : *jus honorum*. Et des particuliers, même avant ces mesures collectives, pouvaient l'acquérir. Dès lors, toutes les espérances devenaient permises : on pouvait être non seulement chevalier, mais sénateur. César avait déjà amené dans la curie des Gaulois vêtus de leurs braies. De grands exemples montrèrent qu'on pouvait monter plus haut encore : un Santon, Julius Africanus, deux Viennois, Valerius Asiaticus et Pompeius Vopiscus, furent consuls. Antonius Primus de Toulouse, qui s'appelait Bec, fit un empereur : Vespasien. A partir du 1<sup>er</sup> siècle un grand nombre arrivent aux plus hautes charges de l'empire.

On s'imagine facilement à quel point de semblables perspectives durent à l'origine solliciter les ambitions de l'aristocratie, et combien de jeunes nobles aspirèrent à ces premières et modestes fonctions municipales de décurion, d'édile, de duumvir, puis de député de l'assemblée des Gaules, de flamme de Rome et d'Auguste, par où s'ouvrait la carrière des honneurs. Les inscriptions nous montrent les indigènes, même de la classe moyenne, en possession de ces fonctions, qu'une administration toujours plus compliquée faisait de plus en plus nombreuses. Quand les charges pécuniaires les eurent rendues trop lourdes, la loi usa de contraintes, de sorte que le cadre resta rempli de gré ou de force.

Et il est de toute évidence que la connaissance du latin était non seulement avantageuse, mais nécessaire à tous les degrés de cette hiérarchie, le latin étant la langue du pouvoir central et de ses représentants, de la loi et de l'administration.

D'autre part, la civilisation latine, alors dans tout son éclat, devait exercer son ascendant sur une race passionnée de culture, à l'esprit souple, à la fois disposée et apte, comme dit César, à imiter

1. Tac., *Ann.*, XI, 23-25.

et à produire ce que chacun lui enseignait <sup>1</sup>. Ce que nous savons, soit par les auteurs anciens, soit par les découvertes de l'archéologie, nous permet de l'affirmer, le mouvement qui entraîna les villes de Gaule vers les arts, les sciences et les mœurs romaines fut très rapide et très étendu. Au temps d'Ausone, chaque ville de quelque importance avait une sorte d'université, et certaines d'entre elles étaient ouvertes depuis plusieurs siècles. Déjà, soixante-dix ans après la conquête, quand le révolté Sacrovir veut de jeunes nobles pour otages, il va les prendre dans les écoles d'Autun <sup>2</sup>. Poitiers, Toulouse, Reims devinrent tour à tour des centres d'études. Aussi quand Tacite fait dire à Claude que les Gaules étaient pénétrées des mœurs et de la civilisation romaine, il ne sort pas de la vraisemblance <sup>3</sup>.

Or il est évident que la première chose dont on s'instruisait près de tous les maîtres, c'était le latin ; c'est dans le latin qu'on apprenait à lire <sup>4</sup>, c'est assez dire qu'il était la base de l'éducation. Les jeunes gens des classes élevées le savaient donc, cela n'est pas douteux. De là à l'adopter exclusivement, il n'y avait qu'un pas, et on comprend comment la vanité, le désir de sortir de la foule amenait les élégants à le franchir. Quand un fils d'Atepomaros prenait le nom de Cornelius Magnus, comment eût-il parlé gaulois, et gâté par son langage l'effet que produisaient son nom et son costume ? C. Julius Vercondaridubnos, prêtre de César, ne pouvait non plus prier le dieu qu'en latin. Changer de langue, c'était la condition nécessaire pour réaliser les deux grands désirs des riches de tous les temps : arriver et paraître.

Mais la véritable difficulté subsiste. Quand et comment cette habitude de parler latin s'étendit-elle de cette aristocratie, si nombreuse et si puissante qu'on la suppose, aux classes inférieures et aux populations rurales ? Quand gagna-t-elle les femmes, de qui dépend la diffusion d'une langue, puisque ce sont elles qui en font la langue maternelle ?

Pour répondre à ces difficiles questions, il faudrait savoir comment étaient répartis et groupés les habitants de la Gaule sur le territoire, comment la propriété était divisée entre eux, bref, avoir sur l'état social des populations des renseignements qui nous manquent. Nous entrevoyons seulement, d'après quelques indica-

1. *Cars., Bel. gal.*, VII, 22.

2. *Tac., Ann.*, III, 43.

3. *Id., Ann.*, XI, 24.

4. Quelquefois en grec, jamais en tout cas en celtique.

tions de la géographie historique, que de vastes étendues de terrain étaient encore occupées par des marécages ou couvertes d'immenses forêts, et par conséquent à peu près désertes. Nous savons aussi que la terre, loin d'être morcelée entre des travailleurs libres, était placée entre les mains de gros propriétaires, qui groupaient leurs ambacts et leurs colons autour de leurs villas. Beaucoup de nos villages actuels remontent à ces agglomérations primitives.

Ainsi établis aux champs, ces grands propriétaires romanisés, parmi lesquels se recrutaient les corps municipaux, devaient avoir sur la population rurale, qui était en contact immédiat et fréquent avec eux, une influence beaucoup plus considérable que ne l'aurait eue une aristocratie citadine sur le paysan isolé dans sa ferme, et des exemples venus à la fois de haut et de près étaient sûrement efficaces et contagieux.

Il ne faut pas oublier non plus que cette population devait être en grande partie composée d'esclaves, le nombre de ceux-ci ayant été plus tard très considérable, sans qu'on puisse attribuer ce résultat à la domination des Germains, qui n'avaient pas pour système de réduire en servitude les populations vaincues. Or, ces esclaves, achetés sur les marchés, et venus de tous les points du monde, faute de s'entendre entre eux dans leur propre langue, apprenaient tous la même, le latin du maître, comme les nègres ont appris en Amérique le français, l'anglais ou l'espagnol.

Enfin toute la plèbe qu'on enrôlait dans les armées des frontières trouvait là l'occasion de se familiariser avec la langue latine. Les femmes que les soldats pouvaient appeler auprès de leurs cantonnements, les enfants qui leur naissaient, et qui souvent devenaient de véritables enfants de troupe, profitaient nécessairement de cette éducation.

Ajoutons que pour ces gens des classes inférieures eux-mêmes, il y avait une utilité incontestable, presque une nécessité à savoir la langue dans laquelle se faisait au moins une partie du commerce, et que parlait l'administration tout entière, y compris les juges et les agents du fisc, avec lesquels il fallut de bonne heure débattre des charges qui devinrent peu à peu écrasantes et réduisirent la population libre à l'esclavage.

Mais, quelque effet qu'aient pu produire ces causes, et quelque favorables qu'aient pu être les circonstances, il ne faut pas exagérer les résultats qui ont pu en être obtenus. On s'explique par là que les populations en soient arrivées à entendre le latin, mais non qu'elles l'aient adopté exclusivement, aux dépens de leur propre langue.

Il devait arriver, même dans les corps d'auxiliaires, pour lesquels Rome pratiquait le recrutement régional, ce qui arrive de nos jours entre Bretons incorporés : on apprend la langue du cadre, et on converse dans la sienne. Quant à croire, et c'est là un argument qu'on a quelquefois présenté, que l'infériorité des dialectes celtiques aurait été une des causes de leur disparition, cela peut être, mais nous n'en avons aucune preuve, car nous ne savons à peu près rien de ces dialectes considérés comme moyens d'expression, et rien non plus des besoins intellectuels qui auraient contraint les populations à adopter un autre langage. De plus un idiome, si pauvre qu'il soit, peut s'enrichir par emprunt ; sa pauvreté fait qu'il se laisse envahir, mais non déposséder <sup>1</sup>.

Il est encore beaucoup moins vrai de dire que Rome imposait à ses sujets provinciaux l'abandon de leur parler indigène. Qu'elle n'admit pas, dans les actes publics, d'autre langue officielle que le latin (avant que les circonstances appelassent le grec à une situation égale), cela est certain. Et il n'y a pas lieu d'attribuer grande importance à l'anecdote rapportée par Dion Cassius <sup>2</sup>, d'après laquelle un empereur aurait refusé d'entretenir un envoyé qui n'avait ou pas su ou pas voulu apprendre le latin, et lui aurait ôté le droit de cité. Quand un préteur était obligé de rendre ses jugements en latin <sup>3</sup>, comment le chef de l'État eût-il donné un exemple qu'il était interdit au plus modeste fonctionnaire d'imiter ? et ne devait-il pas considérer comme une faute grave et un manque de respect qu'on prétendit lui parler officiellement autrement qu'en sa langue ? Mais de ce que le roi François I<sup>er</sup>, au dire de Ramus, en usa à peu près ainsi à l'égard des députés provençaux, s'ensuit-il qu'il ait jamais interdit aux provinces du Midi de parler leur idiome ? Ce qu'on sait bien, c'est que l'administration impériale, plus clairvoyante en cela que ne semble l'avoir été au début l'aristocratie républicaine <sup>4</sup>, comprit quel avantage la diffusion du latin devait avoir pour l'unification de l'empire ; au reste, dès les derniers siècles de la République, Rome chercha à le répandre et, comme le dit Valère Maxime, à en augmenter le prestige dans le monde entier <sup>5</sup>. Mais jamais elle ne prétendit le substituer aux autres langues par

1. J'aime mieux l'argument de ceux qui disent que le latin et le gaulois avaient de nombreux rapports entre eux.

2. Dion Cass., LX, § 17. Cf. Suet., *Claud.*, § 16.

3. *Decreta a prætoribus latine interponi debent* (Claud. Tryphoninus, *Disputationum Libri XXI*, lib. II, 4. Voyez Lenel, *Palingenesia juris civilis*, II, 353.

4. Tite-Live raconte qu'il avait fallu aux Cumains une autorisation pour faire les ventes et les actes publics en latin (XL, 42).

5. *Quo latinæ vocis honor per omnes gentes venerabilior diffunderetur* (II, 2).

la contrainte. C'eût été là une exigence tout à fait contraire à la politique générale suivie dans les provinces, en Italie même, où l'étrusque et les patois italiques se parlèrent très tard; or aucun témoignage n'indique qu'on y ait dérogé où que ce soit. Le passage de saint Augustin, qu'on invoque, n'a pas et ne peut pas avoir ce sens. Comment cet évêque eût-il pu prétendre que Rome imposait l'obligation de parler latin, puisqu'il raconte lui-même ailleurs que les prédicateurs parlaient punique à quelques lieues d'Hippone, lorsqu'ils voulaient bien faire comprendre certaines choses, ce qui implique premièrement qu'ils usaient de la langue qu'ils voulaient, et qu'en outre les indigènes avaient quelque chose encore à apprendre en latin <sup>1</sup>.

LA DISPARITION DU GAULOIS. — De toutes les considérations qui précèdent, il faut conclure, il me semble, que la substitution du latin au gaulois fut lente et résulta seulement du long travail des siècles. Plusieurs textes, même interprétés avec la critique la plus sévère, semblent appuyer cette opinion, tandis qu'aucun ne la contredit.

Je n'ai point l'intention de les examiner un à un, ce qui a été fait ailleurs. Mettons que nous ne savons rien pour les époques tout à fait basses. J'ai dit en effet plus haut quel cas il fallait faire d'un texte souvent cité de Sidoine Apollinaire. Les autres ont moins de valeur positive encore.

Que Claudien, un Alexandrin, s'étonne dans une épigramme de voir des mules obéir à des mots gaulois et s'en amuse, cela prouve peu. Un lettré de son espèce ferait la même réflexion en regardant « les vaches qui passent le gué », et que le paysan conduit au cri de *Dia* ou de *Hot!* S'en moquât-il en un sonnet bien parisien, cela ne prouverait nullement que le paysan parle patois, en dehors de ces cris communs à tous les charretiers d'une région, soit patoisants, soit de langue française.

On a rapporté aussi qu'Ausone, Venance Fortunat, Grégoire de Tours, savaient la signification de mots celtiques, tels que *Divona*,

1. Voici le texte (*De Civ. Dei*, 19, 7, Dombart I, p. 320.) : *At enim opera data est ut imperiosa civitas non solum jugum, verum etiam linguam suam domitis gentibus per pacem societatis (ou mieux : sociatis) imponeret.* Mais il faut lire la phrase jusqu'au bout. Elle continue : *per quam non decesset, imo et abundaret etiam interpretum copia.* « On travailla à ce que la cité dominatrice imposât non seulement son joug, mais sa langue aux nations conquises unies dans la paix, à l'aide de laquelle on ne manquât plus, ou mieux on eût en abondance, une foule d'interprètes. » Où voit-on là que Rome obligeât à se servir exclusivement du latin? Il y a plus : la phrase implique que tous n'avaient pas suivi le mouvement où on les entraînait. Sinon de quoi eussent servi ces interprètes à des gens qui eussent parlé une langue unique? Le verbe *imponere*, s'il doit être pris dans tout son sens d'*imposer*, est amené par *jugum*.

*Vernemetis, Ultrajectum, Vasso Galatæ*. C'est vrai, mais d'abord ces mots sont des noms considérables de choses ou d'êtres célèbres, et seraient-ils même des mots ordinaires, que le souvenir a pu s'en conserver très longtemps, après la disparition de la langue à laquelle ils appartenaient. J'ai connu des vieillards qui avaient retenu jusqu'en 1885 des mots entendus de la bouche des cavaliers hongrois en 1815 et qui ignoraient totalement le magyar. Le dialecte cornique est éteint depuis un siècle, et aujourd'hui encore on répète dans le pays : Cela se disait ainsi en cornique ; il se conserve dans la mémoire des populations un embryon de vocabulaire <sup>1</sup>.

A première vue il paraît plus étonnant que dans une Pharmacopée, faite pour être répandue, Marcellus, de Bordeaux, traduise le nom de certaines plantes en celtique <sup>2</sup>. Il semble que dans sa charité il veuille faciliter à ses frères l'usage des simples. Mais pourquoi donner le nom vulgaire d'une dizaine à peine, et non de toutes celles qui sont citées dans son gros recueil ? La vérité est que Marcellus est un plagiaire éhonté, quoiqu'il affecte de parler en son nom personnel <sup>3</sup>. Il a non seulement emprunté à Pline et à ceux qu'il nomme, mais à une foule d'autres, comme la critique moderne l'a montré. Ce n'est donc pas parce qu'il fallait traduire en gaulois les noms de la flore aux gens du temps de Théodose qu'il a cité quelques termes — fort mal identifiés d'ailleurs jusqu'ici, — mais parce qu'il a trouvé ces indications dans quelqu'un des livres qu'il compilait <sup>4</sup>.

1. Voir *Revue celtique*, III, 239.

2. Éd. Helmreich, c. 33, 63 : *Herba est, quæ Græce nymphaea, Latine clava Herculis, Gallice baditis appellatur* (le nénuphar). — 20, 68 : *Fastidium stomachi relevat papaver silvestre, quod Gallice calocatanos dicitur*. — 16, 100 : *Herba, quæ Gallice calliomarcus, Latine equi ungula vocatur*.

3. *Nec solum veteres medicinæ artis auctores Latino dumtaxat sermone perscriptos, cui rei operam uterque Plinius et Apuleius et Celsus et Apollinaris ac Designatianus aliique nonnulli etiam proximo tempore inlustres honoribus viri, cives ac majores nostri, Sibirius, Eutropius atque Ausonius, commodarunt, lectione scrutatus sum, sed etiam ab agrestibus et plebeis remedia fortuita atque simplicia, quæ experimentis probaverant, didici* (Id., *ib.*. Préface).

4. J'ajoute que ces indications, même prises à la lettre, ne prouveraient rien. J'ai été élevé dans une famille parlant exclusivement français, et j'ai ignoré jusqu'à ces derniers temps le nom français d'un reste de pomme à demi mangé ou d'une tige de chou. Je n'avais jamais entendu appeler le premier que nâchon, le second que crèche, même dans les promenades du collège. Aujourd'hui encore je serais fort embarrassé de traduire exactement d'autres noms de choses de la campagne, par exemple *mokotte* (bouquet de noisettes) ; je sais ce que c'est qu'une lessive qui *chabionque*, ou que du chanvre qu'on *cerise*, il me serait impossible de donner l'équivalent de ces termes en français de Paris. Les gens des villes quittent le patois, mais leurs enfants et petits-enfants gardent longtemps après cela les termes patois qui se rapportent à la vie paysanne, — pour ne parler que de ceux-là, — même quand ils ont leurs équivalents dans la langue officielle. Pour mon compte, j'ai constaté que, après plus de vingt ans passés, sauf de courts séjours annuels, hors de ma province, et loin de ma famille, j'use en parlant de plus de deux cents lotharingismes.

Mais, pour le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècles <sup>1</sup>, nous avons deux témoignages très importants qui prouvent que le gaulois était encore en usage. Le premier est un passage du *Digeste* <sup>2</sup>, qui stipule que les fidéicommiss peuvent être faits en celtique. Et on ne saurait douter qu'il s'agisse du celtique de Gaule, sinon Ulpien eût dit *Britannica lingua* et non *Gallicana*.

Le second est une phrase que saint Jérôme a mise en tête du commentaire sur l'épître aux Galates <sup>3</sup>. Comme on lui avait demandé quelle langue parlait ce peuple, s'il avait changé la sienne pour une autre, ou s'il l'avait gardée tout en en apprenant une nouvelle, il répond : Les Galates, tout en ayant adopté la langue grecque, dont on se sert dans tout l'Orient, ont une langue propre, à peu près la même que les Trévires ; peu importe s'ils en ont corrompu depuis quelque chose, alors que les Africains aussi ont changé sur quelques points la langue punique, et que la latinité elle-même se transforme tous les jours suivant les pays et sous l'influence du temps.

Il est fâcheux que, moins préoccupé de nous renseigner sur les Trévires que sur les Galates, saint Jérôme ait trop rapidement passé sur le cas des premiers, et négligé de nous apprendre s'ils se servaient au besoin du latin comme leurs frères d'Asie du grec. Mais il ne résulte pas moins de ce texte qu'il subsistait à Trèves ou aux environs de Trèves, un dialecte celtique, qui pouvait être en concurrence avec le latin, mais n'avait pas été éteint par lui <sup>4</sup>.

1. Inutile de discuter ici les textes antérieurs, puisque, si on parlait le celtique au III<sup>e</sup> siècle, il est bien évident qu'on le parlait aussi au II<sup>e</sup>. Remarquons toutefois que ces premiers textes ne sont pas, contrairement à ce qu'on pourrait attendre, les plus probants. En effet, quand Irénée, évêque de Lyon, se plaint qu'il est occupé à un dialecte barbare, malgré le rapprochement des deux mots celtique et barbare, il n'est pas évident qu'il s'efforce d'apprendre le celtique (Voir *Contra Hæreses*, Prooem., dans ses *Œuvres*, éd. Migne, t. VIII de la Patrologie grecque). Un passage des *Nuits attiques* n'est guère plus concluant. Que des gens éclatent de rire en entendant un avocat archaïsant employer de vieux mots « comme s'il avait dit je ne sais quoi en étrusque ou en gaulois », on peut avoir affaire ici à une de ces manières de parler dont nous traitons plus haut, et à une comparaison qui n'a rien d'exact. En outre, une anecdote d'Aulu-Gelle n'est pas nécessairement de l'époque d'Aulu-Gelle, et les conteurs comme lui ramassent de vieilles histoires qui, si on s'y flait, amèneraient à de singulières erreurs chronologiques (voir *Noct. Att.*, XI, 7, 4).

On peut faire une observation analogue sur un texte de Lampridius (*Alex. Sev.* LIX) qui rapporte qu'Alexandre Sévère (III<sup>e</sup> siècle) aurait été interpellé en gaulois. Le récit, bien postérieur à l'événement, peut avoir été inventé, d'autant plus qu'il s'agit là de présages de mort qui auraient averti l'empereur, et il faut bien admettre que cette histoire de présages est suspecte. Ensuite l'anecdote serait-elle authentique et l'interprétation que les anciennes superstitions lui donnaient seule fausse, il n'y aurait pas lieu de généraliser. Une druidesse pouvait parler une langue sacrée, qui n'était pas celle du peuple. Le fait est trop commun pour y insister.

2. Liv. xxxi, 11.

3. *Œuvres*, VII, 357, vol. 26 de la Patrologie. latine. de Migne.

4. En vain a-t-on essayé de contester la valeur du témoignage de saint Jérôme, soit en prétendant, comme Fustel de Coulanges, que les Trévires étaient des Germains,

A partir de cette époque, je l'ai dit, nous ne savons plus rien de certain. Cependant, s'il m'est permis à mon tour de hasarder une hypothèse, j'estime que c'est à ce moment surtout que la victoire du latin devint définitive. Il paraîtra étrange au premier abord de croire que la langue de Rome triomphe complètement alors que sa puissance va succomber. Mais il importe de se défier des idées fausses que les divisions classiques de l'histoire ont introduites dans nos esprits. Ni la prise de la ville par Alaric, ni la disparition même de l'Empereur d'Occident en 476, ne marquent la fin de l'Empire et de l'idée romaine<sup>1</sup>. De Constantinople, de Rome même, quoique occupée par les barbares, la majesté de la puissance colossale qui avait gouverné le monde pendant tant de siècles continuait à en imposer à tout l'Occident, à ses papes et à ses rois, aussi bien qu'à ses peuples. On en a apporté cent preuves, car les traces de cette influence se font sentir partout et à chaque instant, en attendant qu'elle éclate dans les deux plus grands événements de cette époque : la constitution définitive de la papauté et la restauration de l'Empire d'Occident. En Gaule, en particulier, il fallut bien des générations encore, pour que les nouveaux maîtres se considérassent comme indépendants<sup>2</sup>, quoiqu'on eût secoué, comme dit la loi salique, le dur joug des Romains.

A l'intérieur, si le trouble fut très profond, du moins il ne fut pas fait, comme on est trop porté à le croire, table rase du passé. Les historiens ont montré comment, dans les royaumes des Bourgonions et des Wisigoths, l'administration romaine subsista presque intacte. Chez les Francs aussi, la propriété des Gallo-Romains fut respectée, l'organisation religieuse et sociale conservée,

soit comme M. Perrot (*Revue cell.*, I, 179; *De Galatia*, 87-90, 168-170), en soutenant que l'auteur a dû recueillir quelque tradition antérieure relative aux Galates et qu'à l'époque où il écrivait, ces Galates étaient absolument hellénisés, à en juger par tout ce que nous savons du pays. La thèse de Fustel de Coulanges est démontrée fautive, à défaut d'autres preuves, par les textes mêmes dont il l'appuie (*Cæs.*, *Bel. gal.*, VIII, 25, et Tac., *De mor. germ.*, 28); celle de M. Perrot ne tient pas compte de la distinction que nous avons faite plus haut entre une langue épigraphique et une langue usuelle; en outre, elle est contraire à tout ce que nous savons de saint Jérôme, écrivain consciencieux qui avait voyagé et avait eu occasion d'observer directement des Galates et des Trévires, qu'enfin une compétence toute spéciale en matière de langues poussait à s'occuper des faits de ce genre, en même temps qu'elle lui permettait de s'y reconnaître avec sûreté.

1. Rutilius Namatianus, qui écrit au lendemain de cet événement, ne se doute aucunement de son importance (voir *Itiner.*, I, 43 et suiv.).

2. En 475, une ambassade va demander à l'empereur Zénon de rétablir Nepos, témoignant de l'attachement dont parlait Procope en 467. Clovis, maître du pays, n'a tout son pouvoir que quand l'empereur l'a nommé maître des soldats, patrice romain et consul. Ses fils et ses petits-fils envoient des ambassadeurs à Constantinople. Héraclius donne des ordres à Dagobert I<sup>er</sup>, etc., etc. (voir l'*Histoire générale*, de Lavisse et Rambaud, I, 58-371).



avec des modifications. La vieille civilisation latine elle-même, si elle fut mortellement atteinte, ne périt pas d'un seul coup. Il fallut pour cela la nuit épaisse du VII<sup>e</sup> siècle. Mais en pleine invasion, à quelque distance des Goths ou au milieu des Francs, les lettres de Sidoine Apollinaire en font foi, il y avait encore des écoles, des bibliothèques, des libraires, toute une société élégante et raffinée, qui lisait et écrivait, toute une jeunesse qui étudiait.

On peut donc considérer que les forces qui, de tout temps, avaient contribué à la diffusion du latin, continuèrent jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, tout au moins jusqu'au milieu du VI<sup>e</sup>, à agir dans le même sens, diminuées sans doute considérablement, mais non annihilées par la présence des barbares. Et depuis près de deux cents ans de nouvelles influences étaient venues s'ajouter aux premières pour assurer la victoire.

Un premier événement, capital dans l'histoire, très important aussi dans la question spéciale qui nous occupe, c'est le développement du christianisme. L'église grecque, établie à Lyon au II<sup>e</sup> siècle, cela est avéré aujourd'hui, malgré les anciennes légendes, avait été presque inféconde, et c'est à partir du III<sup>e</sup> siècle seulement que la nouvelle doctrine se répandit dans les trois Gaules<sup>1</sup>. Au IV<sup>e</sup>, le pays comptait au moins trente-quatre évêques, peut-être sensiblement plus.

Il est de toute vraisemblance que, pour propager la parole de Jésus, ses prêtres parlèrent le celtique, s'il le fallut, comme ils le firent plus tard en Irlande, comme ils parlaient déjà ailleurs d'autres langues; qu'ils traduisirent, quand ils le jugèrent nécessaire, dans le vieil idiome de ces paysans, si lents à conquérir (*pagus* > *paganus*), les dogmes et les légendes, mais la langue officielle de la religion n'en était pas moins en Occident le latin, langue universelle de l'église universelle; c'est en latin que se discutait la doctrine, que se célébraient les rites aux symboles mystérieux et attrayants, que se lisait même la « bonne nouvelle », dont une règle d'origine inconnue, mais qui fut abandonnée seulement au XII<sup>e</sup> siècle, interdisait de donner une traduction littérale en langue étrangère. Il n'est pas besoin d'y insister et de montrer quel appoint apportait à la latinisation cette nouvelle force qui entraînait en jeu, et ce que gagnait le latin à servir d'organe à une église jeune, ardente, avide de propagande et de conquêtes, qui ne s'adressait plus seulement, comme l'école, surtout au citadin, mais

1. *Serius trans Alpes Dei religione suscepta* (Sulp. Sév., *Chron.*, II, 32. Cf. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'anc. Gaule*, I, 46.)

à l'homme de la campagne, à sa femme, à ses enfants, mettait autant de zèle à gagner les « collègues des petites gens » et les cases des esclaves que la maison d'un « clarissime » comme Paulin.

En second lieu, il ne faut pas oublier qu'une grande partie de la population gauloise indigène fut peu à peu chassée des campagnes. En effet, la belle période de prospérité matérielle ne dépassa guère le règne des Antonins ; bientôt après, les impôts dont on surchargea le peuple lui firent abandonner la terre qui ne le nourrissait plus<sup>1</sup>. On vit les paysans, poussés par la misère, entrer dans la voie des violences, comme ces Bagaudes, qui à plusieurs reprises, après avoir porté la dévastation autour d'eux, se firent exterminer. D'autres émigrèrent vers les villes, qui offraient un abri et du travail.

L'arrivée des Barbares contribua d'autre part, et puissamment, à cette éviction. Depuis longtemps des esclaves germaniques, des prisonniers étaient introduits individuellement, des bandes vaincues amenées collectivement sur le territoire de la Gaule<sup>2</sup>. Quand l'empire prit d'autres barbares à son service, à titre de fédérés et de lètes, ce fut un usage régulier de les établir, leur service fait, comme laboureurs. Julien cantonna dans le Nord des Francs Saliens battus, Constance Chlore y mit des Chamaves et des Frisons, Constantin des Francs, pour cultiver en esclaves, suivant les paroles d'Eumène, les terrains qu'ils avaient dépeuplés en pillards<sup>3</sup>.

La *Notitia dignitatum*, rédigée vers 400, signale des cavaliers saliens, bructères, ampsivariens en Gaule. Il y a des Suèves au Mans, à Bayeux, en Auvergne, des Bataves à Arras, des Francs à Rennes, des Sarmates à Paris, Poitiers, Langres, Valence, d'autres Germains à Senlis et à Reims. Un corps de Sarmates a laissé son nom à Sermaize (Sarmátia) ; un corps de Taïfales, à Tiffauge-sur-Sèvre (Taifália), dans le Poitou ; un corps de Marcomans à Mar-

1. On en a la preuve, non seulement dans les plaintes exagérées de Lactance ou les déclamations de Salvien, mais dans les textes officiels. Le Code Théodosien traite longuement des terres abandonnées. Eumène, *Grat. act.*, ch. vi, 2, dit : Les champs qui ne couvrent pas les frais sont, par nécessité, abandonnés, et aussi à cause de la misère des paysans qui, écrasés de dettes, n'ont pu ni dériver les eaux, ni couper les plantes sauvages. Aussi tout ce qu'il y a eu autrefois de sol habitable, est ou infecté de marécages, ou hérissé de broussailles, etc.

2. *Impletæ barbaris servis romanæ provinciæ* (Trebell. Pollion, *Claude*, 9).

3. Eumène parle à plusieurs reprises de ces établissements de barbares : *Nerviorum et Trevirorum arva jacentia excoluit receptus in leges Francus* (*Paneg. Const.*, c. 21) ; *arat ergo nunc mihi Chamavus et Frisius* (*Ib.*, 9) ; *intimas Franciæ nationes a propriis sedibus avulsas, ut in desertis Galliæ regionibus collocarentur* (*Paneg.*, VII, 6, 2).

magne (Marcománia). Et les invasions qui surviennent amènent les Wisigoths en Aquitaine, les Bourgondions en Savoie et dans la vallée du Rhône. Devant ce flot humain les anciens possesseurs ont dû reculer, là où il en restait encore, et s'enfuir vers les villes et les agglomérations, de sorte que les anciens îlots ruraux, où le celtique se maintenait peut-être, ne pouvaient dès lors que disparaître.

On a cru pendant longtemps que la Bretagne, grâce à sa situation péninsulaire, avait offert au vieil idiome un dernier refuge. Il est vrai qu'un dialecte celtique se parle encore aujourd'hui, sous le nom de bas-breton, dans la moitié du Morbihan, des Côtes-du-Nord, et la totalité du Finistère <sup>1</sup>. Mais les dernières recherches ont montré que ce dialecte a été réimporté en France par les Bretons insulaires, qui, fuyant l'invasion saxonne, vinrent s'établir en Gaule, du v<sup>e</sup> au vii<sup>e</sup> siècle. Peut-être existait-il dans le pays des restes de celtique qui ont facilité cette introduction; on ne peut ni l'affirmer ni le nier, faute de faits positifs. Mais il semble bien, d'après le peu que nous savons du gaulois et de ses dialectes, qu'il n'a en rien influé sur le nouvel idiome de la Bretagne, qui, lorsqu'on l'étudie dans ses sources anciennes, apparaît presque identique au gallois d'outre-Manche. Et si nous avions des textes remontant au vi<sup>e</sup> siècle, il est très vraisemblable que toute différence disparaîtrait. Le latin a chassé le celtique de l'Armorique, comme de la Gaule tout entière <sup>2</sup>.

1. Voir particulièrement Loth, *L'émigration bretonne en Armorique*, 1883.

2. Voir plus haut ce qui a été dit du basque, p. 25.



# LIVRE PREMIER

---

## CHAPITRE PREMIER

### LATIN CLASSIQUE ET LATIN POPULAIRE <sup>1</sup>

LES SOURCES. — Quel était le latin parlé? La divergence de vues est complète sur cette question entre les philologues. Les uns, qui étudient le latin à l'époque moderne, quand, modifié profondément, il porte le nom d'espagnol, d'italien, de provençal, de français, y rencontrent dès les premiers textes des nouveautés si grandes, ils sont conduits si souvent par les raisonnements étymologiques à des formes et à des mots étrangers au latin que nous connaissons, qu'ils concluent à l'existence d'une langue distincte, qui aurait vécu dès l'époque romaine, et se serait parlée à côté de la langue classique qui s'écrivait; c'est cette langue à laquelle ils donnent généralement le nom de *latin vulgaire* ou *populaire*.

1. **BIBLIOGRAPHIE.** — H. Sittl, *Was ist Vulgärlatein?* (Verhandlungen der 40<sup>ten</sup> Versammlung deutscher Philologen in Görlitz), Leipzig, 1890, p. 385. — E. Gorra, *Lingue neolatine*, Milan, 1894. — G. Mohl, *Introduction à la chronologie du latin vulgaire* (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, CXXII), Paris, 1899. — W. Meyer-Lübke, *Die lateinische Sprache in den romanischen Ländern*, dans *Grundriss der romanischen Philologie*, hgg. v. G. Gröber, t. I, p. 351), Strasbourg, 1888. *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, Heidelberg, 1901.

SOURCES DU LATIN VULGAIRE. *Grammatici latini* ex recensione Henrici Keilii, complété par *Anecdota helvetica*... éd. H. Hagen, Leipzig, 1857-1880; — en abrégé K.

*Corpus glossariorum latinorum*..., éd. G. Goetz et G. Læwe, d'un usage facile grâce au *Thesaurus glossariorum emendatorum* de G. Goetz, Leipzig, 1888 sqq.

*Corpus inscriptionum latinarum* consilio et auctoritate academiae litterarum regiae borussiae editum. Berlin, 1863 sqq. — Pour les recueils d'inscriptions, voyez René Cagnat, *Épigraphie latine* (dans la *Bibliothèque des bibliographies critiques*), Paris, 1901.

Pour les auteurs latins, voyez la *Bibliotheca scriptorum classicorum* de Engelmann, 8<sup>e</sup> édition revue par Preuss, Leipzig, 1880; et, pour les textes de basse époque, Potthast, *Wegweiser durch die Geschichtswerke des europäischen Mittelalters bis 1500*, 2<sup>e</sup> éd., Berlin, 1896.

*Monumenta Germaniae historica* (500-1500) : *Scriptores, Leges, Formulae, Diplomata, Capitularia*, etc.

*Thesaurus linguae latinae*; Leipzig, 1900 sqq.

*Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik*, hgg. von E. Wölflin, 1883 sqq., avec index pour les vol. I-X.

Les autres, qui partent au contraire du latin classique, et le suivent dans les différents textes de l'époque romaine, tout en reconnaissant à des mots, à des formes, à des tours rencontrés chez les écrivains et dans les inscriptions, ou bien signalés par les grammairiens, un caractère populaire, nient absolument qu'il y ait jamais eu un autre latin que celui des livres, le reste n'étant qu'inventions d'étymologistes dans l'embarras <sup>1</sup>.

La vérité est, autant que l'état actuel de la science permet d'en juger, entre ces deux opinions extrêmes. La difficulté, ici encore, c'est que les sources sont très pauvres. Un traité de « gasconismes ou de gallicismes corrigés », qui remonterait au <sup>II</sup><sup>e</sup> ou au <sup>III</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère, serait pour nous d'un prix inestimable. Malheureusement nous n'avons plus l'ouvrage de Titus Lavinus : *De verbis sordidis*, ni rien qui le remplace <sup>2</sup>. Les grammairiens dont les traités nous sont parvenus notent bien des choses « qu'il ne faut pas dire », mais ils ne nous apprennent pas où on les disait, ni à quelle époque <sup>3</sup>. Quant aux écrivains, c'est en passant, bien entendu, qu'ils signalent quelque particularité du parler commun, ou font allusion à son existence <sup>4</sup>. Voilà pour les sources indirectes.

C'est donc le plus souvent directement, que nous devons, sans indication des anciens, et avec le seul secours de la philologie, distinguer et relever dans les textes latins ce qui appartenait au langage vulgaire. Or, nombre de textes de toute époque ont été épurés par leurs éditeurs, qui en ont ôté des formes non latines qu'ils trouvaient dans les manuscrits. De là toute une série de reconstitutions critiques à faire. Le travail immense et délicat de ce dépouillement est commencé, et les résultats acquis seront coordonnés dans le grandiose *Thesaurus latinitatis* que l'école de Woelfflin, sous les auspices des Académies de Berlin, Leipzig, Goettingue, Munich et Vienne, est parvenue à composer. On peut prévoir toutefois qu'ils seront loin d'être ce qu'on pourrait désirer, les œuvres étant presque toutes, même quand les auteurs s'en défendent, essentiellement littéraires.

1. Cette opinion, beaucoup moins répandue que la première, a été soutenue par Eyssenhardt : *Römisch und Romanisch*, Berlin, 1882.

2. Verrius Flaccus ne nous a pas été conservé entièrement, et il vivait sous Tibère. Nous avons, il est vrai, de Festus un *De significatione verborum*, mais fragmentaire, et mutilé dans l'extrait de Paul Diacre.

3. Les recueils les plus précieux pour nous, sous ce rapport, sont l'*Appendix Probi*, (éd. Heraeus, Leipzig, 1900; cf. G. Paris, l'*Appendix Probi*, dans les *Mélanges Renier* Paris, 1887; W. Fœrster, *Die App. Probi*, dans les *Wiener Studien*, XIV, 278; K. Ullmann, *Die App. Probi*, dans les *Roman. Forschungen*, VII, 145), le *Glossaire* de Placidus, Consentius, deux petits traités d'orthographe (Keil, VII, 92) et enfin les *Origines* d'Isidore de Séville.

4. Voir par exemple Cic., *De off.*, II, 10; Pline, *Hist. nat.*, Préf., etc.

Un refrain de marche, composé par quelque légionnaire, une chanson de berger, avec moins de mérite peut-être, ferait cependant peu regretter une ode de Sidoine ou une églogue de Calpurnius. Mais, si les Romains blasés ont demandé, comme nos modernes, des plaisirs nouveaux à la poésie des faubourgs ou des hameaux, ce répertoire méprisé ne nous est malheureusement pas parvenu. Les Atellanes elles-mêmes, qui eussent été précieuses, ont disparu jusqu'à la dernière <sup>1</sup>.

Les livres de demi-savants manquent aussi, pour les périodes un peu anciennes; on ne cite guère que le *Bellum africanum* et le *Bellum hispaniense*. A l'époque chrétienne même, chacun, tout en professant le mépris et la haine de la rhétorique alliée à la philosophie pour la défense du paganisme, s'efforce d'écrire sans fautes, au moins jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle. Lucifer parle de son « langage rustique » et il copie Virgile; Sulpice Sévère, Ruricius, Sidoine Apollinaire sont dans le même cas; leurs œuvres, la liturgie elle-même, tâchent d'atteindre à la plus grande correction possible, et d'éviter la *rusticitas* <sup>2</sup>.

Au premier rang des livres les plus précieux, il faut signaler ceux de quelques médecins et surtout des vétérinaires. Après Pélagonius, d'une époque un peu basse, on vient de retrouver et de publier un texte du plus haut intérêt philologique, une *Mulomedicina* de la fin du IV<sup>e</sup> siècle, jusqu'ici oubliée dans un manuscrit de la Bibliothèque de Munich — malheureusement récent, — et qui n'est autre qu'un recueil d'art vétérinaire imité par Végèce, lequel avait jugé bon de le refaire, en le copiant parfois, pour diverses raisons, en particulier à cause de son mauvais langage <sup>3</sup>.

Quant aux inscriptions, si on excepte quelques graffiti de Pom-

1. Pétrone doit être étudié avec critique et précaution. Le langage populaire y est par endroits représenté non par une image, mais par une caricature.


2. Un des écrits les plus intéressants, sous ce rapport, est le voyage de Silvia, récemment découvert : *Peregrinatio ad loca sancta* (Cf. le commentaire de Sittl dans les *Verhandlungen der 40<sup>ten</sup> Versammlung deutscher Philologen* et l'*Archiv für lateinische Lexicographie*, VI, 568; VII, 461). Voici une phrase qui fera juger de son latin : Inde denuo alia die facientes aquam, et euntes adhuc aliquantulum inter montes pervenimus ad mansionem, quæ erat jam super mare, id est in eo loco, ubi jam de inter montes exitur, et incipitur denuo totum jam juxta mare ambulari.

3. Voir *Cl. Hermeri Mulomedicina Chironis*, éd. Eug. Oder, Leipzig, 1901, Teubner. Je citerai souvent ce texte en abrégé ainsi : *Mul. Chir.* En voici deux phrases : « Sudant ei (jumento) et latera et scapulæ. Non minus ipse venter tensus est, et sudantibus testibus, alternis pedibus terram batit, et subinde in alteram partem corporis se vertet et caput ad ilia sua vertet, tanquam qui ostendat doloris sui locum (p. 128, 19). — Si quod jumentum in pedem priorem scaurum factum fuerit, sic curabis. Depones jumentum, deinde ipsum pedem, ad gressus ungulam componis, deinde religatum pedem loro in recto duo tenent, super articulum cutem aperiebis et de tribus nervis super alterum intro haerentibus unum medianum ferramento praeacidis, sic ne alteros nervos laedas (*Ib.* 199, 18).

peii et des catacombes, d'autres inscriptions encore, mais en très petite quantité, elles n'ont pas fourni les renseignements variés et précis que pouvaient faire espérer leur nombre, la variété des endroits où elles ont été trouvées, et celle des gens qui les ont fait faire<sup>1</sup>. C'est qu'en réalité, comme on n'emploie guère la pierre et qu'on n'emprunte la main du lapicide que pour des objets sérieux et dans des circonstances importantes, la langue des plus humbles s'élève ces jours-là, et là où elle faillirait, l'ouvrier qui est chargé de la traduire, guidé au besoin par des modèles et des formulaires, la corrige et la transforme. Nous avons quelquefois dans les inscriptions des petites gens de l'antiquité leurs pensées et leurs sentiments, nous n'avons ni leur style ni leur langue, pas plus que leur écriture, mais une langue épigraphique à peu près commune, que des ouvriers, dont beaucoup peut-être étaient Italiens ou au moins urbains, comme de nos jours, se transmettaient<sup>2</sup>.

Il faut arriver à l'époque barbare, où toute culture est presque éteinte, pour trouver en abondance des textes pleins de barbarismes et de solécismes que l'ignorance générale ne permet plus aux scribes ni même aux auteurs d'éviter. Alors des graphies fautives, images plus ou moins fidèles de la prononciation populaire, une grammaire, une syntaxe, un vocabulaire en partie nouveaux envahissent les diplômes, les formulaires, les inscriptions, les manuscrits. Réunis et interprétés, ces faits seront, d'après ce que nous en savons déjà, du plus haut intérêt. Ils nous apporteront, malgré les falsifications que des correcteurs postérieurs ont fait subir aux textes, malgré les efforts que les scribes ont fait pour bien écrire et suivre un reste de tradition, des indications précieuses sur la langue parlée, qu'ils reflètent confusément. Mais ils ne suppléent pas ceux de l'époque précédente, dont nous sommes obligés de reconstituer sur bien des points le langage par induction et par hypothèse.

LATIN CLASSIQUE ET LATIN VULGAIRE. — Un fait certain, c'est qu'en Italie même, et anciennement déjà, le latin parlé et le latin écrit n'étaient pas identiques. On pourrait le supposer avec raison,

1. Ce sont les inscriptions chrétiennes qui fournissent le plus. En voici par exemple une du v<sup>e</sup> siècle, donnée par Le Blant, *Nouv. rec. d'inscr. chrét.*, n° 66 : HOC TETOLO FECET MVNTANA || CONIVS SVA MAVRICIO QVI VI || SIT CON ELO ANNVS DODECE || ET PORTAVIT ANNOS QVARRANTA || TRASIT DIE  KL IVNIAS (trouvé à Gondorf, près de Coblenz).

2. Voir Le Blant, *Revue de l'art chrétien*, 1859; Cagnat, *Revue de philologie*, 1889, p. 51. Qu'on réfléchisse à la persistance de certains mots, presque absolument morts comme *ci-gît*, qui se répètent néanmoins toujours sur les tombes qu'on apporte de la ville jusque dans les hameaux les plus reculés.



puisqu'il en est ainsi dans tous les pays qui ont une littérature et un enseignement. Mais nous avons sur ce point mieux que des probabilités; outre qu'il nous reste quelques inscriptions très intéressantes sous ce rapport, les anciens nous ont parlé à différentes reprises d'un *sermo inconditus, cotidianus, usualis, vulgaris, plebeius, proletarius, rusticus* <sup>1</sup>.

La difficulté est de savoir d'abord quelle valeur positive il faut attribuer à tous ces mots qui ont à peu près en français leur équivalent : *langage sans façon, sans apprêt, ordinaire, commun, trivial, populaire, populacier, provincial*. L'usage que nous faisons nous-mêmes de ces expressions et d'autres analogues, telles que *langage de portefaix, d'école, de caserne, de corps de garde, etc.*, montre combien serait fausse l'idée qu'il coexiste en France un nombre d'idiomes correspondants, tandis qu'il ne s'agit que de nuances variées qui teintent un parler commun, et dont plusieurs sont si voisines qu'on ne saurait établir de limites entre elles.

Le second point, de beaucoup le plus important, est de savoir dans quels rapports ces parlers, qui formaient ensemble le latin dit vulgaire ou populaire, étaient avec la langue écrite. Il est certain qu'originellement ils ne faisaient guère qu'un.

Il se forma ensuite, vers le temps des Scipions, un bon latin, comme il s'est formé en France un bon français, de 1600 à 1650, dans lequel tout le monde s'efforça d'écrire. Ce bon latin ne demeura bien entendu pas immobile et semblable à lui-même; c'est chose impossible à une langue qui vit et sert d'organe à la pensée d'un grand peuple, cette langue ne fût-elle qu'écrite sans être parlée par lui. Le latin classique resta donc accessible aux nouveautés, qu'elles lui vinssent des milieux savants, de la Grèce ou même du monde des illettrés, l'étude comparative des auteurs l'a surabondamment démontré. Quelque peine qu'il ait prise de l'imiter, Ausone ne tenait plus la langue de Virgile, et Constantin ne haranguait plus le Sénat dans le latin de César.

Mais, ces réserves faites, il est incontestable que la langue littéraire est toujours dans une large mesure traditionnelle, et que, « clouée à des livres », elle conserve des mots, des tours, que certains passages rendent « classiques », des prononciations dites élégantes, que l'orthographe protège, restaure même parfois, tandis que l'usage courant les a laissées tomber. Cela n'a pas besoin d'être démontré. D'autre part, si une langue écrite reste ouverte, comme

1. Voir Wölflin, *Philol.*, XXXIV, 1876, p. 138.

je viens de le dire, c'est souvent à d'autres nouveautés que celles qui s'introduisent dans la langue populaire. Le français littéraire reçoit annuellement un immense apport de grec et de latin, dont pas un millième peut-être n'entre dans le langage courant, tandis que le français parlé crée ou emprunte à l'argot une foule de termes qui ne pénètrent pas le Dictionnaire de l'Académie. Leurs deux évolutions sont sur bien des points divergentes.

Il dut nécessairement en être de même dans la partie latinisée de l'empire romain où, pendant que les écrivains grécisaient, le langage courant subissait le contact d'idiomes nombreux, et était entraîné par les habitudes linguistiques, physiologiques et psychologiques de vingt peuples différents, dans des directions multiples.

On peut donc conclure, il me semble, en toute assurance, que, pris aux deux extrémités, dans les livres de l'aristocratie cultivée d'une part, et de l'autre dans les conversations du petit peuple, des paysans ou des esclaves, le latin devait considérablement différer, même à Rome, et d'assez bonne heure. Du quartier de Suburra à la Curie il devait y avoir une assez grande distance linguistique, comme chez nous de la place Maubert à la Sorbonne. Mais il ne faut pas se contenter de regarder à ces deux pôles opposés, ni prendre à la lettre les expressions dont on se sert communément en opposant le latin vulgaire au latin classique, comme deux idiomes distincts, constitués et organisés chacun à sa façon. Le mot *d'idiomes*, comme celui de *langues*, ne convient pas, il ne peut être question que de *langages*. En outre, quelles que puissent être les séparations de ce genre, le fonds reste commun, et on continue à s'entendre des uns aux autres; il y a plus, si certaines tendances contribuent à accroître constamment les divergences, une action et une réaction réciproques, qui naissent nécessairement de la vie commune, travaillent en même temps à les effacer. Des éléments populaires montent dans la langue écrite, pendant que des éléments savants descendent et se vulgarisent : il se fait d'une extrémité à l'autre un perpétuel échange et une circulation quotidienne. Que cette circulation fût moindre à Rome que dans notre pays, où tant de causes, mais surtout l'imprimerie, la rendent si puissante, cela n'est pas douteux, elles'y exerçait néanmoins. Enfin il n'y a jamais eu *un* latin classique et *un* latin populaire <sup>1</sup>. C'est par une série de nuances infinies qu'on passait du grammairien impeccable à l'illettré, et entre le parler des deux, une multitude de parlars et de

1. Voir là-dessus une excellente page de Bonnet, *o. c.*, p. 36.

manières d'écrire formaient d'insensibles transitions, un même individu pouvant présenter plusieurs degrés de correction dans son langage, suivant qu'on l'observait dans un discours d'apparat ou dans l'abandon de sa conversation familiale. Le latin, que les Gaulois apprenaient directement ou indirectement, c'était donc bien pour le fond la langue que nous connaissons, mais diversement modifiée pour le reste, suivant les maîtres et les élèves. Très élégant et très pur quand il sortait de la bouche d'un rhéteur et d'un grammairien et qu'il était destiné aux oreilles d'un jeune noble, désireux de compter parmi les lettrés ou ambitionnant les hautes fonctions de l'empire, il se gâtait vraisemblablement au fur et à mesure qu'on descendait de ce puriste au soldat, au colon ou au commerçant, dont les circonstances faisaient un professeur de langue, et que l'élève, de son côté, réduisant ses aspirations et ses besoins, ne visait plus qu'à se faire à peu près entendre. Essayer d'entrevoir, même approximativement, combien de Gaulois ont pu entrer dans l'une ou l'autre de ces catégories, ce serait essayer de déterminer quelle était l'instruction publique dans la Gaule romaine, chose dont nous ne savons absolument rien <sup>1</sup>. Il est seulement vraisemblable que la possession de la pure latinité était le but auquel tous tendaient, à mesure qu'ils s'élevaient dans l'échelle sociale, et cela dura ainsi tant qu'il y eut une civilisation, c'est-à-dire, en Gaule, jusqu'à la fin du v<sup>e</sup> siècle environ.

---

1. Encore raisonnons-nous ici comme si les maîtres avaient tous été Romains, tandis que beaucoup venaient des provinces et, tout en parlant latin, ne pouvaient manquer d'apporter, chacun, sinon leurs dialectes, au moins des provincialismes. Il est certain que nombre d'entre eux étaient Grecs, et on arrivera peut-être à retrouver un jour leur influence ; il n'est pas impossible, par exemple, qu'elle ait laissé sa trace dans le retour à la prononciation de l'*s* finale, un moment abandonnée.

## CHAPITRE II

### LE LATIN DE LA GAULE <sup>1</sup>

LES DIALECTES DU LATIN. — Est-ce à cette époque *romane*, est-ce au contraire plus tôt, à l'époque *romaine* elle-même, que le latin de la Gaule commença à se particulariser, et à présenter quelques-uns de ces caractères qui, en se développant et en devenant toujours plus nombreux, ont fini par faire du latin parlé en deçà des Alpes et des Pyrénées le français et le provençal, tandis que celui d'au delà devenait l'espagnol et l'italien ? On devine, par ce qui a été dit plus haut des ressources insuffisantes que nous offre l'étude du latin vulgaire, qu'il est impossible de répondre à cette question par beaucoup de faits.

L'absence de données positives, la quasi-identité des dérogations que les monuments écrits de tous les pays présentent par rapport à l'usage classique, ont porté un certain nombre de savants à conclure à l'unité du latin populaire dans toutes les provinces. Il était, selon eux, en Afrique et en Espagne, ce qu'il était en Gaule <sup>2</sup>.

v Mais il faut considérer d'abord que l'accent, cette marque si distinctive, qui fait reconnaître du premier coup d'œil un Picard d'un Marseillais et un Comtois d'un Gascon, à plus forte raison un Allemand d'un Anglais, quand ils parlent français, ne s'écrit pas,

1. **BIBLIOGRAPHIE.** — LES VARIÉTÉS LOCALES DU LATIN. Outre les ouvrages précédemment cités de Meyer-Lübke et de Mohl, voir K. Sittl, *Die lokalen Verschiedenheiten der lateinischen Sprache*, 1882 (Cf. G. Meyer et Schuchardt, *Zeitschrift f. roman. Philologie*, VI, 608-628.)

Pour le latin d'Italie, voir Hammer, *Die lokale Verbreitung frühester romanischer Lautwandlungen im alten Italien*, Halle, 1894 ; — pour l'Afrique, A. L. L. X 533 ; — pour la Roumanie, O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, t. I, Paris, 1901 ; — pour l'Espagne, A. Carnoy, *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions*, 1<sup>re</sup> partie : *Vocalisme*, Louvain, 1902.

Pour la Gaule, J. Pirson, *La langue des inscriptions latines de la Gaule*, Bruxelles, 1901. Cf. Geyer cité dans le texte. R. Thurneysen, *Keltoromanisches*, Halle, 1884 ; E. Windisch, *Die Vorromanischen Volkssprachen : Keltische Sprache* (dans *Grundriss der romanischen Philologie*, hgg. v. Gröber, t. I, p. 283), Strasbourg, 1888.

Kluge, *Germanen und Romanen in ihren Wechselbeziehungen* (même recueil, I, 385).

2. Darmesteter était très formel, si on n'a pas forcé sa pensée dans ce livre posthume : « Toutes les vraisemblances sont en faveur d'une unité à peu près complète. C'était certainement la même grammaire et la même syntaxe, et c'était sans doute le même lexique, qui régnaient de la mer Noire à l'Atlantique et des bords du Rhin à l'Atlas (*Cours de gram. hist.*, p. 7). Cf. Schuchardt, *Vokalismus des Vulgärlateins*, I, 92.

et qu'on ne pourrait à peu près rien en saisir, ni dans leurs livres, ni dans les actes écrits par leurs notaires, ni dans les inscriptions de leurs tombes.

Les autres particularités des langages provinciaux ne se retrouvent non plus dans les monuments écrits que d'une manière très incomplète. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la moisson de ceux qui sont allés à la recherche du latin gaulois n'ait pas été très abondante. Il serait faux, du reste, de dire qu'ils sont revenus les mains absolument vides. Et quelques faits suffisent pour que le principe de la distinction des parlers provinciaux ne puisse plus être attaqué au nom de la science positive.

En outre le nier, comme le dit fort bien M. Bonnet, équivaut à l'affirmation d'un miracle<sup>1</sup>. Quand nous apprenons une langue, même à fond, nous avons une tendance invincible à y transporter nos habitudes de prononciation, nos expressions, nos tours de phrase. Comment des paysans illettrés n'eussent-ils pas fait de même ? Le temps atténue considérablement cette empreinte primitive au fur et à mesure que les générations se succèdent, j'en conviens. Mais où est l'exemple qui montre qu'il les efface toutes chez une population entière, fixée sur le sol, pour la majorité de laquelle il n'y a pas d'enseignement, mais seulement une tradition orale, quand même on supposerait cette population en rapports quotidiens avec des gens au parler pur ?

Au reste on ne peut nier le fait postérieur de la division des parlers romans. Admettons que les forces de différenciation qui ont alors agi se sont trouvées, à partir du <sup>vi</sup>e siècle, favorisées par les circonstances historiques, la destruction de l'empire, la naissance des États modernes ; en tout cas, elles ne sont pas nées de ces circonstances, elles n'auraient pas reparu aussi vivaces et aussi puissantes, si elles avaient été détruites par une unification linguistique absolue, elles n'auraient pas surtout produit les mêmes effets. D'ailleurs ces forces-là ne se détruisent pas ; tout au plus peut-on les contenir. Et on n'arrive pas même à imaginer — je ne dis pas à montrer — quelle aurait été l'autorité qui les contenait. Ce n'était pas l'école, encore moins le contact des colons, des fonctionnaires, des soldats, des commerçants, des prêtres, car il est puéril de supposer qu'ils offraient des modèles de latinité, alors que la plupart ne venaient ni de Rome, ni d'Italie, et qu'en fussent-ils venus, ils auraient eu sur les parlers provinciaux l'influence qu'a aujourd'hui

1. *Le latin de Grég. de Tours*, p. 41.

un voyageur de Paris, qui passe ou qui s'établit dans un bourg. Il me paraît, je l'avoue, tout à fait étrange que les mêmes hommes qui admettent que la langue écrite de Rome n'a jamais pu éteindre le parler populaire ni régler son développement, croient que ce parler populaire, sans appui d'aucune sorte, par une vertu inexplicable, est parvenu, lui, à unifier son évolution dans les provinces, et à étouffer les tendances vers des développements particuliers, que la diversité des lieux et des hommes devait nécessairement faire naître. Il y a entre ces deux conceptions une contradiction évidente.

Encore moins peut-on supposer que les nouveautés nées en Gaule, par exemple, se répandaient en Afrique et s'y imposaient, ou inversement. Évidemment ces nouveautés circulaient par les mille canaux de communication de l'immense empire, et quelques-unes passaient dans la langue commune : la Gaule exportait des gallicismes et recevait des hispanismes directement ou indirectement<sup>1</sup> ; son langage ne s'identifiait pas pour cela avec celui des contrées voisines. Le parler populaire n'avait pas fondu tous ces éléments divers. Nulle province n'avait son parler distinct, mais il est vraisemblable qu'il n'y en avait pas non plus qui ne donnât à la langue commune quelques caractères propres.

Dans cette mesure, on peut dire que la théorie que je soutiens ici est appuyée par les témoignages des anciens eux-mêmes. Ils ont fait plusieurs fois allusion à ces accents de terroir, si tenaces que des empereurs eux-mêmes arrivaient difficilement à s'en défaire<sup>2</sup>. Quintilien dit qu'ils permettent de reconnaître les gens au parler comme les métaux au son<sup>3</sup>, et saint Jérôme cherche encore de son temps les moyens de les éviter, ce qui prouve qu'ils n'avaient pas disparu<sup>4</sup>. Consentius en parle à plusieurs reprises, il cite des défauts de prononciation africains, grecs, gaulois et spécifie qu'on peut en observer non seulement de particuliers aux individus, mais de généraux, communs à certaines nations<sup>5</sup>. Et saint Jérôme, généralisant plus encore, affirme que la latinité s'est modifiée suivant les lieux comme suivant le temps<sup>6</sup>.

1. Cicéron déjà atteste, en s'en plaignant, l'invasion des parlers rustiques : *Brut.*, LXXIV, 258 ; *Ep. ad fam.*, IX, 15, 2.

2. Hadrien, pendant sa questure, fut raillé pour un discours qui sentait l'Espagne (Spartien, *Vie d'Hadrien*, III). Sévère garda jusqu'à sa vieillesse quelque chose de l'accent africain (Voir sa Biographie, XIX).

3. Non enim sine causa dicitur barbarum Græcumve : nam sonis homines, ut æra tinnitu dignoscimus (*Inst. Orat.*, XI, 3, 31. Cf. I, 1, 13).

4. *Ep.*, CVII, ad Læt.

5. Ed. Keil, 391, 31 ; 392, 4, 11, 33 ; 394, 12, 14 ; 395, 17.

6. *Opera*, VII, 347.

En ce qui concerne la Gaule, nous manquons malheureusement de textes particuliers. Un seul est explicite, c'est celui de Cicéron qu'on cite souvent<sup>1</sup>, mais il est bien ancien; pour les derniers siècles les allusions aux fautes que font les Celtes, si elles ne manquent pas, nous l'avons vu, sont d'interprétation incertaine et contestable. En tout cas, on ne voit aucune raison pour laquelle le latin se serait répandu et développé en Gaule dans d'autres conditions qu'ailleurs. Il y a dû avoir, je ne dis pas un latin gaulois, l'expression impliquant une fausse idée de mélange, mais un latin de la Gaule; nous ne le connaissons sans doute jamais complètement, on n'en est pas moins en droit d'affirmer son existence, en observant bien entendu qu'il n'était pas une langue dans la langue, mais constituait une simple variété ou plutôt une série de variétés, car il devait présenter, du Rhin à la Garonne, des phénomènes assez différents<sup>2</sup>.

*latin de la Gaule*

Il faut dire que les recherches pour retrouver dans les textes des traces diverses de ces latins provinciaux, n'ont pas été très fécondes. On s'était, à un moment donné, beaucoup égaré sur le latin d'Afrique, et il a fallu en rabattre, nombre de prétendus africains ayant ensuite été retrouvés ailleurs. Pour le latin hispanique, les recherches commencent seulement<sup>3</sup>. Pour le latin de Gaule, il est incontestable qu'on est réduit aussi à un petit nombre de faits, même après les recherches approfondies de Geyer<sup>4</sup>, et la question demeure si peu claire qu'un de ceux qui avaient le plus brillamment cherché les localisations du latin, Sittl, a ensuite abandonné ses premières opinions.

Il importe cependant de noter que l'homme qui a renouvelé l'étude du lexique latin, E. Wölfflin, demeure convaincu que ces diversités locales existaient et que des études ultérieures permettront d'en saisir toujours plus<sup>5</sup>.

1. Sed tu, Brute, jam intelliges cum in Gallia veneris, audies tu quidem etiam verba quædam non trita Romæ, sed hæc mutari dediscique possunt (*Brut.*, 46, 171). Cf. Consentius, 394, 12 : Galli pinguius hanc (litteram i) utuntur, ut cum dicunt *ite*, non expresse ipsam proferentes, sed inter e et i pinguiorem sonum nescio quem ponentes. Sulp. Sévère, *Dial.*, II, 1 : quos nos rustici Galli *tripetias* vocamus.

2. Voir sur toute cette question Ebert, *zur Geschichte der catalanischen Litteratur*, II, 249, et Ascoli, *Una lettera glottologica*, Turin, 1881 (13-53).

3. Voir A. l. l. XII, 382. Je rappelle que j'abrège ainsi l'*Archiv für lateinische Lexicographie*. Cf. les intéressantes recherches de Bourciez dans la *Revue Hispanique* sur les mots espagnols comparés aux mots gascons.

4. A. l. l. II, 25, VII, 461, VIII, 469.

5. « Aber für die späteren Jahrhunderte der Kaiserzeit müssen wir die Frage aufnehmen, um so mehr, als es Gelehrte giebt, welche die Spaltungen des Lateins nach Ländern zwar nicht grundsätzlich leugnen, aber doch die Forschung darnach für

Nous n'avons pas à parler ici des particularités du latin d'Afrique ou d'Espagne. Pour la Gaule, il y en a plusieurs qui semblent bien reconnues. Wölfflin en cite lui-même quelques exemples, dont le plus frappant suivant lui est la forme périphrastique du comparatif qui, en Gaule comme en Italie, apparaît couramment depuis Sidoine Apollinaire avec *plus* (*plus rusticus*, *Ep.* 3, 13, 2), tandis que les écrivains latins d'Espagne, — comme les parlers espagnols l'ont fait depuis — demeurent fidèles à *magis*. Comme tour syntaxique on peut alléguer l'emploi de *apud* pour *cum*, qui apparaît déjà chez Sulpice Sévère, d'où nous est née notre préposition : *apud hoc* > *avec*, *avec* <sup>1</sup>.

Dans le vocabulaire, les faits attestés sont assez nombreux : le changement de sens qui de *quare* a fait *car* est particulier à la Gaule. Il y a des mots qui ne se trouvent guère que sur ce domaine : *cadivus* (épileptique, *Greg. T. V. Mart.* 2, 18, 613, 5, et *Marc. Emp.* 20, 93); *glus*, *glutis* (= gluten, glutinis, fr. glu, *Marc. Emp.* 31, 1); *mansio* (fr. maison, d'abord *réduit*, *chambre*); *carminare* (fr. charmer, *Sid. Apol., Epist.* I, 9, 9, 15); *pullus* qui dispute à *gallus* une partie de la région S.-E. et S.-O. (voir en particulier la *Peregrinatio Silvæ*).

En phonétique, on peut noter la prononciation de *s* finale. Mais elle n'est pas tout à fait particulière à la Gaule.

Si l'on n'est pas d'accord pour croire à l'existence de particularités linguistiques sur le domaine romain dès l'époque romaine, à plus forte raison diverge-t-on sur la date à laquelle remonte cette différenciation et sur la manière dont elle s'est produite. Je signalerai en quelques mots les deux principales hypothèses.

La première est celle de Grøeber, elle se résume dans cette phrase que je traduis : « La division des langues romanes a commencé au temps de la romanisation de la première province hors d'Italie, et elle s'est complétée à la conquête de chaque nouveau domaine au roman. La langue des premiers immigrants romains qui se sont établis dans chacun a formé le point de départ de chacune des langues romanes. Elle eut à se défendre contre la langue des nouveaux immigrants, parvint à se l'assimiler, et sans en subir d'influence dans sa phonétique, se développa en la langue romane ultérieure <sup>2</sup> ».

vergebliche Mühe erklären. Wir geben zu, dass manches von dem, was man als gallisches oder afrikanisches Latein ausgegeben hat, nicht stichhaltig ist, aber auf das weitere Suchen verzichten wir darum nicht » (*A. l. l.* XII, 380).

1. *A. l. l.* II, 26.

2. *A. l. l.* I, 213, cf. VII, 25-64. L'ordre chronologique serait donc : Sardaigne, Espagne, Portugal, Catalogne, Provence, France, Rétie, Roumanie, Italie.

Meyer-Lübke, après avoir résumé cette doctrine, et avoir montré qu'elle explique



L'autre est renfermée dans une théorie plus vaste où M. Mohl étudie et présente de manière toute nouvelle l'histoire du latin vulgaire. Elle est infiniment plus compliquée. Pour la comprendre il est nécessaire de connaître l'idée que l'auteur se fait des origines du latin vulgaire lui-même. Suivant lui, l'extension première du latin archaïque hors de Rome chez les populations latines commença vers le <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère; et au contact de dialectes très voisins, sabin, falisque, marse, volsque, il se forma des dialectes mixtes. A la suite des événements politiques, après la défaite d'Hannibal et la guerre sociale, la fusion de l'Italie se fait sous l'autorité romaine et l'unité se prépare aussi dans la langue parlée, que des relations pacifiques et constantes amènent à une presque conformité. De là, ce que l'auteur appelle le latin général d'Italie, latin encore plein toutefois de locutions, de mots, de formes dialectales. Depuis l'Empire, sous l'influence de l'administration et des relations officielles, ce latin se purifie en même temps qu'il s'unifie encore et il devient le latin vulgaire impérial qui dure jusqu'au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle, où la ruine politique de Rome le rend aux influences différenciatrices<sup>1</sup>.

Dès lors, on voit combien d'éléments divers vont dans les provinces constituer les latins locaux. D'abord les conditions sont différentes suivant la nature de la langue indigène dans chaque province. En Espagne par exemple, où l'ibère n'a rien de commun avec le latin, celui-ci ne peut se trouver contaminé, et il se conserve plus pur qu'en Gaule, où les dialectes celtiques étaient sur certains points assez voisins du latin. Mais les résultats varient surtout d'après ceux qui importent et l'époque d'importation. Dans les colonies anciennes, comme la Sardaigne, suivant la doctrine de Grœber, le latin importé est plus archaïque, il l'est moins en Espagne et ainsi de suite. D'autre part, les colons étant souvent des Italiotes, leur latin, pour peu qu'il soit exporté avant le <sup>i</sup><sup>er</sup> siècle de notre ère, se trouve imprégné d'italisme.

peut-être certaines particularités, ainsi l'absence en Sardaigne et dans la péninsule ibérique de formes correspondantes au français *lui*, lequel dérive d'un *illai* non rencontré avant la période impériale, conclut ainsi : « L'âge divers du latin dans les diverses régions peut expliquer des différences dans les langues romanes, mais non la différence des langues romanes » (*Einführ.*, p 1.7).

1. *Introduction à la chronologie du latin vulgaire*. Cf. M. Roques dans *Romania*, XXIX, 266. Il faut remarquer que le critique ne repousse pas tout du système examiné : « A condition qu'on cherche l'explication de la plupart des faits dans le développement interne de la langue, qu'on considère l'influence du latin de Rome comme continue, et l'extension du latin dans les provinces comme très tardive, on peut admettre que le latin vulgaire impérial a conservé des archaïsmes, qu'il s'est contaminé d'italismes et que dans les provinces il cache des couches de latinité de dates différentes. » Seulement Roques ne voit là que des accidents peu nombreux et non des faits essentiels.

Ces causes de différenciation sont perpétuellement contrebalancées par l'action du latin classique, qui est celui de la littérature, des écoles, de l'administration. En outre les provinces s'influencent réciproquement et, par là encore, les particularités provinciales tendent à s'effacer. On voit, par ce bref aperçu que dans cette théorie comme dans celle de Grøber, « la base de la chronologie romane reste la date de la colonisation romaine », mais que bien d'autres causes d'action ou de réaction viennent ou contrarier ou au contraire favoriser le développement des particularités dialectales.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner des hypothèses dont la généralité dépasse celle des questions que nous avons à poser. En réalité, la science manque des données nécessaires pour approfondir méthodiquement ces problèmes. Je dirai seulement que, suivant moi, c'est non pas de la date d'importation, mais de la date d'acclimatation qu'il faudrait partir, et nous ne la connaissons pas. Or c'est à partir du moment où la langue est adoptée généralement, où les masses la parlent, qu'elle subit leur influence. C'est peut-être pour cela qu'on retrouve le latin si longtemps à peu près identique à lui-même partout. Si on pense, comme je fais, que le latin ne s'imposa aux populations qu'assez tard, les contradictions se résolvent, l'apparence persistante d'unité s'explique et aussi la rapide différenciation ultérieure.

Nous sommes presque aussi mal renseignés sur les causes que sur les dates. Faut-il considérer que le travail de différenciation des dialectes s'est fait par le développement spontané du latin transporté en tant d'endroits? Dans quelle mesure l'isolement géographique ou historique d'un groupe l'a-t-il poussé vers un développement linguistique particulier? Jusqu'à quel point au contraire, les rapports politiques et commerciaux qu'il a eus avec des groupes voisins faisant partie parfois de la même unité politique a-t-elle contribué à la formation d'une originalité linguistique propre à la région? Malgré l'absence de moyens d'investigation, ce sont des problèmes qui, à quelque facile positivisme qu'on se résolve, reviennent se poser à l'esprit, mais restent malheureusement sans solution.

Il est une influence en particulier qu'on voudrait connaître, c'est celle du facteur ethnique. L'ibère qu'on parlait en Espagne, l'étrusque qu'on parlait dans une partie de l'Italie n'avaient-ils pas donné à ceux qui en usaient des dispositions et des habitudes linguistiques dont la répercussion devait être prépondérante pour le développement spécial du latin, une fois qu'il fut adopté dans ces

régions? A priori on serait tenté de répondre oui, et les faits que nous pouvons connaître semblent cependant dire plutôt non.

INFLUENCE DU CELTIQUE SUR LE LATIN. — On avait cru longtemps pouvoir attribuer à une influence directe du celtique un certain nombre de faits constatés en français ou en provençal. D'après les recherches critiques récentes, le nombre de ces faits se restreint de plus en plus. Ce n'est pas à dire qu'il ne reste rien, cela serait contraire à toute vraisemblance, mais le latin de Gaule, si on s'en rapporte au témoignage des dialectes qui en sont issus, n'a jamais eu à proprement parler une empreinte celtique.

Voici un certain nombre de points où même les plus défiants à l'égard des provenances celtiques admettent des rapprochements entre les idiomes celtiques et le roman de France.

Comme l'on sait, le français va plus loin qu'aucune langue romane dans la destruction ou l'affaiblissement des consonnes médianes. Il laisse tomber par exemple le *t* de *dotare* > *douer* et le *g* de *augusto* > *août*<sup>1</sup>. Or le *g* gaulois, au moins dans certains dialectes, était tombé dans la même position. Quant au *t*, plusieurs dialectes celtiques l'ont affaibli, l'irlandais l'a de bonne heure changé en *th* ou même laissé tomber (*l'the* et *l'aa*, jour). M. Win-disch, à qui j'emprunte la remarque précédente, en ajoute quelques autres de même ordre<sup>2</sup>. Ainsi le traitement de *ct* latin, en portugais, en provençal et en français, a depuis longtemps attiré l'attention des philologues, comme étant très analogue à celui que le même groupe de consonnes a reçu en celtique. Il a passé à *it*, vraisemblablement par l'intermédiaire de *cht*: *lactem* > *lachtem* > *lait*. Le kymrique, empruntant le même mot, en fait *laith*. L'irlandais réduit *octo* à *ocht* (kymrique, *uyth*). Il est assez vraisemblable que le gaulois connaissait déjà ce *cht*. Une inscription écrit *Luchterius* = *Lucterius*. Encore que ces rapports et quelques autres ne soient pas si particuliers qu'on ne puisse les expliquer par les tendances générales qui dominent l'évolution phonétique des langues romanes, toujours est-il qu'ils s'expliquent plus naturellement encore, si on les attribue en France aux instincts et aux habitudes de prononciation que la langue indigène avait laissés. Ce n'est pas la seule explication possible, puisqu'il en faut donner une autre, quand les mêmes faits se retrouvent dans un domaine soustrait à l'influence celtique, ce n'est même pas la plus vraisemblable, elle n'est néan-

1. Cf. *mulare* > *muer*, *vita* > *vie*, *fata* > *fée*, *Sauconna* > *Saône*, *Rotomago* > *Rouen*, etc. Je rappelle que le signe > représente *passé à, devient*; le signe < signifie *provient de*.

2. Sur tous ces points, voir le *Grundriss* de Gröber, I, 306-312.

moins pas irrationnelle, même dans ce dernier cas, l'identité des faits n'étant nullement une preuve de l'identité de la cause. On a admis l'influence celtique pour deux faits encore : l'un, c'est la tendance des voyelles françaises à la nasalisation ; l'autre, c'est le passage de *u* (ou) à *ü* (*u*). Il est vraiment difficile d'accepter l'idée que l'influence celtique est celle à qui nous devons les nasales, dont quelques-unes, nous le verrons, sont de naissance très tardive ; tout au plus pourrait-on admettre pour l'*a*, dont l'infection est très ancienne, quelque disposition d'origine lointaine. En ce qui concerne *u* > *ü* (*muru* > *mur*)<sup>1</sup> il est constant que ce phénomène apparaît presque exclusivement dans des pays où des Celtes étaient établis : France, Haute-Italie, Rétie (pour ne parler que du domaine roman), que ce développement vocalique est très ancien et préhistorique, qu'il présente une analogie remarquable avec le développement de *u* en kymrique. Toutefois *u* a été signalé en dehors du domaine habité par des Celtes, et d'autre part, il ne paraît pas que dans leur domaine il soit partout semblable à lui-même, ni qu'il soit partout très ancien, il semble au contraire de diffusion assez récente dans certaines régions. Là donc aussi le celtique n'aurait fourni qu'un point de départ<sup>2</sup>.

La grammaire, elle non plus, n'a conservé que de rares souvenirs du gaulois. Pour les formes à peu près rien, sauf la vieille forme de numération par *vingt*, déjà notée par Pott. Nous ne disons plus que *quatre-vingts*, mais le xvii<sup>e</sup> siècle même comptait encore par *trois-vingts*, *six-vingts*, et c'est assez tard que l'hospice des *Quinze-vingts* a pris son nom. Cet usage de multiplier *vingt* par d'autres nombres, est tout à fait inconnu au latin et commun au contraire dans les idiomes celtiques. (Comparez le vieil irlandais : *tri fichit* = 60 ; *cóic fichit* = 100.) Le même savant tenait pour celtique l'emploi de *à* marquant la possession, qu'on trouve déjà dans les inscriptions, et qui s'est maintenu jusqu'aujourd'hui dans le langage populaire, malgré les prohibitions des grammairiens « le fils à papa »<sup>3</sup>.

Thurneysen<sup>4</sup> a remarqué que la manière d'exprimer la réciprocité à l'aide de *entre*, composé avec les verbes, ex. : *s'entr'aimer*,

1. Voir Ascoli, *Riv. fil. class.*, X, 19, Thurneysen, *Keltoromanisches*, p. 10, Meyer Lübke., *Gram. des l. rom.* trad. Rabiet, I, 571, *Einführ.*, p. 172-177; Mohl, *Introd.*, p. 83 et 213.

2. On a rapporté à une contamination celtique le passage de *a* à *o* dans *orteil* (*articula*) de *t* à *c* dans *criembre* (*tremere*).

3. Le Blant, *Inscr. chrét.*, n° 378 : *membra ad duos fratres*. Cf. *Formulæ Andecavenses*, éd. Zeumer, 28, p. 13, 19 : *terra ad illo homine*.

4. *A. l. l.*, VII, 523.

a eu en français et en provençal une fortune toute particulière, et que les langues celtiques possèdent un procédé analogue ; il est donc vraisemblable que *inter* a été appelé à jouer dans le latin gaulois, à défaut d'une autre préposition directement correspondante, le rôle de la préposition indigène *ambi*.

Ebel note la relation entre le développement de la formule française : *c'est moi, c'est toi qui*, et les formules celtiques correspondantes. Rien d'analogue en latin ; au contraire, dans certains dialectes celtiques, le tour est si usuel qu'on ne conjugue plus sans son aide et qu'au lieu de : *je mange*, on en vient à dire : *c'est moi qui mange*.

Mais ce sont là des détails, aucune forme grammaticale hybride n'a jamais été relevée, ce qui écarte toute hypothèse de langue mixte. Il ne semble même plus qu'on puisse considérer, comme d'Arbois de Jubainville l'avait proposé, le maintien d'une déclinaison en latin de Gaule comme causé par l'existence d'une déclinaison analogue en celtique.

Le vocabulaire a conservé des traces celtiques plus nombreuses que la grammaire <sup>1</sup>. Déjà les anciens nous avaient signalé des mots gaulois qui avaient pénétré en latin, et que les langues romanes ont conservés : *Alauda* (v. fr. *aloe*, d'où *alouette*, prov. *alauza*, esp. *aloe*, *aloeta*, ital. *allodola*, *lodola*, *allodetta*) ; *arepennis* (fr. arpent, prov. *arpen-s* ; v. esp. *arapende*) ; *becco* (fr. *bec*, prov. *bec-s*, *beca*, ital. : *becco*, catal. *bech*) ; *benna* (fr. *benne*, ital. *benna*, *benda*) ; *betulla*, *betullum* (v. fr. *beoul*, d'où *beouleau*, *bouleau*, ital. *betula*, esp. *abedul*) ; *braca* (fr. *braie*, prov. *braya*, ital. *braca* ; esp. *braga*) ; *bulga* (fr. *bouge* (sac), ital. *bolgia*) ; *cervesia* (fr. *cervoise*, prov. *cerveza*, ital. *cervigia*, esp. *cerveza*, port. *cerveja*) ; *leuca* (fr. *lieue* prov. *legua*, *lega*, esp. *legua*, port. *legoa*) ; *marga* d'où *margula* (fr. *marne*) ; *saga* (fr. *saie*, esp. *saya*).

En outre, nous avons en français d'autres mots tels que *alose*, *bachelier*, *bièvre*, *borne*, *breuil*, *chemin*, *chêne*, *claie*, *combe*, *dune*, *glaise*, *grève*, *gouge*, *jarret*, *lande*, *lie*, *mine*, *ouche*, *petit*, *pièce*, *roie*, *soc*, *tan*, *tarière*, *tanche*, *tonne*, *vassal*, *vergue*, dont l'origine celtique, sans être attestée, peut être considérée comme à peu près établie.

Je rangerais volontiers dans une troisième catégorie ceux qui comme *briser*, *bruyère*, *dartre*, *galet*, *gober*, *musser*, ont été rapportés au même fonds avec vraisemblance.

1. Voir *Revue celtique*, XVIII, p. 101 et suiv.

Les dialectes en conservent quelques-uns : *maix*, *nant*, l'ancien français en avait aussi qui sont aujourd'hui oubliés *baschoe*<sup>1</sup>, *dorn*, *megue*. Mais la liste de ces mots fût-elle beaucoup plus longue, on ne saurait dire pour cela que le vocabulaire du latin de Gaule ait eu une couleur celtique, d'abord parce que ces mots demeurent malgré tout peu nombreux<sup>2</sup>, même en ajoutant les douteux<sup>3</sup>, mais surtout parce que la plupart se retrouvent dans les langues romanes d'Occident, et qu'ils étaient donc naturalisés dans le latin de cette partie de l'Empire. Tout au plus ces mots marquent-ils une caractéristique du latin d'Occident par rapport au latin porté en Roumanie, qui, lui, ne connaissait que très peu de mots celtiques, les plus anciens.

En résumé, sans être à négliger, l'influence directe de la langue celtique n'est pas l'agent qui a donné son originalité au latin de Gaule.

1. Voir *Romania*, XXI, 400 et suiv.

2. Il ne saurait être bien entendu question des noms propres d'origine celtique (*Alpes*, *Verdun*, *Nantua*, *Lyon*, etc.), qui sont très nombreux, mais qui ne peuvent entrer en ligne de compte.

3. Par exemple *bacelle*, *barre*, *berge*, *gaillard*, *mignon*.

## CHAPITRE III

### CONTACT AVEC LES IDIOMES GERMANIQUES

L'INFLUENCE GERMANIQUE. — Nous avons déjà eu l'occasion de faire plusieurs fois allusion à l'invasion des barbares dans l'empire, et de dire que, si elle amena des transformations profondes et des catastrophes violentes, elle ne commença pas un monde nouveau sur les ruines de l'ancien.

En ce qui concerne la langue, nous savons de science certaine que la présence des Goths, des Bourgondions et des Francs sur le sol de la Gaule ne causa pas une nouvelle révolution; le latin fut troublé, mais non menacé dans sa conquête. En effet, comme on l'a dit souvent, pour que l'idiome d'un peuple vainqueur se substitue à celui d'un peuple vaincu, il ne suffit pas que le premier prenne possession de la terre, il faut ou bien qu'il élimine les premiers occupants, comme cela est arrivé de nos jours en Amérique, ou bien qu'il réunisse à la supériorité militaire une supériorité intellectuelle et morale telle que Rome l'avait montrée. Ici ni l'une ni l'autre de ces conditions ne fut remplie. Il est démontré aujourd'hui de façon évidente que les Gallo-Romains gardèrent, même dans le pays des Francs, tout ou partie de leurs biens, et que les deux populations vécurent côte à côte et ne tardèrent même pas à se fondre; il n'y eut pas substitution, sauf peut-être sur certains points particuliers. D'autre part, la civilisation germanique, de quelque couleur qu'on ait parfois essayé de la peindre, ne pouvait entrer en parallèle avec la civilisation de la Gaule romanisée et christianisée, si atteinte que celle-ci fût déjà de décadence.

Les barbares subirent l'ascendant qu'ils ne pouvaient exercer<sup>1</sup>. Ils entrèrent dans la culture romaine comme dans l'Église romaine et apprirent le latin que parlaient l'une et l'autre. L'administration même leur en donnait l'exemple. Non seulement chez les Bourgondions, mais même chez les Wisigoths et les Francs, elle ne prétendit longtemps que continuer l'administration romaine, et elle en garda tout naturellement la langue. La *loi Gombette*, le *bréviaire*

1. Il n'y a pas grand compte à tenir d'un passage de Cassiodore (Var., VIII, 21) où Athalaric écrit que la jeunesse romane parle le germanique.

d'*Alaric*, la *loi salique* furent rédigés en latin, les diplômes, les chartes de même.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que les différences de langage s'éteignirent dès le début. Malgré les compliments de Fortunat, il est à supposer que Caribert parlait assez mal le latin, même le roman. Et s'il n'en était vraiment pas ainsi, ce prince devait faire contraste parmi les siens, qui ne le savaient pas du tout. J'ai dit plus haut que je ne croyais pas aux conversions subites; mais ici, nous le savons, il fallut pour que le latin triomphât de l'amour-propre, des habitudes et de l'ignorance des vainqueurs, des siècles de vie commune.

Si les clercs de la chancellerie mérovingienne rédigeaient déjà en latin, en revanche Charlemagne lui-même était encore fort attaché à son idiome dont il avait commencé une grammaire <sup>1</sup>. Louis le Pieux semble aussi l'avoir parlé, quoiqu'il eût appris le latin. Peut-être les derniers Carolingiens, Louis IV et Charles le Simple, savaient-ils le roman <sup>2</sup>, en tous cas il faut descendre jusqu'à Hugues Capet pour trouver un roi qui ait sûrement ignoré le francique <sup>3</sup>. Les rois étaient-ils, sous ce rapport, en avance ou en retard sur leurs barons? L'absence de documents ne permet pas de répondre avec certitude. Ce qui est sûr cependant, c'est que, dès 842, c'est en roman que Louis le Germanique doit prêter son serment à Charles pour être compris de l'armée de celui-ci, qui jure aussi en roman. Dès le même temps, l'abbé Loup, de Ferrières en Gatinais, tout en parlant de l'allemand comme d'une langue indispensable à connaître <sup>4</sup>, envoie son neveu avec deux jeunes gens vers l'abbé Marquart, de Prün, près de Trèves, pour qu'il apprenne le germanique. C'est signe qu'on ne le parlait guère autour du jeune homme. Sous Charles le Simple, l'armée, au témoignage de Richer <sup>5</sup>, se prend de querelle avec l'armée germanique, à propos

1. Einhard, *Vita Caroli*, 29.

2. Ceci a été très ingénieusement soutenu par M. Lot : *Les derniers Carolingiens*, Paris, 1891, p. 308 et suiv.

3. C'est Richer qui nous a renseignés sur ce point dans un passage de sa *Chronique*, III, 85 : « dux Hugo etiam solus cum solo episcopo (Arnulfo) introduceretur, ut rege (Ottone) latiariter loquente, episcopus latinitatis interpres, duci quidquid diceretur indicaret. » Othon, dont la langue est le germanique, ne sait pas le roman, il parle donc latin. Hugues, lui, ne sait pas le latin, il parle roman. L'interprète traduit le roman en latin et inversement. Si Hugues eût su le germanique, pas besoin d'interprète, il eût parlé cette langue à Othon. Donc Hugues ne savait pas le germanique.

4. Il l'avait apprise lui-même (*Epist.* 81, dans la *Patrologie latine*, t. CXIX). Cf. 137 : « Filium Guagonis nepotem meum, vestrumque propinquum et cum eo duos alios puerulos nobiles et quandoque, si Deus vult, nostro monasterio suo servitio profuturos propter Germanicæ linguæ nanciscendam scientiam Vestræ Sanctitati mittere cupio. »

5. I, 20 : Germanorum Gallorumque juvenes linguarum idiomate offensi, ut eorum mos est, cum multa animositate maledictis sese lacessere cœperunt.



de railleries que des deux côtés on avait échangées sur la langue du voisin. En 939, les troupes d'Othon I<sup>er</sup>, à la bataille de Birthen, se servent d'un stratagème pour triompher des Lorrains <sup>1</sup>. Quelques hommes « sachant un peu la langue » de ceux-ci, leur crient en français de fuir.

Assurément il faut se garder de généraliser et d'étendre la portée de ces témoignages; ils sont assez significatifs pourtant, puisqu'ils sont relatifs à des armées où nécessairement les descendants des Germains jouaient un rôle considérable. En somme il est vraisemblable que, dès le VII<sup>e</sup> siècle, la décadence du tudesque était profonde, et qu'il ne vécut guère au IX<sup>e</sup>, en deçà du Rhin, hors du pays qu'il occupe encore.

Toutefois l'arrivée des barbares, si elle ne chassa pas le latin, eut sur ses destinées une influence considérable. D'abord il perdit, malgré tout, quelques provinces de son domaine, et la limite du roman recula.

En second lieu, ce qui est de beaucoup plus important, le trouble que le changement de maîtres, l'invasion et les catastrophes qui l'accompagnèrent jetèrent dans le monde, l'état d'inquiétude et de barbarie qui en résulta amena, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, la ruine des lettres et des études; dès lors, en l'absence de toute autorité et de toute tradition grammaticale, le moyen comme le désir de parler correctement étant supprimés, le latin des illettrés triompha et, comme il évoluait désormais librement, sans contrôle ni retenue, il se précipita dans les voies où il était déjà engagé, ou s'en ouvrit de nouvelles. Fustel de Coulanges a dit : « L'invasion a mis le trouble dans la société, et c'est par cela même qu'elle a exercé une action considérable sur les âges suivants. En faisant tomber l'autorité romaine, elle a supprimé, non pas d'un seul coup, mais insensiblement, les règles sous lesquelles la société était accoutumée à vivre. Par le désordre qu'elle a jeté partout, elle a donné aux hommes de nouvelles habitudes, qui, à leur tour ont enfanté de nouvelles institutions. » Je n'ai pas à discuter si cette appréciation est historiquement tout à fait exacte, et si les faits sont présentés ici avec leur vraie portée. Mais, transposée et appliquée aux événements linguistiques de l'époque, la phrase est d'une grande justesse et exprime à mer-

1. Widukind, liv. II, ch. xvii, *Monum. germ.*, III, 443 : « Etiam fuere qui Gallica lingua ex parte loqui sciebant, qui, clamore in altum Gallice levato, exhortati sunt adversarios ad fugam. »

veille ce qui résulta de plus considérable de l'établissement des barbares en Gaule.

Néanmoins, il importe de le signaler ici tout de suite, un nombre assez considérable d'éléments germaniques s'introduisirent dans le gallo-roman, et si l'ancien français en a peu à peu éliminé une partie, le français moderne en possède encore un contingent important. On les trouvera étudiés dans les différents chapitres qui suivent.

---

## CHAPITRE IV

### PRINCIPAUX CARACTÈRES DU LATIN PARLÉ <sup>1</sup>

#### I. — PHONÉTIQUE

LES SONS DU LATIN. — Pour se faire une idée de ce que pouvaient être les sons du latin parlé, il faut d'abord s'abstraire entièrement de la notion que notre éducation classique nous a donnée des sons latins. La prononciation barbare et ridicule que nous suivons, en France particulièrement, n'est celle d'aucune époque, n'en approche même point. Le mot *rosa* dans une bouche latine était bien plus près de notre mot *rosse* que du *rozá* qu'on apprend aux enfants.

En premier lieu l'accent, que nous mettons là, comme en français, sur la dernière syllabe non muette du mot : *patér, rosá, dominús, reginá*, défigure complètement des mots qui, en latin, n'avaient jamais l'accent tonique sur la dernière syllabe.

On sait en effet que les dissyllabiques l'avaient sur la première, *páter, caelum*, que les polysyllabiques le portaient sur l'avant-dernière, si elle était longue : *regína*, sur la précédente, si l'avant-dernière était brève : *dómine*. De sorte que dans ce vers de Virgile les syllabes où l'accent amenait une élévation et en même temps une augmentation d'intensité de la voix, étaient celles que je marque d'un signe :

*Infándum, regína, júbes renováre dolórem.*

C'est déjà tout autre chose que la lecture ordinaire :

*Infandúm, reginá, jubés renovaré dolorém.*

En second lieu, quoique ayant appris à scander des vers d'après la quantité des syllabes, nous ne tenons dans la lecture, soit de la

1. BIBLIOGRAPHIE. — OUVRAGES GÉNÉRAUX. L'ensemble des faits a été exposé par W. Meyer-Lübke, *Die lateinische Sprache.... et Einführung...* (voy. *supra*). Cf. encore Lindsay, *The latin language*, Oxford, 1894 (trad. allem. par Nohl, *Die lateinische Sprache*, Leipzig, 1897. *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*, hgg. v. Iwan Müller, t. II, *Griechische und lateinische Sprachwissenschaft*, 3<sup>e</sup> éd., Nordlingen, 1900; G. Gröber, *Vulgarlateinische Substrate romanischer Wörter*, A. l. l., t. I et VII. A. Zauner, *Romanische Sprachwissenschaft*, Leipzig, Göschen, 1900.

Les travaux relatifs au latin vulgaire sont signalés et analysés dans les recueils suivants : Bursian, *Jahresbericht über die Fortschritte des klassischen Alterthumswissenschaft*, t. XL, 316-356 (1877-1883), LXVIII, 236-286 (1884-1890), XCVIII, 33-117 (1891-1897); — Vollmöller, *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der Romanischen Philologie* (depuis 1890); — *Anzeiger für Indogermanische Sprachen* (supplément aux *Indogermanische Forschungen*, IV), p. 60 (1891-1892).

W. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, traduite par E. Rabiét et Doutrepoint, Paris 1890-1900.

prose, soit même des vers, aucun compte de cette quantité, ni de la quantité des voyelles. Nous lisons à peu près de même *fides*, *régam*, où *i*, *e* sont brefs, et *jidus*, *régem*, où ils sont longs.

Enfin nous donnons à un grand nombre de lettres ou groupes de lettres des sons que le latin n'a jamais connus : dans le seul vers cité plus haut, combien d'erreurs ! Le latin n'avait pas les nasales *in*, *fan*, que nous faisons entendre dans *infandum* ; le *g* se prononçait dur devant *i* : on disait *reguina* et non *rejina*. Le *i* de *jubes* (exactement *iubes*) se prononçait comme *y* dans *yeux* et non comme *j* dans *jeu*. L'*u* du même mot sonnait *ou*. Et ce ne sont là que les observations les plus grosses.

*Voyelles*. — Pour préciser un peu sur ce point, le latin, à la fin du 1<sup>er</sup> siècle, paraît avoir eu les sons suivants :

Voyelles :  $\begin{array}{l} \hat{a}, \hat{\alpha} \left\{ \begin{array}{l} \text{ě, ē, ĭ,} \\ \text{ō, ō, ŭ (ou) ū (ou)} \end{array} \right. \end{array}$

Pas de voyelles anormales ; *eu*, telle qu'on l'entend dans le français *peur*, *jeu* n'existait pas. L'*ü* ne se trouve non plus en latin que dans des mots étrangers. Encore n'est-on pas sûr qu'il ait eu tout à fait le son français.

Pas de voyelles nasales, telles que nous les avons : *ā* (*chant*), *ē* (*vin*), *ō* (*canon*), *eū* (*un*).

*Diphthongues*. — Jadis plus nombreuses, elles étaient réduites presque à une seule : *au*, quoique les gens cultivés fissent encore entendre en diphthongue l'*ae* (*saeculum*) et l'*oe* (*oboedio*).

### Consonnes.

		GUTTURALES		LABIALES	
		VÉLAIRES (la langue contre l'arrière du palais)	PALATALES (la langue contre le milieu du pa- lais.)	DENTALES (la langue contre les dents.)	LABIODENTALES (la lèvre inférieure contre les dents.)
					BILABIALES (lèvre contre lèvre.)
Explosives	Sourdes.	.....	c	t	p
	Sonores.	.....	g	d	b
Continues	Fricatives	Sourdes.	.....	s	f
		Sonores.	y (écrit i)	.....	w (écrit v)
	Vibrantes	l	.....	r, l	.....
	Nasales	.....	γ (écrit n)	n	m

Ce tableau appellerait d'assez nombreuses observations. On remarquera d'abord l'absence d'un assez grand nombre de consonnes que possède le français actuel : *z* (*maison*, *zèle*), *ch* (*chanter*), *j* (*joie*), *iv* (*lui*, *tuile*), *ñ* (*vigne*), *l* (*fille*). Ces sons étaient inconnus du latin.

*Palatales* : *c* — représenté quelquefois par *k* devant *a* (*kalendas*) et par *q* devant *u* (*quot*) — et *g* gardaient toujours leur valeur d'explosives : (*facio* = *fakio* non *fasio*; *kikero* non *sisero*; *reg(u)ina* non *rejina*) ; *j* se prononçait comme *y* dans *yeux* (on l'a écrit très différemment suivant les époques *i*, *ii*, *i* long, jamais *j* qui vient d'un signe usité dans les manuscrits de la fin du moyen âge).

$\gamma$  (écrit dans l'alphabet comme une *n* ordinaire), se rencontrait devant les palatales, par exemple dans *angor*, *anguis*, et avait à peu près le son du grec  $\gamma$  dans la même position :  $\alpha\gamma\gamma\epsilon\lambda\omicron\varsigma$  ou du *n* de l'allemand moderne dans *angst*.

*Dentales* : *t* sonnait encore *t* dans tous les cas, et non *s* comme nous le faisons entendre dans *natio*, *pigritia*. *D* final sonnait presque comme *t*. *S*, quoique figurée par une seule lettre, était différente suivant qu'elle se trouvait au commencement ou au milieu des mots ou bien à la fin. Sur *s* finale, nous aurons à revenir. Initiale ou médiane, elle était sourde ; prononcez *s* dans *causa*, comme dans *sol*. *X* lettre double, équivalait à *cs*, non à *gz* (*exire* = *eksire*, non *egzire*). *N* dentale semble s'être prononcée très faiblement devant *s*, *consul* est constamment écrit *cosul* *R* était dental et roulé ; *l* était double dentale dans *lana*, vélaire dans *alba*.

*Labiales* : *p* et *b*, souvent confondus dans l'ancien latin, paraissent avoir été, au 1<sup>er</sup> siècle, bien distincts. Peut-être *b* au contraire était-il déjà confondu avec *v*. Le *v* sonnait comme le *w* anglais : *silvæ*, *aqua*.

*M* finale n'était plus entendue. Les grammairiens eux-mêmes ne lui reconnaissaient pas un son plein et l'un deux proposait pour l'écrire une moitié du signe ordinaire.

*H* ne sonnait plus dans la prononciation courante.

Si on ajoute que *y* et *z* sont des lettres grecques, qui ne se retrouvent que dans des mots grecs usités par le monde lettré, on voit que les sons du latin sont souvent bien différents de ceux qu'on prononce dans nos classes et même de ceux que semble énumérer un alphabet, plein, comme tous les autres, de lacunes d'une part et de doubles emplois de l'autre.

LES SONS DU LATIN VULGAIRE. — *Accentuation*. L'usage de la langue parlée suivait en général les règles d'accentuation du latin

classique, c'est-à-dire que l'accent, dans les mots de plusieurs syllabes, n'était jamais sur la dernière ; dans les dissyllabes il était sur la première et dans les polysyllabes sur la pénultième, si elle était longue, sur l'antépénultième si la pénultième était brève.

Cependant l'accentuation populaire présentait quelques caractères propres. Par suite du changement qui avait jadis avancé l'accent dans *taléntum*, *perféctum* de l'initiale sur la seconde, les mots qui renfermaient une muette suivie de *r*, tels que *integrum*, avancèrent l'accent sur cette pénultième, sans qu'elle cessât d'être brève : *intég<sup>u</sup>rum*, *tené<sup>u</sup>bras*.

Dans les mots où un *e*, un *o*, un *a* atones se trouvaient en hiatus derrière les toniques *i* ou *e* susceptibles de passer à *y*, cet *e* ou cet *i*, en prenant le son de semi-consonnes, ne purent garder l'accent qui se porta sur la voyelle voisine : *mulière* > *molyère*, *lintéolu* > *lin-tyôlu*. Le fait a été remarqué par les grammairiens pour *muliere*<sup>1</sup>, et il s'observe dans la poésie des bas-temps<sup>2</sup>.

Dans les noms de nombre, il se fait des sortes de crases : *vinti* pour *viginti*<sup>3</sup> est dans le *C. I. L.* VIII, 8573. De même *trinta* (*Ib.* XI, 1711) ; *quarranta* se trouve dans les inscriptions chrétiennes (Le Blant, *N. Rec.*, p. 60)<sup>4</sup>.

Enfin, dans les mots composés, dans ceux du moins qu'on sentait comme tels, l'accent au lieu de reculer sur le préfixe, resta souvent sur le radical du primitif : *reçipit* et non *récipit*, *convénit* et non *cónvénit*, *perdédit* et non *pérdidit*<sup>5</sup>.

Pour les mots étrangers, tantôt ils ont pris l'accentuation latine a), tantôt ils ont gardé la leur propre b).

1. *Anecdota helvetica*, p. CIII.

2. Dracontius, *Carm.* VIII, 508 : *perfidus hospes* || *Ut sensit fragiles mulieris pectore sensus*. Cf. dans Sid. Apol. XII, éd. de Dahn, 147, *ἀρανζύλα*. *Pariete* n'est pas devenu *paryète*, mais *parète* qu'on trouve déjà dans le *C. I. L.* VI, 3714. De même *quiéta* > *quétu*, très fréquent dans les inscriptions. Mais ici l'accent a toujours été sur *e* qui est long. Cf. *Zeitsch. f. rom. Phil.*, XIV, 547.

3. Cf. *A. I. L.* 65 sq. et Rydberg, *Viginti-triginta*, dans les *Mélanges Wahlund*, p. 337 et suiv.

4. C'est sans doute cela que voulait constater Consentius, quand il notait pour la blâmer, la prononciation *triginta* (K. V, 392, 4). Cf. Rydberg, *o. c.*

5. Cette loi est loin d'être absolue comme le montre *collécat* > *couche* comparé à *allocat* > *aloe*, si ce dernier n'est pas de recomposition française.

On remarquera que dans ces mots ce n'est pas seulement l'accent que garde le thème, mais sa voyelle propre : *retenet* et non *retinet*. Ce phénomène très important pour le développement ultérieur du mot s'observe sinon toujours, du moins dans un très grand nombre de cas. C'est le phénomène dit de recomposition. Il a été nié ; mais outre que le développement roman l'établit, il est souvent attesté, ainsi dans la *Mnl. Chir.* 228, 27 : *decadit* ; 9, 16 : *intercaeduntur* ; 26, 12 : *depresmes* ; 77, 12 : *persalliet* ; 274, 10 : *conspargis* ; 260, 7 : *contenes*. Il est probable que le procédé de juxtaposition était depuis longtemps en lutte avec le procédé de composition proprement dit, avant de l'emporter en roman.

a) On peut citer parmi les grecs qui ont pris l'accentuation latine, les oxytons : *cléricum* (κληρικόν), *spásmum* (σπασμύν), *mónachum* (μοναχόν), *basi'icam* (βασιλικήν), *parábolam* (παρὰβολήν); et aussi *eleemósynam* (ἐλεημοσύνην), *paradísium* (παράδεισον), *sépiam* (σηπίαν); parmi les germaniques, la plupart des mots.

b) Parmi les grecs qui ont gardé l'accent grec, citons *éremum* (ἐρημον, v. fr. erme), *blásfemum* (βλάσφημον, v. fr. blasme); parmi les germaniques, on note surtout des mots dont le suffixe se confond avec un suffixe latin atone : *alina* > *alina* > *alna* (v. fr. *alne*, *aune*).

VOYELLES — *Quantité et qualité*. — Les voyelles latines pouvaient être longues ou brèves, sans que cette quantité — qu'il ne faut pas confondre avec la quantité syllabique — fût influencée par le nombre des consonnes placées derrière la voyelle. Dans *rēctus* *e* était long, il était bref dans *pēctus* <sup>1</sup>.

Depuis longtemps, les voyelles longues tendaient à se prononcer fermées, et les brèves à prendre un son ouvert. Il arriva un moment, antérieur probablement au IV<sup>e</sup> siècle, où cette prononciation fut régulière : l'*ē* de *pēctus* sonna *ɛ*, l'*e* de *rēctus* : *ɛ* <sup>2</sup>.

Le témoignage concordant des langues romanes montre que ce changement alla plus loin. A la différence quantitative la différence qualitative se substitua, et les voyelles toniques ne se différencièrent plus par la quantité, mais par le timbre. On eut donc désormais le système vocalique suivant :

*a*, *ɛ* (< *ē*), *ɛ* (< *e*), *i* (< *ī*), *ɔ* (< *ō*), *ɔ* (< *o*), *u* (< *ū*) <sup>3</sup>

Ce phénomène est antérieur à l'évolution propre et distincte des parlers romans. Il est capital pour l'histoire phonétique postérieure.

On remarquera que dans cette liste de voyelles, on ne trouve trace ni de l'*ī* du latin classique, ni de l'*ū*. C'est que *i*, qui depuis longtemps avait une tendance à se confondre avec *ɛ* dans le latin rustique, finit par ne faire plus qu'un avec cet *ɛ*, dans toute espèce de syllabes, accentuées ou atones, devant des consonnes ou des voyelles, à l'intérieur des mots ou à la finale. Au V<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècles, la graphie *e* est constante dans les textes comme dans les inscriptions : Ex. : *videmus* (= *vidimus*, Grég. de T., *H. F.*, 4, 9, p. 147, 3, B.); *omnebus* (Le Blant, *Inscr. chrét.*, 697, ann. 357), *baselicam* (*ibid.*, 610, ann. 455), *menus* (*ibid.*, 449, VI<sup>e</sup> s.).

1. Tous les exemples ont été rassemblés dans le *Hilfsbüchlein* de Marx.

2. Voyez Schuchardt, *Vokal. des Vulg.*, I, 461; II, 146; III, 151, 212, qui cite les grammairiens anciens.

3. On se souviendra que nous notons les voyelles ouvertes par une cédille, les fermées par un point.

Le changement de *ū* en *o* se fit postérieurement au précédent, mais au v<sup>e</sup> et au vi<sup>e</sup> siècle il est aussi complet. Les inscriptions chrétiennes abondent en formes telles que *tomolo*, *tetolo*, *notret*<sup>1</sup>.

Il arriva en outre, sans qu'on puisse rapporter à une époque précise ce nouveau changement, que des différences quantitatives survinrent entre les voyelles toniques. Devant une seule consonne ou un groupe dont la seconde est *r* ou *l* (groupe dont l'articulation est assimilable à une seule consonne), les voyelles tendirent à s'allonger; devant deux ou plusieurs consonnes, elles s'abréchèrent ou restèrent brèves. Cette distinction, contraire à toutes les anciennes lois métriques, s'accusa de plus en plus, et fut la base de toute l'évolution postérieure.

Ainsi *pēde* devenu *pēde* > *pēde*, *pētra* devenu *pētra* > *pētra*, tandis que *vēste* devenu également *vēste* reste *vēste*. De même *mōdu* > *mōdu* > *mōdu*; au contraire *tōrquere* > *tōrquere* reste *tōrquere*. Nous retrouverons plus loin les conséquences très importantes de ces allongements dans la diphtongaison des voyelles, qui n'en est que la suite.

*Diphtongues.* — La diphtongue *ae* ayant achevé de se réduire à *e*, et la diphtongue *oe* à *e*<sup>2</sup>, il ne restait plus de véritable diphtongue que *au*. Encore était-elle loin d'être intacte dans tous les mots. Déjà à l'époque archaïque *au* avait eu une tendance à se réduire à *o*, et cet *o* archaïque et dialectal s'était maintenu dans nombre de formes : *Clodius*, *plostrum*, *codex*; *clodus* est constant dans *Itala* (Rönsch, 464) et se retrouve ailleurs (Porphyron, 177, 1, *A. l. L.*, IX, 558). Un autre mode de réduction, en portant la voix tout entière sur l'*a*, fit disparaître l'*u*; malgré les grammairiens, qui eurent beau enseigner qu'il fallait dire *ausculta* non *asculta* (Caper, 108, 6), *augusto* non *agusto*<sup>3</sup>, c'est *ascultare*, *agusto* que le roman conservera sous les formes *escolter*, *aoust*.

Ce changement fut loin du reste d'atteindre *au* en toute position; il n'atteignit que *au* protonique initial, et semble dû dans la plupart des cas à l'influence d'un *u* qui suit. De la sorte *au* se main-

1. Cet *o* était du reste si profond que par un effet inverse de la même confusion, on écrit très souvent pour *o* un *u* (ou) très voisin de ce qu'on entendait : *huc locu* (= *hoc loco*, *C. l. L.*, XIII, 2354, an. 431); *honure*, (Le Blant, *Inscr. chrét.*, 684).

2. Corssen, *Ueber Ausspr.*, I, 691, 308 et 707. Seelmann, *Ausspr. des Lat.*, 224 et 226. Les exemples de *e* = *ae* (hors de la syllabe tonique) remontent au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

3. Attesté par le grammairien Ter. Maurus, VI, 339, K.; on trouve constamment dans les inscriptions : *agustas*; dans les *Formul. Andec.*, éd. Zeumer, 33, p. 15, 25, on a *nafragus*, etc. (cf. Schuchardt, *Vokal. des Vulg.*, II, 306 et sq., III, 264. D'Arb. de Jubainv., *Mém. Soc. ling.*, I, 415; Corssen, *Ueber Ausspr.*, I, 663; Seelmann, *Ausspr.*, 223.



tient encore (*causa, gaudia*, etc.), et en même temps il apparaît dans certains mots comme résultat de la contraction  $v + i + \text{cons.}$  : *auca* < *avica* (*C. Gloss. lat.*, II, 25, 45), *aucellum* < *avicellum* (*Ib.*, II, 25, 42) <sup>1</sup>.

*Syncope des atones.* — La tendance à affaiblir la posttonique a été, dans les premiers siècles de l'histoire de la langue latine déjà, extrêmement marquée. Elle résultait alors de l'intensité de l'initiale, comme la belle étude de Vendryès l'a mis en lumière. De là *pergo* pour *perrego*, *quindecim* pour *quinque decem*. De là encore : *hortatur* à côté de *horitur, horitatur*, qui est dans Ennius, *jurgo* pour *jurigo* (Plaute), *possum* pour *potesum*, *lamna* pour *lamina* (Hor., *Carm.*, II, 2, 2), *aspris* pour *asperis* (Virg., *Æn.*, II, 379), *soldum* pour *solidum* (Hor., *Sat.*, II, 5, 65). Auguste, au dire de Quintilien (I, 6, 19), trouvait la prononciation *calidum* affectée : c'est que *caldum* était la forme usuelle depuis longtemps. De même *domnus* pour *dominus* se trouve un peu partout, de Plaute à Grégoire de Tours <sup>2</sup>.

Quand l'accent fut porté où nous l'avons dit (p. 61), le même phénomène se reproduisit. Dans quelle mesure est-il nécessaire de supposer avec Lindsay (III, § 13) que, l'accent celtique étant fortement expiratoire, les populations celtiques romanisées furent plus enclines que les autres à la syncope des atones? Assurément la  
 + tendance à la syncope a été très forte en Gaule, comme le prouve la comparaison des langues romanes, mais elle était très générale.

La voyelle pénultième des proparoxytons tombait dans un assez grand nombre de cas : entre *s* et *t* (*postu* < *positu*), *g* et *d* (*frigdu* < *frigidu*). Mais elle fut particulièrement caduque, quand l'une des consonnes était une liquide, c'est-à-dire par exemple entre *l* et *p* (*colpu* < *colapu*), *l* et *d* (*caldu* < *calidu*), *r* et *d* (*verde* < *viride*). Quand la seconde était une *l*, la voyelle *u* tombait d'une manière générale après toutes les consonnes sauf *m*. L'*Appendix Probi* contient une foule de rectifications qui le prouvent : Dites *speculum* non *speculm*, *angulus* non *anglus*, *tribula* non *tribla*, *capitulum* non *capitlum*, *bapulo* non *baplo*, *masculus* non *masclus*, ce qui prouverait, à défaut d'autres témoignages, combien les prononciations contractées étaient répandues <sup>3</sup>. Les inscriptions le prouvent

1. A l'époque classique *auceps, gaudet* sont de même pour *aviceps, gavidet* (cf. *gavisus*). Il faut ajouter que *eu* des noms propres germaniques a peut-être été prononcé un certain temps en diphthongue, mais est devenu bientôt un groupe de deux voyelles : *Theudoricus*, puis *Theodoricus*.

2. Schuchardt, *Vohat. des Vulg.*, II, 70 et suiv.

3. Il faut dire que tous les exemples où il est question de suffixes en *-(u)lu* peuvent être analogiques. Il y a eu lutte entre les suffixes sans *u* original et les véritables suffixes en *-ul-*. Cf. Gaston Paris, *Les plus anciens mots d'emprunt*. Paris, Bouillon, 4°.

aussi : *masclus* (C. I. L., XII, 4493), *oricla* (Ib., XII, 5686, 652), *aunclus* (Ib., XII, 3694).

Les autres voyelles atones étaient moins atteintes. La proto-nique, qui avait disparu dans certains mots classiques : (*disciplina* < \* *discipulina*, cf. *discipulus*; *figlina*, *figulina*, cf. *figulus*), disparaît bien de certains mots : *maldictum*, *benfacta*, *vetranus*; on trouve aussi *dedcavit* (C. I. L., XII, 2246), *soldaverint* (Mul. Chir., 209, 21); mais cette réduction est encore peu avancée.

\* Il en est de même de celle de la voyelle finale, où des sons voisins *e* et *i*, *u* et *o* sont souvent confondus comme ailleurs, mais la voyelle est en général conservée.

*Voyelles en hiatus.* — Ici des transformations importantes s'étaient produites. D'abord les voyelles semblables *ee*, *oo* se contractèrent en une seule : *pre(h)endere* > *prendere*, *coopertum* > *copertu*, *dodecim* > *dodecim*. De même *uu* : *mortuus*, *tuus* > *mortus*, *tus*. Cette réduction est très ancienne, Térence l'offre déjà, et les textes vulgaires de l'empire ne connaissent plus d'autre forme que *corte* pour *cohorte* <sup>1</sup>.

Mais ce sont *i* et *u* surtout dont l'influence sur les voyelles voisines se fit sentir : 1° Après la tonique, elles firent diphtongue avec elle : *cui* > *cūi*, *fui* > *fūi*, *amai* > *amāi*, *deu* > *dēu*.

2° Devant une autre voyelle, *e* atone passa très anciennement à *i*; *pariat* pour *pareat* est fourni par une inscription du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (C. I. L., I, 197) et l'*i* en hiatus avec une voyelle, tonique ou non > *y*. L'*Appendix Probi* signale le fait : *vinea* non *vinia*, *cavea* non *cavia*, *cocleare* non *cocliariu*. Les inscriptions en fournissent maint exemple : *criatura* (Le Blant, *Inscr. chrét.*, 540<sup>A</sup>), *hordiarium*, *viniae* (C. I. L., XIII, 2465, cf. Pirson, *O. c.*, 47-48). L'action de cet *y* se fera bientôt sentir.

De même que *i* > *y*, *u* > *w*, *januariu* > *janwaryu* (janvier). Mais après un groupe de consonnes, ce *w* disparut : *februariu* > *febraryu*, *battuo* > *batto*. Les inscriptions donnent constamment *qis*, *qæ*, *qiscet* (Le Blant, *Inscr. Chrét.*, 354, 449, ann. 573, Rossi, *Inscr. Chr.*, 463, ann. 398. Comparez le ms. I a de Grégoire de Tours). L'*Appendix Probi* dit : *februarius* non *febrarius*, *equus* non *ecus*, *coqui* non *coci*.

CONSONNES. — *H*, qui avait eu autrefois la valeur de l'aspiration forte, s'était éteinte dans la prononciation courante dès le III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Les lettrés la maintinrent ou la rétablirent, et, à en juger par les plaisanteries adressées à ceux qui la plaçaient ou

1. Voir C. I. L., I, 990; *corte* est l'orthographe constante de la *Mulomedecina Chironis*. Cf. dans le C. I. L., V, de nombreux exemples de *cors* pour *cohors*.

l'omettaient à tort, ce fut un des schibboleth des gens de bonne éducation depuis le temps de Catulle jusqu'à celui de saint Augustin <sup>1</sup>. Mais, malgré toutes les prescriptions, l'aspiration ne rentra jamais assez dans l'usage pour se conserver en roman : c'est *erba*, *abere* et non *herba*, *habere*, *prendere* non *prehendere*, qui passèrent. *H* soit à l'initiale, soit à l'intérieur des mots, soit derrière les consonnes *c*, *r*, *t* (où il n'a jamais été qu'une transcription du grec : *Christus* = Χριστός) peut être considéré comme inexistant.

L'introduction de mots germaniques dans le lexique latin eut pour effet de faire reparaître l'aspiration, qui existait dans de nombreux mots germaniques : *helm*, *hard*, *hauniþa*, etc. Un certain nombre de mots latins se trouvèrent influencés : *altu* > *haltu* (fr. *halt*, *haut*), *ericione* > *hericione* (*hérisson*).

V. Le *v* perdit d'assez bonne heure le son bilabial, pour prendre le son labio-dental du *v* français. Des inscriptions découvertes en Allemagne, et qui ne peuvent guère être postérieures au IV<sup>e</sup> siècle, transcrivent *v* par *f* : *Fictorinus*, tandis que les premiers emprunts faits par les langues germaniques au latin transcrivaient *v* par *w* (*wine* < lat. *vinu*, *wall* < lat. *vallu*). Cela ne peut s'expliquer que si le *v* était devenu dental <sup>2</sup>.

A ce moment, le *w* reparut avec les mots germaniques (*werra*, *warjan*, *warnjan*, *wisa*, etc). Mais ce ne fut guère que dans l'Est de la Gaule qu'il se prononça tel quel. Pour la grande majorité des Gallo-Romains, le *w* n'était plus prononçable, et, la partie postérieure de la langue se rapprochant du palais jusqu'à former occlusion, le *w* se trouvait accompagné d'une explosive, sonore comme lui : *g*. D'où le latin *guerra*, *guarire*, *guarnire*, *guisa*.

Il arriva même que des mots latins furent contaminés : *vadu* > *guadu* (*gué*), *vastare* > *guastare* (*guaster*).

Finale *M*. C'est une question très débattue que celle de savoir comment *m* finale se faisait entendre dans la langue littéraire. Dans la prononciation vulgaire, peut-être nasalisait-elle légèrement la voyelle antérieure, peut-être ne l'entendait-on plus du tout. En tout cas, elle devint de bonne heure très sourde, puis disparut. Les

1. Cf. G. Paris, *La prononciation de l'en latin* (*Romania*, XI, 399) et Birt, *Hiat bei Plautus*, etc. (cf. *Romania*, 1902); on trouve dans les inscriptions de nombreuses traces des efforts faits pour rétablir *h*, d'où des graphies telles que *hossa* pour *ossa* (Le Blant, *Inscr. chrét.*, I, V<sup>e</sup> siècle), *hocto* (*C. I. L.*, XII, 478, ann. 536) *thomolo* (*ibid.* XIII, 1515).

Quand le *φ* fut devenu spirant en grec, il fut transcrit en latin par *f* : *neofitus* (*C. I. L.*, XIII, 1548, ann. 466). Auparavant il était rendu par un simple *p* dans la langue populaire : *purpura* (= πορφύρα), *colapus* (κολαφος).

2. Lindsay, *The lat. language*, II, § 52, et Pirson, *o. c.*, 61. Pour la transcription en *v* comparez encore *veilchen* < *viola*, *vogt* < *advocatu*, importés depuis.

inscriptions témoignent de ce phénomène. Elles donnent non seulement d'innombrables accusatifs sans *m* comme *tomolo*, mais *dece*, *nove*, *conda*, etc., et l'*Appendix Probi* avertit de dire *passim* non *passi*, *numquam* non *numqua*, *idem* non *ide*.

*M* ne se maintint que dans les monosyllabes *cum*, *rem*, *spem*, *tum*, *tam*, etc.<sup>1</sup>

*S*. L'histoire de *s* finale est encore tout à fait obscure. Il y a cependant un fait hors de doute, c'est que *s* avait très sensiblement tendu à s'amuir. Cela avait lieu à la pause, et aussi probablement devant un mot commençant par une consonne. Ce fut même une élégance, qui dura du III<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. La mode passa à ce moment-là, et il redevint élégant de faire sonner l'*s*. Mais ce retour de la langue littéraire ne put pas atteindre la masse. Il est probable qu'il y eut hésitation entre les deux prononciations : *s* sonnante devant une voyelle, et d'autre part étant amuie devant une consonne et à la pause, chacune de ces deux prononciations tendait par analogie à devenir générale dans tous les cas. A l'Est du domaine *s* tomba partout, dans l'Ouest (Rétie, Espagne, Gaule) elle reparut partout et assez vivante pour passer en roman<sup>2</sup>.

*Consonnes médianes*. — Deux surtout sont très anciennement atteintes, c'est *b* et *v*.

Dès avant J.-C. on trouve des exemples de *b* > *v*. Au II<sup>e</sup> siècle, le phénomène se constate plusieurs fois : *libertav(u)s*, *juvente* (pour *libertabus*, *jubente*, *C. I. L.*, I, 1063 et XI, 137). Plus tard la *Mul. Chir.* écrit indifféremment *bulbus* (153,26), *vulbos* (212,24) et *vulvos* (274,8). Au V<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècle la confusion est constante : *noveletate* (= *nobilitate*, *C. I. L.*, XII, 2179, an. 362), *provata*, = *probata*, Le Blant, *Inscr. Chrét.*, 12 ann. 498), *oviit* (Id., *ib.*, 35, ann. 447), *judicavit* (Grég. de Tours, *H. F.*, 9, 30, B. o. c., 166). C'est un fait qui a dû avoir un retentissement considérable sur la morphologie, puisqu'il faisait confondre des futurs et des passés, et qu'il contribua par là à amener l'abandon de certaines formes du futur<sup>3</sup>.

Le *v* (avec le son de *w*) était souvent tout à fait tombé entre voyelles. L'*Appendix Probi* rappelle qu'il faut dire *avus*, non *aus*. Et une foule d'inscriptions nous attestent que la langue parlée laissait tomber, avant ou après l'accent, le *v* devant les *u* et les *o*,

1. Cf. Gröber, *Verstummung des H, M... im Lateinischen*, dans les *Commentationes Wælfelinianæ*, Leipzig, 1891, p. 169 et suiv.

2. Cf. Havet, *L'S latin cauc.* (*Mél.* G. Paris, 303, et *Romania*, XXII, 148.)

3. Cf. Schuchardt, *Vokal. des Vulg.*, I, 131, III, 66; Pirson, o. c., 61, et aussi Parodi, *Del passaggio de v in b... nel latino volgare* (*Romania*, XXVII, 177, et suiv.).

même devant *e*. *Vius* pour *vivus*, *juenis* pour *juvenis*, *juentus* pour *juventus* sont très communs dans les inscriptions <sup>1</sup>.

Les langues romanes ont conservé des formes telles que *oncle* qui s'explique par *aunclo* < *avunculo*, du reste attesté souvent <sup>2</sup>. Cependant cette chute de *v* ne s'est pas généralisée.

Il n'est pas impossible que les sourdes aient eu, d'assez bonne heure, une tendance à passer aux sonores, par un affaiblissement de l'articulation, que *t* se soit rapproché de *d* et *c* de *g* : *mutare* > *mudare*, *pacare* > *pagare*. La *Mul. Chir.* écrit couramment *claudigo*, et *clodigo* (116, 1; 10, 28; 16, 4, etc.). De même *fricare* et *frigare* (75, 17), *verruca* et *verruca* (16, 23), et même après consonne : *tubercula* et *tubergula* (111, 13). Vers le *vi*<sup>e</sup> siècle, on commence à trouver dans les inscriptions : *labidem*, *labede*, *ebescubus*, *abrilis*.

Mais c'est le *t* qui fut le plus fortement atteint. Du *iv*<sup>e</sup> au *v*<sup>e</sup> siècle, un changement très important se produisit, dont le plus ancien exemple attesté est dans une inscription de 140 après J.-C. Au lieu de *Crescentianus* on y lit *Crescentsianus* (Gruter, p. 127, VII, 1). *Ti* étant passé à *ty* au milieu des mots et devant voyelle, il se développa entre les deux consonnes *t* et *y* un son sifflant, tel qu'un grammairien du *v*<sup>e</sup> siècle décrit l'ensemble comme composé de *t*, *z*, *i* (Papir. ap. Cassiod., VII, 216, 8, K.). Depuis ce temps la vieille prononciation par *ti* est signalée comme vicieuse; inscriptions et grammairiens attestent que la sibilisation est générale, ainsi *scorcia* pour *scortea* (*Not. tir.*, A. l. L., X, 271) <sup>3</sup>.

*Di* a une histoire en apparence moins nette. Il semblerait, à en croire certains grammairiens tardifs comme Pompeius et Isidore de Séville, qu'il se soit prononcé aussi avec un son sifflant *dz* : *odze* = *odie*. *Zabolus* pour *diabolus* est attesté. Mais le développement ultérieur suppose *dy* et non *dz*. L'espagnol *hoi*, le français *hui* représentent *odye*, non *odze*. *Z* n'est qu'une graphie de *y*. Des mots comme *zunior* = *junior* (Le Blant, *Inscr. chrét.*, 11) l'indiquent <sup>4</sup>.

*Dy* semble du reste avoir été de bonne heure à peu près réduit à *y*, comme le témoignent des confusions telles que *idus madias* = *maias* (Rossi, *Inscr. chr.*, 172, ann. 364; au contraire *aiutit*

1. Voir Pirson, o. c., 63.

2. *Ib.*; cf. C. I. L., XII, 1951, 3691, XIII, 2206 et Schuchardt, *Vok.*, II, 471.

3. Voir les textes des grammairiens dans Lindsay, o. c., II, § 90, Seelmann, o. c., 320 et suiv. *Bestia* se trouve aussi sous la forme *besta* (A. l. L., IX, 3).

4. Cf. Lindsay, o. c., II, § 90, Meyer-Lübke, *Einführung*, § 134, Riemann et Goelzer, *Gr. comp. du gr. et du l.*, I, 55-56.

= *adjutet*. Le Blant, *Inscr. chrét.*, 583 A.). La *Mul. Chir.* a souvent *diossum* (26, 13), mais aussi *iosum* (188, 1), *iosu* (190, 24); *deorsum* ne s'y trouve pas.

C. Devant les voyelles palatales *e* et *i*, le *c* (prononcé *k*) s'articulait sans doute dans une région moins voisine de la gorge que lorsqu'il était suivi de *o*, *u*. Suivant certains philologues, il aurait commencé dès le II<sup>e</sup>, tout au moins dès le IV<sup>e</sup> ou le V<sup>e</sup> siècle, à subir un déplacement qui l'aurait avancé vers la partie antérieure de la bouche<sup>1</sup>. D'autres, dont G. Paris et Lindsay, ne croient pas que ce déplacement soit antérieur au VI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. C'est une des questions les plus controversées de la philologie romane que celle de cette date, qui serait cependant essentielle à connaître<sup>3</sup>.

En effet un double phénomène se produit en même temps. D'une part, quand le *c* se trouve placé vers l'origine du palais dur, il subit une modification analogue à celle qui atteint aujourd'hui *k* dans la prononciation des faubourgs de Paris, où on ne dit plus un *bouquet*, mais un *bouqu'et*<sup>4</sup>. Alors, en même temps que *k* se déplace encore et s'avance jusqu'au point où, le lieu d'articulation touchant les dents, il passe à *t*, le son annexe *i* passe peu à peu à un véritable *y*, si bien que  $k^i > k^2y$  et que  $k^2y > ty$ . De ce *ty* la continuation de l'évolution fera plus tard, suivant les cas, ou *ts* (comme plus haut de  $ti > ty$ )  $> ts$  ou *tch*.

G, à une époque qu'il est difficile aussi de fixer, mais qui est antérieure à celle de l'évolution de *c*, a également avancé vers les dents devant les voyelles vélaires, de sorte que *gente*  $>$  *g'iente*, d'où plus tard *djente*. Dans les mss de Grégoire de Tours, on voit *iniens* rendu par *ingens* et *aiebat* par *agebat*, preuve que *ge* est confondu avec *y*. Une inscription du VI<sup>e</sup> siècle, citée par Pirson (75), donne *georgia* pour *jurgia*<sup>5</sup>. Le graveur, pour laisser deviner le son de *y*, le rend par *g + e*, ce qui montre que c'était ainsi désormais que sonnait *g* suivi de *e* ou *i*.

Si on compare ce qui a été dit plus haut de *di*, on voit qu'au VI<sup>e</sup> siècle *z*, *g + e*, *y* et *dy* sont sensiblement identiques.

*Groupes de consonnes.* — *Ns* peut à peine être compté comme

1. Voir Meyer-Lübke, *Einführ.*, §§ 115-117.<sup>1</sup>

2. *Annuaire de l'école pratique des Hautes Études*, 1893.

3. Voir la discussion de Mohl, *Chron. du lat. vulg.*, p. 289-307. Il ne semble pas qu'on donne une attention suffisante à l'allitération signalée dans Grégoire de Tours par Bonnet, *o. c.*, 172 : *reservatum guttae Gazetum acetum vehementissimum offerebat in calicem*. Elle suppose que l'assibilation est faite.

4. On note *k'*, *k''* les *k* qui se produisent au fur et à mesure que, en prononçant le *k*, on avance vers le palais dur, ensuite vers les dents, le point où la langue vient toucher pour faire l'occlusion.

5. Comparez *juria* = *jurgia* (*Inscr. de Cherchell*, A. l. L., IX, 245).

un groupe; *n* avait devant *s* une prononciation si faible que, dès le temps des Scipions, on trouve des inscriptions où il n'est pas écrit : *cesor* (= *censor*, *C. I. L.*, I, 31. Cf. *ib.*: *coso!*.) Cicéron, au dire du grammairien Velius Longus, prononçait comme plus doux : *foresia*, *megalesia*. Quintilien (I, 7, 29) affirme que de son temps on disait, comme on écrivait, le plus souvent : *cosul*. Cette prononciation devint générale, d'où les formes romanes : *meis*, *mois* < *mese* (= *mense*), *peis*, *pois* < *peso* (= *pensu*).

*Rs*, dans les mots où il représente *rs*, comme dans *sursum* (= *super-sum*), a aussi eu très anciennement une tendance à laisser prédominer la sifflante. On le voit par des mots comme *prosa*. D'anciennes inscriptions (*C. I. L.*, I, 199, 117 av. J. C.) offrent déjà des exemples de réductions de *rss* à *s* : *controvosias*, *suso*. Sous l'Empire, les exemples se multiplient. *Susum*, *deosum*, *rusum*, *dossum* sont attestés épigraphiquement. La *Mul. Chir.* écrit *susu* (26, 11), *subdossanus* (155, 23). Velius Longus nous apprend que certains prononcent *dossum* par deux *ss*, et que *r* disparaît dans *rusum* et *retrorsum*. De là les types romans *jus* < *diusu* (= *deorsum*). *dos* < *dossu* (= *dorsum*).

A *tl* se substitue souvent *cl*. L'*Appendix Probi* mentionne *viclus* pour *vitulus*, *veclus* pour *vetulus*. Les *Gloses* donnent d'autres formes : *sicla* pour *situla*, *fiscla* pour *fistula*. Et le développement de ceux de ces mots qui ont passé en roman montre que c'est l'articulation *cl* qui y a prévalu.

Toutefois le changement n'est pas général : *rotula*, *spatula*, *corrotulare*, etc., n'en ont pas été atteints. Dès lors on peut se demander si on n'a pas affaire plutôt à un changement d'ordre analogique. La fréquence du suffixe *culum* > *clum* (*iclum*, *aclum*), l'aurait rendu si familier qu'il aurait passé tel quel dans les mots en question en substituant son *c* à la consonne thématique. L'hypothèse que je propose aurait l'avantage d'expliquer en même temps pourquoi on trouve *manuclus* pour *manipulus*, *vectaculum* pour *vectabulum*, *verticulum* pour *vertibulum*<sup>1</sup>. De bonne heure, peut-être sous une influence celtique, *ct* a passé à *χt* : *factu* > *faχtu* d'où plus tard en français *fait* (prononcez *fáy*)<sup>2</sup>.

*gm* qui avait peut-être dans les mots pris au grec le son du grec γm a dès l'époque latine été atteint par la réduction de *g* à *u* (ou). L'*Appendix Probi* dit *pegma* (gr. πῆγμα) non *peuma*. La *Mul.*

1. *A. I. L.*, VIII, 133. Cf. xi, 64, 67. On trouvera d'autres explications dans Meyer-Lübke, *Einführ.*, § 29, et Ascoli, *Arch. glott.*, XIII.

2. Schuchardt, *Vokal. des Vulg.*, II, 499, Meyer-Lübke, *Einführ.*, § 186.

*Chir.* donne *fleuma* au lieu de *flegma* (44, 11). Isidore de Séville constate *sauma* pour *sagma* (d'où notre *somme* : bête de *somme*).

Dans un groupe de trois consonnes formé de  $x (= cs)$  + une muette, le latin classique laisse tomber le *c* dans certains cas : *Sestius*. De même en latin parlé : *justa* < *juxta* (a. fr. *jouste*), *dester* (*C. I. L.*, VII, 1336, 411) < *dexter* (a. fr. *destre*).

*Prosthèse de voyelles.* — Dès le 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., on trouve des traces d'une voyelle *i*, *e* placée devant les groupes initiaux *st*, *sc*<sup>1</sup>, quoique les grammairiens n'y fassent allusion que très tard. C'était devenu une habitude populaire d'appuyer le groupe sur une voyelle : *ispeluncola* (Le Blant, *N. R.*, 247). Il en résulta que dans plusieurs mots la voyelle, même où elle était légitime, apparut comme une faute, et fut retranchée (cf. en italien *Spania* < *Hispania*). Là où elle resta, elle amena parfois de singulières confusions : *ispectare* > *espectare* fut absolument identique à *espectare* pour *exspectare* (cf. *esperavit* et *expiravit*, etc.). Grégoire de Tours écrit *populo exspectante* pour *populo spectante* (*Mart.*, I, 11. Bonnet, o. c., 148).

*Métathèses, assimilations et dissimilations.* — C'est surtout avec *r* et *l* que s'observe le premier phénomène. Le latin en offrait sans doute quelques exemples ; ainsi *por* au lieu de *pro* est supposé à la fois par l'espagnol *por* et le français *por*, *pour*.

Il y a aussi des assimilations très anciennes. Ainsi dans *berbece* pour *verbece*. La *Mul. Chir.* écrit plusieurs fois *vervenae* (fr. *verveine*) et *berbenae* (ital. *berbena*) (87, 29, 187, 8 etc.). C'est néanmoins un phénomène relativement bien peu important.

La dissimilation dut être plus fréquente. Les formes romanes supposent que dès l'époque latine on a prononcé \**ginciva* pour *gingiva* (esp. *encia*), *cocina* pour *coquina* (fr. *cuisine*).

Un certain nombre d'exemples sont du reste attestés : *cinquaginta* (*C. I. L.*, X, 7172, 5939), *pelegrinus* (*C. I. L.*, III, 4222 et Rossi, *Inscr. chr.*, 144), *albor* (Corippus, éd. Patsch, XLIX, v. fr. *albre*, *aubre*), *flagrare* (= *fragrare*, a. fr. *flairier*, Grég. de T., *H. F.*, 7, 31, p. 311, 16, et souvent ailleurs). *Veltragus*, *plurigo* sont dans les *Gloses* <sup>2</sup>.

1. Voir les exemples dans Sommer, *De prothesi et aphaeresi e glossariis latinis illustrandis*, Iena, 1900.

2. Cf. Bonnet, o. c., 175 ; A. I. L., IV, 1-13 ; et M. Grammont, *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*, Dijon, 1895.



L'ANALOGIE — À côté de ces transformations phonétiques régulières qui atteignaient les sons en général, un assez grand nombre de mots subissaient l'influence particulière d'un ou plusieurs mots voisins, soit de sens, soit de forme, dont à tort ou à raison une tendance assimilatrice faisait des sortes de types auxquels on rapportait les premiers. C'est cette force simplificatrice qu'on appelle analogie. Son rôle est très grand. Il ne s'exerce pas comme celui des forces qui donnent lieu aux changements phonétiques. Une analogie n'influence pas tous les mots où le même son se rencontre dans la même position, elle n'agit pas non plus par transitions insensibles, mais amène des déformations brusques.

L'analogie s'est exercée sur le latin populaire comme elle s'exerce sur toute langue parlée, et on en retrouve l'effet non seulement dans les formes grammaticales, mais dans la phonétique de beaucoup de mots. C'est ainsi que les formes romanes du mot *pou*, espagnol *piojo*, port. *piollo*, cat. *poll*, prov. *peolh*, v. fr. *peouil*, rét. *ploige*, it. *pidocchio*, renvoient à un type commun *pedoclu*, et du reste *peduculare* est attesté dans les *Gloses* (II, 471, 3; III, 7, 10). Or le type latin est *pediculum*. Le changement de *iculum* en *uculum*, *oclu* n'est expliqué par aucune loi phonétique. C'est l'analogie des très nombreux mots en *uculum* qui a entraîné la substitution. *Octimbris* (graphie de *octembris*) qu'on trouve dans les inscriptions, procède de même de *septembris*, *novembris*, etc.

Le trouble apporté par l'analogie dans la forme phonétique des mots a été divers et diversement profond. Tantôt ce fut un changement de quantité et par suite de qualité dans une voyelle, qui alla jusqu'à modifier l'accentuation <sup>a)</sup>; tantôt il y a eu substitution complète d'un son à un autre <sup>b)</sup>; tantôt addition ou suppression de sons <sup>c)</sup>. Ainsi

a) *frigidu* > *frīgidu* > *frēj(i)du* à cause de *rigidu*. Au contraire *dictu* > *dictu* à cause de *dicere*; *fusione* > *fūsyone* à cause de *fūndere*, *mōbile* > *mōb(i)le*, etc.

b) *grave* > *grēve*, à cause de son contraire *lève*; *crassu* > *grassu* sous l'influence de *grossu*; *reddere* > *rendere* à cause de *prendere*.

c) *balneu* > \* *baneu* > *banyu*, entraîné par la longue série des mots en *aneu*.

ÉTYMOLOGIES POPULAIRES. — Ce phénomène est de même ordre que le précédent. Il consiste en un rapprochement que l'imagination populaire fait d'un mot généralement inconnu à un autre plus connu, et de l'altération inconsciente qu'on fait subir au premier pour le rapprocher du second et lui donner un sens ou une

apparence de sens. La femme du peuple à qui on a recommandé des *pilules opiacées*, et qui va chercher des *pilules à pioncer*, fait de l'étymologie populaire.

Le latin parlé, langue populaire, a connu ces altérations. C'est par là que *locusta* (la langouste) a été refait sur *lacus* : \**lacusta*, comme le prouvent les formes romanes (esp. *langosta*, prov. *langosta*, a. fr. *laouste*, roum. *lăcustă*).

Nous en avons plusieurs exemples attestés. On trouve *jocundus* d'après *jocus*, *locoplantare* pour *locupletare*. *Singultus*, *singultare* ont été retournés en *singluttus*, *singluttire*, non sans doute par simple métathèse, mais à cause de *gluttire*; *monilia* est devenu *manilia* sous l'influence de *manus*. Les mots étrangers prêtaient particulièrement à la confusion. C'est ainsi que *orichalcum* (du grec ὀρείχαλκον), où le premier élément *ορει* indique que le minéral se trouve à l'état naturel dans la montagne, n'a jamais pu être complètement distingué de *aurichalcum* (un laiton d'or). De même *ναχρομαντία* est devenu *nigromantia*, etc <sup>1</sup>.

## MORPHOLOGIE <sup>2</sup>

LES GENRES. — DÉCADENCE DU NEUTRE <sup>3</sup>. — On ne peut pas dire qu'au vi<sup>e</sup> siècle la notion du neutre était perdue dans le latin parlé

1. Cf. O. Keller, *Lateinische Volksetymologie und Verwandtes*, Leipzig, 1891.

2. BIBLIOGRAPHIE. — Georges, *Lexikon der lateinischen Wortformen*, Leipzig, 1890. F. Neue, *Formenlehre der lateinischen Sprache*, 3<sup>e</sup> éd. revue par C. Wagener, 1889-1900.

F. Bücheler, *Grundriss der lateinischen Deklination*, 2<sup>e</sup> éd., Bonn, 1879. D'Arbois de Jubainville, *La déclinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne*, Paris, 1872. A. Keller, *Die vulgärlateinische Deklination in der archaischen und klassischen Zeit* (*Süddeutsche Blätter*, 1894, p. 197). A. Lindström, *L'analogie dans la déclinaison des substantifs latins en Gaule*, Upsal, 1897-98. K. Sittl, *Der Untergang der lateinischen Deklination* (*A. l. L.*, II, 555 et suiv.). K. Foth, *Die Verschiebung der lateinischen Tempora in den romanischen Sprachen* (*Roman. Studien*, II, 143 et suiv.). A. Risop, *Studien zur Geschichte der französischen Konjugation auf-ir*, Halle, 1891.

Les travaux sur les différents points sont indiqués dans les notes des chapitres. On devra bien entendu s'aider aussi des études faites sur les divers auteurs, tels que Gœlzer, *La latinité de saint Jérôme*; Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, etc. Il m'a paru impossible de donner la liste de ces études. Voir une bibliographie chronologique des travaux sur les auteurs de basse époque dans *Historische Grammatik, der lat. Sprache*, hgg. v. Landgraf, III, 1, p. 88.

3. Voir Appel, *De genere neutro intereunte in lingua latina*, Erlangen, 1883; W. Meyer, *Die Schicksale des latein. Neutrums im romanischen*, Halle, 1883; Mercier, *De neutrali genere quid factum sit in Gallica lingua*, Paris, 1879; Suchier, *Der Untergang der geschlechtslosen Substantivform* (*A. l. L.*, III, 161).

Il faut prendre garde que dans tout ce qui suit, nous citons de préférence parmi les phénomènes ceux qui se sont par la suite développés en français, en raison même

en Gaule. A vrai dire, le français la conserve encore, par exemple dans les pronoms (*ce, cela, que*). Toutefois il semble que dès cette époque la forme neutre était bien indistincte dans les noms et les adjectifs.

De tout temps du reste des confusions s'étaient produites, nous le voyons et par les textes et par l'application que les grammairiens (Nonius, Priscien, le pseudo-Caper) mettent à distinguer les genres. D'autre part, certains mots n'avaient jamais été complètement fixés : *loci* et *loca* coexistent dans la langue classique. Pour peu qu'on en sorte, on trouve dans Plaute et dans Pétrone des formes comme *corius, caelus* à côté de *corium, caelum*.

Au singulier, la confusion s'opéra de diverses façons suivant les déclinaisons. La plus facile dut être celle du type *vinum* avec le type masculin *murus*. Le premier ne différait du second qu'au nominatif et au vocatif. Le nominatif importe seul. Or *vinum*, comme on l'a vu, se réduisit à *vinu*. D'autre part, sur une partie du domaine, et pendant un temps au moins, *murus* passa à *muru*. L'identité était complète. Mais même si *s* s'était toujours prononcée, l'analogie expliquerait encore facilement l'assimilation, par addition de *s* au nominatif, d'un type à un autre type pour tout le reste identique.

Quoi qu'il en soit, on trouve fréquemment des exemples : *donus* (*C. I. L.*, V, 5418), *fatus* (*Ib.*, XIII, 2205), *hunc castrum* (*Ib.*, V, 5418), etc. La *Mul. Chir.* emploie le substantif qui revient le plus souvent dans le livre, *jumentum*, au masculin. Elle écrit de même *eum ossum* (217, 27).

Ce qui a été dit du type *vinu(m)* s'applique aussi bien aux mots de la quatrième en *u* : *cornu*. Les glossaires donnent l'accusatif *cornum*. De même la *Mul. Chir.*, où on trouve même *cornos* (289, 10).

A la troisième, la difficulté d'assimilation était plus grande entre des types comme *carcer, cubile*, et des types masculins comme *princeps, leo*, acc. : *principe, leone*. Mais il faut considérer que de bonne heure l'analogie de *principe(m)* et des autres cas entraîna la refonte

de l'objet de cet ouvrage. Mais nous exposons par là notre lecteur à croire souvent le latin parlé plus conforme au roman de France qu'il ne l'a été réellement. On ne devra pas oublier qu'il s'est produit dans ce latin une foule de faits dont la trace s'est gardée dans d'autres langues romanes, et en outre, une foule de faits qui ont ensuite cessé et auxquels d'autres ont succédé. Avant le développement de *de*, il y a eu un très grand développement de *ex*. Des formes comme *hic ipse, is ipse, ipse ille, iste ille* dont l'italien *desso* (*id ipsum*) est le représentant, ont été un moment tout à fait usuelles. *Ipsa* autant qu'*ille* s'est avancé vers le rôle d'article, etc., etc.

du nominatif qui devint \**princepes* et ne différa plus dès lors de *cubile* que par la présence de *s*, souvent caduc. Les accusatifs étaient semblables dans *princepe* et dans *cubile*. Pour *carcer*, on était tout porté à créer un accusatif analogique *carcere*, en raison de l'existence de l'ablatif *nomene* et de la tendance incontestable du latin parlé à réunir dans une même fonction accusatif et ablatif (*C. I. L.*, X, 3344 : *per multo tempore*). *Carcere* est noté par l'*Appendix Probi*. *Lacte(m)* est plusieurs fois dans la *Mul. Chir.*, par exemple 284, 6 et aussi *sale*, *salem* (124, 8 ; 128, 27). *Lactem* est aussi dans Pétrone, *retem* dans *Itala*, *cubilem* dans le manuscrit lyonnais du *Pentateuque* (234, 5, 10), Grégoire de Tours écrit *marmorem*, *pectorem*, *hunc vulnere* (*H. F.*, 2, 15 ; 8, 31).

La transformation du pluriel a-t-elle suivi ou précédé celle du singulier ? Il semble que de toute antiquité, dans le latin, certains mots se soient employés sous deux formes, l'une neutre, l'autre féminine, semblable à un pluriel neutre : *ostreum* et *ostrea*, *opus* et *opera*<sup>1</sup>. L'analogie de forme du cas nominatif et du cas accusatif fit le reste, et *gaudia*, acc. *gaudia*, parut de la même catégorie que *rosa*, *rosa(m)*. On les employa de même, en leur refaisant au besoin un pluriel : *canticas* (Venance Fortunat, *Vita S. Radeg.*, 36) *fatabus* (*C. I. L.*, V, 4209), *folias* (*Mul. Chir.*, 110 ; cf. *verteblam*, *ib.*, 225, 9). On trouve aussi dans ce dernier texte : *ea vitia difficiliter vincitur* (122, 10)<sup>2</sup>.

Au temps de Grégoire de Tours, la confusion est complète. Pendant qu'il prend *materia* pour un pluriel neutre, auquel il refait un singulier en *um*, il emploie couramment au singulier *campaniam Remensem*, *grande spolia*, *hoc morbo frigora* (Bonnet, *o. c.* 350). A la troisième déclinaison, même résultat : *fortia* fait un féminin singulier : *inanivit fortia mortis* (Commod., 316, *inguina*, l'aine, est dans Oribase, 9, 23, 25 ; cf. *A. l. L.*, X, 421). Tout cela prépare le *omnia rem* des formules d'Angers (*Form. Andec.*, 5, 12 ; 23, 27).

LA DÉCLINAISON. — Il est difficile de se prononcer sur l'état véritable où elle était dans le parler des derniers siècles de l'Empire. Il est certain qu'un sentiment des cas existait encore, et qu'il s'est conservé sur une partie du domaine, spécialement en Gaule ; mais il est non moins certain que, pour divers cas, la notion des rapports qu'ils exprimaient était ou détruite, ou sur le point de

1. Schmidt, *Die Pluralbildung der indogermanischen Neutra*, 1 sq...

2. Il va sans dire que souvent le singulier étant considéré comme masculin, on refait sur ce singulier un pluriel masculin : *tecti*, *tectos*.

l'être, comme nous le verrons dans la syntaxe; et que d'autre part la distinction des flexions qui marquaient ces rapports s'éteignait dans bien des formes.

D'abord l'analogie avait rapproché certaines déclinaisons : la quatrième et la deuxième, la cinquième et la première. Depuis longtemps des mots comme *lacus* hésitaient entre le type II : *dominus, domini*, et le type IV : *manus, manus* (v. Goelz., *S. Jér.*, 282). L'*Appendix Probi*, en blâmant des formes telles que *nura, socra* (169, 170), montre jusqu'où allait l'assimilation avec *bonu, bona, bonu*. Déjà dans la *Mul. Chir.* on trouve *genuorum* (36, 1; 168, 29), *genuis* (16, 13), *querci* (164, 8). Grégoire de Tours écrit *grados, versos, risos*, et si là on peut croire à une simple graphie (= *gradus, versus, risus*), il n'y a aucun doute sur *arcorum, tonitruorum*. Le grammairien Terentius, contemporain et compatriote de Virgilius Maro (Virg. Maro, *Epist.*, I, 109) ne connaît qu'une déclinaison, celle en *us, a, um*.

Pour la cinquième, on sait que quelques-uns de ses substantifs en *ies* avaient une autre forme en *ia* : *materies, materia*. Cela devint commun. Les langues romanes supposent les types *\*specia, \*caria, \*rabia*. Des formes de ce genre sont en effet attestées : *scabia* (*Mul. Chir.*, 185, 28, 196, 3), *glacia* (*C. gloss.*, II, 34, 4), *facia* (*Anecd. Helvet.*, 131, 20). Virgilius Maro en fait une règle générale, et considère les deux désinences comme équivalentes : « *Sunt etiam feminina nomina quae duplici declinatione gaudent ut materies et materia... facies facia* » (p. 39)<sup>1</sup>.

Les génitifs et les datifs pluriels s'échangèrent de la première, deuxième à la troisième et inversement. Ainsi dans la *Mul. Chir.*, *equabus* (54, 21, 240, 18), *lumbricibus* (130, 3-4; 134, 9). Et inversement *inguinorum* (56, 31), *genuorum* (36, 1), *similiorum* (169, 4). Cf. *æroru* (*Inscr.* dans Pirson, *o. c.*, p. 125).

Il faut ajouter, — ce qu'une étude excellente de M. Philippon<sup>2</sup> a nettement mis en lumière, — que dès cette époque il s'était constitué deux déclinaisons de type nouveau, l'une masculine, l'autre féminine.

La première semble être un croisement de la seconde latine en

1. Cependant *dies* résista à l'assimilation, *facies* aussi dans la péninsule ibérique; quelques mots passèrent à la troisième, non à la deuxième : *fides, sedes*. La même analogie de la deuxième attire des mots de la troisième : *socra* (*C. I. L.*, XII, 904), *juventa* (XII, 533\*), *\*aeta, \*conjuga, \*potesta, \*tempesta*, mais sans menacer l'existence de cette III<sup>e</sup>. Cf. Ott, *Neue Jahrbücher für Philologie*, CLIX, 789.

2. *Romania*, XXXI, 201. Gaston Paris avait projeté d'ajouter à cette étude quelques observations critiques ou supplémentaires qui auraient sans doute jeté un jour nouveau sur la manière dont se sont formés ces types.

*us* et de la troisième qui renferme les *cognomina* : *Scipio*, *Lupo*, *bibo*. Elle est du type en *-us, -onis* : *Pétrus*, *Petrónis*, et comprend une foule de noms d'hommes : *Pappus Papponis*; *Mirus Mironis*; *Claudius Claudionis*, etc.

L'autre est en *-a, -anis* et semble une variante de la déclinaison d'origine obscure qu'on trouve dans les inscriptions : \* *Marcia Marcianenis* (*C. I. L.*, XII, 2862). On y trouve également la forme nouvelle : *Modestia Marciane* (*ib.*, XIII, 2453), *Julia Juliane* (*ib.*, 1924). Elle se répandra en bas-latin et se retrouvera en roman.

Au VI<sup>e</sup> siècle, le grammairien Virgilius Maro nous apprend du reste que c'était toute une controverse que de savoir combien il y avait de désinences de nominatifs. D'après lui, Terentius et son école n'en connaissaient que trois : *us, a, um*; Galbungus en comptait six : *us, a, um, es (facies), as (voluntas), e (omne)*. Et Virgilius Maro prouve son érudition, en ajoutant les neutres en *us* (*Epist.*, I, 109). On juge par le seul fait qu'une semblable discussion pouvait s'ouvrir entre les « lettrés » du temps, des ravages de l'analogie dans la masse.

Ce n'était cependant rien encore que l'assimilation de certaines déclinaisons aux autres, si les divers cas étaient restés distincts. Mais les changements phonétiques dont nous avons parlé avaient amené de grands désordres.

*Au singulier.* — A la première déclinaison féminine (*rosa*), la chute de *m* réduisait le nombre des flexions à deux : celle du nominatif-vocatif-accusatif-ablatif *a (rosa)*, celle du génitif-datif *ae > e (rose)*.

A la deuxième masculine, il subsistait un nominatif en *er*, et dans l'Ouest du domaine (Rétie, Espagne, Sardaigne, Gaule) un nominatif en *us*, avec lequel se confondait probablement le vocatif, un génitif en *i*, un datif-accusatif-ablatif en *o*. (Le sarde continuait pourtant à distinguer *lupo* et *lupu*.)

La troisième avait un nominatif : *pater*, \**retes*, un génitif en *es* (< *is*), où *s* était depuis longtemps peu prononcée, un ablatif-accusatif en *e*, un datif en *i*.

*Au pluriel.* — La première avait un nominatif en *e* (< *æ*), un datif-accusatif en *as*, un datif-ablatif en *is*, un génitif en *arō*.

La deuxième avait un nominatif en *i*, un accusatif en *os*, un ablatif en *is*, un génitif en *orō*.

La troisième avait un nominatif-accusatif en *es*, un datif analogique en *is*, (remplaçant *-ibu > -ev*)*o*, un génitif en *o* (= *um*).

Ainsi aucun parallélisme entre les divers paradigmes. Les cas assimilés dans une déclinaison ne le sont pas dans l'autre. Le

nombre de ceux qui restent distincts phonétiquement n'est même pas pareil. D'autre part, le pluriel n'est plus en rapports étroits avec le singulier, conditions mauvaises pour que le système pût durer. Confondre par exemple l'accusatif et l'ablatif, comme le jeu des lois phonétiques le faisait faire au singulier, c'était bouleverser tous les principes de la syntaxe casuelle. Enfin les cas survivants, avec des flexions qui n'étaient presque jamais toniques et s'assourdisaient de plus en plus, n'offraient guère de résistance <sup>1</sup>.

LES DEGRÉS DES ADJECTIFS. — Le latin, même classique, avait toute une catégorie d'adjectifs qui, au lieu de former un comparatif et un superlatif synthétiques à l'aide des suffixes ordinaires, combinaient le positif de l'adjectif avec les adverbes *magis* et *maxime* (*magis arduus*, *dubius*). Cette forme analytique subit la concurrence de sa voisine, mais lui en fit une aussi, et de bonne heure se substitua à elle dans bien des cas. Il est très visible que la *Mul. Chir.* n'a plus un sentiment bien vif des anciennes formes comparatives et superlatives. Elle les renforce fréquemment : *minimissime* (45, 25), *interius magis* (60, 5), *magis major* (65, 3, 6).

Sur une certaine partie du domaine latin, celle qui précisément nous intéresse, *plus* se substitua de bonne heure à *magis*. On trouve déjà dans un fragment d'Ennius : *plus miser sim*. Faut-il croire que depuis lors la langue vulgaire a toujours employé des formes de ce genre ? On en compte en tous cas les exemples jusqu'à une époque assez avancée. Mais la périphrase devient commune chez Sidoine Apollinaire (*Ep.*, III, 13, 2; VIII, 11, 8). Grégoire de Tours l'emploie aussi, mais rarement : *plus sterile* (*H. F.*, I, 10, p. 39, 12).

Le superlatif relatif abandonne la forme du superlatif pour prendre celle du comparatif, qu'il gardera en français ; Grégoire de Tours écrit des phrases comme celle-ci : *quae pretiosius habui, quae melius habere potuerat* (*H. F.*, 5, 49; Bonnet, *o. c.*, 452). Et Virgilius Maro en donne la règle : « Quelquefois aussi le comparatif joint à un comparatif joue le rôle de superlatif... tu dis en effet *major omnium* comme si tu disais *maximus* » (*Epitom.*, V, p. 29).

1. Les imparisyllabiques avec ou sans déplacement d'accent : *léo*, *léonis*, *princeps*, *principis* étaient plus aptes à conserver au moins deux formes bien distinctes, mais en réalité ils étaient, (si on fait abstraction de certaines séries, comme celle des noms en *tor*) peu nombreux, et, comme on l'a vu, ils étaient poussés par l'analogie à devenir parisyllabiques : *leo* > *léonis*. Il en est de même pour les adjectifs : *recens* > *recéntis*.

2. Cf. Ott, *Neue Jahrbücher f. Philol.*, CXI, (1875) 787-800. Wölfflin, *Lateinische und romanische Comparison*, Erlangen, 1879, et A. l. L., I, 93-101.

Le superlatif est très souvent formé avec des adverbes, mais ce sont les adverbes ordinaires : *multum, valde, bene*.

NOMS DE NOMBRE<sup>1</sup>. — Dans les noms de nombre, outre l'introduction de la numération par vingt dont nous avons expliqué l'origine, certains changements s'étaient produits : *Duo* était devenu par analogie *dui, duos* (*Mul. Chir.*, 241, 18). De même *ambo* se déclinaient : *ambos, ambas* : *Septemdecim, octodecim, novemdecim*, étaient remplacés par *dece et septe*, etc.

Sous l'influence de l'analogie des autres noms de dizaines tels que : *quadraginta, quinquaginta*, etc., *octoginta* était passé à *octaginta* et probablement déjà à *octanta*, comme *quadraginta* à *quarranta*.

*Unus et alter*, qui avaient un génitif en *ius*, entraînés dans l'analogie des pronoms *ille, ipse*, qui se reforment sur *cujus*, prennent aussi, quand ils sont pronoms, un datif en *ui* : *alterui*.

PRONOMS. — 1. *Pronoms personnels*. — Dans les pronoms personnels la déclinaison fut beaucoup moins bouleversée que dans les noms. Cependant, outre que la forme *ego* se réduisit à *eo* (on ne sait pas au juste pourquoi), les génitifs *mei, tui, nostri*, paraissent avoir disparu ; il y a eu aussi confusion entre les cas pluriels : *noscum, voscum*, sont signalés par l'*Appendix Probi*, 220, 221.

Un événement plus considérable, c'est la formation d'un pronom personnel de la troisième personne, qui a fini par être *ille* en latin de Gaule, mais qui, dans les textes de la basse époque, est souvent aussi *ipse*, assimilé aux démonstratifs simples<sup>2</sup> (cf. p. 97). Le grammairien Cledonius donne la liste : *ego, tu, ille* : *ipsa sunt finita et quae ex his derivantur* : *meus, tuus, suus* (V, 49, 32. K. Cf. Pomp., V, 97, 1, et suiv. K.).

*Inde* est déjà un vrai pronom : *potio quae ordeo fieri solet, [et] inde crassum sumito, inde bis die oblitito mane et vespere* (*Mul. Chir.*, 226, 22, 23 ; 159, 28 et souvent). *Inde cinis potatur* (*Seren. Sammon.*, v. 983, *A. l. L.*, XI, 56). Cf. Marc. Emp. : *inde cocleare unum dabis* (178, 28, 94, 23, 43, 20).

Aux pronoms *nos* et *vos* commence à se joindre l'adjectif *alter*, qui forme avec les pronoms une sorte de juxtaposé, lequel remplacera sur toute la partie S.-O. du domaine les pronoms simples dans beaucoup de leurs emplois.

2. *Possessifs*. — Les possessifs de l'unité, par suite du jeu de lois phonétiques dont nous avons parlé, prirent des formes toutes

1. Cf. Ihm, *Vulgärformen lateinischer Zahlwörter*... (*A. l. L.*, VII, 65 et suiv.).

2. Ascoli, *Arch. glott. ital.*, XV, 303.



différentes, suivant qu'ils étaient toniques ou atones<sup>1</sup>. Dans ce dernier cas, l'accent passant sur la dernière, la première voyelle tombait, et on eut des formes *mus, mos, tus, tos, ma, ta*, au pluriel *mi, mas*, etc. (voir p. 68)<sup>2</sup>.

Les formes toniques réagissaient d'une personne à l'autre. *Seus, siae* se trouvent dans les inscriptions (*C. I. L.*, XII, 5692, 9, et *ib.*, IX, 3472). De même pour les possessifs de la pluralité, où *vester* > *voster*. Toutefois, celui-ci peut s'être conservé de la langue archaïque.

3. *Démonstratifs*. — La déclinaison de *ille, ipse* a été influencée par celle de *qui*. Peut-être le nominatif lui-même était-il déjà atteint, et *ille* était-il passé à *illi*? Au datif la forme *illui*, analogue à *cui*, est attestée (*C. I. L.*, X, 2564). On n'a pas d'exemple de \**illuius* refait sur *cujus*, mais on en a un de *ipsuius* (*C. I. L.*, X, 5939, inscr. chrét.). Au datif féminin on a dû dire *illae* comme *rosae*, puis toujours sur l'influence de *cujus, cui* : *illei*. L'exemple qu'on en a cité n'est pas sûr, mais on trouve ailleurs les génitifs correspondants, *illeius* (*C. I. L.*, VI, 14484); *ipseius* (I, 6, III, 287)<sup>3</sup>.

*Is, hic* tendaient sans doute à sortir d'usage, et quant à *ipse, ille*, ils n'étaient plus guère que des personnels ou des articles. A leur place tendaient à se répandre des formes renforcées de la particule *ecce, eccum*<sup>4</sup>. On les trouve chez Plaute à l'accusatif seulement, et c'était une règle de la langue classique qu'elles ne devaient pas sortir de ce cas (*Anecd. Helv.*, Hagen, 247, 31; cf. K., VII, 51, 17). Elles ont dû se développer obscurément dans la langue populaire, et chez Apulée elles apparaissent sans rien qui rappelle leur origine primitive : *libertus eccille ait* (*Apol.*, 53) *socero eccilli Herennio Rufino* (*Ib.*, 74).

*Ipsē* était usité en langue classique avec adjonction de *met*; il se rencontre d'autre part sous la forme *ipsimum, ipsima* (lui, elle, le maître, la maîtresse (Pétrone, 63, 3 B; 69, 3 B; 75, 11 B, etc.); dans le latin tardif il combine cette forme populaire *ipsimum* avec la particule de renforcement, et aboutit à un \**metipsimum* (cf. Plaute, *Trin.*, 988 : *ipsissimum*).

1. Cf. *Zeitschr. f. rom. Phil.*, VII, 572.

2. Comparez cette phrase obscure de Virg. Maro, *Epitom.*, VI, De pronomine : quare in latinitate ussitate non habentur et tamen indubie recipiuntur genere masculino ut *mus*, genitivus *mi*, dativus *mo*, accusativus *mum*, vocativus *mi*, ablativus *mo* et pluraliter *mi, morum, mis, mos, o mi, a mis*; féminin *ma, mae, mae, mam, o ma, a ma*, pluraliter *mae, marum, mis, mas, mae, a mis, ventrum mum* pro quo in usu habetur *meus*, sic erit et *tus* pro *tuis*.

3. A. Darmesteter, *Le démonstratif ILLE et le relatif qui* (*Reliques scientifiques*, II); Mohl, *Le couple roman LUI : LEI*, Prague, 1899; Geyer, *A. l. L.*, II, 35-41.

4. Koehler, *Die Partikel ecce* (*A. l. L.*, V, 16 et suiv.). Cf. *Archivio glottologico*, XV, 303.

4. *Relatifs*. — Le relatif garde sa déclinaison, mais l'unité des formes aux cas obliques contribuant à favoriser l'assimilation du féminin au masculin, *qui* devient au nominatif la forme unique pour les deux genres. La confusion est complète dès le <sup>v</sup>e siècle<sup>1</sup> : *Martia qui*, *Matrona qui*, *Claudia qui* sont communs dans les inscriptions : *Leucadia deo sacrata puella qui gessit, qui vixit* (Le Blant, *Inscr. chrét.*, 44.). Grégoire de Tours se sert de *qui* aux trois genres et aux deux nombres. *Quem* est beaucoup plus rare dans les textes, mais la confusion s'y est néanmoins étendue (*sepultura mea quem feci* (Le Blant, *N. R.*, 247-248). De même au pluriel. Chez Grégoire de Tours, *qui* pour *quas*, *quæ* est commun (Bonnet, *o. c.*, 391).

CONJUGAISON. — *Déponents et passifs*. — Pendant toute la latinité, quantité de verbes hésitaient entre la forme déponente et la forme active. Les uns avaient le sens tantôt actif, tantôt passif au participe, les autres avaient la forme de l'infinitif actif à côté de la forme du passif. Bref, la contradiction qui était au fond de leur nature rendait les limites de cette classe de verbes très incertaines. Dans la langue vulgaire elle amena la rapide disparition de cette forme qui, probablement, n'y a jamais été bien en usage. La *Mul. Chir.* brouille *adsellabit* (127, 5) et *adselletur* (69, 10), *lacrimaverit* (173, 14) et *lacrimantur* (40, 17), *utebis* (187, 9) et *uti* (128, 2). A l'époque de Grégoire de Tours, les demi-lettrés eux-mêmes comme lui ne s'y retrouvent plus. Non seulement ils laissent échapper des infinitifs qui pourraient n'être qu'une confusion phonétique (*vollicere*), ou des temps, soit composés, soit simples, au sens passif : *quæ sunt effata*, ou bien *ulciscatur mors neptis meae*, mais ils conjuguent hardiment : *excrebam*, *frustravi*, *lamentabat*, *profiscisceret* (Bonnet, *o. c.*, 407 et suiv. ; cf. Virg. Maro. 64, 4).

Toutes les formes latines synthétiques du passif ayant disparu dans les diverses langues romanes, sauf celles du participe passé, on est obligé d'admettre qu'elles commençaient au moins à être remplacées déjà en latin vulgaire par leurs divers équivalents. Or on est surpris de trouver dans des textes sous d'autres rapports très vulgaires les flexions du passif intactes et correctement employées.

Il est probable que ce n'est nullement une usure phonétique qui a déterminé la disparition des suffixes très résistants du passif : *or*, *áris*, *átur*, etc., et qu'il s'agit de faits de syntaxe plus que de phénomènes morphologiques.

On trouve d'abord l'actif intransitif, tel qu'on le rencontre dans

1. Les déclinaisons proposées par Virgilius Maro, *Epist. de pron.*, sont un vrai spécimen de galimatias.

les commandements militaires, puis dans les écrivains de la décadence : *quorum cicatrices claudere cum coeperint* (*Mul. Chir.*, 14, 17)<sup>1</sup>. On trouve en second lieu une forme réfléchie, mais dont on a assez peu d'exemples jusqu'au v<sup>e</sup> siècle, sauf dans la *Mul. Chir.*, où elle est fréquente : *ut cutis se temperet* (211, 18), *sic observato et nunquam te fallis* (233, 31), *ut oculus ejus cludere se non possit* (26, 7). Plus tard, dans la *Peregr. Silv.* : *se facit hora quinta* (86), et dans *Itiner. Antonin.* : *regia se clausit ante Dominum* (189, 7).

La substitution des formes périphrastiques en *fueram*, *fuisse*, *fuerit*, aux formes en *eram*, *esset*, *erit* indique aussi un changement essentiel. Il est vrai que la substitution de *fuit* à *est* est rare, Bonnet l'a trouvée cependant chez Grégoire de Tours : *his diebus basilica effracta fuit* (*H. F.*, 6, 10, p. 255, 6). Le jour où *fuit* fut seul en possession d'exprimer le passé, la forme en *est* devait exprimer le présent, et c'est un fait qu'on peut déjà noter dans la *Mul. Chir.*, 128, 19-20 : *sudant ei et latera et scapulae, non minus ipse venter tensus est*.

Enfin dans l'unique forme synthétique qui devait survivre, à savoir le participe passé, l'analogie exerçait de grands ravages. Deux types attiraient les autres : d'abord le type en *tum*, \**fallitum* pour *falsum* devenu adjectif, \**penditum* pour *pensum* devenu substantif, ensuite le type en *utum* qui, de certaines formes comme *statutum*, *tributum*, semble avoir commencé dès cette époque à s'étendre à des formations analogiques : \**venutum*.

*Actif. Disparition de formes simples.* 1<sup>o</sup> *Le futur.* — Dans les verbes de la troisième conjugaison, le futur se confondait presque avec le présent : *leges*, était identique à *legēs* (< *legīs*); *leget* ressemblait fort à *legēt* (< *legit*), etc. Il semble qu'un résultat de cette confusion ait été d'étendre aux verbes de la troisième et de la quatrième conjugaison les formes du futur en *bo* de la première et de la deuxième; en fait on trouve dans la *Mul. Chir.* une abondance de futurs tels que : *imponēbis*, *praerumpēbis*, *tegebis*, *ungebis*, *exhaurebis*, *aperiebis*, *equibit*, *lenibis*, *munibis*, *salibunt*, *sitiebit* (v. l'*index*, 306); et plus tard Virgilius Maro attribuera indistinctement à tous les verbes ces formes en *bo*. Mais elles n'étaient elles-mêmes pas nettement distinctes d'autres formes verbales, elles se confondaient avec le parfait : *amavēt* < *amabit* = *amavēt* < *amavit*. Elles disparurent comme les premières.

2<sup>o</sup> *Le supin.* — Par le jeu des lois phonétiques, les supins *amatu(m)*, *amatu*, non seulement étaient impossibles à distinguer

1. Cf. A. I. L., III, 442, V, 577, IX, 516.

entre eux, mais aussi à distinguer du participe passé *amatu(m)* et de l'impératif futur en *to* : *amato*, sans compter qu'ils étaient bien voisins d'*amate*. Aussi les supins et l'impératif futur ont-ils, dès l'époque de Grégoire de Tours, à peu près complètement disparu, même des textes littéraires. Ils sont évidemment morts dans la langue parlée.

3° *Participe futur, gérondif, infinitif passé*. — Le participe futur, le gérondif, l'infinitif passé sont également en voie de disparition. On en trouve la preuve dans des phrases comme : *desiderium habuit de aqua fontis haurire* (Grég. de T., *Jul.*, 26, p. 575, 25 ; Bonnet, *o. c.*, 647).

4° *Plus-que-parfait, futur antérieur, parfait*. — Autre résultat plus grave : le plus-que-parfait *amáverat*, le futur antérieur *amáverit*, le parfait du subjonctif *amáverit* se confondent à peu près complètement, et il en résulte qu'un seul d'entre eux se maintiendra quelque temps en français : le plus-que-parfait.

*Naissance de nouvelles formes*. — *Le futur*. — En remplacement du futur latin qui s'éteignait, se développaient diverses formes périphrastiques avec *incipere*, et aussi avec *debere*, et *habere*. Par une évolution assez analogue à celle de notre verbe *devoir* dans des expressions comme : il *doit* venir, l'idée d'obligation, primitivement contenue dans ces formes nouvelles, s'effaça peu à peu. On trouve dans saint Jérôme : « *Quae nunc fiunt... hi qui nasci habent scire non poterunt* » (*In Eccl. I. ap. Gœlzer, Lat. S. Jér.*, 370). Remplacez le déponent par l'actif, *\*nascere habent*, le futur moderne est né. Il est vrai que c'est là un exemple unique à l'époque. On trouve plus tard le temps tout constitué dans le *Pastor Hermæ*, 3, 9, 5, p. 51, 20 : *postea autem cum completa fuerit turris, velle habetis benefacere*. Il n'y a plus rien de l'idée de devoir : *velle habetis* (vous voudrez), traduit le grec *θελήσετε ἀγαθοποιεῖν*. Répandue chez les écrivains d'Afrique dès le VI<sup>e</sup> siècle, cette périphrase et d'autres du même genre étaient, avant la fin de la période latine, communes dans toute la Romania<sup>1</sup>.

*Le conditionnel*. — Le verbe *habere* n'était pas toujours au présent ; on trouve : *agi habuit* (Tert., *Marc.*, I, 22), ou avec l'actif : *in Gallias habui jam redire* (Grég. de T., *Mart.*, 1, 16, p. 598, 2). On dut dire de même *redire habebat*, *haberet*, etc. Il y a dans Ambroise de Milan, de *Helia*, 4 : *quod culpa haberet intrare*, et dans

1. Thielmann, *Habere mit dem Infinitiv und die Entstehung des romanischen Futurums* (A l. L., II, 49 et 157).

la *Silv. peregr.*, p. 36, 2 : *traversare habebamus*; p. 41, 6 : *exire habebamus*. De là, par la jonction de l'imparfait et de l'infinitif, le temps passé dans le futur, depuis appelé, en raison de sa fonction modale, conditionnel. Les exemples en sont cependant tardifs. Le premier exemple connu qui soit tout à fait semblable à la forme romane est dans les *Sermons* recueillis par Migne : *Sanare te habebat deus, si confitereris*. Le sens est : Dieu te *secourrait*, l'action est dans le présent (*Patrol. lat.*, XXXIX, col. 2214, 6, texte du *v<sup>e</sup>* siècle?).

*Les passés périphrastiques.* — A côté du passé simple commence à s'en former un autre, périphrastique, composé de l'indicatif présent du verbe *avoir* et du participe passé. On connaît le tour latin *habeo scriptam epistolam* : c'est de là qu'est sorti le nouveau temps. Mais tandis qu'en latin classique *habere* garde son sens de *posséder*, et que dans cet exemple celui qui a la lettre peut être une autre personne que celui qui l'a écrite, peu à peu le verbe auxiliaire et le verbe participe en sont venus à avoir tous deux le même sujet. Ex : *illa omnia missa habeo quae ante agere cœpi* (*S. Jér., Pseud.*, 581, Gœlz., o. c., 421).

Le développement de ce tour est obscur ; les écrivains, à partir du *ii<sup>e</sup>* siècle, l'emploient fort peu : est-ce, comme on l'a supposé, pour éviter une faute très commune ? est-ce parce que la périphrase est vraiment un produit des derniers temps ? En tout cas, ce n'est qu'au *vi<sup>e</sup>* siècle que les exemples commencent à se multiplier. Grégoire de Tours est le premier auteur chez qui la tournure est nette et fréquente. A côté de phrases comme : *dotis quam promissam ab sponso habeo*, qui signifie : la dot dont j'ai la promesse de l'époux (*H. F.*, 1, 47, p. 54, 36), on trouve : *promissum habemus... nihil sine ejus consilio agere* (*H. F.*, 9, 16, p. 372, 9. B., o. c., 690), qui signifie à peu près : *nous avons promis de ne rien faire sans le consulter* ; ici *habere* est bien l'auxiliaire.

De cette combinaison vont naître divers temps, suivant le temps de l'auxiliaire. L'imparfait de l'indicatif *habebam* donne avec le participe une forme qui, en s'unifiant, deviendra un nouveau plus-que-parfait, destiné plus tard à supplanter l'autre ; le parfait *habui* avec le même participe prépare un passé antérieur : *deliberatum habui ut... pallas altaris tenerem* (Grég. de T., *H. F.*, 7, 22, p. 304, 24) ; *habuit datis de ris vestras soledus tantus* (*Form. Andec.*, 3, p. 6, 3). Le présent et le plus-que-parfait du subjonctif donneront les substituts du parfait simple mort et du plus-que-parfait dépossédé de sa valeur.

C'est donc toute une conjugaison nouvelle fondée sur l'emploi des auxiliaires qui va s'introduire au milieu de l'autre <sup>1</sup>.

*Changements dans les formes simples.* — Les temps conservés par l'usage paraissent avoir été pour l'indicatif : le présent, l'imparfait, le parfait ; pour l'impératif, le présent ; pour le subjonctif : le présent et le plus-que-parfait ; pour l'infinitif et le participe : le présent. Mais la plupart d'entre eux ont subi de grands changements dans leurs formes.

Le parfait surtout est bouleversé par une autre répartition des divers types. D'abord les parfaits à redoublement ont disparu, sauf dans *dedi* et dans les verbes qui apparaissaient à tort ou à raison, comme ses composés : *rendedi*, *descendedi*. Ceux-ci se multiplient dans la *Mul. Chir.* : *prendidit* (153, 9), *tendiderit* (76, 25), *osten diderint* (82, 6), *ediderit* (86, 26), *incendideris* (203, 3). Ailleurs ils sont remplacés par des types en *si* ; *absconsi* (Caper, VII, 94, 16, K.), *morsi*, *cursi*, *prensi*, *responsi* sont attestés.]

Les parfaits en *ui* (venu de *evi*) se sont étendus : *subvenuit* (*Mul. Chir.*, 58, 10) ; *reguit* (*C. I. L.*, V, 923), *convertuit* (*ib.*, VIII, 25, 32), *bibuit*, *sapuit* (Ennod., Cassiod., *C. I. L.*, XII, 2040).

De la double série de formes *ivi*, *ivisti*, etc., et *ii*, *isti*, *iit*, la seconde seule survit : *ii*, *isti*, *it*, *imus*, *istis*, *irunt*, et par analogie la même contraction s'étend aux parfaits en *avi* devenus : *ai*, *asti*, *aut* (*C. I. L.*, IV, 1394, 2048), *astis*, *arunt* (attesté par Probus, *Inst. art.*, IV, 160, 14, 15. K ; cf. Bonnet, *o. c.*, 438-440) ; il est probable toutefois que c'est à une époque différente pour les différentes personnes que la contraction eut lieu.

La conjugaison dite inchoative commencée vers le v<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup> à prendre l'infinitif en *ire* : *nigrescire* remplace *nigrescere*. En outre les inchoatifs perdent leur sens propre jusqu'à recevoir une signification transitive. En voici un exemple : *cunctis fratribus innotescens quae cunctis profutura cognoverat* (*Hormisd. pap.*, 142, 1, v<sup>e</sup> siècle) <sup>3</sup>. Ce changement est tout à fait tardif.

Des verbes changent en outre de conjugaison. Les verbes en *io*, infinitif *ere*, avaient une tendance naturelle à s'assimiler aux verbes en *ire*. Ils la suivirent : *cupiret* se trouve, et non plus seulement *cupire* qui existait déjà à l'époque classique ; *fugire*, *morire* sont dans Grégoire de Tours.

1. Thielmann, *Habere mit dem Part. perf. pass.* (*A. I. L.*, II, 372 et 509, v. p. 543).

2. Scheffler, *De perfecti in vi exeuntis formis apud poetas Latinos dactylicos occurrentibus*, 1890.

3. *Sil. A. I. L.*, I, 465 et suiv.

La première conjugaison, la plus solide, attire aussi quelques verbes, mais peu : \**confidare*, *minuare* (*C. Gloss. l. IV*, 107, 48), *rabiare* (*Mul. Chir.*, 84, 16 et suiv.).

A la seconde, comme l'*e* en hiatus est devenu *i* (*y*), *monio* ne diffère plus de *cupio*, ni guère de *audio*. L'influence de ces formes communes n'est pas assez forte pour entraîner la conjugaison en *ere* à s'absorber dans celle en *ire*; toutefois certains verbes y passent : \**florire*, \**tenire*<sup>1</sup>.

Il y a quelques échanges aussi entre la seconde et la troisième : *nócere*, *ridere*, *tórcere*, *miscere* supplantent ou concurrencent *nocére*, *ridére*, *torquére*, *miscére*. Inversement *sápere* passe à *sapére* (peut-être sous l'influence de *habére*)<sup>2</sup>.

En outre l'analogie a déjà réduit à des formes usuelles certains verbes irréguliers, pendant que d'autres, isolés dans des formes sans analogues ailleurs, ont péri.

*sufferre*, *offerre* sont assimilés à des verbes en *ire* : *offerit*, *offerire*. On trouve *ferit* (*C. I. L.*, XIII, 1183), *feris* (Commodien, Firmicus Maternus), *feritur* (*Mul. Chir.*, 81, 14), *offerebis* (*ib.*, 50, 4).

*volere*, entraîné par son parfait *volui*, passe à la seconde : \**volére*. On trouve *nolébis* (*Mul. Chir.*, 157, 18).

*posse* est refait en *potere* : *poterint* (*Mul. Chir.*, 174, 25), *potebam* (*Form. Andec.*, 10, p. 8, 12, Z.), *quid agere poterent* (Grég. de T., *H. F.*, 6, 6, p. 250, 27).

*esse* forme un nouvel infinitif *essere*.

*ire* perd des formes telles que *i*, *eo*, remplacées par des formes de *vado*, ou *vao*, et de *ambulo*. Ce dernier est si commun que sa fréquence dans les textes me paraît assurer l'étymologie *ambulare* > *aller*.

LES MOTS INVARIABLES. — On trouvera diverses observations qui les concernent dans le chapitre du vocabulaire. Notons seulement pour ce qui regarde les adverbes, que le développement des adverbes de manière en *mente* ne semble pas encore commencé. Le mot *mente* dans Grégoire de Tours ne se juxtapose qu'à des adjectifs auxquels son sens s'adapte encore à peu près<sup>3</sup>.

1. Bos, *Les doubles infinitifs en roman*, Paris, 1901.

2. L'index de la *Mul. Chir.* met en lumière ce désordre des conjugaisons, p. 306.

3. V. Bonnet, *Le lat. de Grég.*, I, 467 : *concupiscit iniqua mente*. De même dans Le Blant, *Inscr. chrét.*, 436 : *religionem devota mente suscipere*.

SYNTAXE<sup>1</sup>

SYNTAXE DES CAS.<sup>2</sup> — Quand on étudie la syntaxe des cas dans les derniers siècles de la littérature latine, on s'aperçoit que certains d'entre eux ont gagné du terrain, et sont employés à marquer des rapports nouveaux. La chose peut paraître sans intérêt pour le latin vulgaire, puisque sur la plupart des points de son domaine, il n'a rien laissé subsister des cas, et que, en France, il semble avoir confondu dans un cas unique, le cas régime, le génitif, le datif, l'accusatif, et l'ablatif latins. Il n'en est pourtant pas ainsi. Si telle construction française comme *être au lit* se trouve avoir employé la préposition *à* pour l'expression du rapport de lieu, c'est que cet *à* continue un *ad* du latin populaire. Or, si *ad lectum* a pu prendre racine, c'est sans doute parce qu'il a remplacé un datif de lieu qu'on trouve déjà dans saint Jérôme en place d'un ablatif : *Sedit asinae* (*In Matth.* III *ad 21*, 4 sq. Gœlzer, *o. c.*, 314).

Dans cet ordre d'idées, je me bornerai néanmoins à quelques indications principales.

Le génitif des noms était devenu très fréquent pour marquer la qualité et remplacer les adjectifs : *vir totius caritatis*; *qui ferebatur magnae prudentiae esse* (Cf. en fr. : un homme de toute confiance, une valeur de tout repos)<sup>3</sup>.

On le rencontre aussi très souvent pour marquer la matière : *columna ignis*; comme déterminatif : *sectam erroris* (en fr. : une colonne de feu, une secte d'erreur).

On le trouve enfin dans des appositions jusque-là inconnues : *adolescens nomine Leudomari* (*C. I. L.*, XII, 2406, 574), *Syri de vico Athelani* (*C. I. L.*, XIII, 2448), (en fr. : un homme du nom de Pierre).

Le datif s'est tout particulièrement étendu. On le trouve marquant le mouvement : *properant sanctae civitati* (Commod., *Apol.*,

1. BIBLIOGRAPHIE. — W. Dräger, *Historische Syntax der lateinischen Sprache*, 2<sup>e</sup> éd., Leipzig, 1878-81.

Riemann et Gœlzer, *Gram. comp. du grec et du latin*, tome II. Ajouter les très nombreuses études sur les auteurs, comme il est indiqué dans la note bibliographique de la page 75.

2. Sur la chute de la déclinaison, voyez d'Arbois de Jubainville, *o. c.*; Schuchardt, *Zeitschr. f. vergl. Spr.*, XXII (1874), p. 153 et suiv.; Rœnsch, *Itala*, p. 258 et suiv.; G. Koffmane, *Gesch. des Kirchentlateins*, Breslau, 1881, I, 116 et suiv.; Stünkel, *Verhaelt.-d. Spr. d. lex. Rom. Utin.* dans les *Neue Jahrb. f. Philol. Supp.*, VIII, 593, 622; Sittl, *A. l. L.*, II, 555.

3. Cf. Pirson, *o. c.*, 177 : *Juvenis exempli rarissimi, annorum XVII, m(ensium) V. dier(um) VI* (*C. I. L.*, XII, 3502).



979); *sanitati redditus* (Sulp. Sév., *Chron.*, I, 13, 8) *prosternamus terrae* (en fr. : rendu à la santé, nous nous prosternons à terre). D'où par analogie *damnare caecitati* (en fr. : condamné à la cécité). En même temps, par une contradiction complète, il marque la situation sans mouvement : *terrae decubuerunt*. C'est le renversement de toute une partie de la syntaxe ancienne.

Il marque enfin la possession et prend la place du génitif : *primus fuit abbas monasterio nostro* (*C. I. L.*, XII, 944, VI<sup>e</sup> siècle); *a deo honorem* (Le Blant, *N. R.*, 323. Cf. dans les *Serments de Strasb.* : *pro Deo amur*)<sup>1</sup>.

L'accusatif marque la plupart des rapports antérieurement marqués par l'ablatif : l'instrument, la mesure, le temps : *prope duos menses resedens ad... basilicam*<sup>2</sup>.

Mais la confusion de la syntaxe casuelle chez les auteurs latins de la décadence s'accuse bien autrement. On les voit construire absolument non seulement l'ablatif, mais l'accusatif : *quem tumorem palpatum intelliges carnem intus esse* (*Mul. Chir.*, 30, 17); le génitif : *aram infra script(am) vivus sibi inscripsit ut animae ablatae, corpore condito, multis annis celebraretur* (Allmer, *Mus. de Lyon*, III, 144); le nominatif : *per quam laxationem omnis corruptio illa, quae fuerit in corpore, abstracta, corroboratio poterit nervorum fieri* (*Mul. Chir.*, 13, 16); *signo crucis munitus nihil ei inimicus nocere potuit* (Grég. de T., *H. F.*, 2, 21, p. 84, 21 Bonnet, o. c., 567). Virgilius Maro connaît cet usage et, citant un vers d'un « egregius doctor » Bregondus Lugenicus (?) : *solus Cato miles, populus turbatus in acie stetit*, il explique qu'il n'y a pas lieu de mettre *est* après *turbatus*. C'est comme s'il y avait *populo turbato*.

Il est évident que ces faits indiquent une oblitération à peu près complète de la notion casuelle.

On s'en aperçoit du reste à d'autres symptômes. Sitôt que l'attention des auteurs se détourne un peu des règles apprises, les plus grossières méprises se rencontrent. Assez anciennement déjà, l'accusatif apparaît indifféremment derrière toutes les prépositions. *Cum collegas, cum suos discentes* se trouvent dans une inscription de Pompéi; *cum quem, ob meritis, inter quibus*, sont des tours fréquents dans les inscriptions. La *Mul. Chir.* écrit : *de pedes feriet*

1. Cf. A. Westholm, *Étude historique sur la construction du type « Li filz le rei »*, Vesterås, 1899.

2. Les exemples sans référence sont de Gr. de Tours. On les trouvera avec beaucoup d'autres dans l'ouvrage cité de M. Bonnet auquel j'ai emprunté ici comme ailleurs mes citations de Grégoire.

*terram* (122, 2); *codam feriet ad renibus rigidam* (152, 25). Comparez *ex litteras* (C. I. L., VIII, 10570); *cum filios* (C. I. L., XII, 5419, insc. chrét.); *ora pro nus* (Le Blant, *Inscr. chrét.*, 677).

Tout cela s'explique encore par des extensions analogiques, mais il y a mieux, et on peut citer des inscriptions où sont accolés des noms et des titres à des cas différents : *D. M. Vitalini felicit homini sapientissimo et fidelissimo* (C. I. L., XIII, 1906). Le scribe ne s'aperçoit pas qu'il mélange deux formules : *aux mânes d'un tel*, à *un tel*. Grégoire de Tours écrit : *in his praelia* (H. F., 5, préf., p. 190, 20) ou *d'scordantibus reges* (*ib.*, 5, 34, p. 226, 7, Bonnet, *o. c.*, 524 et suiv.). Il faut évidemment que les flexions aient été des choses mortes, de pures orthographes pour qu'un demi-lettre laisse échapper de pareilles bévues contre les règles les plus simples.

La substitution des prépositions aux cas s'explique très simplement, quand on songe aux nombreux rapports qui, dans le latin classique, étaient exprimés par des prépositions, et aussi à ceux où les prépositions concouraient avec les cas. Qu'on se reporte par exemple aux constructions du complément du verbe passif; en langue classique *a* ne s'exprime pas quand le complément d'agent est un nom de chose; on l'exprime quand ce complément est un nom de personne. La plus facile analogie devait étendre la construction de *a voluptate vinci*, où *voluptas* peut être considéré comme personnifié, à des phrases comme *a carne superatur*, et ensuite *a lectulo portabatur* (S. Jér. dans Goelzer, *o. c.*, 337). De même pour *ad* marquant le terme d'un mouvement. La latinité classique se contente de la désinence casuelle, quand il s'agit d'un nom de ville; la langue populaire, négligeant cette nuance, a employé *ad* même dans ce cas : *reversus ad Aphroditon* (étant revenu dans Aphrodite, à Aphrodite).

Dans d'autres phrases, il est visible que la manière de concevoir le rapport des termes a changé. Ainsi l'idée du moyen, de l'instrument, de la cause, qui était exprimée par l'ablatif, a cédé la place à l'idée voisine du point de départ, de l'origine, marquée par *ab*, *de*, *ex*. Au lieu de : *Helvetii sua victoria gloriabantur*, on dit : *de sua victoria* (c'est la victoire qui est l'origine de leur orgueil). De même *de pinnula inlines* (Marc. Emp., 50, 23); le remède part pour ainsi dire du pinceau pour aller sur la tête. Puis comme cela revient en somme par un détour à une nouvelle expression de l'instrumental, on dit : *de resina perunges* (Veget., *De arte veterin*, II, 47), *vas ab aceto lava* (Apic., I, 12) (en fr. : oindre

de résine, laver au vinaigre). Un autre exemple : il n'y avait aucune trace dans la langue classique d'un rapport tel que celui qui est marqué par le français, *heureux en amour, vivre dans le bien, dans la piété*. Le latin classique disait *bonus* ou *bene vixit*. Le latin de la décadence écrit : *vixit annos LXXV in bono* (C. I. L., XIII, 2358, ann. 454), *studens in diebus vitae suae, in elemosinis prumta, vixit in virginitate* (*ib.*, XII, 5352, inscr. chrét., VI<sup>e</sup> siècle). On veut originairement sans doute traduire par *in* qu'on n'est pas sorti d'une chose, qu'on est resté par exemple dans les pratiques de l'aumône, dans l'abstinence et la virginité.

Souvent aussi des distinctions essentielles s'oblitérent, par exemple la distinction du lieu où l'on va et du lieu où l'on est, et, nous l'avons vu, la syntaxe du nom comme celle du verbe s'en trouve profondément atteinte.

Sont-ce ces causes syntaxiques, est-ce au contraire l'assourdissement et la confusion des désinences qui a amené la ruine presque complète de la syntaxe casuelle ? Si les deux choses y ont contribué, quelle fut celle qui eut une action prépondérante ? J'inclinerais à croire que ce furent les causes d'ordre psychologique, j'entends l'oblitération progressive de la notion exacte des valeurs casuelles<sup>1</sup>. Même avec des flexions très réduites, l'allemand moderne le prouve, un système de déclinaison peut subsister et rester très vivant. Il ne peut durer, quand un même cas sert à tout, que les rapports marqués par lui s'enchevêtrent dans les rapports marqués par un cas voisin et d'autre part dans ceux marqués par un mot exprès, concurrent de la flexion, quand par exemple le rapport de possession est signifié à la fois par le génitif, le datif, la préposition *ad* avec le datif ou l'accusatif, la préposition *de* avec l'ablatif ou l'accusatif. Ce n'est plus là de la synonymie syntaxique, mais un désordre où l'instinct populaire fait peu à peu son choix. La tendance générale du latin déterminait ce choix ; elle le poussait vers le système analytique, qui consistait à détacher l'expression du rapport entre les termes, de ces termes eux-mêmes, pour la confier à des mots spéciaux, devenus de plus en plus abstraits et destinés à ne plus être bientôt que des outils grammaticaux.

Voici un certain nombre d'exemples de prépositions, où l'on

1. Ce n'est pas, bien entendu, que je nie l'importance des causes matérielles. Peut-être pourrait-on la mesurer par des statistiques. Ainsi on croit avoir remarqué dans Marcellus de Bordeaux que le datif singulier, moins reconnaissable que le datif pluriel, est beaucoup plus souvent employé que lui au lieu de l'accusatif marquant le terme du mouvement : *in vino mittes* est très commun, *in speciebus mittendum* ne se trouverait qu'une fois. Ce sont des études qu'il faudrait étendre et généraliser.

reconnaîtra des emplois nouveaux, tout voisins des fonctions casuelles.

*Ad* s'employait pour la direction : il en vint à marquer aussi la direction et le but au figuré : *ad suum Evangelium crediderunt* (S. Jér., *C. Vigil.*, 6, Gœlz., o. c., 329) ; *ad Moysen dicit* (Grég. de T., *H. F.*, I, 10, Bonnet, o. c., 583), *petierunt ad dominum* (*ib.*, *Mart.*, 94, p. 551, 9). Et avec des substantifs de même ordre : *habere confidentiam ad deum* (S. Jér., *in Ephes.*, IV, ad 6, 20, Gœlzer, o. c., 330).

Quelquefois le régime de *ad* chez les écrivains est un gérondif : *ad satisfaciendo populo prunas ardentes in byrrum suum posuit* (Grég. de T., *H. F.*, 2, 1, p. 60, 4, Bonnet, o. c., 584). Dans la langue vulgaire, où ce gérondif semble avoir été abandonné, c'est probablement l'infinitif qui en tenait lieu ; toutefois les exemples en sont très rares<sup>1</sup>.

*Ad* s'introduit encore, peut-être pour marquer le but, derrière des verbes comme *dare* ou *tradere*. D'où : *ad eos des manducare* (*Mul. Chir.*, 146, 3) ; *Gregorius episcopus eam (civitatem) ad filium Sygiberthi tradere destinat* (Grég. de T., *H. F.*, 5, 47, p. 239, 3, Bonnet, o. c., 586). Il est là, en tout cas, comme une sorte de substitut du datif d'intérêt. Cf. *magnum hoc est ad nostrum dolorem* (Oros., VII, 33, 16), *prodest gingivis et ad omnia ulcera* (Marc. Emp., 116, 17).

De la direction vers un lieu, on a passé très anciennement à l'étendue jusqu'à un lieu, puis à la situation dans un lieu. D'où : *ad angulos perfricare* (Marc. Emp., 66, 30), *ad cujus sepulcrum vidimus... catenas iacere* (Grég. de T., *II. F.*, 4, 19, Bonnet, o. c., 582). De même dans le temps : *ad oram tertiam* (*ib.* I, 10, p. 40, 9).

Dès l'âge impérial *ad* marque les circonstances : *ad lucernam aliquid facere*. Cet emploi où l'ablatif est supplanté, était sans doute d'origine populaire ; il se développe : *Hoc... contingit ad cursum vel saltum* (*Mul. Chir.*, 155, 22). *Ad omnem actum, ad omnem incessum manus pingit domini crucem* (S. Jér., *Ep.*, 22, 37. Cf. Gœlzer, o. c., 330).

On trouve aussi, depuis le IV<sup>e</sup> siècle environ, *ad* remplaçant un ablatif pour marquer l'instrument dont on se sert en vue d'une action : *ad carbonem decoques, ne ad flammam aduratur* (*Mul. Chir.*, 263, 2, 3) ; *ad aquam calidam coquere* (Apic., *De re coq.*, IV, 2) ; *erant funditores qui ad fundas vel fustibalos lapides jaciebant, erant*

1. Cf. Bourciez, *De praepositione ad casuali in latinitate aevi merovingici*. Paris, 1886, p. 54.

*tragularii qui ad manuballistas dirigebant sagittas* (Veget., *De re mil.*, II, 15); *Saxa ad fundas vel manibus jacienda* (*ib.*, IV, 8).

*Ad*, pour le datif de possession, se rencontre, mais très tard : *hic requiescunt membra ad duos fratres* (*C. I. L.*, XIII, 2483, VII<sup>e</sup> siècle).

*Ab* marquant le point de départ, en vient à marquer la cause et le moyen : *nullus ab eo morbo defunctus est* (Grég. de T., *Patr.*, 17, 4, p. 731, 21); l'instrument : *a fuste percussus* (*id.*, *Mart.*, 2, 41, p. 624, 15); *lapis quem a multa boum paria movere vix poterant* (*id.*, *ib.*, 66, p. 533, 14). Par un développement du sens d'éloignement, *ab* se joint avec *nudare* de même qu'avec *liberare*, et par suite il s'introduit auprès d'adjectifs tels que *vacuus* : *thesauri a possessore vacui* (Grég. de T., *H. F.*, 5, 34, p. 227, 6, Bonnet, *o. c.*, 599).

*Apud* concourt avec *ad* et *in* à marquer non plus l'endroit près duquel on se trouve, mais l'endroit même où on est : *apud Hispanias commorantur* (Grég. de T., *H. F.*, 6, 18, p. 260, 24. Bonnet, *o. c.*, 575)<sup>1</sup>.

*Cum* est très usité comme instrumental, au lieu de l'ablatif seul : *cum melle Attico inungere* (Veget., *De re vet.*, II, 22). Quand *apud* se sera substitué à *cum*, et cela s'annonce chez Grégoire de Tours Bonnet, *o. c.*, 604), on aura notre tour : oindre avec du miel.

*De*<sup>2</sup>, étend ses sens non seulement aux dépens de *ex*, mais surtout aux dépens des cas.

Il se substitue à l'ablatif pour marquer le temps. Du classique *de nocte* on passe à *de praesenti* (a. fr. : de present); *nona de opere*, la neuvième heure après l'opération (*Mul. Chir.*, 284, 32).

Il marque la matière : *de faba farina* (*ib.*, 195, 19), *folia de oliva* (*ib.*, 256, 5); — la cause : *non de superbia hoc faciunt* (S. Jér., *In Matth.* 1, ad 8, 34); — l'instrument, le moyen : *de ambobus oculis videre* (*Mul. Chir.*, 235, 3, 8); *cooperito caput illius de vestimentis* (*ib.*, 85, 29); *de manu sinistra muscam capies* (Marc. Emp., 69, 7); *extinguere de lacte* (*ib.*, 90, 25); *cultrum de quo se perculit* (Grég. de T., *H. F.*, 5, 39, p. 232, 13); *de alio pede claudicabat* (*id.*, *Mart.*, 3, 15, Bonnet, *o. c.*, 612). De même chez Marc. Emp., *fel porcinum dum non de scrofa, sucus de betae radice* (94, 21).

Il empiète sur le génitif partitif; on donne à *de* pour régime la masse d'où semble tiré un objet : *plenum cochleare de hoc pulvere dabis* (Marc. Emp., 147, 13); *tanta stragis de credentibus*

1. Sur l'emploi des prépositions de lieu, v. Gino Funaioli, *Der Lokativ und seine Auflösung*. (*A. I. L.*, XIII, 301 et suiv.).

2. Clairin, *Du génitif latin et de la préposition DE*. Paris, 1881.

(Grég. de T., *H. F.*, 1, 30, 47, 22); *magnus conventus de redemptis* (*ib.*, 6, 8), *non habeo de parentibus qui* (*ib.*, 2, 42, Bonnet, *o. c.*, 610-611). On reconnaît là nos tours français, en particulier celui qui a donné naissance à l'article partitif<sup>1</sup>.

Enfin le *de* signifiant au sujet de sort de ses emplois propres, on le trouve avec des verbes tels que *recordari*, avec des verbes exprimant des sentiments : *de aliquo zelum habere*, avec des adjectifs exprimant un état d'esprit : *de nullo securus*.

*In* marquait des circonstances : *in tanta inopia*. Peu à peu on en vint à considérer comme de simples circonstances ce qui était auparavant considéré comme le moyen, la cause et se mettait à l'ablatif : *in odio Petri cum filio Silvestri conjungitur* (Grég. de T., *H. F.*, 5, 5, p. 197, 15); *surrexit populus in ira* (*ib.* 2, 1, p. 59, 25 Bonnet, *o. c.*, 616-618). (cf. fr. : en haine de Pierre, en colère.)

Marquant la situation dans un lieu, *in* la marque dans le temps, et désigne par suite un point de la durée qu'on eût marqué en latin classique par l'ablatif locatif : *in eo anno, in septembre, in hieme*.

*Per* avec l'accusatif, marquant l'instrument ou le moyen, remplaçait depuis assez longtemps l'ablatif<sup>2</sup>. Cet emploi se généralisa progressivement : *per unam guttam est impletum* (Grég. de T., 5, 21, p. 219, 8). Avec les noms de personnes, il en arriva à signifier non plus l'intermédiaire, mais le véritable auteur, et à remplacer l'ablatif accompagné de *ab* : *ecclesiam conturbatam per Riculfum* (Grég. de T., *H. F.*, 5, 49, p. 242, 15).

Quand on rapproche les deux ordres de faits qui précèdent, confusion générale des cas et immense extension des prépositions, et que l'on considère que nous n'avons, pour les uns ou pour les autres, que des exemples tirés de textes littéraires, on est porté à conclure que dans le latin vulgaire il ne restait pas grand chose de la syntaxe casuelle, et que la plupart des anciennes fonctions étaient déjà dévolues aux mots auxiliaires<sup>3</sup>.

C'est là le fait capital de l'histoire de la syntaxe. Nous nous bornerons pour le reste à signaler les nouveautés les plus importantes dans la syntaxe de chaque partie du discours.

AUTRES CHANGEMENTS SYNTAXIQUES. LES GENRES. — Dans les substantifs se produisent en foule des confusions de genres. C'est ainsi

1. Mais c'est surtout *ex* qui dans la première période sert de partitif : *Dabis ex vino et oleo* (*Mul. Chir.*, 60, 20 ; le tour est très fréquent dans ce texte).

2. Sur cet emploi assez ancien, cf. Schmalz, *Synt.*, § 135.

3. Un autre exemple de ce développement analytique se présente dans la substitution de *quam* aux cas pour construire le régime du comparatif. Cette syntaxe est la plus fréquente, quoique l'ablatif, le datif et le génitif puissent y servir.

que toute une classe de substantifs, les noms en *or* sont passés du masculin au féminin : *ablata dolore, magnam timorem, tanta splendor* se lisent dans Grégoire de Tours. On trouve déjà *arbor* masculin dans les inscriptions (Pirson, *o. c.*, 157), et dans l'*Itinerarium Antonini Placentini*, 169, 14.

LES PRONOMS. — Les démonstratifs ont cessé de désigner les objets par rapport aux trois personnes : ce qui est près de *moi*, de *toi*, de *lui*; ils ne marquent plus que des rapports de lieu : ce qui est proche, ce qui est lointain. Mais la confusion est allée bien plus loin. *Is* est confondu avec *hic*, ou *ille*, et d'autre part, *ipse* est devenu à peu près synonyme de *ille*. Enfin *idem* se rencontre fréquemment au sens d'*ipse*, et *ipse* au sens d'*idem*. On y a vu un fait du latin d'Afrique (Sittl, *Die lokal. Verschied.*, etc., 115). En réalité la substitution est commune.

Ces faits de la langue écrite s'expliquent sans doute par un changement plus profond dans la langue populaire; là, vraisemblablement, les formes composées avec *ecce*, dont nous avons parlé, restaient seules en possession de la force démonstrative, tandis que de plus en plus les simples passaient au rôle de pronoms personnels et d'articles.

Les exemples de *ipse*, *ille*, à peu près réduits au rôle de personnels, se présentent de bonne heure et en grand nombre : *quia illi jacebant et surgere non poterant, ipse clementer accedit et tangit eos* (S. Jér., *In Matth.*, III, ad 17, 7<sup>1</sup>).

NAISSANCE DES ARTICLES. — L'article est beaucoup plus rare et n'apparaît vraiment que tardivement; dans la plupart des phrases où on avait cru pouvoir le signaler de bonne heure, la présence de *ille* ou d'*ipse* se justifie autrement. Cependant à la fin de la période latine il y a déjà réellement un article. L'*A. l. L.* (IX, 506) en signale des exemples dans Benoît de Nursia (c. 58, l. 38) : *ille novicius signum faciat* (en fr. : que le novice); *abbas provideat ut non sint curta ipsa vestimenta utentibus* (55, 13). Bonnet en cite de nombreux exemples dans Grégoire de Tours, p. 259.

Pour *unus*, il y a eu un effacement progressif du sens. C'est d'abord *un seul*, puis *un particulièrement d'un groupe nommé*, puis *un pris parmi un groupe*, mais sans qu'il soit question de groupe, ainsi *unam domum*, en parlant d'un homme qui en a probablement plusieurs, ensuite *un quelconque* : *sub unam arborem* (Grég. de T., *Conf.*, 80, 798, 20). De là on arrive au sens tout à fait indéterminé

1. Cf. Gæzler, *Lat. de S. Jér.*, 404 et s.

de l'article indéfini : *insurgunt contra eum in una conspiratione* (id., *H. F.*, 2, 1. Bonnet, o. c., 259).

LES VERBES. *Les voix.* — La syntaxe du verbe devait présenter aussi de nombreux changements dans les personnes, les voix, les temps et les modes. En voici quelques exemples pris dans les textes.

Les personnes du pluriel commencent à se répandre comme formes respectueuses en place du singulier <sup>1</sup>. Dès le v<sup>e</sup> siècle on trouve des phrases, comme *valet, mi domine*. Dans Grégoire de Tours, la reine Ingrude dit à son époux Clotaire : *quid famula tua suggerat audiat dominus meus rex ; praecor ut sorore meae servae vestrae utilem virum ordinare dignimini* (*H. F.*, 4, 3, p. 143, 5).

De nombreux verbes sont passés de l'état d'intransitifs à l'état de transitifs : *studere, benedicere, maledicere* <sup>2</sup>.

*Les temps.* — Des temps ont changé de valeur. Nous l'avons déjà vu pour le parfait passif. A l'actif, le subjonctif gardait, avec le présent, le plus-que-parfait. Mais ce dernier commençait à perdre son sens propre pour prendre celui de l'imparfait : *ita caput elisit ut vix vivens erigi potuisset* : il eut la tête si écrasée qu'à peine on put le redresser vivant (Grég. de T., *Mart.*, 19, p. 500, 11) ; *dum eam columnam amplexasset, pectus ejus inhaesit in ipsa marmore* (*Itin. Ant. Placent.*, 174, 7).

*Les modes.* — Pour les modes, ce qui paraît, à première vue, le plus caractéristique, c'est la substitution progressive d'une proposition conjonctionnelle à la proposition infinitive. Là encore, l'origine populaire de la construction est certaine. Déjà chez Plaute on trouve *quod* au lieu d'une proposition infinitive dans des phrases où toute la subtilité grammaticale ne parvient pas à l'expliquer par *ce fait que*. De même dans cette phrase du *De bell. hisp.*, 36 : *renuntiaverunt quod Pompeium in potestate haberent* <sup>3</sup>. A partir du III<sup>e</sup> siècle la langue écrite se laisse envahir par cette syntaxe : *non ignoramus quod tale conjugium ejiciet nos de regno Dei* (S. Jér., *In Luc.*, hom. 18) ; *tum scies quod ego sum Salvator tuus* (Id., *In Is.*, XVII, ad 60, 15) <sup>4</sup>.

Le développement de *quia* est presque égal à celui de *quod*, mais postérieur : *sciebatis quia lex lata est* est une tournure qui devient commune avec les premières versions de l'Évangile. C'est peut-être un hellénisme. En tous cas, à l'époque de la décadence

1. Cf. Chatelain, *Rev. de philol.*, IV, 1880, p. 129.

2. Koffmane, *Geschichte des Kirchenlateins*, p. 78.

3. Vogel, *N. Jahrbücher f. Philol.*, CXXVII, 1883, p. 186. Cf. Riemann et Gœlzer, *Gr. comp.*, § 438, Rem. 1.

4. Voir Roensch, *Itala*, p. 402, et Gœlzer, *Lat. de S. Jér.*, 376.



elle est extrêmement répandue : *cui ille respondit quia haec agere non audebat* (Grég. de T., *Mart.*, 13, p. 498, 2) <sup>1</sup>.

Ce phénomène est en contradiction apparente avec un autre. Il est visible en effet, qu'au fur et à mesure qu'on avance, l'infinitif de l'actif se substitue soit à l'infinitif du passif, soit au subjonctif précédé de *ut* derrière les verbes *velle*, *jubere*, et même derrière *facere*. Mais ici il s'agit d'un infinitif sans sujet considéré comme un véritable complément objectif du verbe principal. Dans la traduction du Pseudo-Callisthène par Julius Valerius (commencement du IV<sup>e</sup> siècle), on trouve *facit ad sese Antigonom satellitem vocitare* (3,50) où *Antigonom* est devenu le régime de l'infinitif dont le sujet est indéterminé et sous-entendu. C'est tout à fait le français : *fait appeler* <sup>2</sup>. Des exemples analogues se trouvent dans les inscriptions (Pirson, *o. c.*, 215).

Un second caractère essentiel de la syntaxe tardive, c'est la diminution croissante de l'importance du subjonctif. Il n'est nullement impossible que la langue populaire ait dans bien des cas conservé l'indicatif, tandis que la langue écrite employait l'autre mode. Il est ici, comme bien souvent, fort difficile de savoir si nous nous trouvons en présence de vraies nouveautés dans les textes de la décadence. En tous cas, il est certain que c'est sous l'influence de la langue parlée que la langue écrite en arriva à employer l'indicatif dans des subordonnées aussi nettement subjonctives que l'interrogation indirecte. Diomède (395, 15) note : *nescio quid facis*, au lieu de quoi on trouve aussi l'infinitif, comme en français : *nesciendo quae petere* (Venant. Fort., *Carm.*, 10, 1, 1).

C'est encore aux dépens du subjonctif que *quod* se substitue à *ut* dans des phrases subordonnées : on le trouve sans doute avec le subjonctif : *etiam et minas apozimate provocabis, quod possit humor fellitus depurgari* (Cass. Fel., 57, p. 146, Rose). Mais il finit, dans des consécutives par exemple, par se faire suivre de l'indicatif : *sic barbaro sum familiaris quod tamen nescius barbarismorum* (Sid. Apol., *Ep.*, IV, 17).

L'impératif est souvent exprimé par l'infinitif. Déjà dans la *Mul. Chir.* le tour se rencontre à chaque ligne : *alia die aqua calida lavato, et cum defricueris, descende et copertum dimitte horis tribus aut quatuor, deinde abicere cum operimentis, sic in locum*

1. Voir Jeanjaquet, *Rech. sur l'origine de la conjonction QUE et des formes romanes équivalentes*, Paris, 1894. Rydberg, *Die Entstehung des französischen a, II*.

2. Thielmann, *A. l. L.*, III, 201. Voir tout l'article : *FACERE mit dem Infinitiv* (p. 177-206).

*aequalem postea producere ad deambulandum et sinire pascere* (Sotionis, 43,5).

L'infinitif historique disparaît. Les derniers traités grammaticaux le signalent comme un archaïsme (*A. l. L.*, X, 185, et XI, 365).

L'emploi des modes impersonnels est complètement bouleversé : le supin avait, pour les raisons que nous avons vues, peine à se distinguer par sa forme d'autres formes verbales ; il était d'autre part presque complètement ruiné par la confusion complète des questions *quo* et *ubi*, qui a aussi tant aidé à la transformation de la syntaxe casuelle. Là encore le vieux latin fournit des exemples : Térence écrit *voltisne eamus visere* (*Phorm.* 102). Dans le latin de la décadence, il ne reste plus aucune notion des règles qui exigeaient le supin. Saint Jérôme écrit couramment *venit audire, solvere*. Chez Grégoire cette syntaxe est ordinaire : *abiit implere jussionem* (*Patr.*, 14, 2, p. 719, 25) ; *cum omnes in Jordane discenderent abluere vulnera* (*Mart.*, 87, p. 546, 36).

Ce n'est pas le seul empiètement de l'infinitif. Il remplace également le génitif du gérondif : *fuerat nobis causa quædam Childeberti regis adire præsentiam* (Grég. de T., *Mart.*, 4, 26. Bonnet, *o. c.*, 649).

Le participe présent remplace fréquemment une proposition relative : *hoc ideo dixi ut non te terreant descendentes sed provocent ascendentes* (S. Jér., *Ep.*, 118, 7). Le participe remplace aussi un gérondif : *signa multa faciens se deum esse declarat* (Grég. de T., *H. F.*, I, 20, p. 43, 22).

LES MOTS INVARIABLES. — Pour les mots invariables, tout semble disparaître derrière l'extension des prépositions, dont nous avons parlé. Cependant beaucoup d'autres changements sont importants.

D'abord de nouvelles prépositions sortent des adverbes : ainsi *foris*, *subtus*, et aussi de nouvelles conjonctions : *magis* a pris le sens de *mais*. D'autres naissent de participes employés sous forme invariable par une extension du tour *excepto quod* : *excepto hos quos... prætulert* (Ben. de Nurs., 63, 13. *A. l. L.*, IX, 518). D'autres sont formés par composition. Silvia emploie plusieurs fois *in giro* dans le sens de *environ* (88, 7, 40, 29).

Des prépositions s'échangent. *De*, *ab* empiètent sur *ex*, qui d'abord avait reçu un développement presque égal au leur.

*Super* se rencontre à côté de *in*, dans des phrases comme les suivantes : *cum filius super eam vestimenta matris agnosceret* (Grég.

1. Geyer, *Krit. Bemerk. zu S. Silvæ Peregrin.* Progr. d'Augsbourg, 1890, p. 18.

de T., *H. F.*, 3, 5. Bonnet, *o. c.*, 622) ; *quod super se tunc habuit* (id., *Jul.*, 16, 571, 29). Quelquefois il y a eu un vrai changement de point de vue ; une des prépositions où on le remarque le mieux est *pro*. Non seulement *pro* a perdu son sens propre et local, mais il a développé de façon curieuse ses sens abstraits. De l'idée de cause, on est passé à l'idée de motif, puis de but, de sorte que *pro reverentia Martini* ne signifie plus chez Grégoire de Tours : en raison du respect que je porte à Martin, mais : pour le faire respecter (*H. F.*, 2, 37. Bonnet, *o. c.*, 615<sup>1</sup>). Comparez *per* devenu synonyme de *propter* : *virtutem Dei inridere per pecuniam* (ib., 2, 3. Bonnet, *o. c.*, 591).

Deux prépositions se joignent l'une à l'autre : *de sub ventre tolles* (Marc. Emp., 311, 12).

De même que les prépositions, les conjonctions se sont substituées les unes aux autres. Nous avons déjà parlé de *quia* et de *quod* remplaçant *ut*. On trouve de bonne heure ce même *quod* pour *cum*, *postquam*, *ex quo* : *tertio anno quod, sexaginta jam anni sunt quod* (S. Jér., *V. Paul.*, 10<sup>2</sup>).

*Quomodo* a pris aussi une place toute nouvelle. On le rencontre fréquemment pour *quando*, et là où l'imitation du grec *ὡς* ne peut pas se faire sentir : *quod quomodo in Austria ambularem, sic ibi me praesentassem* (Grég. de T., *Mart.*, 4, 29 ; cf. *Itin. Ant. Plac.*, 190, 3).

*Si* est une particule interrogative usuelle, et remplace en cette qualité *num*, *ne*, *an* : *hic liber si sit ignoro* (Grég. de T., *Conf.*, 39. Bonnet, *o. c.*, 321) ; *ad haec interrogo si crederit Jesum Cristum filium Dei esse* (id., *H. F.*, 5, 43) ; cf. Røensch, *Itala*, 403, et Gœlzer, *Lat. de S. Jér.*, 430.

*Ne* conjonction se confond avec *non*. Déjà dans la *Mul. Chir.* : *facere voles ne crescat et non claudicet* (204,8).

LA PHRASE. — D'autres innovations contribuent encore à donner à la proposition et à la phrase une physionomie par endroits toute romane. Ce sont d'abord des ellipses ou des pléonasmes. Ainsi le verbe sera souvent non exprimé dans la proposition complétive du comparatif, puis le sujet de ce verbe, au lieu de rester au nominatif, sera mis à un autre cas : *quae descendunt ab angulis interioribus oculorum quatuor digitis inferius quam oculos* (*Mul. Chir.*, 9, 15<sup>3</sup>). Ailleurs, au contraire, il n'y a aucun besoin de reprendre

1. On a remarqué que ce tour était fréquent chez le juriste Macer.

2. Riemann et Gœlzer, *Synt. comp.*, § 469.

3. On trouve dans le même texte des positifs d'adjectifs ou d'adverbes avec la même construction : *iosu quam genu ab interiore parte tubiscula ex osso nata invenies* (190, 23).

un mot déjà exprimé, on le reprend, comme si la phrase s'essouffait et qu'on voulût la relever : *quod contingit hoc vitium* (*Mul. Chir.*, 118, 26), *quem sic curare volens curabis eum cyclo* (*ib.*, 78, 11). Et cela quelquefois en violation de toutes les règles classiques. C'est ainsi que la négation se redouble, malgré la distinction de *nemo non*, *nonnemo*, ainsi : *nihil ex nulla re proficere possunt* (*ib.*, 57, 2), *quam nunquam nemo scripsit* (*ib.*, 140, 14). C'est à ces mêmes tendances que se rapporte une décomposition très remarquable de la phrase, quoiqu'il n'y ait pas ici, à proprement parler, vice de pléonasme. Le latin classique disait : *Joan-nem populus mirabatur et diligebat*, en groupant autour d'un mot unique les mots qui avaient avec lui le même rapport, ici les deux verbes. La langue parlée sépare au contraire ce qu'on joignait, et reprend par un pronom devant le second verbe le régime du premier : *persequuntur Ecclesiam Christi et populantur illam* (S. Jér., *In Gal. I*, ad, 1 13) ; *arguit Herodem et Herodiadem quod illicitas nuptias fecerint et non liceat fratre vivente germano, uxorem illius ducere* (*ib.*, II, ad, 14, 3 et suiv.). C'est tout de même que le français dira : *et qu'il n'est pas permis, un frère germain étant vivant, d'en épouser la femme*. Comparez encore cette phrase de Marcellus Empiricus (76, 36) *succum cardonis, succum urticae... aequis mensuris ista conjunges et addes his sapae modicum... atque ita oculos inde superlines ut modicum... ingrediatur eos et delacrimet*. C'est déjà la phrase tout analytique du français : tu les mêleras, tu leur ajouteras et alors tu en oindras pour qu'un peu y entre et qu'ils pleurent. La multiplication des participes contribue encore à ce résultat : *proficiscentes de civitate... ingressi heremum* (*Itiner. Ant. Plac.*, 182, 10).

## VOCABULAIRE <sup>1</sup>

GÉNÉRALITÉS. LE VOCABULAIRE LATIN INTÉGRAL. — Pour commencer à se faire une idée du lexique latin qui a pu se conserver

1. BIBLIOGRAPHIE. — F. Diez, *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, 3<sup>e</sup> éd., complétée par A. Scheler, Bonn, 1887.

G. Körting, *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*, 2<sup>e</sup> éd., Paderborn, 1901 ; G. Græber, *Vulgärlateinische Substrata*, dans *A. l. L.*, I, II, III, IV, V et VI.

Weise, *Die griechischen Wörter im Latein*, Leipzig, 1882.

F. W. Cooper, *Word formation in the Roman sermo plebeius*, Boston, 1895.

G. Cohn, *Die Suffixwandlungen im Vulgärlatein und im vorliterarischen Französisch nach deren Spuren im neufranzösischen*, 1891.

Berger, *Die Lehnwörter der französischen Sprache ältester Zeit*, Leipzig, 1899 (cf. G. Paris, *Journal des savants*, mai-juin 1900).

dans les langues romanes, il faut d'abord oublier l'amalgame de Cicéron et de Tite-Live qui a longtemps servi en France à l'usage des classes, et considérer que non seulement Varron, Martial ou saint Jérôme font partie, de droit, de la latinité, mais que tout mot, de quelque époque qu'il soit, qu'il appartienne à une inscription archaïque ou à un diplôme des bas temps, a pu se transmettre au parler roman : la seule condition c'est que la langue parlée, sur quelque point de l'Empire, l'ait employé <sup>1</sup>.

Encore faut-il ajouter tout de suite qu'un dictionnaire, si complet soit-il, ne nous donnera jamais tout le vocabulaire latin, tel qu'il a été. Il le grossit et le rétrécit à la fois. Il le grossit, en présentant comme coexistants des mots qui se sont, en fait, succédé l'un à l'autre et, quelque soin qu'on puisse prendre de ne dépouiller que des textes d'une même époque pour savoir quels étaient les mots du temps, on n'y saurait arriver, les textes écrits ayant toujours un caractère composite et artificiel. D'autre part, ce dépouillement de textes ne donnera jamais la langue tout entière. Combien y a-t-il de mots qui ont dû être usuels et que par un hasard on ne rencontre que dans un texte ou deux ! *Inustus* (non brûlé) n'est que dans Lucain (VIII, 787) ; *hortellus*, *velulum*, *molimen*, *glorificator* n'ont pas été signalés avant Grégoire de Tours ; et — pour ne plus citer que des mots dont la diffusion devait être grande, puisqu'ils se sont conservés partout — *fata* ne se lit que dans deux inscriptions (Orelli, 1773, 5799) ; *focacius* (pain cuit sous la cendre : it. *focaccia*, prov. *fogassa*, fr. *fouace*, esp. *hogaza*, port. *fogaza*) n'a été signalé que par Isidore au VII<sup>e</sup> siècle (20, 2, 15). *Campsare* qui subsiste encore en Italie sous la forme *cansare* et en espagnol sous la forme *cansar*, n'a échappé que par miracle, tiré d'Ennius par Priscien (X, 52). *Gurgutia*, étymon de l'italien *gorgozza*, fr. *gargousse*, a été retrouvé dans une glose (*Corp. Gloss.*, IV, ap. Körting). *Rugidus*, type de l'ital. *ruvido*, n'a été lu qu'en 1898 sur une inscription du musée de Sarayevo (*Zeitschr.*, XXII, 532), *rana*, au sens de *entaille* d'où *rainer*, *rainure* s'est retrouvé récemment sur une pierre antique du Portugal. Sans faire trop grande la part de notre ignorance, ces hasards heureux nous apprennent à nous convaincre que le latin qui nous est connu, malgré l'abondance apparente des textes, n'est qu'une partie du latin.

1. On trouvera un coup d'œil sur le vocabulaire de la latinité d'argent dans Pauker, *Vorarbeiten zur lateinischen Sprachgeschichte*, 2<sup>e</sup> partie, *Uebersicht der sogenannten silbernen Latinität eigenthümlichen Wortschatzes*.

Ce qui précède autorise à reconstruire par raisonnement des mots latins qui ont dû exister. Il ne s'agit pas bien entendu de les supposer, ce qui rejetterait la science étymologique dans les enfantillages dont elle est sortie au XIX<sup>e</sup> siècle. Il faut, mais il suffit pour que cela soit légitime, que les dérivés romans supposent ces primitifs, en second lieu que ceux-ci soient restitués non par fantaisie, mais suivant les lois qui régissent l'évolution phonétique<sup>1</sup>. Et dans ces conditions, l'expérience a déjà montré plusieurs fois que les résultats obtenus par induction étaient justes, puisque plusieurs « substrats », auxquels on était arrivé par ces méthodes, ont été ensuite retrouvés sur des inscriptions ou dans des manuscrits ayant autorité. Je citerai : *cultellarius* (*Gl*, II, 365, 37) ; *martellus* (*ib.*, III, 23, 22) ; *umbrella* (*ib.*, 326, 62) ; *salvaticum* (*Pelag.*, 7, 101) ; *forficare* (supposé par Kœrting d'après le roumain *forfechez* ; *Mul. Chir.*, 23, 28 ; *A. l. L.*, X, 422) ; *fabellor* (*it. favellare* ; *Gl.*, IV, 340, 30). Ces restitutions étendent considérablement le fonds lexicologique du latin populaire.

La portion du vocabulaire classique que le latin parlé et le latin classique possédaient en commun était très considérable. On le comprendra sans peine, si on se souvient de la manière dont il faut entendre ces deux expressions de latin classique et de latin parlé, qui ne désignent après tout qu'une même langue, mais observée dans divers milieux, d'un côté sous la forme écrite et traditionnelle, de l'autre sous la forme orale et changeante.

L'énumération de ces mots communs occuperait de longues pages et ne peut trouver place ici. Nous ne donnerons aucune liste d'exemples ; mais nous appelons l'attention sur ce fait, qui, observé

1. On trouvera les conditions et les règles de ces reconstructions, ainsi que leurs résultats, exposés dans le premier article de toute une série publiée par Grœber sur ce sujet (*A. l. L.*, I, 205 et suiv.).

Le premier exemple donné par Grœber est *abbreviare*. Le prov. *abreujar*, le v. fr. *abregier* postulent ce type latin, car de *brief*, prov. *breu*, les parlers de France n'auraient pu tirer que *abrevar*, *abrever*, *abrieuer*. Le *g* ne s'explique que par le développement du *i* latin en hiatus, qui, dans ces conditions, se développe en *j*, en faisant tomber la labiale (*cavia* > *cage*).

Souvent la forme est postulée non plus par le parler d'une région, mais de plusieurs, par exemple pour *accordare*. En espagnol *acordar*, port. *acordar*, prov. *acordar*, franç. *accorder*, it. *accordare*. Le mot n'a pu être créé séparément dans ces diverses langues du primitif correspondant à *cor* latin, en esp. *corazon*, fr. *cœur*, v. fr. *cuer*, ital. *cuore*, car tous étaient sans *d*. Le mot ne s'explique que s'il a été dérivé à l'époque latine de *cor*, *cord-em*.

Comparez encore *corrotulare* exigé par le cat. *collar*, prov. *collar*, v. fr. *crodler*, auj. *crouler*, ital. *collare* ; *cominiare* exigé par l'ital. *cominciare*, prov. *comensar*, fr. *commencer*, cat. *comensar*, esp. *comenzar*, port. *começar*. Le primitif de ce mot manquant aux langues romanes, il est de toute évidence qu'elles n'ont pu en tirer un dérivé.

en une ligne, risque de passer trop inaperçu : le vocabulaire du latin vulgaire se confond souvent avec celui du latin classique.

Observons encore que pour reconstituer cette liste, il importe premièrement d'ajouter aux mots du latin vulgaire qui se sont conservés en français moderne, une foule d'autres mots, aujourd'hui perdus, qui ne se sont perdus que dans le cours de l'histoire de notre propre langue. L'ancien français les avait encore, donc le latin parlé les avait aussi :

*aestimare* (v. fr. *esmer*), *aetatem* (v. fr. *ae*), *approximare* (v. fr. *aproismer*), *aptum* (v. fr. *ate*), *aratrum* (v. fr. *arere*), *arbitrium* (v. fr. *arvoire*), *arboretum* (v. fr. *arbroi*), *atramentum* (v. fr. *airement*), *buccina* (v. fr. *buisine*), *calcaneum* (v. fr. *chauchain*), *cassum* (v. fr. *quas*), *cicerem* (v. fr. *ceire*), *cicutam* (v. fr. *cēue*), *cogitare* (v. fr. *cuidier*), *cuniculum* (v. fr. *conil*), *deorsum* (v. fr. *jus*), *diem* (v. fr. *di*), *dignitatem* (v. fr. *deintié*), *dolere* (v. fr. *douloir*), *domesticum* (v. fr. *domesche*), *ducere* (v. fr. *duire*), *equa* (v. fr. *ive*), *excutere* (v. fr. *escorre*), *exire* (v. fr. *issir*), *extorquere* (v. fr. *estordre*), *fabrum* (v. fr. *fevre*), *fagum* (v. fr. *fou*), *ferire* (v. fr. *ferir*), *fidelitatem* (v. fr. *feauté*), *fidus* (v. fr. *fis*), *flaccidum* (v. fr. *\*flaiste*), *flumen* (v. fr. *flun*), *gallinam* (v. fr. *geline*), *gravem* (v. fr. *grief*), *hamum* (v. fr. *ain*), *heredem* (v. fr. *hoir*), *hispidum* (v. fr. *hisde*), *horridum* (v. fr. *ord*), *hortum* (v. fr. *ort*), *hostem* (v. fr. *ost*), *instaurare* (v. fr. *estorer*), *intus* (v. fr. *enz*), *ira* (v. fr. *ire*), *judicium* (v. fr. *juise*), *juxta* (v. fr. *jouste*), *laetum* (v. fr. *lié*), *laniare* (v. fr. *laigner*), *latus* (v. fr. *lez*), *laudes* (v. fr. *los*), *manere* (v. fr. *manoir*), *mane* (v. fr. *main*), *medicum* (v. fr. *mire*), *merum* (v. fr. *mier*), *missum* (v. fr. *mes*), *multum* (v. fr. *molt*), *mutare* (v. fr. *muer*), *mulierem* (v. fr. *moilier*), *nivem* (v. fr. *noif*), *nuntiare* (v. fr. *noncier*), *occasionem* (v. fr. *ochoison*), *opus* (v. fr. *ues*), *originem* (v. fr. *orine*), *pallium* (v. fr. *paile*), *parere* (v. fr. *paroir*), *partitionem* (v. fr. *parçon*), *pectus* (v. fr. *pis*), *plenitatem* (v. fr. *plenté*), *potestatem* (v. fr. *poesté*), *podium* (v. fr. *pui*), *putidum* (v. fr. *put*), *radere* (v. fr. *rere*), *redimere* (v. fr. *raembre*), *ramum* (v. fr. *rain*), *retro* (v. fr. *riere*), *revertere* (v. fr. *revertir*), *rivum* (v. fr. *riu*), *sedem* (v. fr. *siet*), *semper* (v. fr. *sempres*), *silvam* (v. fr. *selve*), *solere* (v. fr. *souloir*), *suavem* (v. fr. *souef*), *summum* (v. fr. *som*), *suspicare* (v. fr. *soschier*), *tergere* (v. fr. *terdre*), *tollere* (v. fr. *toldre*), *tumultum* (v. fr. *temoute*), *unquam* (v. fr. *onques*), *uxorem* (v. fr. *uiseur*), *veltrum* (v. fr. *viautre*), *vellerem* (v. fr. *viaure*), *viperam* (v. fr. *guivre*), *visum* (v. fr. *vis*), *vulpeculum* (v. fr. *goupil*), *vultum* (v. fr. *vout*).

A ces mots il ne faut pas manquer d'ajouter encore les mots, — et ils sont extrêmement nombreux, — qui ne se sont pas conservés en français, mais qui n'en faisaient pas moins partie du vocabulaire commun du latin parlé et du latin écrit, car tel ou tel des dialectes romans, ou plusieurs d'entre eux, les ont conservés. Ainsi *limpidum* est resté dans plusieurs dialectes italiens, et dans l'italien classique *limpido*, dans l'esp. *limpio*, *lindo*, port. *limpio*, *lindo*, dans le roumain *limped*. Il manque au français.

Dans un cas analogue se trouvent *absentiam* (esp. *ausencia*), *abundare* (sard. *aundar*, prov. *aondar*), *aciem* (v. esp. *haz*), *actum* (it. *atto*, esp. *auto*), *campanam* (ital. *campana*, roum. *câmpănă*, prov., cat., esp. *campana*, port. *campainha*), *consocerum* (roum. *cus cru*), *conspuere* (port. *cospir*), *corrigere* (it. *corgere* dans *accorgere*), *corticem* (esp. *corche*, roum. *cortece*, sard. *corteghe*), *coturnicem* (esp., port. *codorniz*), *crotalum* (it. *crocchio*), *custodem* (it. *custode*), *flectere* (it. *flettere*), *formosum* (it. *formoso*, esp. *hermoso*), *hircum* (it. *irco*, esp. *hirco*), *impetiginem* (it. *impetiggine*, esp. *empeine*), *iniquum* (v. vénitien *inigo*, prov. *enic*), *insulsum* (port. *insosso*), *intingere* (it. *intignere*, roum. *intinge*), *introitum* (v. esp. *entroido*), *januam* (sard. *jana*), *juventutem* (it. *gioventù*, esp. *juventud*), *mentem* (it. *mente*, roum. *mint*), *morbidum* (esp., port. *mobidro*, it. *morbido*), *reum* (it. *reo*, cat., esp., port. *reo*), *speculum* (it. *specchio*, prov. *espeilh-s*, esp. *espejo*), *tangere* (sard. *tangere*, prov. *tanher*, esp. *tañer*, port. *tanger*), *timorem* (it. *timore*, prov. *temor-s*, esp., port. *temor*), *tinctam* (sard., cat., esp., port. *tinta*), *trepidum* (d'où le siennois *intrettire*, v. esp. port. *trepido*), *tribulam* (it. *trebbia*, cat. *trilla*, esp. *trilla*, port. *trilha*), *tumulum* (it. *tombolo*), *turbidum* (it. *tórbido*), *turma* (sard. *truma*, lomb., it. *torma*), *uvam* (it. *uva*, esp., port. *uva*), *veteranum* (it. *veterano*, roum. *bătrîn*), *vicum* (it. *vico*), *vomerem* (it. *vomero*).

Le latin de Gaule a-t-il possédé des mots de cette dernière catégorie ? On peut l'affirmer, quand ils se retrouvent en provençal ou dans quelqu'un des dialectes parlés sur le territoire ; en cas contraire, s'ils manquent absolument partout, mais en ce cas seulement, il est à présumer qu'ils en ont disparu de très bonne heure <sup>1</sup>.

DISPARITION DE MOTS CLASSIQUES. — Le latin vulgaire est loin de présenter tous les mots du latin classique. Même si on y fait entrer la totalité des mots dont l'ensemble des langues romanes suppose l'existence, le déchet est considérable.

1. On ne saurait en cette matière, être trop circonspect. Ainsi *insidiae* qui semble propre au portugais *enseia* est aussi dauphinois, sous la forme *ensietei*. *Fumigare* se retrouve en wallon et en lorrain : *feunquier*, *finé*, etc.



Diez donne de longues listes contenant près de 800 mots usuels qui ont disparu : ils appartenait à toutes les parties du discours, et exprimaient toutes sortes d'idées ou d'objets <sup>1</sup>. Encore ces listes sont-elles très incomplètes ; on en jugera par ce seul fait que le *Dictionnaire général*, pour la seule lettre A, constate la disparition, du latin au roman, de 740 substantifs, 137 adjectifs et 200 verbes <sup>2</sup>.

Il est certain qu'à faire l'expérience sur des textes de caractère un peu élevé, la proportion des mots disparus est très forte <sup>3</sup>.

Il arrive quelquefois, trop rarement, que nous pouvons suivre l'histoire d'un mot latin et assister à sa décadence. C'est le cas pour *hirudo*. La langue populaire disait *sanguisuga*, qu'on trouve d'abord dans les textes précédé de la mention « quam vulgo vocant », ou de quelque autre analogue. Au IV<sup>e</sup> siècle, les situations sont renversées ; la victoire du mot populaire est complète : *hirudo* est devenu un mot de savants : « quas nos (nous autres médecins ») *hirudines* appellamus (Cael. Aurelianus, I, 1, 13).

Mais le plus souvent ces phases nous échappent. *Parvus* paraît en pleine vie, aucune des causes ordinaires qui menacent l'existence des mots ne semble le menacer. Et on remarque que cependant Silvia dans la *Peregrinatio* lui cherche toutes sortes de remplaçants : *modicus*, *pisinnus* <sup>4</sup>. Et en effet il n'a pas subsisté dans le roman de Gaule. A quand remonte cette défaveur, et celle de son contraire *magnus* ? Il s'agit cependant de deux mots particulièrement usités.

Les causes sont ici encore aussi difficiles à démêler que les dates. Quelquefois nous en apercevons de tout accidentelles. Ainsi on a très joliment remarqué que *morbus* a pu être peu à peu abandonné en raison des soins qu'on prend d'éviter au malade et de s'éviter à soi-même un mot rude, effrayant, en place duquel on cherche des

1. Diez, *Gram. comp. des l. rom.*, I, p. 41-45 de la trad. franç.

2. Darmesteter, Hatzfeld, Thomas, *Dictionnaire général de la langue française*, Paris, Delagrave. En abrégé H.D.T.

3. Prenons la célèbre phrase de Tacite : « *Opus aggredior rapidum casibus, atrox proeliis, discors seditionibus, ipsa etiam pace saevum.* » Six mots (ils sont soulignés) ont survécu dans les langues romanes, six ont disparu. Dans la poésie, le déchet est de même très grand. Soient les vers de Lucrèce :

*Æneadum genetrix, hominum divomque voluptas,  
Alma Venus, caeli subter labentia signa  
Quae mare navigerum, quae terras frugiferentis  
Concelebras, per te quoniam genus omne animantum  
Concipitur, visitque exortum lumina solis.  
Te, dea, te fugiunt venti, te nubila caeli  
Adventumque tuum; tibi suavis daedala tellus  
Summittit flores, tibi rident aequora ponti,  
Placatumque nitet diffuso lumine caelum.*

Sur 46 mots différents, 23 ont subsisté, 23 ont disparu.

4. A. L. L., IV, 264.

adoucissants : *infirmatatem* (ital., esp., v. fr.), *dolentia* (port.), *male-habitu* + suffixe (prop<sup>t</sup> un malaise, *καχεξία*)<sup>1</sup>. 'C'est là chose consciente. Nous aurons à revenir plus loin sur des phénomènes qui, en transformant le sens de certains mots, obligeaient à les remplacer dans leur sens ancien.

Mais les causes générales ont déjà été données par Diez, les unes tiennent à la forme des mots, les autres à leur signification. D'abord les mots trop courts, trop peu sonores, couraient risque d'être abandonnés, parce que l'usure phonétique les réduisait à quelque chose de trop peu consistant, et que les langues parlées s'attachent à avoir des vocables sonores, au point d'allonger à cet effet les simples par des suffixes qui souvent n'y ajoutent rien. Il y a des réserves à faire, et il ne faudrait pas exagérer l'effet de cette tendance<sup>2</sup>, elle existe pourtant et a eu grande action. Dans cet ordre d'idées, on pourra voir, faite par Wölfflin, une histoire très serrée de la disparition du verbe *edere*<sup>3</sup>.

Dans un certain nombre de cas, la disparition des mots peut être attribuée au désir de supprimer des homonymies gênantes. Il est certain que les changements phonétiques avaient eu pour effet d'augmenter le nombre des homonymes : *liberum* réduit à *livro*, *aequum* à *ego*, *habere* à *avere*, *virum* à *vero*, *expectare* à *espectare* se confondaient avec *livro* (*librum*), *ego* (*equum*), *avere*, *vero*, *espectare* (*spectare*). Un moment vint où (*h*)*ospitium* ne fit plus qu'un avec *auspiciu*m. Et, s'il ne faut pas exagérer le besoin qu'on a de se débarrasser de ces équivoques<sup>4</sup>, ce besoin existe pourtant et les langues parlées aiment la netteté.

Sans nier l'action des causes qui précèdent et qui donnaient à

1. A. l. L., XII, 392.

2. Ainsi il est certain que des dissyllabes comme *agnu* > *agno*, *litem* > *lide*, des monosyllabes comme *ut*, *rus* présentaient une résistance plus faible que d'autres mots. Mais la période de grande usure phonétique avait-elle commencé quand les mots ont disparu ? Et *lide* ne pouvait-il pas résister comme *vide*, *ot* comme *ad* ou *aut*, *rus* comme *jus* ? Il faut sans doute ici et souvent chercher d'autres causes.

3. A. l. L., XII, 393 et suiv.

4. Le latin classique avait beaucoup d'homonymes ou de presque homonymes : *bellum* (guerre) et *bellum* (beau), *fidem* (corde) et *fidem* (foi), *mālum* (pomme) et *mālum* (mal), *plāga* (coup) et *plāga* (surface, plage).

Notre français en a également, et bon nombre : *tante* et *tente*, *champ* et *chant*, *quand* et *camp*, *foie*, *fois*, *foi*. Or ils coexistent sans difficulté, semble-t-il, dans l'usage populaire. C'est donc qu'ici encore il n'y a pas nécessité de réduire l'homonymie par le sacrifice d'un des termes. Et en effet si le roman, peut-être le latin populaire, a abandonné *viscus* (viscère), *alite* (oiseau), *jugulare* (étrangler), *lucta* (deuil), devant *viscus* (gui) *altu* (haut), *jocularare* (jongler), *lucta* (lutte), etc., il a parfaitement conservé ensemble *falsum* et *falcem* devenus *falso*, *faltse*, *genitum* et *gentem* devenus *yento* et *yente*, ainsi de suite.

bien des mots des chances de sortir de l'usage vulgaire, je crois que d'autres causes, d'ordre tout psychologique, les dominent. Et d'abord la plus générale est l'ignorance de ceux qui ont employé le lexique du latin parlé. D'après la conception que nous avons de ce latin, cette ignorance est, bien entendu, toute relative. Pris chez les plus instruits, le latin parlé renfermait à peu près tout le lexique du temps, dans la mesure où on peut dire qu'un homme instruit possède sa propre langue ; en bas chez l'inculte, il ne se retrouvait que tout à fait réduit, développé peut-être sur un chapitre de technique quelconque, celui qui était relatif à la profession du sujet observé, très fragmentaire pour le reste.

Une foule de termes désignant des idées et des objets étrangers aux cerveaux non formés par l'éducation manquaient vraisemblablement à presque toute la masse. On peut en dire autant d'autres termes qui exprimaient les nuances d'une foule d'idées. Il faut bien prendre garde que c'est tout autre chose de comprendre un mot et de l'employer. Une foule de mots sont entendus des gens du peuple, mais il ne leur viendrait pas la pensée de s'en servir. Or c'est l'usage oral seul qui pouvait conserver les mots à l'époque où la civilisation fut ruinée.

Il ne saurait être question de faire une liste des mots disparus. Parmi eux, les uns avaient des synonymes qui survécurent. Ainsi *imbrem, cruorem, amnem, magnum, pulchrum, anguem, animal, antrum, osculum, tubam* et *lituum, celerem* et *velocem, silere* disparurent : il resta *pluvium, sanguinem, fluvium* et *flumen, grandem, bellum, serpentem, bestiam, cavernam* et *speluncam, basium, buccinam, rapidum, tacere*.

La perte était souvent grande, car il arrivait que le mot survivant ne tenait que très imparfaitement lieu de l'autre. Ainsi *vir* était insuffisamment remplacé par *homo* ; *splendorem* et *nitorem* par *claritatem* ; *tenebras* et *obscuritatem* par *nigritatem* ; *littus, oram* et *ripam* par le seul *ripam* ; *alia, cetera, reliqua* par le seul *altera*.

Il suffit de considérer la manière dont quelques idées étaient exprimées en latin classique, pour se rendre compte de la pauvreté relative du lexique qui s'est transmis aux langues romanes. Soit par exemple l'idée de *briller* : on pouvait la traduire par *fulgere, effulgere, refulgere, splendere, splendescere, resplendere, nitere, micare, coruscare, lucere, lucescere, collucere, elucere, relucere, radiare, irradiare, scintillare*. Il n'est resté que *resplendere, coruscare, lucere, lucescere, relucere, radiare, scintillare*, et en plus l'énigmatique \**brillare (beryllare?)*.

L'idée d'*apaiser* est exprimée en latin classique par *placare*, *flectere*, *lenire*, *delenire*, *mitigare*, *permulcere*, *mulcere*, *exorare*, *movere*, *permovere*, *mollire*, *sedare*, *temperare*, *componere*, *compescere*, *moderari*, *tangere*. Les langues romanes ont gardé *placare*, *flectere*, *lenire*, *mitigare*, *movere*, *mollire* (devenu *molliare*), *temperare*, *componere*, *moderare*, *tangere*, en outre deux mots barbares, sans doute déjà usités en latin populaire : *calmare*, *fleskire*, *quetiare*, enfin le germanique *tukk-are* (toucher).

Pour prendre un exemple parmi les adjectifs, en face de *egens*, *carens*, *egenus*, *nudus*, *indigens*, *indigus*, *inops*, *orbatus*, *orbis*, *expers*, la langue parlée semble n'avoir eu que *nudus*, *orbis*, en y ajoutant *mancus*<sup>1</sup>.

Il arriva même bien souvent que les mots disparurent sans que leur place fût tenue. Ce furent surtout des mots abstraits : *adoptio*, *concordia*, *contradictio*, *disciplina*, *eloquentia*, *secunditas*, *humanitas*, *indignatio*, *impietas*, *iniquitas*, *innocentia*, *luxuria*, *musica*, *opinio*, *philosophia*, *substantia*, *unitas*, *utilitas*. Mais beaucoup désignaient des êtres, des objets ou des faits usuels : *agmen*, *contumelia*, *crimen*, *creatura*, *doctrina*, *elementum*, *figura*, *flagitium*, *metallum*, *natura*, *obsequium*, *poeta*, *praeceptum*, *toga*, *tyrannus*. Des adjectifs d'un usage courant disparurent sans équivalent : *compos*, *disertus*, *expeditus*, *fortuitus*, *gloriosus*, *gnarus*, *necessarius*, *procaz*, *quotidianus*, *socors*, *vaser*, *vegetus*. Les verbes les plus usuels subirent le même sort : *animadvertere*, *capessere*, *nutare*, *patere*, *torpere*, *libet*, *oportet*, *tædet*.

## DÉRIVATION

### *Dérivation impropre.*

Les adjectifs passaient facilement, déjà en langue classique, à la fonction de substantifs. Bien plus fréquent dans la langue populaire, ce phénomène amena le remplacement de nombreux substantifs. L'exemple le plus connu est celui de *ficatum*, attesté dès l'antiquité (*jecur ficatum*, le foie aux figues), qui est devenu le nom du foie. Il y a une foule de cas analogues : *hibernum* (*tempus*) remplace *hiems* et donne *hiver*. Comparez *campanea* à côté de *campus*, *fon-*

1. Il arrive que le remplacement d'un mot a une répercussion curieuse sur le lexique. Ainsi *rem* est ordinairement remplacé par *causa*, *causa* à son tour par *ratio*, *ratio* par *modus*, et *modus* par *me(n)sura* (A. l. L., XII, 393).

*tana* à côté de *fons*. De même *metallea* (de *metallum*, la maille), *persicam* (le fruit de *Perse*, la pêche), ou encore *singularem* (*suem*) le sanglier, *viaticum* (*argentum*), l'argent du voyage <sup>1</sup>.

La même liberté existe pour les participes, dont beaucoup, dès le latin classique, étaient devenus adjectifs : *strictum* (étroit). L'idée du passé s'y efface, ils ne gardent plus qu'une valeur attributive et deviennent sans difficulté substantifs. Tels sont au masculin *divisum* (devis), *tortum* (tort) ; au féminin *collectam* (réunion), *debitam* (dette), *defensam* (défense). On reconstitue, en outre, \**celatam* (*cassem*, casque ciselé, salade), \**fonditam* (fonte), \**fugitam* (fuite), \**venditam* (vente) <sup>2</sup>.

### Dérivation propre.

Dès l'époque latine il se produit un phénomène important : la substitution de certains suffixes à d'autres : \**candelarium* au lieu de *candelabrum* ; \**albarium* (aubier) auprès de *alburnum* (v. fr. aubour).

Le phénomène se produit parfois par analogie : des mots dont le sens est apparenté tendent à identifier leurs finales : *crabronem*, *musconem*, amènent *tabanum* à se transformer en *tabonem*. Sous l'influence des suffixes très répandus *aculu*, *iculu*, *vectabulum*, *vertibulum* > *vectaculum*, *verticulum* (*A. l. L.*, XI, 64) <sup>3</sup>

I. SUFFIXES NOMINAUX. — A. Noms abstraits <sup>4</sup>. — Il subsiste des noms formés avec tous les suffixes. Mais certains de ces suffixes sont à peu près abandonnés : *ia* (*invidia*) ; *uca* (*festuca*) ; *ela* (*cautela*) ; *monium* (*testimonium*) ; *edo* (*dulcedo*). D'autres servent peu : *or* (*valor*), *tus* (*clericatus*).

Au contraire, *tio*, *tas*, *itia*, fournissent de nouveaux dérivés : \**bibitio* (boisson), \**bellitas* (beauté), \**largitia* (largesse) <sup>5</sup>.

Il faut remarquer surtout le développement du suffixe *ura*. Il ne s'ajoute plus seulement aux participes : \**lavat-ura*, \**levat-ura*, *vestit-ura* (*C. I. L.*, XII, 1904), mais à des radicaux verbaux \**ard-ura*, \**rig-ura*, *ferv-ura* (cf. *A. l. L.*, VIII, 319) ; *ntia* qui provient de *ia*, ajouté aux participes présents, devient aussi très fréquent : des formes populaires comme *crescentia*, *nascentia*, *resonantia*, sont dans Vitruve.

1. Voir Cooper, *o. c.*, p. 52, avec les notes.

2. Cf. quelques participes en *dus* : *lavanda* (lavande), *vivenda* (viande).

3. V. Cohn, *Die Suffixwandlungen im Vulgärlatein*, 1891.

4. Cf. *A. l. L.*, VIII, 313 : *Zur Geschichte der lateinischen Abstracta*.

5. Pour *ia*, voir plus loin au grec.

B. *Noms concrets*. — Le suffixe *o*, *onem*, qui existe dans la langue classique, a un développement tout particulier dans le parler populaire, où il sert à former et à reformer des mots qui sont souvent des sobriquets. Tels sont : *fullo* (appellantur vulgo *fullones*. Fest., 166, 2, 2); *bibo* (Firm. Mat., *Math.* 5, 4), *volo* (volontaire, Macr., I, 11, 30); *agaso*, de *agere* (conducteur de chevaux, Serv., *Aen.*, 3, 470); *māchio* (maçon, Is. de Sév., XIX, 8, 2). De là aussi des noms d'animaux et d'objets : *furo* (v. fr. *fuiron*, C. I. L., XII, 5683), *aucio* (oison, Gl. Cassel), *\*piscio* (poisson), *\*arcio* (arçon), *feto* (faon)<sup>1</sup>.

Le suffixe *tor*, déjà très répandu en latin classique, semble, dans la langue parlée, avoir pu former un nom d'agent de n'importe quel verbe. En outre, il n'implique plus que l'individu ainsi mentionné est coutumier de l'action, mais simplement qu'il la fait une fois : *extractor templi* (C. I. L., XII, 972); *ego sum absolutor vester* (Grég. de T., *Mart.*, 4, 236. Bonnet, *o. c.*, 454)<sup>2</sup>.

Les noms en *arius* sont infiniment plus nombreux qu'en latin écrit. On le voit déjà par les énumérations comiques de Plaute (*Aul.*, 508-516). Ils abondent dans les inscriptions de Pompéi : *saccari* (C. I. L., IV, 274); *stationarius* (*ib.* 30, 81), et dans celles de la Gaule : *clavarius*, *cuparius*, *lardarius*, *limarius*, *ornementarius*, *pilarius*, *solearius*, *ursarius*<sup>3</sup>. On peut en reconstituer d'autres : *\*scolarius*, *\*cursarius*, *\*chordarius*, *\*medietarius* (métayer)<sup>4</sup>.

Le féminin *aria* est plus rare, mais a cependant une vogue assez grande. Il forme des noms d'objets : *bibaria* (*Not. tir.*, 104, 71), *caldaria* (Grég. de T., *Conf.*, 96, p. 810, 3), *lectaria* (Fortunat, *Vit. Paterni*, p. 35, 23), *saponaria* (ars) (C. I. L., XIII, 2030). On reconstitue *\*filicaria* (fougère).

Le neutre *arium* est employé surtout pour marquer le lieu où se trouve, où se fait une chose. *Viridiarium* et *ossuarium* sont attestés (Pirs., *o. c.*, 243). Ce suffixe est souvent supplanté par le précédent. Comparez *libraria* à *panarium*.

Les substantifs en *ago*, *ugo* devraient être en très grand nombre dans le latin rustique, l'italien en a gardé beaucoup : *\*fusago* (fu-

1. Fisch, *Die latein. Nomina personalia auf o, onis*. Berlin, 1890. Cf. A. I. L., XIII, 415, et plus haut, p. 79-80, ce qui est dit de la déclinaison *us, onem*.

2. Cooper, *o. c.*, 58. A. I. L., VI, 178.

3. « *Caducarii*, quo nomine vulgo apud nos vocantur quos comitalis morbus subvertit ». (S. Augustin, *Vit.*, 6, 16.) — Cf. encore *panarius* (*Glos.*, II, 216, 17, 588, 67).

4. Cooper, *o. c.*, 70. Paucker, *Zeitschr. f. Vergl. Sprachf.*, XXVII, 113. Pirson, *o. c.*, 227.

sain ; ital. *fusaggine*), \* *melugo* (pommier sauvage ; ital. *melug-gine*), etc.

On a beaucoup discuté sur les rapports des suffixes *men* et *men-tum*. Il semble bien que le suffixe *mentum* ait été le plus populaire. Il prit même assez d'extension pour menacer de sa concurrence des mots déjà existants : ainsi *devotamentum* pour *devotio*. Si *sagimen* pour *sagina*, et *aeramen* pour *aes* sont attestés, les mots en *mentum* foisonnent partout : *vestimentum* et *juramentum* sont dans Grégoire de Tours, *salvamentum* dans Fortunat, *apparementum* dans les inscriptions (*C. I. L.*, XII, 1567). Il est probable que le pluriel *menta* servait déjà à former des collectifs, car il est commun aux langues romanes, sauf le roumain.

*Torium*, neutre de *torius*, remplace l'ancien *ulum* : *cogitatorium* (Tert., *De Anim.*, 11) ; *dormitorium* (*Glos.*, III, 323, 27), *tonsorium* (*ib.*, II, 354, 24).

*Aticum* a une tout autre fortune que son masculin *aticus* (*selvaticus* > v. fr. *salvages* ; *aquaticus* > v. fr. *evages*). Il exprime l'idée d'appartenance : *viaticum* (ce qui concerne le voyage), *villaticum* (ce qui appartient à la villa) ; puis le sens s'efface encore : \* *aetaticum* (eage, âge), \* *coraticum* (courage), \* *ospitaticum* (ostage, ôtage)<sup>1</sup>.

Enfin il faut noter la multiplication des substantifs en *us*. Lorsqu'en effet la diffusion des verbes fréquentatifs en *tare*, *sare*, eut créé un grand nombre de séries : *jactus* : *jactare*, *cursus* : *cursare*, *usus* : *usare*, les substantifs qui, primitivement, n'avaient rien à voir avec ces verbes fréquentatifs, furent faussement considérés comme tirés de leur thème par l'adjonction de *us*. De là on fut porté à donner à tout verbe en *tare*, *sare* un substantif en *tus*, *sus*, et bientôt après à tout verbe en *are*, un substantif en *us* ; enfin on en donna à tous les verbes. Ainsi s'expliquent des types comme \* *dolu* (duel), \* *volu* (vuel). A côté de ces masculins, des féminins correspondants : \* *dolia* (it. *dolia*), \* *fallia* (fr. *faille*).

Et ce n'est pas seulement le fait que le développement de ces mots se retrouve dans les diverses langues romanes qui nous prouve ici que le type est très ancien ; les textes nous ont transmis quelques exemples. *Proba* (de *probare* ; fr. *preuve*), *falla* sont attestés. Au même type se rapporte *consolda* (fr. *consolde*), qui est dans les *Gloses* et désigne une plante que la *Mul. Chir.* appelait *conferma* (de *con-*

1. Il faudrait noter aussi le développement dans les noms propres du suffixe indigène *acum* : *Camer-acum* > *Cambrai*. Il s'ajoute à des noms de personnes pour donner une foule de dérivés : *Victori-acum* (Vitry), *Sabini-acum* (Savigny).

*firmare*, 288, 33). Ce procédé de dérivation sera plus tard un des plus employés et des plus élégants du français.

C. *Adjectifs*. — Les suffixes en *bundus* (*amorabundus*), *enus* (*terrenus*), *eus* (*extraneus*), *elis* (*fidelis*), *ax* (*edax*), *ox* (*velox*), ne paraissent pas avoir été de grand usage dans le latin parlé de la basse époque.

Au contraire, le suffixe *bilis* paraît s'y être ajouté à n'importe quel verbe : *culpabilis* (S. Jér., *Ep.*, 119, 10), *acceptabilis* (Tert., *De or.*, 7, et souvent), *capabilis* (S. Jér., *Didym. Spir. Sanct.*, 5), *pausabilis* (Cael. Aurel., *Chron.*, 2, 13, 150).

Le suffixe composé *ceus*, particulièrement sous la forme *aceus*, était fort rare en latin classique. Il se développa, peut-être sous l'influence des dialectes italiques, et on trouve des formes comme *chartaceus*, *fabaceus*, etc., au féminin \**nutricia*, pour *nutrix* (nourrice). *Oceus* est presque propre au latin vulgaire ; il s'est conservé en italien, ainsi que *uceus*. *Icus*, *ica* entre dans \**avica* (oe, oie), \**barica* (barge).

*Osus* s'introduit à la place d'autres suffixes. L'*Appendix Probi* dit : *rabidus* non *rabiosus* (211) ; *velosus*, *membrosus*, *inodiosus* sont dans les *Notes Tironiennes* (109, 86, 79, 44, 46, 89). Autres exemples : *racemosus*, *pediculosus*, *ossuosus*, *anfractuusus*.

Le suffixe *atus* des participes passés devient un véritable suffixe adjectival, qui s'ajoute à des substantifs : *farinatus* (S. Jér., *Nom. Hebr.*, col. 8) ; *furnatus* (Pélag., *Vet.*, 29). Au féminin *armata* (armée), \**contrata* (contrée).

*Utus* s'étend : \**canutus* (chenu) ; *herbutus* (herbu).

*Anus* semble s'ajouter, sans changer leur signification, à des mots qu'il ne fait que rallonger : *medianus* (Vitr., 5, 1, 16), *asiaticianus* (*Insc. Orel.*, 2642). On peut restituer \**longitanus*, \**foranus*.

Devenu par une fausse analogie *ianus*, il s'ajoute communément derrière des noms propres de pays : *Venetianus*, ou d'hommes dont il désigne les partisans : *Macrinianus*, *Christianus*.

*Arius*, dont nous avons déjà parlé à propos des substantifs, se joint aussi à des adjectifs : *breviarius sermo* (Virg. Mar., *Ep.* III, *De verb.*).

*Orius* semble plus répandu en Afrique que partout ailleurs ; il se rencontre cependant sur tout le domaine : *confortatorius* (Cass. Fel., 42, 97), *gratulatorius* (Sid. Apoll., *Ep.*, 5, 16).

*Alis* se place souvent sans utilité apparente, au bout de certains adjectifs. Comparez *aeternalis* à *aeternus* et *perpetualis* à *perpe-*



*tuus*. Les *Notes tironiennes* fournissent de nombreux adjectifs en *alis* : *aedificialis*, *spatialis*, *aevalis*, *cera'lis*, *favoralis* <sup>1</sup>.

Au pluriel neutre, les adjectifs en *alis* servent à former des mots en *alia* : *sponsalia*, *battualia*, etc.

Le grec a fourni *iscus* (*ισκος*), que le roumain emploie beaucoup ; du reste *iscus*, s'étant croisé avec un germanique *isk*, s'est étendu en langue populaire.

*Diminutifs*. — Une des caractéristiques du latin parlé est d'employer avec une toute autre liberté que le latin classique les formes diminutives, si bien que, par leur fréquence même, ces formes perdent souvent toute valeur diminutive, et deviennent synonymes des formes simples <sup>2</sup>. Lorenz a rassemblé, de Plaute à Apulée, toute une liste de diminutifs qui ont perdu leur sens propre par suite de l'abus même qui en était fait : *puellula*, *ancillula*, *capitulum*, *auricula*, *ocellus*, *flosculus*, *cubiculum*, *lectulus*, *speculum* <sup>3</sup>. On trouve plus tard des expressions comme *ingens tussicula* (Cass. Fel., 40, p. 89, 9) qui ressemblent à nos façons de dire : *une grande charrette*.

Par suite, de très bonne heure, les suffixes diminutifs s'agglutinent les uns aux autres : *culus*, *ellus*, *illus*, *cellus*, *cillus*, *ellulus*. D'où la série donnée par Priscien : *homo*, *homuncio*, *homunculus*, *homullus*, *homullulus*. Encore faudrait-il ajouter que *aster* se combine avec *ul*, *lu* pour donner *ul-aster*, *ast-ellus*.

Il semble que *ellus* accentué ait une tendance très nette à supplanter *ulus* atone. L'*Appendix Probi* met en garde ses lecteurs : *catulus* non *catellus* (qui existe cependant). Sans doute *oculus* a triomphé de *ocellus* : c'est qu'il a été considéré comme un simple ; mais *navicella* (nacelle), *anellus* (anneau), *vitellus* (veau), *vascellum* (vaisseau), *botellus* (boyau), *particella* ont triomphé de *navicula*, *annulus*, *vitulus*, *vasculus*, *botulus*, *particula* <sup>4</sup>.

Nous avons une masse de diminutifs de toutes formes qui sont attestés : *porcellus*, *rotella*, *apicula*, *auricula*, *vetulum*, *buticulam* (*Not. Tir.*, 51, 3, *A. l. L.*, X, 268). On peut en reconstituer beaucoup d'autres : \**orula* (de *ora*, fr. *ourle*), *pullicella* (de *puella*, fr. *pucelle*), \**arboriscellum* (fr. *arbrisseau*), \**aviolum* (fr. *aïeul*), *caveola* (fr. *jaiole*, *géole*), \**cisellum* (fr. *ciseau*), \**turturella* (fr. *tourterelle*), \**soliculum* (fr. *soleil*), *pariculum* (fr. *pareil*). *Inus* était aussi

1. Cf. *A. l. L.*, XII, 71.

2. Voir la bibliographie dans Cooper, o. c., 165.

3. Introd. au *Pseudolus*, p. 57.

4. Cf. un article de Wölfflin, *A. l. L.*, XIII, 303 et suiv.

diminutif, et il l'est resté en italien et en portugais, comme dans le latin du moyen âge : *agnellinus* (Anthime, 5. Cf. Cooper, *o. c.*, 141).

On trouve dans les inscriptions de la Gaule un autre suffixe diminutif, probablement indigène : c'est *ittus*, *itta*, qui figure dans les noms propres tels que *Bonitta*, *Caritta*, *Julianetta*, *Nonnita*, *Suavitta*. Nul doute que ce ne soit là l'origine de notre *et*. *Mutum* avait donné en vieux français *mut* ; *muet* représente un type \* *mutittum* <sup>1</sup>.

*Verbes.* — Le latin vulgaire semble en avoir formé, suivant ses besoins, à peu près pour chaque substantif ou adjectif. Mais il ne les fait pas de toutes les conjugaisons. Le suffixe essentiellement populaire, c'est *are*. Ce suffixe pourvoit à peu près à tout : *capulare* (v. fr. *chapler* = trancher. Anthime, 75, ap. Kœrting) ; *carminare* (Sid. Apoll., *Ep.*, 1, 9, *ib.* ; 8, 11, *ib.*) ; *extraneare* (Apulée, *Ap.*, 97, *ib.*) ; *injuriare* et *pretiare* sont dans Grégoire de Tours. On reconstitue \* *fullare*, \* *furcare*, \* *montare*, \* *nivare*, \* *passare*, \* *rationare*, \* *remare*, \* *ruinare*, \* *studiare*, tirés de substantifs ; \* *gravare*, \* *insignare*, tirés d'adjectifs. — *Are* s'ajoute fort souvent à des participes : *sponsare* (de *sponsus*) et *usare* (de *usus*), sont attestés ; on reconstitue \* *ausare* (de *ausus*).

De *are* s'est développé un suffixe *iare* où *i* provient de la voyelle thématique. Il est aussi extrêmement répandu à la basse époque. D'où *humiliare* (Grég. de T., *H. F.*, 3, 31. Bonnet, *o. c.*, 293). On en reconstitue une foule d'autres : \* *acutiare*, \* *altiare*, \* *captiare*, \* *corruptiare*, \* *directiare*, \* *leviare*, \* *pertusiare*, \* *rotundiare*, \* *rutiliare* <sup>2</sup>.

*Icare* (*ic* + *are*) existe dans un certain nombre de verbes latins : *claudicare*, *fodicare*. La langue parlée de la basse époque a dû faire de ce suffixe un très grand usage, à en juger par le développement roman. Elle a dû avoir en nombre des types comme \* *carricare*, \* *cloppicare*, \* *figicare*, \* *nivicare*, \* *manicare*, \* *pendicare*. Quelques-uns sont attestés : *caballicare* (Anthime, *Praef.*, 67, 2, ap. Kœrting) <sup>3</sup>.

En s'ajoutant à des diminutifs, le suffixe *are* s'est agglutiné aux syllabes diminutives *il*, *ul*, *acul*, *icul*, *ucul*, d'où des suffixes complexes : *illare*, *ulare*, *aculare*, *iculare*, *uculare*, susceptibles de

1. Voir les listes de Klein dans le *Rh. Mus.*, XXXI, 297-300, et Mommsen, *Eph. epigr.*, XXXI.

2. Voir la liste dans Meyer-Lübke, *Rom. Gr.*, II, 576.

3. V. Nigra, *Arch. Glottol.*, XIV, 337, XV, 107, 281, et Meyer-Lübke, *Rom. Gr.*, II, 577.

s'ajouter directement à des simples et de prendre une vie propre : \**tremulare* (trembler), \**badaculare* (bâiller), \**formiculare* (fourmiller), *somnulare* (sommeiller), etc. <sup>1</sup>.

*Idiare* est la forme populaire du suffixe grec *ιζειν* qui donnait dans la langue savante *izare*. Il a été acclimaté en latin parlé à l'époque chrétienne par des verbes comme *βαπτιζειν* devenu *baptidyare*, en vieux français *bateier*. Le latin vulgaire en a tiré de nombreux verbes hybrides : *barbarizo*, *lactizo*, *paganizo*, *solemnizo*, *tablisso*, etc. <sup>2</sup>.

*Verbes fréquentatifs et intensifs.* — Les verbes de cette sorte ont toujours été aimés de la langue populaire, l'usage d'écrivains comme Plaute le prouve pour la période préclassique. Ils se répandirent à tel point que les écrivains de la latinité postclassique suivirent l'entraînement, et à la fin de la période latine, des gens relativement instruits comme Grégoire de Tours ne semblent distinguer en aucune façon simples et fréquentatifs : *impellere* et *impulsare*, *agere* et *agitare* (Bonnet, *o. c.*, 471-472). Virgilius Maro et les *Gloses* de Placidus les donnent comme équivalents. On trouve accolés un fréquentatif et le verbe *solere* : *solitavisse ventitare* (A. Gell., 6, 1, 6). Les verbes en *tare*, *sare* sont dès lors synonymes des simples qu'ils remplacent : *adjutare* (aider) = *adjuvare*; *cantare* (chanter) = *canere*; \**conquistare* (conquêter) = *conquirere*; *jactare* (jeter) = *jacere*; *pausare* (poser) = *ponere*; *pulsare* (pousser) = *pellere* <sup>3</sup>.

*Verbes inchoatifs.* — A proprement parler, ils servaient surtout à marquer entrée dans un état, acquisition d'une qualité : *tepere*, être tiède, *tepescere*, le devenir; en cette acception, ils étaient tout voisins des verbes intransitifs. Ils se confondirent à la fin avec les simples, et *escere* devint un suffixe ordinaire de verbes : ainsi s'annonçait l'énorme développement que la forme inchoative devait prendre en français <sup>4</sup>.

## COMPOSITION

Là encore, la fécondité du latin populaire semble avoir été aussi grande que celle du latin écrit, mais souvent ses tendances le poussent dans une direction déjà nettement différente.

1. Sur les verbes en *illare*, voir Funck dans *A. l. L.*, IV, 68-87, et 223-245.

2. Voir des listes de Funck dans son article : *Die Verba auf issare und izare*. *A. l. L.*, III, 398-442, et IV, 317-320.

3. Voir un article magistral de Wöllflin, *A. l. L.*, IV, 197.

4. Voir Cooper, *o. c.*, 216.

*Composition par préfixes.* — Elle était certainement très abondante. Les textes vulgaires montrent même un emploi fréquent de verbes composés, là où le latin écrit se serait contenté des simples. Il est probable que d'abord le préfixe servait à donner au mot plus d'ampleur phonique et en même temps à ajouter quelque nuance. Puis peu à peu, l'analogie aidant, le préfixe s'introduisait là où il n'apportait aucun sens propre. Ainsi dans Grég. de Tours (*H. F.*, 4, 13, p. 150, 11) *deambulantes per ecclesiam* est tout à fait synonyme de *ambulantes*. De même les verbes composés avec *con* sont visiblement pour Silvia les équivalents des simples.

Il semblerait que cet abus, qui s'observe du reste aussi en langue classique, dût user les préfixes, et les rendre incapables de garder dans d'autres composés leur sens propre. Cette conséquence n'est nullement rigoureuse, et les préfixes restèrent capables d'exprimer quelque chose<sup>1</sup>.

La composition par préfixes avait, durant la période latine, subi une modification essentielle. Les très anciens composés, ayant l'accent sur le préfixe suivant les lois de l'accentuation latine primitive, affaiblissaient la voyelle thématique du verbe : *réfringere*, *pérpeti*, de *frangere* et de *pati*. Plus tard, lorsque l'accent fut déplacé, les nouveaux mots formés n'affaiblirent plus la voyelle, et à côté du vieux *pérpeti*, on forma *compati*. C'est toujours de ce mode de composition sans inflexion qu'usait la langue parlée.

*Composition de verbes.* — Elle paraît avoir employé la composition par préfixes à former surtout des verbes.

Certains préfixes semblent abandonnés d'elle : *circum*, *retro*, *ob*, *extra*, *infra*. D'autres, au contraire, sont très usités, parmi lesquels *ad*, *con*, *de*, *ex*. Un lui est presque propre, c'est *dis*.

Il arrive que par suite de la vogue d'un préfixe, celui-ci se substitue à un autre dans un mot existant, par exemple *disvestire* pour *devestire* (*Not. tir.*, 128, 34), *convitare* pour *invitare*. Nous avons vu le même changement amenant des substitutions de suffixes.

Enfin le préfixe peut s'ajouter seul à un verbe déjà fait : *ad* + *captare* > *adaptare* ; ou bien, on ajoute, soit à un nom, soit à un adjectif, à la fois un préfixe et le suffixe verbal. Ainsi de *ripa*, on tire d'un coup *ad-rip(a)-are*.

Les principaux préfixes du latin populaire semblent avoir été :

1. Nous verrons plus tard qu'en français populaire moderne *re* s'introduit dans une foule de mots où il n'ajoute aucun sens, ce qui ne l'empêche point de marquer le retour de l'action dans *recommencer*, la réciprocité dans *redonner* : il me *donne* une gifle, je lui en *redonne* une, etc.

*Ad.* Beaucoup de formes sont attestées : *adsummare* (*Not. tir.*, 61, 6), *adlocare* (*ib.*, 37, 90), *adorare* (*Marc. Emp.*, 34, 71), *allactare* (*Id.*, 8), *appropriare* (*Trad. lat. de la lettre de Clément aux Corinth.*, A. l. L., IX, 98), *adgeniculari* (*Tertul., de Pœn.*, 9). On restitue \**adcolligere* (accueillir), \**accordare* (accorder)<sup>1</sup>.

*Con.* Il forme d'innombrables composés : *confortare* (*C. I. L.*, XII, 2161), *commandare* (*Not. tir.*, 30, 65) ; *combatuere* est dans la *Loi Sal.*, (24, 3). On restitue \**cominitiare* (commencer), \**corrotulare* (crouler).

*De* a la même diffusion : *deaurare* (*Tert., Idol.*, 8). On restitue \**departire* (départir), \**deliberare* (délivrer).

*Ex* entre dans de nouveaux composés : *extrangulare* (*S. Jér., In Job*, 30), *exclarare* (*Vitr.*, 1, 2, 7). On restitue \**exaltiare* (exaucer), \**excorticare* (écorcher), \**excurtiare* (v. fr. : escorcier).

*Dis* a une telle diffusion qu'il tend à supplanter *de*. Dans la *Loi salique*, *disspoliare* explique *deraubare*. On trouve *distergit* (*Not. tir.*, 49, 3), *discooperire* (*Vulg. Lév.*, 18, 7). On reconstitue *dis-caricare*, \**dispretiare*.

Parmi les préfixes assez féconds encore, on peut citer *in*, *et*, *loin derrière*, *per*, *re* et *sub*.

On trouve *inodiare* (*Inscr. de l'Anth. Lat., ep.*, 1606, 14, Buech. et *Not. tir.*, 46, 89). On restitue \**impedicare* (empêcher), \**incalcicare* (enchalcier), \**incarricare* (enchargier), \**incingere* (enceindre), \**incumulare* (encombrer), \**infurcare* (enfourchier), \**perdonare* (pardonner). On rencontre *reinvitare* (*Vulg. Luc*, 14, 12), *repœnitere* (*V. S. Bas.*, cap. 5), *subnerare* (*Not. tir.*, 80, 78), *subrumpere* (*ib.*, 46, 65. A. l. L., XII, 48 et XI, 131)<sup>2</sup>.

*Composition dans les noms, les pronoms, les mots invariables.* — Il semble, quoique la composition par préfixes ait abondamment fourni des noms dans les langues romanes, que peu aient été formés de cette manière à l'époque latine. On peut citer *inodio* (ennui), *anteannum* (antan). Quelques autres, plus nombreux, montrent l'addition simultanée d'un préfixe et d'un suffixe : \**com-pani-o*.

Mais ce sont les pronoms et les mots invariables surtout qui présentent des exemples de ces compositions. Nous avons déjà parlé des pronoms nouveaux *ecciste*, *eccille* (voir p. 83).

Pour les mots invariables, l'usage doit en être assez ancien, car les grammairiens latins ont plusieurs fois recommandé de ne pas

1. Cooper, o. c., 258 et suiv.

2. Peut-être le développement du préfixe *bis* remonte-t-il aussi jusqu'à l'époque latine.

joindre une préposition à une autre<sup>1</sup>. Depuis le II<sup>e</sup> siècle, nous rencontrons des exemples de *abante*. Dans la *Mul. Chir.*, il y a de semblables mots à foison : *decontra* (119, 18), *deforas*, *deforis* (60, 3, 5), *deintro* (42, 30), *dejuxta* (42, 25), *deretro* (36, 20, 200, 4), *desub* (57, 29), *desubtus* (146, 26), *desuper* (28, 15), *incontra* (36, 19). *Inante* est attesté depuis Commodien, *deinter* est déjà dans *Itala*, *deintus* se rencontre assez souvent (*Gromat. vet.*, 329, 7) ; *deforis* est commun, *desubtus* a également été trouvé (*Itin. Ant., Plac.*, c. 24, *A. l. L.*, VII, 408).

Ces formes sont surtout fréquentes comme adverbes ; on trouve aussi *deretro* dans la Vulgate, *incontra* dans *Itala* (Luc, 19, 30), *adtunc* dans la *Peregr. Silviae* (62).

*Doubles préfixes.* — La langue populaire affectionne les verbes surcomposés, où à un premier préfixe vient s'ajouter une seconde et quelquefois une troisième préposition. La langue classique connaît des types de ce genre : *consu(r)-r(e)gere*, *abs-con-dere*, mais elle ignore *redoperire* (Ambr., *De Noe et Arca*, 20, 72), *recollocare* (Cael. Aurel., *Chron.*, I, 1, 31), *reconstruere* (Cassiod., *Var.*, 2, 39,9). Il y a dans la *Peregrinatio Silviae* un verbe à quatre préfixes, dont trois au moins bien distincts : *perdiscooperuissent* (61).

*Composés nominaux.* — Les types comme *ignicomus*, *frugiferens* paraissent avoir été complètement abandonnés. Du reste, de façon plus générale, la voyelle finale cesse de céder la place à *i* (*silvi-cola*) ; il y a juxtaposition des mots tels qu'ils existent : *sabbatis-diem*, *die(m)-dominicam*.

Cette juxtaposition réunit un substantif et un adjectif qui le qualifie ; l'adjectif précède ou suit (ce deuxième cas est plus rare) : *vitis-alba*, *ros-marinum*, *avis-tarda*, *catta-pilosa*, *mediu(m)-locum*, *prima-vera*.

Ou bien un substantif se joint à un substantif qu'il régit, comme dans *aquae-ductus*. On peut citer *pulli-pedem* (pouppier, pourpier), *aquæ-manus* (esp. aguamanos), *araneae-tela* (v. fr. arantele). Les plus remarquables de cette série sont les jours de la semaine : *lunae- martis- mercuris- diem*.

Ou bien deux substantifs sont en apposition : *arcu-balista*, *domine-deu* (v. fr. damledieu, damedieu), *avis-struthio* (v. fr. ostruce, autruche).

Il y a aussi quelques verbes formés d'un verbe primitif uni à un régime : *readmente(h)abere* (ramentevoir), *manuoperare* (manœuvrer), etc.

1. Voir Keil, V, 273,26, *ib.*, 21. 22. Serv., *Aen.*, VII, 289. Voir un article très complet de Hamp., *A. l. L.*, V, 321-368.

Tout cela est en somme peu de chose. Ce n'est pas là la source de la richesse du latin vulgaire.

### MOTS ÉTRANGERS

*Élément grec.* — Le latin de toutes les époques a été profondément influencé par le grec, le latin de toutes les classes aussi, car si, en haut, l'homme qui voulait s'instruire de philosophie ou de médecine, de rhétorique ou de géographie, fréquentait les écoles et les livres des Grecs, en bas, le potier ou le teinturier n'avait pas moins à apprendre de ces maîtres en tous arts. Le contact entre les deux langues, déjà rendu intime par la présence des Grecs en Sicile et dans l'Italie méridionale, devint constant et général, par les progrès même de l'hellénisme. Le résultat de cette pénétration — qui, seul, importe ici — fut qu'outre l'apport des mots littéraires ou scientifiques dans le latin savant, il y eut enrichissement direct du latin parlé.

Tout travail d'ensemble sur les mots grecs du latin vulgaire manque encore. Il faudrait, semble-t-il, arriver à déterminer d'abord les dates approximatives de ces divers emprunts, ce qui a, pour le développement phonétique ultérieur des mots empruntés, une importance capitale (comparez \**pantasiare* de *φαντασία* et *orphanium* de *ὀρχήνη*).

Il faudrait en outre — c'est la seule chose qui nous intéresse pour la lexicologie — en démêler la provenance. Avant d'aller jusque-là, il est indispensable tout au moins de bien distinguer diverses classes de mots grecs.

Les uns, qui sont en nombre immense, ont vraisemblablement appartenu d'une manière exclusive à la langue écrite et savante : ce sont les plus étudiés, ils sont hors de notre sujet.

D'autres semblent avoir appartenu plus particulièrement, on pourrait presque dire exclusivement, à la langue populaire : *baucalis* (βαυκαλίζ, d'où l'ital. *boccale*, source du fr. *bocal*) ; \**bursa* (βύρσα ; ital. *borsa*, esp., port. *bolsa*, prov. *bossa*, v. fr. *borse*) ; \**cara* (κάρη, sard., prov., cat., esp., port. *cara*, v. fr. *chiere*) ; \**mustaceus* (de μύστιξ, ital. *mostaccio*, d'où le fr. *moustache* ; esp. *mostacho*) ; \**collare* (καλλῆν, ital. *collare*, esp. *colar*, fr. *coller*) ; *colfus* (κόλφος, ital., esp., port. *golfo* : peut-être fr. *gouffre*).

D'autres enfin étaient connus de l'une et de l'autre, avec, parfois, des formes et même des sens distincts dans le latin

écrit et dans le latin parlé (comparez lat. class. *amygdala* et lat. parl. \**amendola*, gr. ἀμυγδαλή).

Parmi ces derniers, il y en a qui, de bonne heure, furent incorporés au lexique latin : *gubernare* (κυβερνᾶν), *carta* (χάρτης), *calamus* (καλαμός), *canna* (κάννα), *cynus* (κύκνος), *corylus* (κόρυλος), *lampas* (λαμπάς), *discus* (δίσκος), *thesaurus* (θησαυρός), *castanea* (καστανέα), *capsa* (κάψα), *menta* (μίνθη), *nanus* (νᾶνος), *ostrea* (ὀστρεον), *pisus* (πίσος), *podium* (πόδιον), *purpura* (πορφύρα), *saccus* (σάκος), *sarcophagus* (σαρκοφάγος), *scopulus* (σκόπελος), *schola* (σχολή), *hora* (ὥρα), *chorda* (χορδή).

Une foule d'autres sont devenus postérieurement usuels, comme *butirum* (βούτυρον, ital. *burro*, sard. *butiru*, prov. *huire*, v. fr. *burre*); *buxida* (lat. class. *pyxida*, gr. πυξίς, ital. *busta*, prov. *bostia*, v. fr. *boiste*); *camera* (καμάρα, ital. *camera*, esp., port. *camara*, prov. *cambra*, fr. *chambre*); *cannabis* (κάνναβις, ital. *cánape*, prov. *canebe*, fr. *chanvre*); *cathedra* (καθέδρα, ital. *catedra*, esp. *catedra*, prov. *cadeira*, v. fr. *chaiere*, *chaire*); *colapus* (κολαψός, ital. *colpo*, esp. *colpe*, prov. *colp-s*, v. fr. *colp*); *cophinus* (κόφινος, ital. *cofano*, prov. et v. fr. *cofre*); *gypsum* (γύψος, ital. *gesso*, esp. *yeso*, fr. dialect. *jè*); *petra* (πέτρα, ital. *pietra*, esp. *piedra*, port. *pedra*, fr. *pierre*); *spata* (σπάθη, ital. *spada*, prov., esp., port. *espada*, v. fr. *espee*); *encaustum* (ἐγκυστων, ital. *encausto* et *inchiostro*, v. fr. *enque*); *sagma*, plus tard \**salma* et *sauma* (Isid., *Etym.* XX, 16, 5; gr. σάγμα, ital., esp. *salma*, prov. *sauma*, fr. *somme*); *sicera* (σίκερα, ital. *sidro*, esp. *cidro*, fr. *cidre*); *caerfolium* (χαίρεφυλλον, ital. *cerfoglio*, esp. *cerafolio*, fr. *cerfeuil*).

Il est des catégories d'idées, où l'on rencontre plus particulièrement ces mots grecs. Quoiqu'il y en ait, comme les listes précédentes le montrent, qui expriment des choses de toute espèce, il est certain néanmoins, que les mots qui se rapportent aux sciences naturelles et à la médecine, noms d'animaux, de plantes, etc., sont en très grand nombre. Citons *artemisia* (ἀρτεμισία, armoise); *balsamum* (βάλσαμον, baume); *cichoria* (χιώρις, esp. *chicoria*); *caryophyllon* (καρυόφυλλον, en lat. vulg. *garyofilo*, girofle); *coriandrum* (κορίανδρον, esp. *culantro*); *emplastrum* (ἐμπλάστρον, emplâtre); *gingiber* (ζιγγίβερις, gingembre); \**petrosilium* (πετροσέλιον, persil); *platanus* (πλάτανος, plane); *sepia* (σηπίς, sèche); *sinapis* (σίνιπι, sanve); *spasmus* (σπασμός, prov. *espasme-s*); \**trifolium* (τρίφυλλον, trèfle).

Mais, bien entendu, ce sont, de tous, les mots appartenant à la nouvelle religion venue d'Orient qui forment la plus riche nomenclature : *abbas* (ἄββᾱς, du syriaque *abba*, père; *abbé*); *antepona*



(ἀντίφωνοι, antienne); *baptisma* (βάπτισμα, baptême); *canonicus* (κωνονικός, chanoine); *clericus* (κληρικός, clerc); *ecclesia* (ἐκκλησία, église); *eleemosyna* (ἐλεημοσύνη, aumône); *episcopus* (ἐπίσκοπος, évêque); *eremus* (ἐρημος, erme); *laicus* (λαϊκός, lai); *monasterium* (μοναστήριον, moutier); *monachus* (μοναχός, moine); *parabola*, \**paraula* (παράβολή, parole); *paradisus* (παράδεισος, parvis); *pascha*, et peut-être *pascua* (πάσχα, pasque); *presbyter* (πρεσβύτερος, prêtre).

Au même fonds appartenait sans doute d'autres mots comme *angelus* (ἄγγελος, ange); *apostolus* (ἀπόστολος, apôtre); *diabolus* (διάβολος, diable); *parochia* (πρωκία, paroisse), qui, n'ayant pas subi toutes les transformations romanes postérieures, sont souvent considérés comme des mots savants, mais qui, en raison de leur sens même, n'ont guère pu ne pas faire partie du lexique populaire. Nous aurons du reste l'occasion d'y revenir.

Il n'est pas rare que des mots grecs naturalisés donnent, grâce à l'adjonction de suffixes et de préfixes latins, des dérivés et des composés. C'est ainsi que de *blasphemus* (βλάσφημος) on tire *blasphemare*; de *eleemosyna* (ἐλεημοσύνη), *elemosinarius* (Grég. de T., *H.F.*, 5, 42, p. 233, 26); de *episcopus* (ἐπίσκοπος), *episcopalis* (Id., *ib.*, 6, 15, p. 259, 9); de *gyrus* (γῦρος), *gyrare* (Grég. de T., *Mart.*, 82, p. 544, 16); de *thesaurus* (θησαυρός), *thesaurarius* (Id., *H. Fr.*, 5, 39, p. 232, 21); de *zelus* (ζήλος), \**zelosus* (jaloux); de *orphanus* (ὀρφανός), *orphanium*; de *pantasia* (φαντασία), \**pantasiare* (v. fr. *pantoisier*)<sup>1</sup>.

Enfin l'abondance de certaines familles de mots grecs tels que les noms en  $\alpha^2$  et les verbes en ἵεν avait fini par faire entrer ces deux suffixes en latin : l'un donna le suffixe *idiare*, dont nous avons déjà parlé (voir p. 116), l'autre finit par prendre la place du suffixe latin atone *ia* (il est de là passé en roman et particulièrement en français sous la forme *ie*).

Parmi ces formations hybrides, il y a lieu de rappeler l'introduction de la préposition  $\kappa\alpha\tau\acute{\alpha}$ , qui entre en composition dans des mots comme \**cata unum* (cf. *cata singulos psalmos*, dans *Per. Silv.*, 80).

Pour terminer, il faudrait encore signaler l'influence des expressions grecques sur des expressions latines qui leur correspondent ou les traduisent. Cette influence a été montrée, par exemple, pour  $\sigma\acute{\upsilon}\chi\alpha\tau\omicron\nu$  et son équivalent latin *ficatum*<sup>3</sup>.

1. Cf. art. de Weise dans le *Philologus*, XLVII, p. 45 et s., et du même : *Die griechischen Wörter im Latein*, Leipzig, 1882; Gabel-Weise, *Zur latinisierung griechischer Wörter*, A. l. L., VIII, 339.

2. Peut-être le suffixe *issa* (fr. *esse*) est-il aussi d'origine grecque.

3. G. Paris, *Ficatum en roman*, dans *Miscellanea Ascoli*, Turin, 1901.

*Élément germanique.* — Le latin avait reçu, avant les invasions, d'importantes infiltrations germaniques<sup>1</sup>. Elles ne commencent pourtant pas avant le II<sup>e</sup> siècle, puisque le roumain n'en a pas trace. La fixation de tribus entières sur le territoire de l'Empire, leur entrée dans les armées romaines durent peu à peu contribuer à vulgariser un grand nombre de termes. Mais il n'y a nul doute que c'est en raison des migrations des peuplades germaniques que l'afflux devint si considérable.

On sait où finirent par s'établir les nouveaux venus : en Espagne on eut des Goths, des Vandales et des Suèves, en Italie des Goths et plus tard des Lombards, en Gaule des Wisigoths, qui occupaient l'Aquitaine/des Bourguignons en Bourgogne, des Francs Saliens qui s'avancèrent des Flandres dans la région du Nord, et des Francs Ripuaires qui, du Rhin, gagnèrent vers l'Ouest.

Bien que les très anciens idiomes germaniques ne soient que fort imparfaitement connus, faute de textes, les travaux des germanistes ont permis d'établir une chronologie approximative des emprunts que le latin d'abord, les idiomes romans ensuite ont faits au germanique, pendant que celui-ci a vécu sur leur territoire. Nous n'avons pas ici à exposer en détail les résultats de ces recherches, ni les règles sur lesquelles elles se fondent<sup>2</sup>. Il en résulte que les anciens Germains paraissent avoir parlé des idiomes assez voisins pour (que jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle) on ne puisse les diviser qu'en gros, en séparant le germanique de l'Est de celui de l'Ouest, le germanique de l'Ouest de celui du Nord, et ces deux du gothique. Nous nous trouvons donc d'abord en présence d'une || couche de mots entrés dans le latin à une haute époque, et qu'on ne peut que rapporter au germanique en général, étant bien entendu que chaque région a pu néanmoins les prendre au dialecte qui était en contact avec elle : l'Espagne au gothique, la vallée du Rhône au bourguignon, la Lorraine au francique, etc.

1. Un certain nombre des mots de cette époque sont fournis par les textes ou les inscriptions. En l'absence de ce témoignage, ils sont reconnaissables à ce fait qu'ils se retrouvent dans tous les parlers romans (sauf le roumain), ou bien à ce qu'ils présentent dans leur évolution postérieure la trace de changements qui se sont accomplis très anciennement dans le latin, et qu'ils n'auraient pu subir, s'ils n'avaient pas alors fait partie de la langue, ou enfin à ce que le type germanique auquel ils remontent ne porte pas trace d'un caractère dialectal.

2. Voir, sur ce sujet, Kluge, *Germanen und Romanen in ihren Wechselbeziehungen* (*Grundr.* de Gröber, I, 385-397); *Germanen und Römer* (*Grundriss der germ. Philol.* I, 327-333); Waltemath (*Die fränkischen Elemente in der französischen Sprache*, Paderborn, 1885. Diss. de Strasb.); G. Mackel, *Die germanischen Elemente in der französischen und provenzalischen Sprache* (*Fr. Stud.*, VI, fasc. 1). Cf. Pogatscher *Zeitschr. f. rom. Ph.*, XII, 550-558; Braune, *Neue Beiträge zur Kenntnis einiger Wörter deutscher Abkunft* (*ib.*, XVIII, 513-531; XIX, 348-369; XX, 351-372; XXI, 213-221; XXII, 197-216).

Citons parmi ces mots anciens : Germanique. *haring* > it. *aringa*, prov. *arenc-s*, fr. *hareng*, esp., port. *arenque*; *band* > it. *bando*, v. fr. *ban* (d'où bannière, baneret); *bank* > it. *banco*, *banca*, fr. *banc*; *bidal* > it. *bedello*, prov. *bedel-s*, fr. *bedel*, *bedeau*, esp. *bedel*; *blaw* > it. *biavo*, prov. *blau*, fr. *bleu*; *brado* (morceau de viande) > it. *brandone*, v. esp. *brahon*, prov. *bradon-s*, fr. *braion*; *brand* > it. *brando*, prov. *branz*, v. fr. *brant*, *branc*; \**bräsa* > it. *bragia*, *bracia*, prov. *brasa*, fr. *braise*, esp. *brasa*, port. *braza*; *brida* > it., prov. *brida*, fr. *bride*, esp., port. *brida*; *burg* > it. *borgo*, prov. *borc-s*, v. fr. *borc*, fr. mod. *bourg*, esp., port. *burgo*; *camisia* > it. *camicia*, rét. *kamisa*, prov. *camisa*, fr. *chemise*, esp., port. *camisa*; *kupphja* > it. *cuffia*, *scuffia*, fr. *coiffe*, esp. *cofia*; *drud* > it. *drudo*, prov. *drutz*, *druda*, v. fr. *drut*, *drue*; *salu* > it. *falbo*, prov. *falb*, v. fr. *falve*, *fauve*; *fēhu*, *vēhu* > it. *fio*, prov. *feu*, v. fr. *fieu*, *sief*; *flado* > v. fr. *flaon*, fr. mod. *flan*, prov. *flauzon-s*, esp. *flaon*; *ganta* > fr. *gante*, *jante*, prov. *ganta*; *haim* > v. fr. *ham*, d'où *hamel*, *hameau*; *haunjan* > it. *onire*, prov. *onnir*, fr. *honir*; *hau-niþa* > it. *onta*, prov. *onta*, fr. *honte*, v. esp. *fonta*; *harpa* > it. *arpa*, prov. *arpa*, fr. *harpe*, esp., port. *arpa*; *kausjan* > v. it. *ciausire*, pr. *causir*, fr. *choisir*, v. esp. *cosido* (adj.), v. port. *cousir*; *latta* > it. *latta*, prov. *lata*, fr. *latte*, esp., port. *lata*; *laubja* > it. *loggia*, prov. *lotja*, fr. *loge*, esp. *lonja*, port. *loja*; *marahskalk* > it. *mariscalco*, prov. *manescalc-s*, fr. *maréchal*, esp., port. *mariscal*; *marka* > it. *marca*, prov. *marca*, fr. *marche*, esp., port. *marca*; *marr-ian* > it. *smarrire*, prov., v. fr. *marrir*, esp. *marrido* (adj.); *rikja* > it. *ricco*, prov. *ric-s*, fr. *riche*, esp., port. *rico*; *skalja* > it. *scaglia*, fr. *écaille*; \**skapino* > it. *scabino*, v. fr. *eschevin*, esp. *esclavin*; *skarp* > it. *scarpa*, esp., port. *escarpa*; *skivhan*, \**skivan* > it. *schivare*, rét. *schivir*, prov. *esquivar*, v. fr. *eschiver*; *sparwāri* > it. *sparaviers*, *sparviere*, prov. *esparvier*, fr. *épervier*; *spit* > it. *spito*, fr. *espois*, esp., port. *espeto*; *stampón* > it. *stampare*, fr. *étamper*, esp., port. *estampar*; *strip*, *strüþ* > prov. *estreup-s*, v. fr. *estrieu*, *estries*, esp. *estribo*; *tähja* > rét. *zais*, v. fr. *tai*; *wahten* > it. *guatare*, fr. *quetter*, prov. *guaitar*; *warda* > it. *guardia*, prov. *guarda*, fr. *garde*, esp., port. *guarda*; *warjan* > it. *guarire*, v. fr., prov. *quarir*, fr. *quérir*, v. esp., port. *guarir*; \**warnjan* > it. *guarnire*, prov., v. fr. *guarnir*, esp., port. *garnecer*; *want* > it. *quanto*, prov. *guanz*, fr. *gant*, esp., port. *quante*; *werra* > it. *guerra*, prov. *guerra*, esp., port. *guerra*, fr. *guerre*; *wiśa* > it. *guisa*, prov. *guisa*, fr. *guise*, esp., port. *guisa*.)

Germanique de l'Ouest. *bald* > it. *baldo*, prov. *baut*, v. fr. *baud*

(d'où *baudet*); *bera* > it. *bara*, rét. *bara*, prov. *bera*, fr. *bière*; *rākon* > prov. *racar*, v. fr. *rachier*; *skëlla* > it. *squilla*, rét. *schella*, prov. *esquella*, v. fr. *eschiele*, esp. *esquila*; *tappo* > it. *tappo*, prov. *tampir*, fr. *tapon*, *tampon*, *se tapir*; *þrēscan* > it. *trescare*, prov. *trescar*, v. fr. *treschier*; *treuwa* > it. *tregua*, prov. *treva*, *trega*, *tregua*, v. fr. *treve*, *trieve*, *trive*, esp. *tregua*, port. *tregoa*.

Les attributions à chaque dialecte ou groupe de dialectes des apports ultérieurs sont beaucoup plus difficiles. Il est certain que les divisions dialectales du germanique allèrent s'accroissant, et qu'un moment vint où un mot francique était suffisamment caractérisé par sa phonétique pour qu'aujourd'hui l'analyse démêle souvent avec assez de sûreté si le mot roman qui s'y rattache a été réellement pris à ce dialecte. Mais il s'en faut qu'il en soit toujours ainsi, et souvent le primitif germanique cherché pourra être par exemple un nordique ou un anglo-saxon. Et il en est ainsi pour les dates. Un mot pris au vieux haut-allemand se trahit par certains caractères, par exemple *esclicier* qui suppose un *slizan*, alors que le germanique plus ancien aurait *slitan*. Mais les quelques critères qu'on possède ne s'appliquent pas à tous les mots, et il reste bien des incertitudes, même dans des cas où on n'a pas affaire à un mot qu'un dialecte roman a pris à un autre, ce qui peut toujours se présenter.

\* Quoi qu'il en soit, chaque portion de la Romania a vu naturellement son latin se mélanger de mots germaniques de provenances différentes et de quantité variable. La Gaule, dont nous avons surtout à nous occuper ici, a reçu une impression plus forte que tout autre pays; sa situation géographique explique suffisamment le fait. Dans la masse des mots qu'elle a naturalisés, peu nombreux sont ceux qu'on peut, avec certitude, rapporter exclusivement au bourgondion et au gothique. La grande majorité — outre, bien entendu, les mots germaniques dont nous avons parlé — se compose de mots franciques. Voici quelques exemples pris dans les diverses catégories<sup>1</sup>.

1. Je ne cite pas sous leur forme latine les mots qui se trouvent dans les textes latins, parce que tous les mots ont pris une forme latine en s'assimilant, qu'on la rencontre attestée ou non. Disons en général que tous les sons germaniques se sont conservés, ou ont été remplacés par les sons latins les plus voisins. Pour les voyelles, notons que ai francique > a : *waidanjan* > *guadagnare*, eu > eo : *\*streup* > *estreopu*. Pour les consonnes *p* > *t* : *\*haunīpa* > *haunita*; *χ* (écrit *h*) > *k*, *wahita* > *guacta* : *γl*, *γr*, suivant les époques, passent à *cl*, *cr* ou bien à *fl*, *fr*, ou enfin, en perdant l'aspiration, à *l*, *r*. Comparez *Hlutawīg* > *Clotavigu* (*Clovis*), à *Hlutawing* > *Flotawengu* (*Floovant*), et à *Chlodowīg* > *Lodovicu* (*Lois*).

Vieux nord-francique. *aibhor* > v. fr. *afre*, fr. *affres*; *bërg-frid* > it. *battifredo*, v. fr. *berfroi*, *beffroit*, fr. *beffroi*; *bótan* > it. *bottare*, prov. *botar*, fr. *bouter*; *bukk* > it. *becco*, prov. *boc-s*, fr. *bouc*; *būkōn* > it. *bucato*, fr. *buer*; *drastja* > v. fr. *drasche*, fr. *drèche*; *Franko* > it. *franco*, prov. *franc-s.*, fr. *franc*; *gaspildjan* > prov. *guespilhar*, fr. *gaspiller*; *haga* > fr. *haie*; *halla* > v. fr. *hale*, fr. *halle*; *happa* > fr. *happe* (d'où *happer*); \**harja* (v. h.-all. *harra*, *hairra*) > fr. *haire*; *harmjan* > v. fr. *hargner* (d'où *hargne* et *hargneux*); *hatjan* > prov. *air*, v. fr. *hadir*, fr. *haïr*; *haribërga* > it. *albergo*, prov. *alberc-s*, v. fr. \**alberge*, *herberge* (d'où *albergier*, *herbergier*), fr. *auberge*, *héberger*, v. esp. *albergo*, esp., port. *albergue*; \**hëstr* (néerl. *heester*) > fr. *hêtre*; *hrim* > fr. *frimas*; *hulis* > v. fr. *hous*, fr. *houx*; *hurd(i)* > v. fr. *horde*; \**klinka* > v. fr. *clenque*, fr. *clinche*, *clenche*; \**knif* (v. h.-all. *knifr*) > fr. *canif*; *krûka* > prov. *crugó-s*, fr. *cruche*; *loddári* > v. fr. *lodier* (couvre-lit); \**murni* > prov. *morn*, fr. *morne*; *plëhan* > prov., v. fr. \**plevir*, d'où prov. *plieu-s*, v. fr. *pleige*; \**poko* (angl.-sax. *pocca*) > fr. *poche*; *ramjan* > prov. *ramir*, v. fr. *arramir*; *ring* > it. *rango*, prov. *renc-s*, fr. *rang*, esp. *rancho*; *rotjan* > v. fr. *roir*, fr. *rouir*; *sal* > it. *sala*, roum. *sală*, prov. *sala*, fr. *salle*, esp., port. *sala*; *skak* > prov. *escac-s*, v. fr. *eschiec*, *écheç* (*butin*); *skërran* > prov. *esquizar*, v. fr. *eschirer*; *slitan* > v. fr. *esclier*; \**spëllōn* (v. h.-all. *spëllon*) > prov. *espelar*, v. fr. *espeler*; fr. *épeler*; \**staka* > it. *stacca*, prov. *estaca*, v. fr. *estache* (*pilier*); \**staup* > v. fr. *estou*, *esteu* (*coupe?*); *tas* > prov. *tat-z*, fr. *tas*; *tëld* > fr. *taud*, *taude*, *taudis*; \**walki* (v. h.-all. *welk*) > fr. *gauche*; \**warōn* (all. mod. *wahren*) > prov. *garar*, fr. *garer*; *wërpan* > prov., v. fr. *querpir*; *wipan* > fr. *quiper* (d'où *guipure*).

- Gothique. *brikan* > it. *brigare* (?), prov. *bregar*, fr. *broyer*; *theihan* > it. *tecchire*, v. fr. *tehir*; *ufjo* > it. *a uffo*, esp. *a ufo*, prov. *ufana* (?), lorr. *houfer*; \**randa* > it. *a randa*, prov. *a randa*, v. fr. *randon*, esp. *randa*, port. *renda*.

- Bourgondion. \**kaupjan* > prov. *caupir*; \**ramp* > it. *rampa*, prov. *rampa*, v. fr. *ramponer*; *speut* > prov. *espeut-z*, fr. *espieu*.

Si on considère la place que tient l'élément germanique dans le vocabulaire du latin de Gaule, on est frappé tout d'abord de son importance numérique, car aux mots qu'a conservés le français moderne, il faut, bien entendu, ajouter ceux des dialectes et ceux de l'ancien français que nous ne connaissons plus: *estour* (choc, assaut, v. h.-all. *sturm*), *escraper* (racler, gratter, v. nord. *skrapa*), *estolt*,

*estout* (téméraire, fou, germ. *stolt*), *gualt*, *gaut* (bois, germ. *wald*), *gazaille* (cercle, société, germ. *gasalho*), *graim* (chagrin, germ. *gram*), *hestaudeau* (poulet, v. n.-fr. *hagulstald*), *moue* (d'où *mouette*, germ. *mauwe*), *nosche* (boucle, fermoir, v. n.-fr. \* *nuska*), *touaille* (serviette, germ. *fwahlja*), et une foule d'autres.

Il n'est pas moins significatif de voir que ces mots ne sont pas confinés dans certains compartiments du lexique, mais traduisent au contraire des idées de toute espèce. En effet, une grande quantité se rapportent, comme on pourrait d'avance s'y attendre, étant donné ce qu'on sait des Germains, à la guerre ; *gunþ(i)fano* (gonfanon), *halsbêrc* (haubert), *hapja* (hache), *hêlm* (heaume), *furbjan* (fourbir), *narwa* (d'où navrer), *sporo* (éperon), *wërra* (guerre), *wahla* (guaite), *warta* (garde).

D'autres ont trait à la chasse, à la pêche, désignent des choses de la vie rurale, des plantes et des animaux : *brakko* (braque), *brehximo* (brème), *gard-* (d'où jardin), *haga* (haie), *heigir* (héron), *hêstr* (hêtre), *hulis* (houx), *krêbiz* (écrevisse), *loþr* (leurre), *mosa* (mousse), *rauz* (roseau), *waso* (gazon).

D'autres se réfèrent aux nouvelles institutions politiques et judiciaires : *al-ôd* (alleu), *faihidā* (faide, guerre privée), *hring* (harangue), *mundboro* (mainbour), *urdel* (ordel), *sazjan* (saisir), *skankjo* (échançon), *wadjan* (gager), *wërento* (garant).

D'autres sont relatifs à la vie privée, à la maison, à la nourriture, au costume, au corps de l'homme : *bêrgfrid* (beffroi), *firste* (faite), *bank* (banc), *faldastuol* (fauteuil), *klinka* (clenche), *bacco* (bacon, porc salé), *wafel* (gaufre), *raustjan* (rôtir), *kottā* (cotte), *hosa* (d'où housseaux), *rouba* (butin, robe), *want* (gant), *wimpel* (guimpe), *hanka* (hanche), *skina* (échine), *titta* (tette, d'où téton).

Enfin d'autres adjectifs, substantifs ou verbes, appartiennent au domaine de la vie morale : *bald* (baud, d'où s'esbaudir), *hauniþa* (honte), *hatjan* (haïr), *haunjan* (honnir), \* *murni* (morne), *urgôli* (orgueil).

Il n'y a pas lieu d'étendre ici ces listes, puisqu'elles peuvent être complétées par celles qui précèdent. Elles suffisent à montrer que les mots germaniques sont dispersés à travers tout le lexique.

Et il est visible que, si quelques-uns d'entre eux expriment des idées nouvelles, étrangères à la société romaine, tout au contraire, dans grand nombre de cas, la fortune des vocables étrangers ne s'explique pas par le besoin qu'on en avait, mais par l'influence que donnaient aux Germains vainqueurs leur nombre et l'importance de leur rôle. Certains adjectifs ou verbes mettent mieux encore

que les noms cette vérité en lumière. Il est évident qu'on n'a pas attendu les barbares pour distinguer le *blanc* du *bleu*, un *riche* d'un *pauvre*, une femme *laide* d'une *jolie* femme, et un homme *gauche* d'un homme *adroit*. Aucune supériorité linguistique non plus ne recommandait ces nouveaux adjectifs. De même les verbes *blessar*, *briser*, *glisser*, *choisir*, *guérir*, *guider*, et tant d'autres n'avaient aucune valeur propre, qui pût les faire préférer à leurs correspondants latins, souvent multiples, et capables de noter les diverses idées avec différentes nuances <sup>1</sup>.

Il n'y a donc pas eu des emprunts du roman au germanique, mais dans une certaine mesure une véritable pénétration de l'un par l'autre. Elle a pu se faire lentement. Il importe toutefois de retenir qu'elle a été plus profonde et plus générale qu'aucune autre <sup>2</sup>.

#### CHANGEMENTS DE SIGNIFICATION

La vie politique, sociale, économique, a si profondément changé à Rome et dans les provinces romaines, entre le 1<sup>er</sup> et le 6<sup>e</sup> siècle de notre ère, que le vocabulaire de ces deux époques, adapté nécessairement aux besoins des contemporains, s'en est trouvé profondément modifié <sup>3</sup>. On constate souvent qu'après cette évolution les mêmes mots ne signifient plus les mêmes choses. Rien dans les emplois qu'on fait de *comitem* au 1<sup>er</sup> siècle ne fait prévoir que le *comitem* sera, dès l'époque de Grégoire de Tours, le chef qui conduit une armée, le *comte*; rien n'annonce que *hostem* passera du sens

1. Ajoutez qu'une foule de noms propres sont d'origine germanique : Louis, Thierry, Ferry, Gonthier, Charles, Fouquet, etc.

2. Il est incontestable que des formes empruntées aux dialectes latins avaient remplacé pour certains mots les formes latines. Ainsi *bos*, *lupus*, reçus en latin classique, sont des formes osques pour *vos*, *lucus*. Des substitutions de ce genre ont dû avoir lieu en latin populaire : *siflare* pour *sibilare* semble dialectal. De même encore *tofus*, forme osque pour \**tobus* (it. *tufo*, fr. *tuf*, port. *tufa*, esp. *tuba*, cat. *tova* : cf. Grœb., *A. l. L.*, VI, 126). Les recherches sur ce point ont encore besoin d'être approfondies. (V. Storm, *Mém. Soc. ling.*, II, 115 ; Ascoli, *Arch. glott.*, X, 1-17 ; Bücheler, *Rhein. Mus.*, XLII, 585 ; Salvioni, *Note etymolog.*, dans *Romania*, XXVIII, 91 ; Schuch., *Rom. Etym.*, II, 51 ; Meyer-Lübke, *Phil. Abhandl. H. Schweizer-Sidler gewidmet*, 21-27, *Zeitschr., f. rom. Phil.*, XXIV, 150). De graves questions ont été posées par Mohl dans l'ouvrage cité et aussi dans *Les origines romanes*, Prague, 1900, et des études nouvelles conduiront sans doute à la découverte de bien des détails nouveaux dans ce domaine, peut-être plus loin encore.

Enfin il y a eu dans le latin populaire, attestés ou non, un nombre appréciable de mots dont l'origine n'est pas connue : *baccinon*, *badare* (béer), *burdo* (mulet), *cappa*, *combrus* (peut-être gaulois), etc.

3. Cf. Hermann Reensch, *Semasiologische Beiträge zum lateinischen Wörterbuch*, Leipz., 1887.

d'ennemi à celui d'armée, ni que la *villa*, cet établissement rural, sera, dès le temps de saint Jérôme, une *ville*.

Nulle révolution pourtant ne troubla autant le sens des mots que la diffusion du christianisme. Non seulement il fit introduire ou former des termes nouveaux, il en rendit beaucoup d'anciens méconnaissables : *alba*, *matutinae*, *missa*, *ovalia*, *quadragesima*, *saeculum*, *septimana*, etc. Et d'autres parurent moins atteints, qui l'étaient également : *beatus*, *caritas*, *credere*, *devotio*, *fidelis*, *fides*, *gratia*, *humilis*, etc., présentaient chez les chrétiens des sens étrangers au latin classique.

En réalité, ce mouvement lexicologique, si important qu'il soit, n'est pas celui du latin populaire. Le peuple suivait ses nouveaux maîtres dans leur langage comme dans leur doctrine : ni l'un ni l'autre n'étaient son œuvre. Il en est de même, en général, pour les mots qui se rapportent à la politique, à la jurisprudence, à la vie publique. Au contraire, dans la vie pratique, le plus grand nombre d'expressions nouvelles accusent des origines humbles et populaires. Remplacer *humerus* par *spatula*, cuiller (avec lequel on a peut-être brouillé *scapula* : épaule des animaux), substituer à *caput testa* ( propr. le pot ), ce n'était point là l'œuvre du lettré, mais de l'homme du peuple, qui substitue au mot abstrait son équivalent sensible et pittoresque.

Toutefois l'histoire des choses, qu'accompagne l'histoire des mots, est mal connue. A peine, pour le langage militaire, a-t-on essayé de démêler des expressions techniques et comme réglementaires les termes créés ou apportés par les hommes eux-mêmes et usités dans leur jargon. On peut citer *allevare aliquem*, qui se traduirait presque par *nettoyer quelqu'un*, *ambulare* au sens d'*aller* ; *battuere* au sens de *battre*, *baro* (goujat) <sup>1</sup>, ont sans doute commencé dans cet argot de soldats l'évolution qui les a transmis avec leur sens aux langues romanes <sup>2</sup>.

Si nous savons quelque chose de la vie des soldats, c'est que les historiens anciens ont à peu près tout sacrifié à la guerre : pour les autres métiers, les données sont bien rares. Aussi est-ce par des raisonnements plus que par des témoignages qu'on pourra distinguer les apports de chaque profession.

Sans revenir sur la question des mots abandonnés par le latin populaire, il est visible que tous les modes de transformation que

1. Cf. *camisia*, *burgus*, mots étrangers, *litterio* (le « gens-de-lettres »), *focaria* (la « bourgeoise »).

2. Kempf, *Romanorum sermonis castrensis reliquiae* (*Jahrb. f. klass. Philol. Supp.*, XXVI, 340-400, et Heraeus, *A. l. L.*, XII, 255).



l'usage fait subir aux mots dans leur sens peuvent être observés dans les altérations sémantiques de ce latin. Il est des termes dont le sens s'avilit ou s'ennoblit, d'autres où il se restreint ou s'étend, d'autres où il change par application des diverses figures, surtout de la métaphore.

L'avilissement est assez rare. L'ennoblissement se remarque d'abord dans des mots qui deviennent, par évolution des idées qu'ils représentent, des termes honorables, en matière ecclésiastique, militaire ou civile. Tels sont *verbum*, devenu le nom du Verbe, *cenare*, réservé au souper du Seigneur, *comes*, transformé, comme nous l'avons vu, en titre honorifique. Les noms ainsi élevés en dignité sont remplacés dans le parler populaire par d'autres : *paraula*, *disjunare*, *companio*.

D'autres s'élèvent des bas-fonds du lexique, mots de porchers, de paysans, d'esclaves, et supplantent les mots de la langue noble, longtemps leurs rivaux, à la fin disparus avec la culture. *Caballus* (la rosse) remplace *equus*<sup>1</sup>, *minare* (mener des troupeaux à force de cris) se substitue à *ducere*. Dans la seule désignation du corps humain abondent les exemples de ce genre : *bucca* (la joue gonflée) remplace *os* ; *pellis* (peau d'animal) remplace *cutis* ; *perna* (le jambon) ou *camba* (l'articulation entre le sabot et la patte du cheval) remplacent *crus*.

Les restrictions de sens sont nombreuses. Une des plus connues est celle de *necare*, qui, du sens général de *tuer*, passe, déjà dans Grégoire de Tours, au sens spécial de *noyer* : *in flumine Garonnae necati* (*Mart.*, 104, p. 559, 21. A. l. L., VII, 278). Comparez *pacare*, en latin *apaiser*, en latin vulgaire, *apaiser son créancier en lui donnant de l'argent*, *payer* ; *præstare*, *fournir*, chez les juristes *fournir de l'argent*, *prêter* ; *secare*, en latin *couper*, en latin vulgaire *couper avec la scie*, *scier*. Parmi les substantifs, *adversarium*, en latin *l'adversaire*, en latin vulgaire *l'adversaire de Dieu*, *le diable* (v. fr. *aversier*) ; *organum*, qui n'est plus le nom d'un *instrument quelconque*, mais désigne un *instrument de musique*, *l'orgue*.

L'extension est un phénomène aussi répandu<sup>2</sup>. Le type en est fourni par le mot *causa*, qui, du sens classique de *cause*, étend son acception jusqu'à celle de *res*, qu'il remplace. On le trouve ainsi dans Cassianus : *in omnibus causis non processus operis, sed voluntas operantis est intuenda* (A. l. L., V, 138). De même *massa* ne désigne

1. Un texte de Saint Jérôme les oppose encore nettement.

2. Saint Jérôme nous apprend que c'était l'usage des soldats et du peuple d'employer *parentes* au lieu de *cognatos* (Goelz, o. c., 271).

plus spécialement une *masse pétrie*, mais une *masse quelconque* (Gœtz., o. c., 270); *parabola* s'étend du sens de *parabole* à celui de parole; *sanitatem*, d'abord *santé de l'esprit*, remplace en latin vulgaire *valetudo*. *Alium* se dit pour *alterum* (Grég. de T., *Mart.*, 3, 15, p. 636, 6); *tantae*, pour *tot* (id., *H. F.*, 1, 45, 53, 26); *totum*, pour *omnem* (id., *Mart.*, 3, 29, 639, 26). *Ambulare* prend le sens général de *aller* (Grég. de T., *It. Ant. Placent.*, etc.), *computare*, celui de *faire un projet*, de *compter* (*in quo oratorium facere computabam*, Grég. de T., *Patr.*, 12, 3, p. 714, 23); *devenire*, celui de *devenir* (*quid thesauri devenissent*, id., *H. F.*, 7, 40, p. 320, 21); *donare* celui de *donner* (*filium suum in obsedatum donans*, id., *ib.*, 5, 26, 221, 18); *mittere*, celui de *mettre* (*in vino mittes, in sextario tria coeliaria mittantur*, Marc. Emp., 33, 14, 169, 12); *ordinare*, celui d'*ordonner* (*nepos ipsius hec fieri ordinabit*, Egli, *Die christl. Inschr. der Schweiz*, Zür., 1895, n° 37, an. 548); *quiritare*, celui de *crier*; *sponsare*, celui d'*épouser*, en parlant de l'homme comme de la femme (Grég. de T., *H. F.*, 9, 28, 383, 23) <sup>1</sup>.

Parmi les figures dont l'application change la valeur des mots, deux surtout sont à considérer : la métonymie et la métaphore.

Les exemples de métonymie sont nombreux. On transporte à l'effet le nom de la cause : *crepare*, *faire un bruit sec*, prend le sens de *craquer*, puis de *crever* (*ut oculi ad crepandum parati essent*, Grég. de T., *H. F.*, 9, 34, 389, 21), ou à la cause le nom de l'effet : *circare*, *tourner en cercle*, prend le sens de *chercher en tournant*, puis de *chercher*. On nomme le concret pour l'abstrait (*rancorem*, *goût*, *odeur rance*, *relent*, se dit pour *rancune*), et inversement, l'abstrait pour le concret : *barbaria*, *romania* sont communs pour *Barbari*, *Romani*; *memoria* s'emploie au sens de *tombeau*; *ingenium*, *l'esprit*, devient le nom de *l'invention*, *l'engin*. On prend le signe pour la chose signifiée : *tremere* se substitue à *metuere*. *Gremia*, *l'espace entre les bras repliés et la poitrine* arrive à signifier les *brassées*. On nomme le lieu pour la chose qui s'y fait : *focum*, le *foyer*, exprime le *feu* qu'on y fait. On prend la partie pour le tout ou inversement, et *racemum* (*la grappe*) remplace *uvam*.

Mais c'est, comme dans toutes les langues populaires, la métaphore qui est le grand agent de transformation. L'imagination des masses a, comme toujours, transformé l'abstraction en vision concrète, et aperçu des rapports souvent imprévus entre les objets et

1. C'est par des abus du même genre que *habere* s'use jusqu'à devenir auxiliaire, *unus et ille* jusqu'à devenir articles.

les idées. On l'a vu déjà pour *spatula*, la *petite cuiller*, devenu le nom de l'*épaule*, et pour *testa*, le pot, devenu le nom de la *tête*. De là encore le nom du furet, *furo* (Is. de Sév., *Etymol.*, 12, 2, 39 : le voleur), de la courtine, *cortina* (*ib.*, 19, 26, 9, tenture, dais, propr. vaisseau recourbé), de la tortue \**tortuca* (propr. la tordue, la bossue), de la truie, \**troja* (prop. farcie comme le cheval de Troie rempli de soldats). De là l'appellation de la vis : *vitis* (propr. la vigne, sens qui s'est conservé dans plusieurs dialectes romans). De là enfin la signification donnée à *implicare*, employer (propr. plier dans, d'où plier à un but), et à \**plumbicare*, plonger (propr. faire comme le plomb), etc.

Pour rendre la physionomie complète de ce vocabulaire, il faudrait enfin, et ce ne serait pas là que les différences constatées seraient les moindres, étudier les expressions, qui, avec des mots communs aux deux époques, peuvent être très différemment combinées. En fait, on trouve dans les textes de la décadence latine des façons de parler qui sont déjà toutes romanes : *cum annos sedecim haberet* (Dig., 36, I, 48). De même avec ce même verbe *habere* : *ibi habet : il y a* (*Peregr. Silv.*, éd. Gam., 271. *A. l. L.*, IV, 614). Un des caractères qui trahissent le mieux la manière de s'exprimer populaire, c'est l'adjonction d'un mot à un autre pour renforcer l'idée que cet autre exprime déjà. C'est ainsi que nous disons monter en haut, descendre en bas. L'auteur de la *Mul. Chir.* écrit tout semblablement : *foras excludere* (68, 24), *ante praeefricare* (166, 23), *ubique in omni loco* (34, 9), *deinde tunc* (182, 24).

---



# LIVRE DEUXIÈME

## L'ANCIEN FRANÇAIS

(IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)

---

### CHAPITRE I

#### LES PREMIERS TEXTES<sup>1</sup>

Nous avons dit l'incertitude qui règne sur les causes et la date du morcellement du latin. Il est certain du moins que, après la chute de l'Empire et la destruction de l'unité et de la civilisation romaines, les divisions durent s'accroître, et des contrastes commencèrent à se marquer, là où originairement on n'apercevait que des nuances.

Aucune force d'unification n'agissait plus, car l'Église, longtemps tenue en échec par l'arianisme, et du reste barbare elle-même, était presque aussi ignorante que la foule de cette langue catholique dont elle fit plus tard un des éléments de son unité. Il se produisit alors un obscur travail d'où les parlers néo-latins sortirent, comme les nations elles-mêmes, sinon formés à l'état de langues ayant déjà leur individualité caractérisée, du moins séparés pour toujours et orientés vers une direction définitive, qui, en certains sens, sera propre à chacun, aussitôt que nous les observerons dans les textes.

On sait que ces parlers dits romans formèrent huit groupes, qui sont, en allant de l'est à l'ouest : le roumain, le rétique, l'italien, le sarde, le provençal, le français, l'espagnol et le portugais.

+ le catalan

Du temps de Sidoine Apollinaire, et même de Grégoire de Tours,

1. **BIBLIOGRAPHIE.** — *Allfranzösisches Übungsbuch*, herausgegeben von W. Förster und E. Koschwitz ; zweite Auflage, Leipzig, 1902 (édition diplomatique, appareil critique et bibliographie des *Gloses de Reichenau et de Cassel*, des *Serments* de 842, de la *Cantilène d'Eulalie*, de *Jonas*, de la *Passion*, de *Saint-Léger*, etc.).

*Les plus anciens monuments de la langue française*, publiés par G. Paris, Paris (Anciens Textes), 1875, album in f° (reproduction en héliogravure des *Serments*, de la *Cantilène d'Eulalie*, de la *Passion*, du *Saint-Léger* et du *Jonas*).

E. Koschwitz, *Commentar zu den Aeltesten französischen Sprachdenkmälern*, I., Eide, Eulalia, Jonas, Hohes Lied, Stephan, Heilbronn, 1886.

quelle que soit la décadence des études, il est constant qu'il existe encore en Gaule une aristocratie qui s'intéresse à la poésie et à la littérature, et qui lit le latin classique, si elle est incapable de l'écrire. Au VII<sup>e</sup> siècle au contraire, il existe bien quelques écoles épiscopales ou monacales, où se sont formés des hommes de valeur, que l'*Histoire littéraire de la France* a pris grand peine à dénombrer <sup>1</sup>, mais il est plus que probable que l'enseignement qu'on y donnait n'allait guère au delà des formules liturgiques et des prières, auxquelles des sujets particulièrement doués ajoutaient la lecture de quelques livres saints. Et de ceux qui arrivaient à les comprendre, bien peu sans doute eussent pu en reproduire le style et même la langue. La tradition de la latinité n'existait plus guère que dans les écoles d'Espagne. En Gaule, Virgilius Maro nous a donné un échantillon de ce qu'était un livre dogmatique <sup>2</sup>. Au reste les quelques écrits que nous possédons montrent cette chute. Si Grégoire de Tours laisse échapper en masse des bévues, il n'en paraît pas moins élégant encore auprès de Frédégaire.

Et quand, de ces lettrés du temps, on descend à des notaires et à des scribes, la langue qu'on rencontre sous leur plume, ou pour mieux dire, dans les formulaires qu'ils copiaient, devient un jargon presque incompréhensible.

Aucun latin de cuisine n'est plus barbare que le bas-latin, souvent plus qu'énigmatique, de l'époque mérovingienne. Voici par exemple quelques lignes d'un modèle de vente, tel qu'on le trouve dans les formules d'Angers <sup>3</sup> : « *Cido tibi bracele valente soledis tantus, tonecas tantas, lectario ad lecto vestito valento soledis tantus, in aures aureas valente soledus tantis... Cido tibi caballus cum sambuca et omnia stratura sua, boves tantus, vaccas cum sequentes tantas...* » Comparez encore cet acte de libération des formules d'Auvergne (p. 30) : « *Ego enim in Dei nomen ille et coiuues mea illa pre remedio anime nostræ vel pro æternam retributionem obsolvimus a die presente servo nostro illo una cum infantes suos illus et illus, que de alode parentorum meorum... mihi obvenit, a die præsentis pro animas nostras remedium relaxamus, ut ab ac die sibi vivant, sibi agant, sibi laboret, sibi nutrimenta proficiat, suumque jure commissos eum et intromissus in ordinem civium Romanorum ingenuis se esse cognoscant...* »

1. Voir éd. Palmé, III, 426 et suiv.

2. Saint-Ouen, dans la vie de saint Éloi, fait deux personnages distincts de Tullius et de Cicéron, et l'auteur de la vie de saint Baron nous apprend que le latin florissait à Rome sous le règne de Pisistrate.

3. *Mon. Germ.*, XLVIII, 5.

Les inscriptions sont à l'avenant. En voici une de Poitiers (Le Blant, *N. Rec.*, 247-248) : + *In Dei nomine ego* + || *Hic Millebaudis* || *reus et servus Jhm Christo*, || *inistitui mihi ispe* || *luncola ista ubi* || *jacit indigni...* || *sepultura mea...* || *quem feci nome* || *ni Domini Jhm Christi quem* || *amavi, in quod.....* || *crededi. Vere dignum* || *est confetiri* || *vivum [cujus, glori]a magna est ;* || *ubi pax, fedis, c[ari]tas est...*

Encore est-ce là du latin de choix, qu'une tradition soutient en quelque mesure, et les gens qui le manient sont en nombre extrêmement restreint. Pour la masse, le bas-latin lui-même est une langue ignorée, incomprise ; le latin parlé peut librement évoluer désormais ; provisoirement le latin classique est à peu près impuissant à exercer sur lui une action quelconque.

Aussi cette époque vit-elle des bouleversements plus grands encore que ceux qui s'étaient déjà accomplis.

Sous l'action de la force révolutionnaire qui précipite les idiomes vers les transformations, sitôt que l'autorité grammaticale qui les contenait, de quelque manière qu'elle s'exerçât, cesse d'exister, la langue vulgaire évolua si rapidement et si profondément qu'en quelques siècles, elle devint méconnaissable. Mais le chaos n'y était qu'apparent et transitoire, et sous l'influence des lois instinctives qui dirigent l'évolution du langage, l'incohérence s'organisa et se régla d'elle-même. Des langues nouvelles se dégagèrent du latin dégénéré ; au lieu d'aller vers la mort, il se retrouva transformé, rajeuni, capable d'une seconde et glorieuse vie, sous le nom nouveau de *roman*. Aussi bien le nom primitif ne lui convenait plus. Le vieux latin avait pu venir d'une contrée d'Italie et fournir la matière sur quoi on avait travaillé, mais il avait été élaboré à nouveau par les peuples dont l'empire avait fait des Romains, il était leur œuvre et portait leur caractère.

Cette évolution fut tout interne, et aucun événement extérieur décisif ne vint la troubler. De nouveaux envahisseurs étaient pourtant entrés en Gaule : les pirates scandinaves qui, remontant les fleuves, pénétraient jusqu'au cœur du royaume, et auxquels, en 911, Charles le Simple finit par abandonner une partie de la Neustrie.

Un dialecte germanique réapparaissait donc au moment où le franc, le bourgondion et le wisigoth étaient en train de s'éteindre. Naturellement ce nouvel idiome partagea un temps avec le roman la possession du pays, mais l'assimilation des envahisseurs, croisés avec des femmes indigènes, et devenus chrétiens, semble avoir été

très rapide<sup>1</sup>. Au XII<sup>e</sup> siècle, si on en croit Benoît de Saint-More, le danois s'entendait encore sur les côtes, mais dès le règne du second duc, il avait reculé à l'intérieur devant le roman. Guillaume Longue-Épée († 943) fut obligé d'envoyer son fils l'apprendre à Bayeux, parce qu'à Rouen on parlait surtout roman. La victoire du roman fut bientôt complète, et quand Guillaume le Bâtard passa la mer, ce que ses hommes portèrent en Angleterre, ce fut un dialecte du roman de France, qui y devint l'anglo-normand<sup>2</sup>.

*Les Glossaires.* — Quoiqu'on ait vraisemblablement écrit d'assez bonne heure en roman de Gaule, sinon des livres et des actes authentiques, du moins des notes, des comptes et d'autres choses encore, aucun texte du VII<sup>e</sup> ni du VIII<sup>e</sup> siècle n'est parvenu à échapper aux multiples causes de destruction qui menaçaient les œuvres littéraires, et à plus forte raison les écrits considérés comme étant sans importance.

De temps en temps seulement, un mot jeté en passant nous apprend que le roman vit et se parle à côté du germanique. En 659, saint Mummolin est nommé évêque de Noyon et successeur de saint Éloi; une des raisons qui décident de ce choix est qu'il parle à la fois bien le teutonique et le roman<sup>3</sup>. Les livres, les formulaires<sup>4</sup>, les diplômes de cette époque reflètent aussi la langue parlée, et nous apportent des mots et des tours auxquels on essaye en vain de donner un air latin : tels sont, pour me borner à quelques termes : *blada* pour *ablata* (la moisson), *menata* pour *ducta* (menée), *rauba* pour *vestis* (robe), *soniare* pour *curare* (soigner)<sup>5</sup>.

Au VIII<sup>e</sup> siècle, les renseignements sont un peu plus nombreux. Plusieurs personnages nous sont encore cités pour leur connaissance du roman : Ursmar, abbé de Lobbes, sur la Sambre<sup>6</sup>, et saint Adalhard († 826), qui le possédait « au point qu'on eût dit

1. Voir Joret, *Du caractère et de l'extension du patois normand*, Paris, 1883. Raynouard, *Journ. des Sav.*, 1820, p. 395.

2. Voir Dudon de Saint-Quentin, *De mor. et act. prim. Normanniae ducum*, p. 221. Mém. de la Soc. des Ant. de Norm., 1858, XXIII. Adhémar de Chabanes dans Pertz, *Mon. Germ.*, IV, 127, dit de son côté : *Normannorum, qui juxta Frantiam inhabitaverant, multitudo fidem Christi suscepit et gentilem linguam omittens, latino sermone assuefacta est* (§ 27).

3. *Quia praevalabat non tantum in teutonica, sed etiam in romana lingua. Acta sanct. Belgii sel.*, IV, 403 (cf. Jacob Meyer, *Ann. Flandriae*, I, 5, v<sup>o</sup>, Anvers, MDLII).

4. On en trouvera la liste, avec des indications détaillées, dans Giry, *Manuel de diplomatique*, 482 et suiv.

5. *Formulæ Andecavenses*, n<sup>o</sup> 22, 24, 29, 58.

6. Folcuin, *Gesta abb. Lobiens.*, I, 24 (*Mon. Germ.*, XXI, 827).



qu'il ne parlait que cette langue », quoiqu'il fût encore plus éloquent en allemand et en latin <sup>1</sup>. A partir de ce moment du reste, les sources diplomatiques, actes et modèles d'actes, ne sont plus les seules où nous puissions suivre les traces de la langue parlée. On voit apparaître des Glossaires latins-romans, ou romans-germaniques, premiers monuments véritables des langues romanes.

Ces glossaires <sup>2</sup> ne constituent pas, bien entendu, des recueils complets, analogues à ce qu'on entend aujourd'hui sous ce nom ; ils renferment seulement une certaine quantité de mots, choisis d'après l'intention spéciale du rédacteur et les besoins de ceux auxquels la collection était destinée. Ces mots sont tantôt des termes de la langue littéraire latine interprétés par les termes équivalents de la langue parlée, tantôt des termes latins pris à cette langue parlée et glosés en langue étrangère.

Outre les principaux glossaires, dont nous allons parler plus loin en détail, qui sont ceux de Reichenau et de Cassel, on en a publié d'autres, dont voici les plus intéressants : le *Vocabulaire de Saint-Gall*, édité par Wakernagel, ainsi que les *Gloses de Paris*, les *Gloses de Schledstadt*, le *Vocabularius optimus*, et les *Gloses latines anglo-normandes* ; le premier d'après Diez, du VII<sup>e</sup> siècle, les autres du IX<sup>e</sup>.

C'est à cette dernière époque qu'appartiennent aussi les *Gloses de Reichenau*. On sait le soin qu'apporta Charlemagne à restaurer les études latines et à remettre les clercs, dont l'ignorance était alors parvenue au dernier point, en état de lire les Pères et les Écritures. Pour leur rendre accessible le texte de la Vulgate, illisible désormais à ceux qui ne connaissaient que le latin parlé, alors très avancé vers l'état roman, des « savants », si on ose risquer ce mot, prirent le soin de traduire en langue vulgaire les mots de saint Jérôme qui avaient cessé de se dire et n'étaient plus compris. Les *Gloses de Reichenau* ont très vraisemblablement été réunies dans cette intention.

Elles sont ainsi appelées du nom du monastère de Reichenau, situé dans une île du lac de Constance, où elles ont été conservées. Aujourd'hui elles sont à la bibliothèque de Karlsruhe. Elles figurent dans deux mss., 115 et 86. Le premier est le plus important, il renferme

1. Qui si vulgari, id est Romana lingua loqueretur, omnium aliarum putaretur inscius : si vero theutonica, enitebat perfectius : si Latina, nulla omnino absolutius (*Acta SS. ord. S. Bened.*, IV, 335).

2. F. Diez, *Anciens glossaires romans corrigés et expliqués*, trad. par A. Bauer (*Bibl. de l'École des Hautes Études*, fasc. 5), Paris. 1870.

environ 1200 mots de la Vulgate et des autres versions italiques, glosés par autant de mots populaires correspondants. Ces gloses ont sans doute été réunies, d'après les recherches que leur a consacrées Gaston Paris, à l'époque que nous avons dite, par un homme originaire de la région septentrionale de la France, probablement du Nord-Est.

Il s'en faut que toutes ces gloses aient une égale valeur (sans parler de celles qui sont des emprunts à des glossaires antérieurs, et proprement latins). Outre que quelques-unes sont inintelligibles, d'autres interprètent un mot de la langue littéraire par un autre du même fonds. Ailleurs il faut qu'une critique minutieuse dépouille le mot vulgaire d'un extérieur littéraire tout factice. C'est une bonne fortune quand le glossateur, soit négligence, soit ignorance, a transcrit exactement les mots tels qu'il les entendait sonner autour de lui. Dans l'ensemble le document est d'une grande valeur.

D'abord il nous montre les mots du langage parlé qui vont devenir les mots français substitués à leurs correspondants du latin classique : *carcatus* (*carricatus*, v. fr. *chargié*) traduisant *onustus*; *salvaticus* (*porcus silvaticus*, v. fr. *salvage*) : *aper*; *fundutas* (fr. *fondues*) : *fusiles*; *ficato* (*ficatum*, v. fr. *feie*, *foie*) : *gecor* (*jecur*); *abattas* (v. fr. *abates*) : *offendas*; *berbices* (*vervecis*, v. fr. *berbis*) : *oves*; *sorcerus* (fr. *sorcier*) : *sortilegus*; *anoget* (*inodiat*, fr. *ennuie*) : *tedet*; *intralia* (fr. *entraille*) : *viscera*; *calvas sorices* (fr. *chauves-souris*) : *vespertiliones*; *quaccola* (fr. *caille*) : *coturnix*.

Quelquefois un mot en implique une série d'autres analogues. C'est ainsi que la glose *solamente* : *singulariter*, nous montre le mot *mente* désormais en possession de sa valeur de suffixe adverbial.

Parmi ces mots nouveaux, il en est de germaniques : *wadius* (fr. *gage*) : *pignus*; *Francia* : *Gallia*; *helmus* (v. fr. *helme*) : *galea*.

Ailleurs nous observons les transformations phonétiques en train de s'accomplir. *Manatiat* explique le français *menace* 'mieux que *minatiat*; *transnotare* (*transnatate*) : *transmeare*, présente la substitution de *o* à *a* comme dans *noël* < *natale*, etc.

Ailleurs enfin, c'est le sens dont on surprend les modifications. Ainsi la première glose *callidior* : *vitiosior*, nous montre *vice* déjà en train de devenir synonyme de *ruse*, *habileté*, sens conservé dans l'expression *avoir du vice*, telle qu'on l'emploie encore pour dire *être fin*, *rusé*. Ailleurs *fruncetura* glose *ruga*, parce qu'il faut indiquer que *ruga* avait un autre sens que celui qu'il a pris déjà de *rue*;

*tinalum* (*tinel*) glose *vectum* (forme de *vectem*), évidemment en raison du sens particulier qu'a pris *vit*, etc.

Le ms. 86 est beaucoup moins étendu, il ne contient que 84 gloses. Certaines toutefois ne sont pas sans intérêt : Je citerai *fortiam* (fr. *force*) : *vim* ; *brunus* traduisant *furvus* (faute, pour *fulvus*) ; *occidetur* qui glose *necetur*, visiblement parce que ce dernier verbe a pris le sens restreint de *noyer* ; *paner*, où il est facile de reconnaître le français *panier* glosant *cartallum* et ailleurs *fiscellum* ; *matrasta* (*marâtre*) : *noverca* ; *saomas* : *sarcinulas*. Le même mot se retrouve dans les mêmes gloses interprétant le grec *sagma* qui est en effet le prototype des formes romanes.

Ajoutons encore *lectaria* (*litière*) : *stratoria* ; *chaldaria* (*chaudière*) : *lebes* ; *montania* (*montagne*) : *clivium* ; *grassi* (forme de *crassi*, corrompue par analogie, fr. *gras*) : *pingues* ; enfin *perpititta* (qui est sans doute l'origine de notre énigmatique *petit*) : *subtilissima*.

Ces quelques extraits suffisent à indiquer quel est, en l'absence de textes, le parti que l'on peut tirer du recueil de Reichenau pour l'histoire des origines du français.

Les *Gloses de Cassel* ont moins d'importance. Elles ne contiennent que 265 mots romans, glosés par des mots germaniques. On en fait remonter la date au VIII<sup>e</sup> siècle, et on pense qu'elles ont été écrites en pays ladin<sup>1</sup>. Je donnerai quelques-unes de celles qui intéressent plus directement l'histoire du français : *tondit* glosé par *skirit* (all. mod. *scheren*, angl. *to skear*) ; *cavallus* : *hros* ; *casu* (= prép. *chez*) : *hus* (haus). Une mention intéressante est celle de *troia* : *sun*. On sait que *troia* s'est conservé dans le français *truie*, dont le représentant existe du reste dans la plupart des langues romanes.

Les formes, dans ce glossaire, sont souvent du plus haut intérêt. Ainsi *calomel*, où apparaît déjà l'ancien français *chalemel* ; *figido* qui explique des formes que n'expliquerait pas le *ficato* des *Gloses de Reichenau* ; *auca* (< *avica*, l'oie) ; *auciun* (oison) ; *pulcins*, *pao*, qui sont déjà des mots français ; *siccla*, d'où est venu *seille* ; *keminada*, *simplun*, etc.

Ce qui caractérise les mots ici glosés, c'est qu'ils appartiennent à peu près exclusivement au vocabulaire usuel et désignent des parties de l'homme, des animaux, des objets de ménage, d'ameublement, etc., bref, tout un matériel linguistique où l'influence populaire avait fait de profondes modifications.

1. P. Marchot, *les Gloses de Cassel*, Fribourg, 1889. Contre l'origine ladine, voyez un article de Stürzinger, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XX, 121.

Au ix<sup>e</sup> siècle, l'Église, qui, nous venons de le voir, appréciait chez ses membres la connaissance de plusieurs langues, si précieuse quand il fallait parler à ces populations bigarrées, prit, pour faciliter l'enseignement du dogme et de la morale, une mesure décisive. Elle recommanda de traduire clairement les homélies en germanique et en langue rustique romane, pour que tous pussent comprendre plus facilement ce qui était dit.

Cette décision du concile de Tours (813)<sup>1</sup> ne constituait pas une nouveauté<sup>2</sup>; elle ne faisait sans doute qu'autoriser et généraliser une pratique que beaucoup de prêtres devaient suivre déjà : si elle a été prise, c'est qu'il devenait alors nécessaire de se prononcer; les langues romanes étaient déjà très loin du latin, et la renaissance des lettres, qui épurait celui-ci, élargissait de jour en jour le fossé. Or, tandis que la liturgie ne pouvait sans danger abandonner l'usage d'une langue universelle et bien réglée, les besoins de la prédication exigeaient l'emploi des idiomes locaux; le clergé, un peu plus instruit, redevenu capable de distinguer latin et roman, pouvait hésiter et avait besoin d'être fixé. Le concile régla la question. Quoi qu'il en soit, ni des homélies qui ont précédé, ni de celles de cette époque, rien ne nous est parvenu.

*Les Serments de Strasbourg.* — En revanche, nous avons de l'an 842 un texte précieux, dont les premiers philologues qui se sont occupés de l'histoire de notre langue avaient déjà aperçu toute la valeur, c'est celui des *Serments de Strasbourg*.

On sait dans quelles circonstances ces serments furent échangés. Deux des fils de Louis le Pieux († 840), Louis le Germanique et Charles le Chauve, révoltés contre les prétentions de leur frère Lothaire, venaient de gagner sur lui la bataille de Fontanet (841). La guerre n'étant pas terminée, ils se rencontrèrent à Strasbourg, le 14 février 842, pour resserrer leur union, et se jurèrent alliance. Afin que les armées présentes fussent témoins de ce pacte solennel, Louis le Germanique jura dans la langue de son frère et des Francs de France, c'est-à-dire en roman français; Charles répéta la

1. « XVII : Visum est unanimitati nostræ... ut easdem homilias, quisque aperte transferre studeat in rusticam Romanam linguam, aut in Theotiscam, quo facilius cuncti possint intelligere quæ dicuntur. » Les capitulaires de Charlemagne contenaient aussi des prescriptions analogues.

2. Silvia, dans le curieux voyage aux Lieux Saints que j'ai souvent cité, nous raconte comment l'évêque était assisté d'un interprète qui traduisait en syriaque le sermon fait par l'évêque en grec (éd. Gamurrini, p. 172). La question de savoir si l'Église primitive officiait seulement en latin et en grec, ou aussi dans les idiomes des peuples qu'elle catéchisait, a fait au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècles l'objet de vives polémiques entre les protestants et les catholiques.

même formule que son aîné en langue germanique. Et les soldats, chacun dans leur langue, s'engagèrent à leur tour.

Un historien du temps, Nithard, lui-même petit-fils de Charlemagne par sa mère Berthe, a recueilli ces serments, dont il a peut-être eu l'original sous les yeux, dans son *Histoire des divisions entre les fils de Louis le Débonnaire*, et comme, en pareille matière, suivant l'observation très judicieuse de M. Pio Rajna, les termes mêmes importaient, il s'est abstenu heureusement de les traduire en latin, langue dans laquelle il écrivait. Nous donnons ci-après un fac-similé de la page du manuscrit unique (fin du x<sup>e</sup>, ou commencement du xi<sup>e</sup> siècle), qui nous a conservé, avec la chronique de Nithard, ces premières lignes écrites de français.

Voici lettre pour lettre, et en laissant subsister les abréviations, la teneur du manuscrit :

*Pro dō amur & p Xpian poblo & nrō cōmun saluament. dist di en auant. inquantds sauir & podir medunat. sisaluaraieo cist meon fradre Karlo. & in ad iudha & in cad huna cosa. sicū om p dreit son fradra saluar dist. Ino quid il mialtresi faz&. Et abludher nul plaid nūquā prindrai qui meon uol cist meon fradre Karle in damno sit...*

*Silodhuuigs sacrament. que son fradre Karlo iurat conseruat. Et Karlus meos sendra desuo partñ lostanit(?). si ioreturnar non lint pois. neio neneuls cui eo returnar int pois. in nulla a iūha contra lodhuuig nun li iuer.*

J'en donne ci-après la lecture, que j'accompagne, pour faciliter des comparaisons rapides, de plusieurs traductions, soit en latin, soit en français de diverses époques.

Comme on peut le voir par la comparaison de la lecture que je donne et de l'original, avec quelque soin que le texte des *Serments* ait été transcrit, soit déjà par la faute de celui qui l'a pris dans l'acte original, soit par la faute du copiste qui nous a laissé le manuscrit que nous possédons, il a fallu y faire quelques changements. Les *Serments* ont été copiés par quelqu'un qui ne les comprenait pas exactement, puisque des mots se trouvent réunis qui devraient être séparés, et inversement; quelques autres passages ont été gâtés, et n'offraient pas de sens satisfaisant, avant qu'on les eût corrigés, prudemment. Mais l'ensemble de la transcription, sauf quelques taches, presque toutes faciles à effacer, constitue un document philologique d'une incomparable valeur. Sous la graphie qui s'essaie à fixer une langue nouvelle et n'y parvient parfois qu'en



altérant la prononciation <sup>1</sup>, le document garde pourtant à peu près sa vraie figure, et reste la seule source où on saisit en voie d'accomplissement des transformations que les textes postérieurs présentent déjà toutes terminées <sup>2</sup>.

En 860, la paix fut proclamée à Coblenz, en roman français et en germanique, mais la formule de la déclaration ne nous est pas parvenue, non plus que les harangues françaises de Haymon, évêque de Verdun, au concile de Mouzon-sur-Meuse (995). Toutefois nous possédons, de la fin du ix<sup>e</sup> siècle (vers 880), une composition pieuse, écrite dans l'abbaye de Saint-Amand au nord de Valenciennes, qui a été retrouvée en 1837 dans un manuscrit des œuvres de saint Grégoire de Nazianze, déposé aujourd'hui à la bibliothèque de Valenciennes (ms. n° 150). C'est une prose ou séquence de vingt-cinq vers en l'honneur de sainte Eulalie, vierge et martyre, généralement citée sous le nom de *Cantilène* ou *Séquence de sainte Eulalie*.

La même bibliothèque de Valenciennes conserve en outre, sur un morceau de parchemin qui a servi autrefois à couvrir un manuscrit de saint Grégoire de Nazianze, et qui est aujourd'hui en fort mauvais état, un texte du x<sup>e</sup> siècle, découvert par Bethman en 1839, et publié pour la première fois par Génin dans son édition de la *Chanson de Roland* (1850). Les caractères sont presque d'un bout à l'autre ceux des *notes tironiennes*. Quant à la langue, c'est un mélange étrange de latin et de français. Le tout forme un commentaire de la légende de *Jonas*, que quelque prédicateur a dû écrire à la hâte avant de monter en chaire. Je n'en citerai qu'une seule phrase ; elle suffira à donner une idée de ces notes :

*Jonas profeta habebat mult laboret e mult penet a cel populum co dicit e faciebat grant iholt, et eret mult las... un edre sore sen cheue quet umbre li fesist, e repauser si podist. Et letatus est Jonas super ederam.*

La *Passion* et la *Vie de saint Léger* sont deux poèmes beaucoup plus étendus et d'une plus grande importance. Ils sont contenus tous deux dans un manuscrit de la bibliothèque de Clermont (n° 189). Le premier, dont plusieurs traits sont empruntés à l'évangile apocryphe

1. Ainsi le scribe ne sait comment noter *ei* de *savoir*, *podoir*, *dist* ; il emploie *l'i* ; *cist*, *in*, *int*, *ist* devaient sans doute sonner *e* : *cest*, *en*, *est*. L'*e* muet est traduit par *a* dans *aiudha*, *cadhuna*, *fradra*, par *e* dans *fradre*, *Karle* ; par *o* dans *damno*, *Karlo*, *suo*, *poblo*, *nostro*. Plusieurs autres mots sont altérés et latinisés : *nunquam*, *commun*.

2. Ainsi le texte donne *fradre*, *fradra*, où l'*a* tonique n'est pas encore changé en *e*. Il donne *aiudha* par un *dh*, appelé sans doute à représenter un *t* affaibli et déjà voisin du *d* ou du *q*.

de Nicodème, est composé de 516 vers octosyllabiques, divisés en strophes de quatre vers. Écrit vers la fin du x<sup>e</sup> siècle, il ne représente pas cependant l'état du français à cette époque, car il appartient à un dialecte, qui mêle les formes de la langue du Nord à celles du Midi <sup>1</sup>.

La *Vie de saint Léger*, dont nous possédons la source latine, composée par le prieur Ursinus, est formée de quarante strophes de six vers octosyllabiques. C'est le récit de la lutte entre l'évêque et Ébroïn, et du martyre qu'il subit. Ce poème, lui non plus, ne nous donne pas l'état du français de l'Ile-de-France au x<sup>e</sup> siècle. L'auteur est probablement un Bourguignon, le scribe un Provençal <sup>2</sup>. Néanmoins j'ai tenu à indiquer ces textes, dont l'intérêt philologique est considérable, et qui nous acheminent par leur caractère à la fois religieux et littéraire vers la première composition du siècle suivant, la *Vie de saint Alexis*, par laquelle s'ouvre à proprement parler l'histoire de la littérature française.

1. On en trouvera une excellente édition donnée par M. Gaston Paris, dans *Romania*, II, 295 et suiv. Cf. Fœrster et Koschwitz, *op. cit.*, 55.

2. Voir l'édition critique donnée par M. G. Paris (*Romania*, I, 273. Cf. Fœrster et Koschwitz, *op. cit.*, 74 et suiv.).



## CHAPITRE II

### PRINCIPAUX CHANGEMENTS PHONÉTIQUES DU VII<sup>e</sup> AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE.

*Observations générales.* — On a pu apercevoir par la comparaison des textes que nous avons juxtaposés (p. 144), les différences qui séparent du latin, même tardif, la langue romane des *Serments*. C'est ici le lieu d'étudier méthodiquement ces changements qui, du latin, ont fait l'ancien français. Pour ne pas multiplier outre mesure les divisions, nous conduirons cette histoire des sons, des mots, des formes et des tours grammaticaux, non pas seulement jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, mais d'un seul coup jusqu'au XII<sup>e</sup> inclusivement. Notre vieille langue atteint alors son apogée. Au contraire, à partir de là, elle commence à subir des changements importants qui en ont fait le moyen français (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle inclusivement).

Il est certain qu'une histoire de la formation de l'ancien français devrait être chronologique, et qu'il faudra bien se garder de considérer comme s'étant produits ensemble tous les phénomènes rapportés dans les chapitres suivants <sup>1</sup>.

Les uns s'accusent déjà nettement en latin vulgaire, tel, par exemple, l'emploi de l'infinitif avec des prépositions : *ad cantare*, telle aussi la substitution de la proposition complétive conjonctionnelle à la proposition infinitive, qui remonte encore plus haut. D'autres au contraire sont tout à fait tardifs, comme le développe-

1. J'ai cru devoir adopter une graphie qui surprendra peut-être certains lecteurs habitués à l'orthographe latine. Il m'a semblé utile de figurer la prononciation latine tardive telle qu'on peut la reconstituer, telle que les chapitres qui précèdent l'ont sommairement représentée, en m'en tenant toutefois aux faits les plus assurés : j'ai donc écrit *cerced(ø)la* et non *querquedula*, *ay(u)dare* et non *adjutare*, *cavestro* et non *capistrum*. Il m'a paru opportun de combattre de la sorte la tendance qu'on a à rattacher directement *aidier* à *adjutare* ou *chevestre* à *capistrum*, et à s'imaginer par suite un bouleversement brusque de toute la langue dans la période de transition. Puisque ce livre est une histoire de la langue, il doit servir autant que possible, comme toutes les autres histoires, à donner le sentiment de la transformation lente et continue, telle qu'elle a lieu dans la réalité.

Toutefois, pour ne pas multiplier inutilement les signes inaccoutumés, je n'ai pas noté partout les distinctions entre voyelles ouvertes et fermées *ø*, *ɛ*, et *ø*, *ɛ*. Je n'ai invariablement noté *ɛ* et *ø*, que lorsque ces voyelles représentaient *e* et *ɛ* du latin classique, ce qui permettra de restituer tout de suite la forme classique. Ailleurs, j'ai réservé les signes *.* et *ˆ*, placés sous les voyelles pour les cas où des distinctions étaient nécessaires, par exemple là où le fait d'être ouvertes ou fermées détermine pour les voyelles une autre évolution.

*Y* marque partout le *yod*, quelle qu'en soit l'origine, tel qu'on l'entend dans *yeux*.

ment de *il* neutre, qui ne se répand vraiment qu'au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, ou la substitution de *oi* à *ei*, qui a lieu à la même date. Mais on ne saurait actuellement dater avec une précision même relative qu'un assez petit nombre de phénomènes, du moins parmi les premiers accomplis. La masse paraît s'être développée à peu près en même temps, quoique avec une vitesse inégale, de sorte que force est de présenter cette masse suivant la nature des faits et non suivant leur chronologie. Dès lors, le même ordre s'impose pour le tout, sous peine de confusion <sup>1</sup>.

1. **BIBLIOGRAPHIE.** — Les renseignements sur l'ancien français doivent être puisés dans deux catégories de livres :

A. *Ouvrages concernant les langues romanes en général.* — Diez, *Grammaire des langues romanes*, traduite par Brachet et G. Paris, Paris, 1873 et suiv. — Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, traduite par E. Rabiet, A. et G. Doutrepont, Paris, 1890-1900. — Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie*, Strasbourg, 1888 et suiv. (la partie consacrée par Suchier au français et au provençal a été traduite par Monet sous ce titre : *Le Français et le Provençal*, Paris, 1891). — Meyer-Lübke, *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, Heidelberg, 1901. — Körtling, *Encyclopaedie und Methodologie der romanischen Philologie*, Heilbronn, 1884-88 (livre précieux pour la bibliographie). — Vollmöller, *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der rom. Philol.*, Erlangen, 1890 et suiv., donne une analyse systématique et périodique des publications concernant les langues romanes.

Les Revues et publications périodiques consacrées à la philologie romane sont : *Romania*, Paris, 1872 et suiv. ; *Zeitschrift f. rom. Philol.*, Halle, 1877 et suiv. ; *Archivio glottologico italiano*, Rome, Turin, Florence, 1873 et suiv. ; *Revue des langues romanes*, Paris, Montpellier, 1870 et suiv. ; *Giornale di Filologia romanza*, Rome, 1872 et suiv. ; *Romanische Studien*, de Boehmer, Halle, Strasbourg, Bonn, 1871 et suiv. ; *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, Heilbronn, 1880 et suiv. ; *Studj di Filologia [romanza]*, 1873 et suiv. ; *Herrig's Archiv für das Studium der Neueren Sprachen und Literaturen*, Brunschweig, 1846 et suiv.

B. *Ouvrages concernant le français seul.* — On peut consulter le *Cours de Grammaire historique de la Langue française* de A. Darmesteter, Paris ; mon *Précis de Grammaire historique*, Paris, 3<sup>e</sup> édition, 1894 (bibliographie sommaire) ; le *Traité de la formation de la Langue française* qui fait suite au *Dictionnaire général* de Darmesteter, Hatzfeld et Thomas, Paris, Delagrave ; la *Grammaire historique de la Langue française* de Kr. Nyrop, Paris, 1899, dont le tome premier est consacré à la phonétique (bibliographie complète à la fin du volume) ; le *Précis historique de phonétique française*, de E. Bourciez, Paris, 1900.

Les Revues consacrées au français sont : *Revue de Philologie française* (ancienne revue des Patois), Paris, 1887 et suiv. ; *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur*, Oppeln, 1879 et suiv. ; *Französische Studien*, Heilbronn, 1880.

Les ouvrages consacrés à l'ancien français exclusivement sont : L. Clédât, *Grammaire de la vieille langue française*, Paris, 1885 ; Schwan-Behrens, *Grammaire de l'ancien français*, traduite par O. Bloch, Leipzig, 1900 ; E. Étienne, *Essai de grammaire de l'ancien français*, Paris, 1895 (le second de ces livres traite uniquement, mais avec beaucoup de science, de la phonétique et de la morphologie ; le troisième est utile pour la syntaxe, assez développée). — Salmon, continuateur du *Dictionnaire* de F. Godefroy, imprime en ce moment une *Grammaire sommaire de l'ancien français*. Voretzsch a donné un excellent *Manuel pratique d'ancien français*, sous le titre de : *Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache*, Halle, 1901. La *Chrestomathie* de Bartsch, Elberfeld, 1881, *La langue et la littérature française du IX<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècles*, de Bartsch et Horning, Paris, 1887, la *Chrestomathie* de G. Paris, Paris, 1900, sont accompagnées d'observations grammaticales, quelquefois sommaires, mais utiles. Une foule d'éditions de textes d'anciens français contiennent des aperçus grammaticaux : ainsi les *Extraits de la Chanson de Roland*, par G. Paris, Paris, 1902 ; le *Saint Alexis*, du même, Paris, 1872 ; le *Joinville* de de Wailly,

## VOYELLES

I. — LES ATONES<sup>1</sup>.

1° POSTTONIQUES. — A. *Les Pénultièmes*<sup>2</sup>. — Nous avons vu (p. 67) que dans le latin vulgaire un grand nombre de voyelles pénultièmes avaient déjà disparu dans la prononciation. Ce mouvement continua, et assez vite pour que la plupart du temps les voyelles atones qui étaient restées entendues fussent disparues avant la diphthongaison des toniques en syllabes ouvertes. Toutes les voyelles en furent atteintes, même l'a en dernier lieu. Ex. : *comète* > *comte*, *camera* > *chambre*, *nōmerq* > *nombre*, *lazarq* > *lasdre*.

Il resta en français un certain nombre de mots en apparence proparoxytons, sur la prononciation desquels on n'est pas bien fixé, mais dont, en tous cas, la syllabe pénultième ne comptait pas dans le vers : *áneme*, *térnene*, sans parler des mots savants : *apóstele*, *imágene*.

B. *Les finales*. — A seul s'est conservé, réduit à e sourd : *fava* (*faba*) > *fève*, *angōstsya* > *angoisse*, *amat* > *aimet*, *cantant* > *chantent*.

Les *Serments* de Strasbourg montrent encore l'a : *cadhuna*, *cosa*, mais il est probable que cette graphie trahit l'embarras du scribe,

Paris, 1874 ; Aucassin et Nicolette, de Suchier, Paderborn, 1883, etc. La liste de ces éditions antérieures à 1886 se trouve dans Körting, *Encyclopaedie und Methodologie der romanischen Philologie*, III, 310-336, et Supplément, 125-132 (ordre alphabétique). Pour la suite, voir le *Jahresbericht* de Vollmöller.

Enfin il existe de très nombreuses monographies détachées, relatives à la langue de tel ou tel texte et de tel ou tel auteur, dont on trouvera l'énumération dans Körting, (*op. cit.*, III, 125-132, et 310-336). Comme spécimens du genre citons : de Wailly, *Mémoire sur la langue de Joinville*, Paris, 1868 ; Jordan, *Metrik und Sprache Rutebœuf's*, Göttingen, 1888 ; Friedwagner, *Ueber die Sprache der altfranz. Helden-geschichte Huon de Bordeaux*, Paderborn, 1891.

1. BIBLIOGRAPHIE. — *Phonétique*. — Les traités généraux de Nyrop et de Bourciez traitent de la phonétique de l'ancien français ; la *Grammaire* de Schwan-Behrens l'expose spécialement, et donne des travaux traitant les questions de détail une bibliographie complète, classée suivant les paragraphes de la grammaire. Les ouvrages essentiels sont :

*Voyelles*. — Suchier, *Altfranzösische Grammatik*, I, 1, *Die betonten Vocale*, Halle, 1893. — Matzke, *The question of free and checked vowels* (Publ. of the mod. lang. Ass. of America, XIII, 1, 41). — Darmesteter, *La protonique non initiale* (*Reliques scientifi.*, II, 95), Paris, 1890. — Shepard, *A contribution to the history of the unaccented vowels*, Heidelberg, 1897. — G. Paris, *O fermé* (*Rom.*, X, 36-62). — Rydberg, *Zur Geschichte des französischen a*, Upsal, 1896-98. — Berghold, *Ueber die Entstehung der Nasalvokale im Altfranzösisch*, Leipzig, 1898.

Il a paru à Fribourg, en 1901, une *Petite phonétique du français pré-littéraire* (VI<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles), I., *Les voyelles*, par Marchot, qui, dans sa brièveté, est intéressante.

2. Voir Horning, *Zur Behandlung der tonlosen Paenultima im Franz.* (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, XV, 493-504) ; Meyer-Lübke, *Beiträge zur roman. Laut- und Formen Lehre*, I, *Die Behandlung der tonlosen Paenultima* (*ib.*, VIII, 205-242).

qui ne sait pas comment rendre *e* sourd (voir p. 143 et 145, notes). La *Sainte Eulalie* le traduit déjà presque toujours par *e* : *espede* (cf. cependant: *buona pulcella fut Eulalia*).

Les autres finales s'assourdirent, puis s'amuirent tout à fait ; d'abord sans doute, celles qui n'étaient pas suivies de consonnes, puis celles qui l'étaient, sauf, parmi ces dernières, celles qui dans la flexion précédaient *nt* à la troisième personne du pluriel (*vendont* > *vendent*). Ex. : *lunisdie* > *lunsdi*, *eri* > *ier*, *lavo* > *lef*, *cornø* > *corn*, *agurø* (*augurium*) > *ëür* (*heur*), *muros* > *murs*, *septe* > *set*.

Dans les mots à accent sur l'antépénultième, les voyelles finales se maintinrent cependant, à l'état de *e* sourd, étant nécessaires à la prononciation des groupes de consonnes qui ne se réduisirent que plus tard : *frany(e)re* > *fraindre*, *medeps(e)mø* > *medesme*, *røm(ø)ce* > *ronce*.

La même chose se produisit pour la même raison dans les mots à pénultième tonique, où la finale était précédée de groupes de consonnes : labiale + *y*, consonne + *dy*, consonne + liquide ou nasale. Ex. : *apyø* > *ache*, *røbyø* (*rubeum*) > *rouge*, *ordyo* (*hordeum*) > *orge*, *favrø* (*fabrum*) > *fevre*, *madre* > *medre*, *baptesmø* > *batesme*, *alnø* > *alne* (*aune*) *çomlø* (*cumulum*) > *comble*.

Il faut noter que les finales *i* et *u*, en hiatus avec la tonique, se sont conservées : *portai* > *portai*, *fûi* > *fui*, *ebreu* > *ebrieu*, *deu* > *dieu*, *Matteu* > *Mathieu*, *focu* > *fou*, *feu*, *jocu* > *jou*, *jeu*.

2° PRÉTONIQUES. — Les voyelles placées entre l'initiale et la tonique, ont eu un sort très semblable à celui des voyelles qui suivaient la tonique.

L'a s'y est affaibli en *e* : *cantadóre* > *chantedor*, *armadúra* > *armedure*, *cantar(e)áyo* > *chanterai*.

Les autres voyelles s'effacèrent : *cerevéllø* > *cervel*, *prenderáv(e)t* > *prendra*, *estëmáre* > *esmer*, *leboráryo* > *levrier*, *empeyoráre* > *empirier*, *mandugáre* > *mangier*.

Cependant elles se maintiennent à l'état de *e* sourd : 1° derrière un groupe de consonnes dont la dernière était une *r* ou une des sourdes *p*, *t* : *castedade* > *chastedet*, *søspetsyone* (*suspicionem*) > *søspeçon* ; 2° devant un groupe de consonnes et aussi devant *ly*, *ny* : *tavernáryo* > *tavernier*, *peregrinø* > *pelerin*, *quadrinyône* > *carignon* (*carillon*), *campinyône* > *champignon*.

On aura remarqué comment, par suite de l'application des lois qui précèdent, la longueur des mots fut diminuée. Comparez *dorm(i)-torio* et *dortoir*, *ferm(ø)tade* et *fertet*, *saberaio* (*sapere-habeo*) et *savrai*

Un autre changement radical fut que l'accent tonique se trouva désormais invariablement sur la dernière, à moins qu'elle ne fût un *e* sourd, tandis que jamais, sauf dans les monosyllabes et certaines formes contractes, il ne se trouvait en latin à cette place.

Et ainsi se marqua dès les origines, un des caractères spécifiques du français.

## II. — LES TONIQUES.

### A. LES TONIQUES PRINCIPALES.

*Toniques libres et entravées.* — Comme nous allons le voir, les toniques se conservèrent, sauf à subir diverses modifications. Une première série de modifications s'est produite par une évolution propre du son de la voyelle, évolution indépendante de l'action des voyelles, consonnes ou semi-consonnes qui l'avoisinaient : *y*, *n*, etc. C'est cette évolution propre, organique, que nous résumerons tout d'abord.

Elle n'a été complète que dans les cas où la voyelle était libre, c'est-à-dire se trouvait : *a*) finale : *mé*, *tú* ; *b*) suivie d'une voyelle : *méa*, *véa* (*vía*) ; *c*) suivie d'une seule consonne ou d'un groupe de deux consonnes dont la seconde était une *r* : *máre*, *péde*, *mése* (*mense*), *févre* (*febrem*), *pádre*, *cábra* (*capra*).

L'évolution s'est au contraire trouvée presque toujours empêchée dans le cas où la voyelle, au lieu d'être libre, était entravée, c'est-à-dire suivie d'un groupe de trois ou quatre consonnes quelconques ou bien de deux consonnes dont la seconde n'était pas une *r* : Ex. : *párte*, *máppa*, *álba*, *gróssø*, *músc(o)lø*, *bøcc(o)la*, *prénd(e)re*, *frány(e)re*.

Dans les mots cités en exemple, l'entrave était primaire, c'est-à-dire existait dès l'époque latine. Dans d'autres au contraire, l'entrave est romane ou secondaire, c'est-à-dire qu'elle ne s'est formée qu'après que la chute des atones, dont nous venons de parler, a eu fait des groupes de consonnes qui n'existaient pas, ainsi dans *ásinu* devenu *ás'no*.

D'après ce que nous avons vu de la chute tardive de certaines atones, l'entrave secondaire ne s'est souvent formée que très tard, après que la voyelle avait eu le temps d'évoluer comme libre. Cela est arrivé surtout lorsque l'atone était une finale. Ainsi dans *móv(e)t*, l'*e* final s'est conservé assez tard pour que *ó* pût passer à *óo*, *úo*, d'où



l'autre libre, dont l'un est devenu *ou* (*tørre* > *tour*), et l'autre *eu* (*fløre* > *fleur*), il est probable qu'ils étaient distincts. Cependant ils assonnaient.

*E* (lat. class. *ē*, *i*), entravé, est resté *ē* jusque vers le XII<sup>e</sup> siècle. A ce moment, il est devenu ouvert, et *sēc* < *sēcç* a rimé avec *bēc* < *bēcç*. Comparez *mēssa* > *mēsse* > *mēsse*, *spēsso* (*spissum*) > *espēs* > *espēs* (*épais*), *verde* (*viridem*) > *vert* > *vert*.

*E* libre, une fois allongé (comme il a été montré à la page 66) en *ē*, s'est développé en *ēē*, puis par dissimilation en *ei*, et a conservé ce son jusque environ la fin de la période qui nous occupe : *bēvo* (*bībo*) > *beif*, *prēda* > *preie*, *vēa* > *veie*, *tonēdrō* (*tonitru*) > *toneire*, *yeneb(e)rō* (*juniperum*) > *geneivre*.

Au XII<sup>e</sup> siècle, *ēi* provenant de *ē* + *y* ou du développement spontané de *ē* passe à *qi* (on a dit par *ai*, plus probablement par *ei*)<sup>1</sup>. Dès le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, il assonne avec *qi* provenant de *q* + *i*, de *a* + *ui* (*sqi* < *sabui*). Ainsi dans *Orson de Beauvais*, XL1, *soi*, *mois* : *bois*. Dans *Raoul de C.*, LV, *lois*, *rois*, *cortois* : *crois* (*crōce*) ; *ib.*, CI, *soie*, *voie* : *joie*. Cf. CLXV, CCLXXXII, etc.<sup>2</sup>.

*E* (lat. class. *ē*), *Q* (lat. class. *ō*) ont eu un développement parallèle. Entravées, ces voyelles sont demeurées telles quelles : *tēsta* > *teste*, *pērd(e)re* > *perdre*, *cērvē* > *cerf*, *sēpte* > *set*, *pōrta* > *porte*, *fōrtsya* (*fortia*) > *force*, *dōrmit* > *dort*.

Libres, elles se sont diphtonguées de la même manière ; la voyelle, devenue longue, s'est dédoublée, puis a fait diphtongue, en changeant son premier élément en la voyelle plus fermée, voisine dans l'ordre physiologique. D'où *ē* > *ēē* > *ēē* > *lē*, *ō* > *ōō* > *ūō*.

L'accent a passé ensuite sur le second élément *ie* > *ié*, *uo* > *uó*<sup>3</sup>. Mais ici s'arrête le parallélisme, car tandis que le développement de *ie* était terminé là, celui de *uo* a continué, et au XI<sup>e</sup> siècle *uo* est passé à *ue*. Vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, *ue* a pris le son simple de *ō* qu'il a aujourd'hui sous les diverses graphies : *ue* (cueillir), *œ* (œil), *eu* (preuve), *œu* (bœuf). Ex. : *fērō* > *fier*, *fēl* > *fiel*, *brēve* > *brief*, *sēd(e)t* > *siet*, *adrēdro* > *adriedre*, *perdēdrunt* > *perdiedrent* ; *cōr* > \**cuor*, *cuer*, cœur ; *bōve* > \**buof*, *buef*, bœuf ; *trōbat* >

1. Voir E. Menger, *On the development of popular latin e into French ei, oi* (*Mod. Lang. not.*, XI, 116-120) ; Ph. Rossmann, *Französches oi* (*Rom. Forsch.*, I, 145-178). Cf. *Rom.*, XI, 609.

2. Cf. G. Paris, *Rom.*, 1882, 604.

3. Voir Horning, *Ueber steigende und fallende Diphtongue im Ostfranzösischen* (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, XI, 411-418) ; Fœrster, *Schicksale des lat. ō im Französischen* (*Roman. Stud.*, III, 174-193) ; Matzke, *Ueber die Aussprache des altfr. ue von latein. ō* (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, XX, 1-14).

\**truovet*, *truevet* > *treuve* ; *vqlet* > \**vuolt*, *vuelt*, *veut* ; *qb(e)ra* (*opera*) > \**uovre*, *uevre*, *œuvre*.

La diphtongaison de ces voyelles ouvertes remonte sûrement à une époque assez haute, non seulement parce qu'elle est commune à diverses langues romanes (ital., esp.), mais parce que dans des mots comme *tiede* < *tēb(e)dō* (*tepidum*), *piege* < *pēdegō* (*pedicum*), *muete* < *mov(e)ta*, etc., elle n'a pu se produire qu'avant la chute de l'atone pénultième ; sinon l'entrave secondaire l'eût empêchée. On trouve du reste une trace de cette diphtongaison dans un texte bas-latin. *Dieci* est dans un document de 671 (Tardif, *Mon. histor.*, 19,38). Mais c'est un fait isolé<sup>1</sup>.

*Au*, libre ou entravé, s'est tardivement réduit à *o* : *aurō* > *or*, *causa* > *chose*, *paraula* (*parabola*) > *parole*, *faurga* (*fabrica*) > *forge*.

ACTION DES SONS VOISINS SUR LES DIVERSES VOYELLES TONIQUES. — *Action du yod*<sup>2</sup>. — Le *yod*, que j'écris *y*, avait diverses provenances ; ou bien il existait en latin classique, écrit *i* : *iam*, *maior*, *adiuvare* ; ou bien il était résulté en latin vulgaire de *e*, *i* atones ou devenus atones, en hiatus avec voyelle : *parya* < *paria*, *gaudya* < *gaudia*, *vinya* < *vinea*, *ordyo* < *hordeum*. En outre, à l'époque romane, il se forma un *y* par la réduction des palatales : *pacare* > *pagare* > *payer*, *lacte* > *layt*, *lait*.

La présence de *y* après la consonne amena 1) ou n'amena pas 2) la formation d'une entrave, et par suite son action fut différente dans les deux cas.

1° Le *y* fit entrave *x*) après *c*, auquel il donna le son de *ts*, *z* : *facyat* > *fazet* ; β) avec *l*, *n*, qu'il mouilla : *campaneā* > *campanya* > *cham-pagne*, *mac(o)la* > *maille* ; γ) enfin, lorsqu'il se trouva derrière *m* et derrière les labiales, *p*, *b*, *v* dont il entraîna la chute, en se développant en *j* (=dj) ou en *ch* (=tch) : *rabia* > *rabya* > *rage*, *apium* > *apyō* > *ache* ; *sapias* > *sapyas* > *saches* ; *simium* > *simyō* > *singe*.

Il n'y a que les voyelles *e* et *o*, qui n'ont pas été protégées par cette entrave.

*a*, *e*, *i*, *o*, *u* restèrent intacts (l'*i*, qui se trouve souvent écrit après ces voyelles, signifie seulement que la consonne est mouillée) : *filya* > *fille*, *yenoc(o)lo* (*genic(u)lum*) > *genoil*, *trebalyo* (\**trepalium*) > *travail*, *conselyo* (*consilium*) > *conseil*, *solēc(o)lo* (*sol-*

1. Cf. Marchot, *Petite phonétique*, 1<sup>re</sup> partie.

2. Voir J. Visser, *Ueber franz. ie für lat. a* (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, VI, 372-385) ; Thomsen, *e + i en français* (*Rom.*, V, 64-76) ; L. Havet, *oi et ui en français* (*Rom.*, III, 321-338).



*culum*) > *soleil*, *companyonem* > *compagnon*, *tēnya* (*tinea*) > *teigne*, *cegōnya* (*ciconia*) > *ceoigne*, *glacya* > *glace*, *facyat* > *fazet*, *sapyat* > *sachet*.

Il en est aussi de même dans les mots comme *plany(e)re* (*plangere*), *frany(e)re*, devenus *plaindre*, *fraindre*. Pendant les premiers siècles, ils se prononcent par *a* + *n* mouillée (*ñ*). C'est vers la fin du *x<sup>e</sup>* siècle seulement que *ñ* a perdu *e* mouillement, et dégagé un *y*, qui s'est porté sur la voyelle pour faire diphtongue avec elle.

Au contraire *ę* et *o* se sont diphtongués comme libres : *veçlō* (*vetulum*) > *vieil*, *oçlō* > *uoil*, *ueil*, *fōlya* > *fueille*, *sōlyō* > *sueil*, *veñyat* > *viegnet*, *Compeñyo* (*Compendium*) > *Compiegne*.

2° Le *y* n'a pas fait entrave quand il n'était séparé de la voyelle que par une consonne caduque : par un *d* (comme dans *gaudya* qui passa de bonne heure, nous l'avons vu, p. 71-72, à *yauya* ; par un *c* ou un *g* destiné à se réduire lui-même à *y* (*exagyō* > *exayyō*) ; par une *r*, une *s*, un *t*, ou par les groupes *ss*, *st*, *str* (*parya*, *basyat*, *palatsyō*, *ostsyō* (*ostium*), *ostrya*) par-dessus lesquels il est passé.

Dans tous ces cas, il est venu influencer la voyelle ou la diphtongue.

Sur *i* il n'a pu avoir aucune influence : *frig(e)re* > *friyre* > *frire*, *amica* > *amiga* > *amiya* > *amie*.

Sur *ę* il n'a pu agir non plus, le développement organique de *ę* libre aboutissant, comme nous l'avons déjà vu, à *ęi* : *rege* (*reye*) > *rei*, comme *fede* > *feit*. L'influence de *y* n'a été sensible que là où il provenait de la réduction d'une palatale devant une autre consonne, comme dans *deyto* < *dęcto* < *digitum*, *teyto* > *tecto* ; devant un autre groupe *ę* fût resté *ę*. Combiné avec la palatale réduite à *y*, il devient *ey*, *ei* : *dęit*, *teit*.

*u* sous l'influence de *y* > *ūy* (écrit *ui*), qui se prononce jusqu'au *xii<sup>e</sup>* siècle en diphtongue accentuée sur la première voyelle. Ainsi *yunyō* > *juin*, *luytset* (*lucet*) > *luist*. Au *xii<sup>e</sup>* siècle *ūi* > *ut*.

*o* devint *oi* : *vōce* > *vois*, *croce* (*crucem*) > *crois*.

*au* donna de même *oi* : *nausya* (*nausea*) > *noise*<sup>1</sup>.

*a* suivi de *y* se combina avec lui pour former une diphtongue descendante *āy* (écrite *ai*), qui jusqu'au *x<sup>e</sup>* siècle assonna avec les mots en *a* : *mayor* > *maire*, *Sarmatsya* > *Sermaise*, *tayre* (*tac(e)re*) > *taire*, *flayrat* (*fragrat*) > *flairet*.

1. Sur la distinction de *oi* < *ei*, *oi* < *au* + *j*, *oi* < *o* + *j*, cf. Suchier, *Allfr. Gr.*, I, 1, § 30 c.

Mais, dès le *Roland*, *ai* (= peut-être *ae*?) assonne aussi avec *ε* : *repaire, fraite, esclairet* : *deserte, noveles, tere, herberges* (LVII). Au contraire, dans le *Coronement Looïs*, qui est postérieur d'une trentaine d'années, *ai* n'assonne pas avec *ε*<sup>1</sup>. Mais dans *Orson de Beauvais*, *ai* et *ε* assonnent : *traire, debonnaire* : *herbes, pucelles, vespres* (XLVIII; cf. LXXIII). On peut donc considérer que la diphtongue a pris dès le XII<sup>e</sup> siècle le son de *ε*.

*ε* et *ο* libres, suivis de *y*, ont eu, comme dans d'autres conditions, un développement parallèle : *ε* > *ie* et *ο* > *uo*; l'adjonction du *y* a dû amener la formation de triphthongues : \**lei*, \**úoi*. Dès avant l'époque des textes, *iei* s'est réduit à *i*, par syncope de l'élément intermédiaire, qui n'était pas l'élément accentué : *pεy(o)r* > *pire*, *mεdyο* > *meyο* > *mi*, *cerεsya* > *cerise*, *lεytο* > *lit*, *pεyt(ο)s* (*pectus*) > *piz*, *εys(ε)t* (*exit*) > *ist*; *úoi* s'est réduit à *úi* pour la même raison : *οdyε* > *oyε* > (*h*)*ui*, *trοya* > *truie*, *cοysa* (*coxa*) > *cuisse*, *mοryant* — *muirent*.

3<sup>o</sup> Le *y* s'est trouvé quelquefois avant la voyelle, quand celle-ci était précédée d'une consonne palatale ou d'une consonne palatisée par un *y* placé avant ou après cette consonne : *mey(e)tade*, *εmpey(o)rare*, venus de *medietatem*, *impejorare*.

L'a a été influencé, et alors est passé à *ie* : *carο* > *chier*, *cabο* (*caput*) > *chief*, *segare* (*secare*) > *seïier* (*scier*), *commyadiο* (*commeatum*) > *congiet*, *congié*, *rodondyare* (*rotundiare*), > *rooignier*, *basyare* > *baisier*, *mey(e)tade* > *meitiet*, *εmpey(o)rare* > *empirier*.

Cette influence a eu dans la morphologie de l'ancien français une action considérable, en créant deux classes distinctes de verbes en *are* : 1<sup>o</sup> ceux qui en français avaient *er* : *cantare* > *chanter*; 2<sup>o</sup> ceux qui avaient *ier* : *ay(u)dare* (*adjutare*) > *aidier*.

Le *y* antérieur agit aussi sur *ε* libre. Au lieu de *ei*, il en résulte une triphthongue *iei*, qui dès l'époque des textes est réduite à *i* : *lεtsyere* (*licere*) > *leisir*, *platsyere* (*placere*) > *plaisir*, *tsyera* (*cera*) > *cire*. Si l'*ε* était entravé, il est resté *ε* : *tserc(ο)lο* (*circulum*) > *cercle*, *tserc(ε)nο* (*quercinum*) > *cerne*.

4<sup>o</sup> Il est arrivé qu'une voyelle s'est trouvée entre un *y* antérieur et un *y* postérieur. Elle s'est étranglée entre les deux, peut-être après s'être diphtonguée, et a disparu; les deux *y* se sont combinés en *i* : *yatsyet* (*jacet*) > *gist*, *cagat* > *chiet*, *chie*, *Viyt(o)ryago* (*Victoriacum*) > *Vitri*, *Floryago* > *Flori*.

1. Les laisses féminines présentent un mélange de *ai* et de *a* pur. Dans les laisses masculines *ai* n'assonne qu'avec lui-même, ce qui semble prouver que le son de *a* n'y est plus pur. Il y a là sans doute des divergences dialectales.

*Action des nasales.* — Les voyelles *i*, *o*, *u*, n'ont pas, pendant cette première période, été influencées par les nasales. Mais les autres voyelles l'ont été. Ou bien, lorsqu'elles étaient suivies d'une nasale simple, elles ont eu une évolution particulière; c'est le cas de *a* : *amat* > *aimet* tandis que *mare* > *mer*. Ou bien, peu à peu, les diverses voyelles ou diphtongues françaises placées soit devant une nasale finale du mot, soit devant un groupe de consonnes commençant par une nasale, se nasalisèrent; *a*, *e*, *ai*, *ei* ont subi cette influence avant la fin du *x*<sup>e</sup> siècle.

A libre, au lieu de se changer en *e*, *a* persista en se nasalisant et en développant une diphtongue *ae* (*Eul.*, *maent*) passée ensuite à *ai* : *amat* > *âimet*, *lana* > *lâine*, *pane* > *pâin*.

Cette diphtongue qu'on note ici par *ai* n'assonne pas avec *ay*, mais avec *ā* (*an*) : *compainz* : *tant* (*Rol.*, 559; cf. 2316 *plaindre* : *blanche*).

Si *n* est suivi de *y*, le résultat est le même : *banyō* (*balneum*) > *bain*.

Toutefois, lorsque *a* était précédé de *y*, le *y* a agi pour le transformer en *ie*, qui ne se nasalisa que plus tard : *cane* > *chien*, *deganō* (*decanum*) > *deyen*, *lēgame* (*ligamen*) > *leïien* (*lien*).

A entravé par deux nasales ou par une nasale + consonne, même précédé de *y* ou d'une palatale, se nasalisa en *ā* (*an*) : *annō* > *an*, *flamma* > *flamme* (prononcez *flā-me*), *amplō* > *ample*, *campō* > *champ*.

*E* + nasale. La nasale n'influa pas d'abord sur *e* libre : *bene* > *bien*. Dans *Alexis*, *Eufemien* assonne avec *volentiers*, *crestiens* avec *provendiers* (LXVIII; cf. LI, LXIV). Dans *Roland*, *miens* avec *congiet* (cxc), *tient* avec *corociez* (CLXVII, CLXXXII, CXCH, ccvii), etc.

*E* entravé prit d'abord le son nasal de *ē* (*in* français dans *vin*) qu'il a encore dans l'*Alexis* : *tendre y* assonne avec *jovente*, *ventre*, *dolente*, *femme* (xci), pendant que *dutance* assonne avec *angles*, *estranges*, *anemes*, *grande* (cxxxii). Cette distinction se conserva jusqu'au milieu du *x*<sup>e</sup> siècle. Mais dans *Roland*, *ēn* a déjà pris le son de *ā* qu'il a encore (*enfant*). On voit *orient* dans une laisse en *ant* (xxxii). A la laisse cxix, *rent*, *nient*, *comunement*, *cenz* assonnent avec *pesant*, *Rollanz*, *guarant*. Dans le *Pèlerinage*, l'assimilation est complète. De même dans le *Coronement Looïs*<sup>1</sup>.

1. Quand *en* est suivi d'un *e* féminin, il a gardé plus longtemps le son de *in*. Cependant dans le *Coron*. *Looïs*, *apende* : *avenante*, *France* (ii); dans *Orson de Beauvais*, *ventre*, *centre* : *pesance*, *vivance* (xlvi).

*E* + nasale. 1) S'il était libre, *e* se diphtongua, mais au *x<sup>e</sup>* siècle, la diphtongue se nasalisa, *plēnō* > *plein* (pron. *plēyn*), *plēna* > *pleine* (pron. *plēyne*), *mēnat* > *meinet* (pron. *mēynet*).

Si *n* était précédé ou suivi de *y*, le résultat fut sensiblement le même : *seyṇō* (*signum*) > *sēin*, *peṇy(e)re* (*pingere*) > *peindre*, *deṇnat* (*dignat*) > *deigneſ*.

2) S'il était entravé, *e* se combina avec la nasale, et, traité comme *e*, passa au son nasal *ẽ*, qui, au milieu du *x<sup>e</sup>* siècle, dans le francien, se changea en *ã* : *fẽnd(e)re* > *fẽndre* (pron. *fandre*), *trẽnta* (*triginta*) > *trente*, *soṽende* > *sovent*.

Si *m* était suivi de *y*, on eut de même *ã* : *vendemya* > *vendange*.

Ici encore l'influence d'une palatale qui précédait ne changea rien : *tsẽng(o)la* (*cingula*) > *cẽngle* (*sangle*).

*Q*, *Q* ne furent pas nasalisés, mais il convient de remarquer que devant nasale tout *o* est fermé en ancien français.

*Action de L.* — Très anciennement en français, l'*l* qui était vélaire comme en latin, suivie de consonne, a développé après *e* un léger son de *a*, qui peu à peu s'est renforcé et sur qui a passé l'accent : *bels* > *be<sub>a</sub>ls* > *béals* > *beáls* ; cf. *pẽls* > *peáls*, *novẽls* > *noveáls*, *helme* > *heálme*<sup>1</sup>. Aucune autre voyelle ne fut atteinte d'un semblable changement.

En outre la consonne, étant toute proche du son de *ou*, commença à se confondre avec cet *ou* dans l'Ouest. En francien, au *x<sup>e</sup>* siècle, *l* n'est pas encore vocalisée, et l'*a* entravé par cette *l* + consonne assonne toujours avec *a* pur. Dans *Rol.* (viii) : *haltes*, *chevalchent*, *alques*, assonnent avec *a* pur de *sages*, *vasselage*, *armes*, *bataille*, *deignasses*. On considère généralement que c'est au *xii<sup>e</sup>* siècle que, dans le dialecte de l'Ile-de-France, *l* s'est vocalisée devant une consonne, et a fait diphtongue avec les voyelles. Au début la voyelle portant l'accent était l'élément prépondérant de la diphtongue, et c'est pour cela qu'on trouve assez longtemps cette voyelle assonnant avec la même voyelle non suivie de *u* : *Coron. Looïs*. : *xvi* *altres*, *espalle* : *fieribrace*, *sages*, *message*, *aspres* ; *XLII falsent* : *corage*, *barnage*, *haste*, *abes* ; *xv ostels*, *tels* : *ber*, *alosez*, *trossé* ; *xxii charnels* : *montez*, *courcez*, *esfreé* ; *XLIII molt*, *sols* : *chevaleros*, *seignor*, *vos*, *orgoillos*, *raison*.

La vocalisation de *l* transforma :

*al* en *au*, *halt* > *haut*, d'où les pluriels en *aux*.

1. Voir Förster, *Französisches beau aus bellum* (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, I, 564-567) ; Gilliéron, *Contrib. à l'étude du suffixe ellum* (*Rev. des Pat. G.-R.*, I, 33-48).

*el* en *eu*, *chevels* > *cheveus* <sup>1</sup>, d'où les formes *cel*, *ceus*.

*ol* en *ou*, *folz* > *fous*.

*ol* en *ou*, *molt* > *mout*.

*eal* en *eau*, *bels* > *beals* > *beaus*, d'où le pluriel *bel*, *beaus*.

Après *i* et *u*, *l* s'absorbe dans la voyelle : *filz* > *fis* ; on trouve cependant *soutius*, *vius*, non seulement dans des textes picards, mais dans des textes qui paraissent bien franciens.

*Iel*, *uel*, donnent respectivement *ieu*, *ueu* : *mielz* > *mieus*, *cruels* > *crueus*.

## B. LES TONIQUES SECONDAIRES.

ÉVOLUTION DES VOWELLES INITIALES. — Les voyelles initiales, ou, pour parler plus précisément, les voyelles de la syllabe initiale, quand elles ne portaient pas l'accent tonique principal comme dans *dómno*, *pórta*, portaient en latin un accent secondaire, ce qui fait qu'elles se sont conservées. Il faut noter cependant qu'elles ont eu, de très bonne heure, une tendance à s'affaiblir en *e* sourd.

Il n'y a pas lieu ici de distinguer entre les voyelles libres et entravées, quoique l'entrave exerçât à cette place comme ailleurs une influence conservatrice, mais le résultat de son action était moindre, les initiales, même libres, ne se diphtonguant pas par évolution spontanée. Il n'y a pas lieu non plus d'attribuer la même importance à la distinction des *e* et des *o*, suivant qu'ils étaient ouverts ou fermés.

*i*, entravé ou libre, est resté *i* : *villanø* > *vilain*, *tsiv(ę)tade* (*civitatem*) > *citét*, *filare* > *filer*, *ivernø* > *ivern* (*hiver*).

Quelquefois, par dissimilation, *i* > *e* : *divisat* > *deviset*, *finire* > *fenir*. Le même changement se produisit quelquefois par simple affaiblissement de *i* : *primaryø* > *premier*.

*u*, entravé ou libre, > *u* (*ü*) : *yud(ę)gare* > *jugier*, *lum(ę)narya* > *lumière*, *usare* > *user*, *curadø* > *curet*, *curé*.

*a* entravé resta *a* : *batalya* > *bataille*, *tard(ę)gare* > *targier*, *salvare* > *salver*.

*a* libre resta aussi *a* : *avarø* > *aver*, *avere* > *aveir*, *nadivø* > *naïf*, *naïf*. Néanmoins il s'affaiblit en *e* : 1° quand il était en hiatus avec la tonique : *avudo* (part. passé de *habeo*) > *eüt*, *eü* ; *maduro* > *meður*, *meür* ; *plagudo* > *pleüt*, *plu* ; 2° quand il était précédé de la palatale *c* (sauf devant *l*) : *cavallø* > *cheval*, *caminø* > *chemin*.

*ę* entravé resta *ę*, et, comme à la tonique, devint *ę* dans le courant

1. Peut-être *eu* est-il passé à *ieu* en francien même, dans les mots comme *tieus*, *ostieus*, fréquents au Moyen-Âge; cf. en français moderne *pieu(s)*.

du XII<sup>e</sup> siècle : *fɛrmare* > *fɛrmer* > *fɛrmer*, *tsɛrcare* (*circare*) > *cɛrchier* > *cɛrchier*.

Libre, il s'affaiblit en *e* sourd : *dɛvere* > *deveir*, *mɛnare* > *mener*, *pɛlare* > *peler*.

Assez fréquemment, on a un *a* à la place de *ɛ*, libre ou entravé, suivi de *r* ou *l* : *yɛlosɔ* (de *ζηλος*) > *jalos*, *mercado* (*mercatum*) > *mar-chiet*. Il est possible que ce changement remonte à l'époque latine, comme l'indiquent des transcriptions du grec, telles que *almosna* < *ἐλεημοσύνη*. *Salvaticum* est dans Pelagonius VII, 91, 101, et dans les *Gloses de Reichenau*.

*ɛ* entravé se maintint tel quel, *ɛ* libre s'affaiblit en *e* sourd : *ɛrrare* > *errer*, *pɛrsona* > *persone*, *vɛstire* > *vestir*; *lɛvare* > *lever*, *nɛbode* (*nepotem*) > *nevot*, *neveu*.

*ɔ*, entravé ou libre, resta *ɔ* : *cɔrtese* > *cɔrteis*, *sɔlacio* > *solaz*, *tɔrnare* > *tɔrner*, *nɔdrire* (*nutrire*) > *norrir*; *nɔdare*, > *noɔer*, *noer*, *cɔvare* (*cubare*) > *cover*, *couver*. Quelquefois il y a eu affaiblissement en *e* : *sɔbmonere* > *semondre*.

*ɔ* entravé est resté *ɔ*; libre, il s'est fermé et a passé à *ɔ* : *cɔrbɛc(ɔ)la* (*corbicula*) > *corbeille*, *dɔrmire* > *dormir*; *cɔrɔna* > *cɔrone*, *mɔvere* > *mɔveir*, *mɔrire* > *mɔrir*. Cet *o* s'est souvent affaibli en *e* (peut-être par dissimilation) : *cɔrona*, > *querone*, *sorore* > *seror*, *cɔnɔc(ɔ)la* (*conucula*) > *quenoille*.

Au, libre ou entravé, est passé à *o* : *austrutsyo* (*avistruthio*) > *ostruce*, *pausare* > *poser*, *aurec(ɔ)la* > *oreille*, *gaudire* > *joir*.

INFLUENCES TROUBLANTES. — 1<sup>o</sup> *Les initiales sous l'influence de yod* : *i* ne subit naturellement aucun changement, le *y* s'y absorba : *diy-tare* (*dictare*) > *ditier*, *diy-av(e)t* (*dicere habet*) > *dirat*.

Toutes les autres voyelles se sont combinées avec *y* pour former des diphtongues : *u + y* > *úi* : *buytsina* (*buccina*) > *buisine*, *duytsɛsti* (*duxisti*) > *duisis*; *a + y* > *ai* : *traytare* > *traitier*, *ratsyone* > *raison*, *platsyere* > *plaisir*; *e + y* > *ei* : *negare* > *neiier*, *pretsyare* > *preisier*, *veytura* > *veiture*, *eysire* (*exire*) > *eissir*; *o + y* > *oi* : *potsyone* > *poison*, *fogaryɔ* > *foyer*, *notsyere* > *noisir* (*nuire*); *au + y* > *oi* : *gauyosɔ* > *joios*, *joyeux*.

2<sup>o</sup> *Les initiales devant les nasales*. Ni *i*, ni *ɔ*, ni *ɔ*, ni *u* ne furent d'abord atteints de nasalité.

Mais, comme à la syllabe tonique, *e* entravé > *ã* (*en*) : *vendegare* (*vindicare*) > *vengier*, *sɛm(ɛ)taryɔ* > *sentier*, *vɛn(e)rɛs diɛ* > *ven-dresdi*, *tɛntare* > *tenter*.

*a* > *ã* (*an*) : *cantare* > *chanter*, *antannɔ* > *antan*.

Devant *n* mouillé médial, *ɛ* reste *ɛ* : *sɛynare* > *sɛinier*; *ɛ* reste *ɛ* :

*senyore* > *seigneur* (*ign* = *ñ*); *q* reste *q* : *conyada* (*cuneata*) > *cognée*.

3° Les initiales devant *l*. *l* s'absorbe dans *i*, *u* : *fil(ę)tsella* > *ficelle*, *pul(ę)tsella* > *pucelle*.

Pour les autres voyelles, les combinaisons avec *l* furent les mêmes qu'à la syllabe tonique : *beltade* (*bellitatem*) > *bealtet* > *beauté*; *fēl(ę)garya* > *felgiere*, *feugiere* (fougère); *caltzyamenta* > *chalcement*; *chaussemente*; *colcare* (*collocare*) > *colchier*, *couchier*.

## CONSONNES

Dans le passage du latin vulgaire au français, les consonnes, comme les voyelles, subirent parfois des transformations profondes, qui les amenèrent ou à s'affaiblir, ou à changer de nature, ou même à disparaître complètement. Leur sort a dépendu de leur nature d'abord et ensuite de leur position. En effet une consonne est en position forte ou en position faible.

Elle est en position forte :

1° à l'initiale d'un mot : *baro* (*ber*), *forte* (*fort*).

2° lorsqu'elle est l'initiale d'une syllabe après une consonne : *portare* (*porter*), *lactuca* > *laytuga* (*laitue*). Dans cette position forte, les consonnes se sont en général maintenues.

Une consonne est en position faible :

1° Quand elle est entre deux voyelles : *pagare* (*payer*), *amada* (*amee*).

2° Quand elle termine une syllabe, devant une syllabe suivante qui commence par une consonne : *cręsta* (*creste*), *ęscripto* (*escrit*). Les consonnes ont été dites en position faible, parce qu'elles offrent dans ce cas une moindre résistance, et s'altèrent en s'affaiblissant, jusqu'à disparaître souvent.

*Remarque.* — Les consonnes finales des mots, si on ne considère pas ces mots isolément, mais qu'on les observe comme ils sont presque toujours proferés, c'est-à-dire dans une phrase, sont plutôt dans la position faible, puisqu'elles précèdent un mot commençant ou par voyelle ou par consonne, qu'elles se trouvent par suite dans un des deux cas ci-dessus. Dans le groupe de mots *de foliis nud(a) arbore*, *s* est en réalité devant la consonne *n* de *nuda*, *d* de *nud(a)* est entre les voyelles *u* et *a*.

Mais il faut tenir compte des cas où ces mots sont devant une pause, p. ex. *manq lavat*. Les raisons de phonétique syntaxique

qui, tout à l'heure, agissaient, cessent alors de se faire sentir, et la finale n'est plus en position faible. Qu'on compare dans le français actuel *six fois* (*x* ne sonne pas), *six œufs* (il sonne comme *z*), *nous en voulons six* (il sonne comme *s* dure), on voit comment la condition de *s* est toute différente dans ces trois cas. Nous examinerons les finales avec les voyelles en position forte.

Comme les voyelles, les consonnes ont été si profondément influencées par le développement d'un *y*, que nous étudierons à part cette action.

## I. — CONSONNES EN POSITION FORTE

1° LES INITIALES DES MOTS. — En règle générale, les consonnes initiales (sauf les palatales) se sont conservées intactes, quelle que fût la voyelle qui les suivait; ainsi *t* : *terra* > *terre*, *tomba* > *tombe*. — *d* : *dono* > *don*, *deo* > *dieu*. — *s* : *sonare* > *soner*, *servo* > *serf*. — *p* : *per* > *par*, *perd(e)re* > *perdre*. — *b* : *bono* > *bon*, *badare* > *beer*. — *v* : *volere* > *voleir*, *vinu* > *vin*. — *f* : *fine* > *fin*, *fame* > *faim*. — *r* : *rege* > *rei*, *romp(e)re* > *rompre*. — *l* : *leb(o)re* (*leporem*) > *lievre*, *longe* > *loing*. — *m* : *madre* > *medre*, *morire* > *morir*. — *n* : *nado* (*natum*) > *net* (*né*), *nét(e)do* > *net*.

Il n'y a que quelques observations à faire :

Le *w* des mots germaniques, étant bilabial sonore, était précédé dans la prononciation des Gallo-Romans de France (v. p. 69) d'un *g* : *wardan* > *guardare*, *guarder* ; *werra* > *guerra* > *guerre*. Un certain nombre de mots latins, sensiblement constitués comme les mots germaniques correspondants : *vespa*, *vastare*, germ. *wespa*, *wastan* avaient pris le *g* des mots germaniques : *gwastare*, *gwespa*. Ils le gardèrent : *guaster*, *guespe*.

On ne sait pas pourquoi *v* est passé à *f* dans *vece* > *feis* (*fois*).

*M* est passé à *n* par dissimilation dans quelques cas : *mappa* > *nappe* (cf. *matta* > *natte*, où la même raison ne peut être invoquée).

GROUPES INITIAUX<sup>1</sup>. — Ils étaient également très résistants. C'étaient d'abord des groupes formés de muettes + *r* ou *l* : *pr*, *br*, *vr*, *tr*, *dr*, *cr*, *gr*, *fr*, *pl*, *bl*, *cl*, *gl*, *fl*. On les retrouve tous en roman. — *pr* : *primaryo* > *premier*. — *pl* : *pleno* > *plein*. — *br* : *breve* > *brief*. — *bl* : *blas(e)mare* > *blasmer*. — *vr* : *vrageo* (*v(e)racum*) > *vrai*. — *tr* : *tres* > *treis*. — *cl* : *claud(e)re* > *clore*. — *dr* :

1. Il faut noter que les groupes étaient en latin déjà réduits quelquefois par dissimilation : *fleble* > \**feble* > *feible*. Il y a des exemples d'affaiblissement analogique, probablement fort anciens, de *c* à *g* devant *r*, *l* : *gras* < *crassu*, *glas* < *classēgo* (*classicum*).



*d(i)recto* > *droit*. — *cr* : *crēdit* > *creit*. — *gr* : *grande* > *grant*.  
— *gl* : *glande* > *glant*. — *fr* : *fradre* > *freðre*. — *fl* : *flore* > *flor*.

Il y avait en second lieu des groupes commençant par *s* qui, en latin vulgaire, s'étaient fait précéder d'un *ɛ*, comme nous l'avons vu, p. 74. A dire vrai, ils étaient donc devenus des groupes médiaux, et furent traités comme tels : *ɛstante* > *estant*, de même que *besta* > *beste*. Voir p. 168-169.

Restent les groupes *qw* et *dj*. Du second il sera question quand nous parlerons du *y*. Le premier avait, dès l'époque latine, commencé à perdre par dissimilation dans certains cas l'élément labial *w* : *quinque* > *cinque*, d'où le fr. *cing* (cf. *cinquanta* < *quinquaginta* > *cinquante*), *cercedla* (*querquedula*) > *sarcelle*. Une réduction générale amena *qw* à *q*, mais ce changement se termina sans doute assez tard, et après l'assibilation des palatales, sinon *quare* réduit à *qare*, eût donné *chier* comme *caro* (voir p. 156), tandis qu'il donne *car*, comme *quadrado* > *cadret* (*carré*).<sup>1</sup>

"TRAITEMENT PARTICULIER DES PALATALES".<sup>2</sup> — 1) *c*, *g* devant *ɔ*, *ɔ* et *u* 'sont restés' intacts après le VII<sup>e</sup> siècle comme avant ; on retrouve en français le *c* du latin : *cor* > *cuor*, *cuer*, *corpps* > *cors*, *cura* > *cure*. — *govyone* (*gobionem*) > *gojon* (*goujon*), *gorga* > *gorge*, *governare* > *gouverner*.

2) *c* et *g* devant *ɛ*, *e*, *i*.

Nous avons déjà vu (p. 72) que, dès l'époque latine, un commencement de palatalisation s'était produit, c'est-à-dire que, devant les voyelles palatales, le lieu d'articulation de l'explosive s'était avancé vers le palais mou. La continuation du phénomène, autant qu'on peut la suivre par induction, amena l'élément palatal à devenir franchement distinct ; le *ky*, une fois passé à une vraie dentale *ty*, le *y* de son côté fit place à une linguale, qui fut à certains endroits *tch* (par ex. en Picardie), en francien : *ts*. Au VII<sup>e</sup> siècle, ce dernier changement était sûrement déjà en voie d'accomplissement. Au IX<sup>e</sup>, dans les *Gloses de Reichenau*, *c* a la valeur de *ts*.

Le chemin parcouru avait donc été le suivant : *kervo* > *k'ervo* > *kyervo* > *tyervo* > *tserf* (*cerf*).

Comparez *çelo* > *ciel*, *çera* > *cire*, *civ(ɛ)tade* > *citet*, *cité* (pron. partout *ts*).

Le *g* était devenu *dy*, mais au lieu d'aboutir ensuite à *dz*,

1. Voir Brand, *Studien zur Gesch. von inlautendem qw im Nordfrankreich*, Munster, 1897.

2. Voir : Joret, *Du C dans les langues romanes*, Paris, 1874. — Horning, *C vor e, i in romanischen Sprachen*, Halle, 1885. — Groen, *C vor A im Französisch*, Strassburg, 1886. — P. Meyer, *C et G suivis d'A en provençal* (*Romania*, XXIV, 529).

parallèlement au mouvement de *ty* > *ts*, il aboutit à *dj* : *yente* (*gentem*) > *gent* (pron. *djent*). Ce son *dj* s'est conservé dans les mots empruntés par l'anglais : *budget*, ou dans divers dialectes. Comparez : *yelo* (*gelum*) > *gïel*, *yenro* (*generum*) > *gendre*.

3) *c*, *g* devant *a*.

Ils restèrent longtemps intacts. Mais aux environs du VIII<sup>e</sup> siècle, par une altération qui caractérise le français par rapport aux parlers du Nord, du Nord-Ouest et de l'Ouest et aussi du Midi de l'ancienne Gaule, le *k* commença à suivre devant *a* le même chemin que devant *e*, *i*. Seulement, arrivé au point *ty*, au lieu d'aller vers *ts*, il aboutit en francien à *tch*. Le changement fut assez rapide pour être accompli avant que *a* passât à *e*, sans quoi *cabō* (*caput*) devenu *cebō* aurait donné *sief* et non *chief*. Comparez *carne* > *chair*, *cantare* > *chanter* (pron. *tch*).

Le *g*, à la même époque, a parcouru les mêmes étapes que devant *e*, *i* : *ga* > *g'a* > *gya* > *ya* > *dya* > *dja*. Ex. : *galbno* > *jalne*, *gauya* (*gaudia*) > *joïe* (pron. partout *dj*).

Par une transformation toute semblable, le *y* initial du latin vulgaire passe à *dj* (écrit *j* ou *g*) : *yoco* (*jocum*) > *jou*, *jeu*, *yony(e)re* (*jungere*) > *joindre*.

L'*h* du latin avait disparu (voir p. 68). Mais les mots germaniques l'ont réintroduit dans la langue : *hauniþa* > *honte*, *haga* > *haya* > *haïe*. Il se retrouve en outre, non seulement dans la graphie, mais dans la prononciation de certains mots latins qui ne l'avaient pas en latin : *octo* > *huit*, *ul(o)lare* > *hurler*.

2° LES INITIALES DE SYLLABES APRÈS CONSONNE (type *t* dans *por-ta*).

— Ces initiales se maintinrent comme les autres et les palatales subirent le même changement qu'au début du mot. *t* : *vertude* > *vertut*, *porta* > *porte*<sup>1</sup>. — *d* : *corda* > *corde*, *mandare* > *mander*. — *s* : *versare* > *verser*, *falsa* > *false*. — *p* : *talpa* > *talpe*, *crepsare* > *creesper*. — *b* : *alba* > *albe*, *corbec(o)la* > *corbeille*, *carbone* > *charbon*<sup>2</sup>. — *v* : *servire* > *servir*, *cervesia* > *cerveise*. — *f* : *inferno* > *enfern*, *aur(i)favo* > *orfèvre*. — *v* (*w* du lat. class.) : *vedva* (*vidua*) > *veve* (*veuve*), *yanvayo* > *janvier*. — *l* : *trem(o)lare* > *trembler*,

1. Voyez page 165 la note 2 sur le traitement de *c*. Une observation toute analogue est à faire sur celui de *t*. Là où la voyelle atone subsistait, *t* n'était plus après consonne, mais après voyelle, et s'était affaiblie de bonne heure en *d* : *cubitum* > *covēdo*, d'où le français *coude*. A *hospitale* > *ostel*, comparez *subitanum*, *sovēdanō* > *soudain*.

2. Merveille de *mirabilia* s'explique tout à fait comme *coude* < *cubitum* ; *b* était passé à *v* (voyez p. 70) avant la disparition de *i* atone. De même *cerebellu* > *cerevellō*, d'où *cervel*. Dans *verba* > *verve*, *verbena* > *verveine*, *b* avait passé aussi à *v*, sans doute par assimilation.

*isla* (*insula*) > *isle*, *merçla* > *merle*. — *m* : [s] *pasmare* > *pasmer*, *arma* > *arme*. — *n* : *ornare* > *orner*, *sal(i)naryo* > *salnier*, *saunier*<sup>1</sup>.

Les deuxièmes consonnes des groupes de deux consonnes semblables peuvent être considérées comme les consonnes dont nous venons de parler. Elles se maintiennent également. Ex. : *flamma* > *flame*, *abbate*, *abé*, *villa* > *vile* (*ville*).

TRAITEMENT DES PALATALES. — Le *c* et le *g* devant *o*, *u* gardèrent le son palatal : *Gwasconya* > *Guascogne*, *angostya* > *angoisse*.

Le *c* devant *e*, *i* passa à *ts*, le *g* à *dj* : *rad(i)cina* > *racine*, *rom(ę)ce* > *ronce*; *argentō* > *argent*, *borgese* > *borgeis* (*bourgeois*).

Toutefois, après une *n*, le *g* réduit à *y* se combina avec la consonne et la mouilla : *fengea* (*fingebam*) > *fēnyea* > *feigneie*, *plangea* > *planyea* > *plaigneie*.

*c* devant *a* passa à *tch* écrit *ch*, *g* à *dj* écrit *j* : *arca* > *arche*, *mercado* > *marchiet*, *pescare* > *peschier*, *verga* > *verge*, *purgare* > *purgier*<sup>2</sup>.

3° CONSONNES DEVENUES FINALES. — A un moment donné, des consonnes placées devant une voyelle devenue finale (*e*, *i*, *o*, *u*) et appelée à disparaître, se sont trouvées finales du mot, par exemple *t* dans *forte*, *d* dans *verde* (*viridem*).

En général la chute de l'atone finale ayant été assez tardive, il n'y eut d'abord rien de changé à la destinée des consonnes, qui persistèrent. L'atone tombée, les sourdes restèrent sourdes : ainsi, *c* (qui ne se trouve que devant *u*, *o*) : *porco* > *porc*<sup>3</sup>, *yono* > *jonc* (*juncum*); — *t* : *parte* > *part*, *facto* > *facto* > *fait*, *corte* > *cort*; — *s* : *corsō* > *cōrs*, *orsō* > *ōrs*; — *p* : *campo* > *champ*, *\*ceppo* > *cep*<sup>4</sup>.

*l*, *r*, *m* et *n* se maintinrent intacts; *mille* > *mil*, *neyro* > *neir*, *torre* > *tor*, *vanno* > *van*, *anno* > *an*.

Mais les sonores *g*, *d*, *v* passèrent à la sourde correspondante, au moins devant une pause : *borgo* > *borc* (*bourg*), *longo* > *lonc*,

1. Derrière une *m*, *n* > *m* et le groupe des deux *m* se réduit à une seule : *sem(i)-nare* > *semer*, *somno* > *some* (*somme*), *lum(i)narya* > *lumière*.

2. Il faut prendre garde qu'ici les groupes peuvent être de diverses époques. Il n'y a que ceux qui existaient en latin ou qui se sont formés par la chute de la voyelle atone avant la transformation des palatales, qui suivent la loi donnée ici; tels *arca* > *arche* ou *manca* > *manche*; *i* était tombé de très bonne heure dans (*manica* > *manca*). Quand, au contraire, l'atone a duré assez tard, la consonne s'est en réalité trouvée entre voyelles. Ainsi dans *vend(ę)care*. Le *c* entre *e* et *a* s'est alors affaibli en suivant la règle que nous verrons du *c* intervocalique : *vendecare* > *vendegare*. D'où en français *vengier*. Comparez *maslcare* > *maschier* et *carrecare* > *carregar* > *chargier*; *perica* > *perche* et *clericatu* > *cleregado* > *clergiet* (*clergé*). Observation tout à fait analogue pour *verecundia* > *veregnyia* > *vergogne*.

3. Il faut remarquer qu'après *s*, le *c* réduit à *y* agit sur la voyelle quand il y a lieu : *nasco* > *nais*, *cresco* > *creis*.

4. *F* s'amuit : *gompho* > *gon*, *Radolfo* > *Radol*, *Raoul*.

*largø* > *larc*, *vęř(ę)de* > *vert*, *grande* > *grant*, *cervø* > *cerf*, *nervø* > *nerf*.

## II. — CONSONNES EN POSITION FAIBLE

1° CONSONNES ENTRE DEUX VOWELLES. — Même dans cette position, les liquides et les nasales se conservèrent. Ainsi *r* : *pęra* > *peire*, *corona* > *corone* ; — *l* : *dolore* > *dolor*, *vela* > *veile*, *voile* ; — *m* : *amarø* > *amer* ; — *n* : *luna* > *lune*, *męnare* > *mener*.

Les labiales *b*, *v*, ainsi que nous l'avons vu, étaient devenues de très bonne heure *v* bilabial. Ce *v* s'est effacé devant les voyelles *o*, *u*. D'où : *tabone* > *tavone* > *taon*, *viburna* > *vivørna* > *viorne*, *abutu* > *avudo* > *eüt* (*eu*), *pavone* > *paon*, *pavore* > *peor*.

Mais devant *a*, *e*, *i*, le *v* subsista à l'état de labio-dentale. D'où *caballum* > *cavallø* > *cheval*, *debere* > *devere* > *devoir*, *lavare* > *laver*, *viva* > *vive*, *novellø* > *novel*.

*f* entre voyelles s'est effacée : *scrofellas* > *escroelles*, \**refusare* > *ręuser* (*ruser*).

Le *p* était vers le vi<sup>e</sup> siècle devenu *b*. Par un changement qui sépare le français du provençal, ce *b* se réduisit à son tour à *v*, mais à une époque où le *v* labio-dental avait pris la place du *v* bilabial. Il subsista à l'état de *v* devant toutes les voyelles : *ripa* > *riba* > *rive*, *tropare* > *trobare* > *trover*, *capistru* > *cabęstrø* > *chevestre*, *papilione* > *pabęlyone* > *paveillon*, *sapone* > *sabone* > *savon*.

*pr*, *br* peuvent être considérés comme des articulations simples ; *p* et *b* y ont subi la réduction ordinaire à *v* : *capra* > *cabra* > *chievre*, *fabru* > *favřø* > *fevre*.

DENTALES. — Vers la fin de la période latine (cf. p. 71), ou en tous cas peu après, l'articulation de la sourde *t* s'affaiblit et *t* se rapprocha de *d*. Le *d*, sans doute vers le viii<sup>e</sup> siècle, suivit le chemin qu'il a suivi à une époque récente dans la même position en castillan (*soldado* > *soldadho* > *soldao*)<sup>1</sup>, et passa au son fricatif du *dh* doux. C'est peut-être ce que le scribe des *Serments* a voulu rendre par *dh* : *aiudha*, *cadhuna*. Ce son finit à son tour par s'effacer vers le x<sup>e</sup> siècle. Au xi<sup>e</sup> il semble disparu<sup>2</sup> : *mutare* > *mudare* > *mudhar* > *mudher* > *muer*.

1. On écrit *soldado*, les gens qui parlent bien à Madrid disent *soldadho*, le peuple *soldao*.

2. Cf. Lot (*Roman.*, 1901, p. 481) qui montre que la chute de la dentale est, dans l'Est, du x<sup>e</sup> siècle. Dans l'Ouest elle eut lieu aussi de bonne heure. En francien, on ne sait trop à quelle date précise la faire remonter, mais il semble qu'on la place d'ordinaire bien tard, en la mettant à la fin du xi<sup>e</sup> siècle.

Ex : *vita* > \**vida* > \**vidhe* > *vie*, *nativu* > \**nadivo* > \**nadhif* > *naïf*, *nuda* > \**nudhe* > *nue*, *vĕdere* > \**vedheir* > *veeir*.

Dans les groupes *tr*, *dr*, articulations simples, la réduction a été pareille : *matre* > *madre* > *medhre* > *mere* ; *catedra*, *chaedhre*, *chaere* (*chaire*).

L's sourde du latin est passé à la sonore, on ne sait pas encore au juste à quelle époque, on suppose que c'est par analogie et au même moment que les autres sourdes : *causa* > *chose* (où *s* = *z*) *pesare* > *peser*, *esposa* (*sponsa*) > *espose*.

**PALATALES.** — Il faut, comme ailleurs, considérer devant quelles voyelles elles se trouvent.

1° — devant *o*, *u*. Le *c* réduit à *g* et le *g* ont totalement disparu avant l'époque des textes : *securu* > *segurō* > *seür* (*sûr*), *Sa(u)-conna* > *Sagonna* > *Saone*, *dicōnt* > *dient*, *agurō* > *eür* (*heur* dans *bonheur*), *agōstō* > *aōst* (*août*), *legume* > *leün*.

2° — devant *e*, *i*, le *c* prend un son sifflant d'*s* (cf. p. 72), et dégage un *y* qui agit sur la voyelle qui précède et aussi sur la voyelle qui suit : *placere* > \**plaitsyere* > *plaisir*, *vĕcino* > *veitsino* > *veisin*.

Le *g* s'était résolu de bonne heure en un *y*, qui a disparu : *flagellu* > *flayello* > *fleel* (*fleau*), *fugire* > *fuïr*. Il agit quelquefois sur les voyelles voisines : *pagese* > *payese* > *païs* (*pays*).

3° — devant *a*, il faut considérer à part deux cas :

α) La palatale suit *o* ou *u*. Ces voyelles sont vélaires et impropres au développement d'un *y*, la palatale s'efface : *yocare* > *yogar* > *joer*, *enraucare* > *enrogare* > *enroer*, *lactuca* > *laytuga* > *laitue*, *exsucare* > *essugare* > *essüer*, *sang(ui)suga* > *sangsue*, *ruga* > *rue*.

β) Derrière *'a* et *e*, il se développe un *y* : *pacare* > *pagare* > *payer*, *bacha* > *baga* > *baie*, *precat* > *pregat* > *prieie* > *prie*, *paganō* > *païen*, *haga* > *haie*.

**MÉDIALES INTERVOCALIQUES DEVENUES FINALES.** — Quand la consonne intervocalique devenait finale par la chute de la voyelle atone, le résultat s'en est trouvé modifié. Pour les consonnes qui n'avaient subi aucune réduction, *r*, *l*, *m*, *n*, la chute de la voyelle n'eut aucune influence : *mortale* > *mortel*, *tale* > *tel*, *ferō* > *fier*, *mare* > *mer*, *fame* > *faim*, *essame* (*examen*) > *essaim*<sup>1</sup>.

Mais les consonnes sonores ou qui étaient devenues sonores, sont remontées, à la finale, vers le son de la sourde : *clausō* > *clos*, *risō* > *ris*, où *s* était prononcée.

1. On prononce en ancien français *essaym* (en faisant sonner la nasale) même quand la voyelle est nasalisée.

*p, b, v*, réduits à *v*, se rapprochèrent de *f*: *capu* > *cabø* > *cavø* > *chief*.

De même *prope* > *probe* > *pruef*, *trabe* > *trave* > *tref*, *bibo* > *bēvo* > *beif* (je bois), *bove* > *buove* > *buof* > *boef*, *nove* > \**nuove* > *nuof* > *noef* (neuf).

Devant *u* final, le *v* tomba, et *u* se combina avec la voyelle tonique: *Andegavu* > *Anyavu* > *Anjou*.

*t*, devenu *d*, et *d* retournèrent à *t*: *gratu* > *gradø* > *gret* (*gré*), *fede* > *feit* (*foi*). Au XII<sup>e</sup> siècle, ce *t* tomba, comme le *t* intervocalique *amet* > *amé*, *venut* > *venu*.

Quelquefois, mais rarement, le *d* étant réduit à *dh*, passa à *f*: *bedø* > *bedhø* > *bief*, *alodø* (*alodhø*) > *aluef* (*alleu*), *feodø* > *feodhø* > *fief*, *modø* > *modhø* > *muof* > *moef* (*mode*).

Les palatales se réduisirent à *y*, qui se combina, à l'occasion, avec la voyelle: *vragø* (*veracum*) > *vrayø* > *vrai*, *Cameracu* > *Cam(e)rago* *Camrayø* > *Cambrai*.

De même pour *y*: *mayø* > *mai*.

2<sup>o</sup> CONSONNES FINALES D'UNE SYLLABE DEVANT UNE CONSONNE EN POSITION FORTE. — Dans ce cas, il n'y a pas une consonne sauf *r*, qui se soit maintenue jusqu'à nos jours. Même dans la première période, bien peu restèrent intactes. Les consonnes les plus solides sont *r, s, l, m, n*. Dès le XI<sup>e</sup> siècle, dentales, labiales, palatales sont ou disparues, ou réduites, ou en train de se réduire.

*s*, devant une *s*, ne semble pas s'être réduite à *s* simple: *messa* > *messe*, *quassare* > *casser*.

*s* se maintint aussi devant les autres consonnes: *mōsca* > *mosche*, *pēscare* > *peschier*, *testa* > *teste*, *castellø* > *chastel*, *respondere* > *respondre*, *baptēma* > *batesme*, *isla* (*insula*) > *isle*, *as(e)nø* > *asne*, *estadø* > *estet*, *esté*, *escoclo* (*scopulum*) > *escueil*.

Entre *s* et *r* s'intercale un *d*: *cos(e)re* (*consuere*) > *cosdre*, *lasrø* (*lazarum*) > *lasdre*.

*ss + r* intercalent un *t*: *ess(e)re* > *estre*, *antecess(o)r* > *ancestre*.

Dans la suite, *s* s'amuît, d'abord devant les sonores; elle passa probablement par *z*, peut-être ensuite par *d*. Ces étapes sont assurées pour le français importé en Angleterre: *isle* > *izle* > *idle*. Les mots entrés dans l'anglais n'ayant plus trace de *s* (*dine*, *valet*), on peut en conclure que *s* ne se prononçait plus devant les sonores, lors de la conquête de l'Angleterre.

Devant les sourdes, la chute a été plus tardive, l'*s* n'ayant pas passé à *z*. Les mots français importés dans l'anglais lors de la con-

quête ont encore *s* : *beast* < *beste*, *estate* < *estat*. C'est vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle que cette *s* paraît avoir disparu en français (le wallon l'a conservée). Elle doit avoir passé par une aspiration (*ch* allemand) comme dans l'andalou actuel : *frehca* = *fresca* (l'*Orthographia gallica* donne cette graphie). Dans *Raoul de Cambrai* la chute est complète ; Rutebeuf fait rimer *cuit* (*cogito*) avec *reluist* < *relucet*<sup>1</sup>.

**LIQUIDES.** — *r* persiste, même devant une autre *r* : \**berbice* > *berbis*, *tōrb(ō)lare* > *torbler*, *fērmare* > *fermer*, *porcellō* > *porcel*, *pobertade* > *povertet*, *terra* > *terre*, *errare* > *errer*<sup>2</sup>.

*l* persista aussi, mais moins ferme. D'abord elle tomba devant une autre *l* : *ella* > *ele*, *vīlla* > *vīle* (la double *l* moderne n'est qu'orthographique). Ensuite, là où *l* persista, *alba* > *albe*, *talpa* > *talpe*, *salnaryō* > *salnier*, ce ne fut que pour un temps assez court ; il ne faut pas oublier que *l* dans cette position n'était pas du tout notre *l* ; à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, *al* sonnait déjà sans doute presque comme *au* (prononcé comme en allemand, *Taube*). De même *el*, *ol*, étaient très voisins de *eu*, *ou*.

Au XII<sup>e</sup> siècle, *l* se vocalisa complètement en amenant des changements que nous avons étudiés au chapitre des voyelles (voyez p. 158).

Devant *r* dental et après *l* s'intercale un *d* : *vol(e)raio* > *voldrai*, *mol(e)re* > *moldre*.

**NASALES.** — Elles subsistèrent et continuèrent à se prononcer, tout en infectant la voyelle : *m* passa à *n* devant les dentales et les palatales : *dom(ē)tare* > *donter*, *rend(e)re* (*reddere*) > *rendre*, *sem(ē)ta* > *sente*, *com(ē)te* > *comte*, *manca* > *manche*, *pōmce* > *ponce*, *rōm(ē)ce* > *ronce*.

Entre *m* et *r* ou *l*, il s'intercala un *b* ; entre *n* et *r* un *d* : *nōm(e)rō* > *nombre*, *pon(e)re* > *pondre*, *remem(o)rare* > *se souvenir*, *cēn(e)re* > *cendre*, *cōm(ō)lare* > *combler*, *ven(e)rōnt* > *vendrent*.

Cependant les groupes *mm*, *nn* perdirent la première consonne : *summa* > *some*, *flamma* > *flame*, *vannō* > *van*, *ocanno* (*hoc anno*) > *oan* ; *nm* > *m*, *an(ē)ma* > *ame*. Quelquefois *n* a passé à *l* et à *r* : *an(ē)malia* > *almaille*, *aumaille*, *mēn(ē)mō*, v. fr. *merme*.

**PALATALES.** — *c* devant *c*, *g* devant *g* ont disparu, mais seulement après la transformation de *c* en *ch*, sans quoi *vaca* eût donné *vaie*. Or, le second *c* est traité dans ce mot comme *c* après consonne :

1. Voir : Kōritz, *Das S vor Konsonant im französisch*. Strassburg, 1886.

2. Très souvent cette *r* fut transposée : *troc(ō)lo* (< *torculu*) > *treuil*. Il faut se souvenir aussi que certains mots l'avaient perdue dès l'époque latine : *dossu*, *jusu* (cf. p. 73). Voir : Behrens, *Ueber reciproke Metathese*, Greiswald, 1888. — Grammont, *La dissimilation consonnantique*, Dijon, 1897.

vache ; donc le passage de *c* à *ch* a eu lieu à une époque où il restait tout au moins quelque chose de la consonne antérieure.

Devant *r*, le *c*, devenu *g*, et le *g* se réduisirent également à *y*, qui agit sur la voyelle précédente : *sacrament**o* > *sairement* (*serment*), *lacr*(*e*)*ma* > *lairme* (*larme*), *flagrare* > *flairier* (*flairer*), *leg*(*e*)*re* > *lieyre*, *lire*.

Devant *l*, il passa également à *y*, qui mouilla la consonne : *macla* > *maille*, *or**e**cla* > *oreille*, *cuag*(*o*)*lare* (*coagulare*) > *cailler*, *ve**glare* (*vigilare*) > *veiller*<sup>1</sup>.

Devant *n*, *g* a le même sort et mouille *n* : *agnell**o* > *agnel* (= *añel*), *degnare* > *deignier*.

Devant *m*, nous avons vu que *g* était en réalité un *γ* très voisin du son de *u*. Il s'était résolu en *u* dès l'époque latine : *flegma* > *fleuma* > *fleume*, *pigment**o* > *piument* (voir p. 73).

Devant les dentales *c*, *g* sont passés à *y*, qui s'est combiné avec la voyelle : *lactuca* > *laitue*, *vectura* > *veiture*, *pect*(*o*)*rina* > *peitrine*, *tructa* > *truite*, *luctare* > *luitier* (*lutter*).

*cs*, soit qu'il existât déjà en latin, soit qu'il se fût constitué par métathèse de *sc*<sup>2</sup>, résolut la palatale en *y* et l'*s* subsista : *fraxen**o* > *fraisne*, *\*vascell**o* > *vaissel*.

*Qv*, *gv* perdirent l'élément palatal ou le résolurent en un *y* : *aqua* *aqwa* > *ewe*, > *eawe*, > *eaue* (*eau*), *sequere* > *sieyvre*, *sivre*, *eqva* > *ive*, *tregva* > *trieve* ou bien *trieyve* > *trive*.

Le *y* devant une consonne se combina avec la voyelle antérieure : *may*(*o*)*r* > *maire*, *pey*(*o*)*r* > *\*pieire* > *pire*.

**DENTALES.** — *t*, *d* tombèrent devant *t*, *d* : *matting**o* > *matin*, *mettat* > *metet*, *gotta* > *gote*, *addesare* (*addensare*) > *adeser*.

Devant une *r* ou une *l*, *t* et *d* se réduisirent à *d*, puis, sans doute à la même époque que le *d* intervocalique, le son dental s'effaça dans *dr*, *dl*, ou s'assimila : *patre* > *padre* > *pe**d**re* > *pere*, *petra* > *pedra* > *pie**d**re* > *pierre*, *no**d**rire* (*nutrire*) > *no**d**rir* > *norrir*, *quadrado*, > *cadret* > *carré*, *ed*(*e*)*ra* > *edra* > *edre* > *ierre* (*lierre*), *espat*(*o*)*la* > *espadla* > *espadle* > *espalle* (*épaule*), *mod*(*o*)*lo* > *mo**d**le* > *molle* (*moule*), *cerced*(*o*)*la* > *sarcedle* > *sarcelle*<sup>3</sup>.

1. Dans certains mots l'atone pénultième subsistait encore, quand la palatale a commencé à évoluer comme palatale entre voyelles. D'où *grace**le* > *graisle*, *decema* > *disme*, *aceno* > *aisne*.

2. La métathèse inverse se fait quelquefois : *\*lascare* pour *lazare* > *laschier*, *tas-care* pour *tazare* > *taschier*. Dans *exame* > *essaïm*, *ezagio* > *essai*, il y a eu assimilation de *x* à *ss*.

3. Nous avons vu que le très ancien groupe *tl* passait en latin vulgaire à *cl*, sous l'influence du suffixe *c*(*o*)*lo* : *vecl**o* < *vel*(*o*)*lo*.



Devant une consonne quelconque autre que *r* ou *l*, la dentale disparut : *plat(a)nq* > *plane*, *advenire* > *avenir*, *rad(i)cina* > *racine*, *yud(ę)gare* > *jugier*.

**LABIALES.** — Devant *r*, le *p* et le *b* ont subi la même réduction que devant voyelle. Descendus à *vr*, ils se sont maintenus; *vr* du latin est resté *vr* : *aprile* > *abrile* > *avril*, *lep(o)re* > *lebre* > *lievre*, *labra* > *lavra* > *levre*, *febre* > *fevre* > *fievre*, *libra* > *livra* > *livre*, *ab(e)raio* > *avraio* > *avrai*, *viv(e)re* > *vivre*.

Devant *l*, les labiales ont eu une destinée moins bien connue. On trouve *p* maintenu dans certains mots, mais il semble que ces mots soient savants, et que en général *pl* se soit réduit à *bl* : *dōpla* > *doble*, *stōp(o)la* > *estoble* (*éteule*).

*bl*, *fl* ont persisté : *sab(o)lq* > *sable*, *ęstab(o)la* > *estable*, *sif(i)lare* > *sifler*, *tręf(o)lyo* > *treffe*.

Devant les consonnes autres que *r*, *l*, les labiales disparaissent : *mal(e)sap(e)do* > *malsabdq* > *malsade* (*maussade*), *rap(ę)dq* > *rabdq* > *rade*, *tep(e)do* > *tebdq* > *tiède*, *dqb(ę)tare* > *doter*, *sqbtile* > *sotil* (*subtil*), *civ(ę)tade* > *citet*, *capsa* > *chasse*, *nav(ę)gare* > *nagier*.

Disparaissent de même *p* devant *p*, ou *b* devant *b* : *cappa* > *chape*, *abbade* > *abét* (*abbé*)<sup>1</sup>.

**CONSONNES DEVANT UNE CONSONNE DEVENUE FINALE.** — Quand par chute des atones, les groupes se trouvèrent à la fin des mots, voici quelle fut la destinée de la première consonne.

**LIQUIDES ET NASALES.** — Les liquides et les nasales persistèrent ; mais *m* > *n* : *porcq* > *porc*, *bōrgq* > *borc*, *versq* > *vers*, *cler(ę)gq* > *clerc*, *altq* > (*h*)*alt*, *val(e)s vals*, *com(e)s* > *cons*, *ęnde* > *ent* (*en*), *ventq* > *vent*, *longq* > *lonc*.

**PALATALES.** — *c* devant *c* tomba : *saccq* > *sac*, *beccq* > *bec*.

*g* devant *n* devenu final mouilla ce *n* en *ñ* : *segnq* > *sein* (*seing*), *pōgnq* > *poin* (*voing*).

*c*, *g* devant les dentales > *y* ; la dentale, passe à la sourde, si elle est sonore : *tectq* > *teit*, *lacte* > *lait*, *deg(ę)tq* > *deit*, *fręg(ę)dq* > *freit*<sup>2</sup>.

*c* + *l* > *ł* : *oc(o)lq* > *œil*. Toutefois la mouillure disparaît devant *s* de flexion : *uelz*.

1. Dans certains mots une réduction plus complète avait eu lieu dès l'époque latine : *fabrica* > \**fabrega* > \**favr(e)ga* > \**faurga* > *forge*, *parab(o)la* > \**parabla* > \**paravla* > \**paraula* > *parole*. Cf. *av(i)ca* > \**avca* > \**auca* > *oe* (*oie*).

2. Si le groupe ne s'est pas formé avant l'assibilation de la palatale, l'aboutissement est le même que pour *c* intervocalique : *ducet* > *duist*, *lucet* > *luist* comme *lucent* > *luisent*.

*cs, sc* > *y + s* : *buxo* > *buis*, *sex* > *sieys* (*six*), *fasce* > *fais* (*faix*), *bosco* > *bois*. Devant *e*, *sc* > *sch* : *mōsca* > *mosche*.

**DENTALES.** — Devant *s*, la dentale, au lieu de disparaître, ou de s'assimiler à *s*, comme elle le fit au milieu des mots, resta ou devint *t*, et se combina avec *s* pour donner *tz*, *z*, où le son dental se fit entendre jusqu'au *xiii*<sup>e</sup> siècle : *nat(o)s* > *nez*, *canut(o)s* > *chenuz*, *nud(o)s* > *nuz*, *ped(e)s* > *piez*.

Devant les autres consonnes, la dentale sourde ou sonore tomba : *net(e)dō* > *net*, *sed(e)t* > *siet*.

**LABIALES.** — *P, b, v*, se trouvaient devant *s* et *t*. Elles s'amuïrent : *ęscripsi* > *escriis*, *trab(e)s* > *trav(e)s* > *tres*, *clav(e)s* > *cles*, *bov(e)s* > *bues* (*bœufs*).

### III. — LES FINALES LATINES

Il y avait en latin vulgaire très peu de consonnes finales des mots : parmi les palatales *c*, parmi les dentales *t* (*venet*, *cantat*), *s* (*amas*, *plus*, *bonos*) ; on trouvait en outre les liquides *r, l* (*par*, *per*, *sol*), et les nasales *m, n* (*rem*, *non*), qui s'étaient conservées dans une partie des monosyllabes.

Toutes ces consonnes, en général, sauf la palatale, ont persisté dans la première période du français ; le seul changement avait été que *m* > *n* : *ven(e)t* > *vient*, *amat* > *aimet*, *plus* > *plus*, *bon(o)s* > *bons*, *per* > *par*, *sal* > *sel*, *fel* > *fiel*, *rem* > *rien*, *mōm* > *mon*, *non* > *non*, *en* > *en*.

Mais de bonne heure la dentale après voyelle s'affaiblit et, au *xii*<sup>e</sup> siècle, disparut : *aimet* > *aimeth* > *aime*.

On ne connaît pas bien encore l'histoire de la palatale. Il semble qu'elle se soit maintenue après *o* tonique : *por oc* > *poruec*. Il est vrai que *poro* se trouve dans les premiers textes, mais il peut être un composé français de *por* et de *o*.

Après *a* tonique, elle s'est réduite à *y* : *fac* > *fai*, comme *baca* > *baie*. Après *i*, si elle s'est réduite à *y*, ce *y* s'est fondu dans l'*i* : *sic* > *si*, *eccic* > *ici*.

Dans les mots proclitiques, *c* est tombé après *o* : *ecceoc est* > *ço est*, *oc éo* > *o jo*. Il semble se conserver dans *avuec* < *apoc* (*apu(d) hoc*). Mais ce mot est aussi bien adverbe que préposition, et comme adverbe *oc* peut être tonique<sup>1</sup>.

1. Après *a*, on admet que *c* est tombé, et on cite *la* < *illac*, *ça* < *ecc(e)ac*. Mais je croirais plus volontiers que *ça* et *là* représentent les formes *ecce* (*h*)*a* et *illa*, la der-

## INFLUENCES TROUBLANTES

**ACTION DE *y* QUI SUIT.** — Les résultats sont très différents suivant la nature des consonnes ; pour une même consonne, ils changent aussi quelquefois suivant sa position.

1° *r* et *s* n'ont pas été affectés par *y*. Le *y* passe par-dessus et va influencer la voyelle : *nausya* > *noise*, *basyare* > *baisier*, *parya* > *paire*.

De même si *r* est précédé d'une consonne : *cōpryō* (*cupreum*) > *cueyure* > *cuivre*, *ebryō* > *ivre*, *repatryare* > *repadryare* > *repairier*.

2° *l* et *n*, facilement combinables avec *y*, se mouillent, et donnent *ļ*, *ņ*. Ces deux changements remontent peut-être à l'époque latine : (*filya* > *fille*), *palya* > *paille*, *melyore* > *meilleur*.

De même à la finale : *alyō* > *ail*, *valyō* > *vail*, *vinya* > *vigne*, *montanya* > *montagne*, *tenea* > *tenya* > *tiegne*, *ba(l)neare* > *banyare* > *bagner*<sup>1</sup>.

3° *m* devant *y* > *n*, *y* se durcit en *j* : *simyō* > *singe*, *vēde-myā* > *vendange*, *commyadō* > *congiet*, *dom(e)nyone* > *donjon*, *calōmnyā* > *chalonge* (*chaloigne*).

Derrière les autres labiales, le durcissement de *y* en *ch* après la sourde, en *j* après *b* et *v*, amena la chute de ces consonnes, trop éloignées du point d'articulation des chuintantes : *apyō* > *ache*, *sapyat* > *sachet*, *appropyare* > *approchier*, *tibia* > *tivya* > *tige*, *rabya* > *ravya* > *rage*, *gōbione* > *govyone* > *gōjon*, *rōbiō* > *rovyō* > *rōge*, *cavya* > *cage*, *levyaryō* > *legier*, *servyente* > *sergent*.

4° Les palatales devant *y*. — *c* sous l'influence de *y*, a évolué vers *ky*, *ty*, *ts*, et cela devant n'importe quelle voyelle : *facya* > *face* (*fasse*), *arcyone* > *arçon*, *minacya* > *menace*, *facyo* > *faz*, *brac(h)yō* > *braz*.

*g* est rare devant *y* ; il a dû à l'époque latine passer à *y*. En position faible, le résultat a été un *y* qui fait diphtongue avec la voyelle : *sugya* > *suie*, *exagyō* > *essai*.

En position forte, derrière nasale, *g* + *y* > *yy*, qui a abouti comme parfois *y* seul à *j* (*g*) : *spongya* > *esponge*.

nière attestée cent fois, ayant entraîné par analogie la première ; *ac* proclitique devrait en effet donner *ai*, devant voyelle ou consonne (*lactuca* > *laitus*, *pacare* > *payer*) ; or on a *ça*, *la*, et non *çai*, *lai*. Comparez cependant *çaienz*, *laienz*.

1. Quelquefois *y* après *n* s'est durci en *j* (*g*) : *extranyō* > *estrange*, *līnyō* > *linge*, *lanyō* > *lange*, *granya* > *grange*.

5° *t* devant *y* avait pris dès l'époque latine, le son sifflant de *ts*. Il le garda en vieux français en position forte : *fortia* > *fortsya* > *force*.

En position faible, ce *ts* s'affaiblit comme tous les sons dentaux, et probablement à la même époque : *tz* > *dz* et un *y* se dégagea, qui vint mouiller la voyelle précédente : *ratione* > *ratsyone* > *raison* (prononcez *ráyzon*); cf. *pretiat* > *pretsyat* > *prise*, *otioso* > *otsyoso* > *oisos*, *potione* > *potsyone* > *poison*.

Les groupes de deux consonnes terminés par la dentale se trouvent influencés par *y* : *ct* + *y*, devenu *tty*, est traité comme *ty* en position forte : *factsyone* > *façon*, *lectsyone* > *leçon*. Dans *punctsyone* où *c* est précédé de *n* il se dégage un premier *y*, et le groupe *ty* passe normalement à *ts*, *s* : *poinçon*.

*st* + *y* est passé à *ssy*, et le *y* s'est porté sur la voyelle précédente : *yss*. Ainsi : *angostya* > *angoisse*, *frøstyare* > *froissier*, *bestya* > *bisse* (*biche*).

*d* devant *y*, en position faible, était tombé dès l'époque latine entre voyelles ; on n'en retrouve naturellement aucune trace : *moyp* (*modium*) > *mui*, *qyat* (*audiat*) > *oie*, *rayp* (*radium*) > *rai*.

Quand un *n* le précédait, le *y* l'a mouillé : *ver(e)gønya* (*verecundia*) > *vergogne*, *rodønyare* (*rotundiare*) > *roogner*.

En position forte, *dy* > *dj*, écrit *g*, *j* : *dyørno* > *jorn*, *dyusque* > *jusque*, *ordyo* > *orge*, *verdyaryo* > *vergier*.

GROUPES DE TROIS CONSONNES. — Les groupes de trois consonnes doivent être classés en deux catégories : ceux qui ont comme troisième consonne une *r*, par exemple *rbr* de *arb(o)r*, *str* de *past(o)r* et ceux où la dernière consonne est autre.

En effet, *r* se combine avec les consonnes de manière à former avec elles une articulation unique, on l'a vu à ce fait que une consonne suivie de *r* ne fait pas entrave pour les voyelles, on le voit encore dans le traitement des consonnes : les labiales, réduites à *v*, les dentales, réduites à *d*, ne disparaissent pas comme devant les autres consonnes ; *dr*, *vr* sont traitées comme entre voyelles : *padre* > *pedre* comme *fata* > *feðe*, *libra* > *livra* > *livre*, comme *riða* (*ripa*) > *rive*.

A. GROUPES DONT LA DERNIÈRE EST UNE *r*. — Ces groupes sont traités comme les groupes de deux consonnes, c'est-à-dire que, en général, la seconde, combinée avec *r*, y est en position forte et subsiste ; la première est en position faible, et subit son sort ordinaire.

Si cette première est *s*, *r*, *l*, *m*, *n*, elle persiste, et toute une série de groupes latins se retrouvent intacts en ancien français : *str*, *past(o)r*

> *pastre*; *spr*, *asp(e)r* > *aspre*; *rtr*, *mart(y)r* > *martre*; *rdr*, *ard(e)r* > *ardre*; *rbr*, *arb(o)r* > *arbre*; *ltr*, *alt(e)r* > *altre*; *lfr*, *sulph(u)r* > *solfre*, *soufre*; *mbr*, *qmbra* > *ombre*; *ndr*, *vend(e)r* > *vendre*.

La dentale *t* tombe comme devant consonne simple: *mętt(e)r* > *metre*.

La palatale *c* se réduit à *y*: *pect(o)rina* > *peitrine* comme *vec-tura* > *veiture*.

Il faut ajouter que la deuxième consonne, quand elle est une palatale, se réduit à *y* qui, passant par-dessus la première, va agir sur la voyelle ou mouiller, si possible, la consonne: *plang(e)r* > *planyre* > *plañre* > *plaindre*, *cing(e)r* > *cęnyre* > *cęñre* > *ceindre*, *pasc(e)r* > *pasyre* > *paistre*, *vęnc(e)r* > *venyre* > *veintre*. On remarquera que dans les deux cas, entre *s* précédé de consonne et *r*, s'est dégagé un son dental *d*, *t*<sup>1</sup>.

A cette place, *v* a disparu: *asolv(e)r* > *asoldre*, *pqlv(e)r* > *poldre*.

**B. AUTRES GROUPES.** — La règle générale est que, si la première et la troisième consonne persistent, sauf à évoluer, l'intermédiaire disparaît :

*stc* > *sc*, devant *a*, > *sch*: *mast(e)care* > *maschier*;

*stm* > *sm*: *test(i)mony* > *tesmoin*, *ęst(e)mare* > *esmer*;

*rtc* devant *a* > *rch*: *pert(e)ca* > *perche*;

devant *e*, *i* > *rç*: *part(i)cella* > *parcelle*;

*rtm* > *rm*: *art(e)męsya* > *armeise*, *fort(e)mente* > *forment*;

*ptm* > *m*: *sept(e)mana* > *sepmaine* > *semaine*;

*ndt* > *nt*: *vend(e)ta* > *vente*;

*ndc* devant *a* > *nch*: *pend(e)care* > *penchier*;

devant *e*, *i* > *nz*: *qnd(e)ce* > *onze*;

*ndg* devant *a* > *nj*: *mand(u)gare* > *mangier*;

*spm* > *sm*: *blasp(he)mare* > *blasmer*;

*spt* > *st*: *hosp(e)te* > *oste*;

*rpc* devant *e*, *i* > *rç*: *ęrp(e)ce* > *(h)erse*;

*rpn* > *rn*: *carp(e)n* > *charne (charme)*;

*mps* > *ms* > *ns*, *ęz*: *temp(o)s* > *tens*, *camp(o)s* > *chansz*;

*mpt* > *mt* > *nt*: *comp(o)tare* > *conter*;

*ppl* > *pl*: *sępplice* > *sople*;

*ppc* > *pc* > *c*, devant *a* > *ch*, *clopp(e)care* > *clochier*;

*lbn* > *ln*: *yalb(e)n* (*galbinum*), *jalne*;

*mbs* > *ms* > *ns*, *nz*: *amb(o)s* > *anz*;

*rvs* > *rs*: *serv(o)s* > *sers*;

1. Entre deux *r*, la palatale disparaît, *sęrg(e)r*, > *sęrdre*, *carc(e)r* > *chartre*.

*lvs* > *ls* : *absolv(e)s* > *asols* ;  
*lvt* > *lt*, *absolv(e)t* > *asolt* ;  
*rms* > *rs* : *fērm(o)s* > *fers* ;  
*rmt* > *rt* : *dorm(e)t* > *dort*, *enferm(e)tade* > *enfertét* ;  
*rns* > *rs* : *yōrn(o)s* (*diurnos*) > *jors*, *carn(e)s* > *chars* ;  
*nmb* > *nb*, *nv* : *cann(a)ve* (*cannabem*) > *chanve* (*chanvre*).

Tous les groupes de cet ordre dont la médiale est une dentale, une labiale ou une nasale, donnent lieu à peu d'observations. Dans *rmn* il se passe le même phénomène que dans *mn*, c'est *m* qui a prévalu : *carm(e)ne* > *charme*, *yerm(e)nare* (*germinare*) > *germer*, comme *lum(e)naria* > *lumière*.

Dans *nns*, *s* s'est combiné avec la dentale pour donner *ts* (*z*), comme dans *nds*. D'où *ann(o)s* > *anz*, comme *grand(e)s* > *granz*.

Dans *sts*, c'est le premier élément qui disparaît : *sts* > *z* (*ts*), *ost(i)s* > *oz*, *prēbos(e)t(o)s* (*praepositus*) > *prevoz*, *ecc(e)st(o)s* > *icez*.

De même dans *psm* > *sm* : *medēps(e)mo* > *medesme*.

Il n'y a que les groupes où se rencontre une palatale comme première ou seconde qui méritent l'attention.

1° La palatale est la première : *xt* (= *cst*), *xp* (= *csp*) étaient, dès le latin vulgaire réduits à *st*, *sp*, nous n'avons pas à en tenir compte : *sestaryō* > *sestier*, *estranyō* > *estrangle*, *espaventare* > *espoanter*.

Mais *csn*, groupe plus récemment formé de *cs in* > *isn* : *frax(e)nō* > *fraisne*, *Ax(o)na* > *Aisne* ;

*ctn* et *ccl* suivent la règle générale, mais dans le premier, *c* se réduit à *y* : *pect(e)nare* > *peignier* ; *ccl* > *cl* : *bōcc(o)la* > *bocle* ;

*gnt* > *ñt* : *plang(e)t* > *plany(e)t* > *plaint*.

2° La palatale est la seconde : *rcl*, *ncl*, *ngl* restent intacts : *cerc(o)lō* > *cercle*, *aunc(o)lō* > *oncle*, *seng(o)lare* > *sengler*, *strang(o)lare* > *estrangler*.

*nct*, *ngt*, *ngs* suivent la règle générale, mais la palatale en s'effaçant mouille *n* : *sanctō* > *saint*, *cēnctura* > *ceinture*, *long(e)tanō* > *lointain*, *plang(e)s* > *plainz*.

*Scl*, *rcn*, *rcs*, *rgl*, *rgs*, *rgt*, où la palatale ne peut ni agir sur la consonne ni la franchir, suivent la règle générale, et deviennent respectivement *sl*, *rn*, *rs*, *rl*, *rs*, *rt* : *mēsc(o)lare* > *mesler*, *masc(o)lō* > *masle*, *cerc(e)nō* > *cerne*, *arc(o)s* > *ars*, *cler(e)c(o)s* > *clers*, *mar(e)la* > *marle*, *sorg(e)s* > *sors*, *terg(e)s* > *ters*, *gorg(e)te* > *gort*.

GROUPES DE QUATRE CONSONNES. — Il s'est produit quelques groupes de quatre consonnes, dont le dernier élément est toujours une *r*, ainsi *sbtr* dans *presb(y)t(e)r* ; *tr* ne formant qu'une consonne, c'est l'intermédiaire qui est tombée, suivant la règle : *prestre*.

Dans *nqvr*, *ngvr*, *ttvr*, l'élément labial *v* avait disparu de très bonne heure : *batt(e)re* < *battuere* est attesté ; *torquere* a dû de même passer à \**torc(e)re*, *extinguere* à \**estęgre*, d'où, suivant la règle *tordre*, sans *y*, ni la voyelle ni la consonne ne se prêtant à son développement, mais au contraire *esteindre*, le *y* ayant pu ici mouiller *n*.

*ncst* > *ñst* : *fęncsęt* (*finxit*) > *feinst*, *planxęt* > *plainst*.

---

CHAPITRE III  
PRINCIPAUX CHANGEMENTS MORPHOLOGIQUES  
DU VII<sup>e</sup> AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE

MOTS DÉCLINABLES

SUBSTANTIFS ET ADJECTIFS

LE NEUTRE. — Le neutre, nous l'avons vu, p. 76, avait, dès l'époque latine, à peu près disparu dans les substantifs. L'ancien français conserva quelques pluriels : *carre* (*carra*), *deie* (*dēcta* > *deyda*, cl. *digita*), *chalcemente*; certains avaient gardé le sens collectif : *brace*, *almaille*; ex. : *vous ne gerreiz jamais entre sa brace* (*Rol.*, 1721)<sup>1</sup>.

Mais la plupart des anciens neutres pluriels étaient devenus des féminins singuliers : *arme*, *corne*, *feste*, *joie*, *geste*, *graine*; les singuliers étaient complètement assimilés aux masculins, comme *vins*. Si on trouve quelques types sans l's caractéristique du masculin : *pechiet*, *torment*, ce sont des imitations savantes.

LES CAS. — Pour les causes déjà exposées, les prépositions achevèrent de remplacer les cas obliques, génitif et ablatif. C'est à peine s'il reste quelques traces de génitifs pluriels dans des formules fixées : *tens ancienor* (*Al.*, 1, 1); *geste Francor* (*Rol.*, 1443); *gent paienor* (*ib.*, 1019). Encore n'est-il pas sûr qu'on n'ait pas là de très anciennes imitations savantes<sup>2</sup>. Il n'y a guère de provenance populaire assurée que le pronom *lor* (*leur*)<sup>3</sup>.

On retrouve encore des traces de génitifs singuliers dans des composés : *di vendres*, *vendresdi* < *ven(e)res die*, *marzdi* < *mart(e)s die*; des traces d'ablatifs dans des noms de lieux : *Aix* < *Aquis*, *Reims* < *Remis*, dans le suffixe adverbial *mente*, et dans les formations adverbiales *iluec*, *ore*, *oan*, *tempre*, *nuitantre*.

Peut-être a-t-on affaire à un vocatif dans *Damle Dieus* (*Dom(e)ne Deus*).

Mais ces cas sont désormais morts comme éléments morpholo-

1. Voir Mussafia, *Spuren des lateinischen Neutrum Plurale im Altfr.*, *Jahrbuch*, VIII, 127.

2. Voir G. Paris, *Acc. lat.*, 43.

3. Cf. les noms de lieux : (*Franconville* (*Francorville*), *Villefavreux* (*Villa fabrorum*). Il nous reste aussi le nom de *la Chandeleur* (*festā candelorum*).



giques : on ne garde pas le sentiment de leur fonction casuelle. Leur rôle est passé, dès l'ancien français, à des mots spéciaux. Ce n'est pas à dire que la déclinaison a totalement disparu, elle est seulement réduite dans son rôle et dans ses formes.

LA DÉCLINAISON A DEUX CAS. — L'existence d'une déclinaison en ancien français a été découverte par Raynouard. C'est un fait capital, qui domine toute la syntaxe de l'ancienne langue, et constitue ce que Littré a appelé le moyen âge grammatical. Si l'existence en est hors de toute contestation <sup>1</sup>, l'explication en est des plus difficiles, étant donné que, sauf le roumain, qui jusqu'aujourd'hui sépare le datif du nominatif-accusatif au singulier du féminin, et le génitif au pluriel, tous les parlers romans ont confondu les divers cas en un seul; le français et le provençal sont seuls (avec quelques anciens textes rhétiques) à conserver une déclinaison à deux cas.

Ce qui complique encore la question, c'est que la flexion franco-provençale repose essentiellement, sinon exclusivement, sur le maintien à la finale de *s* qui, en latin, avait été caduque (v. p. 70).

Enfin il n'est pas jusqu'à la question de savoir pourquoi ce sont le nominatif et l'accusatif qu'on a conservés de préférence à d'autres cas qui ne soit embarrassante. L'exemple du roumain montre que les raisons de syntaxe qu'on en donne ne sont pas concluantes.

La seule explication qu'on a proposée de ces diverses difficultés repose sur une pure hypothèse, à savoir que le gaulois aurait eu une déclinaison masculine qui coïncidait à peu près avec la déclinaison latine de *dominus*, et une féminine à un seul cas pluriel \**epas*. Il ne peut être bien entendu question d'admettre que des flexions gauloises se soient greffées sur des mots latins, mais cette rencontre aurait aidé à la conservation du type latin, et par là sauvé le système de la chute totale <sup>2</sup>.

A) DÉCLINAISON DES NOMS FÉMININS <sup>3</sup>. — 1° DÉCLINAISON FÉMININE. — Type *filie*. — Au singulier, par suite de la chute de *m*, il n'y avait

1. Il a été nié par Delius (*Jahrbuch*, IX, 96) qui le considère comme une imitation savante du latin. Inutile de discuter cette opinion contraire aux faits. Mais il est certain que plusieurs dialectes de langue d'oïl ont abandonné les formes casuelles de très bonne heure.

2. Voir, parmi les derniers savants qui aient adopté cette manière de voir, Mohl, *Introd. à la chr. du lat. vulg.*, § 85 et suiv. : « Il est impossible de penser à un hasard, il y a eu une accommodation de la déclinaison vulgaire aux habitudes du dialecte indigène. »

3. BIBLIOGRAPHIE. — G. Körting, *Formenlehre der französischen Sprache*, II. *Der Formenbau des französischen Nomens*. Paderborn, 1898. — G. Sundstedt, *Sur le cas fondamental de la déclinaison romane* (Mélanges Wahlund, p. 315-334), Mâcon, 1896. — Von

plus qu'un cas : *filja*. Le pluriel devait donc, par analogie, tendre à se réduire aussi à un cas unique, comme à la III<sup>e</sup>, où *madres* était semblable au nominatif et à l'accusatif. On trouve déjà l'accusatif dans les inscriptions : *Hic quiescunt duas matres, duas filias* (C. I. L., III, 3551). Phonétiquement régulier, le singulier français est donc *filie*, le pluriel *filles*. Cette classe comprend non seulement les noms de la 1<sup>e</sup> féminine, mais les neutres pluriels devenus féminins : *arme*, quelques types en *ies* passés à *ia* : *glace*, *face* (voir p. 79), quelques mots savants masculins : *pape*, enfin des germaniques : *honte*, *bise*.

• DÉCLINAISON FÉMININE. — Type *fin*, *medre*. — Au pluriel les deux cas étaient semblables : *fines*, *madres*. D'où en français *fins*, *medres*.

Au singulier *madre* et *mader* donnaient également *medre*. Pour *finis*, la confusion du nominatif et de l'accusatif est moins certaine. On trouve dans les plus vieux textes une seule forme *fin*. Mais au XII<sup>e</sup> siècle sporadiquement, et chez Chrestien de Troyes régulièrement, on rencontre *fins* au sujet. Il y a deux explications. Suivant la première, la plus ordinaire, l'*s* de *fines* était tombée par analogie de tous les féminins. L'influence de la déclinaison masculine l'aurait réintroduite au XII<sup>e</sup> siècle. Suivant la seconde, *s* a toujours existé, et si les premiers textes l'omettent, c'est qu'ils appartiennent à des dialectes où la déclinaison est peu stable. Le francien au contraire l'aurait conservée, et c'est ainsi qu'on l'y retrouverait plus tard <sup>1</sup>.

• DÉCLINAISON FÉMININE. — Type *nonnain*. — On trouve dans un certain nombre de noms propres de personnes ou de rivières, et aussi dans des qualifications de personnes, une déclinaison qui se rencontre également en provençal et en rhétique, et dont l'origine a été expliquée plus haut, d'après les recherches récentes de Philippon, (p. 79-80). Elle continue le type que nous avons vu en latin vulgaire : *na*, *âne*.

Singulier		Pluriel	
suj.	rég.	suj.	rég.
<i>nonne, nonnain,</i>		<i>nonnains, nonnains.</i>	

Se déclinent ainsi : *ante*, *antain*, *pute*, *putain*, *nièce*, *niécien*,

Lebinski, *die Deklination der Substantiva in der oïl Sprache I. Bis auf Crestien de Troies*, Breslau, 1878. — Schneider, *die Flexion des Substantivs in den ältesten metrischen Denkmälern des Französischen*, Marburg, 1883. Au moment où nous imprimons, paraît le tome deuxième de la *Grammaire historique de la langue française* par Kr. Nyrop, Copenhague, 1903 (bibliographie détaillée et classée).

1. Voir Schwan, *Zur Flexion der Feminina der latein. III. Deklination im Altfranzösischen*, *Zeitsch. f. r. Phil.*, XI, 551.

(*niécain*), et un assez grand nombre de noms propres : *Barbe*, *Barbain*, *Orne*, *Ornain*, *Eve*, *Evain*.

B) DÉCLINAISON DES NOMS MASCULINS. — 1<sup>re</sup> DÉCLINAISON MASCULINE.  
Type *murs*.

	Sujet		Régime	
	latin	franç.	latin	franç.
Singulier :	<i>mur̄s</i>	<i>murs</i>	<i>mur̄</i>	<i>mur</i>
Pluriel :	<i>muri</i>	<i>mur</i>	<i>muros</i>	<i>murs</i>

C'est le type fondamental de la déclinaison française. Il est phonétiquement régulier. Il comprend les noms masculins de la seconde latine en *us* et ceux en *er*, qui leur avaient été assimilés, les neutres en *o* (*um*) devenus masculins, les masculins de la quatrième : *cantus* > *cant(o)s*, *portus* > *port(o)s*, et les neutres *cornu* > *corn(o)s*, enfin beaucoup de ceux de la troisième, qui étaient parissyllabiques, comme *canēs*, *panēs* ou qui l'étaient devenus : *leonēs* (*leonis*) > *lions*.

2<sup>de</sup> DÉCLINAISON MASCULINE. — Type *pedre*.

	Sujet		Régime	
	latin	franç.	latin	franç.
Singulier :	<i>pader</i> ( <i>pater</i> )	> <i>pedre</i>	<i>padre</i>	> <i>pedre</i>
Pluriel :	<i>*padri</i> ?	> <i>pedre</i>	<i>padres</i>	> <i>pedres</i>

Cette déclinaison ne diffère de la précédente que par l'absence de l'*s* au sujet singulier. Au pluriel l'assimilation est complète dès les origines. S'est-elle faite à l'époque du latin vulgaire, où *padri*, peut-être *padre*, aurait remplacé *patres*, ou bien plus tard, à l'époque française seulement, où *pedres* aurait perdu *s* d'après *mur*? C'est chose qu'on ignore, le bas-latin ne pouvant faire foi.

Elle comprend des noms en *er* de la deuxième, qui n'étaient pas passés à *eros* : *yen(e)r* (*gener*) > *gendre*, *mayist(er)* > *maïstre*; des noms de la troisième en *er* et *or* à accent invariable : *frader* > *fredre*, *arb(o)r* > *arbre*.

Des le XII<sup>e</sup> siècle, elle subit l'analogie de la précédente, et prend *s* au sujet singulier : *fredres*.

3<sup>de</sup> DÉCLINAISON MASCULINE. — Types : *cons*, *comte*, *pastre*, *pastor*.

Elle présente deux types, l'un 1) à accent fixe, l'autre 2) à accent mobile.

	Sujet		Régime
1) Singulier :	<i>cóm(e)s</i>	> <i>cons</i> ,	<i>cóm(ę)te</i> > <i>comte</i> .
—	<i>ómo</i>	> <i>on</i> ,	<i>óm(ę)ne</i> > <i>ome</i> ,
Pluriel :	<i>cóm(ę)te</i>	> <i>comte</i> ,	<i>cóm(ę)tes</i> > <i>comtes</i> ,
—	<i>óm(ę)ne</i>	> <i>ome</i> ,	<i>óm(ę)nes</i> > <i>omes</i> .
2) Singulier :	<i>ládro</i>	> <i>leðre</i> ,	<i>ladróne</i> > <i>ladron</i> ,
—	<i>ant(e)céss(o)r</i>	> <i>ancestre</i> ,	<i>ant(e)cessóre</i> > <i>ancessor</i> ,
—	<i>énfas(infans)</i>	> <i>enfes</i> ,	<i>ęnfánte</i> > <i>enfant</i> .
Pluriel :	<i>ladróne</i>	> <i>ladron</i> ,	<i>ladrónes</i> > <i>ladrons</i> ,
—	<i>ant(e)cessóre</i>	> <i>ancessor</i> ,	<i>ant(e)cessóres</i> > <i>ancessors</i> ,
—	<i>ęnfánte</i>	> <i>enfant</i> ,	<i>ęnfántes</i> > <i>enzanz</i> .

On voit dans les deux types l'influence de la 1<sup>e</sup> déclinaison. Pas d'*s* au sujet pluriel.

Les particularités de cette déclinaison tiennent uniquement à l'application des lois phonétiques, en particulier, pour le type 2, à l'influence de l'accent.

Elle comprend des noms de personnes, de peuples, des termes de parenté, de professions, de fonctions. Outre des noms de la 3<sup>e</sup> latine, elle a un mot de la seconde : *prestre* < *présb(ę)t(e)r*, *pro-veidre* < *presbéd(e)rę*, ainsi que des germaniques qui ont pris l'accentuation latine, des mots en *-o*, *óne* : *compányo* : *companyóne*, *glútto* : *gluttóné*, *Bęrgóndyo* : *Bęrgóndyóne* ; cf. en français *fel* : *felon*, *bric* : *bricon*.

Il faut ajouter à la liste des mots masculins imparisyllabiques un féminin unique : *suer* : *seręr*, *seręr* : *seręrs*.

Très approchant de ce type est le type répondant au latin *-ęs*, *óne* dont nous avons parlé p. 79-80. Mais le cas sujet singulier a naturellement *s* : *Hues* : *Huon*, *Naimes* : *Naimon*, *Guenes* : *Ganelon*.

Il est très difficile, la plupart des textes ayant été publiés à l'époque où l'origine de ce type était mal connue, de savoir à combien de mots le paradigme s'étendait ; il y aura lieu sans doute de lui restituer un assez grand nombre de noms, dont on avait cru devoir écrire le singulier sans *s* pour le rapporter au type *compánye*, *companyóne*.

Indéclinables. — Quelques mots ayant l'*s* ou le *z* au radical, cette consonne se confondit au cas sujet avec la flexion ; au régime, elle demeura. Ils n'ont donc pas de cas. Tels sont : *nes* < *nasę*, *vers* < *versę*, *cors* < *cęrsę*, *cors* < *corpęs*, *piz* < *peytęs*, *fonz* < *fęndęs*. L'influence du type *mur-s* est du reste si grande qu'elle

tend, dès le XII<sup>e</sup> siècle, à faire décliner ces indéclinables : *li ver* (suj. plur. dans *Ors. B.*, 1).

Résultats de l'addition de *s*. — L'adjonction de l'*s* amenait dans la prononciation diverses modifications qu'on pourrait déduire des règles données dans la phonétique, mais que je réunis ici.

		Devant <i>s</i>	Régime singulier	Régime pluriel
Labiales	<i>p</i>	tombe	<i>colp, coup,</i>	<i>cous.</i>
—	<i>b</i>	—	<i>gab,</i>	<i>gas.</i>
—	<i>f</i>	—	<i>nef, baillif,</i>	<i>nes, baillis.</i>
Dentales	<i>t</i>	se combine avec <i>s</i> en <i>z</i>	<i>amant, bontet,</i>	<i>amanz, bontez.</i>
—	<i>st</i>	— —	<i>ost,</i>	<i>oz.</i>
Palatales	<i>c</i>	tombe	<i>sac,</i>	<i>sas.</i>
Liquides	<i>r</i>	demeure	<i>chier,</i>	<i>chiers.</i>
—	<i>l</i>	se vocalise en <i>u</i> : <i>au</i>	<i>cheval,</i>	<i>chevaus.</i>
—		—	<i>eu chevel,</i>	<i>cheveus.</i>
—		—	<i>eau bels,</i>	<i>beaus.</i>
—	<i>t</i>	> <i>l, u, et s</i> > <i>z</i>	<i>genoil,</i>	<i>genolz, genouz.</i>
Nasales	<i>m</i>	après <i>r</i> tombe	<i>verm,</i>	<i>vers.</i>
—	<i>n</i>	— <i>r</i> —	<i>charn,</i>	<i>chars.</i>
—	<i>nn</i>	se combine avec <i>s</i> en <i>nz</i>	<i>an,</i>	<i>anz.</i>
	<i>ñ</i>	— —	<i>compain,</i>	<i>compainz.</i>

On reconnaît là l'origine de certaines formes actuelles : *un lacs* (pron. *la*), *des œufs* (pron. *eus*), *des travaux, des chevaux*, etc.

DÉCLINAISON DES ADJECTIFS <sup>1</sup>. — Les adjectifs ont gardé la forme du neutre par suite de leurs relations avec les pronoms neutres impersonnels. Toutefois comme il n'y a pas de pronoms neutres pluriels, il n'est pas resté non plus d'adjectifs neutres pluriels.

Ils se divisent en deux classes : la première renfermant les adjectifs qui ont *e* au féminin, la seconde ceux qui ne l'ont pas.

1<sup>re</sup> CLASSE. — Ces adjectifs forment trois groupes :

a) le type *bons* (*bonos*), *bone* (*bona*), *bon* (*bono*). Le masculin se décline sur *murs*, le féminin sur *filles*, le neutre n'a qu'une forme pour les deux cas.

Ce groupe renferme principalement les adjectifs venus d'adjectifs latins à trois désinences : *clers*, *chiers*, les participes passifs : *amez*, *colchiez*.

La présence au féminin d'un *a* latin, *e* en français, amène quelque

1. Voir Eichelmann, *Ueber Flexion und attrib. Stellung des Adjektivs...* Marbourg, 1879. — Wölflin, *Lateinische und romanische Komparation*, Erlangen, 1879.

diversité entre les radicaux masculin et féminin : *blans*, *blanche* ; *ses*, *seche* ; *vis*, *vive* ; *sals*, *salve*, *salf* ; *vielz*, *vieille*, *vieil* ; *bels*, *beaus*, *bele*, *bel*.

Quelques-uns sont indéclinables au masculin, en raison de leur radical déjà terminé par *s* : *fals*, *traitis*, *freis*, *franceis*.

b) le type *tiedes*, *tiede*. Ce sont les adjectifs où un groupe de consonnes a amené un *e* d'appui : *malades*, *ađates* (*adaptos*), *reides* (*rey(e)dos*, *rigidus*) ; des superlatifs : *pesmes* (*pess(e)mos*) ; des noms de nombre ordinaux : *sedmes* (*sept(e)mpos*). A ceux-ci viennent s'ajouter par analogie des adjectifs qui possèdent également l'*e* muet, mais qui en latin n'avaient qu'une désinence masculine ou féminine, *frailes* (*fray(e)les*, *fragilis*), *amables* (*amab(e)les*), *risibles*, et d'autres, savants, en *ables* et *ibles*.

c) le type *altre*. Le troisième groupe comprend les adjectifs en *er* latins : *asper*, *noster*, où le jeu des lois phonétiques avait amené un *e* d'appui à la désinence :

		Masc.	Fém.	Neutre.
Singulier :	Suj.	<i>altre</i> ,	<i>altre</i> ,	<i>altre</i> .
—	Rég.	<i>altre</i> ,	<i>altre</i> ,	<i>altre</i> .
Pluriel :	Suj.	<i>altre</i> ,	<i>altres</i> .	
—	Rég.	<i>altres</i> ,	<i>altres</i> .	

Dès le XII<sup>e</sup> siècle, cette déclinaison fut assimilée à celle de *tiedes*, par l'adjonction analogique de *s* au sujet masculin.

II<sup>e</sup> CLASSE. — Ces adjectifs se déclinent ainsi :

		Masc.	Fém.	Neutre.
Singulier :	Suj.	<i>granz</i> ,	<i>grant</i> ,	<i>grant</i> .
—	Rég.	<i>grant</i> ,	<i>grant</i> .	
Pluriel :	Suj.	<i>grant</i> ,	<i>granz</i> ,	
—	Rég.	<i>granz</i> ,	<i>granz</i> .	

A cette déclinaison appartiennent les adjectifs latins à deux désinences : *forz* (*fortes*, neut. *forte*) ; comparez : *gentilz*, *gries*, *mortels* ; les adjectifs formés avec le suffixe *als* : *leials*, *reials* ; des adjectifs venus des imparisyllabiques latins, et les participes présents qui, originellement, n'ont que la forme du régime : *vaillant*, mais qui ne tardent pas à prendre *s* au sujet, d'où *vaillanz*<sup>1</sup>.

Dès le XII<sup>e</sup> siècle, le masculin réagit sur le féminin, qui prend *s* au sujet : *granz*. Mais dès cette époque aussi, les adjectifs de cette classe commencent à subir l'analogie du type *bons*, comme on le verra par la suite.

1. Le gérondif en ancien français n'a pas de flexion (v. p. 208).

DEGRÉS DES ADJECTIFS. — COMPARATIFS ET SUPERLATIFS. — Nous avons vu, page 81, le latin vulgaire substituer des comparatifs formés avec *plus* aux comparatifs synthétiques du latin. Il ne resta de ceux-ci que quelques formes ; les unes appartiennent à des adjectifs dont le comparatif était très éloigné du positif : *melyor* > *mieldre*, comparatif de *bon(ø)s* > *bons* ; *peyor* > *pire*, comparatif de *mal(ø)s* > *mals* ; d'autres, très peu nombreux, sont des comparatifs réguliers : *grandyor* > *graindre*, au positif *grand(ø)s* > *granz*.

Ils se déclinent sur le type imparisyllabique. Cependant *halzór* (*haltsyóre*), *forzor* (*fortsyóre*), *bellezór* (*bellatsyóre*), *gençor* (*yentsyore* < \**genitiore*), *sordeiór* (*sordeyore* < *sordidiore*), ne se rencontrent qu'au régime.

En français, *plus* est seul employé en fonction d'adverbe dans les comparatifs analytiques. Le vieux français, se séparant en cela complètement du groupe roman du sud-ouest (hispano-portugais), n'a jamais employé *magis* (v. p. 50 et 81).

On trouve quelquefois *mielz*, comme en latin (*melius sanus* Plaute, *Merc.*, II, 4, 29), ainsi dans *Al.*, 4, 4. : *Donc prist moillier vaillant ed onorede Des mielz gentils de tote la contrede*. Mais en général dans les exemples analogues, *mielz* a son sens propre : *ne milx corant* (*Og.*, 4629).

Au superlatif absolu, c'est *tres* < *trans* qui fournit la particule : *tres forz*. On ne trouve pas de traces en latin de ce développement, auquel on peut comparer, quoique moindre, celui de *oultre*. Le sens doit être originairement de *bout en bout*, puis *complètement*.

Cependant d'autres adverbes se rencontrent : *molt*, qui est très fréquent : *mult estes bele e clere* (*Rol.*, 445) ; *mult est genz li presenz* (*Pel.*, 112) ; *bien*, beaucoup plus rare : *curte la quisse e la crupe bien large* (*ib.*, 1653) ; *asez*, à peu près équivalent au latin *recte*, *valde* : *asez est fols ki entr'els se dementet* (*Rol.*, 3010 ; cf. 3157) ; *fort*, très rare jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle ; *trop*, qui a le sens de beaucoup : *Trop sunt fort gent, trop sunt sachant, Trop sevent d'armes li Normant* (*Ben.*, *Chron.*, II, 135) ; *durement*, très commun : *duremant effrahée* (*Ors. de B.*, 88).

Une place spéciale est à faire à *par*. Cicéron le sépare déjà de l'adjectif qu'il renforce : *perque mihi gratum erit* (*ad Att.*, I, 20). De même en ancien français : *com par fui avoglez* (*Al.*, 79, 4). Généralement *par* est accompagné d'un autre adverbe : *tant par est anguißus* (*Rol.*, 2880) ; *tuz par seit fel* (*Rol.*, 2062) ; etc.

RESTES DES SUPERLATIFS SYNTHÉTIQUES. — Les superlatifs anomaux du latin se sont conservés en italien, en espagnol, en portugais,

avec la signification absolue ; la formation du superlatif synthétique y est encore possible. En français au contraire, aussi bien qu'en provençal, il n'en subsiste que des restes.

*Max(ę)mę*, est resté dans la formation adverbiale *maïsmement*. *Dunc fu sovent li dus requis. Puis del evesque de Paris E de Raol maïsmement* (Ben., *Chron.*, II, 80). *Męn(ę)mę > merme* : *Quant pere et mere... ont enfant merme* (Ass. de Jér., ch. CLXXVI). *Pess(ę)mę > pesme* est extrêmement commun : *Li reis est fiers e sis curages pesmes* (Rol., 56)<sup>1</sup>. *Prox(ę)mę > proïsmе* : *Car nul plus proïsmе n'i puet nus hom veir Après le pere, ce crois je, de son fil* (Garin, Richel., 19160, f° 123 v°, G.).

Les superlatifs en *isme* : *altisme* (Rol., 2708) ; *cherisme* (Ben., *Chron.*, II, 23405, G.) ; *bonime* (Rois, p. 119), sont de formation savante. Toutefois *grandisme* et *saintisme* sont très communs (Auc., 24, 18, et Rol., 2344).

#### NOMS DE NOMBRE

A) CARDINAUX. — Les trois premiers sont restés déclinaibles :  
1° *uns* (sur *bons*), *une* (sur *fille*)<sup>3</sup>.

2° *dui* venu d'une forme masculine *dui* (v. p. 82), qui s'est substituée à la forme du duel *duo*. Le régime masculin est *dous*, puis *deus* ; *does* représente *dęas*, et n'a qu'un cas commun (cf. la déclinaison des substantifs féminins). Mais en francien, *does* fut de bonne heure remplacée par *dous* du masculin. *Dui* se combine très souvent avec *\*ambi*. D'où la forme fréquente en vieux français : *andui*, *andoi*, *ansdęus*, *ambesdęus*<sup>4</sup>. Ce mot brouille souvent les formes des deux composants, et il n'est pas rare de trouver *ambes* combiné avec *dui*, *dous* : *ambesdous*. *Ambdui vos en taisiez* (Rol., 259) ; *Ambedui unt merveillus vasselage* (ib., 1094).

3° *tres*, comme *grant*, n'a pas d's au sujet masculin :

	Masc.	Fém.	Neutre
Suj.	<i>trei</i> ,	<i>treis</i> ,	<i>treie</i> (uniquement substantif).
Rég.	<i>treis</i> ,	<i>treis</i> .	

1. *Mesme* est naturellement de cette catégorie.

2. Voir : Knösel, *Ueber altfranzös. Zahlwörter*, Göttingen, 1883. Staaf, *Le suffixe -ime, -ième en français* (*Studier i modern spraketenskap utgifna af Nyfilologiska sällskapet i Stockholm*, p. 101-132). A. Thomas. *Le suffixe -esimus en français* (*Romania*, XXX, 398-400).

3. Un mot d'origine et de sens très discutés, *empreu*, remplace souvent *un* dans les énumérations : *En preu cucu, et deux cucu et trois cucu* (Couron. Ren., 217).

4. *Am*, venu de *ambi* est employé seul dans la *Passion* (208), mais là seulement : *Am se paierent a cel jorñ*. Le féminin *ambes* est commun.



*Vingt, cent*, et leurs multiples se déclinent sur le type *grant* :

	Masc.	Fém.
Suj.	<i>vint, cent</i> ;	<i>vinz, cenz</i> ;
Rég.	<i>vinz, cenz</i> ;	<i>vinz, cenz</i> .

*Mille* a conservé le singulier *mil* (mille) et le pluriel *mille* (millia). Mais, dès le XI<sup>e</sup> siècle, *mil* se rencontre au pluriel : *Cel jorn i out cent mil laïrmes ploreðes*. (Al., 119, 5).

Les noms de nombre sont généralement semblables aux noms latins ; *seisante, setante, uitante, nonante*. Cependant, au lieu de *septemdecim*, etc., le français dit naturellement *dis et set*, comme le latin populaire *dece et septe* (page 82), et ainsi de suite.

Il faut noter aussi le développement de l'usage celtique de compter par *vingt* (v. p. 54). Ce procédé est très étendu en vieux français : *treis vinz et dis* (Rois, IV, 23) ; *Chevaliers ot avec li seize vint* (Gar. le Loh., II, 269, G.). Le procédé qui consiste à nombrer par *cent* est également connu du vieux français. C'est l'analogie qui l'a étendu : on dit *douze cents* comme *deux cents*. De là les deux manières de compter qui existent encore : *dix sept cents, mille sept cents* : *E jo ferrai e mil cols e set cenz* (Rol., 1078).

Les gros nombres *million, milliard, milliasse* n'existent pas.

B) ORDINAUX. — Les ordinaux ont survécu, et se déclinent sur le type *bons*. Ce sont *premiers* (*primaryos*), *premiere*<sup>1</sup> ; *terz, tierz* (*tertsyø*), *terse, tierse* ; *quarz* (*quart(o)s*), *quarte* ; *quinz* (*quint(o)s*), *quinte* ; *sistes* (*seyst(o)s*), *siste* ; *sedmes* (*sept(e)m(o)s*), *sedme* ; *dismes, disme* (*s* s'y conserve par analogie de *dix*).

Le suffixe *mes* sert en outre de bonne heure à former des analogues de *dismes* et de *sedmes*, savoir : *sismes, uitmes, nuefmes*.

*Imes* et *ismes* qui semblent ne faire qu'un (*ecimus* > *ek(e)m(o)s* > *ieismes* > *ismes*) servent également de bonne heure à former les ordinaux : *uitimes, nuevimes, onzimes, vintimes, trentimes*.

C) Les multiplicatifs n'existent plus. Les proportionnels sont fort peu nombreux : *døble, treble* semblent seuls populaires (*quadruple* et *simple* sont savants).

Pour traduire les adverbes multiplicatifs et distributifs, le vieux français a créé des périphrases, faites d'un nom de nombre cardinal et de substantifs ou d'adjectifs : *tant, døble, feis, veie, ore, tør, colp, erre*, etc.<sup>2</sup>. *Maliciouse est... Cent mile tanz fame que home*

1. *Seconz* est savant ; la langue populaire dit *altre*.

2. Tobler, *Verm. Beitr.*, I, 148.

(Méon, *Fabl.*, II, 27, 830); *Plus bele...* (Barb. et M., *Fabl.*, II, 422, 48); *Sanz* 15404); *La puchele Berart a regardé n*.

De tant ont été composés altant  
altretant (*alt(e)ro tanto*).

A l'aide du suffixe *ein* (*eni*), le vie  
*sisain*, *uitain*, qui furent de bonne

#### PRO

Les formes des pronoms du  
traits caractéristiques.

1° Étant tour à tour pro  
étaient ou atones ou tonique  
développements phonétique  
*mé* tonique > *mei*.

2° Ils ont souvent gar

3° Leur déclinaison  
ils ont conservé un re  
changeant la fonction

#### PRONOMS PERSONNELS

deuxième personne  
sième a été exclu  
pas impossible  
cas, car le datif  
du Nord-Est  
deuxième per  
et accusatif

Sir

I'

1  
Das  
188  
tra  
Le  
D.  
n.

On ne sait pas tout à fait nettement comment le latin vulgaire *ġo*, que supposent toutes les langues romanes, a donné *jo*, à côté duquel on rencontre *io*, *jeo*, *joe*, *gié*, *jou*; de bonne heure du reste, l'atone *je* a pris la place des formes toniques. De même *nos* et *vos* atones vivront seuls à l'exclusion des toniques, qui eussent donné *neus*, *veus* (XIII<sup>e</sup> s.).

	III <sup>e</sup> personne					
	Formes issues de <i>ille</i> tonique			Formes issues de <i>ille</i> proclitique		
	masc.	fémin.	neut.	masc.	fémin.	neut.
Sing. Suj.	<i>il</i> (ġlli)	<i>ele</i> (ġlla)	<i>el</i> (ġllq)			
— Rég. ind.	<i>lui</i> (ġllúi)	<i>li</i> (ġllġi)		<i>li</i> ((ġ)lġi)	<i>li</i> ((ġ)lġi)	
— Rég. dir.				<i>lo</i> , <i>le</i> ((ġ)lq)	<i>la</i> ((ġ)la)	<i>lo</i> , <i>le</i>
Plur. Suj.	<i>il</i> (ġlli)	<i>eles</i> (ġllas)				((ġ)lo)
— Rég. ind.	<i>lor</i> (ġllórq)	<i>lor</i> (ġllórq)		<i>lor</i> ((ġ)lorq)	<i>lor</i> ((ġ)loro)	
— Rég. dir.	<i>els</i> , <i>eus</i> (ġllos)	<i>eles</i> (ġllas)		<i>les</i> ((ġ)los)	<i>les</i> ((ġ)las)	

Parmi les formes toniques, plusieurs demandent quelques éclaircissements. Les formes *il* et *lui*, qui supposent *ġlli* et *ġllúi* du latin vulgaire, ont été vraisemblablement influencées par le pronom relatif *qui*, *cui*; dans ce datif *lui*, comme aux autres formes où elle se produit, l'aphérèse de la voyelle initiale doit être sans doute rapportée à l'influence des formes atones. La forme du féminin *ġlġi* pour *ġllae*, qui avait remplacé *ġlli* (v. p. 83), est due sans doute à l'analogie du masculin. Au pluriel, *lor*, à partir du XI<sup>e</sup> siècle *leur*, sert, dès les origines, de féminin comme de masculin, et a la fonction de datif.

Le neutre *el*, réduit à la fonction de sujet des verbes impersonnels, qui souvent s'emploient sans sujet, a eu de très bonne heure à souffrir de la concurrence de *il* masculin (sans parler de ce neutre); *il* fut bientôt à peu près seul en usage.

Pour les formes atones, les difficultés sont bien plus grandes. On comprend facilement comment s'est produit le déplacement de l'accent sur la dernière syllabe, quand ces mots étaient proclitiques, et par suite comment la première est tombée : (*il*)lq *pórtat* > *lo pórtet* > *le porte*. Mais on voit que les formes ne se correspondent pas comme elles le devraient. Ainsi de *ġllq* du singulier est résulté un *lo* qui a subsisté jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle. Au contraire, au pluriel *los*, qui devrait résulter de *illos*, ne se rencontre jamais, mais seulement *les*<sup>1</sup>. Sans entrer dans l'examen de ce problème difficile, disons seulement que des formes inaccentuées peuvent être ou proclitiques (*ġl*)la *vęd*(e)t, ou enclitiques *vęd*(e)t *ġlla*. Dans

1. *Los* se trouve toutefois au vers 16 du *Sponsus*, mais comme article.

A ce possessif il faut ajouter *lor* < (il)lórq, qui, parti de la fonction de génitif, prend celle d'un véritable adjectif, sans toutefois devenir variable avant la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Il peut paraître étrange que *lor*, *leur*, pronom personnel, signifie à eux, et *lor*, *leur*, adjectif possessif d'eux, mais il faut se souvenir de la double construction qui permettait au vieux français d'exprimer indifféremment le génitif d'appartenance par *de* ou par *à* : *la fille del rei* ou *la fille al rei* (cf. plus loin la syntaxe de la préposition à).

PRONOMS DÉMONSTRATIFS. — Nous avons déjà trouvé un des démonstratifs du latin passé à l'état de pronom personnel : c'est *ille*, aussi article. Les autres, ou sont morts tout à fait (*is*, *idem*), ou n'ont laissé que des traces : *eps*, *es* < *epsq*<sup>1</sup> est, sauf quelques expressions, remplacé par le composé *mesme* < *medeps(e)mō* (v. p. 83), qui sert aussi à l'expression de l'idée de *idem*. *Hoc* > *oc* > *o* se retrouve dans *oïl* et dans des composés : *avec* < *avuec* < *aboc* < *ap(ut) oc*; *poruec* < *poroc* < *pro oc*, etc. *Iste* est surtout du Sud-Ouest. On trouve cependant ce pronom dans les *Serments* : *d'ist di*, et dans les textes de l'Ouest : *d'este terre* (*Al.*, 41, 3).

En réalité, le mouvement déjà marqué dans le latin vulgaire est terminé; le rôle des simples est passé à leurs composés : *eccic*, *ecceste*, *eccelle*. Toutefois le premier ne subsista que sous la forme neutre *ico*, *ço*, plus tard *ce* < *ecceoc*, et, au lieu qu'il y eût trois démonstratifs, correspondant aux diverses personnes : première, deuxième, troisième, le vieux français n'en eut plus que deux, un prochain et un lointain. Voici les formes :

		Masc.	Fém.	Neutre.
Sing.	Suj.	(i) <i>cil</i> ,	(i) <i>cele</i> ,	(i) <i>cel</i> .
—	Rég. ind.	(i) <i>celui</i> ,	(i) <i>celi</i> .	
—	Rég. dir.	(i) <i>cel</i> ,	(i) <i>cele</i> ,	(i) <i>cel</i> .
Plur.	Suj.	(i) <i>cil</i> ,	(i) <i>celes</i> .	
—	Rég.	(i) <i>cels</i> , (i) <i>ceus</i> ,	(i) <i>celes</i> .	
Sing.	Suj.	(i) <i>cist</i> ,	(i) <i>ceste</i> ,	(i) <i>cest</i> .
—	Rég. ind.	(i) <i>cestui</i> ,	(i) <i>cesti</i> ,	
—	Rég. dir.	(i) <i>cest</i> ,	(i) <i>ceste</i> ,	(i) <i>cest</i> .
Plur.	Suj.	(i) <i>cist</i> ,	(i) <i>cestes</i> , (i) <i>cez</i> .	
—	Rég.	(i) <i>cez</i> ,	(i) <i>cestes</i> , (i) <i>cez</i> .	

1. *Chi eps lo morz fai se revivere* (*Pass.*, 35); *Cil eps nun avret Evriu* (*S. Leg.*, 56); *par esse la chariere* (*Phil. de Thaün, Comp.*, 1433); cf. l'expression : *en es le pas et le composé neis* < *ne epsq*.

Une observation commune à toutes ces formes, c'est qu'elles faisaient fonction tantôt d'adjectifs, tantôt de pronoms. Dans le premier cas, elles étaient proclitiques ; de là l'aphérèse de la première syllabe. Dès les origines les formes ainsi allégées sont de beaucoup plus fréquentes que les autres. Pour le reste, il suffira de comparer au pronom simple *il* pour voir que les formes de *cil* correspondent à celles de *il*, et comportent par conséquent les mêmes explications. Nous avons séparé régime direct et indirect, mais en réalité les formes en *ui* ne gardèrent pas longtemps le rôle exclusif de datif. Le neutre *ço* a de bonne heure été plus usité que les autres neutres.

Il faut noter, dans la série des formes de *cist*, la forme contracte *cez*, dont la formation est analogue à celle de *voz*, *noz* (p. 191). Il est cependant vraisemblable que l'analogie des formes *les*, *mes*, *tes*, *ses* n'a pas été étrangère à cette formation. De bonne heure on trouve aussi *ce* pour *cest* devant un mot commençant par une consonne : *a ce jor* (*Épître farcie pour le jour de St-Etienne*, 5). J'y verrais volontiers une action de la forme de l'article *le*, de fonction si voisine.

PRONOMS RELATIFS ET INTERROGATIFS. — En latin vulgaire, nous l'avons vu, (page 84), la forme du masculin sujet singulier tendait à s'employer pour le féminin, le neutre, et même pour les autres cas. Cependant une forme distincte survécut pour le neutre, et une déclinaison subsista :

	Masc. et Fém.	Neutre tonique	Neutre atone
Sujet	<i>qui</i> , ou <i>ki</i> ( <i>qui</i> ),	<i>quei</i> , ( <i>quéd</i> ),	<i>que</i> ( <i>quéd</i> ),
Rég. ind.	<i>cui</i> ( <i>cui</i> ),		
Rég. dir.	<i>que</i> ( <i>que</i> , cl. <i>quem</i> , <i>quam</i> ),	<i>quei</i> , ( <i>quéd</i> ),	<i>que</i> ( <i>quéd</i> ).

*Cui* (pron. *cûi*) est proprement un datif, mais dont la fonction s'est très rapidement étendue ; de très bonne heure il a été confondu avec *qui* (pron. *kt*). Les formes qui précèdent sont toutes indifféremment relatives et interrogatives, sauf *que* masc. fém., qui n'est que relatif. On remarquera que ce *que* suppose qu'en latin vulgaire *que*, *qua* avaient laissé tomber *m*, quoique monosyllabiques (v. p. 70).

A ces formes il convient d'ajouter *quels* interrogatif et relatif, qui se décline sur *granz*, et s'emploie tantôt adjectivement et seul, tantôt substantivement et précédé de l'article : *li quels*. Mais il n'appartient guère à cette première période, car il n'est ni dans

*Alexis*, ni dans *Roland* ; il faut aller le chercher, au moins comme relatif, dans des livres savants tels que le *livre des Psaumes* ; Villehardouin ne l'emploie pas encore.

Le pronom adverbial *dont* (*dōnde*, *de unde*) se développe dès les premiers siècles. Il est déjà dans *Alexis*.

PRONOMS INDÉFINIS. — Un certain nombre des indéfinis latins s'étaient conservés : *altre*, *nul*, *tel* (ceux-ci avec des formes de pronoms et un datif en *ui* : *altrui*, *nului*), *uns*, *tant*, *quant*, *tot*, *molt*, *poi*. Ces deux derniers devinrent bientôt invariables, les autres se déclinaient sur le type *bons*. Quelques-uns avaient été, dès les origines, invariables : *el* < *alō* < *aliud* ; *alques* < *aliquid* + *s* adverbial. *Plusor* n'eut jamais de féminin, et fut presque exclusivement pluriel.

Mais à ces formes étaient venues s'en ajouter d'autres de toutes provenances : *on*, cas sujet du substantif *omo* (phonétiquement influencé par *ome* < *om(e)ne*), qui longtemps peut se traduire indifféremment par *on* ou par *un homme* : *Pur sun seigneur deit hum souffrir granz mals* (*Rol.*, 1117) ; un mot étranger *mainz*, d'où *tres-mainz* ; des composés : *itels*, *altels*, *altretels*, *altant*, *altretant*, *alquant*, *alcuns* (*al(e)cun(o)s*), *neguns* (*negun(o)s*), *nesuns* (*n(e)eps(e)un(o)s*), et parmi eux la forme hybride *cadhuns* < *catunōs* < *κατὰ unus*, plus tard remplacée par *chescuns*, mélange bizarre où on retrouve le *ch* de *cadhuns* > *chadhuns*, et *esc* de *quesque*.

ARTICLE. — Nous avons déjà rencontré *elle* comme pronom personnel. On sait que ce mot n'eut pas que cette fortune. L'usage de le joindre aux noms définis était devenu peu à peu si fréquent que, dès les origines du français, il était un véritable article. Il a naturellement, dans ces fonctions, les mêmes formes que le pronom personnel atone, puisqu'il est dans la même situation phonétique, sauf qu'on ne lui trouve pas de datif, les substantifs auxquels il se joint n'en ayant pas. Mais il a des formes du sujet singulier et pluriel, qui manquent au personnel atone. On a donc :

	Masc.	Fem.
Sing. Suj.	<i>li</i> ,	<i>la</i> .
— Rég. dir.	<i>lo</i> , <i>le</i> ,	<i>la</i> .
Plur. Suj.	<i>li</i> ,	<i>les</i> .
—	<i>los</i> , <i>les</i> ,	<i>les</i> .

Les formes en *li* représentent un type *elli* qui est régulier au pluriel, et dont l'extension au singulier s'explique par l'influence de *qui*.

*Les*, précédé de *de*, à > *des*, *as*; *le* dans la même position > *del*, *al*; plus tard, *l* se vocalise normalement dans ces dernières formes, d'où *deu*, *au*; *l* était tombée au contraire, dès les origines, dans *des*, *as*, où sa chute s'explique par la position proclitique de *des* et de *as* devant les noms et par l'analogie des formes en *es* : *les*, *mes*, etc. *En le* se contracte en *enl*, *el* (plus tard *eu*, *ou*); en *les*, en *enls*, *es*<sup>1</sup>.

*Le*, *la*, devant une voyelle élident obligatoirement leur voyelle; *li* élide la sienne facultativement.

## CONJUGAISONS<sup>2</sup>

FORMES PÉRIPHRASTIQUES ET FORMES SIMPLES. — Les progrès des formes périphrastiques ont été tels dans la période de transition du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle que, dès les premiers textes, on ne trouve plus trace des formes du passif, sauf dans le participe passé. Ce participe passé, combiné avec les divers temps et modes de *estre* : *sui*, *esteie*, *fui*, *serai*, *sereie*, *seie*, *fusse*, *estre*, remplaça les formes disparues.

Dans la conjugaison de l'actif, le triomphe des formes périphrastiques avait été moins complet. Cependant elles se sont substituées aux formes simples : à l'indicatif futur, *porterai*, au futur antérieur *aurai portet*, au parfait et au plus-que-parfait du subjonctif *aie*, *eusse portet*, enfin à l'infinitif passé *avoir portet*.

En outre il en est né : a) un temps-mode, le conditionnel présent, qui en qualité de temps sert de futur dans le passé, *portereie*; b) un conditionnel passé, *avreie portet*; c) un passé antérieur, *oi portet*; d) un passé plus-que-parfait, *aveie portet*; e) un passé dit indéfini, *ai portet*;

1. L'enclise, malgré quelques exemples contraires, était obligatoire en ancien français. Les textes les plus anciens la présentent régulièrement.

2. Voir : Chabaneau, *Histoire et théorie de la conjugaison française*, Nouvelle édition, Paris, 1879. Körting, *Formenlehre der französ. Sprache*, I. *Der Formenbau des französ. Verbums*, Paderborn, 1893. Vising, *Die Realen tempora der Vergangenheit* (Französ. Stud., VI, VII). Lindquist, *Quelques observations sur le développement des désinences du présent de l'indicatif de la 1<sup>re</sup> conjugaison latine*, Upsal, 1898. Risop, *Studien zur Geschichte der französ. Konjugation auf-ir*, Halle, 1891. Behrens, *Unorganische Lautvertretung innerhalb der formalen Entwicklung des französ. Verbalstammes* (Französ. Stud., III), 1882. Behrens, *Die Endung der zweiten Pluralis des Altfranzös. Verbums*, Greifswald, 1890. Czischke, *Die Perfectbildung der starken Verbs der si-Klasse im französ. (XI-XVI Jahrh.)*, Greifswald, 1888. Trommlitz, *Die französischen ui-Perfecta aeusser poi (potui) bis zum 13 Jahrhundert einschliesslich*, Stralsund, 1895. Bröhan, *Die Futurbildung im Altfranzösischen*, Greifswald, 1889. Rydberg, *Le développement de facere dans les langues romanes*, Paris, 1893.

Il est inutile de montrer que ces temps donnent déjà une tout autre physionomie à la conjugaison.

Avaient d'autre part disparu définitivement sans être remplacés :

L'impératif futur (*portato*), le supin (*vortatu*), le participe futur (*portaturus*), l'infinitif futur (*portaturum esse*).

Peu après, le vieux plus-que-parfait disparut à son tour. On le trouve encore dans *Eulalie* : *furet* (*fu(e)rat*) 18, *avret* (*av(ue)rat*) 2, *roveret* (*rogav(e)rat* ?) 22, *voldret* (*vol(ue)rat*) 21 ; dans *Alexis* : *fîret* (*fec(e)rat*) 25, 5. On ne le rencontre plus dans les textes postérieurs au XII<sup>e</sup>. Il ne resta donc désormais que les formes simples suivantes : indicatif présent et imparfait, subjonctif présent et plus-que-parfait (devenu imparfait), impératif à la 2<sup>e</sup> personne, infinitif présent, participe présent, accusatif-ablatif du gérondif.

CLASSIFICATION NOUVELLE DES CONJUGAISONS. — Les conjugaisons ont désormais cessé, dans leur ensemble, de pouvoir se classer d'après la classification latine. Il y a en réalité deux groupes : celui des conjugaisons vivantes, où entrent les verbes que l'on forme, et celui des conjugaisons stériles.

Dans le premier groupe, la conjugaison la plus importante est celle des verbes en *er*, *ier*<sup>1</sup> : *amer*, *laisier*, qui retient les verbes du latin populaire en *are*, y compris les germaniques en *an* non précédé de *y*, et d'autre part la plupart des verbes créés par le roman : *accoler*, etc. La deuxième conjugaison vivante est l'inchoative, dont nous avons déjà signalé les progrès à l'époque latine. L'addition de la syllabe inchoative ne s'était peut-être d'abord produite qu'à la 1<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> du singulier et à la 3<sup>e</sup> du pluriel de l'indicatif présent, mais de là, elle envahit toutes les personnes de ce temps, et aussi l'imparfait, le participe présent, etc. La syllabe ajoutée est invariablement *is*, *iss* < *isc*. Cette conjugaison renferme dès le plus ancien français, outre les verbes déjà inchoatifs en latin, une série de verbes nouveaux en *ire* qu'elle a attirés à elle : *tradir*, *florir*, *perir*, *punir*, *noûrir* ; des verbes germaniques en *yan* : \**kausyan* > *choisir* ; enfin des verbes nouvellement formés : *cherir* de *cher*, *rogir* de *roge*.

Quant aux conjugaisons stériles, il est d'usage dans la grammaire française de les considérer d'après leur infinitif, et de les classer en

1. Rappelons que *ier* peut provenir de *yare* < *iarę* : *adpodyare* > *apoyer* ; de *care*, *gare* après voyelles : *emplegare* > *empleier* ; *legare* > *leier* ; de *care*, *gare* après consonnes : *cercare* > *cerchier*, *vend(e)gare* > *vengier* ; de *yare* < *diare* (= *zare*) : *auct(o)regare* > *otreier*, de l'action d'une palatale précédant une dentale *t*, *d*, *s*, une *l* ou une *n* : *ayudare* > *aidier*, *cog(e)dare* > *cuidier*, *lacsare* > *laissier*, *dęsmac(p)-lare* > *desmaillier*, *dęgnare* > *deignier*.



verbes en *ir*, *oir*, et *re*. Mais, ni en français moderne, ni en français ancien, un même paradigme ne convient aux verbes d'une soi-disant classe. Comparez : *voir*, *il vit* ; *recevoir*, *il reçut*, a. fr. *il receût*.

Peut-être, bien qu'un paradigme identique ne convînt qu'à de petits groupes, vaudrait-il mieux prendre pour base le parfait et non l'infinitif. De ce point de vue, les verbes en question se divisent en deux catégories, ceux qui ont un parfait fort, et ceux qui ont un parfait faible.

a) Parfait faible. Ont un parfait faible à toutes les personnes : des verbes en *ir* non inchoatifs : *oïr*, *oît* ; *ofrir*, *ofrit* ; des verbes en *re*, qui en latin vulgaire faisaient leur parfait sur le type *dedi* : *rendedi*, *vendedi*, *perdedi*. De ce nombre sont *respondre*, *descendre*, *fendre*, *fondre*, *defendre*, *pendre*, *abatre*, *rompre*, *sivre* (v. p. 88).

b) Parfait fort à la 1<sup>e</sup>, à la 3<sup>e</sup> du singulier et à la 3<sup>e</sup> du pluriel. Il y a trois types principaux :

1<sup>o</sup> type latin en *-sit*, français *st* : *ars(e)t* > *arst*. L'infinitif peut être en *re* : *tordre*, *torst* < *torset* ; en *ir* : *luisir* (*luist* < *læysset* < *luxit*) ; en *eir* : *maneir* (*mest* < *maset* < *mansit*).

2<sup>o</sup> type latin en *-uit*, français *t* ; le *u* se combine avec la voyelle radicale : *tacuit* > *tot*. L'infinitif peut être en *re* : *creire* (*creduit* > *crut*) ; en *ir* : *plaisir* (*placuit* > *plot*) ; en *eir* : *aveir* (*avuit* > *ot*)

3<sup>o</sup> type en *-it*. En français le *t* se conserve, et la voyelle du radical est influencée par la voyelle de la 1<sup>re</sup> personne du singulier : *tenet* > *tint* (qui a subi l'influence de *je tin* (*tent*), *volet* > *volt* (*o* ne se diphthongue pas). L'infinitif peut être en *re* ou en *ir*.

## LES RADICAUX

A première vue, les verbes de l'ancien français paraissent beaucoup plus variés dans leurs radicaux que les mêmes verbes à l'époque latine. Comparez *movet* et *movere*, en français *muet* et *mouvoir* ; *lavo* et *lavare*, en français *lef* et *laver*. C'est que les formes latines d'aspect semblable, étaient en réalité les unes fortes, c'est-à-dire accentuées sur le radical, les autres faibles, c'est-à-dire accentuées sur la désinence. Et, on l'a vu par la phonétique, cette différence était capitale ; elle amenait un tout autre développement de la voyelle. Rappelons les effets principaux de cette loi générale.

Le radical est en	Aux formes fortes il est en	Aux formes faibles il est en
a libre	e <i>laves</i> < <i>lâvas</i> ,	a <i>lavez</i> < <i>lavâtes</i> .
a devant nasale	ai <i>aines</i> < <i>âmas</i> ,	a <i>amez</i> < <i>amâtes</i> .
ɛ libre	ie <i>lief</i> < <i>lévo</i> ,	e <i>lever</i> > <i>levâre</i> .
ɛ libre dev. nasale	iẽ <i>vient</i> < <i>vénit</i> ,	e <i>venir</i> < <i>ventre</i> .
ɛ libre	ei <i>peiset</i> < <i>pésat</i> ,	e <i>pesai</i> < <i>pesâi</i> .
ɔ libre	uo, ue <i>muert</i> < <i>móret</i> ,	o <i>morir</i> < <i>mortre</i> .
ɔ libre	o, ou <i>plort</i> < <i>plôret</i>	o <i>plorer</i> < <i>plorâre</i> .

La différence est encore plus complète dans les verbes polysyllabiques, où la voyelle, tonique aux formes fortes, devient atone contrefinale aux formes faibles : *ayúdas* > *ayúdes*, *ay(u)dâtes* > *aidiez* ; *paráulas* > *paroles*, *par(au)lâtes* > *parlez* ; *desyúnas* > *desjunes*, *desy(u)nâtes* > *disnez*.

Le radical fort se présente aux trois personnes du singulier, et à la troisième du pluriel de l'indicatif et du subjonctif présents, à l'impératif singulier, à l'infinitif des verbes en *ère* latins (sauf dans la conjugaison inchoative : *gemiscere*).

Toutes les influences troublantes viennent en outre agir pour diversifier les radicaux, celle des nasales, et surtout celle de *y*.

Souvent par analogie les verbes qui auraient dû avoir *y* l'ont perdu : *partio*, *sentio*, *dormio*, *recipio*, *servio*, etc., ont dû être en latin vulgaire : *parto*, *sento*, *dormo*, *reçbo*, *servo*. Inversement, quelques-uns de ceux qui n'avaient pas *y* l'ont pris, d'où *volyo*, *fallyo*. En outre un grand nombre de ceux qui l'avaient l'ont conservé : *venyo*, *facyo*, *tenyo*, auxquels, bien entendu, il faut ajouter ceux de la seconde conjugaison latine, où *e* > *i* > *y* : *placeo* > *placyo*, *\*poteo* > *potyo*, etc.

Un *y* provenant de *i* se rencontrait dans la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> conj. latines, à la 1<sup>re</sup> personne du singulier et à la 3<sup>e</sup> du pluriel de l'ind. présent, à toutes les personnes du subj. présent, à l'imparf. de l'indicatif, au part. prés. et au gérondif : *audio*, *audiunt*, *audiam*, *audias*, etc., *audiebam*, *audiens*, *audiendo* > *auyo*, *auyont*, *auya*, *auyeva*, etc.

*e* (> *y*) se rencontrait dans la 2<sup>e</sup> conjugaison, à la 1<sup>re</sup> personne de l'indicatif présent, et à toutes les personnes du subjonctif : *debeo*, *debeam*, *debeas*, > *devyo*, *devya*, etc.

Sous l'influence de ce *y*, les divers radicaux avaient subi divers changements phonétiques.

Radical terminé par une palatale : *a* + pal. devient *ai* : *fac* > *fai*, *fac(e)re* > *faire* ; mais *a* + pal. + *y* > *az*, *ace* : *facyo* > *faz*, *facya* > *face*.

Radical terminé par une dentale : le *y* agit sur la voyelle : *oye* < *auya* < *audiam*.

Radical terminé par une labiale : le *y* fait tomber la labiale : *avyo* > *ai* (cf. *avoir*), ou bien la transforme en consonne : *sapya* > *sache* (cf. je *sai*, nous *savons*).

Radical terminé par la vibrante *r* : *y* > *g*, *c*, ou bien agit sur la voyelle : *moryo* > *moerge*, *moerc* ou bien *muir*.

Radical terminé par la liquide *l* : cette *l* est mouillée : *salyo* > *sail*, *volyo* > *vueil* (cf. *vuelt*, *volons*).

Radical terminé par une nasale : *y* > *g*, *tenya* (*teneam*) > *tienge*.

Même quand elle ne contenait pas de *y*, la désinence, suivant sa nature, amena de grandes modifications dans la consonne finale du radical, ainsi quand cette finale était une palatale : *coll(o)co* a dû donner *colc*, *coll(o)cat* > *colchet*, et *coll(o)cet* > *colzt* (*Rol.*, 2682). Mais dès les origines, l'analogie a réduit cette diversité. Il y a un nombre considérable de formes phonétiques dont on ne trouve plus trace à l'époque française. Par exemple, au subjonctif des inchoatifs, *puniscat* devait donner *punischet*. Toutefois partout la syllabe caractéristique est *is* ; on ajouta au radical augmenté de *is* la flexion normale *et*, d'où *puniss-et*, et ainsi à toutes les personnes.

Enfin les radicaux des verbes irréguliers latins ont été reformés par diverses analogies : *possum* en *potyo*, *potes*, d'après *potui* ; *vadont* et *façnt* paraissent avoir, le second à cette personne seulement, le premier à toutes les personnes, laissé tomber la consonne intervocalique, d'où *façnt* > *font* et *vao*, *vais*, *vait*, *vaçnt* > *vois* (refait sur *pois*, *connois*), *vais*, *vait*, *vont*. *Abyo* a de même perdu le *b* > *v* : *ayo* d'où *ai* et par analogie *dei* (< *deyo*), *sai* (< *sayo*). *Sum* a pris à la première personne, sous l'influence de *fui*, la désinence *ui*, d'où *sui*. *Aller* a trois radicaux : l'un, d'origine inéclaircie, *all* ; l'autre, de *va(d)o* : *vois*, *vais*, que je *voise* ; le troisième, de *ire* : *irai*, *ireie*.

#### LES FLEXIONS

Leur évolution normale a été profondément troublée, il faut en avertir tout d'abord, car ici, plus peut-être que partout ailleurs, l'influence de l'analogie a agi pour bouleverser les résultats du développement phonétique. En effet, une irrésistible puissance attire l'une vers l'autre des séries de formes que la phonétique séparerait, mais qui sont liées ensemble par l'identité de la fonc-

tion à laquelle elles sont employées. Une désinence existe dans un certain nombre de verbes pour exprimer une personne, un temps, un mode, elle tend à s'introduire dans les verbes qui ne l'ont pas. Et ainsi s'unifient aux dépens de la variété sans doute, mais pour la plus grande facilité du langage, personnes, temps, modes qui, sans cela, eussent eu des développements divergents.

**PRÉSENT DE L'INDICATIF DE TOUTES LES CONJUGAISONS.** — A la 1<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> personnes du singulier et à la 3<sup>e</sup> du pluriel, les désinences sont la transformation régulière des désinences latines.

1<sup>o</sup> *o* tombe ou reste à l'état de *e* après un groupe de consonnes : *amo* > *aim*, *vendo* > *vent*, *volyo* > *vueil*, *entro* > *entre*, *cambyo* > *change*.

2<sup>o</sup> *as* > *es*; *es*, *is* > *s*, ou avec *e* d'appui *es* : *amas* > *aimés*, *mov(e)s* > *mues*, *vend(e)s* > *venz*, *aud(e)s* > *oz*, *cob(e)r(e)s* (*cooperis*) > *cuevres*.

3<sup>o</sup> *at* > *et*; *et*, *it* > *t*, ou avec *e* d'appui *et* : *amat* > *aimet*, *vend(e)t* > *vent*, *ven(e)t* > *vient*, *coper(e)t* > *cuevret*.

4<sup>o</sup> *ant*, *ent*, *ont* > *ent* : *amant* > *aiment*, *movent* > *muevent*, *vendont* > *vendent*, *dicont* > *dient*<sup>1</sup>.

1<sup>re</sup> personne du pluriel. — La désinence latine ne se retrouve que dans *faimés*, *dimes* < *fac(e)m(o)s*, *dic(e)m(o)s*.

Partout ailleurs, sauf dans *oram* (*Eul.*, 26), qui est peut-être savant, elle est remplacée en francien par la désinence *ons*, qui n'est la représentation phonétique ni de *am(o)s* > *ains* (cf. *ram(o)s* > *rains*), ni de *em(o)s* > *eins* (cf. *Rem(i)s* > *Reims*), ni de *im(o)s* > *ins*, même en admettant, comme cela est vraisemblable, que *imus* et *itis* étaient, par analogie des autres personnes, devenus toniques.

*Ons* ne peut représenter que *om(o)s* qui n'existe pas dans la conjugaison latine classique, sauf dans *som(o)s* (< *sūmūs*) et aussi dans *volom(o)s*, *podom(o)s*. De là l'explication généralement reçue que *ons* est parti du verbe *sons* (nous *sommes*), pour gagner, par extension analogique, l'indicatif présent des autres verbes, puis plus tard le subjonctif et l'imparfait.

Il y a évidemment des objections, qui font que cette hypothèse se trouve à chaque instant remise en question. L'analogie d'une forme assez puissante pour envahir tous les verbes et à plusieurs temps, serait partie d'un verbe, très usité il est vrai, surtout

1. D'après *facont* devenu, comme on l'a vu plus haut, *faont*, *font*, *habent* a pris la forme *aont*, *ont*.

avec le nouveau passif, mais cependant presque seul, et d'un seul temps de ce verbe, mieux que cela d'un temps qui n'a même pas conservé cette forme; puisqu'on dit *somes*, forme analogique de *esmes*, autre première personne du pluriel usitée en vieux français, et qui représente *esmps* < *s(u)mus*. On a remarqué aussi qu'un verbe d'état comme *être* est plus sujet à recevoir qu'à exercer une action. Il est assurément surprenant que, dans ces conditions, le triomphe de cette forme analogique ait été si rapide.

La répartition géographique du phénomène, qui s'est produit dans la France du Nord, dans une partie considérable de la haute Italie et une partie du domaine ladin, mais qui est inconnu dans la région rhodanienne, oblige à supposer qu'il s'est produit spontanément et indépendamment sur des points différents de la Romania.

Il n'y a rien d'irréfutable dans ces objections ni dans les autres que l'on fait <sup>1</sup>, et il y a de bonnes raisons de supposer que *ons* est en effet d'origine analogique. Dans des verbes tels que *colchons*, *plaisons*, *nageons*, le développement de *c* en *ch*, de *g* en *j* et de *ce* en *is* n'a été possible que devant *a* et *e*. Devant *o*, *c* se fût maintenu. C'est-à-dire qu'au VII<sup>e</sup> siècle, *amqs*, *emqs* existaient encore. Ce seul fait chronologique rend invraisemblable toute action des parlers indigènes, qui se fût exercée plus tôt. Aucune explication phonétique ne rend compte des transformations en *ons* des diverses désinences. D'autre part, il y a un parallélisme très intéressant, comme M. Meyer-Lübke l'a fait voir, entre *ons* et *sumus*. Dans les pays où l'on dit *simus*, *ons* n'existe pas <sup>2</sup>.

La flexion ordinaire de la deuxième personne du pluriel est également inattendue, mais plus facilement explicable :

<i>at(ę)s</i> > <i>ez</i> (sauf après palatale)	<i>amat(ę)s</i> > <i>amez</i> ,
— > <i>iez</i> après palatale	<i>cęrcat(ę)s</i> > <i>cerchiez</i> .
<i>ęt(ę)s</i> > <i>eiz</i> ,	<i>portar(e av)etis</i> > <i>portereiz</i>
<i>il(ę)s</i> > <i>iz</i> .	

1. On les trouvera dans Körting, *Formenlehre*, I, *Der Formenbau des französischen Verbums*, p. 121 et suiv., et dans Mohl, *Les origines romanes. La première personne du pluriel en gallo-roman*, Prague, 1900 (4-33).

2. L'hypothèse *ons* < *sumus* est de Diez. Elle a été reprise par G. Paris, *Rom.*, VII, 624. Voyez Lorentz, *Die I. Person Plural des Verbums im Altfranzösischen*, Strassburg, Diss., Heidelberg, 1886. La provenance *ons* < *amqs* a été encore récemment soutenue par M. Bréal (*Mém. Soc. Ling.* VII, 12 et suiv.). M. Duvau (*ib.*, X, 1), a essayé de fortifier l'hypothèse analogique en montrant l'influence du futur où *ons* serait né soit directement de *ont*, soit de la formule *x : seront = sons : sont*. M. Mohl, dans l'opuscule cité plus haut, considère que *ons* représente un type celtique *omes* (*legomes*) avec lequel il coïncide géographiquement. Voir la réfutation de G. Paris, *Rom.* XXX, 578.

Dès les premiers textes, on voit *ez* envahir les autres conjugaisons : *Al.*, 110, *atendez : recorder ; ib.*, 63, *querez : recouvrer* ; là où on attendrait *atendeiz, quereiz* ; dans *Roland*, le futur seul conserve quelques vestiges de *eiz* (80, 88, 564, 572) ; *eiz* a subsisté dans divers dialectes, surtout dans ceux de l'Est, qui ont également conservé *iz*

PRÉSENT DU SUBJONCTIF. — Les trois personnes du singulier et la troisième du pluriel se sont régulièrement transmises :

<i>ame</i> (cl. <i>amem</i> )	> <i>aim, ain,</i>	<i>sem(ø)le</i>	> <i>semble,</i>
<i>am(e)s</i>	> <i>ains,</i>	<i>sem(ø)les</i>	> <i>sembles,</i>
<i>am(e)t</i>	> <i>aint,</i>	<i>sem(ø)let</i>	> <i>semblet,</i>
<i>ament</i>	> <i>aiment,</i>	<i>sem(ø)lent</i>	> <i>semblent,</i>
<i>auya</i> ( <i>audiam</i> )	> <i>oie,</i>	<i>venda</i>	> <i>vende,</i>
<i>auyas</i>	> <i>oies,</i>	<i>vendas</i>	> <i>vides,</i>
<i>auyat</i>	> <i>oiet,</i>	<i>vendat</i>	> <i>vendet,</i>
<i>auyant</i>	> <i>oient.</i>	<i>vendant</i>	> <i>vendent.</i>

A la première du pluriel, *em̃s* eût du donner *eins*, *am̃s*, *ains*. Ces désinences ont été remplacées par *ons* comme à l'indicatif. A la seconde, *ez, iez* ont de même pris de bonne heure la place des formes phonétiques, quand l'on eût dû avoir *eiz* : *amet(e)s* > *ameiz*.

Le verbe *être* a un subjonctif, peut-être directement conservé du type archaïque *siam*, devenu *sẽa, sẽas, sẽat, sẽám(ø)s, sẽát(ø)s, sẽant* ; c'est *seie, seies, seiet, seiens, seiez, seient*. On ne sait pas trop pourquoi *seiet* a été, dès avant l'ère des textes, remplacé par *seit*<sup>1</sup>. Celui-ci est-il le même que le premier, contracté en position proclitique, ou bien le latin *sit* > *set* ? De bonne heure aussi *ait, voist, puist*, se rencontrent au lieu de *aiet, voiset, puisset*.

IMPARFAIT DE L'INDICATIF. — Les désinences du latin classique *abam, iebam, eham* étaient devenues en latin populaire *ava, iva, eva*. Presque tout dans leur développement est encore obscur<sup>2</sup>.

*Ava, avas, avat, avant* devaient passer à *eve, eves*, etc. (cf. *faba* > *fava* > *feve*) ; cette forme se rencontre dans les dialectes de l'Est<sup>3</sup>. On ne sait pas au juste comment il aurait passé à *oe, oes, oet, oent*, qui semblent plutôt des formes de l'Ouest. Dans ces formes, de très

1. On trouve *sia* (*Passion*, 240), *sie* (*Fragm. d'Alex.*, 8), *soie* (*Bartsch, Chrestom.*, 65, 41) et *soiet* dans quelques chartes au xiii<sup>e</sup> siècle. (Cités par Nyrop, *Gram. histor.*, II, 111).

2. *Esse* devenu *ess(e)re* > *estre*, tout en formant le nouvel imparfait *esteie*, conserve la forme latine : *iere, ieres, ieret* < *gra, gras, erat*.

3. *Awardet* (*Jonas*, 8) ; cf plus loin, au chapitre des dialectes.

bonne heure, *e* tomba à la troisième personne : *portot* < *portoet* (*Rol.*, 203). Quant à *iva*, sauf dans l'Est, où quelques parlers gardèrent *ive* assez longtemps, il disparut.

C'est la forme *eie*, *eies*, *eiet*, *eient* qui était destinée à supplanter les deux autres. Cette forme représente évidemment *eva*, *evas* de la III<sup>e</sup> latine. Mais il est difficile d'expliquer comment le *v* y a disparu. On a supposé que cela avait pu commencer par les verbes qui avaient une labiale au radical : *aveva*, *deveva*, *viveva*. La dissimilation y aurait amené la chute de la labiale. C'est une pure hypothèse. Quoi qu'il en soit, cette forme se répandit dans toutes les conjugaisons : *ameie*, d'après *rompeie*, *saveie*. On trouve à la 3<sup>e</sup> personne du singulier l'*e* muet dans *Jonas* (*doceiet*, *saveiet*), mais de bonne heure, il tomba : *rompeit*.

La première et la seconde personne sont en *iens*, *iiez*, correspondant à *eamus*, *eātis*, *iāmus*, *iātis* du latin vulgaire.

LES PARFAITS FAIBLES. — Les formes contractes du latin populaire persistèrent, en subissant les transformations phonétiques normales ; *aĩ* > *ai* : *cantai* > *chantai* ; *ii*, *i* > *i* : *audii*, > *ođi*, > *oi* ; *astēs* > *astes* : *cantastēs* > *chantastes* ; *istēs* > *istes* : *audistēs* > *ođistes* > *oĭstes* ; *arōnt* > *erent* : *cantarōnt* > *chanterent* ; *irōnt* > *irent* : *audirōnt* > *ođirent* > *oĭrent*.

*Cantasti* eût dû donner *chantast*, *audisti* > *ođist*, mais la 2<sup>e</sup> personne au singulier étant partout en *s*, le *t* du parfait tomba par analogie, d'où *chantas*, *ođis*, *oĭs*.

*Cantaut*, avec *v* vocalisé en *u*, ne pouvait pas donner *chantat*, mais *chantot*. Si l'on n'admet pas que *v* en passant au son dental, est redevenu une consonne destinée à tomber devant *t* (après avoir formé entrave avec lui suivant la règle *viv(ę)t* > *vit*), il faut accepter que le maintien de *a* est dû à l'analogie des autres personnes ; *a* est apparu comme la voyelle caractéristique de la flexion du parfait. *Audit* donne tout naturellement *ođit*, *oĭt*.

*Chantames* ne peut pas non plus dériver de *cantamōs*, qui est attesté, mais qui eût donné *chantains*, ni de *cantav(i)mōs* qui eût donné *cantaumōs* > *chantons*. Il faut, ou admettre que dans *cantavmōs*, *v* a vécu assez longtemps pour entraver *a* et exiger en même temps un *e* d'appui, après quoi il est tombé devant *m*, ou ici encore recourir à l'analogie de la 2<sup>e</sup> personne : *chantastes*.

Il est vrai que *chantastes* lui-même n'est pas régulier : *astis* eût dû donner *az* suivant la règle *sts* > *ts* (cf. p. 176). De même pour *ođistes* < *audistēs* qui phonétiquement devrait être *ođiz*.

L'embarras où l'on est d'expliquer ces divers phénomènes vient peut-être de ce qu'on considère trop la lettre et non le son. Il est très vraisemblable que, après la contraction, même au moment où elle a été assez complète pour être notée, *a* de *astēs* ou *amōs* contractés de *austis* et de *avimus*, ne sonnait pas absolument comme *a* dans *castro* ou dans *cantamōs*. La phonétique expérimentale constate qu'en pareil cas une consonne disparue laisse longtemps sa trace.

**LE TYPE FAIBLE EN *dedi*.** — Les troisièmes personnes *perdēd(ē)t* et *perdēd(e)runt* sont devenues, conformément aux lois phonétiques, *perdiet*, *perdiedrent*, *perdierent*.

La 2<sup>e</sup>, *perd(e)dēsti* transforme le *e* tonique sous l'influence de *i* long final en *i*, puis laisse tomber cet *i* final d'où \**perdist*, au lieu de quoi on trouve dès les origines *perdis*, pour la même raison que *chantas* et *odis*.

La 1<sup>re</sup>, *perdēdi* a dû perdre le *d* par dissimilation, et de *perdēi*, on a passé normalement à \**perdiei* > *perdi*. *Perdedi* eût donné *perdiet*.

Les premières et deuxième personnes du pluriel ne se trouvent que tardivement, et présentent les formes : *perdimes*, *perdistes*, analogiques des parfaits en *i*.

**LES PARFAITS FORTS. — PARFAIT EN *si*.** — Une foule de verbes latins qui possédaient ce type disparurent : *nupsi*, *cessi*, *lusi*, *plausi*, *suasi*.

Il s'en conserva toutefois un grand nombre : *ēscripsi* (v. fr. *escriis*), *misi* (v. fr. *mis*), *arsi* (v. fr. *ars*), *risi* (v. fr. *ris*), *masi* (v. fr. *mes*), *clausi* (v. fr. *clos*), *coxi* (v. fr. *cuis*), *torsi* (v. fr. *tors*), *dixi* (v. fr. *dis*), *duxi* (v. fr. *duis*), *despexi* (v. fr. *despis*), *attēxi* (v. fr. *atteins*), *cēxi* (v. fr. *ceins*), *yōxi* (v. fr. *joins*), *pēxi* (v. fr. *peins*), *planxi* (v. fr. *plains*), *ēstrēxi* (v. fr. *estreins*), *ōxi* (v. fr. *oins*), *sōrsi* (v. fr. *sors*). Il s'y ajouta par analogie des verbes qui, en latin, faisaient leur parfait en *i* : *legi* (*lis* < *lexi*), *solvi* (v. fr. *sols* < *solsi*), *fregi* (v. fr. *frains* < *franxi*); des verbes qui en latin avaient *ui* : *sōbmonui* (v. fr. *semons* < *semonsi*), *volui* (v. fr. *vols* < *volsi*); un type qui en latin avait le redoublement : *momordi* (v. fr. *mors* < *morsi*).

Le type latin déplace l'accent : *mīsi*, *mīsésti*, *mīs(ē)t*, *mīsēm(o)s*, *mīsēt(ē)s*, *mīs(e)rōnt*. Le type vieux français de même : *mīs*, *mesis*, *mīst*, *mesimes*, *mesistes*, *mīstrent*.

La chute de *t* dans *mesis* pour *mesist*, le maintien de *mes* et de *tes* à la première et à la seconde personnes du pluriel ont été expli-



qués. Il ne reste d'irrégulier que le maintien de *i* dans les désinences, mais cet *i* est produit normalement par l'influence de l'*i* final dans *misi*, *misești*; de là il s'étendit par analogie aux autres personnes, sans compter qu'il était la voyelle de la désinence générale du parfait. Au radical des formes faibles, *i* > *e* par dissimilation.

A la 3<sup>e</sup> personne du pluriel, la rencontre de *s* et de *r* amena des combinaisons différentes suivant les dialectes. En général, en francien, entre *s* et *r*, s'intercala un *d* (cf. *cis(e)ra* > *cisdre*); on eut donc *misdrent*, transformé en *mistrent*, d'après : *distrent* (*dixerunt*) *duistrent* (*duxerunt*).

PARFAIT EN *i*. — Le type en latin vulgaire était : *vidi*, *vidēsti*, *vidēt*, *vidēmōs*, *vidēstes*, *vid(e)rōnt*.

Les formes françaises sont, à la 1<sup>re</sup> du sing. : *vit* > *vi*, où *t* est tombé par analogie des parfaits faibles; *i* s'est maintenu normalement sous l'influence de *i* final; à la 3<sup>e</sup> : *vit* < *vidēt*, *vidrent* < *vid(e)rōnt*, qui sont réguliers.

Dans *veđimes* < *vidēmōs*, *veđistes* < *vidēstes*, *veđis* < *vidēsti*, étant données les explications déjà fournies pour les autres parfaits, il n'y a rien de particulier. L'*e* de la syllabe initiale est, comme dans *mesis*, dû à une dissimilation.

Il est arrivé souvent que l'*i* final a modifié la voyelle du radical. Ainsi dans *veni* > *vin*, *teni* > *tin*, et, par un effet de l'analogie, si puissante dans la conjugaison, l'*i* de la 1<sup>re</sup> personne s'étendit aux troisièmes : *vint*, *vindrent*, *tint*, *tindrent*.

PARFAIT EN *ui*. — Un grand nombre de verbes qui avaient en latin le parfait en *ui* se sont perdus : *domare*, *fricare*, *micare*, *docere*, *fremere*, *alere*, *colere*, *strepere*, etc. D'autres se sont conservés, mais en prenant par analogie un parfait différent : *crepare*, *cubare*, *sonare*, *tonare*, etc.

Le parfait en *ui* a subsisté dans *avui*, *devui*, *placui*, *tacui*, *yacui*, *lēcuit*, *sōbmonui*, *parui*, *sabui*, *volui*. Il s'est étendu par analogie aux verbes *legere*, *recipere*, *crescere*, *cognoscere*, *movere*, *solvere*, *cadere*, *credere*, *morire*, *currere* : *lēgui*, *reçebui*, etc.

Leur caractéristique est d'avoir, aux formes faibles, l'accent sur l'*u* : *devūesti* > *deūs*, *devūēmōs* > *deūmes*, *devūēstes* > *deūistes*.

On ne sait trop comment expliquer ce fait. On le rapporte à l'influence du parfait du verbe *être*. Mais celui-ci est lui-même des plus difficiles à expliquer, car à *fūisti* doit correspondre le latin vulgaire *fōsti*, à *fūistis* *fōstes*, à *fūimus* *fōmōs*, et ces personnes n'ont pu répandre un *u* qu'elles-mêmes n'ont pu que recevoir

d'ailleurs. On peut se demander s'il n'y a pas là une influence des participes passés. Il existe, en effet, un rapport intime entre ces deux formes, qui les fait réagir l'une sur l'autre : *valusti* : *valudø* = *amasti* : *amadø* = *punisti* : *punidø*. Mais alors pourquoi ne pas admettre aussi *avui* sous l'action de *avudø*, au lieu de *avui* *avui*? Peut-être alors peut-on supposer que *fui* a agi sur *fusti* en transformant *ui* en une diphtongue descendante *fúisti*. D'où aussi *avúisti*. Au contraire sur *avui* qui a l'accent sur le thème et non sur la diphtongue désinentielle, pas d'influence possible.

La chute de *t* dans *deüs*, le maintien des finales *tes*, *mes* s'expliquent comme aux autres parfaits.

Quant aux formes fortes *devui* > *dui*, *devuēt* > *dut*, *devueront*, *durent*, *avui* > *oi*, *avuēt* > *óut*, *ávueront* > *óurent*, elles sont, comme on voit, différentes suivant la voyelle du radical. Il faut remarquer que dans les verbes terminés par une liquide (sauf *volui* qui présente les formes à balancement normal d'accent : *vol* et *voil*, *volls*, *volt*, *vollmes*, *vollistes*, *voldrent*), l'analogie des formes faibles entraîna les formes fortes, et l'on eut un parfait partout accentué sur *ui* : *valúi*, *valús*, *valút*, *valúmes*, *valústes*, *valúrent*.

IMPARFAIT DU SUBJONCTIF. — Les types latins de désinences étaient dans les verbes faibles : *ásse*, *ásstes*, *ásset*, *assémø*s, *assété*s *ássent* ; *ísse*, *ísses*, *ísset*, *issémø*s, *issété*s, *íssent* ; dans les conjugaisons stériles à forme forte *ésse*, *ésses*, *éssset*, *essémø*s, *essété*s, *éssent* (*arséssent*, *perdedéssent*, *voluéssent*).

Ce dernier type a été de très bonne heure assimilé au précédent, en vertu de l'influence de l'*i* du parfait : on a eu *perdis*sent d'après *perdis*, les deux temps étant étroitement unis.

Les verbes en *ui* ont également suivi aux formes faibles l'analogie de leurs parfaits : *volusses* d'après *volus* et non de *voluisses*.

Les deux premiers types ont subsisté avec réaction des formes du second sur celles du premier, à la 1<sup>re</sup> et à la 2<sup>e</sup> personnes du pluriel, où on trouve de bonne heure : *issons*, *isseiz*, *issez* pour *assons*, *asseiz*, *assez*. Les 3<sup>es</sup> personnes *asset*, *isset* > *ast*, *ist* régulièrement ; *assent*, *issent* > *assent*, *issent* ; *asses*, *isses* > *asses*, *isses*. La 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> du pluriel ont pris les désinences analogiques *ons* et *ez*. La première du singulier eût dû être phonétiquement *as* < *asse*, *is* < *isse*. On attribue le maintien de l'*e* à l'influence des subjonctifs présents (?).

L'INFINITIF. — Les désinences se transformèrent normalement : *äre* > *er* et *ier* après palatale ; *ire* > *ir*, *ére* > *eir*, (après une

palatale *ir*) + (ɛ)re > re. D'où *amare* > *amer*, *coll(o)care* > *colchier*, *venire* > *venir*, *movēre* > *moveir*, *yatsyēre* (*jacere*) > *gesir*, *plang(ɛ)re* > *plaindre*. Il n'y a rien là que de régulier.

*Esse* passe à *ess(e)re*, d'où *estre*; *posse* à *potere* (d'après \**potyo*) d'où *poðeir*; *velle* à *volēre*; *ferre* à *ferire*.

Nous avons vu qu'en latin vulgaire des analogies réciproques entraînaient des infinitifs en *ere* à passer à *ire* et inversement. Cette attraction continua à s'exercer en faveur des infinitifs faibles. D'où *deceveir* à côté de *deceivre*, *suivir* à côté de *suivre*.

FUTUR ET CONDITIONNEL. — Dans le latin de Gaule, les deux éléments dont nous avons vu que se composaient le nouveau futur et le conditionnel, savoir l'infinitif et le présent d'*avoir* d'une part, de l'autre l'infinitif et l'imparfait d'*avoir*, n'ont pas dû rester longtemps séparés ou séparables, comme cela est arrivé dans d'autres langues romanes. Ils se sont fondus en un seul mot, et cela a eu pour leurs formes, tant en ce qui concerne le radical *a*) qu'en ce qui concerne la désinence *b*) les conséquences les plus décisives <sup>1</sup>.

*a*) *amāre ávyo* (*habeo*) devenu *amaráyo* n'a plus qu'un accent, et dès lors le second *a* est atone. De même pour l'*e* de *deveráyo*, pour l'*i* de *veniráyo*. Par suite, ces voyelles sont exposées au sort des atones protoniques, *a* > *e*, les autres tombent : *dev(e)ráyo* > *devrayo* > *devrai*; *ven(i)ráyo* > *ven(d)rayo* > *vendrai*; *amaráyo* > *amerayo* > *amerai*. Comparez *avrai* < *av(e)rayo*, *perdrai* < *perd(e)rayo*, *morrai* < *mor(ɛ)rayo*.

*b*) Pour la désinence, l'influence de la composition se remarque dans les formes faibles de l'auxiliaire *habemus*, *habetis*, au futur et à toutes les formes du conditionnel *habebam*, *habebas*. Au lieu que les formes pleines se conservent telles qu'elles étaient ailleurs en latin populaire : *avemos*, *avea*, *aveas*, etc., elles se syncopèrent dans ces temps composés, et perdirent la première syllabe *av*. D'où au conditionnel les désinences *eie*, *eies*, etc., au lieu de *aveie*, *aveies*, au futur *ons*, *ez*, au lieu de *avons*, *avez*. Ces désinences deviennent ainsi de véritables flexions inséparables, et font du futur et du conditionnel nouveaux de vrais temps simples : *amerai*, *-as*, *-at*, *-ons*, *-ez*, *-ont*; *amereie*, *-eies*, *-eiet*, *-iiens*, *-iiez*, *-eient*.

Telle est la formation normale des futurs et des conditionnels. Mais dans les verbes de la classe faible en *ir*, elle se trouve dès l'époque primitive troublée par l'analogie. L'infinitif a un *i* : *mentir*,

1. *Estre* a gardé jusqu'en moyen-français le futur latin *ier*, *iers*, *iert*.

*vestir, punir*. L'analogie tend à le conserver au futur; elle en modifie la nature, lui ôte l'accent, mais le laisse cependant subsister parfois. D'où *mentirai, vestirai, punirai, noðrirai, perirai, fornirai*, etc., à côté de *ferrai* < *fer(i)ráyo*, *saldrai* < *sal(i)rayo*, *oðrai* < *aud(i)rayo*, *harrai* < *hat(i)rayo*, *guarrai* < *guar(i)rayo*.

**PARTICIPES.** — Au participe présent, l'analogie des verbes faibles en *are* entraîna la reformation de tous les participes. D'après *portant, amant*, on refait *vedant, taisant*. Il n'y a aucune exception <sup>1</sup>. Les mots en *ent* sont savants. C'est là un des phénomènes caractéristiques du français.

Les participes passés se sont tous conservés <sup>2</sup>, sauf le type en *etum* (*quetu* > *coi*) qui a complètement disparu. Leurs désinences ont évolué régulièrement suivant les lois phonétiques. La voyelle finale est tombée, la consonne s'est conservée pour tomber ensuite, sauf dans le cas où elle suivait une consonne :

<i>átu</i> > <i>adɔ</i>	> <i>et, é</i>	: <i>amadɔ</i>	> <i>amet, amé</i> ;
après palatale	> <i>iet, ie</i>	: <i>coll(o)cadɔ</i>	> <i>colchiet, colchié</i> ;
<i>itu</i> > <i>idɔ</i>	> <i>it, i</i>	: <i>dormidɔ</i>	> <i>dormit, dormi</i> ;
<i>utu</i> > <i>udɔ</i>	> <i>ut, u</i>	: <i>vendudɔ</i>	> <i>vendut, vendu</i> ;
<i>+tu</i> > <i>+dɔ</i>	> <i>t</i>	: <i>nadɔ</i>	> <i>net, né</i> ;
<i>+tu</i> > <i>+tɔ</i>	> <i>t</i>	: <i>faytɔ</i>	> <i>fait</i> ;
<i>+su</i> > <i>+sɔ</i>	> <i>s</i>	: <i>ma(n)sɔ</i>	> <i>mes</i> ;
<i>+su</i> > <i>+sɔ</i>	> <i>s</i>	: <i>arsɔ</i>	> <i>ars</i> .

Mais si tous les types de participes se sont conservés, il s'en faut de beaucoup que la répartition de ces types soit demeurée semblable. Les participes faibles se sont maintenus, mais les forts, particulièrement les participes en *+tɔ*, ont été en concurrence avec les participes en *útu* > *udɔ*, et supplantés par ceux-ci. Originellement propres aux verbes en *uere*, cette forme en *utu, udɔ* ne se trouve guère que dans quelques verbes du latin classique qui ont passé en français : *cosu* de *cosudɔ*, *solu* de *soludɔ*. Mais dès l'époque latine, elle avait passé à d'autres verbes (probablement en vertu de la parenté entre parfaits et participes) et d'abord aux verbes forts en *ui* : *avui, devui, placui, bevuï*, et de là, elle n'a jamais

1. *Ente* n'a persisté que dans les participes employés comme substantifs ou adjectifs : *serviente* > *sergent*.

2. Bien entendu plusieurs de ces participes ont été refaits dans le latin vulgaire, et remis en harmonie avec le reste du verbe : *fictu* a cédé la place à *fɛnytɔ*, *pictu* à *pɛnytɔ*. D'autres ont plus tard été refaits sur le parfait, ainsi *mis* au lieu de *mes* (cf. *messe* < *missa*), *pris* au lieu de *preis*, *prois*, sous l'influence de je *pris*, je *mis*.

cessé d'envahir d'autres verbes, dont les anciennes formes ou bien ont disparu ou bien ne se sont conservées que comme adjectifs ou substantifs : *fesse* < *fissa*, *fente* < *fend(e)ta* ont cédé à *fendue* ; *tors* < *torsø*, *tort* < *tortø* à *tordu* ; *dette* < *deb(e)ta* à *deûe* ; *rente* < *rend(e)ta* à *rendue*. Des verbes en *ir* ont eux-mêmes fait leur participe en *u* : *vestu*, *feru*, *consentu*.

GÉRONDIF. — Il est toujours invariable en ancien français ; tantôt il est seul 1), tantôt construit avec *en* 2).

1) *Que Charles diet e trestote sa gent, Li gentilz cuens qu'il fut morz cunquerant* (Rol., 2363) ; *Asez est mierz que moerium cum-batant* (ib., 1475).

2) *Ki herbe voelt, il la prent en gisant* (ib., 2523).

## MOTS INVARIABLES

Dans chacune des catégories, adverbes, prépositions, conjonctions, la langue a été profondément modifiée : elle a perdu un grand nombre de formes latines, et créé des formes nouvelles qui ont pris la place des mots disparus.

### ADVERBES

Les nombreux adverbes latins, formés au moyen de suffixes atones tels que *-ter*, *-iter*, *-tus*, — *ius*, — *e*, — *o* étaient peu stables : en fait ils ont disparu, pour la plupart, de l'ancien français. A peine survécut-il quelques mots comme *escientre* < *scienter*, *romans* < *roman(e)ce*, *loing* < *longe*.

En revanche on avait les nouveaux adverbes créés dès l'époque du latin vulgaire, par juxtaposition à un adverbe ou à une préposition d'un ou de plusieurs autres adverbes : *ensemble* < *(e)ns(e)-møl* ; *desus* < *desusø* ; *assez* < *adsat(e)s* ; *dont* < *dønde* (v. p. 101, 119 et 120).

b) On employa adverbialement un adjectif, un substantif ou un pronom, précédés ou non d'une préposition : *amont* < *ad monte* ; *aval* < *ad valle* ; *antan* < *ant(e) annø* ; *anuit* < *ad nocte* ; *enmi* < *en meyo* ; *en som* < *en sømmø* ; *par søm* < *per sømmø*.

Des expressions se formèrent sur le même modèle à l'aide de deux mots français : *a loisir*, *a planté*, *a chevauchons*, *a genoillons*,

*a cropetons, de legier, de meïsme, debout, deslais; mon veuil, mon escient, un petit, tandis, tozdis.*

c) Enfin et surtout on créa des adverbes composés d'un adjectif et du suffixe *ment* (lat. *mente*). Cette extension du sens de l'ablatif *mente*, nous l'avons vu, était à peine sensible au vi<sup>e</sup> siècle. C'est pendant l'époque barbare que le sens propre du mot s'est peu à peu effacé. On n'en a pas de preuves directes : mais on peut le conclure de ce fait qu'au x<sup>e</sup> siècle *ment* n'est plus qu'un élément adverbial, sans être encore, toutefois, un suffixe inséparable. Ces adverbes en *ment* abondent dans *Alexis* : *longement* (5, 1), *fortment* (ib. 5, 2), *parfitement* (ib. 5, 3), etc. Ils sont désormais le type des adverbes de manière.

A) ADVERBES DE LIEU. — a) Un certain nombre ont survécu du latin : *aillors* < *alyorsø*; *avant* < *avante*; *contre* < *contra*, d'où le composé *encontre*; *ent*, plus tard *en* < *ende*, qui joue aussi le rôle d'un pronom; *enz* < *entøs*, précède souvent la préposition *en*; *es*, (*eis*, *ais*, *as*) < *ecce*, le plus souvent avec l'adjonction des pronoms *tu* ou *vos*, parfois même des deux réunis : d'où les formes *as tu*, *ez tu*, *ez vos*, *aste vos*; *i* venu de *evi* (*ibi*), ou de (*h*)*ic*, d'où probablement le composé *iluec* (*evi loco*?) (ou *ello loco*?); *jus* < *yusø* (*deorsum*), avec les expressions *ça jus*, *la jus*; *loinz* < *longe* + *s*, d'où *en loinz*; *ø* < *ove* (*ubi*); *pres* < *pressø*; *riere* < *retro*, d'où les composés *ariere*, *deriere*; *senestrors* < *senestrorsu*; *soz* < *søbtøs*, avec les composés *desoz*, *dedesoz*; *sovre*, *soure*, *sour*, *seure*, *seur*, < *sopra*, avec le composé *deseur*; *sus* < (*susø*, *sursø*), avec le composé *desus*; *tres* < *tras*, avec les composés *detres* (*derrière*), *par detres* (*par derrière*).

b) Beaucoup sont de formation romane.

Ainsi de *ça* < *eccea* on a tiré les expressions adverbiales *ça devant*, *ça jus*, *ça enz*, *çaienz*, cf. *laienz*; en joignant deux prépositions ou bien une préposition et un adverbe, on a fait : *apruef* < *ad probe* (*prope*), disparu d'assez bonne heure; *dedentre* < *dedenter*.

Mais la plupart combinent un substantif et une préposition : *contremont* < *contra monte*; *contreval* < *contra valle*; *delez* < *de lad*(ø)*s*; *de coste*, *en coste* < *de costa*, *en costa*; *endreit* < *endreytø*; *en estant* < *en estante*; *en present* < *en présente*, *entor*, *entour* < *en tornø*; *en vis* < *en visø*; *environ* < *en* + *vir* (*er*) + *one*.

B) ADVERBES DE TEMPS. — a) Plusieurs se sont transmis du latin : *ainz* < \* *antsyøs*, comparatif de *ante*(?); d'où *enainz* (désormais); *anceis*, plus tard *ainceis*, *aincois*, sous l'influence de *ainz*; *avant*

< *avante*, pris au sens temporel aussi bien qu'au sens local; donc < *doneque*, d'où *adonc*, *idonc*; *ier* < *eri*, d'où le composé très usité jusqu'au *xv<sup>e</sup>* siècle, *altrier*, *autrier*, d'ordinaire précédé de l'article; *ui*, *hui* < *oye* (*hodie*), d'où *encui*; *ja* < *ya* (*jam*); *main* < *mane*, d'où les expressions adverbiales *ier main*, *ui main*, *demain*; *demain* a de bonne heure remplacé *main* substitué à *cras*; *nonc*, forme abrégée de *nonq(uam)*; *onques*, *onc* < *onqua* + *s*; *puis* < \**postyos*(?) comparatif de *post*; *quant* < *quando*; *sempre*, *sempres* < *semper*; *sovent* < *sovende* (*subinde*); *atant*, *aditant*, *aitant* < *ad tant*, *a(d) evi tant*; *avuoc*, *avuec*, *avec* < *aboc*; *endementres* < *endoment(e)rça* + *s*, et les expressions équivalentes *dementres*, *dementiers*, *dementieres*; *ja mais*, *jamais* < *ya* (*jam*) *mag(ę)s*; *lues* < *loco* + *s* adverbial (?).

b) Les adverbes de temps formés dans la période postérieure ont été ou bien composés d'une ou plusieurs prépositions suivies d'un régime (nom, adjectif, pronom), ou bien constitués, sans préposition, avec des substantifs et d'autres mots.

A la première catégorie appartiennent : *ades* < *ad de ępsę*; *antan* < *ant(e)anno*; *aparmain* < *ad per mane*; *aparmeesmes* < *apar* + *meesmes*; *enquenuit* < *anc a(d) nocte*; *entrement*, *entrepiez*, *entandis*, *entredis*, *entretant*; *entrues* < *ent(e)r obęs* (*opus*) ou bien < *inter o(c) ępsę* (*ipsum*) ?

Parmi les adverbes formés sans le secours d'une préposition citons : *ore*, *or*, *ores* < (*hac*) *ora* (ou *ora* proclitique ?) et les composés *desor*, *desoremais*, *doresnavant*; *encore*, *ancore*, *ancor* < *anc a(d) ora* ou *ęnc* (*hinc*) *ad ora*; *lors* < *l'or* + *s*; *orainz* < *or* + *ainz*; *orendroit* < *or* + *endroit*; *oan* < *oc anno*, d'où les composés *desoan*, *encoan*; *chalt pas* < *cal(ę)do passę*; *erramment*, *erramment* < *errant*, part. prés. de *errer* (< *ętrare* (*iterare*)) + *mente*; *matin*, *matinet*, et les locutions *au matin*, *au matinet*; *tost* < *tostę*(?), et ses composés *plus tost*, *tantost*; *maintenant* < *main* + le part. prés. de *tenir*.

c) ADVERBES DE QUANTITÉ. — La plupart sont conservés du latin. Tels sont : *auques* < *al(ę)quas*, *alquant* < *al(ę)quantę*, *bien* < *bene*, *molt* < *molto*, *mais* < *mag(ę)s*, *meins* > *moins* < *męnos*; *mie* < *mica*; *plus* < *plus*; *pou*, *poi*, *peu* < *paucu*; *sez*, *assez* < *sadęs*, *adsadęs* (*satis*); *quant* < *quantę*; *tant* < *tantę*, et les composés *autant*, *autretant*, *netant*.

D'autres adverbes de quantité ont été créés à l'époque romane ou empruntés au germanique. Pour dire *beaucoup*, on se servait de *belle fouée* (*fogada*), *grant planté* (*plen(ę)tade*), *grant fuison*

(*fusyone*), *grant coup* (*col(a)po*) ; un peu se disait un *petit, petit ; gueres* (beaucoup) et *trop* sont d'origine germanique.

D) ADVERBES DE MANIÈRE. — La plus grande partie des adverbes de manière ont été formés du suffixe *ment* dont il a été question. Il serait trop long et superflu de les énumérer ; mais il faut remarquer que les adverbes formés d'un adjectif de la troisième déclinaison et du suffixe *ment* n'ont pas pris l'*e* du féminin dans la période que nous étudions ici.

Ainsi se rencontraient régulièrement des types comme *cruellement*, *forment*, *grantment*, *vilment*.

D'autres adverbes de manière étaient transmis du latin : *buer* et *mar* < *bona ora* et *mala ora* (?) ; *con*, *com*, *come* < \**como* (*quomodo*) ; *coment* < \**como ende* ; *envers* < *enversø* ; *enviz* < *envitø* + *s* ; *mielz*, *mieus* < *melyø*s ; *pis* < *peypo*s ; *poruec* < *pro oc* ; *si* < *sic* ; d'où les composés *issi*, *einsic*, *einsi*, *ensic*, *aussi*, *autresi* ; *sol* < *solo* ; *tot*, *tout* < *tottø* ; *vels*, *veals*, *veaus* < *vel* + *s*, avec son composé *sivels*, *siveaus* (au moins) ; *volentiers* < *voluntariis*. Ajoutez les adverbes en *ans* < *anøce* : *romans*, *normans*, *bretans*, < *romanøce*, etc.).

Outre ces adverbes de manière, qui se rattachent directement aux types latins, d'autres se formèrent de la façon que nous avons vue pour les adverbes de lieu : *a bandon*, *a denz*, *a devis*, *a dolor*, *a exploit*, *a estrif*, *a estros*, *a faille*, *a guersoï*, *a loisir*, *a parmi*, *a peine*, *a recoï*, *de legier*, *de randonée*, *d'eslais*, *ensoretot* ; *mon escient*, *mien escient*, *mon escientre*, *mien escientre*. Il faut y joindre aussi les locutions adverbiales en *ons* : *a bochons*, *a bochetons*, *a chevauchons*, *a cropetons*, *a palmetons*, *a reculons*, *a tastons*.

L's adverbiale. — Beaucoup d'adverbes en ancien français présentaient, comme on a pu le remarquer, une *s* finale. Dans certains d'entre eux, tels que *volentiers*, *primes*, *certes*, cette *s* était étymologique, et s'expliquait par les types latins *voluntariis*, *primas*, *certas*. Mais dans le plus grand nombre, tels que *sempres*, *gueres*, *onques*, *adonques*, *endementres*, *vels*, elle ne peut pas se justifier ainsi. Faut-il la faire remonter au latin vulgaire ? L'hypothèse est peu vraisemblable. Les textes n'en offrent aucune trace. En outre, elle fait généralement défaut dans les plus anciens textes français. Les *Serments* nous présentent la forme adverbiale *nunqua*. *Sempre* est toujours sans *s* dans *Eulalie* et *Saint Léger* : *La polle sempre non amast lo deo menestier* (*Eul.*, 10). *Cio sempre fu et ja si er* (*Leg.*, str. 7 ; cf. str. 4 et 16, etc.) Le *Mystère de l'Époux* donne les deux adverbes *gaire* et *desoentre* également sans *s* : *Gaire noi dormet* (13, 20, 29), *deu monument desoentre pauset* (*ib.*, 23).



Au contraire l'*Alexis* offre toujours des formes adverbiales avec *s* : *unches, sempres, alques* ; *Gormond et Isambart* de même : *unques, lors* ; il en est de même dans le *Roland*. Il faut sans doute admettre que dans les adverbes, où l'*s* adverbiale n'est pas étymologique, elle s'est ajoutée par analogie, à une époque difficile à déterminer, probablement au *x<sup>e</sup>* siècle.

E) ADVERBES D’AFFIRMATION ET DE NÉGATION. — Pour répondre affirmativement, le français ancien employait divers mots ou expressions : *si* < *sic* ; *voir, voirs* < *verō* ; *certes* < *certas* ; *a fait* < *ad fēde*, etc. Mais l'expression affirmative par excellence était *oïl* (*oui*), qui a donné son nom à notre vieille langue : *langue d'oïl*, par opposition à la *langue d'oc* et à la *langue de si*. A la question posée, on répondrait *o* (*oc*), en y ajoutant, suivant ce que la phrase comportait, *je, tu, il, nos*, etc. : *Chanteras-tu ? O je. Est li palais granz ? O il*. Naturellement, la troisième personne était de beaucoup celle qui revenait le plus fréquemment. Aussi, dès le *x<sup>e</sup>* siècle, la trouve-t-on là où on attendrait d'autres personnes : *gaberez vus od nus ? Oïl, ço dist Turpins* (*Pel.*, 494). Dès lors, il tend à se former un adverbe tout fait qui se mettra partout et supplantera peu à peu les formes variables.

L'affirmation se renforce par *si, ja* : *Sire, ce a dit Folques, ja sonmes nous Normant* (*Ors. B.*, 1299 ; cf., *Pel.*, 40-42) ; quelquefois par *car* : *l'olifan car sunez* (*Rol.*, 1059). Elle s'atténue à l'aide de diverses expressions : *puet cel estre* et plus tard *espoir* (*j'espère*).

En vieux français, la négation est restée encore un certain temps la même qu'en latin. On la trouve d'abord sous sa forme pleine *non* : *si jo returnar non l'int pois* (*Serm.*) ; *niule cose non la pouret omques pleier* (*Eul.*, 9). Mais de très bonne heure aussi on rencontre les formes affaiblies *nen* et *ne* : *ne vol reciuvre* (*Leg.*, 10, 3) ; *En icest siecle nen at parfite amour* (*Al.*, 14, 3) ; *Mais cost tels plaiz dont ne volsist nient* (*ib.*, 10, 4).

Toutes ces formes coexisteront longtemps ; c'est seulement plus tard que se déterminent nettement les cas où on emploie les unes et les autres.

On trouve surtout *non* dans des propositions principales : *non ferez* (*Pel.*, 39) ; après *o* et *ne* (*ni*) : *voeilet o non* (*Rol.*, 2168) ; *ne dist ne o ne non* (*Aym.*, 2804) ; après *se* : *mais n'ad talent li facet se bien nun* (*Rol.*, 3681) ou enfin tout seul.

*Nen* s'emploie dans la formule *nenni* (*nen + il > nenni*) qui s'oppose à *oïl*, et devant les voyelles : *nen est dreiz* (*Rol.*, 497). Mais, depuis le *xii<sup>e</sup>* siècle, il est visible que *ne* (*n'* devant voyelle) tend à remplacer *nen*.

Ne se compléta de bonne heure de termes destinés à renforcer l'idée négative en y ajoutant une sorte d'adverbe de mesure. Les premiers textes, l'*Alexis* même, n'en présentent pas d'exemple, à moins qu'on ne considère comme tel *giens* (*genus*) : *ne s'en cor-rocet giens* (54, 3, = *en aucune façon*).

Mais à partir du *x<sup>e</sup>* siècle, des exemples apparaissent : *Ferez, barun, si ne vus targiez mie* (*Rol.*, 3366); *de sa parole ne fut mie hastis* (*ib.*, 140); *Charles si dort qu'il ne s'esveille mie* (*ib.*, 724; cf. 494, 1321, 2159, 2286, 2342, 2554, etc., etc.); *vos n'irez pas uan de mei si luign* (*ib.*, 250); *Ne faire point de quanque il deüst* (*Auc.* 2, 16). Le sens est : *pas une mie, pas un pas, pas un point*.

Ce n'est pas seulement le sens qui marque que *mie* est encore près de sa valeur originelle de substantif. C'est aussi la syntaxe. On voit le régime qui suit dépendre de *mie* par l'intermédiaire de *de* : *Il nen at mie de Rollant sun nevold, N'avrat vertut que s' tienget cuntre nus* (*Rol.*, 3182-3); *L'uns requiert l'altre, n'unt mie des destriers* (*Rol.*, 3886; cf. 2702).

Puis *mie* devient si bien abstrait qu'un autre terme de comparaison s'y ajoute<sup>1</sup> : *Et d'un autre chastel selonc Qui ne vaut mie mains un jonc* (*Chrest.*, *Er.*, 1337-8).

Quoi qu'il en soit, dès le *xii<sup>e</sup>* siècle, la négation renforcée devient usuelle. Quelquefois, on sent encore le sens primitif : *Mais de sôn nom ne li ont point changié* (*Cor. L.*, 1291). Souvent le renforcement est déjà tout à fait abstrait : *Mais ne le pot conostre li fel ne ravisier : Muëz fu en la chartre, si out le poil changié Milon son fil ne pout li fel point ravisier* (*Ors. B.*, 3020-22). *Car ne puis pas mellor avoir* (*Chrest.*, *Er.*, 114; cf. 248).

## PRÉPOSITIONS

Beaucoup de prépositions du latin classique 'se sont perdues dans le gallo-roman : *circa*, *circiter*, *infra*, *citra*, *praeter*, *ob*, *propter*, *prope*, *ex*, *prae*, *cum*, etc.

Se sont conservées *a* (*ad*, *ab*), *od* (*abod* < *apud*), *contre* (*contra*), *de*

1. On s'explique mieux la tendance à ajouter ces sortes de mots, quand on se rappelle la masse des termes de comparaison que la vieille langue aime à employer pour exprimer par exemple le peu de cas qu'on fait de quelqu'un, et comment elle concrétise l'idée de néant. On rencontre : *ail*, *bille*, *boton*, *coque*, *dé*, *denier*, *escorce*, *esperon*, *espi*, *ferdin*, *festu*, *quant*, *nois*, *uef*, *parisis*, *peis*, etc.

Dans un seul *Fableau*, le premier du recueil Montaiglon : *festu*, (p. 1), *frison* (p. 2), *troz de pome* (p. 3), *letue* (*ib.*, *figue* (p. 5), viennent tour à tour compléter *savoir*, *priser* ou *valoir* : *tu ne valz une letue, tu ne sez vaillant une figue*.

(*de*), *en* (*en*), *entre* (*entra*), *estre* (*estra*), *joste* (*yosta* < *juxta*), *par* (*per*), *por* (*pro*), *senz* (*sene* + *s*), *soure* (*sopra*), *tres* (*tras*), *oltre* (*oltra*), *vers* (*versos*).

En outre, des adverbess latins sont devenus prépositions : *enz* (*ent(o)s*), *fors* (*for(e)s*), *puis* (*postyos* ?), *soz* (*sobtos*), *sus* (*suso*)<sup>1</sup>.

Le latin vulgaire avait en outre des formes composées qui se sont maintenues : les unes étaient formées de deux ou plusieurs prépositions latines : *avant* (*avante*), *dejoste* (*deyosta*), *des* (*decs* < *de* + *ex*), *desore* (*deso pra*), *detrés* (*detras*), *devers* (*deversos*), *encontre* (*encontra*), *empor* (*enpro*), *ensore* (*ensopra*). Sur ce modèle se forment *davant* (*davante*), *envers* (*enversos*).

Les autres étaient formées d'une préposition et d'un adverbe : *defors* (*deforos*). Sur ce modèle se forment *dedenz* (*dedentos*) *deriere* (*deredro*), *desus* (*desuso*), *desoz* (*desobtos*), *jusque* (*dyusque*).

D'autres composés sont faits : d'une préposition et d'un substantif, d'un adjectif, d'un pronom : *delez* (*de lat(o)s*), *enmi* (*enmeyo*), *parmi* (*vermeyo*), *ensom* (*ensommo*), *parsom* (*persommo*); *endreit* (*endreyto* < *in directum*), *avoec* (*aboc*), *entour* (*en* + *tour*), *environ* (*en* + *viron*), *apres* (*a* + *pres*), *empres* (*en* + *pres*).

D'autres enfin sont des adjectifs, des participes <sup>a</sup>), ou des substantifs devenus invariables <sup>b</sup>).

a) *pres*, *joignant*, *pendant*, etc.

b) *lez* (*lat(o)s*), *chez* (*cas(o)s*), *res* (*ras(o)s*), *lonc* (*longo*).

Il y faut ajouter des locutions prépositives dont le nombre est considérable, du type *a lei de*, *en guise de*.

## CONJONCTIONS

Une simple liste de conjonctions latines classiques montrerait toutes les pertes du français. Les conjonctions de coordination : *que*, *atque*, *quoque*, *sive*, *at*, *autem*, *deinde*, *verum*, *tamen*, *attamen*, *enim*, *nihilominus*, *nam*, *ergo*, *igitur*, *propterea*, et les conjonctions de subordination : *dum*, *donec*, *cum*, *ut*, *nisi*, *quasi*, *nonne*, *an*, *num*, *numquid*, *licet*, *quandoquidem* ont disparu. *Vix* a peut-être survécu dans les locutions adverbiales *avisonques* (*ad vis onqua*), et *veaus* (*vel*), *si veaus* (*si vel*).

*Et* et *aut*, seules à peu près des conjonctions latines de coordination, ont survécu ; *et* a les mêmes emplois en français qu'en latin ;

1. J'ai groupé dans cette page les prépositions principales des diverses catégories. On se souviendra que beaucoup sont déjà du latin vulgaire.

ou marque l'alternative, soit en tête de la seconde proposition seule : *Vueillet o non, a tere chiet pasmez* (Rol., 2220), soit répété devant chacun des termes opposés : *Ou elle veule ou non, ilec li font jurer* (Ors. B., 544).

Les conjonctions françaises de subordination sont pour la plupart composées : *come* (*como*) a formé un grand nombre d'expressions conjonctives dans lesquelles il est corrélatif de *si*, *altresi*, *ensi*, *ensement*, *issi*, *tant*, *tant bien*. Il a d'ailleurs reçu des sens nouveaux, ainsi le sens final : *Enz enl fou lo getterent come arde tost* (Eul., 19).

*Lorsque* et *quant* sont les conjonctions temporelles les plus usitées. De *quant* sont formées *en quant*, *quant que*, *quanques* qui, de pronom, devint bientôt conjonction. *Quandis* corrélatif de *tandis* est rare. *Que* est certainement la conjonction qui, simple ou en composition, fut le plus usitée. On a vu le développement pris en latin vulgaire par *quod* aux dépens de *ut*, *cum* ; il faut ajouter que en français *que* représente *quod*, *qua*(*quia*), *qua*(*quam*). En voici quelques emplois :

On retrouve d'abord le sens originel, *de ce que*. *Ço peiset mei que ma fin tant demouret* (Al., 92, 5,) et par extension, le sens de *car*, très fréquent : *Fix, fait li peres, ce ne poroit estre. Nicolete, laise ester ; que ce est une caitive qui fu amenée d'estrange terre* (Auc., 2, 27). Puis le sens consécutif : *si bien que*, *de sorte que*, ou final : *afin que* : *Tuit oram que por nos degnet preier Qued auuisset de nos Christus mercit* (Eul., 26). Dans les propositions comparatives, il remplace *quam* : *Melz sostendriet les empedementz. Qu'elle perdesse sa virginitet* (ib., 16). Après une proposition principale négative, il a le sens de *quin* : *Ne lerrai que nel mat* (Rol., 893). On le trouve même au sens temporel de *depuis que* : *Tanz jorz at que nem vidrent* (Al., 42, 5)<sup>1</sup>.

Après les verbes de crainte et d'empêchement, on le trouve au sens de *ne*, *quominus* ; enfin dans une deuxième proposition subordonnée, il peut remplacer n'importe quelle conjonction introduisant la première proposition : *Ja Dix ne me doinst riens que je li demant, quant ere cevaliers ne monte à ceval, ne que voise a estor ne a bataille... se vos ne me dones Nicholette* (Auc., 2, 23).

Les expressions conjonctives formées avec *que* sont nombreuses, car pour faire une locution conjonctive, le français a eu, dès les origines, deux procédés : soit joindre à un adverbe, à une prépo-

1. Voir Jeanjaquet, *Recherche sur l'origine de la conjonction que*, Neuchâtel, 1894.

sition ou à une locution équivalente la conjonction *que* : *ains que*, *ainceis que*, *primes que*, *premier que*, *coment que*, *selon que*, *puis que*, *quel part que*, *tant que*, *tantost que*, *tres que*, *entresque*, *truesque*, *entrues que*, *dentrequer*, *erramment que*, *mais que*, soit unir à une préposition la conjonction *que* par le moyen d'un pronom démonstratif neutre *por* : *o que*, *por ce que*, *de ce que*, *avant ce que*, *devant ce que*, *apres ce que*, *puis ce que*, ou par le moyen de l'adjectif-adverbe *tant* : *jusques à tant que*, *par tant que*, etc. Ces deux procédés se sont surtout développés en moyen français, mais on trouve dès le XI-XII<sup>e</sup> siècle *par tant que* (*Dial Greg. lo pape*, 78, 20); *a ce que* (Villeh., 104); *por ce que* (Id., 2).

La forme de la conjonction conditionnelle est *se*. On trouve avec ce sens hypothétique *quand* : *Mais quand il destein dreit Li cirges s'i parreit* (Ph. Thaün, *Comp.*, 2567).

#### INTERJECTIONS

Quelques-unes sont propres à l'ancien français, telles que *aiue*, *aïe* (= à l'aide), *a las*, *a lasse*, *e las*, *e lasse*, *las*, *lasse*, d'où l'interjection actuelle *hélas*; *diva* formé des impératifs *di* + *va*. *Diva*, *lai ester ceste jangle* (*Deus Bordeors, Fab.*, 1, 1); de *diva* sont dérivés *dea*, *da* (*oui-dá*). Noter aussi les nombreuses invocations où entrent *Deu*, *Dom(e)no* : *Dame Dieu*, *damerdieu*, *damerdé*, *nomeni dame*, etc.

---

## CHAPITRE IV

### PRINCIPAUX CHANGEMENTS SYNTAXIQUES DU VII<sup>e</sup> AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE<sup>1</sup>

Les caractères des faits syntaxiques sont souvent bien différents. Tandis que les uns apparaissent comme de véritables accidents, parfois bien difficiles à expliquer, d'autres au contraire étaient comme prévus et commandés par l'état antérieur ou par une analogie impérieuse. Les causes aussi diffèrent beaucoup. Quelquefois un changement est d'origine plus particulièrement psychologique. Il semble qu'il soit amené par une conception nouvelle des rapports qui unissent les termes de la phrase, soit qu'on ait aperçu de nouveaux rapports, soit qu'on considère autrement les anciens. C'est sans doute à la première cause qu'il faut rapporter le développement d'une négation dans la proposition régime du comparatif : *plus est isnels que n'est oisels ki volet* (Rol., 1573. Voir ci-dessous, p. 224); il y a non plus seulement un rapport, mais bien deux d'exprimés. De nombreux exemples d'une conception nouvelle de rapports anciens se rencontrent dans la substitution des cas les uns aux autres et des prépositions aux cas. C'est ainsi que nous avons vu l'idée du lieu d'origine en arriver non seulement à se confondre avec l'idée du moyen, de l'instrument, de la cause, mais à remplacer les génitifs d'appartenance, le partitif, etc.

Il n'est pas difficile de démêler que, parmi ces causes d'ordre psychologique, il y en a une qui n'est faite ni de raison, même inconsciente, ni d'analyse, même instinctive, et qui n'est à vrai dire, là comme ailleurs, qu'un entraînement imitatif vers des unifications qui sont loin de simplifier les conceptions syntaxiques : c'est

1. L'ensemble de la syntaxe de l'ancien français a été relativement peu étudié. Voir : Étienne, *Essai de grammaire de l'ancien français*. Paris, 1895. Diez, *Grammaire des langues romanes*, III, Paris, 1876. Tobler, *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*, I, II, III, Leipzig, 1886, 1894, 1899. Meyer-Lübke, *Grammaire des Langues Romanes*, III, Paris, 1900. G. Paris et E. Langlois, *Chrestomathie du Moyen-Age*, 3<sup>e</sup> édit., Paris, 1903. Les études sur la langue des différents auteurs médiévaux font en général peu de place à la syntaxe; voyez cependant Orson de Beauvais, publié par G. Paris (Anc. text. franç., Paris, 1899). *Syntaktische Untersuchungen zu Villehardouin und Joinville* von A. Haase, Oppeln, 1884.

l'analogie. Quand, *amatus fuit* étant considéré comme un passé analogue à *bellus fuit*, *amatus est* est devenu un présent analogue à *bellus est*, la langue n'y a rien gagné, tant s'en faut. Sous l'apparence de la régularité s'est constitué un état de choses tout à fait défectueux qui dure encore et qui, confondant l'attribut qui résulte de l'accomplissement d'une action par un sujet avec un attribut quelconque, a amené dans la conjugaison passive un grand désordre.

Il est bien évident que dans la plupart des cas, l'état du matériel de la langue, si j'ose dire ainsi, l'existence ou la non-existence d'une forme pour exprimer un rapport, l'insuffisance même de cette forme, ou au contraire sa grande résistance ont influé sur le développement psychologique, l'ont précipité ou retardé, quelquefois sont allés jusqu'à le déterminer.

On en trouvera par la suite de nombreux exemples. Ceux où on a formé des combinaisons pour se passer de moyens d'expression qui disparaissaient ne sont pas plus curieux que ceux où il s'agit de mettre ordre dans une surabondance de formes. Tantôt il y a élimination, tantôt adaptation et création de nouvelles fonctions pour de nouveaux organes. On voit les deux dans la seule histoire des passés plus-que-parfaits et antérieurs originairement au nombre de trois. Le plus-que-parfait synthétique, dont le sens est confondu avec celui des passés simples, disparaît, les deux autres sont en concurrence. A la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, il s'en faut que *ot veu* et *avait veu* soient nettement distingués comme aujourd'hui ; toutefois le second est en progrès sensible vers la situation qu'il a actuellement. Ailleurs, des efforts de même ordre sont faits, pour utiliser différemment par exemple les doubles formes résultant du jeu de l'accent dans les pronoms : *ma* et *meie*, *se* et *sei*, *que* et *quei*. Il faudra des siècles encore pour qu'on sache si l'effort a abouti ou échoué. La syntaxe du tout ancien français nous donnera souvent cette impression d'une chose en formation.

#### SUBSTANTIFS

LES CAS. — La réduction à deux des six cas de la déclinaison a, comme on pense, bouleversé la syntaxe des cas. Nous examinerons successivement les cas conservés (I) et les cas disparus (II).

I. — Le nominatif et l'accusatif subsistent. On peut dire qu'ils gardent encore à peu près leurs anciennes fonctions : le nominatif marque *a*) le sujet, *b*) l'attribut ; l'accusatif marque *a*) l'objet, *b*) le temps, *c*) le lieu, *d*) la mesure, *e*) l'attribut.

- a) *Plourent sui ueil* (*Al.*, 88, 1);
- b) *morz est tes provendiers* (*ib.*, 68, 4).
- a) *Ne sai le lueu ne ne sai la contrede* (*ib.*, 27, 3);
- b) *Set anz tuz pleins ad ested en Espagne* (*Rol.*, 2).
- c) *Destre part la citet demie liue grant* (*Pel.*, 264).
- d) *Grant demi pié les a lors acorciez* (*Cor. L.* 1141).
- e) *Noble vassal vos i solt hom clamer* (*Rol.*, 352).

Mais il faut remarquer que les prépositions, même dans ces divers cas, commencent à paraître. L'apposition se fait régulièrement pré céder de *de* : *l'isle de Grece*. L'attribut de qualité se construit avec *en* : *aller en messagier*; l'attribut ordinaire se trouve souvent avec *à* : *Ancui sera coronez al mostier Ses filz a rei, que Franceis l'ont jugié* (*Cor. L.*, 1532).

C'est ici le lieu de mentionner l'origine de la construction avec *de* de l'infinitif qui suit un adjectif attribut : *il est honteux de mentir*. On commença par des phrases où *de* marquait encore nettement la provenance : *De sa fame, que bele avoit, Ert li fes qui plus li grevoit* (Méon, II, 302, 287), puis on passa à : *Noble coze est d'avoir confort* (*J. Cond.*, I, 157, 1), *s'il ne fust de par-jurer trop leide chose* (Chrestien, *Chev. au lion*, 6756), où le verbe ne marque plus mouvement, et où on reconnaît le tour moderne.

Les prépositions se trouvent avec tous les régimes, sauf le régime objectif des verbes transitifs<sup>1</sup>. Ex. : b) Acc. de temps : *Al tierz jurn relevat* (*Pel.*, 173); *Tel paor n'orent a nul jor desoz ciel* (*Cor. L.*, 1156); c) Acc. de lieu : *Cil s'en repaidrent à Rome la citet* (*Al.*, 26, 1); *A la fontaine aler pooie* (*Rose*, 50); d) Acc. de mesure : *Ne la laissa maingier de deux jors et demi* (*Ors. B.*, 1181); e) Acc. attribut : *celui tien ad espous* (*Al.*, 14, 1); *ne me tenez a fole* (*Pel.*, 45); *Qui ne l'eüst a fame prise* (Chrest., *Er.*, 527).

II. — Le rôle des cas disparus a été repris A) par un cas voisin dont la signification s'est étendue, B) par des prépositions.

A) 1° Le vocatif a été remplacé par le nominatif : *o filz, cui ierent mes granz ereditez* (*Al.*, 81, 1-2); aussi y voit-on joindre l'article : *La meie gent averse Car chevalchiez* (*Rol.*, 3295); *Li mien baron, nurrit vos ai lung tens* (*ib.*, 3374). On ajoute quelquefois de : *O chiers amis, de ta jovente bele* ! (*Al.*, 96, 1).

1. Cf. Tobler, *Verm. Beit.*, I, 7.

2. Encore faut-il tenir compte des phrases telles que : *voiz du papelart* (*Rut.*, I, 312, G.); *Oiiez de ceste sole* (*Fab.*, II, 160), si fréquentes avec les verbes *entendre*, *voir*, *dire*, etc.



2° Le génitif possessif et le datif possessif sont exprimés par l'accusatif, sans que cette construction soit possible avec d'autres noms qu'avec des noms de personnes : *empereor*, *pere*, etc. : *Li serf son pedre* (Al., 53, 3); *La dent saint Pierre e del sanc saint Basile*, *E des chevels mun seignor saint Denise*, *Del vestement i ad sainte Marie* (Rol., 2346); *Gefreiz d'Anjou, li rei gunfanuniers* (gonfanonier du roi, Rol., 106). Ce tour est très répandu en ancien français, quoique visiblement moins fréquent dès le XII<sup>e</sup> siècle.

Le génitif objectif est également exprimé par l'accusatif : *lo deo menestier* (Eul., 10); *el Dammedeu servise* (Al., 33, 2); *Sit guarderai por amour Alexis* (Al., 31, 2); *la mort Rollant lur quid chierement vendre* (Rol., 3012).

Le datif a été remplacé par l'accusatif : *Si Lodhuwigs sagrement que son fradre Karlo jurat, conservat* (Serm.); *que la moillier donat feconditet* (Al., 6, 6); *L'empereor si toldrat la curone* (Rol., 1490; cf. 2562, 2589, 2280, 2508, etc.); *Viegne dreit faire Looïs son seignor* (Cor. L., 1783); *Par dreit est Rome nostre empereor Charle* (ib., 885).

4° L'ablatif d'instrument a), de prix b), de manière c), de circonstance d), de temps e), de lieu f), a été remplacé par l'accusatif ; a) *Pleine sa hanste l'abat mort de la sele* (Rol., 1295); b) *Trestuz les altres ne pris jo mie un quant* (Rol., 3189); c) *Il s'en revient les galopiaz ariere* (Auc., 10, 30); d) *qui meon vol in damno sit* (Serm.); e) *Tant ont fait celle nuit les chevax randonner* (Ors. B., 733); f) *Tote une viés voie herbeuse cevaucioit* (Auc. 24, 13); *Que sa paroille n'est nul leu* (Chrest., Er., 1042)<sup>1</sup>.

B) Une préposition s'ajoute à l'accusatif pour exprimer :

1° le génitif possessif a), objectif b), partitif c), la quantité après un adverbe d), la qualité e) : a) *Cumencent un mustier qu'est de Sainte Marie* (Pel., 207); *filie ad un comte* (Al., 9, 2); b) *Plaignoms ensemble le duel de nostre ami* (ib., 31, 4); c) *Sin deit hom perdre del sanc et de la char* (Rol., 119); d) *De sun avoir vus voelt asez duner* (Rol., 127); e) *Et Miles estoit biaux et de jante meniere* (Ors. B., 888); *Se il cel gab demustret, de fer est u d'acier* (Pel., 552)<sup>2</sup>.

2° le datif régime de verbes a), éthique et d'intérêt b), d'appartenance c), objectif d) :

1. Voir Nehry, *Ueber den Gebrauch des absoluten casus obliquus des altfranzösischen Substantivs*, Berlin, 1882; Grünberg, *Der objective Accusativ*; diss. de Leipzig, Erlangen, 1887. Westholm, *La construction du type Li filz le rei*, Westeras, Bergh, 1899; thèse de Upsala.

2. On remarquera que ce génitif avec *de* remplace déjà souvent un adjectif, particulièrement un adjectif de matière, trait caractéristique de notre langue par rapport au latin : un *mustier de marbre peint* (Pel., 113). Au contraire ib., 133 : *marbrins gregez*.

a) *Parfitement s'aï a Deu comandet* (Al., 58, 3); b) *Empor tei, filz, m'en esteie penez* (ib., 81, 3); c) *Iceil ert filz al rei Marsiliun* (Rol., 1905; cf. 1551); *Rescos m'avez des mains as aversiers* (Cor. L., 1357); d) *Il est al siege a Cordres la citet* (Rol., 71); *Por l'amor a la damme* (Ors. B., 437; cf. 172).

3° L'ablatif d'instrument et d'agent a), de prix b), de manière c), de circonstances d), de temps e), de lieu f), descriptif g), de cause h).

a) *A foc, a flamma vai ardant* (Leg., 23, 1); *seroiz de moi amez* (Aimeri, 1439); b) *que Deu rachetat de sa vie* (Lois de Guil., p. 185, G.); c) *Franc unt ferut de coer e de vigur* (Rol., 1438); *Ad une voiz crident la gent menude* (Al., 107, 1); *Cil a ces viés capes esreses et a és viés tateres vestues* (Auc., 243); d) *Pur le soen Deu qu'il ait mercit de mei* (Rol., 82); e) *Bons fut li siecles al tems ancienour* (Al., 1, 1); *Li emperere est par matin levez* (Rol., 163); f) *Li reis Marsilie esteit en Sarraçoce* (Rol., 10); *De la senestre part s'assist La reïne* (Chrest. Er., 1763-4); g) *Guillelme al cort nés* (Cor. L., 1164); h) *Del duel s'assist la medre jus a terre* (Al., 30, 1)<sup>1</sup>.

#### SYNTAXE D'ACCORD

En vieux français, l'accord est resté longtemps presque fidèle aux usages latins, comme on peut le voir en considérant les seuls cas qui offrent quelque intérêt, savoir les suivants :

1° L'attribut ou le verbe se rapportent à plusieurs sujets. Le vieux français tantôt les met au pluriel : *sovent le vidrent et li pedre e la medre* (Al., 48, 1); tantôt comme en latin, l'accord ne se fait qu'avec le plus rapproché : *M'amistet e mon gret en avez tot perdu* (Pel., 54); *Ars seras et destruis et la toe magnie* (Ors. B., 1385); *car mult vos priset mis sire e tuit si hume* (Rol., 636).

Il en est de même pour l'adjectif épithète : *Sanglant en ad et l'osberc e la brace* (Rol., 1343); *Cant virent si graus oz et si grant jant banie* (Ors. B., 1727); *Cez deus chastiaus lor liverroient Et les rantes et la justise Einsicon lor avoit promise* (Chrest., Er., 1884-5).

En latin déjà l'accord, qui n'est que la marque extérieure d'un rapport, se fait quelquefois avec l'idée plus qu'avec les mots. Ainsi on trouvera le pluriel rapporté à des collectifs singuliers : *pars bestiis objecti sunt*, Sall., Jug., 14, 15; *haec fremunt plebes* T. Liv., III,

1. Voir Clairin, *Du génitif latin et de la préposition de*, Paris, 1880.

38, 11. Ces constructions s'étaient sans doute bien multipliées en latin parlé, et le vieux français [les présente très souvent : *Si s'en comourent tote la gent de Rome* (Al., 103, 1 ; cf. 98, 3) ; *Gent paienor ne voelent cesser unkes, Issent de mer, viennent...* (Rol., 2639-40) ; *Si salli sus an piés, l'autre gent estormi, Et corurent as armes, si furent esbaï* (Ors. B., 1128) <sup>1</sup>.

De même pour le genre ; le latin disait : *Latium Capuaque agro multati* (T. Liv., VIII, 11, 13) ; *Capita conjurationis virgis caesi* (Id., X, 1, 3). On dit de même en vieux français : *Nule rien qu'il demandent ne lor fut deveet* (Pel., 409 ; cf. 247).

Mais le développement de certains tours avait amené en vieux français des cas d'accord inconnus au latin.

A) L'accord avec le sens entraîne la construction au cas sujet d'adjectifs qui suivent des verbes à formes pronominales dont le sens est semblable à celui des intransitifs *devenir*, *paraître*, etc : *Plus se fait fiers que leons ne leuparz* (Rol., 1111) ; *Païen d'Arabe s'en cuntient plus queit* (ib., 3555) ; *et se clame chetis* (Ors. B., 1617) <sup>2</sup>.

B) Pour la même raison on voit peu à peu apparaître le singulier de l'attribut après la 2<sup>e</sup> personne du pluriel employée par politesse : *Par poestet serez pris e liez* (Rol., 477) ; *vous an serez pandus* (Ors. B., 945) ; *bien soez fiz* (ib., 1186).

C) Il est régulier qu'après un sujet neutre, exprimé ou non, l'adjectif attribut soit au neutre : *ja por vostre honte ne fut dit ne penset* (Pel., 38) ; *il est juget que nus les ocirum* (Rol., 884). Mais le sentiment du neutre est trop peu distinct pour que la règle soit invariable, et on trouve assez souvent le masculin : *ce est voirs* (Ors. B., 2081).

D) Le français emploie deux adjectifs dont l'un est près de l'autre en fonction adverbiale <sup>3</sup>. D'une façon générale on peut dire qu'il ne considère au début dans cet adjectif que sa nature, et le fait accorder : *toz est mudez* (Al., 1, 4) ; *toz esbaïz* (ib., 71, 2) ; *tote sui dolente* (ib., 91, 4) ; *Mout estoie buene eüree* (Chrest., Er., 2605) ; *Il avoit les caviax blons et menus récerelés* (Auc. 12, 19) ; *les flors des margerites estoient droites noires avers ses piés* (ib., 12, 25-28).

E) Enfin si l'accord du participe construit avec *être* n'est pas distinct de celui des adjectifs ordinaires, il n'en est pas de même pour les participes construits avec *avoir*. Ceux-ci ont de très bonne

1. Cf. Tobler, *Verm. Beitr.*, I, 193, 197.

2. Cf. Id., *Le dit dou vrai Aniel*, p. 26.

3. Cf. Id., I, 63.

heure une tendance à constituer avec l'auxiliaire une forme verbale unique, et cette tendance vient contrarier les règles d'accord : *De cez paroles que vus avez ci dit* (Rol., 145) (voir ci-dessous : syntaxe du verbe, les Temps).

#### DEGRÉS DES ADJECTIFS

Un changement essentiel s'est produit ; le superlatif relatif est définitivement considéré non plus comme un superlatif, mais comme un comparatif ; on rapporte l'objet comparé à tous les objets du même genre : *Ad un dez porz qui plus est pres de Rome* (Al., 40, 1) ; *As tables juent pur els esbaneier, Et as eschès li plus saive et li vieill* (Rol., 111-112). L'article n'est pas joint régulièrement à l'adjectif, tant s'en faut ; on le trouve cependant : *Car cil li sanble li miaudre estre* (Chrest., Er., 3193).

A part cela, les traditions latines subsistent. Au comparatif on substitue encore assez souvent le positif accompagné de *sor* (*super caeteros*) : *Sour toz ses pers l'amaï li emperedre* (Al., 4, 3) ; *Sur tuz les altres est Carles auguissus* (Rol., 823).

Le régime du comparatif est toujours traduit ou par le correspondant de l'ablatif : *de*, ou par *que* ( $< quam$ ) : *Mieldre vassal de lui ne vestit bronie* (Rol., 3532) ; *Plus fel de lui n'out en sa cum-paignie* (ib., 1632). Mais le comparatif dit d'égalité emploie une nouvelle conjonction, *come* : *fist une corde si longe come ele pot* (Auc., 12, 14).

En outre le vieux français a une manière toute nouvelle de considérer la phrase comparative quand il y a comparatif d'inégalité. Non seulement on exprime par *plus* que l'un des termes l'emporte sur l'autre, mais en même temps un *ne* placé devant le verbe qui suit semble exprimer que le second terme n'a pas tant d'avantage que le premier. *Plus est isnels que n'est oisels ki volet* (Rol., 1573) : le païen est plus rapide, l'oiseau ne l'est pas tant, d'où *ne*. Comparez : *An cesti a plus de biauté, Qu'il n'a el soloil de clarté* (Chrest., Er., 1825). Ce *ne* est tout à fait ordinaire (Rol., 1636-1637, 1529, 516, etc.). On le trouve de même après *autre* qui exprime une sorte de comparaison : *autres costumes, autres lois Que ne tint mes pere li rois* (Chrest., Er., 1509).

Quand il y a égalité, le *ne* n'a pas de raison d'être, et n'apparaît pas d'ordinaire. Mais ni l'une ni l'autre de ces règles n'est, bien entendu, absolue, et *ne* manque là où on l'attendrait.

PRONOMS <sup>1</sup>

PRONOM PERSONNEL. — EMPLOI DES CAS. — La déclinaison des pronoms est, comme on l'a vu p. 187 et suiv., à deux cas, ainsi que celle des substantifs, dans les pronoms *je*, *tu*, dans les possessifs adjectifs ou pronoms. Elle est au contraire à trois cas dans le démonstratif *ille* devenu pronom personnel, dans les démonstratifs, les relatifs, et l'interrogatif. C'était là une cause d'instabilité et de confusion dont on ne tarda pas à voir les effets. Dès les premiers textes on trouve *cui* en fonction non seulement de génitif datif, mais franchement d'accusatif, *a*). De même pour *celui*, *b*), *cestui*, *celi*, *cesti*, *lui*, *c*).

*a*) *Certes, dist-il, ne sai cui entercier* (*Al.*, 36, 2); *Cui deus par amat tant* (*ib.*, 8, 2); *Nes Miles li siens filz, cui il out anjandré* (*Ors. B.*, 1811); *Ou est mes sires cui je doi tant amer* (*Ch. de St-Ger.*, 66 r°).

*b*) *N'i ad celui ki mot sunt* (*Rol.*, 411).

*c*) *Vaslet corurent plus de vint Por lui desarmer a exploit* (*Chrest.*, *Er.*, 1298-99).

Dans ces conditions, les formes casuelles devenaient des doubles, dont la langue élimina l'une ou l'autre en avançant.

LES PRONOMS ADVERBIAUX. — C'est par un changement de conception analogue à celui qui substitua les prépositions *de* et *ad* aux cas, que les adverbes de lieu en arrivèrent à jouer le rôle de pronoms. Il est visible que *inde* partitif est à *inde* adverbe de lieu ce que *de* partitif est à *de* marquant le lieu d'origine. Quand *de de urbe venio* on en vint à dire *de meos companiones video*, de même tout naturellement de *inde venio* on en vint à dire *inde video*.

Il en est de même pour *ibi* > *y*. La question *quo* n'étant plus distinguée de la question *ubi*, on dit non plus seulement *ad villam vadit*, mais aussi *ibi vadit*; puis, quand on en fut à considérer une personne ou une chose comme le but d'une action non accompagnée de mouvement et qu'on dit *ad deos se confidere*, on dit parallèlement *ibi se confidere* (s'y confier)<sup>2</sup>. Cette syntaxe s'observe dès le v<sup>e</sup> siècle : *limaces tere in mortario et adjice ibi ovum* (*Marc. Emp.*, 169, 13).

1. Voir Gessner, *Zur Lehre vom frz. Pronomen*, 2<sup>e</sup> éd., Berlin, 1885. Heitmann, *Die Pronomina in Karls des Grossen Reise*, Crefeld, 1891.

2. Cette théorie est appuyée par ce fait que dans le latin de la décadence on trouve aussi *eo* qui est la forme marquant mouvement : *eo adjiciuntur olei optimi unciae V* (*Marc. Emp.*, 166, 30). *Illic* ou *hic* se rencontrent aussi bien que *ibi* : *atque addes illic mellis optimi sextarium unum* (*Id.*, 161, 33).

L'évolution est tout à fait semblable pour les pronoms relatifs ; c'est ainsi que *unde* (plus tard *deunde* > *dont*) suit le mouvement de *inde*, *ubi* (où) le mouvement de *ibi*.

A la période française le changement est fait, il y a des adverbes-pronoms dont la nature invariable a fortement contribué à troubler la série déjà disparate des relatifs.

On les trouve tous dans *Roland* : *S'en volt ostages, e vus l'en enveiez* (40), *Constantinnoble dunt il out la fiance* (2336).

Cependant l'évolution de *i* et de *où* semble avoir été plus lente que celle de *en* et de *dont*. On trouve surtout *i* avec *parler* dans les premiers textes : *Ne laisserat que n'i parolt* (*Rol.*, 1252 ; cf. 1206 ; *Pel.*, 824 ; *Auc.*, 6, 41). *S'eüst son per ou deüst bataillier* (*Cor. L.*, 610).

**ABSENCE DES PRONOMS PERSONNELS SUJETS.** — Les pronoms personnels sont encore comme en latin très fréquemment absents, soit dans les propositions simples, soit dans les phrases complexes. Ils manquent même dans la proposition interrogative : *Oncles, fait-il, estes sains et haitiez?* (*Cor. L.*, 1157).

Cent exemples montreraient l'extrême liberté qui règne encore, que les propositions soient subordonnées ou coordonnées : *tote la chartre escrist Com s'en ala e come il s'en revint* (*Al.*, 57, 4-5).

Cependant ces pronoms sont fréquents, d'abord tout naturellement dans le cas où on veut insister sur l'idée du sujet. *Tu por ton per, jol ferai por mon fil* (*Al.*, 31, 5) ; *Quant tu ies morz, dultur est que jo vif* (*Rol.*, 2030). Mais en dehors de ce cas, on rencontre très souvent le pronom, quand un des verbes *avoir*, *faire*, *estre*, ou un régime commencerait la proposition : *jo ai paiens vëuz* (*Rol.*, 1039) ; *jo vos plevis* (*Rol.*, 1058). En outre, dans toute espèce d'autres cas : *S'il li puet prendre, il n'en donroit mie un membre* (*Auc.*, 18, 19-20). *Ja n'i fieres tu home ni autres ti, s'il te voient entr'ax, si desfenderont il mix lor avoir* (*ib.*, 8, 17).

Et il est certain qu'à la fin du XII<sup>e</sup> s., chez des écrivains consciencieux, comme Chrestien de Troies, la régularité est déjà très grande (voir p. ex. : *Erec*, 655-665).

Il est à noter que l'impératif ne fait pas exception et reçoit aussi son pronom : *tu nos i fai venir* (*Al.*, 67, 5) ; *Deus, dist Guillelmes, tu seies graciez* (*Cor. L.*, 1284 ; cf. 1792)<sup>1</sup>.

De très bonne heure on voit aussi par analogie apparaître il

<sup>1</sup> Cela a peut-être commencé par le cas où il y avait un impératif suivi d'un subjonctif (cf. Tobler, *Verm. Beitr.*, I, 23).

avec des verbes impersonnels : *Il nen est dreiz que il seit mais od vos* (Rol., 2561).

Mais ce n'est qu'au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle que cet emploi commence vraiment à se généraliser ; dans *Aucassin* et, plus tard, dans les poèmes de Chrestien, il est à peu près régulier : *De tant com il i ot esté n'i ot chevalier si loé* (Chrest., *Er.*, 85) <sup>1</sup>.

Il est très remarquable qu'en cas de rapprochement de deux pronoms personnels sujets qui s'opposent ou se coordonnent, à la place de la vieille construction normale qui les exigeait tous deux au sujet : *ne vos ne il n'i porterez les piez* (Rol., 260), on voit dès le <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle apparaître la forme moderne où *je, tu* sont au régime : *Et irons moi et vous ou regne de Berri* (Ors. B., 800). Mais le cas sujet demeure encore longtemps le plus fréquent.

**PRONOMS PLÉONASTIQUES.** — Le pléonasme des pronoms est tout à fait commun ; il semble que la phrase la plus simple, pour enchaîner ses propositions, a besoin de reprendre les sujets ou les régimes qui précèdent a) ou d'annoncer ceux qui suivent b). Il y a une multitude d'exemples :

a) *L'ewe de Sebre el lur est de devant* (Rol., 2465) ; *Vostre olifan suner vos nel deignastes* (ib., 1101) ; *Cels qu'il unt mort, ben les poet hom preisier* (ib., 1683) ; *Del corn qu'il tient l'oïe en est mult grant* (ib., 1765) ;

b) *Et neporquant il cort si li destriers Ne s'i tenist ne lievre ne levriers* (Cor. L., 657-8).

**Non expression du pronom régime.** — Un trait caractéristique de la syntaxe française primitive, c'est qu'elle se passe aussi fort bien de représenter par le neutre ou par un pronom régime une idée ou attributive ou substantive antérieurement exprimée. Par exemple, voici un seul adjectif qui suffit à deux verbes : *Or sui si graime que ne puis estre plus* (Al., 22, 5) ; cf. : *ja mais n'ier lieqe, chiers filz, ne n'iert tes pedre* (tb., 27, 5).

Le pronom manque de même, alors qu'un nom est sujet du premier infinitif, et que le pronom, s'il était exprimé, serait régime du second : *Et Hugues li traïtes fait la dame venir Et gitier an la fosse* (Ors. B., 852-3).

Mais c'est surtout quand le verbe est accompagné d'un pronom de la 3<sup>e</sup> personne au datif que le pronom régime disparaît : *Armes demande Guillelmes Fierebrace ; L'en li aporte devant lui en la place* (Cor. L., 405-6 ; cf. 1954).

1. Voir Horning, *Le pronom neutre il en langue d'oïl* (Roman. Studien, IV. 229) ; et Ch. Gebhardt, *Zur subjektlosen Konstruktion im Altfranz.* ; Halle, Diss. (*Zeitsch. f. rom. Phil.*, XX, 27-50).

Les exemples des deux pronoms réunis sont si rares qu'on les cite : *lui la consent* (*Al.*, 95, 3); *Vendrunt li hume, demanderunt noveles Jes lur dirrai merveilluses e pesmes* (*Rol.*, 2918-9).

**FORMES TONQUES ET ATONES.** — Une autre cause de longue indécision fut la coexistence des formes lourdes et des formes légères qu'avait produites le jeu des lois phonétiques : *me* et *mei*, *se* et *sei*, etc., d'autant que dans chacune des séries, comme on l'a vu, des formes manquaient qui étaient suppléées par des formes empruntées à l'autre. Dans certains cas, l'élimination d'une des deux formes eut lieu presque tout de suite, ce fut le cas pour le sujet tonique de la première personne. Dans la plupart des autres, la langue mit des siècles à établir la démarcation entre les fonctions de chacun des concurrents.

Dès le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, dans *Roland*, il y a hésitation sur la plupart des points <sup>1</sup>. A l'accusatif, devant le verbe, la forme atone est commune au singulier et au pluriel, quand il n'y a pas une raison spéciale d'employer la forme tonique comme au vers 380 : *lui et altrui*. On trouve cependant *se est ki mei en creit* (*Rol.*, 577). De même pour le réfléchi *se*, qui revient 81 fois; après le verbe on rencontre la forme tonique *sei* : *Combatrat sei a trestute sa gent* (614).

Au datif, la forme atone masculine de la troisième personne, *li*, se trouve presque partout. Mais on rencontre cinq fois *lui*, dont quatre fois devant le verbe : *Deus, se lui plaist* (519). *E lui aidez* (364; cf. 922, 279). Les formes atones *me*, *te*, sont aussi les plus fréquentes. Elles sont cependant remplacées parfois par *mei* et *tei*, non seulement après un impératif (498, 767, 337), mais devant le verbe : *Mei est vis que trop targe* (659).

Il n'y a guère en somme qu'après une préposition que les formes toniques soient constantes : *Quidas li guanz me caïst en la place, cum fist a tei li bastuns devant Carle* (764).

**PRONOM RÉFLÉCHI.** — Le latin n'avait déjà plus qu'un réfléchi, celui de la 3<sup>e</sup> personne; il subsiste en vieux français et s'emploie pour marquer la réflexion, quel que soit le sujet, nom de personne ou de chose, nom déterminé ou indéterminé, pluriel ou singulier : *Uns Sarrazins... Met sei en piez* (*Rol.*, 2274-7); *Si s'en tornerent et od sei les menerent* (*ib.*, 114); *ki home traïst, sei ocit e altrui* (*ib.*, 3959).

Toutefois l'analogie amène de bonne heure à substituer des pronoms personnels aux réfléchis : *Oliviers sent qu'il est a mort*

1. J'établis ces remarques sur l'étude des deux mille premiers vers de *Roland*.



*naffrez De lui vengier jamais ne li iert sez (Rol., 1965); Mais lui meïsmes ne volt metre en ubli (ib., 2382); As tables jüent pur els esbaneier (ib., 111); prent s'amie devant lui (Auc., 26, 21-22); Guillelmes garde devant lui el chemin (Cor. L., 1487); si li di Que trop me fet demorer ci, Trop a mis a li torner (Chrest., Erec, 2669-70).*

PRONOMS ET ADJECTIFS POSSESSIFS. — CONCURRENCE DES PERSONNELS ET DES POSSESSIFS. — Si les règles classiques relatives à *suus* et *ejus* n'ont pas survécu, il est du moins resté à l'ancien français la possibilité d'employer, pour exprimer le rapport d'appartenance, tantôt l'adjectif possessif, tantôt la forme analytique faite de la préposition *de* et du pronom personnel : *Li cors en gist en Rome la citet (Al., 109, 3); Li sire d'els premiers parlat avant (Rol., 2656); L'anme de lui enportent aversier (ib., 1510); L'anme de tei en parëis seit mise (ib., 2934); le cors de mi (Auc., 24, 54).*

*Leur* (*elloro*) est le représentant de la même tournure, mais transmis d'une époque où le génitif vivait encore. Cela créait à ce pronom une situation à part qui l'achemina peu à peu vers les adjectifs possessifs. Toutefois, à l'époque ancienne, il n'en a encore jamais le caractère extérieur : il ne s'accorde pas. *Mort le tresturnet od tut VII C. des lur (Rol., 1357).*

RAPPORTS AVEC L'ANTÉCÉDENT. — Les possessifs ne renvoient plus obligatoirement ni au sujet de la phrase principale, ni au sujet de la subordonnée, ce qui, dans le cas où il s'agit de troisièmes personnes, donne lieu à des équivoques. Ainsi voici un cas où le possessif renvoie au régime de la phrase principale : *La le vandi li faus a la cuverte gent Si repara en France et donna Charlon tant Sa femme li donna (Ors. B., 1305);* il s'agit de la femme de celui que le « faux » avait vendu. Cf. *Rol., 2190-3 : Par un et un i ad pris les baruns, A l'arcevesque en est venuz a tut, Sis mist en reng dedevant ses genuilz.*

POSSESSIFS ET ARTICLE. — Les possessifs se trouvent supplantés fort souvent par l'article, le rapport d'appartenance se trouvant suffisamment marqué par celui-ci. On les voit alterner dans plusieurs passages : *Li quens Rollanz veit l'arcevesque a tere Defors son cors veit gesir la büele, Desuz le frunt li buillit la cervelle, Desur son piz entre les dous furceles (Rol., 2246; cf. 1738, 1576 et suiv).* De même *Auc., 11, 23 : Si soulevas ton traïn Et ton pelïcon ermin, La cemissee de blanc lin*

Mais en revanche, dans des cas aussi nombreux, le possessif se

rencontre encore là où le rapport semblerait devoir ne pas être marqué spécialement : *En sun visage sa culur ad perdue* (Rol., 2299). De même : *Baisset sun chief* (ib., 138).

PRONOMS ET ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS <sup>1</sup>. — DÉMONSTRATIFS PROCHAINS ET LOINTAINS. — La disparition de *is*, le passage de *ille* au rôle de pronom personnel et d'article, avaient complètement désorganisé le système des démonstratifs latins, et des siècles se passèrent avant que se fissent les distinctions actuelles du déterminatif et du démonstratif, des pronoms et des adjectifs. Nous les verrons naître plus tard. En ancien français, la seule distinction qui existe véritablement entre les formes de *cist* et celles de *cil*, c'est que le premier en général désigne l'objet plus voisin, le second l'objet plus lointain dans l'espace et le temps : *Dist Blancandrins : Par ceste meie destre* (Rol., 47); *Ultre cest jurn ne serum plus vivant* (ib., 1477); *Si veit venir cele gent paienur* (ib., 1019); *Cele vient de visce et ceste de vertut* (Job, 515); *Por amour de celui cestui an porterons* (Ors. B., 1791).

*Cil* et *cist* servent également à former un tour très commun et très précieux, qui consiste à déterminer le pronom par une préposition suivie d'un régime : *cil de France*, ou par un adverbe : *cil dedenz*, et à faire ainsi l'équivalent ou de noms ou de véritables propositions : *E cil de France le cleiment a guarant* (Rol., 1161; cf. 1608, 2923 etc.).

DÉVELOPPEMENT DE *ce*. — Un des traits caractéristiques de la nouvelle syntaxe par rapport au latin est l'usage constant qui y est fait de *ce*. Constamment *ce*, sujet ou régime, annonce ce qui suit, même quand ce qui suit sera au style direct :

*Ço li comandet* : « *Apele l'ome Deu* » (Al., 34, 6; cf. 22, 1); *Ço dist l'imagene* : « *Fai l'ome Deu venir* » (ib., 35, 1); *Co peiset mei que ma fin tant demouret* (Al., 92, 5); *Co ne vuelte il que sa medre le sache* (Al., 50, 4); *Mais ço ne set quels abat ne quels chiet* (Rol., 2553; cf. 1074).

*Ce* reprend ce qui précède : *Ne placet Deu, ço li respunt Rollanz* (Rol., 1073). On reconnaît là l'origine des locutions *ce dit-il*, *ce crois-je*, *ce dit-on*, etc. qui ont vécu jusqu'à la langue moderne.

A signaler en particulier *ce est*, caractéristique du français. Il est déjà commun dans *Alexis* (74, 2) : *co est ses mestiers dont il at a servir*. Comparez : *Sainte esriture ço ert ses conseilliers* (ib., 52, 3); *Et c'est ci mes filz Miles, et ci est Guinemans* (Ors. B., 3369); *C'est*

1. Voir Giesecke, *Die Demonstrativa im Altfr.*, Rostock (Sondershausen), 1881.

*mes deduiz, c'est mes deporz, C'est mez solaz, c'est mes conforz, C'est mes avoïrs, c'est mes tresors, Je n'aim tant rien come son cors* (Chrest., *Er.*, 543).

De même aux autres personnes : *Es-tu ço, bels fiz David ? Respondi David : Co sui jo, bel sire* (Rois, 104; cf. 315, 288, 314). *Et cil respont : ce somes nos* (Renart, *B.*, 208, 6); *Sire, sont ce ci vostre anemi* (Auc., 32, 3)?

Dans beaucoup de passages, ce qui est annoncé par *ce* est développé dans une proposition commençant par *que* : *Moult lor est bel qu'il anuit ce qu'il s'en vont en Normandie* (Escoufle, 4054); *Cost grant merveille que pitiet ne t'en prist* (Al., 88, 5); *Cost sa mercit qu'il nos consent l'onour* (ib., 73, 4); *Se Deus ço dunet que jo de la repaire* (Rol., 310; cf. 222-3, 2314).

De là le développement de *ce que*<sup>1</sup> : *ce que je vos voi plorer, Me fet grant mal et grant enui* (Chrest., *Er.*, 2762).

PRONOMS RELATIFS<sup>2</sup>. — Quoique *qui* se passe encore d'un antécédent pronominal, comme en latin, il n'est pas rare non plus qu'il soit déjà précédé de pronoms démonstratifs : *Quant ot li peðre ço que dit a la chartre* (Al., 78, 1); *Fors que icil qui en fu costumiers* (Cor. L., 648). Mais ce tour ne deviendra pas régulier avant la langue moderne.

Au sens indéterminé, *qui* tantôt s'accompagne de *celui*, a), tantôt s'emploie seul, b) :

a) Avec *celui*, il forme les deux tours très usuels en ancien français : *il n'(i) a celui qui, com cil, com celui qui*, équivalents à : *il n'y a homme qui, comme un homme qui, en homme qui*.

*N'i ad celui ki mot sunt* (Rol., 141; cf. 1803, 3462); *N'en i ad cel qui durement ne plurt* (ib., 2908; cf. 3418, etc.); *Com li om qui nel set* (Al., 65, 1); *Cume celui ki bien faire le set* (Rol., 427). Cf. *cum hum qui est iriez* (ib., 2414).

b) *Chi porreit faire que Rollanz i fust morz Dunc perdreit Carles le destre braz del cors* (Rol., 596); *Qui Dieu ne veut croire, tous les vont ociant* (Gui de Bourq., 3438).

*Dont* signifie non seulement le lieu d'origine et l'origine, mais prend à *de dont* il est composé la faculté de marquer les mêmes rapports que lui, c'est-à-dire que, par exemple, il marquera l'instrument, le moyen : *Tant en retient dont son cors puet guarir* (Al., 20, 4).

1. Cf. Tobler, *Verm. Beitr.*, II, 10-14.

2. Voir C. Pietsch, *Beitrag zur Lehre vom altfr. Relativum*, 1888.

*Que, quoi* sont proprement neutres, mais *quoi* commence de bonne heure à s'employer avec des antécédents masculins, qui ne sont pas des noms de choses : *Li cevax, sor quoi il sist, fu remuans* (Auc., 10, 23-4).

Mais, ce qui est plus important, on commence à rencontrer *que* neutre, comme une sorte de particule relative adverbiale tout abstraite qui, plus tard, deviendra usuelle : *Et s'i vont les beles dames cortoisies, que eles ont deus amis ou trois avoc leur barons* (Auc., 6,36). Comparez dans Joinville (330 c) : *Il y avoit gens sarra-sins appareilliés, les espees toutes nues, que ceux qui chéioient, il les ocioient.*<sup>1</sup>

#### L'ARTICLE <sup>2</sup>

On rencontrait dans les textes latins de l'extrême décadence les démonstratifs employés comme de vrais articles; on ne peut pas dire cependant qu'il y avait des articles. A l'époque française, il en est tout autrement; et c'est là un point capital de l'histoire de la langue. En effet, tout d'abord, la présence d'articles favorise la substantification de n'importe quel élément linguistique; participes, adjectifs, infinitifs, mots invariables. Et ceci est très important en ce qui concerne le vocabulaire. Pour la syntaxe, le résultat n'est pas moindre. L'infinitif par exemple, une fois accompagné de l'article, change en certains cas de nature, et se rapproche de la nature substantive tout en gardant son rôle de verbe, c'est-à-dire la possibilité d'avoir un régime. On dit en ancien français non seulement : *j'oi al corner que guaires ne vivrat* (Rol., 2108); *en cel tirer li cuens s'aperçut alques* (ib., 2283); mais encore : *tant me pois esmaier, Que jo ne fui a l'estur comencier* (ib., 2412-3); *Au recoure la dame* (ib., 2147); *Ses chevaus desferra, A une chauciee passer* (Clariss, 11392)<sup>3</sup>.

ARTICLES ET DÉMONSTRATIFS. — Pendant longtemps la nature primitive de l'article défini resta encore sensible en ce sens qu'il pou-

1. Suchier (Auc., p. 49) cite Robert de Clari, 17 : *Chus vaslés si fu fix l'empereur Kyrsac de Constantinoble, que uns siens freres li avoit tolu l'empire*; cf. *Deux rédactions du Roman des Sept Sages de Rome*, éd. G. Paris, 31 : *come plusieurs femmes sont, qu'i ne leur chaull ou elles s'abandonnent*. Voir Tobler, *Göttl. gelehrt*. Anzeiger, 19 décemb. 1887, p. 1609.

2. Voir quelques renseignements dans l'étude générale de A. Hemme, *Ueber die Anwendung des Artikels in der fr. Sprache*; Diss. Göttingen, 1869. Gellrich, *Sur l'emploi de l'article en vieux français*, Langenbielau, 1881. Hübner, *Syntaktische Studien über den bestimmten Artikel bei Eigennamen im Alt. und Neufraz.* Diss., Kiel, 1892.

3. Tobler, *Verm. Beitr.*, II, 91.

vait toujours prendre la place du démonstratif *a*), et qu'inversement le démonstratif se substituait à lui *b*), et cet échange de fonctions se prolongea assez tard :

*a) Ço dist li reis : Al Jesu e al mien (Rol., 339); Par la Carlun dont il oït parler (ib., 3145). Entendez : à celui de Jésus, par celle de Charles.*

*b) Franceis i fierent par vigur et par ire, Trenchent ces puinz ces costez, ces eschines, Cez vestemenz entresque as chars vives (Rol., 1611; cf. 1019, 1043, 1832, 1968, 2540); Ce fu ou mois de mai, que li tens renouvalle, Que florissent cil bois et verdissent ces herbes (Ors. B., 1741).*

**FONCTIONS DE L'ARTICLE DÉFINI.** — 1° Dès la plus ancienne période du français *li, le, la* sont en possession d'une partie de leur rôle. Ils marquent que l'extension du substantif est limitée à certains objets ou à certains êtres, qui sont ou connus, ou déterminés d'une manière quelconque : *Dist Blancandrins : « Appelez le Franceis (Rol., 506); Ço dit la geste (ib., 1685); La croiz e le sepulcre voeil aler aorer (Pel., 70); Que recevez la lei de chrestiens (Rol., 471).*

Ils accompagnent le mot en apposition : *Li empereres li tent sun quant le destre (Rol., 331).*

Mais il est diverses catégories de mots devant lesquels il n'est pas encore d'usage de l'employer au XI<sup>e</sup> siècle. Tels sont, outre les noms propres de personnes, les noms de peuples au pluriel *a*), les noms de pays *b*), des noms d'objets uniques : *ciel, terre, diable c*), des mots abstraits *d*) :

*a) Franc e paien i fierent des espees (Rol., 3561);*

*b) Jo len conquis et Anjou e Bretagne (ib., 2322);*

*c) la faire diaule servir (Eul., 4); quant solez esclarcist (Pel., 443);*

*d) Plus aimet il traïsun et murdrïe que il ne fesist trestut l'or de Galice (Rol., 1636-7).*

Dans tous ces cas pourtant on le voit isolément apparaître :

*a) Et li Franceis curuços et dolent (ib., 1835).*

*b) Si len cunquis e Peitou e le Maine (ib., 2323).*

*c) Quant Deus del ciel li mandat par sun angle (ib., 2319).*

*d) Livrez le mei, jo'n ferai la justise (ib., 498)<sup>1</sup>.*

On trouvera souvent des oppositions curieuses : *guardet a la terre (ib., 2885); guardet à terre (ib., 2894); à la terre se culchet (ib., 2013); a terre chiet pasmez (ib., 2220).*

Dans un même vers, dans un même régime à plusieurs termes,

1. Tobler, *Verm. Beitr.*, II, 96 et suiv.

l'un est présenté comme indéterminé et sans article, l'autre au contraire avec le défini : *Chevals unt bons et les armes mult beles* (*ib.*, 3064). *Cors ad mult gent e le vis fier e cler* (*ib.*, 895).

En outre, à certaines places, l'article manque. Le régime intercalé ne l'a pas : *li rei gonfanuniers* (*Rol.*, 106).

2° En second lieu, si l'article défini a pour caractère essentiel de présenter une chose ou un être comme défini, il accompagne pourtant des noms qui ne le sont pas : *Quatre cenx mulz chargez de l'or d'Arabe* (*Rol.*, 185; entendez d'or d'Arabie); *Ceignent espees de l'acier vianeis* (*ib.*, 997).

3° Quand le substantif est pris dans toute son extension, l'article manque très souvent dans la vieille langue : *Pur sa beltet dames li sunt amies* (*Rol.*, 957); *Fers et aciers i deit avoir valor* (*ib.*, 1362).

4° L'article se rencontre joint aux noms de nombre : *E Bramimunde les turs li ad rendües*, *Les dis sunt grandes, les cinquante menües* (*ib.*, 3655). Cette phrase veut dire exactement : sur ces tours dix sont grandes, cinquante menues ; c'est la manière ordinaire de marquer la fraction d'un tout ; on le voit avec précision quand le nombre total est exprimé : *Bien an ont des deus cenx les cinquante sasis* (*Ors. B.*, 2338); *Dis en ont ocis et detrenchiez Li cinc s'en fuient et navré et plaié* (*Cor. L.*, 2163-4). Ce tour se rencontre aussi quand il s'agit d'un collectif indéterminé : *Que tuit ne fussent ocis et detrenchié Et li alquant retenu et leié* (*Cor. L.*, 2338); De même *Li plusor l'ont acolé et besié* (*Aymeri*, 2997; cf. 2913, 3771). On dit de même *l'une main* (*Rol.*, 2368); *l'une moitié* (*Aymeri*, 3774; cf. *ib.* 2616, 3708).

L'ARTICLE INDÉFINI. — Le développement en est beaucoup moins avancé. Sans doute on le rencontre très souvent dans les textes : *Desuz un pin, delez un eglentier, Un faldestoel i unt fait tut d'ormier* (*Rol.*, 114-5).

Mais il manque aussi très souvent, dans les phrases négatives surtout, où le substantif est pris dans toute sa généralité : *Suz ciel nen at plus encrisme felun* (*Rol.*, 1216); *Traïtor ne felon ne deüsiés amer* (*Ors. B.*, 513).

De même dans les phrases comparatives : *Si l'aï destruite com s'ost l'oüst predege* (*Al.*, 29, 3); *Plus se fait fiers que leons ne leuparz* (*Rol.*, 1111).

Et dans une foule d'autres cas : *Cis freres a fait bone oeuvre* (*S. Brand.*, 13); *propres vent leur vint* (*ib.*, 21).

À dire vrai, les contradictions abondent d'une page à l'autre : *Oriolanz en haut solier sospirant prist a lermoyer* (*Chans. S. Ger.*, 65 v°); *En un vergier lez une fontenelle* (*ib.*, 65 v°).

Quelquefois aussi on le trouve là où nous ne l'emploierions plus, avec les noms de matière : *Un faldestoed i out d'un olifant* (Rol., 609).

**ARTICLE PARTITIF**<sup>1</sup>. — Il se dégage lentement de la construction prépositionnelle *hibere de aqua*. On la retrouve telle quelle dans des exemples comme les suivants : *Donc prent li peðre de ses meillours serjanz* (Al., 23, 1). Puis peu à peu on s'achemine vers un état nouveau, où souvent *de* paraît à côté de l'article : *Plus hisdos om ne puet de pain mangier* (Cor. L., 510); *E si'n avrez, ço quid, de plus gentilz* (Rol., 150); *Si an moignent Guion et des autres fouriers* (Ors. B., 2627); *En l'oriet punt asez i ad reliques, La dent saint Pierre e del sanc saint Basilie E des chevels mun seignor saint Denise, Del vestement i ad sainte Marie* (Rol., 2345-8); *Et puis si prist des flors et de l'erbe fresce et des fuelles verdes* (Auc. 26, 13; cf. 2, 32; 4, 13 : *gaegnast du pain*). Rare dans les tout premiers textes, l'article partitif est déjà très fréquent dans le *Roman de Troie*.

Le rôle de *des* est très souvent tenu par *uns*, quand il s'agit ou d'une paire, a), ou d'objets au nombre de plus de deux, mais composant un tout, b).

a) *Il avoit une grande hure plus noire q'une carbouclée, et avoit plus de plainne paume entre deus ex, et avoit unes grandes joes et un grandisme nes plat et unes grans narines lées et unes grosses levres... et uns grans dens... et estoit cauciés d'uns housiaz et d'uns sollers... et estoit afulés d'une cape à deux envers* (Auc., 24, 16-22).

b) *Unes paumes achate* (Ors. B., 296). Entendez : achète des palmes, une branche de palmier; cf. : *armez d'unnes armes d'azur et d'or* (Chrest., Er., 584-5)<sup>2</sup>.

Bien souvent il faut remarquer que le vieux français conçoit autrement le rapport. Il met un défini, là où on mettrait d'habitude aujourd'hui le partitif, mais où le défini est possible :

*Li reis Hugue li Forz lor fait porter le vin* (Pel., 437). Entendez : le vin qu'il faut, qui suffira à les désaltérer. Cf. 411-2 : *E unt grues et gantes e poons empevez; A espandant lor portent le vin e le claret*.

1. Voir A. Schneider, *Die elliptische Verwendung des partitiven Ausdrucks im Altfr.* Diss. Breslau, 1883. S. Schayer, *Zur Lehre vom Gebrauch des unbestimmten Artikels und des Theilungsartikels im Alt. und im Neuf Franz.* Berlin, 1887.

2. On dit dans le même sens une paire de : *et avoit troi paire de murs sès a passer* (Joinv., 382 C.).

## LE VERBE

**LES PERSONNES.** — Le vousoiement est déjà très généralisé. Dans les textes les deux formes alternent souvent : *A feit, dreiz emperere, jo sai ke Deus vos aimet, Tis hoem voeil devenir, de tei tendrai mon regne* (*Pel.*, 796-797); *Glorios Deus, qui me feïstes né, Feïs la terre tot a ta volenté* (*Cor. L.*, 695-6); *Ou vos deignastes vostre cors esconser De char et d'os i fu tes cors formez* (*ib.*, 720-4)<sup>1</sup>.

**LES VOIX.** — L'ancien français, pour exprimer l'actif (transitif et intransitif), le passif et le moyen, ne disposait, par suite de la disparition presque complète des formes du passif, que des formes de l'actif, de la forme nouvelle composée du verbe *estre* et du participe passé, enfin de la forme réfléchie faite du pronom réfléchi joint à l'actif (*se mostrer, se taisir*).

**VERBES TRANSITIFS.** — Les verbes transitifs ont la forme active, et n'offrent sous ce rapport rien à remarquer : *amer, veðeir, faire*. Mais bien entendu, ces verbes transitifs ne sont plus toujours les mêmes qu'à la période latine. Comme aucune différence de nature ne sépare, dans la plupart des cas, transitifs et intransitifs, à toute époque un verbe passe d'un de ces états à l'autre, et des verbes intransitifs en latin se sont trouvés transitifs en ancien français. Je ne parle même pas de cas où des verbes qui comportaient le datif en latin se construisent en français avec l'accusatif sans préposition — c'est là simple accident grammatical —, mais de cas où il semble que l'idée exprimée par le verbe soit purement subjective et ne puisse, par conséquent, passer à un objet. Il faut noter qu'alors le passage se fait cependant, grâce en particulier à la très grande faculté qu'a le verbe français, comme le grec, de prendre le sens factitif. C'est ainsi que *mourir* signifiera *faire mourir* ou *tuer* et par là deviendra transitif : *mort as mun filz* (*Rol.*, 3591); *Quant deus l'ot mort* (*Cor. L.*, 527); cf. *Mais je l'an a foï* (= *fait fuir*. *Ors. B.*, 969); *avoient ja le cerf levé* (*Chrest.*, *Er.*, 118). On remarquera que ce passage semble avoir lieu d'abord aux temps composés.

**VERBES INTRANSITIFS.** — Les verbes intransitifs ont tout d'abord la forme active ordinaire : *demorer, taisir*. Mais ils ont aussi la forme réfléchie : *A czo nos voldret concreidre li rex* (*Eul.*, 21); *me descenderai-je ore chi?* (*Auc.*, 24,79).

1. Voir Schliebitz, *Die Person der Anrede in der franz. Sorache*, Breslau, 1886. Diss.



Cette forme réfléchie tendait à marquer tout autre chose que le retour sur le sujet de l'action signifiée par le verbe. Comme le moyen grec, elle indiqua que le sujet appliquait ses forces, son activité à l'action, qu'il y était particulièrement intéressé, puis elle finit par se répandre si bien que dans plusieurs verbes elle ne signifia rien de plus que le verbe sans pronom ; *s'apareistre, se combattre, se feindre*, etc., ne disent rien de plus en ancien français que les simples *apareistre, combattre, feindre*, mais ils sont le plus souvent intransitifs<sup>1</sup>. Cette tendance devint peu à peu très forte, et de très bonne heure une foule de verbes intransitifs prirent cette forme, qu'il ne convient pas d'appeler réfléchie, mais pronominale : *Carles se dort* (Rol., 2569) ; *Ilec se gist toz nuz* (Ors., B., 1781) ; *m'en monterai a piet* (Pel., 545) ; *si me cuidai joer* (ib., 33) ; *s'an est fors issue* (Chrest., Er., 401) ; *s'en rit Rollanz* (Rol., 324) ; *Hugues se parçoit, de neant ne s'oblie* (Ors. B., 3545).

**VERBES RÉFLÉCHIS.** — 1° Les verbes réfléchis ont la forme réfléchie : *se torner*. Ainsi : *En piez se drecet* (Rol., 195). Il est à noter que le vieux français a développé l'usage latin qui consistait à remplacer, suivant le sens du verbe, le pronom par *animum* ou *corpus*. A *me, te, se* se substitue bien souvent *son cors* : *En Rencesvals irai mun cors guier* (Rol., 901).

2° De même que les intransitifs prennent la forme du réfléchi, les réfléchis prennent souvent la forme de l'intransitif : *A halte voiz prist li peðre a crider* (Al., 79, 1 ; cf. 13, 2) ; *desseivret l'aneme del cors saint Alexis* (ib., 67, 2 ; cf. 121, 1-2) ; *Isnelement sur lor piez releverent* (Rol., 3575) ; *Tais, Oliviers, li quens Rollanz respunt* (Rol., 1026) ; *Ço voelt li reis, par amur cunvertisset* (Rol., 3674) ; *il fut levez a piez* (Pel., 679) ; *Et li cris et la noxe commença a lever* (Ors. B., 436) ; *sont alé reposer* (Cor. L., 287 ; cf. Chrest., Er., 1081, 705). Ceci est très fréquent au participe présent : *Trestuit si nerf mult li sunt estendant E tuit li membre de sun cors derumpant* (Rol., 3970).

**LE PASSIF.** — Il est exprimé par la combinaison des temps du verbe *estre* et du participe passé : *Li duze per mar i serunt jugiez* (Rol., 262) ; *Afublez est d'un mantel sabelin Ki fut cuverz d'un palie alexandrin* (ib., 462) ; *A grant dulur ermes hoi desevrét* (ib., 1977).

Mais cette conjugaison est tout à fait défectueuse. D'abord elle ressemble à celle qui est composée d'un participe devenu adjectif joint au verbe *être* : *Les portes sont overtes* (Pel., 391) ; *Les fenestres*

1. Il y en a de transitifs : *Li quens Rollanz nel se doüst penser* (Rol., 355) ; *Jo me crendreie que vos vos meslisiez* (Rol., 257).

sont... taillies e confites a brasme oltremarin (*ib.*, 380-1); *Si st tel costume en France, a Paris e a Chartres Quant Franceis sont colchiet, que se joënt et gabent* (*ib.*, 654-655). En second lieu, elle est identique de forme à celle qui sert aux verbes intransitifs; comparez *il est alez* à *il est asolz*. Enfin le temps marqué diffère suivant la signification du verbe : *li cuens est feruz* (l'action n'a qu'une durée limitée) n'est pas du tout un présent comme *li regnes est gouvernez* (l'action n'a pas de terme marqué). Voici un vrai présent (présent figuré, qui remplace en réalité un passé) : *Al matin par som l'albe, quant li jorz lor apert, Li mul e li somier sont guarnit e trosset* (*Pel.*, 239-240). Au contraire, voici un cas où la même forme exprime l'état présent résultant d'une action accomplie : *Li reis Marsilie est de guerre vencuz* (*Rol.*, 235). Et, comme en langue moderne, la valeur de la forme change suivant que la phrase est isolée ou dans un récit.

Aussi à cette forme défectueuse se substitue souvent la tournure par l'actif auquel on donne un sujet indéterminé comme en latin; ce sujet est *il*, *a*) (quelquefois sous-entendu), ou bien *on*, *b*).

*a*) *ont grues e gantes, et poons empevez; A espandant lor portent le vin e le claret* (*Pel.*, 411-412).

*b*) *Se je remain c'i, on me prendera demain, si m'ardera on en un fu* (*Auc.*, 16,13).

CONFUSION DES VOIX AU PARTICIPE. — La présence d'un seul participe actif *portant*, et d'un seul participe passif *porté*, qui malgré son sens passif entraine dans la conjugaison active, devait amener la langue à étendre le sens de chacun d'eux. C'est ce qui se produisit de bonne heure. Le participe présent prit le sens d'un vrai passif ou d'un adjectif verbal passif<sup>1</sup>. *S'en ceste terre puet mais estre ataignans, Il et Gautiers...*, *Ja raençons n'en soit pris nus bezans* (*R. Camb.*, 3925; ici *ataignans* = *atainz*); *Se aucune euvre estoit trouvee vendant contrefaite a euvre de coural* (*Est. Boil. Liv. Mest.*, 70; *vendant* = *se vendant* ou *vendue*). *Uns corroiers ne puet prendre son aprentiz sans argent, se il ne le prent quatre ans de service au mains et as cinq sous devant diz païans à la confrarie* (*Ib.*, 234; *païans* = *payables*); *Au jor du tremblant jugement* (*Fabl.*, Barb. et M. II, 42, 58; *tremblant* = qui fait trembler)<sup>2</sup>.

Inversement le participe passé prend le sens actif<sup>3</sup> : *ne seies pas mescreuz*; où on attendrait *mescreanz* (*noli esse incredulus*). *Carles*

1. Tobler, *Verm. Beitr.*, I, 32-41.

2. *Id.*, *ib.*, I, 35.

3. *Id.*, *ib.*, I, 122.

*li magnes velz est et redotez (Rol., 905 redotez = radotant); il est moult sages et celés (Rose, 13374); Je sui tes hons fianciés et plevis (R. Camb., 6732).*

A l'infinitif, le rôle du passif est très souvent tenu par l'actif : *Cist sont bon a cunfundre (Rol., 1499); El plait ad Ais en fut jugiez a pendre (Rol., 1409); Biaus fiz, fai chargier tes somiers (Chrest., Er., 2711); On le remenroit en le vile por ardoir (Auc., 16, 32).*

LES TEMPS<sup>1</sup>. — De grands changements sont survenus depuis l'époque latine, mais l'évolution est loin d'être accomplie et la formation de plusieurs des temps nouveaux est encore imparfaite.

Nous examinerons successivement : I) les temps de la première catégorie, qui datent l'action par rapport au moment où l'on parle ; II) les temps de la seconde, qui datent l'action par rapport à un moment antérieur ou postérieur au moment de la parole ; III) les autres temps.

I. TEMPS QUI DATENT L'ACTION PAR RAPPORT AU MOMENT OU L'ON PARLE. — LE PRÉSENT. — En ancien français le présent est employé comme en latin : il exprime la chose énoncée comme contemporaine du moment où l'on parle. Par figure, il s'emploie au lieu du passé dans les récits et cela avec une extrême liberté : *Quand li jorz passet et il fuſ anoitief, Ço dist li pedre (Al., 11, 1-2); Franceis se taisent, ne mais que Guenelun; En piez se drecet, si vint devant Carlun, Mult fierelement cumencet sa raisun E dist al rei (Rol., 217-20; cf. 157 et suiv. De même dans les phrases subordonnées : Queſ enfant n'ourent peiset lour en fortment (Al., 5, 2); Puis que il vienent a la terre majur, Virent Gascuigne la terre lur seignur (Rol., 818-9).*

LE FUTUR. — Le futur est généralement marqué par le temps futur, mais quelquefois par le présent, comme dans le latin tardif : *Trencherai li la teste a ma spee forbie ; Il et li doze per sont livret a martirie (Pel., 699 ; cf. 743).* Quelquefois aussi, par figure, on emploie le passé : *Tot le pais ont a dolor torné, Gentils om, sire, se vos nel secorez (Cor. L., 1401).*

Par contre la forme du futur de certains auxiliaires n'a souvent que la valeur d'un présent<sup>2</sup>. *Mais se Deu plaist, ges ferai*

1. Bibliographie critique du sujet jusqu'en 1877 par Haase, *Zeitsch. f. neufr. Spr. u. Litt.*, VI, 52. Bockhoff, *Der synt. Gebrauch der Temp. im Oxford. Texte des Rolandsliedes*, Münster, 1880. Körnig, *Der synt. Gebrauch des Imp. u. des historischen Perf. im Altfr.*, Breslau, 1883. Diss. Engwer, *Ueber die Anwendung der Tempora des pass. déf. und des Imperf. im Franz.*, Iena, 1884. Cf. surtout J. Vising, *Die realen Tempora der Vergangenheit (Franz. Stud., VI, 3)*. Cf. Foth, *Die Verschiebung lateinischer Tempora im Rom. (Rom. Studien, II, 243)*.

2. Cf. Tobler, *Verm. Beitr.*, I, 210.

*desnichier. Mon dreit seignor ne voldrai sol laissier : Gardez le bien* (Cor. L., 1985-7).

Il en est de même du futur de *avoir* suivi d'un participe passé : *Mult larges terres de vus avrai conquises* (Rol., 2352). Il semble que l'idée soit : j'aurai *conquis* quand ce sera fini, mais en fait Roland est sur ses fins, *il a conquis*.

Il faut remarquer que l'auteur d'un récit, pouvant par figure se placer à un point du passé, aperçoit de là tous les événements postérieurs de l'action comme futurs. Cet usage, encore aujourd'hui très répandu, se rencontre déjà chez les trouvères. *L'emperere de France i out tant demoret, De sa moillier li membret, que il oït parler. Ore irat le rei querre qu'ele li out loët, Ja n'en prendrat mais fin tres k'il l'avrat trovet* (Pel, 233-6).

LES PASSÉS. — Le passé de cette première division est marqué par le plus-que-parfait latin, qui disparaît d'assez bonne heure a), par le passé simple b), par le passé périphrastique c) :

a) *Buona pulcella fut Eulalia, Bel auret corps* (Eul., 1, 1-2).

b) *Quant l'oït Guenes, l'espee en ad brandie, Vait s'apuiier suz le pin a la tige* (Rol., 499).

c) *Perdut i ad Veillantif sun destrier* (Rol., 2167).

Théoriquement il y a une distinction importante entre ces deux derniers temps : le simple marque un fait passé sans relation avec le présent, le composé marque un fait passé dont les conséquences s'étendent au présent, ou un fait accompli dans une période de temps dont le tout n'est pas écoulé. Il ne serait pas difficile de trouver en ancien français des exemples conformes à cette théorie : *Ki tei ad mort, France at mis [en] exill* (Rol., 2935); *Jo vos ai fait alques de legerie, Quant por ferir vus demustrai grant ire* (Rol., 513-4); *Li emperes est par matin levez, Messe e matines ad li reis escultét, Desuz un pin en est li reis alez, Ses baruns mandet pur sun cunseill finer* (Rol., 163-6). Mais il y en a de tout contraires : *Set anz [ad] pleins qu'en Espagne venimes* (Rol., 197). Ils y sont encore, on attendrait donc le temps composé, mais le narrateur présente le fait au passé aoristique. De même : *Li empereres se fait et balz et liez, Cordres ad prise et les murs peceiez, Od ses cadables les turs en abatied. Mult grant eschec en unt si chevalier* (Rol., 96-9). Il est visible que c'est en même temps que les deux actions se sont passées, puisque c'est avec les mêmes machines que les tours ont été abattues, et les murs mis en pièces. En fait, les deux temps se mélangent constamment : *Vinc en Jerusalem por l'amistet de Deu, La croiz et le sepulcre sui*

venuz aorer (*Pel.*, 154) ; *Blancandins ad tut premerains parled, E dist al rei : Salvez seiez de Deu (Rol.*, 122-3) ; *Li quens Rollanz est muntez el destrier, Cuntre lui vient sis cumpainz Oliviers, Vint i Gerins et li prues quens Geriers... venuz i est li riches dus Gaifiers, Dist l'arcevesques (Rol.*, 792-9).

II. TEMPS QUI DATENT L'ACTION PAR RAPPORT A UN MOMENT ANTÉRIEUR OU POSTÉRIEUR AU MOMENT DE LA PAROLE.

A) LE MOMENT EST ANTÉRIEUR AU TEMPS OU L'ON PARLE. — a). *Présent dans le passé.* — La chose énoncée comme contemporaine à un moment passé est quelquefois à l'imparfait, ainsi qu'en français moderne : *Enoit m'avint une avisiun d'angele Qu'entre mes puinz me depecout ma hanste (Rol.*, 836-7). Mais ce temps est d'abord assez rare. Dans le *Roland*, du vers 1 au vers 500, on n'en trouve que trois exemples : *De ses païens [il vus] enveiat quinze Chascuns portout une branche d'olive (Rol.*, 203 ; cf. 231 et 383).

C'est d'habitude le passé défini qui exprime ce passé ; la contemporanéité est marquée par la répétition de la même forme : *Li reis Marsilies en fut mult esfreez Un algier tint ki d'or fut enpenez (Rol.*, 438). Il faut noter, en particulier, que les descriptions sont ordinairement mises au passé simple. *Entre les oilz mult out large le front, Grant demi piet mesurer i pout hom (Rol.*, 1217-8) ; *Un faldestoed i out fait tut d'or mier, La siet li reis ki dulce France tient, Blanche ad la barbe e tut flurit le chief (Rol.*, 115-7).

Mais à partir du XII<sup>e</sup> siècle, l'imparfait fait des progrès visibles : *Li dus cerche la chambre qui tote estoit pavee (Ors. B.*, 108). Chez Chrestien, il est hors de doute qu'on s'achemine vers une autre syntaxe : *Devant auz toz chaçoit li rois Sor un chaceor espanois. La reïne Ganieuvre estoit El bois, ou les chiens escoutoit (Erec*, 123). C'est un des grands changements survenus du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle.

b) *Passé par rapport au passé ou passé second.* — L'antériorité est marquée comme dans la première division par deux temps concurrents : 1<sup>o</sup> le plus-que-parfait, 2<sup>o</sup> le passé antérieur.

1<sup>o</sup> Le plus-que-parfait est très rare en ancien français : *A son seignour qu'il aveit tant servi (Al.*, 67, 4) ; *Ma grant onour aveie retenude (ib.*, 82, 2).

2<sup>o</sup> Le passé antérieur est beaucoup plus fréquent : *Sovent le vidrent e li pedre et la medre, E la pulcele qued il out esposee (Al.*, 48, 2) ; *Qui l'out portet volentiers le noërit (Al.*, 7, 2)

c) *Futur dans le passé*<sup>1</sup>. — Le futur dans cette division est marqué

1. Voir Burgatzcky, *Das Imperfekt und PlusquamPerfekt des Futurs*, Greifswald, 1886 ; Villers, *Essai sur la formation et l'emploi syntaxique du conditionnel français*, Emmerich, 1886, Progr.

par la forme dite conditionnel présent, qui ne se trouve que dans les subordonnées : *L'uns a l'autre la süe fait plevit Que il querreient que Rollanz fust ocis* (Rol., 403-4) ; *D'une raison oï Rollant parler, Ja ne murreit en estrange regnét, Ne trespasast ses humes et ses pers, [Envers paiens] avreit sun chief turnét, Conquerrantment si finereit li ber* (Rol., 2865-8) ; *Qui de ço se vantat... Qu'il la fereit eissir tote de son chenal* (Pel., 765-767)<sup>1</sup>.

B) LE MOMENT EST POSTÉRIEUR AU TEMPS OU L'ON PARLE. — Il n'y a pas de forme pour marquer contemporanéité ou postériorité par rapport au futur ; on se sert du futur simple.

Un temps marque l'antériorité ; c'est le futur antérieur : *Ja n'en descendrat mais, si l'avrai comandet* (Pel., 561) ; *Cui en avrez choisit, cil començerat primes* (ib., 691).

III. AUTRES TEMPS. — Le conditionnel passé ne se trouve que très rarement.

Au subjonctif, le plus-que-parfait latin est devenu imparfait ; *vis atendeie qued a mei repaidrasses* (Al., 78, 4). Mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait partout ce sens nouveau. Il marque le présent du conditionnel : *Mais li quens Guenes iloc ne volsist estre* (Rol., 332) ; *Pecchiet fereit ki dunc li fesist plus* (Rol., 240). Il marque aussi le passé : *Sem creïssez, venuz i fust mis sire* (Rol., 1728 : si vous m'aviez cru) ; *la veïsez tant chevalier plorer* (Rol., 349).

ASPECTS DU VERBE. — Nous parlerons sous ce nom de la qualité qu'ont les formes verbales de marquer à quel point d'accomplissement en est la chose énoncée à un temps donné, si elle commence, progresse, dure, est accomplie, etc.

1° a) La forme spéciale qui marquait le commencement, l'entrée dans l'action, s'est perdue dans le passage du latin au français, ou du moins a perdu son sens. Nous avons vu, en effet, que la conjugaison en *isco* n'était plus inchoative.

b) La durée est marquée par une forme nouvelle, faite du verbe *estre* et du participe présent : *Karles l'entent ki est as porz passanz* (Rol., 1766 ; cf. 1703).

c) La progression ou la continuité est marquée par le verbe *aler* ou *s'en aler* accompagné d'un gérondif : *Toz s'en vait declinant* (Al., 2, 4) ; *En France irat Carlemagne querant* (Rol., 2732 ; cf. : *ib.*, 1781, 2648, 2843, 3024, 3371 ; *Ors. B.*, 2055, 2058, 3006, 3009 ; etc). La fréquence même de cette périphrase en usa rapidement la valeur ; de

1. Il arrive qu'on abandonne le style indirect : *Ço ad juret li Sarrazins Espans S'en riereguaarde troevel le cors Rollant, Cumbatrat sei a trestute sa gent* (Rol., 612-3).

bonne heure elle tendit à n'être qu'un substitut analytique du verbe au présent simple : *Hugues li siens parins le va desheritant* (Ors. B., 1332) ; *Quant Oriante autant que cist le vont prisant* (ib., 1337).

d) L'idée de l'accomplissement est très nette dans le passé dit antérieur, et le futur antérieur, qui souvent devraient plutôt être appelés passé et futur accomplis, et ailleurs encore : *Jusqu'a un an avrum France saisie* (Rol., 972) ; *Que vuels tu, frere? garde n'i ait menti E cil respont* : « *Ja le vos avrai dit.* » (Cor. L., 1690) ; *Et molt tot ot oblié les comandanz de Ami* (Am. et Am., 51) ; *tant que je l'aroie une fois baisie* (Auc., 10, 52) ; *dedens trois jors le vos convient avoir prise* (ib., 22, 39).

2° A côté des auxiliaires *avoir* et *estre*, le vieux français emploie le verbe *faire* en façon de demi-auxiliaire, et le combine : a) avec l'infinitif ; b) avec le participe passé, pour faire des formes périphrastiques de l'actif<sup>1</sup> analogues à celles dont nous venons de parler :

a) *Devers senestre cola li brans d'acier, Tout son escu li fait jus reoingnier* (R. Camb., 2922-3) ; *De mun dos fis ma cote treire* (S. Gile, 182).

b) *Glorios Deus, qui me feïstes né* (Cor. L., 695). Celle-ci a un sens plus net que la première ; elle signifie ce que signifie aussi *rendre* avec le même participe passé : *Rendre le cuidet u mort u recreant* (Rol., 2733).

Mais une autre nouveauté est l'apparition du verbe *faire* comme substitut d'un verbe antérieurement exprimé. On le remarque surtout d'abord dans les comparaisons : *Plus aimet il traïsun e murdrïe, Qu'il ne fesist trestut l'or de Galice* (Rol., 1636-7) ; *Mielz en valt l'ors que ne sunt cinc cenx livres* (ib., 516) ; *Qui[d]as li guanz me caïst en la place, Cum fist a tei li bastuns devant Carle* (Rol., 764-5).

CONFUSIONS ENTRE LES TEMPS DES DIVERSES DIVISIONS. — Il n'est pas rare de trouver des exemples où les barrières que nous établissons ainsi entre les divisions de la durée sont franchies. En vérité, on a souvent aujourd'hui encore le choix entre un temps relatif et un temps absolu, c'est-à-dire entre un temps qui date l'action par rapport au temps des autres actions de la phrase, et un temps qui la date simplement par rapport à celui qui parle. Mais la liberté d'autrefois était beaucoup plus grande, et on trouve des substitutions qui ne peuvent s'expliquer que par l'indécision où était encore la syntaxe :

1. Voir Tobler, *Verm. Beitr.*, I, 20. Cf. sur les auxiliaires : E. Weber, *Ueber den Gebrauch von devoir, laisser, oir, savoir, soloir, voloir im Altfranz.* Diss., Berlin, 1879.

a) On rencontre le passé antérieur à la place du passé : (*Madeleine*) *Vint soz la table, que n'osa mot soner De cleres laïrmes ot voz dous piez lavez* (*Cor. L.*, 750); *Vandi le comme fel as paiens ou as Turs*; *Puis out tant esplotié c'a Paris fu venus* (*Ors. B.*, 964). Inversement le passé simple tient la place du passé antérieur (plus-que-parfait) : *Dis blanches mules fist amener Marsilies Que li tramist li reis de Süatilie* (*Rol.*, 89-90). La phrase indique simplement que le roi les lui fit passer, sans qu'on précise si c'est à ce moment ou s'il l'avait fait auparavant.

b) On trouve de même le plus-que-parfait à la place du passé simple. *Celle ala a l'escrin, si l'avoit defermé* (*Ors. B.*, 595; cf. 1036, 1601).

c) On trouve enfin le futur antérieur pour le futur simple : *Or vos dirai comment je l'aura esprovue* (*Ors. B.*, 101).

**INDÉCISION DANS LES TEMPS COMPOSÉS.** — Les formes périphrastiques se trouvaient constituées, mais elles étaient loin d'avoir acquis leur unité de signification. On peut le montrer par la forme même. L'auxiliaire fait bien corps avec le participe, mais pas au point d'avoir près de lui une place fixe. Il n'est pas de place que l'un des deux éléments ne puisse occuper, si loin qu'il s'y trouve de l'autre : *Jo ai paiens vëuz* (*Rol.*, 1039); *En tantes terres les avum nus portées* (*ib.*, 1464); *Traît vus ad ki a garder vus out* (*ib.*, 1192).

En second lieu, l'un ou l'autre peut ne pas être répété, même si la seconde fois l'auxiliaire ne doit pas se trouver au même temps ni à la même personne : *Ainz que m'amie..... Aiez baisie, n'ele vous acolé* (*Enf. Ogier*, 2778). Même, on n'exprime pas *avoir*, alors que c'est *estre* qui a été exprimé la première fois : *Et quant se furent tant tenu Cil du castel et enduré* (*Chev. II. esp.*, 9853)<sup>1</sup>.

Enfin, l'accord du participe passé avec le régime prouve que le groupe ne constitue pas une forme verbale unique, qui, sans cela, comme toutes les formes verbales, s'accorderait ou tendrait à s'accorder avec son sujet. On trouve, il est vrai, des exemples de participes invariables dans les textes dès le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. Il s'en présente surtout quand le participe et l'auxiliaire sont joints, et que le régime vient après : *De sun osberc li ad rumput les pans* (*Rol.*, 1300; cf. 1333); *La flur de France as perdu* (*Rol.*, 2455; cf. 2849); *Ot perdu s'espee* (*Cor. L.*, 1068); *il les ont perdu* (*Ors. B.*, 734); *Danz Oliviers trait ad sa bone espee* (*Rol.*, 1367); *Perdud avuns Espagne nostre terre* (*Rol.*, 2116); *S'ait sa gent devisé et*

1. Tobler, *Verm. Beitr.*, I, 88-89.



*ses granz oz rangiez* (Ors. B., 1650). Mais dans les cas les plus ordinaires, c'est l'accord qui est la règle : *Tantes dolours at por tei enduredes, E tantes faims e tantes seiz passedes* (Al., 80, 1-3); *Li empereres ad prise sa herberge* (Rol., 2488); *Vers le palais a tornee sa teste* (Cor. L., 1602); *Si a prise s'espee* (Ors. B., 104).

En réalité, l'unification des formes temporelles était loin d'être faite, ou, pour mieux dire, elle en était arrivée à des degrés divers dans les divers temps. Tantôt, c'était le groupe de l'auxiliaire et du participe qui déterminait la valeur temporelle, tantôt c'était l'auxiliaire seul, le participe passé étant encore tout proche de sa signification latine. Ainsi : *Si out li enfes sa tendre charn mudede* (Al., 24, 1); il faudrait traduire : l'enfant avait sa tendre chair si changée. Comparez : *Avoient les espées traites desos les capes* (Auc., 14, 25). Nous parlons encore de la sorte, mais la place spéciale occupée dans notre phrase par le participe marque ce sens spécial. En ancien français cette distinction n'existe pas.

Certains exemples montrent les deux valeurs en contraste : *Ier main sedeit li empereres suz l'umbre; Vint i ses niés, out vestüe sa brunie, E out predet dejuste Carcasonie, En sa main tint une vermeille pume* (Rol., 384-6).

**CORRESPONDANCE DES TEMPS.** — On observe la correspondance des temps : *Niule cose non la povret omque pleier, La polle sempre non amast lo Deo menestier* (Eul., 9-10); *Çio li mandat que revenist* (Leg., 15, 3); *Et lor at comandet 'qu'aient..... chapes afublees, ceint espees brunies* (Pel., 635-636).

Elle est aussi quelquefois violée complètement : *E Franceis les esguardent, n'i out un n'en parolt* (Pel., 812); *Tuit oram que por nos degnet preier Qued avisset de nos Christus mercit* (Eul., 26-7); *Ne voudroie por nule rien Qu'ele eüst d'autre robe point jusque la reïne li doint* (Chrest., Er., 1376).

Il est de règle, du reste, que le mode l'emporte sur le temps : souvent un imparfait du subjonctif prendra place, en qualité de conditionnel, derrière un verbe principal au présent; c'est ce que Clédat a appelé le subjonctif du conditionnel : *Car m'eslisez un barun de ma marche Que a Marsiliun me portast mun message* (Rol., 275); *Se Damedex ce donne, li fis sainte Marie, Que nul jor à Biauvaiz ariere revenisse, Certes je vous randroe...* (Ors. B., 1359); *Car il n'est hon fors Dei qui t'an peüt garir* (ib., 1002); *Encor ainme je mix que je muire ci que tos li pules me regardast demain à merveilles* (Auc., 16, 14-6).

Quand le verbe dépendant exprime une action présente ou future,

quoique le verbe principal soit au passé, le temps reste le présent : *Si as jugiet qu'à Marsiliun alge* (Rol., 309); *Jo ne lerreie por tut l'or que Deus fist... Que ne li die* (Rol., 457-9); *Car ce il nous prenoent, n'i avroit recovrier Que Hugues ne nous face tous les mambres tranchier* (Ors. B., 703-704); *Si a proiié et comandé Qu'il soit donez por amor Dé* (Chrest., Er., 1647).

LES MODES. — On a vu dans la morphologie que l'ancien français a créé un nouveau mode, le conditionnel, et a conservé la plupart des modes latins, l'indicatif, l'impératif, le subjonctif, l'infinitif, le participe et le gérondif. Parmi ceux-ci, les modes dont l'emploi a le plus changé sont le participe et l'infinitif.

PARTICIPES ET INFINITIF<sup>1</sup>. — Le participe passé s'est rapproché de l'adjectif. Mais en outre, il entre dans la constitution des nouveaux temps, où il n'est plus, à vrai dire, qu'un élément morphologique, et a perdu, par conséquent, son caractère modal propre.

Quant au participe présent, il est, à peu près, devenu un adjectif verbal, qui s'accorde avec le nom ou le pronom, comme un véritable adjectif : *Bons fu li siecles : ja mais n'iert si vaillanz* (Al., 2, 3). *Et faire venir l'escharbot Vif et saillant dessus la table* (Fab., Mont., I, 8).

Il a cependant hérité de certaines fonctions du gérondif latin<sup>2</sup> ; ainsi il se construit avec une préposition : *a espandant* (Pel., 412); *a remanant* (Rou, II, 4102). Ainsi construit, il peut avoir un régime : *a soi dementant dist* (Fab., Méon, II, 239, 112); *parmi droit faisant* (Menest. Reims, 457); *Ne vos leroie por les membres perdant* (La prise d'Orange, 1427).

Quelquefois on le rencontre fléchi, mais rarement : *Que n'en isse nus hom seur les menbres perdans* (Buev. Comm., 2485).

On trouve fréquemment le participe gérondif là où nous mettons l'infinitif : *A nostre saint roy fist entendant que il estoit en sa garde* (Joinv., 454 F); *li firent attendant que tres pesmes bestes l'avoient devourei* (Id., Credo, XVI).

Le vieux français connaît encore, et emploie très fréquemment la proposition participiale des Latins, exprimant les circonstances de toute sorte. Ce participe peut être le présent ou le passé : *Or estes*

1. Voir Mercier, *Histoire des participes français*, Paris, 1880; Bonnard, *Le part. passé en vieux français*, 1879. — H. Dreser, *Die active fr. Participialconstr. mit Berücksichtigung des Lat.*, Leipz., 1875. — P. Clement, *Der synt. Gebrauch des Part. præs. und des Gerundiums im Altfr.*, Breslau, 1885. — A. Aubert, *De usu participiorum praesentis in sermone gallico*, Marseille, 1885; Stinming, *Verwendung des Gerundiums und des Part. praesentis im Altfr.* (Zeitsch. f. rom. Phil., X, 526, 1).

2. Cf. Tobler, *Verm. Beitr.*, I, 45 et Stinming, *Zeitsch. f. rom. Phil.*, X, 526-553.

*vos mis hoem, veant [tres] toz les voz* (Pel., 803); *Demain, veant les altres, Un espiet fort e reit m'aportez* (Pel., 603).

L'infinitif a fortement agrandi son domaine, au détriment surtout des gérondifs réduits à un seul, des supins et des participes en *dus*<sup>1</sup>. Grâce à sa ressemblance croissante avec un substantif, il se construit aisément derrière toutes sortes de prépositions *a*, *de*, et aussi, *par*, *por*, *apres*.

Avec *a*, il a complètement remplacé d'abord le gérondif en *dum* : *Murs ne citet n'i est remes a fraindre* (Rol., 5); *N'avons guaires a vivre* (Rol., 1923).

Cet *a* s'étend rapidement à une foule de cas où eût suffi en latin le simple infinitif sans préposition : *Tei covenist helme et bronie a porter* (Al., 83, 1); *a ferir le desiret* (Rol., 1643); *Entre els en prenent cil seignour a parler* (Al., 104, 1).

Avec *de*, l'extension analogique fut aussi très grande dès les origines. Le *de* s'expliquait très bien dans des exemples comme ceux-ci. *Mult se fait fiers de ses armes porter* (Rol., 897); *De lui vengier jamais ne li iert sez* (Rol., 1966). Puis l'analogie l'amena dans une foule d'autres cas : *Et li paiens de ferir mult se hastet* (Rol., 3445).

On trouve l'infinitif avec d'autres prépositions : *As tables jüent pur els esbaneier* (Rol., 111); *Pur bien ferir l'empereres nos aimet* (Rol., 1092); *An li esgarder se refet* (Chrest., Er., 1490).

L'infinitif est construit de façon très indépendante, sans avoir pour sujet ni le sujet ni le régime du verbe principal : *Se cil n'en pense qui tot a a jugier, N'en puez partir senz les membres tranchier* (Cor. L., 1539). Il est très remarquable qu'en pareil cas l'infinitif peut avoir un sujet propre : *Lors por revenir sa color Le mancierent a beignier* (Chrest., Er., 5176).

MODES DANS LES PROPOSITIONS INDÉPENDANTES<sup>2</sup>. — A) AFFIRMATIVES.

1. Voir A. Wulf, *L'emploi de l'infinitif dans les plus anciens textes fr.*, Leipzig, 1878; cf. *Zeitsch. f. rom. Phil.* I, 575. — A. Lachmund, *Ueber den Gebrauch des reinen u. praepositionalen Inf. im Altfr.*, Rostock, 1877; cf. *Zeitsch. f. rom. Phil.*, IV, 422. — H. Schiller, *Der Inf. bei Chrestien*, Breslau, 1883. Diss. — Soltmann, *Der Infinitiv mit der Praeposition a im Altfr. bis zum 12. Jahrhundert* (Franz. Studien, I, 361); voir l'étude de Sörgel dans *Rom. Forsch.*, XIV, 215.

2. Spohn, *Ueber d. Conj. im Altfr.*, Schrimm, 1882. — K. Quiehl, *Der Gebrauch des Conj. in den aeltesten franz. Sprachdenkmachlern bis zum Rolandsliede einschl.*, Kiel, 1881. H. Krollick, *Ueber d. Conj. bei Villehardouin*, Greifswald, 1877. Diss. — R. Nebling, *Der Subjonctif bei Joinville*, Kiel, 1879. Diss. — A. Haase, *Ueber d. Gebrauch des Conj. bei Joinville*, Küstrin, 1881-2, Progr. — R. Kowalski, *Der Conj. bei Wace*, Göttingen, 1882, Diss. — F. Bischoff, *Der Conj. b. Crestien von Troyes*, Halle, 1881. — Schulze-Veltrup, *Der syntaktische Gebrauch des Conj. in li Chevaliers as 2 espees*, Münster, 1885. Diss. — Schnellbacher, *Ueber den syntaktischen Gebrauch des Konjunktivs in den Chansons de Geste Huon de Bordeaux, Amis et Amiles, Jourdain de Blaivies, Aliscans*, Giessen, 1891. — Stiebeler, *Der Subjonktiv in den verkürzten Sätzen des Franz.*, Stettin, 1895, Progr.; Burse, *Der Conjunctiv im altfranz. Volksepos*, Giessen, 1886.

— Ce qui est à remarquer tout d'abord, c'est un accroissement des formes destinées à exprimer une affirmation adoucie, soit qu'on considère la chose énoncée <sup>1</sup> comme possible, soit qu'on la tienne en vérité pour réelle, mais qu'on veuille en adoucir l'affirmation. Le latin classique n'employait là que le subjonctif présent ou aoriste, suivant les cas.

Le vieux français a la forme appelée conditionnel présent : *De soe part vos vorreie preier* (Cor. L., 516), et diverses formes d'auxiliaires, ainsi *deveir* : *Quis conduit e governet bien doit estre poanz* (Pel., 97). Il y a bien encore une idée d'obligation : « il faut qu'il soit », mais très atténuée, puisque celui qui parle ne veut pas dire : « il faut qu'il soit puissant pour qu'il gouverne », mais : c'est parce qu'il gouverne tant de choses qu'il doit être puissant.

B) VOLITIVES ET OPTATIVES. — Pour exprimer que la chose énoncée est l'objet d'un ordre ou d'une demande, on se sert encore, comme en latin, de l'impératif et du subjonctif, mais sans aucune distinction, suivant que la proposition est positive ou négative. Plus de trace de la règle qui imposait suivant les cas : *fac, ne facias, ne feceris*. *Ferez, Franceis, nuls de vus ne s'ublit* (Rol., 1258); *Voist s'en en France, a Paris o a Chartres* (Cor. L., 2378); *Toz li miens granz tresors vos seit abandonez* (Pel., 223).

La défense est aussi exprimée souvent par l'infinitif accompagné de la négation : *Sire cumpainz, amis, nel dire ja* (Rol., 1113); *Se li rois te parolle, de rien ne l'araignier* (Ors. B., 3081). Cet infinitif a quelquefois un sujet : *Ha ! vassaus, fet il, conquis m'as. Merci ! Ne m'ocirre tu pas* (Chrest., Er., 993-4).

On trouve encore pour exprimer un ordre le futur de l'indicatif, comme en latin : *En dulce France, seigneur, vos en irez. De meie part ma muillier saluez* (Rol., 360-1). Ceci se rencontre surtout au sens prohibitif avec *mar*. En ce cas, la formule peut se traduire par *vous auriez tort de* : *ja mar crerez Marsilie* (Rol., 196).

Le souhait est comme en latin au subjonctif : *Il nos aiud.* (Lég., 40, 5); *Filz, la toue aneme seit el ciel assolude* (Al., 82, 5).

Dans les propositions désidératives, qui contiennent, à proprement parler, des souhaits irréels, on se sert, comme en latin, des passés de l'indicatif et du subjonctif ou du conditionnel : *Ha ! Dex ! que ne conut ces grandes faucetes ! N'alait (alla) mie avec lui por l'or dedis citez* (Ors. B., 165); *quer oüsse un serjant* (Al., 46, 1); *Tei*

1. Je continue à appeler ainsi, avec mon excellent maître Ch. Thurot, l'accomplissement par le sujet de l'action signifiée par le verbe.

*covenist helme e bronie a porter* (Al., 83, 1); *Sed a mei soule vels une feiz parlasses* (Al., 90, 3).

Quand il s'agit du présent, l'optatif de l'irréel est au même temps : *Miauz fusse-je or a nestre..... Que j'eüsse de rien faussé Vers mon seignor* (Chrest., Er., 3336-40).

MODES DANS LES PROPOSITIONS DÉPENDANTES<sup>1</sup>. — PROPOSITIONS COMPLÉTIVES. — Si les propositions complétives, dépendant des verbes *penser, dire, savoir, etc.*, étaient en général à l'infinitif en latin classique, nous avons vu qu'il n'en était plus ainsi en latin postérieur ni en latin parlé. La construction classique n'est pas inconnue à l'ancien français. Mais, d'abord, — si on ne tient pas compte des traductions où on imite le latin, — cette construction ne se rencontre guère qu'avec un certain nombre de verbes : *faire, veoir, laisser, estoveir, devoir*. Ex. : *Voldrent la faire diaule servir* (Eul., 4) ; *les veit grant duel mener* (Al., 49; et toute la suite) ; *Charles verrat sun grant orquill chaeir* (Rol., 578) ; *vos estourat sufrir* (Rol., 1257) ; *Demain la me verrez par vertut embracier* (Pel., 523) ; *Demain la ferai tote eissir de sun chenel* (ib., 556).

Ensuite, la nouveauté de la syntaxe française, c'est que l'infinitif après les verbes se construit sans sujet exprimé : *Par moltes terres fait querre son enfant* (Al., 23, 2) ; *Le plus fort ome dont l'en oïst parler* (Cor. L., 311) ; *Faites... atorner le mangier* (Cor. L., 662).

Il faut signaler aussi l'introduction du pronom datif, au lieu de l'accusatif, auprès de l'infinitif, après *veoir, laisser, entendre*. On part, ainsi que Tobler l'a expliqué<sup>2</sup>, de phrases comme : *Li uns lest a l'autre respondre* (Ren., 17928). C'est *respondre* qui est le régime direct. Mais de là on passe à : *fist a deus escuïers Mener an destre deus destriers* (Rom. de la Char., 257), où le verbe est transitif, et où le pronom semble en être sujet. On arrive ainsi au tour qui est resté en langue moderne : *Ki lui veïst l'un geter mort sur l'autre* (Rol., 1341) ; *Ki lui veïst Sarrazins desmembrer* (ib., 1970).

La forme ordinaire et générale pour exprimer qu'une chose énoncée est l'objet direct du verbe principal consiste à en faire une proposition à part, annoncée par *que*.

Mode après les verbes d'énonciation. — Le mode est le plus souvent l'indicatif : *Quant veit li pedre que mais n'avrat enfant* (Al., 8, 1). Mais on trouve le subjonctif après les verbes *croire,*

1. Voir J. Nastasi, *Die Lehre der Nebensätze im Cligès von Chrestien de Troyes* (Jahresbericht der Handels Akademie zu Linz, 1891).

2. *Verm. Beitr.*, I, 169.

*cuidier*, sitôt qu'ils rapportent des opinions fausses ou douteuses : *ço lour est vis que tiengent Deu meïisme* (*Al.*, 108, 4; ils se le figurent, cela n'est pas); *quidet li reis qu'ele se seit pasmee* (*Rol.*, 3724; il a tort de croire cela, c'est une hypothèse fausse) : *Qui ço jugat que doüssiez aler* (*ib.*, 353; il n'aurait pas dû juger ainsi). Comparez encore : *Nos quidames que ce fust une fee* (*Auc.*, 6, 30; c'était une dame).

Après *il semble* ou les locutions équivalentes, on trouve de même fréquemment le subjonctif : *Co'st avis, qui l'escolte, qu'il seit en paraïs* (*Pel.*, 376); *Bien resambloit qu'il fust pansis* (*Chrest.*, *Er.*, 380). On le trouve aussi quelquefois, lorsqu'il n'y a aucun doute : *Quant... li Reis kuida ben qu'il fuserent mer passé*<sup>1</sup> (*Garn. P. S<sup>le</sup> Max.*, *Thom.*, 2027).

L'interrogation indirecte n'était plus, à l'époque de la décadence, comme dans le latin classique, exprimée au subjonctif. On peut presque dire que dès l'ancien français, elle n'a plus de syntaxe spéciale. Elle garde les modes de l'interrogation directe : a) l'infinitif, b) surtout l'indicatif (introduit par *qui*, *quel*, ou *comme*, *si*).

a) *ne sai cui entercier* (*Al.*, 36, 6), *n'ai jou que faire* (*Auc.*, 6, 32; cf. 4, 14 et 6, 18);

b) *ne sevent que font* (*Al.*, 54, 5); *n'il ne lour dist, ned il nel demanderent, Quels om esteit ne de quel terre il eret* (*ib.*, 48, 4-5); *demanda li, cui il estoit* (*Chrest.*, *Er.*, 3217); *Prendés conseil que vous ferés* (*Auc.*, 26, 16).

On trouve quelquefois le subjonctif à l'imparfait, avec un sens de conditionnel : *de ses jornees ne sai que vos contasse* (*Cor. L.*, 269; ce que je vous conteraï bien); *si nous aidez de Rollant le marchis Par quel mesure le poüssum hunir* (*Rol.*, 630; par quel moyen nous pourrions lui faire honte).

Quelquefois il est au présent, et a cependant un sens potentiel : *ne sai que deie la novele noncier* (*Cor. L.*, 1517); *La reïne ne set que face* (*Chrest.*, *Er.*, 192; cf. 214, 2966, etc.); *Moi ne caut u nous aillons* (*Auc.*, 27, 12; en français moderne : où nous pouvons aller).

*Si* annonce non seulement le futur dans le présent, mais le futur dans le passé : *Por esgarder s'il les verroient As fenestres monté estoient* (*Chrest.*, *Er.*, 1521).

Il y a plus. Sans le secours d'aucune conjonction, et dans des propositions indépendantes d'apparence, mais qui dépendent en fait d'un premier verbe signifiant *dire*, *promettre*, etc., le conditionnel

1. Cf. *Mes je cuit bien que ce fu songes* (*Chrest.*, *Er.*, 2535).

seul, en tant que futur dans le passé, exprime l'intention, la pensée du sujet principal pour l'avenir. Cette construction, si usuelle encore aujourd'hui, se rencontre déjà au XII<sup>e</sup> siècle : *Deus chastiaus lor avoit promis, Les mellors et les miauz assis... Quant an son reame vandroient, Cez deus chastiaus lor liverroient, Et les rantes et la justise* (Chrest., *Er.*, 1877-85).

Après les verbes qui signifient nettement doute, le subjonctif est ordinaire. Cette idée de doute résulte du fait que la proposition principale est négative ou interrogative : *Ja nel dirat de France l'empereres Que suls i muerge en l'estrange cuntree* (Rol., 447-8; cf. 497); *Ne cuidiez pas que il m'an poist* (Chrest., *Er.*, 3308; cf. 783, 593).

*Mode* après les verbes qui signifient désir, obligation, ordre, défense. — Le *ut* et le *ne* du latin sont remplacés par *que* (peut-être sous l'influence de *quo*); le mode reste comme en latin le subjonctif : *Or vuelt que prengeï moillier* (Al., 8, 4); *Mais il me mandet que en France m'en alge* (Rol., 187)<sup>1</sup>; *Jo vus defent que n'i adeist nuls hom* (ib., 2438); *Ancor vos pri que vos veigniez* (Chrest., *Er.*, 1282).

L'idée de désir, de préférence peut être marquée très vaguement : *Asez est mielz qu'il i perdent les chies, Que nus perduns l'onur ne la deintiet, Ne nus seiuns cunduit a mendeier* (Rol., 44-46; cf. 359). Elle peut même être contenue dans un verbe déclaratif comme dire : *Si me direz Charlemagne le rei, Pur le soen Deu qu'il ait mercit de mei* (Rol., 81-82); *Dites li qu'il a unc beste en ceste forest, et qu'il le viegne cacier* (Auc., 18, 18; cf. : Chrest., *Er.*, 137; Pel., 471).

Mais il faut remarquer que par une anacoluthie assez fréquente, la vieille langue substitue très bien le style direct à l'indirect, d'où l'impératif : *Por Dieu te pri, qi en la crois fu mis, Que en l'estor hui seul ne me guerpis* (R. de Camb., 2652)<sup>2</sup>.

Si le verbe principal marque la crainte ou l'empêchement, la conjonction est suivie du subjonctif comme en latin : *Molt criem que ne t'en perde* (Al., 12, 5); *Gardes demain a l'aube soies apareilliez* (Gui de Bourg., 28, A. P., dans G.); *Grant peor ai mal ne vos facent* (Chrest., *Er.*, 2848).

Mais une différence importante se remarque. La négation n'est pas aussi régulièrement employée près du verbe subordonné : *timeo*

1. Au vers 222 de *Roland* on trouve *mander*, marquant une simple information suivi de l'indicatif : *Quand ço vos mandet li reis Marsiliun Qu'il devendrat jointes ses mains tis hom..*

2. La proposition infinitive s'y rencontre aussi : *Filz a baron, garde ne t'esmaier* (Cor. L., 1726).

*ut veniat*, je crains qu'il ne vienne pas, n'existe plus, et *timeo ne veniat* n'est pas toujours conservé : *Jo me creindreie que vos vos meslisez* (Rol., 257).

**PROPOSITIONS FINALES.** — Dans les propositions finales, rien de changé à l'usage latin en ce qui concerne le mode. Les conjonctions seules sont nouvelles (*que, por ço que*, etc.) : *sunent mil grailles por ço que plus bel seit* (Rol., 1004); *A li meïsme se demante Soef an bas, que il ne l'oie* (Chrest., Er., 2781).

La proposition finale peut être relative, même syntaxe : *Enfant nos done qui seit a ton talent* (Al., 3, 5); *Quatre omnes i tramist armez Que lui alessunt decoller* (Leg., 37, 5-6).

**PROPOSITIONS CONSÉCUTIVES.** — Les consécutives peuvent marquer deux ordres de conséquence : tantôt le résultat est atteint, le mode ordinaire est l'indicatif *a*); tantôt le résultat est à atteindre, le mode est le subjonctif *b*) :

*a*) *Tant aprist letres que bien en fut guarviz* (Al., 7, 4); *Tant chevalchierent Guenes e Blancandrins Que l'uns à l'autre la süe feit plevit* (Rol., 402); *Entre ses denz le dist, k'om nel pout escolter* (Pel., 408). De même si *que* manque : *il l'aiment tant, ne li faldrunt nient* (Rol., 397). De même encore si la proposition est relative : *Fait lui son lit o il puet reposer* (Al., 47, 2).

*b*) *N'i vient enfers de nule enfermetef Quant il l'apelet sempres n'aïet santez* (Al., 112, 1-2); *Vus n'i avrez palefreid ne destrier Ne mul ne mule que puissiez chevalchier* (Rol., 479-80); *Facet les enterrer entresqu'as helz d'or mier, Que les pointes en soient contre mont* (Pel., 543-545).

**PROPOSITIONS CAUSALES.** — Elles sont annoncées par *que, quant* (= puisque), *por o que, por ço que, de ço que, puis que*. La cause est généralement considérée comme un fait et présentée à l'indicatif : *Quant n'ai ton fil, ensemble o tei vueil estre* (Al., 30, 3); *ne l'amerai... por ço qu'est sis compainz* (Rol., 284-5); *puisquel comant, aler vus en estoet* (ib., 300); *Volentiers, dist li coens, quant vos le comandez* (Pel., 554); *Huges ne respont mot, quil s'an fu jai alez* (Ors. B., 81); *Quant ne trouve nelui, s'ait sa fame apelee* (Ors. B., 112). De même avec un relatif : *Charlemaignes s'en rist, qui en Deu s'en afiet* (Pel., 700); *Avés vos le sens dervé, qui en me maison me batés?* (Auc., 30, 6).

**PROPOSITIONS TEMPORELLES.** — On voit déjà se dessiner les grandes lignes de la syntaxe moderne de ces propositions. Quand l'idée est celle d'un fait positif et réel, le mode est l'indicatif *a*); quand au contraire il s'agit d'un fait qui n'existe pas encore et qui peut être, par conséquent, problématique, le mode est le subjonctif *b*).



a) *Indicatif*. — *Puis icel tems que Deus nos vint salver* (Al., 3, 1); *Ensemble furent jusque a Deu s'en ralerent* (Al., 121, 3); *la noit demurent tresque vint al jur cler* (Rol., 162); *com il vit la chaire, icele part s'aprochet* (Pel., 119); *Del suaire Jesu que il out en son chief Com il fut al sepulcre e posez e colchiez Quant Jueu le garderent as espees d'acier* (Pel., 170-2).

Même quand la conjonction est *avant que*, et que le fait est dans le futur, il peut être présenté comme sûr : *Ainz ne verrat passer cest premier meis Que jel sivrai od mil de mes fedeils* (Rol., 83); *An la cit de Biauvaiz ja mais ne ranteront, Ançois avront trouvei lou valant duc Orson* (Ors. B., 763).

b) *Subjonctif*. — *Jo vus defend que n'i adeist nuls hom, Jusque Deus voeille* (Rol., 2439); *Ainz i murrat, que coardise i facet* (ib., 3043); *Ainz que seiez chalciez, le matin li dirai* (Pel., 517).

Cependant on trouve très souvent *comme* et *quand* avec le subjonctif, que le sens le comporte ou non. *Com il fust en sen ora toyre... il avint* (Saint Brand., éd. Wahlund, 3, 6-7); *Comme sains Brandains fust el rivage et eust benei le port* (ib., 13, 3-4); *Quant il furent tout de le nef et fuissent en le terre* (ib., 15, 14-15). Et inversement l'indicatif se rencontre : *Ja ne m'en tornerai tresque l'avrai trovet* (Pel., 75).

*PROPOSITIONS COMPARATIVES*<sup>1</sup>. — Si la chose à laquelle on compare ce qui est exprimé dans la principale est une chose réelle, on emploie l'indicatif : *Si cum om per dreit son fradra salvar dist* (Serm.); *Cum il ainz pout, del pui est avalez* (Rol., 1037); *Mielz en valt l'ors que ne funt cinc cenx livres* (ib., 516).

Le subjonctif reparait lorsqu'il s'agit d'une chose non réelle, particulièrement avec la valeur du conditionnel. *Tu sanbles un meneur d'avugles, Miels que tu ne faces autre home* (Fab., Mont., I, p. 2); *Melz sostendriet les empedementz Quelle perdesse sa virginitet* (Eul., 17); *Plus aime il traïsun e murdrïe, Qu'il ne fesist trestut l'or de Galice* (Rol., 1636-7; cf. 1646); *Miauz est assez qu'ele li mante, Que ses sire fust depeciez* (Chrest., Er., 3420). Le subjonctif est du reste assez répandu, même là où le sens ne le comporte pas.

C'est à ces propositions comparatives qu'il faut rapporter les anciennes formules : *tant come je tienge* (= autant que je puisse tenir, Alisc., 6, 290); *que je sache* (Chrest., Er., 1005); *que je*

1. Voir A. Horning, *Ueber d. Conj. in Comparativ Sætzen im Altfr.* (Zeitsch. f. rom. Phil., VI, 123).

*puisse* (Chrest., *Chev. lion*, 3715)<sup>1</sup>. La phrase comparative est déjà souvent embarrassée, comme en français moderne : *Encore ainme je mix que je muire éi, que tos li pules me regardast demain a merveilles* (Auc., 16, 14).

**PROPOSITIONS HYPOTHÉTIQUES**<sup>2</sup>. — Les conjonctions sont abondantes : *si, mais que, por tant que, par si que, por que, por oec que, quant*; les formes modales sont nombreuses aussi. Pourtant les modalités diverses distinguées dans le latin classique ne se retrouvent plus avec cette netteté dans l'ancien français, malgré le nombre des formes qui eût permis de distinguer, à l'aide du subjonctif renforcé du conditionnel, hypothèse simple, hypothèse possible, et hypothèse irréaliste.

I. Hypothèse simple. — On trouve encore le futur de l'indicatif comme en latin; mais déjà dans l'*Alexis* se rencontre le présent : *Il nem faldraſ, s'il veit que jo lui serve* (Al., 99, 5); *Se de muncors voeil aquiter la vŕe, Dunc li envei mun uncle l'algalife* (Rol., 492). Au futur tendent à se substituer toutes sortes d'auxiliaires, *devoir, vouloir, pooir, aller, venir*. *Par voz saveirs sem pŕiez acorder, Jo vus durrai or et argent asez* (Rol., 74-75).

II. Hypothèse possible. — On emploie, en ancien français, diverses combinaisons, où le potentiel est marqué, tantôt à la subordonnée par le subjonctif ou par l'imparfait de l'indicatif, tantôt à la principale par les divers temps de l'indicatif ou par le conditionnel.

1. Subordonnées. a) Subjonctif. — *S'en ma mercit ne se culzt a mes piez, Et ne guerpiſset la lei de chrestŕiens, Jo li toldrai la corune del chief* (Rol., 2682-4; cf. 1924); *mais k'il sacet li reis, En tres tute sa vie mais ne vus amereit* (Pel., 491-2); *Ne trover nel porrunt s'i sanz ne l'algent querre* (St Thom., 2517).

b) Imparfait de l'indicatif. — *Mes l'amors devandra haïne, se vos trespassiiez Le terme que je vos dirai* (Yvain, 2654).

2. Principales. a) Indicatif. — *Nel ferai, fait li quens, se Damnedeus me saut* (Garnier, Thom., 1858).

b) Conditionnel. — *Mais quel sachet li reis, En trestote sa vie mais ne vos amereit* (Pel., 491-492).

Les formes modales sont souvent remplacées par les auxiliaires modaux : *Tel quatre cent s'en asemblent a helmes, E des meillors ki el champ quident estre* (Rol., 2121).

1. Cf. Tobler, *Verm. Beitr.*, I, 97-102.

2. Voir J. Klapperich, *Hist. Entwicklung der syntakt. Verhaeltnisse der Bedingungssetze im Altfr.* (Franz. Studien, III, 223); Lenander, *L'emploi des temps et des modes dans les phrases hypothétiques jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle*, Lund, 1886, Diss.

A partir du XII<sup>e</sup> siècle, on voit apparaître et se répandre le tour moderne, qui consiste à mettre l'imparfait de l'indicatif à la subordonnée, le conditionnel présent à la principale : *Se tu voleies Mahomet aorer, Ge te dorreie avoir et richeté!* (Cor. L., 807-9); *S'il vos plaisoit, o vos iroie* (Chrest., Er., 108).

III. Hypothèse irréelle. — Le français de la première période est très riche en combinaisons.

1. Si les deux propositions, principale et subordonnée, sont au passé, il use surtout soit de l'imparfait du subjonctif, aux deux membres, soit d'une combinaison de l'imparfait avec un plus-que-parfait : *Se Deu ploüst, sire en deusses estre* (Al., 84, 5; cf. 98, 5); *Si fust li reis, n'i õusum damage* (Rol., 1717); *Se m'creïsez, venuz i fust mis sire* (Rol., 1728); *Et s'il volsist, il l'eüst mis à pié* (Cor. L., 1095).

Il est rare, jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, de trouver deux plus-que-parfaits : *Vous l'eüssiez destruit, se vos eüst pleü* (Aye d'Av., 3732).

2. Si les deux propositions concernent le présent et le futur, la vieille langue se sert surtout de l'imparfait du subjonctif aux deux termes : *Se tei ploüst, ici ne volsisse estre* (Al., 41, 2); *Se j'osasse parler, Ge demandasse de quel terre estes nez* (Cor. L., 1565-6).

Mais on trouve aussi l'imparfait du subjonctif combiné avec le conditionnel : *vous vos enfuiriés Moult tost, se vous le véissiés* (Perc. le Gal., 8644), ou avec le passé de l'indicatif : *Ferir l'en volt se n'en fust desturnez* (Rol. 440); *Li quens Rollanz unkes n'amat cuard... Ne chevaler se il ne fust bon vassal* (ib., 2134-6).

Dès le XII<sup>e</sup> siècle apparaît la construction moderne, savoir l'indicatif à la subordonnée, avec le conditionnel à la principale : *Se li reis voleit... ne lairreit* (Rou, II, 3733); *Se il avait vint teises vers le ciel, Si combatreie al fer e a l'acier* (Cor. L., 581-2; cf. 1559-62).

Mais ces modalités sont souvent confondues dans des constructions mixtes. Ainsi on mettra un imparfait de l'indicatif ou du subjonctif, ou un plus-que-parfait de l'indicatif dans la conditionnelle, et un futur de l'indicatif dans la principale : *Se aviemes mengié, mius maintenrons assés* (Fierabr., 3389). Ou inversement : *S'ensi le crois com jou l'ai devisé... Jou te lairoie aler a saveté* (Alisc., 1194).

Très souvent l'hypothèse est sous-entendue : *Ja le lour vuel de lui ne dessevrassent* (Al., 117, 5).

La conjonction peut être omise : *Fust i li reis, ni õusum damage* (Rol., 1102); *Ne fust por ce que tu iés messagiers, Ge te feïsse cele teste trenchier* (Cor. L., 1852).

**PROPOSITIONS CONCESSIVES**<sup>1</sup>. — Elles peuvent être construites avec *si*, et suivent alors la même syntaxe que les hypothétiques, suivant que la concession répond ou non à la réalité : *Se j'ai or perdu, je gaaigneraï une autre fois* (Auc., 24, 57). De même, quand elles sont construites avec les équivalents de *etiamsi* : *encore si*, *neis si*, *portant si*, *meisme si*. Mais très souvent, on coordonne les propositions : *Doinst li vint livres solement, Il l'en fera gaaignier cent* (Rou, III, 5655 ; Cf. Auc., 28, 17) ; *Li reis Hugue li Forz nen at nul bacheler, De tote sa maisniee, tant seit forz e membrez, S'ait vestut dous halbers e dous helmes fermez, Si seit sor un destrier corant (e) sojornet ; Li reis me prest s'espee al poing d'or adobet, Si ferrai sor les helmes ou il ierent plus cler, Trencherai les halbers e les helmes gemez* (Pel., 454 et s.).

Dans la proposition au subjonctif figure souvent un adverbe de temps *encor*, *ja*, *or*, un adverbe de quantité, *si*, *tant*, *dont*, ou un adverbe interrogatif ou un pronom : *Aiols est vos drois sire, ...Encore l'ait cis traitres si malement mené* (Airol, 9246-7) ; *Cui que seit duels, a nostre ues est il joie* (Al., 101, 3) ; *Ambure ocit, qui quel blasme ne quil lot* (Rol., 1546) ; *Que que Rollanz Guenelun forsfesist* (ib., 3827) ; *Qui que demenast joie, Aucassins n'en ot talent* (Auc., 20, 14) ; *Que que il m'an doie avenir* (Chrest., Er., 1814 ; cf. 2725).

De là est sortie peu à peu toute la série des locutions conjonctives : *quoique*, *ja soit que*, etc. : *quoi que li feste estoit plus plaine* (Auc., 20, 12). Le sens général y est perdu, l'indicatif reparaît<sup>2</sup>.

**PROPOSITIONS RELATIVES**<sup>3</sup>. — Les propositions relatives, sans être aussi communes qu'en latin, sont néanmoins assez fréquentes en ancien français ; on les trouve soit jouant le rôle de simples propositions coordonnées au moyen des pronoms dits relatifs, soit remplaçant une proposition conjonctionnelle finale, consécutive ou concessive, soit enfin après une principale négative ou bien dans laquelle se trouve un superlatif.

Les deux premiers cas sont très simples. Dans le premier, le mode est généralement l'indicatif : *tel as ocis dunt el coer me regretet* (Rol., 1566). Mais il peut arriver que la deuxième soit une optative, une suppositive, etc. On y retrouve alors le mode de la principale optative, suppositive, etc. : *Tenez, bels sire, ei nom del rei del*

1. Voir H. Johannsen, *Der Ausdruck der Concessivverhaellnisse im Altfr.*, Kiel, 1885 ; Klapperich, *Histor. Entwickel. der syntakt. Verhaelltn. der Bedingungssätze* (Fr. St., III, 5).

2. Voir Tobler, *Verm. Beitr.*, II, et *Zeitsch. f. rom. Phil.*, XVIII, 402-404.

3. Voir Strohmeyer, *Ueber verschiedene Funktionen des Altfr. Relativsatzes*, 1892. Cf. Tobler, *Zeitsch. f. rom. Phil.*, XX, 55-58.

*ciel Qui te doint force d'estre buens justiciers* (Cor. L., 145-6); *Bien sanble pellerin qui veigne de Sulie* (Ors. B., 298).

Dans le second cas se retrouvent tous les modes des propositions subordonnées conjonctionnelles. Nous n'avons pas à les examiner à part, nous les avons vus. Du reste, la syntaxe est très simple ; on voit avec l'indicatif alterner le subjonctif, sitôt que l'idée redevient tant soit peu potentielle : *Jo ne lerreie pur tut l'or que Deus fist Ne pur l'aveir ki seit en cest païs Que ne li die...* (Rol., 458-460). On peut traduire *seit* par *puisse estre* ; cf. : *Riens que je aie ne vos faut* (Chrest., Er., 638).

Après une proposition négative, dont l'attribut est l'idée d'existence, la relative est généralement au subjonctif, comme en latin : *n'i ad celui ki mot sunt ne mot tint* (Rol., 411) ; *jai n'an ara un sol c'a m'espee n'ocie* (Ors. B., 1640).

Après un superlatif, ou bien — c'est le cas ordinaire — on présente la chose énoncée comme un fait : *coms fut de Rome del mielz qui donc i eret* (Al., 4, 2) ; ou bien il y a incertitude, hypothèse : on qualifie à l'aide de cette proposition la personne ou la chose, par comparaison avec tous les autres objets semblables qui peuvent exister ; l'idée redevient potentielle, le vieux français met le subjonctif : *Plus que nul home en terre qui fust vivant* (Aiol, 2409) ; *Que c'est la plus bele que soit* (Chrest., Er., 1824).

La proposition relative est souvent complexe. Un relatif régime est suivi d'un verbe déclaratif qui régit une complétive commençant par la conjonction *que*, laquelle a pour complément le relatif de tête : *deus brebiz siennes que il dit que je li ai mangies* (Menest. de Reims, 405)<sup>1</sup>. Le relatif régime est quelquefois, par oubli de la construction originelle, remplacé par *qui* (qui sonne comme *qu'il*, réduit dans la prononciation à *qui*) : *il faisoit Totes les choses qui savoit Qu'a la dame deüssient plaire* (Fab., Méon, I, 174, 9, où l'éditeur écrit sans nécessité *qu'i*).

Un troisième type est fourni quand le premier relatif est intact, mais au lieu de la conjonction de la complétive on a un relatif : *ne dirai chose que je cuit Qui vos griet* (Chrest., Cligès, 552-3).

1. Cf. Tobler, *Verm., Beitr.*, I, 102-110. Cf. Koschwitz, *Zeitsch. f. nfr. Spr.*, I, 115 ; Plattner, *Herrig's Archiv*, 64, 355 ; Schaefer, *Progr. de Marburg*, 1884 ; Morf, *Litt. Bl.*, 1887, 216-218 ; Ch. Gebhardt, *Zeitsch. f. rom. Phil.*, XX, 45-48.

## MOTS INVARIABLES

ADVERBES. — AFFIRMATION ET NÉGATION<sup>1</sup>. — La négation non renforcée étant encore suffisante pour exprimer l'idée négative, on la rencontre seule dans une foule de phrases.

Ce sont d'abord bien entendu celles, où même en français moderne *ne* suffit; par exemple quand *ne* est complété par des mots tels que *plus, gueres, altre, riens*, etc.; de même quand la proposition est désidérative: *que vos ici nen estes!* (*Rol.*, 1697); quand c'est une subordonnée dépendant de verbes signifiant doute ou crainte, quand elle renferme *ne* (= ni): *Murs ne citet n'i est remes a fraindre* (*ib.*, 5); quand elle est comparative: *Plus curt a piet que ne fait uns chevaux* (*Rol.*, 890).

Mais en outre *ne* est généralement seul dans les propositions à l'impératif: *ne vus esmaiez* (*Rol.*, 27); *ne dotez, bele amie* (*Pel.*, 712); dans une principale suivie d'une relative déterminative: *N'i ad paien ki un sul mot respundet* (*Rol.*, 22); dans une hypothétique annoncée par *se*: *Nen parlez mais, se jo nel vus cumant* (*ib.*, 273).

Enfin *ne* se rencontre en dehors de ces cas dans bien des endroits. Il suffit d'ouvrir un texte pour voir qu'il n'y a pas de règles. Comparez *Fab.* I, 5: *Tu ne sez vaillant une figue*, et *ib.*, 2: *Tu n'es pas mendre d'un frison*. Même pour les cas que nous avons énumérés, il n'y a aucun usage absolument fixe. On observe seulement que les mots complétifs deviennent de plus en plus usuels, comme il a été dit dans la morphologie<sup>2</sup>.

La négation entraîne très souvent la substitution de *ne* (ni) à *et*: Il suffit pour cela qu'il y ait une idée négative implicite. De sorte qu'on trouve *ne* dans des phrases ou hypothétiques ou interrogatives: *De l'un chief an l'autre le fant; Ne li haubers ne le defant* (*Chrest.*, *Er.*, 2867-8); *Sel pois trover a port ne a passage* (*Rol.*, 657); *Que valt cist criz, cist duels ne ceste noise?* (*Al.*, 101, 2); *De quoi avez ire ne duel?* (*Chrest.*, *Er.*, 2517); *Que cuideriés vous avoir gaegnié, se vous l'aviés asognentee ne mise à vo lit* (*Auc.*, 6, 20); *S'il trovoit mes bués ne mes vaces ne mes brebis en ses pres n'en sen forment* (*Auc.*, 22, 16; cf. 14, 4).

Il n'est pas besoin du reste que quelque chose d'antérieur révèle

1. Schweighäuser, *De la négation dans les langues romanes du Midi et du Nord de la France*, Bib. Ec. Chartes, XII, 131-172, 441-467; Perle, *Die Negation im Altfr.*, *Zeitsch. f. rom. Phil.*, II, 1-24, 407-418; Frantz Meder, *Pas, mie, point im Altfranz.*, Marburg, 1891, Diss.

2. Voir G. Dreyling, *Die Ausdrucksweisen der uebertriebenen Verkleinerung im altfr. Karlsepos*, 1888.

le caractère négatif de la proposition. Il suffit qu'il existe. Ainsi dans l'exemple suivant : *Miles, dit Guinemans, vous errez sole-mant, Qui alez as pucelles parlant ne devisant* (Ors. B., 1602. Il ne devrait par leur parler. De là *ne*). L'inverse est quelquefois vrai : *Je ne vous faudrai tant con je soe vix, Je et cil chevalier que vous veez ici* (Ors. B., 1250-1). L'idée, malgré la forme, est toute positive ; d'où *et*.

**INTERROGATION.** — La disparition des diverses particules interrogatives, enclitiques ou non : *ne, num, utrum, an* a fait créer en vieux français des formes d'interrogation toutes nouvelles. A vrai dire, l'interrogation n'est souvent que dans le ton, car le pronom sujet peut manquer : *Oncles, fait-il, estes sains et haitiez?* (Cor. L., 1157). Il est souvent exprimé aussi : *E vos, sire arcevesques, gaberez vos od nos?* (Pel., 493). Mais cet ordre des mots n'a rien de caractéristique, le pronom étant souvent postposé au verbe dans des phrases positives<sup>1</sup>. On interroge souvent naturellement avec les pronoms spéciaux *qui, que, quoi, ou* : *Quoi? fet Erec, qu'avez vos dit?* (Chrest., Er., 2849) ; *Biaus sire, ou pansez vos* (ib., 2845) ? Le neutre *que* remplace *cur* : *E de ta medre que n'aveies mercit* (Al., 88, 3) ? Mais, de très bonne heure, on voit apparaître la combinaison *por que, por quei* : *Por quei gabastes de mei* (Pel., 643) ? *De tant poure robe et si vil Por qu'est vostre fille atornee?* (Chrest., Er., 506-7). Au XII<sup>e</sup> siècle, on rencontre la formule périphrastique faite du tour avec (*ce*) *est : cument est dunc que Adonias regne?* (IV Liv. R., III, 1)<sup>2</sup>.

*Com* est conservé ; il s'y ajoute bientôt un dérivé, *cumfaiement* : *cumfaiement li manderum nuveles?* (Rol., 1699).

**PRÉPOSITIONS**<sup>3</sup>. — Il est impossible de reprendre ici l'énumération des emplois des prépositions *à* et *de*, sans répéter ce que nous avons dit dans la syntaxe des cas. On ne peut d'autre part faire une démarcation exacte entre les fonctions de ces prépositions en tant que prépositions et les autres, car c'est en partant chaque fois d'une de ces fonctions que leur rôle s'est étendu à des fonctions casuelles ; c'est parce que *ad* marquait le but qu'il finit par remplacer le datif attributif. En somme, voici ses principaux emplois :

1. Voir Schulze, *Die Wortsellung im altfranz. directen Fragesatz* (Herrig's Archiv. LXXI, 185).

2. Sur *est-ce que, c'est que*, cf. A. Tobler, *Verm. Beit.*, II, 6-14. Cf. A. Schultze, *Der Altfranz. direkte Fragesatz*, 1888 ; Tobler, *Litter. Blatt.*, 1888, 353-356 ; et D. Behrens, *Gött. Gel. Anzeiger*, 1889, 507-533.

3. Voir G. Raithel, *Die Altfranz. Praepositionen*, Diss., Berlin, 1875, 1881 ; Dickhuth, *Form u. Gebrauch der Praepositionen in den aeltesten franz. Sprach-Denkmaelern*, Münster, 1883, Diss.

Au propre *a* exprime :

1° la direction : *Seignurs baruns a Carlemagnes irez* (Rol., 70);

2° la direction dans le temps : *Il porteront viande a neuf mois* (Villeh., 21, W.);

3° la situation dans l'espace : *Li dux de Venise ere a ostel, un des plus bials del monde* (Id., 259, W.);

4° la situation dans le temps : *Chi rex eret a cels dis soure pagiens* (Eul., 12);

5° le rapport entre l'agent qui fait l'action marquée par un infinitif et le sujet d'un verbe principal : *a mil Franceis cerchier font bien la ville* (Rol., 3661);

6° le rapport entre le possesseur et l'objet possédé : *la nef a cel saint ome* (Al., 40, 2).

Au figuré *a* exprime :

1° la direction, le but, l'intention : *sed il non ad lingue a parler* (Leg., 29, 1); *a deu at son talent* (Al., 10, 5); *Ne passa onques deus mois que il n'assemblissent a parlement a Compaigne* (Villeh., 11, W.); *a Charlemagne se vuldrat acorder* (Rol., 2621).

2° la conformité : *enfant nos done qui seit a ton talent* (Al., 5, 5); *Ele l'a salué a la loi de Mahom* (J. Bod., Sax., I, 235, G.).

3° la manière : *parti de sa seror Qui por lui est a grant paor* (Brut, 14733, G.). C'est en cette qualité qu'on le trouve construit avec des adjectifs, des substantifs, des infinitifs, des participes pour donner une multitude de locutions et de tournures usuelles : *a fort* (Rol., 2631), *a bandon*, *a tire*, *a esperons*, *a l'escu estroer*, *a l'eume peçoier*, *a espendant*, *a brochant*, etc. ;

4° le rapport de qualité : *celui tien ad espous* (Al., 14, 1);

5° il est distributif : *moerent paien a milliers e a cenx* (Rol., 1417).

En outre *a* exprime, comme *apud* :

1° l'accompagnement : *a pou de gent repere en sa cité* (Aymeri, 1989); *vint milie ad escuz et a lances* (Rol., 913);

2° le moyen : *combatrat sei a trestute sa gent* (Rol., 614).

Comme *ab*, il exprime la séparation, le point de départ : *ab Ludher nul plaid nunquam prindrai* (Serm.); *ele prent congié a Aucassin* (Auc., 16, 6).

*De* a réuni les emplois de *de*, *ex* et *ab*.

1° il marque l'origine dans l'espace, dans le temps, et au sens figuré : *qui sont de France net* (Pel., 66); *d'ist di en avant* (Serm.); *tant mar fui de haut parage* (Auc., 37, 6); *E l'arcevesques de Deu les beneïst* (Rol., 1137); *enseigne en unt de*



*Munjoie crier* (Rol., 2510); *de rober ordené c'est grans pichiés* (Aiol, 963);

2° la cause : *del duel s'assist la medre* (Al., 30, 1); *Ne placet Deu... que ço seit dit de nul home vivant* (Rol., 1073-4);

3° l'instrument ou le moyen : *Bien set ferir et de lance et d'espiet* (Rol., 1675); *De saint batesme l'ont fait regenerer* (Al., 6, 4);

4° la matière, et par suite la partie : *de Chielperig feïssent rei* (Leg., 9, 6); *Cent colomnes i at tot de marbre en estant* (Pel., 350); *bones persones et de nette vie* (Joinville, 751); *trop at perdut del sanc* (Rol., 2229); *de noz Franceis m'i semble avoir mult poi* (Rol., 1050); *N'ai que seïssante de chevaliers a armes* (Cor. L., 385);

5° De marque aussi l'extension dans l'espace : *De quatre parties s'esturent Icil qui le camp garder durent* (Parton., 9687, G.);

6° L'extension dans le temps : *Je n'an istr'ai fors de semaine En larrecin ne an enblée* (Chrest., Chev. au lion, 1572);

7° Au figuré, il exprime la personne ou la chose par rapport à laquelle un jugement est vrai : *biaus estoit et gens et grans et bien tailliés de ganbes et de piés et de cors et de bras* (Auc., 2, 10); la quantité ou la qualité par rapport à laquelle une chose l'emporte sur une autre : *De II<sup>m</sup> livres lour croisterai lour fies* (Huon de Bordeaux, 453, G.); *N'ai pas de la moitié tes pies ne tes talons Comme ot Berte* (Berte, 1839-40, Scheler).

Enfin notons un emploi qui dut être fort développé dans le latin vulgaire, car il a complètement supplanté la tournure classique; l'apposition est introduite par *de*. *Oppidum Antiochiae* se trouve dans Cicéron (*ad Att.*, V, 18, 1); le vieux français offre quelques exemples de la construction : *al flum Jurdan* (Rois, IV, 2, p. 349); mais la construction de beaucoup la plus fréquente est : *la cité de Cartage* (Auc., 36, 9).

On a quelques exemples en latin littéraire de constructions appartenant à la langue familière où le substantif est accompagné d'un génitif explicatif : *scelus viri* (Plaute, *Curc.*, 614, *un monstre d'homme*); *flagitium hominis* (Id., *Asin.*, 473, *une horreur d'homme*); *monstrum hominis* (Térence, *Eun.*, 696); *deliciae pueri* (Perse, 205, *un amour d'enfant*), etc.<sup>1</sup>. Cette tournure s'est conservée dans le gallo-roman et a fait fortune en français : *ma pute de gorge* (Ren., 28524, Méon); *Pur le pullent de cors l'alme perdre volez* (Saint Thom., 126).

Nous avons vu aussi comment *de* est entré en construction

1. Voir Térence, *Eunuque*, édition Fabia, Paris, 1895, v. 560.

avec des modes tels que l'infinitif qui ne le comportaient pas, comment il se place auprès d'infinitifs ou de noms et pronoms sujets (voir p. 144). Il s'est presque ainsi, dès les origines, placé en certains cas, hors des prépositions proprement dites, en ce sens qu'il n'exprimait plus aucun rapport, mais servait seulement de particule annonciative. Ainsi en est-il souvent : *A tant cessad Saül de prophétizer* (Rois, I, 10, p. 34); *Et li sengliers se couche, et cil de grater* (Rom. des Sept Sag., G.).

En, marque : 1° la situation dans l'espace : *vit seoir un roy... en un throne d'or* (Joinv., S. Louis, XCIV, W.).

2° Dans le temps : *en la sedmaine qued il s'en deut aler* (Al., 59, 1);

3° Au figuré : *estre en rage* (Chrest., Chev. au lion, 2869);

4° Il est souvent l'équivalent de *sur* : *en piez se drecet* (Rol., 195);

5° Par suite, il exprime la manière, la qualité : *vivrai en guise de tortrele* (Al., 30, 4);

6° Le moyen : *En ureison avait sun cors mult travaillé* (Saint Thom., 328);

7° L'instrument : *en harpe, en viele, et en gigue, En devroit en certes conter* (Guiot, Bible, 209, Wolfart, G.);

8° L'objet : [*Cil*] *me forfist en or et en avoir* (Rol., 3758).

En marque aussi la direction :

1° Dans l'espace (avec l'idée d'entrer dans le lieu) : *En Sarraguze en irai a Marsilie* (Rol., 320); *Helvis passe outre, si est entrez en Tyr* (Les Loh., Ars. 3143, f° 12<sup>c</sup>, G.);

2° Dans le temps (idée de durée) : *Cunquis l'avrat d'oi cest jur en un meis* (Rol., 2751);

3° Au figuré, il exprime l'état dans lequel on entre : *Si retorne la joie an ire* (Chrest., Erec, 4217);

4° Le but : *En l'honor de vos, nobles reis* (Marie, Ysopet, I, 44, G.).

Par exprime : 1° l'extension dans l'espace : *esgarda par le gaudine* (Auc., 5, 11); *vait par les rues* (Al., 43, 2);

2° Dans le temps : *li emperere est par matin levez* (Rol., 163); *Par la noit la mer en est plus bele* (Rol., 2635);

3° Le moyen : *par lui orrez, s'i avrez pais o nun* (Rol., 423); *il la prist par le poign* (Pel., 7);

4° L'agent : *Par cel saint ome sont lour anemes salvedes* (Al., 121, 5); *Jerusalem prist ja par traïsun* (Rol., 1523);

5° La partie : *Par mains le pendent desur une culumbe* (Rol., 2586);

6° La manière : *Par son dreit nom le nomet* (Al., 43, 5); *Par grant dulur sunet sun olifan* (Rol., 1761);

7° La répétition, la distribution : *par un et un i ad pris les baruns* (Rol., 2190) ; *Bien veigne par cent mile foiz Li rois mes sire* (Chrest., Chev. au lion, 2379).

*Por* (pour) exprime : 1° l'idée de lieu (*devant*) en quelques rares exemples : *Icilpor devant moi Floovant m'amenez* (Floovant, 121, G.) ;

2° L'idée de cause : *Il s'enfuirent por la chrestientet* (Rol., 686) ; *ja pur murir ne vus en faldrat uns* (Rol., 1048) ; *Quer me herberge por Deu en ta maison* (Al., 44, 2) ;

3° Le moyen : *Por bruire ne por geuner, Ne puet on bien s'ame sauver, Se foi et charité n'i a* (Guiot, Bible 1880, G.) ;

4° La mesure : *Por quant il pot tant fai de miel* (Lég., 135) ;

5° La destination : *tuit oram que por nos degnet preier* (Eul., 26).

6° Un autre développement métaphorique du sens local a donné à *por* le sens de *au lieu de* : *pour un que il estoient en l'ost, estoient il dui cent en la vile* (Villeh., 163).

*Puis* a tout à fait perdu le sens de *derrière*. Il est beaucoup moins employé au sens de *après*, et ne garde que celui de *depuis* : *Puis icel jur en fut [set] anz deserte* (Rol., 664).

*Sur* remplace souvent *in*, même là où *en* se conserve encore : *Si l'ad ferut sur l'escut de Tulette* (Rol., 1568 ; on pourrait dire *en*) ; il s'emploie pour signifier *du côté de* : *sor destre* (Pel., 498). Il a développé un sens qu'on trouve dans les comiques, *au sujet de* : *La plore li fiz sor le pere* (Chrest., Clig., 2136).

Ces quelques observations suffisent à faire voir quels changements étaient survenus dans l'emploi des vieilles prépositions latines. Il faut rappeler en outre que désormais elles se construisaient toutes avec le cas accusatif, sauf quand le régime est un pronom.

CONJONCTIONS<sup>1</sup>. — Nous avons parlé, à propos des diverses propositions, des conjonctions qui les annoncent. Ajoutons qu'elles peuvent être presque toutes remplacées par *que* dans les subordonnées (voir p. 214), et que d'autre part *que* peut être sous-entendu.

Cette ellipse caractéristique de l'ancien français, est très fréquente dans les complétives, les finales, les consécutives, les temporelles, les suppositives ou les concessives : *S'or ne lou m'otreiez, je puis bien afiër Je me larai cheoir et a terre verser*

1. Voir K. Wehrmann, *Beitraege zur Lehre von den Partikeln der Beiordnung im Franz.* (Rom. Stud., V, 383-444) ; Jeanjaquet, *Recherches sur l'origine de la conjonction « que » et des formes romanes équivalentes*, 1894 ; et Dubislav, *Satzbeordnung für Satzunterordnung im Altfr.*, 1888.

(*Ors. B.*, 715); *Je crien mal ne vous face* (*ib.*, 236); *Li arcevesques ne poet müer n'en plurt* (*Rol.*, 2193); *Tant l'as celez molt i as grant pechiet* (*Al.*, 64, 5); *Tant dona Charlemaine or et argent fondu La dame ait (a) espousee et 'de Biauvaiz est dus* (*Ors. B.*, 966); *Ja mais n'iert jorz de tei n'aie dudur* (*Rol.*, 2901); *Fust chrestiens, asez öust barnet* (*Rol.*, 899).

#### ORDRE DES MOTS<sup>1</sup>

I. PLACE DU VERBE<sup>2</sup>. — Les auteurs latins, quand ils n'étaient pas guidés par une intention particulière, plaçaient généralement le verbe à la fin de la proposition. Cette tendance est moins marquée dans les textes latins de la basse époque : déjà le verbe y apparaît fréquemment au milieu de la proposition, et c'est l'usage qui semble prévaloir en français dès les origines. Si on rencontre encore assez souvent le rejet du verbe, cette particularité est amenée maintes fois par les nécessités de la rime.

A) LE VERBE A LA FIN DE LA PROPOSITION. — Les Serments de Strasbourg présentent plusieurs fois cet ordre : *in quant deus savir et podir me dunat... Et ab Ludher nul plaid nunquā prindrai; Si Lodhuvigs sacrament, que son fradre Karlo jurat, conservat*. Le fait est plus rare dans *Eulalie* : *La domnizelle celle kose non contredist* (23), tandis que les exemples de rejet du verbe abondent dans le *Saint Léger* : *Reis Chielperics tambien en fist. De Sanct Lethgier consilier fist Quandius al suo consiel edrat In contradeu ben si garda. Lei consentit et observat Et son regnet ben dominat* (strophe 12).

Le *Roland* en offre des exemples relativement peu nombreux, et dont plusieurs sont amenés par l'assonance : *En Sarrauce sai bien qu'aler m'estoet; Hom ki la vait repaidrier ne s'en poet* (*Rol.*, 292-3). Il en est de même pour le *Cor. L.*, : *Par mi le cors son reit espié li passé* (915; cf. 918-919). Si les chansons de geste, dans leurs longues laisses mettent souvent à la fin des vers des séries de verbes qui occuperaient une autre place dans un texte en prose,

1. Voir Le Coultre, *De l'ordre des mots dans Crestien de Troyes*, 1875; Krüger, *Ueber die Wortstellung in der französischen Prosalitteratur des XIII Jahrhunderts*, 1876; H. Morf, *Die Wortstellung im Altfranz. Rolandslied*, *Rom. Stud.*, III, 199-294; J. Schlickum, *Die Wortstellung in der Altfranz. Dichtung Aucassin et Nicolette* (*Franz. Stud.*, III, 177-222); B. Völcker, *Die Wortstellung in den ältesten franz., Sprach Denkmälern* (*Franz. Stud.* III, 449-500).

2. Voir Thurneysen, *Die Stellung des Verbums im Altfranz.* (*Zeitsch. f. rom. Phil.*, XVI, 289-307).

on a observé au contraire que le rejet du verbe était assez rare chez des prosateurs comme Villehardouin ou Joinville. Ce vestige de la construction latine alla d'ailleurs s'effaçant de plus en plus.

B) *LE VERBE EN TÊTE DE LA PROPOSITION.* — Dans certains cas le verbe se met en tête de la proposition. Cet usage s'est d'ailleurs conservé dans le français moderne, mais notablement restreint. Aujourd'hui le cas se présente : 1°) pour quelques verbes neutres tels que *rester, suivre, venir, survenir, arriver, entrer*, qui peuvent se trouver en tête de la phrase dans un récit très animé : *Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne* (Bossuet, *Orais. funèbre de Condé*).

2°) Lorsque la phrase commence par un adverbe ou un complément prépositionnel, tout verbe intransitif réfléchi ou passif vient en tête de la proposition. *A cette raison s'ajoute le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes chrétiens et pour les ambassadeurs* (Volt., *Hist. de Charles XII*, V).

3°) Enfin les verbes *dire, répondre*, sont en tête de la proposition, lorsque cette proposition est intercalée dans un discours direct : *Je pense, dit le prince, que je voudrais lui ressembler* (Volt., *Hist. de Charles XII*, I).

Ces mêmes cas se présentent en ancien français ; mais il en est d'autres où la vieille langue place le verbe au commencement de la phrase. Tout d'abord, lorsque le sujet est supprimé, chose qui n'est point rare dans les anciens textes : *Noment le terme de lour assement* (Al., 10, 1) ; *brochet le bien des esperuns a or* ; *Fiert Olivier deriere enmi le dos* (Rol., 1944-5). Chrestien de Troies en offre de nombreux exemples dans ses poèmes. Dans la plupart des cas, le sujet serait le même que celui de la phrase précédente.

Dans les propositions interrogatives et impératives, l'usage de l'ancien français est déjà de mettre le verbe en tête, tout de suite après le pronom interrogatif, quand il y en a un : *Que valt cist criz* (Al., 101, 2) ; *u ies tu ?* (Rol., 2045) ; *Sunez vos graisles* (Rol., 2110).

En dehors des cas particuliers qui viennent d'être énumérés, l'habitude de l'ancien français est plutôt de mettre le verbe au milieu de la proposition. Et ce n'est pas là une des moindres nouveautés : *Charles li reis, nostre emperere magnes, Set anz tuz pleins ad ested en Espagne, Tresqu'en la mer cunquist la terre altaigne* (Rol., 1-3).

II. *PLACE DU SUJET.* — Le plus souvent, même en ancien français, le sujet précède le verbe et vient en tête de la proposition : *li emperere est par matin levez* (Rol., 669).

Nous venons de voir des cas où le verbe vient en tête de la phrase. Or, même dans ces cas particuliers, la règle n'est pas rigoureuse ; après un adverbe ou un complément prépositionnel, nous rencontrons le sujet placé avant le verbe : *Einsi la dame se debat Einsi tot par li se combat Einsi tot par li se confond* (Chrest., *Chev. au lion*, 1243-5) ; *après mangier parmi ces sales, li chevalier s'atopelerent* (ib., 8-9).

Cependant, il est une circonstance où l'ancien français diffère nettement de la langue moderne. C'est lorsque l'objet, l'attribut ou une notion attributive se rapportant au sujet ou à l'objet se trouve en tête de la phrase. Alors l'inversion du sujet derrière le verbe est obligatoire : *Ombre li fait li plus biax arbres Conques poist former Nature* (ib., 380). Le *Chevalier au lion* ne présente, selon Le Coultre, à cet usage qu'une seule exception, au vers 4532 : *Cest cop li autre dui conperent*.

Outre ces cas, l'ancien français use assez librement de l'inversion du sujet : *Respont dus Naimes* (Rol., 1790). Chrestien de Troyes, écrivain très soigné, en fournit de nombreux exemples : *Et sanz trop longuemant plaidier, An prist la foi mes sire Yvains* (Chev. au lion, 3280-1) ; *Car por neant fet la bonté qui ne viaut qu'ele soit seüe* (ib., 4280). Le pronom subit, comme le sujet nominal, cette transposition : *Amis, ancor nel vos doing gié* (Chev. au lion, 5464) ; *car del cuer n'anmanra il point* (ib., 2643) ; *Coarz est il, quant il me crient* (ib., 1223).

III. PLACE DE L'ATTRIBUT. — Dès l'ancien français, l'ordre le plus ordinaire est celui du français moderne : sujet — verbe — attribut <sup>1</sup> : *L'uns fut Basans* (Rol., 208) ; *Que ço ne diet que l'empereur est ber* (ib., 531) ; *Ce sereit granz pechiez* (Cor. L., 94) ; *Li fil Herbert sont tuit mi anemi* (Raoul Camb., 2304) ; *Je sui dus en Gasconge* (Aiol, 1617).

Quand le sujet est postposé au verbe, l'attribut est derrière le sujet : *De tot cest mont somes nos jugedour* (Al., 73, 4) ; *Donc est il honiz an travers* (Chrest., *Chev. au lion*, 1347). Plus rare est la construction qui fait précéder le verbe à la fois de l'attribut et du sujet : *Que Marz sis pere estoit* (Phil. Thaon, *Comput*, 842). Mais il est assez fréquent que l'attribut précède, quand il n'y a pas de sujet exprimé : *Messages fui al rei Marsiliun* (Rol., 3773) ; *qui martirs fut por Deu* (Pel., 165) ; *mult sage gent erent* (Ph. de Thaon, *Comput*, 486).

1. Nous continuons à employer le mot *attribut* au lieu de *prédicat* usité dans la philologie allemande. Nous distinguerons l'attribut proprement dit et la notion attributive ou prédicative.

On trouve aussi l'attribut inclus entre le sujet et le verbe : c'est peut-être un latinisme, mais assez usité : *Uns vilains Assis estoit sur une roche* (Chrest., Chev. au lion, 290) ; *Et li autre mout lié an sont* (ib., 2283). La même intercalation se rencontre entre le verbe et le sujet : *ne vos iert overte ma porte* (ib., 5740).

Beaucoup plus fréquentes sont les phrases commençant par l'attribut : *Buona pulcella fut Eulalia* (Eul., 1) ; *Clers fut li jurz et hels fut li soleilz* (Rol., 1602) ; *perfectus fud il in caritet* (Leg., str. 6) ; *Bons fut li siecles al tems ancienour* (Al., 1, 1) ; *Moie est ceste cité* (Aymeri, 932).

IV. ATTRIBUT DU COMPLÉMENT. — Six combinaisons sont possibles ; dans chacune, nous examinons le cas où le verbe n'est pas *avoir* a) et ceux où il est *avoir* b) :

1° Le verbe, le complément, l'attribut :

a) *Donc prist moillier vaillant ed onorede* (Al., 4, 4) ; *teneit le chief enclin* (Rol., 2391) ;

b) *Cel jorn i out cent mil lairmes plorede* (Al., 119, 5) ; *Li quens Rollanz ad la buche sanglente* (Rol., 1785).

2° Le verbe, l'attribut, le complément :

a) *Com vei mudede vostre bele figure* (Al., 97, 2) ; *Quant mes sire Yvains voit blecié Son lion* (Chrest., Chev. au lion, 4549) ;

b) *Mult par out fier le vis* (Rol., 142) ; *Plus ot, que n'est la flors de lis, Cler et blanc le front et le vis* (Chrest., Erec, 427).

3° Complément, verbe, attribut :

a) *Quatre omnes i tramist armez* (Leg., 37) ; *que Guenelun claint quite ceste feiz* (Rol., 3800) ;

b) *Cors ad mult gent* (Rol., 895) ; *Les levres ot grossetes* (Fierabr., 2012) ; *Et les haubers ont si deroz* (Chrest., Chev. au lion, 6130).

4° Complément, attribut, verbe : *Et dels flaiels que grand sus-tint* (Leg., 401). La tournure est très rare, si même elle se rencontre, avec *avoir*.

5° Attribut, complément, verbe (tournure également très rare) : *Quite vos claimet de Espagne le regnet* (Rol., 2787).

6° Attribut, verbe, complément ; cette tournure est assez rare, sauf avec le verbe *avoir* : *blanc ad la barbe et tut florit le chief* (Rol., 117) ; *Sanglant en ot et la bouche et le vis* (Raoul Camb., 285).

PLUSIEURS ATTRIBUTS. — Si plusieurs attributs sont coordonnés, qu'ils se rapportent au sujet ou à l'objet, une liberté très grande est laissée à l'écrivain ; ou bien ils se suivent, soit avant, soit après le verbe : *liez et joianz en fut* (Pel., 678) ; *Puis serai si legiers et isnels et aates* (ib., 613) ; *o tum laissas dolente ed esquarede* (Al., 94, 5) ;

ou bien les uns précèdent, tandis que les autres suivent le verbe : *gent ad le cors, gaillart et bien seant* (Rol., 3115).

PLACE DES COMPLÉMENTS. — Le complément direct peut être un nom ou un pronom.

A) LE COMPLÉMENT DIRECT EST UN NOM. — Nous étudierons d'abord les propositions indépendantes.

Propositions déclaratives. — Si le sujet du verbe est sous-entendu, deux constructions seulement sont possibles.

1° Le verbe, le régime. C'est l'usage moderne : *ainz mès ne vi si nobles chevaliers* (Aymeri, 2131).

2° Le régime, le verbe. Cette construction est très fréquente aussi : *Humilitiet oth par trestoz* (Leg., 6) ; *Le cheval brochet des oriez esperuns* (Rol., 1225).

Lorsque le sujet du verbe est exprimé, les constructions sont en plus grand nombre.

1° Sujet, verbe, régime. C'est la construction usuelle dans la langue moderne. C'était déjà la plus fréquente en ancien français : *Ellent adunet lo suon element* (Eul., 15) ; *Rollanz regardet Olivier al visage* (Rol., 1978) ; *il avoit les caviaus blons* (Auc., 2, 12) ; *cil douta l'orguel de Marseille* (Rose, I, 224).

2° Sujet, régime, verbe. C'est une construction fort rare : *Elle colpes non auret* (Eul., 20) ; *Li rei lur poesté prenent de Sainte iglise* (Garnier, S. Thom., 3051).

3° Verbe, sujet, régime. Sans parler des phrases interrogatives, cette construction est fréquente dans les cas où nous avons vu le sujet postposé au verbe : *Ja avez vos ambsdous les braz sanglantz* (Rol., 1711).

4° Verbe, régime, sujet : *Mult ad grant doel Charlemagnes li reis* (Rol., 3451) ; *Yvains, n'a mès cure de toi Ma dame* (Chrest., Chev. au lion, 2767).

5° Régime, sujet, verbe : *Dame Guiborc Hermenjart enmena, Dedanz ses chanbres richement la coucha* (Aymeri, 3875). Cette construction est extrêmement rare.

6° Régime, verbe, sujet : *L'enseigne port Amboures d'Oluferne* (Rol., 3297) ; *Les muls et les somiers afeltrent li servant* (Pel., 82).

Remarque. — Indépendamment des cas que nous venons de voir, où le régime direct est séparé du verbe par le sujet, il y en a beaucoup d'autres, où se placent entre ce même verbe et son régime toutes sortes d'autres termes.

Le régime est séparé : 1° par une expression adverbiale : *Enquis a mult la lei de salvetet* (Rol., 126) ;



2° Par un adjectif attributif : *A icest colp en jetent morz set milie* (Rol. 3530);

3° Par des compléments indirects ou circonstanciels : *Et si li metent el col un cadeignun* (Rol., 1826); *bien out al coer grant joie* (Pel. 118);

4° Par une proposition tout entière : *Li amiralz en juret quanqu'il poet, De Mahumet les vertuz et le cors* (Rol., 3232); *Cel ceval, s'il vos plaist, me renderés* (Aiol, 823).

Propositions impératives et volitives. — Dans les propositions impératives, le complément direct suit généralement le verbe, mais il peut en être séparé : *Dunez men, sire, le bastun et le quant* (Rol., 268); *Car m'an dites voire novele* (Chrest., Chev. au lion, 4920).

Toutefois il n'est pas rare que le régime direct précède l'impératif : *Mais le rei me nomez* (Pel., 39); *vostre congiét... se vos plaist, me donez* (ib., 216).

Dans les souhaits, 1° la tournure la plus fréquente présente l'ordre ordinaire du français moderne : sujet, verbe, complément : *Ja la vostre anme nen ait doel ne sofrate* (Rol., 2257);

2° Sujet, complément, verbe : *li cors Deu mal te face* (Cor. L., 2419); *Que Dieus grant bien vos face* (Aiol, 74);

3° Verbe, sujet, complément : *De vos ait Deus mercit* (Rol., 1854); ce tour est rare.

4° Complément, verbe, sujet : *Tutes vos anmes ait Deus li glorïus* (Rol., 2196).

Propositions interrogatives. — Si l'interrogation porte sur un autre mot que le complément, ce dernier se place après le verbe : *Cumfaiement li manderum nuvels?* (Rol., 1699); *Bel acueil, por quoi amenés Entor ces roses ce vassaut?* (Rose, I, 95). Au contraire, si l'interrogation affecte le complément direct, celui-ci est en tête de la phrase, en ancien français comme dans la langue moderne. Les exemples contraires sont exceptionnels. Ainsi dans le *Chevalier au lion*, 1615 : *Vostre terre qui defandra?*

Propositions subordonnées. — Ici l'usage demeure encore très variable pendant toute cette première période. Dans les propositions incidentes, il semble que le complément ait une tendance à précéder le verbe, il en est à peu près de même dans les complétives. Partout ailleurs on rencontre des exemples contradictoires, et ce n'est que plus tard que la construction moderne s'affirmera comme prédominante.

Plusieurs régimes directs d'un même verbe. — 1° Ils se suivent

avant ou après le verbe : *Mais ne conourent son vis ne son semblant* (Al., 23, 5); *les mulx et les somiers afeltrent li servant* (Pel., 82);

2° Ils peuvent aussi être séparés, les uns placés avant le verbe, les autres après : *sun cumpaignun Gerier ocit uncore Et Berengier et Gui de Saint Antonie* (Rol., 1580-1); *quant la fontainne ot aprochiee Et le perron et la chapele* (Chrest., Chev. au lion, 3494-5).

PLACE DES COMPLÉMENTS NOMINAUX DITS INDIRECTS ET CIRCONSTANCIELS. — Cette place est très variable. Nous rencontrons les compléments de ce genre :

1° En tête de la proposition : *En icest siecle nen at parfite amour* (Al., 14, 3); *sour toz ses pers l'amaï li emperedre* (Al., 4, 3); *enz en lur mains portent branches d'olive* (Rol., 93);

2° Entre le complément direct et le verbe : *que lui a grand torment occist* (Leg., 12). Cette tournure est assez rare.

3° Entre le verbe et le complément direct : *Ja mais n'avrat el chief corone d'or* (Rol., 3236);

4° Entre le verbe et le sujet : *si se desarment par tute l'ost li altre* (Rol., 2850);

5° Entre le sujet et le verbe : *Cil gunfanun sur les helmes lur pendent* (Rol., 3005);

6° Entre le verbe et l'attribut : *La toue aneme seit el ciel assolude* (Al., 82, 5);

7° Entre le sujet et l'attribut : *Ne fut mais par les suens nuls homs si avilez* (Garnier, S. Thom., 1495);

8° Après le sujet et le verbe, à la fin de la proposition : *Charles li magnes mar vos laissat as porz* (Rol., 1949).

Remarquons en outre que lorsqu'un verbe a à la fois un complément indirect et un complément direct, c'est le complément indirect qui vient d'ordinaire au premier rang : *por quei feseies ton dreit seignor tel honte* (Cor. L., 1914). Les exceptions à cette règle sont assez rares

B) LE COMPLÉMENT EST UN PRONOM. — 1° Considérons d'abord le pronom accentué dans les propositions non impératives. Nous le trouvons le plus souvent avant le verbe : *s'il veit que jo lui serve* (Al., 99, 5); *celui tien ad espous* (ib., 14, 1); *de mei tendrat ses marches* (Rol., 190). Cependant il n'est pas rare de le rencontrer après : *Ço peiset mei que podrirat en terre* (Al., 96, 2); *liverrai lui une mortel bataille* (Rol., 658).

Dans les propositions impératives, le pronom accentué se met d'ordinaire après le verbe : *conseilliez mei* (Rol., 20); *delivrez moi*

(Chrest., *Chev. au lion*, 5708). Les exceptions sont rares, et se rencontrent surtout quand le pronom est précédé d'une préposition : *envers moi entendez* (*Raoul de Camb.*, 609).

2° Quant au pronom atone, dans les propositions déclaratives sa place ordinaire est devant le verbe : *Vous m'en donastes le montant d'un bezant* (*Raoul de Camb.*, 6831).

Dans les propositions impératives, il précède l'impératif négatif : *Ne vos esmaez unches* (*Rol.*, 920) ; *ne por el ne vos esmaïiez* (Chrest., *Chev. au lion*, 1933). Il suivra au contraire l'impératif positif : *gardez le bien* (*Rol.*, 298). Mais il y a à cette règle de nombreuses exceptions : *ça vos traïiez* (Chrest., *Chev. au lion*, 1965) ; *leanz l'encloez* (*ib.*, 5567).

Le pronom *en* suit les usages du pronom accentué. Avec le verbe *aler*, *en*, qui est complètement séparable, se place tantôt avant, tantôt après le verbe : *Vait s'en Raous* (*Raoul de Cambr.*, 1367) ; *vont s'en François* (*Aymeri*, 1979). Au contraire : *arrier s'en vait* (*ib.*, 1296). Dans les temps composés, *en* précède l'auxiliaire et le verbe, comme dans le français classique : *s'en est alez* (*Rol.*, 501).

Le pronom *i*, qui est atone, suit les règles des atones ; il est généralement devant le verbe : *Li cuens i monte, que il estrier n'i baille* (*Cor. L.*, 410). On le rencontre cependant quelquefois après : *Vint i Gerins* (*Rol.*, 794) ; *art i Marseus* (*Raoul de Cambr.*, 1492).

Quand *en* et *i* sont réunis, généralement, au rebours de l'usage moderne, *en* précède : *tant en i ad* (*Rol.*, 1035) ; *n'il n'an i a mes nus de teus* (Chrest., *Chev. au lion*, 1239 ; cf. 3008, 1902).

Quand deux pronoms personnels atones se rencontrent, l'usage ancien est également contraire à notre usage actuel. C'est régulièrement l'accusatif qui précède le datif devant le verbe : *Pechiez le m'at toluŕ* (*Al.*, 22, 3) ; *nel me reproverunt* (*Rol.*, 768) ; *et mes consauz ne le m'apporte* (Chrest., *Chev. au lion*, 5739) ; *Se la bataille nel te done* (*ib.*, 5982).

Dans les phrases interrogatives, quand l'interrogation porte sur le verbe, le pronom se place généralement après : *Faites le vos de gret ?* (*Rol.*, 2000) ; *queriiez me vos donques ?* (Chrest., *Chev. au lion*, 6681) ; *Et moi doit ele ami clamer ?* (*ib.*, 1454).

Lorsque l'interrogation est introduite par un pronom ou un adverbe interrogatif, l'usage est de placer le pronom personnel régime avant le verbe. *Por quei me portez ire* (*Rol.*, 1722) ; *que me vaudra se je l'ataing ?* (Chrest., *Chev. au lion*, 5046). On trouve pourtant des exemples contraires :

CAS PARTICULIER. — Complément direct dans les verbes composés

avec *avoir*. — Là, l'ancien français admet encore les constructions les plus variées.

1° Le participe, le verbe, le complément : *perdue a sa colour* (*Al.*, 1, 4) : *fait m'avez un grand dun* (*Rol.*, 876).

2° La seconde tournure est analogue à la précédente, sauf que le complément, étant un pronom atone, se place devant le verbe ; *atendu t'ai* (*Al.*, 94, 4).

3° La troisième tournure, très usuelle, présente le complément, le verbe, le participe : *Vint as Franceis, tut lur ad acuntet* (*Rol.*, 1038) ; *ma mere as arse* (*R. de Cambr.*, 1646).

4° Le verbe, le régime, le participe : *Si out li enfes sa tendre charn mudede* (*Al.*, 24, 1) ; *Guenes li fels ad nostre mort juree* (*Rol.*, 1457).

5° On trouve encore le complément, le participe, le verbe : *Ço que dit a la chartre* (*Al.*, 78, 1) ; *et les nonnains qe mises i avez* (*R. de Camb.*, 2016).

6° Signalons enfin la construction qui a prévalu dans la langue moderne, présentant le verbe, le participe, le complément : *Dunc avrez faite gente chevalerie* (*Rol.*, 594) ; *Bien a vengiee, et si nel sait La dame, la mort son seignor* (*Chrest.*, *Chev. au lion*, 1362-3).

Il est du reste à remarquer que dans ces divers tours le français ancien sépare fréquemment les deux éléments du temps composé non seulement par des mots, mais par des membres de phrase entiers.

**PLACE DE L'INFINITIF COMPLÉMENT** — Nous avons vu que l'infinitif régime d'un verbe ne se rencontre qu'avec certains verbes, qui peuvent presque être considérés comme des auxiliaires. Aussi l'ordre est-il le même que dans les formes composées de la voix active. Tantôt l'infinitif suit immédiatement le verbe : *e ço doinst Deus qu'ore en poissiems guarir* (*Al.*, 74, 5) ; tantôt il précède : *ademplir voeill vostre comandement* (*Rol.*, 330). Dans les deux cas il peut en être séparé : *La vuldrat il crestiens devenir* (*Rol.*, 155).

Si la proposition est interrogative ou impérative, les pronoms gardent leur place ordinaire : *leisse m'aler* (*Chrest.*, *Er.*, 215). Dans les propositions ordinaires, il est tout à fait usuel que le pronom précède le verbe personnel ; les exemples contraires sont rares : *vait s'apuier suz le pin* (*Rol.*, 500).

Quand l'infinitif a un sujet nominal, ce sujet tantôt le précède, tantôt le suit : *Ou tu sofris ton nain anrieure Ferir la pucele ma dame* (*Chrest.*, *Er.*, 1016-7). Le complément occupe toutes les places possibles.

**INFINITIF PRÉPOSITIONNEL.** — L'infinitif précédé d'une préposition suit la règle des compléments indirects, sauf qu'il est très intimement lié avec le verbe personnel dont il dépend. Souvent le complément direct de l'infinitif est enfermé entre la préposition et l'infinitif lui-même : *por les touz aprester* (*Pel.*, 135); *n'avons talant de guerre demener* (*Aymeri*, 2079); *Car uns ne ce doit faindre de son signor aidier* (*Aiol*, 4590).

Si ce complément direct est un pronom, il se présente toujours sous la forme accentuée : *Qui el bos les atendent pour eus adetren-cier* (*Aiol*, 4675); *Por lui desarmer a exploit* (*Chrest.*, *Er.*, 1299).

Il semble résulter de là que le régime de l'infinitif dépendait moins de l'infinitif que de la préposition. Nous trouvons cependant, dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, dans Chrestien de Troyes, des dérogations à cet usage : *por armer son cors* (*Chev. au lion*, 5571); *Qui ne s'atort por convoier La pucele et le chevalier* (*Erec*, 1487).

**PLACE DU PARTICIPE PRÉSENT.** — Le participe présent en ancien français peut remplir deux fonctions différentes.

1<sup>o</sup> Ou bien il peut correspondre à l'ablatif absolu des latins. C'est en réalité un accusatif absolu. Dans ce cas il se place quelquefois en tête de la phrase : *veant toz ses barons, se done La dame a mon seignor Yvain* (*Chrest.*, *Chev. au lion*, 2148). Mais très souvent il se place à la fin : *Ge vos desfi, oiant toz voz barons* (*Cor. L.*, 1838; cf. 1976, 2132).

2<sup>o</sup> Il s'emploie encore souvent, par une sorte de gallicisme, avec les verbes *aller*, *venir*. Dans ce cas, il suit, quant à l'ordre des mots, les mêmes règles que l'infinitif sans préposition.

**PLACE DES ADVERBES.** — 1<sup>o</sup> Adverbes de temps. La notion de temps pouvant être facilement dans l'esprit de l'auteur la notion initiale, on trouve fréquemment l'adverbe en tête de la phrase : *Or sui jo vedve* (*Al.*, 99, 1); *plus tost i vint qui plus tost i pout corre* (*ib.*, 103, 2); *Onques mais ne vi* (*Ors. de B.*, 2159).

Dans les phrases hypothétiques, après *se* vient l'adverbe, *or*, *anuit*, etc. *Se anuit mais vos oi* (*Pel.*, 467); *S'or ne sont aemplit li gap* (*ib.*, 646); *s'or devoe tot perdre* (*Ors. de B.*, 1911). *Onques* s'intercale d'ordinaire entre le sujet et le verbe : *S'il onques puet* (*Chrest.*, *Chev. au lion*, 5550). Les usages sont les mêmes pour *ains*, *après*.

Cependant l'adverbe se trouve ailleurs qu'au commencement : *Se vos peres fait demain cerquier ceste forest* (*Auc.*, 26, 17); *Hugues ne lor doigna onques un mot sonner* (*Ors de B.*, 366); il est des cas où l'adverbe de temps se rencontre à la fin de la phrase : *Sor son*

*destrier est sailliz maintenant* (Cor. L., 2484) ; ceci se présente surtout lorsqu'il a un sens précis et introduit une notion nouvelle : *Li cuens Guillelmes l'a choisi tot avant* (ib., 2491).

2° *Adverbes de lieu*. — Ils peuvent se placer au commencement de la phrase, s'ils offrent un sens précis : *Iluec en portent saint Alexis* (Al., 114, 8).

Quand l'adverbe de lieu a la valeur d'un attribut, ce qui est fréquent, il se place soit avant, soit après le verbe. Mais si la phrase marque un mouvement, il se placera presque toujours après le verbe, étant le terme de l'action : *Il est si fiebles, qu'il ne poet en avant* (Rol., 2228) ; *si est chaeiz avant* (ib., 2331) ; cf. au contraire *Pel.*, 389 ; *Cor. L.*, 497.

*ADVERBES DE MANIÈRE ET DE QUANTITÉ*. — *Si* se place ordinairement en tête de la phrase, même dans le sens de tellement : *Si ert credance* (Al., 1, 3) ; *sist empeiriez* (ib., 2, 5) ; *Si grant doel ai, ne puis müer nel pleigne* (Rol., 834).

Mais lorsque *si* précise le sens du verbe, il se place immédiatement avant ou après le verbe. C'est ce qui arrive toujours pour *ensi* : *Iluec converset ensi dis e set anz* (Al., 55, 1). *Tant, molt, trop, plus* se placent aussi très souvent en tête de la phrase : *Trop avons atendu* (Cor. L., 1202) ; *tant en pregnant Franceis com en voldront porter* (Pel., 840) ; *Assez ont venaison* (ib., 834). Lorsque *molt* se rapporte à un adverbe, ou à un adjectif, il se place d'ordinaire immédiatement avant : *Li cuens Bertrans s'i est molt chier vendu* (Cor. L., 1214) ; cf. au contraire : *molt iert forz li reis* (Pel., 478 ; cf. 858).

Les adverbes formés des adjectifs et du suffixe *ment* n'ont pas de place déterminée dans la phrase, pas plus que les autres adverbes de manière.

Les adverbes marquant une comparaison ou une conséquence, et suivis de *que* (*quam* ou *ut*) peuvent fort bien en être séparés par un ou plusieurs membres de phrase : *Ainz n'i passastes un pas, par verité, Que ne fussiez o feruz o botez* (Cor. L., 764-5 ; cf. 1303).

La négation *ne*, quand elle se rencontre avec d'autres atones tels que les pronoms, se place toujours devant eux.

Les mots complétifs *pas, point, mie*, se placent d'ordinaire, comme dans la langue moderne, immédiatement après le verbe personnel ; cependant il arrive que pour renforcer la négation, l'auteur les place avant la particule *ne*. *La bataille pas ne li faut* (Chrest., Cheval. au lion, 3364).

*L'ARTICLE. LES PRONOMS ATTRIBUTIFS. LES RÉGIMES DÉTERMINATIFS*. — Il reste à présenter quelques observations relatives à la

place de l'article dans la phrase, à celle des pronoms attributifs, des adjectifs qualificatifs et des régimes du substantif.

Article. — L'article se comporte de la même manière dans l'ancien français que dans la langue moderne. Il est toujours avant le nom, et n'en peut être séparé que par quelques adjectifs indéfinis (*altres, meismes*, etc.); *tout*, ainsi que *ambedui*, précède toujours l'article: *Trestuz le cors a la tere li justet* (Rol., 12020); *Ambedous les braz sanglanz* (*ib.*, 1711; cf. 2290).

On rencontre aussi *tot* après le substantif: *la veue tute* (Rol., 2012); souvent même *tot* est séparé du substantif: *Quant Carles veit que tuit sunt mort paien* (Rol., 2476).

Pronoms attributifs. — Les possessifs atones se placent toujours avant le substantif. Quand ils sont accentués, ils s'intercalent d'ordinaire entre l'article et le substantif: *Le mien afere a dire et a noncier* (Aymeri, 3346); *del ton conseil somes tuit besoignous* (Al., 73, 5).

*Nus* (*nullus*) peut se placer aussi bien après qu'avant le substantif: *rien nule et nule rien*.

ADJECTIF QUALIFICATIF<sup>1</sup> — Les auteurs et en particulier les poètes usent d'une très grande liberté. L'adjectif qualificatif peut suivre ou précéder le substantif. Ce dernier cas est plus fréquent que dans la langue moderne. Si on veut donner à l'épithète une valeur spéciale, on la sépare du substantif. Quand il y a plusieurs adjectifs, ils peuvent être séparés: *tout un viés sentier anti* (Auc., 19, 5).

RÉGIME DES SUBSTANTIFS. — On se rappelle qu'il peut être construit avec ou sans préposition. Dans ce dernier cas l'usage le plus ancien semble être d'intercaler le régime: *Al Damnedeu comant* (Pel., 91); *Al saint Denis mostier* (*ib.*, 1); *li deo inimi* (Eul., 3).

Cependant ce régime se trouve aussi derrière: *Al tems Noe ed al tems Abraam* (Al., 2, 1); *vos le sivre a feste Saint Michiel* (Rol., 37); *a nom Dé* (Cor. L., 818).

Mais le génitif étant intimement lié à son substantif n'en peut être séparé, sauf par le verbe *estre*.

Le régime prépositionnel ou bien suit le substantif auquel il se rapporte: *entre le duel del pedre et de la medre* (Al., 94, 1), ou le précède: *Et de m'espee enquoi savras le nom* (Rol., 1901).

Le régime d'appartenance construit avec *a* suit toujours: *si est fille au roi de Cartage* (Auc., 40, 7).

1. Voir Tobler, *Zeitsch. f. Völkerpsych.* VI, 167-171. Cron, *Die Stellung des attributiven Adjektivs im Altfranz.* 1891. This, *Zur Adjektivstellung*, *Zeitsch. f. franz. Spr. u. Litter.* XVI, 102. Résumé de tous les travaux dans Schöningh, *Die Stellung des attributiven Adjektivs im Französischen*, 1898.

## CHAPITRE V

### PRINCIPAUX CHANGEMENTS LEXICOLOGIQUES DU VII<sup>e</sup> AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE \*

LA DÉRIVATION. — Dès les origines, il est visible que la richesse du français<sup>2</sup> comme des autres langues romanes consistera surtout dans la dérivation<sup>3</sup>.

DÉRIVATION IMPROPRE. — La dérivation impropre était déjà familière au latin, et depuis longtemps des adjectifs devenaient substantifs ou des participes adjectifs, etc. Les procédés latins subsistent en français<sup>3</sup> ; il importe cependant de marquer que plusieurs se trouvent facilités par certains changements survenus dans la langue. Ainsi le participe passé français entrant, comme nous l'avons vu, dans la formation des passifs, prend, quand il appartient à un verbe dont le sens marque une action sans terme limité, un sens tout à fait voisin de celui des adjectifs. Dans *cette ville est abandonnée*, le participe *abandonnée* signifie presque un état sans idée de temps ni d'action, comme ferait par exemple *inculte* dans *cette terre est inculte*, au lieu qu'en latin *relicta est* marquerait qu'elle a été abandonnée par certaines gens à une époque antérieure. Par suite *abandonné* passera facilement à l'état d'adjectif : *c'est une ville abandonnée*.

En second lieu, le français possède, dès les origines, un instru-

1. Les éléments d'information essentiels sont : Körting, *Lateinisch-Romanisches Wörterbuch*, 2<sup>e</sup> éd., Paderborn, 1901 ; Lacurne de Sainte-Palaye, *Dictionnaire de l'ancien langage françois*, Paris, 1877 ; Du Cange, *Glossarium mediæ et infimæ Latinitatis*, Niort, 1886 ; F. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, Paris, 1902 ; Littré, *Dictionnaire général de la langue française*, Paris, 1882 (l'historique de chaque mot conservé par le français moderne fournit, quand il y a lieu, des exemples du même mot au moyen âge) ; Darmesteter, Hatzfeld, Thomas, *Dictionnaire général de la langue française*, Paris, 1890 (avec des renseignements précieux sur l'étymologie et le premier exemple connu jusqu'ici de chaque mot) ; Scheler, *Dictionnaire d'étymologie française*, Bruxelles et Paris, 1888 ; Delboulle, *Matériaux pour servir à l'histoire du français*, Paris, 1890 (il complète l'historique de Littré par des exemples plus anciens, ou des sens nouveaux. Cf. du même une série d'articles qui continuent à paraître dans la *Rev. d'Hist. litt. de la France*).

2. Je rappelle que l'on distingue généralement deux espèces de dérivation : l'une propre, créant des mots par addition de suffixes à un simple ; l'autre impropre, qui, au contraire, fait un mot nouveau d'un autre déjà existant, sans rien changer à sa forme extérieure.

3. Citons à titre d'exemples de participes présents devenant substantifs : *nuls sons appartenanz*, (*Al.*, 55, 2) ; de participes passés devenant substantifs : *despartie*, *estorse*, *emprise*, *perte*, *repost* (repos).



ment que le latin ne possédait pas : l'article, qui entre autres avantages lui donne, comme au grec, la possibilité de tout substantifier. Or, si la dérivation impropre fait des adjectifs, des mots invariables (*vu, supposé, pendant, maintenant*) elle fait surtout et avant tout des substantifs. Aussi à l'époque française n'est-ce plus seulement avec quelques catégories de mots qu'on fait des substantifs, mais avec tout mot, on pourrait dire tout phonème quelconque. Dès les origines on en a des spécimens : *dēl mielz qui donc i eref* (*Al.*, 4, 2).

En outre il faut ranger parmi les procédés de dérivation impropre un procédé qui, originairement, appartient plutôt à la dérivation propre. Nous avons vu, page 113, le latin vulgaire ajouter les désinences *us* et *a* au radical de l'indicatif des verbes : *prob-a, vol-u, dol-u, aiud-a*. Par suite de l'amuïssement phonétique des désinences, les mots *prueve, vuel, duel* (*deuil*), *aide*, et leurs analogues apparurent comme des substantifs tirés directement du radical des verbes, les uns tels quels, les autres avec l'*e* du féminin, et ce type servit à en former une foule d'autres : *arrest* (de *arrest-er*), *comant* (de *comander*), *cri* (de *crier*), *desdain* (de *desdaigner*), *degot* (de *degotter*), *deslai* (de *deslaier*), *espoir* (*j'espoir de esperer*), *pardon* (de *pardoner*), *enchaus* (de *enchausser*, poursuite), *relief* (de *relever*), *cesse* (de *cesser*), *crieme* (de *criembre*), *despouille* (de *despouiller*), *eschange* (de *eschangier*), *poise* (de *peser*), *queste* (de *quester*), *robe* (de *rober*).

C'est là une des richesses principales du français, et il est déplorable qu'on abandonne aujourd'hui *consulte*, pour *consultation*, *conserve* pour *conservation*, et autres semblables, car les suffixes étant toujours en nombre très limité, l'abondance de mots formés à l'aide de semblables éléments amène la répétition continue des mêmes consonances finales, tandis que les mots dont je parle, outre qu'ils sont brefs et légers, se terminent par des combinaisons de sons aussi variées que les radicaux, c'est-à-dire en nombre presque indéfini, et la langue, celle de la poésie surtout, tirait de là une grande partie de sa sonorité, et le charme imprévu de beaucoup de rimes.

**DÉRIVATION PROPRE.** — Les suffixes latins ne s'étaient pas tous conservés. Sans revenir sur ceux que le latin vulgaire paraît avoir déjà abandonnés (*uus, ax, ex, ix, ox, icus, ucus*, etc.), beaucoup d'autres avaient péri. Pour toute une catégorie, il est facile d'en voir la raison. N'étant pas toniques, ils ne pouvaient phonétiquement résister. Au *vi<sup>e</sup>* siècle *ia* pouvait encore s'ajouter à *Burgünd-* pour donner *Burgündia*, mais comme le montre la forme française

*Bourgogne*, au ix<sup>e</sup> siècle, *ia* était réduit à un phonème indistinct impropre à la dérivation (l'*i* a mouillé *n* et *a* > *e* sourd). Ainsi en était-il de *+iu*, *+idu*, *+ulu*, *+il*, *+acu*, *+icu*.

En outre un certain nombre de suffixes qui eussent pu vivre avaient été abandonnés : *éla*, *énu*, *údine*, *ania*, *ullu*, *ignu*, *inquu*, *bundu*, *lentu*, *agine*, *ugine*, *uceu*, *oceu*.

Quant à ceux qui ont subsisté, quoiqu'on se trouve en présence de suffixes français qui continuent directement des suffixes latins, il faut se garder de croire que rien n'est changé. D'abord les suffixes ont été influencés dans leurs formes. Ici, comme en morphologie, et plus qu'en phonétique, l'analogie exerce une action toute puissante, parce qu'elle entraîne non la refonte d'une forme sur une autre, mais souvent la <sup>refonte</sup> <sup>altération</sup> d'une série entière ou de plusieurs séries de mots, dont le suffixe s'échange contre celui d'une série prépondérante. C'est ainsi que tous les adjectifs en *ibilis* se modèlent sur les adjectifs en *abilis*, et que le français ne forme plus que des analogues en *able*. Et si on considère ce changement, on voit qu'il n'est qu'un effet particulier d'une cause générale qui en produit bien d'autres : la prédominance de la 1<sup>re</sup> conjugaison en *are*. Elle assimile de même tous les participes présents, qui de *ente* passent à *ante*. C'est encore elle qui agglutine à des suffixes déjà existants la syllabe *at* qui entre dans les mots formés sur ses radicaux. De *amatu* le latin faisait *amator* comme *scriptor* de *scriptu*, comme *messor* de *messu* (*metere*). Mais comme les verbes en *are* forment l'immense majorité, *tor* devient inséparable de *a* et c'est désormais un suffixe *atore* > *edor* > *eor*, qui est seul fécond, *tor* et *sor* sont éteints. De la même façon *atura* > *edure* > *eure* entre en concurrence avec *ura*, *ure* ; *atoriu* > *edoir* > *eoir* avec *oriu* > *oir* ; *aticiu* (> *ediz*, *eiz* > *eis* > *is*) supplante *iciu* ; *ement* prend la place de *ment*.

En observant le français du x<sup>e</sup> au xii<sup>e</sup> siècle, on voit se reproduire un phénomène tout semblable, qui tient à l'abondance des mots en *ier*. De *bergier* on faisait *bergerie*, et ainsi de centaines d'autres. *Erie* s'en détachant peu à peu prit la place de *ie*, et depuis le xii<sup>e</sup> siècle on trouve des types comme *maladerie*, encore peu nombreux, il est vrai.

Si on considère les suffixes dans leur emploi, on s'aperçoit aussi de grands changements. Il arrive que tel suffixe comme *as*, qui ne s'ajoutait qu'à des substantifs s'ajoute désormais à des radicaux d'adjectifs ou de verbes, et par là prend une plus grande extension. Il arrive aussi que tel autre, comme *cellu*, sans sortir de son emploi

grammatical ancien, se trouve beaucoup plus usité<sup>1</sup>. *On*, au lieu de ne former que des noms de personnes comme *one* latin, donne des noms d'animaux et d'objets.

Ou bien c'est le sens qui a changé. C'est ainsi que ce même *on* est devenu diminutif et par suite péjoratif; *in* suit la même voie, *aille* a pris une valeur de collectif, comme on le verra par les exemples.

Les principaux suffixes nominaux usités en ancien français sont par ordre alphabétique :

*Able* (*abile*) ; ce suffixe à la fois actif et passif signifie, a) qu'on est capable de faire une chose : *aidable*, *penable* (qui sait porter secours, supporter la peine) b) qu'on est capable de la subir : *soufrable*, *mangeable* ; (cf. *acointable*, *ouvrable*, *prenable*).

*Age* (*aticu*) ; il fait encore des adjectifs : *ramage* (de la ramée, du bois), *rivage* (de la rive), et des substantifs : *corage*, *passage*. Il s'ajoute, comme on le voit, à des radicaux nominaux ou verbaux (cf. *corsage*, *langage*, *mariage*, *ombrage*, *outrage*, *pucelage*).

*Ail* (*aculu*) : *erbaïl*, *cordail*, *terrail*.

*Aille* (*acula* (rare) et *alia*) : *coraille*, *entrailles*, *fustaille*.

*Ain* (*anu*) : *premerain*, *purain* (et *ame*) : *levain*, *lorain* ; il est souvent confondu avec *in* : *fretin* (de *fret*, *fractu*) ; cf. *ien*.

*Aison*, *eison* (*atione*) : *aruteison*, *semaison*, *fermeison*.

*Ance* (*antia*) : *acointance*, *contenance*, *delivrance*, *desmesurance*, *dotance*, *esperance*, *muance*, *outrecuidance*, *pesance*, *remembrance*, *secorance*, *vantance*.

*Ant* (*ante*), proprement suffixe participial (voir à la *Morphologie*), mais qui sert de bonne heure de suffixe adjectival, par suite des changements de sens, qui éloignent certains participes des verbes correspondants ; ainsi *tirant* (= *opiniâtre*).

*Ange* (*aneu* et *emia*) : sur *vendange* (*vendemya*), l'ancien français a refait quelques mots : *losange*, *laidange*, *meslange*.

*Az* (*aceu*), suffixe très peu employé au masculin ; sous sa forme féminine (*asse*), il s'ajoute à des noms : *bécasse*.

1. Tous les diminutifs sont en faveur. La chantefable d'Aucassin en fait une vraie débauche 21, 5-16 :

Bel *compaignet*,  
Dix aït *Aucasinet*,  
Voire a foi ! le bel *vallet*,  
Et le mescine au cors *net*,  
Qui avoit le poil *blondet*,  
Cler le vis et l'œil *vairêt*,  
Ki nos dona *denerés*  
Dont acatrons *gastelés*,  
Gâines et *coutelets*,  
*Flûsteles* et *cornés*  
*Machûteles* et *pipés*,

Beaux *compagnonnets*  
Que Dieu aide *Aucassinêt*,  
Vrai par ma foi ! le beau *garçon*,  
Et la jeune fille au joli *corps*,  
Qui avoit le poil *blondet*,  
Le visage clair et l'œil *vairêt*,  
Qui nous dona *denerets* (petits deniers),  
Dont nous achèterons *gâtelets* (petits gâteaux)  
Gâines et *coutelets*,  
*Flûtelles* et *cornets* (petits cors).  
*Massuettes* et *pipets* (petits pipeaux).

*Astre* (*asteru*), également assez peu usité : *marastre* d'après *parastre*, *clergeastre*.

*Cel* (*cellu*) : *poncel*, *larroncel*, *mocheroncel*, *penoncel* ; au féminin, la forme est *celle*.

A *É* (*atu*), suffixe du participe passé, donne aussi des adjectifs : *miellé*.

N *Et*, *é* (*atu*), donne, comme en latin, des substantifs : *compagnet*, *compagné*, toutefois il s'emploie surtout sous la forme féminine *ée* : *alée*, *gorgée*, *hachée*, *randonnée*, *rangée*.

*Ei*, *oi* (*etu*) : *alisei*, *jonchei* ; la forme féminine est *eie* : *alneie*, *aunoie*.

*Eis*, *ois* (*esc*) : *Franceis*, *Angleis*, *turceis*, *corteis*.

*El* (*ale*) : *chapel*, *jornel*.

*El*, *eau*, (*ellu*) : *fablel*, *chapel*, *ormel* ; au féminin *elle* : *cordelle*.

*Ement* (*amentu*) : *aidement*, *gouvernement*, *naissance*, *renovellement* ; on a quelques exemples du pluriel neutre conservé comme féminin singulier : *vestement*, *chaussement* (v. p. 178) ; ils n'ont guère produit d'analogues.

*Eoir* (*atoriu*) : *ouvreoir*, *parleoir* ; au féminin *eoire* : *passeroire*, *mangeoire*.

*Eor* (*atore*) : forme une foule de noms d'agents, *fableor*, *trouveor*.

*Er* (*are*) : *jogler* ; ce suffixe a à peine vécu, et a été remplacé de bonne heure par *ier*.

*Erie*, formé de *ie*, auquel s'est agglutiné *er* qui précédait dans des mots tels que *chevalerie*, *bachelorie*, *legerie*, apparaît dans quelques mots comme *druerie*.

*Esse* (gr.-lat. *issa*) : a formé les féminins tels que *princesse*, *lionesse*.

*Esse* (*itia*), suffixe dont la forme est mal expliquée (on trouve en ancien français les formes *eise* et *ise* (v. plus loin), est très répandu : *gentillesse*, *noblesse*, *planesse*, *homesse*, *lassesse*, *simplesse*, *petitesse*.

*Eresse*, formé, comme *erie*, des précédents auxquels s'est ajouté *er*, se répandra surtout au XIII<sup>e</sup> siècle. Il sert à former des noms d'agents féminins : *pignerresse*, *jongleresse*, *diableresse*.

*Erez*, *erece* (*ariciu*) semble bien, d'après une étude récente de A. Thomas (*Rom.*, XXXII, 177), devoir être mis à part du précédent ; issu d'un type peu répandu en latin, mais qui paraît assez usité en bas-latin, il a été au masculin confondu avec *ez*, de *atus*, et au féminin avec *esse* de *issa* ; c'est lui qu'il faut reconnaître dans *banerez*, *paroisserez* (attaché à la paroisse), *pasquerez* (qui se mange à pâques), *chevaleresse*, *jamberesse*, *saumoneresse* (truite).

*Et (ittu)* : *auget, cercelet, cochet, oiselet*. Il est très répandu, de même que son féminin *ette* : *aloette, florette, lunette, tiulette*.

*Elet, elette*, est formé du précédent augmenté de *el*, comme dans *aignelet, petitelet*.

*Été (itate)* : *angresseté, honorableté, largeté, neireté, sotiveté*.

La chute normale de la dentale *t* avait donné la forme *eet, éé* : *chastedé > chasteé* (cf. *netéé*). Ces substantifs sont confondus au XIV<sup>e</sup> siècle avec ceux en *é*.

*Eüre (atura)* : *aleure, chevaucheur, joncheur, tempreur* (équilibre des facultés), *vermoleur*.

*Ie (ia)* : très répandu, donne des substantifs *clergie, diablée, folie, estormie, garantie, punaisie*; il a déjà le sens moderne dans *hucherie*, endroit où on fait les huches (cf. *cordoanerie*).

*Ien* (de *anu* influencé par une palatale) : *parochien*. Le développement de ce suffixe est encore restreint.

*Ier* (de *ariu*, sous une influence encore mal expliquée) : il forme soit des noms de choses : *charnier, planchier, charbonnier* (amas de charbon), soit des substantifs et des adjectifs appliqués aux agents : *coustumier, domagier, messagier, tissier*; la forme féminine *ière* est également très usuelle : *gotière, garsonnière, linière* (plantation de lin), *ceinturière* (faiseuse de ceintures).

*If (ivu)* : *aidif, plaidif, plentif* (abondant), *poestif* (puissant), *temprief*.

*Il (ile)* : *seril* (soir), *chainsil* (toile pour chaines); *ille (icula et ilia)* : *semille*.

*In (inu)* : *acerin, asnin*.

*Iz, eiz (iciu, aticiu)*, sert à former des adjectifs comme *jointiz, traitiz, voutiz*, et des substantifs comme *apentiz, paliz, latiz, jonchiz, ploreiz, soneiz*.

*Ise* (autre forme de *itia*) : *acointise, coardise, franchise, feintise, garantise*.

*Ison (itione)* : *comendison, estordison, mesprison, plorison* (cf. *aison*).

*Oir (oriu)* : *fermoir, devidoir*.

*On (one)* : *chaton, tronçon, penon, randon*.

*Ion (ione)*, se présente quelquefois sous la forme pure *ion* : ainsi dans *champion*, d'où *gavion*; d'autres fois sous l'influence de la consonne qui précède, il s'est combiné avec elle en *çon* : *arcon (artsyone)*, d'où en français *liçon, clerçon*.

*Or (ore)*, forme des noms abstraits : *baudor, fieror, hisdor, folor, puor, rogor, tristor*.

*Os (osu) : angoissos, corocos, covoitos, langoros, penos, voisos* (prudent, habile).

*U (utu) : corsu, erbu, fueillu.*

*Ure (ura) : ardure, covreture, freidure.*

La présence de nombreux éléments germaniques dans le lexique du latin vulgaire avait eu pour effet de rendre familiers aux oreilles gallo-romanes quatre suffixes attachés aux noms germaniques : *isc, ing, ald* et *ard*. Le premier donna en ancien français des adjectifs en *eis, eise, ois, oise*, fém. *esche* : *Angleis, anglesche*.

Mais de bonne heure ce suffixe tendit en raison de sa forme même à se confondre avec le suffixe *eis, ois (ese)*.

*Ing, enc*, passa de mots germaniques comme *chambrelenc* à des mots de formation française comme *tisserenc* ; il s'altéra du reste de bonne heure en *ent, ant*, ensuite en *an* : *paisan*.

Les deux autres suffixes germaniques s'acclimatèrent, et, se détachant des noms propres auxquels ils avaient primitivement appartenu exclusivement, entrèrent dans la formation de noms communs. Ce sont *art* (germ. *hart*), et *ald* (germ. *ald*, de *wald*, lui-même tiré de *waldan*, gouverner).

Le premier se trouve dans des noms propres comme *Renard*, d'où il passe à *Aymart, coard, gaaingnart* ; il est peu à peu devenu péjoratif, particulièrement dans les adjectifs tels que *musart* (qui est facile à amuser, sot). *Ald, aud* suit la même voie, et se détachant des noms propres : *Renaud*, etc., sert à former des adjectifs et des substantifs : *ribaud*, dont le nombre deviendra plus tard assez considérable.

*Suffixes verbaux.* — Beaucoup de ceux que le latin avait possédés sont éteints en français : *ficare, ulare, itare, sare, ascere, oscere*.

Mais il en reste plusieurs, simples ou non. Parmi les premiers, il faut d'abord mettre *er (are)*, avec son doublet phonétique *ier* (voir p. 156) ; il est d'une fécondité illimitée : *espier, establir, façonner, maçonner, mesurer, oiseler, rager, soviner, — estrangier, mercier, noisier*.

*Ir (ire)*, est également très répandu : *averir, blanchir, envermeillir, esbaudir, franchir, garantir, largir*.

Le vieux français emploie en outre des suffixes dérivés de *are*, précédé de l'un des suffixes diminutifs *aculu, eculu* : *aclare, eclare*, d'où en français *ailler, eiller* : *chatailler, erbeiller, estendeiller, roeiller*.

Mais le plus fréquent de ces suffixes est *eier (idiare, voir p. 117)* :

*aclareier, blondeier, costeier, gibeier, honteier, jorneier, lerreier, osteier* (faire la guerre), *perceier, soupleier, torneier*<sup>1</sup>.

LA COMPOSITION. — J'ai signalé plus haut la tendance du latin vulgaire à abandonner la composition thématique. En français cette transformation décisive des procédés de composition est accomplie ; on ne groupe plus ensemble des thèmes, mais des mots. A vrai dire, le très vieux français ne paraît pas encore en possession des procédés essentiels de la composition proprement dite, telle qu'elle se pratiquera plus tard. L'apposition existe, mais elle n'est guère plus répandue qu'en latin vulgaire. Des mots comme *saisie-arrêt, sabre-baionnette*, n'ont en français du xi<sup>e</sup> siècle que de rares correspondants : *porpois* (*porcus picis*), *gerfauc* (*gir-falc*), ne sont pas des mots de formation française. On peut citer *chat-chastel* (instrument de siège).

L'autre procédé essentiel de la langue moderne, qui consiste à combiner un verbe autrefois à l'impératif (*porte-fleur*), aujourd'hui au présent de l'indicatif (*abat-jour*) est, lui, tout à fait étranger au plus ancien français. On trouve dès le ix<sup>e</sup> siècle des formations qui l'annoncent : *porta-florem, tene-gaudia*, mais dans *Roland* un seul substantif représente cette forme de composés, c'est le nom d'un cheval : *passé-cerf*. Puis, peu à peu, on voit le procédé appliqué à la composition de sobriquets, qu'on donne aux personnes, ou de surnoms par lesquels on désigne des endroits : *Gile Brise-miche, Perrin Gratte-pelle*. On se rappelle le *Fabliau des deux bordeors* (*Fab.*, I, 6) :

*Ge connois Gautier trenchefonde  
Si connois Guillaume Grosgroing  
Qui assomma le buef au poing,  
Et Trenchefier et Rungefoie,  
Qui ne doute home qu'il voie,  
Machebaignet et Guinement...*

L'autre a d'aussi belles connaissances :

*Ge connois Hebert Tue-buef  
Qui a un seul coup brise un huef;*

1. Un exemple quelconque suffit à montrer quelles ressources cette riche collection de suffixes fournissait au vocabulaire. Du mot *plante*, avant le xiii<sup>e</sup> siècle, on avait dérivé des diminutifs : *plançon* (peut-être déjà latin), *planconcel*, *plantelete*, *planteison*, le verbe *planter*, d'où les noms d'agents : *planteor, planteresse*, les noms d'actions : *plantement, plantance*. En outre, les substantifs *plantée* (vigne nouvellement plantée), *plantis, plantier* (lieu planté), et enfin *plantin*.

*Arrache cuer et Runge foie...  
Abat-paroi, fort pautonier,  
Et Jocelin Torne-mostier...*

A la fin de la période qui nous occupe on devine toutefois par quelques exemples le développement futur du procédé; ainsi *passenvilenie*, *torne-bouele* sont dans l'*Escoufle* (2944, 1216).

Il n'existe à vrai dire qu'un type important de composés, ce sont les composés d'un substantif et d'un adverbe ou d'une préposition : *avant-piez*, *avant-parlier*, *estrelei*, *puisé*, *rière-banc*, *rière-garde*. Encore ces composés ne sont-ils pas très nombreux.

Quant aux composés comme *foimenté* (qui a menti à sa foi), *foimenteur*, *houssepignier*, *chantefable*, ils sont en nombre extrêmement restreint.

**JUXTAPOSITION.** — La juxtaposition, au contraire de la composition, présente déjà des types nombreux et divers, et fournit à toutes les parties du discours. Elle a donné d'abord, à une époque probablement très ancienne, des combinaisons tout à fait semblables à celles que les cas rendaient possibles, où un verbe est accompagné d'un substantif qui en dépend, et qui serait en latin à l'ablatif. Du même type à peu près que *manutenere* (*maintenir*), sont en français : *fervestir*, *clofichier* (fixer avec des clous), *vermolu*, mais ils sont très peu nombreux.

On trouve aussi des juxtaposés dits de subordination, faits de deux substantifs : 1° l'un est attaché à l'autre par un rapport de possession, sans que ce rapport soit exprimé par une préposition, ainsi que la vieille syntaxe le rendait possible. Les noms de lieu formés de cette manière d'un nom propre et des mots *court*, *ville*, *mont*, etc., sont en nombre énorme : il faut y joindre ceux où l'article paraît près d'un substantif tels que *roi*, *reine*, *duc*, *comte*, etc. : *Bois-le-Roi*, *Bourg-la-Reine*, *Champ-le-Duc*, *Fontenay-le-Comte*.

Parmi les noms communs du même genre, citons : *bain-marie*, *Hostel-Dieu*, *feste-Dieu*, *cuer-pous*. A cette série appartiennent aussi les noms où se retrouve le mot *Dieu* déformé : *corbleu*, etc. On peut en rapprocher enfin les noms d'hommes : *Pierre Legrand*, *Jacques Lefevre*, où le second terme est originairement au génitif, comme le montre le bas-latin *Jacobus Fabri*, *Petrus Magni*.

2° Le substantif est normalement rattaché par une préposition : *tains d'escu*.

Les juxtaposés de coordination sont de beaucoup les plus nombreux. Ce sont :



a) des substantifs formés d'un substantif et d'un adjectif ; ou bien celui-ci est placé le premier, suivant la syntaxe latine, qui s'est conservée si longtemps en français, ou bien l'adjectif est le second ; c'est plus rare. Citons dans le premier ordre : *aubespine*, *boneür*, *maugré*, *prinsaut*, *printens*, *prinsomme*, *midi*, *verjus* ; dans le second : *torfait*, *raifort* ;

b) des substantifs formés de deux substantifs en apposition, unis ou non par *de* : *preu d'ome*, *piélate* ;

c) des adjectifs formés soit de deux adjectifs, soit d'un adjectif (ou participe) et d'un adverbe : *cler semé*, *nouveau né*, *bien seant*, adjectifs faits de toute une phrase déterminative : *de bone aire*, *de pute aire* ;

d) des adjectifs et pronoms démonstratifs (voir p. 191) ;

e) des mots invariables, comme on l'a vu à la *Morphologie*, v. aux adverbes (p. 207 et suiv.), aux prépositions et aux conjonctions (p. 213 et suiv.).

COMPOSITION PAR PARTICULES. — Un certain nombre de préfixes latins ont péri : *ab*, *ante*, *cis*, *circum*, *extra*, *in* privatif, *infra*, *ob*, *paene*, *praeter*, *quasi*, *se*, *sub*.

Néanmoins il en reste encore au vieux français une quantité considérable, et si tous ne sont pas d'une égale fécondité, il en est un très grand nombre qui ont été remarquablement utiles au développement de notre vieux lexique, qui tantôt juxtapose le simple et la particule, tantôt procède à la fois par dérivation et par juxtaposition, et tire d'un coup ce qu'on appelle des parasynthétiques verbaux : *encourtiner* de *courtine*. Voici la liste des principaux préfixes conservés :

*A* (*ad*) : *acoisier*, *acoler*, *adenter* (jeter sur les dents), *ahonter*, *aloser*, *amaladir*, *aüner*, *aveier*.

*Contre* (*contra*) : *contrester*, *contrefaire*, *contrevaleir*.

*De* (*de*) : *defroissier*, *definement*.

*Des* (*dis*) : *desaisier*, *desmaillier*, *deshaitier*, *desmantir*, *desreer*, (faire sortir de l'ordre, du rang). Les parasynthétiques sont très nombreux : *desfigurer*, *desrouter*, *desveïer*.

*Entre* (*inter*) : *s'entrebrasser*, *entrelaissier*, *entrecors*, *entrerote*.

*En* (*in*) : *encercier*, *entercier* (démêler), *enarmes*.

*Es* (*ex*) : *escasser*, *escharnir* (outrager), *eslaissier* (lâcher, mettre au galop), *esleecier* (mettre en liesse). Les parasynthétiques sont également très nombreux : *escorner*, *esgrener*.

*Mal* (*male*) : *malfaire*, *malalent*, *maleure*.

*Oltre* (*ultra*) : *oltrepercier*, *oltrecuidance*.

*Par (per)* : *parforcier, parfornir, parpenser, parperdre.*

*Por (pro)* : *porchassier, porfendre, porparler, porsaillir, porvoltis.*

*Re (re)*, qui marque tantôt le recommencement, tantôt la réciprocité et l'opposition, tantôt l'augmentation : *ravoir, reprendre, remuer, requerre.*

*Sor (super)* : *sordire (médire de), sorparler, soronder, sorsaillie, sornom, sorfait, sorveille.*

*Soz (subtus)* : *sozlever, soztenir, sozentrer* (entrer subrepticement).

*Tres (trans)* : *trespasser, tressuer, tressaillir, trestot.*

Peuvent être considérés comme nouveaux :

*Ains (ante + s)* : *ainsné, ainsjournée* ; il remplace *ante*.

*Bes (bis)*, qui signifie proprement deux fois : *bescuit*, mais qui veut dire aussi mal : *bestorné, besochié.*

*Cal, ca*, qui a bien des formes diverses, et que M. Sainéan rattache au nom du *chat* : *chalivalis, califourchon*, ne paraît pas appartenir à cette première époque.

*Fors (foris)*, qui signifie proprement dehors : *forstraire, forbannir, forsbourg* (aujourd'hui *faubourg*), mais qui marque aussi l'excès, l'erreur : *forsené, forfaire, forligner*. Il remplace *extra*.

*Mes (minus)* : *mesavenir, mescheoir, mescroire, mesaise, mesestance.*

*Non (non)* : *nonchaloir, nonpoant (impuissant), nonsens, nonpureté*. Il remplace *in*.

Il y a, comme on voit, des pertes et des gains, il est certain que *prae*, par exemple, est mal remplacé ; en revanche, l'idée d'excès sera abondamment traduite par *fors, sor, outre* <sup>1</sup>.

EMPRUNTS. — Jusqu'au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, aucune langue étrangère n'agit véritablement sur la nôtre. L'événement qui eût pu avoir les conséquences les plus importantes avait été l'établissement des Normands dans la partie de la Neustrie, qui reçut leur nom. Mais l'influence de leur langue scandinave ne s'étendit guère en dehors du territoire qu'ils occupaient. Là beaucoup de noms de lieux renferment des éléments de cette provenance, *holm, lund, thorp* : *Le Houlme, Les Londes, Le Torp Mesnil*. Peut-être les noms en *fleur* (*Honfleur*), en *tot* (*Yvetot*), en *bec* (*Caudebec*), sont-ils scandinaves, mais ils peuvent être francs ou saxons. Il faut y ajouter des noms d'hommes : *Anquetil, Austin, Tocqueville*, etc.

On trouve en outre dans le patois normand des noms comme

1. *Mar* sert parfois d'un vrai préfixe : *marvoier*.

*hogue* (hauteur, isl. *haugr*), *tangue* (dan. *tang*), *esnèque* (navire, dan. *snekke*), *brant* (proue, isl. *braudr*), *drenc* (garçon, dan. *dring*).

Mais c'est à peine si quelques-uns ont pénétré dans le français : *bateau*, *bord*, *bouline*, *étai*, *écraser* (suéd. *krasa*), *guindas* (isl. *vindass*), *hobent*, *hune* (isl. *hun*), *lof* (dan. *luv*), *sigler* (cingler, isl. *sigla*), *tillac* (isl. *thilja*, dan. *tilje*), *vague* (isl. *vagr*<sup>1</sup>).

Les autres langues germaniques ont continué à fournir un certain nombre de vocables ; le haut-allemand apporte : *coiffe*, *escharpe*, *espie*, *eschine*, *escremir*, *fauteuil*, *garant*, *laid*, qui sont dans la langue dès le XI<sup>e</sup>, et sans doute avant ; *brèche*, *esclater*, *gai*, *galoper*, *gerbe*, *grès*, *ribaud*, *rider*, qui sont attestés au XII<sup>e</sup>.

Le néerlandais donne quelques termes : *caille*, *échasse*, *étai*, *vacarme*, etc.

L'anglo-saxon : *est*, *ouest*, *nord*, *sud*, *havre*, *guimpe*, etc.

Pour le reste, il faut signaler l'apparition d'un certain nombre de mots arabes passés le plus souvent par l'intermédiaire d'autres langues romanes, surtout de l'espagnol. Les plus anciens sont : *almaçor*, *azur*, *amirafle*, *aufage*, *aufin*, *auqueton*, *barbacane*, *calife*, *coton*, *meschine*, *papagai*, *safret*.

Quelques mots grecs ont également pénétré, la plupart par l'italien : *besant*, *chalant*, *dromond*, *drugement*, *estoire* (flotte), *galée*, *page*, *timbre*.

Il faut enfin ajouter des mots italiens et espagnols : *bonace*, *caler*, *girafe*, *golfe*, *guider*.

CHANGEMENTS DE SIGNIFICATION. — Une étude sémantique du vieux français, malgré l'existence de recueils comme les dictionnaires de Du Cange et de Godefroy, ne sera possible que quand les dépouillements méthodiques et complets auront fait connaître les dates de l'apparition dans les textes de significations nouvelles, aussi bien dans les textes bas-latins que dans les textes romans ; jusque-là les méprises les plus grossières resteront possibles. La question populaire : *Quel bon vent vous amène* a un air tout jeune, et elle est dans *Renard* à peu près sous la même forme (II, 154 ; XV, 516, M.).

1. Sur cette question, voir Joret, *Du caractère et de l'extension du patois normand*, Paris, 1883 ; Raynouard, *Journ. des Savants*, 1820, p. 395. Guillaume Longue Épée, recommandant son fils Richard à Bothon, dit que le danois domine à Bayeux, tandis qu'à Rouen, dans la capitale, on parle plutôt le roman. (Dudon de Saint-Quentin, *De mor. et act. prim. Normanniæ ducum*, *Mém. de la Société des Ant. de Norm.*, 1858, XXIII, 221.) Adhémar de Chabanes, dans Pertz, *Mon. germ.*, IV, p. 127, dit de son côté : *Normannorum, qui juxta Frantiam inhabitaverant, multitudo fidem Christi suscepit, et gentilem linguam omittens, Latino sermone assuefacta est* (§ 27).

En attendant, il suffit de rappeler ici que beaucoup des mots latins qui se sont conservés ont subi en route d'importantes modifications de sens, dont on peut se rendre compte rien qu'en prenant une page d'un texte d'ancien français, et en comparant la valeur qu'y ont les mots à celle qu'ils avaient en latin.

Les éléments lexicologiques empruntés par le français à ses dialectes dans cette période sont peu considérables, sauf pour le provençal. Citons parmi les mots provençaux : *elme*, *osberc*, *calandre* (alouette), *velous*, *gregeois*, *sarrazin*.

Parmi les mots de langue d'ouï on compte : *biche*, *bocage*, *boquillon*, *caboche*, *caillou*, *chopper*, *écale*, *équiper*, *quai*, qui sont normano-picards ; *armoire*, *bécasse*, *cage*, *galet*, *grimoire*, *veule*, qui paraissent également être dialectaux.

On aperçoit tout d'abord une série de combinaisons nouvelles des mots anciens ; ainsi ni *aller* ni *piet* ne sont des mots nouveaux, et cependant *aler a piet* est une locution nouvelle (*Pel.*, 286) ; *Avoir peur* (*Rol.*, 3613) ; *prendre femme* (*Al.*, 8, 4) ; sont dans le même cas.

Or, très souvent, une image intervient pour achever, par la transformation du sens d'un des mots, de donner à la nouvelle création une physionomie complètement nouvelle, par exemple dans : *avoir la langue esmoulue*.

Bien entendu, ces sortes d'expression se rencontrent dans tous les textes, mais sitôt qu'on se tourne du côté des textes populaires, des chansons, du *Renard*, des fabliaux, elles abondent : *aller à rebours* (*or va la chose a rebours*, *Fab.*, III, 100) ; *avoir bon plet a quelqu'un* (= être dans ses bonnes grâces, *Renart n'a pas vers moi bon plet*, *Ren.*, I, 58 ; I, 2067) ; *avoir de quoi* (*car bien savez, n'i ot de quoi*, *Fab.*, III, 225) ; *boire à petits traits* (cf. en français moderne : *boire à longs traits*, *ib.*, III, 149) ; *le cerveau*, *le sang lui bout* (*a Primaut le cervel bolut*, *Ren.*, II, 117 ; XIV, 317) ; *bien me faites le sanc bolir* (*Fab.*, III, 116) ; *de chef en chef* (*Et Queus li a trestout conté, De chef en chef la verité*, *ib.*, III, 12 ; I, 80) ; *chasser la saison* (= tuer le temps, *chacier la seson*, *Guil. de Dôle*, 1963) ; *crier à pleine bouche* (*si li escrie a pleine boche*, *Fab.*, I, 113 ; II, 802 ; I, 101 ; II, 101) ; *être à bonne école* (*tu as esté a bone escole*, *Fab.*, III, 214) ; *de longue main* (*Esc.*, 576) ; *être au-dessus* (= l'emporter, *bien voi que tu es au dessus*, *Fab.*, I, 108) ; *être en mauvaises mains* (*Ysengrins est en males mains*, *Ren.*, I, 158 ; IV, 426) ; *faire à sa devise* (*si li a fet a sa devise*, *ib.*, II, 167 ; XVI, 445) ; *faire la sourde oreille* (*mais ele fet oreille sorde*, *ib.*, I, 106 ; II, 561) ;

*faire paître quelqu'un* (= *l'abuser*, *Renars fet tot le monde pestre*, *ib.*, I, 146; IV, 24); *faire saillir un mauvais saut* (*ib.*, I, 241; VII, 15); *mettre le pied à un endroit* (*ne laissent eus metre le pied*, *ib.*, I, 377; X, 1257); *monter à la tête* (*li vins li monta en la teste*, *ib.*, II, 118; XIV, 339); *regarder comme le loup blanc* (*esgarder come j blanc leu*, *Esc.*, 7609); *ne remuer ni pied ni main* (*Renars ne muet ne pié ne main, bien fet semblant qu'il n'est pas sain*, *Ren.*, I, 234; VI, 1340); *pendre à l'œil* (*ne set gaires q'a l'eil li pent*, *ib.*, I, 94; II, 120); *prendre la porte* (*et cil a l'huis maintenant pris*, *Fab.*, III, 167); *ne savoir à quel bout tirer* (*Ne n'en set mes a quel chief trere*, *Ren.*, I, 8; I, 270); *savoir ce que quelqu'un a dans le ventre* (*sans demorance Savra-ge q'ele a en la pance*, *ib.*, I, 249; VII, 294); *s'asseoir à une même table* (= *manger au même ratelier* : *seoir a une touaille*, *Esc.*, 1880); *tirer à sa cordelle* (*toz les a trez a sa corde*, *Fab.*, III, 43); *traire la plume par l'œil* (= *flatter quelqu'un*, *Guil. de Dôle*, 3464); *avant de tourner le pied* (*si l'ot eincois tot devoré*, *Que en eüst son pié torné*, *Ren.*, I, 264); *vendre des vessies pour des lanternes* (*por lanterne vendre vesie*, *Fab.*, IV, 23); *venir à bout* (*J'en cuît bien venir a chief*, *ib.*, I, 40); *valet de fust* (c'est-à-dire *de bois*, *qui n'a pas de solidité*, *auquel on ne peut se fier* : *uns vallés de fust*, *Ki salent la gent au besoing*, *Esc.*, 7146); *vider les lieux, la maison*, etc. (*se nous vidons ce pourpris*, *Fab.*, I, 94; II, 97; *por ce que la meson voidast*, *ib.*, I, 56; *or li ferai vidier la voie*, *Ren.*, I, 193; V, 1170).

Si on considère les mots isolés, le mouvement n'a pas été moins grand. Parmi tous les transferts de signification, il y en a qui ont dû se faire d'un seul coup; ainsi appeler *un rai de sang* le jet qui jaillit comme un rayon, c'est une idée qui naît de la vision même. De même, *respectum* une fois arrivé en latin à signifier *refuge*, *halte*, proprement *répit*, il n'y a plus qu'un pas à faire pour que *répit* veuille dire *retard*, si le sens de *danger* s'efface, ou qu'il veuille dire *salut*, si au contraire le sens de *danger* prévaut, et que le sens de *différer* se perde de vue. Aussi a-t-on de bonne heure des exemples des deux sens : 1) *Iceste chose ne vuel plus respitier* (*R. de Camb.*, 76); 2) *Quant por avoir est tes cors respitiez* (*Cor. L.*, 1326); de même pour *sejornet*; du sens de *qui a fait halte*, on passe sans détour à *reposé*, *frais*, *dispos*.

Mais souvent les chemins parcourus par les mots sont plus longs et beaucoup plus variés. Qu'on compare à leur sens primitif quelques mots des plus ordinaires du XII<sup>e</sup> siècle, par exemple *robes*, primitivement *butin* (du verbe *rober*), puis *bagages*, *vêtements*,

*robe* : *Vestés ceste robe nouvele* (*Esc.*, 3990); *aise* du verbe *aisier*, lui-même tiré de *aisance* (*adjacentia*), les *dépendances d'une maison*, *d'un seigneur*, qui a pris le sens tout abstrait de *commodité*, *bonheur*; *bracier*, proprement *remuer le bracin*, puis, sans doute sous l'influence de *bras*, généralisé dès le XII<sup>e</sup> siècle au sens de *préparer*, *arranger* : *bracier mal*. Citons encore *sergent*, le *serviteur*, ensuite l'*homme d'armes*, enfin l'*officier de police judiciaire*.

La difficulté ne paraît pas être, dans la plupart des cas, de déterminer les procédés par lesquels ces changements sémantiques se sont opérés; ce sont les procédés ordinaires, aujourd'hui suffisamment déterminés et classés. Ainsi pour *robes*, il y a eu restriction de sens, comme pour *sevrer*, d'abord *séparer*, d'où spécialement *séparer la mère de l'enfant*. Ailleurs il y a eu au contraire extension; c'est ainsi que *aventure* (*adventura*), au lieu de se rapporter seulement à l'avenir, désigne toute espèce d'événements; que *plei* (du verbe *pleier*) qui est proprement la manière de *se pleier*, veut dire *situation*; que *porfiler*, *garnir sur le bord*, prend le sens général de *orner*; que *brief*, se dit pour un *mandat*, une *lettre* quelconque, si étendue soit-elle, etc...

On emploie par figure la partie pour le tout, *piet* pour *personne* : *n'en eschapera piez* (personne ne s'en tirera). On nomme l'abstrait pour le concret : *norrecon* (*nourriture*), pour *la famille qu'on élève*, *les animaux qu'on nourrit*, ou inversement le concret pour l'abstrait : *guenchir*, *se détourner*, pour *éviter*, par exemple : *guenchir la mort*; on dira de même : *hébergier les vices*<sup>1</sup>.

On prend le nom de l'instrument pour le nom de la chose que l'on fait avec cet instrument : *tabor* devient synonyme de *bruit*; le lieu où est un objet pour l'objet lui-même, ainsi *tablet*, diminutif de *table*, pour le *tableau* qui y est peint; inversement l'objet qui est dans un lieu pour le nom de ce lieu : *chapelle*, morceau de la chape de saint Martin pour l'édifice où elle est exposée, puis pour tout lieu consacré au culte.

Mais de toutes les figures la métaphore est, comme à toutes les époques, la plus employée. Des noms abstraits comme *noireté* pour *tristesse*, concrets comme *niule* (*pâtisserie légère*, au sens propre *nuage*), des adjectifs comme *niais*, ou des verbes comme *larder*, (*percer*, par exemple *larder de beau langage*), lui doivent leur développement.

1. Cf. *gesir*, *être couché*, puis particulièrement *être en couches* : *hoquet*, *secousse*, puis particulièrement *la secousse produite par la contraction du diaphragme* : *jornel*, *d'un jour*, puis particulièrement *ce qu'un cheval peut labourer en un jour* : *tiste*, *écrit*, puis particulièrement *le texte de l'évangile*.

Des expressions comme *couver sa malice*, *faire un grief*, *lascher bride à ses passions* n'ont pu se former que par elle.

Quelle part de ce grand travail convient-il d'attribuer aux poètes, aux lettrés en général ? Probablement presque rien. A une époque où les livres avaient si peu de diffusion, il était fort difficile qu'un mot d'auteur circulât et se répandît ; de tout ce qui est resté en usage, l'origine populaire est presque certaine ; quant à ce qui se trouve dans un ou deux textes et là seulement, on est moins sûr ; malgré la banalité ordinaire de l'expression chez la plupart de nos vieux trouvères, il serait téméraire de leur refuser toute invention verbale. Comment savoir si c'est l'auteur de *Raoul de Cambrai* ou la malignité populaire qui a inventé ce « vilain reprovier » qui consiste à appeler *échassier* un homme qui a une jambe de bois ? (*R. de Cambr.*, 2929). A qui attribuer l'image *enoiseler qqn.* pour l'instruire, comme on dresse un oiseau pour la chasse. Appartient-elle à un des auteurs qui nous l'ont conservée, ou plus prosaïquement à quelque anonyme et vulgaire garçon fauconnier, qui aura appliqué aux enfants ce qu'il disait de ses bêtes, comme un valet d'écurie s'applique le langage du turf, et parle de se mettre en forme aussi bien que son cheval. On croirait de même être en présence d'une création littéraire quand on trouve décrit un tel amas d'enseignes, de bannières, de chevaux que tous les champs en sont *emblaés*, mais on trouve le même mot appliqué à une femme grosse, et il suffit de se reporter au dictionnaire de Godefroy, pour voir que le mot se disait métaphoriquement dans le sens de chargé, embarrassé, de sorte qu'on ne saurait voir là qu'une extension toute naturelle d'une signification banale. Le grand créateur à ces époques lointaines a certainement été le peuple.

Comment ce peuple a-t-il créé ? Évidemment avec les éléments qui lui étaient familiers, les noms des êtres et des choses qui lui étaient habituels. Il semble qu'il soit temps d'en venir au classement et à l'étude méthodique de ces éléments, et des produits qui en ont été tirés : expressions, sens nouveaux et mots nouveaux. M. Sainéan, dans une étude très attendue sur la *Création métaphorique*, et dont j'ai eu le plaisir de voir une partie en manuscrit, se propose d'étudier les images tirées du monde des animaux domestiques, et en premier lieu du chat. Il y montre ce que le nom de l'animal, ses attitudes, ses cris, son caractère, etc., ont donné à notre langue et aux divers parlers français. On est étonné de la fécondité extraordinaire de ces quelques éléments.

Il attire l'attention sur le changement qu'ont subi les termes

patois en pénétrant dans la langue littéraire, où ils sont devenus des mots-images ; or, faute d'avoir perçu le rapport entre ces primitifs dialectaux et leur évolution française ultérieure, on s'est perdu, à propos de ces mots qu'on analysait directement dans leur acception figurée, en toutes sortes d'hypothèses étymologiques. C'est ainsi, pour citer quelques exemples, que *maraud*, nom du *matou* dans certains patois, signifie en français *mendiant*, et *soldat gaillard*, le chat mâle étant le type de l'animal domestique rôdeur et vagabond, que *mignot* et *mignon*, dont l'origine récente a été tant cherchée, sont deux diminutifs du nom hypocoristique du chat *migne*, dont les *minets* sont l'image même de la gentillesse, tandis que *câlin* (cf. en ancien fr. *catilin*, doux) fait allusion à ses caresses insinuantes ; *amadouer* signifie peut-être : *caresser un matou* (variante dialectale : *madou*) ; *marmite*, primitivement nom de la chatte (cf. en ancien fr. *marmiteux*, litt. dévot comme un chat), composé synonymique analogue à *chattemite* et dont le premier élément est *mar* (cf. *maraud*), a pu être appliqué métaphoriquement à un ustensile de cuisine pourvu anciennement de pieds, et présentant en gros l'image d'un chat.

Nul doute que des études de ce genre appliquées à d'autres objets, menées et contrôlées avec la rigueur scientifique qu'exige la linguistique moderne ne conduisent à des découvertes qui nous montreront des aspects nouveaux du travail intellectuel de nos ancêtres, en même temps qu'elles permettront de réduire le nombre des mots d'origine inconnue. Par là se trouvera aussi restreinte la tentation d'attribuer des mots qui paraissent tardivement aux langues qui ont fourni les premiers éléments de la nôtre, et en particulier au latin vulgaire qui n'en peut mais, au lieu de tenir un compte suffisant de cette activité créatrice, qui, s'accusant de plus en plus à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, a donné au vocabulaire français sa véritable originalité<sup>1</sup>.

L'INFLUENCE SAVANTE. — Bien plus important que tout ce que le français a pu emprunter aux différents idiomes vivants a été, dès cette première époque, le véritable lexique qu'il s'est constitué, en reprenant au latin des mots qui manquaient au fonds héréditaire, et que peu à peu on est allé y rechercher. La restauration des écoles par Charlemagne a constitué une vraie première Renais-

1. On sait combien est encore longue la liste des mots d'origine inconnue, même en ne considérant que les mots tout à fait usuels. Malgré les belles recherches faites depuis le temps où Brachet dressait la liste qui est dans son *Dictionnaire étymologique*, combien ont résisté jusqu'ici ! Tels : *barguigner*, *barat*, *besche*, *borgne*, *bouder*, *boudin*, *brehaigne*, *concierge*, *fagot*, *frimas*, *gas*, *gresle*, *lailon*, *mauvais*, *mouton*, *pile* (*croix*), *pilori*, *rabot*, *ronfler*, *sot*, *tricher*, etc.



sance, et remis un nombre considérable de gens en possession de la langue écrite, base de toute étude. Dès lors, cette langue écrite ✓  
commença d'agir en toutes façons sur la langue parlée, qui reçut des mots de tous ceux qui savaient lire et écrire. On a déjà des mots qu'on a appelés de nos jours savants, dans les *Serments*, dans l'*Eulalie* ; il y en a un nombre relativement considérable dans *Aleris* : *element*, *exercite*, *trinitet*, *veritet*, *vituperet*, etc.

Évidemment, il y aurait à distinguer, certains d'entre eux ne ✓  
pouvant guère, à mon avis, être appelés des mots d'emprunt ; *angele*, *chrestien*, *esperit*, *virgene*, n'ont jamais pu être étrangers à des gens qui faisaient le signe de la croix, ou disaient les prières les plus communes, et l'irrégularité de leur forme en langue vulgaire vient précisément de ce qu'ils étaient répétés sous une forme liturgique plus ou moins voisine de la vraie forme latine ; ils étaient par là préservés des altérations phonétiques, au moins en partie. Ils ne sont pas de forme populaire, soit ! on n'est pas autorisé pour cela à les considérer comme des réimportations, comme des emprunts.

Pour les autres, il est évident que la date où on les signale dans un texte, n'est pas, tant s'en faut, la date réelle de l'emprunt ; le mot a pu être ailleurs avant de figurer dans le texte qui nous l'a transmis, et d'autre part il peut avoir été employé dans un texte sans pour cela faire depuis partie de la langue. Il n'y a donc pas de chronologie véritable à tenter.

Les mots savants sont surtout fréquents dans les traductions, les *Psautiers*, les *IV livres des Rois*, les *Vies de S. Brandan* et de *S. Grégoire*, le *Comput* et les *Lapidaires*<sup>1</sup>.

Les plus anciens et les plus nombreux des mots savants sont d'origine ecclésiastique. Une thèse<sup>2</sup> qui vient d'être soutenue devant la Faculté a permis à M. Trénel de suivre l'introduction de toute une partie de ces mots dans le lexique de l'ancien français. Il s'agit des mots de l'ancien testament. Il résulte de ce travail très consciencieux que c'est, comme on pouvait s'y attendre, à partir du moment où les traductions commencent, que les mots bibliques apparaissent : *abominable*, *cèdre*, *compunction*, *mortifier*, *oblation*, *opprobre* (p. 32). Mais dès la fin du <sup>xii</sup>e siècle, des écrits pieux, qui ne sont plus des traductions, la *Paraphrase des Évangiles de la quinzaine de Pâques*, par exemple, acceptent ces mêmes mots

1. Voir Berger, *Die Lehnwörter in der französischen Sprache ältester Zeit*, Leipzig, 1899.

2. J. Trénel, *L'ancien Testament et la langue française du moyen âge (VIII-XV<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 1904.

en très grand nombre p. 34. M. Trénel note avec raison que les mots ne sont qu'un des éléments de l'emprunt, et il y ajoute, en les classant, les expressions prises textuellement : *la face de Dieu*, *l'arche d'alliance*, *la brebis égarée*, *n'être que poussière*, *esprit de mensonge*, ensuite les expressions refaites sur le modèle de celles-là : *manger la pomme*, *écraser la tête du serpent*, *le serf d'iniquité*, *le père de gloire*, etc.

Quand un travail analogue, et encore plus difficile à conduire, aura été entrepris sur les emprunts faits aux écrits des Pères, aux Évangiles, et à tout ce qui pouvait être connu de la littérature chrétienne d'une part, à la scolastique et aux écrits profanes d'autre part, la connaissance de la formation de notre langue sera considérablement accrue.

En attendant je citerai quelques mots provenant de la Vulgate et des écrivains ecclésiastiques : *abisme*, *abitaçion*, *abitacle*, *abominacion*, *acomunier*, *adamer*, *adjutorie*, *adultere*, *adversarie*, *aitre*, *alleluia*, *altissime*, *anatemaz*, *annonciacion*, *antiquitet*, *apostle*, *aspergier*, *archange*, *assencion*, *assompcion*, *auctoritet*, *baptisier*, *baptistere*, *basilique*, *benignitet*, *breviaire*, *calice*, *candelabre*, *canon*, *canonique*, *cantique*, *caritet*, *celeste*, *charnalitet*, *chrestien*, *cogitacion*, *colloques*, *communiment*, *communiquer*, *composicion*, *confession*, *confusion*, *contricion*, *conturbacion*, *corruption*, *creacion*, *crucifixion*, *deprecaçion*, *diacre*, *discipline*, *divinitet*, *eglise*, *encredulitec*, *estalue*, *excommunication*, *exposition*, *exterminer*, *figure*, *firmament*, *fornicacion*, *frenatique*, *generacion*, *glorifier*, *heretique*, *idée*, *idole*, *immaculé*, *imperfeccion*, *impiété*, *impropere*, *incarnacion*, *indiction*, *indignité*, *inspiracion*, *iracunde*, *isope*, *justifier*, *littérature*, *luminaire*, *luxure*, *maculer*, *magesté*, *magistere*, *magnifier*, *malediction*, *manifester*, *matière*, *matriculaire*, *meditacion*, *ministère*, *miracle*, *miseracion*, *misericorde*, *mortifier*, *multiplier*, *mutabilité*, *multitudine*, *nacion*, *nativitet*, *nature*, *oblacion*, *obstinacion*, *opprobre*, *omnipotent*, *pacience*, *pallium*, *pape*, *paradis*, *passion*, *pénitence*, *perdicion*, *peregrinacion*, *peticion*, *precepte*, *predicacion*, *prevaricacion*, *procession*, *proposicion*, *prosperitet*, *qualitet*, *question*, *quotidien*, *rational*, *redemption*, *refection*, *refrigerie*, *refugie*, *reliques*, *resurrection*, *resusiter*, *sacrement*, *sacrifice*, *sanctifier*, *sanctuarie*, *scandale*, *scisme*, *sepulcre*, *signifier*, *simplicitet*, *sinagoge*, *solennitet*, *substance*, *superbe*, *tabernacle*, *tenebres*, *throne*, *timpan*, *tribulacion*, *tribuler*, *trinitet*, *tumulte*, *umanitet*, *unitet*, *vanitet*, *veritet*, *vigilie*, *virginitet*, *vitupere*, *volatilie*.

Une seconde catégorie, beaucoup moins nombreuse, comprend les termes usités dans les ouvrages scientifiques, si on peut les nommer de ce mot. A vrai dire, cette deuxième catégorie se distingue mal de la première, puisque à cette époque tous les lettrés étaient clercs, et tous les livres de science écrits dans les monastères. Aussi la plupart des termes usités dans le *Comput*, les *Lapidaires*, les *Miroirs du Monde*, etc., sont-ils empruntés aux Écritures, et en particulier à l'Apocalypse, qui était la base de toute la minéralogie mystique du moyen âge. En voici quelques-uns : *allegorie*, *aloés*, *amethyste*, *aquilon*, *aromatiser*, *astronomien*, *auster*, *automnal*, *azur*, *basili(s)c*, *bissext*, *carboncle*, *comput*, *declinacion*, *diurne*, *element*, *emblem*, *epacte*, *equinoce*, *equinoction*, *escorpion*, *fluctuacion*, *jaconce*, *kalendes*, *kalendier*, *nigromance*, *occident*, *orient*, *solstice*, *Yacinte*, *zone*.

D'autres ont un caractère moins spécial, comme *administrer*, *afflicté*, *asperité*, *aspirement*, *bedeau*, *clarifier*, *contendant*, *custode*, *equalement*, *fame*, *mortalité*, *nobilité*, *offendre*, *pennes*, *position*, *reprehension*, *sanguine*, *solennité*, *substraction*.

Un certain nombre de ces mots sont, dès le XII<sup>e</sup> siècle, assez bien naturalisés pour qu'ils puissent servir de thèmes à des dérivations, dont on ne peut jamais affirmer, il est vrai, qu'elles n'ont pas été faites en latin scolastique avant de l'être en roman. Donnons pour exemples de ces dérivés : *entrouisement*, *desfigurer*, *eritage*.

Mais ce qui prouve que la fusion de ces mots avec les vieux mots français n'est pas encore bien avancée, c'est que les suffixes latins ne s'en détachent pas encore, non plus que les préfixes, pour servir d'éléments dans de nouvelles formations.

---

## CHAPITRE VI

### LES DIALECTES DE L'ANCIEN FRANÇAIS

QUESTIONS GÉNÉRALES. — L'évolution historique et linguistique qui suivit la décomposition du monde romain ne pouvait que favoriser le travail de morcellement du latin, qu'il eût ou non commencé auparavant. A partir de ce moment, en vertu d'une loi du langage qui semble générale, la divergence se marqua de plus en plus, et sur le territoire de l'ancienne Gaule, comme du reste sur toute la surface du monde où la langue latine subsista, ce fut non pas un parler unique qui sortit d'elle, mais une série de parlers différents, qui, dans chaque région, chaque province, chaque village, finirent par prendre une couleur propre, toujours plus tranchée.

Des faits historiques et économiques tendirent de bonne heure à mêler certains de ces parlers, à assurer la suprématie des uns sur les autres, en un mot à déranger par la concurrence et le contact le développement spontané de chacun. Mais la déchéance actuelle des plus humbles de ces parlers, réduits à l'état de patois, ne saurait faire oublier leur importance passée. Produits directs des transformations locales du latin, ils ont été longtemps, dans leur région, la langue commune, parlée et souvent écrite, comme le francien l'était dans la sienne. En effet, ni par sa valeur linguistique, ni par sa valeur littéraire, celui-ci n'occupait primitivement un rang à part ; sa prédominance, et elle ne s'est établie, nous le verrons, que lentement, est due aux circonstances politiques et au rôle historique du pays où il s'est formé.

Sur les faits ainsi sommairement exposés, aujourd'hui qu'on a définitivement fait justice des vieilles théories qui voyaient dans les patois soit du français dégénéré, soit les descendants lointains des langues antérieures à l'occupation latine, il n'y a plus aucun doute ; au contraire, sur la manière de classer les parlers dont il vient d'être question, de considérer les groupes qu'on en forme, il y a deux doctrines, très éloignées l'une de l'autre, que je suis obligé d'exposer sommairement, parce qu'elles dominent toutes les études dialectologiques.

La première de ces doctrines, généralement admise jusqu'à nos

jours, et encore énergiquement soutenue en France par MM. Durand de Gros, Tourtoulon, en Allemagne par MM. Gröber, Horning, en Italie par M. Ascoli, consiste à admettre qu'il s'est constitué, dès les origines, dans l'empire du roman, et particulièrement du gallo-roman, des provinces linguistiques plus ou moins grandes, mais en général d'une certaine étendue, dont le parler, tout en différant d'un point à l'autre, présente à l'observateur certains traits distinctifs, qui en sont les caractères, et qu'on retrouve sinon en totalité, du moins en partie, sur les différents points de la province. Chacune de ces provinces, dont les limites ont pu être déterminées par toutes sortes de causes, physiques, ethnographiques, politiques, forme un dialecte, qui se subdivise en sous-dialectes : ces sous-dialectes occupent à l'intérieur de la province linguistique une sorte de canton, et sont au dialecte ce que celui-ci est à la langue à laquelle il appartient. Enfin ces sous-dialectes comprennent à leur tour des variétés et des sous-variétés qui, en diminuant toujours d'extension, finissent par se résoudre à l'unité linguistique fondamentale, laquelle est, suivant le cas, le parler d'un village, d'un hameau, ou même d'une famille. La cause primitive qui a produit cet état de choses est l'extension du latin par rayonnement. Implanté sur un certain nombre de points, il a commencé par y recevoir, en raison des habitudes physiologiques et psychologiques des populations qui y habitaient, une empreinte déterminée, et s'y est développé suivant des tendances qui pouvaient différer. Porté ensuite en cet état, de chaque point aux régions avoisinantes, par une expansion progressive, comparable à celle du français littéraire d'aujourd'hui, il a formé autour du centre primitif de nouveaux centres : là, par suite de nouvelles influences locales, il a subi des modifications, parfois divergentes, mais en retenant néanmoins les principaux traits primitifs qu'il avait reçus à son point de départ. Et ainsi de suite : le mouvement commencé au lendemain même de la conquête romaine s'est propagé suivant ce procédé d'endroit en endroit, substituant aux langues indigènes un parler à la fois un et divers, jusqu'à ce qu'il vint se heurter à quelque obstacle naturel qui pût l'arrêter : montagnes, marais, espaces inhabités, etc., ou bien à d'autres langues ou dialectes. Dans ce dernier cas, si le dialecte rencontré était de même nature, c'est-à-dire roman, une influence réciproque ne tardait pas à naître des rapports de voisinage ; des traits linguistiques passaient d'un domaine dans l'autre, altérant la physionomie de chacun des dialectes, et formant des sortes de zones neutres, où la limite

aujourd'hui indécise ne saurait se figurer par une ligne. Le même travail s'étant accompli à l'intérieur du dialecte lui-même sur certaines voies de communication, un trouble apparent, résultat d'influences séculaires, masque parfois aujourd'hui les parentés ou les divergences originelles du patois, les faits primitifs ayant pu être recouverts par d'autres, mais il n'en reste pas moins légitime et nécessaire de rétablir cette hiérarchie des dialectes et des sous-dialectes, historiquement réelle, et de chercher dans les données que peut fournir la géographie historique sur l'ancienneté des localités, leur importance relative et leurs relations politiques, commerciales, intellectuelles, l'explication des rapports dans lesquels se trouvent aujourd'hui leurs parlers.

L'autre doctrine, adoptée depuis par des hommes très considérables, tels que MM. Gaston Paris, Gilliéron, Rousselot, en France, MM. Suchier, Meyer-Lübke, à l'étranger, a été pour la première fois posée par M. Paul Meyer, il y a environ vingt ans, à propos d'une division imaginée par M. Ascoli dans les dialectes de France <sup>1</sup>.

L'article est assez court pour que j'en puisse extraire ici les passages principaux. « A mon sens, dit M. P. Meyer, aucun groupe de dialectes, de quelque façon qu'il soit formé, ne saurait constituer une famille naturelle, par la raison que le dialecte (qui représente l'espèce) n'est lui-même qu'une conception assez arbitraire de notre esprit. Voici en effet comment nous procédons pour constituer un dialecte. Nous choisissons dans le langage d'un pays déterminé un certain nombre de phénomènes dont nous faisons les caractères du langage de ce pays. Cette opération aboutirait bien réellement à déterminer une espèce naturelle, s'il n'y avait forcément dans le choix du caractère une grande part d'arbitraire. C'est que les phénomènes linguistiques que nous observons en un pays ne s'accordent point entre eux pour couvrir la même superficie géographique. Ils s'enchevêtrent et s'entrecoupent à ce point qu'on n'arriverait jamais <sup>2</sup> à déterminer une circonscription dialectale, si on ne prenait le parti de la fixer arbitrairement.

« Je suppose par exemple que l'on prenne pour caractéristique du dialecte picard le traitement du *c* devant *a* (j'entends le *c* initial, ou, s'il est dans le corps du mot, appuyé sur une consonne) <sup>3</sup>. Voilà

1. *Romania*, IV, 293-294.

2. Sauf bien entendu dans le cas où deux populations, bien que parlant un langage d'origine commune, vivent séparées, soit par des accidents physiques (montagnes, forêts, etc.), soit par des causes politiques. (Note de M. P. M.)

3. M. P. Meyer fait allusion à ce fait que dans la région dont il parle, *c* latin reste

un caractère qui fournira une limite passable du côté du sud et de l'est, mais du côté du nord il sera médiocre, à moins de pousser le picard jusqu'au flamand, et du côté de l'ouest il ne vaudra rien, puisque, ainsi que l'a montré M. Joret, il s'étend à la Normandie, et qu'on n'entend point comprendre le langage de la Normandie dans le picard. Force sera donc d'avoir recours à quelque autre caractère que l'on choisira de telle sorte qu'il se rencontre dans l'un seulement des deux dialectes (normand et picard) que l'on voudra distinguer. Ce caractère, on le choisira arbitrairement selon l'endroit où, d'après une idée préconçue, on voudra fixer la limite. Ce sera, je suppose, la formation en *oe* des imparfaits de la première conjugaison<sup>1</sup>. Mais de ce fait linguistique on fera un usage tout aussi arbitraire que du *c* devant *a*; on trouvera commode de le regarder comme un caractère du normand du côté de l'est, et on l'abandonnera du côté de l'ouest, parce que dans cette direction il dépasse très notablement les limites de la Normandie, et qu'on ne voudra point appeler normand le parler de l'Anjou et du Poitou.»<sup>2</sup>

Ces principes posés, M. P. Meyer conclut : « Il n'y a pas moyen de procéder autrement, je l'accorde, mais ce n'en est pas moins procéder arbitrairement. *Il s'ensuit que le dialecte est une espèce bien plutôt artificielle que naturelle; que toute définition du dialecte est une definitio nominis et non une definitio rei.*

C'est pourquoi je suis convaincu que le meilleur moyen de faire apparaître sous son vrai jour la variété du roman consiste non pas à tracer des circonscriptions marquées par tel ou tel fait linguistique, mais à indiquer sur quel espace de terrain règne chaque fait. »

On voit la portée du raisonnement. Il aboutit à prouver que, si nous renonçons à prendre du côté du Nord un fait, du côté du Midi un autre fait, en changeant illogiquement de critère, il n'y a plus ni dialecte bourguignon, ni picard, ni normand à proprement parler, c'est-à-dire en entendant par là des groupes constitués spontanément avec leurs traits spécifiques et leur individualité propre. Il n'y a plus qu'un langage à la fois commun et différent d'un bout du territoire à l'autre, auquel on donne divers noms de région

*c* avec le son de *k* dans cette condition, tandis qu'en français de France, il se change en *ch*, d'où le picard *keval*, *camp*, à côté de *cheval*, *champ*, etc. (v. p. 161 et 310).

1. *Cantabam* > *chantoe*, *chantoes*, etc.

2. Görlich, *Die nordwestlichen Dialekte der langue d'oïl*, p. 81 (Frz. Studien, V), et *Die südwestlichen Dialekte der langue d'oïl* (ib., III, p. 120), a en effet établi que ces formes se trouvaient en Touraine, en Anjou, en Aunis et en Poitou, tout comme en Normandie.

pour une raison de commodité, afin de le désigner rapidement sous la forme particulière qu'il prend dans cette région, bourguignonne, picarde ou normande, étant bien entendu que l'ensemble des particularités linguistiques qu'on résume ainsi ne se rencontre nulle part réunies, et que l'aire de chacune d'elles varie, et peut ne pas embrasser la totalité de la province ou au contraire déborder au delà de ses limites.

Dans la même conception, il n'y a pas non plus de provençal ni de français, de langue d'oïl ni de langue d'oc. Ces mots, suivant M. Gaston Paris, n'ont de sens qu'appliqués à la production littéraire<sup>1</sup> :

« On le voit bien, si on essaye, comme l'ont fait il y a quelques années deux vaillants et consciencieux explorateurs, de tracer de l'Océan aux Alpes une ligne de démarcation entre les deux prétendues langues. Ils ont eu beau restreindre à un minimum les caractères critiques qu'ils assignaient à chacune d'elles, ils n'ont pu empêcher que tantôt l'un, tantôt l'autre des traits soi-disant provençaux ne sautât par dessus la barrière qu'ils élevaient, et réciproquement... L'ancienne muraille imaginaire, la science, aujourd'hui mieux armée, la renverse, et nous apprend qu'il n'y a pas deux Frances, qu'aucune limite réelle ne sépare les Français du nord de ceux du midi, et que d'un bout à l'autre du sol national nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées. »

A vrai dire, il faut aller plus loin encore, comme M. Grœber l'a très bien vu, dans l'essai de réfutation qu'il a tenté de cette doctrine. Si on admet les principes de M. P. Meyer, ce n'est pas seulement entre le français et le provençal que la barrière s'abaisse, c'est entre tous les parlers romans de l'ouest. Du côté des Alpes, entre le domaine italien et le domaine français, la transition se fait par les parlers italiens de la frontière, si voisins du provençal ; du côté des Pyrénées, entre le domaine espagnol et français, elle se fait par le gascon. Tout le domaine du roman continental, exception faite du roumain, ne forme donc qu'une masse, au sein de laquelle il est chimérique le plus souvent de vouloir tracer des démarcations.

Personne, bien entendu, ne songe, en vertu de ces considérations, à nier l'individualité trop évidente des langues italienne,

1. *Parlers de France*, p. 3.



espagnole ou française, mais cette individualité n'est plus admise que comme le résultat d'une culture historique et littéraire, qui échappe, par conséquent, aux lois du développement spontané.

De même il y a bien un français et un provençal, mais parce que « de bonne heure, au nord comme au midi, les écrivains ont employé, pour se faire comprendre et goûter dans un cercle plus étendu, des formes de langage qui, pour des raisons historiques ou littéraires, avaient plus de faveur que les autres, et la langue littéraire du nord étant bien distincte de celle du midi, l'opposition entre le provençal et le français a paru claire et sensible »<sup>1</sup>.

De même encore les dialectes, là où ils existent réellement, — et leur existence historique sur certains points ne peut être niée « sans se heurter à des faits incontestables » — s'expliquent de la même manière. « Dans les pays civilisés, et qui ont une longue histoire, dit M. Gaston Paris, les phénomènes naturels sont sans cesse contrariés par l'action des volontés. Il y a eu des influences exercées par des centres intellectuels et politiques. » « Dans chaque région, dit à son tour Darmesteter<sup>2</sup>, un des parlers locaux, propre à une ville ou à une aristocratie, s'éleva au-dessus des parlers voisins, gagna en dignité et rejeta les autres dans l'ombre. Les parlers locaux restés dans l'ombre sont des patois ; ceux qui sont élevés à la dignité littéraire sont des dialectes. Ainsi il se forma, dans divers centres, des langues écrites qui, rayonnant à l'entour, s'imposèrent comme langues nobles aux populations des régions voisines, et créèrent une province linguistique, un dialecte, dans lequel les patois locaux furent de plus en plus effacés et étouffés. Ces dialectes s'étendaient par initiation littéraire et non plus par tradition orale ; leur développement était un fait de civilisation et non de vie organique et naturelle de l'idiome. Dans cette nouvelle évolution linguistique, les dialectes différaient d'autant plus les uns des autres qu'ils étaient séparés par des patois plus nombreux, par des étendues géographiques plus considérables. Ils prenaient donc, en face les uns des autres, une physionomie plus caractéristique et devenaient des langues indépendantes. Ainsi se forma en France une série d'idiomes régionaux différents que l'on désigne, en général, par le nom des provinces où ils ont fleuri, aussi bien que les différents patois qui continuaient à vivre obscurément dans la même province (normand, picard, bourguignon, etc.). »

1. G. Paris, *Parl. de Fr.*, p. 3.

2. *Gram. historique*, I, 21. Par exemple le mot « normand » désigne aussi bien le dialecte dans lequel ont écrit les écrivains normands, que l'ensemble des patois qui vivaient ou vivent dans la Normandie.

Il ne saurait s'agir ni de trancher ni même de discuter ici cette question fondamentale, assez semblable à celle qui s'est posée depuis un certain temps devant les naturalistes, en présence de l'impossibilité où ils sont de fixer nulle part la ligne de démarcation entre la race blanche et la race noire. Elle est pour le moment très obscure encore. Un des plus profonds connaisseurs de nos patois de l'est, M. Horning, a essayé, il y a quelques années, de la reprendre en sous-œuvre, en commençant par établir si oui ou non il y a actuellement entre les dialectes des frontières<sup>1</sup>. Il a cru pouvoir conclure positivement, mais ses arguments n'ont pas emporté la conviction de ses adversaires, qui persistent à croire que les démarcations, même figurées par une bande de terrain et non par une ligne, sont artificielles. Et ainsi ce premier problème, fondamental pourtant, tout réduit qu'il soit, tout susceptible qu'il semble d'être résolu par des constatations positives, n'est que posé. Il ne pourra être définitivement éclairci qu'à la suite de longues et consciencieuses enquêtes, menées systématiquement, avant que les patois soient éteints ou altérés, d'une part sur les frontières présu-mées, et en même temps dans d'autres directions, de façon que les résultats puissent être comparés.

La tâche est immense et très délicate, car les recherches doivent porter non seulement sur la phonétique des dialectes, à laquelle elles se restreignent trop souvent, mais sur tout le reste de leur grammaire — syntaxe comprise — encore si mal connue et, en toute langue, si difficile à pénétrer<sup>2</sup>; en outre il ne semble pas possible qu'on continue à considérer les différentes particularités comme d'égale importance et capables de servir indistinctement de critères, et cependant les règles qui devraient guider ce choix ne sont pas trouvées<sup>3</sup>.

1. Cf. le travail de Simon sur la limite occidentale du wallon (*Mél. wallons*, Liège, 1892).

2. Un exemple : *l'homme-ci pour cet homme ci, un oreiller pour moi dormir, un saucisson pour moi manger*, sont des constructions de l'Est; on rencontre déjà la dernière dans Joinville, quoique Haase ne l'y ait pas reconnue (chap. cxlii). — Elles sont aujourd'hui communes aux patois et au français d'une vaste région. Or il y a des faits semblables en très grand nombre. Ils sont aussi importants, aussi spécifiques que les particularités phonétiques. Il faudra savoir leur géographie, leur origine, leur mode d'extension, avant de rien tenter, sous peine de juger avec une faible partie seulement des pièces du procès.

3. La note précédente montre assez que je ne considère pas les critères phonétiques comme suffisants à eux seuls, ni même comme devant tenir toujours et partout le premier rang. Je me hâte d'ajouter qu'on peut beaucoup moins encore se fier dans le travail de classification aux indications vagues que fournit l'intelligence d'un patois, comme serait tenté de le faire M. de Tourtoulon. De ce qu'un paysan comprend un autre paysan, on ne peut rien conclure sur les rapports particuliers de leurs

Encore n'est-il pas sûr que ce grand et difficile travail, s'il se réalisait, menât à une conclusion générale identique, qui pût devenir une loi. Parce qu'on trouverait une limite réelle entre le gascon et le provençal, de chaque côté d'un fleuve qui a longtemps séparé deux races et deux langues, cela ne prouverait nullement qu'il y en a une aussi entre le lorrain et le wallon, où semblable diversité ethnographique n'a pas existé<sup>1</sup>.

Voilà pour le présent. A plus forte raison, quand l'on veut se représenter quel a pu être l'état dialectal de la France au moyen âge, l'obscurité augmente-t-elle encore. Ici, les documents manquent souvent complètement, et d'ailleurs ceux qu'on possède, les compositions littéraires, les chartes mêmes sont loin de nous offrir avec certitude l'image de la langue parlée à l'époque et à l'endroit où elles ont été écrites, de sorte qu'on ne saurait les interpréter avec trop de réserve et de défiance. Puis il nous manquera toujours de savoir comment le latin s'est répandu sur la Gaule, quelles étaient les anciennes limites ethnographiques, quelle valeur elles avaient, quels mouvements tant de siècles d'invasion et de guerres ont amenés dans les populations, quels rapports sociaux, intellectuels, commerciaux elles ont eus entre elles.

Il y a là, on ne saurait l'oublier, un inextricable fouillis de faits et de causes inconnues, qui ont agi souvent en sens inverse et qu'il paraît bien difficile d'arriver jamais à connaître en détail.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'insister davantage sur ces difficultés théoriques. Pratiquement, les divergences qui existent entre philologues n'empêchent pas de reconnaître qu'il a existé au moyen âge un certain nombre de dialectes qui, de création naturelle ou non, sans être probablement identiques au parler d'un endroit ou d'un territoire géographiquement déterminé, ont servi à la production littéraire, et qui peuvent, sans qu'on abuse trop du langage, être appelés du nom de la région où ils étaient en usage. Il impor-

idiomes. J'en ai fait souvent l'expérience et constaté par exemple, qu'une domestique illettrée, parlant un patois des Vosges, comprenait à peu près du patois de la Charente, tandis qu'une dame du même pays, lettrée, très instruite même, mais de langue française, comprenait plus facilement le latin que l'un ou l'autre des deux patois. Je n'oserais pas hasarder ce paradoxe qu'un patoisant du Centre est plus près d'un patoisant de l'Est ou du Nord que n'en est un Parisien, même demi-philologue, mais ignorant des patois; il ne me paraît pas impossible toutefois que des expériences répétées fassent sortir de cette proposition quelque chose qui s'approcherait de la vérité.

1. Je rappellerai ici que M. Joret, dans sa très curieuse étude : *Des caractères et de l'extension du patois normand*, Paris, 1883, a cru pouvoir retrouver dans les caractères distinctifs de certains parlers normands la trace d'une influence ethnogra-

tera cependant de se souvenir que ces noms de *picard*, *normand*, *lorrain*, ne sont employés et ne doivent l'être qu'avec une valeur toute relative.

#### GRANDES DIVISIONS DES PARLERS DE FRANCE

LANGUE D'OC ET LANGUE D'OUI. — LE FRANCO-PROVENÇAL<sup>1</sup>. — En général, dès le moyen âge et presque jusqu'à nos jours, on a reconnu, sous des noms variés, deux grandes masses, les parlers provençaux et les parlers français, autrement dit les parlers de *langue d'oc* et les parlers de *langue d'oui*.

On sait que cette expression vient de la manière dont on exprimait l'affirmation : *oc* (lat. : *hoc*) au midi ; *oïl* (lat. *hoc ille*) au nord. Les premiers exemples connus de l'expression *langue d'oc* apparaissent dans des actes de 1291. (Cf. P. Meyer, *La langue romane du midi de la France et ses différents noms*, Ann. du Midi, Toulouse, 1889, I, p. 11.) On la retrouve, appliquée au pays, dans un acte de Philippe le Bel du 26 mars 1294. Dante l'a reprise dans son traité *De vulgari eloquio* (I, VIII et IX) ; il l'avait déjà employée dans la *Vita nuova* (ch. xxv)<sup>2</sup>.

Si on prend pour caractère essentiel le maintien de *a* libre non précédé d'une palatale, la ligne qui sépare le français du provençal peut être fixée de manière rigoureuse, de l'Océan jusqu'au cours supérieur de la Loire. Elle part de la pointe de Grave et passant par Lesparre, Bordeaux, Libourne, Mussidan, Périgueux, elle s'élève dans la direction du Nord vers Nontron, la Rochefoucauld, Confolens, Bellac, tourne à l'Est vers Guéret, Montluçon, puis s'abaisse dans la direction du Sud-Est vers Clermont-Ferrand, Boën, Saint-Georges, Saint-Bonnet-le-Château, Saint-Sauveur (près Annonay).

Au sud de cette ligne *mare* donne *mar*, *carricare* donne *cargar*, tandis qu'au Nord on a *mer*, *chargier* (voir p. 152 et 156).

Mais au delà des montagnes qui avoisinent Saint-Bonnet, il faut distinguer. Dans toute une région *a* donne *ie* sous l'influence de la palatale antérieure, comme dans *chargier*, mais, libre de cette

1. Pour tout ce chapitre voir l'excellente *Bibliographie des patois gallo-romans* de D. Behrens, 2<sup>e</sup> éd., trad. Rabiet, Berlin, Gronau, 1893.

2. L'expression inexacte de provençal a été souvent remplacée autrefois par celles de *limousin*, *poitevin*, *gascon*, bien plus inexactes encore. Elle est acceptée aujourd'hui couramment avec sa valeur conventionnelle par la philologie contemporaine.

action il reste *a*, de sorte qu'on dit *amar* (*amare*), mais *chier* (*carq*). Cette région qu'Ascoli a le premier distinguée de la région provençale proprement dite, et à laquelle il a donné le nom de franco-provençale (on a voulu y substituer depuis moyen rhodanien, français du Sud-Est), ne s'étend pas aussi loin qu'il le voulait, jusqu'aux Faucilles<sup>1</sup>. Elle comprend en gros les départements de la Loire, du Rhône, le sud du Jura, la Suisse française jusqu'au delà de Neuchâtel, l'Isère, la Savoie et les vallées d'Italie qui l'avoisinent. Les dernières localités qui en font partie en France sont du côté du Nord : Saint-Étienne, Montbrison, Oingt (Rhône), Saint-Amour, Beaufort, Clairveaux ; du côté du Midi, la frontière va de Rive-de-Gier à Grenoble<sup>2</sup>.

Aux environs de la limite tracée plus haut, on voit s'accuser de part et d'autre la plupart des phénomènes qui distinguent français et provençal, sans toutefois que jamais la limite d'un second phénomène coïncide rigoureusement avec celle du phénomène pris pour caractéristique, telle qu'elle vient d'être indiquée<sup>3</sup>.

Sans entrer dans un exposé de détail, que la nature de ce livre exclusivement consacré au français ne comporte pas, j'indiquerai les principaux traits qui, outre le maintien de *a* libre, distinguent les deux groupes de parlers<sup>4</sup>.

A) *VOCALISME*. — En provençal, *e* tonique libre ne se diphtongue pas en *ei*, *oi*, mais reste *e* : *habere* > *aver* (fr. *avoir*, *avoir*), *fede* > *fe* (fr. *fait*, *foi*) ; *ε* tonique libre ne se diphtongue en *ie* que sur une partie du domaine, tandis qu'au nord le phénomène est général ; *au* se conserve, tandis qu'en français il passe à *o* : *aurq* > *aur* (fr. *or*), *causas* > *causas*, *chauzas* (fr. *choses*).

Le traitement des voyelles atones est aussi bien différent. L'*a* subsiste en ancien provençal, qu'il soit final ou contre-final, tandis qu'en français il passe à *e* muet : *tota* > *tota*, *causa* > *causa*, *salvamento* > *salvament*, *castigamento* > *castiament* (comparez en fr. *tote*, *chose*, *salvement*, *ehastiment*).

1. *Archiv. glott.*, III, 61-70.

2. Voir Suchier, *Le français et le provençal*, trad. Monet, Paris, 1891 ; P. Meyer, *Prov. language*, dans l'*Encyclopédie britannique*, 1885.

3. Sur les particularités que le franco-provençal a en commun avec le français, et qui sont très nombreuses, voir Suchier, *o. c.*, §§ 29 et suiv. et aussi 10. Dans cette région, on note un trait remarquable, *o* atone s'y maintient : *nostro* > *nostro*. La limite de ce phénomène coïncide à peu près avec la limite du phénomène ci-dessus mentionné. Cependant au sud, il y a comme une zone intermédiaire où *o* tombe partout, sauf à la première personne du singulier du présent : *metto* > *meto*.

4. Bien des traits généraux sont naturellement communs aux deux groupes de parlers dérivés en Gaule de la source commune : *y* (*g*) devant *e*, *i*, donne *j* : *genitum* > *yentq* > prov. *gent*, fr. *gent* ; *l + y* > *l* : *folya* > prov. *folha*, fr. *feuille* ; *n + y*

La réduction des proparoxytons ne s'est pas faite de la même manière dans les deux domaines. En provençal, c'est la dernière syllabe qui en général a disparu, tandis qu'en français c'est la pénultième : *essere* > *esser* (fr. *estre*), *Rhodano* > *Rozé* (fr. *Rhône*).

B) CONSONNANTISME. — Parmi les consonnes initiales, une eut un traitement bien différent de celui qu'elle avait en français, c'est le *c*. Il reste explosif devant *a* (au lieu de passer à la chuintante *ch*) sur une grande partie du territoire méridional : *capo* > *cap* (fr. *chief*). Ajoutons que l'aspiration, réintroduite dans le parler du Nord par l'influence germanique est inconnue au provençal.

Les médiales intervocaliques sourdes ne se réduisent pas aussi complètement qu'en français. Le *p*, passé à *b*, s'y maintient, au lieu de descendre à *v* comme en français : *sabere* (*sapere*) > *saber* (fr. *savoir*) ; de même le *t*, devenu *d*, s'y arrête, au lieu de passer à *d*, et de s'amuir ensuite : *rodondø* > *redon* (fr. *redont*, *reont*, *rond*).

La sonore *d* a eu une destinée toute spéciale. Dans la traduction de Boèce, elle paraît encore garder sa valeur (*cadegut*, *adornar*, *veder*, *sedenz*). Puis elle est passée à *z*<sup>1</sup> : *audire* > *auzir*, *wadanyare* > *gazanar*, *gaudire* (*gaudere*) > *jauzir*, *fidelis* > *fizels*, etc.<sup>2</sup>.

La palatale sourde intervocalique, descendue à la sonore, ne s'est pas uniformément maintenue à cet étage, comme la dentale et la labiale ; mais elle ne s'est néanmoins pas réduite partout à *y*, comme en français : *braca* > *braga* ou *braya* (fr. *braie*) ; *amica* > *amiga* (fr. *amie*). Les médiales intervocaliques, devenues finales, subsistent dans des cas où elles tombent ou se réduisent en français : *amico* > *amic*, *dic* > *dic* (fr. *ami*, *di*).

En revanche, une fois devenues finales, les nasales, au lieu de se maintenir comme en français, sous forme de *n*, disparaissent : *sermone* > *sermo*, *fame* > *fa*, *pane* > *pa* (fr. *sermon*, *faim*, *pain*).

Enfin, parmi les finales, le *t* a disparu plus tôt qu'en français, dès la fin du x<sup>e</sup> siècle, sauf à la 3<sup>e</sup> personne des parfaits faibles : *amet*, *auzit*.

C) MORPHOLOGIE. — Ici les différences sont aussi fort nombreuses

> *ñ* : *punctum* > *pyyntø* > prov. *ponh*, fr. *point* ; de même l'addition de *e* prosthétique devant les groupes *sc*, *st*, etc., le passage des sonores aux sourdes quand elles devenaient finales, le changement de *u* en *û*, la prothèse de *g* au *w* germanique, etc., ont eu lieu à la fois dans les deux langues.

1. Quelques mots présentent une chute complète et inexpliquée du *d* : *fidare* > *fiar*, *fidel(e)tade* > *feeltat*. A rapprocher du passage de *d* à *z*, la destinée de ce *d* devant *r* ; *dr* > *dr* > *ir* : *patre* > *paðre* > *paire*, *quadro* > *caire*.

2. On trouve des formes mal expliquées où la dentale *t* est passée aussi à *z* : *\*gratire* > *grazir*, *quaternø* > *cazern*.

et notables. Nous n'en retiendrons que quelques-unes, les plus essentielles. La déclinaison à deux cas, tout en se maintenant dans le Midi comme dans le Nord, y a été beaucoup moins stable, et dans les plus anciens textes, l'absence fréquente de l'*s* marque assez combien elle est caduque.

Dans la conjugaison, le développement de *ons* aux dépens des formes étymologiques, est inconnu au provençal, qui reproduit le type latin : *amamus* > *amam*, *videmus* > *vezem*. Le participe de la première conjugaison n'a pas envahi les autres ; on trouve *caden*, *veden*, *dicen(t)* à côté de *aman(t)*, *cantan(t)*.

La séparation, comme on peut le voir par quelques-unes des remarques qui précèdent, doit avoir commencé de bonne heure. La diphtongaison de *e* et de *ɛ* a eu lieu, tout au moins a commencé très anciennement par un allongement de ces voyelles. Sur ce point essentiel la différenciation des deux langues remonte donc très haut.

Mais bien entendu elle n'a fait que s'accuser au fur et à mesure qu'une modification de langage se produisait dans le Nord ou dans le Midi, sans coïncider dans les deux régions <sup>1</sup>. Ainsi dans les VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles, la réduction en français de tous les participes présents au type unique de la première conjugaison marquait d'une nouvelle différence une séparation déjà indiquée par ailleurs. De même plus tard le passage français de *a* final à *e*, et ainsi de suite, de siècle en siècle, et d'événements en événements.

J'ai présenté jusqu'ici français et provençal comme un tout ; on pense bien, d'après ce qui a été dit plus haut, que des traits propres à l'un des deux se retrouvent sur tel ou tel point du domaine de l'autre, et quelquefois assez loin de la frontière marquée entre eux par la limite de *a* > *e*. Ils se pénètrent à chaque instant.

En outre, sur chacun des deux territoires, le langage a affecté, aussi loin qu'on peut remonter dans l'histoire des textes, des caractères différents suivant les régions. Quand on a parlé différemment à Bourges et à Limoges, on a parlé aussi différemment à Nîmes et à Toulouse, et aussi à Reims et à Paris. Quelle que soit la théorie que l'on adopte sur la manière de concevoir le morcellement

1. Nous n'avons pas de texte provençal aussi vieux que les *Serments*. Si on fait abstraction des deux vers conservés dans un manuscrit du Vatican, et dont la localisation est incertaine : *L'alba part umet mar atra sol Por y pasa vigil miraclar tenebras*, le premier texte provençal est un fragment de 257 décasyllabes, conservé dans un manuscrit du XI<sup>e</sup> siècle de la Bibliothèque d'Orléans, et comprenant une traduction partielle du *De consolatione philosophiæ* de Boèce.

Parmi les textes français primitifs, la *Passion* offre des traits nettement provençaux.

linguistique, il ne faut aucunement se figurer au début une masse française et une masse provençale, plus ou moins homogènes, qui se seraient fractionnées chacune de leur côté par la suite.

#### DIVISIONS DES PARLERS PROVENÇAUX.

Je passerai rapidement sur les divisions linguistiques du provençal. Dans ce vaste domaine, qui comprend tout ou partie de trente-quatre départements, on distingue d'abord le *gascon* et le *catalan*, qui sont même souvent mis à part du reste. Le catalan est considéré comme n'étant autre chose que le dialecte du Roussillon, porté en Espagne au VIII<sup>e</sup> siècle, et qui y vit encore dans la Catalogne, la province de Valence et les Baléares. Il se parle en France dans les Pyrénées-Orientales et à Quérigut dans l'Ariège. La limite coïncide à peu près avec l'ancienne limite du Roussillon et de la France, avant le traité des Pyrénées. Le gascon a été aussi regardé souvent comme une langue (déjà dans les *Leys d'amor*, II, 388). Il s'étend sur les départements des Basses-Pyrénées (dont une portion toutefois appartient à la langue basque), des Hautes-Pyrénées, des Landes, sur la partie sud de la Haute-Garonne, le Gers et la Gironde. — La limite, qui est ici assez bien marquée, contrairement à ce qu'on observe ailleurs, suit assez exactement la rive gauche de la Gironde, de la Garonne et de l'Arise<sup>1</sup>.

Les autres dialectes semblent divisés en deux grandes catégories. Dans la première, celle qui comprend les dialectes de la région la plus septentrionale, *c* devant *a* > *ch*, comme en français, ainsi *cantare* > *tchantà* (v. fr. *chanter*). Dans l'autre région *c* + *a* > *c* (*k*) : *cantare* > *cantà*. La limite entre les deux territoires part du confluent de la Dordogne et de l'Isle, traverse la partie méridionale du département de la Dordogne, en suivant une ligne à peu près parallèle à la rivière, mais un peu plus au nord, jusqu'à la limite de la Corrèze et du Lot, entre dans le Cantal, embrasse l'arrondissement d'Aurillac, redescend vers la rivière du Lot, à peu près le long de

1. Toutefois Libourne et Castillon parlent gascon sur la rive droite. Le gascon se rapproche de l'espagnol par plus d'un caractère, particulièrement par *h* provenant de *f*. Latin *faba*, esp. *haba*, gasc. *habe*; latin *ferrum*, esp. *hierro*, gasc. *her*. La limite de ce dialecte est bien plus nette que la plupart des autres. Il est d'autre part établi que la Garonne séparait en gros au temps de César les Gaulois des Aquitains, et que ces Aquitains étaient, par la race, apparentés aux Ibères d'Espagne. Quelques-uns en ont conclu que ces données ethnographiques pouvaient concourir à expliquer les rapports que le gascon présente avec l'espagnol et les nombreuses différences qu'il présente avec les autres dialectes du Midi.



la frontière de l'Aveyron, laisse en dehors la Lozère et l'Ardèche, sauf une très étroite bande au Sud, puis en longeant la frontière du Gard et de l'Ardèche, rejoint le Rhône vers le confluent de la rivière Ardèche, suit un moment la limite du Vaucluse, descend la Durance, et remonte le Verdon jusque vers ses sources, où elle atteint la montagne<sup>1</sup>.

Au sud de cette ligne se trouvent les parlers *languedociens* et *provençaux* ; au Nord, les parlers *limousins*, *auvergnats* et *dauphinois*<sup>2</sup>.

On sait quel brillant développement eurent ces dialectes. Dès le x<sup>e</sup> siècle ils possédaient une littérature. Nous en avons un souvenir dans le fragment de la *Consolation de la philosophie* de Boèce dont j'ai parlé. Au xii<sup>e</sup> siècle, la littérature des *troubadours* était dans tout son éclat. Mais les violences de la croisade albigeoise éteignirent dans la première moitié du xiii<sup>e</sup> siècle la civilisation méridionale ; les poètes émigrèrent ou se turent, et, depuis le xiv<sup>e</sup> siècle, leurs dialectes, abandonnés des écrivains, semblaient avoir perdu à jamais le rang de langues littéraires. Cependant, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, on vit renaître des poètes provençaux, et de nos jours, sous l'effort de Jasmin, puis d'Aubanel, de Roumanille et de Mistral, les parlers du Midi, sortant du rang effacé de patois, célébrés par les félibres, introduits par eux dans des œuvres considérables, étudiés par des savants, synthétisés même par Mistral dans une sorte de langue unique, qui a pour base les formes du dialecte de Mistral, mais emprunte partout les éléments de son vocabulaire, essaient de reprendre la lutte avec le français du Nord. Toutefois leur histoire ne nous appartient pas, puisque l'histoire de la langue française n'est pas même l'histoire des dialectes français proprement dits.

#### LES DIALECTES DE LA LANGUE D'OUI.

Roger Bacon († 1294), dans un voyage qu'il fit en France vers 1260, avait déjà signalé les grandes différences qui distinguaient les parlers de France et établi d'une seule phrase une sorte de classification qui est demeurée longtemps traditionnelle : *Normand*,<sup>1</sup>

1. On trouvera une carte détaillée dressée par P. Meyer, dans *Romania*, XXIV, p. 329.

2. Une classification accompagnée de l'exposé sommaire des principales particularités des divers parlers a été présentée par L. Lamouche, dans la *Revue des Langues Romanes*, juillet-août 1900.

*Picard, Bourguignon, Français*<sup>1</sup>. Depuis on a reconnu d'autres groupes. Du bourguignon, trop étendu, on a séparé le *lorrain* et le *champenois*, du picard le *wallon* ; enfin on a tenu compte, comme il le fallait, de toute la région ouest, négligée ci-dessus, où l'on reconnaît d'habitude le *breton* « qui peut être regardé aussi comme le représentant de l'Anjou et du Maine, et le *poitevin*, qui avec le *saintongeais*, se rapproche déjà beaucoup du provençal<sup>2</sup> ».

Un essai de classification rigoureuse et complète des parlers modernes en dialectes et sous-dialectes n'a jamais, que je sache, été tenté, du moins pour l'ensemble du domaine. On peut craindre, s'il l'était, qu'il n'échouât, pour les raisons données dans les pages précédentes. Il y a encore moins de possibilité de songer à dresser une classification de ce genre pour les époques anciennes : tous les textes n'ont pas pu être localisés d'une façon sûre. Cependant il faut signaler que l'apparition de l'atlas publié par MM. Gilliéron et Edmont, sans apporter pour tous les faits des données irréprochables, fournit du moins un commencement de possibilité à des tentatives géographiques sérieuses<sup>3</sup>.

RÉGION DU NORD ET DE L'EST<sup>4</sup>. — LE PICARD. — Les parlers du Nord et de l'Est se séparent dans le voisinage de Paris du parler de France, par une différence très ancienne. De même que dans l'extrême Midi, *c* devant *a* n'y est pas passé à *ch*, mais a gardé le son dur *c* (*k*). On lit dans les *Serments* : *in cadhuna cosa, karles* ; et plus tard ce *k* se retrouve dans tous les textes picards ; il existe encore dans le patois. Ainsi *captiva* > *caitive*, *carrqs* > *cars*, *cabq* > *cief*. Comparez : *pourcacera*, *couca*, *cierté*, *castiel*, *capleie*, *ceval*, *canchon*, etc.

Cette particularité s'observe à partir d'une ligne qui commence vers Caen, passe par Lisieux, Bernay, Évreux, Clermont, puis, à partir de là, remonte au nord par Saint-Quentin, Cambrai, Valenciennes, Mons, jusqu'au pays flamand, laissant en dehors le pays

1. Nam et idiomata variantur ejusdem linguae apud diversos, sicut patet de lingua gallicana quae apud Gallicos et Normannos et Picardos et Burgundos multiplici variatur idiomate. Et quod propriè dicitur in idiomate Picardorum horrescit apud Burgundos, imo apud Gallicos viciniore (Opus maj., III, 44).

2. Meyer-Lübke, *Gram. des l. rom.*, Intr., trad. Rabiet, p. 14.

3. Pour les périodes anciennes, un exemple précieux a été donné par M. Wahlund, dans la brochure où divisant la France en un certain nombre de grandes régions, il a classé les divers textes du temps de saint Louis, suivant la région d'où ils semblent provenir. Voir *Kronologiskt Ordnade Geografiska Schemata öfver nordfranska Medeltids Litteraturen försöksvis uppställda af Carl Wahlund*, Upsala, 1901.

4. Voir sur les dialectes picards l'introduction de Tobler au *Dit dou vrai Aniel*. (2<sup>e</sup> éd., 1894) ; *S. Alexis*, éd. G. Paris et L. Pannier (1872, p. 276) ; Suchier, éd. d'*Aucassin et Nicolette* (3<sup>e</sup> éd., 1889) et la traduction de Counson ; Raynaud, *Études sur le dialecte picard* (Bib. E. Ch. XXXVII, 345).

wallon. Elle est donc, d'après cela, à moitié normande, à moitié picarde<sup>1</sup>.

Devant *e*, *i*, nouvelle différence de traitement du *c*, si on compare au français : *c* > *tch* et non *ts*. La palatalisation avait suivi le même chemin jusqu'à *ty*, puis les développements divergèrent : *ecceſto* > *icheſt*, *eccello* > *chil*, *occid(e)re* > *ochire*, *radecina* > *rachine*. Comparez l'ancien français *icest*, *cil*, *ocire*, *racine*<sup>2</sup>.

Dans la même région, *g* reste *g*, au lieu de passer à *j* : *gamba* > *ganbe*, *garto* (d'un germanique *gart*) > *gart*. Comparez le français *jambe*, *jardin*.

En outre, le picard a devancé le français d'un siècle au moins dans la réduction du groupe *ts* à *s*; elle y est accomplie dès le xii<sup>e</sup> siècle : des participes comme *ouures*, *hastes*, des verbes comme *meskerres*, *souffres*, riment avec *pres*, *nes*. Ce dernier trait, comme le précédent, se retrouve jusqu'en Flandre.

Mais quand le *t* final n'est pas suivi de *s*, le picard le conserve beaucoup plus tard que le francien, jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle : *piet*, *abatut*.

L'après *i* et devant consonne, au lieu de s'absorber dans l'*i*, comme en francien, se vocalise en *u*, comme après *e* ou *a*, d'où les formes des adjectifs ou des substantifs : *gentius*, *fius*, etc.

Un dernier fait, très important à noter pour le consonnantisme, est la prononciation de *w* germanique initial tel quel, sans la prosthèse d'un *g* comme en français : *wardes*. Mais ce caractère n'est point spécialement picard. Il est aussi wallon et lorrain<sup>3</sup>. Il en est de même pour l'intercalation d'un *e* entre une consonne et un *r* : *savera*, *avera*, *prendera*, communs, même en français, aux xii<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècles : de même encore pour les groupes de consonnes *nr*, *ml*, qui intercalent en français un *d* et un *b*, mais qui dans le Nord et le Nord-Est restent tels : *panra*, *vanra*, *samler*, *tremler* (fr. *pendra*, *vendra*, *sembler*, *trembler*); de même encore pour les métathèses de *r*, qui cependant sont particulièrement fréquentes en picard : *meskerres*, *enterres*, *bregerette* (fr. *mescrerez*, *entrez*, *bergerette*).

Les particularités du vocalisme picard ne sont pas moins remar-

1. Voir la carte IV dans le *Grundriss* de Gröber (fin du tome I).

2. Souvent les poètes intercalent dans une série en *anche* des mots en *aque* : ainsi *branque*, *manque*, qu'ils font rimer avec *repentanche*, *penilanche*.

3. Ce *w* apparaît même dans des mots qui ne sont pas d'origine germanique : *weil* (*Robin et Marion*), *weilles*, *weille*, *wellent* (*Psautier de Metz*), *trouves* (*Chanson de la prise de Namur*), *lardiwe*, *espoventies* (*Traduction des Dialogues du pape Grégoire*, etc...).

quables. En premier lieu se marque la réduction de *iee* à *ie* : *mangie*, *rangie*; ce phénomène n'est pas uniquement propre à la région picarde, il commence tout près de Paris, et se rencontre jusque dans des textes du Nord de l'Ile-de-France comme *Orson de Beauvais*; d'autre part il s'étend, vers le Nord-Est, bien au delà de la Picardie. Une autre triphongue est traitée en picard de façon très spéciale, c'est la triphongue issue de *e + l + cons.* Au lieu de sonner comme en français : *eau*, l'*e* passe à *i* : *iau*. Déjà dans J. Bodel : *nouviaux*, dans *Aucassin* : *biaus*, *damoisiaus*, etc.

On pourrait noter beaucoup d'autres traits, maintien de la distinction de *an* et *en*, passage de *aticu* à *aige* au lieu de *age*, etc.; mais ces phénomènes ne sont pas particuliers au pays picard.

En morphologie, je citerai les formes du pronom personnel *mi*, *ti*, *si*, pour *mei*, *tei*, *sei* (formes qui s'étendent jusqu'en Lorraine), l'article féminin *le* pour *la*, les formes dérivées du possessif contracte *noz*, *voz*, qui prennent en picard un singulier *no*, *vo* (*a vo plaisir*, *de no pais*, *a vo parler*); les possessifs de l'unité très caractéristiques, *men*, *ten*, *sen*, *miue*, *tiue*; dans les formes verbales les infinitifs en *eir* : *cheïr*, *veïr*, *seïr*, ces deux derniers contractés souvent en *vir*, *sir* (*Rob. et Marion*); les parfaits en *isent* : *prisent*, *disent*, là où le français dit de préférence *pristrent*, *distrent*; le long maintien des formes faibles en *esis*, dans ces mêmes parfaits : *fesis*, *desis*, alors qu'en français ils subissent de bonne heure l'analogie de *veïs*, *cheïs*; le développement à l'indicatif présent des verbes tels que *senz* (< *sentio*) du *tch*, que la phonétique picarde substitue au *ts* (*z*) du français : *sench*, *consench*; le maintien de la 2<sup>e</sup> personne du pluriel de *eiz*, *ois*, venu normalement de *etis*, où le français a uniformisé la désinence analogique *ez* (*atis*), trait qui est lui aussi commun au picard et à d'autres dialectes.

LE WALLON. — Si on s'avance d'Arras à l'Est vers Valenciennes et le pays de Liège, la langue des plus anciens documents<sup>1</sup>, tout en présentant des caractères communs avec celle de la région dite picarde, s'en sépare sur plusieurs points. C'est le domaine de ce qu'on est convenu d'appeler le wallon<sup>2</sup>. Il ne s'agit pas ici de le

1. On sait que c'est sans doute de cette région que proviennent la séquence d'*Eulalie*, ainsi que le *Fragment de Valenciennes*. Au XI<sup>e</sup> siècle, on peut citer parmi les textes importants les *Dialogues du pape Grégoire* (voir éd. Fœrster, 1876, Halle et Paris), le *Ver del Juise*, éd. Hugo von Feilitzen, Upsala, 1883; le *Poème Moral*, éd. Cloetta, *Rom. Forsch.*, III, 1.

2. Wallon est très anciennement appliqué par les Allemands à la langue romane du pays : « *Igitur primus Adelardus* (abbé de S. Troud, 999-1034) *nativam linguam non habuit teutonicam, sed quam corrupte vocant romanam, teutonicè walloniam* (*Gesta abb. S. Trudonis*, I. *Mon. Germ. script.*, X, 229, XI<sup>e</sup> siècle).

différencier avec précision de ses voisins<sup>1</sup>, mais seulement du français<sup>2</sup>.

Un des traits notables du consonnantisme wallon est la réduction de *bl* à *vl* et à *ul* : *tabla* > *tavla* > *taule* ; *fabla* > *favla* > *favle* > *faule* (le premier a été francisé depuis sous l'orthographe *tôle*). C'est par cette tendance, qui se retrouve jusqu'en Picardie (*Rob. et Marion* : *ouvliée*), que s'expliquent des réductions telles que *pule* (Herman de Valenciennes, < *poplo*), *detriulet* (*Dial. de Grég.*, fr. *detriblé*).

Dans le vocalisme, on note le passage très particulier de *e*, même entravé, à *ie*, sauf devant nasale. Cette diphtongaison, qui commence en Picardie et en Flandre française, apparaît déjà chez Hermann de Valenciennes : *celieste*, *fieste*, etc. ; on la retrouve dans Gautier d'Arras (*Eracles*) : *viestue*, *iestes*, *pierte*, *puciele*, *iestre*, *celiestre*, *ierbe* ; dans le *Chevalier au Cygne* : *biel*, *cierté*, *capiele*, *coutiel* ; il n'y en a cependant pas d'exemple dans *Robin et Marion*. Elle se retrouvera plus tard dans J. de Condé et Froisart. Mais elle n'est pas encore accomplie à Liège au xiii<sup>e</sup> siècle.

*ɔ* + *y* ne se diphtonguent pas en *uoi* > *ui*, mais en *oi* : *coisine* (fr. *cuisine*), *poissent* (fr. *puissent*). Ces deux formes sont dans les *Dialogues de Grégoire*.

*ɛ* + *y* > *ei*, et non *i* : *lei* (*illei*), *mei* (*meyɔ*, < *medium*).

Comme en lorrain, sur une partie au moins du domaine wallon, *ɛ* tonique ne s'arrête pas à *ei* devant les nasales, mais va jusqu'à *oi* : *poine* (fr. *peine*).

*A* tonique libre passe à *ei* et non pas à *e* comme en français ; cette particularité se retrouve également en lorrain : *veriteit*, *eiteit*.

*I* devant *l*, contrairement à ce qui se passe ailleurs, a été souvent obscurci en *eil* : *corteil* (fr. *cortil*).

En morphologie, l'imparfait de la 1<sup>re</sup> conjugaison en *eve* n'est pas particulier au wallon ; il a existé en lorrain, mais s'y est perdu, tandis qu'il a vécu en wallon. Il est déjà à noter dans le *Fragment de Valenciennes* : *avardevet*.

On retrouve aussi en wallon les parfaits de la même conjugaison

1. Un trait caractéristique du wallon par rapport au picard est que le wallon a *ch* < *c* devant *a*, et *c* < *c* devant *e*, *i*.

2. Voir sur ce dialecte la *Bibliographie* de Behrens, trad. Rabiet, 211 et suiv. Wilmotte, *Jahresbericht de Vollmæller*, 1890, 347 et suiv. ; Doutrepont, *ib.*, 1891-1894, p. 241 ; 1896, I, 287 ; 1897-98, I, 283. Consulter aussi l'étude de Suchier, *Zeitsch. f. rom. Philol.*, II, 255, et surtout Wilmotte, *Le dialecte liégeois au XIII<sup>e</sup> s.*, *ib.*, XVI, 542 et XVII, 209 ; du même encore : *Cours sur le Wallon, Exposition Univ. de Bruxelles*, Bruxelles, Lamertin, 1896.

avec la finale *arent* à la III<sup>e</sup> personne du pluriel : *donarent*, *jugarent*.

La première personne du pluriel est terminée en *omes*, comme en Picardie.

Mais un trait bien caractéristique de cette région est le parfait venu du parfait latin en *ui*, avec ses formes accentuées sur *i* : *avis*, *dewis*, *awistes*, *dewistes*, etc<sup>1</sup>.

LE LORRAIN<sup>2</sup>. — Du pays wallon ou picard, beaucoup de traits se prolongent en Lorraine. Un des plus saillants est la diphtongaison de *a* tonique libre en *ei* : *jorneie* (*dyornada*), *veritei* (*ver(e)tade*).

Le lorrain ira plus loin, et diphtonguera aussi *a* entravé, qui passe à *ait* (fr. : *a*) : *menait* (fr. : *mena*), *warderait* (fr. : *gardera*), *faice* (fr. *face*). Ce changement, qui ne se généralise qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, sans devenir régulier (*carne* > *char*), apparaît dès le XII<sup>e</sup>, peut-être seulement dans la Vôge : *qui le soferre ai ?* (*Dial. anim. conquerentis*, 27, 69) ; *ta vie que t'és encommentie a tenir* (*ib.*, 28, 19). Les atones *jà*, *là*, *à* en sont atteintes déjà au XII<sup>e</sup> : dans le même texte, on trouve : *jai*, *lai*, *ai* ; cf. *façon* (*ib.*, 5, 14). Au contraire à *ai* français correspond très souvent *a* : *fare* (fr. *faire*, *ib.*, 28, 12) ; *renasse* (fr. *renaissance*, *ib.*, 29, 3) ; c'est, dit avec raison Apfelstedt, un trait caractéristique des dialectes de l'Est, particulièrement du lorrain, que d'ajouter à la tonique, libre ou entravée, un *i*, et d'autre part de ramener la diphtongue ainsi développée, à une voyelle simple.

*E* entravé, qui reste *e* en français, et plus tard passe à *ε*, aboutit en lorrain à *a* : *nate* (fr. *nette*) ; cette forme est déjà dans le *Dial. an.*, 29, 8. Cf. *miate* (*ib.*, 6, 16) ; *tristace* (*ib.*, 9, 4).

A l'atone, *e* passe également à *a*, non seulement, comme en français, devant *r* : *sarpent*, *revarés* (*Prise de Cord.*, 2809, 445), mais devant une labiale : *chamin* (*ib.*, 1350) ; *chavor* (*ib.*, 608). Particulièrement dans le préfixe *es*, *s* tombe et *e* > *a* : *amolus* (*esmolus*. Cop. de *Ors. de B.*, 3637).

1. Voir sur ce point, qui intéresse l'étude du français, l'article de Suchier sur le *Dialecte du Saint Léger* (*Zeitsch. f. rom. Phil.*, II, 255 et suiv.).

2. Voir pour la bibliographie générale Behrens. o. c., p. 193 de la traduction, et le *Jahresbericht* de Vollmøller, 1891-1894, p. 246 ; 1895-1896, I, 263 ; 1897-98, I, 281. Le lorrain ancien a été étudié par Apfelstedt (*Introd. au Psautier lorrain*, 1881 ; par Bonnardot dans une étude critique du poème *La guerre de Metz en 1324* (1875), et dans divers articles de *Romania*, voir surtout V, 269-322, où est publié le vieux texte très curieux du *Dialogus animæ conquerentis et rationis consolantis*, dont je dois dire que la provenance me paraît des plus douteuses, si je m'en fie à la connaissance pratique que j'ai du parler de Moyenmoutier-Vosges. Voir aussi dans le même recueil I, 330 et suiv.

*E* + *palatale*, au lieu de se réduire à *i* comme en français, donne *ei* : *demeie* (*ib.*, 2787) ; *ie* se réduit au contraire à *i* ; il y en a déjà des exemples dans le *Dial. an.* : *pechit*, pour *pechiet* (24, 67) ; *manire* (8, 20), etc., ou bien il s'ajoute un *i* : *piei*.

De *u* latin s'est souvent développé *ui*, qui plus tard aboutira à *i* : *plus* > *pu* > *pui* > *pi* ; *ma batuire* (*Dial. an.*, 8, 17) ; *vertuit* (*ib.*, 9, 10-11).

*ui*, au contraire se réduit à *u* et à *eu* : *lui* > *lu* (*Prise de Cord.*, 2429) ; *a eu croes tu?* (*Dial. an.*, 14, 2) ; *cocina* > *ceusine*<sup>1</sup>.

*ei*, même devant nasale, se change en *oi* : *moinent* (fr. *mènent*) (*Prise de Cord.*, 1445 ; *Dial. an.*, 4, 14) ; *poines* (*Dial. an.*, 7, 5, 6, et souvent).

*a nasal* > *ai* : *maingie*.

La nasalisation de *i* se produit de bonne heure, mais sans changer la nature de cet *i*, comme cela arrivera en français. Un caractère très curieux du parler de la région, qui se retrouve jusqu'en Franche-Comté et en Bourgogne, c'est que *i* tend à y devenir nasal, même après la consonne nasale : *amin* (*Serm. de St Bern.*, 25 ; dans Constans, *Chrest.*). Enfin je citerai en dernier lieu, parce qu'il ne fait que commencer, et n'aura son plein développement qu'à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, le phénomène par lequel l'*o* tonique qui, en français, passe à *eu*, donne *ou* en lorrain. Le *Dial. an.*, qui a encore les vieilles formes *os* dans *malaüros* (8, 13) ; *dotosé* (14, 6) ; présente déjà *orguelous* (6, 3, et 12, 22). Au XIV<sup>e</sup> siècle, la dissidence sera complète sur ce point entre le français et la plupart des parlers lorrains.

Le consonnantisme lorrain, pris dans son ensemble, a aussi quelques traits marqués dès cette époque. La vocalisation de *l* après *e* y est inconnue, *l* tombe au lieu de se développer en *eau* : *bel* > *bé*, d'où *Béfort* ; cf. *tés* (*Prise de Cord.*, 1523) ; *osté* (*ib.*, 684). Le *Dialogus* présente déjà des mots où *l* est tombé : *ques* (27, 86, et souvent) ; *mortés* (9, 22) ; *novès* (13, 9). La prosthèse de *g* devant *u* germanique n'a pas eu lieu : *wardéi*, et non *gardé*.

Mais le changement si particulier qui se note dans le *Psautier de Metz*, et qui a amené *is* intervocalique ou devant consonne à prendre la valeur de *ch* allemand n'a pas encore commencé. C'est plus tard qu'on trouvera *graire*, *croixe* (*Psaut. de Metz*, 146, 8 : *croixe lou foin*).

En morphologie, le type le plus saillant est la conservation du

1. G. Paris a relevé les exemples de *eu* (= *u*) dans la copie de *Orson de Beaurais*, écrite par un Lorrain : *pleue* (2989), *reudiés* 1097.

latin de l'imparfait en *abam*, normalement transformé en *eve*, *eves*, *evet* : *rapelevet* (*Dial. an.*, 11, 18) ; *otroevet* (*ib.*, 12, 1) ; cf. *gouvernevent* (*Serm. de S<sup>t</sup> Bern.*, 40, dans *Const.*, *Chrest.*), *veskivet* (*ib.*, 7) ; *cuideve* (*Prise de Cord.*, 756, 1887).

Au parfait on peut signaler la désinence en *arent* : *coparent* ; au subjonctif et au conditionnel la désinence en *iens* : *eüssiens* (*Prise de Cord.*, 1339) ; *ferriens* (*ib.*, 989) ; *poriens* (*ib.*, 283).

D'autres traits, comme le passage de l'accent sur les désinences en *e* muet suivi de *nt*, ne s'accuseront que plus tard. Dans la *Prise de Cord.* : *trouvnt* (fr. *trouvent*, 1847) ; *laissont* (*ib.*, 1523).

LE COMTOIS ET LE BOURGUIGNON. — On est beaucoup moins bien renseigné, faute de textes anciens en nombre suffisant, sur les dialectes de Franche-Comté et de Bourgogne<sup>1</sup>.

Le plus grand nombre des traits observés en Lorraine se retrouve en Franche-Comté, et souvent en Bourgogne, surtout en ce qui concerne les voyelles :

A tonique libre > *ei* : *hantey* (*Ys.*, 9) ; *aprovey* (*Prior.*, 6301) ; *citey* (*ib.*, 9551) ; le même *a* devant *l*, passe à *au* : *maul* (*Ys.*, 179) ; *equinociaul* : *aul* (< *aliq*, *Prior.*, 1075) ; précédé de palatale, et suivi de *e*, il se réduit à *ie* : *tesmoignie* (*ib.*, 2144) ; *moitie* (*ib.*, 1765) ; entravé, *a* passe en général à *ai*, *e* : *taiche* (*ib.*, 8224) ; *lessent* (*ib.*, 7728) ; suivi de *ble* il passe à *au* : *fauble* (*ib.*, 135) ; atone, *a* > *ai* : *jai* (*Ys.*, 43 ; *Prior.*, 7452) ; de même, entravé, devant nasale, à l'initiale : *maingier* (*Ys.*, 700).

En Bourgogne, on rencontre sur certains points un traitement bien différent de *a* tonique et libre, il se diphtongue en *ie* : *commandieres*, *curiez*, *jurie* ; des formes analogues ont été constatées dans le Bourbonnais et le Nivernais. A noter dans cette région le traitement de *ariu* > *ere*, *eire* : *manere*, *riveire*.

En Franche-Comté, *e* tonique libre > *ie*, *pie* : *mie* (< *mica*, *Prior.*, 7508), mais l'*i* parasitique, si commun en lorrain *y*, est inconnu, le comtois ignore à peu près *pieiz*, *chaieire*, etc.

Entravé, *e*, comme en lorrain, passe à *a* : *richace* (*Prior.*, 430) ; *date* (< *deb(e)ta* (*Ys.*, 1524) ; toutefois dans *el* de *ellum*, à côté de la finale

1. Voyez l'étude d'Apfelstedt sur le *Psautier lorrain*, qui compare perpétuellement son texte à d'autres (*Priorat de Besançon*, *Vegece*, *Ysopet de Lyon*, *Saint Bernard*) ; comparez-y, pour une partie au moins du sujet, Wendelborn, *Sprachliche Untersuchung der Reime der Vegece-Versification des Priorat de Besançon*, Diss. de Bonn, Würzburg, 1887 ; W. Foerster, *Lyoner Ysopet*, Heilbronn, 1882. Les observations faites par ces trois romanistes sont classées suivant une numérotation unique, qui rend la comparaison d'autant plus commode. Ajoutez le travail d'ensemble de Gœrlich pour la Bourgogne : *Der burgundische Dialekt im XIII<sup>ten</sup> und XIV<sup>ten</sup> Jahrhundert*, (*Fr. Stud.*, VII, 1<sup>re</sup> fasc.).



lorraine *é*, on trouve *eaul*, *iaul*, et même *ial* : *chasté*, *chasteaul*, *chastiaul*, *chastial*.

Mais suivi de *i*, *e* > *i*, et non *ei* comme en Lorraine : *demi*, *pire* (Prior., 68, 7322); on a aussi des formes en *e*, *ié* : *giet* (Ys., 2519); *e* protonique passe facilement à *a*, d'où, comme en lorrain, la confusion des préfixes *es* et *a* : *aloignier* (fr. *esloignier*).

*e* libre, après être passé à *ei*, *oi*, se réduit de bonne heure à Besançon à *o* comme dans les patois modernes : *avoe*, *porroes* (Prior., 1166, 6879);

*e* entravé prend le son de *a* devant *t*, *r*, *s* : *mat* (< *mittit*, 1009) (Ys., 1524); *prates* (*prestes*, Prior., 8982); *farmes* (*ib.*, 354);

*i* entravé aboutit en Bourgogne à *oi* : *voirge*, *dimoinche*.

*o* en Franche-Comté, comme du reste dans la partie sud de la Lorraine, a tendance à se fermer de très bonne heure : *choses* : *profitoses* (Prior., 171, 8907-8); on trouve même communément la graphie *ou* : *encour* (Ys., 1469); *pecheours* (Prior., 619).

Notons enfin qu'en Bourgogne *o* passe à *oi* devant *ch*, *j* : *boiche*, *roige*.

Dans le consonnantisme, les différences entre les parlers comtois et lorrains ont été de bonne heure beaucoup plus accusées, du moins sur quelques points. A l'initiale le comtois, comme le français, prépose *g* au *w* germanique : *garir*, *garison* (Ys., 468, 476).

L'*h*, qui reste encore aujourd'hui en Lorraine une véritable aspiration, ne se fait plus entendre de bonne heure à Besançon : *l'onte* (Ys., 721); *l'ardi* (*ib.*, 1800).

Le *t* intervocalique y disparaît dès le x<sup>e</sup> siècle (Lot, *Rom.*, XXX, 481).

Mais ce qui y est surtout remarquable, c'est l'amuïssement précoce des consonnes finales : *soit* > *soi* (*sitim*) (Ys., 65); le système de la déclinaison s'en trouve profondément atteint.

La réduction des hiatus, produits par la chute d'une dentale ou par d'autres causes, y a commencé plus tôt qu'en français. Déjà dans *Ysopet* : *vesture* (2273); *recue* (959); *gaigner* (322); *choir* (721, et souv.).

En morphologie, sans revenir sur les traits qui sont communs avec le lorrain et même le picard, comme les formes pronominales en *mi*, *ti*, *si*, ou les parfaits en *arent* qui se retrouvent dans un si grand nombre de dialectes, je citerai le présent du subjonctif en *oie*, *oies*, *oit*, *covroient* : *soient* (Prior., 11120); *forcontoient* : *soient* (*ib.*, 3313-3; *voilloient* : *soffroient* (*ib.*, 4215-6). A l'indicatif, Foerster a même, dans *Ysopet*, relevé une forme en *ois* : *Je maingois por ce que je vive* (1987).

A noter en Bourgogne les formes *oins* et *ins* pour *ions* : *demandesoins*, *facins*.

Dans la même région *lor* s'emploie pour *eux*; c'est un phénomène qu'on retrouve en Champagne, et qui d'autre part s'avance jusqu'en Provence.

LE CHAMPENOIS. — Entre le pays que nous venons de parcourir, et l'Ile-de-France, se trouve la région champenoise, voisine vers le nord de la région picarde. Comme on peut le penser, d'après cette situation géographique, les parlers de Champagne présentent des traits que nous avons constatés dans l'une ou l'autre des provinces avoisinantes.

On y rencontre *ei* pour *e*, à Reims (Wail., *o. c.*, 293) dans les chartes de Joinville<sup>1</sup>; la réduction de *iée* à *ie* (Wail., *o. c.*, 295); la chute de *l* dans *ostels*: *remes* (Chrest., *Er.*, 5697); le passage de *ei* à *oi* devant les nasales : *poine* (*El. juive*, V, 4; XVI, 4); tous ces traits et d'autres ont été signalés dans la région lorraine.

Mais bien entendu, au fur et à mesure que l'on se rapproche de l'Ile-de-France, les ressemblances avec le francien augmentent, soit que les auteurs aient tâché dès le XII<sup>e</sup> siècle de le reproduire, soit que réellement les parlers tendent vraiment à se confondre. Une des marques auxquelles se reconnaît le mieux ce voisinage est la confusion que les deux dialectes font en commun de *an* et de *en*.

Parmi les différences phonétiques appréciables qui distinguent la région champenoise et la région française, on peut citer le passage de *ei* à *oi* devant *l* mouillée : *conseil* > *consoil*, qui n'est pas français. La confusion de *ei* et de *ai* s'y fait, mais d'autre manière qu'en francien : *ei* prend le son de *ai*; *praingne* rime ainsi avec *Bretaigne* (Chrest., *Clig.*, 77).

On remarquera du reste ces formes *praingne*, *maingne* (*ib.*, 5297), auxquelles correspond un présent de l'indicatif *vaing*, *taing*, inconnu au francien.

Dans les flexions, il faut observer aussi *omes* de la première personne du pluriel, qui n'est pas particulière à la Champagne (*alomes*, Chrest., *Lancel.*, 2272); *portomes* (*Id.*, *Percev.*, 3714); *avomes* (*Id.*, *Ivain*, 5264). On trouve aussi à la deuxième *ois* (*etis*), au lieu de la forme *ez*, que le français par extension analogique a substitué par-

1. Voir quelques observations intéressantes dans les mémoires de N. de Wailly sur la *Langue de Joinville* et sur la *Langue de Reims au XIII<sup>e</sup> siècle* (Joinv., éd. 1874, et *Mém. de l'Académie des inscriptions*, 1876, en outre et surtout l'étude de Förster, en tête de son édition de *Cligès*, Halle, 1884.

tout aux diverses formes étymologiques (Chrest., *Ivain*, 4284 ; *Percev.*, 5391, etc.).

A l'imparfait, *iens* est commun, de même qu'au parfait *arent* : *clamarent*, *aquestarent* (Wail., *Langue de Reims*, 298).

RÉGION DE L'OUEST. — L'ANGLO-NORMAND. — Pour l'Ouest, il faut commencer par détacher du reste le rameau anglo-normand<sup>1</sup>. En effet, quelque important qu'il soit au point de vue littéraire, l'anglo-normand n'est pas un dialecte à proprement parler<sup>2</sup>, même si on n'attache pas à ce mot une idée d'unité exagérée, c'est-à-dire que dans un même endroit on ne retrouvera pas une caractéristique constante, mais une manière d'écrire qui varie avec les individus, suivant leur culture, la société dans laquelle ils vivent, les relations qu'ils entretiennent avec le continent. C'est que, au normanno-picard importé avec l'invasion de Guillaume, s'était superposé au cours du XII<sup>e</sup>, un fort élément angevin. Ce mélange, déjà composite, fut encore troublé sans cesse par l'influence de la langue littéraire, et l'imitation voulue du français du continent. De sorte que l'auteur de *Dermot* écorchera le français, et celui du *Donnei des amants* le reproduira presque avec pureté.

La plupart des textes anglo-normands se distinguent par un caractère pour ainsi dire extérieur, à la fois phonétique et graphique : c'est l'abus de *u*, pour représenter *u*, *o*, et plus tard *eu* : *hume*, *tuner*, *flur*, *dolur*, *ure* (*heure*)<sup>3</sup>. Cette confusion ne se retrouve guère en effet sur le continent que devant les nasales : *dirum*

La chute des dentales intervocaliques y a été particulièrement précoce, ainsi que la chute des dentales finales non appuyées : *fede*, > *fei*. On sait combien peu en a conservé le scribe du manuscrit d'Oxford dans le texte du *Roland*. Ce sont les restitutions qui avaient pour but de remettre la chanson en francien, qui les y ont fait reparaître. Dans d'autres textes très anciens, comme Ph. de Thaün, les con-

1. Voir l'étude déjà ancienne, mais toujours bonne, de Vising, *Étude sur le dialecte anglo-normand du XII<sup>e</sup> siècle*, Upsala, 1882, diss. On y trouvera, p. 16 et suiv., l'indication des principaux textes à consulter. Cf. l'édition de *St. Brandan* donnée par Wahlund, Upsala, 1892, celle du *Comput* de Ph. de Thaün, par Mall, p. 36 et suiv., et celle de la *Reimpredigt* de Suchier.

2. Cf. sur ce point : G. Paris, *Saint Gille*, *Introd.*, xxv, et les observations de P. Meyer dans les *Contes de N. Bozon*, *Introd.*, LVIII.

3. Voir l'introduction de S. Gilles, par G. Paris, et ses remarques sur le *Donnei des amants* (*Rom.*, XXV, 531). Par suite de cette confusion, *qi* est écrit *ui*. Suivant Suchier (*Litteraturblatt*, 1888, 176), il y a dans les textes anglo-normands deux groupes distincts : ceux du Nord, qui font rimer *o* et *u*, ainsi déjà le *St Brandan* ; et ceux du Sud, où les sons demeurent distincts.

sonnes en question sont le plus souvent absentes, *fei*, *lei* (*Best.*, 1343-4, voir l'Introduction, LVII et suiv.).

De même pour le *t* combiné avec *s*, Ph. de Thaun fait rimer *tens* et *dedenz* (*Best.*, 1049), ce qui suppose l'amuïssement de la dentale. Mais ce phénomène ne peut pas servir de critère, car dans la Normandie continentale, cette chute a été également très précoce, témoin les rimes de la *Clef d'am.*, *diz : mesdiz* (959).

Beaucoup plus caractéristique dans un idiome de ce genre paraît être le vocabulaire, qui garde d'une part, comme il arrive dans les parlers exportés, un caractère archaïque par rapport [à celui de la mère patrie, et en même temps emprunte aux langues avec lesquelles il se trouve en contact des éléments étrangers. On a relevé ✓ archaïsmes et anglicismes dans l'anglo-normand.

La décadence de la déclinaison y a été également plus rapide ✓ qu'en aucun dialecte du continent; elle est déjà fortement compromise au commencement du XII<sup>e</sup> siècle (Ph. de Thaun, *S<sup>t</sup> Brandan*).

Toutefois, après ce que nous venons de dire, il semble superflu de faire une énumération spéciale des caractères de l'anglo-normand. Certains de ceux qui lui sont vraiment propres comme l'intercalation d'un *u* dans la nasale *an* : *aunt* (fr. *ante*), *gauntelet* (fr. *gantelet*)<sup>1</sup> ne se marqueront qu'après le XII<sup>e</sup> siècle. Quant aux autres, nous les indiquerons en même temps que dans les dialectes, avec lesquels l'anglo-normand les possède en commun.

LES PARLERS DE L'OUEST. — Les autres dialectes de la région Ouest, Nord-Ouest et Sud-Ouest sont inégalement étudiés et connus, pour les époques anciennes, en raison de l'inégale abondance des textes. Pendant que certaines régions comme la Normandie en offrent en suffisance, que la Touraine aussi est richement représentée, il n'y a, comme le constate Miss Pope (p. 51)<sup>2</sup> pour les pays immédiatement au Sud et au Nord de la Basse-Loire, la Vendée, les Deux-Sèvres, la Loire-Inférieure, le Maine-et-Loire, à peu près aucun monument littéraire du XII<sup>e</sup> siècle. Les chartes mêmes ne commencent à être en langue vulgaire qu'au XIII<sup>e</sup> siècle.

Dans toute une région, un caractère très net a de bonne heure

1. De là les formes des mots restés en anglais.

2. Voir : *Étude sur la langue de Frère Angier* (Thèse de l'Université de Paris) par Miss K. Pope, Paris, 1903. Dans ce travail, l'auteur a voulu démontrer que la langue de Frère Angier n'était pas l'anglo-normand, mais l'angevin, et à cet effet, elle a institué sur chaque caractère linguistique de son poème une comparaison des divers dialectes de l'Ouest, qui fait de ce travail spécial une des plus commodés études d'ensemble que nous ayons pour prendre connaissance des parlers anciens de la région. On trouvera en tête un catalogue sommaire des textes classés par provinces.

distingué du français les parlers de l'Ouest. C'est la région où *c* ne passe pas à *ch* devant *a*, mais reste *c*, comme en Picardie. Suchier en a donné la limite dans la carte IV du *Grundriss* de Grœber<sup>1</sup>.

Dans le vocalisme une différence également considérable se marqua, lorsqu'en francien *en* et *an* se confondirent (voir p. 157 et 160). Dans tout l'Ouest, ils restèrent distincts (voir la carte IX de Suchier dans le *Grundriss*).

Nouvelle dissidence quand *ei*, issu de *ē* fermé, passa à *oi*. Tous les parlers de l'Ouest n'avaient pas cet *ei*, car plusieurs n'avaient pas diphtongué *ē* libre, mais ceux qui l'avaient le gardèrent (voir la carte X de Suchier).

Ce sont là les caractères les plus généraux, et aussi les plus connus, mais il y en a d'autres. *Ō* libre tonique ne s'y diphtongue pas : *espos* ; il est vrai que peut-être à la même époque, il ne s'était pas diphtongué non plus en français.

Plus caractéristique est le développement du son *e*. D'abord, de très bonne heure, surtout en anglo-normand, *ie* provenant de *e* ouvert se réduit à *e*, *manere* : *tere* ; *reculer* : *brocher*<sup>2</sup>.

En second lieu, *ei* et *ai*, surtout devant *s*, aboutissent en commun à *e*, de sorte que *estre* rime avec *pestre* (fr. *paistre*), et *crestre* (fr. *creistre*, *croistre*)<sup>3</sup>.

En troisième lieu, dès la fin du XII<sup>e</sup>, l'élément labial de la diphtongue *oe* a disparu, et en Normandie comme dans tout l'Ouest, on n'a plus qu'un *e* ouvert : *fleve*, *mert* (fr. *floeve*, *fleuve*, *muert*, *meurt*) ;

Il faut ajouter que *ē* se confond avec *ē* : *verte*, *certe* ; *puceles* : *esteles* (*Clef d'am.*, 1801).

On peut encore considérer comme un trait commun du vocalisme de l'Ouest le traitement de *a* tonique et libre devant *l* ; il ne

1. Cette carte a été bien précisée par les travaux de ses élèves, car, sous son influence, de rapides progrès ont été faits dans l'ancienne dialectologie normande, surtout depuis la fondation de la Bibliotheca normannica. Voir E. Burgass, *Darstellung des Dialekts im XIII<sup>e</sup> Jahrhundert in den departements Seine-Inférieure und Eure auf Grund von Urkunden...*, Halle, 1889 ; A. Küppers, *Ueber die Volkssprache des XIII<sup>e</sup> Jahrhunderts in Calvados und Orne...*, Halle, 1889 ; Br. Eggert, *Entwicklung der normandischen Mundart in Dep<sup>t</sup> de la Manche* (*Zeitsch. f. rom. Philol.*, XIII, 353-403).

2. L'anglo-normand a connu *ie* (*iert*, Ph. de Thaün, *Comp.*, 625 ; *lieve*, IV *Liv. des Rois*, III, ch. 21 ; etc. Mais dès la *Chronique* de Jordan Fantosme, il n'existe pour ainsi dire plus.

3. Quelques exemples : *beste* : *paistre* (Ph. de Th., *Best.*, 583) ; *requere* : *retrere* (*Clef d'am.*, 513) ; *fetes* : *metes* (*ib.*, 695) ; *renesire*, *mestre* : *estre* (Garn. de P. S. M., *S. Thom.*, p. 23) ; *pestre* : *estre* (*id.*, *ib.*, 34) ; *mestre* : *pestre* : *celestre* (*Liv. des Man.*, 97, 385-389) ; *peine* : *semaine* (*ib.*, 25, 99-100) ; *fontaine* : *veine* (Péan Gast., 2354) ; *crere* : *fere* (*Clef d'am.*, 233, 555).

pas à *e* comme en français, mais reste *a* : *hostal* et non *ostel* (Garn. de P. S. M., *Thom.*, 10). Cependant ce phénomène est plus régulier dans le Sud-Ouest qu'ailleurs (*Rom. de Thèbes*, *Vie de S. Martin*)<sup>1</sup> ; il est assez régulier aussi en anglo-normand : *iurnals* (*Brand.*, 576), *criminal* (Ph. de Thaün, *Best.*, 1736).

Devant la tonique, un *y* tend à s'intercaler, quand elle est en hiatus avec voyelle : *ayé* (fr. *ae*), *veyer* (fr. *veer* < *vetare*).

L'*e* atone est très peu consistant, et, dès le XII<sup>e</sup>, les cas d'amuïsement sont nombreux, devant ou après la tonique : *blesmure* (*blesmeure*) ; *eroi* (*eroie*) : *goi* ; on trouve même des exemples où *e* est tombé entre consonnes, quand la première est une *r* : *clerment*<sup>2</sup>.

En morphologie, parmi les traits qui se retrouvent dans tout l'Ouest on peut citer :

les formes atones du possessif *mis*, *tis*, au lieu du francien *mes*, *tes* ;

dans les verbes, la désinence *on* (*um*) à côté de *ons* : *faisun* : *guerpissum* (Ph. de Thaun, *Best.*, 118) ; *faisum* : *tresbuchum* (Id., *Comp.*, 588) ; *veon* (*Clef d'am.*, 746) ; *dirum* : *comandarum* (*Spons.*, 11-12)<sup>3</sup> ;

la troisième personne de l'imparfait en *ot*, en anglo-normand *out* : *portout* (Rol. d'Oxf.), *parlout* (Ph. de Thaun, *Best.*, 598<sup>4</sup>) ; *quitot* : *ot* (Péan Gast., *Vie de S. Mart.*, 103) ; *asséurout* (Garn. de P. S. M., *Thom.*, 47) ;

une prédilection marquée pour les parfaits en *si* qui entraîne un certain nombre de reformations analogiques : *offresist*, *defendesist* ;

la réduction, commune surtout en anglo-normand, des infinitifs en *eir* au type en *er*, reformation qui a dû commencer par les auxiliaires comme *aveir*, *poeir*, et qui n'a pas eu lieu de très bonne heure, puisqu'elle est encore inconnue d'écrivains comme Ph. de Thaün<sup>5</sup>.

LES PARLERS DU NORD-OUEST ET DU SUD-OUEST. — Il est aujourd'hui possible de distinguer, même aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, les

1. Ainsi *ostal* (puis *ostau*) ; *aïtal* (*Rom. de Th.*, ms. D, 19) ; *tale* (*ib.*, 99).

2. Pour l'anglo-normand, voir Vising, o. c., 70, et Ph. de Th., *Best.*, *Intr.*, LXXIX ; cf. *tu fras* (*IV Liv. des Rois*, I, 25), *freies* (*ib.*, 26), etc.

3. A côté, on rencontre les formes en *uns*, ainsi dans le *Comput* : *ço que semuns cuïldrums Que dununs recevrums* (617-618).

4. Comparez les célèbres vers de Wace : *Taillefer qui mult bien chantout*, *Sor un cheval qui tost alout*, *Devant le duc alout chantant De Karlemagne et de Rollant* (*Rou.*, 8035).

5. *Véer* : *valer*, *saner* (Garn. P. S. M., *Thom.*, 14). Ailleurs (p. 55) on trouvera *eir* : *aveir*, *deceveir*, *veeir*, *saveir*, *veir*.

divers dialectes de l'Ouest continental les uns des autres ; mais c'est là une tâche qui n'est pas la nôtre<sup>1</sup>.

J'indiquerai seulement ici sommairement quelques caractères principaux des différentes régions.

En Normand et dans les provinces du Nord-Ouest, *ai* et *ei* se confondent devant *l* et *n* mouillées ; *apparail* et *travail*. De même en anglo-normand.

Entre *i* et *r* tend à s'intercaler un *e* : *dierre soleit* (*Rom. du M. S. Michel*, 411) ; mais c'est le traitement de *e* + *y* qui est le plus intéressant à observer<sup>2</sup>. Là où le français a *i*, le Normand du Nord l'a aussi<sup>3</sup> ; mais celui de l'Ouest, depuis l'extrémité sud du Cotentin et le Sud ont *ie* : *piere* (*Clef d'am.*, 1412, = *pire*).

En Bretagne, le *Livre des manières* donne *i*, *e*, mais surtout *ei*. C'est cet *ei* qu'on trouve en général de là jusqu'en Poitou : *preise*, *empeire* (fr. *prise*, *empire*)<sup>4</sup> ; *esleire* : *meisteire* (*Rom. de Th.*, ms. D., 5055) ; *en mei* (*ib.*, 4725) ; etc.

Du côté du Berry, *i* semble redevenir prédominant.

Une semblable divergence caractérise le traitement de *o* + *y* ; à peu près dans la même région où *e* + *y* donne *iei* (?), *ei*, *o* + *y* donne également *uei* (?), *ei*, de sorte que les sons résultant des deux voyelles *e* et *o* dans cette condition riment ensemble : *neit* : *leit* ; *deleit* (*delectet*) : *leit* (*lectum*) (*Liv. des Man.*, 113, 449-53).

Dans le *Roman de Thèbes*, *ei* semble déjà passé à *e* : *vet* (5021, ms. D).

D'autres traits caractérisent le Sud-Ouest. Un des plus notables

1. Voir d'abord les deux études d'ensemble de Gœrlich : *Die nordwestlichen Dialekte der langue d'oïl* (*Franz. Studien*, V), et *Die südwestlichen Dialekte der langue d'oïl* (*ib.*, III) ; comparez pour la Normandie les études déjà citées (p. 319) ; pour la Bretagne : Kehr, *Ueber die Sprache des Livre des manières von Estienne de Fougères*, Cologne, 1884, et Kremer, *Estienne de Fougères Livre des Manières*, Marburg, 1887 ; pour l'Orléanais, voir : Auler, *Der Dialekt der Provinzen Orléanais und Perche im XII Jahrhundert* ; les recherches de Settegast (Breslau, 1876) ; de Stock (*Rom. Studien*, VII, 443) sur Benoît de Saint-More ; Constans, *Introd. au Roman de Thèbes* ; Soederhjelm, Péan Gastineau, *Vie de Saint-Martin*. Aux textes indiqués par miss Pope, ajouter : *Le livre de Justice et de Plet* (*Coll. des Doc. inéd. de l'Hist. de Fr.*) ; pour le Poitou et l'Angoumois : *L'Épître farcie de Saint-Estienne*, avec le commentaire qu'en a donné Koschwitz dans le *Commentar zu den aeltesten franz. Sprach-Denkmaelern* (*Altfr. Biblioth.*, Heilbronn) ; Tendering, *Laut und Formenlehre des Poitevinischen Katarinenlebens* (Diss. de Bonn, 1882) ; *Das poitevinische Catharin-leben und die übrigen südwestlichen Denkmaeler*, Barmen, Progr., 1885 ; Cloetta, *Le mystère de l'épouz* (*Sponsus*), (*Rom.*, XXII, 177 et suiv.).

2. Voir Schultzke, *Betontes e + i und o + i in der normannischen Mundart*.

3. *Pris* (Garn. de P. S. M., *Thom.*, 15, 21, 29) ; *iglise* (*ib.*, 49) ; *eslit*, *respit* (*ib.*, 17).

4. En anglo-normand au contraire, on a souvent *i* : *dire* : *mature* (Ph. de Thaün, *Best.*, 361 ; cf. *Comp.*, 221). Le *Mystère d'Adam* (97) donne *premiement*, et dans le *Roman de Thèbes* on trouve *cimetire*, forme fréquente sur les bords de la Loire, comme le montre le *Roman de la Rose*.

est que la loi de Bartsch paraît ne pas y avoir eu d'action : *a* après palatale ne passe pas à *ie*. Dans le *Sponsus*, *pechet* : *net* (16-17, *Rom.*, XXII,);

*o* tonique ne se diphtongue pas, ce qui arrive aussi dans le Nord-Ouest, mais sporadiquement ;

*e* latin ne se diphtongue pas non plus partout : *penas* (*Spons.*, 89) ; *Rom. de Thèbes*, ms. D : *det* = *deit*, II, 80 ; *plen*, I, 95 ;

*u* long du latin sous l'influence du *y* avait passé à *ui*. Dans l'Anjou et le Maine la diphtongue se réduit de bonne heure à *u* : *lui* > *lu* ; ce qu'on constate aussi en anglo-normand.

Dans le consonnantisme signalons que *j* passe souvent à *z* ; c'est un phénomène que l'on note de Touraine en Normandie, *borzeis* (fr. *borgeis*, *bourgeois*) ;

*l* mouillée s'amuit devant *s* : *conseiz*, *segreiz* ; cet amuissement se constate de Touraine en Normandie.

En morphologie, nous citerons la présence très particulière de la palatale à la désinence des verbes : *donc*, *demanc*, etc. On l'a constatée dans les *Sermons poitevins* comme dans la *Vie de S. Martin*, et dans le *Livre des manières*, c'est-à-dire à peu près sur les divers points du territoire que nous avons ici en vue.

Le subjonctif intercale un *g*, et cette forme est encore plus répandue que la précédente : *retroige*, *dige* ; elle ne paraît pas atteindre les verbes dont le radical se termine en *rd*, *nd* (sauf *prendre*).

Le parfait garda longtemps le *t* final après *i* et *u*.

Par ailleurs, ce qui est le plus remarquable, c'est l'emploi très étendu du neutre *el*, les formes *is*, et surtout *es* (= *elles*)<sup>1</sup> du personnel, la diffusion précoce des analogiques *tien*, *sien*, enfin la longue persistance de *ist*, *iste*.

Dans la portion sud de cette région, en Saintonge, Aunis, Poitou, on note des traits bien particuliers dont plusieurs annoncent le voisinage du provençal. Un des plus marquants est le traitement tout provençal de *tr* intervocalique : *tr* > *ir*, *atr* > *air* : *salvaire* (*salvator*) ; *deraire* (*Rom. de Thèbes*, ms. D, 24). Voir Constans, *Introd.*, XIII, et Tendering, *o. c.*, 13) ;

*au* atone se conserve en Angoumois et en Poitou : *claufiget* (*Spons.*, 22) ; *autreiera* (*S<sup>te</sup> Cat.*, 8) ;

*n* tombe devant *s* et les palatales : *cosel* (fr. *conseil*, *Spons.*, 72) ; *comecet* (*S<sup>te</sup> Cat.*, 376) ;

1. En Angoumois et en Poitou on a au sujet *el*, *cest*, qui montrent que l'action analogique de *qui* a été nulle.



origine bien plus probable le dialecte du duché de France, dont elle ne s'éloigne qu'en peu de points pour se rapprocher du dialecte de la Normandie. Il est vraisemblable que le dialecte francien, sous sa forme purement locale, n'étant encore altéré par aucune influence étrangère, a été employé dans la littérature du XII<sup>e</sup> siècle (Garnier de Pont Sainte-Maxence); toutefois il ne nous est parvenu aucun manuscrit de cette époque. C'est seulement peu de temps avant le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle qu'il se trouve des textes écrits à Paris ou aux environs, et présentant sous une forme à peu près pure, le dialecte qui s'y parlait, et que peu à peu la France entière adopta pour langue littéraire (Such., *Le fr. et le prov.*, p. 23-24).

L'absence de manuscrits franciens rend très difficile l'examen de cette question, qui ne peut se résoudre que par des raisonnements. Il paraît indubitable qu'il y a eu de bonne heure, avant Garnier de Pont Sainte-Maxence des œuvres composées à Paris. G. Paris inclinait à penser que la *Chanson de Roland*, née probablement en Bretagne, avait trouvé son arrangeur définitif dans un Français de France. Il est fort probable que le singulier *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, que nous avons cité dans les pages qui précèdent, est d'origine parisienne.

Mais ces choses fussent-elles sûres, cela ne résoudrait pas la question. Pour la résoudre, il faudrait que les manuscrits nous eussent transmis les poèmes sous des formes moins altérées. C'est seulement alors que nous pourrions nous prononcer avec certitude sur la question de savoir si ces œuvres étaient écrites en français pur, ou en français teinté de Normand, comme celles dont parle Suchier, et quelle est celle des deux formes qui a eu la priorité dans la production vraiment littéraire.

Quoi qu'il en soit, il importe de bien marquer, au moment d'abandonner l'histoire des dialectes pour celle du français proprement dit, que ces dialectes ont eu pendant des siècles un rôle considérable, sinon prépondérant.

Il n'est pas exagéré de dire que la très grande majorité des œuvres du XIII<sup>e</sup> siècle, appartient aux dialectes. Ils n'ont pas tous, bien entendu, brillé du même éclat, mais il n'en est aucun qui n'ait été appelé à la vie littéraire.

« La première période, dit M. Gaston Paris<sup>1</sup>, purement épique, appartient surtout au nord-est, à la France propre et au nord-ouest; la poésie plus raffinée qui a sa principale expression dans

1. *Littérature française au moyen âge*, p. 6. Introduction.

les romans de la Table Ronde fleurit particulièrement en Champagne et en Picardie ; ce fut aussi dans ces régions que fut cultivée presque exclusivement la poésie lyrique des hautes classes et plus tard de la bourgeoisie <sup>1</sup>. La Normandie et les provinces qui se rattachaient à elle depuis l'avènement des Plantagenet cultivèrent de préférence la littérature historique et didactique ; à cette littérature normande se rattache, comme un immense provin qu'on ne peut séparer de sa souche, la littérature anglo-normande... Les provinces de l'ouest prirent à la littérature de divers genres une part assez faible, mais présentent plus d'une production digne d'intérêt, surtout au point de vue linguistique <sup>2</sup>. La Bourgogne n'est presque pas représentée dans les monuments qui nous restent, quoiqu'elle ait eu au moins une grande production épique. Un mouvement actif de traduction, surtout d'œuvres religieuses, se manifeste dans l'est et le nord-est, à partir de la fin du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>. L'Orléanais produisit au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle les deux poètes qui devaient donner à cette époque son empreinte la plus marquée, Guillaume de Lorris et Jean de Meun. La Champagne fournit au même siècle les plus remarquables de ses historiens en prose, surtout des auteurs de mémoires <sup>4</sup>, tandis que la Flandre s'adonna avec ardeur à la rédaction d'histoires générales <sup>5</sup>. Le théâtre, fécond en Angleterre dès le <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, fut surtout brillant par la suite dans les grandes communes picardes <sup>6</sup>. »

PROGRÈS DU FRANCIEN. — Cependant, dès le <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle s'était constituée en France, avec les Capétiens, une royauté solide, qui travailla presque sans interruption à agrandir ses domaines, et arriva, comme on sait, à substituer peu à peu son autorité à celle de la féodalité vaincue. Or la nouvelle dynastie, issue de l'Ile-de-France, ne transporta jamais sa capitale d'une ville à l'autre, comme cela

1. Dans le nord, Arras a créé un véritable mouvement littéraire et poétique ; Jean Bodel et, plus tard, Adam de la Halle furent les plus brillants représentants de la culture de ce pays.

2. Le plus ancien texte de la langue de l'ouest est la traduction du *Lapidaire* de Marbode (après 1123), en tourangeau-manceau. Benoît de Sainte-More, l'auteur du *Roman de Troie* et de la *Chronique des ducs de Normandie* (<sup>xiii</sup><sup>e</sup> s.), est tourangeau.

3. Voyez en particulier la préface que M. Apfstedt a mise en tête du psautier lorrain du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle (*Altfranz.-Bibliothek*, IV, 1885).

4. Villehardouin, Joinville.

5. Beaudoïn VI de Hainaut avait fait recueillir une immense compilation, continuée après lui, connue sous le nom d'*Histoires de Baudoin*. Une autre, *Le livre des Histoires*, a été entreprise sous les auspices du châtelain de Lille, Roger. C'est de Flandre que plus tard viendront Jean le Bel, Froissart et Jean de Wavrin.

6. Il faudrait ajouter que Liège, en pays wallon, a été, au commencement du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, un véritable centre littéraire.

avait été fait autrefois. Dès les origines, elle se fixa définitivement à Paris, et l'existence d'une capitale immuable ne tarda pas à influencer sur le langage. Le dialecte qui s'y parlait gagna en dignité. Longtemps il ne fut pas celui des principaux poètes, quoique la littérature nationale fût aussi représentée à peu près sous tous ses aspects dans l'Ile-de-France, mais il était celui du seigneur le plus puissant et du pouvoir politique le plus considérable. Il profita de chacun de leurs progrès, et quand Philippe-Auguste, puis Saint Louis eurent passé sur le trône, sa prépondérance fut définitivement assurée.

Longtemps auparavant, du reste, on constate que son ascendant commence à s'exercer. Il ne faudrait pas croire que les œuvres dont je parlais plus haut, pour provinciales qu'elles soient, représentent fidèlement la langue des provinces. Beaucoup n'en ont que quelques traits. En Champagne, par exemple, bien avant Joinville, Chrestien de Troyes subit profondément l'influence du langage de Paris, et ne conserve de son champenois que quelques particularités. Ailleurs, il est visible que le scribe ou l'auteur ont fait effort pour se rapprocher de ce que tout le monde commençait à considérer, pour employer une expression postérieure, comme « le bel usage ».

Quelques écrivains nous ont du reste exprimé ouvertement leurs préférences. Un Français d'abord, Garnier de Pont-Sainte-Maxence, près Compiègne, qui, dans son remarquable poème de Saint-Thomas le Martyr (écrit entre 1170 et 1173), se vante d'écrire en français correct :

*Mes languages est buens, car en France fui nez.*

Un Lyonnais ensuite, Aymon de Varenne, qui, écrivant à Châtillon sur Azergue en 1188, abandonne son parler lyonnais, qui « est sauvage aux Français », pour essayer « de dire en lor langage al mieus qu'il a seü dire ».

A cette époque, de nouvelles causes contribuent à assurer la suprématie de Paris. La littérature en langue vulgaire devenant, ainsi que le dit M. Gaston Paris, de moins en moins populaire, « y trouve son centre, comme les études latines, auxquelles elle se rattachait de plus en plus, y avaient le leur. C'est là qu'on traduisait la Bible, qu'on rédigeait les chroniques royales, que Henri d'Andeli et Rusteuf prétaient aux querelles universitaires la

1. *Hist. litt. de la France*, XXIV, 402.

forme de la poésie française, que Jean de Meun écrivait la seconde partie du Roman de la Rose, et que les hommes de talent, désireux de se faire connaître, accouraient de toutes parts. Avec le règne de Charles V, la cour allait devenir pour un temps le centre de toute littérature sérieuse<sup>1</sup> ».

Aussi commence-t-on à railler les accents et les parlers provinciaux. De là les moqueries adressées à Conon de Béthune († 1224), à la cour d'Alix de Champagne, et sa protestation si souvent citée :

*La roïne ne fist pas que cortoise  
Qui me reprist, ele et ses fuis li rois.  
Encor ne soit ma parole françoise,  
Si la puet on bien entendre en françois.  
Cil ne sont pas bien apris ne cortois  
Qui m'ont repris, se j'ai dit mot d'Artois  
Car je ne fui pas nouriz a Pontoise.*

De là aussi les précautions de Jean de Meun, dans sa traduction de Boèce<sup>2</sup> :

*Si m'escuse de mon langage  
Rude, malostru et sauvage ;  
Car nés ne sui pas de Paris,  
Ne si cointes com fut Paris ;  
Mais me raporte et me compere  
Au parler que m'aprist ma mere  
A Meün quand je l'alaitoie,  
Dont mes parlers ne s'en desvoye,  
Ne n'ay nul parler plus habile  
Que celui qui keurt à no-ville.*

On peut rapprocher encore de ces témoignages le récit naïf du miracle opéré par les restes de saint Louis sur un sourd et muet de naissance, en 1270. Quand ce malheureux recouvre la parole, ce n'est pas dans son patois bourguignon, mais en français correct, « comme s'il fût né à Saint-Denis, qu'il se met à converser »<sup>3</sup>. Cette comparaison revient d'ailleurs plusieurs fois<sup>4</sup>, et il est désor-

1. *La litt. fr. au moyen âge*, p. 7. Froissart raconte qu'en 1388, Gaston Ph. de Foix lui parlait non en son gascon, mais « en bon françois » (éd. de Lettenhove, XI, 3).

2. Léop. Delisle, *Inv. des mss. français*, II, 327. Cf. la Chronique de Ph. Mousket, éd. Reiffenberg, Préf., p. cx. On peut voir dans un petit dialogue publié par Jubinal (*Jongleurs et trouvères*, 52 et suiv.), le *Privilège aux Bretons*, comment on se moque de la façon dont les Bretons écorchent le français. Cf. plus loin pour l'Angleterre.

3. *Acta sanctorum*, août, V, 566, F.

4. Par exemple chez Adenet le Roi : Quand il veut dire que la reine Berte parlait bien français, il dit qu'on l'eût crue née au « bourg à Saint-Denis ». On a dit aussi

mais facile de voir que bientôt il y aura en France une langue nationale et que ce sera celle de Paris et de ses environs. Toutefois l'histoire détaillée de son extension est encore à faire. Pour la plupart des pays où se parle aujourd'hui la langue française, nous ignorons quand cette langue a commencé à s'y introduire, et à la faveur de quels événements. Et cette histoire si intéressante, si intimement liée à celle du développement de l'unité nationale, est, autant qu'on en peut juger par le peu qu'on en sait, extrêmement variée de province à province et de ville à ville<sup>1</sup>. Dans le midi, c'est au cours du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle que, d'après M. Giry<sup>2</sup>, le français se substitua dans les actes aux anciens dialectes, qui luttaient avec le latin depuis la fin du <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle. Dans le nord, les villes de Flandre, de Belgique, d'Artois, de Lorraine, commencent à se servir de la langue vulgaire, pour des contrats privés, dès le début du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. A peu près à la même époque il apparaît sur les confins de la langue d'oc, en Aunis, en Poitou, un peu plus tard en Touraine, en Anjou et en Berry, mais partout avec des traces dialectales<sup>3</sup>. Il faut arriver au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, où le français est vulgarisé par la chancellerie et l'administration royales, qui s'en servent désormais ordinairement<sup>4</sup>, pour que la langue vulgaire des chartes s'unifie dans un parler commun, qui est celui de Paris, devenu langue officielle. La littérature dialectale disparut à peu près dès le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, en même temps que les documents dialectaux ; mais, soit pour la raison que les dialectes littéraires n'avaient guère été que des créations un peu artificielles, soit parce que l'homme, même sans instruction, s'accoutume facilement à deux langues, l'une qu'il écrit et qu'il lit, l'autre qu'il parle, soit surtout parce qu'il vit sans lire et sans écrire, cette disparition de toute littérature ne fut nullement mortelle aux patois parlés, que nous retrouverons dans la suite de cette histoire.

que Chaucer opposait le jargon de Strafford-at-Bowe au langage de Paris ; il a été montré récemment que le « français de Strafford-at-Bowe » n'est qu'une expression pittoresque et plaisante pour désigner l'anglais du cœur de l'Angleterre, le plus pur par conséquent.

1. M. Paul Meyer travaille depuis longtemps à en réunir les matériaux.

2. *Manuel de diplomatique*, p. 467 et suiv. En Dauphiné, on trouve déjà des actes diplomatiques en français au milieu du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. V. Devaux, *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge*. Paris et Lyon, 1892.

3. Voici pourtant l'indication d'une charte en langue vulgaire du Poitou dès la fin du <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle (1088) dans la *Chronique des Eglises* d'Anjou (p. 78) : *presens carta vulgaribus verbis expressa est distincte et aperte a Marbodo archidiacono*.

4. Les documents en français ne semblent pas remonter au delà de Louis IX.

## CHAPITRE VII

### LE XIII<sup>e</sup> SIÈCLE

#### PHONÉTIQUE

VOCALISME. — La phonétique de l'ancien français subit encore, dans le cours du XIII<sup>e</sup> siècle, quelques changements profonds, surtout dans le vocalisme, où les sons provenant de *o* latin se modifièrent presque tous.

X 1<sup>o</sup> D'abord la diphtongue *ue* qui provenait de *ϕ*, et qui probablement depuis assez longtemps était ascendante (ué), finit de passer à *eu*. Les graphies en *eu* se multiplient, ainsi dans Rutebeuf : *Rudes est, et rudement œuvre ; Li rudes hom fet la rude œuvre* (II, 140) ; *chose que il li veuille dire* (*ib.*, 68) ; cf. Beaum. (*Coust.* I, 43, § 57 *deut* ; 103, § 209 *veut*) ; plus tard *La Panth. d'am.*, (588, 590, 592) : *veulent* ; (*ib.*, 635) : *peut*<sup>1</sup>.

2<sup>o</sup> L'*o* fermé (écrit aussi *ou*, cf. p. 152), qui provenait de *ϕ* libre tonique latin, passe aussi à *eu*, en changeant de lieu d'articulation : *flor* > *fleur*. Si bien que par un chemin bien différent, *ϕ* et *ϕ* ont abouti désormais au même résultat : *eu*, et riment ensemble.

Les exemples sont nombreux ; des graphies d'abord : *l'honneur* (*Contes dév.*, II, 299) ; *la queue* (*Aymeri*, 1162) ; *procureur* (Beaum., *Coust.*, I, 50, § 72) ; *jugeur* (*ib.*, II, 148, § 1252 ; *rendeur* (*ib.*, II, 124, § 1212) ; etc.

Mais il ne faudrait pas croire que le changement ait été dès lors définitif. Pendant tout le siècle, on voit les poètes franciens rimer encore *o* fermé libre avec *o* fermé originairement entravé qui, nous allons le voir, passe, lui, à *ou*. Ainsi Rutebeuf (II, 124) : *honor* : *sejor*.

Dans l'*Év. Nicod.*, : *tenebrur* : *jur* (812) ; *dulçur* : *jur* (1251) ; dans *Aymeri* (p. 54-55) la laisse xxxviii nous montre entremêlés *valor*, *seignor*, *poor*, *error*, et *tor*, *jor*, *sejor*. Au vers 2891 du même poème on a : *et perille.x l'estor*, deux graphies contradictoires, et de semblables inconséquences se rencontrent chez Beaumanoir : *pour paour ne pour cremeur* (*Coust.*, II, 135, § 1228).

1. Bien entendu la graphie ancienne se conserve très longtemps, si longtemps qu'il est superflu d'en donner des exemples pour le XIII<sup>e</sup> siècle.

3° L'o fermé protonique, libre ou entravé, sonne désormais *ou*. Nous ne pouvons naturellement ici avoir d'autres témoignages que les graphies : *ou* y est tout à fait commun : *aourer* (Rut., II, 310), *arousable* (*ib.*, 254), *rousee* (*Aymeri*, 2560), *espousee* (*ib.*, 2561), *pourfit* (Beaum., *Coust.*, II, 3, § 1004), *soufert* (*ib.*, 88, § 1136)<sup>1</sup>.

4° Le même o fermé, tonique, provenant de *o* entravé, se ferme de plus en plus jusqu'à *ou*. La graphie *ou* est cependant rare ; dans Rutebeuf, on a presque toujours *o* : *En ceste vile a une cort, Nul leu teil droiture ne co(u)rt* (Rut., II, 223).

A ce même son *ou* aboutit en même temps l'o provenant de *o* latin protonique libre : *mouvoir* > *mouvoir*. *Couverture* (Rut., II, 291), *acourci* (*ib.*, 223). La graphie *ou* est constante chez Beaumanoir, ainsi pour le mot *louer* et ses dérivés : *loueres*, *louages*, *louier* (voir t. II, le chapitre xxxviii). De même pour *pourroit*, *ouvrer*, *voulons*, etc.<sup>2</sup>

5° Enfin, l'o ouvert tonique, provenant de *au* latin, se ferma. Le mouvement commença peut-être par les cas où *o* se trouvait devant voyelle : *loe*, il s'étendit aux cas où la voyelle *o* était suivie d'une seule consonne autre que *r*, enfin à ceux où *o* était suivie d'un groupe de consonnes dont la première s'amuissait : *coste* > *cote*, prononcé avec *o* fermé.

Il est très certain que l'o ainsi fermé fut assez proche de l'o anciennement fermé pour pouvoir rimer avec lui. Chrestien de Troies rime déjà *aproche* et *boche* ; mais l'o fermé de *boche* avait bien assoné avec celui de *flor*, et cependant ils étaient différents, puisqu'ils ont eu une autre destinée ultérieure. *Aproche* et *boche* étaient donc sans doute voisins, mais inégalement fermés ; seul l'o ouvert venu de *au* latin, et qui se trouvait devant voyelle rejoignit l'o originellement fermé.

*Oi*<sup>3</sup> provenant de *o* + *y* (*crois*), et *oi* provenant de *au* + *y* (*noise*) étaient originellement distincts. Le premier était *oi*, le second *qi*. Ils n'assonnent pas dans les premiers textes (*Alexis*, *Roland*, etc.) ; plus tard, les deux diphtongues se confondirent en *qi*. Quand *ei* passa à *oi*, ce fut également à *qi* et non à *oi*.

Quand cet *qi* a-t-il commencé à s'altérer et à passer à *oe*, c'est

1. Peut-être pourrait-on tenir compte de rimes telles que *doute* : *toute* (*Rose*, II, 120, v. 6152-3), car le traitement de *toute* est celui des proclitiques, et il n'y a ici aucun doute sur le son de *ou*, puisqu'il rime avec *ou* provenant de *o* + *i* vocalisé. S'il faut considérer l'o de *toute* comme tonique, l'observation s'applique alors au paragraphe suivant.

2. Voir Metzke, *Dial. v. Isle de France*, *Herrig's Archiv*, 61, 406-407.

3. Voir Ph. Rossmann, *Franzoesisches oi*. Diss. dans les *Roman. Forschungen* de Vollmoeller. Cf. G. Paris, *Rom.*, XI, 601, et Metzke, *o. c.*, *ib.*, 65, 66.

une question très litigieuse. Est-ce dès l'époque des assonances ? Il semble bien que les exemples cités ne sont pas tout à fait probants.

Mais, au XIII<sup>e</sup> siècle, on peut être plus affirmatif. Il est incontestable que *oi* rime avec *ai*, ainsi *j'ai* : *joie* (*Contes dev.*, I, 193-4)<sup>1</sup>; *paie* : *envoie* (*ib.*, 329-30); *voire* : *exemplaire* (*ib.*, II, 37-8); *qui grant honte ait* : *repost s'estoit* (*Rose*, I, 186, v. 2919-20).

Des graphies intéressantes ont été relevées par Metzke (p. 68) dans les lettres de deux duchesses de Bretagne (deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle) : *roe*, *assavoer*, *apercoeve*; *boais*, *moais*, ont été trouvés par Guessard dans des chartes d'Oissery (Seine-et-Marne); de 1256 et 1262<sup>2</sup>. Le *Credo*, transcrit en lettres grecques, publié par Egger, donne les formes *σε βίετ*, *αγγλέερα* (en gloire), où l'accentuation nous montre le phonème à sa première étape de transformation, gardant l'accent sur *o* et ayant déjà changé *i* en *e*.

C'est, semble-t-il, aussi au début du XIII<sup>e</sup> siècle que se place la nasalisation de *o*. Cette nasalisation entraîne la fermeture complète de *o*, là où il est ouvert. Dans quelle mesure cet *o*, en arrivant à un son voisin de *ou*, resta-t-il nasal ? c'est un point qui a encore besoin d'être éclairci<sup>3</sup>.

CONSONNANTISME. — Dans le consonnantisme, il importe surtout de signaler la disparition de l'élément dental dans les consonnes doubles, *ts*, *tch*, *dj*. Commencée en Picardie, dès le siècle précédent, cette réduction se produit en francien au XIII<sup>e</sup> siècle. Les emprunts des langues étrangères en sont les meilleurs témoins. Ainsi, auparavant, l'allemand avait transcrit *tschapel*, *tchevalier*; au XIII<sup>e</sup> siècle, il transcrit *schanze*, *schanzune*. De même l'anglais des siècles précédents avait pris *general* (= *djeneral*), *gentle*, *just*. Dans

1. Je ne cite pas *maine* (*mène*) : *moine*, dans Rutebeuf, parce que Rutebeuf qui est Champenois, et qui écrit ailleurs *moine*, se permet peut-être la prononciation : *moine*, qui est de l'Est. L'*Élégie juive* de 1288 écrite à Troyes donne déjà les transcriptions : *etelet* (iv), *etelet* (viii), *tenret* (vii), *avel* (ix), *savel* (xii).

2. *Bibl. de l'École des chartes*. 2<sup>e</sup> série, II, 238.

3. Déjà dans l'*Élégie juive* de 1288 (*Rom.*, III, 463), on trouve la transcription *mont* pour *mout* (I, 1, V, 2). L'*Esconfite* rime *temoute* (tumultum) avec *monte* (4095-6). Le *Roman de la Rose* écrit constamment *montepier* (J. de Meung, o. c., IV, 244, v. 20513; II, 60, v. 5227, etc.); la *Panthère d'Amour* rime *coutes* pour *contes* (car *coutes* = matelas, ne fait, quoiqu'en dise le Lexique, aucun sens ici) avec *toutes* (1880-1); au XV<sup>e</sup> siècle, la prononciation en *ou* est plus sûrement attestée encore par des rimes comme *dont ceste* : *doucette*, dans Guil. Alexis (I, 25, cf. la note de cette page), et les rimes si nombreuses des *Rondeaux du XV<sup>e</sup> s.* (CVII et LXX : *fonte*, *goute*, *ecoucle*, *coute*, *double*, *fonte*, *goute*, *passeroute*, *dehoute*, *toute*, *fonte*, *goute*). Comparez encore *mont* pour *mout* qui semble être tout autre chose qu'une graphie, puisqu'il est à la rime auprès de *sont* ou de *semont* (voir God.), et peut-être est-ce dans cette confusion qu'il faut chercher l'explication de l'énigmatique adverbe *mon*, *assavoir mon*, c'est *mon*, *ce fait mon*, *çamon*.



le moyen haut-allemand, le *j* est désormais rendu par *sch*, *zh*, *j* : *schent*, *sargent*<sup>1</sup>.

S sourde devant les explosives s'était maintenue. Elle disparut alors, et désormais *estat*, *forest* eurent leur son moderne. Déjà l'*Évangile de Nicodème* (trad. Chrestien) rime *dit* et *esperit* (1054-5), *dites* et *issistes* (1208-9), *Christ* et *surrexit* (1346).

Le manuscrit français 403 de l'*Apocalypse en français* écrit *chateté* (9), *feïtes* (5), *memes* (7), *moutarré* (*monstrerai*, 118, cf. Intr. p. ccxxiv). Le *Roman de la Rose* rime fréquemment *preste* avec des diminutifs *petitete*, *sajette* (I, 56, v. 877-8; 62, v. 973). Comment s'est produit cet amuïssement? Sans doute en passant par un son *ch* (*ch* allemand), qui est attesté par l'*Orthographia gallica* : « Quant *s* est joynt (a la *t*) ele avera le soun de *h*, come *est*, *plest* seront sonez *eght*, *pleght*. » Les rimes des poèmes allemands accouplent *foreht* et *reht*. Les transcriptions allemandes représentent aussi quelquefois *st* par *cht* : *tschachtel* (*chastel*), *tëhtier* (*testière*). Il n'est pas impossible que le processus ait été différent, selon la consonne qui suivait<sup>2</sup>.

## MORPHOLOGIE

DÉCLINAISON. — Au XIII<sup>e</sup> siècle, la déclinaison existe encore dans le dialecte francien ; elle y est cependant moins régulière que des textes, la plupart du temps restaurés, ne le feraient croire. Dans l'Ouest, dès les premiers textes, des manquements fréquents aux règles se constatent ; le *Saint Alexis*, même dans le manuscrit de Hildesheim, en donne des exemples : *apostolie* pour *apostolies* (61, 1) ; *tut le pople* pour *tuz li poples* (623). Dans le ms. de *Roland*, les fautes de ce genre sont nombreuses : *Bels fut li vespres e li soleilz fut cler* (157) ; *li empereres est par matin levet* (*ib.*, 163) ; *L'estreu li tint sun uncle Guinemer* (*ib.*, 348 ; cf. 392, 438) ; Ailleurs c'est le sujet pluriel qui apparaît avec une *s* : *Seignurs barons, dist li emperere Carles* (*ib.*, 180)<sup>3</sup>. Les noms de la déclinaison imparisyllabique sont employés au sujet avec la forme du régime ou inver-

1. Voir Nyrop, *Gram. hist.*, I, § 402, 421.

2. Voir *ib.*, § 462 et Wulff (*Recueil de Mém. phil. présentés à G. Paris*), qui compare le phénomène à celui qui a été observé dans l'andalou actuel. Le passage de *s* à *m* devant nasale a été étudié en anglo-normand par Miss Pope (*La langue de Frère Angier*, 26), le changement de *is* en *ch* dans les dialectes lorrains est bien connu : *poisson* > *pouchon*.

3. L'édition de Müller rétablit presque partout la déclinaison, à chaque instant négligée par le ms. d'Oxford.

sement : *Ensurquetut si ai jo vostre soer* (*ib.*, 294) ; *Que vassals est li nostre emperëur* (*ib.*, 1444). Or, il est impossible d'attribuer sûrement au copiste des fautes qui changent la mesure du vers.

Au XII<sup>e</sup> siècle la déclinaison ne se retrouve plus chez les poètes anglo-normands, que quand ils font effort pour la conserver ; ainsi dans la *Vie de S<sup>t</sup> Brandan*, dans *Geoffrei Gaimar*, etc. A Troyes, l'*Elégie juive* de 1288 n'en garde pour ainsi dire aucune trace, ce qui suppose une décadence commencée de bonne heure.

En francien, il est difficile, faute d'un nombre suffisant de manuscrits ayant une provenance bien assurée, de déterminer jusqu'où vont à une époque donnée les confusions. Mais il est probable que là aussi elles remontent assez haut. Le système portait en lui un germe de mort, l'absence de flexions dans les féminins.

Le type essentiel (*murs*) du masculin, tendit visiblement à tout envahir ; on le voit s'étendre à des mots originellement indéclinables, comme *vers* (encore dans la *Panth. d'am.* : *I ver*, 1097 ; *du ver*, 1099). Ce qui est beaucoup plus important, l'*s* caractéristique du sujet est donnée très anciennement aux noms qui ne l'avaient pas ; déjà dans le *Pelerinage*, on trouve *coltres* (285), de même au vers 398, le mètre réclame *vespres*. Au XIII<sup>e</sup> siècle, sans que l'ancien type soit détruit, les formes analogiques se multiplient.

A la même époque, le type *emperere* a pris également l'*s*. L'analogie est même allée plus loin. Les féminins de la deuxième classe : *flor*, *fin*, sont à peu près régulièrement assimilés aux masculins, et deviennent : *flors*, *fins*, même chez les écrivains scrupuleux comme Chrestien de Troies.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, ces faits se généralisent encore ; l'*s* est partout : dans *songes* (*Rose*, I, 2, 13) comme dans *acheteres* (Beaum., *Coust.*, II, 7, § 1013 ; dans *prisons* (*id.*, *ib.*, 17, § 1031) ; dans *veritez* (*Ev. Nicod.*, 273, 313) et dans *bonne fois* (Beaum., *Coust.*, II, 59, § 1087) comme dans *suers* (*ib.*, I, 225, § 473).

Il n'y a guère que les féminins en *e* qui aient résisté, et aient gardé leur forme, identique aux deux cas. Toutefois si l'influence du masculin ne s'y fait pas sentir, en revanche, le type *rose* agit sur la déclinaison en *ain* qui disparaît.

Au masculin, outre l'extension de l'*s* dont nous avons parlé, il faut signaler naturellement un nombre toujours croissant de confusions casuelles. Quelquefois, c'est le nominatif qui l'emporte, ainsi en est-il pour le mot *prestre*, qui est visiblement plus fréquent que *provoire*<sup>1</sup>.

1. Ainsi dans les fabliaux, où le mot *prestre* est d'un emploi si fréquent, on ne ren-

Mais dans le plus grand nombre des cas, c'est l'inverse qui se produit : *Un alement li vint* (Aymeri, 1873). Dans ce texte les fautes sont de beaucoup plus nombreuses que dans l'*Évangile de Nicodème* par exemple ; elles le deviennent encore plus dans le *Roman de la Rose*, surtout dans la partie de J. de Meung, dans le *Livre des Mestiers* d'Est. Boileau<sup>1</sup>, c'est-à-dire au fur et à mesure qu'on avance vers le xiv<sup>e</sup> siècle, sans cependant qu'on puisse établir de chronologie bien rigoureuse, la correction dépendant au moins autant de l'attention qu'y donnent le copiste et l'auteur que de la date<sup>2</sup>.

DÉCLINAISON DES ADJECTIFS. — Des troubles correspondants atteignent naturellement la déclinaison des adjectifs<sup>3</sup>. Mais il faut signaler ici en outre la tendance de plus en plus accusée, qui fait donner aux adjectifs primitivement épïcènes, outre l's de *bons* au masculin, l'e de *bone* au féminin. Au xiii<sup>e</sup> siècle, toute l'importante série *tel*, *quel* est atteinte, surtout à partir de la deuxième moitié du siècle : *Se tele n'est qu'à pechié monte* (J. de Meung, *Rose*, II, 188, v. 7244) ; *quantes colors il ont ne queles*, *Ne porquoi tant*, *ne porquoi teles* (*ib.*, IV, 134, v. 18718-9) ; cf. Beaum. *Coust.*, II, 11, § 1020 ; 12, § 1021 ; et souvent, quoiqu'on retrouve par-ci par-là quelques *tel* ou *quel*, ainsi II, 13, § 1024). Le *Livre des Mestiers* d'Est. Boileau donne aussi très souvent les formes en e : *quele* (203, 254).

DEGRÉS DES ADJECTIFS. — Les vieux comparatifs synthétiques *menor*, *peior*, ne sont pas tombés en désuétude, il faut noter cependant que *bellezor*, *forçor*, *sordeior* peuvent être considérés comme disparus.

PRONOMS. — I. PERSONNELS. — Par suite de son emploi protonique, peut-être aussi sous l'influence du masculin, la forme du personnel féminin *elle* tend à s'abrégier en *el*. On a signalé *el* dans des textes du xii<sup>e</sup>, comme le *Roman de Rou* ; il est assez commun dans les *Chansons* de Gace Brulé (ch. XI, 35, 38 ; ch. XXII, 45). On le

contre presque jamais *provoire*. Citons par exemple *Aloul* (*Fab.*, I, 258) : *jamès prestre je ne croirai* ; au *prestres* vient ; cf. : 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, etc., etc.

1. Voir p. 206 : *Et si ne doit nus mestres de ce mestier ne tascheur avoir c'un aprentiz* ; p. 257 : *Nus forbeur ne puet*, etc.

2. Voir l'introduction de l'*Évangile Nicod.*, VIII, et l'introduction d'Aymeri, I, XCIX.

3. En particulier *tot* remplace souvent au pluriel sujet la forme normale *tuit* : *Tot li sèlier et tout leur vallet doivent* (Est. Boil., *Liv. d. Mest.*, 212).

retrouve dans *Aymeri* (4432), et à foison dans le *Roman de la Rose*, même dans la partie de G. de Lorris (voir par exemple p. 16 du t. I). On remarquera qu'*el* se rencontre, même pour le pluriel, ainsi chez J. de Meung : *n'el ne sont point, sachiés de certes, Ne trop closes, ne trop overtes* (IV, 254, v. 20677); cf. *ib.*, II, 252, v. 8263, et 272, v. 8579); mais on trouve aussi *els* (*Ev. Nicod.*, 184). Cette forme s'écrira jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle.

Chose beaucoup plus importante, la forme *li*, qui est la forme atone aux deux genres, et en même temps sert de forme tonique au féminin, tend souvent à supplanter *lui*, non seulement au datif, mais à l'accusatif : *Je ne desir nul home fors que li* (*Aymeri*, 2493); et, par suite de la confusion syntaxique des formes toniques et atones, on rencontre ce *li*, là où on attendrait *le* : *Qui laborer faire li voille* (J. de Meung, *Rose*, III, 110, v. 12009), *pur li quere* (*Ev. Nicod.*, 1142). Dans le *Credo* de Joinville, *li* apparaît presque régulièrement après les prépositions et devant l'infinitif où, comme on sait, une forme tonique est de règle; l'*Histoire de Saint Louis* n'emploie *lui* que tout à fait isolément. Inversement *lui* pour *li* féminin se rencontre dès l'*Alexis* (43), et se retrouve assez souvent : *de la pitié qu'il ot de lui* (*Contes dev.*, II, 147).

II. *POSSESSIFS*. — Faut-il considérer comme françaises les formes *nos*, *vos*, du sujet singulier, qu'on trouve dans certains textes franciens, depuis le xii<sup>e</sup> siècle ? *Qui est vos sire* (*Aymeri*, 1641); *qui vostre sire doit estre et voz maris* (*ib.*, 3288). Et plus tard dans la *Panth. d'am.*, on lit : *vos hons* (339); et à l'accusatif : *en nos mariage* (1013). Il semble bien qu'on ait affaire là à des influences picardes.

Les formes toniques du possessif de l'unité tendent à s'unifier, au masculin. La première personne assimile les autres, et *tuen*, *suen*, disparaissent peu à peu; on trouve fréquemment *sien* (*Contes dev.*, II, 107), *siens* (*Rose*, I, 30, 444); cf. *ib.*, 68, 1049; *Beaum.*, *Coust.*, II, 7, § 1011<sup>1</sup>.

III. *DÉMONSTRATIFS*. — L'extension de l'*s* flexionnel à *cist*, qui devient *ciz*, *cis*, et à *cil* amène la confusion entre ces deux formes, car *cil* perd alors l'*l* et se prononce *cis*, de sorte que, malgré les graphies, on ne sait pas toujours auquel des deux on a affaire : *cis murs* (*Aymeri*, 1033; cf. *Rose*, I, 70, 1107, et 32, 481); *cilz* ne devient guère commun qu'au xiv<sup>e</sup> siècle, ainsi dans la *Panth. d'am.*, 172, 575, 2067, etc.; mais l'amuïssement de *l* est en tous cas

1. Déjà au xii<sup>e</sup>, *Esc.* 1380 : *sien*; 1501 : *siens* (plur.).

antérieur. Cette confusion n'a certainement pas été sans conséquence pour la syntaxe, en empêchant la distinction de sens entre les deux pronoms de se maintenir à tous les cas.

IV. *RELATIFS*. — *Lequel*, tout en existant dans les anciennes traductions (*Psautiers d'Oxford et de Cambridge*, IV *Livres des rois*, *Dialogues du pape Grégoire*), n'en est guère sorti jusqu'au xii<sup>e</sup> siècle. Au xiii<sup>e</sup>, au contraire, on le rencontre fréquemment dans des écrits originaux. Villehardouin l'avait (393, 496; cf. *Heur. de Valenc.*, 503, 523, 537, 542, 558, 561, 581, 648, 664). Chez Joinville, il est tout à fait usuel : *laqueux bataille* (1820), *liquieux avoit* (524 a *Credo*), *en laquel com- paingnie* (280 b). Beaumanoir en fait un usage aussi fréquent dans ses œuvres juridiques, qu'aucun parlementaire du xvi<sup>e</sup> siècle : *es queles l'en voit* (*Coust.*, I, 113, § 221); *lesqueus choses* (*ib.*, I, 95, §§ 193; 98, §§ 196; 114, §§ 224, etc., etc.); comme on le voit, il use aussi bien de l'adjectif que du pronom<sup>1</sup>. *Li queux* est également tout à fait commun dans le *Livre des Mestiers* d'Estienne Boileau (6, 21, 41, etc.).

On trouve souvent dans les textes *qui*, là où on attendrait *qu'il* et, quoique plus rarement, *qu'il* pour *qui*<sup>2</sup>. Cette confusion, purement phonétique, a influé sur les constructions relatives, comme nous le verrons par la suite. En voici quelques exemples : *s'il ne font ce qu'il doivent et qu'il apartient au resort* (*Beaum.*, *Coust.*, I, 158, § 322); *Et requierent celui Guerin qui les saisisse* (*Est. Boil.*, *Liv. d. Mest.*, 261); *qu'il ait fiancié sa foi qui gardera et fera le mestier bien* (*ib.*, 77); *Li gantier de Paris ne doivent point de coustume de chose qui vendent ne n'achatent* (*ib.*, 242; cf. 252 et souvent). La confusion dans ce texte est si complète qu'on y trouve la graphie : *quilconques* (305).

V. *INDÉFINIS*. — *Quelque* commence à souder ses deux éléments et à se faire suivre d'un autre *que*. Villehardouin en offre deux exemples : *en quelque leu que il alassent* (13); *de quelque terre que il fussent* (*ib.*, 205). Tous les textes du xiii<sup>e</sup> ont cette forme en même temps que l'ancienne, quelquefois plus souvent : *quelque part qu'il soient* (*Rose*, I, 104, v. 1623);

1. On notera des phrases comme celles-ci : *la justice... est au baron en quel baronie li lieus est fondés* (*Coust.*, I, 162, § 332). Remarquez aussi ce tour resté dans la langue populaire moderne : *me convient il tenir au quel que je cuidera que bon soit* (*Beaum.*, *Coust.*, 114, § 222); et celui-ci, tout semblable : *Et moult biau compe i a il de cele guerre meismes dès le commencement jusques a la fin, ou que il sont devisé li dit et li fait* (*IV Tenz d'aage d'ome*, § 233).

2. *L* est tombé devant une autre consonne, par exemple devant *s*, d'où des rimes comme *périls* : *peris* (*Panth. d'am.*, 1847-8).

cf. *quelque gré que vous en aiés* (J. de Meung, *Rose*, III, 86, v. 11670); voyez encore : *de quelque maniere de grain que il mesureche* (Est. Boil., *Liv. des Mest.*, 21,); *quelque chose que ce soit* (*ib.*, 211); *de quelque molles que ce soit* (*ib.*, 209)<sup>1</sup>.

On remarque un certain nombre d'exemples où *que* est rapproché de *quel* sans toutefois être repris : *de quel que mesfet il soient repris* (Beaum., *Coust.*, I, 159, XI, 325), *quel que conve-nance la fame eust devant les espousailles ou apres, et en quel estat qu'ele fust, ou veve ou pucele* (Id., *ib.*, II, 31; XXXIV, 1054).

VERBES. — Dans la conjugaison, l'analogie amène aussi de grandes nouveautés.

DÉSINENCES. — A la 1<sup>re</sup> personne de l'indicatif présent, l'*e* final, qui apparaît dès le XII<sup>e</sup> siècle, d'après l'analogie des verbes où il servait d'appui à un groupe de consonnes (*membre*, *nome*, de *mem(o)ro nom(e)no*), tend vraiment à se répandre; ce qui facilite du reste la confusion, c'est que la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> personne avaient déjà *e* : *chantes*, *chante*. L'*e* est attesté non seulement par des graphies, mais par des rimes : *je loe* : *joe* (Ruteb., II, 57); *je l'ose* : *alose* (*Rose*, I, 164, v. 2561-2); *ose* : *chose* (*ib.*, I, 220., 3442); ailleurs c'est le mètre qui exige l'*e* : *Sachiez je ne me gabe mie* (*Contes dev.*, II, 191).

Aux conjugaisons autres que la 1<sup>re</sup>, on voit apparaître l'*s*, qui a été signalée déjà dans Raoul de Cambrai *desdis* : *Cambrisis* (2807-8), mais qui a été longue à se généraliser. Si on veut tenir compte de la graphie, *s* est très commune dans plusieurs textes, particulièrement dans le *Roman de la Rose* (I, 162, v. 2552, 2557; 164, 2573, etc., etc). De même dans les *Enfances Vivien* : *suis* (ms. 1448, v. 1147); mais ce qui est plus sûr, on la trouve à la rime, *tant l'ains* : *li vilains* (*Rose*); cf. plus tard : *escondis* : *respondis* (*Panth. d'am.*, 385-6).

A l'imparfait et au conditionnel, la désinence étymologique *iens* cède à peu près complètement la place à *ions*; déjà dans l'*Evangile*

1. Suivant Tobler (*Verm. Beitr.*, II, 27), on est passé de la construction primitive : *Quele ore que jel voldrai prendre* (*Rom. d. l. Char.*, 706), à la suivante : *quels que pecieres que lu soies* (*B. Cond.*, 216, 359); et enfin à celle où *quelque* a formé un tout inséparable : *quelque gros morcel qui y soit* (*Men. de Paris*, I, 25). Cf. Haase, *Synt. de Villeh. et de Joinville*, 54-55.

Peut-être est-on parti de phrases comme *quel il soit*, où l'analogie introduisait très facilement *que* : *quel que il soit*. En fait, ces phrases sont dès le XIII<sup>e</sup> les plus communes parmi celles qui présentent *quelque* (*Rose*, II, 192, v. 7318; *Liv. des Mest.*, 357, 192, 88; Beaum., *Coust.*, I, 101; § 200; I, 105, § 210; cf. *IV tenz d'aage d'ome*, § 114, § 156, etc.).

*Nicod.* (181, et ailleurs); dans *Aymeri*, *ions* est constant : *avrions*, *aions*, *eussions*, *alions*, *avions* (1937, 2021, 2330, 2035, 2036, etc.).

Au subjonctif présent, un *e* paragogique s'introduit comme à l'indicatif, à la première personne, mais, quoiqu'on ait signalé cet *e* dans des textes anciens comme le *Psautier d'Oxford*, ce sont là formes dialectales, qui, même au XIII<sup>e</sup> siècle, sont encore bien rares dans le francien. Il faut arriver jusqu'à la fin du siècle pour que des subjonctifs tels que *liève* apparaissent autrement que sporadiquement dans les textes (on le lit chez Beaumanoir, *Coust.*, II, 12, § 1021, et souvent).

Au parfait, le changement de *mes* en *smes* à la 1<sup>re</sup> personne du pluriel mérite à peine d'être signalé, car il est purement graphique, l'*s* étant désormais muette devant *m*; *respondismes* et *respondimes* sont équivalents.

L'analogie a exercé dans les types divers du parfait des réductions autrement importantes; dès le commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, le type issu de *dedi* est en voie de complète disparition. Je ne sais si on le rencontrerait une seule fois dans l'*Ev. Nicod.*, où le parfait en *i* l'a complètement supplanté : *cumbati* : *Davi* (916), *respundi* : *di* (1457-8); dans *Aymeri*, où il reste cependant quelques traces du type ancien : *descendîé* (2990); *respondîé* (3006); mais la nouvelle forme l'emporte; de même dans les *Contes dévots* : *despendit* (I, 44); *respondit* (*ib.*, 190); *rendit* : *entendit* (II, 69, 70).

C'est au siècle suivant que nous verrons les radicaux des formes fortes s'assimiler en masse à ceux des formes faibles, mais avant cette période de véritable confusion, des actions analogiques diverses se sont, bien entendu, exercées. Citons à titre d'exemples : *aïde* (*Rose*, I, 124, v. 1950), dont les exemples remontent très haut. On trouve déjà *eut* (pour *ot*) Beaum., *Coust.*, II, 11, § 102-1 : *s'il ne m'ot convent a fere pleges; mes s'il le m'eut en convent. Aimer* est de même assez fréquent.

Mais je laisserai de côté ces phénomènes pour les embrasser plus tard dans une étude d'ensemble.

**MOTS INVARIABLES.** — Il faudrait noter d'abord la diffusion de plus en plus grande d'un certain nombre de mots qui existaient dans la période antérieure, ainsi *hors* et *maintenant*, qui tous deux commencent à être vraiment usuels (*Aymeri*, 1038, 1062, 2956, 2040; Beaum., *Coust.*, II, 230, § 1445; *Contes dév.*, II, 196, 231; *Rose*, I, 86, v. 1349, 1354, etc.).

Même observation pour les locutions conjonctives : *puet estre que*,

cf. *quelque gré*  
v. 11670); voir  
*mesureche* (E.  
*soit* (*ib.*, 211

On remarque  
ché de *quel*  
*soient repré*  
*nance la fa*  
*qu'ele fust*

# VERBE

grandes

DÉSIR

qui a

serva

mem

rest

e :

m.

(/

c



**SUBSTANTIFS.** — Dans les noms, l'analogie continue à introduire des changements de genre ; l'influence de la désinence est toujours la plus sensible. Déjà au XII<sup>e</sup>, on trouve *la chartre* (*Ren.*, 8804). Au XIII<sup>e</sup> on trouve féminisés dans le *Roman de la Rose* : *escarboucle*, qui a peut-être ici comme dans sa phonétique subi l'influence de *boucle* (I, 72, v. 1136) ; *panse* (III, 94, v. 11780) ; *merite* (J. de Meung, *Rose*, IV, 114, v. 18354 ; cf. III, 104, v. 11948) ; *une meisme article* (Beaum., *Coust.*, II, 151, § 1258)<sup>1</sup>.

Le gros événement dans l'histoire des substantifs est incontestablement le trouble des flexions casuelles, qui devait avoir, et qui a eu tant de conséquences pour la syntaxe. Nous y reviendrons en parlant du siècle suivant. Au XIII<sup>e</sup> siècle, le sentiment de la valeur des cas peut être oblitéré, l'effacement n'en est pas tel qu'on ne puisse remarquer encore le développement de certains tours, qui, au moins à leur origine, supposent une distinction du sujet et du régime. On peut ainsi signaler le progrès de la construction en ablatif absolu d'un pronom accompagné d'un adjectif ordinal : *lui troisième, soi quart* : elle est assez commune chez Joinville : *Je, qui n'avoie pas mil livrées de terre, me charjai, quant j'alai outre mer, de moy disiesme de chevaliers* (90 c) ; *passames de là a tout vint chevaliers, dont il estoit li disiesme et je moy disiesme* (74 f) ; entendez : *j'avais neuf chevaliers, moi étant le dixième*. Cf. : *Li rois soi quart s'en vint* (*Fab.*, Méon, II, 343). *Et a soi tiers de compegnons* (Guil. de Dôle, *Rose*, 767). Dans le même ordre d'idées, il faut retenir le développement du participe construit absolument, où il n'est pas impossible que l'imitation du latin ait joué un rôle. Absent chez Villehardouin, ce tour a été relevé chez Joinville : *ma nef païe* (90 d) ; *la veritei seue* (456 d) il est aussi chez Beaumanoir : *et, lui pris, je le doi mener a mon seigneur* (*Coust.*, II, 293, § 1564).

**PRONOMS.** — C'est peut-être dans le chapitre des pronoms que s'accusent les modifications les plus sensibles de la syntaxe ; d'abord l'emploi des formes atones et des formes toniques des pronoms personnels avec un verbe à un mode personnel se régularise. L'usage qui place les formes légères devant et les formes lourdes derrière le verbe (sauf avec l'impératif) est à peu près établi. Bien entendu il restera encore longtemps des vestiges de

1. En revanche il faudrait citer des masculinisations, dont plusieurs comme celle d'*essample* s'expliquent par un retour au genre latin, mais dont d'autres sont d'origine obscure, ainsi celle de *malice* (Beaum., *Coust.*, II, 294, § 1567), celle d'*image* (J. de Meung, *Rose*, IV, 326, v. 21868).

l'ancien usage : *Et mater les au fer et a l'acier* (Aymeri, 576) ; *qu'il soit grans mestiers d'amender les* (Beaum., Coust., I, 376, § 732)<sup>1</sup> ; *Et fera ent boucles et toutes manieres de ferreures* (Est. Boil., Liv. des Mest., 59).

Le pronom personnel remplace très souvent le pronom réfléchi, aux divers nombres : *les fames honissent et avilenissent eles meismes et tout lor lignage* (IV tenz d'aage d'ome, 89) ; *Charles li rois n'i fist plus demorée, Aveques lui en a sa gent menée* (Aymeri, 1295-7) ; *il sont tenu a retenir la connoissance par devers aux* (Beaum., Coust., I, 146, § 294) ; *dont convient il que les lettres vaillent d'eles meismes* (Id., *ib.*, II, 119, § 1202).

Il est inutile de multiplier les exemples ; mieux vaut noter que l'analogie étendra bientôt le personnel jusqu'à des phrases où il renvoie à une personne indéterminée ; ceci est naturellement beaucoup plus rare : *Mout est granz sens d'estre humbles et debonnaires, quant on est au desus d'aucune chose qui est ancontre lui* (IV tenz d'aage d'ome, 131).

Dans les possessifs et les démonstratifs, rien d'essentiel ne se produit ; les changements du siècle suivant s'annoncent seulement. Ainsi la substitution du masculin *mon, ton, son* au féminin *m', t', s'*, devant les noms féminins commençant par une voyelle, ne se fait qu'exceptionnellement. Les quelques exemples que l'on cite sont sans doute dialectaux, ainsi, *Ysopet de Lyon* (550 et 748), où du reste *son* se trouve devant *art* qui peut être masculin. Les textes dans la presque totalité des cas présentent l'ancien usage.

Dans les relatifs au contraire, plusieurs choses importantes sont à noter : le neutre *quoi* s'étend peu à peu bien au delà de ses emplois primitifs de neutre. Déjà au XII<sup>e</sup> siècle, on le trouve avec un nom de chose ou de personne déterminée pour antécédent : *les vassials en quoi il estoient* (Villeh., 238 ; cf. 580). Au XIII<sup>e</sup>, cet usage devient tout à fait commun : *celui en quoi il sont* (IV tenz d'aage d'ome, 170 ; cf. 135 et souvent) ; *une charue sans rouelles, de quoy il torment dedens la terre les fourmens* (Joinv., 124 c) ; *li Sarrazins... de quoy il avoient fait lour chievetain* (Id., 176 d) ; *mon chier avoir de coi jou ai grant mase* (Enf. Viv., ms. 1448, v. 1105) ; *se l'an a gent par quoi l'an puisse venir a chief* (IV tenz d'aage d'ome, 134) ; même développement dans le *Livre des Mestiers*

1. Voici une phrase intéressante à ce point de vue : *uns autres que cil qui la me bailla la me demande.... et se je li bailloie sans le commandement de celi qui la chose me bailla a garder, cil qui la chose me bailla avroit action de demander la a moi et je seroie tenus a rendre la* (Beaum., Coust., II, 65, § 1108).

d'Est. Boileau : *faire boutons de coi l'une moitié soit plus grande que l'autre* (184) ; etc.

*Dont* commence à prendre le sens de *de ce que* : il l'a souvent dans le *Roman de la Rose* : *Tel duel ot dont cil la tricha* (J. de Meung, *Rose*, III, 228, v. 13808) ; *je t'aim moult et pris Dont tu as respondu ainsi* (*ib.*, I, 127-8, v. 2002-3 ; cf. 128, v. 2018., etc.).

Mais c'est surtout le sens de *que*, qui commence à s'étendre, on ne saurait dire que ce pronom inaugure alors aucun rôle nouveau, il entre plus avant dans tous ceux qui lui appartenaient déjà ; ainsi il relie deux propositions entre lesquelles on devrait avoir régulièrement un relatif accompagné d'une préposition. Villehardouin écrivait déjà : *il les tendroit as us et as costumes que li empereur Griue les avoient tenuz* (280). On trouve beaucoup de phrases semblables dans Joinville et ailleurs : *quant on vient en place que il n'i a que dou ferir, chascuns qui a cuer le doit estre (hardi)* (*IV tenz d'aage d'ome*, 133) ; *toutes les choses louees doivent estre maintenues selonc la coustume qu'eles ont esté maintenues autre fois* (Beaum., *Coust.*, II, 911, § 1139) ; *amender le doit à celui que il aura dite la vilonie* (*Liv des Mest.*, 198)<sup>1</sup>.

Dès cette même époque se multiplient les phrases où ce *que* joint à un pronom personnel destiné à préciser le rapport de genre, de nombre, et de cas, remplace les relatifs ordinaires. Déjà dans Villehardouin : *un flum... que on n'i puet passer se par un pont de pierre non* (163 c) ; *Et de servage vus jeta De la mein as Egyptiens K'il vus orent en lur liens* (*Ev. Nicod.*, 644-6)<sup>2</sup>.

Il semble que c'est aussi au XIII<sup>e</sup> siècle qu'appartient le développement complet des phrases doublement relatives ; on connaît les deux types qui paraissent les plus anciens : 1) *uns Alemans... que on disoit que il avoit estei fiz Sainte Helisabeth* (Joinv., 66 d) ; 2) *ne dirai chose que je cuit Qui vos griet* (Chrest., *Cligès*, 5523).

Ces deux types se retrouvent dans la plupart des textes : *uns freres Qu'ele disoit qu'il ert ses peres* (J. de Meung, *Rose*, III, 148, v. 12614) ; *ce qu'il set qui miez li avient* (*Rose*, I, 146, v. 2279) ; *de par çaus qu'eles dient qui les aiment* (*IV tenz d'aage d'ome*, 26)<sup>3</sup>.

1. Cf. des phrases toutes modernes : *Si doit l'en baillier les lais a celi de qui l'en croit que li mors l'entendist* (Beaum., *Coust.*, I, 199, § 418).

2. Ici *qu'il* = peut-être *qui*. Dans les phrases où il n'y a pas de pronom personnel : *toutes autres manieres de ouvriers que a charpenterie appartiennent* (Est. Boil., *Liv. d. Mest.*, 106), *que* peut être le masculin pluriel, comme on le verra par la suite.

3. Cf. Tobler, *Verm. Beitr.*, I, 102-110 ; Koschwitz, *Zeitsch. f. neufr. Spr.*, I, 115 ; Plattner (*Herrig's Archiv*, 61, 355) ; Schaefer, *Ueber die altfr. Relativsaetze*, 1884.

On en trouve aussi un autre, où la confusion de *qui* et de *qu'il* semble avoir joué un rôle : *celui... qui li sanble Que des autres soit sire et mestre* (*Rom. de la Charr.*, 486<sup>1</sup>).

VERBES. — Dans la syntaxe du verbe, je signalerai d'abord l'usage qui s'introduit et qu'on a parfois attribué au xvi<sup>e</sup> siècle, de faire suivre le pronom *il* impersonnel d'un verbe et d'un attribut au pluriel : *Il sont III choses, senz mentir* (*Contes dév.*, I, 127); *Mès ge sai bien qu'il en sunt maintes* (*J. de Meung, Rose*, II, 34, 4789); *pour ce qu'il sont aucun cas qui avienent es lieux religieux* (*Beaum., Coust.*, I, 159, § 324).

LES TEMPS ET LES MODES. — J'ai déjà marqué les progrès de l'imparfait à la fin du xii<sup>e</sup> siècle ; ils continuent, sans cependant que dès ce moment le passé simple soit éliminé de ses anciens emplois.

Il est visible aussi que le plus-que-parfait va désormais restreindre considérablement les emplois du passé antérieur ; il est déjà très fréquent : *Messires Phelippes d'Anemos, qui trop d'ennui m'avoit fait le jour pour le consoil que je li avoie donnei* (*Joinv.*, 286 c); *Pour le soudanc qui estoit mors... il avoient fait chievetain d'un Sarrazin qui avoit a non Scecedin le fil au Seic. L'on disoit que li emperieres l'avoit fait chevalier* (*Id.*, 130 b) ; *Pierres qui avoit acheté l'eritage, ...sans nul empeechement de la ferme que Jehans avoit prise, et bien suist Jehan Guillaume qui la ferme li avoit baillié* (*Beaum., Coust.*, II, 8, § 1015).

Au subjonctif, l'imparfait, par une heureuse distinction, tend à perdre le sens du plus-que-parfait qu'il avait gardé de son origine latine. Il en résulte qu'on le rencontre désormais beaucoup moins fréquemment dans les phrases hypothétiques aux deux propositions. Haase (*o. c.*, 96) a observé que le tour peut être considéré comme presque étranger à Joinville, tandis qu'il était encore commun chez Villehardouin.

A sa place, on trouve, ou bien le plus-que-parfait aux deux propositions, ou bien l'imparfait à l'une, et le plus-que-parfait à l'autre : *qui eust estei perdus .. se il ne se fust lors remez* (*Joinv.*, 8 d) ;

Progr. de Marbourg, Ne pas confondre ces phrases avec celles du type suivant : *Lors fit Virgille un enchantement quil sembloit à l'empereur et à tous ceulx qui avec luy estoient que grant eaue environ de l'ost estoit* (*Faits merv. de Virgille*, 16, xv<sup>e</sup> siècle) ; le premier *que* signifie *tel que* ; c'est fort ancien.

1. Ces types se retrouveront en moyen français : 1) *cel qu'elle voudroit bien quil feust son prisonnier* (*Chev. de la Tour Landri*, 28) ; *leur droit chose qu'il ne voudroit pour une duchie qu'il n'e le sceust* (*Comm.*, M. I, 37-67) ; 2) *donnant par effect argent et estatz qu'i congnoissoit qui luy plaisoient* (*Id.*, I, 73) ; *qu'il pensoit qui ne contrediroient pas a son vouloir* (*Id.*, I, 178).

*Or vous eussé-je bien mors, se je vousisse* (Id., 26 e) ; *li roys fust mout volentiers alez avant... se ne fussent sui baron* (Id., 132 b).

Enfin et surtout, par un changement dès cette époque très accusé, le tour qui sera celui de la langue moderne, c'est-à-dire celui qui combine dans les périodes hypothétiques l'imparfait ou le plus-que-parfait de l'indicatif à la subordonnée avec le conditionnel présent ou passé à la principale, annonce sa future prépondérance ; e'est sensible chez Joinville : *se tu nous avoies touz perdus, tu n'en seroies jà pour ce plus povres ; et se tu nous avoies touz gaaingniés, tu n'en seroies jà plus riches pour ce* (426 e). Chez Beaumanoir, qui, écrivant sur des matières juridiques, rencontre à chaque instant l'occasion de raisonner sur des cas hypothétiques, la construction en question revient à tout moment : *se je le demandoie... j'iroie contre le jugié* (I, 124 § 241).

---

## CHAPITRE VIII

### VALEUR LINGUISTIQUE DE L'ANCIEN FRANÇAIS

Considéré dans sa valeur phonique le vieux français avait une incontestable supériorité sur le français moderne.

Il avait déjà ce défaut grave que l'accent tonique de tous les mots, par suite de la chute des atones autres que *a*, se trouvait uniformément sur la finale, le privant par conséquent de ces modulations qui donnent tant de grâce et de variété à d'autres langues. Toutefois l'*e* sourd, qui se faisait encore entendre, atténuait les inconvénients qui résultaient de cette monotonie, et, outre qu'il empêchait le heurt de bien des consonnes qui se choquent aujourd'hui, il établissait entre les mots qui se terminaient par *e* et les autres, une différence qui ne valait pas sans doute un balancement réel de l'accent, mais qui ajoutait cependant beaucoup à la mélodie de la phrase.

La variété vocalique était extrême. Toute une série de diphtongues *ai*, *oi*, *üi*, *äu*, *ou*, *eu*, *ié*, *ue*, des triphthongues : *ieu*, *eau* donnaient à une foule de mots des modulations aujourd'hui inconnues. La nasalisation, beaucoup moins avancée, n'avait pas encore infecté toutes les voyelles.

Quant aux consonnes, les groupes les plus rudes du latin avaient été singulièrement réduits : *bst* (*abstinere*), *xcl* (*excludere*), *xt* (*extinguere*), *nct* (*sphincter*), et même des groupes plus simples, comme *ct* (*rectitudo*), *cs* (*luxus*), etc... avaient disparu, et ne devaient se réintroduire que plus tard, par l'action savante. Pour prendre les choses plus généralement, l'équilibre entre les sons voyelles et les sons consonnes, qui eût pu être compromis par la disparition des atones, avait été rétabli par la chute ou la réduction des consonnes. Sans doute tout cela avait eu pour effet de réduire l'ampleur des mots, mais dans bien des cas l'allongement par suffixes, la juxtaposition aussi leur avait redonné la consistance et la sonorité.

Le vocabulaire était très riche. Une statistique des mots de l'ancien français n'est pas faite, et dans l'état actuel des travaux n'est pas faisable. L'immense dictionnaire de Godefroy, quelques res-

sources qu'il offre au chercheur, ne contient pas la langue tout entière, puisque tout n'a pas été lu. D'autre part il faudrait pouvoir y démêler ce qui est français de ce qui est dialectal, et la chose est périlleuse ; un mot ne peut être réputé étranger au français sous prétexte qu'il n'a été rencontré jusqu'ici que dans des textes dialectaux. Enfin tout le lexique n'a pas passé dans les textes.

Ces réserves faites, on peut dire en gros que ce lexique était extrêmement abondant. Sans doute beaucoup de mots latins avaient disparu, mais une foule étaient remplacés et souvent par plusieurs synonymes.

Si on la compare avec le français moderne, la vieille langue soutient sans difficulté la comparaison numérique<sup>1</sup>. Il n'y a dans les 4002 vers de Roland, que 1800 mots environ, c'est-à-dire infiniment moins qu'il n'y en aurait dans le même nombre de vers de la *Légende des Siècles*, mais ce n'est pas la pauvreté de la langue qu'il en faut accuser, c'est l'imagination du poète.

Au reste la variété des expressions frappe quiconque est un peu familier avec la vieille langue. Nous avons déjà eu l'occasion de montrer par un exemple les ressources qu'offrait la dérivation<sup>2</sup>. Les familles de mots qu'elle tire de vocables aussi précis que *roie*, *roue*, *feindre* sont déjà étendues. Celle de *faire*, ou de *clair* est immense, si on ajoute composés et dérivés.

Aussi les synonymes, si rares aujourd'hui, abondent-ils en vieux français, tantôt formés d'un même radical, tantôt de plusieurs. *Railler* un sot se disait certainement de vingt façons. De même *se battre* ou *s'amuser*. Pour ne retenir que ce dernier, si *être en fête*, *se divertir*, *se gaudir*, *gogoyer*, *gogueler* sont postérieurs, si *s'esbater* et *galer* n'ont pas encore le sens qu'ils ont pris en moyen français, et *s'amuser* celui qu'il a en français moderne, il reste encore le choix entre : *s'alegrer*, *bourder*, *deduire*, *se delitier*, *s'entredailler*, *s'en-*

1. Je citerai à titre de curiosité un travail partiel que j'ai fait sur les mots enregistrés depuis *fa* jusqu'à *faitière*, en comptant d'après Godefroy, Littré et le *Dictionnaire général*, sans tenir aucun compte des mots signalés comme ayant existé entre le xiv<sup>e</sup> siècle et le xvii<sup>e</sup> ; j'ai trouvé que le français moderne avait 91 mots inconnus à l'ancien français ou jusqu'ici non signalés ; le vieux français d'autre part en a 85 qui n'existent plus. 34 sont communs, sur un total de 210 mots. 50 des mots spéciaux au français moderne sont savants.

Quant aux textes, il est impossible d'en tirer aucune conclusion. On peut compter, comme je l'ai fait dans mon premier travail les mots de *Roland* qui ont disparu (408 sur 1775 soit 22,98 %), il faudrait pouvoir opposer à ce nombre le chiffre de ceux que le même texte présenterait en échange dans la langue moderne.

2. Comparez menu : *menuet*, *menuier*, *menuiserie*, *menuel* (petit cor), *menuison*, *menuement*, *menuise*, *menuisier* (verbe et subst.), *menuiserie* ; — *cort* (cour) : *cortil*, *cortillage*, *cortillet*, *cortillier* (verbe), *cortillier* (verbe et subst.), *cortillerie*, *cortisel*, *cortioier*, *cortois*, *cortoisie*.

voisier, s'esbaudir, se resbaudir, s'esjoier, s'esjoier, s'esbanoier, festoier, foloier, s'eshaitier, se reshaitier, joier, se joïr, se conjoïr, s'entreconjoïr, se resjoïr, sourjoïr, leecier, s'esleecier, ragier, reveler, riber, se rigoler.

Une idée aussi incolore que *tout de suite* se traduit de dix façons : *ades, aluec, a estros, aparmesmes, batant, demanois, entre-sait, entrestant, en es l'heure, en es le pas, erramment, luès, maintenant, ore, tost.*

Les idées abstraites elles-mêmes, n'étaient pas, autant qu'on l'a dit, dépourvues d'expression : *consence* (complicité), *cuisançon* (inquiétude), *conjure* (supplication), *humblece* (humilité), *oubliance*, *outrecuidance*, *oïance* (audience), *roidesse* (rigidité), étaient de beaux mots, très clairs et très significatifs, et il en existait un grand nombre d'analogues. Cependant il est juste de reconnaître que la plupart des abstractions furent de bonne heure rendues par des mots savants, et que, malgré la présence de ceux-ci, le vieux français resta inférieur sur ce point au langage contemporain. Délaissé des hommes d'étude et de science, il ne pouvait acquérir les ressources d'un idiome dans lequel l'esprit humain a dû exprimer tant de choses et d'idées nouvelles.

En revanche, il a existé autrefois une foule de jolis mots que nous ne pouvons plus rendre que par des périphrases : *abelir* (sembler beau), *s'acorer* (être dans le chagrin), *adosser* (tourner le dos à), *aflouré* (brodé de fleurs), *ainsjornee* (point du jour), *atrever* (faire cesser par une trêve), *avesprer* (venir sur le soir), *avoier* (mettre sur la voie), *béer* (faire bouche bée), *besloi* (deni de justice), *champoier* (aller à travers champs), *chrestienner* (rendre chrestien), *cuirière* (objet de cuir), *desbareter* (mettre en fuite), *se desroier* (quitter son rang), *destaler* (ôter l'envie), *desuser* (perdre l'usage de), *desvouloir* (cesser de vouloir), *emparlé* (qui manie facilement la parole), *empiegier* (prendre au piège), *encoan* (cette année), *engeignier* (prendre par ruse), *enlatiner* (instruire en latin), *enlignagier* (prouver sa descendance), *ennoitier* (commencer à faire nuit), *enoiseler* (nourrir comme un oiseau), *escarboner* (briller comme le feu du charbon), *eschequeré* (divisé comme un échiquier), *essorer* (prendre son essor), *estevoir* (être nécessaire), *fabler* (dire des fables), *forsener* (être hors du sens), *goloser* (désirer ardemment), *langourir* (être faible, languissant), *loisir* (être permis), *malignier* (faire le mal, tromper), *mespenser* (penser mal), *oiseler* (se sentir léger comme l'oiseau), *ombroier* (se reposer à l'ombre), *orfanté* (état d'orphelin), *ostagier* (donner en otage), *paumoier* (agiter les mains, lever avec les



main), *parclose* (dernier mot, résultat final), *periller* (mettre en détresse), *prangière* (heure du dîner), *recroire* (être harassé, fourbu), *rivoier* (marcher sur les rives), *soviner* (être couché sur le dos), *sordoloier* (s'abandonner avec excès à sa douleur), *sorparler* (être bavard), *sorsemaine* (jour de la semaine), *soutillier* (préparer subitement), *tenceor* (chercheur de querelles), *tressuer* (être transpercé de sueur), *venteler* (flotter au vent), *vermeiller* (devenir rouge, vermeil), *volentif* (qui a volonté de faire, empressé).

Et il n'est pas besoin de faire remarquer combien beaucoup de ces mots sont expressifs et imagés.

Mais le vocabulaire de l'ancien français n'avait pas seulement la variété, l'abondance, la force expressive, il avait en outre une qualité qui, pour n'être sensible qu'aux yeux du linguiste, n'en mérite pas moins d'être mise en relief, c'est l'homogénéité. Ni les mots étrangers, ni les mots savants n'y tenaient une place assez grande pour nuire à l'harmonieuse unité de l'ensemble, qui depuis a été détruite et ne sera jamais rétablie.

Dans l'ensemble, le système morphologique de l'ancien français, soit qu'on considère seulement l'harmonie du langage, soit qu'on tienne compte de la valeur significative des formes, était beaucoup plus riche que le français actuel, et beaucoup plus près de la beauté linguistique.

Il suffit pour s'en rendre compte de prendre seulement les radicaux du verbe. Malgré les ravages de l'analogie, la variété des formes était encore admirable.

Des balancements se produisaient à l'indicatif, au subjonctif présent, à l'impératif, d'une personne à l'autre, l'accent jouait aussi son rôle dans la formation des futurs et des conditionnels, et dans les conjugaisons en *re*, *oir*, *ir*, comme on a pu le remarquer plus haut, aux parfaits simples; en outre aucune conjugaison n'échappait à son action, sauf l'inchoative en *ir*. Aujourd'hui un petit nombre de verbes se conjuguent encore à l'ancienne manière. *Boire, faire, recevoir, devoir, mouvoir, pouvoir, venir, mourir*, etc., ont toujours deux radicaux au présent; quelques-unes comme *avoir, vouloir* en ont même trois. Mais tous appartiennent aux conjugaisons mortes. Dans la conjugaison en *er*, qui renferme l'immense majorité des verbes de la langue, et qui prend avec celle en *ir* inchoative, tous ceux qui se créent, les derniers souvenirs réels du système ancien, les formes *je treuve, on treuve*, se rencontrent pour la dernière

fois chez Molière et La Fontaine. A la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, il n'en restera à peu près rien <sup>1</sup>.

Il y a plus; le nombre des vieux verbes à radicaux variables tend à se restreindre de plus en plus; soit que ces verbes meurent, comme *issir*, *ferir*, *ouïr*, *chaloir*, soit qu'ils deviennent défectifs, comme *assaillir*, *faillir*, soit qu'enfin ils assimilent l'un à l'autre leurs radicaux, comme ont fait *cuire*, *cueillir*, *paraître*.

Pour les flexions des autres parties du discours, il est certain que la mutilation des riches paradigmes latins avait été grande. Toutefois, sans parler des pronoms et des substantifs à balancement d'accent, où la déclinaison bi-casuelle amène des formes très variées, dans beaucoup de masculins l'adjonction de l's produit encore une agréable diversité, dont notre s du pluriel, muette quand elle n'est pas devant voyelle, sans influence le plus souvent sur la consonne qui précède, ne peut nous donner qu'une idée bien lointaine.

Encore ces avantages extérieurs étaient-ils peu de chose auprès de la valeur significative des formes. Un verbe comme *je chant*, *tu chantes*, *il chante*, *nous chantons*, *vous chantez*, *ils chantent*, distinguait réellement les personnes par le son, tandis qu'aujourd'hui les flexions n'étant plus qu'orthographiques, se confondent dans quatre des personnes sur les six. Et il en est de même pour la plupart des temps et des modes.

Aussi a-t-il fallu avoir recours d'une manière régulière aux pronoms pour distinguer les personnes : *tu chantes*, *il chante*. Or le pronom, en devenant obligatoire toujours, a perdu de sa valeur, de sorte qu'il ne suffit plus pour marquer une opposition, et par suite il faut la marquer autrement, et on se trouve obligé soit à répéter les pronoms, soit à employer la lourde périphrase *c'est moi qui*.

Pour les cas, le sacrifice a été encore plus grand. Il n'y a aucune comparaison entre les déclinaisons latines et le débris de déclinaison qui reste au vieux français. Tel qu'il est, celui-ci a sans doute ses avantages, l'emploi encore fréquent du cas régime avec la valeur de génitif et de datif, et surtout la distinction normale du sujet et du régime donnent à la vieille langue quelque chose de la souplesse des langues synthétiques, en particulier dans la construction de la phrase. Mais la réduction du système synthétique amène déjà le vieux français à faire saillir l'armature de la phrase, à multiplier les mots abstraits qui marquent uniquement des rapports.

1. Il faut cependant tenir compte que *je lève*, *nous levons*, *j'achète*, *nous achetons*, *je pèle*, *nous pelons*, gardent un reste de l'ancienne alternance.

Or si on regarde attentivement cette luxuriante végétation de « mots outils », on s'aperçoit que certaines catégories en sont assez mal composées. Les prépositions abondent, mais les conjonctions, réduites par la disparition du plus grand nombre des conjonctions latines révèlent une langue plus apte à coordonner qu'à subordonner. Les formations nouvelles se constituent peu à peu, toutefois dans presque toutes entre le même mot *que*, si usité déjà à lui tout seul, de sorte que tour à tour il annonce les complétives, les causales, les finales, les consécutives, les temporelles, les comparatives, les relatives<sup>1</sup>, sans compter les cas où il s'introduit sans raison, par analogie, bref il devient le passe-partout de la phrase. Il en résulte des suites pénibles de propositions d'un rattachement identique : *Irai a l'estor par tex covens que, se dix me ramaine sain et sauf, que vos me lairés Nicolete, me douce amie tant veür que...* (Auc., 8, 34-6); *Si ne mengai ne ne buç, trois jors a passés, si n'os aler a le vile, c'on me metroit en prison, que je ne l'ai dè quoi saure* (ib., 24, 51-3).

En syntaxe, le caractère qui frappe à première vue, c'est la grande variété. L'abondance des tours est telle qu'elle surprend parfois même ceux qui ont eu l'occasion d'admirer la souplesse du grec ancien. Qu'on considère, par exemple, ce que nous avons dit des formes de la proposition hypothétique, aujourd'hui si diminuées de nombre. Et cette abondance n'est pas due seulement à la multiplicité des formes, à la coexistence d'un conditionnel proprement dit et d'un subjonctif qui en fait fonction, comme en latin, ce qui le prouve, c'est que le vieux français peut non seulement distinguer potentiel, irréel, hypothèse pure et simple, mais confondre ces modalités, prendre de l'une la proposition principale, de l'autre la proposition subordonnée, et faire des constructions mixtes qui seraient barbares en latin et en français moderne, et qui figurent cependant, assez fréquemment même, dans nos vieux textes.

La liberté de choisir en pareil cas est la règle en ancien français. Alors que la grammaire moderne nous impose un tour unique, au point que sous la pression de ces exigences les esprits s'accoutument peu à peu à l'idée qu'il n'y a pas deux manières de dire, et qu'on

1. *a trois jors qu'il m'avint une grande malaventure, que je perds le mellor de mes bñs* (Auc., 21, 48-50); *Ne seiez a malaise Que, par l'apostre, que l'en requiert en l'arche... ja ne lairai... ne vos secore* (Cor. L., 261); *A Looïs le convient enveier Que il nos viegne et secorre et aidier* (ib., 362); *Une broïne comence a espessier Qu'on ne poeit veür ne chevalchier* (ib., 2304); *Ja ne verrez cest premier meis passet Qu'il vus sivat en France le regnet* (Rol., 694); *Ançois sofferroie jo que je fëüsse tous desirélés... que tu ja l'eüses a mollier ni a espouse* (Auc., 8, 26-8).

ne trouve pas deux tours non plus que deux mots équivalents, l'ancien français permet à l'écrivain d'opter à son gré entre les diverses manières de construire. On en a vu des exemples dans la syntaxe d'accord ou dans l'ordre des mots.

On pourrait dans cet ordre d'idées relever plusieurs faits encore. En vieux français, on trouvera dans une même phrase un mot précédé de l'article, un autre qui ne l'a pas, ni rien qui le remplace. Là, le pronom personnel est exprimé, ici il est omis ; un verbe est construit avec plusieurs régimes : l'un est substantif, l'autre infinitif, un troisième formé d'une proposition complétive. Tantôt une préposition, un sujet, un verbe, une conjonction déjà exprimés sont répétés, tantôt ils ne le sont pas. Ainsi de suite. Cette absence de règles étroites, et aussi cette synonymie syntaxique, si j'ose risquer le mot, donnent à la phrase une souplesse et une variété remarquables.

De ces libres allures résulte souvent, comme on peut le penser, une certaine indécision. Je n'insiste pas sur la liberté de l'ellipse ou du pléonasme dont je parlais plus haut, quoiqu'elle donne souvent à la phrase plus que de l'asymétrie, une véritable gaucherie<sup>1</sup> ; mais autrement importantes sont les conséquences de l'état d'indétermination où sont restées longtemps les fonctions de certaines formes. On en trouverait des exemples dans la syntaxe des pronoms. Ainsi les formes des cas régimes des démonstratifs, quoique distinctes, n'ont pas été régulièrement distinguées. D'autre part, dans cette riche et presque surabondante collection de formes, les pronoms n'étaient pas définitivement séparés des adjectifs : on dit d'une part *celle* et même *icelle femme plore*, *cist m'a veü* et de l'autre *ceste femme plore* et *cil* ou *icil m'a veü*. La même observation pourrait se faire sur les possessifs. Nous reconnaissons, nous, nettement, pronoms et adjectifs ; les mêmes formes en ancien français ont les deux rôles. On possède déjà le moyen de séparer le comparatif du superlatif relatif, à l'aide de l'article ; ils se confondent néanmoins encore constamment. Les personnels ont une forme légère et une lourde, *me* et *moi* ; elles se remplacent dans une foule de cas.

Bref, de toutes parts, les formes, au lieu d'être strictement limitées dans leurs fonctions, empiètent les unes sur les autres.

D'autre part, la phrase de l'ancien français est constituée beaucoup moins nettement que la nôtre. Ce qui donne à une proposition sa nature propre : un *ne* qui la fait négative, un *qui*, un *que*

1. Ceci se remarque surtout dans les plus vieux textes : *Li bons serjanz quil' ser-veit volentiers Il le nonçat son peðre Eufemiien* (At., 68, 1-2).

ou toute autre conjonction qui la fait relative ou conjonctive sont aujourd'hui nécessairement répétés devant chaque proposition, si plusieurs propositions de même nature se succèdent, et les cas sont rares et parfaitement déterminés, où on peut s'abstenir de ces reprises nécessaires. Au contraire il est fréquent, en ancien français, que l'écrivain, après un seul *ne*, un seul *qui* exprimé, néglige de les répéter dans les propositions qui suivent. C'est parfois d'une brièveté heureuse : *Se je muir et ele revaingne* (Chrest., *Er.*, 2726). Nous aurions déjà plus de mal de nous accommoder de phrases où manque un pronom régime direct, alors que celui qui a été exprimé est au régime indirect : *faites lor tot tollir, et batre et ladangier* (*Ors. B.*, 3027). Cependant ce n'est là qu'une irrégularité, on arrive vite et souvent à l'équivoque.

Le lien entre les propositions manque, si bien qu'on ne sait parfois, quand le mode ne l'indique pas, s'il y a coordination ou subordination.

Dans d'autres cas, ce n'est plus le lien entre les propositions qui manque ; tout au contraire elles sont confondues, en ce sens qu'un mot exprimé dans la première seulement joue un rôle important dans la suivante, la domine même. Ainsi dans cette phrase de Joinville (*Extraits des Chron. franç.*, éd., Paris et Jeanroy, p. 155) : *Oncques ne parla a moi tant come li mangiers dura, ce qu'il n'avoit pas acoustumé, qu'il ne parlast tousjours a moi en manjant*. Entendez : Il (le roi) ne me rapla pas une fois tant que le repas dura, ce qu'il n'avait pas coutume de faire, son habitude n'étant pas qu'il s'abstînt de me parler jamais en mangeant.

C'est ainsi encore qu'on pouvait joindre plusieurs participes avec un seul auxiliaire, quoique les uns se construisissent avec *être*, les autres avec *avoir*. Ex. : *jusques a tant que revenus serés... Et parleit a mon frere*. Entendez : jusqu'à ce que vous serez revenu et aurez parlé à mon frère.

Ou bien encore l'auxiliaire d'une proposition relative servait à une autre proposition qui n'avait rien de relatif, surjetée après la première. Chrestien de Troyes par exemple écrira : *Mes sire Yvains par verité Sét que li lions le mercie, Et que devant lui s'umilie, Por le serpent qu'il avoit mort Et lui delivré de la mort* (Yvain, dans Constans, *Chrestom.*, 141-2)<sup>1</sup>.

Dans une même phrase les sujets changent avec une extrême facilité : *Un espiet fort e reit m'aportez en la place, Ki granz seit e*

1. Voir Tobler, *Verm. Beitr.*, I, 115. Le tour venait en vérité du latin et a persisté jusqu'à l'époque classique.

*pesanz, uns vilains i ait charge, La hanste de pumier, de fer i ait une alne* (Pel., 604-606).

Ailleurs on surajoute des sujets ou des régimes, après que la proposition semble close, en reprenant ceux qui ont été exprimés, au lieu de se donner la peine de les assembler : *Ceste parole ot escoutee Li seneschax, il et ses frere* (Chrest., Chev. au lion, 4405)<sup>1</sup>; *ge te rendrai le riche rei Guaifier Lui et sa fille et sa franche moillier* (Cor. L., 1256-7).

Ailleurs la construction s'interrompt, et du style indirect on passe, sans que rien en avertisse, au style direct : *Ha, biaux sires, est ce veritez Qu'Erec li filz Lac estes vos ?* (Chrest., Er., 666-667)<sup>2</sup>.

Il faut ajouter que la vieille langue, comme toutes les langues populaires, préfère les phrases coordonnées aux phrases subordonnées. Cela donne à la prose quelque chose d'alerte<sup>3</sup>, mais aussi parfois de haché<sup>4</sup>.

Quelquefois nos vieux écrivains s'engagent dans une période, cela n'est pas rare surtout quand ils traduisent, et il arrive alors souvent aux médiocres de s'embrouiller, d'être quelque peu obscurs et difficiles à suivre. On en jugera par l'échantillon cité ci-dessous<sup>5</sup>.

1. Cf. Tobler, *Verm. Beitr.*, I, 187.

2. Cf. Id., *ib.*, I, 216-221.

3. Ceci à la condition bien entendu que l'écrivain n'abuse pas d'une copule qui devient vite monotone : *Elle se leva, si vesti un bliâut de drap de soie que ele avoit mout bon, si prist dras de lit et touailes si noua l'un a l'autre* (Auc., 12, 12-3.). Souvent aussi les premiers textes semblent comme essoufflés : *Dreit a Lalice, ço fut citet molt bele, Iluec arivet* (Al., 17, 1-2).

4. Villehardouin offre encore par centaines des exemples de ce « style coupé » Ainsi :

§ 451. Et vinrent à une cité qu'on apeloit la Ferme; la pristrent, et entrèrent enz, et i firent mult grand gaain. Et sejournerent enz par trois jors, et corurent par tot le pais, et gaaignierent grans gaaiens, et destruisirent une cité qui avoit nom l'Aquile.

§ 452. Al quart jor, se partirent de la Ferme, qui mult ere bele et bien seanz; et i sordoient li baing chaut li plus bel de tot le monde; et la fist l'emperere destruire et ardoir; et emmenerent les gaaiens mult granz de proies et d'autres avoirs Et chevauchierent par lor jornees tant que il vindrent à la cité d'Andrenople...

Il ne faudrait pas croire toutefois que cette manière d'écrire est générale.

5. Certes, je cuït por voir et bien l'os afermer  
 Qu'il n'est mès enz ou ciel nul dieu qui puist regner,  
 Ne qui puist mal ou bien vengier ne meriter,  
 Ne qui veille cest siècle par reson gouverner,  
 Ainz le lessent du tot contre droit bestorner.  
 Quant je voi en cest mont les malvés alever  
 En richèce, en honor, et servir et douter,  
 Et les bons, qui es maus ne se veulent meller,  
 Mès par lor simpleté veulent vivre et ouvrer,  
 Cels i voi vils tenir, si que nus apeler  
 Nès veut ne avant trère n'a honor ajoster,  
 Si lor voi mescheoir et granz maus endurer,  
 Et les malvés sor els poesté demener,

Assurément Chrestien de Troyes écrit d'un autre style<sup>1</sup>, et si un Jacob de Forest s'entortille ainsi dans ses phrases, la faute en est plus à sa maladresse qu'à l'indétermination excessive de la syntaxe. Il importe cependant de constater que si l'état de la langue ne condamnait pas à aboutir à semblable résultat celui qui essayait du style périodique, en revanche aucune obligation salutaire ne le gardait d'y tomber. A condition d'observer certaines règles, la phrase moderne, si enchevêtrée, si lourde et pénible qu'elle soit, reste facile à décomposer, partant, à comprendre. Le vieux français n'a pas joui de cet avantage, et c'est sans doute pour cela qu'aucun des étrangers qui se sont accordés à vanter sa douceur n'a pensé, comme plus tard, à parler de sa précision ou de sa clarté.

*Ne le doit on dont bien a merveille torner,  
Quant on ce siècle voi(t) a tel belloy torner,  
Et les maus essaucier et les biens refuser?*

(Jacot de Forest. *Rom. de J. César*, dans Constans, *Chrestom.*, p. 125).

Comparez :

*Teodosius dist ici  
El tens Cesar Tiberii  
K'el an dis e novime avint  
Ke l'empire de Rome tint  
E el tens Herode redit,  
Si cum il le trova escrit,  
Ki fiz à l'autre Herode fut  
Ki de Galilee reis fut,  
El dis e ottisme an cunta  
K'il tint l'empire e guverna,  
E en cel an ke Kaiphas  
Des Jueus ert prestre e Annas,  
En Avril l'ottisme kalende,  
Nus feit Nicodemus entendre  
Ki mostra de la passiun  
Jesu Crist e de sa prison  
E mostra les feiz et les diz  
Des princes ki érent esliz  
De tenir la lei e guarder  
Et les Jueus aguverner;  
Il comanda ke li Judeu  
Tut l'escreissent en ebreu.*

(Evang. de Nicodème, 11-32).

1. Lui-même s'embrouille aussi parfois; il serait facile d'en citer des preuves. Je n'alléguerai que cette phrase d'Yvain, 2921, éd. Foerster, II, 121 :

*Dame, je ai Yvain trové,  
Le chevalier miauz esprové  
Del monde et le mianz antechié,  
Mes je n'e sai par quel pechie  
Est au franc home mescheü :  
Espoir aucun duel a eü  
Qui le fei einsi demener  
Qu'an puet bien de duel forsenier,  
Et savoir el veoir puel l'an  
Qu'il n'est mie bien en son san;  
Que ja voir ne li avenist  
Que si vilment se contenist,  
Se il n'eût le san perdu.*

(Cf. *Ib.*, 1735 et suiv., cf. 835, 4862, etc.).

this is not a sentence  
but a parataxis  
# in French

Esper = P. 4

I have found Yvain  
the best proved knight in all the  
world and the best endowed. But I  
do not know by what sin  
it has ill befallen that man  
impersonal if as in a  
man's mind to -  
certainly it would not happen  
that he should be so  
villainous as to  
lose his life.

## CHAPITRE IX

### LE FRANÇAIS A L'ÉTRANGER

**COUP D'ŒIL GÉNÉRAL.** — On a souvent cité, pour montrer le prestige de notre langue au moyen âge, la phrase de Brunetto Latin : « Et se aucuns demandoit por quoi cist livres est escriz en romans, selonc le langage des François, puisque nos somes Ytaliens, je diroie que ce est por ij. raisons : l'une, car nos somes en France ; et l'autre porce que la parleure est plus delitable et plus commune à toutes gens <sup>1</sup>. » Martino da Canale a répété à peu près dans les mêmes termes que « la langue francese coroit parmi le monde », et était « plus délitale à lire et à oïr que nulle autre <sup>2</sup> ». Rusticien de Pise, sans être aussi explicite sur les motifs de son choix, manifeste la même préférence, et c'est en français qu'il faisait des *Romans de la Table Ronde* des extraits qui devaient être traduits en italien. C'est aussi en français que, en 1298, dans une prison génoise, Marco Polo lui dictait le récit de ses grands voyages en Tartarie et en Chine. De pareils exemples, qu'on ne retrouvera guère avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, sont assez significatifs ; il est certain qu'en Italie, avant que Dante eût à la fois créé et illustré à jamais l'italien littéraire, nul homme cultivé n'eût osé comparer le vulgaire de la Péninsule au roman de France <sup>3</sup>.

En Angleterre, même à l'époque où l'anglais commença à redevenir la langue nationale, le français ne cessa nullement d'être aimé et cultivé. Un des maîtres anglais qui l'enseignaient alors en parle même avec des éloges dont l'excès n'altère pas la sincérité, l'appelant « le doulz françois, qu'est la plus bel et la plus gracios language et plus noble parler, apres latin d'escole, qui soit ou monde et de tous gens mieulx prisee et amee que nul autre ; quar Dieux le fist si doulce et amiable principalement a l'oneur et loenge de luy mesmes. Et pour ce il peut comparer au parler des angels du ciel, pour la grant doulceur et biaultee d'icel <sup>4</sup> ».

1. *Li livres dou Tresor*, éd. Chabaille, p. 3.

2. Cité dans l'*Hist. litt. de la Fr.*, XXIII, 463.

3. Dante lui-même considère que la langue française tient un rang éminent.

4. *Manière de language*, publiée par P. Meyer, *Revue crit.*, 1870, p. 382, supplément paru en 1873.



En Allemagne, s'il faut s'en rapporter au trouvère brabançon Adenet le Roi, c'était la coutume « el tiois pays »

Que tout li grant seignor, li conte et li marchis  
Avoient entour aus gent françoise tous dis,  
Pour aprendre françois lor filles et lor fis.

Et Wolfram d'Eschenbach semble se référer à la même coutume quand, dans son *Parsifal*, il admet que le chef des païens, le valeureux Vairefils parle français, quoique avec un accent étranger, quand ailleurs encore il fait ironiquement allusion à la faible connaissance qu'il a lui-même de ce langage <sup>1</sup>.

A vrai dire, dans tout le monde occidental, la richesse et l'extraordinaire variété de notre littérature avaient, à défaut d'autres causes, vulgarisé notre langue. Nous aurons à reparler longuement de l'Angleterre. Ailleurs d'innombrables traductions en allemand, en néerlandais, en gallois, en norvégien, en espagnol, en portugais, en grec, des manuscrits français, exécutés un peu partout hors de France, montrent quel a été l'ascendant de notre génie, et de la langue qui en était l'instrument. L'éclat jeté par l'Université de Paris, qui attira de bonne heure tant d'étudiants étrangers, contribua de son côté, bien que le latin fût seul admis officiellement dans les écoles, à la diffusion du français. Celui-ci s'éleva ainsi, dans l'esprit des hommes du temps, sinon à la hauteur du latin, du moins aussi près de lui qu'il était possible à un idiome vulgaire. Sans parvenir à être, comme le « clergeois », une langue savante, il obtint du moins d'être considéré comme la langue d'une haute culture ; il n'y avait et il ne pouvait y avoir qu'une « langue catholique » ; du moins, à côté d'elle, le français s'éleva à une demi-universalité. Sur plusieurs points, il sembla même un moment qu'il dût non plus se faire connaître, mais s'implanter, aux dépens des langues indigènes, particulièrement en Angleterre.

LE FRANÇAIS EN ORIENT. — Tout le monde sait que, malgré la diversité des peuples qui prirent part aux croisades, les Francs de France jouèrent dans ces expéditions un rôle prépondérant, si bien que

1. Willehalm, 237, 3.

*Herbergen ist loschiern genant  
Sô vil hân ich der sprâche erkant.  
Ein ungefüeger Tschampâneys  
kunde vil baz franzeys  
Dann ich, swiech franzoyz spreche.*

« Herbergen » se dit « loger ». Voilà tout ce que j'ai appris de la langue. Un grossier Champenois saurait bien mieux le français que moi, bien que je parle « franzoys » (c'est-à-dire : français de l'Ile de France).

leur langue fût probablement devenue la langue commune des Latins, si leurs établissements eussent duré, malgré l'installation dans le pays de puissantes colonies italiennes et les rapports constants que la marine vénitienne établissait entre la Péninsule et les pays d'outre-mer. Elle fut tout au moins la langue officielle et juridique de ces pays ; les *Assises de Jérusalem*, les *Assises d'Antioche*, bien que nous ne possédions plus ces dernières que dans un texte arménien, étaient en français. Point de doute que le français n'ait eu en cette qualité quelque influence. Tout d'abord il y eut en Asie une population que la communauté de la foi religieuse porta d'enthousiasme vers les croisés ; ce fut celle de l'Arménie, dont le secours fut si utile aux chrétiens d'Occident. L'ascendant de ceux-ci sur ce peuple d'esprit ouvert fut sur certains points considérable, et ses règles juridiques par exemple en furent complètement transformées.

Il nous est même parvenu un très curieux écho des protestations que soulevait une conversion trop rapide aux usages des Latins chez les vieux Arméniens<sup>1</sup>. En ce qui concerne la langue, nous savons que de bonne heure à la cour elle fut considérée comme une sorte de seconde langue officielle, dans laquelle dès 1201 on transcrivait les actes<sup>2</sup>. Des interprètes étaient inscrits au nombre des officiers royaux. Des prêtres, comme Basile, qui fit l'oraison funèbre de Baudouin de Marasch, arrivaient à parler également bien les deux langues<sup>3</sup>. Aussi a-t-on pu relever dans les « Assises d'Antioche »,

1. Saint Nersès de Lampron († 1198), accusé de latiniser les rites de son Église, écrit à Léon II, et pour se disculper, lui démontre comment il lui serait impossible à lui-même Léon II, de renoncer aux raffinements des Latins : « Les gens de Tzoro'ked nous détournent des Latins, et vous aussi, et ne veulent pas que nous adoptions leurs coutumes, mais celles des Perses, au milieu desquels ils vivent et dont ils ont pris les usages. Mais nous, nous sommes unis par la foi avec les princes d'Arménie, vous autres, comme maîtres des corps, nous, comme chefs spirituels. De même que vous nous avez ordonné de nous conformer aux traditions de nos pères, suivez aussi celles de vos aïeux. N'allez pas la tête découverte comme les princes et les rois latins, lesquels, disent les Arméniens, ont la tournure d'épileptiques, mais couvrez-vous du *scharph'ousch* à l'imitation de vos ancêtres ; laissez-vous croître les cheveux et la barbe comme eux. Revêtez un *tour'a* large et velu, et non le manteau ni une tunique serrée autour du corps. Montez des coursiers sellés avec le *djouschan* et non des chevaux sans selle et garnis du *lehl* (housse) frank. Employez comme titre d'honneur les noms d'*émir*, *hadjeb*, *marzban*, *shaçalar*, et autres semblables, et ne vous servez pas des titres de *sire*, *proximos*, *connétable*, *maréchal*, *chevalier*, *lige*, comme font les Latins. Changez les costumes et les titres empruntés à ces derniers, pour les costumes et les titres des Perses et des Arméniens, en revenant à ce que pratiquaient vos pères, et alors nous, nous changerons nos usages. Mais Ta Majesté aurait de la répugnance à quitter aujourd'hui les usages excellents et raffinés des Latins, c'est-à-dire des Franks, et de revenir aux mœurs grossières des anciens Arméniens » (*Recueil des Historiens des Croisades, Doc. Arm.*, p. 597).

2. Langlois, *Cart. d'Arm.*, p. 13.

3. *Rec. des Hist. des Crois.*, *Doc. armén.*, I, 211.

que le prince Sempad, de la maison des Hethoumides avait traduites en 1265, des gallicismes comme : *harnois*, *otreia*, *defendre*, *quitte*, *chastier*, *faillir*, *sicle*, *sans avoir*. L'infiltration n'est pas allée et ne pouvait aller loin ; les termes de la hiérarchie féodale paraissent avoir seuls été naturalisés<sup>1</sup>, et ils ont eux-mêmes disparu avec les distinctions qu'ils représentaient. Toutefois l'un d'entre eux a survécu, et le nom des barons, après s'être répandu dans la Grande Arménie avec le sens de chef, est devenu, paraît-il, le titre commun dont on accompagne les noms propres, l'équivalent de notre « monsieur<sup>2</sup> ».

Du côté arabe, il n'y eut, bien entendu, aucun élan analogue vers les envahisseurs. Néanmoins on a cessé de s'imaginer qu'une haine farouche séparait, sans rapprochements possibles, des musulmans fanatiques de chrétiens intransigeants, venus pour convertir ou pour tuer. La réalité est tout autre, et les documents laissent voir que des rapports nombreux, souvent pacifiques et même cordiaux, s'étaient établis entre fidèles et infidèles, qu'il était même né une population de métis, comme trait d'union entre les races.

Pour la langue, il arriva ce qui se produit presque régulièrement en pareil cas ; ce fut celle des plus civilisés qui exerça sur l'autre son ascendant. Et les plus civilisés étaient incontestablement les Orientaux, particulièrement les Arabes et les Grecs. Parmi les Arabes, Turcs et Persans, bien peu, en dehors des interprètes officiels, semblent s'être donné la peine d'apprendre le langage des Francs<sup>3</sup>. Au contraire, beaucoup de croisés s'étaient fait instruire dans les langues indigènes, presque dès l'arrivée en Palestine. Pierre l'Ermite avait en 1098 un interprète nommé Herluin ; Tancrede lui-même savait le syriaque<sup>4</sup>. En 1146, au dire de Guillaume de Tyr, ce fut un chevalier qui « savait langage de Sarrasinois bien parler », qui fut député près de Moïn Eddin Anar, gouverneur de Damas<sup>5</sup>. En 1192 le prince Honfroy de Toron « enromançait le sarrasinois » aux entrevues que le roi Richard d'Angleterre et le

1. On reconnaît facilement *botler* (bouteiller), *dchamblaïn* (chambellan), *dchantsler* (chancelier), *kountésdabl* (connestable), *ledj* (lige), *sinidchal* (sénéchal), *sir* (sire), *ph'rér* (frère). Ajoutez *pélvélidj* (privilège).

2. Sur toute cette question, voir la Préface de Dulaurier aux *Documents arméniens du Recueil des hist. des croisades*.

3. En 1098, le roi de Babylone envoie quinze députés instruits dans diverses langues (Albert d'Aix dans le *Rec. des Hist. des croisades*, *Hist. occid.*, IV, 380 A. Un captif, surnommé Machomus, sert d'interprète en 1112 (Guib. abbat., *ib.*, IV, 262 D). D'autres s'appellent *Beiran*, *Mostar*.

4. *Tudeb. abbreviatus*, *ib.*, III, p. 150 et 204, cf. *ib.*, 198.

5. Guill. de Tyr, liv. xvi, 12. *ib.*, 1, 724-725.

prince Malek el Adel eurent près d'Arsouf, puis devant Jaffa, et Baudouin d'Ibelin remplit le même office près de saint Louis pendant sa captivité en Égypte; plus tard, un frère André de Longjumeau se rencontre dans les mêmes fonctions. Ibn Djobaïr et Beha Eddin n'ont donc pas cherché à flatter l'amour-propre de leurs compatriotes quand ils ont rapporté que des seigneurs francs apprenaient l'arabe. Guillaume de Tyr confirme leur témoignage, il prétend même qu'ils le faisaient presque tous. Et il est permis de supposer que les relations diplomatiques n'étaient pas les seules à les pousser à cet effort. Le même Guillaume de Tyr, né du reste, comme son nom l'indique, outre mer, et l'auteur du *Templier de Tyr* (qui est peut-être Gérard de Montréal) utilisaient pour leurs compositions historiques les documents orientaux. On trouve chez eux assez souvent des mots arabes traduits; Renaud de Sagette passe pour avoir entretenu chez lui un docteur arabe chargé de lui lire les auteurs arabes.

Dans ces conditions, il n'est pas douteux que le voisinage de la civilisation musulmane ait contribué à augmenter l'influence que la science et les arts arabes exerçaient depuis longtemps sur nous. Et on sait tout ce que doivent à cette influence la philosophie, les mathématiques, l'astronomie, l'art maritime, la pyrotechnie, la médecine, la chimie, et jusqu'à la cuisine. Nous avons pris aux Sarrazins les choses les plus variées, depuis un système de chiffres et des commentaires d'Aristote jusqu'à des pigeons voyageurs, des armoiries, des instruments de musique, des modes, des étoffes, des fleurs et des plantes potagères.

Or, s'il est arrivé souvent que les objets importés n'ont eu d'autre nom que celui de la ville d'Orient où ils avaient été pris, comme l'ail d'Ascalon, où l'étoffe de Damas<sup>1</sup>, d'autres ont gardé leur nom arabe plus ou moins défiguré. Ces derniers sont en assez grand nombre et constituent en français un fonds assez considérable<sup>2</sup>.

Toutefois il est très difficile, dans ce fonds arabe, de classer avec précision les mots par époques<sup>3</sup> et surtout par provenance; de

1. Cet ail s'est appelé *eschalogne*, puis, par changement de suffixe, *eschalette*, d'où *échalotte*; *damas* ne paraît pas avant le xiv<sup>e</sup> siècle.

2. A vrai dire, ce fonds n'a jamais complètement cessé de recevoir de nouveaux termes : *calfat* est du xiv<sup>e</sup> siècle, *arsenal*, *camphre*, *douane*, du xv<sup>e</sup>; *aldébaran*, *alcali*, *azimut*, *café* du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup>; la conquête de l'Algérie a introduit encore tout récemment *goum*, *burnous*, etc., comme nous le verrons. Néanmoins les mots arabes étaient bien plus nombreux en ancien français.

3. *Amiral*, *ciclatons* sont déjà dans Roland. On y trouve déjà aussi *mahomerie*, mot de dérision, qui désigne les superstitions, les pratiques idolâtres, les temples de la religion de *Mahomet*.

savoir s'ils sont venus par les livres ou par le commerce, ou même s'ils sont d'importation directe ou indirecte. Les uns, par exemple *matelas*, *sirop*, *girafe*, semblent passés par l'italien; d'autres, par exemple *bourrache*, *caroube*, *chiffre*, par le bas-latin des savants<sup>1</sup>. On constate cependant que le grand nombre est venu d'Espagne, où les Maures ont fait un si long séjour, et où leur culture a été portée si haut?

Le nombre de ceux qui paraissent rapportés des croisades est peu considérable. On cite parmi les mots arabes : *coton*, *gazelle*, *housse*(?), *jupe*, *luth*(?), *mameluk*, *quintal*. L'ancienne langue en connaissait pas mal d'autres : *aucube* (tente, cf. *alcôve*, venu du même mot arabe par l'espagnol); *fonde* (marché), *meschine* (jeune fille, servante), *rebèbe* (violon à trois cordes), etc. Il y en a fort peu dont la provenance directe soit absolument assurée.

D'autres, qu'on croirait pourtant bien devoir rapporter à cette époque, sont postérieurs et ont été pris à d'autres langues. Ainsi *assassins*, où on reconnaît facilement le nom des *Assacis*, les sicaires du Vieux de la Montagne, dont il est si souvent question dans nos chroniqueurs, nous est venu plus tard, comme nom commun, par l'italien. Si réel en effet que fût sur nous l'ascendant des Orientaux plus civilisés, la pénétration n'eut pas le temps de se produire; en outre les Latins établis outre mer revinrent en si petit nombre que leur langage ne put influencer sensiblement sur le langage général.

Du côté musulman, il resta aussi quelques traces, mais peu nombreuses, de notre passage. Au dire des spécialistes, l'arabe du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle avait un certain nombre de mots francs, particulièrement des noms de dignité, facilement reconnaissables<sup>3</sup> : *inbirur* (emperor), *brinz* (prince), *kund* (comte), *biskond* (vicomte), *bourdjâsi*, *al bourdjâsiyya* (la bourgeoisie), *barouans* (barons). On en cite encore quelques autres *istabl*, *sâboûn*, *sirdjand*, *ashitari*, qui sont sans doute *estable*, *savon*, *sergent*, *hospitalier*. *Dâmâ*

1. *Jarre*, en prov. *jarra*, est en espagnol et en portugais *jarra*, en italien *giara*; toutes ces formes correspondent à l'arabe *djara*; mais d'où est prise la forme française, c'est difficile à déterminer.

2. Je citerai *abricot*, port. *albricoque*, ar. *al birkouk* (mot d'or. latine); *alcade*, esp. *alcade*, ar. *al-qa'di*; *alcôve*, esp. *alcoba*, ar. *al-qobba*; *algèbre*, esp. *algebra*, ar. *al-gâbr*; *élixir*, esp. *eliksir*; ar. *el-iksir*; *hoqueton*, v. fr. *auqueton*, esp. *alcoton*, ar. *al-qa'ton*; *mesquin*, esp. *mezquino*, ar. *meskin*. Cf., p. 287.

3. Il faudrait ajouter que le persan a fourni, soit directement, soit indirectement, quelques mots au français du moyen âge, des noms de couleur : *gueules*, *lilas*, et d'autres comme : *échecs*, *caravane*, *nacaire*. *Bazar*, *firman*, et quelques autres sont modernes.

(dame), *dāmāt* (les dames), se trouve, paraît-il, dans une lettre du sultan Baibars I<sup>er</sup> à Boëmond VI (1268)<sup>1</sup>. C'est en somme fort peu de chose<sup>3</sup>. Le « déluge français », comme dit un écrivain arabe, ne submergea rien, il fut submergé, et ce qui resta des Francs apprit l'arabe. A Tripoli, dès le commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, un prêtre, Jacques de Vitry, ne pouvait plus parler roman à ses coreligionnaires, et force lui était d'entendre des confessions par interprètes, la langue du pays étant le sarrazin<sup>3</sup>.

LE FRANÇAIS EN PAYS GREC. — A Constantinople, en Achaïe, en Morée et à Chypre, ce fut non plus en présence des langues sémitiques, mais en présence du grec que se trouva le roman. On pourrait relever chez les contemporains de la conquête, ainsi chez l'historien Nicetas Akominatos, qui nous a laissé la contre-partie de la Chronique de notre Villehardouin, un certain nombre de gallicismes : *δεφενδεύειν* défendre ; *λίγιος*, lige ; *τέντζ*, la tente ; *φρέριος*, le frère : *τουρνέσις*, tournois<sup>4</sup>. Mais on sait combien la conquête fut éphémère, et l'invasion du français dans le romain ne remonte pas aux expéditions des Latins.

On avait retrouvé, il est vrai, au milieu de ce siècle, une chronique de Morée, dont la langue, même dans le meilleur des manuscrits, celui de Copenhague, est farcie de mots français<sup>5</sup>.

Mais il paraît aujourd'hui à peu près certain que l'auteur du « Livre de la conquête » est un métis demi-grec et demi-franc, un Gasmule. Il n'y eut jamais romanisation dans ce pays ; où le latin avait échoué, il était impossible que le français réussît. On a reproduit quelquefois bien à tort une phrase de la chronique catalane de Ramon de Muntaner, disant qu'on parlait en Morée aussi bon français qu'à Paris. Le contexte montre au contraire dans quel isolement restaient les chevaliers francs<sup>6</sup>.

1. On ne peut préciser si *bordj* représente l'allemand *burg*, le français *borc* ou l'italien *borgo*. *Kastul* est certainement le latin *castellum*, mais venu par où ?

2. Cf. une note de M. Hartwig Derenbourg dans les *Mélanges Renier*, p. 453.

3. *Mém. de l'Acad. de Bruxelles*, XXIII, 41, 1849.

4. Nicetae Choniatae, *Historia*, éd. Bekker, Bonn, 1835.

5. *ἀδουκάτος*, *ἀδουκατεύειν*, avocat, avocasser ; *ντάμα*, dame ; *κομισιούν*, commission ; *κοῦρσος*, course ; *λίγιος*, lige ; *βοί*, roi ; *τζάμπρα*, chambre ; *τρέβα*, trêve ; *τριζουριέρος*, trésorier ; *σεργίνταις*, sergents ; *φρεμενούρης*, frère mineur ; *γαρνιζούν*, garnison ; *χαπερούνι*, chaperon ; *παρτοῦν*, pardon ; *ντζεναλ*, général. On y lit des vers comme ceux-ci : *Μὲ δακτυλίδιν γὰρ χρυσὸν εὐθέως τὸν ἐδεστίζει. || Καὶ ἀπότου ἐρεδιστήθηεν, κ' ἐπ' ἡμέ του τό ὁμάντζιο || Τότε τὸν ἐμετάπραξε, καὶ λίγει πρὸς ἐκείνον. || Μισὺρ Ντζεφρέ, ἀπὸ τοῦ νῦν ἄνθρωπος μου εἶσαι λίγιος...* « Le Champenois revêtit alors Messire Geoffroy de cette propriété, et lui donna un anneau d'or, et après lui avoir constitué cette mense, il lui adressa de nouveau la parole et lui dit : Messire Geoffroy, dorénavant vous êtes mon homme lige... » (*V. Chron. de Morée*, éd. Buchon, 1848 et *Recherches hist. sur la princ. de Morée*, II, 1845, p. 71).

6. *Chronique*, dans Buchon, *Chroniques étrangères rel. aux expéd. fr. pendant le*

Ce n'est guère qu'à Chypre, où la domination des Lusignans dura trois siècles, que l'invasion latine marqua la civilisation et la langue indigènes d'une empreinte un peu profonde. Le chroniqueur Macheras, au commencement du xv<sup>e</sup> siècle, va même jusqu'à prétendre que ce fut la conquête franque qui amena la désorganisation du grec indigène<sup>1</sup>. Mais c'est là une exagération visible, que les recherches modernes sur le moyen chypriote permettent de réfuter<sup>2</sup>. Ici comme partout ailleurs dans les pays grecs, c'est de l'italien, qui était la langue du commerce et qui d'autre part, grâce à son système phonétique, se prêtait mieux que le français à être transcrit et naturalisé en grec, qu'on a tiré le plus grand nombre de vocables. On en trouve toutefois, dans les textes du moyen âge, un assez grand nombre qui viennent de France<sup>3</sup>. Et le chypriote contemporain en conserve même quelques-uns, comme *κουμανταρχά*, la commanderie (nom d'une partie de l'île), *περρον*, le perron (grosse pierre), *τζαέρχ* (la chaire, auj. chaise), *μπρότζα* (broche, fourchette), derniers témoins d'une influence que l'abandon de l'île aux Vénitiens fit officiellement cesser en 1489, mais qui longtemps auparavant n'était plus prépondérante, ni même effective.

Dans ces différentes rencontres, le français eut, de son côté, l'occasion d'emprunter des mots nouveaux, et d'augmenter ainsi son fonds grec, très restreint jusque-là. Le commerce avec l'Orient en avait déjà amené quelques-uns : *besant*, *chaland*, *dromond*, qu'on rencontre dans le *Roland* ; *cadable*, *caable*, primitif de *acca-*

XIII<sup>e</sup> s., p. 502. « Toujours depuis la conquête les princes de Morée ont pris leurs femmes dans les meilleures maisons françaises, et il en a été de même des autres riches hommes et des chevaliers, qui ne se sont jamais mariés qu'à des femmes qui descendissent de chevaliers français. Aussi disait-on que la meilleure chevalerie du monde était la chevalerie de Morée, et on y parlait aussi bon français qu'à Paris. »

1. "Ως του καὶ πῆραν τὸν τόπον οἱ Λαζανιάδες... καὶ ἀπὸ τότες ἀρχέψαν νὰ μαθάνουν φράγγικα, καὶ βαρβαρίσαν τὰ ῥωμαῖκα, ὡς γοῖον καὶ σήμερον, καὶ γράφομεν φράγγικα καὶ ῥωμαῖκα, ὅτι εἰς τὸν κόσμον δέν ἡξεύρουν ἴντα συντυχάνομεν. Jusqu'au moment où les Lusignans s'emparèrent de l'île... dès lors on commença à apprendre le français et le romain devint barbare, au point qu'aujourd'hui nous écrivons un mélange de français et de romain tel que personne au monde ne comprend ce que nous disons (Macheras, éd. Miller, I, p. 85. 1-5). Ce Macheras savait le français, comme cela résulte du témoignage de Bertrandon de la Brocquière (dans Mas. Latrie, *Hist. de l'île de Chypre*, III, 1855, p. 3).

2. Voir Gustav Meyer, *Romanische Wörter im kyprischen Mittelhriegisch*, dans le *Jahrbuch für romanische und englische Sprache und Litteratur*, Nouv. série, III, et Beaudouin, *Le dialecte chypriote*, Paris, 1883, p. 19.

3. *ἀδὶς* (avis), *ἀδαντάτιον* (= avantage), *ἄλπιτρος* (= arbitre), *ἄξαμινιάζω* (examiner), *γρίζα* (grise), *δαμοῦ* (= dame), *κάς* (cas), *κιστίουν* (= question), *κίτις* (quitte), *κουμαντούρης* (commandeur), *κουμεσάρης* (= commissaire), *λόκιτ* (= loquet), *μαρκίς* (marquis), *οὐ* (= ou), *ὀπνιόν* (= opinion), *παῖζιον* (= pays), *πούδρα* (= poudre), *πουκλέρν* (= bouclier), *πρεζουνιέρης* (= prisonnier), *προβιζιόν* (= provision), *ρέντα* (= rente), *ρελητζιόν* (= religion), *ρεσπίτ* (= esprit), *στιλιέρης* (= hostelier), *φέρμε* (ferme), *φζέρε* (frère).

*bler* (ματὰβλή, machine à lancer des traits), se lit aussi dans le même texte. Des écrivains, qui connaissaient le grec, en emploient d'autres ; *Dysenterie*, *hippodrome*, *monocère*, *rhinocéros*, *théâtre* sont francisés par le traducteur de Guillaume de Tyr. Le lyonnais Aymon de Varenne, qui avait longtemps habité Philippopoli, va plus loin, et dans *Florimont* cite des mots grecs, ou même des phrases qu'il traduit assez volontiers, par exemple :

Il crient tuit : « Ma to theo  
Calo tuto vasileo. »  
Ice welt dire en François :  
Si maïst Diex, bons est cis rois. <sup>1</sup>

Mais tant d'érudition n'était pas commune, et chez Aymon même elle est postiche, car il ne savait pas le grec. Le nombre des mots grecs qui sont venus à cette époque soit directement, soit indirectement, par l'italien et le bas-latin, est peu considérable. Quelques-uns se sont éteints avec le vieux français : *mangonneau*, *molequin* (étouffe mauve), *filatière* (reliquaire), *estoire* (flotte). D'autres sont arrivés au français moderne *avanie* (ἀβανία), *canapé* (κωνωπεῖον), *carquois* (ταρχάσιον, mot d'origine persane), *endive* (byzantin ἐνδιβον), *falot* (φανός), *diamant* (διάμαντε), *galetas*, *golfe* (χάλος, par l'ital. *golfo*), *chiourme* (χέλευσμα, par l'ital. *ciurma*), qui se trouve dans le *Templ. de Tyr*, p. 275 ; *page* (παγῖδιον, par l'ital. *paggio*) <sup>2</sup> ?

Mais en somme, le contact, même prolongé des Francs et des Grecs, n'a eu sur le langage des uns et des autres qu'une influence éphémère et superficielle <sup>3</sup>. Notre langue n'a gardé de ces grands événements que la gloire d'avoir été portée au loin, sur les rivages les plus célèbres de l'histoire du monde.

#### LE FRANÇAIS EN ANGLETERRE <sup>4</sup>. — Lorsqu'en 1066 Guillaume le

1. Ils crient tous : Μὰ τὸ Θεὸ καλὸ τοῦτο βασιλεὺς ; cela veut dire en français : Par Dieu, bon est ce roi. Je cite le texte restitué par M. P. Meyer (*Bibl. de l'École des chartes*, 1866, 333), auquel je renvoie pour d'autres exemples ; cf. *Recueil des Hist. des Crois.*, V. 1. Anon. *littlorensem*, p. 287.

2. Il faudrait ajouter que pas mal de mots grecs ont d'abord passé en arabe, d'où ils nous sont arrivés ensuite par des chemins détournés : ζῆφος (zéro, chiffre), ἔλξιρ (élixir), τέλεσμα (talisman), κάλοπος (calibre, gabarit), ἑμβίξ (alambic). Certains ont gardé une forme hybride : *alchimie*, de l'article arabe *al* et du bas grec *χυμία*.

3. Plus tard le grec vulgaire a encore donné par l'intermédiaire d'autres langues quelques termes : *boutique* (gr. cl. ἀποθηκὴ, bas grec *boteki*), *émeri* (v. fr. *esmeril*, ital. *smeriglio*, gr. σμύρι, Naxos σμερί), *estradiot* (ital. *stradiotto*, στρατιώτης).

4. Voir le travail capital de D. Behrens, dans le *Grundriss der germanischen Philologie* de Hermann Paul, p. 950 et suiv. Une bibliographie sommaire accompagne chacun des chapitres. Consulter aussi A. Freeman, *The history of the norman conquest of England*, Oxford, 1874, et *The mastery of the French language in England from the XI<sup>th</sup> to the XIV<sup>th</sup> century, including the phonetic and morphology of the Norman-French Language*, New York, Corning and Co, 1888.



Conquérant, après la bataille de Hastings, prit possession de l'Angleterre, il sut implanter en pays conquis, avec la féodalité normande, cette culture française pour laquelle Édouard le Confesseur avait manifesté déjà ses préférences<sup>1</sup>. L'établissement d'une royauté anglo-normande eut de tout autres conséquences linguistiques que la conquête éphémère de Jérusalem et de Constantinople, et longtemps on put croire que la langue, comme la dynastie normande, était définitivement établie au delà du détroit.

Les conquérants désiraient-ils ce résultat, et cherchèrent-ils à l'atteindre ? Malgré le témoignage tardif de quelques chroniqueurs, on ne saurait l'affirmer précisément<sup>1</sup>. Mais tout, à ce moment conspirait en faveur du français. Les rois n'entendaient, tout au moins ne parlaient que cette langue<sup>2</sup>, au point que longtemps après, le propre vainqueur de Crécy, Édouard III, ne parvint pas, dans une circonstance solennelle, à reproduire correctement une phrase anglaise.

Comme la cour, l'aristocratie resta fidèle à son idiome roman, qui fut par tout le royaume, à tous les degrés de la hiérarchie, la langue officielle. Il n'est guère vraisemblable que Guillaume ait défendu de plaider autrement qu'en français ; le français n'en devint pas moins la langue habituelle de la justice, celle de la loi, et aussi des juges, même dans les juridictions inférieures. L'Église elle-même aida, ou tout au moins céda au mouvement, les archevêchés d'York et de Canterbury, les évêchés, les abbayes étant passés aux mains de gens de langue française. On vit des auteurs qui n'écrivaient que pour le clergé, comme Philippe de Thaon, l'adopter (vers 1119) ; dès le XI<sup>e</sup> siècle, un évêque, saint Wulfstan, manqua d'être dépossédé parce qu'il l'ignorait, et ne pouvait dès lors prendre part aux conseils royaux<sup>3</sup>. Au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle des curés s'en servirent, tout en laissant la première place à l'anglais, pour la prédication. Dans les écoles le français fut aussi la langue de l'enseignement, au moins élémentaire<sup>4</sup>.

1. Il est certain que les chartes et les actes de Guillaume sont en latin et en anglais, ce qui semble peu d'accord avec les intentions que lui prête Holcot, de détruire le saxon et d'imposer à l'Angleterre le langage de la Normandie.

2. Il faut descendre jusqu'à Henri IV (1399-1413) pour trouver un roi dont la langue maternelle soit l'anglais ; Guillaume, dans un intérêt politique, s'était appliqué à le comprendre (*Anglicam locutionem plerumque satagit ediscere*, dit Orderic Vital) ; il n'y parvint jamais. Henri I<sup>er</sup>, Henri II Plantagenet, tout en l'entendant, ne le parlaient pas. Édouard I<sup>er</sup> (1272-1307) le savait, mais faisait du français sa langue usuelle. C'est encore en français que le Prince Noir composait son « tombeau ».

3. « Quasi homo idiota, qui linguam gallicanam non noverat, nec regis consiliis interesse poterat » Math. Paris, *Chr. Maj.*, s. ann. 1095).

4. « Higden, Holcot, le Pseudo-Ingulph, ainsi que d'autres chroniqueurs du

Le français eut ainsi en Angleterre à peu près les mêmes avantages que le latin avait eus en Gaule. Et il importe d'ajouter, pour bien montrer les conditions de la lutte, qu'il puisait dans le voisinage de la France de nouveaux appuis. L'expédition de Guillaume n'avait pas été un coup de main d'heureux aventuriers, apportés par la mer un matin, et que la masse indigène, devait absorber peu à peu. D'autres immigrants, non seulement des Normands, mais des Angevins, des Picards, et aussi des Français de France vinrent à leur suite, et cette incessante infiltration favorisa la vulgarisation du français en Angleterre. D'ailleurs les relations des vainqueurs avec le continent demeuraient très étroites, la France restant le centre des intérêts, et aussi l'objet des rêves des nouveaux maîtres de l'Angleterre. L'histoire le montra bien. Vivants, ils pensaient à la conquérir, ils voulaient y reposer morts, dans leurs terres de Normandie ou d'Anjou. C'est en 1272 seulement que Westminster s'ouvrit pour eux, bien plus tard encore qu'ils se résignèrent à abandonner leurs domaines continentaux.

Aussi, dès le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, l'anglais semble à peu près éteint comme langue littéraire; en 1154, les vieilles annales de Peterborough ne trouvent plus de continuateurs; à peine si la langue indigène sert encore à quelques productions toutes populaires. Seul, vers 1205, un prêtre de Arley en Worcestershire, Layamon, l'emploie à écrire en vers l'histoire d'Angleterre d'après des sources françaises, et son exemple fut si peu suivi qu'il eut longtemps comme on l'a dit, plutôt l'air d'un revenant que d'un précurseur. L'éclipse se prolongea, à peu près complète, jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle; des légendes de saints, un recueil d'homélies en vers, un traité en prose d'ascétisme (*The Ancren Riwe*), le *Poema morale*, une chronique fabuleuse en vers, tout à la fin de la période une traduction du *Psautier*, voilà à peu près toutes les œuvres anglaises qu'on peut mettre en regard de l'immense littérature française éclosée dans les nouveaux domaines des Normands, et due, en partie, du moins, à des Anglais de naissance. J'ai marqué, d'autre part, le caractère distinctif de ce français d'Angleterre. Issu du normand, mais influencé par ses relations avec le

XIV<sup>e</sup> siècle, prétendent que Guillaume imposa le français dans les écoles. Cf. Higden, *Polychronicon*, éd. Babington, II, 158, coll. des *Rerum Britannic. Scriptores* « Pueri in scholis contra morem ceterarum nationum a primo Normannorum adventu, derelicto proprio vulgari, construere gallice compelluntur: item filii nobilium ab ipsis cunabulorum crepundiis ad Gallicum idioma informantur. » Mais les documents précis font défaut. Dans les *grammar schools*, fréquentées en grande partie par des enfants du peuple, l'anglais dut avoir toujours sa place à côté du français.

français littéraire, altéré aussi<sup>1</sup> par l'immigration de colons venus du reste de la France du nord, il devint un véritable dialecte, mais un parler altéré, sans tradition propre et qui variait d'un auteur à l'autre. Le voisinage de l'anglo-saxon, les habitudes et les instincts des populations germaniques chez lesquelles il était porté, achevèrent bientôt de le déformer. Dès la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, il était si mal parlé dans certaines localités, que leur jargon était proverbial ; parler charabia, d'après Gautier Maps, s'appelait parler le français de Marlborough<sup>2</sup>. Au XIII<sup>e</sup> siècle, si on en croit Gervais de Tilbury, ceux qui avaient quelque souci de la pureté du langage envoyaient leurs enfants en France, pour corriger la barbarie du parler local (*ob linguæ nativæ barbariem tollendam*). Les natifs d'Angleterre eux-mêmes se rendaient compte, que le français de Londres même ne ressemblait guère à celui de Paris<sup>3</sup>. Chez les Français, le parler des Anglais était devenu un objet de dérision, qu'on parodiait à l'envi, avec la certitude de faire rire<sup>4</sup>. Mais ces déformations n'étaient pas, on le sait par l'exemple du roman, pour compromettre l'avenir de la langue dans le pays. Elles étaient bien plutôt un signe de sa large diffusion.

1. Dans une mesure assez restreinte, disent D. Behrens, *Franz. Stud.*, V., 2, 138 et suiv., et Stormfels, *Anglia*, VIII, 213 et suiv. Cf. aussi Behrens, *Grundr.*, 960 et suiv.

2. Gautier Maps, *De nug. curial. distinct. quinque*, V, 6, éd. Wright, p. 235-236 : « Cessit igitur apud Merleburgam, ubi fons est quem si quis, ut aiunt, gustaverit, Gallice barbarizat, unde cum vitiose quis illa lingua loquitur, dicimus eum loqui gallicum Merleburgæ : unde Map, cum audisset eum verba resignationis domino Ricardo Cantuariensi dicere, et quæsisset dominus archiepiscopus ab eo, « Quid loqueris ? » volens eum iterare quod dixerat, ut omnes audirent, et ipso tacente, quæreret item, « Quid loqueris ? » respondit pro eo Map, « Gallicum Merleburgæ. »

3. Wilham de Wadington, par exemple, écrit :

De le françois ne del rimer  
Ne me dait nuls hom blamer  
Kar en Engleterre fu né  
E nurri lenz e ordiné ;

Lucas de Gast (XII<sup>e</sup> s.) s'excuse de son mauvais français, et Froissart, éd. Kerv. de Lett., xv, 115, raconte que les Anglois « disoient bien que le françois que il avoient appris chiés eulx d'enfance, n'estoit pas de telle nature et condition que cellu de France estoit, et duquel les clers de droit en leur traittiés et parlors usoient. »

4. Cf. : la *Pais aux Anglois*, p. p. Wright, *Political songs*, 360 ; les *deux Anglois et l'Anel* (Mont. et Rayn., *Fabl.*, II, 178) ; le *Roman de Renart*, I<sup>er</sup>, v. 2351 et suiv., éd. Martin ; *Jehan et Blonde*, de Ph. de Beaumanoir, v. 2607 ; etc. Les personnages qui jargonnent ce plaisant français confondent les sons entre eux (il *fout* = il fut ; *souer* = suer, *Fabl. des 2 Angl.*) ; pèchent contre l'emploi des genres (un *gros pès* = une grosse paix, *Charte de la Pais aux Angl.*, publiée dans l'*Hist. Litt. de la Fr.*, XXIII, 452) ; enfreignent la déclinaison (*cestui n'est mie filz béhé*, *Fabl. des 2 Angl.*) et la conjugaison (*mi voz ora moustrer de pel* (la peau, *ibid.*) ; transportent en français des tournures étrangères : il *voudra donier* = il donnera, *vous voudra toer* = vous tuerez (*Pais aux Angl.*). Voici un échantillon de ce jargon, pris à la *Charte de la Pais aux Angl.* : « Marri Mauvaise Aleine [Marie Magdeleine] veez l'angiel, et l'angiel pona Marri : Marri, qui quiere vous quei ? Et Marri pona : Je querez Jhesum, qui fout à la

On a dit <sup>1</sup> que vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle deux gros événements politiques étaient venus changer la position réciproque des deux langues anglaise et française. D'abord, observe-t-on, sous les règnes de Jean (1199-1216) et de Henri III (1216-1272), l'Angleterre commença d'échapper à l'absolutisme royal, et la bourgeoisie anglaise, prenant dans le gouvernement une place plus grande, l'idiome national, que parlait une grande partie de ses membres, ne put que profiter de ses progrès. Un peu plus tard, en 1203, Philippe Auguste, en confisquant la Normandie et l'Anjou, brisa la chaîne qui liait la colonie anglo-normande à la France, ou tout au moins changea complètement la nature de ses rapports avec elle. Il était impossible que le français ne perdît pas quelque chose à ces événements.

Mais c'est, je crois, exagérer singulièrement que de se fonder sur ces observations, quelque justes qu'elles soient, pour prétendre, comme l'a fait Scheibner <sup>2</sup>, qu'à partir de ce moment commença une nouvelle période de la vie du français en Angleterre, qu'il cessa dès lors d'y être la langue maternelle d'une partie de la population, et fut réduit à la situation d'une langue étrangère, dont la culture ne s'entretenait plus que par une sorte de gallomanie, fille de la tradition et de la mode. J'ai déjà dit, à propos d'autres événements, que ces évolutions brusques me paraissaient mal correspondre à la lente évolution des faits. Il est certain que la perte de la Normandie fit faire un grand pas à l'assimilation des vainqueurs et des vaincus, depuis longtemps commencée. Mais il fallut encore la guerre avec la France pour amener la fusion. Et, dès lors, si Crécy fut nécessaire pour qu'il n'y eût plus que des Anglais, on ne voit pas pourquoi, longtemps auparavant, la langue anglaise fût devenue l'organe d'une nationalité encore inexistante.

Du reste les témoignages que l'on peut recueillir ne s'accordent pas avec cette manière de voir. Le célèbre évêque de Lincoln, Robert Grosseteste, ne compte encore de son temps que deux langues, le latin pour les clercs, le français pour les ignorants. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, Robert de Gloucester se plaint encore de ce que, seule peut-être dans le monde entier, l'Angleterre n'ait pas conservé sa propre langue, que les gens de la haute classe, issus de la lignée

crucefimie. Et l'angiel pona à Marri : Marri, Marri, alei ci, alei ci : il ne fout pas ci, il fout alé cestui matin à Gallerie [Galilée]. » Cf. *Franz. Stud.*, V, 2, 201 ; *Roman.*, XIV, 279.

1. Cf. Behrens, *art. cit.*, 953, 958.

2. O. Scheibner, *Über die Herrschaft der franz. Sprache in England*, Progr., Annaberg, 1880.

des Normands, aient tous gardé leur langage français, et que les autres, ceux qui ne parlent qu'anglais, ne soient toute leur vie que des gens de rien. En 1300, l'auteur du *Miroir de Justice* fait choix du français comme étant le langage « le plus entendable de le common people ». Et le témoignage précis de Higden nous atteste que non seulement les fils des nobles, mais les ruraux qui voulaient leur ressembler, s'escrimaient de tout leur effort à franciser <sup>1</sup>. Il exagère visiblement quand il ajoute que l'anglais n'était plus en usage que chez quelques paysans ; il est à cette époque et devient de plus en plus la langue commune, mais le français demeure encore la langue parlée et écrite par les gens comme il faut. M. P. Meyer, qui cite ce texte de Higden, dans la Préface de ses *Contes moralisés de Nicole Bozon* (p. LV), remarque avec raison que des livres comme les *Contes* confirment indirectement son témoignage, car ils « n'ont pas été faits pour le monde de la cour du roi d'Angleterre, ni même pour la société seigneuriale. Ils s'adressent bien plutôt à la classe moyenne, à des gens qui savaient l'anglais de naissance, mais qui avaient appris plus ou moins le français, et considéraient cette langue comme plus noble, et prenant place, dans l'ordre des préséances, immédiatement après le latin <sup>2</sup>. » Toutefois, il devint bientôt visible que le français « quelque heureuses qu'eussent pu être pour l'humanité les conséquences » de son maintien, ne devait pas devenir la langue nationale de la Grande-Bretagne. Depuis le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, sa décadence se précipite très rapidement. Il continue quelque temps à être imposé aux enfants dans les collèges comme langage usuel <sup>3</sup>. Des Anglais de naissance, comme Pierre Langtoft, persistent à s'en servir dans leurs écrits, d'autres, comme celui du *Mirroir of life*, s'excusent de ne pas l'employer ; néanmoins son expansion est arrêtée. La guerre venue, on le cultive pour les commodités qu'il donne <sup>4</sup>. Dans les

1. *Polychronicon*, éd. Babington, II, 160 : « rurales homines assimilari volentes (filiis nobilium), ut per hoc spectabiliores videantur, francigenare satagunt omni nisu. » Probablement en farcissant d'expressions françaises leur dialecte germanique. Cf. des formations semi-françaises, semi-anglaises, comme *bicachen* (*Franz. Stud.*, V, 2, 16) ; *pardurableliche* (*ibid.*, 37), *proprelliche* (*ibid.*, 42), etc.

2. Cf. le cas du bourgeois de Londres qui note jour par jour les événements dans une chronique en français jusqu'à l'an 17 d'Edouard III.

3. Cf. Lyte, *History of the University of Oxford*, 1886, p. 141 : « Bishop Stapeldon... moreover expressed his earnest desire that the Scholars should converse in French or in Latin at meal times, and at all other times, when they were gathered together » (anno 1322 et 1325, Oriel College). Cf. p. 151 : « No conversation was to be permitted, save in latin or in french. » Ces prescriptions se renouvellent jusqu'en 1340.

4. Le parlement ordonnait « que tout seigneur, baron, chevalier et honnestes hommes de bonnes villes mesissent cure et diligence de estruire et apprendre leur enfans le langhe françoise, par quoy il en fuissent plus able et plus coustummier en leur gherres » (Froiss., éd. Kervyn de Lettenh., II, 419'.

hautes classes, l'attrait de la civilisation française aidant à maintenir la tradition, il reste d'usage de l'apprendre, par recherche d'élégance autant que par nécessité ; mais il ne peut plus être question de conquête. Alors commence une nouvelle période de la vie du français en Angleterre ; après la première, qui est celle de la conquête, et la seconde, très courte, qui est celle de la décadence, celle-ci pourrait être appelée la période de la survivance <sup>1</sup>.

3

Dès le début, l'anglais gagne si rapidement du terrain qu'il semble devoir en quelque temps évincer le français. Une littérature anglaise réapparaît, faite d'abord en grande partie de traductions, mais aussi de quelques originaux. Le poète Gower, après avoir commencé par écrire en français, se sert du latin, puis enfin de l'anglais <sup>2</sup> (vers 1392), et l'immortel Chaucer, sans avoir de ces hésitations, l'adopte et le consacre à la fois par son génie. Vers le même temps, sur l'initiative d'un simple maître de grammaire, John Cornwaill, dont le nom a été plusieurs fois salué par les écrivains anglais comme celui d'un libérateur, le français perd la place importante qu'il occupait à la base de l'enseignement ; les traductions du latin se font en anglais dans les collèges, et la réforme s'étant généralisée, les descendants des Normands eux-mêmes ayant souvent négligé de faire instruire leurs enfants dans leur langue, il en résulta bientôt, au dire de Jean Trevisa (1385), que beaucoup d'enfants « ne surent pas plus de français que leur talon gauche » <sup>3</sup>. En même temps les rois commencèrent à l'abandonner comme langue officielle. En 1362, Édouard III, sur la demande de la commune de Londres, ordonna que les plaids eussent lieu en anglais <sup>4</sup>. La même année, et les deux années suivantes, le chancelier ouvrit le Parlement par un discours dans la même langue.

1. Jean Barton, l'auteur du *Donait françois* me paraît bien avoir résumé les causes du long maintien de notre langue outre Manche, quand il dit (éd. Stengel, p. 25,1-9) : « Pour ceo que les bones gens du Roiaume d'Engleterre sont embrasez a scavoir lire et escrire, entendre et parler droit François, afin qu'ils puissent entrecomuner boneement ove leur voisins, cest a dire les bones gens du roiaume de France et ainsi pour ce que les leys d'Engleterre pour le graigneur partie et aussi beaucoup de bones choses sont misez en françois, et aussi bien pres touz les seigneurs et toutes les dames en mesme roiaume d'Angleterre volentiers s'entrescrivent en romance, tres necessaire je cuide estre aux Englois de scavoir la droite nature de François. »

2. Il raconte que c'est sur l'ordre du roi et par amour de lui qu'il a écrit en anglais : « For whose sake he intends to write some new thing in English. » Qu'on adopte cette version ou celle de la seconde édition, dédiée à Henri de Lancastre et non plus à Richard II, d'après laquelle il a pris l'anglais par amour de l'Angleterre (« he purports to appear in English for England's sake » (Baret, o. c., p. 76), on n'en voit pas moins combien les choses sont changées.

3. Cf. Higden, *Polychronicon*, éd. Babington, II, 161.

4. « Item, pur ce qe monstré est soventfoiz au Roi, par Prelatz, Ducs, Counts, Barons et tout la comone, les grantz meschiefs qe sont advenuz as plusours du realme

Il ne faut pas toutefois attribuer à ces faits plus de signification qu'ils n'en ont. L'anglais ne conquiert ses positions que peu à peu, et le caractère anglo-saxon, respectueux du passé, fit la transition très lente.

Dans les actes privés, le français ne céda pleinement à l'anglais qu'assez tard; les rédactions en cette langue de semblables documents sont encore relativement très rares dans la seconde moitié du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. Nous ne connaissons, de cette époque, que trois testaments en anglais<sup>1</sup> : le premier en date remonte à 1383 seulement : c'est celui d'un commerçant de York. L'usage persistait encore d'écrire en latin les dernières volontés des gens du commun, en français celles des personnes de qualité. En 1438, la comtesse Anne de Strafford s'excuse de composer en anglais son testament.

En justice, pendant longtemps, l'anglais ne pénétra pas ailleurs que dans les protocoles; et ce ne fut qu'à partir du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Tout le reste demeura français, au point qu'un jurisconsulte de ce siècle déjà cité par Du Cange, Fortescue, jugeait encore impossible à un juriste de son temps de se passer du français<sup>2</sup>. Cromwell en avait abrogé l'usage, mais cette « nouveauté » disparut sous Charles II, et c'est seulement au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle que l'emploi exclusif de l'anglais devint obligatoire devant les tribunaux. En 1706 une motion en ce sens avait été repoussée à la chambre basse, elle eut encore peine à passer le 4 mars 1731<sup>3</sup>.

de ce qe les leyes, custumes et estatutz du dit realme ne sont pas conuz comonement en mesme le realme, par cause q'ils sont pledez, monstrez et jugez en la lange Franceis, q'est trop desconue en dit realme, issint qe les gentz qe pledent ou sont empledez en les courtz le Roi et les Courtz d'autres n'ont entendement ne conissance de ce q'est dit pur eulx par lour sergeantz et autres pledours; et qe resonablement les dites leyes et custumes seront le plus tost apries et conuz et mieultz entenduz en la lange usée en dit realme, et par tant chescun du dit realme se purroit mieultz gouverner sans faire offense à la leye, et le mieultz garder, sauver et defendre ses heritages et possessions, et en diverses regions et paiis, où le Roi, les nobles et autres dudit realme ont esté, est bon gouvernement et plein droit fait à chescun par cause qe lour leyes et custumes sont apries et usez en la lange du paiis;

le Roi desirant le bon gouvernement et tranquillité de son people, et de ouster et eschurer les maulx et meschiefs qe sont advenuz, et purront avener en ceste partie, ad par les causes susdites ordeigné et establi de l'assent avant dit qe toutes plées qe seront à pleder en ses courtz queconques, devant ses Justices queconques, ou en ses autres places, ou devant ses autres Ministres queconques, ou en les Courtz et places des autres seignurs queconques deinz le realme, soient pledez, monstrez, defenduz, responduz, debatuz et jugez en la lange engleise, et q'ils soient [entreez] et enroullez en latin » (an 36, Ed. III, 1362, *Statutes of the Realm*, I, 375).

1. Cf. Furnivall, *The fifty earliest engl. wills in the Court of Probate* (*Earl. engl. text soc.* n° 78).

2. *Lib. de laud. Angl.* c. 48, dans Du Cange, *Glossarium*, préf., xix.

3. Encore s'agissait-il là d'exclure le latin plus que le français. D'après Fishel (cité par Behrens, *Grundr.*, 954, n. 2), c'est de nos jours seulement que le français a complètement disparu).

Le français continua longtemps à régner au Parlement. L'anglais n'apparut d'abord que dans les pétitions (1386). On ne rencontre que quatre pétitions en anglais sous le règne de Henri V (1413-1422), puis elles se multiplient, et, à partir de 1444, elles sont régulièrement rédigées en cette langue. Dans les réponses (*answers*) du Parlement, c'est en 1404 seulement qu'on trouve l'anglais employé pour la première fois. Les procès-verbaux des séances ne se tiennent en anglais qu'à partir de Henri VI. Les lois, jusque vers 1490, sont exclusivement en français et en latin : à partir de cette date l'usage de l'anglais se généralise. La force de la tradition a même été si grande qu'aujourd'hui encore certaines formules du pouvoir exécutif sont en français : le roi approuve les bills par les mots : *le Roi le veut* ; il met, plus rarement, son veto en ces termes : *le Roi s'avisera*. Il remercie aussi *ses loyaux sujets*, donne *congé d'élire* un évêque, etc.

LES PREMIERS TRAVAUX SUR LA LANGUE FRANÇAISE EN ANGLETERRE<sup>1</sup>. — L'habitude traditionnelle, qui se maintint longtemps en Angleterre, d'apprendre le français, eut une conséquence que je ne saurais négliger de mentionner. Elle y fit naître toute une série de travaux qui demeurèrent longtemps sans équivalent sur le continent, et constituent à peu près notre seule littérature grammaticale antérieure au xvi<sup>e</sup> siècle.

On a imprimé de nos jours de petits manuels théoriques de grammaire, qui remontent aux xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles. Leur objet n'est pas d'enseigner les éléments du français, mais de réformer les incorrections de syntaxe, de prononciation, d'orthographe surtout, commises par les Anglais dans l'usage courant de notre langue. M. Stürzinger en a publié un<sup>2</sup>, composé, dans la première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle, par un Anglais soucieux de ramener la graphie anglo-normande au type français. Le petit traité, contemporain de l'*Orthographia gallica*, que M. Stürzinger a découvert dans le ms. addit. 17816, f. 88-91, du Musée Britannique, est, selon toutes les probabilités, l'œuvre d'un Français. Ce sont les premières études

1. Cf. E. Stengel, *Die ältesten Anleitungsschriften zur Erlernung der franz. Sprache* (*Zeitschr. f. neufr. Spr. u. Lit.*, I-1). Des données très utiles m'ont été fournies par Miss Pope, qui a étudié spécialement cette question en vue du doctorat qu'elle a passé devant l'Université de Paris.

2. *Orthographia gallica*, Heilbronn, 1881. L'auteur ne parle pas seulement écriture ; il donne par endroits à son lecteur de véritables règles de morphologie et même de syntaxe : p. 21. « Item *jeo, moy, nous, vous, luy, les*, etc., seront escript(z) touz jours avant les verbes come *vous vous asforcez, nous vous mandons, il vous prie, cil vous manace* ; p. 27, item *meus, tuus, suus*, quando adjunguntur masculino generi, debent scribi *mon, ton, son*, quando feminino *ma, ta, sa*. »



qui nous soient parvenues sur l'orthographe, qui devait en provoquer tant d'autres.

Dès le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, un manuscrit recueille un glossaire latin-français par matières, sorte de *nominale*, rédigé en Angleterre ; et à la fin du même siècle, ou plus probablement au commencement du <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, Gautier de Bibbesworth réunissait, pour une grande dame, Dionyse de Monchensy, un certain nombre de mots dont il voulait enseigner le sens, le genre et l'orthographe<sup>1</sup>. C'est là l'origine de la lexicologie française<sup>2</sup>.

Lorsqu'à la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle le français passe en Angleterre à l'état de langue savante, il devient nécessaire d'apprendre par méthode les rudiments de la grammaire ; les adaptations des anciens traités, comme celle que tente Coysurelly du traité signalé plus haut, sont dès lors d'une insuffisance notoire. On imprime, pour soulager la mémoire, des vocabulaires, quelquefois versifiés, et les paradigmes des verbes principaux, de façon souvent très fautive. On publie, à l'usage des voyageurs, des manuels de conversation tels qu'on en verra régulièrement paraître en toutes langues jusqu'à nos jours. Le plus ancien de ces guides est la *Manière de langage* publiée par M. P. Meyer d'après un ms. du Musée Britannique<sup>3</sup>.

Celui de tous ces ouvrages qui ressemble le mieux à une grammaire est le *Donait françois* de Jean Barton (vers 1400, avant 1409)<sup>4</sup>. Amateur passionné de notre langue, l'auteur avait été écolier de Paris, quoiqu'il « fût ne en la conté de Cestre ». Il fit « fair à ses despenses et tres grande peine par plusieurs bons clercs

1. P. p. Wright, *A volume of vocabularies*, London, 1837, p. 142 à 174.

2. M. P. Meyer remarque avec raison que les traités d'Alex. Neckam et de J. de Garlande (p.p. Scheler, Leipzig, 1867) ont pu, à cause des gloses qu'ils contiennent, servir déjà à l'étude du français.

3. Il a été écrit « à Bury Saint Esmon, en la veille de Pentecost, l'an de grace mil trois cenz quatre vint et seize ». Cf. *Rev. crit.*, 1870, 3<sup>e</sup> et suiv. Supplément paru en 1873. Stengel, *art. cit.*, 4 et suiv. Voici, à titre de curiosité, un extrait de la *Manière de langage* :

« ix : Quant un homme encontre aucun ou matinee, il luy dira tout courtoisement ainsi : « Mon signour, Dieux vous donne boun matin et bonne aventure ! » *Vel sic* : « Sire, Dieux vous doint boun matin et bonne estraine. — Mon amy, Dieux vous doint bon jour et bonne encontre. » Et a mydy vous parlerez en ceste manière : « Mon s<sup>r</sup>, Dieux vous donne bon jour et bonnes heures ! » *Vel sic* : « Sire, Dieux vous beneit et la compaignie ! » A pietaille vous direz ainsi : « Dieux vous gart ! » *Vel sic* : « Sta ben » *vel sic* : « Reposez bien ». Et as œuvriers et labourers, vous direz ainsi : « Dieux vous ait ! mon amy » : *vel sic* : « Dieux vous avance, mon compaignon. Bien soiez venu, biau sire. Dont venez-vous ? » *Vel sic* : « De quelle part venez-vous ? — Mon s<sup>r</sup>, je vient de Aurilians. — Que nouvelles là ? Mon s<sup>r</sup>, il y a grant debat entre les escoliers, car vrayement ils ne cessent de jour en autre de combatre ensamble. »

4. Voir Stengel, *art. cit.*, 25.

de ce langage françois avant dite », un « Donait françois pour brièvement introduyr les Englois en la droit language de Paris et du pais la d'entour, laquelle language en Engleterre on appelle doulce France ». Son traité, quelque bref qu'il soit, est intéressant, il donne des théories assez claires, et en général assez justes. La terminologie même y est suffisante, étant directement fondée sur la terminologie latine, et ce Donat, dont je ne voudrais pas surfaire la valeur, ouvre convenablement la série de nos grammaires<sup>1</sup>. S'il n'était pas taché par un certain nombre d'anglicanismes, il ne serait guère au-dessous de certaines productions analogues du xvi<sup>e</sup> siècle.

Le xv<sup>e</sup> siècle marque le déclin momentané des études de grammaire française en Angleterre. C'est à la fin du siècle seulement que Caxton publie ses *Dialogues in French and English* (1483), adaptation du *Livre des Metiers* qu'a publié M. Michelant, et que Wynker de Worde compose, antérieurement à 1503, son *Little treatise*. L'un et l'autre traités sont dédiés aux marchands « afin qu'ils puissent faire leur marchandise en France ». Le xvi<sup>e</sup> siècle, avec Barclay, Palsgrave et Du Wez, inaugurera la grammaire savante, appliquée à la langue littéraire.

*INFLUENCE DU FRANÇAIS SUR L'ANGLAIS.* — Je ne saurais non plus passer sous silence, bien que ces faits appartiennent plutôt à l'histoire de la langue anglaise, que la longue domination du français a eu sur le développement de l'anglais une influence considérable, du reste encore incomplètement étudiée. Suivant quelques historiens de la langue anglaise, il a hâté la chute de certaines consonnes de l'anglo-saxon, comme les gutturales (conservées en écossais), aidé à l'assourdissement des finales, et aussi à l'introduction de sons nouveaux ; il a contribué à faire abandonner les flexions, à restreindre la formation du pluriel à l'adjonction d'une *s*, à modifier l'ordre des mots. D'une manière générale, il a accentué la division des dialectes, et l'évolution de la langue vers l'analyse. Mais tous ces faits ont besoin d'être rigoureusement contrôlés, et jusqu'ici les

1. Voici, à titre d'exemple, un passage concernant les modes :

« Quantz meufs est-il ? Cinq. Quelx ? Le indicatif, ce est que demonstre vray ou fauls, si come je *ayme* ; le impératif, c'est que commande chose a estre faite, si come *aymes tu, ayme cil* ; le optatif c'est que desire chose a faire, si come je *aymeroie* ; le conjunctif, c'est que joint à luy un aultre raison, si come quant je dyse, *tu serras ame* ; le infinitif c'est un verbe qui n'est pas certain de luy meme, et pour ce apent il d'un aultre verbe, si come Je *dsire ayme*. Et icy il fault prendre garde que vous ne mettez pas un meuf ne un temps pour un aultre, si come font les ydios, disans ainsi Je prie a Dieu que je ay bonne aventure ; qar ils diroient la que je aye bonne aventure, et non pas que je ay, pour ce que je ay est le present du indicatif et je aye est le future de l'optatif... »

gallicismes de l'anglais n'ont été examinés d'un peu près que dans son vocabulaire<sup>1</sup>.

Là, les apports du français sont visibles et facilement reconnaissables. On aurait tort de se figurer, du reste, que l'invasion du pays ait été suivie d'une poussée brusque amenant une soudaine invasion de mots nouveaux dans la langue indigène. Tout au contraire, l'infiltration, loin d'être torrentielle, a été assez lente, elle s'est produite, pour ainsi dire, par alluvions successives et faciles à discerner<sup>2</sup> dans l'ensemble, pour atteindre sa plus grande intensité au XIV<sup>e</sup> siècle, lorsque les deux races se sont fondues<sup>3</sup>.

L'anglais moderne a conservé une foule de ces mots, parmi lesquels bon nombre que nous avons nous-mêmes perdus<sup>4</sup> ou dont nous avons modifié le sens<sup>5</sup>.

D'autres appartiennent, sous des formes peu différentes<sup>6</sup>, aux deux langues. Citons-les sous leur forme anglaise, où l'on reconnaîtra facilement les correspondants français :

1. Cependant M. Frederick H. Sykes (*French elements in middle english*, Oxford, 1899) a montré que l'influence française, en anglais, ne s'est pas bornée à une invasion de mots nouveaux ; des expressions du m. a. comme *to take leave*, *to take end*, *to take advantage*, *to take at random* (a. fr. *prendre à randon*) sont un décalque pur et simple des expressions françaises correspondantes.

2. L'examen des mots français empruntés par le moyen anglais permet en effet de différencier de la couche primitive d'alluvion normande, les mots d'origine francienne. Tandis que *judgement*, *semblance*, *empress*, conservent le son *en*, distinct de *an*, ce qui est une des caractéristiques des dialectes normands, *sergeant* et *ransum* confondent ces deux sons, à la manière francienne. En a. mod. *convey*, *prey*, *receive*, *veil*, à côté de a. fr. *convoy*, *proie*, *receivre*, *voile* apparaissent immédiatement comme normands. *Core* est au contraire d'emprunt francien. Cf. F. Kluge, *Das französische element im Orrmulum* (*Engl. Stud.* xxii-179 et suiv.) ; D. Behrens, *Franz. Stud.*, V, 2 et suiv.

3. Une foule d'auteurs, anglais surtout, ont compté les mots romans des anciens textes. Leurs calculs ne concordent pas toujours. Dans la *Saxon Chronicle* (1086-1154), il y aurait moins de 20 mots français. En 1205, le *Brut* de Layamon en aurait à peine 100 ; en 1298, les 500 premiers vers de Robert de Gloucester en auraient 100, en 1303, les 500 premiers vers de Robert Manning, de Brunne, 170. Mais nous avons vu plus haut le cas qu'il faut faire de semblables calculs, pour lesquels on paraît s'être passionné en Angleterre (cf. dans Elze, *Grundriss der engl. philol.*, 241, une page intéressante sur ce point, malheureusement gâtée par des préoccupations étrangères à la science ; cf. Baret, *Et. sur la l. angl. au XIV<sup>e</sup> s.*, 39 et suiv.).

4. *able*, v. fr. *able* (habile) ; *bacon*, v. fr. *bacon* (lard) ; *chattels*, v. fr. *castels* (biens, meubles) ; *dainty*, v. fr. *daintié* (friandise) ; *to distrain*, v. fr. *distraindre* (saisir) ; *galilee*, v. fr. *galilée* (portique) ; *to indite*, v. fr. *enditer* (dicter, composer) ; *meiny*, v. fr. *maisinie* (gens de la maison) ; *mischief*, v. fr. *meschief* (mésaventure) ; *nice*, v. fr. *nice* (délicat, beau) ; *noise*, v. fr. *noise* (bruit, querelle) ; *nusance*, v. fr. *nuisance* (dommage) ; *to splash*, v. fr. *plaisier* (entrelacer) ; *pledge*, v. fr. *plege* (caution) ; *plenty*, v. fr. *plenté* (abondance) ; *random*, v. fr. *randon* (aventure, hasard) ; *ravinous*, v. fr. *ravinous* (impétueux) ; *revel*, v. fr. *revel* (fête, banquet) ; *roamer*, v. fr. *romier* (voyageur, vagabond) ; *to remember*, v. fr. *remembrer* (rappeler) ; etc.

5. Cf. les mots *devise*, *to doubt*, *gallant*, *journey*, *presence*, aux mots français *devise*, *douter*, *galant*, *journée*, *présence*.

6. Observer que angl. *aunt*, *channel*, *damage*, *search* etc., sont phonétiquement plus proches de anc. fr. *ante*, *chenel*, *damage*, *cercher*, que nos formes actuelles, *tante*, *chenal*, *dommage*, *chercher*.

*adjourn, age, advantage, air, approach, avaunt, balance, beast, beauty, beak, blame, caitif, cage, carriage, charge, chear, chimney, count, counterfeit, country, coward, cruel, delay, devour, flower, gain, govern, guide, hay, jaunt, jolly, joy, judge, language, large, marriage, meager, neat, nephew, nourish, pain, pike, please, plentiful, preach, purchase, realm, record, rage, robe, rude, rule, seal, search, season, siege, sojourn, temple (tempe), usage, vain, veal, wage* etc.

Le dénombrement total de ces mots a été plusieurs fois tenté.

Il semble qu'en anglais les mots d'origine latine — mais il faut tenir compte que beaucoup de ceux-là ne viennent pas du français, — soient deux fois plus nombreux que ceux d'origine germanique. Toutefois ces chiffres globaux, en admettant qu'ils soient exacts, ne prouvent rien contre le caractère essentiellement germanique de la langue anglaise. S'il est vrai que nombre de mots très usuels : *sir, master, mistress, adventure, confort, message, content, pleasant*, etc., etc., sont de provenance française, la grande masse des termes d'agriculture, de marine, et, pour se placer à un point de vue plus philologique, les verbes auxiliaires, les articles, les pronoms, les prépositions, les noms de nombre, les conjonctions appartiennent presque sans exception au vieux fonds germanique, et ce sont là les éléments essentiels de la langue, autour duquel le reste n'est qu'aggloméré<sup>1</sup>.

Tant d'importations étrangères ont peut-être fait perdre à l'anglais quelque chose de son homogénéité historique ; mais les avantages qu'il en a retirés sont considérables aussi. Sa riche, on pourrait presque dire, son incomparable synonymie, il la doit pour beaucoup à la coexistence des termes saxons et romans, qui rarement sont tout à fait équivalents. C'est grâce à elle qu'il peut distinguer : *to bear* et *to carry*, *calf* et *veal*, *to end* et *to finish*, *feather* et *plume*, *fiend* et *enemy*, *grave* et *tomb*, *land* et *country*, *low* et *base*, *mild* et *gentle*, *to seek* et *to search*, *shy* et *coy*, *town* et *city*, *wild* et *savage*, *wish* et *desire*, etc.

Essayer d'extraire du trésor commun ce qui y est conservé depuis si longtemps, de séparer, comme un patriotisme mal entendu l'a conseillé parfois à quelques-uns, ce qui est non pas superposé, mais profondément mêlé par les siècles, c'est une œuvre

1. Cf. Behrens, *Roman. Studien*, V, 2, 10 et suiv. ; Elze, *Grundriss der engl. Phil.*, § 226. Le scandinave, au contraire, plus immédiatement apparenté à l'anglais que le français, a modifié sur plusieurs points la morphologie du vieil anglais.

vaine, et si pareille tentative était faite chez nous, elle ne manquerait pas de paraître hors de France assez ridicule.

LE FRANÇAIS EN ITALIE<sup>1</sup>. — Dante a vivement pris à partie « les mauvais Italiens, qui prônent la vulgaire d'autrui, et déprisent la leur propre » :<sup>2</sup> et l'on sait que les imitateurs italiens de nos poètes français et provençaux crurent longtemps devoir préférer à leur langue maternelle celles de leurs maîtres transalpins. Ce n'est pas, semble-t-il, à ses compatriotes immédiats que Dante pouvait adresser ce reproche de servilité : le toscan, objet déjà d'une culture avancée, offrait une résistance fort appréciable à l'emploi, même littéraire, d'un idiome étranger. En Lombardie, en Vénétie, en Émilie au contraire, et généralement dans toute la péninsule, le sort des patois locaux restait des plus précaires : et lorsqu'elle connut, par les nombreux pèlerins et jongleurs qui la sillonnaient, l'épopée française<sup>3</sup> et la lyrique provençale, l'Italie n'avait pas encore de langue écrite que le latin. C'est ce qui explique pourquoi, de très bonne heure sans doute, le français put se propager en Piémont, par delà les Alpes ; pourquoi, durant l'occupation de Naples par nos barons, le français, sans jamais s'y implanter, y conserva malgré tout pendant cinquante ans toutes ses prérogatives de langue officielle ; pourquoi, enfin, dans toute l'Italie du Nord, trouvères et troubadours imposèrent en quelque façon leur langue à leurs disciples italiens.

Dans les provinces où il se propagea, le français se répandit pour des causes bien différentes, avec une intensité et pour une durée bien diverses.

Confinant à nos provinces du sud-est, le Piémont se trouvait, avec la Savoie et le Dauphiné, en relations habituelles de négoce ; beaucoup de pèlerins « romiers » venant de France passaient par la vallée d'Aoste<sup>4</sup>. Les patois de la montagne et de la plaine étaient

1. J'ai tiré grand profit, pour cet exposé sommaire, du savant travail de M. Paul Meyer sur *L'expansion de la langue française en Italie pendant le moyen âge* (*Actes du congrès de Rome*, 1904, IV, 58 et suiv.).

2. *Gli malvagi uomini d'Italia, che commendano lo volgare altrui, e lo proprio dispregiano* (Conv., I, xi).

3. La fameuse inscription de Napi, entre Viterbe et Rome, étudiée par P. Rajna (*Un' iscrizione nepesina del 1131*, dans *Arch. stor. ital.*, XIX, 1887, 1 et suiv.) montre que la légende de Roland était, à cette date, familière aux habitants de la Romagne. La fréquence des noms de baptême empruntés aux épopées bretonnes et carolingiennes atteste surabondamment cette popularité de nos gestes. Au début du XIII<sup>e</sup> s., Odofredo de Bologne parle de jongleurs aveugles (peut-être Français), *qui vadunt in curia communis Bononiae, et cantant de domino Rolando et Oliverio*.

4. Cf. le *Mystère de saint Bernard de Menthon*.

humbles et obscurs : ainsi se trouvait favorisée la lente infiltration de notre langue. Aussi, toutes proportions gardées, la fortune du français en Piémont devait-elle être, malgré la barrière des Alpes, fort analogue à celle qu'il trouvait, vers la même époque, dans les Pays-Bas largement ouverts à nos marchands et à notre civilisation. Au moyen âge, le français, autant que le piémontais et plus que le toscan, est d'usage dans cette région : nous avons des écrits, en prose et en vers, composés vers la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, en Piémont par des Piémontais. A partir du <sup>xvi</sup><sup>e</sup>, il y a non pas lutte, mais concurrence sérieuse entre les deux idiomes ; si, en 1560, le français est encore usuel en justice, en 1577 l'italien devient officiel ; cependant au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle encore, le français sera tout à la fois la langue de la bonne société turinoise, et celle de quelques villages perdus de la vallée d'Aoste.

Comme la vulgarisation du français en Piémont rappelle son expansion en Néerlande, l'émigration angevine de 1265 fait de même penser tout d'abord à la conquête de l'Angleterre par les Normands de Guillaume ; mais, à dire vrai, les conséquences linguistiques en ont été bien minimes et bien éphémères <sup>1</sup>. Langue officielle, langue administrative des Angevins, le français ne paraît pas avoir eu, dans le royaume, de prestige durable : tout au plus possédons-nous la traduction française des lettres de Sénèque par un Italien de Naples <sup>2</sup>. Dans les dernières années du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, après avoir vécu un demi-siècle sur cette terre étrangère sans parvenir à s'y enraciner, le français en disparaît complètement.

Encore peut-on supposer qu'à Naples, pendant ce demi-siècle, le français a été parlé couramment par les bourgeois et les marchands de la ville : dans l'Italie du Nord, au contraire, le Piémont excepté, la connaissance du français, tout comme en Allemagne, est presque exclusivement le fait de ceux qui désirent fréquenter nos œuvres littéraires d'un peu plus près que par des traductions écrites ou orales. Moins familier d'abord que le provençal <sup>3</sup> aux Lombards et aux Vénitiens, le français gardera plus longtemps, jusqu'au début du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, sa vogue littéraire.

De ce goût pour notre littérature, et par conséquent pour notre langue, comme de l'assiduité qu'on met, en Italie, à lire nos

1. Cf. Durrieu, *Les archives angevines de Naples* (Bibl. d. Éc. d'Athènes et de Rome).

2. « Cil qui les translata ne fu pas de la langue françoise. » Texte cité par M. P. Meyer, *ouv. cit.*, p. 97.

3. Le *Donat provençal* a été écrit, vers 1250, par un Italien de la Marche Trévise.

poètes, nous avons de nombreux témoignages ; et le moins éloquent n'est pas l'abondance des manuscrits d'épopées et de romans français, copiés de main italienne <sup>1</sup>. On conserve à Venise un manuscrit français du *Roland* qui donne un texte italianisé <sup>2</sup> ; beaucoup d'autres poèmes ont été copiés en Italie dans une langue chargée d'italianismes, tels *Foulques de Candie*, *Anseïs de Carthage*, *Aliscans*, les œuvres de Chrestien de Troyes et de Benoît de Sainte More, etc. Il est à noter que les poésies lyriques de langue française sont longtemps aussi rarement copiées que les provençales sont répandues ; par contre, outre divers ouvrages religieux, les gestes et romans sont reproduits, en Lombardie et en Vénétie, à de nombreux exemplaires <sup>3</sup>. Quelquefois la langue, comme la donnée elle-même du poème, diffèrent notablement du modèle français. Le type de ces écrits est le fameux manuscrit de Venise (1<sup>re</sup> moitié du xiv<sup>e</sup> s.), qui contient *Buovo d'Antona* (Bueves d'Hanstone), *Berta de li gran pie* (Berte aux grands pieds), *Karleto* (Enfances Charlon), *Ogier*, et qui tout entier a été composé en Italie, soit d'après des originaux français très librement traités, soit sans le secours d'aucun modèle français.

Quelquefois même, les poètes italiens s'aventurent à écrire, soit en français, soit dans un dialecte factice « qui a le français pour base, mais qui est fortement influencé par le lombard et le vénitien », <sup>4</sup> des compositions originales ou traduites du latin. Les premiers monuments connus de cette littérature « franco-italienne » ne sont guère antérieurs au milieu du xiii<sup>e</sup> siècle. Il faut citer, parmi les ouvrages en français dus à des plumes italiennes, outre quelques poèmes religieux (*Poème sur l'Antechrist*, *Vie de sainte Catherine*, etc.), les quatre livres de compilations médicales d'un certain Aldobrandin de Sienne (?) « médecin du roi de France » (?) ; les voyages de Marco Polo, les compilations de Rusticien de Pise ; l'*Entrée de Espagne* <sup>5</sup>, etc. Avec Brunetto Latini <sup>6</sup>, les deux princi-

1. Cf. P. Meyer, *ouv. cit.*, p. 70 et suiv.

2. V. Keller, *Das veneziane Roland*, Strassb., 1894.

3. On trouvera, dans Léon Gautier, *Les Épopées françaises*, 2<sup>e</sup> éd., II. 386 et suiv., « un tableau de toutes les chansons de geste qui, depuis les xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> s., ont été connues, traduites ou imitées en Italie ». Voir aussi du même auteur la *Bibliographie des chansons de geste*, 1897.

4. Sur le franco-italien, voir les études de W. Meyer, *Franko-italienische Studien*, dans *Zeitschr. f. rom. Philol.*, IX, 597 et suiv. ; X, 22 et suiv. ; 363 et suiv.

5. Cf. A. Thomas, *Nouvelles Recherches sur l'Entrée de Espagne*, 1882.

6. Je ne cite Brunetto Latini que pour mémoire, parce qu'il écrit en français, et que c'est expressément l'une des raisons qui l'ont décidé à écrire en français : « se ancuns demandoit pourquoi cist livres est escries en romans selonc le langage des François, puisque nous sommes italiens, je diroie que ce est por ij raisons, l'une car

paux représentants de l'esprit et de la langue française en Italie sont Philippe de Novare, originaire de Lombardie, mais d'éducation toute française, et le Vénitien Martino da Canale.

Mais, si rapide et si vaste qu'elle ait été dans l'Italie du Nord — toujours le Piémont excepté, — la diffusion de notre langue, *littéraire* n'y présente, somme toute, qu'un médiocre intérêt linguistique ; et comme, dans ces provinces septentrionales, le français n'a jamais été, semble-t-il, parlé que par exception, il n'a pu agir efficacement sur l'italien. Bien plus, et M. P. Meyer l'a fort bien mis en lumière, le français n'est, tout d'abord en Italie, la langue que de certains genres littéraires : il faut descendre jusqu'à l'époque de Frédéric II (milieu du XIII<sup>e</sup> siècle) pour trouver quelques « *lais* » écrits en français par des Italiens, car le provençal était originairement leur langue lyrique et le français la langue de l'épopée et de la prose<sup>1</sup>. Il paraît donc superflu de chercher à déterminer ici, même approximativement, les résultats linguistiques, d'ailleurs encore bien mal connus, d'une influence aussi évidemment artificielle, aussi nettement factice et de convention.

LE FRANÇAIS EN ALLEMAGNE<sup>2</sup>. — Dès le XII<sup>e</sup> siècle, mais au XIII<sup>e</sup> surtout, il est visible que les mœurs, la littérature et la langue allemandes subissent profondément l'influence française. C'est l'époque où notre pays, moins encore par sa valeur guerrière que par le prestige de sa civilisation, a sur ses voisins allemands un incontestable ascendant<sup>3</sup>.

Les circonstances historiques favorisent puissamment cette action française, le mariage de l'empereur Henri III avec Agnès de Poi-

nos somes en France, et l'autre por ce que la parleüre est plus delitable et plus commune à toutes gens. » Martino de Canale est plus explicitement convaincu : « [la] lengue françoise cort parmi le monde, dit-il, et est la plus delitable à lire et à oïr que nule autre. »

1. Jeanroy (*Les origines de la poésie lyrique en France*, p. 233 et suiv.) voudrait faire remonter à la fin du XII<sup>e</sup> siècle l'imitation française dans la lyrique italienne. Ce qui me semble indéniable, c'est que les thèmes lyriques, la composition, le style des courtisans de Frédéric II dénoncent cette imitation ; les formules empruntées à la poésie courtoise abondent dans leurs poèmes ; et il n'est pas jusqu'au *Contrasto* de Cielo d'Alcamo qui, malgré son renom d'originalité, ne trahisse, par des expressions et des mots mêmes, une source française.

2. Consulter : J. Kassewitz, *Die französischen Wörter im Mittelhochdeutschen*, Strassb., 1891 ; Th. Maxeiner, *Beiträge zur Geschichte der franz. Wörter im Mittelhochdeutschen*, Marburg, 1897 ; F. Piquet, *De vocabulis quae in duodecimo saeculo et in tertii decimi principio a Gallis Germani assumpserint*, Paris, 1898 ; Hugo Palander, *Der franz. Einfluss auf die deutsche Sprache im zwölften Jahrhundert* (*Mém. Soc. Néophilol d'Helsingfors*, 1902, III, 77-204). Je dois beaucoup, pour ces pages relatives à l'histoire du français en pays germaniques, à l'aide d'un de mes bons étudiants : M. Porteau.

3. Car en anciens escrits Trueve on que tous jours a esté France la flours et la purté D'armes, d'onour, de gentillece, De courtoisie et de largece (*Cleomades*, 255).



tiers (1043) n'est que le premier exemple d'une série d'unions, grâce auxquelles des princesses françaises vont propager au delà du Rhin la politesse des mœurs et du langage. Bientôt les relations entre les deux pays se multiplient, des poètes français vont en Allemagne, des poètes allemands viennent en France, des étudiants allemands suivent à Paris les cours de Lanfranc, d'Anselme, d'Abélard. Enfin les croisades, — en particulier la seconde qui unit dans une action commune les troupes de Louis VII et de Conrad III — achèvent de mettre en contact les deux peuples <sup>1</sup>.

Dans ces conditions, la connaissance du français se répand en pays allemand. Parler français <sup>2</sup> est le complément de toute éducation libérale, et le français devient familier aux personnes de haut « *pârage* <sup>3</sup> ». Mais, à dire vrai, l'influence considérable, bien qu'assez superficielle, exercée par notre idiome sur l'allemand du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle, ne se comprend que par son prestige littéraire. C'est, en grande partie, dans la fréquentation de nos œuvres chevaleresques et courtoises que l'Allemagne apprend le français, et sans étudier par le menu l'influence et la diffusion de notre littérature en Allemagne, il nous faut en rappeler sommairement l'histoire, pour expliquer le caractère spécial et la nature des emprunts faits au français par le moyen allemand.

Nos fabliaux n'ont exercé, sur la littérature allemande, qu'une action assez restreinte : on peut citer, comme imités d'une source française, le *Reinhart Fuchs* de H. der Glichezaere (1180), et la fable *vom Mantel*, d'H. von Türlin (1215) <sup>4</sup>. Par contre, nos chansons de geste sont de bonne heure la matière de traductions et d'imitations nombreuses. Dès 1131, Konrad traduit notre *Roland* <sup>5</sup>, et vers la même date Lamprecht met en allemand l'*Alexandre* d'Albéric de Besançon. H. von Veldeke et H. von Fritzlar puisent dans Benoît de Sainte More plus que le sujet, l'un de son *Eneis* (1180), l'autre du *Liet von Troie* (1190). Le *Willehalm* de Wolfram von Eschenbach (1216), n'est qu'une adaptation de notre *Aleschans*, et le sujet en devient bientôt populaire dans la littérature allemande.

Les romans bretons ont plus de succès encore. L'*Erec* et l'*Ivain* de Chrestien de Troies, traduits par Hartman von Ouwe, mettent à la mode notre poésie courtoise (1191). Le *Lanzelet* d'Ulrich von

1. On trouvera le détail de ces faits dans Piquet, o. c., p. 9-14.

2. *Franzoys sprächen*, cf. Wolfram von Eschenbach, *Willehalm*, 237, 3.

3. Cf. *Mai und Beafior*, p. 195 ; Gotfried von Strassburg, *Tristan*, 3688, etc.

4. Cf. L. Sudre, *Les Sources du Roman de Renard*, 1892.

5. Cf. W. Golthes, *Das Rolandslied des Pfaffen Konrad*, Munich, 1887.

Zatzikhoven (1204), le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, le *Tristan und Isolde* de Gotfried de Strasbourg (1210) implantent sur les bords du Rhin nos vieilles légendes celtiques<sup>1</sup>. Telle est la vogue des romans imités du français que plus d'un auteur, à cette époque, affecte de présenter comme des traductions ses écrits originaux.

La poésie lyrique, comme l'épopée, est toute pénétrée d'influence française : similitude de thèmes, même conception courtoise de l'amour, identité des expressions, tout prouve chez Kürenberg, chez Dietmar von Aist, chez Meinloh von Savelingen, l'imitation constante de nos trouvères. On a relevé des traductions littérales de Chrestien de Troies dans Bernger von Hornheim, et d'Auboin de Sezane dans Reinmar von Hagenau<sup>2</sup>.

On conçoit que l'introduction de nos chansons de geste, de nos romans et de nos lais se soit accompagnée d'un apport considérable de mots et d'expressions françaises. C'est, au surplus, vers le milieu du xii<sup>e</sup> siècle, à l'époque du *Rolandslied* et de l'*Alexander*, que ces *Lehnwörter* commencent à se vulgariser dans les textes<sup>3</sup>. Si le *Rolandslied*, en effet, peut conserver de l'original français des termes comme *val* et *mouscoi*, s'il y peut même ajouter *favelie*, qui manque à son modèle, la présence même de ces mots dans un poème allemand prouve qu'ils étaient compris et reçus d'un certain public. En fait, le *Rolandslied* emprunte au français une quarantaine de mots environ<sup>4</sup>. La *Kaiserchronik* (1150) y ajoute quelques termes. Bientôt, le goût croissant de la littérature courtoise double dans les textes le nombre des mots d'emprunt ; l'*Eneis* de Veldeke en contient soixante-quinze à peu près. Au début du xiii<sup>e</sup> siècle, le contingent en est des plus riches : les épopées d'Hartman von Ouwe et de Gotfried de Strasbourg en sont véritablement infestées.

Il va de soi que ces mots d'emprunt, introduits dans l'allemand du xii<sup>e</sup> et du xiii<sup>e</sup> siècle par l'imitation des mœurs et de la littérature françaises, présentent, dans l'ensemble, un aspect particulier, qui les distingue, à première vue, des termes d'origine latine<sup>5</sup>. Ils

1. Cf. Settegast, *Hartmanns Iwein verglichen mit seiner Quelle*, 1873; Golther, *Die Sage von Tristan und Isolde*, 1887.

2. Cf. Wackernagel *Allfranzösische Lieder und Leiche*, 1841; Maetzner, *Allfranzösische Lieder*, 1853; Jeanroy, *Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge*, 1889.

3. On ne peut guère considérer comme emprunts caractérisés au français du xi<sup>e</sup> siècle que quelques mots comme *turn* ou *buckel*. Cf. Palander, *o. c.*, p. 85-87.

4. On en trouvera le relevé dans Palander, p. 156 et suiv.

5. Les listes suivantes, qui n'ont pas la prétention d'être complètes, reposent cependant sur un dépouillement minutieux du *mittelhochdeutsches Handwörterbuch*, de Lexer, Leipzig, 1872-1878. On trouvera, pour chaque mot, dans cet ouvrage, les références que je ne pouvais noter ici.

reflètent une société bien différente, à la fois chevaleresque et courtoise : aussi ne concernent-ils plus guère la vie pratique et matérielle<sup>1</sup>, mais le costume et l'équipement, la vie du chevalier, les habitudes mondaines des nobles dames.

Je retrouve, par exemple, l'influence de notre chevalerie dans les mots qui désignent : — l'organisation féodale : *bârûn*, *bârûnie*, *betschelier*, *duc*, *doschesse*, *garzûn* (page), *prinze*, *prinzin*, *schevalier*, *vassal*, *frontiere*, *reâm* (royaume)<sup>2</sup>; — l'organisation militaire : *gent*, *rote* (a. fr. *rote*), *commentiur* (a. fr. *commendeur*), *eskelier* (chef d'eschièle), *soldier* et fém. *soldierce*, *hartschierer* (archier); — l'armement défensif : *barbier* (a. fr. *barbiere*), *bronie* (a. fr. *broigne*), *küriz* (cuirasse), *harnasch* (harnois), *panzer* (a. fr. *pansiere*), *rundël* (rondache), *tarsche* (a. fr. *targe*), *testier*, *vintaile* (a. fr. *ventaille*), *visier*; ou offensif : *gabilôt* (javelot), *glavie* (glaive), *schavelîn* (javeline); cf. *banier* (baniere), *tabûr* (tam-bour), *trumbe* (trompe). — A la guerre se rapportent les termes qui désignent le campement : *pavelûn* (pavillon), *tente*, *treif* (a. fr. *tref*); ou la mêlée : *batalje*, *hurt*, *puneiz* (a. fr. *poignis*), *rabine* (a. fr. *ravine*). — Aux jeux, à la chasse, il faut rattacher : *buhûrt* (a. fr. *bouhourt*), *joste*, *tornos*, *vesperie* (a. fr. *vesprée*), *curie* (curée), *pas* (a. fr. *pas*, entrailles du cerf). — Sont empruntés au vocabulaire des ingénieurs : *barbigân* (barbacane); — à celui des marins : *marnaere* (marinier), *barke*, *fust* (a. fr. *fuste*), *seitiez* (a. fr. *saitie*), *tragemunt* (déformation, par étymologie populaire, de *dromond*).

Le langage courtois est pénétré de français : *kurtisân*, *kurtisieren*, etc.; — aussi celui de l'amour : *amîe*, *amîs* (masc. et fém.), *amisel* (petit ami), *ameiren*, *amûren* (aimer), *amûrschaft* (amour); *embraziereren* (embrasser)<sup>3</sup>. Le nom des genres poétiques et des instruments de musique est venu de France avec la chose : *refloit* (a. fr. *refloit*, refrain), *schanzûn*, *stampenie* (a. fr. *estampenie*), *schalmie* (a. fr. *challemie*), *stive* (a. fr. *estive*)<sup>4</sup>. Enfin, pour marquer la vogue des modes et de la cuisine françaises, il suffira de noter, d'une part : *Arraz* (étoffe fabriquée à Arras), *bombasîn* (a. fr.

1. Je citerai cependant : *banier* (panier); *barël* (baril); *fîrnîs* (vernîs); *fûrnoi* (fourneau); *gargôle* (gargouille); *schandel*; *scharrote* (chariot); *vells* (valise); — *privét* (privé).

2. *Armejecken* (Armagnacs); *comûne*; *lemperiur* (l'empereur Charlemagne), *talftn* (dauphin), rappellent notre vieille histoire politique.

3. Remarquer *poisûn* au sens de philtre d'amour, et la curieuse expression : *man gûr*, mon cœur.

4. Des mots comme *bois*, *forêht*, *fossiure* (grotte), *prâerie*, *riviere* (contrée), *rivage*, *terre*, *ville*, etc., sont d'importation poétique, et prêteront bientôt à la raillerie.

*bombasin*, *dirdendei* (a. fr. *tirtaine*), *dublêt*, *samût* (a. fr. *samet*), *satin*, *schamelât* (*camelot*), *schalûne* (*Châlons*), *blialt* (a. fr. *bliaut*), *bonît* (*bonet*), *paile* (a. fr. *paile* < *pallium*), *pelliz*, *purpunt*, *schapel*, *schaperûn*, *schûbe* (*jupe*), *surkot*, *taphart* (a. fr. *tabart*); — de l'autre : *blâmensier* (a. fr. *blanc mangier*, *wîze spise*); *gastel* et *piromanigir* (*petit manger*).

Quelques substantifs abstraits et quelques adjectifs ont passé du français en moyen allemand; ils indiquent en particulier, les qualités courtoises et chevaleresques, ou leur contraire. Ainsi : *blame*, *bihonnie* (de *honnir*), *bienvenianz*, *côvenanz*, *eise* (*aise*), *hardeiz* (*hardiesse*), *kunter* (*contre*, pris substantivement), *pârât* (a. fr. *barat*, *tromperie*), *solaz* (a. fr. *soulas*), *schoie* (*joie*), etc., substantifs ou mots employés comme substantifs; — *avenanz*, *bêl* (*bêcle*, *béa*; *béas*), *bon*, *fier*, *lêâl*, *pûr*, *riant*, *runt* (*rond*), etc., adjectifs ou employés comme tels.

Les verbes d'origine française sont assez nombreux, et se rapportent en majeure partie à la vie chevaleresque : *allieren* (*allier*), *baneken* (*banoier*), *blasenieren* (*blasonner*), *condewieren* (*conduire*), et *becondewieren* (*accompagner*), *feitieren* (*affaitier*), *galopieren*, *heistieren* (*haster*), *koberen* (*couvrir*), *krien*, *kreien*, *kriieren*, *kreiieren*, *kroijieren* (*crier*); cf. *bekroijieren*, annoncer à cor et à cri; *kunrieren* (*conréer*), *liberen* (*livrer*), *leisieren* (*lâcher*), *loschieren* (*loger*), *noijieren* (*nier*, a. fr. *noïer*); cf. *vernoijieren* (*renier Dieu*); *offerieren* (*offrir*), *prûeven*, *prûevieren* (*prouver*, *éprouver*), *ritieren* (*ridier*), *schambelieren* (*jambeler*), *schumphieren*, *enschumphieren* (*déconfire*).

Enfin, dans la bouche des gentilshommes et des gentilsfemmes, les interjections françaises abondent, dans le *Tristan* surtout. Je relève, un peu au hasard : *â voy !* (*ah ! vois !*); *acuteiz !* (*écoutez !*); *adê ! aldê !* (*à Dieu !*); *bien !*; *dê ! dêu ! die !* (*Dieu !*), *elâs !*, *offei !* (*ma foi !*). *Merzi* et *gramazi* (*grand merci !*) sont d'un usage particulièrement courant; cf. les verbes *merzien*, *gramazien*, et même *vergramazien*<sup>1</sup>.

On pourrait aisément enrichir encore les listes qui précèdent; et l'afflux des mots français en moyen allemand semblerait, au premier abord, attester, de notre langue sur cet idiome, une influence profonde et durable. Sans exercer en allemand la pénétration constante et sûre qui, vers la même époque, marquait l'anglais de son

1. Je ne connais aucune étude sur les gallicismes de syntaxe en moyen allemand; et je doute que, sur cette question, l'on aboutisse à des conclusions positives. Des composés comme *sarapandratêst* = *teste à serpent* (Wolfr., *Parz.*, 50, 6; 68, 8) ou *schahlelacunt* = *comte à chastel* (*ib.*, 43, 19; 52, 15), bien que français par leurs éléments, sont nettement germaniques de structure.

empreinte ineffaçable, le français pouvait y laisser comme des monuments de son prestige passé, quelques beaux termes, tels que *bataille*, *blame*, *bihonnie*, *hardeis*, *soulaz*. Il n'en a rien été : et les quelques mots naturalisés en allemand qui ont survécu à la langue du XIII<sup>e</sup> siècle sont, en général, assez dépourvus d'élégance<sup>1</sup>. Seuls *prüfen* (mha. *prüeven*), *hurtig* (mhd. *hurtec*, dérivé de *hurt*), *abenteuer* (mha. *aventiure*), ont conservé quelque chose de leur force originelle. C'est que nos mots français ne se sont pas implantés en ancien allemand : ils sont restés pour Ulrich von Türlheim et pour Albrecht ce qu'ils étaient pour Wolfram et pour Gotfried : une licence, un ornement poétique. Quand l'Allemagne se lassa de copier nos poètes, elle se lassa de décalquer leurs expressions : il y a dans Werner der Gartenaere et dans le *Tanhûser* des railleries contre ceux qui mêlent leur langage de mots français<sup>2</sup>.

Est-ce à dire que cette alluvion française du moyen âge soit restée pour l'allemand, sans avantage ? Assurément non, et la morphologie allemande en a tiré quelque profit. L'abondance des substantifs en *-ie* et des verbes en *-ieren*, qui reproduisent d'abord nos désinences en *-ie* (*mangerie*), et en *-er*, *-ier* (*kroijieren*) finit par les rendre assez vulgaires pour que les deux suffixes pussent se détacher des mots français qui les portaient, et constituer de véritables suffixes germaniques<sup>3</sup>. On ne les connaît pas encore dans le premier tiers du XII<sup>e</sup> siècle : le premier mot allemand formé à l'aide du suffixe *-ie* paraît être *erzenie*, du verbe *erzenen* : il apparaît dans la *Kaiserchronik* (1150). De même, les premiers dérivés en *-ieren* se rencontrent chez Veldeke (1174). Ils se multiplient bien vite : je citerai : *balzieren*, *bildieren*, *buobelieren*, *halbieren*, *schallieren*, *schimpfieren*, *staffieren*, *stolzieren*, *walkieren*. Des mots comme *brûnieren*, *hardieren*, *herbergieren*, dont la racine est commune aux deux langues, ont dû former la transition. Le suffixe *-ieren* est très répandu en allemand moderne, beaucoup trop au jugement de Heine ; il sert à former des mots nouveaux comme *photographieren*, *telegraphieren*, *telephonieren*<sup>4</sup>.

1. Cf. *banner*, *barke*, *felleisen* (valise), *firniss* (vernis), *harnisch*, *kürass*, *panzer pelz* (pelisse), *sammel*, et l'adj. *rund*.

2. Cf. le passage de *Tanhûser* allégué par Piquet, *o. c.*, 19.

3. Au contraire, notre suffixe substantival *-ier* n'étant plus comprise, s'est, en moyen allemand, renforcé d'un suffixe germanique : cf. *artschierer*, *barbierer*, *bursierer*, etc.

4. Les suffixes français *-ie* (*-erie*) et *-ier* (*-er*), se rencontrent aussi dans les autres langues germaniques (néerland. *-ij*, *-eren*; scand. *-i*, *-ere*). Cf. : all. *bäckerei*, holl. *bakkerij*, dan. *bageri*; all. *telegraphieren*, holl. *telegrafeeren*, dan. *telegrafere*. Par l'intermédiaire de l'allemand, la désinence *-er* a même passé dans les langues slaves. *Télégraphier* se dit en russe *telegrafirovati*; *téléphoner*, *telefonirovati*. Cf. *defillirovati*, *ignorirovati*, *imitirovati*.

LE FRANÇAIS DANS LES PAYS-BAS<sup>1</sup>. — Ce fut à un Néerlandais de Limbourg, Veldeke, que l'Allemagne dut, vers la fin du xii<sup>e</sup> siècle, de faire connaissance avec notre poésie chevaleresque ; plus encore que Lamprecht ou que Conrad, Veldeke est le grand novateur dont se réclamèrent Gottfried et Wolfram. En pays néerlandais, au contraire, l'œuvre de Veldeke passa presque inaperçue, parce qu'elle n'apportait rien de nouveau. Depuis longtemps, le commerce, la politique, les exigences et les plaisirs de la vie féodale faisaient des Pays-Bas du sud comme un prolongement de la France, et notre influence s'étendait jusqu'à la cour de Hollande. La Flandre et l'Artois constituant un fief de la couronne, le comte de Flandre figurait à la cour en qualité de pair laïc<sup>2</sup> ; des mariages unissaient à la famille royale les princes néerlandais<sup>3</sup>. Jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle, le français devait demeurer, dans cette région, la langue non seulement de la cour et de la chancellerie, mais des abbayes, des fonctionnaires subalternes et des particuliers<sup>4</sup>. Aussi les poèmes de nos trouvères étaient-ils goûtés pleinement à Bruxelles comme à Paris, et bon nombre de nos meilleurs écrivains trouvaient, à la cour des

1. L'influence du français sur le moyen néerlandais n'a pas encore été l'objet d'une étude d'ensemble. M. te Winkel consacre à la question quelques pages importantes du *Grundriss der german. Philologie*, I, 906-913. Dans une série d'articles intéressants, M. Salverda de Grave a traité de la phonétique des mots d'emprunt français en néerlandais ; on pourra consulter en particulier les *Bijdragen tot de kennis der uit het fransch overgenomen woorden in het nederlandsch*, dans la *Tijdschrift voor nederlandse taal- en letterkunde*, XV (1896), 172-219 ; XVI (1897), 81-104 ; et dans *Romania*, XXX (1901), 65-112, un article sur *Les mots dialectaux du français en moyen néerlandais*. — A défaut de la *Mittelniederländische grammatik* de M. J. Frank (Leipzig, 1883), ou de la *Middelnederlandische spraakkunst* de M. van Helten (Groningue, 1886), le *Middelnederlandische Woordenboek* de MM. Verwijs et Verdam ('s Gravenhage, 1882 sqq) et l'immense *Woordenboek der nederlandse taal* de MM. de Vries et te Winkel (en cours de publication) rendent très abordable l'examen du lexique et de la morphologie néerlandais. Plusieurs gallicismes de syntaxe ont été élucidés par M. van Helten, *Tijdschr.*, V, 207-220. On trouvera en note, au cours de cet exposé, les nombreux travaux de détail qui ont été utilisés. L'excellente *Geschiedenis der nederlandse letterkunde* de M. te Winkel (t. I, Haarlem, 1887) a servi de guide pour étudier la diffusion de la langue et de la littérature françaises en Néerlande, aux xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles.

2. Baudouin Brasdefer (Boudewijn IJzerarm) fut élevé par son beau-père Charles le Chauve, à la dignité de comte de Flandre et de pair de France.

3. Au xiii<sup>e</sup> siècle, l'exemple des ducs de Brabant est particulièrement instructif ; en 1270, Jean I<sup>er</sup> épouse Marguerite, fille de Louis IX ; et en 1274 sa sœur Maria devient la femme de Philippe III.

4. Le premier document en français qui nous soit connu serait un accord conclu à Courtrai en 1221 entre Jeanne de Flandre et Mathilde de Dendermonde. C'est le français, et non pas le flamand, qui a tout d'abord supplanté le latin dans la rédaction des protocoles. D'après M. Pirenne, *Tijdschr.*, XI, 306, on trouve à Ypres, en 1271, de nombreuses chartes en français ; le flamand n'apparaît guère dans les archives que vingt ou trente ans après. Jusqu'au xvr<sup>e</sup> siècle, les « lettres d'échevinage » (*schepenbrieven*) de Bruxelles sont toujours rédigées en français (te Winkel, *Nederl. Letterk.*, I, 512).

seigneurs flamands, hennuyers et brabançons, la protection que leur refusait Philippe Auguste<sup>1</sup>.

Les seigneurs eux-mêmes composaient des poèmes en français ou en provençal : Baudouin VIII de Flandre, dans le palais de Boniface de Montferrat, soutenait, contre le troubadour Folquet, un tournoi poétique; Henri III de Brabant écrivait en français des chansons dont trois nous ont été conservées, et son fils Jean, ce paladin dont les exploits, au jugement de Heelu, surpassent « al die yeesten, die nu sijn in Dietsche, in Walsche, in Latijn », nous a laissé, dans le goût français, de charmantes poésies d'amour<sup>2</sup>. Au xv<sup>e</sup> siècle, la magnificence des ducs de Bourgogne ne contribua pas médiocrement à développer chez leurs sujets néerlandais, l'amour des lettres françaises : et pendant tout le moyen âge, à part quelques illustres exceptions, la littérature néerlandaise vécut sur un fond français.

L'épopée « de France » s'acclimata bien vite en Flandre. C'est qu'elle traitait de sujets en quelque sorte nationaux. Herstal avait été le berceau de la dynastie carolingienne; Charlemagne avait fait d'Aix sa résidence favorite, et son souvenir restait vivace dans les légendes indigènes<sup>3</sup>. Dès le début du xii<sup>e</sup> siècle apparemment, le *Roelantslied* retraça à l'imagination des Flamands<sup>4</sup> les exploits des douze pairs à Roncevaux. Les gestes secondaires, dont plusieurs touchaient de près à l'histoire des Pays-Bas<sup>5</sup>, passèrent presque toutes en flamand; un certain Clays van Haerlem traduisit le *Moniage Guillaume*<sup>6</sup>, et peut-être le cycle d'Orange tout entier eut-il les honneurs d'une version néerlandaise. *Ogier van Ardennen*, *Aiol*, *Maleghijs* (Maugis), *Hughe van Bordeus*, sont imités ou traduits du français. Une longue série de *volksboeken*, analogues à notre *Bibliothèque bleue*, a vulgarisé l'histoire de Roland et de Durandal, de Renaud et du chevalier Bayard.

Bien que moins populaire<sup>7</sup>, la geste de Bretagne eut également

1. Baudouin IV de Hainaut protège Gautier d'Arras; Chrestien de Troies séjourne à la cour de Flandre aux environs de 1190, et « li quens Felippes » lui donne l'idée première du *Perceval*. A la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, Adenes li Rois est l'objet reconnaissant des libéralités du « bon comte Guion ».

2. Cf. te Winkel, *Nederl. Letterk.*, 289, 296 sqq.

3. Cf. Maerlant, *Spiegel historiel*, III, 56. Les romans de *Carel ende Elegast* et de *Loyhier ende Malart* sont des gestes proprement carolingiennes.

4. Heelu, v. 3924 sqq.

5. Par exemple le roman des *Loherains* et celui de *Renaut de Montauban*, traduits au xiii<sup>e</sup> siècle, surtout *Raoul de Cambrai*.

6. Maerlant, *Spiegel hist.*, IV, 29.

7. Seul le sénéchal Keye (Keu) a longtemps laissé dans la légende un souvenir peu sympathique. Le mot *kei* est devenu synonyme de *gek* « sot »; et Melléma traduit : *de key lotert hem*, par : il en a au front.

un grand succès. Heelu nomme fréquemment Lancelot, Walewein, (Gauvain), Perchevael, qu'il connaissait soit par les originaux français, soit par des adaptations flamandes<sup>1</sup>. Le *Lancelot* néerlandais nous a été conservé presque intégralement; du *Perchevael* primitif, au contraire, très peu de chose a subsisté: et nous ne possédons du roman qu'une version partielle et fortement interpolée. La *Wrake van Ragisel* et le *Ferguut* ont pour modèles les poèmes de Raoul et de Guillaume le Clerc<sup>2</sup>. Mais les plus célèbres traductions néerlandaises de romans bretons sont le *Torec*, l'*Historie van den grale*, le *Merlijns boeck* de Maerlant et le *Koning Artur's boeck* de Velthem. Robert de Borron est la source avouée de Maerlant<sup>3</sup>; et Velthem se contente, le plus souvent, de décalquer le *Livre du roi Artus*<sup>4</sup>.

Il suffit de rappeler l'introduction, en Néerlande, de nos deux cycles classique et oriental. Comme monument du premier, je citerai l'*Historie van Troje* de Maerlant<sup>5</sup>, qu'avait précédée une traduction de Benoît de Sainte More par un certain Segher Dengotgaf; comme représentant le second, je mentionnerai le *Partonopeus van Bloys*, le *Floris ende Blancefloer* d'Assenede, le *Valentijn ende Nameloos*, dont l'original français est perdu, enfin le cycle de *Gotfried van Bouillon*<sup>6</sup>.

La poésie lyrique, française et provençale, que nous avons vue cultivée par des grands seigneurs flamands et brabançons, fournit au *lierdicht* néerlandais et son idéal courtois et ses rythmes compliqués. Veldeke reprend les développements de nos jongleurs sur la verte fraîcheur du printemps et sur les concerts des oiseaux; il chante le triomphe de l'amour véritable, et l'exaltation de la femme<sup>7</sup>. Avec moins d'emphase, Jean I<sup>er</sup> de Brabant célèbre « les lèvres roses et les yeux aimables » de sa dame, et la souffrance d'aimer<sup>8</sup>. Le brabançon Lodewijc van Vaelbeke, à la fois poète et

1. Cf. Heelu, 3929, 8318, 8560.

2. Cf. te Winkel, *Nederl. Letterk.*, 171-190.

3. Voir *Mérl.*, 1619, 9318, etc., et spécialement 1879 sqq. :

Mijn heer Robrecht van Borioen	Messire Robert de Borron
die in dat Walsch screef al dit doen.	Qui écrivit en français toute cette geste.

4. Le roman anonyme de *Moriaen*, et plus encore *Walewein* de Penninc et Pieter Vostaert, bien qu'originaux, subissent très évidemment, et dans le détail même, l'influence de nos écrits.

5. Cf. te Winkel, *Nederl. Letterk.*, 106.

6. La légende du chevalier au cygne, qui ouvre le cycle, se rattache à l'histoire des ducs de Brabant.

7. Te Winkel, *ib.*, 291 sqq.

8. De liefde doet mij quijnen ;	L'amour fait mon tourment
ik kan het niet verswijghen	Je ne puis cacher
dat ik mij zelf niet meer van liefde ben.	Que l'amour me met hors de moi-même.



musicien, compose des « estampies » à la façon des Provençaux<sup>1</sup>; espringales, caroles, ballades et rondeaux sont fort à la mode<sup>2</sup>.

Nous n'avons, jusqu'ici, envisagé que les poèmes d'inspiration « féodale » ; notre littérature bourgeoise et populaire n'a pas eu, en Néerlande, un moindre succès ; et c'est un témoignage bien significatif de la diffusion de notre idiome en ce pays. La geste de Renart, dont l'*Ysengrimus* gantois est comme le premier essai, revient de France sous plusieurs rédactions successives : le *Roman van den vos Reinaerde*, écrit avant 1270 par Willem, l'auteur du *Madoc* (*Willem, die den Madoc maakte*), est une version du *Plaid* fort remaniée, et passe pour le chef-d'œuvre du genre<sup>3</sup>. A la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, un poète assez érudit mais moins habile, composera d'après la vi<sup>e</sup> branche (éd. Martin) du *Renart* français, la *Reinaerts historie*. Au xv<sup>e</sup> enfin, une rédaction en prose doit être attribuée, selon toute apparence, à un certain Heinric van Alkmaar<sup>4</sup>. De nombreux fabliaux (*boerden*) ont été traduits du français, et ce genre de littérature anecdotique a joui longtemps, auprès du public néerlandais, d'une faveur spéciale<sup>5</sup>. L'histoire de la *Borchgravinne van Vergi*, « qui mori por léaument amer son ami », est restée justement célèbre chez nos voisins ; les fabliaux *des trois larrons* (Mont. et Rayn., *Fab.*, IV, 93), *des deux clers* (*ib.*, I, 238), etc., ont leurs correspondants (*van drie ghesellen, die den bake stalen; van tween clerken*, etc.) parmi les *boerden* du xiv<sup>e</sup> siècle. Comédies et moralités imitées du français ne sont pas rares<sup>6</sup>, et le nom même de *sottie* (*sotternie*) a passé en hollandais.

Enfin, beaucoup de chroniqueurs et de savants venant à Paris parfaire leurs études<sup>7</sup>, de nombreux ouvrages d'histoire ou de science (médecine, philosophie) sont traduits. Je citerai, par

1. « Hij vant van stampien die manieren, il trouva les modes d'estampie » (Boendale, *Brab. Yeesen*, v, 633).

2. Les noms d'instruments comme *busine*, *citole*, *ghiterne*, *rote*, *schalmei*, *tamboer*, *trompet* sont naturellement français.

3. Cf. J. Verdam, *Tijdschr.*, I, 21. « L'excellence du choix qu'a su faire Willem parmi l'exubérance des branches françaises, la juste conception du caractère des animaux qui participent à l'action de l'épopée, la fine ironie, la malicieuse satire du clergé contemporain, la pureté du langage et les détails spirituels ajoutés par l'auteur à son modèle français font de ce poème un chef-d'œuvre qui mérite l'attention minutieuse des érudits. »

4. Voir la préface du *Reinke Vos* : « Ik, Hinrek van Alkmer, scholemester unde tuchtlerer des eddelen dogentliken vorsten unde heren, hertogen van Lotringen, umme bede willen mines gnedigen heren, hebbe dit gegenwerdige bók út walscher unde franzosescher sprake gesocht, unde ummegesat in dudesche sprake. » Cité par J. W. Müller, *Tijdschr.*, VII, 255.

5. Cf. te Winkel, *Nederl. Letterk.*, 456.

6. Te Winkel, *ib.*, 527, 536.

7. Vers 1293, Velthem y suit les cours de théologie (*Id.*, *ib.*, 363), et Yperman les leçons de Lanfranc (*ib.*, 567); Geert de Groete y séjourne en 1355 (*ib.*, 555).

exemple, les *Reisen int heilighe lant van ridder Jan van Mandeville*, et la traduction de Froissart par Gherijt Potter van der Loo<sup>1</sup>. La *Vlaamsche Rijmkroniek*, au moins dans sa seconde partie, est visiblement imitée du français<sup>2</sup>. Il existe plusieurs manuscrits et plusieurs éditions d'une traduction néerlandaise du *Sidrach*<sup>3</sup>.

Comme notre langue, au moins dans les Pays-Bas du Sud, s'est parlée pendant tout le cours du moyen âge, même dans les classes inférieures de la société, et que la plupart des écrits de cette époque sont, nous venons de le voir, imités ou traduits du français, l'influence de notre idiome sur le moyen néerlandais a dû nécessairement être considérable : d'ailleurs, jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle, les plus grands écrivains sont flamands, hennuyers ou brabançons d'origine. La langue littéraire qui, peu à peu s'élaborait au cours des siècles, contient donc une proportion très importante de mots français ; et la morphologie du nom, les procédés de préfixation et de suffixation, la syntaxe elle-même, ont gardé, de cette action française, des traces profondes et durables.

Il suffit de parcourir au hasard quelques pages du *Middelnederlandsche woordenboek* de Verdam pour noter, tout de suite, l'abondance des mots français<sup>4</sup>. Naturellement, ils fourmillent dans les

1. Voir J. W. Müller, *Gerijt Potter van der Loo en zijne vertaling van Froissart* (*Tijdschr.*, VIII, 264 sqq.) ; il établit (*ib.*, IX, 21) que la traduction de Gerijt Potter n'a rien de commun avec celle de Sleidan.

2. Voir Te Winkel, 392.

3. Voir sur cet ouvrage de philosophie populaire l'*Hist. Litt., de la Fr.*, XXXI, 285 sqq. J'emprunte à la *Tijdschr.*, IX, 10 cet intéressant passage du *Sidrac* :

Dat ic dit werc eerst aneghinc,  
dat ded ic om ghene andre dinc  
dan dat ic niet en woude  
dat die edele leringhe soude  
den Dietschen luden verholen wesen,  
die gheen walsch connen lesen,  
ende die gheen ne verstaen.

Si j'ai entrepris cet ouvrage,  
c'est pour cette seule raison  
que je ne voulais pas  
que cette noble science  
restât cachée aux Néerlandais  
qui ne peuvent lire le français,  
et ne le comprennent pas.

4. Je rappelle sommairement les quelques notions de prononciation néerlandaise absolument indispensables pour retrouver facilement, sous l'orthographe étrangère, les mots d'emprunt français. Le holl. marque la longueur d'une voyelle en la doublant : aa, ee, oo, uu (u fr. long) : en mnl. *ij* représente donc simplement un *i* long (*Merlijn*, *caplijs*, *despijt*. etc.) ; la prononciation actuelle (*ej*), brabançonne d'origine, ne se généralise qu'au xvii<sup>e</sup> siècle (voir te Winkel, *Tijdschr.*, XX, 90 sq. ; H. Kern, *ib.*, 215 sq.). Mnl. *ei* = a. fr. *ei* ; mnl. *eu* = a. fr. *eu* (*kleur* = *couleur*). *Ae* représente *ā* long en mnl (*Reinaert*, *Bayaert*, *Perchevael*), et *oe*, qui actuellement a la valeur du *u* allemand (*troep* = fr. *troupe*), hésitait sans doute, surtout dans les mots d'origine française (*Ayoel*, *Blancefloer*, *Roelant* ; *baroen*, *capoen*, *capproen*, *sorcoet*, etc.) entre le son de l'*u* et celui de l'*o* fermé long (W. Müller, *Tijdschr.*, VII, 35). La prononciation moderne de *ui* = alld. *äu* est récente. — Les sons *tch* et *dj* de l'ancien français (écrits par *ch* et *j*) n'ayant pas de correspondants en mnl. sont rendus respectivement par *ts* et *ds* (*dj*). Le mnl. *foortse* peut donc aussi bien représenter le fr. *force* que le picard *forche*.

traductions<sup>1</sup>, et leur présence répétée est souvent la marque non équivoque de l'imitation d'un modèle français<sup>2</sup>. Il serait aisé d'énumérer avec quelque détail les principaux de ces *basterdwoorden* ; mais comme les listes que l'on pourrait donner ne feraient généralement que répéter celles consacrées aux mots français introduits en anglais et en allemand à des époques un peu antérieures<sup>3</sup>, j'en épargnerai l'ennui au lecteur, et je me bornerai à présenter quelques observations d'ensemble.

Longtemps avant d'entrer en contact régulier avec le français central ou francien, les dialectes néerlandais ont fait à nos parlers du Nord plus d'un emprunt. La phonétique permet de déterminer avec certitude l'origine de ces mots d'emprunt pré littéraire, et l'on constate que la grande majorité en est due au picard, bien plutôt qu'au wallon<sup>4</sup>. Pour préciser davantage, le Hainaut semble bien devoir être considéré comme la contrée où s'est effectuée la fusion des deux idiomes<sup>5</sup>.

Appartiennent à ce groupe d'emprunt dialectal : les mots qui maintiennent le *t* final, caduc en francien : *clergiet*, *conroot*, *Joffroot*, *Menfroot*, *traitiet*, etc.<sup>6</sup> ; ceux qui conservent intact le *w* germanique : *walois*, *waeranderen*, *waerde*, *wardeijn*, *warisoen*, *waertsoen* (garnison), *wasteel*, *wiket*, etc.<sup>7</sup> ; — ceux qui répondent par les groupes *ka*, *ke*, *kie* (pic. *ca*, *que*, *quié*), au fr. *cha*, *che*, *chié* représentant *c* + *a* latin : *kamp*, *kaetse* (fr. *chace*, pic. *cache*), etc. ; — *kaitijf*<sup>8</sup>, *kalengieren*, *kalijt*<sup>9</sup>, *kassiede* (a. fr. *chalcieqe*)<sup>10</sup>,

1. Dans un court fragment d'*Aiol*, « à côté des *basterdwoorden* français d'usage courant, tels que *bataelge*, *culte* (lat. *culcita*), *plaatse*, *creihieren* (*crier*), *foortse*, etc., nous trouvons un certain nombre de termes d'usage beaucoup plus rare : *andolihe* (*andouille*), *atzemant* (a. fr. *aceement*), *cittel* (fr. *coutel*), à devise (mnl. *te poonte*), *pungiant* ou *puntianz* (mnl. *pongijs*, lui-même emprunté au français). Voir *Tijdschr.*, II, 258.

2. « Que notre poème (la *dame de Fayel*) soit traduit du français, c'est ce que démontre l'abondance des mots étrangers : *adobeeren*, *affarant*, *bordoen*, *chyteit* (fr. *cité*), *contreye*, *deffieren*, *devoor*, *fayerie*, *faitijs*, *gorelle* (*graisle*), *grenjaert* (*grognart*), *orghelieus*, *ostelrie*, *penseus*, *prayerie*, *princhier*, *royael*, *scavote* (a. fr. *eschafotte*), *solacheeren*, *waenge* (*gain*), etc. » (De Vries, *Tijdschr.*, VII, 124). Voir aussi, pour la *Rijmkroniek*, te Winkel, *Letterk.*, I, 382.

3. M. Salverda de Grave a (*Rom.*, XXX, 75) annoncé une étude comparée des mots d'emprunt français en anglais, en allemand et en néerlandais. Je ne sache pas que ce travail ait paru.

4. Salverda de Grave, *ibid.*, 103-106.

5. Id., *ibid.*, 112.

6. La règle est, en mnl., d'une rigueur absolue ; et c'est, par ex., sous la forme *teit* (cf. (*tsiteit*) que le suffixe lat. *-atem* (fr. *citel*, pic. *chitel*) se présente en néerlandais, encore actuellement. Cf. Id., *ib.*, 104.

7. Id., *ibid.*, 106.

8. J. W. Müller, *Tijdschr.*, VII, 19.

9. Salverda de Grave, *Tijdschr.*, XIX, 93 sqq.

10. Id., *Rom.*, XXX, 108.

*kambreie*, *kampioen*, *kaplijs*, *kapoen*, *kaproen*, *kariot*, *karonje*, *kasteel*, etc.<sup>1</sup>. ; *keitif*, *kemeneie* (*cheminée*), etc. ; — *branke*, *broke*, *hanke*, *poke*, *roke*, *torke*, *tribuke*, etc. ; *arkier* (*archiere*)<sup>2</sup>, *koverkief*, *meskief*, *wiket*, etc. Présentent au contraire l'état phonétique du francien : *galois*, *garant*, *garite*, *garnizoen*, etc. ; — *Tsarel* (*Charles*), *tsarter* (aussi *karter*), etc. ; *Tsampanois*, *tsapeel* (aussi *kapeel*)<sup>3</sup>, *tsartreus* (*Chartreux*), etc. ; — *chevael*, *chevalrie*, *chevaucie*, etc. ; — *baetseleer*, *maersant* (*marcheant*), etc. ; — *koets* (*couche*, *rootse* (*roche*), *brootse* (*broche*), *peertse* (*perche*), *toortse* (*torche*), etc. ; — *(t)sier* (*chière*), *artsier* (*archier*), *chevaucie* (*chevalchiée*), *marisauchie*, etc.

Le *ts* (*s*, *c*) et le *tch* (*ch*) de l'ancien français étant uniformément rendus en néerlandais par *(t)s*, les mots *bootseus*, *faetsoen*, *(t)sertein*, *(t)siteit*, etc., peuvent aussi bien se rattacher au picard *bochus*, *fachon*, *chertain*, *chitet*, qu'au francien *bossus*, *façon*, *certain*,  *cité*. Au reste, l'ancienneté de ces emprunts est une présomption très grande en faveur de leur origine dialectale, présomption confirmée par de nombreuses graphies telles que *bocheus*, *fachoen*, *chertein*, *chiteit*, etc.

Picards ou franciens, beaucoup de mots d'emprunt se sont établis à demeure en néerlandais : ils ont souvent subi, pour des raisons de phonétique ou d'étymologie populaire<sup>4</sup>, des modifications profondes ; cf. nnl. *pleisteren*, mnl. *peisteren*, fr. *paistre* ; nnl. *plaveien*, mnl. *paveien*, fr. *paver* ; mnl. *komfoor* (*chauffoir*), *pampier* (*papier*), *brancoen* (v. fr. *bracon*), *fansoen* (*façon*), *kampernoelie* (*campagnol*), *kortelas* (*coutelas*), *sorcoers* (*secours*)<sup>5</sup>. *Caplijs* (a. fr. *chapleis*) est devenu *camplijs* par analogie de *kamp* (cf. alld. *kampf*) ; le mnl. *seisoen* s'est transformé en *saed oen*, sous l'influence de *saet* (alld. *saat*) et de ses dérivés. *Ennui* est devenu *vernooi*, par substitution de préfixe<sup>6</sup>. Les sens non plus ne sont pas restés intacts : voyez p. ex. sur les différentes acceptions du mot *avonture* dans le néerlandais du moyen âge, K. Regel, *Tijdschr.*, V, 31, et te Winkel, *ib.*, X, 168<sup>7</sup>. Inversement, l'ana-

1. Salverda de Grave. *Tijdschr.*, XVI, 89 ; *Rom.*, XXX, 103 à 104.

2. Cf. *Tijdschr.*, II, 216 sqq.

3. Cf. flam. *sepaue*, néerl. *cipau* = *chapeau*, *Tijdschr.*, IV, 201.

4. Te Winkel, *Grundr.*, I, 893.

5. Id., *ib.*, 830.

6. Van Helten. *Tijdschr.*, XIV, 117 ; Te Winkel, *Grundr.*, I, 909.

7. Cf. sur l'histoire de : *aveltronck*, Verwijs, *Tijdschr.*, II, 182 ; — *baraet*, de Vries, *ib.*, 113 ; *bardizaen*, A. Kluyver, *ib.*, XIII, 158 ; *konijn*, Uhlenbeck, *ib.*, XI, 201 ; *oegst*, J. Franck, *ib.*, V, 125 ; *truwant*, A. Kluyver, *ib.*, VIII, 261 ; etc. Il n'est pas inutile de noter que les savants néerlandais ont parfois tendance à faire abus de l'étymologie française. Voyez sur ce point les observations de Van Helten, *ib.*, V, 202, et de Verdam, *ib.*, XII, 120.

logie des mots français a laissé, soit dans le sens<sup>1</sup>, soit dans la forme de mots proprement néerlandais, des traces très appréciables.

On ne peut guère citer qu'un préfixe *aarts-* (a. fr. *arche-*, fr. *archi-*) qui soit, sans nul doute, français d'origine<sup>2</sup>. Par contre, le néerlandais a fait, à nos procédés de dérivation suffixale, plus d'un emprunt; je citerai, comme passés en néerlandais, le suffixe verbal *-eeren*, les suffixes nominaux *-aard*, *-ade*, *-age*, *-eel*, *-ier*, *-ij*, *-ment* et *-eit*; tous portent l'accent, comme leurs équivalents français.

Le suffixe *-aard* (mnl. *aert*), que l'on trouve actuellement dans *gierigaard*, *valschaard*, *wreedaard*, est d'origine germanique, et correspond essentiellement à l'allemand *hart*<sup>3</sup>. Cependant la provenance française n'en est pas douteuse : « Les mots en *aert*, dit M. de Vries<sup>4</sup>, étaient encore rares en moyen néerlandais; à côté des mots français *goliaert*, *cockaert*, *musaert*, *papelaert*, *viliaert*, etc., on trouve, formés de la même manière, les mots néerlandais *behaghelaert*, *bollaert*, *dullaert*, *galgaert*, *gapaert*, *grijsaert*, *clappaert*, *leckaert*, *loyaert*, *moyaert*, *smeekaert*, tous dépréciatifs et tous accentués sur la dernière syllabe, ce qui atteste l'influence étrangère dans la formation de ces mots. » Il n'est pas impossible que la présence en néerl. du mot *aert* (alld. *art*), et du suffixe *-aerdig* (alld. *-artig*) soit pour quelque chose dans le succès du suffixe *aert* en néerlandais ancien et moderne.

Le suffixe fr. *-age*<sup>5</sup> (mnl. *usaedse*, *usagie*, *usaedje*; nnl. *usaadje*, *usage*), par l'intermédiaire des mots proprement français comme *courage*, *ménage*, *passage*, et de formes hybrides comme *pelgrimage* et *plumage* (représentant *pelerinage* et *plumage*, mais envisagées comme formées directement sur *pelgrim* et sur *pluim*), s'est répandu en néerlandais, par des formations, anciennes ou récentes, telles que : *bosschage*, *dijkage*, *dierage*, *kijvage*, *slijtage*, *strijtage*, *timmerage*, *tuigage*, *vrijage*, etc.

1. Le fr. *vrai* étant passé en mnl. sous la forme *vraei* a visiblement influencé le sens du mnl. *fraei*, beau. En mnl., *fraei* a quelquefois les sens de *waar*, *oprecht*, *waarheidlievend*, *betrouwbaar*. Cf. Verdam, *Tijdschr.*, IV, 227; J. Franck, *ib.*, V, 109; van Helten, *ib.*, 202, et la conclusion de Verdam : « Sans nul doute, le fr. *vrai* a influencé les sens de *fraai*. »

2. « La prononciation et l'orthographe *aarts-*, non pas *arch-* ni *ark-*, comme dans *architraaf*, *architect* (dans la langue du peuple aussi *arketekt*), prouvent que ce préfixe nous est venu par le canal du français, dont le *tch* (*ch*) est passé chez nous à *ts* » (De Vries, *Woordenboek*, I, 580).

3. Cf. néerl. *nijdigwaard*, alld. *neidhart*; nnl. *lui* et *luiaard*; alld. *faul* et *fauhart*.

4. De Vries, *Woordenboek*, I, 533; cf. : H. Kern, *Tijdschr.*, XVIII, 126; te Winkel, *Grundr.*, I, 873.

5. De Vries, *Woordenboek*, I, 2061; te Winkel, *Grundr.*, I, 871; J. Müller, *Tijdschr.*, XVIII, 224.

On considère généralement *tooneel* et *houweel* comme deux dérivés où la terminaison *-eel* (fr. *-el*), se serait affixée à un radical néerlandais<sup>1</sup>; ils seraient donc formés sur *toonen* et sur *houwen*. Mais M. J. W. Müller<sup>2</sup> paraît avoir établi que *houweel* représente le français *hoel*, *hoyel*<sup>3</sup>; quant à *tooneel*, mot relativement récent dans la langue, il aurait pour origine a. fr. *tinel*<sup>4</sup>, ce qui est peut-être plus sujet à caution. Si cette étymologie se trouvait vérifiée, il faudrait rayer le suffixe *-eel* du nombre des affixes néerlandais.

*Ier*, souvent élargi en *-enier*, s'accôle à des radicaux germaniques : *herbergier*, *tuinier*, etc. ; — *hovenier*, *kruidenier*, *waermoezenier*, etc.<sup>5</sup>.

*IJ* (fr. *ie*, all. *ei*) présente des formes secondaires *enij*, *erij*, *ernij* : cf. *kleedij*, *hoovaardij*<sup>6</sup>, *maatschappij*, *schilderij*, *tooverij* (all. *zauberei*)<sup>7</sup>, *vijscherij*, *smederij*, *lekkernij*<sup>8</sup>, *dorpernij*, *slavernij*, etc.

Le suffixe *-ment*, de *paalement*<sup>9</sup>, se retrouve dans *dreigement* (cf. *dreigade*) et le suffixe *eit*, de *citeit*, *planteit*, etc., apparaît dans le dérivé néerlandais *flauwiteit*<sup>10</sup>.

Pour le suffixe verbal, *-eeren* de *banteeren*, *halveeren*, *kleineeren*, *waardeeren*, etc.<sup>11</sup>, je renvoie à ce que j'ai dit p. 387, du suffixe allemand *ieren* ; et je rappelle qu'un des premiers, Veldeke a joint ce suffixe à des radicaux proprement germaniques.

En morphologie, l'influence française n'a rien innové : elle a cependant développé, en particulier dans la morphologie du substantif, des tendances qui, sans elle, seraient demeurées sans effet, ou n'auraient jamais atteint le développement qu'elles ont pris.

Le suffixe féminin *-es*, qu'on trouve dans *dienares*, *godes*, *minnares*, etc., n'est pas à proprement parler l'équivalent de fr. *esse* venant de *issa*. L'ancien néerlandais possédait un suffixe (germanique) *-se* : *meester* faisait au fém. *méésterse*. Par analogie des

1. Voy. J. te Winkel, *Grundr.*, I, 908. Sur les représentants français de ce suffixe, on peut consulter Salverda de Grave, *Tijdschr.*, XV, 180.

2. *Tijdschr.*, XVIII, 219 sqq. ; en particulier p. 238.

3. Comme *truwant* représente *truant* ; *cowaert*, *couart*, etc.

4. Les intermédiaires seraient : *tinel* > *teneel* > *tanneel* > *tooneel* ; *Tijdschr.*, XVIII, 234.

5. Cf. J. W. Müller, *Tijdschr.*, XVIII, 220. Sur le mot *saghenier*, cf. A. Regel, *ib.*, V, 32.

6. Cf. Te Winkel, *Grundr.*, I, 796.

7. Comparez. *sotternie* (*sottie*), et *slouternie* (*estoutie*) ; *Tijdschr.*, II, 264.

8. Te Winkel, *Grundr.*, I, 871.

9. J. Verdam, *Tijdschr.*, VII, 315.

10. Te Winkel, *Grundr.*, I, 815.

11. J. W. Müller, *Tijdschr.*, XVIII, 220 et Salverda de Grave, *Tijdschr.*, XXI, 1-19.

féminins français en *esse*, ce suffixe est devenu *-es* et a pris l'accent, d'où une alternance : *mééster*, *meesterés*, *voogd*, *voogdés*, *zanger*, *zangerés*, etc.<sup>1</sup>.

La formation du pluriel par l'adjonction d'une *s* est également un fait de morphologie germanique ; mais primitivement cette *s* ne s'adjoignait qu'à un petit nombre de mots comme *loghenaer*, *zanger*, etc. De bonne heure, on confondit cette *s* avec celle de *soudeniers*, *messelgiers*, *senatoers*, *pelgrims*, etc. ; et il en résulta d'abord que l'*s* de *loghenaers*, *zangers*, jadis localisée aux nom. acc. plur. s'étendit également au gén. et au dat. ; ensuite que les mots en *el*, *en*, *er*, prirent un pluriel en *-s* : *distels*, *guldens*, *vingers* ; dès le xiv<sup>e</sup> siècle, on trouve même des exemples isolés de pluriels tels que *knechts*, *ooms*, *veynoots*, etc.<sup>2</sup> En néerlandais moderne, *-en* est resté la marque habituelle du pluriel ; mais à côté de *vaderen*, *broederen*, *moedren*, *dochtren*, *sustren*, on emploie *vaders*, *broeders*, et même *moeders*, *dochters* et *susters*<sup>3</sup>. Quelquefois une différenciation de sens s'est produite entre deux pluriels : *heidenen* signifie « païens » et *heidens* « tsiganes » ; *vader* a pour pluriel *vaderen* quand il veut dire « ancêtres » et *vaders* quand il a purement la valeur de « pères »<sup>4</sup>.

La syntaxe, enfin, s'enrichit, dès le moyen néerlandais, non seulement d'expressions nombreuses empruntées au français ou calquées sur l'usage de notre langue<sup>5</sup>, mais aussi de tournures et de constructions qui modifient sensiblement les habitudes de la syntaxe germanique. Le génitif partitif *een weinig waters*, *tijds genoeg*, est sans doute l'équivalent exact du fr. *un peu d'eau*, *assez de temps*. Le développement qu'a pris l'expression périphrastique du génitif (*van den vader*, *van de moeder*) est certainement le résultat de l'analogie française. De même, la construction de la phrase est souvent toute française. On dit en néerlandais *hem derde*, *hem vierde*, comme en français « lui troisième, lui quatrième »<sup>6</sup>. L'ac-

1. Te Winkel, *Grundr.*, I, 815-873. Par analogie de *godés*, *godin* a reporté son accent sur la dernière syllabe : *godln*, ce qui constitue un gallicisme bien curieux.

2. Te Winkel, *Grundr.*, I, 850-891.

3. Inversement, on rencontre les pluriels *baroen*, *campioen*, *prochiaen*, de forme germanique. Dans le *Reinaert*, l'action du français paraît encore à ses débuts ; je relève : *dorpers*, *jaghers*, *verraders*, *voetgangers*, tous réguliers. Cf. J. W. Müller, *Tijdschr.*, VII, 60 sqq.

4. Observer *hoen*, *kind*, *lied*, plur. *kinders*, *hoenders*, *lieders*, et *hoenderen*, *kinderen*, *liederen*.

5. *Il diet voir* = *il dit voire* (Van Veeneghem, *ib.*, XIII, 22) ; *non fortse* = *non force* (J. Verdam, *ib.*, XII, 133 ; XIV, 180) ; *eerstcoeps* = *du premier coup* ; *als coeps* = *à tout coup* (J. Verdam, *ib.*, I, 251) ; *die mouwe maken*, *faire la moue* (Te Winkel, *Grundr.*, I, 892) ; etc.

6. J. Verdam, *Tijdschr.*, II, 192 ; Van Helten, *ib.*, V, 215 ; cf. *Lanc.*, III, 22188 : *Keye hem twintichste quam ghereden* : Keus, lui vingtième, vint chevauchant.

cusatif absolu est d'un usage tout à fait courant<sup>1</sup>, et l'ablatif absolu n'est pas rare<sup>2</sup>. Dans : *ik weet niet wat doen, ik hebbe niet wat doen*, on reconnaît tout de suite le gallicisme : *je ne sais, je n'ai que faire*<sup>3</sup>. L'emploi du participe présent, traduisant l'allemand *indem, als, wenn, da*, est une des caractéristiques de la syntaxe néerlandaise.

Dès le moyen âge, par conséquent, le français imposa au néerlandais une partie de son lexique, quelques-uns de ses procédés de dérivation, et quelques-uns des traits essentiels de sa syntaxe. Sur le flamand, il continuera longtemps encore d'exercer son influence; vers le xiv<sup>e</sup> siècle, cependant, la langue littéraire tenta une première fois de s'émanciper. Il faut le reconnaître, le péril était menaçant, et la multitude des emprunts français, en envahissant la langue, risquait d'en abolir la saveur originale. Telle phrase de Gerijt Potter est une invraisemblable accumulation de mots français<sup>4</sup> et des poésies d'amour, qui n'ont pas l'excuse d'être des traductions, fourmillent de termes étrangers<sup>5</sup>. Un travail d'épuration était nécessaire : il commencera, au xiv<sup>e</sup> siècle, par la force des choses, et sans rien de cette patiente méthode qu'y mettront les grammairiens du xvi<sup>e</sup> siècle, et les savants du xix<sup>e</sup>. Aucun des écrivains du xiv<sup>e</sup> siècle ne saurait revendiquer l'honneur de

1. Van Helten, *Tijdschr.*, V, 208.

2. Cf. *aenghesien die ghelegentheide, oversien die nutscap, duerende mijn leven, uutghenomen onze vrouwen* (vu la circonstance, considérée la nécessité, ma vie durant, excepté nos femmes)..... (Van Helten, *Tijdschr.*, V, 210). Encore aujourd'hui c'est un provincialisme de dire *op eene maand* au lieu de *gedurende eene maand* (Te Winkel, *Grundr.*, I, 803).

3. Van Helten, *Tijdschr.*, V, 239; cf. *wij ne hebben wat eten* (*Lanc.*, II, 28061); *sij ne hadden wat drinken* (*Mor.*, 3039) (nous n'avons que manger, ils n'avaient que boire).

4. « Bij paews Urbaen die vijfte wert in volle ende generale consistorie hieraf getermynneert, ende sentencie definitive gegeven, ten prophyle van den clercke, ende die ridder gecondempneert ». (« Par sentence définitive pape Urbain V<sup>e</sup> en consistoire general en determina, et condempna messire Raymon et jugea pour le clerc en son droit. ») *Tijdschr.*, VIII, 279; cf. le texte de Froissart XI, 192, Kervyn. C'est une manie littéraire de Gerijt Potter d'adjoindre bout à bout deux synonymes, l'un français, l'autre néerlandais, voy. plus haut : *volle ende generale consistorie*; et *onsienlijke ende invysijble*, 281; *verystieren ende bewairheden*, 289; *die wegen ende repassen*, 293; *handelijker noch tractabelre*, 294; etc.

5. Voir *Tijdschr.*, X, 196.

Naest Venus die deesse  
gheef ik haer den hoochsten prijs;  
ick bid U, mijn prinsesse,  
leeft doch na mijn advijs !  
Cupido mit zijnen toortse  
ontsteect mijn hert geheel :  
Eylacy ! lief, ik lyde foortse,  
helpt mij uyt mijn ghequel !

Après Vénus la déesse,  
C'est à elle que je donne le plus haut prix  
Je vous en prie, ma princesse,  
Vivez selon mon conseil,  
Cupidon avec sa torche  
Révèle mon cœur tout entier  
Hélas ! mon ami, je souffre à force  
Aidez-moi hors de ma peine !



cette *zuivering* (épuration) anticipée; au contraire Utenbroeke, Assenede, Boendale, continuent à faire de leur langue un gallicisme perpétuel. Maerlant lui-même, l'auteur du fameux principe : *Walsch is valsch*<sup>1</sup>, ne se fait pas faute d'employer des mots français, et d'en recommander l'usage<sup>2</sup>. Les prosateurs hollandais du xiv<sup>e</sup> siècle, Augustijnken van Dordt, Willem van Hildegaertsberch, Dirck Potter, adoptent la langue de leurs prédécesseurs, et par conséquent leur vocabulaire d'emprunt<sup>3</sup>. Toutefois notre langue et notre littérature n'obsèdent pas les écrivains hollandais comme leurs compatriotes flamands; de nombreux mots hollandais viennent même augmenter, dans la langue littéraire, la proportion des mots germaniques. Le règne des comtes bavarois (1345-1425) affermit en Hollande la puissance allemande; à son tour, le haut allemand pénètre le néerlandais<sup>4</sup>. Après le gouvernement des ducs de Bourgogne, et la brillante renaissance française qu'ils inaugurent, on verra, au xvi<sup>e</sup> siècle, l'influence française fortement battue en brèche par les puristes de la société « *in liefd' bloeyende* » et par la domination croissante de l'Espagne<sup>5</sup>.

1. *Spiegh. Hist.*, IV, 29.

2. Cf. te Winkel, *Grundr.*, I, 790.

3. *Id.*, *ib.*, 793.

4. *Id.*, *ib.*, 915.

5. J. te Winkel, *Tijdschr.*, I, 65.



# LIVRE TROISIÈME

## LE MOYEN FRANÇAIS

(XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles)

---

### CHAPITRE I

### GÉNÉRALITÉS

Vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, les pires fléaux, l'invasion, la guerre civile, la peste désolent à la fois la France, qui tombe dans un état effroyable d'anarchie et de misère. Le règne de

**BIBLIOGRAPHIE.** — Le développement du français aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles a été jusqu'ici très peu étudié. La plupart des grammaires de l'ancien français s'arrêtent à 1300, ou dépassent fort peu cette date (Bartsch-Horning, Suchier, Étienne, Schvan-Behrens, Salmon). Mais les ouvrages généraux indiqués au chapitre II du livre II sont encore à consulter pour cette période : Diez et Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, *Grammaires historiques* de Darmesteter, Nyrop, Brunot, *Formenlehre* de Koerting, *Vermischte Beiträge* de Tobler, *Dictionnaire* de Godefroy, etc.

Le XIV<sup>e</sup> siècle a été l'objet d'une étude d'ensemble déjà ancienne et fondée sur un petit nombre de textes (J. de Condé, Cuvelier, Deschamps, Froissart, Hugues Capet, Combat des Trente, plus quelques lettres historiques), mais encore utile à consulter et fort consciencieusement faite, de Otto Knauer : *Beiträge zur Kenntniss der französischen Sprache des XIV<sup>ten</sup> Jahrhunderts* (Jahrbuch de Lemcke, VIII, X, XII et XIV).

Pour le XV<sup>e</sup>, Schneegans annonce une *Chrestomathie* avec grammaire (Sammlung Romanischer Elementar-Bücher, Heidelberg, Winter). Nous indiquons ci-dessous : 1° un certain nombre d'études de détail qui touchent plus ou moins à l'histoire de la langue aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles ; 2° des études sur les dialectes de langue d'oïl à la même époque ; 3° des monographies classées chronologiquement sur la langue des divers textes de cette période.

Ces travaux fragmentaires et d'une valeur très inégale apportent, à défaut d'une étude d'ensemble, des contributions utiles à l'étude de ces deux siècles. Étant donné le petit nombre de ces travaux, nous les donnons en bloc.

1° A. PHONÉTIQUE. — Winderlich, *Die Tilgung des romanischen Hiatus durch Contraction im Franzesischen*, Diss., Breslau, 1885. Hossner, *Zur Geschichte der unbetonten Vokale im Altfranzesischen*, Diss., Fribourg, 1886. Vising, *L'amuïssement de l'r finale en français*, *Romania*, XXVIII, 579 et s. Clédât, *Sur l'amuïssement de l'r finale en français*, *Rev. de Philol. fr.*, XIV, 81 et s.

B. MORPHOLOGIE. — Plathe, *Entwickelungs-Geschichte der einförmigen Adjektiva im Franzesischen* (XI-XVI<sup>e</sup> s.), Diss., Greifswald, 1886. Czischke, *Die Perfektbildung der starken Verba der si Klasse*, Diss., Greifswald, 1888. Risop, *Konjugation auf ir*. Meinecke, *Der sogenannte Teilungs Artikel im Franzesischen*, Diss., Kiel, 1900. Herzog, *Die vorvokalischen Formen « mon, ton, son » beim femininum* (*Zeitschrift f. rom. Phil.*, XX, 84). Diepenbeck, *Beiträge zur Kenntniss der Altfranzesischen Umgangsprache des späteren Mittelalters*, Diss., Kiel, 1900.

2° Busch, *Laut und Formenlehre der anglonormann. Sprache des XIV<sup>ten</sup> Jahrhunderts*, Diss., Greifswald, 1887. Raynaud, *Étude sur le dialecte picard dans le Ponthieu d'après les chartes des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles* (*Bibl. de l'École des chartes*, XXXVI-XXXVII). Metzke, *Der Dialekt von Ile de France im XIII und XIV<sup>ten</sup> Jahrhundert*,

Charles V lui procure à peine, au prix de lourds sacrifices, un instant de relâche. Lui mort, sous des régents sans scrupules, un roi fou, une reine criminelle, la situation devint plus terrible encore ; il sembla, comme dit un contemporain, que le pays était à l'agonie, et qu'il allait périr, pour peu que son mal durât. On sait comment il fut sauvé par une prodigieuse épopée. Mais ces secousses successives avaient ébranlé la vieille société et ruiné l'édifice que le moyen âge avait cru fondé sur la féodalité et sur l'Église. Celle-ci, malgré l'ardeur de la foi qui persiste, est compromise désormais pour longtemps par des abus de toute sorte et des désordres scandaleux. Celle-là, sous le coup de ses adversaires et sous le poids de ses propres folies, tombe à une décadence dont elle ne se relèvera plus. Comme les institutions, et plus qu'elles, l'esprit public change ;

*Archiv de Herrig*, LXIV et LXV. Gœrlich, *Der burgundische Dialekt im XIII<sup>e</sup> und XIV<sup>e</sup> Jahrhundert*, Franz. Studien, VII. *Die südwestlichen* (ib., III), *Die nordwestlichen Dialekte der langue d'oïl* (ib., V). Scholle, *Ueber Lauten und Verstimmen des nach Joinville's Chartes*, *Archiv de Herrig*, LII, 177.

3<sup>e</sup> Voir Wiese, *Die Sprache der « Dialoge des Papstes Gregor »*, Halle, 1900. Herzog, *Untersuchungen zu Macé de la Charité*, Vienne, 1900, et les introductions grammaticales ou études sur les textes ci-dessous : Guillaume Guiart : Meerholz, *Sprache des G. G.*, 1882 ; Joinville : De Wailly, *Mémoire sur la langue de Joinville*, 1868. Pfau, *Gebrauch- und Bildungsweise der Adverbien bei J. Iéna*, 1885. Marx, *Wortstellung bei J. I.*, Altenbourg, 1881. Uebing, *Der Subjunktiv bei J.*, Kiel, 1879. Haase, *Syntaktische Untersuchungen zu Villehardouin u. J.*, Oppeln, 1884. Guillaume de Deguileville : Bauer, *Das Personalpronomen in « Le pelerinage de vie humaine » von G. de D. Diss.*, Würtzburg, 1899. Nicolas de Vérone : Wahle, *Die Syntax in den franco-italienischen Dichtungen des N. de V.*, Magdebourg, 1890. Gillon le Muisit : Scheler, *Études lexicologiques sur les poésies de G. le M.*, 1884. Oresme : Meunier, *Essai sur la vie et les ouvrages de Nicole Oresme*, Paris, 1857. Vie du pape Grégoire le Grand : Young, *Språklig Unders. af La vie S. G.*, Upsala, 1888. Froissart : Gaertner, *Sprache F's*, *Archiv de Herrig*, XL, 453. Riese, *Recherches sur l'usage syntaxique de F.*, Halle, 1880. Welter, *Syntax des Zeitworts bei F.*, Halle, 1880. Ebering, *Syntaktische Studien zu F.*, Halle, 1881. Jahn, *Geschlecht der Substantiva bei F.*, 1882. Welter, *Sprache F's*, I, 1889. Mann, *Die Sprache F's auf Grund seiner Gedichten*, *Zeitsch. f. rom. Phil.*, XXIII, 1. Eust. Deschamps : Voll, *Das Personal und Relativpronomen in den « Balades und moralitez » des E. D.*, Diss. Munich, 1896. Bode, *Syntakt. Studien zu E. D.*, Leipzig, 1900. Christine de Pisan : Müller, *Zur Syntax der Chr. de P.*, 1886. Alain Chartier : Eder, *Syntakt. Studien zu A. Ch.'s Prosa*, 1889. Hoepfner, *Die Wortstellung bei A. Ch. und Gerson*, Diss. Leipzig, 1883. Villon : Reichel, *Syntakt. Studien zu Vill.*, Diss. Leipzig, 1891. Tamm, *Bemerkungen zur Metrik u. Sprache V's*, 1879. G. Paris, *Villoniana*, Romania XX. *Mystères du XV<sup>e</sup> siècle* : Pöwe, *Sprache u. Verskunst der Myst. inédits (Jubinal)*, 1890. Commynes : Toennies, *Langue de Commynes*, 1875. Stimming, *Die Syntax des C.*, *Zeitsch. f. rom. Phil.*, I, 191. *Cent nouvelles nouvelles* : Schmidt, *Syntaktische Studien ueber die C. N. N.*, Zürich, 1888.

Consultez aussi les glossaires ou introductions grammaticales, dont la plupart sont malheureusement fort sommaires, de *Brun de la Montaigne*, de *La Chirurgie* de H. de Mondeville, de Eustache Deschamps, de Froissart : *Meliador*, des *Miracles de Notre Dame*, du *Mystère du Vieil Testament*, des *Contes moralisez de Nic. Bozon*, de l'*Amant rendu cordelier*, des *Rondeaux et autres poésies du XV<sup>e</sup> siècle*, des *Chansons du XV<sup>e</sup> siècle*, dans les publications de la Société des Anciens Textes ; de *La feste de Liège* de Jean des Prés, éd. Scheler, du *Psautier lorrain*, éd. Apfelstedt, de Greban, *Passion*, éd. Paris et Raynaud, du *Mistère du Jugement*, éd. Roy, etc.

un nouvel idéal social, moral, intellectuel, commence à naître, déjà très net pour quelques-uns. Aussi sont-ce le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, et ceux qui le suivent qui pourraient avec raison être appelés des siècles de moyen âge ; intermédiaires entre les temps féodaux qui finissent et les temps modernes qui commencent, ils sont à la fois un temps de décadence et un temps de préparation.

Ce caractère, sensible dans la littérature, l'est aussi dans la langue. L'âge du moyen français est l'âge où la vieille langue se détruit, où la langue moderne se forme. Il s'ouvre peu après l'avènement des Valois, et ne se ferme qu'après celui des Bourbons. Entre ces deux dates, pourtant bien éloignées, la langue n'atteint jamais un de ces états d'équilibre où les langues se tiennent, en apparence fixées pour un temps. Le français moderne, le vieux français aussi ont eu de ces moments, le moyen français non. Il a des époques, aucun période.

Les contemporains eux-mêmes [se sont aperçus, presque dès le début, de ce désordre. Nul, dit, vers la fin du siècle, dans sa préface, un Lorrain qui traduit les psaumes de David, ne tient en « son parler ne rigle certenne, mesure ne raison, et laingue romance est si corrompue, qu'à poinne li uns entent l'aulture; et à poinne puet on trouver à jourdieu persone qui saiche escrire, anteir, ne prononcier en une meismes semblant menieire, mais escript, ante, et prononce li uns en une guise et li aulture en une aulture ».

L'étude qu'on peut faire des textes de l'époque confirme pleinement ce témoignage. Les meilleurs écrivains, Deschamps, Froissart, Christine de Pisan, Ch. d'Orléans, sont sans cesse en opposition avec eux-mêmes, et d'autre part leur langue à tous est à une telle distance de celle de la fin du siècle précédent qu'un scribe de leur temps, en transcrivant Joinville d'après l'exemplaire donné à Louis le Hutin, le dénature complètement ; il a fallu pour rétablir le texte primitif une véritable restitution<sup>1</sup>.

Ce n'est pas à dire que des causes nouvelles interviennent alors pour mettre en jeu des forces transformatrices jusque-là inactives. Nullement : les agents comme les effets sont au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle les agents et les effets des âges antérieurs. La plupart des phénomènes linguistiques qu'on relève, même les plus importants, ne sont que la suite de phénomènes analogues, et marquent la conclusion,

1. On s'en rendra compte en comparant l'édition Michel (Paris, 1858), qui reproduit le manuscrit, à l'édition de Wailly, qui le corrige (Paris, 1868 et 1874).

simplement même parfois une phase d'une évolution précédemment commencée.

Je ne saurais trop insister sur cette observation au commencement de ce livre, bien qu'elle ait été faite d'une manière générale au début de mon étude ; il ne faut pas que la division que j'adopte moi-même trompe sur le caractère de l'époque. C'est celle d'une révolution sans doute : mais dans les langues — et à y réfléchir on comprend qu'il ne puisse en être autrement, — les révolutions intérieures, quelque soudaines que des circonstances extérieures favorables puissent les rendre, ne sont en général que le triomphe d'un nombre plus ou moins grand de tendances jusqu'à faibles ou contenues, qui s'accusent ou se donnent carrière, mais dont les origines remontent quelquefois très loin. Il est même rare que ces tendances restent longtemps tout à fait latentes, et qu'on n'en aperçoive pas les effets bien avant l'époque de la crise. Dans le cas particulier qui nous occupe, le mouvement s'annonce très net dès le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, pour certains faits bien auparavant encore ; pour d'autres il continue au <sup>xv</sup><sup>e</sup> et même au <sup>xvi</sup><sup>e</sup>. La décadence de l'ancien français est cependant du <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, parce que c'est alors que les changements deviennent à la fois et plus généraux et plus rapides.

---

## CHAPITRE II

### PHONÉTIQUE

#### LES VOYELLES

RÉDUCTION DES DIPHTONGUES. — Il ne s'est accompli du xiv<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle que quelques changements importants, la plupart des mouvements que l'on constate pendant cette période sont en effet ou la fin de mouvements antérieurs, ou le début de mouvements qui se prolongeront jusque dans le xvi<sup>e</sup> siècle, et même plus loin.

— *IE.* — Un des faits principaux du vocalisme est la réduction de *ie* à *e*. Mais ce n'est pas un phénomène de pure phonétique. Sans doute il est probable que le passage de *chief* à *chef*, de *mangierent* à *mangerent* est dû à l'absorption de l'*i* dans la consonne chuintante qui précède. De même *i* s'est absorbé dans les consonnes mouillées *t* et *n* : *bagnier* > *bagner*, *conseillier* > *conseiller*, mais comme la réduction s'étend à bien d'autres cas, il faut bien la considérer comme souvent entraînée par l'analogie, particulièrement dans les verbes par l'analogie morphologique.

Au xiv<sup>e</sup> siècle, *ie* paraît encore se maintenir d'une manière presque générale. Il est constant dans le *Roman de la Rose*, qui rime cependant parfois *ie* et *e* : *matere* : *retrere* (I, p. 106, v. 1661) ; cf. *icelui ouvrier* (Est. Boil., *Liv. des Mest.* 182)<sup>1</sup>.

Les *Miracles de Nostre Dame* ont également un nombre incalculable de fois *ie* contre quelques *e*<sup>2</sup>. On y trouve cependant *e*, particulièrement devant *e* sourd : *adrescée* : *pensée* (IV, 93, 566-7). Cf. *arrangée* : *dragée* (Desch., IX, 48, 1391-2), *traittée* : *nuittée* (Id., *ib.*, 96, 2865-6) ; *laissez* : *posseszez* (*Mir. N. D.*, III, 143, 109-10) ; *aïdé* : *voulenté* (*Chemin de pouv.*, dans *Mén. de Par.*, II, 44, col. 1-2) ; *dont ce fu pitez* (G. de Machaut, *Pr. d'Alex.*, v. 741). Au xv<sup>e</sup> siècle les exemples se multiplient assez rapidement : *brief* >

1. Dans certains dialectes, il a été dit que *e* est commun au lieu de *ie* (voir p. 321).

Dans le N.-E., comme dans l'Ouest la réduction est plus avancée qu'en francien. Froissart (*Mel.*, 1405) rime *matere* : *pere*, etc.

2. La graphie peut être *e* sans que l'exemple soit probant, car la rime indique souvent qu'il faut la corriger. Ainsi, au tome VI, 253, v. 698, le texte porte *courroceez*, mais il rime avec *laissiez*.

Inversement la graphie *ie* se maintiendra au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle, sans qu'on puisse s'y rapporter.

*bref* (*Mist. V. Test.*, IV, 31, 532), *legier* > *liger* (*ib.*, IV, 32, 596), *aidier* > *aider* (*ib.*, I, 32, 760). Cf. a *legée* : *finée* (*Rond.*, XLIII, 6-7), *chere* (*cara*) : *chere* (*G. Alex.*, I, 18, 221-2), *congié* : *com j'é* (*ib.*, 72, 323-4), *griefve* : *greve* (*ib.*, 33, 644-5).

Au xvi<sup>e</sup>, malgré la graphie, la réduction de *ie* est faite après les chuintantes et la sifflante. Le rajeunissement de Molinet donne partout *chée*, *cher*, *gée*, *ger*, *sée*, *sé* (*arrachée*, 339 a, *logé*, 350 c, *exhaussée*, 340 a, *faussé*, 342 a; voir *Rec. des Arts de sec. rhét.*, éd. Langlois, 1902). Et Palsgrave déclare que *abrégier*, *arrachier*, ne sont plus en usage (401), non plus que *marchié*, *planchié*, *traictié* (170). Pour H. Estienne (*Hypomn.*, 31) *ié* est une prononciation picarde. Ce n'était toutefois pas l'avis de Meigret (*Trait. de l'escrit.*, A, 5 v<sup>o</sup>).

— oi. — L'évolution de *oi* en *oe*, commencée dès le xiii<sup>e</sup> siècle, se continue.

On trouve *oe* : *ai* dans des textes assez divers : *paies* : *doies* (*Mén. de Par.*, II, 26, col. 1).

Citons aussi les graphies *povair* (pouvoir, *Chron. paris.*, 1316-20, p. 35); *fraideur* (*ib.*, p. 37); *envaierent* (*ib.*, p. 33).

Je serais tenté de croire qu'au xv<sup>e</sup>, dans la prononciation de Paris, on entendait déjà ce même *e* que l'*Élégie juive* atteste à Troyes dès la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, et qui va devenir usuel au xvi<sup>e</sup>.

Assurément cela est incertain : *appaise*, *noise* (*Fr. arch. de Bagn.*, 31-32) indiquerait une prononciation *ai*, mais *croisse* : *ou esse* (*ib.*, 75-76) indique une prononciation *oe*.

Cependant *oi* = *ai* semble bien attesté plusieurs fois. Pathelin rime *paye* : *voye* (éd. Jac., p. 41), et aussi *fois* : *je fais* (p. 48, v. 18-19); comparez dans le *Nouveau Pathelin* (131) *bourgeoises* : *ayses*; (166) *vicair* : *accroire*; dans les *Chans.* du xv<sup>e</sup>, *joye* : *j'aie* : *soye* (LVII, p. 58); *roy* : *vray* (*Mist. V. Test.*, III, 21, 879-80).

Guillaume Alexis fonde sur cette prononciation plusieurs de ses rimes équivoquées : *Lequel ala vivre es desers, Et ainsi seras tu des hoirs* (I, 23, A. b. c. des Doubles, 361-2), *Par devant luy pour comparestre ; De bons morceaulx vieult compere estre* (I, 19, *ib.*, 263-4), *j'ay ja fait une longue toise ; Il est bien temps que je me taise* (I, 52, *ib.*, 1207-8).

Villon, dans la *Ballade des dames du temps jadis* n'a que des rimes féminines en *aine* : *Romaine*, *germaine*, *maine*, *humaine*, *seraine*, *mayne*, *Lorraine*, *souveraine*, *sepmaine*, *remainne*. Or dans la deuxième strophe il entremêle *ai* et *oi* : *moyne*, *essoyne*, *royne*,



*Seine*. Si auparavant le fait pouvait être dialectal, il ne l'est sûrement plus alors<sup>1</sup>.

— *E* ET *a* DEVANT *r* ET *l*.<sup>2</sup> — Devant ces consonnes qui étaient linguales, *e* avait eu dès l'époque du latin vulgaire, tendance à se confondre avec *a* (*mercatum* > \**marcado* > *marchiet*, *silvaticum* > \**salvatyo* > *salvage*, etc.).

Cette tendance persistait, et dès le XIII<sup>e</sup> siècle on en constate les effets : Rutebeuf rime *deserte* et *terde*, *sarge* et *large* (II, 146, 227). Il écrit à l'atone *erroi* pour *arroi* (I, 126, v. 149). Cf. le ms. de Guil. de Dôle qui rime *lermes* et *armes* (3316), Eustache Deschamps, les *Miracles N. D.* présentent des exemples analogues, et en nombre : *sarfueil* pour *cerfeuil* (*Mir. N. D.*, III, 324, v. 417), *larmoier* pour *lermoyer* (IV, 386, v. 2016). Cf. *apparçoivent* (*Mén. de Par.*, I, 176, *apparcevra* I, 167), *parsonne* (*Liv. des Mest. d'Est. Boil.*, 203); *car* pour *quer* (J. du Vignay, *Chr. de Prim.*, 98, *quer* est conservé dans le même texte), *sarrement* (G. de Machaut, *Pr. d'Alex.*, v. 396); *darrenier* (*Id.*, *ib.*, v. 240); *arsoir* (hier soir, *J. de Saintré*, 81). Comparez le jeu de mots de *Marchebeau* (Fourn., *Th. av. la Ren.*, 37) : *Je cuydois estre en paradis. Mais, moy, jen ay faict per a dis.*

A la tonique *perte* : *parte* (*Mir. N. D.*, III, 128 v. 1678-9), *esperdent* : *departent* (*ib.*, III, 269 v. 761-2), *jarbe* (*gerbe*) : *barbe* (La Vieille, page 107, 2163-4); *larmes* (*C. Nouv.*, I, 69); *quelz durs depars* : *si je te pars* (Greb., *Myst. Pass.*, 9198-9).

La confusion inverse (*guerni* pour *guarni*) se constate de même : Rutebeuf rime *espergne* et *taverne* (II, 201, v. 821-2). Cette rime se trouve dans le *Roman de la Rose* (II, 64, v. 3299), qui en a d'autres semblables : *cavernes* : *espernes* (II, 356, v. 9944). Faut-il prononcer ici *a*? C'est peu vraisemblable. Cf. *remerquent* (*Mén. de Par.*, II, 308).

A l'atone : *guerir* (*Mir. N. D.*, III, 176, v. 1103 et 194), *aperte-noit* (*ib.*, III, 149, v. 292); *erpent* (G. de Mach., *Pr. d'Alex.*, v. 448); *hernois* (*Brun d. l. Mont.*, p. 4, v. 104); *airoi* (Creton, *Richard*, p. 297).

1. Pour diverses particularités phonétiques de Villon, voir G. Paris, *Villoniana* (*Romania* XXX, 352 et suiv.).

2. Cf. Metzke, *Der Dialekt von Ile de France im XIII<sup>ten</sup> und XIV<sup>ten</sup> Jahrhundert*, *Herrig's Archiv*, 64, 394, et Bourciez, *Phonét.*, 39, § 36, Rem. III.

L'e antétonique > a dans le ms 403 (d'origine anglo-normande) de l'*Apocalypse* en français. Cf. l'introd. à l'édition de ce texte, donnée par P. Meyer (CCXXIII, S. A. T.). Cf. dans le *Rom. de la Rose*, les graphies *aparçoives* (I, 158, v. 2479), *partuis* (*ib.*, 34, v. 514, etc.).

Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, on constate la même confusion chez presque tous les poètes, A. Chartier, Christine de Pisan, dans le *Mistère du vieil Testament*, Villon accouple *tertre* et *Montmertre*, comme aujourd'hui les chansonniers de la « Butte » : *Aumont de Montmartre, qui est ung lieu moult ancien, Je lui donne et adjoints le tertre Qu'on dit le Mont Valerien* (G. Test., CXXXVI)<sup>1</sup>.

ASSOURDISSEMENT DE E MUET. — Il semble bien que ce soit vers le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle que l'e muet ait commencé vraiment à s'assourdir en francien dans certaines positions. C'est d'abord l'e contre-final provenant de a latin, comme dans *sairement* (*sacramentum*), ou l'e qui appuyait des consonnes, comme dans *larrecin* (*latrocinium*). Le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle présente en nombre appréciable des exemples de la chute de cet e : *De ce serment ne me doit nulz reprendre* (E. Desch., I, 104, v. 25); *guerdon à touz, vaillance soustenir* (Id., 87, v. 26)<sup>2</sup>.

Après voyelle, e semble s'être maintenu beaucoup plus solidement. Dans la très grande majorité des cas, les poètes du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et même du <sup>xv</sup><sup>e</sup> le comptent pour syllabe : *En disant : il est vraiment* (Froiss., *Mel.*, 1001); *je vois, m'amie, vraiment* (Mir. N. D., V, 172, v. 450).

A noter au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> quelques exemples de e non compté : *Et puis devenray nonne et priray Dieu merchi* (H. Cap., 4814).

Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> ils sont plus nombreux : *Je ne vous payerai point en soulz* (Path., p. 87, v. 18); *Combien vrayement je m'en advise* (ib., éd. Jac., p. 22, v. 11). *Helas! hélas! qui le payera?* (ib., p. 42, v. 7). La réduction est tout à fait usuelle dans ce texte. De même dans le *Nouveau Pathe'in* (voir p. 144)<sup>3</sup>.

RÉDUCTION DE L'HIATUS. — Les hiatus de voyelles, produits par la chute des consonnes ou par toute autre cause ont eu de bonne heure une tendance marquée à se réduire, quoique le francien ait été, dans ce mouvement, de beaucoup devancé par certains dialectes, particulièrement l'anglo-normand<sup>4</sup>.

1. Cf. *Myst. de S. Laurent* : le pere m'a baillé charge Que diligemment je vous quierge (4303-4); le Fr. Arch. de Bagnolet : ferme : genderme (293-4); Greban, *Myst. Pass.* : depers (depart) : pers (27175-6); tintamarre : tonnerre (Serm. d. m. de mar., A. poés. fr., II, 12).

2. Au contraire *soupeçon* (Mir. N. D., III, 326, v. 472). Cf. encore dans les C. Nouv., I, 44, *suspeçonneux*; cf. I, 96 : ce *larrecin* (C. Nouv., II, 77).

3. On peut noter dans les textes jusqu'au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> des contractions plus violentes, portant sur les diverses voyelles : *arter* (= arrester. Gring. II, 30). Comparez le *Mistère du V. Test.* : *av'ous* (II, 15119, IV, 36107, etc.); *arteray* (IV, 28462, V. 40529), *courceray* (= courrouceray, VI, 46154 et ailleurs), etc.

4. Sur cette réduction en anglo-normand, voyez l'Introduction de la vie de S. Gilles, éd. Paris et Bos, Soc. des A. T., p. xxii-xxiii.

M. Gaston Paris signale dans Orson de Beauvais *chalit* (*chaalit*), *Chalons* (*Chaalons*), *guaignier* (*gaaignier*), *marchant* (*marcheant*). *Vez* pour *veez* est également ancien.

Cependant la généralisation de ces contractions a été très lente. Rutebeuf par exemple en offre assez peu : *nes* (*neis*) : *nes li airs seroit ordoiez* (II, 295), *pust* (*peüst*) : *qui de mordre me peust reprendre* (II, 283). Mais cette dernière est exceptionnelle ; presque toujours il compte *eu* pour deux syllabes : *tout ont joué, tout ont béu. Li uns a l'autre decéu* (I, 35), *toz jors ai acréu mon fés* (I, 42).

Au XIV<sup>e</sup> il ne saurait être question de règle, cependant les cas de contraction se multiplient.

*a + ai > ai*. A côté de *gāangnié, gāain* (*Myst. du Jug.*, 196, Roy, *Mir. N. D.*, III, 128, v. 1678, on peut citer : *Et du livre as juges baillier* (J. de Meun, *Rom. Rose*, III, 134, v. 12391) ; *aise* : *Et vos bobans et voz grans aaises* (*Myst. du Jug.*, 2280) ; *maille* : *Car je n'ay maille ne denier* (*Mir. N. D.*, III, 108, v. 1067).

*aen > an* ; *raençon, rançon* : *Par guerre prins et raenconnez* (E. Desch., II, 96, v. 13).

*aou > ou* ; *saoul > soul* : *Et qu'il est saoul, convoite il et s'avance* (E. Desch. I, 70, v. 12 ; cf. *Mir. N. D.*, V, 303, v. 1336), *saoul* reste au contraire disyllabique dans *Mir. N. D.*, III, 233, v. 1359).

*ea > a* ; *eage > age* : *Et nul ne puet passer l'aage et le temps* (E. Desch., II, 13, v. 22)<sup>1</sup>, *Tost passe la beauté de l'eage* (Id., IX, 209, v. 6389).

*ean > an* ; *creance > crance* : *Fors purée, poys, cresson, mais la crance* (E. Desch., II, 64, v. 21) ; *En vous devons avoir fiance Pour nous oster de fole creance* (*Myst. du Jug.*, 805-6) ; *Qui autrement le fait, il est meschant* (E. Desch., II, 9, IX, 74, etc.).

*ee > e* ; *preechier, prechier* : *Et la povreté vont preschant* (J. de Meun, *Rose*, III, 72, v. 11433 ; au vers 4867, II, 38 *preeschoit* est trisyllabique) ; *Il avoit..., vrayement vous seerez* (*Path.*, éd. Jac., p. 28, v. 2) ; *crés* (croyez) (*Rondeaux*, XIII, 3).

*ei > i* ; *feis > fis*<sup>2</sup>. Déjà dans Rutebeuf : *tu feiz mult bien entierement* (I, 149, v. 43). Au XIV<sup>e</sup> : *Lui failloit gens qui deissent verité* (E. Desch., II, 135). *Qu'onques ne veistes si obscure* (*Myst. Jug.*, 889), *Augingnart, je te vueil beneir* (*Ib.*, 260), *Et me fut tart*

1. Cf. au contraire *eage* trisyllabique chez Deschamps, IX, 71, v. 2089.

2. Bien entendu dans les parfaits la réduction de *ei* à *i* peut être en grande partie tributée à l'analogie morphologique.

que je m'y veisse (*Chemin de pov.*, dans *Mén. de Par.*, II, 36, col. 2). Dans les *Mir. N. D.* *ei* reste presque toujours disyllabique. Cf. cependant *fis* III, 327, v. 497.

Au <sup>xv</sup><sup>e</sup>, la réduction est courante : *feis* > *fis* (*Rondeaux*, XXIX, 13, *Chans. du XV<sup>e</sup>*, p. 21, v. 13, p. 136, v. 9).

Mais les poètes continuent souvent à faire la diérèse : *mēist* (Villon, éd. J., p. 60).

Dans *meismes*, *ei* compte encore souvent pour deux syllabes et rime en *ismes*, ainsi avec *venismes* (*Chem. de Pov.*, dans *Mén. de Par.*, II, 35, col. 1). Mais on le trouve réduit à *mesmes* : *Car d'eulx mesmes, que valent les tresors?* (E. Desch., II, 7, Ball. CXC, v. 5), *Car contre moy meismes feroie* (*Mir. N. D.*, II, 366, v. 514).

*eo* > *o*; *reonde* > *ronde* : *Non pas en ceulx qui mainent vie ronde* (E. Desch., II, 110, Ball. CCLXVII, v. 13), cf. au contraire : *Si comme il dure a la reonde* (*Myst. Jug.*, 882), et même au <sup>xv</sup><sup>e</sup> : *Tant comme a la reonde dure* (*La Vieille*, 2558); *J'en prendray six tout rondement* (*Path.*, p. 35).

*eo* > *oi*; *beneoist* > *benoist* : *Benoist de Dieu est qui tient le moien* (*Mir. N. D.*, I, 185, III, 211, v. 669, 223, v. 1035). Mais longtemps *eo* et *oi* coexistent : *Je ne cuide jamais voir l'eure, Que cel enfant puisse veoir* (*Myst. Jug.*, 438-9); *Il fault mireoir pour la dame* (E. Desch., VIII, 16, v. 163).

Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> la réduction est commune (*Rondeaux*, XXV, 11, LXXIV, 3).

*eor* > *eur* > *eur*; *flateor*, *flateur*<sup>1</sup>. *Mais ly menteur et ly flateur* (E. Desch., II, 45, v. 28), *Et commandés aux presenteurs Que comme leurs bons ancesseurs Facent presens larges et bons* (Id., VIII, 9, 171-3).

*eü* > *eu*; *veüe* > *veue*. Les exemples de la réduction sont en nombre considérable dès le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle : *les ruisseaulx dessoubz et desseure* (E. Desch., IX, 215, v. 6597), *Par femme fut deceu le premier homme* (Id., II, 36, v. 5, cf. *seur*, II, v. 6, 43, *deusses*, VIII, 14, v. 80, *sçus* (*ib.*, v. 86), *sceu*, VIII, 13, v. 72, etc.), *Quant en Ronceval mort reçut Par Guenelon qui les deçut* (J. de Meun, *Rose*, II, 246, v. 8172, M.), *Comme j'ai eu forte nuitie* (*Chem. de pov.*, dans *Mén. de Par.*, II, 41), *Peine me reçut sans sejour* (*ib.*), *Noncques encore nulles loiaulté n'urent* (Chr. de Pis., *Ep. au d. d'am.*, II, 14, 426).

1. *prechors* est déjà dans l'*Élégie juive* de 1288, XIV, 1.

Mais l'hésitation est telle que d'un vers à l'autre, quelquefois dans le même vers, la manière de compter *eu* change : *Il n'est riens qui tant m'eust valu, Comme s'il m'eüst absolu* (*Mir. N. D.*, III, 25, v. 731-2), *Pour nul avoir Que nulz m'eüst sceü donner Neusse voulu abandonner* (*Myst. Jug.*, 2132-4), *Car s'à lui me feusse engaignié Certes riens ne eusse gaignié* (*Chemin de povr.*, dans *Mén. de Par.*, II, 42), *Ou j'eusse eü à grant planté* (*Ib.*, II, 38, col. 2)<sup>1</sup>.

Quelle était la valeur du son ainsi réduit ? Il paraît certain qu'il était assez voisin de *ö*, puisqu'on voit *seur* rimer avec *doulceur* (*Rondeaux*, LXXVI, 6-7) et *meure* avec *heure* (*Ib.*, II, 8, 12). Il est fort probable qu'au lieu d'être une voyelle simple, il laissait encore entendre quelque chose de ses deux éléments *e* et *u*, quoique réunis en une seule émission de voix ; autrement dit il était légèrement diphtongué, et de la sorte il pouvait, autrement que par tradition, rimer encore avec *u*.

Au *xv<sup>e</sup>* la réduction peut être considérée comme faite<sup>2</sup>. A noter seulement des rimes telles que *ceulx* : *deceups* (*G. Alex.*, I, p. 23, v. 363-4), *veu* : *nepveu* (*Ib.*, 44, v. 900-1), *parleurs* : *par leurs* (*Ib.*, 46, v. 1061-2), *seult* : *sceut* (*Ib.*, 50, 1171-2), *veu* (*vœu*) : *veu* (*vu*) (*Ib.*, 53, 1255-6); *incogneus* : *tenus* (*Myst. V. Test.*, III, 247, 22875-6).

Ce n'est guère qu'au *xv<sup>e</sup>* siècle que *aï* passe définitivement à *ai* dans *haine*, *traîne*, etc. On trouve quelques rares exemples au *xiv<sup>e</sup>* siècle : *Sire prestre, que me fera Vostre haine, je vous en pri?* (*Mir. N. D.*, III, 5, v. 72-3).

De même *roïne* : *fine* (*Mir. N. D.*, III, 180, v. 1226-7). Mais dans la célèbre *Ballade des dames du temps jadis*, *royne* rime au contraire avec *moyne*, *essoïne*, *Seine*.

**CONTRACTIONS.** — En opposition à ce mouvement on voit la langue littéraire réagir contre les contractions qui se produisaient en ancien français d'un mot à un autre par une rigoureuse et instinctive tendance de la phonétique syntaxique.

Il y avait d'abord aphérèse quand certains mots terminés en voyelle étaient suivis de mots commençant par voyelles : *ço est* > *co'st*, *si est* > *si'st*, *si en* > *si'n*, *jo en* > *jo'n*. *Et si'n avree*, *ço*

1. La réduction de *oo* à *o* est déjà dans Rutebeuf : *Cil n'i puënt runger et prendre* (II, 224, v. 160). Cf. même page : *Mains raungent et vident borces*, v. 157.

2. Qu'on se rappelle la première strophe du *Grand Testament* de Villon : *En l'an trentiesme de mon eage, Que toutes mes hontes j'eu beues, Ne du tout fol, ne du tout sage, Nonobstant maintes peines eues, Lesquelles j'ay toutes receues Soubz la main Thibaut d'Aussigny...*

*quid, de plus gentilz. (Rol. 150); Dites, frans damoiseus, u'st Loeyz? (Aiol, 4054).*

D'autre part, de même que l'article *le, les* perdait et perd encore la voyelle après les prépositions *à, de, en* : *al, au, aux; del, deu, du, des; el, en, ou; els, es* (ces deux dernières formes contractées ont aujourd'hui disparu), de même les pronoms personnels perdaient aussi leur voyelle après un mot terminé en voyelle et devant un mot commençant par consonne<sup>1</sup>; *les* la perdait même devant voyelle. On disait obligatoirement *sis* (= *si se*), *luis* (= *lui les*), *nes* (*ne les*), *oul* (*ou le*), *kis* (*ki le* ou *ki les*), etc<sup>2</sup>.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, les dernières contractions se rencontrent encore fréquemment, mais elles deviennent peu à peu plus rares. Au lieu de *kis, sis, jes, ques, nes, tus, jas*, on dit désormais le plus souvent *qui les, si les*, etc.

Les autres sont peu à peu bannies de la langue écrite.

Cette sorte de retour en arrière s'explique sans doute par l'influence de l'orthographe et de la prosodie. Elles ont agi profondément sur la prononciation, parce qu'elles concordaient avec l'instinct qui pousse à conserver l'individualité des mots, chez les sujets qui ont quelque conscience du langage et pour qui la phrase cesse d'être un tout phonétique dont ils ne distinguent pas les éléments.

## LES CONSONNES

Dans le consonnantisme, je signalerai particulièrement un commencement d'amuïssement de *r* final. On note dans le *Mystère de la Passion* de Greban : *laboureux : oiseulx* (16851-2; *soudas : Judas* 22073-4; cf. *coureux* dans le corps du vers 27965); dans la *Farce de folle Bobance*, v. 2-3, *voix* (voir) : *voix*; cf. dans la *Sotie nouvelle de l'Astrologue* la graphie *dortoyz* (v. 389, Pic., *Sot.*, I, 222), et la graphie *procureux* (*ib.*, 519, *ib.*, I, 228); *amours : vous* (*Ch. du xv<sup>e</sup>*, cv, v. 6-7)<sup>3</sup>.

1. Encore dans Ruteb., I, p. 34, v. 70 : *jes*; cf. *que l'an nes perde* (*IV temz d'aage d'ome*, § 102).

2. Jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, *de se* contracte avec le régime préposé d'un infinitif : *on parle des champs labourer* (Villon, *Bal. des povres Housseurs*).

3. Cf. *sujorne* : *Rosne, ib.*, CVII, 17-20.

## CHAPITRE III

### MORPHOLOGIE

#### DÉCLINAISONS

LA DÉCLINAISON DES SUBSTANTIFS. — Pour sentir à quel point en est venue la désorganisation de la déclinaison dès le commencement du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, il suffit de comparer une page du manuscrit de Joinville, tel que l'édition de F. Michel le reproduit, à la même page du texte restitué par De Wailly<sup>1</sup>. Or l'impression que laisse cette épreuve se trouverait fortifiée par l'examen d'un fragment quelconque d'un auteur du temps<sup>2</sup>. Partout des vestiges de déclinaison, nulle part de déclinaison véritable, nulle part un usage régulier. Chez Eustache Deschamps, chez Oresme on voit se reproduire avec la déclinaison réduite de l'ancien français le désordre des derniers siècles de la latinité, non seulement les cas sont mis l'un pour l'autre, mais les deux sont joints l'un à l'autre, un adjectif au sujet se rapporte à un nom au régime, et inversement : *mon cuer au sien unis* (E. Desch., III, 226, v. 13), *en un jolis vergier* (Id., *ib.*, 251, v. 4). Un refrain revient dans une ballade, il présente une fois le sujet, une fois le régime : *quant sonnera li retours, quand sonnera le retour* (Id., I. 97, août 1385). De même partout : *car homs ne li puet eschaper* (G. de Mach., *Pr. d'Alex.*, v. 41); *tellement que tout homme le puist legierement savoir* (Id., *ib.*, 230); *il estoit un haus hom* (Brun de la Mont., 30).

C'est dans le Nord-Est que le souvenir de la déclinaison se con-

1. éd. de Wailly :  
*sires* (1), *seneschaus* (*ib.*),  
*Diez* (2, 12),  
*li cuens Pierres ses fiz* (1),  
*tous ses consauz* (7),  
*li phisicien* (2-3),  
*messires* (37, 57),  
*li juiz* (52),  
*serours* (65).

éd. Michel :  
*sire, seneschal,*  
*Dieu,*  
*le conte Pierre son filz,*  
*tout son conseil,*  
*les phisiciens,*  
*monseigneur,*  
*le Juif,*  
*seurs.*

2. Voir par exemple ce que dit le D<sup>r</sup> Bos dans l'Introduction de la Chirurgie de H. de Mondeville (xxix-xxx) : « Je me dispense de donner en regard des exemples de passages où il n'y a pas trace de déclinaison ; il faudrait citer l'ouvrage entier, ce qui montre bien que la règle des deux cas était éteinte, ou, si l'on veut, qu'il n'en existait qu'un souvenir vague, confus, chez notre traducteur du commencement du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle » (1314).

serva le plus longtemps. Froissart l'applique encore tant bien que mal, surtout dans le premier livre<sup>1</sup>.

On sait ce qui en est résulté, ce fut le cas régime qui prévalut à peu près partout, et on peut dire que dès le xv<sup>e</sup> siècle tout sentiment de la flexion casuelle a disparu du français.

Certains mots gardèrent la double forme, mais chacune d'elles apparut comme un mot distinct : *sire* et *seigneur*, *gars* et *garson*, *on* et *homme*, *pastre* et *pasteur*.

Chez Charles d'Orléans, l'*s* du nominatif n'est plus qu'une commodité poétique, qui intervient de temps en temps en faveur de la rime et de la mesure : *Vostre tousjours soye, jeunes ou vieulx* (I, 26); *Et le tient Dangier le crueulx* (I, 38).

Ce qui montre bien à quel point le souvenir en était perdu, c'est l'erreur du poète Villon qui voulant écrire en « *vieil françois* », ajoute des *s* à ses mots à tort et à travers, quel que soit le cas : *Voire, où soit de Constantinobles L'emperieres au poin dorez, Ou de France ly roy tresnobles, Sur tous autres roys decorez, Qui, pour ly grans Dieux adourez, Bastist eglises et couvens ? S'en son temps il fut honnorez, Autant en emporte ly vens* (*Grand Test.*, XLI).

On sait que dans *ancestre*, *peintre*, *prestre*, *sœur*, c'est le cas régime qui a disparu, et le cas sujet qui est resté.

Seul le mot *Dieux*, conservé au nominatif-vocatif par des formules, garda longtemps sa forme, si bien qu'au xvi<sup>e</sup> siècle encore, un grammairien, Barclay, considère qu'au nominatif il doit faire sonner *s*, si *Dieu* est devant voyelle : *benoit dieux, ai pitié de moi* (V. Thurot, *Pron. fr.*, II, 33). Un siècle après, la locution *ce mait-dieu*, ou *médiu*, *midieu*, qui n'est autre que *se m'ait dieus* (si Dieu m'aide), pourrait encore prendre *s* : *medieus*, *médioux*.

LA DÉCLINAISON DES ADJECTIFS<sup>2</sup>. — De façon générale, la décadence de la déclinaison des adjectifs est parallèle à celle des noms, et il n'y a pas lieu de la considérer à part. Seule, la classe des adjectifs à forme unique pour le masculin et le féminin mérite l'attention.

1. Là, sauf que les formes *suer* et *sereur* sont perpétuellement confondues (*de sa suer*, I, 17; *la royne qui sa sereur germaine estoit*, I, 16), il y a encore sinon de la régularité, du moins un usage fréquent des anciennes formes flexionnelles auxquelles dans la déclinaison des imparisyllabiques sont venues se joindre de nouvelles formes analogiques : *neveux*, *contes* pour *niés*, *cuens*. Dans le II<sup>e</sup> livre, les fautes sont beaucoup plus nombreuses, au moins dans le texte qui en a été donné par la Société de l'histoire de France (t. IX) : *furent ordonnés le conte de Douglas, le conte de Monnet, le conte de la Mare, et li contes de Surlant* (28); *Alizandre est mon cousin* (33); *mon nepveu a fait sa chevaucie* (35); on y trouve des syntaxes comme celle-ci : *pour mieuz informer le roi ses oncles* (6).

2. Cf. Paul Plathe, *Entwickelungs Geschichte der einförmigen Adjectiva im Französischen* (xv-xvi<sup>e</sup>), Diss. de Greifswald, 1886.



Dès le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, l'analogie tend à leur donner un féminin en *e* : *grande* est attesté par l'assonnance dans l'*Alexis* (122, 5) ; de même dans le *Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem* (788) ; de même encore dans *Roland*, 302 : *De sun col getet ses grandes pels de martre*.

Cependant *grande* ne se trouve pas dans le *Chevalier au lion*, ni dans *Cligés*, ni dans *Marie de France*. Rutebeuf, l'*Ysopet de Lyon*, Villehardouin ne l'ont pas. Il est fort rare dans les textes en prose du <sup>xiii</sup><sup>e</sup>. Au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> même, il est encore tout à fait exceptionnel dans Deschamps, mais fréquent dans les textes de l'Est et du N.-E., comme les *Loherains* et Froissart<sup>1</sup>. Au <sup>xv</sup><sup>e</sup>, jusque chez Charles d'Orléans ou chez Villon, *grand* se maintient toujours<sup>2</sup> ; il en sera encore ainsi chez les auteurs du commencement du <sup>xvi</sup><sup>e</sup>, nous aurons à en reparler plus loin.

*Fort* a prévalu un peu plus tôt. Il est attesté dès le <sup>xii</sup><sup>e</sup> en anglo-normand par la rime et la mesure (*Rou*, III, 9745, *une tor forte : morte*). Cependant la forme féminine continue à être très rare jusqu'au <sup>xiii</sup><sup>e</sup>. Au <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, elle n'est pas encore la plus usitée ; ce n'est qu'au <sup>xv</sup><sup>e</sup> qu'elle triomphe<sup>3</sup>.

*Verte* est de bonne heure très commun, surtout dans l'Ouest (dix-sept fois dans *Roland*). Au <sup>xiii</sup><sup>e</sup>, on trouve la forme dans les textes continentaux. On rencontre aussi au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> *verde*, refait sur *verdure*, *verdoyer*. Mais c'est au <sup>xv</sup><sup>e</sup> que *vert* cède nettement non pas à *verde*, mais à *verte* : *herbe verte : perte* (*Myst. du V. Test.*, 3868)<sup>4</sup>.

*Brief*, *grief*, *souef* ont un *e* dans les textes anglo-normands du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. En français, les formes féminines n'apparaissent pas fréquemment avant le <sup>xv</sup><sup>e</sup> (Charles d'Orléans, II, 201 : *de fol juge briefve sentence*).

*Tel*, *quel* se conservent sous leur forme primitive jusqu'au <sup>xv</sup><sup>e</sup>. Mais les textes anglo-normands du <sup>xii</sup><sup>e</sup> et du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> présentent déjà

1. Cf. Brun de la Mont., 1112 : *grande amistié* ; G. de Machaut, *Pr. d'Alex.*, 647 : *grande et puissant cité* ; la *grande paine croire ne pourroit nulz* (Creton, Richard, 303) ; *tres grande flambe de feu* (*Chron. paris. anon.*, 36) ; *grande obscurité de pensée* (*Leg. de S. Anth.*, 13, § 1V) ; la *grande douleur des playes* (*ib.*, 21, § VII) ; en *grande misère* (*M. V. Test.*, 20300).

2. Voir l'*Internelle consolation*, 99, 42, 45, etc. C'est *grant* qui est la forme normale du texte. Commines se contredit d'une ligne à l'autre : *quelque grand entreprise... revient grande quantité de lances*. Dès le <sup>xv</sup><sup>e</sup> on trouve l'adverbe *grandement*, refait sur la forme nouvelle (*J. de Saintré*, 51, ligne 3).

3. *Fort* se rencontre encore souvent : *La grand cité de Troye jadis prise, Qui tant fu fort* (Chr. de Pisan, II, 18. *Ep. au d. d'am.*, 541-2). *Dinant, ville tres fort* (Com. I, 98, M.). *Saintré* emploie à peu près constamment *forte* (223, 257 et suiv.). Cf. *Farce du Cuvier*, 269.

4. Longtemps on conservera l'expression *donner la cottevert*. Voir au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle.

*quele, tele* (St. Brandan, éd. Wahlund, 29, 7, 7, 11, 1, 79, 6, 93, 14). Au XIII<sup>e</sup>, on les rencontre chez Villehardouin et dans les textes français. Au XIV<sup>e</sup> le *Menagier* — qui fait la distinction pour d'autres adjectifs : *feuilles vers* (I, 89) *la grant amour* (86), *vous soyez obéissant* (I, 96, 97) — accorde presque toujours *laquelle, desquelles* (I, 66, 78, 79, 90), etc. Cf. Froiss., *Mel.*, 1222.

Les textes se contredisent : *Et si m'ont mis telle chose en l'oreille* (Desch., III, 260, Ball. CCCCXLVIII, 5); *tel vielle forsenée Voist en exil* (VI, 235, Ball. MCCXXXI, 32); *tel, quel* se prolongent bien plus tard, au XV<sup>e</sup> *tel* est commun : *tel sequelle* (Baude, *Vers*, 62; cf. dans la même pièce *la chose est telle*). *Quelz grans manches ! Quel reverie* (*Fol. des Gorr.*, 235, Picot, *Sot.*, 155).

Les autres adjectifs en *el* (*cruel, mortel*) ont à peu près la même histoire, ainsi que les adjectifs en *al*. Dès le XIV<sup>e</sup>, on rencontre *toyelle* (Froiss., *Mel.*, 26922; cf. 27864); de pareilles formes deviennent générales au XV<sup>e</sup><sup>1</sup>.

On peut encore admettre un développement analogue pour les adjectifs en *il* : *vil, gentil, subtil, seignoril*, mais pour les adjectifs en *ant*, leur assimilation semble avoir commencé plus tard, elle s'annonce au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup>, mais ne se termine qu'au XVI<sup>e</sup> (voir ci-dessous)<sup>2</sup>.

Les adjectifs savants en *ent* (*entem*) étaient peu nombreux. De bonne heure *gente* se rencontre, mais il peut venir de *genitam*, et *dolente*, qu'on trouve dès Alexis, a pu être influencé par *lentam*. Les autres conservent plus longtemps la forme unique : *ceste raison qui est evident* (*Chev. de la T. Landri*, 243). La locution *presens lettres* se retrouve au XV<sup>e</sup>. Mais la forme en *e* est courante : *precedentes* (*C. Nouv.*, I, 58); *ardente* (*ib.*, 68).

Le type en *eis*, *ois(ese)* devrait aussi théoriquement être de forme unique. De très bonne heure, la forme féminine en *e* est si commune qu'à peine l'existence du féminin *eis* peut-elle être assurée<sup>3</sup>. Pour le type en *er* venu de *are*, quand il s'assimile aux adjectifs en

1. Bien entendu on trouve souvent au XV<sup>e</sup> : *royal, final*, etc. : *especial joie* (J. de Vignay, *Chr. de Primat*, 8 G); *assemblee roial* (G. de Mach., *Pr. d'Alex.*, 32), *les cathedraux eglises* (*Chron. paris. anon.*, 34); *se traicta paiz final* (*Com.*, I, 233, M.); *liesse spirituel* (*Leg. S. Anth.*, 52, XII); *pontifical hautesse* (*La Vieille*, 2124); *Conclusion final* (G. Alex., II, 37).

2. On en trouvera un exemple remarquable dans *La Folie des Gorriers* (Picot, *Sot.*, I, 152) aux vers 176 et suivants : *Ma seulle soufissance, Souffisante sur toutes les viventes, vivant soulas au millieu des plaisantes*.

3. On cite Floovant, 166 : à l'*espee viannois*. C'est aussi de même qu'on explique *livre tornois*. A côté de ce type en *eis*, *eise*, on avait le type *eis*, *esche* (*iscu, isca*). Jusqu'au XII<sup>e</sup> on rencontre ce féminin en *esche* (*Rou.*, III, 8281, 8080 : *la gent englesche*; cf. *Cligès*, 2653 *an tiësche terre*); il s'est conservé dans le français moderne : *fraiche* pour *fresche*.

*ier* (*seculier* pour *seculer*), il prend naturellement le féminin en *iere*.

Les féminins en *eresse* des substantifs en *eur* ne sont pas une nouveauté au *xiv<sup>e</sup>* siècle, et nous avons signalé à leur place quelques exemples d'ancien français, dont il serait facile d'étendre le nombre : *venderesse* (Rencl. de Moiliens, *Carité*, CLVI); *lecheresse* (Marie de France, *Fables*, L, 27); *tenceresse* (Ead., *ib.*, XCV, 3); *fillareice* (Est. Boil., *Liv. des mest.*, 83); *feserresse* (*id.*, *ib.*, 255); *porterresse* (*Id.*, *ib.*, 383).

Au *xiv<sup>e</sup>*, cette formation s'augmente encore. Dans le *Ménager de Paris*, qui s'adresse à des femmes, ces sortes de féminins abondent : *gouverneresse* (I, 163); *lecheresse* (*ib.*, I, 69); *serviteresses* (*ib.*, II, 58). Même observation pour les *Miracles de Notre Dame*, où les épithètes sont prodiguées à Marie : *Marie ne fut ne ligière parlerresse, ne jouerresse, ne chanterresse, ne de laides paroles amaresse* (III, 80); *elle est avecques nous comme vraie conforteresse; elle est devant Dieu pour nous comme moienneresse* (III, 138). E. Deschamps en emploie aussi une quantité : *deceveresse* (I, 95, Ball. XVIII, v. 3); *enchanteresse* (V, 215, Ball. DCCCCLXXV, v. 31); *enhorteresse* (V, 214, *ib.*, v. 13); *forseneresse* (V, 215, *ib.*, v. 23); *garderesse* (VII, 14, Ball. MCCLXXIV, v. 13); *gouverneresse* (I, 100, Ball. XXII, v. 13); *menteresse* (V, 167, Ball. DCCCCXLIX); *moqueresse* (V, 50, Ball. DCCCLXX, v. 9); *serviteresse* (IX, 6, Ball., MCCCXCXVIII, v. 103); *tricheresse* (I, 95, Ball. XVIII, v. 4).

Au *xv<sup>e</sup>*, la forme est partout : *Querir une moyenneresse Qui nous feust rapporteresse* (*La Vieille*, 137, v. 2832); *D'une loyal moyenneresse De nous sera ordonneresse* (*Ib.*, 3413-4), *noz bonnes et sages doctoresse*<sup>1</sup> (*Ev. des Quen.*, 68).

DEGRÉS DES ADJECTIFS. — Quelques comparatifs et superlatifs synthétiques se conservent encore. Mais il leur arrive, comme cela s'observe très anciennement, d'être employés comme de simples positifs : *de deux maulx prendre le moins pire* (*Chem. de Povreté, Men. de Paris*, II, 42). *je ne l'ai pas si pire comme vous avez* (*Chev. de la T. Landr.*, 50).

On trouve aussi des comparatifs ordinaires tenant leur place : *Si semble que soit la plus bonne* (*La Vieille*, 5268).

En outre, quelques-uns se perdent, ainsi *pesme*, dont les exemples sont encore communs au *xiv<sup>e</sup>*, mais deviennent rares au *xv<sup>e</sup>*.

2. Je signalerai à part *prophetisseresse*, curieux mélange de *prophetissa* + *eresse* cité par Trenel, *la Bible d. l. fr.*, 116); notez aussi *bavaresse* (*M. V. Test.*, 20700).

La plupart perdent bien entendu leur déclinaison au cours du xiv<sup>e</sup> siècle : *pieur* est encore commun dans Froissart (Voir les ex. de Littré, et Godefroy); *mieudres* se retrouve dans Machaut (*Prise d'Alex.*, v. 493) et ailleurs<sup>1</sup>.

Le superlatif relatif commence à prendre de plus en plus régulièrement l'article. Il y a des phrases tout à fait caractéristiques dans le *Chev. de la T. Land.* : *Sire, l'ainsnée est la plus belle, et sera plus grant honneur de avoir l'ainsnée que la plus juenne... Pour ce que je l'ay veue la plus courtoise et la plus humble, si la vueil avoir (ib., 31).*

Chez Commynes, l'usage est déjà à peu près celui du xvi<sup>e</sup> siècle : *Le plus pres de Paris qu'il pouvoient* (I, 8, Stimm.); *le plus secretement que l'on peut* (3, 8 *ib.*)<sup>2</sup>. Le complément qui suit le superlatif se construit avec *de* : *et faisons la plus grande chere de jamais* (*C. Nouv.*, II, 88).

On notera cependant que dans la *Légende de S. Anth.*, par exemple, l'absence de l'article est encore très commune : *Pourtant il dispousa de se estraindre dessoubz la loy plus estreict de vie* (17, § VI), nous aurons à en reparler au xvi<sup>e</sup> siècle.

NOMS DE NOMBRE. — Dans la morphologie des noms de nombre, rien d'important à signaler pour les cardinaux, sauf la disparition de la déclinaison de *dui* et *troi*, qui, comme les noms, n'ont plus que le cas régime à partir du xiv<sup>e</sup> siècle.

Signalons aussi la mort d'*ambes*, dont Godefroy donne encore un exemple de Christine de Pisan, et qui se trouve aussi dans le *Mystère de la Passion*, 2610 ; il se perd à la fin du xv<sup>e</sup>.

Au xv<sup>e</sup>, au lieu des vieilles expressions : *milante mil* (G. de Coigny 187, 324), *por cinq cens fois cent mile livres* (Rose, IV, 348, v. 22188), on voit apparaître *million* (Comm., V, 18, dans Littré, et Juvénal des Ursins, *Ch. VI*, an. 1419, *ib.*). Cf. *Des tours ferons ung million* (*F. du Munyer*, Fourn. *Th. fr. au M. A.*, p. 165, 1); *autant que d'ung million d'or* (*Fr. Arch. de Bagn.*, 169).

Parmi les ordinaux *quart* et *quint* subissent peu à peu la concurrence des formes en *ime* et *ième*. Déjà au xiii<sup>e</sup> Beaumanoir use sou-

1. Ceux qui ont un neutre comme *pis* ne lui gardent pas ses fonctions propres très souvent prises par le masculin : *Il n'est rien pire soubz la nue Que gens nouveaulx* (*Farce des gens nouv.*, 227, Picot, *Sot.*, I, 130); *Vous me logez de Mal en Pire* (*ib.*, 320, *ib.*, 134). Au contraire *pis* (*ib.*, 346, *ib.*, p. 136).

2. Il faut que l'article soit déjà bien attaché à cette forme pour qu'on trouve des phrases comme celle-ci : *il* (le roi) *a deuz les plus beaulx vignobles qu'on sache* (*Déb. des H. d'Arm.*, 29, 874).

vent des formes nouvelles : *li cinquismes chapitres* (Coust., I, 89, ch. v); Froissart les présente très souvent : *non le quatrieme partie* (Chron., IV, 27, 24); *et puis li cinquimez et li siximez* (ib., 59).

Au xv<sup>e</sup> les exemples se multiplient : *cinquesme* (J. Chart., I, 232), *la neufviesme au tiers plus legiere Pour la quatriesme, la der-niere* (Baude, Vers, 58); *le roy Henry cinquiesme* (Comm., I, 313, M.); *septiesme filz* (M. du V. Test., 3746); *Les quatriesmes sont ceux* (Ol. Maill., Serm. p. 15); *la quatrieme, la cinquieme, la sixieme* (Ib., 18); comparez dans Ant. de la Sale, (Saintré, ch. v) comment la dame nombre les péchés : *quant au troyziesme* (p. 20); *Et quant au quatriesme* (p. 22); *Et quant au cinquiesme* (p. 24); cf. dans les C. Nouv. (II, 169) : *et ainsi a la troisesme, quatriesme, et jusques a la quinziemesme*.

PRONOMS<sup>1</sup>

PRONOMS PERSONNELS. — *TE* et *TU*. — Nyrop a mis en lumière le premier développement de la forme *te* pour *tu*, qu'on entend dans la langue populaire. Dans un assez grand nombre de textes on peut croire à une simple élision de *u*. *Se t'ies françois, t'aras le poing copé* (Huon de Bord., 5423-4). Cette élision est fréquente. Mais déjà en ancien français, on rencontre *te* : Il y a un passage très caractéristique de *Berte aux gr. piés* : *Ha ! vielle, dist li rois, di, pourquoi traisis te Bertain ta douce dame ne pourquoi le fesis te ? Tu ses bien que ta fille lés moi gesir mesis te ; Ce fu grans faussetez ; pourquoi ne le gehis te ? Se tes cors est perdus, l'ame que ne garis te ? Bien croi, s'a traison de ton cuer l'empresis te, Tu es de la semblance a la gent Antecriste* (2222 et suiv.).

Ce *te* est-il analogique du seul régime, c'est peu vraisemblable. Il est possible qu'il soit analogique aussi de *je*, et qu'il y ait là des deux influences à la fois, en ce sens que *je*, *me*, ayant la voyelle

1. Il importe ici, quoique nous suivions d'ordinaire les divisions traditionnelles des grammairres, de mettre à part et en dehors des pronoms les adjectifs possessifs. Ceux-ci, en rapport constant avec les noms, comme les autres adjectifs, suivent comme eux les perturbations de la déclinaison nominale. Quand un Deschamps se souvient encore que *pechiez*, *cuers* sont des sujets, il y joindra *mes*, *tes* : *Va a sa fin ou ses pechiez le tire* (I, 77, Ball. VI, v. 19); *jamais mes cuers ne l'amera* (Id., ib., 95, Ball. XVII, 25). Puis au fur et à mesure que ce sentiment s'éteint, *mes*, *tes*, *ses* disparaissent, et le cas régime subsiste seul.

A première vue, il devrait en être de même des adjectifs démonstratifs, mais comme les adjectifs démonstratifs s'emploient en même temps en qualité de pronoms, leur destinée est loin de se régler aussi simplement.

semblable, la seconde personne a tendu à la même uniformité en étendant la forme de l'accusatif au nominatif.

Est-ce *tu* ou *te* qu'on rencontre dans quelques exemples du moyen français élidé en *t* : *t'es trop bon* (*Farce du pasté*, 185)? Cela est difficile à assurer.

Il est même remarquable qu'au *xvi*<sup>e</sup> cette forme *t'*, qui devait devenir si populaire n'est notée presque par aucun grammairien. Sylvius dit qu'elle est du Hainaut, mais que les Français ne l'emploient jamais (55). Ronsard se l'est permise : *Ne combats point, afin que n'estant le plus fort T'achètes une honte aux despens de la mort* (IV, 130)<sup>1</sup>. Et une mention de Cauchie permet de croire qu'elle existait dans la prononciation populaire ; il la note chez les anciens poètes « *quos incultus vulgus adhuc imitatur, dicens : si t'estois en ma place, si t'es sage* » (1576, 61).

*ILS*. — *Il*, sujet pluriel, est resté sujet, mais en prenant l'*s* du régime pluriel des noms, lorsque ceux-ci ont commencé à n'avoir plus au pluriel que la forme du régime. Le scribe de Joinville garde encore la forme traditionnelle. Il n'y a qu'un seul exemple de *il* dans les *Miracles de N. Dame*. Deschamps, Oresme, hésitent. Le *livre du Chevalier de la Tour Landry*, au contraire, préfère visiblement la graphie avec *s*. C'est sans doute l'influence de son dialecte. Dans le *Ménagier de Paris*, cette *s* est constante.

Il est certain que la transformation de *il* est en rapport avec la date de la disparition de la déclinaison, que par suite elle varie suivant les régions, qu'en outre la graphie nous cache souvent ici l'usage. Chez Ch. d'Orléans, *il* est encore commun ; c'est là simple question d'orthographe, car *s* ne se prononce pas, même devant voyelle, on dit *il(s) ont* et non *iz ont*. Dans ces conditions, *il* se perpétuera encore très longtemps.

*ILS* et *ELLES*.<sup>2</sup> — D'autre part au pluriel la même influence du masculin se fait sentir. On rencontre non seulement la forme abrégée *els* qui a été très anciennement en usage (quelquefois *el*), mais *ilz*, où cette influence est visible : *A la prière du saint hermite, ilz* (les femmes) *revindrent en leurs sens* (*Chev. de la Tour Landry*, 64, le fait est ici dialectal) ; *Il n'est ouvrage que de femme, Je le dy sans que nul je blasme ; Mais pour parler ilz ont le bruyt* (*Anc. Th. fr.*, II, 357) ; *Il y a terribles nouvelles De vostre fils. — Mais*

1. *Te* n'est même pas dans les premières pièces populaires du *xvii*<sup>e</sup> données par Nisard (o. c. 320), par exemple dans les *Compliments de la place Maubert*. Mais il est dans la *Conférence des deux paisans de Saint-Ouen*.

2. Voir Suchier, dans *Zeitschr. f. r. Phil.*, IV, 419.

toutes fois, *Et quelles sont-ilz ? Ils sont telles* (le jeu de mots est sensible dans la réplique; *ib.*, 338-9); *Beaux filz, ay je doncques peché Se avec deux femmes j'ay couché, Puisqu'ilz sont gentilles commères* (*Myst. du V. Test.*, 4508-10); *Ne doubtez point de ces bonnes nouvelles, car ilz sont escriptes* (*Oliv. Mail.*, *Serm.* 31); *Et dames de joindre les mains Quand ilz virent donner l'assaut* (*Fr. arch. de Bagn.*, 116-117); *ilz mouroient de la clavelee* (les brebis, *Path.*, p. 86, 15); *ilz* (les saintes femmes) *ont dit* (*Greb.*, *Pass.*, 30992). *Ce sont herbes...*, *Ils sont bonnes* (*Farce des Galans*, v. 217-221, *Picot, Sot.*, I, p. 31); dans la *Farce du Pont-aux-Asnes*, *ils* semble presque la forme générale pour *elles*.

Ce phénomène se note de bonne heure dans les textes anglo-normands; les influences des dialectes du Sud-Ouest n'y sont sans doute pas étrangères et aussi dans le N.-E. Toutefois il est trop généralisé pour qu'on puisse le considérer au xv<sup>e</sup> siècle comme dialectal<sup>1</sup>.

Il se rencontre jusque dans Ronsard (*Au Rossignol*, Extr. de B. de Fouq., 166) : *Dy luy que les plus belles fleurs En janvier perdent leurs couleurs Et quand le mois d'avril arrive Qu'ils revestent leur beauté vive*. Cf. *Hymne à S. Blaise*, *ib.* 308 et la *Franciade*, *ib.*, 197.

**LI et LUI.** — Les régimes atones et les régimes toniques, les régimes indirects et les régimes directs sont loin encore de s'être fait chacun leur fonction propre.

*Li* féminin tonique est menacé par la concurrence de *lui* masculin : *l'ame de lui au Deable soit* (*Chem. de Povreté, Menag. de Paris*, II, 5, 2); *se elle estoit ores morte, vous ne vous devriez pas pour luy destruire* (*ib.*, I, 187); *elle fu recheute a grant joie, et tout cil qui avoecques lui estoient* (*Froiss. Chron.*, IV, 28, 29, etc.); *Le cuer pour lui trop malement me deult* (*Mir. de N. Dame*, V, 210, v. 1621-2); *Or me recommandés a li* (*Froiss.*, *Mél.*, 682). *J'ains Theodore vraiment... Se tu me peuz faire jouir De lui* (*Mir. de N. Dame*, III, 72, 101-105; cf. *ib.*, V, p. 112, v. 537).

Dans quelques vers on trouve les deux formes alternant : *La seconde.. assemblee si fut entre lui* (la Vierge) *et Elisabeth sa cousine... La tierce... fu la compagnie de li, de Joseph, et de Jhesu son filz* (*ib.*, III, 79, n° XVIII).

Même hésitation à l'atone : *Ce fu quant Gabriel lui dist* (à la

1. Le Dr Bos, l'ayant souvent noté dans la traduction de la Chirurgie de H. de Mondeville, a relevé les exemples qu'il en trouvait dans les Miracles de N. Dame, et le Mystère du Vieux-Testament (*Introd. de la Chir.* xxxvi-xxxviii).

Vierge) *que elle concevroit le filz de Dieu et elle li demanda... et quant l'ange lui ot dit la maniere* (*Ib.*); *Ma fame en eut hier soir tres parfetes grietés, Il m'a esté de lui ostroies et donnés* (*Brun de la Mont.*, 638-9). Pendant tout le xiv<sup>e</sup> siècle, *li* demeure commun : *car homs ne li puet eschaper* (*G. de Machaut, Pr. d'Alex.*, 41); *des maulx que son seigneur ly faisoit bien souvent traire* (*Chev. de La Tour Landry*, 181).

Mais on peut se demander si *lui* n'est pas dès lors phonétiquement réduit à *li*, d'où la confusion.

Au masculin, l'histoire de la concurrence des deux formes *li* et *lui* pour servir de pronom tonique doit être reprise d'un peu plus haut. Villehardouin fait toujours la différence entre les deux formes; mais au cours du xiii<sup>e</sup> cette différence s'efface. Dans le *Credo* de Joinville, *li* apparaît presque régulièrement après les prépositions, et devant l'infinitif, quoique ailleurs *lui* soit encore dominant. Ainsi dans *Aymeri*, 2493 : *Je ne desir nul home fors que li* (cf. 1918); *L'Histoire de saint Louis* n'a que rarement *lui*.

Au xiv<sup>e</sup> l'usage ne change que très lentement. Dans la *Panth. d'Am.*, après préposition, on a presque toujours *li* ; *vers li* (1045, 1047); comparez *devant ly* (*Men. de Par.*, I, 165); *cousoient sur ly les perles* (*ib.*, I, 106); *Il me plaist que je le confonde, Et li, et trestoute s'esglise* (*Myst. du Jug.*, 1218); *pareil a li* (*Froiss.*, *Mél.*, 323, cf. 77, 80, 191, 324, 431).

Comme atone, *lui* se rencontre déjà assez anciennement devant les verbes à un mode personnel : *quant lui plaira* (*Villeh.*, 60); *con lui convint* (*id.*, 111); *que lui pesoit* (*id.*, 223); *et lui tollirent toute sa robe* (*Joinv.*, 78<sup>e</sup>); *se on lui donnoit une buse* (*id.*, 296<sup>r</sup>).

Pourtant au xiv<sup>e</sup> *li* lutte encore : *c'est la vostre amour qu'il requiert Li donnez* (*Mir. de N. Dame*, III, 74, v. 148 ; cf. V, 117, v. 687); *La vient Floree qui li porte Grant solas* (*Froiss.*, *Mél.*, 456-7); *En ce regart li vient la darde D'amours* (*id.*, *ib.*, 226).

Au xv<sup>e</sup> la préférence pour *lui* est très nette. Des textes comme le *Débat des herauts d'armes* ne connaissent plus d'autre forme : *luy fait si grans honneurs... lui devons bien porter honneur* (12 § 34); *la biaulté de sa jeunesse tousjours luy persévéroît* (*Leg. de S. Anth.*, 28, X). Cependant, dans Pathelin, *esbaubely* : *ly* (p. 79, v. 6-7).

Toutefois, ici encore, il faudrait savoir si la prononciation de *lui* et de *li* n'étaient pas très souvent confondues en *li*<sup>1</sup>.

1. Peut-être aussi en *y* : *Si tu y veus parler* (*Brun de la Mont.*, 438); *vous n'y pourriez parler* (*J. de Par.*, 91). On sait que, contrairement à ces exemples, *parler* se construira longtemps avec *à* : *parler à lui*. C'est encore de règle au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle.



**ELLE.** — On voit aussi apparaître *elle*, à l'atone et à la tonique, sous l'influence du pluriel *elles*, et du sujet; il joue le rôle de régime direct et de régime prépositionnel; Froissart par exemple l'emploie couramment : *pour elle aidier a remettre en Angleterre* (*Chron.*, II, 35, Eb.); *pour elle garder* (*ib.*, II, 244); *d'elle veïr* (*id.*, *Poés.*, II, 290, cf. 192); *Nous povons dire de elle les paroles proposées* (*Mir. de N. Dame*, III, 79, n° XVIII); *Et n'est qui me puist esjouir Fors seulement d'elle jouir, Et c'est chose a faire moult fort Conment j'aie d'elle confort : Car onques a li ne parlay* (*ib.*, III, 70, n° XVIII, 25-29).

Mais l'usage ne décidera en faveur de *lui* d'une part, de *elle* de l'autre, qu'au xv<sup>e</sup>.

**PRONOMS POSSESSIFS.** — Le possessif perd sa déclinaison, sans que cette disparition donne lieu à des observations spéciales; uni très intimement au nom, il suit le sort commun des adjectifs.

**LES FORMES FÉMININES.** — Pendant la première période, alors que *moie* fait encore invariablement *moie*, les formes lourdes des autres personnes tendent aussi à devenir *toies*, *soies*. On rencontre ces formes dans les textes.

Cependant, jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle, les exemples de *toe*, *soe* persistent : *la soue fiole* (*Myst. du Jug.*, 479); *laquelle il tenoit jà pour grant partie comme seue* (J. du Vignay, *Primat*, 12<sup>d</sup>; cf. 10<sup>d</sup>).

Or dès cette époque la forme *moie*, et, par suite, celles qui avaient été refaites sur elles, étaient en concurrence avec des féminins tirés de *mien*.

Au xiv<sup>e</sup> siècle, il me semble que c'est encore *moie* qui est de beaucoup le plus fréquent : *La puissance est moye* (*Jour du Jug.*, 492); *ceste moie espouse* (I, 122).

Encore au xv<sup>e</sup> on le rencontre, mais beaucoup plus rarement : *telle est la volenté moye* (Ch. d'Orl., II, 175, R. CLXIV, v. 6); *vous m'accordastes d'estre moye* (*Chans. du XV<sup>e</sup>*, 22, ch. XIX, v. 12; cf. LX, p. 60, v. 30); *sa puissance passe la moye* (Greb., *Pass.*, 10212).

Rutebeuf, au xiii<sup>e</sup> emploie déjà *siens* (dans Bartsch, *Chrest.*, 4<sup>e</sup> éd. p. 375); cf. au xiv<sup>e</sup> le *Menagier de Paris*, I, 100; *deus bonnes viles siennes* (*Ménestr. de Reims*, 119); *une sienne citei* (*ib.*)<sup>1</sup>.

**LEUR.** — *Leur* mérite une attention spéciale. Le sens étymologique en est complètement oublié, et il apparaît comme un adjectif, soumis aux variations ordinaires; cependant il y a lieu

1. Pour *tien*, *sien*, voir ci-dessus au xiii<sup>e</sup>, p. 338; pour *mon* au lieu de *ma*, voir p. 344.

de distinguer. A aucun moment il n'y a eu tendance à lui donner un féminin comme on en donnait un à *meilleur* : *leure* n'apparaît pas. La raison en est sans doute que, à l'époque où ce changement eût pu se faire, l'*e* sourd est si affaibli que la phonétique syntaxique eût plutôt poussé à éteindre cet *e* s'il eût existé, qu'à en donner un à un mot qui n'en avait pas (cf. *vol' chanson*)<sup>1</sup>.

Au contraire l'*s* du pluriel apparaît dès le <sup>xiii</sup>e siècle : *leurs mestiers* (Est. Boil., *Liv. des Mest.*, 157).

Au <sup>xiv</sup>e, il est fréquent : chez Desch. : *leurs ennemis*, *leurs guerreeurs* (I, 223, B. CIX, v. 8 et 11) ; *leurs subgiz* (I, 227, B. CXI, v. 20) ; *leurs vertus* (I, 233, B. CXV, v. 23) ; de même dans le *Chev. de La Tour Landry* : *leurs cornes*, *leurs atours*, et *leurs cointises* (64). Chez Froissart, *leurs* est presque régulier. Il est aussi très fréquent dans les *Miracles de Nostre Dame*, on peut donc considérer la nouvelle forme comme en usage dès le <sup>xiv</sup>e siècle. Si jusqu'au <sup>xvii</sup>e on rencontre des exemples de *leur* invariable, il semble qu'il faille les considérer comme des confusions avec la forme de *leur* pronom personnel<sup>2</sup>.

DÉMONSTRATIFS. — SUJETS ET RÉGIMES. — Dans les démonstratifs, les changements qui atteignent la déclinaison paraissent, au premier abord, peu réguliers. Au pluriel les choses se passent comme partout. Après une période de confusion, les accusatifs *ceus*, *ces*, prennent normalement la place des nominatifs. Le scribe de Joinville écrit fréquemment *ces*, *ceus* pour *cist*, *cil*. Ainsi (11 et 73) où l'édition de Wailly a *cil*, le texte reproduit par Michel a *ceulz*. De même (89 et 92) de Wailly donne *cist*, le texte de Michel *ces*.

*Ceuls* est la forme courante chez E. Deschamps (I, 99, B. XX, v. 22, 23, 24, p. 91, B. XV, v. 15, etc.).

Au singulier les choses sont loin d'être aussi simples. Les deux pronoms *cil* et *cist* ne paraissent pas traités de même : *cist* disparaît, et *cil* demeure. Mais ce n'est là qu'une apparence, *cil* vit, protégé très probablement par l'analogie du pronom *il*, et il se conservera jusqu'au <sup>xvii</sup>e siècle, nous aurons à en reparler ; toutefois, dès le <sup>xiv</sup>e siècle, dans la plupart des cas, il est supplanté par *celui*<sup>3</sup>.

1. On peut alléguer aussi que *r* était amui devant consonne, mais cela n'a pas empêché l'addition de *e* à *meilleure*.

2. A titre d'exemple pour le <sup>xv</sup>e de *leur* invariable, et pour ne pas faire paraître les faits plus réguliers qu'ils ne sont, je citerai : *tournent leur pensées* (Christ. de Pisan, *Hist. de Ch.* V, 262, 2) ; *ensuivre leur meurs* (*Ib.*, 276, 1) ; *bailler leur requestes* (*Ib.*, 278, 1).

Au <sup>xvi</sup>e Palsgrave donne *leur* comme déclinable (80), mais il laisse échapper : *leur glaives* (342), *leur navires* (574).

3. Déjà au <sup>xiii</sup>e, *Se celui chiez qui aucune chose sera trouvée des viandes en ait aucun desus dites reprouches* (Est. Boil., *Liv. d. Mest.*, 177).

Certains livres, comme celui du *Chevalier de La Tour Landry* l'emploient à peu près exclusivement. Les exemples de *celui* en fonction de sujet sont innombrables (*H. Capet*, 242, 18; *Cuv.*, *Chron. de Du Guesclin*, 4161; *Guer. de Metz*, 295).

Au *xv<sup>e</sup>* il est à toutes les pages, ainsi chez Ch. d'Orléans : *moi seul qui suis celluy* (I, 31, B. XVII, v. 12), *je suy cellui* (*ib.*, 34, B. XIX, Envoi), *Loué soit cellui qui* (*ib.*, 35, B. XXI, v. 1), etc.

Quant à *cestui*, il est partout : *Sire, cestui ne l'a pas fait* (*Mir. de N. Dame*, II, 256, v. 749); *cestui enfant est ton fils* (*Men. de Paris*, I, 123).

Malgré l'apparence, à la suite de cette invasion du cas régime, les deux pronoms sujets ont peut-être été traités de même façon ; *cist* semble en effet disparaître et *cil* rester, mais d'abord il reste comme une forme sans fonction casuelle propre, qu'on emploie aussi bien au régime : *combien qu'on tient cil tant heureux* (Mart. d'Auv., *L'Amant rendu Cord.*, 1855).

En outre il n'est pas démontré qu'il y ait là maintien du seul *cil*. La différence peut être plus extérieure que réelle, car *cist* se réduit à *cis*, dont l'*s* est muette devant les consonnes, et *cil* ne faisant pas entendre *l*, dans la même position, les deux ont fort bien pu se confondre dans la prononciation commune *ci*, maintenue graphiquement à l'état de *cil* à cause de *il*<sup>1</sup>.

Toutefois, où la différence se marque, c'est dans la survivance des régimes : *Cist* gardera longtemps *cest* et *cestui*, *cil* perd de bonne heure le direct *cel*. *Cel* est encore tout à fait commun à la fin du *xiii<sup>e</sup>* siècle dans Beaumanoir; les exemples sont même assez nombreux au *xiv<sup>e</sup>* : *Moult me vint à gré cel ordre* (*Chem. de Povreté*, dans *Men. de Paris*, II, 38, 2; *Qui est, dist elle, cel ouvrier?*). On voit même ici que *cel* empiète sur le cas sujet. Ailleurs il est dans sa vraie fonction : *elle avoyt veu nagaires cel qu'elle vouldroit bien* (*Chev. de la T. Landry*, 28); *cel nom anathomie* (*Chir. de Monde v.*, § 48); *en cel estat et en celle doubte* (Froiss., *Chron.*, I, 191); *en cel estat* (Creton, *Richard*, 300); *en cel an* (*Chron. des IV prem. Val.*, 9); *et firent cel onneur* (*Débat des h. d'arm.*, p. 11, § 29); *en cel arroi* (Froiss., *Mél.*, 3658); *De cel huis la* (*Chr. de Pis.*, *Deb. de deux Amans*, 378, II, 60). On le

1. Ce qui rend cette hypothèse vraisemblable, c'est la confusion qui règne de bonne heure, quand *s* de flexion vient s'ajouter aux sujets pronominaux comme aux autres : *cis* est très commun dans le *Roman de la Rose*, I, 32, 481, 70, 1107 et souvent; *cis murs* (*Iymeri*, 1033). D'autre part *cilz desirs* (*Panth. d'Am.*, 575); comme *cilz qui* (*ib.*, 172; cf. 1152, 2067, etc.); *cilz qui meinne vie pure* (G. de Mach., *Pr. d'Alex.*, 407).



*N. Dame*, IV, 130, n° 25, 198); *ce sac de florins-ci* (*ib.*, 4, 129, n° 25, 146); *ces gens-ci* (*ib.*, 4, 144, n° 25, 604).

Tantôt c'est le pronom qui reçoit directement la particule : *ceuls cy, qui samblablement* (E. Desch., 9, p. 26, *Mir. de mariage*, 709); *ceulz-ci* (*Mir. de N. Dame*, IV, 156, n° 25, 989-990); *ceste icy* (*Troilus*, 127, cf. 130, 134, 141, etc.).

L'usage de ces formes, sans être constant, est assez répandu pour qu'on aperçoive à la fin du x<sup>v</sup>e que bientôt les simples vont être éliminées par elles de plusieurs de leurs emplois propres, mais cette lutte ne se terminera que beaucoup plus tard.

Dans les *Cent nouvelles* les formes renforcées sont encore relativement rares<sup>1</sup>, au contraire elles abondent dans Commynes : *ces deux icy n'avoient jamais eu differant* (I, 140, M.); *ceste là* (I, 121); *ceux-là* (*ib.*, I, 74); *cecy* (I, 126); *cela* (I, 125). On les trouve aussi bien en vers : *comme celluy-là qui* (Ch. d'Orl., II, 186); *en ce monde cy transitoire* (Vill., *G. Test.*, 32).

ARTICLE. — LES FORMES CONTRACTÉES. — Seules, elles méritent quelques observations.

*Ou*<sup>2</sup> est encore en pleine vie au xiv<sup>e</sup> siècle : (*Brun de la Mont.*, p. 3, 50-51, *Chron. des Prem. Val.* 17, Creton, *Rich.*, 298, 300, etc.). Au x<sup>v</sup>e même les exemples sont encore très abondants : *ou dit voyage* (*Chron. de S. Den.*, part. inéd. 1); *ou royaume de Naples* (*ib.*, 7); *ou feu* (*Ev. des Quen.*, 38); *ou temps de ma jeunesse folle* (Vill., *G. Test.*, XXVI); *roy en son royaume comme vous estes ou vostre* (*Deb. des H. d'Arm.*, 21, § 53); *ou dit royaume* (*ib.*, 22, 56); *ouquel* (*Leg. de S. Anth.*, 26, X); *ou temps advenir* (*ib.*, 31, XII); *ou psaultier* (*ib.*, 51, XII); *ou cousté de la montaigne* (*ib.*, 62, XV).

Toutefois, dès ce moment, les formes contractées de *a le* entrent en concurrence avec celles contractées de *en + le*. *Il en aura au cuer en brief temps marison* (*Brun de la Mont.*, 91).

Et avant que les unes cèdent aux autres on trouvera souvent, surtout au pluriel, trace d'une réaction qui amène l'emploi de *es*, là où le sens et la syntaxe appellent *aus* : *tant qu'il vint jusques es portes de Romme* (*Deb. des H. d'Arm.*, 17, 45); *requis*

1. *Ceste cy* (I, 64); *cest ycy* (I, 84).

2. Au lieu de *ou*, on a encore souvent *eu* (u) au xiv<sup>e</sup>. Ainsi dans G. de Machaut, *Prise d'Alez.*, 471 : *eu monde*; dans la *Chron. des prem. Val.*, 2 : *eu chastel Gaillart*; *ib.* 15 : *eu chastel de Caen*.

La graphie est souvent *el*, comme antérieurement : *el nom de li* (J. de Vignay, *Primat*, 13', cf. 13\*).

*bataille es roys de France (ib., 18, 46); la recommandarent es moynes (Leg. de S. Anth., 70, XVIII); semblables es payens (ib., 89, XXVI); distribua tous es povres (ib., 10, § II); il a donné veoir et clarté es adveugles, ouyr es sours, chemin es boéteux, necteté es meseaux (ib., 98, XXX); es dieux donnons louenge et gloire (Myst. S. Laur., 3818).*

Cette confusion durera presque jusqu'à la disparition de *ou* et de *es*, elle est encore commune dans Rabelais.

Pour les formes venues de *à* et *de*, il y a lieu de signaler le progrès déjà marqué de celles qui devaient rester en langue moderne : *du*, *aus*.

*Dou* est encore commun au *xiv<sup>e</sup>*, par exemple chez G. de Machaut : *dou saint pere (Prise d'Alex., 699); dou milleur affaire (70); douquel il ne se doutoit mie (ib., 736).*

Mais les exemples de *du* sont en nombre infiniment plus grand.

J'ai déjà signalé au *xiii<sup>e</sup>* siècle l'apparition de *aus* pour *as*. Au cours du *xiv<sup>e</sup>*, les exemples se multiplient, *aus anfanx et as parans (IV tenz d'aage d'ome, 169, cf. ib., 178, 187, 103); aus paroles (Contes dév., I, 144).*

Mais on voit dans 'un même texte les deux formes alterner : *as mestres aux eschevins (Liv. des Mest., 25, tit. V); as us et aus coustumes (ib., 49, tit. XVII).*

*as* se conserve jusque chez Froissart : *as Flamens. (Chron., II, 77); logiés as tentes et as très (Id., ib.);* et même après lui.

RELATIF. — CONFUSION DE QUI ET DE QUE. — La régularité de la déclinaison du relatif a été profondément troublée, sans parler des causes générales, d'abord par la confusion de *qui* et de *cui*, par la ressemblance de la forme du neutre *que* avec le régime masculin, enfin par l'existence et l'extension du relatif adverbial *que*<sup>1</sup>. En outre, il faut encore tenir compte de la possibilité d'élider *e* ou *i* devant les voyelles, ce qui achevait de rendre les formes indistinctes<sup>2</sup>.

Ces diverses causes font que pendant la période qui nous occupe

1. Je n'ai point compté *que* pour une forme proprement française. On la rencontre en effet surtout dans l'Est et dans l'Ouest, cependant on la trouve dans le *Pélerinage*. Y appartient-elle au copiste (v. 431 et 521) ? L'abréviation y est bien celle de *que* : *q̄*, qui est abrégé en *qi*. Souvent une élision ne permet pas de reconnaître si on a affaire à *qui* ou à *que*.

2. *Ce sache cil qu'à court ira (Ruteb., II, 223); Celui que por Seignor tenons, Qu'en crois se laissa devoreir (id., I, 155, v. 148-9); Il y a ceans religieux Qu'a autant de mal essayé (Mart. d'Auv., Am. rend. Cordel, 714);* mais dans l'exemple suivant il n'y a pas de doute : *celuy qui l'en sert, que luy portera (Jean de Paris, 106); Bien sçavons que tel l'oyson plume, Qu'au menger n'est pas invité (Farce des gens nouv., 11-12, Picot, Sol., I, 120).*

on rencontre *que* ou *qui* occupant chacun la place normale l'un de l'autre.

*Que* masculin singulier est déjà dans Joinville : *n'avoient roi mais que l'empereor de Rome, que païens estoit* (783 dans Haase, o. c. p. 51, cf. 831 b). Il est tout à fait commun au *xv<sup>e</sup>* : *Ledict cappitaine, que leur dit* (*J. de Par.*, 91, cf. 99); *J. de Paris, que nous envoie icy* (*Ib.*, 59); *le sang que ne devoit mentir* (*Myst. V. Test.*, 17764, cf. 18445).

*Que* se trouve de même au pluriel, mais surtout à partir du *xiv<sup>e</sup>* : *toutes autres manieres de ouvriers que a charpenterie appartiennent* (*Est. Boil.*, *Liv. des Mest.*, 106); *chil que dedens estoient* (*Froiss.*, IV, 163, 2); *les princes que jamais n'ont crainte* (*Comm.*, I, 209, M.); *Et n'avoit gens si prouchains de luy que l'arcevesque d'Yort et le marquis de Montagu... que luy avoient faict ung grand et sollennel serment* (*ib.*, 204); *Grande risée fut illec faite de toutes les assistentes, que desja avoient lavé leurs cheveulx* (*Ev. des Quen.*, 95; cf. à la page suivante : *les six qui avoient esté inventeresses*).

Dans Jean de Paris, les exemples foisonnent : *Nous sommes ses fourriers, que lui venons faire son logis* (68); *cent jeunes pages que merveilleusement estoient beaux* (33). De même dans le *Myst. du V. Test.*, *vostre père et voz frérez Que... sont venus* (21005-7). *I a gens en aucun cartier, Soit pastoureux ou charretier, Que tousjours le chemin enseignent* (*ib.*, 17757-9).

Au contraire par l'analogie inverse, le neutre sujet prend la forme *qui*, mais bien lentement. Il y en a déjà des exemples dans le *Cour. Loïs*, 442-3 : *N'i demorra... Or ne argent, ne qui un denier vaille*. Cf. Villehardouin : *Je vos claim cuite ce qui remaint en la nef dou mien* (122b). De même dans Joinville : *c'est a savoir ce qui affiert au profit* (4 b).

*Que* est encore très fréquent au *xv<sup>e</sup>* (*Comm.*, I, 195, 194; *Chartier, Chron.*, II, 106; *XV Joyes*, 34; *Jean de Paris*, 102; *Leg. de S. Anth.*, 37, XII).

Toutefois *qui* se répand de plus en plus : *je vous diray qui bon me semble* (*Mir. N. D.*, XXVII, 1076, IV, 278); *Vous savez que je fuz l'autre jour à telle feste où vos m'envoïastes, qui ne me plaisoit gueres* (*XV Joyes*, 12); *mais, qui plus est, entreprennent* (*Men. de Paris*, I, 176); *Incontinent partirent de sa maison aucuns de ses serviteurs, qui se tournerent au service du Roy... qui lui feist paour qu'il n'y eust plus grand queuhe* (*Comm.*, I, 180)<sup>1</sup>; *vous prenez*

1. Comparez des phrases comme celles ci : *tous biens... des-endent du bien souverain qui je suis* (*Intern. consol.*, 77).

*plaisir à abuser femmes, qui... n'est pas bien fait* (C. Nouv., I, 57-58).

**QUI et QU'IL.** — La confusion de *qui* et de *qu'il* sur laquelle je ne reviens plus, est constante : *lor mestier, quel qui soient* (Ph. de Novare, IV *tenz d'aage d'ome*, 18); *rendre a chascun ce qu'il luy appartient* (Serm. d'Oliv. Maillart, 19).

Je marquerai seulement une première conséquence qu'elle entraîne, on rencontre de pseudo-relatives : *pour ce que il luy sembloit qui balloit mieulx que luy* (Faits merv. de Virg., 3); ou inversement de fausses conjonctionnelles : *lire ou escouter choses salutaires et qu'ilz nous doivent conduire a la eternelle felicité* (Jean de Paris, 1); *parquoy il n'y auroit celluy qui ne gouvernast damoisselles Et qu'il ne vousist aujourd'huy, Sans foncer, avoir des plus belles* (Coquill., II, 50); *s'il y a vivres dedans et gens qu'ilz soyent léaulx à leur dame* (Jean de Paris, 9).

**LEQUEL.** — J'ai déjà marqué combien, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, la diffusion de *lequel* avait été grande. Toutefois ce pronom continue encore à se généraliser dans des textes de langue commune. Mais il ne faut pas croire ce mouvement plus rapide qu'il ne l'a été. Un passage de Joinville me donne 31 *qui* pour 1 *lequel*, six pages d'Oresme m'en donnent encore 27 pour 6 *lequel*, six pages de Gerson en ont aussi 26 pour 4 *lequel*.

Il est également incontestable que c'est surtout la prose qui adopte *lequel*<sup>1</sup>. Il n'est pas rare d'en trouver dans Commynes plusieurs dans une même phrase : *par quoy partit de bonne heure, et emmena quant et luy ce confesseur du duc de Guyenne et ung escuyer d'escuirie, ausquelz on imputait la mort dudit duc de Guyenne; lesquelz ont esté prisonniers en Bretagne par longues années* (I, 247); *s'adressa à Oudet de Rye... lequel estoit né et marié audict pays de Guyenne, luy priant qu'il tint la main que son maistre acceptast ce parti, lequel estoit trop plus grand* (ib., 173-4).

Néanmoins on le trouve aussi en vers. Si Deschamps en fait peu d'usage, Froissart le présente assez souvent dans *Méliador* (1789, 5867-68, 2261, etc.)<sup>2</sup>

**INTERROGATIFS.** — Les interrogatifs subissent d'abord dans leur

1. J'entends toute la prose. Un livre aussi familier que celui de *La Tour Landry* en use aussi : *n'avoit enffant que ung, lequel s'en ala baingnier* (170), *lesquelles j'ay ouy compter* (ib., 51), *avoit une femme..., laquelle estoit blasmée* (ib., 171).

2. On trouve bien entendu aussi *lequel* adjectif : *par lequel meschief* (Frois., Chr., IV, 15); *lesquelz personnaiges le roy Edouard aymoît fort* (Com., I, 197); *esquelz mains il vint* (ib., 457). Notez des phrases comme celle-ci : *la dame de majesté En quel garde j'ai puis esté* (Mir. N. Dame, IV, 310 n° XXVII, 2044-5).



déclinaison un changement analogue à celui des relatifs, le *que* du neutre y est remplacé par le *qui* du masculin ; *que* est encore fréquent au xiv<sup>e</sup> : *Que vous plaist, chier sire ?* (*Mir. de N. Dame*, IV, 124, XXV, 1) ; au xv<sup>e</sup> au contraire *qui* domine : *luy demanda qui l'amenoit* (*Comm.*, I, 307) ; *Je lui demanday pour passer le temps, qui estoit la cause pourquoy il venoit en ce païs* (*Jean de Paris*, 63).

FORMES PÉRIPHRASTIQUES. — Il est visible aussi dès ce moment que les formes simples vont céder aux formes périphrastiques, qui peuvent porter un accent et donner par suite une intonation plus marquée à l'interrogation. Il y en a des exemples assez nombreux dès le commencement du xiv<sup>e</sup> : *qu'est co K'il fait ?* (*Chrest. Ev. de Nic.*, 56) ; *quel mal ovre est co ke j'oi ci ?* (*ib.*, 74) ; *qu'est-ce que vous me dictes cy ?* (*Chem. de Povreté, Men. de Paris*, II, 41, 2) ; *que est-ce que tu as voulu faire à moy* (*Men. de Paris*, I, 87).

Au xv<sup>e</sup>, on rencontre à foison les nouvelles formes, particulièrement dans le *Myst. du V. Test.* : *quesse que jo ?* (4771) ; *qui esse qui m'a frappé* (4763) ; *qu'esse que vous avez ?* (4577) ; *qu'esse que nous feron ? De quoy esse que couvriront De noz corps les secretz piteux ?* (1735-37) *Ou esse que la metron* (3639) ? *ou esse que nous logerons ?* (*Farce des gens nouv., Pic., Sot.*, I, 131) ; cf. *Farce du Munyer* (*Fourn., Th.*, 167).

Il faut en rapprocher les interrogatifs adverbiaux composés : *Conmant est ce que te reçoit Cilz folz peuples desconfortez Qui tu es annemis mortez ?* (*Jour du Jugem.*, 1356-8) *pourqu'esse que Dieux ne te tout* (*ib.*, 1360).

La formule s'étend aussi dès lors à l'interrogation indirecte : *Je vous demande, Pour quoy c'est que l'avez bastie* (*Myst. d. V. Test.*, 5637, cf. 31385) ; *point ne nous declaira Lequel c'est qui premier viendra* (*ib.*, 5752) ; *leur demanda qui c'estoit on lit de la chambrière, qui là dormoit* (*C. Nouv.*, II, 44) ; *pour qui c'est que vous me prenez ?* (*Path.*, 109, 14)<sup>1</sup>.

INDÉFINIS. — QUELQUE QUE. — La forme *quelque que* fait encore des progrès. On la rencontre dans une foule de passages (*Men. de Paris*, I, 144, *Mir. de Nostre Dame*, V, 202, 1393-4, etc.). Cependant l'ancien tour se maintient : *quel compaignie que tu truisses* (*Chem. de Povreté, Men. de Paris*, II, 25 ; cf. *ib.*, I, 83, *Froiss., Mél.*, 1749).

1. A noter aussi que cette périphrase s'étend dès lors à des phrases affirmatives. Il y en a des exemples dès le xiii<sup>e</sup>. *Et quant c'est que mengier voleit* (*Vie de S. Al.*, 41, *Rom.*, VIII).

Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> certains textes comme le *Debat des Herauts d'armes* présentent presque exclusivement *quelque que* : *quelque guerre que... quelques batailles qui* (19, par. 49) ; néanmoins ce n'est que plus tard que la question sera définitivement tranchée<sup>1</sup>.

On remarquera que, soit dans ce sens, soit dans le sens de *environ*, *quelque* est souvent variable *quelzques sept ou huyt cens personnes* (Comm., I, 207, M.).

A côté de *quelque* il est bon de signaler un emploi parallèle de *quelconque*. Déjà au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> : *quelconques robes quel aient* (J. de Meung, *Rose*, III, 74, v. 11467). Cf. *par quelconque voye d'accort que ce soit* (texte en prose dans *La Guerre de Metz*, 403).

AUTRES INDÉFINIS. — Après *auquant*, disparu de bonne heure, s'éteignent l'un après l'autre *auques*, *autretel*, *el*. Il y a des exemples de ce dernier jusqu'au <sup>xv</sup><sup>e</sup> : *S'elle dist un, elle pense el* (Froiss. *Mél.*, 518).

*Autretant* est encore usité (*Leg. de S. Anth.*, 31, XII) ; de même *autel* : *autieulx tourmens* (*Myst. S. Laur.*, 4019-20) ; *autel souldée* (Chr. de Pis., *Liv. du Tr. Jug.*, 853, II, 137).

*Quoi que* n'élimine que très lentement *que que*. On retrouve encore celui-ci avec le sens de *autant que* : *De lor buches chacun dirra Bien u mal que ke lui plera* (Chrest., *Ev. de Nicod.*, 244-5). *Que... que* garde en même temps la valeur distributive : *qu'en viandes qu'en autre avoir* (*Contes Dév.*, II, 60).

Quant aux formes des indéfinis qui subsistent, elles sont très hésitantes, les cas s'éteignent, mais lentement, on trouve jusque dans Ol. Maillart, *nul* alternant avec *nului* : *nulluy hayr, nul dif-famer* (*Œuv. franç.*, 56)<sup>2</sup>.

D'autre part *quelconques* ne s'assimile que lentement aux adjectifs en *el* : *quel*. On trouve assez souvent le pluriel : *quelzconques*, qui vivra jusque dans Marot et Palsgrave (qui donne même (82) un féminin *quelleconque*, lequel paraît du reste peu usité. De même pour *quelque*, on trouve soit une variation du seul premier élément, soit une variation des deux à la fois : *quelzques sept ou huit cens personnes* (Comm., I, 207, M.), *quelzques parolles* (*ib.*, I, 167).

1. Comparez : *quelque chose que sceurent deliberer les hommes en telles matières* (Comm. I, 186) ; *quelque part que je soie* (Ch. d'Orl., I, 29) ; *quelque douleur qu'il ait receu* (*ib.*, 194) ; *quelque part que soye* (*ib.*, II, 172) ; *quelque tort que elle ait* (XV *Joyes*, ch. XII, 129).

2. Toutefois, comme on le voit par l'exemple, *nulluy* n'est plus le seul régime. Il ne l'est même pas toujours, tant s'en faut : *Et nully ne me reconforte* (*Myst. S. Laur.* 4111 ; cf. 4566) ; *Deffens que nully, par envie, Desormais l'ame ne procure De munyer* (*Farce du Mun.*, Fourn. Th., 171. 2).

## CONJUGAISONS

PROGRÈS DE L'INCHOATIVE. — Un certain nombre d'exemples montrent déjà que la conjugaison inchoative appellera peu à peu à elle de nombreux verbes qui ne lui appartenaient pas.

*Enfoue* (Greb., *Myst. de la Passion*, 21710), *crout* (Desch., II, 97 Bal. CCLVIII, v. 6) ne sont pas encore remplacés par *enfouit*, *croupit*, mais on trouve *apperissoient* (Vignay, *Primat*, 15); *partissoie* (Brun de la Mont., 320); *Joingnissent les poitrines* (*La Vieille*, 591); *marchissant audit bois* (*C. Nouv.*, I, 64).

Mais les faits importants et caractéristiques ne sont pas ceux-là.

## I. DÉSINENCES. — EXTENSION DE E. — a). INDICATIF PRÉSENT. —

A la première personne de l'indicatif présent de la première conjugaison, les formes en *e* dont j'ai marqué la naissance au XII<sup>e</sup> et les progrès dès le XIII<sup>e</sup> siècle se rencontrent désormais, sinon aussi fréquemment que les autres, du moins très abondamment : *j'otroie* (Froiss., *Po.*, I, 6; *j'aide* (Id., *ib.*, I, 29); *je treuve* (Desch., I, 151, Bal. LVIII, v. 1); *j'espore* (Id., II, 220, *Lays*, CCCVIII, v. 200); *vous supplie* (*Mir. de N. Dame*, IV, 132, XXV, v. 251); *vous aime* (*ib.*, IV, 260, XXVII, 553); *je vous demande* (Brun de la Mont., 578).

Cependant les vieilles formes sont encore très répandues : *ain* (Brun de la Mont., 210), *aim* (*Chem. de Povreté dans Men. de Paris*, II, 33, 2; Machaut, *Prise d'Alex.*, 246); *pri* (Froiss., *Mel.*, 645); Creton, *Richard*, 295); *affi* (Id., *ib.*, 315); *saut* (Brun de la Mont., 449); *doubt* (Mach., *Prise d'Alex.*, 24).

A partir de cette époque, dans un même texte, les contradictions abondent : *je doubt* (Desch., I, 258, Bal., CXXXIV, v. 20); *je doute* (Id., *ib.*, 229, Bal. CXIII, v. 1); *je regni* (Id., *ib.*, 133, Bal. XLV, v. 25); *je supplie* (Id., *ib.*, 243, Bal. CCXXII, v. 17); *me merveil* (Id., *ib.*, 98, Bal. XX, v. 1); *je me merveille* (Id., *ib.*, 270, Bal., CXLIV, v. 17).

Il serait possible de dresser des statistiques; mais en attendant il est facile de constater que dans certains textes tels que le *Jour du Jugement* la forme moderne l'emporte déjà décidément. Les anciennes formes subsistent au XV<sup>e</sup>, mais beaucoup plus rares et

malgré quelques graphies on peut dater de cette époque leur disparition définitive<sup>1</sup>.

Pour Palsgrave déjà, *je te pry* sera une « licence poetique » comme *je l'os* pour *je l'ose* (402). C'est dès lors l'opinion de ceux qui mentionnent les vieilles formes.

La question change alors de nature; il s'agit seulement de savoir si l'apocope de *e* est tolérée en vers ou non. H. Estienne la corrige dans du Bellay (Clem., *H. Est.*, 444); et Deimier la condamne (*Acad.*, 1610).

b). *SUBJONCTIF*. — Les formes anciennes sans *e* se maintiennent au xiv<sup>e</sup> siècle, elles sont même les plus fréquentes : *aïst*, *doint*, *gart*, *port*, *puist*, *voist*, etc.<sup>2</sup>.

Toutefois les formes analogiques concurrentes apparaissent déjà : *dongne* (Desch., VI, 161; IX, 158); *garde* (Id., IX, 27; *Men. de P.*, I, 47), *noye* (*Mir. de N. Dame*, III, 100, XVIII, 838); *aime* (Desch., I, 116, *Bal.* XXIII, v. 10); *donne* (Frois., *Po.*, I, 41).

Au xv<sup>e</sup>, l'*e* se répand : *garde* (*Myst. S. Laurent*, 577); *envoye* (*ib.*, 832); *puisse* (*Saintré*, 266); *donne* (A. de la Vigne, *Av. et Boit.*, Fourn., *Th.*, 161, 2); *qu'elle le perde* (*Ev. des Quen.*, p. 27); *Que malle rongne vous puisse saisir* (*F. du Cuv.*, 216-7).

Mais là, on ne peut pas, comme à l'indicatif, considérer les résultats comme définitifs, c'est un mouvement qui n'est pas achevé avec le xv<sup>e</sup> siècle.

c). *A L'IMPARFAIT ET AU CONDITIONNEL*. — Au commencement du xiv<sup>e</sup> siècle, l'*e* muet de la finale des verbes se prononce encore. Dans le roman de *Brun de la Montagne*, qui est assonancé, les laisses en *oi* sont très nettement distinguées des laisses en *oie*. Voir par exemple la 16<sup>e</sup> : *anoit*, *devoit*, *soit*, etc., et la 17<sup>e</sup> : *voudroie*, *croie*, *voie*, *courroie*, *emportoie*, *partissoie*, etc. Dans l'intérieur du vers l'*e* compte pour syllabe : *Et a dit au varlet : Toy voudroie sauver, Droit par dedens mon sain s'i povoies entrer* (197-198).

Mais dans le cours du xiv<sup>e</sup> on commence à rencontrer *ois*, surtout au conditionnel; O. Knauer ne nie ce fait que par une erreur de rédaction, il cite lui-même dans le *Combat des Trente* : *mourrois*, *orrois*, *aurois*, *serois*. Deschamps en a quelques exemples : *Ja ne serois de fort jangler destruis*; à côté de : *Par journoier seroie tot destruis* (I, 313).

Au xv<sup>e</sup>, le mouvement se précipite; ainsi les chansons publiées

1. Dans le *Myst. du V. Test.*, des premières personnes terminées par *e* riment avec des mots en *e* : *deffie* : *mye* 18194-5 : *e* compte dans la mesure du vers : *Car je jure par ma grant royaulle* (18622).

2. Encore dans les *C. Nouv.* : *puist*, I, 72; 151.

par Gaston Paris riment plusieurs fois la première personne des imparfaits avec les mots en *ois* : *araisonnays* : *boys* (p. 32, n° 29).

Dans la mesure du vers, tantôt *e* compte, tantôt il ne compte pas. Comparez *Pathelin*, éd. Jacob, 78-79 : *Je vous jure Que je cuydoie par ceste ame*, et p. 42 : *En ay-je, je le disoye bien*; p. 415 : *Je luy disoye que feu son père*. Dans les deux derniers exemples *e* n'est que graphique.

Pendant tout le cours du xv<sup>e</sup> siècle, les deux graphies se rencontrent; inutile de noter les exemples très nombreux de l'ancienne, en voici quelques-uns de la nouvelle : *vouldroys* (*Jeh. de Paris*, 52); *demanderoys* (*ib.*, 109); *scaurois* (*ib.*, 30); *scaurois* (*Cuvier, Rec. de farces*, éd. Picot et Nyrop, v. 127); *debvois* (*ib.*, 178); *ose-rois* (*Myst. du V. Test.*, 22827).

Mais longtemps encore la tradition d'écrire *e* et même de le compter dans le vers, subsistera : *aimoye, joye* (*Myst. du V. Test.*, 18177-79); *mescroyroye* : *voye* (*ib.*, 18703-4); *avoys* : *monnoye* (*Path.*, 43).

EXTENSION DE S. — A la première personne de l'indicatif présent, dans les conjugaisons autres que la deuxième, qui n'avaient pas *s* originellement, une *s* analogique s'introduit. Dès le xii<sup>e</sup>, on trouve *je suis*, modelé sur *je puis*, et au xiii<sup>e</sup>, quelques formes analogues se rencontrent. Au xiv<sup>e</sup> elles deviennent fréquentes. *Je suis* est courant (Desch., I, 96, *Bal.* XIX, v. 2; V, 102, *Bal.* DCCCCVIII, v. 7, Froiss., *Mél.*, 647, *Mir. de N. Dame*, I, 137).

Comparez *j'acors* (*ib.*, 374); *je tens* (*ib.*, V, 123); *je veulx* (*ib.*, II, 275); *je plains* (*ib.*, V, 61); *je connois* (Frois., *Mél.*, 617); etc<sup>1</sup>.

Mais les vieilles formes sont encore très répandues : *je voy* (Desch., I, 130, *Bal.* Id., XLIV, 2); *je tien* (Id., *ib.*, 180, *Bal.* LXXVIII, 8); *je me plain* (Id., *ib.*, 80; *Bal.* VIII, 1); *j'atten* (Id., *ib.*, 81, *Bal.* VIII, 25), etc.

Au xv<sup>e</sup>, le progrès de l'*s* est relativement lent<sup>2</sup>. Comme cette *s* est amuie dans la plupart des cas, ce n'est plus qu'une question d'orthographe, et dès lors l'unification ne se produira pas avant l'époque grammaticale. Toutefois il ne faudrait pas croire *s* finale plus rare qu'elle ne l'est : *suis* (*Myst. du V. Test.*, 17573, 17870, 17987; *entens* (*ib.*, 17588); *dis je* (*ib.*, 17836); *requiers* (*ib.*, 19807), etc.

S AU PARFAIT. — Au passé de l'indicatif, les vieilles formes de

1. On trouve même *j'ains* (*Mir. de N. Dame*, III, 72, XVIII, 83).

2. Notons encore à la première personne du singulier la disparition des formes *je pruis, je truis*, qui se rencontrent jusque dans les *Miracles de N. Dame* (I, 109).

la première personne se conservent en général ; toutefois, sous l'influence des passés étymologiquement terminés en *s*, et sans doute aussi en raison de l'extension générale de cette *s*, on commence à rencontrer sporadiquement les formes modernes : *cheus* (Desch., III, 232, *Bal.*, CCCCXXVI, 23) ; *je fus* (*Chem de Povreté, Men. de P.*, II, 4) ; *je vis* (*ib.*, II, 6) ; *sentis-je* (*ib.*, II, 38) ; *devestis* (*Men. de P.*, I, 112) ; *yssis* (*ib.*, I, 117) ; *fis* (*Myst. de S. Laurent*, 2140, 2145, etc.) ; *chevys : habitz* (*Fol. des Gorriers*, 222, Picot, *Sot.*, I, p. 154) ; *je sceus* (*Ev. des Quen.*, 71) ; *Si ne vis-je* (*Fr. archer de Bagnolet*, 4) ; *vins : quatre vingts* (*Path.*, éd. Jac., 31, v. 4-5).

LE T DE LA 3<sup>e</sup> PERSONNE DES PARFAITS. — Le *t* avait réapparu isolément dès le XIII<sup>e</sup> siècle, à la troisième personne des parfaits ; il se développe au XIV<sup>e</sup> : *cheït* (Desch., IX, 133, *Mir. de mar.*, 4002) ; *ardit* (*Id.*, IX, 374, *Mir. de mar.*, 11644) ; *servit* (*Id.*, I, 277, *Bal. CL*, 3) ; *perdit* (*Id.*, 281, *Bal. CLIII*, 23) ; *soufrit* (*Id.*, 296, *Bal. CLXV*, 12).

Mais les anciennes formes demeurent de beaucoup les plus usuelles au XIV<sup>e</sup> : *souffri* (Desch., I, 273, *Bal. CXLVI*, 28) ; *offri*, *establi* (*ib.*, 274, *Bal. CXLVII*, 19) ; *nasqui* (*ib.*, 276, *Bal. CXLIX*, 18) ; *receu* (*ib.*, 277, *Bal. CL*, 10) ; *s'enfoui* (*Nouv. du XIV<sup>e</sup> siècle, Asseneth*, 5) ; *beney*, *se vesti*, *ouvri*, *chai*, *descendi* (*ib.*, 10) ; *ouvri* (*Men de P.*, I, 69) ; *se consenti* (*ib.*, I, 73) ; *rompi* (*ib.*, 74), etc.

FLEXIONS DU PLURIEL. — A la première personne du pluriel de l'indicatif, la désinence *ons* est désormais seule en possession de l'emploi, sauf dans le verbe *être* où décidément l'usage a prononcé en faveur de *ommes*, à l'exclusion de *ons : sons*. Mais *esmes*, *faimes*, s'éteignent définitivement ; et dans les autres verbes, *omes* est définitivement exclu du francien : *avomes : homes* est désormais exclusivement dialectal.

Un trait caractéristique de l'époque, c'est le développement de la désinence *ions*. Mais il faut distinguer ici deux séries de formes verbales.

On se rappelle qu'au subjonctif présent et imparfait de la première conjugaison, la forme normale est *ons : que nous chantons, que nous alissons*. De même pour les verbes des autres conjugaisons où la désinence n'est pas précédée de *y* : *que nous écrivons* en opposition à *que nous faciens*.

Pendant la période de l'ancien français, c'est plutôt *iens* qui empiète sur *ons*, on trouve souvent des subjonctifs tels que *man-giens* (Joinv., Ed. de Wailly (1874), 441) ; *aidissiens* (*ib.*, 66).

Cependant, en même temps, *iens*, là où il était étymologique, cède souvent la place à *ons* analogique. Joinville emploie *facons* (348).

A partir du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle on voit se répandre une forme hybride *ions*, sorte de compromis entre *ons* et *iens* monosyllabique. Cette forme n'est pas ancienne en francien, mais se trouve dans les dialectes, elle est déjà dans Rol., *aiuns* (60).

Au <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, *ions* n'est pas aussi rare qu'on l'a dit. Le scribe de Joinville le substitue à *iens* là où quelquefois l'édition restituée de De Wailly ferait croire à la présence de *iens*. Mais à vrai dire c'est surtout à l'imparfait du subjonctif que les textes du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> présentent *ions*. De même encore au <sup>xv</sup><sup>e</sup> : *deussions* (*Myst. de S. Laur.*, 1881); *je diroye que nous allissions*;... *se j'estoye seur que de tout ne garissions* (A. de La Vigne, *Av. et Boit.*, Fourn., *Théât.*, 159, 2); or là, c'est l'influence de l'imparfait de l'indicatif qui s'exerce.

Au contraire au présent du subjonctif, la forme en *ons* reste très vivante, et le restera jusqu'en plein <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Elle est même si vivante que c'est à son profit que s'exerce encore, au moins au <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, l'analogie. Il y a nombre de verbes qui ont perdu *iens* au profit de *ons*, ainsi *façons* est commun (*Mir. de N. Dame*, VII, 281, XL, 2-3; cf. 203 et 215); *partons* (*Brun de la Mont.*, 854); *departons* (*ib.*, 1060).

Il n'en va pas du tout de même à l'imparfait et au conditionnel; là, dès les origines, l'analogie avait généralisé la forme en *iens* dissyllabique, venue de *dormiens*. Là aussi dès les premiers textes apparaissent des formes dialectales en *ions*, il y en a dans Roland : *avium* (1504), *durrums* (1805).

Au <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, *ions* est très fréquent; ainsi chez le scribe de Joinville, où l'édition de Wailly porte *iens* : *avons* (éd. E. Michel, p. 40), *revenions* (*ib.*, 11), *deviens* (*ib.*, 40), *mangions* (*ib.*, 89), *alions* (*ib.*, 93). De même dans les *Miracles de N. Dame* : *se nous n'avions point d'emperière* (VII, 138, XXXVII, v. 494).

Dans Christine de Pisan, *ions* est déjà commun : *parlions* (II, 59, *Deb. des Deux Am.*, 345); *avons* (*ib.*, 346); *alions* (II, 181, *Dit de Pois.*, 715).

La désinence de la deuxième personne a une histoire sinon identique, du moins analogue.

En ancien français le développement de *ez* non seulement éteint

1. Voici quelques exemples de *ions* : *Que mieulx la puissions supporter* (G. Al., *Blas.*, I, 213, 1390); *Cuïdes-tu que nous ne te cognoissions* (C. Nouv., II, 218); *Si me semble-il que vous et moy dormions encore sur ce fait* (*ib.*, I, 76).

*iz* (*itis*) dès les origines, mais empêche le maintien de *eiz*, *oiz*, là où cette forme eût été étymologique (*étis*).

En moyen français *ez* tend à être remplacé par *iez* au subjonctif. *Iez* était étymologique dans les verbes où la voyelle de la désinence se trouvait sous l'influence d'un *y* ; par exemple dans *dormiez* < *dormyates*, ou dans *vengiez* < *vendegates*. Comme on le voit, cette influence se faisait sentir aussi bien à l'indicatif qu'au subjonctif.

Le grand nombre des verbes en *ez*, et d'autre part la réduction phonétique de *ie* à *e*, dont nous avons parlé, amena dans bien des cas des subjonctifs qui étaient en *iez* à prendre la forme en *ez*. Si *vous pri qu'avec moy venez* (*Mir. de N. Dame*, n° 9, 257-8, II, 14), *Gardez que ne mouvez decy* (*ib.*, n° 9, 657-8, II, 27) ; *avant qu'autre chose en sachez* (*Nouv. Path.*, 136) ; *je veil bien que vous sachez* (*C. Nouv.*, I, 96).

Toutefois cette forme ne prévalut pas au subjonctif : *sachiez*, *marchiez* demeurèrent. Et même sous l'influence de la première personne la forme en *iez* commença à se généraliser au subjonctif.

A l'imparfait elle est fort ancienne et au xiv<sup>e</sup> siècle elle n'avait plus guère de terrain à gagner<sup>1</sup>. Mais au présent le mouvement fut très lent. On trouve au xiv<sup>e</sup> quelques rares exemples, qu'on ne peut pas toujours considérer comme assurés : *Mais pour Dieu, s'il avient qu'ailleurs troviez enfans* (*Brun de la Mont.*, 1074).

Ils sont même encore peu communs au xv<sup>e</sup> : *pourvu que vous y alliez* (*J. de Paris*, 31) ; *afin que vous ne pensiez pas que je vous mentisse* (*C. Nouv.*, II, 87).

Nous retrouverons cette question au xvi<sup>e</sup> siècle.

A l'imparfait et au conditionnel l'ancienne terminaison en *iez* dissyllabique se réduit à *iez* monosyllabique. On le trouve ainsi compté dans les *Miracles de Notre Dame* : *s'avec moy Vouliez demourer qui sui homme, Voire, qui sui pape de Romme* (*Mir. de N. D.*, VII, 123, XXXVIII, 68-70). Mais la règle moderne n'est que du xvii<sup>e</sup> siècle.

**DÉSINENCES DU PARFAIT.** — Il est assez difficile de savoir si c'est à une simple influence des conjugaisons l'une sur l'autre que l'on doit attribuer l'extension de la désinence *it* aux parfaits de la première conjugaison. Peut-être y a-t-il eu là aussi une influence des imparfaits du subjonctif dont alors les première et deuxième du pluriel étaient invariablement en *issons*.

1. J'en donnerai un seul exemple : *Qu'esbatre au bois vous 'alissiez, Et une beste chacissiez, Cerf ou dain, fust ce mesprenture ? Nanil, mais me semble laidure, Estre a vous quen ceste saison Vous laissiez ce que par raison Deussiez faire* (*Mir. N. D.*, V, 98, XXX, v. 126 et suiv.).



En tous cas, M. P. Meyer a signalé dans un ms. bourguignon du xiv<sup>e</sup> (*Rom.*, VI, 46) la forme *arestit* et dans *Floovant, trouvi*. J'ai de mon côté rencontré *s'arestit* dans *Aucassin et Nicolette*, 29, 5; *donnit* dans les *Miracles de N. Dame*, III, 113, mais ces formes sont très rares alors.

Au contraire, au xv<sup>e</sup> siècle elles commencent à se répandre : *j'engagis* (*Anc Th. fr.*, II, 267); *je regardiz* (*XVII chans. nouv.*, ch. II, v. 9); *je lui tranchy* (*Fr. arch. de Bagn.*, 150); *avecques elles me couchy* (*Chans. du XV<sup>e</sup>*, XXIV, 12, p. 28).

Inversement, par un changement dont Nyrop signale les premiers exemples au xiii<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, la première conjugaison fait à la 3<sup>e</sup> personne du pluriel son parfait en *arent*. A la fin du xv<sup>e</sup>, certains textes en présentent des exemples en grand nombre, ainsi la *Leg. de S. Anth.* : *laissarent*, *habitarent* (28, X); *tresbucharent* (35, XII); *portarent* (61, XV); *s'aproucharent* (62, XV). Nous y reviendrons au xvi<sup>e</sup> siècle.

A la première personne du pluriel, *rendimes*, *chantames* continuent à faire place à *rendismes*, *chantasmes*, où l'*s* s'introduit sous l'influence des secondes personnes correspondantes : *rendistes*, *chantastes*. Ex. : *eusmes* (*Desch.*, VI, 124, *Bal.* MCLXXVI, 15); *fusmes* (*Id.*, VII, 58, *Bal.* MCCCII, 29); *venismes* (*Watriq. de Couv.*, 264); *demorasmes* (*ib.*, II). Inutile de multiplier les exemples de ce changement qui est purement graphique. Il y a des textes où dès le xiv<sup>e</sup> siècle la graphie nouvelle semble la plus répandue : *Pié a pié l'alasmes suivant. Tous quatre ensemble tant errasmes, que nous en Diligence entrasmes* (*Chem. de Povr.*, *Men. de P.*, II, 35, I).

**INFINITIF.** — L'analogie entraîne la multiplication des infinitifs en *ir*. *Cremir* avait, dès le xii<sup>e</sup>, commencé à remplacer *criembre*<sup>2</sup>; au xiii<sup>e</sup> *querir* apparaît, et au xiv<sup>e</sup>, il est devenu dominant; *courir*, *secourir* l'emportent aussi sur *courre* (*Froiss.*, *Chron.*, II, 118; *Desch.*, II, 125).

Il y a plus : peut-être sous l'influence des verbes d'origine savante : *affligir*, *discutir*, *dissentir*, *envolvir* (*Leg. de S. Anth.*, 102, XXX), *revertir*, *reloquoir*, on constate une extension de l'infinitif en *ir*, même aux dépens de l'infinitif en *er* : *aveuglir* (*Ol. Maill.*, *Serm.*, 18); *desevirir* (*Greb. Myst. Pass.*, 28631), *depostir* (*ib.*, 17083), *murmurir* (*ib.*, 20050)<sup>3</sup>.

1. Cf. Nyrop. *Gram. Hist. de la langue française*, II, § 165, 5.

2. *Craindre*, analogique de *plaindre*, est dans Deschamps (II, 123; III, 83; VI, 33).

3. Cf. Risop, *Konjugation auf ir*.

D'autre part l'infinitif en *re* l'emporte sur l'infinitif en *ir* dans les deux verbes : *plaire* et *taire* (Cf. Froiss., *Po.*, I, 27, 37, etc.). Est-ce l'influence du futur ? Il est certain en tous cas que c'est elle qu'il faut reconnaître dans la naissance de *istre* (Desch., VI, 231, *Bal.* MCCXXIX, 26 ; IX, 228, *Mir. de mar.*, 6998) ; *engloutre* (Watr. de Couv. 385).

II. RADICAUX. — Nous avons vu combien les variations du radical étaient importantes dans le système de déclinaison de l'ancien français ; on peut dire qu'elles lui donnaient son véritable caractère.

De bonne heure l'analogie vint troubler les alternances des radicaux atones et toniques, en étendant l'un ou l'autre aux dépens de son concurrent.

**VERBES IMPARISYLLABIQUES.** — Ce sont les verbes où le déplacement de l'accent amenait les variations les plus grandes qui furent les premiers atteints<sup>1</sup>. Dans les dialectes du Nord, dès le XII<sup>e</sup> siècle, l'assimilation tend à se faire pour les verbes comme *j'arraison*. Mais c'est à partir du XIV<sup>e</sup> surtout que se remarquent en francien les formes analogiques : *araisonna* (Mach., *Prise d'Alex.*, 569) ; *il parle* (Desch., I, 203, IV, 277) ; le deuxième de ces changements est plus caractéristique que le premier, car pour *araisonna* on peut alléguer l'influence de *raison*, tandis que pour *parle* au contraire l'existence du substantif *parole* favorisait le maintien de la forme phonétique<sup>2</sup>.

*Mangue* est celui des verbes de cette catégorie qui a conservé le plus longtemps ses anciennes formes : *Je menjus* (Desch., VI, 232, *Bal.* MCCXXX, 5), *il mengue* (Id., III, 106, *Chans. Roy.*, CCCLXIV, 35 ; VII, 180, *Dit des IIII off.*, 158) ; *menguent* (Id., IV, 125, *Rond.*, DCLXVI, 3 ; VII, 76, *Bal.* MCCXV, 24 ; IX, 159, *Mir. de mar.*, 4852 ; *Chev. de la Tour Landr.*, 35). Au XV<sup>e</sup> encore : *Je mengeustz* (*Farce des Gal.*, 237, Picot, *Sot.*, I, 32) ; *vieille qui mangue* (*La Vieille*, 2332 ; cf. *Myst. de S. Laur.*, 7213-14) ; *mengue* (*Ev. des Quen.*, 20).

**RADICAL LATIN EN A** (ancien français *lef*, *lavons*). — On trouve quelques exemples du radical tonique empiétant sur l'autre : *païroir*

1. *Aïdier* apparaît dans de très anciens textes avec des formes analogiques, surtout à la 3<sup>e</sup> personne de l'indicatif et du subjonctif présent, *aït* (*adjetet*), est dans *S. Grégoire*, et dans une romance du XII<sup>e</sup> siècle, *aïe* (*adjetat*) dans Maurice de Craon, *aïdent* dans le *Renard*.

2. *Parole* resta du reste en usage fort longtemps encore : *je parole* (Desch., IX, 130, *Mir. de mar.*, 3914 ; 187, *ib.*, 5701) ; *il parole* (Id., II, 103, *Bal.* CCLXII, 10 ; IV, 287, *Bal.* MMCLXXXIII, 22 ; IX, 101, *Mir. de mar.*, 3126 ; 160, *Mir. de mar.*, 4870 ; Froiss. *Mél.*, 516, etc.).

(*Chem. de Pour., Men. de P.*, II, 38, I). Mais c'est le plus souvent l'inverse qui a lieu. Ainsi *lave* (Desch., IX, 220, *Mir. de mar.*, 6739, où la forme revient au moins quatre ou cinq fois dans la page). Dans certains verbes le changement fut très lent, *scevent* se trouve jusque chez Ol. Maill., (*Serm.* 35), chez Greb. (*Cas.*, 4476); dans l'*Ev. des Quenouilles* (p. 1, p. 88, 93, etc.) Mais *sçavent* est fréquent au xv<sup>e</sup> (*Myst. v. Test.*, 20054, 19468, etc.) La présence des formes en *ai* explique sans doute cette longue persistance.

**RADICAL LATIN SUIVI DE NASALE** (ancien français *aim*, *amons*). — Les formes en *ai*, déjà usitées au xiii<sup>e</sup>, continuent à se répandre : *aymera*; (Desch., V, 3, *Bal.* DCCCXXXIII, 9; IX, 60, *Mir. de mar.*, 1752; 68, *ib.*, 1991); *aymerez* (*Id.*, III, 244, *Bal.* CCCCXXXIII, 7; 366, *ib.*, DXXX, 8); *aimer* (*Men. de P.*, 1, 182); *aymay* (*Myst. S. Laur.*, 4670); *se entreaymoient* (*C. Nouv.*, II, 61)<sup>1</sup>.

Les vieilles formes s'éteignent cependant très lentement : *amé* est encore très commun au xv<sup>e</sup>, dans l'*Evang. des Quenouilles*. Cf. *Déb. des Her. d'arm.*, (18), les *C. Nouvelles* (I, 31); cf. aussi *amoit Saintré*, 214); *amés* (*Leg. de S. Anth.*, 12, § III), etc. On sait la longue survivance de la formule : *a nos amez et feaux*. L'action inverse s'observe quelquefois, on trouve *j'ames* : *ames* (*March.*, Fourn., *Th.*, 39)<sup>2</sup>; *ame* : *dame* (*ib.*, 41); on sait que c'est le radical atone qui a prévalu dans *clame*. (*Myst. S. Laur.*, 492; *C. Nouv.*, II, 76).

**RADICAL LATIN EN E** (ancien français *lief*, *levons*). — Nombre de verbes de cette catégorie, *tenir*, *venir*, ont conservé jusqu'à nos jours l'ancienne alternance, au moins à certains temps; toutefois dès le xiv<sup>e</sup> siècle on voit *lieve* remplacé par *leve*, *chieent* remplacé par *chéent* (Desch., III, 15, CCCXXI, 35, IV, 280, DCCLXXIX, 4); *leve* (*C. Nouv.*, I, 166).

Au reste les anciennes formes se retrouvent pendant longtemps. *Liève* est encore dans les *Noëls* de J. Chaperon, p. 7; on peut même noter de-ci de-là quelques reformatons du radical atone sur le radical tonique *relieverez* (*XV joyes*, p. 33); *reliévé soy Dieu* (*Leg. de S. Anth.*, 27, X).

**RADICAL LATIN EN E** (ancien français *j'espoir*, *esperons*). — Le radical atone l'emporte dans quelques verbes : *desespére* est dans

1. Cf. les *Chansons du XV<sup>e</sup>* où le mot revient si fréquemment. A côté de *aymés* (ch. ix), *aimons* (ch. xx, 18); *aymeroyz* (ch. xi, 23); on trouve *vous ame* (xi, 20, p. 42; cf. xlviii, 18, p. 49); *ame* : *d'ame* (xcii, 6, p. 88); *tu ames* (cxvii, 47, p. 116), etc.

les *Miracles de N. Dame*, I, 87. Mais *j'espore* dure jusqu'à la fin du xv<sup>e</sup> (*C. Nouv.*, I, 162).

En revanche, au xv<sup>e</sup>, le radical tonique se substitue à l'atone dans les verbes *croire* et *voir*<sup>1</sup>. *Voions* est déjà dans Desch., IX, 7, *Miroir de Mar.*, 117); de même *croira* III, 369, DXXXII, 23). Au xv<sup>e</sup> ces formes deviennent dominantes. Comparez *espoyrant* (*Marcheb.*, Fourn., *Th.*, 41).

RADICAL LATIN EN O ET EN Ø (ancien français *plor*, *plourons*, *muet*, *movons*).

Ainsi que nous l'avons vu dans la phonétique, au xiii<sup>e</sup> siècle le *o* tonique du radical des verbes qui avaient *o* en latin, devait passer au son de *eu*, et rejoindre par conséquent le radical des verbes où en latin *o* était bref. Le changement fut-il jamais complet dans les verbes, ne se trouva-t-il pas entravé par l'analogie du radical atone ? c'est chose qui paraît probable, sans que, dans l'état actuel des recherches, on soit en droit de l'affirmer.

En tous cas les formes en *ou* sont dès le xiv<sup>e</sup> extrêmement fréquentes : *honourent* (Desch., I, 232, *Bal.* CXV, 1); *demourent* (Id., VIII, 327, *Bal.* [MCCCCXCV, 2616); *voue* (Id., IX, 331, *Miroir de Mar.*, 10295); *savourent* (Id., IX, *Miroir de Mar.*, 17429); *aourt* (*Myst. d. Jug.*, 645). Au xv<sup>e</sup>, ces formes sont encore nombreuses : *honourent* (*La Vieille*, 2383; *Leg. de S. Anth.*, 98, XXX); *aourent* (*La Vieille*, 5255). Dans les verbes où l'*o* était entravé en latin, l'hésitation est la même : *court* est chez Desch., à côté de *queurt* (V, 75, 105; *Watr. de Couv.*, 232, 383); de même pour *seuffre* et *souffre* l'un est dans le *Myst. de la Passion*, l'autre aussi<sup>2</sup>.

Il ne semble pas, quoique toutes les formes en *eu* se rencontrent dès le xiv<sup>e</sup> (*Honneurés*, *Chem. de Povr.*, *Mén. de Paris*, II, 25, I), que même au xv<sup>e</sup>, leur succès soit assuré; il faudrait savoir dans quelle mesure pour plusieurs d'entre elles l'existence d'un nom correspondant en *eu* a pu influencer sur le choix du radical verbal, ainsi *pleur* sur *pleurer*, *oneur* sur *oneurer*<sup>3</sup>.

Le radical en *eu* s'est relativement bien conservé dans les verbes venus de latins en *o*. On dit encore aujourd'hui *je meurs*, *mourons*, *je peux*, *pouvons*, *je veux*, *voulons*, etc. L'indécision a pourtant

1. Quelques exemples des formes phonétiques parmi les derniers : *creoient* (*Chron. de S. Denis*, p. inéd., 10, *véoient* (Vignay, *Prim.*, 9<sup>a</sup>), *veons* (*Brun de la Mont.*, 108). Encore au xv<sup>e</sup> : *veoit* (*Leg. S. Anth.*, 26, X); *creons* (*ib.*, 98, XXX).

2. Noter des influences analogues des adjectifs sur les substantifs, ainsi jaloux est dû à *alousie*. Dans un même substantif un des genres réagit sur l'autre, ainsi *louve* sur *leu*, qu'il change en *lou(p)*.

3. Notez que plusieurs, comme celui-ci, ont été refaits sur le latin : *honorer*. Cf. *adorent* (*Leg. S. Anth.*, 99, § XXX).

existé pour plusieurs de ceux-là aussi. On trouve dans le même texte, à côté de *peuent*, *povent* (*Leg. de S. Anth.*, 32, § XII). De même *volt* (Creton, *Rich.*, 307); *voult* (*ib.*, 298).

Parmi ceux qui plus tard ont unifié leur radical en *ou*, on peut citer *trouver*. La forme *trouve* est déjà dans la *Folie des Gorriers*, 151 (Pic., *Sot.*, I, 151; cf. *Myst. du V. Test.*, 19331).

Parmi ceux qui l'ont unifié en *eu* : *demeurer*. Les formes analogiques en *eu* se rencontrent déjà au *xv<sup>e</sup>* : *demeurer* (*J. de Paris*, 58), *demeurerez* (*Myst. du V. Test.*, 17648).

**RADICAUX INFLUENCÉS PAR Y.** — Là aussi les vieilles alternances se troublent; ainsi *priser* (qui est ancien au lieu de *proisier*) paraît devenir au *xv<sup>e</sup>* la forme unique de cet infinitif (Christ. de Pisan, *Ep. au Dieu d'am.*, 593, II, 19; *Leg. de S. Anth.*, 16, V; 48, XII); *Renoier* lutte plus longtemps : *renoiassent* est encore dans la *Leg. de S. Anth.*, 56, XIII; on trouve même des formes analogiques : *regnoues* (*Myst. S. Laurent*, 3942; cf. *se desloie*, *Ev. des Quen.*, p. 27); mais *renier* se trouve déjà au *xiv<sup>e</sup>* (*Chron. par. anon.*, 36).

De même *ottria* (Mach., *Prise d'Alex.*, 170); *pria* (*XVII chans. nouv.*, ch. 1, v. 9; *Ev. des Quen.*, 73); *priée* (*C. Nouv.*, I, 27). Il semble même que dans certains textes comme *J. de Paris*, la forme en *i* soit à peu près seule usitée.

Quand la voyelle est *o*, on observe deux tendances contraires; ou bien le *y* est éliminé : *ouent* (*Serm. d'Oliv. Maill.*, 15, à côté de *oyent* (*ibid.*), ou au contraire le radical tonique envahit le radical atone, ainsi dans *puissant* pour *poissant* d'après *puis* (*Leg. de S. Anth.*, 23, VIII).

Dans les verbes où la voyelle est *a*, le *y* entre souvent dans les formes d'où il était primitivement exclu. *Faillu* est commun dès le *xiv<sup>e</sup>* (Creton, *Rich.*, 303; *Deb. des Her. d'arm.*, 17); *failli* (*Men. de P.*, I, 49); *failloient* (*La Vieille*, 297).

**RADICAUX CONSONNANTIQUES.** — Je rangerai dans cette catégorie les verbes dont un seul des radicaux était consonnantique, par exemple *dire*.

A la fin de la période, on voit le radical atone prêter son *s* aux formes fortes : *disent* est dans la *Légende de S. Anth.*, à côté de *mauldient* (51, XII).

Comparez *doyve* (*Marcheb.*, Fourn., *Th.*, 41), où le *v* est emprunté à l'indicatif<sup>1</sup>.

1. Dans *pouvoir*, *povoient*, où le *v* est dû à une autre cause, l'addition est environ de la même époque. Au *xiv<sup>e</sup>*, les textes se contredisent : *pooit* (Mach., *Prise d'Alex.*, 171); mais *povoit* (*Chron. S. Den.*, part. inéd., 2; Vignay, *Primat*, 11; *povez* (Creton, *Richard*, 295).

Le radical de *prendre* hésite longtemps encore entre *prenent* qui est déjà dans Roland, et les formes en *d*. Celles-ci, même au *xiv<sup>e</sup>* abondent encore dans les textes qui tiennent plus ou moins aux dialectes du Nord (Froiss., *Mél.*, 1399; cf. *enfraise*, *ib.*, 1902); mais on le trouve ailleurs, et jusque chez Greban (*Myst. Pass.*, 8709; cf. *C. Nouv.*, *il faindit*, II, 42), *craignent* (*ib.*, II, 74). Au contraire *respondre* subit l'influence de *pondre* : *responnant* (*Chron. par. anon.*, 36).

**RADICAL DU FUTUR.** — Les futurs et les conditionnels sont influencés par plusieurs ordres de causes. D'une part ils continuent à intercaler un *e* entre la désinence caractéristique *rai*, *ras*, etc., et le radical atone. Les exemples sont extrêmement nombreux : *prendrai-je* (*Brun de la Mont.*, 139); *batteroient* (*Men. de P.*, I, 91); *perdera* (Desch., IX, 78, *Miroir de Mar.*, v. 2298); *viveray* (*Mir. de N. Dame*, IV, 146); *mettez* (*ib.*, 125); *suiverons* (*ib.*, VI, 13; IV, 32); *perderoit* (Froiss., *Mél.*, 700); *deveray* (*Myst. S. Laur.*, 1078); *metterons* (*ib.*, 2777).

Au *xv<sup>e</sup>* de même : *debveroit* (*Intern. Cons.*, 10); *venderont* (Coquillart, I, 153); *pleuvera* (*Myst. du V. Test.*, 5717); *fonderont* (de fondre, Ol. Maill., *Serm.*, 17); *promouvera* (*La Vieille*, 2005); *prenderoient* (*Ev. des Quen.*, 85).

S'agit-il ici de faits d'ordre purement phonétique, c'est bien douteux, car les groupes *tr*, *dr*, forment une articulation unique, qui n'a guère tendance à se décomposer. Je préfère croire à une analogie des formes de la première conjugaison : *perderoit* comme *garderoit*.

Inversement, soit parce qu'un *e* muet a peine à se conserver entre deux consonnes semblables, soit, ce qui est moins vraisemblable, que l'existence des futurs contractés *merrai*, *dorrai*, etc., exerçât une influence analogique, on trouve des réductions telles que *declarrai* (Froiss., *Chron.*, I, 7); *plourra* (Desch., VIII, 17, *Lettres*, MCCCCVII, 473)<sup>1</sup>.

Ce phénomène quoique peu rare l'est cependant beaucoup plus que le précédent.

Les analogies de formes exercent aussi une influence troublante sur les futurs; le rapport qui unit le futur à l'infinitif est encore visible sans doute, mais l'influence de l'indicatif se fait aussi sentir. Cela n'est pas très net dans des formes comme *voirray* à côté de

1. Déjà dans Rutebeuf : *plorra* (I, 158); noter que l'*e* muet disparaît aussi, quoique moins fréquemment, entre deux consonnes différentes, *prestray* (Desch., I, 104).

*verrai* (*Myst. du V. Test.*, 20725); cf. *voirrés* (*Myst. S. Laur.*, 1059); *voirrons* (*ib.*, 2822; *Farce du Cuv.*, 265). On a aussi à côté de *amerrons* (*C. Nouv.*, II, 214), de *merray* (*Myst. S. Laur.*, 1920), *menera* (*ib.*, 1713); à côté de *oroie*, *ouiroient* (*Faits merv. de Virg.*, 43), *Saintré* présente *laissez* (254; cf. *Ev. des Quen.*, 87); les *Cent Nouvelles* : *tolliroient* (II, 216); le *Myst. du V. Test.*, 27483 : *assaillirons*; cf. 40299, *saillirons*. Il est probable que dans tous ces cas c'est l'analogie de l'infinitif qui agit.

Mais ailleurs, il n'y a point de doute, c'est le radical tonique de l'indicatif, témoin; *viendront* (*Myst. S. Laur.*, 846). On rencontre même *faira* (*Sot. de l'astrolog.*, 236, Pic., *Sot.*, I, 214); *ayrés* (*ib.*, 232<sup>1</sup>); *sairoyt* (*Marcheb.*, Fourn., *Th.*, 39, 1); *scera* (*C. Nouv.*, I, 160).

Au xv<sup>e</sup>, *tiendray*, *viendray* deviennent vraiment communs : *tiendra* (*C. Nouv.*, I, 18); *viendront* (*Myst. du V. Test.*, 17628); *reviendront* (*ib.*, 18009); *reviendra* (*Leg. S. Anth.*, 96, XXX); *deviendront* (*Farce des gens nouv.*, 175, Pic., *Sot.*, I, 127)<sup>2</sup>.

De même *aimeront* (*Ev. des Quen.*, p. 40; mais dans le même texte, p. 75, à quelques lignes de distance *aimeront*, *amera*).

Sous une influence encore indéterminée *aurai* tend à passer vers le xv<sup>e</sup> siècle à *aurai*<sup>3</sup>. Mais rien n'est plus incertain que la date et la marche de ce phénomène. La disparition de la vieille forme *arez* peut s'observer, elle est certainement postérieure au xiv<sup>e</sup>, où on la rencontre encore fréquemment (*Men. de P.*, I, 23; cf. : *ara*, Machaut, *Prise d'Alex.*, 224; *sara*, *ib.*, 125); il est remarquable que dans le *Jour du Jugement*, on ne l'a qu'une fois (2259)<sup>4</sup>.

Au contraire en ce qui concerne *aurai*, on ne sait jamais, faute d'une graphie distincte pour *v* et *u*, s'il faut lire *savray* ou *sauray*. Comme nombre d'éditeurs n'y ont pas pris garde, ils ont imprimé *aurai* là où certainement le scribe ne pensait pas à cette forme. Donc tout travail fait d'après les textes publiés serait des plus aventureux.

1. La forme en question et la forme correspondante du conditionnel sont tout à fait communes dans ce texte.

2. Bien entendu on trouve aussi *vendras* (= *viendras*) (*Farce de l'astrol.*, 466, Picot, *Sot.*, I, 226), *vendrions* (*ib.*, 503, *ib.*, 228). Ces formes dureront jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle.

3. A noter aussi *airay* assez commun au xv<sup>e</sup> (Guill. Al., I, 82; cf. I, 89); *ayra* (*Myst. du V. Test.*, 20175). Comparez *fairont* (*Chans. du XV<sup>e</sup>*, XV, 31, p. 18); *fairé* (*ib.*, LIV, 8, p. 56).

4. La même chose peut être dite de *sarez* qui se rencontre souvent au xv<sup>e</sup> jusque dans les *C. Nouv.* (*saroit*, I, p. 18); *saurez* est dans la même page, dern. ligne; cf. I, 34 et suiv.; *raroit* (*ib.*, I, p. 21); *ara* (*ib.*, I, 47).

Le vieux futur latin *ierit* n'a guère disparu qu'au xv<sup>e</sup>. Il est commun dans le *Jour du Jug.*, 101, 181, 182, 390, 578, etc.

L'imparfait n'est pas rare non plus (*Brun de la Mont.*, 14, Mach. *Prise d'Alex.*, 31,

FORMATION DES PARFAITS. — La réduction des types du parfait est un des faits les plus importants de cette époque ; elle a commencé auparavant, mais n'a pas duré au delà, en ce sens que depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, des verbes ont changé de type de parfait, mais les types mêmes sont restés stables. Au contraire du xiii<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> une transformation essentielle se fait ; tous les parfaits qui balançaient l'accent ayant trois personnes faibles, trois personnes fortes, ont désormais ou toutes les personnes fortes, ou, ce qui est beaucoup plus fréquent, toutes les personnes faibles.

Le parfait issu de *dedi* une fois disparu, il restait trois types de parfaits faibles.

Je chantai	je puni	je valúi
tu chantas	tu punis	tu valus
il chanta	il punit	il valut
nous chantames	nous punimes	nous valumes
vous chantastes	vous punistes	vous valustes
il chanterent	il punirent	il valurent <sup>1</sup>

On avait d'autre part trois types de parfaits forts :

j'ars	je vi	je dúi
tu arsis	tu veïs	tu deüs
il arst	il vit	il dut
nous arsimés	nous veïmes	nous deümes
vous arsistes	vous veïstes	vous deustes
il arstrent	il virent	il durent

Il suffit de jeter les yeux sur ce tableau pour deviner par avance les réductions qui allaient se produire, sous l'influence d'irrésistibles analogies.

1<sup>o</sup> TYPE *DUI*. — Le type *dui* était évidemment le moins consistant. Dès les origines, des verbes qui auraient dû lui appartenir étaient passés au type faible analogue, tels *valui*, *morui*, *parui*, etc. (v. p. 205). L'assimilation se continua.

Les principaux verbes à retenir d'abord sont : *avoir*, *pouvoir* et *savoir*, qui font partie d'un même groupe.

Le premier garda très longtemps les formes en *ot* et *out*.

*oult* (*Chron. des 1<sup>ers</sup> Val.*, 1) ; de même *pout* (J. du Vign.,

151, 771 ; Christ. de Pisan, *Dit de la Rose*, 573, II, 46 ; *Dit de Poissy*, 921, II, 187 ; *Chem. de Povr.*, *Men. de P.*, II, 7, col. 1).

1. Les formes faibles réagissent l'une sur l'autre. Non seulement on trouve *faillit* à côté de *fallut*, *acourirent* (J. du Vignay, *Primat*, 14 h) à côté de *coururent* comme déjà en ancien français, mais *doullit* (*Comm.*, I, 142, M.) au lieu de *doulut*. Mais ces variations ne sont pas un fait capital.



*Primat*, 15a; *Chron. anon. des 1<sup>ers</sup> Valois*, 20); *sout* (*ib.*, 2); *ot* est encore dans la *Légende de S. Anth.*, 24, XI; *ourent* (*ib.*, 9); *pourent* (J. du Vign. *Primat*, 13 j).

On rencontre même des formes analogiques des formes fortes : *omes* (Christ. de Pis., *Dit de Poissy*, 869, II, 185)<sup>1</sup>; *t'os* (*La Vieille*, 3306). Cette forme est même très commune chez Christ. de Pisan.

Mais bien plus nombreux sont, au moins au xv<sup>e</sup> siècle, les exemples de *eut*, *eurent*, *eus*.

*eus* (Christ. de Pis., *Dit de Poissy*, 915, II, 187; *La Vieille*, 2903; *Myst. du V. Test.*, 19400); *eumes*, (*Fr. Arch. de Bagn.*, 51); *eurent* (*Men. de P.*, I, 107); au xv<sup>e</sup>, c'est la forme usuelle dans *Saintré*, les *C. Nouvelles*, dans la *Légende de S. Anth.*, etc.

2<sup>e</sup> TYPE VI, VEIS. — De très bonne heure, des verbes comme *fi*, *fesis*, *di*, *desis* où l'*s* appartenait au radical, et des verbes comme *mis*, *mesis* où *s* appartenait à la flexion du parfait, furent assimilés aux verbes du type *vi*, *veis*.

On trouve au xiv<sup>e</sup> des formes analogues pour *prendre* : *preïrent* (Machaut, *Prise d'Al.*, 548).

Or, une double cause tendait à confondre le type *vi* dans le type *puni* avec lequel il avait déjà trois personnes communes. D'abord, celui-ci était très supérieur; il présentait une flexion de voyelle identique à toutes les personnes et toujours accentuée. En outre, il appartenait à une foule de verbes, ceux de la conjugaison inchoative, dont le nombre ne cessait de s'accroître par des formations nouvelles, tandis que le type *vi*, *veis*, était restreint à une conjugaison morte et à des verbes très usuels, mais peu nombreux.

Enfin, nous avons vu dans le chapitre concernant la phonétique de cette époque, que la réduction des hiatus tendait à s'opérer partout. Tout conspirait donc en faveur du type *je puni*, *tu punis*.

Aussi, dès le xiv<sup>e</sup>, trouve-t-on *fisse* (Desch., VI, 192); *mesfissent* (*Id.*, VIII, 260).

3<sup>e</sup> TYPE ARS, ARSIS. — Les parfaits venus des parfaits latins en *si* étaient évidemment placés à l'abri de la contagion du type en *i*. Cependant les personnes faibles étaient communes. Par laquelle des trois autres commença l'assimilation? Sûrement pas par la première du singulier. Mais dans l'état actuel des recherches, il me paraît difficile de décider si c'est par la 3<sup>e</sup> du pluriel ou par la 3<sup>e</sup> du singulier. Peut-être par cette dernière. En effet, une des causes qui ont dû contribuer à la décadence de la forme forte est

1. Comparez le présent *nous suymes* (*Chans.* XV<sup>e</sup>, XX, 26, p. 23, CXV, 6, p. 113).

l'amuïssement de *s*, consonne caractéristique, devant *t* : *arst* > *art*, *arstrent* > *artrent*. Dans beaucoup de cas, le résultat était une confusion complète avec le présent : *plain(s)t* = *plaint*.

Au *xiv<sup>e</sup>*, les vieilles formes avec ou sans *s* sont encore assez communes : *attaint* (*Chron. anon. des 1<sup>ers</sup> Valois*, 16); *point* (*ib.*, 14); *remaint* (J. de Vignay, *Primat*, 14 c); *trait* (*Brun de la Mont.*, 470); *fraint* (*Chron. par. anon.*, 38); *restraint* (*Desch.*, VI, 131, *Bal.* MCLXXXIX, 122); *plaint* (*ib.*, VI, 26, *Bal.* MCXV, 3); *semonst* (*Chron. anon. des 1<sup>ers</sup> Val.*, 5); *distrent* (J. du Vignay, *mistrent* (*Chron. anon. des 1<sup>ers</sup> Val.*, 11); *occistrent* (J. du Vignay, *Primat*, 8 b); *Primat*, 10 b); *pristrent* (*ib.*, 9 j; *Chron. des 1<sup>ers</sup> Val.*, 6); *promistrent* (*Chron. de S. Den.*, part. in., 9); *requistrent* (*Chron. des 1<sup>ers</sup> Val.*, 10); *se restraistrent* (*ib.*, 15; J. du Vignay, *Primat*, 11 c).

Au *xv<sup>e</sup>* encore : *distrent* (*Christ. de Pis.*, *Dit de Poissy*, 731, II, 181); *misdrent* (*Comm.*, I, 209, *M.*, et souv.); *introduist* (*Ev. des Quen.*, p. 86).

Mais les formes faibles sont fréquentes. Deschamps en offre un grand nombre : *ardit* (IX, 374, *Le Miroir de Mariage*, 11644); *ardirent* (VIII, 268, *Traictié*, MCCCCXCV, 686; cf. *Chron. anon. des 1<sup>ers</sup> Val.*, 13); *ceingny* (III, 147); *destruirent* (VI, 89; IX, 13, 33).

Il y en a ailleurs : *retraît* (*Chron. de S. Den.*, part. inéd., 5); chez Froissart, les formes de ce genre sont communes : *joindi* (*Chron.*, III, 102; cf. *joindoit*, *ib.*); *plaindoient* (*ib.*, 104); *contraindi* (*ib.*, 105), etc.

Au *xv<sup>e</sup>*, les exemples se multiplient. Certains verbes comme *escrire* n'ont plus guère que la forme nouvelle : *escripuit* (*Saintré*, 242). De même *clore* : *clouyt* (*Faits merv. de Virg.*, 20).

Dans la plupart des cas, comme on le voit, c'est au radical atone que s'ajoute la désinence des parfaits faibles. Quelquefois cependant, les nouvelles formes sont analogiques des formes faibles du parfait en *si* : *plainsit* (*Lég. de S. Anth.*, 77, XXI); *lisit* (*C. Nouv.*, I, 34); *risirent* (*ib.*, I, 95; cf. II, 22); *s'y conduisit* (*ib.*, II, 116, 138; *destruisirent* (*Deb. des her. d'arm.*, 11, § 38).

*Vouloir* a gardé très longtemps son ancien parfait *volt* > *vout* souvent écrit *vot* (*Creton, Rich.*, 309), ou *vost* (*Machaut, Prise d'Alex.*, 601).

On trouve ces formes dérivées de *volsi* jusqu'à la fin du *xv<sup>e</sup>* (*Villon, Ball. de conclusion*; *C. Nouv.*, I, 103; *Lég. de S. Anth.*, 71, XVIII); j'ai même rencontré la première personne *voulz* (*La Vieille*, 2866).

L'analogie l'a entraîné quelquefois vers *voulit* (*Déb. des. hér. d'arm.*, 10, § 28), mais bien plus souvent, comme l'existence du parfait à balancement en *ui* y portait naturellement, on a dit *je voulus, il voulut*.

A la fin du xv<sup>e</sup>, cette forme est devenue très commune, ainsi dans les *C. Nouvelles* et la *Lég. de S. Anthoine*.

REMARQUES. — Il ne faut toutefois pas se représenter ces actions analogiques comme s'exerçant dans un sens déterminé de façon constante ou même régulière. En réalité, des analogies inverses traversent continuellement les mouvements les plus nettement déterminés.

On trouve une forme *feumes* (Creton, *Rich.*, 297) qui est peut-être une simple graphie, mais qui, si elle est réelle, est analogique de *deumes*. De même dans les parfaits en *si*, malgré des exemples comme *requerit* (*Leg. de S. Anth.*, 61, XV)<sup>1</sup>, c'est *requis*, qu'ayant paru semblable à *punis*, l'a emporté. De même pour les verbes *occire, mettre, promettre, dire, etc.*

Au xv<sup>e</sup> on trouve déjà les formes nouvelles : *mirent : firent* (Chr. de Pis., *Ep. au D. d'am.*, 409-10, II, 14) ; *pristrent : firent : virent* (Ead., *Deb. du D. Amour.*, 733-5, II, 71)<sup>2</sup>.

Et il est arrivé qu'une série a fini par faire son unification autrement, par la généralisation du radical fort, c'est *vins, tins*, et les parfaits qui avaient été modelés sur ceux-ci : *prins*.

Le radical faible a entraîné quelques reformatations : *venirent* (*Leg. S. Anth.*, 72, XIX, 87, XXVI).

Mais en fait c'est l'analogie des personnes fortes qui prévaut le plus souvent : *print* est commun. La 3<sup>e</sup> personne du pluriel hésite entre *prindrent* (*Chron. de S. Den.*, part. in., 2 ; *Chron. par. anon.*, 29) ; et *prin(s)trent : printrent* (J. du Vign., *Prim.*, 13<sup>a</sup>) ; *souprinstrent* (*Chron. des 1<sup>ers</sup> Val.*, 11).

IMPARFAIT DU SUBJONCTIF. — Les imparfaits du subjonctif suivent naturellement le mouvement des parfaits. Quand *vout* passe à *voulit*, on voit naître aussi un *voulisse* (cf. *Faits merv. de Virgile*, 40 ; *Chans. du XV<sup>e</sup>*, III, 8, p. 3) ; quand *voulut* apparaît, on a aussi *voulussent* (*Leg. S. Anth.*, 61, XV).

Il me semble cependant que les subjonctifs sont un peu en retard sur les parfaits. Au xiv<sup>e</sup> les anciennes formes en *s* sont encore en

1. Comparez l'imparfait du subjonctif *qu'il allast...* et *qu'il s'enquerist* (*Jeh. de Par.*, 36).

2. Dans : *luy escriprent* (*Saintré*, 274), on n'a peut-être affaire qu'à une graphie.

pleine vie : *Atraisissent* (Vignay, *Primat*, 88) ; *atainsist* (*Brun de la Mont.*, 255) ; *vaulsist* (Creton, *Richard*, 303) ; *vousist* (Vignay, *Primat*, 12<sup>d</sup>, *Chron. de S. Denis*, p. in., 4).

On trouve même des analogues : *vensist* (*Chron. anon. des 1<sup>ers</sup> Val.*, 12 ; *C. Nouv.*, I, 296 ; comparez dans les *C. Nouv.*, II, 164 : *viensist*<sup>1</sup>) ; *prensist* (*C. Nouv.*, I, 139 ; cf. *Chans. du XV<sup>e</sup>*, III, 5, p. 3) ; *tensisse* (*ib.*, LXIV, 7, p. 63).

PARTICIPES PASSÉS. — Les participes passés sont également en relation très étroite avec les parfaits ; c'est ainsi que *acquest* est peu à peu éliminé au profit de *quis*, sous l'influence de *j'acquis* (*quis*, Machaut, *Prise d'Alex.*, 756 ; cf. *requis*, Desch., IX, 179, *Mir. de Mar.*, LIII, v. 5444) ; c'est ainsi encore que *prins* apparaît (Creton, *Richard*, 296 ; *Chron. des 1<sup>ers</sup> Val.*, 18), et entraîne *tins*.

L'extension des parfaits en *i* amène des formations *poindi* (Frois., *Po.*, I, 98) ; *radi* (Desch., I, 273, *Bal.*). Sont-elles françaises ?

C'est surtout le type en *u* dont les progrès doivent être signalés ; *quis* est en lutte avec *querru* (Desch., VIII, 225 ; *De Geta et d'Amphitryon*, v. 430 ; cf. *conquerue*, *Id.*, I, 84, *Bal.* X, v. 13, *pos*, *repost*, *poste* (Desch., V, 72, *Bal.* DCCCLXXXVI, v. 10, I, 91, *Bal.* XV, v. 15, IX, 79, *Mir. de Mar.*, 2340, VI, 210, *Bal.* MCCXVI, v. 5) sont en lutte avec *reponnue* (*Id.*, III, 16, 2, *Bal.* CCCXC, v. 14) ; de même *route* (*Id.*, IX, 101, *Mir. de Mar.*, v. 2999) ; *desroute* (*Id.*, VI, 140, *Bal.* MCLXXXV, v. 22, IX, 101, *Mir. de Mar.*, 3000) alternent avec un type en *ue* qui apparaît dans *corrompue* (*Id.*, IX, 345, *Mir. de Mar.*, 10737, VIII, 324, *Fict. du Lyon*, 2400). *Senti* est en concurrence avec *sentu* (*Men. de Paris*, I, 156, *Brun de la Mont.*, 257) ; *bouilli*, *aboli* avec *boullu*, *abolu* (*Vill.*, *Ball. à sa Mère.*) ; *eslit* avec *esleut* (*Ev. des Quen.*, 85) ; *absous* avec *absolu* (*C. Nouv.*, II, 95) ; *conquis* avec *conqueru* (E. Desch., I, 84, *Bal.* X, v. 13, II, 200, *Lay* CCCVI, v. 216) ; *mouru* (*Id.*, III, 174, *Chanç. Roy.* CCCXCV, v. 51), à côté de *mors* (*ibid.* v. 38).

TEMPS COMPOSÉS. — Il m'a paru impossible de déterminer d'une manière générale lequel des deux auxiliaires *avoir* et *estre* empiète sur l'autre. *Avoir* avec certains intransitifs comme *aller* se conserve jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle (Comm., M., I, 312).

Il est cependant un point où la forme du vieux français avec *avoir* est abandonnée, c'est dans le cas où les temps composés des semi-auxiliaires *vouloir*, *pouvoir*, *savoir* sont accompagnés d'un infinitif

1. On trouve aussi quelques exemples des anciennes formes jusqu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle : *venissent* (*C. Nouv.*, I, 80) ; *tenist* (*ib.*, I, 91).

réfléchi, dont le pronom se place devant la forme de *avoir* : Froissart emploie alors *être*, comme on le fera jusqu'au XVIII<sup>e</sup> : *la dame s'estoit jà vollue engeniller* (II, 28); *a painnes s'en estoit-il peus partir* (VII, 62); *trop bien de leurs guerres il s'est sceu dissimuler* (XI, 52)<sup>1</sup>.

## MOTS INVARIABLES

**ADVERBES.** — Je n'insisterai pas sur les adverbes dont la formation appartient plutôt au vocabulaire; mentionnons seulement ici l'apparition de deux nouveaux adverbes de temps, dont l'un devait devenir très usuel : *incontinent* (*Men. de Paris*, I, 190; Froiss., *Chron.*, II, 37, HDT.; Id., *Mél.*, 687); et *alors* (Chastel., III, 14; cf. *Ev. des Quen.*, p. 33, *J. de Paris*, 89).

Pour l'affirmation, au lieu de *o je*, *o tu*, on répond le plus souvent par *oïl*, qui tend à devenir la formule unique : *Pui je savoir le nom d'icelle, Oïl, ce respont la pucelle* (Froiss., *Mél.*, v. 220); *Traveille elle? Gertrus, oïl* (*Mir. de N. Dame*, V, 119, v. 749).

**PRÉPOSITIONS.** — Les prépositions nouvelles sont nombreuses : *nonobstant* (Oresme, *Eth.*, I, 16, HDT.); *vis-à-vis* (Machaut, *Œuvres*, 56, ib.), etc.

Il est intéressant surtout de suivre le passage à l'invariabilité des participes présents ou passés. Chez Beaumanoir, qui les emploie souvent, ils sont presque toujours encore accordés : *exceptées les terres* (*Coust.*, II, 283); *exceptés les cas de crime* (ib., 27, 1047). Au XIV<sup>e</sup>, cette syntaxe se continue : (*hors mises les cordes que on fait de poil* (Est. Boil., *Liv. des mest.*, 41); mais avec des contradictions : *veue la déposition d'aucuns tesmoins... et veu les us et coutumes* (Ordon. de 1298, dans Est. Boil., *Liv. des Mest.*, 457), *ors mis la couronne* (*J. de Par.*, 116). Comparez pour les participes cette phrase de Froissart, où *pendant* est encore dans la dépendance du substantif que plus tard il régira : *comment li contes Derbi s'estoit tenus, ... le siège pendant des François devant Aguillon* (*Chron.*, IV, 10; cf. *Voyage du Sr. d'Anglure*, 74, 275).

C'est une autre application d'une loi qui règle la syntaxe des participes passés, à savoir que, au cas où le terme qui doit s'accor-

1. Ces exemples sont empruntés à Ebering, *Syntakt. Stud. zu Froiss., Ztsch. f. r. Ph.*, V, 338, qui ne me paraît pas avoir signalé le vrai caractère du phénomène. L'édition à laquelle il renvoie pour les Chroniques est celle de Kervyn de Lettenhove.

der précède celui qui entraîne l'accord, cet accord ne se fait pas, puisqu'on ignore comment il se ferait, le terme qui l'indique n'étant pas encore énoncé.

CONJONCTIONS. — Citons parmi les nouveautés de cette époque : *alors que* né à la suite de *alors* ; *a ma volonté que* (*Serm. d'Oliv. Maill.*, 16) ; *attendu que* (*Myst. V. Test.*, 36805) ; *afin que*, dont on ne donne pas d'exemple avant Oresme (*Eth.*, II) ; *avec ce que* : *avoech ce que Jehans s'escusa si sagement* (*Froiss., Chron.*, IV, 28, L.) ; *incontinent que* : *incontinent que l'autre ouyt Ce bruit* (*Fr. arch. de Bagn.*, 22 ; cf. *J. de Paris*, 29) ; *combien que* (*Mir. de N. Dame*, V, 97, v. 102) ; *comment que* (*Frois., Mél.*, 618) ; *supposé que* : *supposé que sa deffense soit faicte à jeu ou à certes* (*Men. de Paris*, I, 97) ; *excepté que* (*Voyage du Sr. d'Angl.*, 58, 232) ; *de quoi* : *ilz s'esmerveilloient grandement de quoy vous preniez peine et soucy d'une chose qui en riens ne vous touchoit* (*J. de Paris*, 8) ; *vint moult a malayse de quoy elle perdoit la messe* (*Chev. de la Tour Landry*, 71)<sup>1</sup> ; *sur tant que* (*Louis XI, Lett.*, I, 15, *Soc. de l'hist. de F.*) ; *veu que, veu ce que* (*Comm.*, I, 126, *Myst. du V. Test.*, 6840).

REMARQUES. — Il faudrait noter aussi des changements divers dans les locutions et mots invariables antérieurement existants.

Il arrive souvent que ces locutions rapprochent leurs éléments. C'est le cas de *se... non*, qui subissant en même temps l'influence de *si*<sup>2</sup> devient *sinon*, d'où sortira bientôt *sinon que* : *A present m'en treuve lassé Du tout, sinon de souvenance* (*Ch. d'Orl.*, II, 190, *Rond.*, CLXXXIV). *Elle ne va si non quant on l'appelle* (*Baude, Vers*, 32).

De même pour *veci*, *vela* qui tendent à de vraies particules inséparables : *Evous venu monseigneur Gauthier de Mauni* (*Frois., Chr.*, IV, 60) ; *veci la representation de la ville de Calais* (*ibid.*) ; *ves nous chi six* (*ibid.*, 61) ; *vecy venir le conte* (*J. de Paris*, 92).

On remarquera que *si* de *sic* se rencontre souvent sous la forme *se* : *Se m'i fault, ... estre* (*Frois., Mél.*, 291).

1. Cf. ce que nous avons dit de *dont* au XIII<sup>e</sup> siècle.

2. En même temps que *se* tend de plus en plus à devenir *si*, *ne* > *ni*. Mais ces deux mouvements sont bien lents ; jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle *se* et *si* se rencontrent dans le même texte à quelques lignes de distance (*Fr. arch. de Bagn.*, 208 : *si*, 212 : *se*) ; de même dans les *Serm. d'Ol.* Maillard, 31, 32, etc. L'hésitation continuera au XVI<sup>e</sup> siècle.

## CHAPITRE IV

### SYNTAXE

#### LES CAS

La disparition des formes casuelles devait avoir des conséquences en syntaxe. Toutefois elles sont moins considérables et moins rapides qu'on ne pouvait les attendre a priori. Les restes de flexions de l'ancien français étaient, dès l'origine, en concurrence avec les prépositions pour l'expression de tous les rapports. Le seul changement fut donc que les constructions prépositionnelles devinrent normales et constantes, tandis que les autres allaient mourant, avec lenteur.

Pendant longtemps un certain sentiment du rapport marqué par le régime survécut à la distinction des cas, et le régime sans préposition garda la faculté d'exprimer l'appartenance. Les phrases où il se rencontre sont trop nombreuses pour qu'on puisse les considérer comme présentant des locutions toutes faites. En voici quelques exemples : *qui fut mère Saint Loys* (*Chev. de la Tour L.*, 45); *femme Honain, qui estoit filz Juda, filz de Jacob* (*ib.*, 118); *por le gré monseigneur* (*Brun de la Mont.*, 118); *por l'amor Butor* (*ib.*, 206); *en la maison ton pere* (*Men. de Paris*, I, 116); *la table son pere Abraham* (*ib.*, I, 83); *l'espousée leur seigneur* (*ib.*, I, 104; un peu plus bas : *l'espousée de leur seigneur*); *le jour de feste Saint Denis* (*Mach.*, *Prise d'Al.*, v. 135); *Pour l'amour la jone Hermondine* (*Froiss.*, *Mél.*, 581); *Robert d'Artoys, filz Philippe d'Artois, qui fut filz Robert, conte d'Artoiz, ... comtesse Maheut d'Artoiz, fille le dessus dit conte Robert* (*Chron. paris.*, 23-24); *jour de feste Saint Mathias apostre* (*ib.*, 26); *chanter la messe en l'onneur Jhesucrist* (*ib.*, 29); *le sépulcre nostre Seigneur Jhesucrist* (*ibid.*); *Marguerite roynne d'Engleterre, fille du roy Philippe, filz saint Louys, roy de France, et seur Philippe le beaux, et fille de la roynne Marie de France* (*ib.*, 31).

Ces expressions se rencontrent encore abondamment au xv<sup>e</sup> siècle : *du temps Charles roy de France* (*Deb. d. hér. d'arm.*, p. 30, § 77); *es mains dame jeunesse* (*Ch. d'Orléans*, II, 183); *les lamentations Bourrien* (*Titre d'une pièce de Baude*, p. 28); *le bréviaire Alain*

(*Guil. Al.*, p. 10, v. 22); *c'est une maison Dedalus*. (*Id.*, *Blas.*, 1185, I, p. 234); *soubz la main Thibault d'Aussigny* (*Vill.*, *G. Test.*, I); *sans le lay maistre Alain Chartier* (*ib.*, CLV, 2); *vous taillez larges courroies d'autrui cuir* (*Jeh. de Saintré*, 88).

Palsgrave conserve encore : *l'euangille Saynt Matheu* (794); *la robe mon maistre* (141); et il y a nombre d'exemples pareils au xvi<sup>e</sup> : *la vie Monseigneur S. Loys* (*Gring.*, II, 2); *les finesses Patellin* (*Rog. de Coll.*, 104).

Les grammairiens n'en conservent plus le sentiment exact. Je n'en donnerai comme preuve que les mots de Meigret (*Gr.*, 108 v<sup>o</sup>) : *Nous tezonz quelqefoes la prepozicion en certaines façons de parler come la rue S. Anthoene, la paroesse S. André, més cela n'et pas général, car nou' ne dizon' point l'épée Pierre, pour l'épée de Pierre* (cf. *Ramus*, 190). Au seuil du xvn<sup>e</sup> siècle, Maupas observera encore (56) : « quelquefois nous omettons l'article *de*, notamment devant les noms propres, par manière d'ellipse. *Les quatre fils Aymon, le mont Hebert, la place Maubert*. Mais ordinairement, parlans de quelque chose qui porte le nom d'un saint : *l'Eglise, la rue, le pont Notre Dame, la porte Saint Marceau, l'apocalypse S. Jean*. Cette-cy est proverbiale : *c'est le ventre ma mère, je n'y retourne plus* . »

En fonction de datif attributif, le cas régime est plus rare au xv<sup>e</sup> ; on le trouve cependant : *Lempereur manda la damoiselle quelle fist avaller Virgille* (*Faits merveill. de Virg.*, 20); *foy que doy mon baptisme* (*Vill.*, *G. Test.*, VI); *se Dieu plaist* (*Ol. Maill.*, *Serm.*, 17); cf. aujourd'hui : *Dieu merci* !

Le cas régime sans préposition demeura usuel aussi, longtemps après la disparition de la déclinaison, là où il s'agissait de marquer la manière, le temps, etc. Je noterai seulement, pour corriger ici une erreur que j'ai faite ailleurs, un tour que j'ai faussement considéré comme une imitation du grec, et qui existe dès le xiv<sup>e</sup> à une époque où l'imitation grecque ne peut avoir en rien influé : *ne fendez pas vostre cochon parmy le ventre, mais parmy le cousté le plus petit trou que vous pourrez* (*Mén. de Paris*, II, 178); *estre lavé les piés* (*ib.*, I, 168-169).

En revanche l'attribut, souvent construit en ancien français avec la préposition *à*, tend à se construire sans préposition ou bien avec *pour* : *il en menèrent pluseurs bons chevaliers.... pour prisonniers* (*Frois.*, *Chron.*, IV, 159, L.).

Les exemples de *à* se conserveront longtemps, surtout dans les expressions toutes faites, *prendre à femme, avoir à nom* : *avoit à*



*nom Pigière (Chev. de la T. Land., 81) à côté de une abbaye qui a nom Chievre Faye, ibid.).*

L'apposition est toujours possible sans préposition, particulièrement avec les indéfinis : *Qui n'attendoit nulle riens el* (Frois., *Mél.*, 1199), *un saint homme evesque prescha* (Chev. de la T. Land., 98). Mais *de* est très fréquent : *Si me mena mon seigneur de père la veoir* (ib., 28); chez Froissart l'usage est presque constant : *le bouch de Saint Maximien* (Chron., IV, 13, L. et souvent).

GENRES DES SUBSTANTIFS. — L'influence des terminaisons continue à amener de fréquents changements de genre; on rencontre au féminin : *cantique* (Mir. de N. D., V, 93); *hérissipille* (H. de Mondev., 1574); *espace* (Frois., *Mél.*, 5069); *miracle* (Mach., *Prise d'Al.*, v. 456); *obole* (Ordonn. S. Louis, 1329); *ordre* (Mach., *Prise d'Al.*, 349, au sens de *ordre de chevalerie*); *psaume* (Frois., *Mél.*, 5636); *silence* (Intern. Cons., 171); *triumphe* (C. Nouv., I, 11)<sup>1</sup>.

Au contraire on commence à rencontrer souvent au masculin *art* (Bert., XXII), *ost* (Comm., I, 77 et souvent), *duchié* (ib., I, 262).

## LES PRONOMS

PRONOMS PERSONNELS. — Nous avons vu que dès le XIII<sup>e</sup> siècle il devient de plus en plus ordinaire de faire accompagner le verbe du pronom personnel conjoint. Au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup>, les changements morphologiques qui ont pour effet de rendre de moins en moins distinctes les flexions des diverses personnes, l'extension de *e* ou de *s* à la première personne de diverses formes verbales, tendent à rendre le pronom de plus en plus nécessaire. Dans les textes populaires, on le rencontre en effet, avec une régularité qui surprend, devant chacun des verbes de propositions qui se suivent et qui sont coordonnées : *Et estoit le chevalier à merveille luxurieux, tant qu'il en avoit tousjours une ou deux à son hostel, et bien souvent il se levoit de delèz sa femme et aloit à ses folles femmes. Et quant il venoit de folie, il trouvoit la chandoille alumée et l'eaue.... Et quant il estoit revenuz, elle ne ly disoit rien* (Chev.

1. Chez Froissart et chez les auteurs picards, on rencontre des confusions plus fréquentes que partout ailleurs. Froissart fait féminins non seulement *reproche* ou *fantôme*, mais *capitaine* et *tranche-teste*. Peut-être la forme de l'article *le* en picard est-elle la cause qui a obscurci ainsi la notion des cas.

de la Tour L., 37); *Mès le bon homme ne peut partir ne laisser sa femme, et est à l'aventure prins et mené prisonnier villainement, et est batu et paye une grousse ranczon, or a-il du mesnage sa part, et pour eschiver qu'il ne soit pas prins, il se retrait en ung chasteau. Mais il va et vient de nuict en sa maison, parmy les bois et à tastons... tant qu'il est tout rompu et depiecé; et vient veoir son mesnage, et la dame crie et tense et li met sus tout le mal et le meschief, aussi bien comme s'il deust faire la paix entre les deux rois de France et d'Angleterre, et dit que elle ne demourra pas liens* (XV Joyes, p. 132) <sup>1</sup>.

Il est inutile d'ajouter que le pronom est souvent absent dans toute sorte de cas, même quand le second verbe n'est ni au même temps ni au même mode dans les diverses prépositions, ou bien quand le sujet change; le pronom est également absent devant des verbes isolés.

Ce qui serait plus intéressant à rechercher, c'est au contraire si l'influence latine n'a pas empêché la régularisation de l'emploi du pronom sujet qui, dès cette époque, s'annonçait comme devant être plus rapide qu'elle ne l'a été. On aboutirait sans doute à cette conséquence que les auteurs du xiv<sup>e</sup> et surtout du xv<sup>e</sup> siècle sont plus près de nous que certains textes littéraires du xvi<sup>e</sup> <sup>2</sup>.

Le sujet neutre *il* est toujours en retard sur les autres pronoms sujets; cependant il faut tenir compte de ce fait que souvent les textes écrivent *y a* sans qu'on soit sûr que réellement le pronom soit *y*, le pronom *il* se prononçant tout à fait comme l'adverbial *y*.

Notons que *il* devient de plus en plus usuel en tant que sujet logique: *Par ma foy, mon compere ou mon cousin, il y vient vostre dame la mère de ma cousine, vostre femme.....* (XV Joyes, 22); *Par ma foy, m'amie, je vous en feray où il ne touchera que moy* (*ib.*, 32); on le trouve même avec un verbe au pluriel: *il venoyent là tant de gens* (*Leg. de S. Anth.*, 27, 10).

1 On comparera *Jean de Paris* p. 31, où l'usage moderne est déjà suivi, sauf devant un seul verbe, et aussi cette page de l'*Internelle Consolation*, p. 27: *Ce pouvons-nous congnoistre en ce que, quant nous la voulons avoir (la grace) nous n'y pouvons parvenir; et aucunes fois, quant nous n'y pensons pas, ou au moins que nous ne nous y appareillons pas ou efforçons, icelle nous vient; et c'est à ce que, quant nous l'avons nous n'en prenons pas orgueil, et, quant nous ne l'avons, nous n'avons pas des esperacion, mais avons pacience.*

2. Par exemple, dans Ch. d'Orléans, qui n'est pas cependant un écorcheur de latin, de la page 82 à la page 100 du tome I, on trouve le sujet exprimé 104 fois, omis 141 fois. C'est plus d'omissions certainement que la prose courante ne devait le comporter. Et dans Rabelais les récits en langage populaire (I, xxv par exemple) présentent le pronom sujet presque toujours exprimé, tandis que les morceaux soignés, (I, xxix par exemple) omettent avec une grande liberté l'emploi de ce même pronom.

Le cas sujet tend à céder ses emplois au cas régime, pour peu qu'il présente un sens un peu fort, ou que le pronom ne soit pas immédiatement conjoint au verbe. On a vu, page 224, un exemple d'Orson de Beauvais ; la généralisation de ce phénomène commence au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle : *si avoient sy grant paour lui et les ouailles* (*Chev. de La Tour L.*, 67) ; *mais moy n'autres ne s'en puet percevoir* (E. Desch., V, 61, Bal. DCCCCLXXVIII, v. 2) ; *moy et ceste petite fille sommes tiennes* (*Mén. de Paris*, I, 108) ; *selon ce que lui mesmes le dit en l'Euvangile* (*ib.*, I, 195) ; *Et toy, di, taille bien m'espée* (*Mir. de N. Dame*, VI, 24, n° 33, 644 ; cf. 647).

Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> le pronom régime est tout à fait usuel : *Dictes que moy et les dames* (*J. de Paris*, 89) ; *Luy ne ses gens n'avoient nulz man-teaulx* (*ib.*, 50) ; *et pource lui, voiant les charges dessusdites.... il ne luy chaut* (*XV joyes*, 41) ; *comme luy propre m'a compté* (*Comm.*, I, 205) ; *Je tien, moy, dit elle. qu'il est ainsi* (*C. Nouv.*, I, 88) ; *Alons nous esbatre, mon cueur, vous et moy* (*Ch. d'Orl.*, II, 135 ; cf., I, 147 ; II, 222, 272, etc.).

Bien entendu on trouve encore le sujet, on le trouvera jusqu'au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle : *Je, sans mal et sans rigueur, me pars* (*Mén. de Paris*, I, 117) ; *Il, à qui ceste haste plus touche que à nul de ses gens, est tousjours le premier descouchez* (*C. Nouv.*, I, 86) ; *l'espousée fut couchée, et il a chef de pièce la suyvit* (*ib.*, I, 173) ; *le plus longuement que il et sa dame osèrent* (*ib.*, I, 72) ; *il mesmes se clot la porte de paradis* (*Ev. des quen.*, 60) ; *Je, qui suis Dieu des amoureux* (*Ch. d'Orl.*, I, 146) ; *Et je, voulant le dolent conforter* (*Baude, Vers*, 32).

PRONOMS RÉFLÉCHIS. — Le pronom personnel et le pronom réfléchi se confondaient déjà souvent en ancien français (voir p. 226 et p. 344). En moyen français, non seulement les exemples abondent, où au lieu du réfléchi on trouve *lui* (Froiss., *Mél.*, 311) ; *li* (*Alexis du XIV<sup>e</sup> siècle*, p. 360, v. 68, éd. Paris et Pannier) ; *elle* (*Mén. de Paris*, I, 109) ; *elles* (*Chev. de la Tour L.*, 209) ; *eux* (*J. Chart.*, *Chron.*, I, 85) ; mais il semble que *eux* soit la forme régulière devant les verbes : *J'ay veu aucuns folz eulx excuser sur fortune* (*Saintré*, 24).

On rencontre aussi *les* au lieu de *eux* : *ne leur donnerent que trois heures de temps pour les confesser et panser à leurs affaires* (*Comm.*, I, 431).

Les personnels employés pour les réfléchis, fréquents avec les infinitifs, ne sont pas rares ailleurs : *ceulx qu'il tiendra les plus prouchains de luy* (*Comm.*, I, 119) ; *s'en retourna arrière et la mena avec luy a force* (*Jean de Paris*, 14).

Le réfléchi est si menacé par l'analogie qu'on voit déjà dans quelques cas les pronoms personnels apparaître, là où le sujet est indéterminé : *Sy est mauvaise chose d'avoir flatteurs entour luy* (Chev. de la Tour L., 149).

Par suite de cette confusion, le personnel est de son côté remplacé par un réfléchi : *on le (la) fist seoir comme fille de roy Monsieur Camel desous soy* (Froiss., Mél., 2502); *on ne trovast parel a li... Car riens ne duroit devant soi* (ib., 323-6); *apres ce qu'elle eut gecté son regart autour de soy* (A. Chart., Esp., 270, 8); *ceulx qui sont riches à soy sont puvres à autruy* (ib., 272, 38).

Enfin, on voit s'annoncer l'usage moderne en ce qui concerne les emplois respectifs de *se* et de *soi*. Tandis qu'en ancien français *sei* est la forme constante devant les modes impersonnels, on voit au *xv<sup>e</sup>* apparaître *se*. *Le premier reffuge est soy retourner à Dieu... et se humilier devant luy* (Comm., M., I, 370); *et executeroit ses promesses pour se oster de peril* (ib., I, 236); *pourchassant sa vie de maison en maison, sans se nommer* (ib., I, 195; cf. I, 185, 261, etc.).

**PRONOMS POSSESSIFS.** — On rencontre dès le *xii<sup>e</sup>* siècle *mon*, *ton*, *son*, au lieu de *m'*, *t'*, *s'*, devant des féminins commençant par voyelle. *Orson de Beauvais* en offre déjà des exemples (1993, 1694). Dans les *Sermons de S. Bernard* il est presque constant. On le retrouve dans le champenois francisé de Chrestien de Troyes Chev. au lion, 5713; Rutebeuf l'a aussi.

Au *xiv<sup>e</sup>* siècle, la substitution devient commune : *estre appelée l'espouse, mais d'estre appelée ton ancelle* (Mén. de Par., I, 105); *mon enque* (Mir. de N. D., I, p. 278, n° 6, 725); *mon eglise* (ib., I, p. 381, n° 8, 776); *mon avision* (ib., I, p. 369, n° 8, 418); *son honte* (Froiss., Mél., 1536).

Dès le commencement du *xv<sup>e</sup>* siècle, la forme masculine prévaut visiblement. Chez Christine de Pisan, on ne trouve guère qu'une dizaine de fois le féminin élidé. Il est bien rare aussi chez Villon, on peut citer : *qui m'escoliere souliez estre* (Ball. de la belle haum., 2); *par m'ame* (G. Test., 138, 3; cette formule resta longtemps en usage). Il y a d'autres exemples : *Je m'abandonne A celluy qui s'amour me donne* (La fol. des Gorr., 83-84; Picot, Sot., I, 148-9); *La paix de Dieu en ce lieu maint, ... Et s'amor eternellement* (Myst. S. Laur., 2283-2285)<sup>1</sup>.

1. Chez les écrivains du N.-E. on a ou *me* (ma) ou *men* : *me coiffe et men espée* (H. Capet, p. 211); *sen assamblée* (Froiss., Chron., IV, 19); *sen espee* (Id., Mél., 5366).

Les rapports du possessif et de l'article sont toujours mal définis, et l'article apparaît lorsque le rapport entre le possesseur et la chose possédée est suffisamment net de lui-même : *vueille toy pitié prendre De nous, ou nous rendrons les ames* (*Myst. du V. Test.*, 21115) ; *Nous en prolongeron les ans Du pere merveilleusement* (*ib.*, 20473-4 ; cf. 20399, 21779, etc.).

PRONOMS DÉMONSTRATIFS. — L'idée de proximité et celle d'éloignement se marquaient en ancien français par l'opposition des deux pronoms *cil* et *cist* (voir p. 227). Cette opposition continua à se faire sentir très longtemps : *celluy cogitacions ordes s'enforçoit de gecter, cestuy par devote oroyson se travailloit de les surmonter* (*Leg. de S. Ant.*, 14, 4). Il y a des exemples analogues pendant tout le xvi<sup>e</sup> siècle.

Toutefois, les indications fournies par ces deux séries de formes simples ne paraissaient sans doute dans la plupart des cas pas suffisantes, puisqu'elles furent, comme nous l'avons vu dans la morphologie, renforcées par l'agglutination des particules *ci* et *la*. La période du moyen français dont nous nous occupons ici ne vit pas finir la lutte entre formes simples et renforcées, et nous aurons à en reparler. Donnons seulement un certain nombre d'exemples des nouvelles manières de parler : *De ceci ne mentez vous point?* (*Mir. de N. D.*, VI, 19, n° 33, 504) ; *de cestui ci te chevis tien* (*ib.*, VI, 18, n° 33, 464-5 ; cf. 477) ; *ceste fille cy vous presente* (*ib.*, V, 194, n° 31, 1132) ; *la cause si est ceste-cy* (*ib.*, V, 204, n° 31, 1369) ; *père de cestuicy qui a present est* (*Chev. de La T. L.*, 46) ; *en ce monde cy* (*Intern. Cons.*, 46) ; *ceulx ycy sont griefz à porter* (*ib.*, 11, cf. 72), etc., etc.

On remarquera que, *ci* et *la* s'ajoutant indifféremment à *cil* et à *cist*, l'existence d'une forme telle que *cil ici* devait brouiller l'idée d'éloignement contenue dans *cil*, et inversement l'existence d'une forme *cette la* l'idée de proximité contenue dans *ceste*.

L'extension du pronom *ce* devant les verbes impersonnels est presque aussi grande que celle de son concurrent le personnel *il*. Haase a établi que, alors que Villehardouin ne l'emploie qu'une fois avec *venir* (157 b), Joinville au contraire ne l'a omis qu'une seule fois : *quant vint au vendredi* (100 d) ; avec d'autres verbes comme *semble*, il est commun aussi : *Et pourtant, ce leur semble, seront excusées* (*Mén. de Paris*, I, 134).

Est-ce par l'intermédiaire de ce *men* que la substitution de *mon* à *ma* s'est faite ? Cela paraît peu probable, étant donné que les textes où *mon* apparaît de bonne heure, comme les Sermons de S. Bernard ne sont pas picards. La marche de ce phénomène est encore bien mal connue.

Devant le verbe *estre*, Joinville n'a également négligé *ce* qu'une seule fois : *se ne fust pour l'honneur* (302 e). Ce n'est pas à dire que dès le *xiv<sup>e</sup>* siècle l'emploi de *ce* devient régulier, mais la locution *ce est*, *ce fut*, etc., est désormais constituée.

Je marquerai aussi un résultat du fréquent rapprochement de *ce* et de *que* annonçant une proposition conjonctive ; *ce que* finit par n'être que l'équivalent du simple *que* : *Il ne fust pas descendu du ciel ou ventre de la benoïste vierge Marie se ne feust ce qu'elle se humilia* (Chev. de la T. L., 168) ; *quand li rois Phelippes vei ce que perdre li convenoit Calais* (Froiss., Chron., IV, 53) ; *selon ce que leur loy l'ordonnoit* (Mén. de Par., I, 65) ; *Et ce que trouver ne puis mire Qui y sache mettre conseil, C'est ce dont je plus me merveil* (Mir. de N. D., IV, 127, n° 25, 78). Et cette tournure va servir à la langue parlée pour faire sortir la proposition comparative de l'embaras où elle se trouvait par suite de l'impossibilité de répéter deux fois de suite le *que* : *Il n'estoit rien au monde dont le Roy eust plus grand paour que ce qu'i luy eschappast quelque mot* (Comm., I, 322, M.) ; *J'ay plus chier, a brief parler, Pourrir en ceste maladie, Et mourir que ce que je die* (Mir. de N. Dame, IV, 306, n° 27, 1907).

Toutefois on trouvera encore longtemps l'ancien tour par un simple *que* : *J'aime trop mieux vivre en langueur Qu'aulture que vous m'amour atiengne* (Chans. du *XV<sup>e</sup>*, LXXXVII, 38, p. 85)<sup>1</sup>.

PRONOMS RELATIFS. — Nous avons vu dans la morphologie comment s'est troublée l'ancienne déclinaison du relatif ; on pense bien que dans ces conditions les cas ne suffisent plus à marquer les rapports et que là où il y a lieu, une préposition y supplée : *Cui* étant souvent complément direct aussi bien qu'indirect<sup>2</sup>, se fait accompagner de *à* dans l'emploi de datif. Cet usage remonte très haut.

Cependant, dans le cas où il marque l'appartenance, pendant longtemps on retrouve *cui* seul : *De mon enfant, cui fil sera* (Jour du Jug., 328 ; cf. 1358, 1609, 1826, etc.) ; *Dame, par qui grace et merci* (Mir. de N. D., IV, 135, XXV, 330 ; cette formule se retrouve souvent (Vill., *Petit Test.*, IX, et ailleurs).

*Quoi* continue à sortir de l'emploi de pronom neutre, et pendant cette période on lui donne pour antécédent un nom de chose déterminé, non seulement au singulier, mais même au pluriel :

1. On trouve aussi l'équivalent de *quam si* : *J'aimois mieulx tout endurer d'eulz, Qui ne me vallent trestous rien, Que si je perdisse à veoir ceulz Qui m'aiment et que j'ame bien* (Ib., XXXII, 13-6, p. 35).

2. Scheler, dans le *Lexique de Froissart*, en cite de nombreux exemples.

*l'office à quoy ils beent* (Mén. de Paris, I, 30-31); *veu la forte main en quoy elles estoient* (Comm., I, 433, M.); *une des premières raisons par quoy juenne femme se puet deporter d'estre amoureuse* (Chev. de la T. L., 250 et 195); *Des merveilles de quoy on puet parler* (Desch., V, 127); *tous les biens de quoy l'on pourroit jamais loer homme* (C. Nouv., I, 287); *les clous de quoy* (Déb. des Hér. d'armes, 39, § 107).

On trouve même *quoy* avec des noms d'êtres animés et d'hommes : *Faites les chevaulx amener Après nous, sur quoy monterons* (Mir. de N. D., V, 126, n° 30, 954); *Et envoia grant gens d'armes à Saint Omer, à Ghines, à Tieruane, à Aire, et tout sus les frontières de Calais, par quoy li pays fust bien gardès des Englès* (Froiss., Chron., IV, 101, L. Il est vrai qu'on peut entendre par : *de façon que, au moyen de quoi*). Mais voici qui est assuré : *Je suis celluy de quoy parle le prophète* (Leg. de S. Anth., 15, § 5).

Le relatif *que* prend de plus en plus d'extension. D'abord il tient lieu de où : *Les termes que il la doit avoir tardent* (Mén. de Paris, I, 86); *à heure que ceulx qui souffrent desirent* (Comm., I, 196, M.); *et le rescouirent qu'il estoit près de mort* (Mén. de Par., I, 128); *Puis quant venoit au chapellet Qu'est une danse que l'on baise* (Mart. d'Auv., Am. rend. cord., 635).

Mais — ce qui est beaucoup plus important — *que* tend de plus en plus à prendre le rôle d'une copule relative abstraite, marquant sans genre ni nombre ni cas le seul rapport de relation. On n'est pas très certain qu'on soit en présence de ce *que*, quand dans la phrase introduite par lui un pronom ne vient pas marquer le rapport qu'aurait marqué la forme ordinaire du relatif. Ainsi dans : *celui qu'elle donne à mengier* (Froiss., III, 213, 12, Eber. o. c.); s'il y avait : *celui qu'elle lui donne à manger*, la phrase ne laisserait aucun doute ; telle qu'elle est, on peut hésiter. Dans cette phrase, *que* peut être le simple substitut de *cui*, et le désordre des formes autorise cette explication. Mais voici un exemple très caractéristique où le mélange des *que* conjonctions et des *que* adverbes de relation rappelle les phrases de la syntaxe populaire actuelle : *tout ne lui sera que terre au regard de vous qui en penserez comme dit est et que faire le devez par l'exemple mesmes que vous véez des gens chevauchans parmy le monde, que vous véez que si tost qu'ils sont en leur hostel... ils font à leurs chevaulx blanche lictière* (Mén. de Paris, I, 175).

Il est aussi fort intéressant de remarquer que l'usage de *que* est dès lors si étendu que peu à peu il devient pléonastique, et se joint

à un autre relatif comme encore aujourd'hui dans la bouche du peuple (cf. Haase, *o. c.*, 54) : *lors il prendroit laquelle qui* (qu'il) *lui plairoit* (Chev. de la T. L., 26); *Si en pris et douquel qu'il veurent* (Froiss., *Chron.*, IV, 163, L.); *Prenés lequel que vous vouldrés* (Mart. d'Auv., *Amant rendu cord.*, 1280); *fut conclud retirer hastivement celle part où que on disoit que iceulx Anglois estoient* (J. Chart., *Chron.*, I, 85-86).

## L'ARTICLE

ARTICLES ET DÉMONSTRATIFS. — L'article et le démonstratif achèvent de se séparer. Au XIII<sup>e</sup> siècle, on trouve encore des phrases comme celle-ci : *mon seel aussi comme le mon seigneur* (= celui de mon) (Beaum., *Coust.*, II, p. 125, § 1216); elles deviennent rares au XIV<sup>e</sup> : *Le mau saint Leu et le saint Matelin* (E. Desch., V, 27, *Bal.* DCCCLIII, v. 2).

Quelques souvenirs en restent, comme les noms de fêtes, qui subsisteront jusque dans le français moderne : *la Saint-Jean*, *la Saint-Michel*, ou encore dans l'expression *l'autrui*, qui a vécu jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, mais ce ne sont plus là que des souvenirs isolés.

De son côté, le démonstratif cesse peu à peu, mais plus tard et plus lentement, de se mettre à la place de l'article. Au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup>, les exemples en sont encore assez communs : « *Et cil oisel chascun matin S'estudient en lor latin* (J. de Meung, *Rom. de la Rose*, 8720); *Et chevaucioient cil Francois tout armé au cler* (Froiss., *Chron.*, IV, 47).

Au XV<sup>e</sup>, on en trouve beaucoup moins : *Et au meillieu de ce pont fut faict ung fort treillis de boys, comme on faict aux caiges de ces lyons* (Comm., I, 313, M.).

ARTICLE DÉFINI. — L'article ne devient pas encore régulier, mais on commence à le rencontrer devant le substantif à peu près dans tous les cas.

J'ai signalé qu'au XIII<sup>e</sup> il a commencé à se mettre avec les noms de peuples; au XV<sup>e</sup> on le rencontre avec les noms géographiques, surtout avec les noms de fleuves : *Vi le Nil qui croist et descroist* (Chr. de Pisan, *Chem. de l. est.*, 1321); *le Rin, Marne et Meuse* (Al. Chart., *Descr. de la Gaule*, 260, 20; cf. au contraire : *deux des plus renommez sont Gironde et Dordone* (*ib.*, 260, 28); *province qui commence au Rosne et finit à Gironde* (*ib.*, 259, 20).

L'article est plus rare avec les noms de montagnes et de pro-



vinces : *le pays de Dauphiné* (Al. Chart., *Hist. de Charles VII*, 74, 20). Mais cet usage naît à peine, on a observé que Christine de Pisan n'a employé qu'une fois l'article défini devant un nom de province ou de pays<sup>1</sup>.

Avec les noms abstraits, l'article demeure encore très rare, même au x<sup>e</sup>. *Puis paix se faict* (Vill., *Ball. de Villon et de la grosse Margot*); *jusques mort me consume* (Id., *Bal. à un gentilh.*); il est vrai que *mort* peut être considéré comme le nom d'un objet qui n'a pas de semblable).

Avec *tout*, soit au singulier, soit au pluriel, les exemples de l'article ne sont plus rares : *tout le pays* (Al. Chart., *Hist. de Charles VII*, 119, 32); *tous les hommes qui jamais ont esté grands* (Comm., I, 75, M.); *tous les livres en sont faictz* (ib., 134); *tous les draps d'or* (J. de Paris, 32).

ARTICLE INDÉFINI ET PARTITIF. — L'article indéfini fait aussi des progrès, et il ne serait pas difficile de signaler des exemples où on le trouve, alors qu'en français il était plus ordinaire de le laisser de côté, après *comme*, avec les expressions quantitatives : *partie de*, *quantité de*, etc., ou bien devant l'attribut ; cependant en réalité l'article indéfini ne se régularise pas, et on ne peut pas dire que cette période du moyen français marque une évolution caractéristique dans sa syntaxe.

Au contraire, le partitif est en train de se faire sa place. D'une ligne à l'autre, un texte montre des contradictions : *aucuns y mettent du gruyau. Item, en lieu d'uille, aucuns y mettent beurre* (Mén. de Paris, II, 144); mais il est désormais assez fréquent. Le *Ménagier de Paris* en fait un usage assez étendu : *faictes prendre de la lessive* (II, 66); *mettre du sel et de l'uille, ... et mettre de l'uille d'olive dessus en karesme* (II, 143); *la bonne dame avoit jà envoiiet le roy de ses bons vins* (Frois., *Chron.*, IV, 155).

On trouve, quand le nom est précédé d'un adjectif, les deux formes *de* et *des* : *Il n'y eust jamais de si bonnes nopces qu'i n'en y eust de mal disnés* (Comm., I, 90, M.); *de grands victoires* (ib., I, 113); *j'ay eu de terribles propos* (Myst. d. V. Test., 19364); *je congnoys des grans dames* (Chev. de la Tour L., 23); *il fist faire des beauls maçonnages* (Christ. de Pisan, *Hist. de Ch.* V, 22, 2); *si manda ce roy à Eleazar qu'il lui envoyast des sages hommes du peuple des Juifs* (ib., 28, 19, d'après Ernst Müller, o. c., p. 22).

*Des* se rencontre avec les superlatifs ; *il a eu des plus grands*

1. Voir Ernst Müller, *Zur Syntax der Christ. de Pisan* (Diss., Greifswald, 1886, p. 5).

*fortunes et adversité que jamais pourroit avoir roy (Déb. des Hér. d'armes, 23, § 58) <sup>1</sup>.*

On emploie même *de*, quoiqu'il soit plus généralement omis dans ce cas, en présence d'indéfinis : *et en y eut de telz qui* (Froiss., *Chron.*, IV, 168 et assez souvent); *d'autres exemples te donnera Valere* (Al. Chart., *L'esperance*, 310); *et au bout de trois semaines se rendy et aussi mains d'autres chasteauls* (Christ. de Pisan, *Hist. de Ch.* V, 349, 17, Ernst Müller, o. c., 23) <sup>2</sup>.

Un fait à signaler, car il se retrouvera bien plus tard, c'est que devant le substantif non précédé d'adjectif, on trouve aussi la forme *de* : *Quant il fut temps de soupper, Jehan de Paris fit porter au roy d'Angleterre, en grans platz d'or, de viande de toutes sortes et vin à grant foyson (Jehan de Paris, 43-4); Jehan de Paris envoya au roy d'Angleterre de viande toute chaulde (ib., 48); Celuy alla dire que l'on vouloit servir de vin (ib., 106); Le jeune homs et sa femme ont bien prins de plaisances et delectacions (XV Joyes, 26).*

## LES VERBES

LES VOIX. — Il est inutile de relever ici quelques exemples — il n'en manque point — de pronominaux employés comme intransitifs ou, réciproquement, de transitifs devenus intransitifs ou inversement. Des statistiques seules pourraient déterminer dans quel sens le plus fort mouvement s'est dessiné; elles ne peuvent être tentées dans l'état actuel des recherches. Il serait tout aussi téméraire de vouloir assigner des dates, mêmes approximatives, à des faits dont l'histoire est si mal connue. Comme à toute époque des phénomènes du genre de ceux-ci ont été possibles et ont en effet eu lieu, qu'il n'y a jamais eu de différence de nature entre la plupart des verbes transitifs et des intransitifs, il suffit de rappeler en attendant des dépouillements nouveaux, combien jusqu'aux époques modernes la liberté a été grande en cette matière.

En revanche, il me paraît bien que c'est un trait du moyen français au <sup>xv</sup><sup>e</sup>, que la naissance et le développement d'une tournure nouvelle qui exprime l'idée passive par la forme pronominale. Les exemples en sont encore rares au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle : *par les faulx hoirs se perdent les seigneuries (Chev. de la T. L., 120).*

1. Remarquer la phrase suivante : *Si print cent les plus beaux barons de chez le Roy (Jehan de Par., 32).*

2. *Uns* se maintient toujours, mais concurrencé par *des*, pour les pluriels qui nomment un objet fait de plusieurs autres : *unes verges sous son chevet (Mén. de Par., I, 145); unes lettres (Froiss., Mél., 1817).*

Au xv<sup>e</sup> au contraire, ils commencent à abonder dans les textes : *Par lequel, ainssy c'om disoit, se gouvernoit le roy et tout le fait de royaume* (J. Chart., Chron., I, 54); *Toutesfoiz il n'est dueil que au bout de quelque temps ne s'appaise et que on n'oblye* (J. de Par., 38); *i s'i disoit autant de messes par jour comme à Rome* (Comm., I, 166, M.); *maintenant s'entendra qui m'a meü de tenir si long compte de ceste matiere* (ib., 84); *et se peut lors congnoistre le bon vouloir qu'il avoit tousjours envers son maistre* (ib., 210; cf. I, 82, 146, 158); *nostre gentil homme, qui mignon se povoit bien nommer* (C. Nouv., I, 57); *sans plus, il ne se pourroit faire* (Nouv. Path., 143); *vecy un denier, ne faisons rien qui soit où Dieu ne se nomme* (Path., p. 33, 6); *Si fault que tout cela se mette Il faudra dire mot a mot* (Farce du Cuv., 118, Picot et Nyrop, p. 14-15).

L'abondance des exemples dans des textes de diverse provenance à la fin du xv<sup>e</sup> me paraît exclure l'opinion qu'on a eue jusqu'ici et que j'ai exprimée moi aussi, que ce tour est une imitation italienne. L'hypothèse est peu vraisemblable si l'on tient compte de l'époque.

LES PERSONNES. IMPERSONNELS. — J'ai déjà signalé en ancien français le progrès du pronom *il* devenu de plus en plus usuel auprès des verbes unipersonnels. Il semble en principe que la présence de ce pronom au singulier devait avoir pour effet de figer pour ainsi dire la forme impersonnelle, et d'y maintenir, quel que fût le sujet logique, la troisième personne du singulier. Sans doute on la trouve le plus souvent, que *il* soit ou ne soit pas exprimé : *Il n'est creable la hayne que avoient ces deux villes* (Comm., I, 99, M.); *Là eut fait plusieurs grans apertises d'armes* (Froiss., Chron., IV, 80, L.). Toutefois il y a lutte entre cette construction toute logique et la tendance à faire accorder le verbe, voire le pronom : *ilz sont maintes femmes auxquelles ne leur chault* (Chev. de la T. L., 95); *Par les trouz... ilz saudroient six cens hommes* (Comm., I, 159, M.); *S. Gregoire... dit qu'il sont quatre manières d'auditeurs* (Ol. Mail., Serm., 15). Il y a du reste déjà des exemples analogues dans Joinville.

Il semble au contraire que, dans la tournure faite de *ce* et du verbe *être*, on s'achemine déjà vers une nouvelle conception des rapports suivant laquelle *ce* apparaît toujours comme sujet, tandis que le sujet véritable est considéré comme l'attribut. Bien entendu on rencontre encore à foison les exemples où le verbe varie non seulement en personne, mais en temps : *Ce ne suys je pas qui suys*

roy, Jehanne. « Et en luy monstrant l'un de seigneurs, dit « Vélelà le roy. » A quoy elle respondi : « A ! Non ! gentil prince, c'estes vous, et non autres » (J. Chart., Chron., I, 67) ; Je cogneu bien que c'estiezvous (C. Nouv., I, 88) ; Tel a souvent mangié le lard Qui dit que ce ont esté les chas (G. Al., p. 85, v. 211-12) ; taisez-vous ; se avon nous esté (Myst. du V. Test., 18060).

Mais on peut déjà noter un assez grand nombre d'exemples tout modernes : *C'est moy, c'est moy, ce dit monseigneur* (C. Nouv., I, 87) ; *C'est moy, de par Dieu, c'est moy, dit le mary* (ib., I, 163) ; *Qui est là ? c'est moy, dit-il* (ib., I, 83) ; *C'estoit luy qui avoit porté* (Comm., I, 93).

LES TEMPS. — Un premier fait et très important à signaler, c'est que, par suite de la soudure de plus en plus complète des formes composées, l'indécision si préjudiciable à la netteté qui existait en ancien français, parce que tantôt c'était la forme composée tout entière, tantôt c'était l'auxiliaire seul qui marquait le temps, tend à disparaître. Cette observation toute négative ne peut être établie par des exemples, elle n'en a pas moins une grande importance, et marque un progrès véritable.

Un autre progrès se marque dans la détermination de la fonction exacte de divers temps, détermination qui, sans être encore rigoureuse, devient cependant plus nette.

I. TEMPS ABSOLUS DE L'INDICATIF. — Le passé se trouve encore quelquefois là où on attendrait logiquement le composé, pour marquer la relation du passé avec le présent. Quand le drapier est en présence de Pathelin, et que pour l'amadouer celui-ci lui demande tour à tour des nouvelles de toute sa famille, l'idée est évidemment de lui demander où en sont actuellement les siens. Pathelin dit : *Or sire, la bonne Laurence, Vostre belle ante, mourut-elle ?* (29, 4-5) : on attendrait : *est-elle morte ?*

La confusion inverse est encore plus importante à constater, parce que, comme on sait, elle est constante dans le style épique en ancien français. L'épopée du xiv<sup>e</sup> siècle la conserve : *Tant a esperonné que bien a perceü Les tours et les clochiers, que bien a coneü Que c'est li lieus Butor, son mestre* (Brun de la Mont., 250-2). Le mélange des deux formes, simple et composée, y est constant : *Et la dame entra ens qui moult bel se deporte... Et a dit au varlet : N'aies pensée torte* (ib., 1892-4).

Mais, dans la prose, ces habitudes ne se conservèrent pas, et au xv<sup>e</sup> siècle, la syntaxe de ces deux temps est à peu près celle qui va

régner jusqu'au jour où le passé simple cédera peu à peu la place au composé, phénomène qui, nous le verrons, n'est pas près encore de s'accomplir au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle.

Je n'en citerai que deux exemples : *Nous les trouvasmes separez, et ja se despartoient par bandes et en desordre, comme peuple mal conduit. Il estoit ja près de heure de mydi et n'avoient point baillé les ostaiges. Le comte de Charroloys demanda au Mareschal de Bourgongne, qui estoit là, si leur devoit courre sus ou non. Ledit mareschal respondit que ouy et qu'il les pouvoit deffaire* (Comm., I, 102, M.). *Quant la pucele l'eut apparceu, elle devint si rouge qu'il sembloit que le feu luy sortist du visaige. Si fut toute ravye, et le roy de Navarre qui bien l'apparçeut luy estraignit la main; or elle tint la meilleur contenance que à elle fut possible, et quant Jehan de Paris fut au droit d'elle assez près, elle luy tendit ung couvrechef de plaisance qu'elle avoit en sa main, en le saluant bien doucement* (J. de Par., 87).

II. TEMPS RELATIFS DE L'INDICATIF. — Il faut noter d'abord que les deux formes de passés de la deuxième catégorie cèdent beaucoup moins facilement la place à un passé simple, quoique cela soit encore possible dans certains cas en français moderne. On ne trouve plus guère de phrases comme celle-ci : *distrent lor message ensi com manderent li baron* (Villeh.. 106 d) au lieu de *avoient mandé*, chose commune en ancien français<sup>1</sup>.

Passé antérieur et plus-que-parfait. — En outre, passé antérieur et plus-que-parfait continuent à s'acheminer vers les emplois qu'ils ont en langue moderne.

Voici d'abord des exemples du passé antérieur marquant une action suivie d'une autre, sans qu'il y ait solution de continuité : *Quant Butor ot lavé, tout li autre lavèrent Ensemble, qui miez miez, onques plus n'arestèrent. Quant il orent lavé, varlet de sale ostèrent Les tables vistement et à terre versèrent, Et quant furent levé moult ensemble parlèrent... Quant moult orent parlé, le vin il demandèrent... Quant chascun ot beü, as dames s'en alèrent* (Brun de la Mont., 1824-35); *Quant li Flamench furent retrait, et il eurent courut les basses marces en Laloe, donc s'avisa li rois de France* (Frois., Chron., IV, 46, L.); *Quant on ot soupé, on leva les tables* (ib., IV, 82); *comme ledict duc eust sejourné là trois ou quatre jours, vint de par le Roy le cardinal Balue* (Comm., I, 126, M.)<sup>2</sup>.

1. Haase, *Synt. Unters. zu V. et J.*, 89.

2. Toutefois les exemples du passé antérieur ne sont pas rares même au xv<sup>e</sup> :

Voici d'autre part des exemples du plus-que-parfait exprimant de façon générale l'antériorité : *Il recorda... tout le voiage qu'il avoit fait et les passages où il avoit passés* (Froiss., Chron., IV, 6, L.) ; *l'enhortent de ne prendre nul aultre partaige que celui que ledit duc de Bourgogne luy avoit procuré par la paix faicte à Péronne, laquelle avoit esté jurée* (Comm., I, 174, M.) ; *Comment le petit Saintré respondit à la dame, comme contrainct, et celluy qui point n'avoit encor gousté les estincelles d'amours* (Saintré, 15)<sup>1</sup>.

Imparfait — L'imparfait achève, aux dépens du passé simple, d'entrer en possession de son rôle de présent dans le passé. Déjà chez Joinville : *En ce point que li roys estoit en Acre, se prirent li frere le roy a jouer aus deiz ; et jouoit li cuens de Poitiers si courtoisement, que quant il avoit gaaingnié, il fesoit ouvrir la salecate et fesoit appeler les gentilshomes et les gentisfemmes, se nulz en y avoit, et donnoit à poingnies* (276 f.). Au xiv<sup>e</sup>, de pareilles phrases deviennent tout à fait communes : *Celle bonne dame fut dame de Languillier, et avoit un seigneur qui tenoit bien mil et V<sup>e</sup> livres de rente, et tenoit moult noble estat, Et estoit le chevallier à merveille luxurieux, tant qu'il en avoit tousjours une ou deux à son hostel, et bien souvent il se levoit de deléz sa femme et aloit à ses folles femmes. Et, quant il venoit de folie, il trouvoit la chandoille alumée... Et quant il estoit revenuz, elle ne ly disoit rien, fors qu'elle luy prioit qu'il lavast ses mains* (Chev. de la T. L., 37).

L'opposition entre l'imparfait marquant les circonstances, la durée, la répétition etc., et le parfait marquant les événements comme des points isolés et détachés dans la durée du passé est aussi sensible dans certains passages de *H. Capet* ou de *Froissart* qu'en langue moderne : *D' yaus deuz issy Huon Capez, qui fu leur fis, Qui fu en se jonesse de fortune jus mis, Car il fu en enfanche desguisez et hastis, Et fist moult de mervellez dont il fu moult haïs, Mais de biauté estoit parfaitement garnis, S'estoit de pleuseur damez et amez et cheries, et Huez y prenoit volentier cez delis ; Car ains ne fut a dame ly siens cors escondis, S'en fut de plusseur lieux decachiez et fuitis. Mais par son hardement issoit de tous peris. Car à haute proesche estoit moult ententis, De force et de biauté estoit superlatis, Et se fut de fortune en le fin conjoïs* (*H. Cap.*,

*Ruben apporta a Lye sa mere mandagores que il ot trouvées* (Mén. de Par., I, 89) ; *Puis fist ce que Dieu lui eut commandé* (Serm. d'Ol. Maill., 17) ; *Ja estoit près assés de la nuyt, quant ledit duc eust eu ceste nouvelle* (Comm., I, 155, M.).

1. On commence à rencontrer un temps surcomposé fait du plus-que-parfait et marquant l'accomplissement : *dont ledit duc prisonnier avoit eu espousé la seur* (Comm., I, 260, M.).

p. 3-4). Voici qui est encore plus net : *Si ne peuvent gaigner le pont, car il estoit bien garny et fu bien deffendu* (Froiss., *Let.*, V, 22, Kerv.); *qui si loyaument le servoit et servi toute sa vie* (*ib.*, IV, 273).

Il est certain que ce changement est en relation intime avec le précédent, et que le plus-que-parfait doit ses progrès aux progrès de l'imparfait.

III. TEMPS DANS LES VERBES SUBORDONNÉS. — La syntaxe d'alors exprime avec une complaisance extrême les rapports des temps destinés à marquer la date d'une action subordonnée par rapport à une autre, principale.

On le remarque surtout à l'indicatif, où l'usage du futur antérieur tel qu'il se conservera jusque chez les classiques peut être fréquemment observé : *vous sçavez s'il aura rien fait* (*Myst. du V. Test.*, 18330); *sa, que je la deschire, Au moins pourra le père dire Que la beste aura fait cella* (*ib.*, 18128-30).

Dans le même ordre d'idées, il est important de noter que, suivant un usage qui se conservera aussi jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, il y a une tendance à exprimer le passé plutôt dans le verbe subordonné que dans le principal. Au lieu de dire comme nous : *ils auraient mieux aimé qu'elle eût un fils*, le *Ménagier de Paris* dira : *Combien qu'ils amassent mieulx qu'elle eust eu un fils* (I, 107); comparez : *Conscience maintenant me remort, Et mieulx vaulsist qu'elle l'eust faict pieça* (*Myst. d. V. Test.*, 17978).

Cette tendance est particulièrement forte, quand le verbe est un auxiliaire ou un de ces verbes comme *pouvoir* qui s'approchent des fonctions d'auxiliaires : *De ma dame ay cuidié joir Mais n'y puis avoir advenu* (*Mir. de N. Dame*, IV, 264-5, XXVII, 676-78); *Et pour ce peust avoir respondu* (*Chev. de la T. L.*, 87); *Nous ne les poons avoir tous nombrés* (Froiss., V, 130, Eber.); *tout ne peussent mies estre entré en le ville* (*ib.*, VII, 23).

Il ne faut pas confondre ces cas avec ceux où le temps relatif ne se justifie pas, et où il y a simplement attraction du temps de la proposition principale :

Au subjonctif : *Il luy eust mieulx vallu qu'elle se feust teue* (*Chev. de la Tour. L.*, 40); *il eust esté besoing qu'il les eust guydé pas à pas* (*Comm.*, I, 273, M.); *il avoit fallu que ledit duc eust dissimulé toutes ces desobeissances* (*ib.*, I, 123, M.).

Comparez à l'infinitif : *Qu'eust vallu de l'avoir cellé?* (*Myst. du V. Test.*, 18071)<sup>1</sup>.

1. Dans des exemples comme le suivant : *il n'y en a nul qui ait cuer tant ossé Qui vous ossast avoir j. seul don refusé* (*Brun de la Mont.*, 1380), je pense qu'on a affaire au passé accompli. Il ne peut ici y avoir attraction.

Au subjonctif il se fait une lente détermination de fonctions entre les divers temps. L'imparfait, au *xiv<sup>e</sup>*, exprime encore le conditionnel passé<sup>1</sup>, mais peu à peu il cède la place aux formes composées. Chez Commynes, l'emploi de ces dernières est à peu près constant : *Je n'eusse pas si longtemps parlé de ce propos... si ce n'eust esté pour montrer...* (117); *si les Angloys eussent esté en l'estat qu'ilz avoient esté autrefois* (*ib.*, I, 104).

IV. LES FORMES PÉRIPHRASTIQUES. — Un autre trait du moyen français, c'est l'emploi des verbes semi-auxiliaires devant l'infinitif et devant le participe. Sans doute l'ancien français connaissait : *être passant*, et *aller cornant*, mais ces formes exprimaient encore souvent une idée autre que les formes non périphrastiques. En moyen français elles n'ont pas d'autres sens.

Il est visible que la facilité avec laquelle ces formes se prêtent à l'assonance et à la rime a tenté les mauvais poètes. De là l'abus qui en est fait, et qui certainement ne représente pas l'état de la langue<sup>2</sup>.

Au *xiv<sup>e</sup>* et au *xv<sup>e</sup>* se répand une nouvelle combinaison verbale,

1. *Car j'ay eu de tellez men bon et mon commant Que n'ossasse prier pour d'or fin men pesant, Se ne fust par la voie qu'i m'alaissent monstrant* (*H. Cap.*, 286-88); *Il chevaucha si fort et par telle vertu Que nus oisiaus volans, tant l'ait vent esmeü, Ne l'atainsist jamais, qu'il ne l'eüst perdu, Si eüst aresté à j. petit festu* (*Brun de la Mont.*, 253-5).

Mais souvent il faut prendre garde qu'on peut être en présence d'un des cas dont nous parlons plus haut, où le temps est dans le verbe subordonné. Ainsi : *il luy vaulsist mieuz à soy estre teue* (*Chev. de la Tour L.*, 51); *Et chevaucioient li Engleis par le destroit de le montagne... et ne cuidassent jamais que li Escot se fuissent mis sus ce chemin, mais si estoient* (*Froiss.*, IV, 157).

2. Deux exemples seulement, l'un avec *être*, l'autre avec *aller* : « *Et Hues s'en parti, qui ne pot en avant, San parler a s'amie qui fort aloit plourant. Adont ala Huon le pais eslongant. Et a passé Hollandre, en Frise va entrant. Tant avoit despendu qu'il avoit pau d'argent, Et dist a lui méismes : « Ve me chy bien mescant ! Ung hons qui sieut amours va sen corps perillant, Car il va son avoir par outraige ezillant, Et se va tous lez jours son corps aventurant ; Mais jonnasse me va a son voloir menant Et biaux semblant de dammez m'en ont mis en avant, Car j'ay eu de tellez men bon et mon commant, Que n'ossasse prier pour d'or fin men pesant, Se ne fust par la voye qu'i malaissent monstrant, Mais par leur bel atraït m'aloie enhardissant* » *H. Capet*, 275 et suiv.

*Mais j. en eut après qui est trop plus pesans. — Et quiez est-il, pour Dieu ? or le soies contans », Ce respondi Butor, « ne le soies celans, Car du bien et du mal savoir sui desirans, Et par le bien poura li maus estre perdans, Més du bien toute voie asés suis plus joians ; Or dites le surplus, je vous en sui prians. « Sire » ce dit Bruiant « d'eles li plus poissans Si li donna j. don qui est moult pou vaillans, Mais je sui tous certains qu'il n'est gaires durans, Car elle li donna qu'il seroit bien amans, Mais en amant seroit d'amie mandians, Et si n'aroit que paine en amant et ahans, Douleurs, travail, grietés, meschiés seroit sentans, Pour la premiere dame a cui seroit pensans, Et qu'a seue merci ne seroit ja partans, Et la plus fausse amour qu'elle seroit trou-vans Bailleroit a l'enfant, qui qui en fust dolans. » Et respondi Butor : « Est-ce meschiés si grans ? J'ai amé par amour quant je fui en mon tans, Mais onques, Dieu merci ! je ne fui possessans ! Mais je l'estoie bien a mon sens desirans, Et si n'estoie pas toutes les nuis dormans, Tant estoie ou delit amoureux delitans ; Si que tiez dons ne puet pas estre trop grevans » (*Brun de la Mont.*, 1297-1321).*



formée de l'indicatif du verbe *aller* joint à l'infinitif des verbes, elle exprime le présent avec une sorte de sens inchoatif, et marque l'action qui commence ou qui intervient soudain : *Et puis, à l'autre retour que le bonhomme faisoit, elle en prenoit une autre de laine blanche. Sy luy va dire li bons homme, qui estoit plain et loyal : « Ma commère... » Après il revint l'autrefois, et elle avoit prins l'autre quenouille et il regarda et va dire... « Ha mon doulx amy, dist la vielle, en bonne foy ce n'est que la nuit et le jour qui se bestournent ». Si le va tourner de tous points (Chev. de la Tour L., 127; cf. ib., 53 et souvent); le clerc mort et descoloré..., si va dire (C. Nouv., I, 70; cf. 74, 75, 82, 180); Si se bessa de rechef et redressa le roy d'Espagne, lequel va commencer à dire en se desconfortant (J. de Paris, 4); Et la royne qui moult sage dame estoit, va dire telles parolles (ib., 13).*

LES MODES. — Le moyen français n'est pas une époque où on puisse démêler dans la syntaxe de grands mouvements bien marqués. On n'ose même pas avancer, tant des recherches un peu approfondies vous démentent vite, que tel ou tel usage de l'ancien français a disparu. Ainsi l'infinitif accompagné de la négation au sens de l'impératif paraît particulier à l'ancien français, or on lit dans les *Miracles de Nostre Dame* (II, 378, XVI, 890-4); *Sathan je serai si appers Pour toy maintenant, n'en doubter, Que je la t'iray si tempter.*

Mêmes réserves quand il s'agit de dire qu'un usage se fixe. Les contradictions abondent. Dans le *Franc archer de Bagnolet* on lit (25) *combien que je suis bon François*, et le même texte (63) donne *combien que je fusse malade* (éd. Picot et Nyrop, p. 48 et 53).

La syntaxe des complétives me paraît toujours à peu près celle de l'ancien français. Après les verbes qui signifient *croire*, *penser*, sitôt qu'il y a un doute, le subjonctif remplace l'indicatif : *Vous voyez clèrement qu'il cuide Que vous soyez physicien (Path., 61, v. 13-14); je faindray que point je ne soye Des tiens, ne que je te visses oncques (ib., 89, v. 9-10); Et qui diroit à vostre mere Que ne fussiez fils vostre pere (ib., 28, v. 10-11, le fait serait faux, puisqu'il l'est).*

Il suffit du reste que le verbe principal soit au subjonctif ou au conditionnel pour qu'une attraction amène au verbe subordonné le même mode : *Oncques n'eust autant de lyesse Comme il aura, je vous affie, A ceste heure, mais qu'il congnoisse Que vous soyez encor en vie (Myst. du V. Test., 20520); Qui creroit, dist-elle,*

*Abraham se il disoit que Sarre alaitast un enfant qu'elle luy aroit enfanté en sa vieillesse* (Mén. de Paris, I, 82).

L'interrogation indirecte reste encore fidèle au subjonctif : *Si voeliés, sus ceste maniere, Regarder comment, un petit, Mon très amoureux esperit... Soit aucunement consilliés* (Froiss., Mél., 910-4); *Je ne sçai pas comment je m'en puisse Escuser par nulle maniere* (ib., 6191-2); *Je ne sçay comment je face Ma pais a Dieu* (Mir. de N. Dame, II, p. 25, IX, 597-8); *e pois lur demandèrent s'il eussent veu Jhesu* (Ev. de Nic., 1312-13).

Au contraire après les verbes qui marquent l'étonnement on rencontre déjà assez fréquemment l'indicatif : *de ce sommes nous esbahiz Que vous estes si longuement* (Mir. de N. Dame, V, 98, XXX, 145-6).

Le subjonctif demeure usuel dans les comparatives, comme en ancien français : *Par quoi on sara mieus de moi Parler encore que on ne face* (Froiss., Mél., 6099-100); *Vous m'offrés plus que je ne vaille* (ib., 287; cf. p. 253).

Après le superlatif relatif on trouve les deux modes. La distinction commence-t-elle à se faire ? *Ung... des plus entenduz que je congneu jamais* (Comm., I, 1078); *la plus belle compaignée que on sçauroit dire* (ib., II, 299).

Dans les temporelles, l'indicatif se rencontre : *Si atendi on tant que li jours fu alés* (Brun de la Mont., 631). Mais il suffit qu'il y ait une idée de potentiel pour que le subjonctif soit possible : *a cesque foiz qu'il nous en soviengne* (Serm. d'Ol. Maill., 9).

Le conditionnel est en progrès marqué. En présentant la chose comme une hypothèse, il en est venu à se substituer à l'indicatif, lorsqu'il s'agit d'atténuer l'affirmation, soit qu'il y ait doute, soit que l'on veuille présenter moins brutalement cette affirmation. Ainsi : *Avant, signeurs, soiez engrès De corner, nous sommes au bois, Et de huer a haulte voix Pour les bestes faire saillir : Ne devrions mie fatllir A trouver ent* (Mir. de N. D., V, 101-2, XXX, 243); *Monsigneur, vous poriés bien avoir tort* (Froiss., Chron., IV, 56, L.).

Mais c'est dans les propositions hypothétiques que se remarque un changement notable par rapport à l'ancien français. Les vieilles formes existent toujours, et le subjonctif joue toujours un rôle considérable, qu'il ne perdra que beaucoup plus tard : *Dont il advenoit que, se ilz veissent à un jeunes homs de lignaige faire chose qui à son honneur ne feust, ilz luy montrassent sa faulte devant touz* (Chev. de la Tour L., 227); *si ilz le venissent veoir*

(*ib.*, 35); *Et avoient gardes et escoutes en certains lieux par quoi, se cil sentissent ne oïssent riens, il le segnefiassent en l'ost* (Frois., *Chron.*, I, 69); *Et se il sentesissent que li Engles venissent avant, il euissent tout cacet ens ès bois et ens ès forès* (*Id.*, *ib.*, IV, 155).

Le subjonctif entre aussi comme en ancien français dans des constructions mixtes, où il se mélange au conditionnel et à l'indicatif : *Se une seule fois il ait ce mal de vous, à paine le pourriez-vous jamais rappaisier* (*Mén. de Par.*, I, 144); *si elle ne doubta... il ne luy chauldroit guères* (*C. Nouv.*, I, 91).

Mais il importe d'ajouter que le xiv<sup>e</sup> siècle voit se développer une nouvelle forme de phrase hypothétique, où le subjonctif est au plus-que-parfait dans les deux propositions.

Cette forme, à peu près inusitée en ancien français, est très répandue au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècles : *Et se il euissent esté conforté de chiaus de l'ost d'otant de gens que cil estoient, il se fuissent bien osté de ce peril* (Frois., *Chron.*, IV, 198).

En outre, les phrases hypothétiques ont aussi très souvent depuis le xiii<sup>e</sup> siècle comme en français moderne, ou bien le conditionnel à la principale et l'indicatif imparfait à la subordonnée, c'est le potentiel a) ; ou bien l'indicatif imparfait à la principale et le subjonctif plus-que-parfait — plus tard remplacé par le conditionnel passé — à subordonnée, c'est l'irréel b).

a) *se j'estoie pris, Je seroie par yaulz en le prison pauris* (*H. Cap.*, 3); *Ce seroit trop dure cose pour nous, se nous consentions ce que vous dittes* (Frois., *Chron.*, IV, 55, L.) ; *Car s'il avoit ans, je vous jure et fiance qu'il seroit chevaliers, se li vrais Diex m'avance* (*Brun de la Mont.*, 1709-10).

b) *si la place eust esté bien pourveue, l'armée du roy estoit rompue* (Comm., III, 152) ; *ceste habileté estoit dangereuse, s'il y eust gens au païs* (*Id.*, V, 15) ; *tant fist en pou d'heure qu'il avoit la place emportée s'il n'eust esté content de parlementer* (*C. Nouv.*, I, 93)<sup>1</sup>.

AUXILIAIRES DE MODES. — Auxiliaires de modes déjà usités en ancien français, *devoir*<sup>2</sup>, *pouvoir*, vient s'ajouter *cuidier*. Placé

1. L'indicatif imparfait aux deux termes se présente aussi : *et veoient bien, se i estoient pris, il estoient mort* (Frois., II, 82, cité par Eber.).

Cet indicatif est aussi coordonné au futur : *à qui vous ferez mortel déplaisir s'elle savoit vostre desordonné vouloir* (*C. Nouv.*, I, 58).

2. Ne pas confondre cet emploi de *devoir* avec celui qu'il a comme auxiliaire de temps. Dans : *vous devez savoir que ceste fontaine* (*S. Voyage du Seign. d'Angl.*, 56) ; *devez a un tout autre rôle que dans : c'estoit jour d'ung samedi, et les nopces devoient estre le lundi ensuivant* (*J. de Par.*, 57).

auprès d'un verbe, il exprime que la chose énoncée n'a pas lieu. On connaît à une époque plus récente l'usage qui est fait à cette intention de *penser* : *il pensa me gêner* ; mais pendant que les classiques ne se servent que comme verbe principal du verbe *penser*, on emploie au <sup>xv</sup><sup>e</sup> *cuidier* de façon beaucoup plus large : *Tousjours craignoit ceste marchandise, qui avoit cuydé estre conclue contre luy à Bouvynes* (Comm., I, 303); *regardés quel tour ces gens prenoient pour cuyder parvenir à leur intencion* (Comm., I, 183); *leur cappitaine saillit dehors... pour cuyder composer* (Id., 231).

Et Commynes n'est pas seul à mettre ainsi *cuidier* devant les infinitifs marquant une intention, on le trouve dans beaucoup de textes : *La jeune dame... sault avant pour cuidier prendre le baston* (*Les Sept sages*, 36); *Messire Pierre de Broisé, qui estoit parti de la bataille d'ovecques le roy pour cuyder rallier les gens de la ditte avant-garde* (*Chron. du mont S. Mich.*, I, 74); *Si se leva debout pour le cuyder saluer* (*J. de Par.*, 83).

**INFINITIF PUR ET INFINITIF PRÉPOSITIONNEL.** — Ce n'est pas une nouveauté du moyen français que la construction de l'infinitif, même non substantivé, avec des prépositions : *en*, *par*, *pour*, *avant*; il n'y a rien à en dire, sinon que cet usage continue et continuera longtemps : *Or me dites, ait-il prouaige En destruire vignes et bois?* (*Guer. de Metz*, 264); *Par ainsi escouter et retenir les nobles hystoires, exemples et enseignemens pourrez acquerir* (*Saintré*, 72); *c'estoit en larrecin et par eulz hardiement enventurer* (*Frois.*, *Chron.*, IV, 30); *lesquelz il avoit destruits, tant de bouter feu comme de pilleries* (*J. Chart.*, *Chron.*, 227).

Il faut au contraire signaler le progrès insensible par lequel les prépositions *à* et *de* tendent de plus en plus à devenir régulières devant l'infinitif. Sans doute, même au temps de Commynes, l'infinitif pur n'est pas rare : *Ledit duc s'attendoit avoir prins la ville* (Comm., I, 336, M.); *commençoit desja congnoistre* (Id., *ib.*, 188); *craignoit desplaire* (Id., *ib.*, 173); *Luy prier ne vouloir accepter* (Id., *ib.*, 172); *qui me presse faire mon armée* (Id., *ib.*, 227).

A quelques lignes de distance, les mêmes verbes sont employés avec la préposition ou sans elle : *essayoit à faire quelque nouveauté* (Com., I, 98); *manda au seigneur de Meries le leur bailler* (Id., I, 336); *tousjours taschoit le roy à ventr à fin de Bretagne* (Id., I, 104); *il pourroit bien essayer de conquerir Calais* (Id., *ib.*, VI, 9); *le roy me manda de venir vers luy* (Id., I, 298); *il tascheroit de le faire roy d'Angleterre* (Id., I, 203).

Mais il est visible que la préposition gagne du terrain.

Le développement ne porte pas seulement sur *de*, mais aussi sur *a* : *leur priant qu'ilz taschassent a reduire ce peuple en bonne pair* (Id., I, 108); *craignoit a mesprendre* (Id., I, 215); *il n'y a homme au monde que je desirasse tant a veoir que vous* (Id., I, 316); *qui m'en a defendu a boire* (Froiss., Mél., 5322).

Il semble que les principaux cas où se rencontre de plus en plus fréquemment l'infinitif accompagné de *de* sont :

1) Lorsque cet infinitif est sujet ou attribut de *estre*, particulièrement avec *c'est* impersonnel, dont la forme, nous l'avons vu, tend à être comprise autrement qu'en vieux français. On trouvera encore fréquemment au x<sup>v</sup><sup>e</sup> l'infinitif pur : *C'estoit estrange mariage avoir desfaict et destruiect le pere dudit prince* (Comm., I, 202, M.)<sup>1</sup>.

Mais *de* apparaît plus souvent encore qu'au xiii<sup>e</sup> siècle, et en tous cas plus souvent qu'en vieux français : *Comment c'estoit grant pechié de parler ne de conseiller a la messe* (Chev. de la Tour L., 65); *c'estoit grans pités dou la estre* (Froiss., Chron., IV, 59, L.); *c'est plus legiere chose de se taire de tous pointz que soy garder de faillir en parlant* (Intern. cons., 263); *c'estoit compassion de veoir* (Comm., I, 445-6, M.).

Dans le *Ménagier de Paris*, cette syntaxe est commune : *il n'est pas folie de changer son conseil quant la chose se change* (I, 193); *ce seroit trop longue chose de reciter les dis* (I, 40)<sup>2</sup>.

La même chose se produit avec *il est*, *il n'est* : *Il n'est que d'abreger* (C. Nouv., I, 77); *Et pour telles raisons n'est pas honte d'estre souspessonneux* (Comm., I, 203, M.).

2) L'infinitif développe un des termes d'une proposition : *Qui pluseurs remonstrances luy firent, comme de dire qu'elle pourroit estre cause de sa mort* (C. Nouv., I, 12).

3) L'infinitif est placé au début de la phrase, et renferme le régime d'un verbe rejeté avec la proposition principale à la fin : *Mais de dire que tous les jours les voulsisse avoir sans menger aultre chose, par nostre Dame, non feroye* (C. Nouv., I, 60).

4) L'infinitif dépend d'expressions superlatives : *si, tant que : nostre compaignon... ne fut pas si fol que d'actendre l'heure* (C. Nouv., I, 46); *estes-vous bien si fole que de le penser* (ib., 88) ?

1. Cf. *Le premier reffuge est soy retourner a Dieu* (Comm., I, 370); *Le secret que portoilt ceste femme estoit remonstrer a Monsr de Clarence* (Id., ib., I, 202).

2. Comparez avec un régime nominal : *Ce n'est pas chose trop seure de tant d'alées et de venues* (Comm., I, 221); *c'estoit grans merveilles de ce qu'il faisoient* (Froiss., Chron., IV, 68).

Quelquefois *que* est absent : *qui nous vient faire si grant honneur de venir à noz nopces* (J. de Par., 68).

5) Si on ajoute à cela que l'infinitif continue non seulement avec *à* mais avec *de* à s'employer dans le sens d'un gérondif précédé de *en*, on se rend compte que la préposition apparaît peu à peu comme l'accompagnement ordinaire de l'infinitif : *A prandre nouvel estat venu d'estranges femmes... l'en est plus tost moquée et rigolée que de tenir l'estat de son pays* (Chev. de la T. Land., 48).

Dans ces conditions, il est peu étonnant qu'un *de* purement explétif s'accole à l'infinitif dans nombre de cas.

Un des résultats est la naissance de l'infinitif dit de narration. Le premier exemple en a été signalé dans le *Roman des sept sages*, mais le tour ne s'est réellement développé qu'au xv<sup>e</sup> siècle. Les *Cent Nouvelles* en ont quelques exemples : *Tantost qu'ele fust partie, et bon mary de monter à cheval* (II, 84). Il n'est toutefois pas bien sûr que ce soit ce même infinitif qu'on ait dans une phrase comme celle-ci, où il pourrait dépendre de *véez* : *Véez bon mary d'arriver, qui trouve la compagnie en besoigne* (I, 288)<sup>1</sup>.

Il faut noter une construction intéressante du passé de l'infinitif sans aucune préposition dans le sens d'une proposition temporelle : *Comment le comte de Quarion, luy estre arrivé devant le roy d'Espagne...* (J. de Par., 92); *Estre arrivé, J. de Paris entre les deux roys d'Espagne et d'Angleterre, entrèrent en la salle* (ib., 103); *Le conte de Lencastre dit comme eulx, estre arrivés en Espaignes en parlerent au roy et a la royne* (ib., 25)<sup>2</sup>.

**PARTICIPE ET GÉRONDIF.** — La syntaxe du moyen français diffère en ceci de celle de l'ancien français que d'abord le gérondif cède souvent la place au participe présent. Ce changement, que les traductions annonçaient déjà en ancien français<sup>3</sup>, devient net au xiv<sup>e</sup> siècle : *lesquelz bruslerent grand quantité de leurs villes, commenceant vers Abeville jusques a Arras* (Comm., I, 278).

Ce qui obscurcit ce fait, c'est que le participe, comme on l'a vu, ne fait pas l'accord au féminin, ou du moins ne paraît pas le faire, ne prenant pas dans la plupart des cas l'e analogique. Pour quelques exemples comme : *toutes telles paroles servantes a sa matiere* (Comm., I, 215, M.), on trouve beaucoup plus d'exemples con-

1. Voir Marcou, *Hist. Infinitiv im Französischen*, Berlin, 1888.

2. *Veoir* s'emploie aussi déjà elliptiquement, ainsi que dans notre langue familière avec le sens de *afin de voir*; *Disant qu'il tenoit les champs, veoir si le Roy le vouloit venir combattre* (Comm., I, 188, M.).

3. Voir P. Klemen, *Der syntaktische Gebrauch des Part. praes. und des Gerundiums im Altfranz.*, Diss., Breslau, 1884.

traires : *Elles sont tousjours jouans et saillans* (XV Joyes, 44); *l'amour de Jesuchrist est vraye et perseverant* (Intern. cons., 18); *toute aultre consolacion est desplaissant* (ib., 20).

De la sorte, la notion de variabilité du participe en nombre commence à s'obscurcir, et on le trouve souvent complètement invariable : *si lourds et si peu entendant à leurs affaires* (Comm., I, 97, M.). Dès lors, quand le sens n'indique pas impérieusement comme ici qu'on a affaire à un participe, il devient impossible de le distinguer et de remarquer le changement dont nous parlons.

Le participe en apposition, avec la valeur d'une phrase relative, soit adjective, soit déterminative, ne se trouvait guère en ancien français, sauf dans les traductions. A partir de Joinville, mais surtout au xiv<sup>e</sup> et au xv<sup>e</sup> siècle, il devient commun : *devant les gens estans a table tu me hontas* (Sept Sages de Rome, 111); *Et si est verité que nul arbre portant beaulme ne peut estre norry* (S. voy. du Seig. d'Anglure, 57). Au xv<sup>e</sup>, on trouve volontiers en cette construction le participe de l'auxiliaire *estre* et le participe passif, cette forme exprimant une sorte d'état présent résultant d'une action passée : *Le roy estant encor tout esmeu et courrouchié leur dist* (Sept sag. de Rome, 23).

Le gérondif est très nettement supplanté par l'infinitif après toutes les prépositions sauf *en* ; on trouve encore les vieilles formules *par pais faisant*, *pour la teste perdant* ou leurs analogues. Mais la langue préfère désormais l'infinitif.

Il en est de même lorsque le gérondif était régime des verbes *faire*, *laisser*. Des constructions comme celle-ci se font de plus en plus rares : *faisoit li dis dus entendant au roy de France* (Frois., Chron., IV, 32, L.); *par faisant ce que dît est* (Mén. de P., I, 174).

ACCORD DU PARTICIPE PASSÉ. — L'accord du participe passé construit avec *avoir* est pendant cette période en visible décroissance. La tendance qui poussait au xiii<sup>e</sup> et au xiv<sup>e</sup> à régulariser cet accord n'étend pas ses effets au delà de la moitié de ce siècle. Nous ne pouvons entrer dans le détail de la question. Disons seulement que dans deux cas surtout l'invariabilité devient à peu près régulière ; c'est lorsque l'ordre des termes est : *verbe, participe, régime*, ou bien : *participe, verbe, régime*<sup>1</sup>.

En outre le participe est à peu près régulièrement invariable

1. On trouve bien entendu aussi l'accord fait : *L'avoient moult fete jaunir* (Rose, I, 22, v. 311), *apres que obeissance luy a ouverte la porte* (Ol. Maill., Serm., 33).

Quelquefois  
neur de ven.

5) Si on  
avec à mais  
cédé de en  
peu comm  
nouvel est  
rigolée q

Dans  
explétif

Un c  
Le pre  
mais l  
Cent  
tie, et  
bien  
com  
d'a

l  
sai  
C  
p  
r  
l  
l

à  
r  
di



drot, je compte 13 fois *pas* ou *point*, deux omissions seulement ; de la page 281 à la page 285 neuf fois *pas* et *point* contre deux omissions seulement.

Ce qui prouve aussi que *pas* et *point* font désormais partie de la négation, c'est que les autres mots complétifs de l'ancien français, même *mie*, se font rares. Voici quelques exemples comme il s'en conservera longtemps : *Non mie seulement des bestes sauvages* (*Mén. de Par.*, I, 144) ; *En une cruche de terre de Beauvais et non mie d'autre terre* (*ib.*, II, 251) ; *et doit venir du vouloir et de la courtoisie du mary, non mie de l'auctorité, maistrise et seignourie de la femme* (*ib.*, I, 132).

Enfin *pas* et *point* commencent à avoir à eux tout seuls la force négative. On trouve déjà dans le Roman de la Rose : *Ses tu pas ?* Ces sortes de questions se font communes au xiv<sup>e</sup> et au xv<sup>e</sup> : *Y pensez-vous point venir ?* (*J. de Par.*, 56) ; de même dans les oppositions où *pas* commence à remplacer *non* : *Me convient obtemperer aux jugemens et consentir d'aucuns et pas aux miens* (*Mén. de Par.*, 108).

On notera que la négation a souvent ses deux éléments placés devant le verbe et dans l'ordre inverse de celui du français moderne : *Car pas n'ay la pusse en l'oreille* (*Ch. d'Orl.*, II, 5) ; *Quant je me dors, point ne m'esveille* (*Id.*, *ib.*) ; *Qui de honneur pas gueres ne sçait* (*Guill. Al.*, I, 77, v. 34).

La négation implicite des propositions comparatives se développe toujours, mais elle est loin d'être nécessaire : *Non plus que j'ai fait III. ans a* (*Froiss.*, *Mél.*, 655).

**PRÉPOSITIONS.** — Je ne saurais suivre ici les développements ou les restrictions de sens et d'emploi des diverses prépositions ; j'ai déjà marqué le fait principal de leur histoire, en étudiant la disparition progressive de la déclinaison. Le reste, au prix de cela, n'est que détail. On se reportera aussi pour le développement de *de* et de *à* auprès de l'infinitif à ce que j'en ai dit en parlant de ce mode<sup>1</sup>.

**CONJONCTIONS.** — Pour les conjonctions, il faut noter que, si la subordination n'est pas marquée avec la rigueur à laquelle nous

1. Il est certain que tous ces points de détail devront être fixés. Ainsi a s'est longtemps employé dans le sens de *avec* : *les deux suers jouoient ensemble aux tables a deux chevaliers* (*Chev. de la T. Land.*, 30) ; on le trouve encore dans Commynes (I, 216, M. : *il ne descendoit pas a grans gens*). Est-il alors vraiment usuel encore dans ce sens, et quelle est la situation respective de *a*, *avec*, *atout* ?

D'autre part on dit toujours *laisser faire aux dieux*. Mais au passif dit-on encore couramment au xv<sup>e</sup> : *se faisoit servir a sa suer* (*Chev. de la T. Land.*, 125) ? Et jusqu'à quand l'a-t-on dit ? Ainsi de suite.

sommes habitués, du moins l'ellipse de *que* est beaucoup plus rare qu'en ancien français, et au xv<sup>e</sup> les exemples qu'on peut citer sont peu nombreux et peuvent souvent s'expliquer par une véritable parenthèse, tel le vers de Villon : *Bien scay, se j'eusse étudié*. On peut entendre également : *je le sais bien, si j'eusse étudié*, ou : *je sais bien que si j'eusse étudié* (G. Test., XXVI, ms. Coislin)<sup>1</sup>.

L'ellipse de *que* remplaçant une autre conjonction est également beaucoup plus rare; elle se trouve néanmoins encore : *se aucunes de vos pennes ou fourreures ont esté moullées et se soient endurcies* (Mén. de Par., II, 66-67).

La texture de la phrase est encore si lâche que souvent ce *que* tient lieu d'une conjonction qui n'a jamais été exprimée. Ainsi dans cette phrase : *alons ment Avant qu'orage sourde point Et que nous avons vent à point*, il est visible que le *que* de ce dernier vers ne représente pas *avant que*, mais veut dire ou bien *tandis que* ou bien *puisque* (Mir. de N. D., IV, 280, XXVII, 1146).

#### ORDRE DES MOTS

Après la disparition de la flexion casuelle, un ordre des mots rigoureux devait s'établir, qui permît de distinguer sujet et régime. Mais la rigidité de la phrase actuelle ne se substitua pas rapidement à la liberté de l'ancien français, tant s'en faut <sup>2</sup>.

On peut considérer cependant que l'ordre actuel des principaux éléments de la proposition : sujet, verbe, régime est l'ordre normal dès le xv<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>.

1. Il convient d'ajouter qu'en échange la multiplication des *que* ne semble pas effrayer les écrivains : *Tant en a esperonné que bien a perceü Les tours et les clochiers, que bien a conneü que c'est li lieus Butor, son mestre, le crema* (Brun de la Mont., 250-2).

Souvent les *que* n'ont d'autre raison d'être que le besoin de reprendre une phrase encore peu sûre d'elle-même : *Tant ala li variès qu'ains qu'il fust l'avesprée Qu'il a trouvé Butor et sa gent honorée* (ib., 273-4); Les textes les mieux soignés présentent de ces redoublements : *vous requiers et supplie que se vous accordez ces armes parfaire a nully de vostre court, que ce soit a moy* (Saintré, 99).

2. Sur l'ordre des mots dans cette période voir, outre les études consacrées aux divers écrivains (Froissart, Commynes, etc.), Hœpfner, *Die Wortstellung bei Alain Chartier und Gerson* (Leipz., 1883), mais surtout Ebering, *Synt. Stud. zu Froissart Zeitsch. f. r. Ph.*, V, 347; Ebering, *Die Syntaz des Commynes* (ib., I, 191).

3. A priori on pourrait croire que si, dans les phrases où le régime est en tête, ce régime se trouve repris par un pronom, cette répétition est due à ce que l'ordre apparaît comme anormal. Il importe d'observer toutefois que cette reprise se constate avant la chute de la déclinaison, avant le moment par conséquent où il est d'usage que la proposition présente régulièrement sujet, verbe, régime : *Maistre Robert de Sorbon, pour la grant renommée qu'il avoit d'estre preudome, il le faisoit mangier à sa table* (Joinv., 20 a).

**L'INVERSION DU SUJET.** — La présence d'un adverbe en tête de la phrase entraîne toujours l'inversion du sujet comme en vieux français, et ce, malgré la perte de la flexion. Froissart est un des écrivains qui s'écartent le plus de la vieille règle, mais en général, au xv<sup>e</sup> comme au xiv<sup>e</sup>, cette règle subsiste, elle s'étend même aux phrases qui commencent par *et* : *Orgueilleusement feirent une saillie ceulx de dedans* (Comm., I, 100, M.) ; *Bien devoit rougir ung prince* (*ib.*, I, 208) ; *En ces entrefaictes, envoya le duc de Bourgongne ung page* (*Id.*, I, 189) ; *Et demourerent une piece les choses en cest estat* (*Id.*, I, 192).

Voici quelques exemples contraires : *A peine on s'y pouoit torner* (Mart. d'Auv., *Amant r. cordelier*, 1192) ; *car peult estre on eust tout gasté* (*ib.*, 1256) ; *ou autrement nous ne serions pas bons chrestiens* (*Mén. de Par.*, I, 142).

**L'INVERSION DU RÉGIME.** — Ici la syntaxe change sensiblement au fur et à mesure que l'on s'approche du xv<sup>e</sup> siècle où l'ordre des mots actuel devient visiblement le plus usuel.

On trouve bien entendu le régime en tête dans le cas qui vient d'être étudié.

De cette construction en sort même une autre, au fur et à mesure que l'inversion du sujet devient moins impérieusement obligatoire. De *régime, verbe, sujet*, on passe à *régime, sujet, verbe*. Déjà chez Froissart : *grant voulenté ils avoient de faire fais d'armes* (XI, 333, Eber.). Mais le sujet est en ce cas toujours un pronom : *Paix ou tresves je requier, Desplaisance* (Ch. d'Orl., II, 13).

A part ce cas, le régime est rarement préposé au verbe. Même l'ordre : *sujet, régime, verbe*, que le vieux français connaissait, se restreint peu à peu aux propositions relatives, qui le conserveront longtemps encore : *n'onques puis certes ne la vy que nous la chace commençasmes* (*Mir. de N. D.*, V, 103, XXX, 297-8) ; *si trouvoy avec lui Espoir Qui doucement le confortoit Et ces parolles lui disoit* (Ch. d'Orl., I, 52) ; *Li escuiers qui le cop li donna, mourut* (Frois., *Chron.*, VII, 450, Eber.).

Cet ordre se rencontre également, quand une proposition régit un infinitif ; le régime s'intercale entre les deux : *pour la foy catholique deffendre ou eslargir* (*Deb. des H. d'Arm.*, p. 12, § 33).

Le régime pronominal prend aussi à peu près dès cette époque la place qu'il a eu en français moderne.

Avec un verbe à l'indicatif, la forme légère se porte devant et non plus derrière le verbe. De même dans la phrase interrogative ;

on ne dit plus guère : *il regarde le, comanda le il ? mais il le regarde, le comanda il ?*

Dans les phrases impératives, si la phrase commence par un adverbe, ou bien si l'impératif est précédé d'un premier impératif, le pronom est aussi devant, il restera longtemps à cette place : *prends-la et l'enmaine hors de ma terre Mén. de Par., I, 80*. Mais d'ordinaire le régime suit le verbe : *Faites le traire avant Frois., V, 240*, Eber. .

PLACE RESPECTIVE DES PRONOMS. — Quand deux pronoms atones se rencontrent, Froissart commence à abandonner souvent l'ordre usuel de l'ancien français. Il dira encore : *je le vous diray XII. 323*, Eber. , mais, inversement, il fait fréquemment précéder le régime direct de l'indirect : *Messire Joffrois... me les a ensi fait pendre V, 241*, Eber. . Chez Commynes, cet ordre est devenu tout à fait usuel, sauf pour *me* datif qui se trouve généralement le second<sup>1</sup>.

Dans les subordonnées, la place du régime tend aussi à devenir la même qu'en français moderne. Dans douze pages du *Roman de la Rose* I, 7-19, il n'y a que six exemples de régime derrière le verbe contre quatre contraires. Dans Charles d'Orléans en douze pages (I, 1-13), il y en a treize contre trois contraires. Et dans les textes en prose le progrès est encore plus marqué.

L'INVERSION DE L'ATTRIBUT. — L'attribut a très anciennement en vieux français sa place actuelle derrière le verbe. Toutefois les inversions étaient fréquentes, et on sait qu'elles ne sont pas encore impossibles. Bien entendu elles se rencontrent dans la période intermédiaire que nous étudions : *Tant est longue sa sapience* (Gerson, cité par Hœpfner, p. 65) ; *Des arrerages de Plaisance, dont trop endebté m'est Espoir* (Ch. d'Orl. II, 170).

Le participe construit avec *estre* n'est pas autrement traité qu'un attribut ordinaire ; il n'y a donc pas lieu de s'y arrêter.

Pour le participe avec *avoir*, il importe au contraire de noter qu'il tend à se rapprocher de l'auxiliaire et à rejeter derrière lui le régime<sup>2</sup>. On le trouve quelquefois devant le verbe, plus souvent derrière, rarement après le régime, quoique cela reste possible jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>.

1. On dit aussi *en y*, rarement *y en* : *Tousjours en y a ung* (Comm., VII, 18, Toen. .

2. Aussi dès cette époque des constructions telles que : *eurent la teste coupee, les mains tranchees* se multiplient-elles, avec le sens qu'elles ont aujourd'hui.

3. Exemple de l'ancien ordre : *por vos ai tote joie obliee* (Chans. S. Germ., 11, v) ; *Por ce en ai mainte peine enduree* ib. ; *Du tout vous ay m'amour donnée* (Ch. d'Orl., Id., II, 26) ; *Qui a toutes ses hontes beues* (Id., II, 137), etc.

## CHAPITRE V

### LA GRAPHIE <sup>1</sup>

LES PREMIERS TEXTES. — En principe, lorsqu'une langue, jusqu'à exclusivement parlée, se trouve, pour la première fois, soumise à une transcription soit syllabique, soit alphabétique, on peut s'attendre à voir cette transcription reproduire avec fidélité la prononciation du sujet parlant, telle que son oreille la perçoit; et, malgré une inexpérience assez naturelle dans l'emploi des signes graphiques, on peut et l'on doit considérer à priori cette écriture comme une écriture phonétique : en ce sens que chaque lettre ou groupe de lettres y marque un son ou groupe de sons bien défini; et que, selon la fameuse règle de Port-Royal <sup>2</sup>, on n'y écrit rien qui ne se prononce, on n'y prononce rien qui ne soit écrit <sup>3</sup>. Tel est, par exemple, le cas de l'écriture sanscrite, dont la complication, œuvre de grammairiens subtils, reflète très précisément, dans ses nuances les plus délicates, la phonétique du mot ou de la phrase, tel est aussi le mécanisme plus grossier des alphabets grec et latin, dont notre prononciation classique travestit étrangement le caractère originel.

Ce « phonétisme » n'a jamais existé, si haut qu'on remonte dans l'histoire de l'ancien français : la graphie des premiers textes est

1. Faute de manuscrits d'œuvres littéraires écrits anciennement dans l'Ile-de-France nous connaissons mal l'histoire de la graphie proprement française au moyen âge. On ne peut suppléer à cette absence qu'à l'aide de documents qui sont bien loin de représenter fidèlement la diversité des usages, ou par des renseignements indirects, peu sûrs et peu nombreux. Toutefois les indications qu'on peut tirer pour la période de début des documents écrits dans d'autres provinces sont vraisemblablement applicables à l'Ile-de-France. Je citerai fréquemment en note deux traités anglo-normands sur l'orthographe, l'*Orthographia gallica* (fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup>, début du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle), éd. Stürzinger, Heilbronn, 1885; et le *Tractatus orthographie gallice* de Coysfurelly (<sup>xiv</sup><sup>e</sup> s.), éd. Stengel, *Zeitschr. f. neufr. Spr. u. Lit.*, t. I.

2. *Grammaire générale*, 1660, p. 19. Cf. Du Marsais, *Œuvres*, 1797, III, 269.

3. Je prends ici l'expression de *orthographe phonétique* dans son sens le plus large, c'est-à-dire que j'admets qu'il y a orthographe phonétique alors que chaque lettre ou groupe de lettres traduit un son réellement existant dans le mot. Mais il n'est pas besoin que la relation du signe à la chose signifiée soit constante et unique. Ainsi une *s* peut représenter *s* et *z* (*seir*, et *roze*) à condition que dans la même position elle représente toujours le même son, à l'exclusion de l'autre. Inversement un même son peut être figuré par plusieurs symboles, à la condition que, dans la même position, chacun d'eux ne puisse jamais représenter autre chose. Ainsi *s* sera écrit *ss*, *c*, *sc*, dans *proesse*, *proece*, *proesce*, pourvu que jamais entre voyelles aucun de ces signes ne figure autre chose que *s* dur. Une orthographe ainsi constituée ne serait ni simple, ni scientifique, elle serait encore phonétique.

loin de rendre avec exactitude la prononciation du ix<sup>e</sup> ou du x<sup>e</sup> siècle, telle que nous pouvons la restituer ; et dès les *Serments de Strasbourg*, dès la *Cantilène de sainte Eulalie*, un examen attentif révèle le germe des complications orthographiques où la langue moderne se débat. La raison de cette anomalie apparente est d'ailleurs facile à discerner. Au x<sup>e</sup> siècle, le latin est encore la langue usuelle des clercs français ; du « roman », ils ne font usage que dans la prédication, sans qu'il leur vienne encore à l'esprit de l'écrire. Or, malgré les importantes modifications phonétiques qui, au cours des siècles, avaient de plus en plus éloigné le *sermo proletarius* du *sermo urbanus*, celui-là était encore assez près de celui-ci pour que l'origine latine en fût indubitable. Le « roman », c'est du latin prononcé par le peuple : lorsque les clercs auront à coucher par écrit soit un document politique d'importance, comme les *Serments*, soit un poème de piété, comme la *Sainte Eulalie*, le *Sponsus* ou l'*Épître de saint Étienne*, ils appliqueront donc tout naturellement à l'idiome vulgaire l'orthographe latine, avec tous ses illogismes et toutes ses inconséquences<sup>1</sup>.

Au surplus, entre l'orthographe et la prononciation du latin au ix<sup>e</sup> siècle, le divorce était absolu déjà ; et l'entreprise n'était guère plus étrange d'appliquer ce système séculaire d'orthographe au français des vilains qu'au latin des clercs. Malgré l'enseignement des écoles, où l'on apprenait la prononciation traditionnelle du latin littéraire, la prononciation vulgaire envahissait la langue cléricale ; de cette pénétration les textes latins écrits à l'époque mérovinigienne nous fournissent déjà des témoignages certains<sup>2</sup>. La réforme de Charlemagne eut beau restaurer et l'orthographe et la prononciation du latin : bien que redevenues pleinement conscientes de leur existence individuelle, les deux langues n'en continuèrent pas moins de se mêler en une série d'actions et de réactions réciproques.

L'orthographe des *Serments* et de l'*Eulalie* est, à cet égard, pleine d'enseignements.

On y rencontre la confusion, constante dans les textes en latin, de *o* et de *u* : *amur* = *amor* (*Serm.*) ; *cum* = *com* (*ib.*) ; *dunet* = *donet* (*ib.*) ; *returnar* = *retorner* (*ib.*) ; à côté de *eskoltet* (*Eul.*, 5) ; *colpes* (*ib.*, 20). Celle de *e* et de *i* n'est pas moins fréquente : *in* = *en*, *int* = *ent* (*Serm.*) ; mais on trouve *ent* (*Eul.*, 15) ; *ist* = *est* et *cist* = *tsest* (*Serm.*).

1. C'est ainsi que les transcriptions de nos patois par les instituteurs ou par les curés reflètent la hantise de notre orthographe académique.

2. Voy. G., Paris, *Journ. des Sav.*, 1900, p. 300 et 359.

A la manière latine, le *ch* a la valeur de *k* : *chi* = *ki* (*Eul.*, 6, 12); *christian* = *kristien* (*Serm.*), cf. *christien* (*Eul.*, 14); l'*h* s'écrit sans être prononcé, *honestet* (*ib.*, 18), mais *enortet* (*ib.*, 13); le *qu* représente le son *k* dans *onque* (*Eul.*, 9), *nonque* (*ib.*, 13).

Le redoublement de l'*l* et du *t* est attesté, le premier par de nombreux exemples : *bellezour* (*Eul.*, 2); *celle* (*ib.*, 23); *domnizelle* (*ib.*); *elle* (*ib.*, 6, 14, 17, 20); *nulla* (*Serm.*); *polle* (*Eul.* 10); *pulcelle* (*ib.*, 1); — le second par *getterent* (*ib.*, 19).

— L'orthographe étymologique est sensible, pour le vocalisme dans *repauser* (*Frag. Val.* 11); pour le consonnantisme dans *grand*, (*Eul.*, 18); *corps* (*ib.*, 2). Des graphies comme *anima* = *aneme* (*Eul.*, 2); *inimi* = *enemi* (*ib.*, 3); *nunquā* = *nonke* (*Serm.*); *rex* = *reis* (*Eul.*, 12, 21), se conçoivent d'autant plus facilement qu'à cette époque la prononciation du lat. *animam*, *inimicum*, *nunquam*, *rex*, et du fr. *aneme*, *enemi*, *nonke*, *reis*, devait être sensiblement analogue.

Voilà donc le français naissant contraint de s'accommoder aux règles de l'orthographe latine : c'est, pour notre langue écrite, le commencement des tâtonnements et des incertitudes. Cependant, malgré toute sa complication, ce mécanisme vénérable se trouva, par certains points, insuffisant, lorsqu'on en fit usage pour transcrire les sons du français; et l'embarras des clercs latinisants fut grave, en présence d'une dizaine de phonèmes nouveaux que le latin classique ne possédait pas. Comment ils se tirèrent d'affaire par des expédients, on le voit assez par le texte des *Serments* et de l'*Eulalie*.

Le vocalisme du plus ancien français comporte, outre une série de nasales, une diphtongue nasale *āy*, une voyelle orale *ū*, deux diphtongues orales *uo*, *ie*, enfin notre *e* féminin, tous sons étrangers au latin.

Sans chercher, pour chacune des nasales, de signe orthographique particulier, on se contenta de marquer la nasalité par l'adjonction d'une *m* ou d'une *n* à la voyelle orale correspondante<sup>1</sup>, soit *an*, *en*, *on*. C'est le principe de reduplications telles que *donne* = *dōne*, *pomme* = *pōme*, etc. La diphtongue nasale *āy*, plus difficile à noter, est transcrite par *aen* dans l'*Eulalie* : *maent*, v. 6, par *ain* (et, à la finale par *aing*) dans le *Saint Léger*, dans l'*Alexis*, dans le *Roland* et dans tous les textes postérieurs<sup>2</sup>.

1. On trouve aussi des graphies plus ou moins étymologiques, par *ang*, *eng*, *ing*, *ong*, *ung*. Des formes comme *jo vienc* ou *jo vieng*, *jo tienc* ou *jo tieng*, *jo ving*, *jo ting* ne sont peut-être pas simplement des graphies.

2. De même *oin(g)* rend la diphtongue nasale *ōy*, qui ne se rencontre pas dans l'*Eulalie*.

A la voyelle *ü*, on attribua la lettre *u*, et l'on écrivit *pur* comme *purum*, *mur* comme *murum*, *seür* comme *securum* : le son changea sans entraîner de modification dans la graphie. Cf. *adunet*, (*Eul.*, 15); *aiudha* (*Serm.*); *cadhuna* (*ib.*); *fut* (*Eul.*, 1, 11); *neuls*, *nulla* (*Serm.*); *niule* (*Eul.*, 9); *sus*, (*ib.*, 6).

La diphtongue *ie*, originairement confondue avec *e* (*meos*, *meon*, *Serm.*) est d'abord exprimée après les alvéolaires (*ts*) et les cacuminales (*tch*, *dj*) : *ciel* (*Eul.*, 6, 25); *chief* (*ib.*, 22); *chielt* (*ib.*, 13); mais d'autre part, *melz* (*ib.*, 16). *Uo* rendu par *o* dans les *Serments* (cf. *vol*) l'est par *uo* dans l'*Eulalie* : *buona*, 1; *ruovet*, 10.

L'e féminin, de son côté, paraît avoir beaucoup embarrassé les clercs du ix<sup>e</sup> siècle : on le trouve rendu presque indifféremment par *a*, par *e* et par *o*. Sans doute l'étymologie latine préside fréquemment au choix d'entre ces lettres : on lit dans les *Serments* : *nostro*, *poblo*; — *aiudha*, *cadhuna*, *conservat*, *contra*, *cosa*, *dunat*, *jurat*, *nulla*, *nunquam*, *sagrament*, *salvament*; mais on rencontre *sue* < *sua*, *sendra* < *senior*; et côte à côte on peut relever *fradre* et *fradra*, *Karlo* et *Karle*. L'*Eulalie* marque un progrès évident de la graphie par *e* : c'est la désinence habituelle des substantifs, adjectifs et participes féminins : *cose*, 9, 23; *domnizelle*, 23; *figure*, 25; *niule*, 9; *polle*, 10; *presentede*, 11; *spede*, 22; c'est la seule que présentent *adunet*, 15; *enortet*, 13; *eskoltet*, 5, et les autres formes verbales analogues. Les désinences en *a* et en *o* atones disparaissent des textes au xi<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Le consonnantisme de l'ancien français présente, de son côté, six consonnes inconnues du latin : deux cacuminales, *tch* et *dj*; deux interdentes, *th* anglais fort et doux, deux consonnes mouillées *ï* et *ñ*.

Les *Serments* présentent pour *jo* (fr. mod. *je*) les deux graphies *eo* et *io*. Je relève aussi *iurat*; et dans l'*Eulalie*, 19, *getterent*. Pendant tout le cours du moyen âge, l'usage de *i*, de *ii(e)*, de *ge(o)* pour marquer *dj*, puis *j*, conserve la même indécision. Généralement l'étymologie latine est prise en considération; cependant *jeter* est écrit *geter* dans le *Roman de Thèbes* (Constans, *Chrest.*, 113) et *gieter* dans *Amis et Amile* (*ib.*, 103); *bourgeois* est orthographié *borjois* dans le *Chevalier au Lion*, 6178, et *borgois* dans *Parthenopeus de Blois* (Constans, *Chrest.*, 131). L'orthographe *-aige* pour *-age* (*raige*, *'oultraige*, *messaige*, etc.) fréquente aux xiv<sup>e</sup>, xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, paraît spéciale au moyen français.

1. Je note cependant dans le ms. L de l'*Alexis* : *pedre*, 4 a, 7 c, 8 a, 9 d, etc.; *pedra*, 85 a; — *medre*, 22b, 26d, 27 a, 30 a, etc.; — *medra*, 42 b, 88 c; — *pedra medre*, 21 a, 94 a, 100 a, 119 a; — *pedre medra*, 48 a, 121 a.



Dès les premiers textes, *tch* est écrit *ch* : *chief* (*Eul.*, 22); *chielt*, (*ib.*, 13). Le *Fragment de Valenciennes*, 10 et 15, présente deux fois la curieuse graphie *iholt*, qu'il faut peut-être interpréter *djholt*, avec un *dj* aspiré, qui corresponde sensiblement à un *tch*. On trouve, en moyen français, *saiche*, *saichier*, *cloiche*, *cloichier*, etc., pour *sache*, *sachier*, *cloche*, *clochier*.

Quant aux interdentes, elles sont rendues, la sourde par *t* (*dunat*, *Serm.* ; *honestet*, *Eul.*, 18), la sonore par *d*, *dh* ou *th*. Les *Serments* écrivent *aiudha*, *cadhuna*, *Ludher*, mais *fradre* et *podir*; l'*Eulalie*, toujours *d* : *adunet*, 15; *concreidre*, 21; *empedemenz*, 16; *presentede*, 11; *spede*, 22. Dans l'*Alexis*, les formes en *th* et en *d* sont fréquentes, cf. 73 ab., *pechethuor* : *amperedor*. Le *Roland d'Oxford* emploie *d*, le *Comput* de Ph. de Thaün *th*. Le flottement reste donc considérable, et les deux interdentes disparaissent au XI<sup>e</sup> siècle sans que la sonore ait pu trouver une graphie constante et spéciale.

L'*l* mouillée, écrite *lh* ou *ilh* dans nos provinces du Centre, est traduite, dans le Nord, soit par *il* : *moiler*, *Al.*, 6b, 8d; soit par (*l*)*li* : *conselliers*, *Eul.*, 5; aussi par *illi*, et selon notre usage moderne par *ill*. Il semble que bien souvent on la confonde graphiquement avec *l* simple : comparez les doublets *vuel* et *vueil* (*vol* dans les *Serments*), *duel* et *dueil*, etc.

Enfin le son *ñ*, transcrit dans l'*Eulalie* par *gn* (*degnet*, 26), l'est fréquemment aussi par *ign*, même en fin de mot : *cumpaign* (*Rol.*, 466, 1456, 1897). Il faut donc se garder de prendre dans l'a. fr. *esloigner*, *empoigner*, *montaigne*, les groupes *oi*, *ai*, pour des diphtongues (cela est vrai seulement pour quelques textes dialectaux) : en françien on prononçait *eslōñer*, *āpōñer*, *mōtāñe*. Le moyen français fait grand usage de deux nouvelles graphies, *ngn*, *ingn*<sup>1</sup> : *barguingnier* (*Ruteb.*, II, 115, 123); *gangnier* (*Mir. N.D.*, V, 15, 162); *songneusement* (*ib.*, 159); *tesmongnier* (*Froiss.*, *Poés.*, I, 239); *baingner* (*Eust. Desch.*, I, 88); qu'il *doingne* (*Mir. N.D.*, V, 41); *esmoingnonner* (*ib.*, 27); *rooingner* (*Ruteb.*, II, 115).

Application de l'orthographe latine à l'ancien français, difficulté d'exprimer graphiquement les sons nouveaux, telles sont donc les deux causes principales de l'incertitude orthographique des premiers textes. Il faut tenir compte aussi de l'ignorance des clercs qui les

1. Stürzinger, *Orth. gall.*, préf. XLII, considère ces graphies comme propres au moyen français; je relève cependant dans le *Chevalier au lion*, 1841, *qu'il doingne*. L'*Orthogr. gall.*, 26, préfère encore *besoigne* à *besoingne* ou à *besongne*; Coyfurelly, 340 d, écrit : « Gallici pro maiori parte scribunt n in medio, ut compaignnon, compaignnie, moingne, maingne, quod melius est. »

ont écrits, et de leurs fantaisies individuelles : le son *ts*, pourtant familier au latin du *x<sup>e</sup>* siècle, n'est pas rendu dans les *Serments* et dans l'*Eulalie* par moins de quatre signes ou groupes de signes différents : *c* : *cist* (*Serm.*); *mercit* (*Eul.*, 27); *cz* : *czo* (*ib.*, 21); *tc* : *manatce* (*ib.*, 8); *z* : *fazet* (*Serm.*), *domnizelle* (*Eul.*, 23). Il suffit, au surplus, de comparer quelques lignes de ces textes avec leur transcription phonétique approchée pour apercevoir clairement toute l'insuffisance et tout le superflu de la graphie <sup>1</sup>.

L'ANCIEN FRANÇAIS. — Il est bien certain qu'en prenant peu à peu l'habitude d'écrire en langue vulgaire, on sortit de ces premiers tâtonnements, et sur un ou deux cas épineux, comme la notation du *e* féminin, de *ü*, de *tch*, de *ñ*, de *ts*, le parti fut pris, et la graphie devint à peu près constante. Ce choix, à dire vrai, ne fut pas toujours fort judicieux ; il advint que la même lettre représentât indifféremment plusieurs sons : l'*e* désigna tout à la fois, faute de signes diacritiques, notre *e* fermé (*esté*), notre *e* ouvert (*près*), et notre *e* féminin (*il aime*) ; le *c* traduisit devant *a*, *o*, *u* le son de *k* (*cors*), devant *e*, *i* celui de *ts* (*ciel*) ; l'*s* fut sourde à l'initiale, à la finale et dans les groupes de consonnes (*servir*, *sus*, *puist*), sonore dans l'intérieur d'un mot entre voyelles (*chose*). Inversement, le même son se transcrivit de diverses façons : *s* intervocalique s'exprima par le groupe *ss*, par *sc* ou par *c* (*ionesse*, *ionesce*, *ionece*) : on trouve même, dans l'*Eulalie*, *lazzier*.

Le *ts*, d'ordinaire écrit *c*, fut marqué par *z* à la finale (*denz*) ; le *k* fut rendu par *c* (*cort*), par *k* (*ki*) ou par *q(u)* (*quar*)<sup>2</sup>. Mais une fois leur usage établi strictement, une fois ces graphies conventionnelles régulièrement observées, cette profusion de symboles ne devait être, somme toute, qu'un embarras médiocre pour le lecteur.

La notation n'étant pas encore traditionnelle put d'ailleurs évoluer en même temps que le son qu'elle signifiait. Lorsque *ā* (*an*) et *ē* (*en*) se furent confondus à l'époque du *Roland*, on en vint à les écrire tous deux par *an* : c'est la graphie courante chez Chrestien de Troyes. *Ei* passant à *oi* et *uo* à *ue* entraînèrent

1. Koschwitz a donné des *Plus anciens monuments de la langue française* une transcription phonétique à laquelle je renverrai le lecteur, bien qu'à mon gré elle ne tienne pas assez compte des faits de langue dialectaux.

2. Antérieurement au milieu du *xii<sup>e</sup>* siècle, on rencontre ordinairement les graphies *qui* et *chi* ; à partir de cette époque l'orthographe phonétique *ki* est la plus usuelle. Au *xiv<sup>e</sup>*, *qui* reparait, par un latinisme de graphie. Cf. Stürzinger, *Orth. gall.*, préf. *xli* ; et l'*Orth. gall.* elle-même, p. 25 : « Que vel *qui* consuevit olim scribi cum *k* secundum usum veterem, sed secundum modernos commutatur *k* in *q(u)*, ut melius concordet cum latino. » Voy. aussi Coysfurelly, 341 c.

sans trop de peine, dans les textes français, une modification parallèle de l'orthographe. *Ai* se prononçant *e* ouvert au XII<sup>e</sup> siècle, Chrestien de Troyes écrit *il fet* (*Chev. au lion*, 1393, 6605), *fler* = flair (*ib.*, 3427), *il het* (*ib.*, 617, 6064), *lerme* (*ib.*, 1467, 1469), *mes* (*ib.*, 38, 119, 474), *plet* = plaid (*ib.*, 99, 1732, 1755), *il set* (*ib.*, 790), *il tret* (*ib.*, 1446)

En même temps, l'émancipation se fait assez vite d'avec l'orthographe latine : ce n'est que plus tard qu'on reviendra volontairement et de plus en plus à cette dépendance. Les lettres doubles dont l'utilité n'est pas bien établie disparaissent ; on écrit *batre*, *ieter*, comme l'on prononce ; *bele*, *cele*, *ele*, *nule*, *pucele* se substituent aux graphies latinisantes *belle*, *celle*, *elle*, *nulle*, *pucelle*, de l'*Eulalie*. On n'orthographie plus *grand*, mais *grant* ; et *cors*, *tens* (voire *tans*, *Chev. au lion*, 249, 445, 1113) remplacent les graphies étymologiques *corps* et *temps*.

En somme, et toutes réserves faites d'ailleurs sur la valeur intrinsèque du système graphique employé, on peut dire que l'orthographe du français est, au XII<sup>e</sup> siècle, à peu près phonétique. Prenons, par exemple, un court fragment du *Cligès*, v. 2025 à 2031<sup>1</sup> :

2025 *Fenice ot la pucele a non,*  
*et ne fu mie sanz reison ;*  
*car si con fenix li oisiax*  
*est sor toz autres li plus biax,*  
*n'estre n'an puet que uns ansanble,*  
 2030 *ausi Fenice, ce me sanble,*  
*n'ot de biaute nule paraille.*

En voici la transcription phonétique approximative :

2025 *Fənis ɔt<sup>2</sup> la püsɛl a nð<sub>n</sub>,*  
*ɛ ne fũ mie sã<sub>n</sub>ts rɛ<sub>y</sub>zð<sub>n</sub> ;*  
*Kar si kð<sub>n</sub> fɛnis li oyz<sub>y</sub>aws*  
*ɛst<sup>3</sup> sɔr tɔts awtres li plũs byaws,*  
*n ɛstre n ă<sub>n</sub> piøt ke ü<sub>n</sub>s ă<sub>n</sub>sã<sub>n</sub>ble,*  
 2030 *awsı Fənise, se me sã<sub>n</sub>ble,*  
*n ɔt de byawtɛ nüle parøtɛ<sup>4</sup>.*

1. Bartsch, *La langue et la littérature françaises depuis le IX<sup>e</sup> siècle jusqu'au XIV<sup>e</sup>*, col. 233 et 234. Orthographe du ms. BN. fr. 794.

2. *Il* ot rime avec *mot*, *Chev. au lion*, 1009, 1733, 1953.

3. *Il est* rime avec *ie prest*, *ib.*, 2602.

4. Prononciation champenoise.

A part le sigle bien connu  $x = us$ , et la graphie étymologique *et*, v. 2026, on ne saurait noter ici, entre le texte du manuscrit et la transcription phonétique, de divergence bien considérable. Tout au plus peut-on observer que le même signe orthographique est susceptible de significations diverses :  $e = \text{e}$  (*biaute*),  $\text{e}$  (*pucele*),  $e$  (*mie*);  $o = \text{o}$  (*toz*),  $\text{o}$  (*ot*);  $c = s$  (*pucele*) et  $k$  (*car*);  $s = s$  (*sanble*, *ausi*) et  $z$  (*reison*);  $x = us$  (*oisiax*) et  $s$  (*fenix*); encore cette dernière inconséquence, la plus grave, vient-elle de l'emploi, avec sa graphie propre, d'un mot étranger. Ce qui est plus choquant, c'est l'inobservation de la phonétique syntaxique : voyez les deux prononciations de *Fenice*, v. 2025 et 2030 ; mais l'orthographe française ne s'est jamais souciée de rendre précisément la phonétique de la phrase <sup>1</sup>, et l'on conçoit la répugnance des scribes à donner, selon sa place dans le contexte, deux ou trois orthographes au même mot : *estre n'an puet que une ansanble*. Ils auraient bien dû donner à ce principe une application plus générale et plus rationnelle.

Malheureusement cette simplicité toute relative, et dont je ne veux pas surfaire la rigueur, est bien rare dans nos anciens manuscrits. Cela tient à l'histoire même des œuvres littéraires, et à leur rapide diffusion par toute la France septentrionale. Nous possédons fort peu de manuscrits qui soient originaires de la province où les poèmes qu'ils contiennent ont été conçus ; en particulier les manuscrits copiés en Ile-de-France de poèmes écrits en francien nous font presque absolument défaut. Il arrive au contraire presque toujours que nos textes sont l'œuvre de copistes dont le dialecte présente, avec celui de l'auteur, des différences très appréciables : c'est le cas du *Roland* et de tant d'autres. Dès lors, la graphie du scribe, consciemment ou inconsciemment, se substitue en partie à celle du texte qu'il transcrit : et pour peu que cette seconde copie passe entre les mains d'un copiste d'autre « langue », qui lui fasse subir le même traitement, il en résulte bientôt une complication graphique inextricable.

1. On peut citer cependant les deux graphies *ne*, devant consonne, et *ned* (*ned*), devant voyelle, dans *l'Enalalie*. Sur l'indifférence de l'orthographe au moyen âge, à l'égard de la phonétique syntaxique, voyez *l'Orthographia gallica*, p. 17 et 18 : « Quocienscunque diccio incipiens cum consonante sequitur immediate diccionem in consonante terminantem, dum tamen sine pausa pronuncietur, consonans ultima diccionis anterioris debet pronunciando pretermitti ; in fine aliquarum rationum (en fin de phrase) vel in medio rationis ad punctum (devant une pause) bene possunt proferri < consonantes > . » *M, n, r*, se prononcent toujours, *l, t, c, k*, subissent une accommodation (p. ex. *un cheval ardent*, mais *un cheval blanc*, pron. *chevaq*). Voyez aussi Coynfurelly, 341 c, 342 b.

Chaque clerc a sa façon propre d'orthographier, qui varie souvent dans l'intérieur d'un même texte. Cependant, il existe, dans chaque province, une manière d'écrire à peu près constante. Cela est sensible surtout dans les pièces officielles et dans les documents d'archives, dont le style formulaire et convenu s'accompagne généralement d'une certaine fixité dans l'orthographe. Pour les textes littéraires aussi on distingue assez facilement les systèmes graphiques dialectaux, lorrain, picard ou anglo-normand : au xiv<sup>e</sup> siècle, Coyfurelly nous atteste encore à plusieurs reprises la vitalité des orthographes provinciales. Il n'est pas de mon sujet d'examiner ni de comparer les traits principaux de ces différents systèmes, étude d'ailleurs malaisée à poursuivre dans le détail, car il est bien souvent difficile de discerner à coup sûr ce qui est fait de graphie, ce qui est fait de prononciation dialectales. Les éditeurs des textes les plus importants ont pris soin de noter les particularités intéressantes des orthographes adoptées dans les manuscrits : je renverrai le lecteur à leurs préfaces et à leurs introductions.

LE MOYEN FRANÇAIS. — Revenons donc à l'orthographe proprement française du moyen âge. Du xiii<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle, nous allons la voir se compliquer d'un texte à l'autre, et rendre avec une imprécision de plus en plus regrettable les sons de la langue parlée. Le xvi<sup>e</sup> siècle écrira, non seulement *loi* et aussi *loy* pour *lwe*, mais aussi *doigt* pour *dwe*, (*je*) *doibs* pour (*je*) *dwe*, (*il*) *doibt* pour (*il*) *dwe*, *droict* pour *dwe*, *fois* pour *fw*, *froid* pour *frw*, *noix* pour *nw*, et *poids* pour *piw*. *Seur* se prononcera *sûr*, et (*il*) *feit* sera le symbole bien inexact de (*il*) *fit*. En sorte que nos premiers grammairiens seront amenés par la logique des choses à se poser, dès l'origine, comme une question capitale pour la langue écrite, le problème difficile de la réforme de l'orthographe.

L'origine de cette graphie « faulse, abusive et damnable », comme dira Meigret, paraît assez facile à démêler. J'en vois trois causes principales. Du xiii<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle, l'orthographe française devient en effet historique, en ce sens que la graphie traditionnelle demeure, tandis que la prononciation évolue; la graphie retarde par conséquent, et quelquefois de plusieurs siècles; elle devient analogique, car l'inévitable réaction des formes verbales ou nominales d'un même mot entraîne dans l'orthographe des modifications indépendantes de la prononciation elle-même; elle devient enfin étymologique, parce que le souvenir du latin, toujours présent à l'esprit des écrivains et des copistes, favorise l'introduction consciente ou inconsciente de lettres oiseuses.

Que l'orthographe d'un mot se cristallise pour ainsi dire à jamais, alors que la prononciation change du tout au tout, le grec et le latin l'ont éprouvé avant le français, et le divorce que cette routine amène entre la langue parlée et sa transcription graphique est, en quelque façon, inéluctable. Car l'oreille et les organes de la voix s'habituent facilement aux modifications insensibles des sons, mais l'œil et la main ont peine, l'une à tracer, l'autre à lire autre chose que le symbole accoutumé. Voilà pourquoi notre orthographe moderne ne peint pas la prononciation de nos jours, mais bien plutôt celles du <sup>x</sup><sup>e</sup> (*enfant*), du <sup>xii</sup><sup>e</sup> (*roi*) ou du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle (*beau*).

Dès l'ancien français, ce retard de la graphie est appréciable. L'*l* est depuis longtemps vocalisée que les manuscrits l'écrivent encore, au lieu de traduire le son nouveau qui en est résulté <sup>1</sup>. *S* devant consonne, comme dans *plaist*, *estre*, est passée à *z*, puis est tombée avec allongement de la voyelle antécédente, sans pour cela disparaître de l'orthographe <sup>2</sup>. Beaucoup de consonnes finales se sont amuies ou s'amuisent, et s'écrivent toujours <sup>3</sup>. Le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles ne résolvent que très peu des complications antérieures, et l'évolution de la prononciation amène de nouvelles incertitudes.

J'emprunte aux *Poésies* de Charles d'Orléans le texte que voici :

*Quant voi yver et froidure aparoir,  
gensi destreint oiseillons nois et bise,  
bien cuidois de chanter remanoir :  
mais une amors men semont et atise,  
amer me fait et estre a sa devise ;  
si ma done tel cuer et tel voloir  
que iamaiz deus ne me doint autre avoir,  
fors li amer, et faire son servise.*

Comparée à notre orthographe actuelle, celle de ce morceau paraît assurément d'une belle simplicité : et de fait *aparoir*, *atiser*, *doner*, sont des graphies plus heureuses qu'*apparoir*, *attiser* ou *donner*. Mais faisons abstraction des facilités que nos habitudes orthographiques modernes nous ont données à l'égard de toutes les fantaisies et de toutes les contradictions, nous apercevrons com-

1. Les scribes anglo-normands du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle écrivent encore *altre* pour *autre*, *palme* pour *paume*, etc. Voyez *Orth. gall.*, 10, et Coysurelly, 341 a.

2. Cf. *Orth. gall.*, p. 8 et 9.

3. « Sciendum est quod in his dictionibus sicut *hostel*, *oil*, *ombriel*, *penil*, *seel*, *sil*, *nonil* procul dubio *l* nunquam debet sonari secundum dulce gallicum » (Coysurelly, 341 b). Cf. *prendre au bric Myst. Pass.*, 921, *au bril*, Froiss., *Poés.* III, 212.

bien la graphie est ici éloignée de la prononciation, et par suite combien elle est mauvaise.

Voici de ce passage une transcription phonétique approximative :

*kā vwe iwer ɛ frwədūr aparwɛr,  
k æsi dɛtræt wɛzɛłōs nwɛz ɛ btze,  
byæ kicidwɛɛ de sātɛr remanwɛr :  
mɛz ün amurs m ā semōt ɛ atze,  
amɛr me fɛt ɛ ɛtr a sa devize :  
si m a dōnɛ tɛl kōr ɛ tɛl vulwɛr  
ke žamɛ deus ne m ā dwæt aqtr awɛr,  
fɔrs li amɛr ɛ fɛre sō sɛrvtze.*

Outre des irrégularités analogues à celles que nous avons signalées déjà dans le passage du Cligès étudié plus haut, par exemple la double prononciation de *mais*, *jamais*, devant consonne et devant voyelle, nous avons à relever, dans notre texte, bien des bizarreries d'orthographe. *O* représente *u* tonique et atone : *amors*, *voloir* ; *ue* est mis pour *ō* : *cuer* ; *ai* se prononce *ɛ*, *ɛ* : *iamais*, *faire* ; *oi* est le symbole de *wɛ* : *aparoir*, *remanoir*, *voloir* ; *oin*, celui de *wā* : *doint*. *S* s'écrit dans *destreint*, *estre*, sans qu'il s'y prononce.

Ce ne sont là d'ailleurs que quelques-unes des anomalies qu'on peut noter à cette époque : je citerai encore le maintien de la graphie *ie*, dans les mots comme *brief*, *chief*, *legier*, prononcés *bref*, *chef*, *leger* ; ou la conservation purement graphique d'hiatus comme *saouler* (Greb., *Pass.*, 4653, 5658), *souilleure* (*ib.* 1042), là où l'on prononce *soûler* et *souillure*. Si peu accusée est la tendance à simplifier sur ces points l'orthographe, que l'analogie répand ces fausses graphies : on écrit *je feis* par analogie de *tu feis*<sup>1</sup>.

L'analogie s'exerce par ailleurs avec beaucoup de netteté sur l'orthographe des radicaux et des désinences, du nom ou du verbe.

Lorsque nous aborderons, d'après des témoignages grammaticaux qui, pour le moyen français, nous manquent presque absolument, l'étude de la graphie au xvi<sup>e</sup> siècle, nous aurons l'occasion d'examiner en détail les actions analogiques qui modifient, à cette époque, l'orthographe des radicaux du verbe. Mais le mouvement,

1. Cf. *seurvenir* (Greb., *Pass.*, 3487) ; et une extension analogue de l'*s* dans *crisme* (*ib.*, 31601), *j'ai dist* (*ib.*, 8817), *il meust* = *movet* (*ib.*, 2577), *il peust* = *potest* (*ib.*, 4531), *valeston* (Froiss., *Poés.*, I, 251).

qui se précise alors, remonte au moyen français. Les analogies puissantes qui modèlent *tu clames* sur *nous clamons*, *tu cours* sur *nous courons*, *tu lieves* sur *nous levons*, favorisant ainsi l'extension d'un radical aux dépens de l'autre, n'ont pu manquer d'avoir aussi leur retentissement sur l'orthographe : on écrit *tu romps* d'après *nous rompons*, *tu vendz* d'après *nous vendons*, *tu bats* d'après *nous battons*, toutes graphies fréquemment attestées au xv<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>.

Dans la morphologie nominale, le radical du singulier apparaît au pluriel. *Vis* est en ancien français tout à la fois le pluriel de *vil* et de *vif* ; on rencontre, en moyen français, *vils* et *vifs* rimant l'un avec l'autre (Ruteb., I, 233). Cf. *draps* : *bras* (Froiss., *Poés.*, I, 251), *filz* : *je fis* (Greb., *Pass.*, 1248, 1360, 7369, 8161), *Juifz* : *pais* (= pays, *ib.*, 5302, 5783, 6028, 6207, 7374, 7951), *nulz* : *venuz* (*Mir. N. D.*, V, 47), etc. Le féminin se reforme également d'après le masculin : *brief* fait *briefve*, *grief* fait *griefve*, et l'analogie s'étend même à des formes verbales comme *il agriefve* (Greb., *Pass.*, 4894) ou adverbiales comme *briefment* (*ib.*, 2986) <sup>2</sup>.

C'est à une analogie désinentielle enfin que *z* et *x* doivent en grande partie le prodigieux développement qu'ils prennent en moyen français.

Depuis longtemps *z* a cessé de représenter *ts* : et dès lors il entre en concurrence avec *s*. Quelquefois il recule devant *s* : on écrit *aimés* (amatos) et *vous aimés* au lieu de  *aimez*, *vous aimez* <sup>3</sup> ; mais le plus souvent on le trouve là où sa présence n'est en rien justifiée, et même après un *e* muet (*aiméez*, *tu aimez*) <sup>4</sup>, c'est une graphie commune chez Oresme. *Z* devient donc peu à peu le substitut habituel de *s* : je relève au hasard, dans les *Poésies* d'Eustache Deschamps, *boiz* (V, 121), *choiz* (IV, 257), *je faiz* (*ib.*, 89), *je fuz* (V, 129), *jamaiz* (IV, 65), *maiz* (*ib.*, 184), *leurz* (*ib.*, 257), *paiz* = pays (V, 132), *toudiz* (IV, 115).

L'extension de *x* date de la même époque, et présente un déve-

1. On voit là d'ordinaire un latinisme. Il me paraît inutile d'invoquer pour ces faits une action étrangère.

2. « Sciatis quod hec littere *c, d, f, l, p, t*, debent mutari in sono et non in figura. C ut clerici *cler* < *c* > *s*, et debet < sonari > in gallico *clers* ; rudi homines *ruds* hommes, et debet sonari *ruz* hommes ; vivi homines *vifs* hommes loquatur *rys* hommes, et sic de similibus » (*Orth. gall.*, 15). Cf. 7 ; *draps* ou *dras*, Coysfurelly, 341 c.

3. « Les nons adjectyfs et tiels nons sustentifs q(u)e fineront el singulier en *t*, eles fyncront el plurell en *s* ou en *z* a la volente del escriptour » (*Orth. gall.*, 6). Voy. aussi Coysfurelly, 342 c.

4. La confusion est donc extrême. D'après l'*Orth. gall.*, 6, « omnia nomina adjectiva indifferenter possunt scribi cum *s* vel cum *z*, ut *ces*, *cez* (these), *les*, *lez* (they), et hoc verum nisi *u* precedat sonum *s*, ut *toutz* (all) ».



loppement très analogue. Reçu depuis longtemps dans les manuscrits, même franciens, comme symbole de *us*, il s'introduit d'abord, vers le *xiv<sup>e</sup>* siècle, dans les pluriels en *eus*, *aus*, lors même que l'abréviation traditionnelle a été résolue : d'où les pluriels modernes *cheveux*, *chevaux*, etc. On écrit *oysiaux* (Desch., V, 257), *Dieux* (*ib.*, 149) *biaux yeux* (*ib.*, 165) ; et cela malgré l'insertion d'une *l* étymologique : *consaulx* (*Mir. N. D.*, 19, 395), *eulx* (*Myst. V. Test.*, 1935), *faulx* (Desch., V, 153), *mieulx* (*ib.*, 171), *yeulx* (*Myst. V. Test.*, 1928), etc. Les adjectifs en *eus* suivirent l'analogie : *envieus*, *joieus* s'orthographièrent *envieux*, *joyeux*, et *envieulx*, *joyeulx* ; on trouve aussi *tu peulx* à côté de *tu peux*. Puis, dans beaucoup d'autres mots où il n'y avait jamais eu d'*u*, comme *fais*, *nois*, *pais*, *vois*, *x* vint se substituer à *s*. Le scribe de Joinville écrit déjà *paix* (éd. Fr. Mich., 65) ; et Oresme fournit quelques exemples de semblables graphies <sup>1</sup>.

Toutes ces analogies se traduisent, on le voit, par une progressive complication de la graphie et spécialement par l'insertion de lettres « quiescentes » assez nombreuses. Le bizarre désir de rappeler par l'aspect graphique du mot son étymologie présumée en fit introduire bien d'autres, et de façon plus abusive. Il y a sans doute, des latinismes d'orthographe qui ne sont qu'apparents : quelquefois des différences de graphie correspondent à des différences de signification <sup>2</sup> ; quelquefois aussi nous nous trouvons en présence d'une règle d'orthographe traditionnelle passée en français du latin des clercs <sup>3</sup>. Mais, la plupart du temps, une récente affectation de latinisme est venue surcharger l'orthographe de lettres inutiles. On fait rimer *dessoubz* avec *vous* (*Myst. Pass.*, 117) ; *double* avec *toute* (Froiss., *Poés.*, I, 211 ; Greb., *Pass.*, 2499), ou avec *Penthecouste* (*Mir. N. D.*, V, 32) ; *oultre* avec *moustre* (Froiss., *Poés.*, I, 287 ; Greb., *Pass.*, 4088) ; voire *descripre* avec *souffire* (*ib.*, 2993) : et l'esprit tâche à démêler dans le mot ce qui s'y prononce, sans tirer de tout ce fatras pédantesque aucun enseignement profitable.

Dans la graphie des voyelles, l'imitation latine entraîne peu de modifications.

1. *S*, *z* et *x* jouent donc exactement le même rôle à la finale : il est des cas où l'on peut employer indifféremment l'une ou l'autre de ces lettres. « Dicciones *chivalx*, *chiveux*, *huiseux*, *oiseaux*... indifferenter possunt scribi cum *s*, *x*, vel *z* » (Coyfurelly, 343 b).

2. L'*Orth. gall.*, 14, semond le lecteur de « prendre garde bone » à la différence entre *cerf*, *cervum*, et *serf*, *servum* ; et p. 29 entre *mund*, *mundum*, et *mont*, *montem*.

3. Comme l'insertion d'un *p* dans *dampnement* (Greb., *Pass.*, 1846, 2163), *solempnité* (*ib.*, 2792), ou comme l'orthographe *αλνιχίλ*.

La substitution de *au* à *o*, d'un caractère étymologique assez net, est fort rare au *xiv*<sup>e</sup> siècle : pour un *ausible* qu'on trouve dans Oresme (164), on rencontre à toutes les pages des *o* : *poureté*, *Pol*, *lorier*, etc. De même dans Deschamps : *poures* (I, 73), *toreaux* (*ib.*, 117). Encore au *xv*<sup>e</sup> siècle, les formes anciennes sont de beaucoup les plus communes : *povre*, *poureté* (*Myst. V. Test.*, 4407, 4410), *oses* (*ib.*, 4438), etc.

Il semble en second lieu que le latinisme ait fait préciser, avec plus d'acuité, la distinction graphique de *an* et *en*, depuis si longtemps confondus dans la prononciation. On trouve en effet dans Oresme *vengeance* (185), *resistance* (198), *loenge* (152), dont le vocalisme s'explique sans doute par les désinences latines *entia*, *encia*. On ne serait pas embarrassé de citer d'autres exemples. Mais, dans la plupart des cas, le flottement subsiste entre les deux graphies ; *en* et *an* s'échangent et alternent d'une page à l'autre dans le même manuscrit.

Pour les consonnes, au contraire, l'influence étymologique a été considérable.

Les premiers mots en *tionem* empruntés au latin avaient été en général transcrits par *cion* : *consolacion*, *condicion*. Au *xiv*<sup>e</sup> siècle, et malgré des graphies assez fréquentes en *-sion*, *-ssion* (*occupassion*, Greb., *Pass.*, 237) et *-scion* (*nascion*, Desch., I, 166), la forme latine *tion* marque une tendance, encore fort contrariée, à réparaître. Oresme écrira *superstitions* (50), *discretion* (53), *dispositions* (54), *description* (59) ; mais ce sont des graphies peu communes. Deschamps a toujours *c* (excepté cependant *conjunction*, VI, 134, *contriction*, VIII, 91, *dilection*, I, 282). Au *xv*<sup>e</sup> même, le *c* prévaut encore visiblement. On peut citer cependant, du *Mystère du Vieux Testament*, *cogitation* (II, 29), *conjunction* (824), *benediction* (822, indic. de scène).

Il n'y a point de doute non plus qu'on doive au latinisme le rétablissement des finales sonores, au lieu des sourdes qu'avait amenées le développement phonétique. Le phénomène est rare encore au *xiv*<sup>e</sup>, un peu plus apparent au *xv*<sup>e</sup> (*segond*, *Myst. V. Test.*, I, 1997). Mais la sourde est toujours de règle, sauf dans les post-verbaux où l'analogie du verbe amène la sonore : *regard*, *accord*, etc.

La véritable action du latin se manifeste dans le rétablissement des consonnes disparues. Un *b* étymologique réapparaît dans *doubter*, *devoir*, etc. : <sup>1</sup> *je doubt* (Desch., II, 69 ; IV, 145, 170 ; VI,

1. Cf. Coyfarelly, 310 c.

75; cf. *Mir. N. D.*, I, 72, 75, etc.) ; *il dubt* (Froiss., *Chr.*, III, 18 ; Desch., I, 94) ; *doibvent* (*Ren. Contref.*, 3), *debora* (*ib.*, 14) ; un *c* dans *atrectes* (Desch., VIII, 168), *afflicte* (*ib.*, IX, 365), *destruete* (*ib.*, II, 49), *dictes* (*ib.*, II, 4), *fects* (*ib.*, VIII, 295), *faictes* (*ib.*, II, 4), *traictier* (*ib.*, II, 56) <sup>1</sup>. De même encore un *d* dans *advancement* (Desch., II, 45), *advis* (*ib.*, II, 117), *advise* (*ib.*, II, 121), *adjournement* (Ch. d'Orl., II, 17), etc. ; un *p* dans *escripsi* (Froiss., *Chron.*, III, 17), *escripsit* (*Ren. Contr.*, 4, 85), *concupt* (Desch., VIII, 306), *sepmaine* (Ch. d'Orl., II, 157), *decepcieux* (*Mist. V. Test.*, 1495).

Une des plus anciennes et des plus choquantes de ces restitutions est celle de l'*l*, qui s'était vocalisée depuis le XII<sup>e</sup> siècle. Le scribe de Joinville donne *eulz*, *ceulz* (éd. Mich., 19, 33) ; de même Deschamps, *chevaulx* (I, 71), *chault* (II, 118), *chafault* (VI, 41, cf. une foule d'autres exemples, en particulier dans la *Ball.* 184, I, 320). De même encore *Ren. Contr.*, *poeult* (1), *vouldra* (3), etc. Au XV<sup>e</sup> siècle l'habitude est prise ; avec toutes les inconséquences de rigueur, *l* est dans tous les textes.

Enfin *ch*, *ph* et *th* commencent au XIV<sup>e</sup> siècle à rendre  $\chi$ ,  $\varphi$  et  $\theta$  du grec. Oresme écrit *metaphore* (188), *phantasie* (179), et même *sepulchre* (150) : mais son exemple est peu suivi, et pour cause, la connaissance du grec n'étant pas du tout répandue. Les mots d'usage courant comme *fisicien*, *crestien*, *tresor*, gardent le plus souvent leur graphie traditionnelle.

Comme si toute cette complication était peu de chose à leur gré, la fantaisie des écrivains inséra encore dans les mots, « pur bele escripture », dit naïvement l'*Orthographia gallica*, p. 9, un supplément de consonnes superflues, ou propagea, à tort et à travers, un certain nombre de lettres ornementales.

Au lieu de la consonne simple, réduction phonétique d'un groupe de consonnes latin, on voit les consonnes doubles faire une fois de plus leur apparition : le scribe de Joinville écrit *appella*, *assit*, *affiert*, *souffrir*, *attendre* (éd. Mich., 37, 3, 14, 86) ; de même aussi Deschamps : *mauditte* (I, 69, 92), *appeller* (*ib.*, 98) ; cf. *alaitter* (Greb., *Pass.*, 3341). Mais il n'est pas sûr du tout que, cette fois-ci, le redoublement soit dû à une influence étymologique : le phénomène est, en effet, très général, et s'étend à une foule de mots où la consonne double ne rappelle pas de groupe latin.

Knauer, dans l'article que j'ai cité, veut établir que le redouble-

1. Par analogie, ce *c* se rencontre dans des mots qui ne l'ont jamais eu, même en latin : par ex. *mectre* (Guill. de Mach., 16, *Ren. Contref.*, 2). Cette forme est tout à fait usuelle au XV<sup>e</sup> siècle.

ment marque la brièveté de la voyelle précédente : l'analogie de l'allemand l'a, semble-t-il, abusé. Le doublement des nasales, seul, se justifie jusqu'à un certain point par l'analogie des mots, où, nous l'avons vu, il exprime la nasalisation de la voyelle antécédente : *donner, bonne, pomme*, etc. De même *ai* dans *alainne, chapitainne, fontainne, semaine* a pu subir un commencement de nasalisation qu'on observe encore distinctement dans quelques-unes de nos provinces, nasalisation qui affectait particulièrement les adjectifs féminins comme *certainne, humaine*, dont le masculin est en *ain*.

Pour les autres consonnes, le redoublement est évidemment tout à fait arbitraire. Je relève au xv<sup>e</sup> siècle : *succres* (Ch. d'Orl., II, 194), *conffermer* (Greb., *Pass.*, 3427), *desconffit* (*ib.*, 3815), *enffanter* (*ib.*, 3340), *prefferance* (*ib.*, 2083), *reffut* (*Mist. V. Test.*, 1109), *affin* (*ib.*, 792), *deffends* (*ib.*, 852), *deffrayé* (Ch. d'Orl., II, 177), *mainteffoiz* (*ib.*, 179), *parolles* (*ib.*, 152), *agilles* (*Mist. V. Test.*, 847), *tallent* (*ib.*, 859), *supperlatif* (Greb., *Pass.*, 2070), *chappeau* (Ch. d'Orl., II, 153), *appoticaïres* (*ib.*, 194), *deppartir* (*ib.*).

Sc pour marquer *s* intervocalique, et *ss* pour signifier *z* dans la même position, se vulgarisent. On trouve *sc* dans l'intérieur du mot : *richescs* (Desch., I, 73), *tristesce* (*ib.*, 77), *blesce, paresce* (*ib.*), *largesce* (*ib.*, 87), *fortresce* (*ib.*, 88); de même *visce* (Froiss., *Poés.*, I, 215, 218), *propisce* (*ib.*, 233, 259), *subscide* (Greb., *Pass.*, 592), *liscence* (*Mir. N. D.*, V, 12). Plus rarement, *sc* occupe la place d'*s* à l'initiale : on rencontre *scilence, sceurement*, etc. Bien plutôt que l'analogie du lat. *scire*, ou de mots comme *escientre*, assez commun en moyen français, c'est un fait du même ordre qu'il faut voir dans la graphie *scavoir*, qui apparaît dès le xiv<sup>e</sup> siècle. Il est probable que le *sc* s'est d'abord introduit dans les formes en *e* : *je scé*, puis qu'il s'est généralisé dans toute la conjugaison du verbe <sup>1</sup>.

Je relève de même un usage fréquent, en moyen français, de *ss* pour *s = z*. D'après Knauer, ce n'est qu'un caprice de graphie sans importance phonétique : *Cessar, cosse, coussine, espousser, guisse, lissoit, maïsson, osser, reposser*, sont d'ailleurs écrits quelquefois, dans les mêmes textes, *cose, cousine, espouser*, voire même *espouzer*, ce qui confirme pleinement l'observation de Knauer.

Enfin, dès le xiii<sup>e</sup> siècle, *h, x, y* et *z* commencent à perdre leurs acceptions bien définies pour jouer le rôle de lettres ornementales.

1. Voy. P. Meyer, *Rom.*, XIX, 459.

Nous avons étudié plus haut les rapports des désinences en *s*, *x* et *z* : je voudrais, pour conclure, dire quelques mots de *h* et de *y*.

Dans leur emploi régulier, tous deux présentent beaucoup d'analogie. Au début d'un mot, ils empêchent, dans certains cas, une confusion toujours possible entre *i* et *j*, *u* et *v* : *yver*, *yvre*, *yvore*, s'écriront ainsi, pour qu'on ne prononce pas *juer*, *jure*, *juore*, etc. De même *hui*, *huiseux* (cf. Coysurelly, 340 d), prémunissent contre une prononciation *vi*, *viseux*. Dans l'intérieur du mot, *h* marque qu'il y a hiatus ; *y* est une forme plus facilement discernable de *i* (voy. *Orth. gall.*, 28 : « quandocunque hec vocalis *i* inter *m* et *n* vel *u* ponitur, potest mutari in *y* ut litera sit legibilior legenti. »

D'une façon générale, l'*y* prend à tort et à travers, chez les auteurs du xiv<sup>e</sup> siècle, la place de *i*, soit à l'initiale : *ydoles* (Desch., I, 110), *y* < *ibi* (*Mir. N. D.*, IV, 918 et souv.), *ygnorance* (*ib.*, II, 145, 12, 752, *ysnel* (*ib.*, IV, 332, 28, 387), soit à la fin des mots : *arroy* (*Mir. N. D.*, 30, 225), *convoy* (*ib.*, III, 182, 19, 1268), *marry* (*ib.*, p. 179, v. 1181), *verray*, *iray*, *tenray*, *mercy*, *cy* (*ib.*, p. 180, v. 1205, 1209, 1210, 1212, 1213), etc. Quelquefois aussi à l'intérieur des mots, lorsqu'il y a lieu de noter un hiatus : *lyon* (Desch., I, 69), *oyse* (*Mir. N. D.*, III, 44, 17, 1248). Mais on trouve aussi *oyseaulx* (*Mist. V. Test.*, 867), *avyons* (*ib.*, 909), *doyvent* (*ib.*, 1409), où *oy* forment diphtongue.

La substitution de *y* à *i* n'a, on le voit, rien d'étymologique. Oresme transcrit par *i* les *u* grecs, tels qu'il les trouve dans son original latin : *sillogisme*, *phisionomie*, *epicicles*, *pritannes* ; et d'autre part il emploie *y* sans aucune raison d'étymologie : *ydee*, *ydolatrie* (155, 55)<sup>1</sup> L'extension de l'*h* initiale n'est pas davantage un fait régulier de latinisme : Deschamps écrit encore *ostel* (I, 72), *onneur* (*ib.*, 78), *omicide* (*ib.*, 79), *eritage* (*ib.*, 84), *abité* (*ib.*, 93), *orreur* (*ib.*, 113) ; par contre, on voit l'*h* se préposer à des mots où étymologiquement elle n'a rien à faire : *habandonner*, *habondance*, etc. ; comp. *abominable* (*Mist. V. Test.*, 1321).

Conservation d'un alphabet héréditaire, où il y avait d'une part des superfluités, de l'autre des lacunes ; maintien traditionnel d'une foule de sons alors qu'ils ont cessé de se prononcer ; extension analogique de certaines lettres auxquelles il aurait fallu garder leur valeur propre ; fâcheuse sujétion à l'égard du latin, qui pousse à remodeler sur un type déjà éloigné des mots auxquels

1. J'aurai à revenir, au xvi<sup>e</sup> siècle, sur l'usage du *j* qui commence alors à s'étendre, mais qu'on trouve auparavant.

l'évolution phonétique avait donné une physionomie nouvelle ; lettres mises « pur bele escripture », et redoublées inconsiderément ; enfin, brochant sur le tout, une indécision constante qui empêche d'aller jusqu'au bout des fantaisies même : telles sont, en raccourci, toutes les raisons diverses de l'absurde graphie du xv<sup>e</sup> siècle. Les premiers imprimeurs qui donnèrent des textes français ne changèrent rien aux habitudes des manuscrits ; ils en acceptèrent même les contradictions : et par là les yeux s'habituerent complètement à cette physionomie grimée des mots. Le mauvais usage préparait la mauvaise règle.

---

## CHAPITRE VI

### LE VOCABULAIRE

Il serait à peu près possible de dénombrer grossièrement les mots qui, formés au *xiv<sup>e</sup>* et au *xv<sup>e</sup>* siècles, font aujourd'hui partie de notre langue<sup>1</sup> ; mais il faudrait distinguer ceux qui n'ont fait alors qu'appar-

1. D'après le *Dictionnaire général*, H. D. T. le français actuel a 2000 mots environ qui commencent par M. Sur ce nombre 290 ont été rencontrés dans des textes du *xiv<sup>e</sup>* ou du *xv<sup>e</sup>* siècle. En voici la liste en orthographe moderne :

Macération, macérer, mâchicoulis, mâchefer, machinateur, machine, mâchoire, mâchure, macis, maçonnerie, macrocosme, macroule, macule, madéfier, madré, madrier, magasin, magicien, magistral, magistralement, magistrat, magnanimité, magnifiquement, mailleter, mailloche, main-forte, mainlevée, mainmise, mainmortable, maintenue, mage ou maje, majorité, malaisé, malandre, malavisé, malazer, malédiction, malefice, maléfique, malencontreux, malengin, malgracieusement, malgracieux, malhabileté, malheureusement, malhonnête, malsain, malsonnant, mallôte, manducation, mangeure, manie, manipulateur, manipule, mannequin, mante, manteline, manuellement, manumission, manutention, maquer, maraud, marbrier, marécage, marge, marital, marjolet, marmite, marmot, marque, marqueur, marsouin, martellerie, martinet, martyrologe, masser, matelot, mâter, matériaux, maternel, matériel, maternité, mathématicien, mathématique, mâtineau, matineux, matras, matrimonial, maturation, maturité, matutinal, maussade, méat, mécanique, méchamment, méchanceté, mèche, mécontenter, mécréant, médaille, médecin, médian, médiation, médicament, médication, médicalement, méditatif, méfier, mélancolique, mélange, méléze, melliflue, mélodieusement, mélodieux, membré, mémoire, mémorablement, mémorer, ménager, meneau, meneur, menstrue, mental, menterie, mentonnière, menuiserie, menuisier, méprisable, mercure, mercuriale, merdeux, mere (pur), mériter, méritoirement, merlesse, merlette, merlus, métallique, métaphorique, métaphysicien, métaphysique, mètre, métropole, métropolitain, metteur, microcosme, mièveté, mignard, mignarder, mignon, mignonnement, mignonnette, militaire, militant, millet, million, miné, minerais, minéral, mineur minime, ministériellement, minois, minorité, minuter, miraculeusement, miraculeux, mirifique, misaine, misérable, misérablement, miséreux, mithridate, mitigation, mitiger, mixte, mixtionner, mobile, mobilier, mode, modérateur, modération, modéré, modérément, modérer, moderne, modeste, modestement, modification, modifier, modulation, moinesse, moisissure, molette, mollifier, monarchie, monarque, monastère, monastique, mondainement, mondanité, monitoire, moncorde, monogame, monopole, monopoliser, monastique, monstrueux, monstrueusement, monticule, montreur, montueux, morbide, morfondre, morfondure, morgeline, morgue, morguer, morigéner, mortallable, mortaiser, morte-saison, mortification, moteur, motif, mou (poumon), moucheter, mouchette, mouette, moustard, moustelle, mouilloir, moulage, moulure, mouro, mousse (émoussé), mouser, moustache, moutardier, moutonnier, moyennant, mucilage, mugir, mugissement, muguer, mulassier, muleter, mule (chaussure), multiple, munificence, munir, munition, murailleur, mural, mûrement, mûrir, musaraigne, muscadet, muscat, muscle, muscule, muselière, musical, musicien, mutiler, mutin, mutiner, mystérieux, mystique, mythologie, mythologique..

Ces mots représentent un peu plus du 1/7 de la langue actuelle. C'est une forte proportion, et le chiffre serait plus éloquent, si on le mettait en regard des accroissements constatés au *xvi<sup>e</sup>* et surtout aux *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles.

raître, pour être refaits plus tard de toutes pièces, de ceux qui, depuis lors, n'ont pas cessé d'être dans l'usage. Quand on pourra y joindre une liste des mots de la même époque, qui n'ont pas survécu, on trouvera sans doute dans ces statistiques des données intéressantes sur le travail de l'esprit français dans cette période et l'effet des influences diverses qu'il a subies.

Je voudrais me borner ici, après avoir indiqué à titre d'exemples quelques mots formés suivant les procédés antérieurement en usage, à donner surtout un aperçu des changements qui surviennent alors dans les procédés même de formation.

Je noterai d'abord l'apparition d'un nombre vraiment grand de mots, dont on ne peut trouver la provenance. Et il ne s'agit pas ici de mots où tel phénomène phonétique, tel saut brusque de signification demeure inexpliqué, mais de mots dont l'origine même est absolument inéclaircie. Un certain nombre peuvent appartenir à l'argot, dont nous parlerons plus loin, tous paraissent frappés au coin populaire et éveillent par là une curiosité d'autant plus grande<sup>1</sup> : *agio* (*faire des —*, *faire des manières*, *Farc. Cuv.*, 45); *bali-verne* (*Path.*, p. 69, v. 5); *bouder* (xiv<sup>e</sup>, H. D. T.); *canepin* (*gibecière*, confondu au xvi<sup>e</sup> avec *calepin*, Gay, *Gloss. arch.*, H. D. T.); *chipotrer* (auj. *chipoter*, Greb., *Pass.*, 22157, H. D. T.); *coquesague* (auj. *coquesigrue*, E. Desch., V, 32; G., *Comp.*); *esgrafigner* (xv<sup>e</sup>; G.); *esgacher* (auj. *agacer*, *Ch. du XV<sup>e</sup>*, n° 35, 6); *fatras* xiv<sup>e</sup>, Delb., *Rec.*); *flagorner* (*Path.*, p. 53, v. 3); *fredaines* (G. Al., *Blas. d. f. am.*, 1357); *frigaller* (Id., *ib.*, 968); *frauller* (Greb., *Pass.*, 19755); *galimafrée* (*Mén. de P.*, II, 233, H. D. T.); *haricot de mouton* (*Viand. de Tailleu.*, p. 4, H. D. T.); *jaque* (E. Desch., II, 340); *lambourde* (G., *Comp.*); *ribon-ribaine* (1438, G.); *ric à ric* (*Path.*, p. 36); *traquet* (*Mist. V. Test.*, II, 344); *lopin* (*H. Cap.*, 6068); *loque* (Chastel., *Chron.*, V, 170, H. D. T.); *lucarne* (E. Desch., IV, 328, H. D. T.); *mâhecouler* (1358, H. D. T.); *marjolet* (*Ch. du XV<sup>e</sup>*, XCIX, 25); *marmote* (1313, H. D. T.); *mignault* (G. Al., *Blas. d. f. am.*, 1097, *mignon*, *mignard*, *mignarder* sont aussi du xv<sup>e</sup>)<sup>2</sup>; *mutemacque* (*C. Nouv.*, II, 245); *pantoufle* (*Serm. d. mauz du mar.*, A. poés. fr., II, 15); *pimbesche* (A. Le Maçon, *Decam.*, f° 35 r°, G., *Comp.*); *pirouet* (Greb., *Pass.*, 5538); *rabasser* (auj. *rabâcher*, A. de la Vigne, *Farc.*

1. Dans cette liste, les mots marqués H. D. T. sont empruntés au *Dictionnaire général* de Darmesteter, Hatzfeld, Thomas, qui souvent renvoie au *Recueil* (non publié) de Delboulle. Les exemples marqués G. sont de Godefroy. *Comp.* indique qu'ils se trouvent dans le *Complément*.

2. Voir p. 292.



*d. Mun., G., Comp.*); *rafle* (1362, Du Cange, *ratfla*); *recaner* (braire, *auj. ricaner*, E. Desch., VI, 15); *rigoler* (*Fab.*, VI, 262); *riropé* (*XV joyes*, H. D. T.); *trepigner* (*Vill., G. Test.*, 1254, G., *Comp.*); *tricot* (*Ordonn.*, 1413, G., *Comp.*); *truc* (= tromperie, Gaut. de Coinc., *Mir.*, G., *Comp.*); *tromper* (E. Desch., VII, 232); *turlupin* (nom injurieux adressé aux hérétiques, XIV<sup>e</sup>, H. D. T.)

↓  
age de rigoler et de Hues

## DÉRIVATION

**DÉRIVATION IMPROPRE.** — Ici les procédés ne varient guère, et le moment n'est pas venu où les anciens seront moins souvent appliqués. On continue à employer fréquemment comme substantifs des infinitifs : *après l'enfanter elle demoura vierge* (*Mir. de N. D.*, V, 193); des participes présents ou passés : *les commençans* (*ib.*, V, 156, G., *Comp.*); *salarié* (*C. Nouv.*, II, 166); *fricassée* (*Viand. de Tailleu.*, 1490, p. 70, H. D. T.); *traynnee* (*J. de Roye, Chron. scand.*, II, 292, G., *Comp.*); *repeue* (*Compte de 1342*, G., *Comp.*); des adjectifs : *rustre* (Raoul de Pr., dans Delb., *Rec.*); *le populaire* (*Mist. V. Test.*, 19622); *le français* (la langue française, Rose, I, 101, Franc. Mich., G., *Comp.*); *la terrine* (*Arch. Tourn.*, 1412, G., *Comp.*); enfin des mots quelconques : *sans si* (sans défaut, *Mist. V. Test.*, 33376).

Les noms propres continuent à devenir des noms communs de personnes ou de choses : *esclave*, *flandrin*, *futaine*, *galetas*, *patelin*.

Toutefois l'usage de tirer des adjectifs du radical verbal se fait rare. On peut encore citer *blesme*, *gauche*. Le procédé sera bientôt complètement abandonné, et ne servira plus qu'à la formation des substantifs, tels que *sourget*, *clique*, etc., dont chaque siècle allongera la liste.

**DÉRIVATION PROPRE.** — La plupart des anciens suffixes continuent à produire<sup>1</sup>.

1. Citons : *able* : *contribuable* (*Ord. 22 mars 1401*, G. *Comp.*); *age* : *cordage* (XIV<sup>e</sup> s., Delb., *Rec.*); *aille* : *tripaille* (*Greb., Pass.*, 26399, H. D. T.); *art* : *billart* (E. Desch., V, 62); *as* : *platras* (1371, Delb., *Rec.*); *eau* : *rideau* (*C. du roi René*, 1471, H. D. T.); *été* : *hautteneté* (E. Desch., II, 81); *et* : *douillet* (*Or., Eth.*, VII, 12, H. D. T.); *tranchet* (*Arch. nat.*, 1364, G., *Comp.*); *ette* : *goguette* (*C. Nouv.*, 93, H. D. T.); *tripette* (*ib.*, 83, *ib.*); *euz* : *frenessieux* (*Brun de la Mont.*, 548); *ier* : *pallefrenier* (*Compte de 1350*, G., *Comp.*); *iere* : *pepiniere* (*Arch. nat.*, 1333, G., *Comp.*); *in* : *galopin* (E. Desch., VIII, 104); *telin* (*Mart. d'Auv., Am. rend. cord.*, 1711, G., *Comp.*); *ine* : *couleuvrine* (*Juv. des Urs., Chron.*, 1411); *oir* : *tiroir* (*Invent. de Ch. V. dans Laborde, Em.*, 516); *on* : *manchon* (*Conq. de Jerus.*, 2415, G., *Comp.*); *tapon* (*auj. tampon 1382*, H. D. T.); *er* : *gargueter* (*auj. gargoter*, Gast. Pheb., *Chasse G.*); *parquer* (*Bail de 1380*, G. *Comp.*); *peloter* (*Farce du Cuvier*, 11);

Toutefois, parmi les suffixes qui vivent, un certain nombre subissent des changements de forme *a*), d'emploi *b*) ou de sens *c*).

*a*) Originellement *tione* avait produit trois suffixes différents, suivant qu'il était précédé de *a*, de *e*, de *o*, ou de *i* : *atione* > *aison*, *etione* > *eison*, *oison*, *otione* > *oison*, *itione* > *ison*. L'analogie, favorisée ici par l'évolution phonétique, amena peu à peu la fusion de *oison* avec *aison*, et bientôt ils assimilèrent *ison*, qui sortit d'usage, de telle façon qu'il ne resta que des témoins de la trifurcation primitive<sup>1</sup>.

De même *eïs* à l'époque de la réduction des hiatus > *is*, de sorte que *leveïs* > *levis* (*pont* —); *logeïs* > *logis*<sup>2</sup>.

*b*) On note des changements d'emploi dans l'usage qui est fait de deux des suffixes les plus répandus : *eur* et *age*. *Eur* s'étend; au lieu de s'ajouter seulement à des verbes, il s'ajoute directement à des adjectifs ou à des substantifs pour former des noms d'agent : *chronique* donne *chroniqueur*. C'est là une nouvelle étape dans le développement du suffixe; plus tard on l'étendra encore à des noms d'objet aux dépens de *oir*, et il s'acheminera ainsi vers le rôle considérable qu'il a en français moderne.

Le suffixe *age* donne lieu à des observations inverses. Il cesse de former des adjectifs, comme il avait formé primitivement *volage*, *sauvage*. En même temps le sens se restreint. Les noms qu'on en tire ne s'appliquent plus aux gens. *Un message* voulait dire en v. fr. *un messenger*. Les substantifs faits plus tard sur ce modèle désignent des choses. Enfin jamais *age* ne s'emploie plus en parlant d'un ensemble d'objets. Un mot comme *feuillage* est sans analogue dans les néologismes du moyen français. Ainsi *age* reste un suffixe très usuel, néanmoins son développement dans diverses directions s'arrête.

*c*) Un des changements de sens les plus notables est celui du suffixe *aille*, originellement collectif; il cesse de désigner une réunion pour désigner un ramas, et donne par là aux objets dénommés une qualification péjorative. Le mouvement a eu lieu dès le XIII<sup>e</sup> siècle, comme le prouvent les exemples cités par Godefroy à

*choppiner* (Nouv. Path., 156, G. Comp.); *oter* : *chipoter* (Greban, Pass., 22157); *chuchoter* (Mir. N. D. I, 64, H. D., T.); *ouiller* : *chatouiller* (Oresme, Eth., VII, 12, H. D. T.), *patrouiller* (XV Joyes, III, G., Comp.); *ment* : *triumphamment* (Mist. V. Test., 19608); *incessamment*, 1358, texte dans H. D. T.).

1. *Meurison* est encore dans Greban, Pass., 17329; *guerison* et d'autres ont vécu jusqu'aujourd'hui.

2. Les noms en *is* formés à cette époque sont nombreux : *machecoulis* (Arch. Orl., Compte de 1402, G., Comp.); *plumetis* (Texte d'archiv. de 1455, ib.); *champs* (texte d'arch. de 1390, ib.); *tortis* (E. Desch., V, 65).

*chiennaille, villenaille, escuieraille*. Il y en a en foule dans Deschamps, et au xv<sup>e</sup> s. : *chroniquaille* (A. Th. fr., I, 390); *crapaudaille* (Path., p. 71, v. 8); *godonnaille* (réunion de goujats, Greb., Pass., 27965); *pietaille* (gens de pied, ib., 28822); *ribaudaille* (Id., ib., 7329).

Il faut ajouter qu'un certain nombre de suffixes sont en complète décadence : *ais* (*irais*), *esche* (*bretesche, domesche, fresche*), *ain* (*levain*) dépossédé par *ien*<sup>1</sup>, *enc* (*gardenc, bougrenc*) qui cède la place tantôt à *ien*, tantôt à *an* : *gardien, bougran*<sup>2</sup>, *é* (*barné*) qui est assimilé à *et* diminutif : *civé* > *civet*, *er* (*bachelor* < *baccalare*), qui disparaît devant *ier* : *bachelier*.

En échange, on observe l'extension du suffixe *erie* agglutiné de *ie* et de *er*, dont il a été déjà parlé<sup>3</sup>. La période antérieure avait déjà formé de la sorte *eron*, qui est d'usage courant dès le xiii<sup>e</sup> siècle : *moucheron, puceron*. Le suffixe *ie* commence par s'ajouter à des noms en *er*, *ier*, *eur*, ou à des verbes en *er* : *berg-er-ie*, *asn-er-ie, ances-er-ie* (E. Desch., I, 85); *ajourn-er-ie, trebusch-er-ie* (Greb., Pass., 19101); puis ces formes sont si nombreuses que *erie* apparaît comme le suffixe, et s'ajoute directement à toutes sortes de mots : *Juierie* est déjà dans Villehardouin, § 72, G., Comp.). Comparez : *chevaucherie* (E. Desch., VI, 190); *coquarderie* (Id., IX, 51); *deablerie* (Greb., Pass., 6140); *demoniaclerie* (ib., 12258); *droguerie*, *Mist. V. Test.*, III, 18371; *enfermerie* (*Règle de Cît. G., Comp.*); *farcerie* (*Mist. V. Test.*, 18803); *ladrerie* (*Sept Sages*, 187, G., Comp.); *maconnerie* (*Bail de 1376, G., Comp.*); *prestrerie* (Path., p. 71, v. 12)<sup>4</sup>.

#### COMPOSITION

**JUXTAPOSITION.** — La chute de la déclinaison, je l'ai dit plus haut, n'amena pas la disparition des procédés de composition qui reposaient sur elle. Non seulement il subsista des mots tels que *ostel-Dieu, banvin, bangard*, mais certains juxtaposés où l'un des termes est en dépendance de l'autre semblent encore naître, ainsi *piélatte, piesente, vimpiierre* (E. Desch., VIII, 290, 293).

1. Dans *lointain, ain*, a survécu, mais des exemples comme *loingtieme* (Beaum., I, 52, 80) montrent que l'analogie n'a pas épargné ce mot.

2. *Paysenc* > *paissant* (E. Desch., IX, 140); *chambreleuc* > *chamberlant* (*Mir. N. D.*, VII, 194, G., Comp.).

3. Voir p. 280.

4. Des agglutinations analogues amènent un développement semblable de *elet*, *elette* : *gantélet, gouttelette, portelette*; de *eture* : *fermeture*, etc.

Sur les vieux types *cloufichier*, *fervestir*, on forme *saupiquer*, d'où *saupiquet*, *colporteur* (1388, *Liv. roug.*, Arch. Nat., G., *Comp.*); et on est étonné de voir que bien plus tard, au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup>, le procédé ne sera pas oublié, et que, sans être de grand usage — il ne l'a été à aucune époque —, il donnera naissance à *culbuter* (Marot, *Metam.*, 2); *chantourner* (de *chant* et *tourner*, scier de façon que le champ de la planche tourne, Cotgr., 1611).

Mais c'est là peu de chose. La juxtaposition du moyen français donne surtout ces composés formés suivant la syntaxe moderne dont *chef d'œuvre* est le type : *maistre d'ostel* (*Mén. de Par.*, II, 67, 117), *chape a pluie* (Rose, 8549, Méon); *fleur de lis* (gâteau, *Mist. V. Test.*, 36119); *voye de faict* (*ib.*, 18978).

Très caractéristique aussi est la naissance des procédés de composition par apposition, qui donneront tant de mots en langue moderne. La vieille langue ne les connaît pour ainsi dire pas. Au xiii<sup>e</sup>, on voit se former des doubles substantifs tels que *corne muse*, *chat chateau*, *porcespi*, à la suite desquels on peut noter *ver coquin*, *chef lieu*, *fauperdriel* (= *fauc perdriel*, busard des marais, *Mén. de Par.*, II, 307, G., *Comp.*); *robes linges* (*ib.*, I, 169).

Mais la masse des juxtaposés nouveaux est faite d'un substantif accompagné d'un adjectif. On sait le rôle considérable que jouent dans la poésie, depuis le Roman de la Rose, *Faux-sembant*, *Fol cuidier*, etc. Les noms communs abondent aussi : *aigrevin* (E. Desch., VI, 101. Cf. *vinaigre*, *ib.*, VIII, 343); *cerf vollant* (Chastel., *Chron. d. D. d. Bourg.*, I, 120, G., *Comp.*); *chat cornu* (hulotte, E. Desch., VIII, 65); *malevre* (male œuvre, Chrest., *Ev. Nic.*, 400); *male tote* (*Hist. de Metz*, IV, 33, 1326, H. D. T.); *mere goutte* (*Mén. de Par.*, II, 260); *obanie* (ost-banie, *Mist. Pass.*, 17548); *pont leveïs* (Cuvel., *Dug.*, 18569, H. D. T.); *proces verbal* (*S. du Cons. de Ch. VIII*, 1484, G., *Comp.*); *quintessence* (Oresme, d. Meun., *Thèse*); *saige femme* (*Mist. V. Test.*, 22081)<sup>1</sup>;

Je rappelle pour mémoire les juxtaposés faits d'une phrase comme un *malmesert*, *un va luy dire* (*C. Nouv.*, I, 130); *un sert de l'eau* (E. Desch., VII, 182).

COMPOSITION PAR PARTICULES. — Dans la composition par particules, la décadence de quelques particules montre qu'elles vont bientôt sortir de l'usage : *es* forme encore des mots tels que *effaroucher* (J. de Vign., *Mir. hist.*, Delb., *Rec.*); *espousseter* (1492, texte d'arch.,

1. *Sauf conduit*, *sauvegarde*, *verjus*, *vif argent* sont déjà du xiii<sup>e</sup> s.

G., *Comp.*); mais il est, dans certains mots déjà formés, remplacés par *a*, ainsi *esrachier* > *arracher*. *Poure* est en concurrence avec la forme savante *pro*, de même *vi* avec *vice* : *produire*, *promener*, *vice-amiral* se rencontrent dès le *xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup>* siècle (voir H. D. T.).

D'autres prennent une nouvelle extension, *bien*, *sans*, *après*. *Après-dîner*, *après-souper* sont des mots du *xv<sup>e</sup>*. L'énigmatique *ca*, *cha*, qui apparaît dès le *xiii<sup>e</sup>*, entre dans de nouvelles compositions : *galimafrée* (*Mén. de Par.*, II, 5); *chalivalis* (Bers. dans Littré); *calembouis* (*Ant. de la Vigne, Farce du Meun.* 209, H. D. T.)<sup>1</sup>; Le préfixe *re* s'étend toujours, et ses composés chassent les simples. Il est à noter que plusieurs textes (sans doute sous l'influence du parler picard) substituent *ra* à *re* : *rabauer* (rabrouer, E. Desch., VII, 183); *radrecier* (Id., II, 91); *raduire* (Id., IV, 278); *rafrener* (Id., VII, 25), *rafreschir* (Id., VII, 183); *rapasser* (Id., V, 315); *racourre* (*Brun de la Mont.*, 483); *raparation* (Guil. Al., II, 49, v. 232); *raffroigner* (*C. Nouv.*, II, 86).

COMPOSITION PROPREMENT DITE. — D'autres espèces de composés se rencontrent. Les uns sont faits, comme les juxtaposés dont nous avons parlé plus haut, d'un substantif et d'un adjectif, mais une image en a fait de véritables composés : *bee gueule* (qui a une gueule bee, 1470 Du Cange, au mot *beare*); *bejaune* (1375, dans G.); *morte paye* (soldat qui touche sa solde et ne fait pas de service, Comm., *Mém.*, VI, 7, G., *Comp.*); *bleuz vestus* (« qu'on appelle communément noz amis », les cocus, *C. Nouv.*, II, 118)<sup>2</sup>.

Les autres sont faits d'un verbe et d'un adverbe, sur le type de *passavant* (déjà dans J. Bodel, *Congés, Rom.*, IX, 235, H. D. T.). Tels sont *pimpesouée* (*pimpe souef*, Mart. d'Auv., *Am. rend. cordel.*, 1609, H. D. T.); *resveille-matin*, *Pass.*, ms. Troyes, G., *Comp.*); *boute hors* (E. Desch., V, 299, VIII, 178).

Mais le développement qui prime tous les autres est celui du procédé de composition, si usité depuis, qui consiste à faire un nom avec l'impératif du verbe et un substantif complément<sup>3</sup>.

Dès le *xii<sup>e</sup>* siècle, mais surtout au *xiii<sup>e</sup>*, les surnoms du genre de

1. Citons quelques composés nouveaux de particules qui n'ont pas d'histoire : *contremarque* (*Ordonn.* xiii, 367, G., *Comp.*); *entregent* (G. Alex., *Blas.*, 1019); *malparlure* (*Panth. d'Am.*, 904); *marvoier* (E. Desch., III, 361); *noncreable* (*Chrest.*, Ev. Nic., 1000); *non digneté* (*ib.*, 1867); *en non seu de moi* (*Beaum. Coust.*, II, 4, § 1005); *renasquer* (auj. *renâcler*, Bers. d. Litt.); *soubz marcher* (*Greb.*, *Pass.*, 787).

2. Cf. *court battu* (Mart. d'Auv., *Arr. Am. Lacurne, Greban, Pass.*, 26352, G., *Comp.*); *court vestuz* (*Chans. du XV<sup>e</sup>*, LXVIII, v. 9, p. 66), où le participe passé peut être considéré comme un véritable adjectif.

3. Cf. A. Darmesteter. *Traité de la formation des noms composés*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Bouillon, 1894, p. 204-218.

*Taillefer, Passecerf, Boutevilain*, deviennent de vrais noms propres : Darmesteter trouve dans les Chartes *Sauve grein, Pile-Oisel, Tuebuef, Brisepain, Graite paille, Gratepance*, et dans le rôle de la Taille de 1292, parmi les noms des contribuables de Paris à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle : *Menjue pain, Escorche rainne, Trousse vache, Tyre chape, Boi vin, Chace pie, Brise miche, Engoule vent, Tourne moutier, Garde mengier, Baille hart, Hurte boulie*, etc., etc. Au XIV<sup>e</sup> siècle, ils sont très nombreux : *Chace rat, Boute mote, Creve cuer, Brise miche, Pille pois, Point l'asne, Trousse corne, Pille avoine, Gaste brose, Caille mouton, Chante prime, Passe mer, Ferre bouc, Cache maree, Hausse cul, Chante raine, Boi leaue, Poile moyne, Gate brese, Cache leu*, etc., etc. De même au XV<sup>e</sup> siècle *Hape lopin, Hume brouet, Grate mauvais, Pince guerre*. Ils sont partout, dans les mystères, les farces, dans Villon, dans Coquillart.

Rien de plus facile que le transfert de ces noms à des animaux. Déjà dans Roland, un cheval s'appelle *Passe-cerf*; le *Roman de Renart* offre des noms comme *Perce haie, Brise fouace, Vide escuele, Hurte vilain, Passe levriere, Escorche lande, Passe mer*, etc., etc.

Enfin, ces noms s'appliquèrent aux objets. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, Darmesteter cite *cure fievers, torche pot, torne boele*. Au XIII<sup>e</sup> siècle, *garde robe* est dans Joinville et dans les *Fab.*, I, 247. *Coupe-bourse, espie haste, gaste bien*, dans *Le Renclus de Molliens*. *Garde bras, garde cors, garde lande, garde nappe, garde vin, garde mangier, garde robe, boute hache, baise main, baise doigt, coupe gorge, porte chappe, portefaix* sont donnés par Du Cange d'après des textes du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle.

Les exemples en moyen français sont très nombreux : *casse muscau* (*Farce de Jeninot*, Delb., *Rec.*); *chaufecire* (1319, texte des Archives Nat., G., *Comp.*); *claquedent* (Greb., *Pass.*, 21540); *garde bras* (E. Desch., IX, 79); *leschefroies* (*Mén. Par.*, II, 103); *licol* (1333 *Comptes hosp. de Nev.*, G., *Comp.*); *passeroute* (Greb., *Pass.*, 7360); *passetemps* (*Farce d. Cuv.*, 17); *porteffais* (1332, *Proc. crim.*, G., *Comp.*); *porte hache* (1383, *Enquête*, G., *Comp.*); *sanemonde* (giroflée, E. Desch., VII, 159); *tapecul* (*Compte de 1453*, G., *Comp.*); *tranchelard* (1463, texte Arch. Nat., G., *Comp.*).

#### EMPRUNTS

EMPRUNTS A L'ARGOT. — Je n'ai pas dans ce travail à rechercher les origines lointaines de l'argot, qui sont du reste incomplètement

débrouillées jusqu'ici. Je veux marquer seulement que très anciennement il commence à se mêler au français dans certains textes. Il y a des mots argots dans les fabliaux (I, 278 : *clicorgne* ; II, 260 : *tabar* ; II, 201 : *linbars*, *esclubars*, etc.). Les ribauds d'Arras s'en servent dans le *Jeu de saint Nicolas* de J. Bodel.

## CLIKES

*Santissiez pour le marc dou cois  
Et pour son gengon qui la seme*

## PINEEDES

*Voir et qui maint bignon il seme  
Quand il traict le bai sans le marc  
(Th. fr. au M. A., p. 182.)*

Le *Mistère du Vieil Testament*, pour donner à certaines scènes ce qu'on appellera plus tard la couleur locale, les parsème de mots d'argot : *brocant* (48104), *brouer* (47904). Divers personnages, comme Micet et Gournay, en usent couramment (voir 7992 et suiv.) :

## MICET

*Mon maistre, atendez, se tu veux.  
Que dyable ! tu avez grant haste.  
Nous pierons en ceste grant mate  
Gourdement ; vecy chose grosse*

## GOURNAY

*Or taillé avons quelque endosse ;  
Elle n'est point de miverie.*

## MICET

*Gournay, c'est toute gourderie ;  
Vecy bon fons pour la pience.*

Les farces sont de même émaillées par-ci par-là d'éléments empruntés aux compagnons de la matte : *estre à bazac* (A. Th. fr., I, 321) ; *du caire* (de l'argent, *ib.*, III, 430) ; *le jobelin* (*ib.*, II, 399) ; *la pience* (boisson, *ib.*, I, 264).

Et, à dire vrai, beaucoup de mots qu'on ne trouve dans les textes qu'à partir du xvi<sup>e</sup> ou même du xvii<sup>e</sup> siècle comme *anicroche*, avaient pénétré sans doute longtemps auparavant ; *fouillouse* (poche), *coffre* (prison) n'ont pas une physionomie si spéciale qu'ils

n'aient été compris de bonne heure de la masse et sans doute usités. Il y eut de tout temps, même en dehors de bandits comme Villon, des gens qui appartenaient à la fois au royaume du Roi et à celui du grand Coesre <sup>1</sup>, des *gueux*, pour prendre un mot argot resté depuis lors dans la langue <sup>2</sup>.

EMPRUNTS AUX DIALECTES. — *PROVENÇAL*. — Un grand nombre de mots provençaux pénètrent à cette époque dans le lexique. Tels sont, d'après le Dictionnaire de Darmesteter, Hatzfeld et Thomas : *abeille, aiguillade, aubade, ballade, banquette, basane, bastide, bastille, bourgade, bourgne, brusc, cabane, cabasser, cable, cabri, cabus, cadeau, cadet* (gascon), *cadis, cagoule, camail, canne, cap, cape, capeline, carde, casse, ciboule, cigale, cocagne, courtier, emparer, enchaussener, escargot, estrade, estrader, fustet, gabare, gabelle, gargamelle, goudron, gouge, goujat, grègue, guider, madrier, mage, mante, marque* (lettres de), *merlus, muscade, muscadet, passade, patard, podestat, police* (d'assurance, etc.), *râcler, représailles, rufian, salade, soubresaut, tin, tocsin, viguier*.

AUTRES DIALECTES. — Quelques mots sont aussi fournis par les autres dialectes. Parmi les mots normands ou picards empruntés du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, H. D. T. cite *affiquet, bouquet, camus, carogne, écaille, hagard, louche* (poche à soupe), *macroule, trique, troquer, vergue*.

EMPRUNTS AUX LANGUES ÉTRANGÈRES. — *ITALIEN*. — Les rapports de jour en jour plus fréquents entre la France et l'Italie font pénétrer des mots italiens dans le vocabulaire français. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, H. D. T. cite *arsenal, bonace, brigue, canon, canton, cap, caraque, case, calacombe, chiffre, citrouille, comité, francolin, girafe, golfe, matelas, porcelaine*. Mais c'est surtout au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle que les emprunts deviennent nombreux. Tels sont, d'après H. D. T., *accort, alarme, arborer, arquebuse, bande* (troupe), *bandière, banquet, baraque, barrette, basin, bastion, boucon, bricole, brigade, brigand, brigantin, buffle, cagne, calibre, calme, camerlingue, canon, câpre, carat, carnation, cassette, cavalcade, chicorée, chicotin*,

1. On sait qu'une sorte de vocabulaire de l'argot du XV<sup>e</sup> siècle nous a été conservé par un greffier de Dijon, dans les procès-verbaux des Coquillars de Dijon (1455-1458). Il a été imprimé à Dijon en 1842. On trouvera les principaux textes du temps dans l'édition de Villon de Schoene (Lemerre, 1888) et de Longnon. Voyez les solides études de Marcel Schwob et Georges Guyesse, Paris, Bouillon, 1889, 1 vol. in-8°. Cf. pour la bibliographie, Yve Plessis, *Bibliographie raisonnée de l'argot*, Paris, Daragon, 1901.

2. *Chans. du XV<sup>e</sup>*, CXXVII, v. 19, p. 129, cf. Greb., *Pass.*, 3896.



*cimeterre, citadelle, citadin, congédier, crédençe, crédit, darse, discourtois, dôme, douane, ducat, embusquer, émeri, escadre, escadron, escarmouche, escarole, esplanade, estampe, falot, filoselle, florin, fracas, frasque, furie, fuste, galère, gambade, lavande, ligue, magasin, médaille, misaine, moustache, niche, partisan, passade, pavois, perroquet, perruque, pertuisane, pilote, poste, proue, régal, représaille, révolter, rival, riz, rustian, salade (casque), satin, simarre, tarabuster, tare, tercet, trafic, tribune, trinquet.*

LANGUES GERMANIQUES. — Les langues germaniques fournissent bien peu de chose pendant cette période, et l'anglais particulièrement, que parlait cependant en partie l'armée d'invasion, laissa à peine quelques traces de son passage : *bigod, milourds, couperose*, etc.

L'allemand et ses dialectes donnèrent un peu plus, *écrevisse*, *crèche* attestés dès le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> ; *halbran, hallebarde, nique*, puis *belitre, blet, blocus, boulevard, cric, dalle, flasque, foudre* (tonneau), *frelore* (*Path.*, p. 64, 19) ; *gripper, hausse-col, lansquenet, nique* (faire la), *rosse*.

Les emprunts au néerlandais (*layette, paletot, plaque, vacarme*) sont négligeables. Pour l'arabe, nous avons déjà eu l'occasion d'en parler. En somme, tout cela est fort peu de chose.

L'élément étranger qui vient changer à cette époque la physiologie de notre vieux vocabulaire, c'est l'élément latin.

#### CHANGEMENTS DE SENS

La vie interne du lexique de cette époque n'est pas étudiée, quoiqu'elle mérite tant de l'être, de sorte qu'on ne peut pas dater avec certitude l'apparition des acceptions nouvelles. Elles sont extrêmement nombreuses, et ne pouvant être classées chronologiquement, laissent mal apercevoir leur développement. Comment *clique* veut-il dire à la fois *cloche d'horloge* (E. Desch., VIII, 45), *coup* (Id., VI, 132) ; *menue monnaie* (Id., V, 190), *bande* (*male clique*, G., *Comp.*) Quand *rouge* a-t-il pris le sens de *rusé* ? (G. Al., *Blas. d. f. am.*, 1067 ; cf. G. Paris, *Ch. XV*<sup>e</sup>, p. 129, n° 2, et *Rom. XVI*, 427, note).

Les modifications suivent leur train ordinaire. Des mots prennent un sens plus étendu : *bule* en vient à signifier écrit quelconque (E. Desch., V, 39), *forcele* à être l'équivalent de *poitrine, estomac* (Id., V, 197), *vacarme*, d'abord cri de guerre des Flamands, s'applique à un bruit quel qu'il soit (Id., III, 42, 215), etc.

Inversement *ramoner*, au lieu de nettoyer une chose quelconque avec un balai (*ramon*) se dira seulement du nettoyage d'une cheminée; *frequenter* voudra dire hanter les tavernes et les lieux d'honneur (E. Desch., VII, 323; cf. aujourd'hui *rouler*).

Mais ce sont surtout des images de toute sorte qui, appliquant de façon inattendue des noms à de nouveaux objets et à de nouvelles idées, en transforment radicalement le sens primitif. Citons quelques exemples : *clou* (= *furoncle*, E. Desch., V, 301, VIII, 248); *un chaperon fourré* (= un homme de justice, Id., II, 177); *une coiffe* (= une calotte, un coup sur la tête, Id., IV, 312, VII, 260); *larder* (blesser, blesser par des paroles, Id., III, 327); *entrelarder* (mêler divers propos, *Path.*, p. 45, 21-22); *torchon* (= coup, Greb., *Pass.*, 7312); *largece* (générosité, Frois., *Poés.*, II, 5, G., *Comp.*); *moucher* (= tromper, *Path.*, 78, v. 19); *douleur* (= beaucoup, Greb., *Pass.*, 21036).

Grâce à ce travail de l'imagination populaire naissent au jour le jour une multitude d'expressions, dont beaucoup ont survécu, et qui transforment la physionomie du lexique : *n'abayrai point à mon ombre* (Greb., *Pass.*, 18561); *abatteur de femmes, de filles*, (*C. Nouv.*, I, 22); *a gogo* (Ch. d'Orl., *Chans.*, 123, H. D. T); *aler a pas d'espousee* (Greb., *Pass.*, 20273); *avocat dessoubz l'orme* (*Path.* p. 20); *avoir chapeau de vert* (être trompé, E. Desch., VIII, 114); *avoir cuit son pain* (avoir terminé sa vie de plaisir, Id., II, 187); *avoir grant siecle* (savoir son monde, *Chev. de la T. Land.*, 51); *avoir la puce en l'oreille* (Mart. d'Auv., *Am. rend. cord.*, 347); *battre comme plastre* (*Berg. de mieux que dev. A. Th. fr.*, III, 221); *biller du pied* (s'enfuir, E. Desch., V, 105); *cy pris, cy pendu* (Mart. d'Auv., 1303); *de guingois* (*Ch. du XV<sup>e</sup>*, éd. Paris, VI, 30, p. 7); *demander la courtoisie* (*C. Nouv.*, II, 85); *deslogement sans trompette* (J. Molin., *Chron.*, CCCII, G., *Comp.*); *dire sa rastelee* (Mart. d'Auv., *Am. r. cord.*, 1146); *estre cousin avec quelqu'un* (l'aimer; Greb., *Pass.*, 6786); *estre sur brese* (E. Desch., IX, 74); *faire la chate moillée* (prendre des airs de repentir, *C. Nouv.*, II, 59); *faire d'un dyable quatre* (*Mist. d. V. Test.*, 3367); *faire la roue* (se pavaner, E. Desch., IV, 318, V, 72); *fourrer la pate* (graisser la patte (Greb., *Pass.*, 30622); *garder les gages* (n'être que spectateur, Id., *ib.*, 7612); *gaster son françois* (perdre son latin, *Rose*, I, 204, 3198-9); *humer la puree* (Greb., *Pass.*, 18574); *il en istra du velin* (*Mist. V. Test.*, 23204); *jouer de la reculoire* (Greb., *Pass.*, 24417); *manger à cachelouche* (*Ev. des Quen.*, 23); *luy mettre au nes ce fait* (*Chev. de la T. Land.*, XXIII); *ne ce ne qua* (ni si ni

quoi, Frois., *Mél.*, 6154, *Mir. N. Dame*, V, 198, v. 1259); *ny rime ne raison* (*Path.*, p. 99); *nichil au doz* (*C. Nouv.*, I, 107); *peler chastaigne* (s'amuser, Greb., *Pass.*, 7524); *pié ne pate* (*Mist. V. Test.*, 27873); *pas de rechap* (*C. Nouv.*, I, 111); *prendre la suée* (*Farce du Cuv.*, 185); *prendre une belle caille de puis* (Greb., *Pass.*, 19140); *ne scavoir de quel pié dancier* (*Mist. V. Test.*, III, 237); *tenir barbe d'homme* (faire résistance, Greb., *Pass.*, 30218); *traisner festu devant vieil chat* (*Nouv. Path.*, Jac., 170); *tout poché* (c'est vous — *Path.*, p. 28, v. 9; cf. *tout craché*, *ib.*, 46, v. 5).

---

## CHAPITRE VII

### LE LATINISME

#### LATINISMES DANS LE VOCABULAIRE

**XIII<sup>e</sup> SIÈCLE.** — Le lexique du XIII<sup>e</sup> siècle, comparativement à celui de l'ancien français, est déjà tout pénétré d'éléments savants. Sans prétendre dresser de ces emprunts une liste complète, nous donnerons quelques exemples de mots attestés dès cette époque <sup>1</sup> :

*accusation, agreste, altercation, assignation, austérité, authentique, avaricieux; béatitude, bigame* <sup>2</sup>; *cautèle, cavillation, compiler, complexion, composition, congru, constellation; déception, déifier, dilation, discerner, durabilité; excessif, exécuter, exécution, expecter, extense; figuratif; idoine, impêtrer, incident, inspection, intellectif, intituler; libelle, libéralité, lupin; machination, margarine, médiateur, médicinale, mendicité, mixtion, mondifier, mutation; oblique, opposée, opposition, ostension; physicien, pluralité, politique, possibilité, praticien, préparation, proximité; recenser, récréation, réédifier, révocation, rhétorique; similitude, spirituellement, succession, suppéditer, sustenter; termination, transitoire, transmué; ultime; vitupère, vitupération.*

Toutefois, entre cette infiltration du XIII<sup>e</sup> siècle, et l'invasion en masse qui se produit au XIV<sup>e</sup>, le contraste est absolu. Que l'on compare à l'*Image du Monde*, les ouvrages analogues du siècle suivant <sup>3</sup>, ou au livre des *Faits des Romains*, le *Romans de Titus Livius* par Bersuire <sup>4</sup>, on verra toute la différence. Le XIV<sup>e</sup> siècle est véritablement l'époque où se constitue le vocabulaire savant.

1. Dans toutes les listes qui vont suivre, je note sans référence les mots que je cite d'après le *Dictionnaire général* de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas; au contraire, la référence exacte indique que le mot n'est pas cité dans ce Dictionnaire ou qu'il l'est avec une date postérieure.

2. Quoique *bigame* soit d'origine grecque, il a été emprunté non au grec, mais à des formations latines où entrait le mot γάμος.

3. L'*Image du Monde* (B. N., ms. fr., 1607) ne renfermait qu'un petit nombre de latinismes nouveaux : *apertement* (39 r°), *astronome* (62 r°), *castore* (47 v°), *ether* (10 r°), *instrument* (3 r°), *liberal* (1 v°), *monoceros* (47 r°), *monstrous* (48 r°), *nigremancien* (45 r°) et quelques autres. Il y en a en outre, bien entendu, beaucoup qui existaient antérieurement : *astronomie, description, deversetez, enluminer, mappe-monde, venimous*, etc.

4. Sur la différence entre ces deux ouvrages, cf. : P. Meyer, *Rom.*, XIV, p. 4.

XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> SIÈCLES. — En principe, du jour où l'on s'essayait à donner en français une littérature sérieuse et savante, il était à peu près inévitable qu'on cherchât dans le latin un modèle et un trésor tout à la fois. Les auteurs étaient la plupart du temps des clercs : le latin avait pour eux le prestige d'être la langue de leur religion, celle de leurs maîtres en toutes choses, grammaire ou philosophie, médecine ou astronomie <sup>1</sup>, ils le fréquentaient tous les jours, ils le parlaient. L'effort que des lecteurs sans instruction, s'il s'en présentait, auraient à faire pour comprendre les mots qu'ils francisaient leur était presque impossible à concevoir. Pour eux, en effet, la peine était bien plus grande de penser ou d'imaginer en langue vulgaire l'équivalent d'un vocable latin que de calquer ce vocable, en lui donnant une terminaison française. C'était une terminologie à inventer : plus simple était de l'emprunter au latin.

D'autre part, la littérature d'invention cède peu à peu la place à une littérature de traduction.

Les souverains encouragent les savants à « traduire » les œuvres anciennes. Jean le Bon prend Bersuire pour secrétaire, et le charge de traduire Tive Live ; Charles V protège Oresme, et lui commande une traduction d'Aristote ; il apprend que Jacques Bouchaut, de Saint-Quentin en Vermandois, a « plusieurs livres » ; il le mande, le nomme son sergent d'armes, et lui fait traduire divers traités ; à Raoul de Presles, il confie la traduction de saint Augustin. Les ducs de Bourgogne, de Bourbon et de Berry ont aussi leurs traducteurs <sup>2</sup>.

On conçoit l'influence qu'exercèrent sur la langue cette conception d'une littérature savante et ce foisonnement de traductions. Au XIII<sup>e</sup> siècle, si considérable que soit le nombre des termes empruntés au latin, si conscients même que puissent être certains emprunts, on ne voit point d'effort systématique pour naturaliser des mots latins.

Or c'est là ce qui caractérise les latiniseurs de l'époque nouvelle. A tort ou à raison, soit éblouissement des chefs-d'œuvre qui leur sont révélés, soit paresse d'esprit et incapacité d'utiliser les ressources dont leur vulgaire dispose, ils se sentent incapables de l'adapter à des besoins nouveaux et ils le déclarent. Ils ont désormais une doctrine et un système.

1. La liste des classiques latins connus au XIV<sup>e</sup> siècle est dans Voigt, *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums*, traduit par Le Monier, Paris, Welter, 1894.

2. Sur le nombre et l'importance des traductions du XIV<sup>e</sup> siècle, voir le chapitre de M. A. Piaget dans Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française*, II, p. 258-269.

Oresme s'en explique en plusieurs endroits, notamment dans l'« excusation et commendation », qu'il a mise en tête de la traduction des *Ethiques*. D'abord le latin est souvent intraduisible. « Si comme entre innumerables exemples puet apparoir de ceste tres commune proposition : *Homo est animal*. Car *homo* signifie homme et femme, et nul mot de françoys ne signifie équivalent, et *animal* signifie toute chose qui a ame sensitive et sent quant l'en la touche, et il n'est nul mot en françoys qui ce signifie precisement. Et ainsi de plusieurs noms et verbes et mesmement de aucuns sincathegoremes, si comme pluseurs propositions et autres, qui tres souvent sont es livres dessus dis que l'on ne puet bien translater en françoys <sup>1</sup> ».

En outre — et cette seconde raison mérite plus encore d'être notée — « une science qui est forte, quant est de soy, ne peut pas estre bailliee en termes legiers à entendre, mès y convient souvent user de termes ou de mots propres en la science qui ne sont pas communellement entendus ne cogneus de chascun, mesmement quant elle n'a autrefois esté tractée et exercée en tel langage. » Parquoi, ajoute Oresme « je doy estre excusé en partie, si je ne parle en ceste matiere si proprement, si clerement et si adornément, qu'il fust mestier. » Il est donc résigné, puisque la « force » et la dignité de la science l'exigent, à adopter un vocabulaire technique, sauf à dresser une table des « mots étranges », ou, comme il dit encore, « des *forsmots*, en laquele table il signe les chapitres ou tels mos sont exposés et les met selon l'ordre de l'a b c <sup>2</sup> ».

Ces idées sont si peu particulières à Oresme qu'on les retrouve à l'autre bout de la France chez un traducteur lorrain de la Bible, qui écrit loin de la cour et du petit cercle des savants. Lui aussi ne peut traduire, bien qu'il ne s'agisse point d'Aristote, et il demande la permission d'importer. « Quar pour tant que laingue romance, et especiaulment de Lorene, est imperfecte et plus asseiz que nulle aultre entre les laingaiges perfaiz, il n'est nulz, tant soit boin clerc ne bien parlans romans, qui lou latin puisse translateir en romans, quant à plusour mos dou latin, mais convient que par corruption et per diseite des mos françois que en disse lou romans selonc lou latin, si com : *iniquitas*, *iniquiteit*, *redemptio*, *redemption*, *misericordia*, *misericorde*, et ainsi de mains et plusours aultres

1. Meunier, *Essai sur la vie et les ouvrages de Nicole Oresme*, Paris, Lahure, 1857, p. 92.

2. « Afin que quant l'on trouve un tel mot en aucun chapitre, l'en puisse avoir recours et trouver aisiément le chappitre auquel tel mot est exposé ou défini ou chappitre là où il est premièrement trouvé. »

telz mos que il convient ainsi dire en romans, comme on dit en latin. »

Le français manque particulièrement de synonymes : « Aucune fois, li latins ait (a) plusours mos que en romans nous ne poions exprimer ne dire proprement, tant est imperfecte nostre laingue : si com on dit ou latin : *erue, eripe, libera me*, pour lesquelz III mos en latin, nous disons un soul mot en romans : *delivre-moi*. Et ainsi de maint et plusours aultres telz mos, desquelz je me toise quant à présent, pour cause de briefteit <sup>1</sup>.

La fureur d'imiter devint même si grande que des scrupules ne tardèrent pas à s'éveiller. Dans la préface même que je viens de citer, le péril se trouve signalé. Les latiniseurs sont avertis que « li latins a plusour mos que nullement ou roumans on ne puet dire, mais ques par circonlocution et exposition; et qui les vorroit dire selonc lou latin en romant, il ne dit ne latin boin ne romans, mais aucune foiz moitieit latin, moitieit romans. Et per une vaine curiouseteit, et per ignorance wellent dire lou romans selonc lou latin, de mot à mot, si com dient aucuns *negocia ardua, negoces ardues*, et *effunde frameam et conclude adversus eos* : *effunt ta frame et conclut encontre eulz*. Si n'est ne sentence, ne construction, ne par fait entendement. » Naturellement beaucoup de ces mots, et beaucoup de termes qui leur sont étroitement apparentés sont devenus du meilleur français : *négoces, arduus, effusion* (sinon *effondre*), *framée, conclure* et *adverse*. La protestation ne valait pas moins d'être citée; rien ne montre mieux à quels excès on s'était porté du premier coup <sup>2</sup>.

En fait, les auteurs sont quelquefois véritablement infestés de latinisme; on en jugera par cette page d'Oresme, qui n'est pas choisie, tant s'en faut, parmi les plus bigarrées de mots nouveaux :

« *Politique* est celle qui soustient la *cure* de la chose *publique*, et qui par l'*industrie* de sa *prudence* et par la balance ou pois de sa *justice* et par la *constance* et *fermeté* de sa *fortitude* et la *pacience* de son attrempance donne *medecine* au *salut* de touz, en tant que elle puet dire de soy meismes, par moy les roys regnent et ceulz qui font les loiz *discernent* et *determinent* par moy quelles

1. *Les Quatre livres des Rois*, éd. Leroux de Lincy, XLII.

2. C'est aussi, semble-t-il, une plaisanterie contre les latiniseurs que la supplique du Gorrier à Folie :

*Califfiez ce que je precogite,  
Precogités par ardente ferveur,  
Ardés mon cueur en vostre rethorique,  
Lustre lustrant.*

(Fol. des Gorr., 195 sq. Pic. Sol. I, 153.)

choses sont *justes*. Et aussi comme par la *science* et art de *medecine* les corps sont mis et gardez en santé, selon la *possibilité* de *nature*, semblablement par la *prudence* et *industrie* qui est *expliquée* et descrite en ceste *doctrine*, les *policies* ont esté *instituées*, gardées et reformées, et les royaumes et *principes* maintenuz, tout comme estoit *possible* ; car les choses humaines ne sont pas *perpetueles* et de ceulz qui ne peuvent estre telz ou qui ne sont telz, l'en scet par elle comment on les doit gouverner par autres *policies* au miex qu'il est *possible*, selon la *nature* des *regions* et des peuples et selon leurs meurs. Et donques de toutes les *sciences* mondaines, c'est la très *principal* et la plus *digne* et la plus profitable. Et est proprement appartenant aux princes. Et pour ce elle est dite *architectonique*, c'est-à-dire princesse sur toutes<sup>1</sup>. »

Il faut enfin tenir compte d'un phénomène dont l'importance n'a pas été assez remarquée : c'est à partir de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> que le français devient la langue administrative de la plus grande partie du royaume. D'où vulgarisation d'une foule de termes d'administration et de droit empruntés au latin pour la plupart. On en notera quantité dans les listes qui vont suivre<sup>3</sup>.

Quels ont été, d'une manière générale, les résultats de cette influence sur la formation de la langue technique ?

Le nombre des mots latins introduits à cette époque ne saurait être déterminé, même par approximation. Les dernières recherches, celles de M. Delboulle surtout, ont fourni des exemples du XIII<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècles pour beaucoup de termes que Littré n'avait signalés qu'au XIV<sup>e</sup> ; il est probable que de nouveaux dépouillements amèneront des rectifications analogues, et feront d'autre part découvrir au XIV<sup>e</sup> siècle des latinismes jusqu'ici réputés postérieurs. Dans l'ensemble toutefois, il restera certainement acquis que l'importation s'est alors faite en masse. Il est donc impossible et superflu d'essayer un classement quelconque des mots d'après les objets ou les idées qu'ils signifient, et qui sont de toute espèce. Administration, politique, sciences, arts, ils se rapportent aux choses les plus diverses, quoique la majeure partie appartienne plutôt à la vie publique qu'à la vie privée, et à la science qu'à la pratique.

Voici quelques exemples :

1. Meunier, *ouv. cit.*, p. 100.

2. Cf. A. Giry, *Manuel de diplomatique*. Paris, Hachette, 1894, p. 471.

3. Quelques termes proprement latins ont même pénétré du langage judiciaire ou scolastique dans le français populaire : un *alibi* (Cuvier, 214), un *rogatum*, un *nisi* (*Path.*, p. 43) un *quid pro quo* (Greb., *Pass.*, 23289).



**UBSTANTIFS.**— *Abus*, acte, *ambages*, *artifice*, *asile*, *astre* (Corn., dans Delb., *R. h. l.*, II, 265), *attentat*, *attribut*, *audace* (d'Arras, dans Delb., *R. h. l.*, IV, 127), *axe* (Corbichon, dans Delb., *R. h. l.*, IV, 131), *cicatrice*, *circuit*, *cirque*, *cithare*, *classe*, *cue*, *college*, *colon*, *comice*, *commerce*, *complice*, *conclave*, *dextre*, *divorce*, *domicile*, *eunuque*, *examen*, *exces*, *expedient*, *rique*, *famille*, *furoncle*, *globe*, *historien*, *medecin*, *mucilage*, *scle*, *poeme*, *premise*, *rebellion*, *residu*, *ruine*.

En *acle* : *receptacle*.

En *ance* : *complaisance*, *dependance*, *excroissance* (Mondev., 56), *insuffisance*, *sourcroissance*.

En *ence* : *absence*, *adherence*, *affluence*, *concupiscence*, *concurrency*, *confidence*, *convenience* (Mondev., 1224), *corpulence*, *creance*, *decence*, *demence* (dans Delb., *R. h. l.*, IX, 481), *eminence*, *equivalence*, *evidence*, *exigence*, *existence*, *preeminence*, *quintessence*.

En *eur* : *accusateur* (Ordonn. de 1351, dans Delb., *R. h. l.*, I, 487), *adulateur*, *agriculteur* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, I, 493), *appariteur*, *collecteur*, *communicateur* (Raoul de Presles, dans Delb., *Ib.*, V, 463), *conciliateur*, *constructeur*, *contradictateur*, *corrupteur*, *crediteur*, dans Delb., *R. h. l.*, VIII, 500), *depositeur* (Bouteiller, dans Delb., *R. h. l.*, IX, 485), *detracteur*, *dictateur*, *diffamateur*, *distributeur*, *electeur*, *equateur*, *experimentateur*, *facteur*, *introduceur*, *negociateur*, *operateur*, *prevaricateur*.

En *ie* : *anatomie*, *barbarie* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, IV, 135), *bigamie* (Id., *ib.*, V, 291), *calvitie*, *colonie*, *comedie*, *tragedie*.

En *ité* : *acerbité*, *actualité*, *acuité*, *agilité*, *alacrité* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, I, 494), *amenité*, *animosité*, *annuité*, *aquosité* (Mondev., 801), *atrocité*, *avidité* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, IV, 130), *bestialité*, *calamité*, *callosité*, *capacité* (Mondev., 156), *carnosité*, *causalité* (Raoul de Presles, dans Delb., VI, 297), *celerité*, *circuité*, *civilité*, *concavité*, *continuité*, *crudité*, *cupidité*, *felicité*, *fertilité*, *fumosité*, *gibbosité* (Mondev., 393), *humidité*, *immobilité*, *impossibilité*, *incommensurabilité*, *inegalité*, *inflectibilité*, *insensibilité*, *lividité*, *lubricité*, *mediocrité*, *naturalité*, *obliquité*, *oisiveté*, *perplexité*, *pluralité*, *ponderosité* (Mondev., 155), *porosité* (Mondev., 155), *priorité*, *probabilité*, *profundité*, *proximité*, *pusillanimité*, *rarité* (Mondev., 1485), *regularité*, *sensibilité*, *specialité*, *spongiosité* (Mondev., 1485), *succosité* (Mondev., 372), *tortuosité* (Mondev., 175), *triumpheté* (*Myst. du Siège d'Orléans*, 5377), *unanimité*, *uniformité*, *vacuité*, *viscosité*.

En *ment* : *abastardissement* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, I, 178), *additement* (Mondev., 134), *aplanissement*, *arase-ment* (*Comptes de Macé Darne*, dans Delb., *R. h. l.*, II, 258), *assentiment* (Jeh. d'Arras, dans Delb., *R. h. l.*, II, 263), *avertissement* (Oresme, dans Delb., *R. h. l.*, IV, 130), *complement* (Mondev., 1904), *ferment*, *regiment supplement*, *suradditement* (Mondev., 2205).

En *tion* : *abjection*, *ablution*, *abreviation* (Raoul de Presles, dans Delb., *R. h. l.*, I, 180), *acceptation*, *accumulation*, *adjonction*, *adustion* (Mondev., 1963), *affectation*, *affirmation* (dans Delb., *R. h. l.*, I, 492), *agitation*, *alternation* (J. le Fèvre, *La Vieille*, dans Delb., *R. h. l.*, II, 108), *ambulation* (Mondev., 1580), *amplification*, *apertion* (Mondev., 1499), *appension* (Mondev., 1306), *application*, *appreciation*, *approbation* (*Cout. de Dieppe*, dans Delb., *R. h. l.* II, 257), *appropriation*, *approximation*, *arrestation*, *assimilation* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, II, 264), *astersion* (Mondev., 1564), *attribution*, *audition*, *augmentation*, *cauterisation* (Mondev., 1439), *cicatrisation*, *circonlocution*, *circonscription*, *circulation*, *citation*, *coagulation*, *collection*, *collocation* (Raoul de Presles, dans Delb., *R. h. l.* VI, 461), *collocution* (*Intern. Consol.*, 51), *communication*, *compensation*, *comprehension* (Corbichon, dans Delb., *R. h. l.*, VI, 466), *compression*, *computation* (Raoul de Presles, dans Delb., *R. h. l.*, VI, 466), *conciliation*, *confederation*, *confiscation*, *conflagration* (R. de Presles, dans Delb., *R. h. l.* VI, 470), *confrication*, *confrontation*, *conglutination* (Mondev., 1951), *conservation*, *consolidation*, *consomption*, *constriction*, *consultation*, *contestation* (dans Delb., *R. h. l.*, VIII, 490), *contorsion*, *contravention*, *contusion* (Mondev., 572), *cooperation* (Jeh. de Vignay, dans Delb., VIII, 494), *corrosion*, *decision*, *declamation* (Raoul de Presles, dans Delb., *R. h. l.*, IX, 474), *decoration*, *deduction*, *defloration*, *deformation*, *demonstration*, *denigration* (Mondev., 1037), *deperdition* (Mondev., 688), *depression*, *derivation*, *desertion* (dans Delb., *R. h. l.*, IX, 488), *designation*, *desiccation* (Mondev., 1233), *destitution*, *diffamation*, *dilatation*, *discrasiation* (Mondev., 1505), *dislocation*, *dissipation*, *distension*, *distraktion*, *diversion*, *ebullition*, *emancipation*, *erudition*, *eruption*, *evacuation*, *evaporation*, *excision*, *exclamation*, *expectation*, *expiration*, *expression*, *expulsion*, *extention*, *extenuation*, *faction*, *falsification*, *federation*, *fluxion*, *fomentation* (Mondev., 925), *fondation*, *fortification*, *frequentation*, *frication* (Mondev., 679), *fumigation*, *glorification*, *hesitation*, *humectation* (Mondev., 2073), *illumina-*

*tion, imposition, impulsion, inanition, incarceration, incision, incitation, infection, inflammation, information, insaniation* (Mondev., 1499), *insurrection, intermission, intersection, introduction, limitation, liquefaction* (Mondev., 98), *medication* (Mondev., 1344), *mondification* (Mondev., 998), *mordication* (Mondev., 1033), *negociation, nomination, notition* (Mondev., 1264), *notification, operation, palliation, percussion, permixtion* (Mondev., 1525), *perturbation, plication* (Mondev., 7), *plurification* (Mondev., 151), *position, premeditation, preservation, prevision, procreation, projection, prolongation, putrefaction, rarefaction, rectification, reflexion, reformation, relanssation* (Mondev., 1643), *relegation, remotion* (Mondev., 831), *remuneration, reparation, repercussion, repletion* (Mondev., 794), *representation, resignation, resolution, restauration, restriction, retention, retribution, reverberation, sanation* (Mondev., 2121), *scarification, sedition, separation, speculation, subdivision, succion, torsion, ulceration, ustion* (Mondev., 2039).

En ude : *aptitude, certitude* (Oresme, dans Delb., *R. h. l.*, V, 300), *decrepitude, plenitude*.

En ule : *formule, mandibule, preambule, pustule, uvule* (Mondev., 241).

En ure : *censure, cicatrisure* (Mondev., 1096), *commissure, denture* (dans Delb., *R. h. l.*, IX, 484), *fracture*.

II. ADJECTIFS. — *Abstrus* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, I, 182).

*Aduste, agricole, aride, azyme* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, IV, 131), *barbare, caduc, circonspect, compact, complexe* (J. le Fèvre, dans Delb., *R. h. l.*, V, 464), *credule, decent* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, IX, 472), *delicat* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, IX, 480), *difforme, diffus* (Mondev., 2240), *discontinu, distinct, efficace, enorme, extrinseque, indigeste, infame, intrinseque, invaincu, livide, maniaque, mixte, nocturne, particulier, penultieme, perplexe, putride, rectiligne, replet, retrograde*.

En able : *acquittable* (Coust. de Dieppe, dans Delb., *R. h. l.*, I, 488), *communicable, consemblable, contraignable* (dans Delb., *R. h. l.*, VIII, 490), *declinable, detestable, incurable, inenarrable, inestimable, insupportable, interminable, irraisonnable, irrevocable, penetrable, prejudiciable, touchable* (Mondev., 1291).

En al et en el<sup>1</sup> : *austral, boreal* (Jeh. de Vignay dans Delb.,

1. Les deux suffixes *al* et *el*, dans les textes du xiv<sup>e</sup> siècle ne sont pas nettement distincts, et se prennent souvent l'un pour l'autre.

*R. h. l.*, V, 297), *brutal* (dans Delb., *R. h. l.*, V, 305), *capital*, *clerical*, *coronal* (Mondev., 158), *fatal*, *final*, *glacial*, *illegal*, *illiberal*, *inegal*, *lacrymal*, *lineal*, *local*, *longitudinal*, *marital*, *moral*, *organical* (Mondev., 1209), *partial*, *rural*, *solsticial*, *superficial* (Mondev., 2177), *supracelestial* (Mondev., 319), *traversal* (Mondev., 506).

*Accidental* (Sidrac le grant Philos., dans Delb., *R. h. l.*, I, 184), *artificiel*, *casuel* (Mondev., 2250), *desnaturel*, *immortel*, *irrationnel*, *latitudinel* (Mondev., 2195), *manuel*, *materiel*, *meridional* (Mondev., 1879), *proportionnel*.

En *ant* : *arrogant*, *comburant* (Mondev., 1951), *desiccant* (Mondev., 1559), *equidistant*, *extravagant*, *mordicant* (Mondev., 1557).

En *ent* : *absent*, *adherent*, *adjacent*, *agent*, *antecedent*, *consequent*, *contingent*, *different*, *equivalent*, *incontinent*, *subsequent*, *transparent*, *violent*.

En *é* : *effrené*, *fortuné*.

En *eux* : *affectueux*, *angleux*, *apostumeux* (Mondev., 710), *astucieux* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, II, 265), *cailleux* (Mondev., 1353), *cartilagineux*, *contagieux*, *defectueux*, *fastidieux*, *glandeux* (Mondev., 294), *glanduleux*, *globeux* (Mondev., 1566), *litigieux*, *miraculeux* (Mondev., 914), *muscleux* (Mondev., 502), *onereux*, *pernicieux*, *pompeux*, *poreux*, *seditieux*, *somptueux*, *spongieux*, *superstitieux*.

En *ible* : *accessible*, *combustible*, *comestible*, *comprehensible*, (Raoul de Presles, dans Delb., *R. h. l.*, V, 465), *contemptible*, *digestible*, *eligible*, *flexible*, *impassible*, *incombustible*, *incomprehensible*, *indivisible*, *inflexible*, *invincible*, *reprehensible*.

En *ide* : *placide* (Jeh. de Vignay, dans Godefroy, *Comp.*)

En *if* : *ablatif* (J. Lefèvre, dans Delb., *R. h. l.*, I, 179), *abstersif*, *abusif*, *adjectif*, *admiratif*, *afflictif*, *ambulatif* (Mondev., 1578), *aperitif*, *apprehensif* (Corbichon, dans Delb., *R. h. l.*, II, 257), *attentif*, *auditif*, *cicatrissatif* (Mondev., 1611), *collectif*, *comparatif*, *consumptif* (Mondev., 1312), *curatif* (Mondev., 1429), *datif* (J. Lefèvre, dans Delb., *R. h. l.*, I, 179), *deceptif* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, IX, 473), *defectif*, *defensif*, *desicatif*, (Mondev., 1217), *digestif*, *dispositif*, *distinctif* (Mondev., 1908), *dubitatif*, *electif*, *estimatif*, *evacuatif*, *executif*, *expulsif*, *generatif*, *immediatif* (Mondev., 1659), *incisif*, *indigestif* (Mondev., 785), *lavatif* (Mondev., 1687), *maturatif*, *memoratif*, *mitigatif* (Mondev., 873), *mondificatif*, *motif*, *nutritif*, *opilatif* (Mondev., 839), *paliatif*, *preservatif*, *previsif* (Mondev., 1432), *primitif*, *putrefactif*

(Mondev., 857), *reductif*, *refrigeratif*, *regeneratif* (Mondev., 1611), *remollitif* (Mondev., 1567), *repercussif*, *resumptif* (Mondev., 1324), *sedatif*, *specificatif* (Mondev., 1480), *subtiliatif* (Mondev., 873), *tractif* (Mondev., 571).

En *ile* : *agile*, *fragile*, *habile*, *inhabile*, *servile*.

En *in* : *canin*, *clandestin*.

En *ique* : *allegorique* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, I, 495), *apoplectique*, *astronomique* (Eust. Deschamps, dans Delb., *R. h. l.*, II, 265), *cephalique*, *colerique*, *concentrique*, *cynique* (Raoul de Presles, dans Delb., *R. h. l.*, VIII, 505), *excentrique*, *fantastique*, *lubrique*, *lunatique*, *narcotique*, *organique*, *periodique*, *plectorique* (Mondev., 754), *reugmatique* (Mondev., 169), *sclerotique*, *splenetique* (Mondev., 285), *stiptique* (Mondev., 408), *tyrannique*, *uterique* (Mondev., 2107), *ydroforbique* (Mondev., 884).

En *aire* : *antidotaire* (Mondev., 8), *basilaire*, *capillaire*, *circulaire*, *dozenaire* (Mondev., 368), *lenticulaire* (Mondev., 1024), *pollicaire* (Mondev., 1863).

En *oire* : *diffamatoire*, *emonptoire* (Mondev., 181), *introductionnaire* (Mondev., 371), *levatoire* (Mondev., 1019), *repertoire*, *ruptoire* (Mondev., 1341), *suspensoire*.

III. VERBES. — en *er* : *abhorrer* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, I, 179), *absenter* (*s'*), *accepter*, *accumuler*, *acquiescer*, *adapter*, *adherer*, *adopter*, *aduler*, *affilier*, *affluer*, *agiter*, *alimenter*, *alterer*, *animer*, *anticiper*, *apostumer*, *appeter*, *assimiler* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, II, 264), *assister*, *attribuer*, *augurer*, *balbutier*, *blasphemer* (J. le Fèvre, dans Delb., *R. h. l.*, V, 294), *calciner*, *calculer*, *capituler*, *circular*, *citer*, *combiner*, *communiquer*, *compliquer*, *comprimer*, *condenser*, *conferer*, *confisquer*, *congeler*, *congratuler*, *conglutiner*, *considerer*, *consister*, *consolider*, *conspirer*, *consterner*, *contaminer*, *contracter*, *contribuer*, *convoquer*, *corroborer*, *corroder*, *declarer* (dans Delb., *R. h. l.*, IX, 474), *defoncer*, *delecter*, *deprimer*, *deroger*, *descinder* (Mondev., 2038), *descontinuer* (Mondev., 2145), *designer*, *differer*, *digerer*, *dilater*, *diminuer*, *discuter*, *dissimuler*, *divulguer*, *emanciper*, *evacuer*, *evader*, *evaporer*, *evoquer*, *exasperer*, *exceder*, *executer*, *exhaler*, *exhiber*, *expeller* (Mondev., 143), *expier*, *extirper*, *extorquer*, *fasciner*, *fortifier*, *frauder*, *fulminer*, *habituer*, *hypocriter* (Eust. Desch., VI, 129, *Bal.*, 1179, v. 15), *impliquer*, *interposer*, *mitiger*, *moderer*, *modifier*, *notifier*, *obtemperer*, *opprimer*, *pallier*, *pénétrer*, *perpetrer*, *perturber* (*Intern. Consol.*, 114), *preceder*, *prepa-*

*rer* (Mondev., 1643), *presupposer*, *proceder*, *pronostiquer*, *proportionner*, *prostituer*, *pulveriser*, *redarguer*, *refleter*, *reintegrer*, *reiterer*, *rencontrer*, *repugner*, *restituer*, *resumer*, *separer*, *solliciter*, *sublimier*, *suffoquer*, *transformer*, *ulcerer*, *vaciller*.

en *ir* : *applaudir*, *approfondir*, *circonvenir*, *subvertir*.

en *re* : *circonscire*, *disjoindre*, *distraindre*, *exclure*, *satisfaire*.

IV. ADVERBES. — *Activement* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, I, 489), *actuellement* (Corbichon, dans Delb., *R. h. l.*, I, 490), *arbitrairement* (dans Delb., *R. h. l.*, II, 258), *artificiellement*, *authentiquement* (Chron. de Flandre, dans Delb., *R. h. l.*, IV, 128), *circulièrement* (Mondev., 2182), *competement*, *consequemment*, *damnablement* (Jeh. de Vignay, dans Delb., *R. h. l.*, IX, 469), *deliberement* (dans Delb., *R. h. l.*, IX, 480), *equivocamment* (Mondev., 2003), *forsenablement* (Mondev., 1802), *frauduleusement*, *incessamment*, *indifferemment*, *manuelment*, *materialment*, *notablement*, *obliquement*, *particulierement*, *proportionnellement*, *publiquement*, *radicalement*, *secondement*, *sensiblement*, *subsequemment*, *successivement*, *superficiellement*, *totalelement*, *universellement*, *vehementement*, *virginalement*.

A cette liste, qui, quoique longue, ne prétend en aucune façon, comme on eût dit alors, « venir à comblement », il conviendrait de joindre encore des mots qui appartiennent plus particulièrement au bas-latin d'église, d'école, de justice, et qui ont passé en français à cette époque. Tels des substantifs comme *encan*, *individu*, *potentat*, *reverend*; des adjectifs comme *decisoire*, *evacuatif*, *graduel*, *total*; des verbes comme *agoniser*, *anathematiser*, *beatifier*, *cauteriser*, *cicatrizer*, *decapiter*<sup>1</sup>.

Auprès des latinismes, les hellénismes semblent bien peu de chose. On aura pu en remarquer un assez grand nombre dans les listes qui précèdent. On pourrait encore en ajouter d'autres :

*Agronome*, *anarchie*, *antipode*, *anthrax*, *apostasie*, *apostat*, *architectonique*, *aristocratie*, *asthmatique*, *catalogue*, *cataplasme*, *catechisme*, *cautere*, *chyle*, *climat*, *coriandre*, *critique*, *cyclope* (Corbichon, dans Delb., *R. h. l.*, VIII, 505), *cynocephale*, *democratie*, *diabetique*, *diaphane*, *diaphoretique*, *diaphragme*, *diarrhee*, *dias-tote*, *economie*, *elences* (preuves), *empirique*, *effimere*, *epatique*, *epiglote*, *epigramme*, *epitheme*, *etymologie*, *fantaisie*, *farmacie*,

1. Ce latin a fourni à d'autres époques : *cancan*, *date*, *decime*, *decisif*, *decalquer*, *desinence*, *dislocation*, *ester*, *exclusif*, *excommunier*, *essence*, *entité*, *feerie*, *greffier*, *hommage*, *nominal*, *personnage*, *personnalité*, *qualifier*, *qualification*, *scapulaire*, *tortionnaire*.

*heretique, hierarchie, historiographe, hypocondre, hypothèque, mathématique, mécanique, métaphysique, monopole, œsophage, oligarchie, pédagogue, pentarchie, période, péritonéon* (Mondev., 516), *phlegmon, plethorique, prytane, scolopendrie, spermatique, sphérique, spasme, tetracorde, tetragone, thorax, triacle, ydroforbie* (Mondev., 1884) <sup>1</sup>.

Mais je ne me suis pas fait scrupule de confondre, dans les mêmes listes, les mots empruntés du grec avec les latinismes ; ils n'en viennent que par l'intermédiaire du latin, les auteurs de cette époque ne sachant pas le grec. La pénétration du grec resta, jusqu'aux abords du xvi<sup>e</sup> siècle, indirecte et intermittente.

Il importait cependant de noter cette influence de l'idiome dont, plus tard, le vocabulaire fournira tant au nôtre ; un nouveau chemin avait été montré : avant la fin du moyen français, de véritables grécaneiseurs vont s'y précipiter.

Dans quelle mesure la langue populaire admit-elle ces nouveaux mots ? Les textes prouvent que l'absorption fut très lente. *Troïlus* est presque pur. L'index-lexique que M. Bonnardot a donné à la suite des *Miracles de Notre-Dame* n'a pas cent de ces néologismes.

Toutefois la barrière n'existe pas. La plupart des productions intellectuelles, même la poésie, aspirent à être littéraires. Chez Eustache Deschamps, les mots savants abondent. Ce ne sont pas seulement ceux de l'âge antérieur : *curation* (II, 39), *succession* (II, 104), *idoine* (IX, 13), *opposite* (VIII, 222), *authentique* (II, 139), mais des mots qui viennent seulement d'entrer dans les ouvrages techniques : *abusion* (II, 73), *acercion* (II, 345), *arer* (I, 206), *augmentation* (II, 120), *consultacion* (II, 93), *decapitacion* (III, 116), *decision* (II, 42), *declaracion* (II, 42), *exceder* (II, 112), *operation* (II, 75), *putrefaction* (II, 77), *relaxation* (II, 120), *retribution* (II, 345). Certains même ne sont signalés chez personne avant lui : *antesequent* (VII, 274), *ethimologique* (II, 139), *funicle* (IX, 194), *hypocriter* (VI, 129), *impudicité* (IX, 64), *jubilé* (IV, 116), *magistrer* (IX, 71), *obcontempler* (VII, 148), *recumbent* (VIII, 64), *subjuguier* (II, 48).

Le xv<sup>e</sup> siècle marque le temps où le latinisme devient un ornement littéraire.

Dans sa courte, mais substantielle étude sur la première Renaissance, M. A Thomas <sup>2</sup> a montré comment, à la fin du xiv<sup>e</sup> et au commencement du xv<sup>e</sup> siècle, tout un groupe d'érudits s'était appliqué à l'étude des œuvres latines, soit de l'antiquité, soit

1. Dès le xiii<sup>e</sup> siècle on trouve *apoplezie, dryade, dysentérie, hippodrome, monocere, rhinoceros, schismatique*.

2. De Joanne Monsterolio, Paris, 1883.

de l'Italie moderne. Les noms sont maintenant relativement connus. Jean de Monstreul, Gonthier Col, Guillaume Pillastre, Jacques Legrand, Jean Courtecuisse, Laurent de Premierfait, Nicolas de Clemanges, Pierre d'Ailly ont pris place à côté de ceux qui étaient antérieurement connus comme Gerson ou Christine de Pisan.

La plupart d'entre eux se sont occupés de traduire, et il suffit de jeter les yeux sur leurs essais pour voir combien leur style, aussitôt qu'il s'agit de reproduire une œuvre latine, se défigure. Le *Livre de Police*, de Christine de Pisan, emprunté d'Aristote, de Plutarque, de Végèce et autres, est bien différent de ses œuvres propres. Et il a été montré récemment que Laurent de Premierfait asservi au texte du *de Casibus virorum illustrium* de Boccace, ne sait qu'affubler de désinences françaises des mots latins, tandis que sa langue est incomparablement plus limpide, lorsqu'il rend, même à travers le latin, l'italien du *Décameron*<sup>1</sup>.

Des malheurs politiques interrompirent ce mouvement, qui sous l'impulsion des rois et de quelques grands seigneurs, semblait prendre une certaine ampleur. Je n'ai à raconter ici aucun de ces faits, ils appartiennent à l'histoire politique et à l'histoire littéraire.

Du reste, ce n'est là qu'une des formes d'un mouvement bien plus général. A défaut des traductions, il restait à l'influence latine toutes sortes d'autres voies pour pénétrer en français. Aussi tout le xv<sup>e</sup> siècle en est-il atteint.

Évidemment il subsiste une tradition purement française, qu'on retrouve çà et là dans les divers genres, et l'on pourrait jusqu'à la fin du siècle citer des œuvres plus ou moins pures. Commynes n'est ni un latiniseur ni même un latiniste — il s'en plaint du reste —, et Martial d'Auvergne, qui en est un, n'en conserve pas moins dans le charmant badinage qui s'appelle l'*Amant rendu Cordelier à l'observance d'Amours* (si toutefois il en est l'auteur) un langage singulièrement en contraste avec celui d'un Molinet.

Ce même contraste se retrouve du reste dans une même œuvre. Dans le *Vieil Testament* — qui est une compilation — le langage change visiblement, non seulement quand change l'auteur, mais suivant les personnages : Casse-tuileau ou les larrons parlent argot ; Dieu, qui ne peut faire moins que l'église catholique, parle à peu près latin en français :

Or est nostre ange Lucifer  
Tresbuché, luy et ses complices

1. H. Hauvette, *De Laurentio de Primofato*, Paris, 1903.



Es *abismés palus* d'Enfer,  
 Pour leurs faulx et orgueilleux vices ;  
 Si convient par vertus *propices*  
 Rapparer le trosne *honorabile*,  
 Car, comme *expers* et *infelices*  
 Sont cheutes en peine pardurable.  
 Vous autres, pour bien *venerable*,  
 Vous conferme en *stabilité*,  
 Pour nostre veul *insuperable*  
 Acomplir en juste *equité*  
 Or est temps que soit *limité*  
 Le lieu et l'*habitation*  
 De celuy donc par *charité*  
 Voulons faire *creacion*.  
 Anges, pour *collaudation*  
 De nostre haulte *eternité*,  
 A ceste *reparacion*  
 Vous fault mener *sollennité*.

(*Mist. d. V. Test.*, I, 22 ; I, 547-566.)

Écoutez parler ailleurs d'un côté Balaam, de l'autre un ange ; on n'a pas eu peut-être l'intention d'opposer au rude parler populaire la langue savante et choisie, ecclésiastique pour ainsi dire, la différence n'en apparaît pas moins nettement, et il serait téméraire d'attribuer de si fréquents contrastes à la diversité des auteurs :

#### BALLAAM

Qu'esse cy ?  
 Devons nous demourer icy ?  
 C'est trop tiré le cul arrière ;  
 Si n'y a il point de barriere  
 Encontre toy ; je n'y vois rien.  
 Hay, Hay, Hay, Hay ! J'aperçoy bien  
 Que tu es une faulce beste.  
 Il lui est monté en la teste  
 Quelque chose ; oncques ne la vis  
 Aller ainsi, ce m'est advis.  
 Et hay, hay ! Trop je dissimulle.  
 Dont vient cecy qu'elle reculle ?  
 A force je la contraindray ;

Si asprement la picqueray  
 Que ne seray pas oppressé.  
 Hellas, el m'a le pié blessé.  
 En effect vous cheminerez,  
 Ou tant de coups vous recepvrez,  
 De ce baton tant vous batray,  
 Que os, nerfz, vaines vous derompray;  
 Vers moy vous avez trop forfait!

(*Mist. d. V. Test.*, III, 417; XXX, 26884-26904.)

LE III<sup>e</sup> ANGE DE LUCIFER, *a genoulx*

Vray Dieu parfait, plein de magnificence,  
 Tout augmentant en divin exercice,  
 Grace vous rends en humble obeissance,  
 Moy soubmettant soubz vostre benefice.

LE V<sup>e</sup> ANGE DE LUCIFER *a genoulx*

Souverain roy de la gloire felice,  
 Que chacun doit en honneur collauder,  
 Mercy vous rends de cueur sans nul obice,  
 Pour vostre nom en tout bien exaulcer.

(*Mist. d. V. Test.*, I, p. 7; 163-172.)

Dans la dernière moitié du siècle, les chroniqueurs de Bourgogne et de Flandres formèrent une véritable école de latiniseurs dont les chefs, les Chastellain et les Molinet, sont restés justement célèbres pour leur baragouin.

On se souvient aussi des Maillard et des Menot qui ont bigarré leur style mi-parti de telle façon qu'ils en arrivaient à la phrase macaronique<sup>1</sup>. Le *Sermon sur l'enfant prodigue* est encore légendaire : « Quand ce fol enfant et mal conseillé habuit suam partem de haereditate, non erat questio de portando eam secum, ideo statim il en fait de la clinquaille, il la fait priser, il la vend et ponit la vente in sua bursa<sup>2</sup>. » Évidemment peu d'œuvres rappellent d'aussi près la harangue de Janotus de Bragmardo. Mais à la fin du xv<sup>e</sup> et au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, beaucoup d'écrits avec un vêtement plus français n'en sont pas moins barbares,

1. Voir Piaget, dans Petit de Julleville, *H. de la l. et de la litt. fr.*, II, 227; cf. *Hist. litt. de la Fr.*, XXI, 313-317.

2. C'est à peu près dans ce style qu'est conçue la dédicace à la reine de Navarre des poésies de Guillaume Crétin.

témoin le *Prologue* qu'on trouve dans l'édition posthume du *Contreblason de faulces amours* (1512).

Voici en son « naïf françois » le prologue de l'auteur :

« Comme ainsi soit que ja piessa, du temps antique et moderne, en aage doré, plusieurs singuliers acteurs, orateurs, historiographes, philosophes, cirographes, cronicqueurs et compositeurs ayent diversement innumerables œuvres, opusculs, codices, et treselegans traictez plus que precieuses gemmes ne la tresreflamboyant, rutillant et clere estoille journalle ou matutinalle que l'en dit communement Aurora ; plus aussi pareillement, melliflueusement et paracletement aspiré et soufflé que nul des quatre ventz aerins, c'est assavoir : Zephirus, Aquillo, Auster et Nothus ; plus au surplus finablement, armonicquement et suaviticquement distillé, arrousé et deflué que nul des quatre magnificques fleuves venans et procedans et habondamment descendans du tres precieux, spacieux et tres delicieux paradis terrestre, noncupés et appelez Guyon, Fixon, Tygre et Eufirates, ayent ensemble, comme dessus est narré, fait, cudé, compillé et mis en advant pour le erudition, advertissement et instruction de toute la machine et posterité mondaine universe, tant pour tous climatz de ce bas siecle que isles marines, roches aggressibles, lieux intangibles, montaignes excelces de Olympus, Gelboé, Pernasus, et portz habitables de Orient, Occident, Midy et Septentrion, a la maniere, condicion et intention que jadis singulierement, advant son joyeux trespas, felice et tresglorieux martire pour nostre sainte foy catholique augmenter et soubstenir, en visitant les saintz lieux jherosolimitains, ung tresvenerable homme de religion, nommé frere Guillaume Alexis, de Lyre natif, lors en son temps, treshumble prieur du couvent et monastere de Bussy en Perche, au diocese d'Evreux, fit et compilla certain traicté de haulte reminiscence et fresche memoire tresrecommandee, intitulé *Le Grant Blason de faulces amours*, caducques, libidineuses, illecebres et lascivieuses, second qu'il appert oudit traicté dont moy, au contraire, povre simple frere hermitte et immerite prestre religieux, non ayant le sens et litterature de Ludolphe, Riffere et de Gregoire Alemant, mes tresvenerables peres et chers confreres chartusiens ; non aiant pareillement le tresagu et ingenieux stille ou ornatuere de Cicero, de Bocace, de Juvenal, de Faustus, de Jacques Fabri, Fernandus, maistre Jehan Regis, Mantuan, Guaguin, Brant, Alain Chartier, de François Petrarce, Florentin, Jean de Meun, Millet, maistre Arnoul Greban, Tortier, messire Octovian, pasteur et evesque

d'Angoulesme, Pierre Gringoire, maistre Guillaume Cretin, Antitus, Guillaume Flamen, George Chastelain, chevalier, dit l'Aventurier, Maximian, Eloy d'Amerval, maistre Jehan Moulinet, indiciaire belgicque, mon souverain precepteur, avec de son inclit et tresfacondieux hystoriographe sequelle, mon intime, trescordial, consodal, frere, compaignon et amy, maistre Jehan Lemerre, ne de plusieurs aultres orateurs, rethoriciens ou metrisieux sans nombre ; neantmoins, à la louenge de toute la court celestielle triumpante, et tresgrande instance, supplication, priere et humble requeste de aulcun vertueux, magnanime et tresredoubté prince et princesse, desquelz les noms et surnoms pour cause se declaireront et demonstrent en la fin de ce present traictée et codice. Surquoy, aidant Dieu nostre seigneur selon la capacité de mon petit et tresfoible entendement, ensemble que je pourray concepvoir en mes interiores aides, je voudray icy moralement, paraboliquement, hystoriquement, methaforiquement et allegoriquement commencer sans delay *Le contreblason de faulses amours* intitulé *Le Grant Blason d'amours spirituelles et divines*, composé et extré en forme de satire, comedie, tragedie, invective et dialogique controverse alterquative entre deux illustres dames, l'une de religion et l'autre de court, comme porrés congnoistre cy après » (*Œuvres poétiques de Guillaume Alexis, Prologue*, I, p. 277-281).

Des écrivains moins nettement classés parmi les escumeurs de latin en font un usage à peine plus réservé. Ainsi Coquillart :

« Je vous recommande noz loiz paternelles, en vous *obtestant* et *requerant* que d'icelles ne soiez *transgresseurs*, mais en soiez vrais *custodes* et gardiens, soiez *memoratifs* de l'entencion et vouloir de vostre pere ; gardez les *rites* et usages du pays (*Œuv.*, éd. Héric., II, 316-317).

« Comme les plus grans et puissans des Juids se debateissent entre eulx ou temps que Anthiocus Epiphane, filz du noble roy Anthiocus, *ambigeoit* et *contendoit* de toute la seignourie de Syrrie encontre Tholomeus le VI<sup>e</sup>, et comme entre iceulx Juids feust *contencion* et debat de la puissance et auctorité publique, car à chacun des honnours estoit chose grieveve soy veoir *subjuguer* par son semblable, Onyas, l'un des evesques, fit tant qu'il prevalut, vainquit, et bouta hors de la cité les enfants de Thobie, lesquelz humblement se retrairent devers ledit Antiocus, requerans que soubz leur conduit il voulzist en Judée *irrumpre* et l'envayr » (*Id.*, *Trad. de Joseph*, *Ib.*, 309-10).

On ne saurait trop insister sur ces faits ; car le préjugé est

encore répandu qui voit dans l'abus du latinisme la conséquence de l'enthousiasme de la Renaissance pour l'antiquité latine ; c'est une erreur ; le courant lancé depuis longtemps était déjà torrentiel à la fin du xv<sup>e</sup> siècle.

Il devient superflu, en présence de cette invasion, de donner des listes de barbarismes qui se comptent par milliers. Voici quelques spécimens :

*assecution* (Chastel., VII, 410), *carence* (Id., VII, 413), *caterve* (Coquil., I, 85), *circuition* (Chastel., VII, 91), *compeller* (*Myst. V. Test.*, II, 1040 ; IV, 33679), *compétité* (Chastel., VII, 120), *complacence* (Id., VII, 420), *confluence* (Id., VII, 172), *confusible* (Id., VII, 167) *confuter* (Id., VII, 168), *consortissant* (Chastel., VII, 408), *contempner* (Id., VII, 123), *decantation* (Id., VII, 82), *despect* (Id., VII, 111), *deturper* (Id., VII, 169), *depiction* (Id., VII, 89), *difficulter* (Id., VII, 386), *diligenter* (Id., VII, 120), *diurne* (Id., VII, 172), *excelse* (Chastel., VII, 169), *extoller* (*ib.*, II, 14104), *fantasier* (Chastel., VII, 76), *fondamentalement* (Id., VII, 218), *fructifération* (*Intern. Consol.*, 54), *furibonder* (*se* ; Chastel., VII, 139), *etroclite* (Mart. Auv., *Amant*, 228), *hodieerne* (Chastel., VII, 130), *illegitimement* (Id., VII, 102), *inreption* (Id., VII, 83), *insecution* (Id., VII, 122), *interposite* (Id., VII, 115), *interrogeur* (Id., VII, 419), *intransnatable* (*Intern. Consol.*, 90), *minatoire* (Chastel., VII, 167), *odorifferer* (*Intern. Consol.*, 142), *passiblement* (Chastel., VII, 414), *polluer* (Id., VII, 185), *preadviser* (Id., VII, 89), *precogité* (Id., VII, 384), *predoubté* (Id., VII, 86), *procrastiner* (*Intern. Consol.*, 272), *progeniteur* (Chastel., VII, 420), *pudorité* (*Myst. V. T.*, I, 1203), *quisition* (Chastel., VII, 184), *rarité* (Id., VII, 184), *refulgent* (Id., VII, 136), *scient* (Id., VII, 183), *statère* (Chastel., VII, 176), *suspense* (Id., VII, 221), *valitude* (Id., VII, 178), *venaticque* (*Intern. Consol.*, 56).

Parmi les mots empruntés qui sont restés de cette époque, on peut citer, de A à C :

I. SUBSTANTIFS. — *Abjuration*, *abnegation*, *abolition*, *abreviateur*, *abruption*, *accusatif*, *adjuration* (Delb., *R. h. l.*, I, 490), *adhesion*, *adoration*, *affectation*, *agaric*, *agregation* (Delb., *R. h. l.*, I, 493), *agresseur*, *agression*, *altitude*, *amateur* (Delb., *R. h. l.*, II, 190), *amplitude*, *ancile* (Delb. *R. h. l.* II, 112), *animation* (Delb., *R. h. l.* II, 114), *annales* (Delb., *R. h. l.*, II, 114), *anticipation* (Delb., *R. h. l.*, II, 116), *antre* (Delb., *R. h. l.*, II, 116), *aruspice* (Delb., *R. h. l.*, II, 262), *aspect* (Delb., *R. h. l.*, II, 262), *borée* (Delb., *R. h. l.*, V, 297),

*caducée, calomnie, capture, cilice, client* (Delb., *R. h. l.*, VI, 458), *colleague* (Delb., *R. h. l.*, VI, 461), *collision, competence, competi-teur, compilateur, concept, concussion, confabulation, confins, confortation, confutation* (Delb., *R. h. l.*, VI, 470), *contemperation, contemplateur, contempteur, contestation, convalescence, convive* (Delb., *R. h. l.*, VIII, 493), *copule, corollaire, corruptibilité, coruscation, culture* (Delb., *R. h. l.*, VIII, 504).

II. ADJECTIFS. — *abject* (Delb., *R. h. l.*, I, 179), *accusatoire, acquisitif, adolescent, adulterin, affectif, aliquote, alterne* (Delb., *R. h. l.*, II, 108), *ambigu, ambulatoire, amene* (Delb., *R. h. l.*, II, 110), *ampliatif, amplissime, annal, antepenultieme* (Delb., *R. h. l.*, II, 115), *apologetique, appellatif, avide* (Delb., *R. h. l.*, IV, 130), *bachique* (Delb., *R. h. l.*, IV, 131), *belliqueux, calamiteux* (Delb., *R. h. l.*, VI, 288), *candide* (Delb., *R. h. l.*, VI, 291), *caniculaire, captieux, captif* (Delb., *R. h. l.*, VI, 293), *citerieur, clameux, clement, commode, confirmatif, contemporain, contigu, copieux, coriace, corpulent, cupide*.

III. VERBES. — *abdiquer, abolir, accelerer, admettre, adroger, agreger, amplifier, annoter, assumer, capter, captiver, commuer* (Delb., *R. h. l.*, VI, 463), *compulser, consigner, consoler, convoler*.

Il faut y ajouter un grand nombre de mots pris au bas-latin :

*Abbatial, activité, almanach, amalgame, angeliser* (Delb., *R. h. l.*, II, 113), *angon, annate, antimoine, assoupir, bardane, beatifique*, (Delb., *R. h. l.*, IV, 139), *buse, camphre, carence, certificat* (Delb., *R. h. l.*, VI, 300), *clericature, collateur, collatif, commendataire, commensal, conclusif, conference, confronter, consistance, curatelle*.

On est très embarrassé de savoir si les suivants, qui n'appartiennent pas à la langue latine ancienne, ont été formés d'abord dans le latin du moyen âge, d'où ils auraient passé en français, ou s'ils ont été directement dérivés dans le français. Il est possible du reste que certains aient les deux origines à la fois :

Je citerai<sup>1</sup> : *cultivateur, \*aggravation, \*alimentation, amelioration, \*amodiation, \*approximation, \*association, autorisation, \*carnation, \*cassation, comparution* (Delb., *R. h. l.*, VI, 464), *acquiescence, coïncidence, commensalité, complicité, \*contiguité, convexité* (Delb., *R. h. l.*, VIII, 493), *\*cordialité, abreviatif, \*carminatif, blasphematoire* (Delb., *R. h. l.*, V, 294), *\*admissible, compatible, copiste* (Delb., *R. h. l.*, VIII, 494)<sup>2</sup>.

1. Les mots marqués d'un astérisque sont cités comme latins dans Du Cange.

2. Il est déjà fréquent de voir des mots se former à l'aide d'un suffixe populaire ajouté à un thème savant naturalisé : *concubinage, abolissement, avertissement*,

Quelques-uns sont d'origine grecque :

*Alphabet* (Delb., *R. h. l.*, II, 108), *alphabetique*, *ambroisie*, *anathematisme*, *aneth*, *anthropophage*, *antidote*, *apologue*, *argonaute* (Delb., *R. h. l.*, II, 260), *asthme*, *basilic* (plante), *bibliothèque*, *buglosse*, *catarrhe*, *chaos*, *chimere*, *chlamyde* (Delb., *R. h. l.*, VI, 452), *cothurne* (Delb., *R. h. l.*, VIII, 496), *cratere* (Delb., *R. h. l.*, VIII, 499), *cyathe*, *cynoglosse*.

Il convient enfin de noter des reformatations comme : *horribilité* (Greb., *Pass.*, 649), en vieux français *orribleté*, *incourir* (*Leg. S. Anth.*, 33, XII), en v. fr. *encourir* ; *proxime* (Greb., *Pass.*, 4867), *presbître* (*Leg. S. Anth.*, 89, XXVI), *superscription* (Greb., *Pass.*, 17264), *style*, en v. fr. *estile*, etc.

## CONCLUSION

Je termine à dessein sur les remarques qui précèdent l'histoire de la langue française antérieure au xvi<sup>e</sup> siècle. Quelque factice qu'il ait été, ou plutôt précisément parce qu'il est factice, ce mouvement d'imitation savante annonce mieux que tout autre les destinées ultérieures de notre langue. On distingue bien, au moyen âge, chez certains écrivains comme Chrestien de Troyes le désir de donner aux usages, sur quelques points essentiels, une allure de règle, jamais on ne reconnaîtrait chez un groupe ou chez une série d'écrivains une volonté persistante et consciente de réformer l'idiome. Cette volonté, quand elle se manifesta, ne pouvait guère produire à l'époque autre chose que ce qu'elle a produit, c'est-à-dire un désir de rapprocher l'idiome vulgaire de la langue qui portait toute la culture. Plus tard, après bien des débats et bien des essais, on reconnaîtra combien cette pensée était inconsiderée, on changera de modèle, on renoncera même enfin à en prendre un au dehors, mais il y a une chose à laquelle on ne renoncera plus, c'est à l'idée que la langue peut et doit être cultivée artificiellement, en dehors et souvent en dépit de son évolution spontanée.

*consulteur*, *appreciable*, *condemnable*, *contribuable*, *conventionnel*, *audacieux* (Delb., *R. h. l.*, IV, 127), *ceremonieux*, *caballin*.

Il y a en particulier une foule d'adverbes : *accidentellement*, *adjectivement*, *admirablement*, *adverbialement*, *agilement*, *angeliquement*, *assertivement*, *audacieusement*, *confusement*, *contentieusement*, *conventuellement*, *correctement*, *craintivement*.

Ce seront tour à tour les poètes, les grammairiens, les gens des cercles, les philosophes, les hommes d'État qui prétendront la conduire. Mais le libre développement de la langue littéraire est fini en France au seuil du xvi<sup>e</sup> siècle, si bien que la méthode même de l'historien doit changer. Depuis cette date, les faits généraux seront sans doute toujours déterminés par des lois, mais à chaque instant des interventions arbitraires, des influences de personnes ou de groupes venant contrarier ces lois naturelles, non seulement en arrêteront l'application déjà commencée, mais jetteront au milieu des phénomènes naturels une masse de faits issus de la fantaisie, du raisonnement, de l'erreur, partout d'une volonté consciente. Et cette volonté ayant, dans une foule de cas, réussi à s'imposer à l'usage, il y a lieu d'en rechercher les manifestations et d'en expliquer l'action. Par là l'histoire de la langue se trouve en contact plus étroit encore avec l'histoire de la grammaire, de la littérature et de de la société.

---



## ERRATA

- P. 3, note 7, *au lieu de* : de la laguen française, *lire* : de la langue française.
- P. 33, note 1, *au lieu de* : Alex. Sev. LIX, *lire* : LX.
- P. 61, note 1, *au lieu de* : Uber die Fortschritte des klassischen Alterthumswissenschaft, *lire* : der klassischen.
- P. 78, *au lieu de* : Commod. 316, *lire* : 312.
- P. 81, note 2, *supprimer la virgule après* neue.
- P. 107, *après* : Cael. Aurel., *ajouter* : Cf. une étude complète sur le mot, par Helmreich, *A. l. L.*, I, 321.
- P. 112, *après* : Fest. 166, 2, 2, *ajouter* : ap. Cooper. o. c. 54.
- P. 113, *après* : Tert. An. 11, *ajouter* : ap. Georges, *Ausführliches Lateinisch-Deutsches Handwoerterbuch*.
- P. 121, note 1, *supprimer le point après* Hamp.
- P. 147, note, 2<sup>e</sup> par., *au lieu de* : ces voyelles représentaient et ü, *lire* : ces voyelle représentaient i et ü.
- P. 176, ligne 5, *au lieu de* : (diurnos), *lire* : (diurnus).
- P. 243, note 1, *après* : laissier, *lire* : pooir.
- P. 296, *au lieu* : d'xposer, *lire* : d'exposer.
- P. 304, *au lieu de* : provenca, *lire* : provençal.
- P. 330, *au lieu de* : éd Reiffenberg, *lire* : Reifferscheidt.
- P. 339, *au lieu de* : Henr. de Valenciennes, *lire* : Henri.
- P. 364, *au lieu de* : note 1, *lire* : note 6.
- P. 366, note 4, *ajouter à la 1<sup>re</sup> référence* : Il a été tiré du *Grundriss* une *Geschichte der englischen Sprache* von Friedrich Kluge mit Beiträgen von Behrens und E. Eickenel. Strasbourg, Trübner, 1899.
- P. 381, *au lieu de* : das Veneziane Roland, *lire* : Das Venezianer Roland.
- P. 418, *au lieu de* : Fourn., Th. fr. au M. A., *lire* : Th. fr. av. la Ren.
- P. 449, *au lieu de* : Deb. du D. d'Am., *lire* : Deb. des d. Am.
-



# TABLE DES MATIÈRES

---

Préface .....	V-XXII
Signes et caractères.....	XXIII
Liste des abréviations .....	XXIV-XXXVIII

## INTRODUCTION

### **D'OU VIENT NOTRE LANGUE. — RECHERCHES ET DÉCOUVERTES. ORIGINE DU FRANÇAIS.**

Premières hypothèses, 1-6. — Ménage et Du Cange, 6-8. — Le XVIII<sup>e</sup> siècle: Lacurne de Sainte-Palaye, Bonamy, 8-12. — Raynouard, Diez. 12-17.

Conquête des Gaules par le latin. Insuffisance des témoignages historiques, 17-21. — Le latin et la romanisation, 21-31. — La disparition du gaulois, 31-37.

## LIVRE PREMIER

### **LATIN ET ROMAN**

#### CHAPITRE PREMIER

##### **LATIN CLASSIQUE ET LATIN POPULAIRE.**

Quel était le latin parlé? Les sources, 39-42. — Latin classique et latin vulgaire: identité d'origine; formation du latin classique; rapports du latin classique et du langage vulgaire, 42-45.

#### CHAPITRE II

##### **LE LATIN DE LA GAULE.**

Les dialectes du latin. — Distinction des parlers provinciaux; témoignages des anciens; faits attestés; hypothèses de Groeber et de Mohl, 46-53.

Influence du celtique sur le latin de Gaule: petit nombre des faits constatés, 53-56.

## CHAPITRE III

## CONTACT AVEC LES IDIOMES GERMANIQUES.

L'influence germanique. — La ruine de l'empire amène le triomphe du latin des illettrés, 56-60.

## CHAPITRE IV

## PRINCIPAUX CARACTÈRES DU LATIN PARLÉ.

## I. — PHONÉTIQUE.

Les sons du latin. — Accent. — Voyelles; diphtongues. — Consonnes: palatales; dentales; labiales: M finale; H, 61-63.

Les sons du latin vulgaire. Accent: caractères propres de l'accentuation populaire, 63-65. — Voyelles: quantité et qualité; diphtongues; syncope des atones; voyelles en hiatus, 65-68. — Consonnes: H, V, W, M finale, S; consonnes médianes: B, V, T, D, C, G; groupes de consonnes: NS, RS, TL, GM, X, suivi d'une muette, 68-74. — Prosodie de voyelles; métathèses, assimilations et dissimilations, 74. — L'analogie. — Étymologies populaires, 75-76.

## II. — MORPHOLOGIE.

Les genres. Décadence du neutre, 76-78. — La déclinaison; rapprochement de certaines déclinaisons; déclinaisons de type nouveau: les cas, 78-81. — Les degrés des adjectifs, 81-82. — Les noms de nombres, 82. — Pronoms: personnels, possessifs, démonstratifs, relatifs, 82-84. — Conjugaisons: déponents et passifs; — actif: disparitions de formes simples; 1<sup>o</sup> le futur, 2<sup>o</sup> le supin; 3<sup>o</sup> participe futur, gérondif, infinitif passé; 4<sup>o</sup> plus-que-parfait, futur antérieur, 'parfait; — naissance de nouvelles formes: le futur, le conditionnel; les passés périphrastiques; changements dans les formes simples, 84-89. — Les mots invariables, 76-89.

## III. — SYNTAXE.

Syntaxe des cas. Confusion de la syntaxe casuelle; — immense extension des prépositions, 90-96.

Autres changements syntaxiques: — Les genres. Les pronoms. Naissance des articles, 96-98. — Les verbes: les voix; les temps; les modes, 98-100. — Les mots invariables, 100-101. — La phrase, 101-102.

## IV. — VOCABULAIRE.

Généralités. Le vocabulaire latin intégral: le latin qui nous est connu n'est qu'une partie du latin; le vocabulaire du latin vulgaire se confond souvent avec celui du latin classique, 102-106.

**Disparition de mots classiques :** causes accidentelles et causes générales ; causes d'ordre psychologique, 106-110. ✓

**Dérivation.** — Dérivation impropre : adjectifs devenant substantifs ; participes devenant adjectifs, 110-111. — Dérivation propre ; substitution de certains suffixes à d'autres : suffixes nominaux. A. noms abstraits ; B. noms concrets ; C. adjectifs, 111-115 ; — diminutifs, 115-116 ; — verbes ; verbes fréquentatifs et intensifs ; verbes inchoatifs, 116-117.

**Composition.** — Composition par préfixes, 118. — Composition de verbes ; substitution et adjonction de préfixes, 118-119. — Composition dans les noms, les pronoms, les mots invariables. — Doubles préfixes. — Composés nominaux, 119-121.

**Mots étrangers.** — Élément grec, 121-123. — Élément germanique ; véritable pénétration du roman par le germanique, 124-129.

**Changements de signification.** Adaptation continue du vocabulaire aux besoins des contemporains ; avilissement et ennoblissement des termes ; restrictions de sens ; extensions ; la métonymie et la métaphore, 129-133.

## LIVRE DEUXIÈME

### L'ANCIEN FRANÇAIS

(IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> SIÈCLE)

#### CHAPITRE PREMIER

##### LES PREMIERS TEXTES.

Évolution du latin parlé après la chute de l'empire, 135-138. — Les glossaires ; gloses de Reichenau et de Cassel, 138-142. — Les serments de Strasbourg, 142-145. — Autres textes : Séquence de sainte Eulalie ; Homélie sur Jonas ; Passion et vie de saint Léger, 145-146.

#### CHAPITRE II

##### PRINCIPAUX CHANGEMENTS PHONÉTIQUES DU VII<sup>e</sup> AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE

Observations générales, 147-148. — Voyelles. I. Les atones. 1<sup>o</sup> Posttoniques. A. Les pénultièmes ; B. Les finales, 149-150. — 2<sup>o</sup> Prétoniques, 150-151. II. Les toniques. A. Les toniques principales. — Toniques libres et entravées 151-152. — Évolution organique des voyelles toniques, 152-154. — Action des sons voisins sur les diverses voyelles toniques : action du yod, action des nasales ; action de l, 154-159. — B. Les toniques secondaires. Évolutions des voyelles initiales, 159-160. — Influences troublantes : les initiales sous l'influence du yod ; — devant les nasales ; — devant l, 160-161.

Consonnes. Position forte et position faible. Remarque, 161-162.

I. Consonnes en position forte. 1° Les initiales des mots, 162. — Groupes initiaux, 162-163. — Traitement particulier des palatales, 166, 163-164. — 2° Les initiales de syllabes après consonnes (type *t* dans *porta*), 164-165. Traitement des palatales, 165. — 3° Consonnes devenues finales, 165-166.

II. Consonnes en position faible. 1° Consonnes entre deux voyelles, 166. — Dentales, 166-167. — Palatales, 167. — Médiales intervocaliques devenues finales, 167-168. — 2° Consonnes finales d'une syllabe devant une consonne en position forte, 168-169. — Liquides, 169. — Nasales, 169. — Palatales, 169-170. — Dentales, 170-171. — Labiales, 171. — Consonnes devant une consonne devenue finale : Liquides et nasales. — Palatales. — Dentales. — Labiales, 171-172.

III. Les finales latines, 172. — Influences troublantes. Action de *y* qui suit, 173-174. — Groupes de trois consonnes. A. Groupes dont la dernière est un *r*, 174-175. — B. Autres groupes, 175-176. — Groupes de quatre consonnes, 176-177.

### CHAPITRE III

#### PRINCIPAUX CHANGEMENTS MORPHOLOGIQUES DU VII<sup>e</sup> AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE

##### I. — MOTS QUI SE DÉCLINENT

Substantifs et adjectifs. Le neutre. Les cas, 178-179. — La déclinaison à deux cas. — A. Déclinaison des noms féminins : 1° déclinaison féminine (type *filie*) ; 2° déclinaison féminine (*fin*, *medre*) ; 3° déclinaison féminine (type *nonnain*), 171-181. — B. Déclinaison des mots masculins : 1° déclinaison masculine (type *murs*) ; 2° déclinaison masculine (type *pedre*) ; 3° déclinaison masculine (types : *cons*, *comte*, *pastre*, *pastor* ; type à accent fixe et type à accent mobile), 121-182. — Indéclinables. — Résultats de l'addition de *s*, 182-183.

Déclinaison des adjectifs. Deux classes d'adjectifs. Première classe (adjectifs ayant *e* au féminin), trois groupes : a) le type *bons*, *bone*, *bon* ; b) le type *tiedes*, *tiede* ; c) le type *altre*. Deuxième classe, 183-184. — Degrés des adjectifs. — Comparatifs et superlatifs, 185. — Restes des superlatifs synthétiques, 185-186.

Noms de nombre. A. Cardinaux : déclinaison des trois premiers nombres ; vingt, cent, mille ; — remarques diverses, 186-187. B. Ordinaux, 187. C. Multiplicatifs, proportionnels ; traduction des adverbes multiplicatifs et distributifs, 187-188.

Pronoms. — Trois traits caractéristiques. — Pronoms personnels, 188-190. — Pronom réfléchi, 190. — Pronoms et adjectifs possessifs : A. Possessifs de l'unité, I toniques, II atones ; B. Possessifs de la pluralité, 190-192. — Pronoms démonstratifs, 192-193. — Pronoms relatifs et interrogatifs, 193-194. — Pronoms indéfinis, 194. — Article, 194-195.

## II. — CONJUGAISONS

Formes périphrastiques et formes simples, 195-196. Classification nouvelle des conjugaisons : conjugaisons vivantes et conjugaisons stériles, 196-197.

Les radicaux. — Leur variété. — Formes latines faibles et fortes. — Influences troublantes, 197-199.

Les flexions. — Influence de l'analogie sur leur évolution normale, 199-200. — Présent de l'indicatif de toutes les conjugaisons, 200-202. — Présent du subjonctif, 202. — Imparfait de l'indicatif, 202-203. — Les parfaits faibles, 203-204. — Les parfaits forts. — Parfait en *si* ; Parfait en *i* ; Parfait en *ui*, 204-206. — Imparfait du subjonctif. — Infinitif. — Futur et conditionnel. — Participes. — Gérondif, 206-209.

## III. — MOTS INVARIABLES

Adverbes. — Disparition de certains adverbes latins. — a) adverbes créés dès l'époque du latin vulgaire. — b) expressions du type *amont* et *à loisir*. — c) adverbes composés d'un adjectif et du suffixe *ment*, 209-210. — A. Adverbes de lieu, a) ayant survécu au latin, b) de formation romane 210 — B. Adverbes de temps, a) transmis du latin, b) formés dans la période postérieure, 210-211. — c) Adverbes de quantité, 211-212. — D. Adverbes de manière. L's adverbiale. — E. Adverbes d'affirmation et de négation.

Prépositions, 214-215. — Conjonctions, 215-217. — Interjections, 247.

## CHAPITRE IV

PRINCIPAUX CHANGEMENTS SYNTAXIQUES DU VII<sup>e</sup> AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE

## I. — SUBSTANTIFS, ADJECTIFS, PRONOMS ET ARTICLES.

Syntaxe d'accord. — Cas dans lesquels l'accord, en vieux français, resta longtemps fidèle aux usages latins, 222-223. — Cas d'accord inconnus au latin, 223-224.

Degrés des adjectifs, 224.

Pronoms. — Pronom personnel. Emploi des cas, 225. — Les pronoms adverbiaux, 225-226. — Absence des pronoms personnels sujets, 226-227. — Pronoms pléonastiques, 227. — Non expression du pronom régime, 227-228. — Formes toniques et atones, 228. — Pronom réfléchi, 228-229. — Pronoms et adjectifs possessifs. — Concurrence des personnels et des possessifs ; — rapports avec l'antécédent ; — possessifs et articles, 229-230.

Pronoms et adjectifs démonstratifs. Démonstratifs prochains et lointains ; — développement de *ce*, 230-231.

Pronoms relatifs, 231-32.

L'article. — Articles et démonstratifs, 232-233. — Fonctions de l'article défini, 233-234. — L'article indéfini, 234-235. — Article partitif, 235.

## II. — LE VERBE

Les personnes, 236. — Les voix. Verbes transitifs. Verbes intransitifs. Verbes réfléchis. Le passif. Confusion des voix au participe, 236-239.

Les temps. I. Temps qui datent l'action par rapport au moment où l'on parle. — Le présent ; le futur ; les passés, 239-241. — II. Temps qui datent l'action par rapport à un moment antérieur ou postérieur au moment de la parole. A. Le moment est antérieur au temps où l'on parle : a) présent dans le passé ; b) passé par rapport au passé ou passé second ; c) futur dans le passé, 241-242. — B. Le moment est postérieur au temps où l'on parle, 242. — III. Autres temps, 242. — Aspects du verbe, 242-243. — Confusions entre les temps des diverses divisions, 243-244. — Indécision dans les temps composés, 244-245. — Correspondance des temps, 245-246.

Les modes. — Participes et infinitif, 245-247. — Modes dans les propositions indépendantes. A. Affirmatives. B. Volitives et optatives, 247-249. — Modes dans les propositions dépendantes. — Propositions complétives, 249-252. — Propositions finales, 252. — Propositions consécutives. — Propositions causales, 252. — Propositions temporelles, 252-253. — Propositions comparatives, 253-254. — Propositions hypothétiques, 254-255. — Propositions concessives, 256. — Propositions relatives, 256-257.

## III. — LES MOTS INVARIABLES

Adverbes. Affirmation et négation. Interrogation, 258-259. — Prépositions, 259-263. — Conjonctions, 263-264.

## IV. — ORDRE DES MOTS

— I. Place du verbe. Le verbe à la fin de la proposition, 264-265. — II. Place du sujet, 265-266. — III. Place de l'attribut, 266-267. — IV. Attribut du complément. Plusieurs attributs, 267-268. — Place des compléments. A. Le complément direct est un nom : propositions déclaratives ; remarque ; propositions impératives et volitives ; propositions interrogatives, propositions subordonnées, 268-270. — Place des compléments nominaux dits indirects et circonstantiels, 270. — B. Le complément est un pronom, 270-271. — Cas particulier, 271-272. — Place de l'infinitif complément, 272. — Infinitif prépositionnel. — Place du participe présent, 273. — Place des adverbes. Adverbes de manière et de quantité, 273-274. — L'article. Les pronoms attributifs. Les régimes déterminatifs, 274-275. — L'adjectif qualificatif, 275. — Le régime des substantifs, 275.



## CHAPITRE V

PRINCIPAUX CHANGEMENTS LEXICOLOGIQUES DU VII<sup>e</sup> AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE

La Dérivation. — Dérivation impropre, 276-277. — Dérivation propre. Suffixes nominaux. Suffixes verbaux, 277-283.

La Composition, 283-284. — Juxtaposition, 284-285. — Composition par particules, 285-286.

Emprunts, 286-287.

Changements de signification, 287-292.

L'influence savante, 292-295.

## CHAPITRE VI

## LES DIALECTES DE L'ANCIEN FRANÇAIS

Questions générales. — Classement des divers parlers. — Deux doctrines, 296-304.

Grandes divisions des parlers de France. — Langue d'Oc et langue d'Oïl. — Le franco-provençal. — Répartition géographique du français et du provençal, 304-305. — Traits distinctifs : A. Vocalisme ; B. Consonnantisme ; C. Morphologie, 305-309.

Divisions des parlers provençaux, 308-309.

Les dialectes de la langue d'Oïl. — Généralités. — Région du Nord et de l'Est. — Le picard, 310-312. — Le wallon, 312-314. — Le lorrain, 314-316. — Le comtois et le bourguignon, 316-318. — Le champenois, 318-319. — Région de l'ouest. — L'anglo-normand, 319-320. — Les parlers de l'Ouest, 320-322. — Les parlers du nord-ouest et du sud-ouest 322-325.

Le francien. — Son domaine géographique, 325-326. — Fut-il, dès l'origine, la langue littéraire? 326-328. — Progrès du francien, 328-331.

## CHAPITRE VII

LE XIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Phonétique. — Vocalisme, 332-334. — Consonnantisme, 334-335.

Morphologie. — Déclinaisons, 335-337. — Déclinaison des adjectifs. — Degrés des adjectifs, 337. — Pronoms : I personnels ; II possessifs ; III démonstratifs ; IV relatifs ; V indéfinis, 337-340. — Verbes. Désinences, 340-341. — Mots invariables, 341-342.

Syntaxe. — Article, 342. — Substantifs, 343. — Pronoms, 343-346. — Verbes. Les temps et les modes, 346-347.

## CHAPITRE VIII

## VALEUR LINGUISTIQUE DE L'ANCIEN FRANÇAIS

Valeur phonique de l'ancien français, 348. — Richesse du vocabulaire. Homogénéité, 348-351. — Système morphologique : variété et valeur significative des formes, 351-352. — Syntaxe : abondance des tours. Souplesse et variété de la phrase. Défaut de netteté dans la construction, 353-357.

## CHAPITRE IX

## LE FRANÇAIS A L'ÉTRANGER

Coup d'œil général 358-359. — Le français en Orient, 359-364. — Le français en pays grec, 364-366. — Le français en Angleterre, 366-374. — Les premiers travaux sur la langue française en Angleterre, 374-376. — Influence du français sur l'anglais, 376-379. — Le français en Italie, 379-382. — Le français en Allemagne, 382-387. — Le français dans les Pays-Bas, 388-399.

## LIVRE TROISIÈME

## LE MOYEN FRANÇAIS

(XIV<sup>e</sup> ET XV<sup>e</sup> SIÈCLES).

## CHAPITRE PREMIER

Généralités. — L'âge du moyen français est celui où la vieille langue se détruit, où la langue moderne se forme (xiv-xvi<sup>e</sup> siècle). Continuité de l'évolution linguistique, 401-404.

## CHAPITRE II

## PHONÉTIQUE

Réduction des diphtongues. Réduction de IE à E; -OI, 405-407. — E et A devant r et l, 407-408. — Assourdissement de E muet, 408. — Réduction de l'hiatus, 408-411. — Contractions, 411-412. — Consonnes : commencement d'amuïssement de r final, 412.

## CHAPITRE III

## MORPHOLOGIE

## I. — DÉCLINAISON.

La déclinaison des substantifs : désorganisation de la déclinaison,

413-414. — La déclinaison des adjectifs, 414-417. — Degrés des adjectifs, 417-418. — Noms de nombre, 418-419.

## II. — PRONOMS

Pronoms personnels. Je et tu ; ils ; ils et elles ; li et lui ; elle, 419-423. — Pronoms possessifs. Les formes féminines ; leur, 423-424. — Démonstratifs. — Sujets et régimes, 424-426 ; atones et toniques ; formes renforcées, 426-427. — Article. — Les formes contractées, 427-428. — Relatif. Confusion de qui et de que ; qui et qu'il ; lequel, 428-430. — Interrogatifs. Formes périphrastiques, 430-431. — Indéfinis. Quelque que ; autres indéfinis, 431-432.

## III. — CONJUGAISONS

Progrès de l'inchoative, 433. I. Désinences. Extension de E : a) indicatif présent ; b) subjonctif ; c) imparfait et conditionnel, 433-435. — Extension de S. — S au parfait, 435-436. — Le t de la troisième personne des parfaits, 436. — Flexions du pluriel, 436-438. — Désinences du parfait, 438-439. — II. Radicaux. Verbes imparisyllabiques, 440. — Radical latin en A. Radical en a suivi de nasale. — Radical latin en E ouvert Radical latin en E fermé. Radical latin en O fermé et ouvert en O, 440-443. — Radicaux influencés par y. Radicaux consonnantiques, 443-444. — Radical du futur, 444-445. — Évolution des parfaits : 1<sup>er</sup> type : dui ; 2<sup>e</sup> type : vi, veis ; 3<sup>e</sup> type : ars, arsis. Remarques, 446-449. — Imparfait du subjonctif, 449-450. — Participes passés, 450. — Temps composés, 450-451.

## IV. — MOTS INVARIABLES.

Adverbes. — Prépositions. — Conjonctions. — Remarques, 451-452.

## CHAPITRE IV

### SYNTAXE

#### I. — SUBSTANTIFS

Les cas. — Progrès des constructions prépositionnelles ; mort lente des autres constructions, 453-455. — Genres des substantifs, 455.

#### II. — PRONOMS

Pronoms personnels, 455-456. — Pronom réfléchi, 457-458. — Possessifs, 458-459. — Démonstratifs, 459-460. — Relatifs, 460-462.

#### III. — ARTICLE

Articles et démonstratifs, 462. — Article défini, 462-463. — Article indéfini et partitif, 463-464.

## IV. — VERBES

Les voix, 464-465. — Les personnes. Impersonnels, 465-466. — Les temps : soudure plus complète des formes composées et fin de l'indécision antérieure ; détermination plus nette de la fonction exacte de divers temps. Temps de la première catégorie, 466-467. — Temps de la deuxième catégorie. Passé antérieur et plus-que-parfait. Imparfait, 467-468. — Temps dans les verbes subordonnés, 469. — Temps du subjonctif, 470. — Les formes périphrastiques, 470-471.

Les modes. Indécision des mouvements syntaxiques. Progrès du conditionnel. Changement dans les propositions hypothétiques, 471-473. — Auxiliaires de modes, 473-474. — Infinitif pur et infinitif prépositionnel, 474-476. — Participe et gérondif, 476-477. — Accord du participe passé, 477-478.

## V. — MOTS INVARIABLES

La Négation, 478-479. — Prépositions, 479. — Conjonctions, 479-480.

## VI. — ORDRE DES MOTS

L'ordre actuel des principaux éléments de la proposition est l'ordre normal dès le xv<sup>e</sup> siècle, 480. — L'inversion du sujet, 481. — L'inversion du régime, 481-482. — Place respective des pronoms, 482. — Inversion de l'attribut, 482.

## CHAPITRE V

## LA GRAPHIE

Les premiers textes. — Orthographe et prononciation, 483-484. — Orthographe des Serments et de l'Eulalie, 484-488. — L'ancien français. Fin des premiers tâtonnements ; on s'émancipe de la tradition latine ; l'orthographe du français au xii<sup>e</sup> siècle est à peu près phonétique, 488-490. — Le Moyen Français : différence croissante entre l'orthographe et les sons de la langue parlée. Du xiii<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle, l'orthographe française devient : a) historique, 491-493 ; — b) analogique, 493-495 ; — c) étymologique, 495-497. — Lettres mises « por bele escripture » et redoublées arbitrairement, 497-500.

## CHAPITRE VI

## LE VOCABULAIRE

Généralités. — Apparition de mots dont l'origine est inéclaircie, 501-503.

Dérivation. — Dérivation impropre, 503. — Dérivation propre : change-

ments de forme, d'emploi ou de sens d'anciens suffixes. Décadence ou extension de certains suffixes, 503-505.

Composition. Juxtaposition, 505-506. — Composition par particules 506-507. — Composition proprement dite, 507-508.

Emprunts. — Emprunts à l'argot, 508-510. — Emprunts aux dialectes : provençal ; autres dialectes, 510. — Emprunts aux langues étrangères : italien, 510 ; langues germaniques, 511.

Changements de sens : extension et restriction de sens ; travail de l'imagination populaire dans la création d'expression, 511-513.

## CHAPITRE VII

### LE LATINISME

Latinismes dans le vocabulaire. — xiii<sup>e</sup> siècle, 514. — xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècle : prestige du latin ; influence des traductions ; témoignage d'Oresme, 515-516. — Fureur d'imitation du latin, 517-518. — Vulgarisation de termes de droit et d'administration empruntés au latin, 518. — Exemples : substantifs, 519-521 ; adjectifs, 521-523 ; verbes, 523-524 ; adverbes, 524. — Hellénismes, 524-525. — Lenteur de l'absorption des nouveaux mots par la langue populaire, 525. — Le latinisme devient un ornement littéraire, 525-526. — Coexistence d'une tradition purement française et du latinisme, 526-528. — Abus du latinisme antérieurement à la Renaissance, 528-531. — Barbarismes de rhétoriciens, 531. — Mots qui ont survécu : substantifs ; adjectifs, verbes, 531-533.

### CONCLUSION

Fin du libre développement de la langue littéraire au seuil du xvi<sup>e</sup> siècle, 533-534.





**LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 5, rue de Mézières, PARIS**

---

**Histoire de la Langue et de la Littérature française, des Origines à 1900**, ornée de 156 *planches hors texte*, dont 21 en couleur; publiée sous la direction de L. PETIT DE JULLEVILLE, professeur à l'Université de Paris (Ouvrage complet en 8 volumes). Chaque volume in-8° raisin, broché..... 20 fr.

Avec demi-reliure, tête dorée..... 25 fr.

---

**HISTOIRES DES LITTÉRATURES**

**Littérature Anglaise**, par EDMUND GOSSE (Trad. Heury-D. Davray).

**Littérature Russe**, par K. WALISZEWSKI.

**Littérature Espagnole**, par J. FITZMAURICE-KELLY (Trad. H.-D. Davray).

**Littérature Japonaise**, par W. G. ASTON (Traduct. H.-D. Davray).

**Littérature Arabe**, par CLÉMENT HUART.

Chaque volume in-8° écu de 500 pages, broché, 5 fr.; relié toile..... 6 fr. 50

---

**Histoire générale, du IV<sup>e</sup> siècle à nos jours**, publiée sous la direction de ERNEST LAVISSE, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris, et ALFRED RAMBAUD, membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris (Ouvrage complet en 12 volumes). Chaque volume in-8° raisin, broché..... 16 fr.

Avec demi-reliure, tête dorée..... 20 fr.

---

**Histoire politique de la Révolution française, Origines et Développement de la Démocratie et de la République (1789-1804)**, par A. AULARD, professeur à l'Université de Paris. Un volume in-8° raisin de 816 pages, broché..... 12 fr.

Avec demi-reliure, tête dorée..... 16 fr.

---

**Histoire politique de l'Europe contemporaine, Evolution des partis et des formes politiques (1814-1896)**, par CH. SEIGNOBOS, professeur adjoint à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Un volume in-8° carré de 800 pages, broché..... 12 fr.

Avec demi-reliure, tête dorée..... 16 fr.

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

---

**Manuel d'Histoire des Religions**, par P.-D. CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, professeur à l'Université de Leyde, traduit sur la seconde édition allemande sous la direction de Henri Hubert, maître de conférences à l'École des Hautes Études, et Isidore Lévy, agrégé d'histoire et de géographie. Un volume in-8° raisin (25 × 16), de LVI-712 pages, broché..... 16 fr.

Avec demi-reliure, tête dorée..... 20 fr.

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et C<sup>ie</sup>, rue de Seine, 37.





TY LIBRARY

ld be returned on  
ped below

J

F



Stanford University Libraries



3 6105 010 374 812

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES  
STANFORD AUXILIARY LIBRARY  
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6000  
(415) 723-9201

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

F/S JUN 1999

AUG

JUL 18 2005  
SEP 28 2005



